

This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

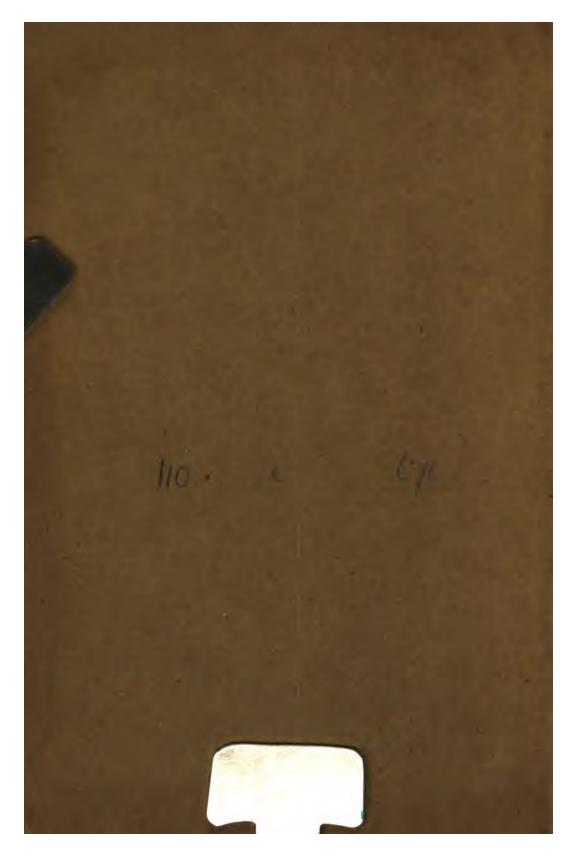
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + Refrain from automated querying Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

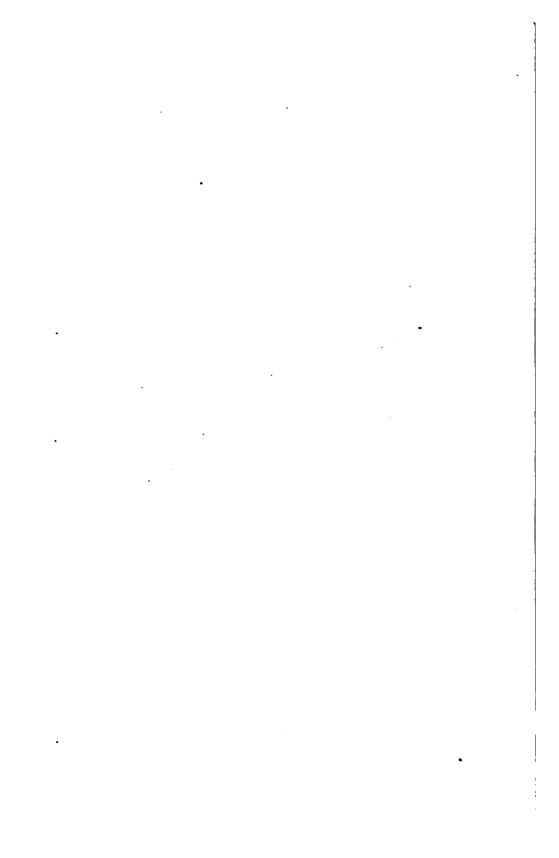
Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/







_ • • • • . • •



MONACHISMO

E

LEGGENDE





•

.

٠

.



anzitua. son cattolico ed italiano
Julio Dandoly

MONACHISMO

R

LEGGENDE

SAGGI STORICI

DI

TULLIO DANDOLO

La storia del Honachismo è la grun perte la storia della civiltà d'Europa e del Hondo. GIOBERTI,



MILANO
TIPOGRAFIA GUGLIELMINI
1856.

MOMMANISMO



3.1 July (21)

A M. LE COMTE CHARLES DE MONTALEMBERT

Adro, 22 Février 1853.

M. Mallard, curé de Moûtiers Saint-Jean, qui a traduit en français, il y a plusieurs années, un de mes livres intitulé—
l'Imitation de Jesus-Christ commentée à une jeune personne—, me sachant avancé dans la composition d'un vaste ouvrage, l'Histoire de la pensée dans les temps modernes, dont on pouvait aisément détacher telle ou telle autre partié pour la donner comme essai, ou annonce, m'a proposé de lui envoyer un fragment de ce travail, m'offrant de le traduire, si je lui en transmettais le texte italien, ou d'en être l'éditeur, si je présérais le traduire moi-même. Je lui répondis que je m'en tenais à ce dernier parti, et m'en rapportais à lui sur le choix du sujet entre les suivans— l'An-

"Il Conte di Montalembert, adoperando modi più in armonia colla sua rara modestia che coll'altezza a cui s'è levato nella opinione contemporanea mercè la sua lealtà cavalleresca, la sua mirabil eloquenza, e la sua vasta dottrina, accettò la intitolazione di questo mio libro, ch'era destinato a venir fuori in francese: circostanze sovraggiunte fecero differire quella edizione forestiera, la qual trovasi preceduta dall'attuale italiana; ed io affido a questa di esprimere sentimenti che il lasso di tempo trascorso confermò, ed anche ampliò, potendo io di presente alla qualità d'ammiratore dell'illustre Francese aggiunger l'altra preziosa d'amico.

Dandolo.

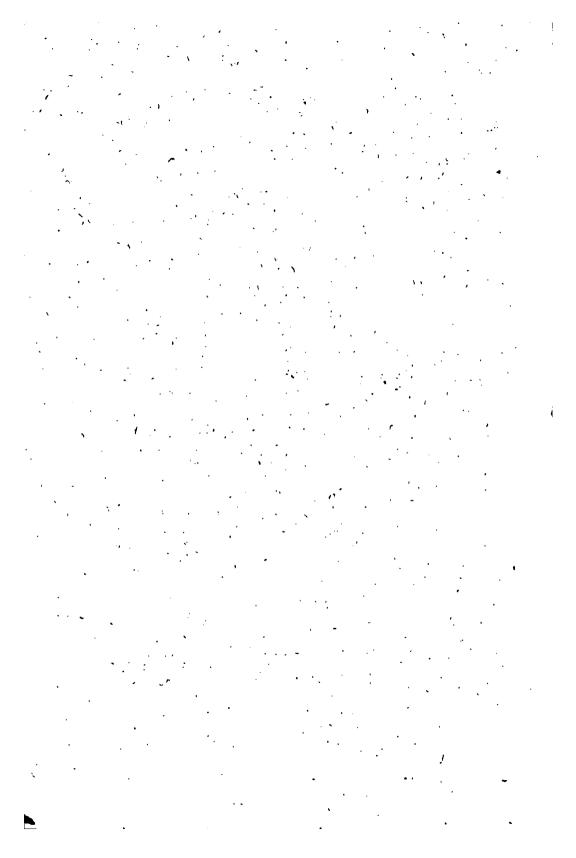
gleterre — Rome et les Papes — le Monachisme et les Légendes; ajoutant que mon intention était de dédier, le cas échéant, le prémier de ces livres au cardinal Wiseman, le second à Pie IX, le troisième au comte de Montalembert. M. Mallard a préseré pour notre début le Monachisme; et me voilà heureux d'avoir un titre de lier connaissance avec M. de Montalembert, lui demandant la permission d'écrire son nom à la tête de mon volume.

Nous avons, M. le Comte, les mêmes convictions, et nous courons la même carrière d'études et de publicité; vous, charmant la France par vos écrits d'histoire et d'art, émouvant l'Europe par vos admirables discours, qui de la tribune ont retenti comme une trompette d'appel dans tous les cœurs catholiques: moi, humble écrivain dans un coin de l'Italie, qui ai publié depuis vingteinq ans nombre de volumes animés de l'amour de ma religion et de ma patrie, accueillis avec bienveillance par mes concitoyens, qui se souviennent de mon père, leur ancien maitre de chymie et d'agriculture, et ont sympathisé avec le fils, qui présentait, d'abord, à leur admiration les hauts faits de l'histoire helvetique, qui récherchait ensuite dans l'Athènes de Periclès, dans la Rome d'Auguste, dans Florence républicaine des exemples dont ils serait temps qu'ils se montrassent moins oublieux.... L'enthousiasme catholique enflamme également nos deux cœurs: c'est ce qui fait, qu'après avoir le votre Vandalisme en fait d'art, votre sainte Elisabeth de Thuringe, vos discours, je me suis senti porté à vous aimer comme un frère. C'est à cause de cela que je me réjouis de le dédicace qu'aura mon livre, si vous me permettez de l'y inscrire.

Quant au Monachisme, dont il s'agit, je crois que M. Mallard n'a pas tort de le préférer: c'est faire une diversion heureuse que de présenter à un siècle positif comme le nôtre la poétique image des héros de la contemplation et du dévouement: nos egoistes dévraient trouver piquant le tableau des sublimes abnégations de la vie ascétique; nos fantastiques pourront s'y plaire au dévéloppement imprévu d'une poésie primitive, telle qu'on la rencontre dans les Légendes, entrainante de vérité, de pureté; ce sera un mêt savoureux et appétissant dont ils aimeront les influences réfraichissantes pour leur palais écorché par l'abus des drogues. Mais ce qui fera rechercher le livré par beaucoup de lecteurs ce sera le nom connu, aimé, qui en décorera la première page, et qui lui servira de sauvegarde et de passeport.

Trouvez-vous ma manière de lier connaissance par trop leste? Songez qu'entre gens qui servent sous le même drapeau ce n'est pas le cas de filer l'amitié, comme la Scuderi faisait filer l'amour aux héros de ses romans: d'ailleurs en aurions-nous le loisir? Donnons-nous donc la main à la manière des bonnes gens d'autrefois, sans perdre le temps en complimens préparatoires: c'est à moi d'être hardi; c'est à vous d'être généreux: la confiance respectueuse que vous m'inspirez est un sentiment qui ne peut vous déplaire.

Agréez, Monsieur le Comte, les sentimens de ma haute considération, et de mon affectueuse estime.



Le Leggende sono la poesia di cui i Monaci si servirono per trastullare la immaginazione de Barbari di fresco convertiti, per mitigare la ferocia de loro costumi, per insinuare nelle lor anime incolte un primo raggio letterario ed artistico.

Doppiamente importanti, e come documento delle primitive tradizioni religiose che loro somministrarono il fondo, e com'espressione della coltura intellettuale alla qual domandavano la forma, le Leggende costituiscono la sola letteratura poetica dei secoli tenebrosi; cespo di fiori dal profumo penetrante e soave, che si eleva elegante e solitario su terreno devastato.

lo mi propongó nella rapida succession degli schizzi che ho intenzione di spigolare per entro la mia Storia del Pensiero nei tempi moderni, di gettare uno sguardo da prima su questa ingenua poesia de' chiostri, dalla quale la nostra infanzia fu trastullata, come lo era dianzi stata quella delle genti occidentali, indi sui poeti oscuri, amabili e santi che l'hanno formulata a riparo di venerati recinti, contro cui venivano a frangersi i furori della guerra e la violenza delle passioni, come altrettanti fiotti tempestosi appiè di scogliere.

Il quadro toccante e svariato della vita anacoretica, delle prime fondazioni cenobitiche, delle mirabili legislazioni di san Basilio, di san' Benedetto, delle sapienti riforme di san Bernardo, delle innumerabili filiazioni del ceppo che primamente vegetò a Subbiaco, tutta quest' era, in una parola, primitiva e poetica del Monachismo integrera la prima parte dell' attuale mio scritto.

La seconda sarà intesa a pingere la vigorosa giovinezza di quelle istituzioni medesime della cui infanzia e adolescenza m'innamorai; e mi spetterà tessere il racconto degl'influssi monastici nelle grandi guerre; che la Chiesa dai giorni di san Domenico a quei di sant'Ignazio vittorio-

samente sostenne contro l'eresia e la corruzione. Non avviseremmo noi che in questo secondo stadio tutto di combattimento e di azione, la dolce poesia dell'età precedente, a simiglianza degli angioli che il beato Angelico colloco sul Calvario, avesse a velarsi, e tacere tra le battaglie? ma riflettiamo che l'ombra del santuario è stata in ogni tempo propizia alla poesia, che la dove Dio è adorato da anime innocenti la ispirazione che a Lui le eleva è sempre viva, che i sublimi slanci di questa ispirazione non saprebbero venir soffocati (e nemmen lo furono in bocca a' martiri dalle flamme del rogo); e che siffatti slanci irrafrenabili altro non ponno essere che splendida poesia. L'estasi di santa Teresa combattuta e vincente, gl' inni di san Giovanni di Dio in fondo al suo carcere, le maledizioni fulminate da fra Gerolamo Savonarola contro le lascivie del rifiorente paganesimo rendono testimonianza che la Musa invocata da Torquato sull'esordire 'della sua Gerusalemme sempre arrise a' credenti in Quelloche fa il poeta per eccellenza, dacchè niuna voce elevò mai dalla terra al Cielo più stupende parole di quella di Gesù.

Con sant' Ignazio apresi la terza ed'ultima era: il combattimento non è cessato, sibbene ha mutato di aspetto; non si tratta più degli attacchi brutali di sedicenti riformatori, ma della insidiosa demolizione intestina tentata da máscherati apostati. I chiostri furono sventuratamente condannati' a chiarire vero anch' essi l'assioma « il pessimo consistere nella corruzione dell'ottimo: • qual uomo su più pericoloso di fra Paolo Sarpi, che cospirò di gettare la fiaccola dell'eresia in grembo all'Italia così divisa, così infiammabile, così prodigiosamente ita salva? qual conciliabolo fu più minaccioso di quel desso, che, in vista d'austerità, e di sapienza emanava da Portoreale gli oracoli d'una dottrina orgogliosa, d'una morale farisaica? I figli di sant' Ignazio scesero nell'arena a difesa della buona causa, ma non vi raccolsero che una messe d'implacabili odii: vennero lor imputati a delitto il favore de' principi, il suffragio de' popoli, le benedizioni dell' America e dell' Asia, corse dai lor missionarii, fecondate del loro sangue.... E quando l'empietà a visiera alzata si levò sull'orizzonte d'Europa a modo di sinistra meteora, e i figli di sant'Ignazio giacquero percossi da proscrizione, i selvaggi dell' America del nord in fondo alle loro capanne, i Bramini dell'India ne' silenzi delle lor pagode si sentirono trafitti nel cuore dal colpo che feriva gli amici che lor avevano rivelata la via della vera pace. L'Oceano fu allora solcato da navigli stivati di Gesuiti trasferiti non più d'Europa al Paraguai, al Chili, alle Filippine, al Canadà per farvi conoscere e amare Cristo Salvatore a' selvaggi degli altipiani delle Ande, delle scaturigini dell'Orenoco, delle rive del Mississipi; ma strappati da mezzo a missioni florenti, a felici tribù che aveano costituite in repubblica, a foreste vergini che perlustravan avidi di martirio; trascinati prigionieri per le capitali ad esservi derisi dai filosofi, lapidati dal popolazzo, serrati in carcere, mietuti dalla famet ed eran

uomini innocui, cui lo studio avea precocemente curvi, od anzi tempo incanutiti tra le fatiche dell'apostolato: su tutta la faccia della terra, lo stesso di, alla stessa ora, furon essi gettati ai quattro venti, simili a quegli schiavi vecchi ed infermi, di cui la Roma de'Cesari caricava scruscite triremi, che abbandonava alla corrente del Tevere, acciò si andassero a innabbissare nei gorghi del Mediterraneo...

Gli è con siffatte reminiscenze dolorose che ci tocchera chiudere la terza ed ultima parte d' una narrativa, i cui primordii andarono rischiarati dai più puri e simpatici colori: qual abisso tra Malacrida mandato da Pombal ad essere rotto vivo sulla ruota, ed Antonio che traversa il deserto per ereditare la veste di foglie di palma di Paolo primo eremita! tra Ricci che spira in una segreta dettando un testamento di serenità, di perdono, e Basilio che medita nel suo pittoresco eremo del Ponto il codice immortale del Monachismo! tra Gerolamo smunto, scarno, che discaccia dalla sua gretta i fantasmi delle voluttà romane, e Bernis cardinale per favore della Pompadour, lieto d'aver ricevuto in pien conclave un vigiletto dell' Autore della Pulcella! tra l'eroiche matrone che avean deretitti lor palagi sul Tevere per costituirsi infermiere di pellegrini a Gerusalemme, e le favorite di Luigi XV, sollecite di popolargli il Parco de'cervi, è quelle due Imperatrici del nord, le cui saturnali hanno vinto al paragone le spintrie di Tiberio, e le vendemmie di Messalina!

Non vi ha storia che sia ricca di nomi famosi, più di quella del Monachismo: da Gerolamo a Rance quante celle non ha popolato il pentimento! quante non ne rese vuote il vizio da Fozio a Fouché! Da chiostri son usciti Ildebrando e Lutero, uno per consolidare, l'altro per abbattere la gerarchia: Abelardo e Bernardo, il cattivo ed il buon genio della Filosofia, della Teologia del medio evo abitarono chiostri: Gersen autore della Imitazione di Gesu Cristo, Taulere autore delle Istituzioni Cristiane ebbersi chiostri a patria: il rivale di Raffaello in pittura fu fra Bartolomeo; il rivale di Bonaroti in architettura fu fra Giocondo: fra Guido d'Arezzo ideò la gamma musicale a giorni che oscuro frate tedesco inventava la polvere da cannone: Ximenes, il più grande spagnuolo del secolo XV, fu monaco; Carlo V, il più gran monarca del secolo XVI, volle morir monaco.... ogniqualvolta a nominare conventi e frati vedo spuntare un sorriso di commiserazione, o di scherno, confesso di sentirmi preso da un involontario senso di sdegnosa tristezza; sendochè mi tengo certo che it Monachismo provochi a sprezzo soli gl'ignari, susciti ad odio soli i pregiudicati:

Che se taluno a siffatti miei modi di giudicare e di sentire muove accusa d'esagerazione e fanatismo, ecco con quali argomenti e fatti io li difendo e giustifico:

Esiste una Istituzione fondata quindici secoli addietro, che si è proposta di appianar agli uomini il cammino della virtù, e quindi della felicità.

Questo cammino da prima ci conduce verso Dio, centro da cui emana ogni hume ed ogni calore: appena ce ne siam nei accostati quanto basta perchè ne riflettiamo un qualche raggio, ecco che quel cammino, senza distornarci da Dio, ci guida ai nostri simili, acciò gli amiamo in Adamo nostro comun padre, in Cristo nostro comune salvatore. Ricercare, amar Dio ben è cosa semplice; sommamente complesso riesce, invece, servire è amare gli uomini: or bene gli è appunto ad amorosamente ed efficacemente servirli che la Istituzione di cui parlo si è, in cento differenti guise, consacrata.

Ecco un neonato gettato di nette tempo a perire su d'una via; ma l'I-stituzione è lì, che lo raccoglie, e lo salva (1).

Ecco un bambino che sta per essere mutilato, acciò, se sorvive, diventi merce di maggior pregio; ma l'Istituzione è li che lo riscatta da una morte probabile, da una infamia certa.

Ecco una fanciulla cui povertà e mala educazione dannano a prostituirsi; ma l'Istituzione è li che l'attira a sè, e la purifica.

Ecco un adolescente cui precoce svegliatezza sembra destinare a nobile arringo, da inopia ed abbandono inchiodato a terra; ma l'Istituzione è li che se lo appropria, e lo eleva.

Ecco un giovine che sta per essere, o già fu trascinato da focose passioni: ebbrezza, rimorsi lo schiacciano: ma l'Istituzione è li che lo discioglie e lo rialza.

Ecco un uomo maturato dagli anni alla iniquità, una donna che il vizio ha gangrenata sino al midollo delle ossa; un guizzo di fulmine li ha spaventati, ned intravedono liberazione che nel suicidio: ma l'Istituzione à li che lor fa accettare il pentimento.

Ecco un dovizioso che s' invanì, ecco un povero che si avvilì: l'Istituzione s' impadronisce d' entrambi, abbassa l' uno, eleva l' altro, e, quando li mira aver tocco lo stesso livello, dice loro: abbracciatevi, siete uguali!

Ecco un monarca divenpto arbitro dell' Europa, padrone delle Americhe, il terrore dell'Asia e dell'Affrica; forse ch' egli avrebbe subita la sorte di Nabuccodonosor, se la Istituzione non fosse stata lì a salvarlo: lo vestì d'una tunica sdruscita, e gli fe piantar cavoli.

Ecco uno schiavo che gli Algerini sono avviati a far morire sotto il bastone, perchè altera ha l'anima, e testa che non sa curvarsi: ma l'Istituzione è lì che lo riscatta, onde torna alla patria, e vi muore autore di scritti immortali...

Ecco un appestato giacente sul limitare d'una casa che la moria rese vuota, un coleroso che si contorce su d'un trivio, un idrofobo le cui labbra

⁽⁴⁾ Niune, ignora come nella China innumerevoli hambini vengan di notte derelitti per le vie delle popolose città ad esservi divorati dai majali.

si covron di spuma; chi passa fugge spaventato; ma l'Istituzione è li ché soccorre que miseri, e addolcisce lor supremi istanti.

Ecco un mucchio di cadaveri che il contagio rende doppiamente pericolesi: cani e corvi faranno essì in brani membra che furono la stanza di uno spirito immortale, che Dio abitò? L'Istituzione è li che s' impadronisce di quelle ributtanti reliquie, le seppellisce con rispetto, le benedice con amore, e prega per le anime a cui servirono d'inviluppo.

Dalla culla alla tomba l'Istituzione è stata dunque prodiga agli uomini di tutti quei soccorsi ch'erano resi urgenti da qualunquesiasi maniera di lor malori fisici e morali...

Questa istituzione è il Monachismo: perche la sprezzerete voi se siète savio?

Quando i Romani dell'Impero si avvoltolarono nel fango dell'ateismo e delle oscenità, l'Istituzione chiamò alle Tebaidi gl'innocenti, i pentiti.

Quando i Barbari minacciaron d'éccidio le genti occidentali, l'Istituzione si collocò a foggia di baluardo tra gli sterminatori e le vittime.

Quando le tenebre della ignoranza si allargarono sul mondo, ed ogni tradizione parve presso a spegnersi, la Istituzione conservò accesa la face del sapere, in mezzo alle sabbie, tra boschi, nelle grotte, a riparo di mura cui la santità avea rese inviolabili.

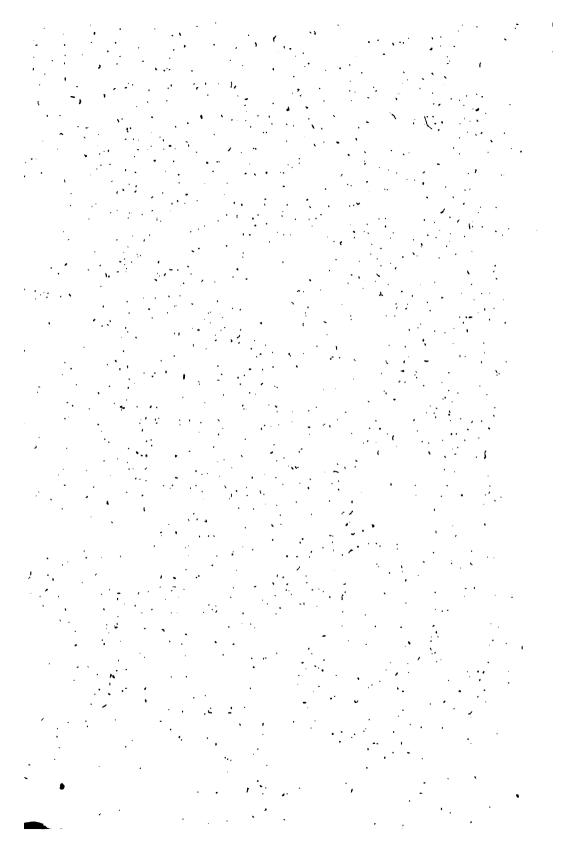
Quando la brutalità seudale tento d'invadere l'Europa appena salva dal serro degli Unni, de'Vandali, e la divina Sposa di Cristo si vide in sorse di succumbere alla simonia, al concubinato, la Istituzione la muni di difensori, le sorni i salvatori.

Quando orgoglio e impurità agitarono le loro torce sull'Alemagna, e la fatale conflagrazione si dilatò per l'Europa, ella si fu la Istituzione che prestò le armi, che fornì i soldati per combatteria, ch' elevò la diga dall' alto della quale essa le intimò (come Dio alle onde del mare) — non andrete più in là!

Quando astuzia e ipocrisia s' insinuarono strisciando nell' ovile per mordervi le anime disattente, ella si su l' sstituzione che chiamò alle armi, che smascherò i traditori, che salvò il gregge.

Non v'ebbero infedeli che la Istituzione non provvedesse di convertire; non soffrenti ch'ella non si mettesse in grado di confortare, non insomma, ripeteremo, piaga morale o fisica su cui ella non siasi sentita chiamata a versare un balsamo salutare. La storia n'è garante.

Questa istituzione è il Monachismo; perche la odierete voi se siete buono?



IL CICLO DEGLI APOCRIFI

Chi volesse delineare la storia della Poesia Cristiana nelle sue origini, dovrebbe dividerla in tre parti; la prima intesa a studiare i monumenti della poesia sacerdotale, cioè i canti sacri, gl'inni, le liturgie; la seconda che porterebbe giudizio dei componimenti del medio evo recanti suggello d'ispirazione monastica, frutto d'entusiasmo maturato da concentramento; la terza, assai più ricca e feconda. la qual comprenderebbe la collezione immensa delle leggende popolari. Su questa ultima intendiam ora di gettare uno sguardo: e la scorgiamo suddivisa in tre rami; cioè: leggende relative a personaggi evangelici; leggende riferentisi a Santi; leggende concernenti personaggi immaginarii, sotto il simbolismo dei quali il medio evo velò talora suoi concepimenti più nobili e dilicati. Il fondo di tutte queste leggende s'impronta d'uniformità. Simili alle tradizioni eroiche della Grecia, che, a cominciare dalle migrazioni degli Elleni in Europa. per cinque secoli fornirono materiali all'ode, alla tragedia, alla epopea, le poesie popolari del medio evo, e specialmente le religiose, s'innestano a racconti d'una grande semplicità, che rimontano, il più delle volte, ai primitivi tempi della Chiesa. Di tali leggende

Vedi il dotto lavoro di Douhaire sugli Apocrifi, distribuito in dieci puntate nella Universite Catholique.

alcane trovansi collegate a costituire una spezie d'unità; principali tra queste le relative ai Personaggi Evangelici, disviluppantisi a formare un vero ciclo che diremo evangelico: anco gli altri due corpi di leggende testè mentovati ponno assumere appellazione di ciclo agiologico (il repertorio delle leggende composte sulla vita dei Santi) e di ciclo simbolico (le riguardanti personaggi ideali).

Le leggende del ciclo evangelico portano comunemente nome di apocrifi: vocabolo merce cui siamo soliti designare menzogneri racconti, che viene in questo caso specialmente applicato ad una collezione di documenti non autentici intorno Cristo, la Vergine, gli Apostòli, i quali, benchè non facciano prova storica, sono però degnissimi di considerazione siccome monumenti primitivi, ed espressione ingenua delle credenze del la moltitudine; ne voglionsi confondere menomamente cogli scritti (messi in luce anch'essi sotto ugual titolo di vangeli, di storia, di atti) degli eresiarchi, intesi a difendere lor false dottrine, ed i quai, da Simon Mago a Marcione, valsero ad ogni capo-setta d'organo di trasmissione dei propri errori appo le turbe, I Vescovi ortodossi, i Santi Padri, i Papi posero sin da principio grande ardore a smascherare sissatte macchinazioni, a distruggerne i monumenti: la mercè del loro zelo non ci su trasmesso quasiche niuso di quegli apocrifi di mala fede; che se con ciò la steria della Filosofia ha perduto documenti, di non lieve momento rispetto errori stillati dall' Orientalismo nel Cristianesimo, la Letteratura non può menomamente dolersi dello smarrimento di composizioni che dovean essere digiune d'ogni attrattiva, non altro che polemiche, e recanti suggello in ogni lor parte della secchezza e dell'assurdità delle astrazioni gnostiche.

Quanto diverse le leggende del ciclo evangelico! Il candore spicca in queste semplici tradizioni; e ci ha tale una conformità in molti di que'racconti col Vangelo, che i critici inclinano a riguardarli quasi complemento delle narrative degli Apostoli. Eppero qui non si tratta di conoscere qual grado di confidenza convenga lor accordare, non considerandoli noi di presente in qualità di documenti di storia positiva, sibbene quai testimonianze di storia morale, e propriamente espressione del pensiero dei primi giorni cristiani: il loro pregio, che, sotto quel primo aspetto, sarebbe assai dubbio, sotto questo secondo è incontestabile: son narrative familiari, tessute accanto il focolare, sotto la tenda, durante le soste delle carovane, contenenti un vivace quadro dei costumi popolari dei secoli aposto-

lici, e della vita interiore della nascente società cristiana; ivi è bello studiare la grande trasformazione, e la ricca scaturigine d'idee e di sentimenti che le nuove credenze hanno schiusa ad illuminare non meno i patrizi in lor palagi, di quello che la plebe ne suoi tuguri. Che se ai fatti ivi entro esposti non piace credere, le fogge del vivere, i modi del diportarsi e del parlare, tutto quanto esprime e pinge le condizioni di quegli uominì e di que tempi vuolsi però riconoscere genuino; ed ecco come può affermarsi che tal leggende commentino bellamente il Vangelo, e che in mezzo alle favole s'innesti gran copia di vero.

Che se vorremo investigare la cagione del favore che ab antiquo le accolse, e della loro moltiplicazione, la riscontreremo precipuamente nel bisogno e nell'amore del maraviglioso che dominava la nuova società, nonostante la gravità e l'austerità delle sue credenze: neofiti strappati alle superstizioni del paganesimo mal avrebbero saputo soffocare d'un tratto ogni inclinazione alle favole poetiche; bisognava un diverso alimento alla lor fantasia: grandi meraviglie, però di ben altra natura, lor vennero narrate; e ne crebbe il cumulo per la dispersione in cui viveano, e la scarsità delle comunicazioni, sicchè ogn'incerto romore vestiva facilmente forme di fatto mirabile. L'insegnamento dommatico e storico continuava appo i Fedeli per la maggior parte orale; onde accadeva, che, se un Apostolo, o discepolo d'Apostolo, giunto a qualche città si volgeva ai fratelli con parole d'incoraggiamento, e lor narrava fatti di Gesù, di cui era stato testimonio, o che avea udito raceontare, quelle parole passavano da bocca a bocca, correvano gran via, e cadaun riferitore lor aggiungeva qualche cosa suggeritagli dalla sua fede, dal suo cuore; al qual modo venivasi costituendo una leggenda, che non era più, ad ultimo, il racconto d'uno, ma la narrativa di tutti.

Chi si facesse a riguardare coteste leggende siccome produzioni isolate d'epoche degnissime d'essere studiate senza porre mente agli influssi ch'esercitareno sovra l'epoche posteriori, già le dovrebbe tenere in conto di monumenti letterarii di gran momento: ma la lor importanza aumenta d'assai a considerare, che, lunge dall'essere rimase sterili, conseguirono sugli sviluppamenti della poesia dei secoli successivi l'azione più gagliarda e feconda; che somministrarono alla epopea, all'arte del medio evò una fonte inesauribile di temi; e che tutte le genti cristiane, sino al secolo decimosesto, vi attinsero lor più graziose ispirazioni.

Le leggende del ciclo degli apocrifi rimontano ai primi giorni del Cristianesimo: nate accanto la culla della Chiesa, si propagarono con essa; dal primo al quarto secolo si costituirono, si coordinarono, si distribuirono in gruppi : dalla Giudea si diffusero nella Siria . nell'Arabia, per tutto l'Oriente, voltate dall'ebraico negli asiatici idiomi: fecero lor prima apparizione in Occidente nel quinto secolo, suscitandovi ripugnanze che non tardarono a vincere: allora fu, che, non solo la poesia, ma le arti plastiche se le appropriarono; e così a Costantinopoli come a Roma fatti cavati dagli apocrifi forniron suggetto ad affreschi, a vetriate, a sculture nell'interno dei cenobii e nelle chiese. Allorchè Roma succumbette al ripetuto attacco dei Barbari, e venne meno lo studio delle Lettere pagane, tal gigantesca procella profittò al Cristianesimo, che ricetto nel proprio grembo quei feroci vincitori; e gli fu mestieri, a conquiderli, parlare ai loro sensi piuttosto che al lor intelletto: le dotte predicazioni dei secoli precedenti non erano a proposito pei Barbari; ed ecco che la Chiesa ebbe ricorso a quelle ingenue narrative, delle quali non avea tenuto gran conto fin allora, lor chiedendo per le sue solennità episodii nobilmente drammatici, ed, a temperamento dell'austerità de'suoi insegnamenti, narrative graziosamente poetiche.

Le tradizioni che si diffusero intorno ai Personaggi Evangelici sin dai primordii del Cristianesimo, son la fonte comune degli scritti che costituiscono il ciclo degli apocrifi: a vedere il numero e l'ampiezza di quegli scritti, e la vivezza di poesia che accolgono, nasce in noi meraviglia di sì modesta origine, conciossiachè non è cosa più modesta, e direm quasi gretta di cosiffatta tradizione, tramutatasi entro un breve volger di tempo in toccanti epopee e drammi pomposi: questo gran fiume di poesia, che vivifico l'intero medio evo, somiglia alle vaste correntie del Nuovo Mondo alimentatrici di terre immense, che da principio son rivi ascosi tra gli anfratti delle montagne; paragone conveniente anco sotto altri aspetti; poichè, al modo che fu ricerco assai tardi donde uscivano le acque, da cui tanta parte di globo viene irrigata, non su investigato che in epoche vicine alla nostra com'esordissero quei grandi componimenti, chè fornirono trattenimento alla fantasia degli avi: le generazioni che se ne sono meglio pasciute non si dierono pensiero di riconoscerne la provenienza; dal secolo quinto al decimosesto le tradizioni leggendarie sui Personaggi Evangelici conseguiron autorità grandissima, padroneggiarono la immaginazione del popolo, scaldarono gli artisti; dopo

aver regnato mille anni, percosse dal razionalismo novatore, che aveva essiccato le scaturigini della poesia religiosa, vennero mancando, e caddero in dimenticanza; soli i racconti primigenii, ne' quai si erano generate, durarono ricordati, merce le correlazioni che aveansi col Nuovo Testamento, la cui revisione fu grandissima occupazione degli eruditi del secolo di Lutero e di Erasmo. Arduo, direi anzi impossibile, sarebbe acquistar oggi notizia certa di tai preziosi monumenti, se il dottissimo Fabrizio, volge poc'oltre un secolo, non si fosse pensato, dopo d'aver pubblicato le sue preziose collezioni d'antichità greca e latina, l'antichità cristiana esser anco più degna di venire studiata, e raccomandata alla attenzione de'contemporanei, merce la pubblicazione degli apocrifi, ch'ei, colla sua abituale accutezza, raccolse, commento, illustro, e diede alle stampe nell'ordine che segue:

Storia di s. Giuseppe;

· Vangelo della natività di Maria Vergine;

Storia della natività di Maria, e della infanzia del Salvatore;

Vangelo dell'infanzia di Gesù;

Protovangelo di s. Giacomo;

- Vangelo di Tomaso israelita e filosofo;

Vangelo di Nicodemo, coll'aggiunta delle lettere di Pilato;

Storia apostolica di Abdias;

Atti degli Apostoli;

Apocalisse.

Queste leggende, quai ci vennero trasmesse per cura del sapiente Fabrizio, non sono precisamente l'opera originale dei primi cristiani: è facile dalle ripetizioni e dalle interruzioni che contengono indurre come, nell'attuale lor forma, sien risultamento d'una spezie di sincretismo poetico, cioè formate di brani pria staccati, indi riuniti in corpo; eppero costituiscono, mercè lo scomparto naturale di lor gruppi, un vero ciclo abbracciante la storia dello stabilimento del Cristianesimo dalla immacolata concezione di Maria sino alla completa manifestazione del Vangelo alle genti: v'è, riconoscibile l'istinto poetico nella regolarità posta in trattare questo tema: la Storia presenta aspetti ben diversi, cioè quadri sempre incompleti, per essere la espressione d'una realtà sempre torbida è oscura. Può dirsi sotto un certo punto di vista della immaginazione popolare, ciò che gli Antichi affermavano della natura, aver ella orrore del vuoto: diffatti la immaginazione popolare non sa

tollerare nella vita degli eroi, le lacune a cui troppo spesso soggiace la storia: ove gli annali di questa tacciono, ecco la immaginazione popolare empiere il vano collè sue creazioni: questo avvenne rispetto i personaggi più famosi da Achille a Carlomagno; della lor giovinezza, appunto perchè taciuta dalla storia, s'impossesso la poesia, e il probabile o, dirò meglio, il possibile, yenne idealizzato; la differenza della quale idealizzazione segna la disparità delle varie ere: nei poemi greci la grandezza del protagonista trovasi costituita dalla forza fisica; nei poemi sassoni dalla costanza; nei poemi spagnuoli dal coraggio, dalla lealtà; nei poemi cristiani dall'esercizio di tutte le virtù evangeliche. E questo nome di poema ben possiamo attribuirlo alle Leggende, che prestan ora suggetto al nostro dire; dacche, considerate nel lor assieme, e come costituenti un quadro poetico della conquista del mondo operata dal Vangelo, gli Apocrifi son monumento bellissimo, ne ci sappiam di letteratura che possegga, in quanto a'propri primordii, tesoro ugualmente ricco e completo.

Per comprendere lo sviluppo, e gustar la bellezza di tai leggende, le si vogliono percorrere nell'ordine che segue, alquanto diverso dall'assegnato nel volume di Fabrizio; cioè incominciare dai Vangeli della natività di Maria, indi passare alla storia di Giuseppe, indi a quella della infanzia di Gesu, ed al Protovangelo di s. Giacomo, che anch'esso descrive quell'adolescenza divina; indi a' Vangeli di Tomaso e di Nicodemo, che trattano dell'ultimo stadio della vita del Redentore, della sua morte, e di ciò che avvenne dopo; e riserbar ultimi Abdias, e gli Atti degli Apostoli, Nè dobbiamo figurarci che queste leggende così ordinate formino un tutto assieme armonico; sarebbe opera non ardua ridurli a tale, stralciando le ripetizioni e le contraddizioni; impresa a cui niuno pensò di porre la mano: corrono fra'varii racconti dissomiglianze notevoli, sendo que'd'origine araba od egizia sovraccarichi di prodigi, a riscontro della grande semplicità di quei d'origine ebrea.

Le due prime leggende nell'ordine teste proposto ragionano del nascimento e della fanciullezza di Maria: la semplicità d'una d'esse, e la fiorita gentilezza dell'altra fanno pensare che alquanti secoli trascorressero dalla composizione della disadorna a quella dell'aggraziata.

Ecco com'esordisce la più antica:

« Io Giacomo, figlio di Giuseppe, vivente nel timor di Dio, ho

scritti gli avvenimenti accadutimi sott occhio al tempo del nascere di Maria, e all'epoca che venne al mondo Gesù; e rendo grazie al Signore d'avermi fornito i lumi occorrenti a delineare questa, storia che compie i destini d'Israello.

· Ci avea un uomo detto Gioachimo della tribu di Giuda, pastore di professione, e'che serviva Dio nella innocenza del suo cuore; dei frutti del gregge, lana, latte, agnelli, facea tre parti: una per le vedove, i poveri, gli orfani e i viaggiatori; la seconda pel Tempio; l'ultima per sè e i suoi; la qual condotta attirava la benedizione del Cielo sovra de'suoi armenti, moltiplicati a segno che non ci avevano i simili in paese. Gioachimo di vent'anni avea sposato Anna figlia di Achar della tribù di Giuda al par di lui, e della famiglia di Davide: vent'anni avea vissuto con lei senza aver prole. Un giorno di lesta Gioachimo si uni agli altri che presentavano incensi e doni: il Sacerdote lo respinse dicendo: - a che vieni tu, del qual Dio non benedisse le nozze, né desti figli a Giuda? Tuniliato in presenza del popolo, Gioachimo uscì piangendo dal Tempio, si celò tra monti, e per cinque mesi non diede di se novelle alla moglie; ella intanto piangeva a ripeteva nelle sue preghiere: — signore Iddio d'Israello, perchè mi hai tu priva di figli, ed or mi vedovi di marito? Volser già cinque mesi, e ignoro s'è morto, se gli fu data sepoltura! — Un di ch'ella si lamentava a questo modo, alzo gli occhi, e vide posato sui rami d'un lauro un nido di passeri: sospiro, e sclamo: - Tu concedesti, o Signore, ad ogni creatura di figliare; me sola escludesti dalla partecipazione di questo gandio: epperò mi leggi in cuore, e sai che non per me ti chiesi prole; ma che, sino dai primi giorni dal mio matrimonio, sacrai al tuo Tempio il primo nato che ti fosse piaciuto darmi, — Mentr'ella orava così un Angelo le apparve dicente: — Ti conforta! piace a Dio che abbi ad esser madre: e chi nascerà da te farà l'ammirazione dei secoli, sino al loro chiudersi. - Disse e spari: Annà rientro più morta che viva in casa. e spese la seguente notte in orazione. '...

Qual profumo biblico in questo quadro della vita patriarca le di Gioachimo ed Anna! qual ingenua eloquenza nelle querele della sposa colpita da una calamità che la disonorava nella opinione dei compatriotti! Sublime diremo il passo ove l'addolorata lascia sfuggire alla vista del nido i singhiozzi che tosto reprime, e di cui offre a Dio l'amaro sagrifizio...

Anço, nell'altra leggenda, la meno antica, abbondano pagine pre-

gevoli, come quella ov'e descritta la saggezza piena di decenza di Giuseppe, il qual consente a menar seco Maria a condizione che i sacerdoti le sceglieranno sette compagne ch'ella si terrà seco; oppur l'altra ove sta pinto al vivo il pudore della Vergine, quando, presso al fonte a cui muove per attigner acqua, s'incontra nell'Angelo in sembianze di giovinetto, e resta immobile, senza osare avanzarsi o indietreggiare. Nella seconda parte di quella storia troviamo registrati assai prodigi del fanciullo Gesu. Accadde il terzo di dopo la lor fuga (in Egitto) che Maria, a cagione dell'ardente sole, si sentisse divorata da sete. Vedendo un albero sorgente nella vuota campagna, disse allo sposo: — riposiamoci alla sua ombra. — Seduti appie della palma, e adocchiati i frutti di cui era, onusta, ripiglio Maria: — m'augurerei potermi rifocillare con di que' datteri: — e Giuseppe: - peccato, rispose, che l'albero sia tanto alto ch'è impossibile aggiungervi : potessi almeno trovar acqua ond'empiere le otri già quasi vuote! — Gesù allora si volse alla Madre e le sorrise; indi all'albero, e disse: - o palma del deserto, abbassa tuoi rami, e ristora co'tuoi frutti l'arsa bocca della Madre mia. - Tosto i rami si chinarono, e i Pellegrini si cibarono dei datteri: soggiunse Gesù: - sgorghi, o' palma, dalle tue radici, un fonte a rinfrescarci, - e ne spicció uno zampillo d'acqua freschissima: ne bevettero i viaggjatori rendendone grazie al Signore. Stavano per iscostarsi, allorche il bambino. Gesù novamente disse alla palma: — uno de tuoi rami sia trasportato dagli Angioli, e piantato nel Paradiso del Padre mio, acciò quindinnanzi chiunque avrà trionfato nelle battaglie comandategli dal Signore, venga coronato dal tuo fogliame. - Un angelo fu visto volare sulla cima della palma, staccarne un ramo, ed elevarsi al cielo.

S. Giuseppe, il tipo dello sposo cristiano, parve oggetto d'altissima reverenza ai Fedeli; e la leggenda che di lui ci è giunta assume, anco meglio delle altre, un impronto poetico: comincia così:

In nome di Dio uno nella essenza e trino nelle persone. Questa è la storia del santo vecchio Giuseppe; le sue benedizioni e le sue preghiere ci soccorrano, o fratelli! Visse cento ed undici anni . Ci ha in questo esordio qualche cosa da cui siamo trasportati in ispirito a quelle pie ragunanze ove i Fedeli ritempravano il proprio coraggio nella commemorazione dei fatti dei Santi: collochiamoci a questo punto di vista per comprendere l'attrattiva di un tale racconto, che l'autore pose in bocca a Gesù medesimo.

• Un giorno che il Signor nostro Gesù stava seduto coi discepoli sul Monte degli Olivi, disse loro: — ci avea un uomo per nome Giuseppe, originario di Betlemme, abitante la città di Davide, ch'eruditosi nelle sante dottrine era diventato sacerdote del Tempio, sperto, inoltre, nell'arte di edificare: menò moglie, e n'ebbe quattro figli Giuda, Giusto, Giacomo e Simone; e due figlie Asia e Lidia; perdette la moglie, ch'era una femmina pia, e sposò mia madre, continuando coi figli ad esercitare la sua professione. - Prosegue la leggenda raccontando come Maria fu condotta da Giuseppe alla sua casa, ove tenne luogo di madre all'ultimo dei figli di lui Giacomo il' minore (detto per questo fratello di Gesù). Il viaggio a Betlemme, il parto nella stalla, l'arrivo dei Magi, la strage degl' Innocenti, la fuga in Egitto, la morte d'Erode son memorate con brevità; indi il racconto prosegue cosi: • Giuseppe andava invecchiando, senza però soggiacere ad infermità veruna propria della decrepitezza; ned allo spirito venne meno l'abitual vigoria: i primageniti Giusto e Simone si erano ammogliati, e ritratti a vivere in disparte; anco le figlie avean trovato marito; rimaso colla madre, Giuda e Giacomo, vissi in compagnia di Giuseppe chiamandolo padre, ed obbedendogli. Giunse di in cur il Vecchio dovette, secondo la legge imposta ad ogni uomo, abbandonare la terrá; un angelo gli annunzio imminente l'ora del morire: ascese a Gerusalemme, entro nel Tempio, ed effuse a questo modo la sua preghiera nel santuario: — O Signore, che fosti la mia consolazione, mandami in questo punto supremo il tuo grande arcangelo Michele, che si rimanga presso di me, acciò la mia anima esca da questo misero corpo senza terrore e senza impazienza, conciossiache il giorno della morte e giorno d'angoscia ad ogni essere vivente; il punto della consumazione reca ad ogni animato lassezza e paura: ne venga dunque, o mio Dio, il tuo angelo a sussidio del mio spirito e del mio corpo nello istante del loro separarsi; la faccia di lui che preponesti a mia guardia, non si distorni nemmen essa da me, e siami guida al tuo cospetto: non permettere che i demoni dalle paurose sembianze mi s'infrappongano per la via che debbo correre a presentarmi al tuo trono: Dio di giustizia e di misericordia, deh tu rischiara il mio sentiero! - Questa prece sublime chinde la leggenda di san Giuseppe, o almeno diro la genuina leggenda, reputando indegno di tal qualificazione quanto altro vien dopo, dettato con istile mutato, ed infarcito di stravaganze.

Le leggende relative a Giuseppe e Maria possono dirsi spettanti

anco alla infanzia di Gesù, soggetto ben acconcio a tener desti ed ingentilire tutti gl'istinti della puesia popolare: abbiam argomento di credere che di cotesti racconti molta parte siasi perduta; e che lo scritto che ci giunse col titolo di Vangelo dell'infanzia, e l'altro di Tomaso che svolge il medesimo argomento, non sieno che frammenti d'una serie di Vangeli intesi a raccontare le meraviglie di cui piacque animare i primi trent'anni della vita di Cristo, dei quali è quasi interamente taciuto nel Nuovo Testamento. Ivi leggiamo, che durante il viaggio d'Egitto, i profughi s'imbatterono in ladroni capitanati da Tito e Dimaco, quello insistente che i pellegrini si lasciasser ire incolumi, questo che li voleva spogliare e maltrattare: Tito non trovando altra via per vincere la nequizia del compagno, cavo la borsa e gli diè trenta drammé: vide Maria la generosità del bnon ladro e sclamo: - il Signore ti rimetterà le tue colpe e ti riceverà alla sua destra. — Gesù soggiunse: — di 'qui' a trent'anni un di voi mi starà alla dritta e l'altro alla mancina; e Tito mi precederà in cielo -La leggenda ha fine col battesimo del Giordano, e il principiare della missione palese del Messia.

Il vangelo di Nicodemo chiude con isplendore la storia tradizionale di Gesu: negli antichissimi scritti passati fin qui a revista non riscontrammo qua e là che un qualche bagliore di poesia, a traverso l'umil forma della popolar narrativa: qui invéce troviamo una poesia che rivaleggia in magnificenza con quelle di Milton, di Klopstock, i quali se ne ispiraron più fiate, non altro talora aggiungendole che il ritmo. Suggetto principale del vangelo di Nicodemo è la discesa di Cristo agl'inferi; dettato in greco, ma poco noto alla Chiesa Orientale, consegui favore grandissimo appo i Latini: Gregorio di Tours fu il primo che ne desse un volgarizzamento abbreviato; nè dal sesto al decimoterzo secolo ci ha cronista, poeta o predicatore di grido che non l'abbia narrato a modo suo.

Il racconto si apre in guisa drammatica; il di che Cristo fece il suo ingresso trionfale in Gerusalemme. I clamori della folla circondanti il Messia trassero a Pilato i maggiorenti degli Ebrei a stimolarlo che infreni il tumultuare d'una plebe illusa, a supplicarlo che faccia gettare in carcere, e sottoponga a processo il figlio di Giuseppe qual sedicente re e violatore del sabbato. Pilato, cedendo alle loro importunità, manda un usciere che chiami Gesù; al cui venire le aquile della guardia si abbassano in segno di riverenza; gli Ebrei

accusatori sdegnassi di sissatta dimostrazione; e i vessissieri dichiarano che surono costretti a prestarla da sorza superiore. Pilato impaltidisce sull'elevato suo seggio: i nemici del Messia alzan la voce maledicendolo, ma gli storpi che raddrizzo, i ciechi a cui restituì la vista, gli infermi che sano, tutti insomma i beneficati da Lui arrivano in lunga fila a testificare in suo savore: ella è grandiosa questa rivista di testimonii, la quale si accorda colle consuetudini dei tribunali romani. Sin qui non troviamo che una parasrasi dei genuini vangeli, colla giunta d'alcuni nomi proprii e d'alquanti aneddoti di lieve conto: a cominciare dalla risurrezione la leggenda si eleva, e talora tocca al sublime.

Gesu 'è morto; le tenebre si diffusero di pieno giorno sulla terra; Gerusalemme giace spresondata nella confusione; il popolo si agita e mormora; cionnonostante i principi dei sacerdoti compieron l'opera loro, secero suggellare la pietra del sepoloro di Cristo, collocaron soldați a guardarlo, e carcerarono Giuseppe d'Arimatea venuto a chiedere la salma del suo divino amico. Or ecco i custodi della tomba accorrere gridando, che Cristo è risorto, che si è slanciato suori del sepoloro: da prima è lor negata credenza, indi largito oro acciò tacciano: è vano; la gran novella si dissonde; altri testimonii ne confermano la realta, ne particolarizzano le circostanze. Carino e Leucio, sigli del santo vecchio Simeone poc'anzi trapassati, son risorti anch'essi quel di; eccoli chiamati dinanzi la sinagoga a disvelare gli arcani della dimora dei desunti; ed essi chiedono un libro ove ciascuno scriva ciò che vide; é vi scrivon in silenzio quanto segue.

- Ci stavamo coi padri nostri seduti m fondo agli inferi nelle tenebre, lorche d'improvviso un lume caldo e sfolgorante penetro a
 rischiarare quella notte; e tosto il Padre dell'uman 'genere, e i Patriarchi e i Profeti, si levarono con trasporto gridando: questo
 raggio ci viene dall'Autor d'ogni luce, e ci promette il giungere dell'eterno giorno.
- « Allora Isaía si alzo e disse: ecco il lume del Patre, del Figlio, e dello Spirito Santo, che accennai quand'era vivo con queste parole; il popolo ch' è nelle tenebre vedrà un gran bagliore; il raggio diurno brillerà su quelli che giacciono seduti nelle ombre di morte.
- E mentre ci allegravamo, sovraggiunse Simeone (il padre di Carino e di Leusio) esclamante: glorificate Gesu Cristo figliuolo di Dio, sul quale pronunciai altra volta queste parole, allorche me

l'ebbi in braccio nel tempio: i miei occhi, o Signore, hanno veduta la mia salvezza; quella salvezza che preparasti alla faccia del mondo, il lume che sta per essere rivelato alle nazioni, la gloria della gente d'Israello.

E la moltitudine addoppiò i suoi trasporti.

Allora si feee innanzi tra noi un romito del deserto, e lo interrogammo: — chi sei tu? — Ci rispose: — sono Giovanni, la voce dell'Altissimo, il suo profeta, il precursore a diffondere per la moltitudine la nozione del salvamento.

A questa dolce e maestosa riunione dei Santi dell'antica legge, la leggenda contrappone un bujo conciliabolo di spiriti infernali, deliberanti sul modo di ricevere e di trattare l'anima di Gesù — e contro del quale, dice Satana, suscitai la rabbia degli Ebrei, e che in questo punto sta spirando sovra una croce, dopo d'essersi impaurito d'affrontarla, con dire, la mia anima è triste sino alla morte: epperò riusci a sanare gran numero di sciagurati ch'io aveva resi zoppicanti, sordi, lebbrósi, e mi strappò alcuni morti ch'io t'adducevo, o Lucifero. (Lucifero è il re delle ombre eterne, di cui Satana siede primo ministro.)

- E chi è mai dunque, domanda Lucifero, costui ch' è uomo, teme la morte, eppertanto avanza in podestà tutti i potenti della terra?
- Mentre conversavan cosi, una voce simile a tuono si sece udita spalancate le porte; il re della glorià sta per entrare. Lucisero chiamo l'empie sue coorti a resistere; i Santi si sdegnarono dell'iniquo ardimento; e Davide, alzando la voce, pronunzio queste sentenze: non t'avea io già detto mentre viveva: cantiamo le misericordie del Signore; celebriamo le sue meraviglie a favore dei figli degli uomini, perciocchè ruppe le porte di bronzo, e spezzò lor cardini di serro? non aveva io detto similmente: i morti risusciteranno, gli ascosì nei sepolori si alzeraimo, e chiunque giacerà sulla terra si allegrerà al piovere della rugiada del cielo?
- E tutti i santi ripeterono: Lucifero apri le porte, la tua potenza è crollata.
- E la gran voce del di suori su udita ripètere: tollite portas principes vestras et elevamini, portæ æternales, et introibit Rex gloriæ (Psal. 23.)
- « Chiese Lucifero, fingendo non comprendere: chi è questo re della gloria?

· Io mi fui quello che pronunziai le parole, rispose Davide; e ti significherò ciò ch'elle suonano co'miei proprii detti d'altra fiata; il Dio forte e potente, desso è il re della gloria; s'inclinò dai cieli verso la terra ad ascoltare i gentiti dei prigionieri, a liberare i figli degli spenti.

« Mentre parlava così comparve il Re della gloria sotto forma umana: la sua presenza dissipo le tenebre, e franse i nostri ceppi.

È difficile trovare in tutte quante le Lettere antiche e moderne una scena che sia di concetto così ardito, di forma più grandiosamente drammatica: qual contrasto può avervi più espressivo della ragunanza dei Santi accorsi intorno al loro padre al battere dell'ora della liberazione, e della congrega dei demonii che avvisano ai mezzi di contrastare l'entrata a Gesù? ma sovratutto ingegnoso e bello reputiamo quel solenne raffronto del mando antico e del moderno, quella verificazione degli annunzii proclamata dei Profeti, quel ridestarsi di una generazione, defunta da quattro mil'anni, alla chiamata della voce che aveva udita risonante nelle primordiali comunicazioni di Dio.

Cristo, entrato nella chiostra vanamente contrastata, stese ai giusti la mano, è Adamo diessi a cantare il più bello dei salmi: cantale al Signore un cantico novo, perciocche operò mirabili cosel La moltitudine ripeteva alleluja, mentre da lontano furon udite le maledizioni dei demonii e lo stridere dei denti del reprobi.

Allora sorennero due uomini dei giorni antichi: richiesti chi fossero, essi, che non uscivano dagl'inferi, eppur salivano al-cielo, il primo rispose. — sono Enoch trasportato più alto della terra dalla parola del Signore; e questi è Elia, che fu rapito sovra un carro di fuoco: sinora non assaggiammo la morte, come il rimanente degli uomini; riserbati a combattere l'Anticristo, e a trapassare a Gerusalemme.

A quest'apparizione dei due atleti del tempo futuro, ne succede un'altra più umile, ma più toccante.

• Enoch ed Elia parlavano ancora, quando su visto avanzarsi un uomo d'aspetto miserrimo, che si recava una croce sulle spalle: i giusti, guardatolo — ci hai sembianza, gli dissero, di ladrone. — Vi apponete, rispose: vissi operando il male; gli ebrei mi crocifissero allato di Cristo, ch'io, vedendo la conturbazione sovrannaturale del creato, riconobbi autor sovrano delle creature, e lo supplicai con dire — sovvengati di me, Signore, quando sarai nel tuo regno: ri-

sposemi: — teco porta questa croce; presentati all'arcangelo Michele guardiano delle porte celestiali, e digli: — Gesu, figliuol di Dio, or crocifisso, mi ha mandato: così feci, e l'angelo mi aperse e mi colloco alla dritta avvisandomi che avessi ad attendere Adamo colla schiera dei giusti; or in vedervi giungere mi feci ad incontrarvi.

Così parlò il buon ladrone, e tutti che l'udirono sclamarono: tu

sei grande, o Signore, e grandissimo è il tuo potere! >

A questo modo Leucio e Carino conchiudono lor rivelazioni, avendo divieto di palesare agli uomini più oltre dei misterii del. cielo.

« Quando ebbero cessato di scrivere si alzarone, e consegnarono le carte vergate uno ai magistrati, l'altro a Nicodemo; poi diventarono splendenti come neve percossa dai raggi del sole, e sparvero lo scritto su quelle carte fu trovato identico in entrambe, sì da non avervi una lettera nè più nè meno nelle une che nelle altre. »

La leggenda, che nel testo greco qui ha fine, aggiunge nella versione latina, che i dottori della sinagoga riconobbero a queste meraviglie la mano del Signore, e si ritirarono pieni di confusione battendosi il petto.

La tradizione popolare non si tenne contenta di aggiungere meraviglie alla storia del Redentore; la Madre sua, ogni apostolo, quasiche ogni personaggio evangelico consegui una propria aureola tanto più brillante quanto la sua vita presentava meno autentici particolari.

È carattere di quest'altra serie di leggende la dovizia fantastica del loro contesto, e le franchigie che arrogansi. Facile, infatti, ci riesce comprendere come chi lo tesseva avesse addidearle ed esporle assai più liberamente trattandosi d'uomini che sapeva essere semplici mortali; mentre ogni narrativa che riconosceva a protagonista il Messia, imponeva naturalmente un insolito freno di riverenza alla foga inventrice ed ampliatrice.

Ci avea, d'altronde, in questo nuovo campo un tema più fecendo: quelle vite d'apostoli erano per se mirabili; piene d'imprese ardite, di predicazioni intrepide avvalorate da miracoli, di viaggi venturosi, di rémote missioni alle isole dell'oceano, alle terre dei barbari; sant'Andrea avea percorsa l'alta Asia; san Paolo evangelizzata la città dei sofisti e dei retori; san Matteo visitata l'Etiopia; san Filippo la Scizia; san Bartolomeo era giunto più oltre d'Alessandro nelle Indie. Nei centri stessi

dell'impero quanti prodigi non colpivano gli occhi! la fede nel Crocefisso penetrata contemporaneamente nel tugurio e nel palazzo, trionfante nel Sinedrio e nell'Areopago; Maria che si cela umilmente nella ritiratezza appena splendette la gloria del Figlio; Paolo che governa le chiese d'Europa e d'Asia faticando delle mani per vivere; Pietro, il ruvido pescatore, che disputa fra' sette Colli contro sofisti armati della sottigliezza greca, delle ambagi della teurgia orientale, e li vince quai fonti efficaci d'emozioni! La' spontaneità primitiva colla quale quest'emozioni si, rivelano nelle leggende; le decora d'un pregio aumentato dalla lor varietà e moltiplicità: questa grande collezione non è altro, effettivamente, che una serie di memorie poetiche sui tempi della promulgazione del Vangelo: se la storia positiva, ripete remo, vi giace alterata, la storia morale ed il pensiero vi si rivelano con lineamenti pieni di attrattiva é verità.

Infinito é il numero di tai leggende, tra cui primeggiano gli atti di sant'Andrea, que'di san Matteo, que'di san Barnaba, e l'itinerario di san Filimo.

Accanto al bel libro attribuito a Melitone sulla morte di Maria vuol essere collocato, siccome inesausta miniera di bellissime tradizioni, 'quell'altro che porta nome di Abdias, con titolo historia certaminis Aposiolorum: ivi son memorati eroici fatti di quegli stupendi atleti della verità, fatti cui niun cristiano è tenuto reputar genuini, dacche la Chiesa nella sua profonda saviezza non prescrisse di farlo; ma che certamente, non solo nulla in se accolgono di spiacente od assurdo, ma comprendono profittevoli e toccanti insegnamenti della moralità e delle virtù raccomandate da Cristo. Al qual pregio intrinseco associasi l'altro d'un'importanza grandissima per chiunque fa studio dei modi di vivere e di pensare, ai primi tempi cristiani, merce la schietta, animata, ed evidentemente veridica espressione di questi con graziosa, semplicità riferita in quelle pagine antiche. E penso qui trascrivere due di que racconti, a rendere meglio compresi lo stile e l'intenzione di questa maniera di componimenti, che altamente venerati lungo il medio evo, son lungi dal meritarsi la dimenticanza che di presente gli avvolge,

« San Paolo avea lasciata Antiochia avviato ad Icona, in compagnia di Demade ed Ermogene ipocriti ed invidiosi. Abitava Icona un cristiano per nome Onesiforo, che, risaputo il giungere dell'Apostolo, mosse ad incontrarlo; e andava esaminando per via ogni pellegrino,

sinche s'imbatte in uom piccolo di statura, coi capo calvo, le ciglia fitte, il naso aquilino: lo riconobbe ai connotati indicatigli per lettera da Tito; ed aneo meglio al viso raggiante la grazia del Signore. Salve, gli disse, o servo del Dio che benedice: e Paolo rispose: la grazia del Signore sia teco e sulla tua casa.

« Demade ed Ermogene dissero: — e noi non siamo del pari servi del Dio che benedice? Perche non ci saluti ad ugual modo? — Se lo siete, replicò Onesiforo, venitene meco parimente, e riposate nella mia casa. — Seguironlo i tre; e l'entrar di Paolo fu segnale d'una grande allegrezza per la famiglia; pregaron Dio inginocchiati; celebrarono la cena, indì l'Apostolo parlo a questo modo:

Felici gli uomini che hanno cuor puro, perocche vedranno il Signore; felici i casti, conciossiache diventeranno templi di Dio; felice chi accoglie con tremito le celesti parole, sendoche sarà consolato; e chi conserva la purezza battesimale, perche riposerà in eterno in seno al Padre; e chi accoglie sincera nozione di Cristo, avvegnache abiterà nella luce! felici sovratutto i corpi e gli spiriti decorati di verginità; in essi sovrammodo piacesi il Signore.

Cosi parlava Paolo nella casa d'Onesiforo; e una giovinetta, che abitava rimpetto, per nome Tecla, fidanzata a Tamiri, se ne stava alla finestra di e notte porgendo orecchio ai discorsi che l'Apostolo teneva a'suoi ospiti ed ai fedeli quivi convenuti: ella non avea per anco veduto Paolo, che già, merce l'udito, era diventata cristiana.

« Teoclia, madre della fanciulla, vedendola sempre ferma a quel balcone, mando a chiamare Tamiri, che accorse festoso figurandosi giunto il di delle nozze; ma invece udi la vecchia dicente: curiosa novella debbo comunicarti; volgono tre di che Tecla non abbandona la sua finestra, ne per cibarsi, ne per dormire, a cagione dei perniziosi discorsi d'uno straniero che le giungono dalla casa di contro; un seduttore, al qual accorrono femmine e garzoni; e lor insegna avervi un solo Dio, e bisognar vivere castamente.

Tamiri corse ov'era Tecla, e la trovo com' estatica: mosso da tema ed amore: — perchè così immobile, o mia diletta le disse: alza gli occhi da terra, riconoscimi. — E la madre seggiugeva: — quale ubbia ti prese? — ed ambo lagrimavano. Tecla non mostrava pur d'accorgersi della loro presenza; i suoi pensieri eran fissi in Paolo. Allora Tamiri parti precipitoso, e veduti uscir due uomini dall porta rimpetto — chi è mai, chiese loro, questo corruttore

dei giovani e delle fanciulle che lor vieta le nozze? — Que' di eran Démade ed Ermegene: risposero allo sdegnato, quel corruttor essere un cristiano; star bene condurlo al prefetto della città si come reo d'avere trasgrediti i decreti imperiali. Ed ecco Tamir alla testa d'una schiera di servi armati di bastoni, irrompere nel dimora d'Onesiforo, e fuori trascinare Paolo gridando — tu sedu gl'Iconesi: Tecla non vuole più sposarmi; vien meco al tribuna — • la turba applaudiva — morte allo stregone che interdice nozze alle fanciulle!

« San Paolo fu carcerato. Scesa la notte Tecla si cavo i pender dalle orecchie, dielli all'ostiarlo acciò le aprisse la porta, n'andò carcere, e guadagnatosene il custode col dono d'uno specchio d'a gento, fu entromessa al prigioniero; baciò le sue catene, lo udi r gionare delle grandezze di Dio; e la sua fede aumentò vedenc com'era sereno.

· Teoclia, Tamiri, gli schiavi intanto cercavano la donzella per tutto sepperla finalmente ita al carcere; corsero al prefetto che chian Paolo in sua presenza, ed anco Tecla, a cui disse il giudice: — no isposi Tamiri? — Ella non rispose intenta a Paolo; onde il popo grido: - è un mago, muoja! - Il prefetto comando che Paolo ba tuto di verghe fosse cacciato d'Icona; danno Tecla a venir brucia nel circo. Furon immantinente colà portate legne e paglia: la gi vinetta ascese il rogo improvvisato, si bella da spremere lagrin a molti che la miravano: al primo brillar della fiamma scoppiò i turbiné che spense il suoco, e salvo la neofita. Paolo, intanto, ci Onesiforo e la sua famiglia si era ricoverato in un sepolcro sul via che mette da Icona a Dasne: ivi Tecla raggiunselo, e, batte zata da lui, volea tenergli dietro pelle sue peregrinazioni, ma Pao si rifiutò a compiacerla dicendo: — il secolo è pieno di tristizie; sei bella, e dei temere i mali appetiti dei mondani: - rispondi Teela obbedendo a ritroso: — non è prova ch'io tema or che soi di Cristo. >

È superfluo ch'io mi studii a far risaltare tutto quanto di grazio ed elevato si comprende in questo racconto, riferito, alquanto i compendio: Chateaubriand nel suo poema dei Martiri ne profitt ove descrive l'arrivo di Cirillo in casa di Lastene, ed ove pinge santo entusiasmo di Cimodoce.

Or ne vengo ad altro racconto anco più animato ed espressive Visitate molte città, scrive Abdias, predicando ovunque la p

rola di Dio, San Giovanni giunse ad Efeso ove prevedeva d'aver a finire suoi di Tale si fu la venerazione che non tardò ad ispirare agli abitatori di quella città, che ciascuno volea toccargli le mani, gli abiti; e ciascuno a quel contatto sentivasi penetrato da un senso di ben essere, o ne ricuperava la salute. Ma il nemico del genere umano cercò di guastare quella santa allegrezza, d'oscurare quella celebrità, suscitando contro Giovanni un pagano, che si era innamorato d'una cristiana per nome Drusiana: appellavasi Callimaco, giovine ardente d'indole, conquiso da sfrenata passione, benche sapesse che l'oggetto di questa era moglie d'Andronico; nè ristava di prevocarla all'adulterio.

- Correa voce per la città che Drusiana dopo l'arrivo dell'Apostolo, alla cui religione si era ascritta, se ne vivea separata dal marito, come sorella con fratello: la qual voce vieppiù accese la mala voglia di Gallimaco: addoppiò le sollecitazioni, ma senz'alcun frutto; la donna cadde ammalata, e sclamava nell'agitazion della febbre sciagurata questa mia fragile bellezza provocatrice a tanta colpa! io che recai sì gran ferita a quell'anima inferma, non altro desidero che uscire di vita: mio Signore Gesù, ritirami a te, e salva l'infelice! Così parlava Drusiana alla presenza dell'Apostolo, e degli altri che la circondavano: niuno sapeva a che cos'alludesse: morì in capo a dieci giorni, lasciando il marito desolato, anco d'averla veduta immersa in una conturbazione di cui ignorava la causa.
- « La morte di Drusiana non avea spenta la passione di Callimaco, scoppiata, anzi irresistibile incendio, deliberò di possedere defunta quella che viva non avea potuto: corruppe un servo d'Andronico, e n'ottenne di penetrare nel cavo mortuario ove il corpo di Drusiana era stato deposto. Ivi « a che ti avrà giovato, gridò, respingermi sinche respirasti le aure di vita! or le tenebre della tomba non sanno salvarti da me! » e Callimaco stava per consumare il delitto, quand'ecco un serpe morderlo, ed agghiacciarlo col suo sottile veleno.
- Il di seguente, terzo dopo il trapasso di Drusiana, Andronico e l'Apostolo si condussero di buon mattino ad orare nel cavo sepolcrale ove posava la defunta; e scesa la scala, scorsero raccapricciando i due cadaveri, e il serpe che, accolta le spire, stava sopito sul petto di Callimaço: ritirati, disse Giovanni al serpe, che obbedi e scomparve; poi si volse a Dio con ardente prèghiera, ad esaudimento della quale Callimaco torno vivo, colla confessione dello accaduto confermo le supposizioni di Giovanni, e chiuse il racconto

dirottamente piangendo per vergogna e pentimento. L'Apostolo abbracciollo con dire: benedetto sia Dio, e il Figlio suo ch' ebbe compassione della tua demenza, e ti ritirò da morte per rinascere alla fede, alla pace, alla grazia!

Andronico supplico Giovanni che gli restituisse viva Drusiana; bisogna, diceva, ch'io la veda spogliata della fristezza che l'uccise; perocche or comprendo che succumbette alla pena d'essere stata cagione di colpa a Callimaco. — E Giovanni, tocco da quelle supplicazioni, si accostò, volgendo altrove gli occhi, alla giacente, che prese per mano, comandandole in nome del Signore e per la sua grazia — alzati! — ed ella si alzo.

Anco di questo racconto è superfluo tesser elogi; solo avvertiremo come la biança rosa di Gandersheim, Rosvita, chè fu una delle maraviglie letterarie del tenebroso secolo decimo, si eleggesse questa tradizione a suggetto d'una delle sue composizioni drammatiche, della quale sara per noi tenuto ragionamento a suo luogo.

Contemporaneo allo scrittore di questa toccante novella fioriva, per quanto ne penso, un elegante prosatore latino, che in un celebre suo libro (il Satyricon) imprese a tesserne un'altra molto similè quanto al luogo ove collocava la scena, quanto ai personaggi che vi agiscono, e quanto alle passioni da cui li descrive animati: questo prosatore è Petronio, il ministro infame dei piaceri di Nerone, stato, indi sua vittima: vo' riferir qui la sua novella, dal raffronto della quale colla testè citata di Abdias, potremo di leggieri portar giudizio della differenza che correa tra' costumi degli adoratori degli idoli, e dei seguaci di Gesù.

« Visse in Eseso una matrona della cui virtà tante su il grido, che divento argomento d'ammirazione e cariosità nei circostanti paesi. Morto essendole il marito, non si accontentò ella di accompagnarne scarmigliata il sunerale battendosi il petto, com'era costume; ma'nel volto sepolerale volle venir calata sinsieme al cadavere, e starvi di e notte versando lagrime a guardia del corpo; ne parenti od amici valsero a toglierla di là, e nemmeno i magistrati intervenuti a tal uopo. Volgeva il quinto giorno dacche, scesa nella tomba, vi dimorava digiuna, deliberata di morire. Erale compagna una fidatissima ancella intesa a piangere con lei, e mantener viva la lampada. Di niun altro satto si parlava in città tranne questo, e si accordavano tutti a dire che più toccante esempio di pudico amore é di cordial sede non si er unqua veduto. Or avvenne

Dandolo.

che il preside della provincia fece crocifiggere due ladroni poco discosti dal sepolero. Il soldato posto a guardia dei corpi si accorse, poiche fu scesa la notte, d'un lume nel sotterraneo, e ne udi uscire lamenti; vinto da curiosità calo laggiuso, e veduta la bellissima donna, sopraffatto come da sovrannaturale apparizione, in salle prime ristette; poi, posto lo sguardo al cadavere, alle lagrime della dolente, ed alle graffiature del suo viso, e datosi a pensare il vero, che, cioe, non volesse sorvivere al marito, corse a prendere la sua cena, e cominció ad esortar la matrona di dar tregua all'inutile dolore; tutti aver un di o l'altro a morire, la tomba essere ultima stanza d'ognuno, e siffatte ciance con cui si sogliono racconsolare gli spiriti oppressi. Ma la donna, respingendo i con-· forti dello sconosciuto, battevasi il petto con più veemenza, e, stracciandosi il crine, si precipità sovra il cadavere. Non si disanimo per questo il soldato, e, rinfervorando l'esortazioni, provavasi fare che la poveretta si cibasse; ne gli riusci sin a che l'ancella, indotta in tentazione dal grato odore del vino, non porse ella stessa la mano al nappo, e, rifocillatasi, diede opera a vincere l'ostinazione della padrona. A che, dicevale, seppellirti viva pria che comandino i Fati! credi che i Mani si dian pensiero di ciò? pretondi riaver vivo lo spento? Sgombra la follia che ti fa guerra; torna a godere della ,diurna luce; questo cadavere stesso ti consiglia a vivere. — Era difficile resistere all'amor della vita, alla fame; la matrona, estenuata dal digiuno, cedette: i blandimenti stessi coi quali il soldato era riuscito a persuaderla di vivere, gli valsero ad ottenere che d'amore lo facesse contento: garbava alla casta femmina il giovine non infacondo, non deforme; e le dicea l'ancella; — resisterai tu alla voce della riconoscenza che ti parla per lui? - Che più! novelle nozze furono celebrate laggiuso, e il di seguente, e l'altro ancora l'accesso del sotterraneo sorrato fece credere ai cuviosi che la matrona era spirata sul corpo del lagrimato consorte. Il soldato, sempre più acceso della beltà della donna, in sull'annottare conduceasi al sapolero portando seco quella miglior provvigione che potea. Or avvenne che, i parenti d'uno de' crocefissi, accortisi della rilassata custodia, involarono di nottetempo il corpo a dargli sepoltura. Avvedutosi la mane il soldato del commesso rubamento, tennesi perduto, ed alla donna corse a raccontare l'accaduto, determinato d'uccidersi colla propria spada, anziche aspettar le verghe del centurione; e diceva di volersi sgozzare là in quel sotterraneo, il qual avrebbe così servito: di tomba al marito ed all'amante — Nen consentano gli Dei, sclamo la donna non meno misericordiosa che casta, ch' io sia spettatrice della morte di due miei carissimi! uno almeno si salvi, e il defunto tolga il vivo d'impaccio — e, si dicendo, accenna che il marito sulla croce rimasa vuota si affigga. Profittò il soldato dell'ingegnoso suggerimento; e il di seguente grandi furono le meraviglie dei consapevoli, che il morto ripigliato avesse spontaneo il posto abbandonato...

Il ciclo degli Apocrifi, a considerarlo nel suo assieme, somiglia poema, che, semplice schizze da principio, si amplio col volger de' secoli; tocchi lievi in origine furon indi materia a begli sviluppamenti. Le lacune dei Vangeli autentici si eran ite, come vedemmo. popolando d'ingenue fantasie, costituitesi in leggende universalmente ammesse e credute: le lacune di queste, fornirono, alla lor volta, campo a consimil elaborazione poetica: intorno ai protagonisti Cristo. Maria. gli Apostoli, sorse, splendente anch'ella di graziosa aureola, una schiera di personaggi secondarii, de' quali il medio evo s' invaghi poco meno che dell'altra dei primarii; tradizioni che rimontano però ad epoca meno antica. Che se guardassimo all'ordine de tempi, piuttostoche alla conformità degli argomenti, ed alla somiglianza delle ispirazioni, dovremmo trasferire il discorso seguente là dove ci spetterà dire dei secoli di mezzo; ma c'increscerebbe scindere suggetti che amano procedere associati; ed ogni discorso sul Cielo degli Apocrifi ci parrebbe incompleto, se, accanto ai maggiori Personaggi evangelici teste passati in revista, non ponessimo la Maddalena, Marta, Longino, Pilato, Procula moglie di Pilato, Giuda Iscariota, e l'Ebreo errante, ciascun de quali si rivendica una pagina variamente, però gagliardamente animata nella vasta epopea degli Apocrifi: la penitente, la casalinga, lo sgherro, il prevaricatore, il traditore sono tipi drammatici che piacquero forte agli nomini del Medio Evo.

La Maddalèna, chè personifico il pentimento, consegui infinita simpatia popolare: la sua storia poetica non ci giunse nella forma originale, sibben riferita in un antico sermone del secolo decimoquarto; in cui leggesi d'un anacoreta per nome Elia, che visse ottant'anni in una grotta della Provenza, e nel punto di trapassare, tenne ai fedeli che lo circondavano questo discorso:

· Figli, la mia ora è giunta; udite ciò che debbo comunicarvi a

gloria di Maria Maddalena, e ad emendazione del viver vostro. Quando · mi ritrassi fra queste rupi, che la Penitente avea molto tempo prima di me abitate, proposi d'imitarla enorandola; fui dapprincipio sopraffatto da scoraggiamento; e la Santa, invocata soccorritrice, mi appari con volto si raggiante che i miei occhi mal poteano fissarlo: i suoi capegli scendeano prolissi a coprirla; braccia e piedi recava inghirlandati di fiori: dissemi - lo imitarmi ti grava e già suc-'cumbi; or m'odi. Ne venimmo, come sai, da Gerusalemme a Marsiglia, e, cupida di sottrarmi ad ogni umano consorzio, mi elessi a stanza questa caverna: un orrido serpe mi apparve in un angolo. che coi fischi desto tutto all'intorno una moltitudine d'altre vipere sibilanti, le quai si slanciarono alla mia volta; onde, impaurita, invocai Gesu; e un angelo mi comparve dicendo: — te beata d'avere avuto fede nel Signore. — Gli orridi rettili sgombrarono la caverna; che rimase purificata e fragrante: la percorsi, ed, in comprenderla quasiche inaccessibile ad uomini, m'inginocchiai, e piangendo schamai: — sia tu lodato, o Gesù, d'aver esauditi i miei voti: or ti chiede un fil d'acqua che scaturisca dalla roccia - e tantosto spiccio lo zampillo che tuttodi la bagna. La leggenda prosegue descrivendo le tentazioni, l'estasi, le macerazioni, le superne visitazioni della Penitente. — La mia vita, ella proseguiva, trascorrea nella meditazione dei misteri di Cristo: mi tornavano incessantemente al pensiero Anna e Gioachimo, Maria ed il suo Bambolo nel presepio, il Calvario e la croce, il sepolcro e la morta salma, la risurrezione e l'entrata vittoriosa degl'inferi. Or io ti dico, o Elia, che tu abbi a rendere grazie al Signore su questa rupe, perciocch' ella è porto di salvamento nel procelloso mar della vita. — In parlarmi a questa foggia la Maddalena scomparve. — Furono queste le supremé parole dell'Anacoreta; spiro pronunziandole.

La leggenda di Marta ce la pinge, che, tragittata anch' essa della Palestina nelle Gallie, continua a farvi prova della santa operosità di cui ci è presentata modello nel Vangelo; cioè associante all' ardore della predicazione, ed all'entusiasmo dell'apostolato, geste improntate di virile ardimento; tra le altre, draghi affrontati e sterminati con grande ammirazione dei popoli riconoscenti.

Infaticabile spirito di proselitismo appajato ad amor della contemplazione spicca per tutto in cosiffatte leggende: il medio evo fu credente in pie Femmine venute da lontano a coraggiosamente promutgare il Vangelo; ed ora lo scerneremo presentar banditore di quel medesimo Vero un feroce soldato di teste, repentinamente convertito.

- La confusione si era posta tra discepoli, gli uni aveano rinnegato Cristo, gli altri erano fuggiti abbandonandolo: la fede dei futuri piloti della Chiesa avea soggiacinto a naufragio contro lo scoglio
 della Croce. In quell' ora di scompiglio suono in piena Sinagoga il
 grido: quel morente è propriamente figlio di Dio; esciva di bocca del
 centurione Longino, quel' desso-che avea ferito colla sua lancia il
 costato a Gesù; non temeva in proferirlo ne l'autorità di Pilato, ned
 il furore della turba. Chi potrà degnamente lodare il suo coraggio;
 e raccontare con addatte parole il suo glorioso martirio? La fama di
 tal magnanimo combattimento è giunta sino a noi; chi ne fu testimonio la racconto ai figli, i quali alla lor volta la trasmisero ai posteri, giojello destinato a decorare il santuario dell' Altissimo.
- Longino era stato incaricato di custodire il sepolcro di Cristo. ed avea respinto le profferte degli Ebrei che volcano comperare a prezzo d'oro il suo silenzio sulla risurrezione del Messia: diventato oggetto di profondi risentimenti, ando salvo a fatica pel posto che occupava nella milizia; ma non tardo a deporto, e si condusse a vivere in Cappadocia, di non altro studioso che della legge del suo nuovo Signore: là Pilate mando il più fido de' suoi satelliti che lo avesse a toglier di vita; il quale, giungendo, s' imbatte in Longino médesimoche non conosceva, e a cui richiese di Longino. - Seguimi, e te lo additero - rispose il coraggioso Neofito, al quale una rivelazione celeste avea palesata la missione del sicario: e, mentre lo precedeva nella via, meditando sul suo imminente sacrifizio, diceva tra sè mi vedo aperti i cieli, e posso ormai dire, come il felice Stefano, di cui mi suonano ancor agli orecchi l'estreme parole - Gesù Signor mio, accogli il mio spirito! ti allegra, o mia anima, che stai per volare in grembo a Dio... — Mentre si piaceva di questi pensieri, Longino introdusse lo straniero nella sua casa, lo se sedere a mensa. si diporto a suo riguardo colla più effusa ospituità. > Il racconto prosegue descrivendo lo stupore dello sgherro lorchè Longino gli rivelo l'esser suo, e lo supplico di compiere quello a cui era venuto; vesti la tunica festiva; indico il sito ove desiderava d'esser sepolto, e porse il collo allo stocco.

Veronica, Procula, Pilato, Giuda diventarono protagonisti d'animate leggende. Nella Veronica fu simbolizzata la donna cristiana, delineato il quadro delle virtà che le si addicono, schizzati i doveri della sua

missione sociale. In Procula, sposa al codardo, che sagrifico scientemente le proprie convinzioni alla tema di perdere il favore del principe, il medio evo personificava le femmine pagane, la cui conversione secondo esficacemente la diffusion del Vangelo, quelle Paole, quelle Moniche, quell' Eustochio che colla pazienza, le preghiere e le lagrime chiamarono a Cristo gli sposi, i figli: Pilato termina conarrendersi alle sollecitazioni ed agli esempi della moglie; la qual chiusa della loggenda, cioè la conversione dell' uomo, che, dopo Giuda, é il più tristo personaggio della tragedia del Calvario, esprime assai bene lo spirito di bontà e di carità del Cristianesimo: l'idea d'una dannazione irrevocabile affliggeva gli nomini pii del Medio Evo; volevano sperare, anche contr'ogni probabilità, nel ritorno del peccatore; e, quando la dannazione trovavasi consumata, violentavano il domma teologico, per far discendere nella stanza degl'interminabili supplizii l'intervenzione fraterna delle preghiere dei Giusti: a questo modo nella Leggenda di Giuda troviamo che i suoi tormenti giacquero per alcun tempo sospesi merce le orazioni di S. Brandeno.

Sin qui passammo a rivista nel poema degli Apocrifi i Genitori di Maria, Giuseppe, gli Apostoli, i Discepoli, i soldati, i carnefici, i giudici di Gristo, ciascuno recante fedelmente conservata la fisonomia caratteristica attribuitagli dalle brevi commemorazioni del Vangelo: ad integrare la gigantesca epopea resta evocare per ultimo il Popolo Ebreo, la genia superstiziosa e iraconda, cui il medio evo riprodusse sotto due aspetti. Ascevero e Giuda.

Quando Gesù nacque nella stalla di Betlemme le leggende asseriscono, che, oltre i Pastori piamente commossi e convinti, là corse
una turba di popolo curiosa, ma indifferente; che grande su la folla,
di coloro che si accompagnarono ai Magi, grandissima la spettatrice
dell' ingresso di Gesù in Gerusalemme nel di delle palme; immensa,
tre giorni dopo, a gridare contro il trionsatore di poc' anzi, muoja,
e il suo sangue ricada sui nostri capi quella moltitudine dal cuore
secco, dall'anima dura, che uccideva i suoi Proseti, che diceva a
Cesare, da lei detestato, vendicami dell' uomo che ardi rimproverarmi
i miei vizi, il Popolo Ebreo, iò dico, colpito da tremendo misterioso
anatema, prestò argomento nei secoli di mezzo ad una leggenda, la
cui celebrità continua ad essere popolare, ma il prosendo simbolismo
della quale non è generalmente compreso: ultima del ciclo degti.
Apocrifi, la leggenda dell' Ebreo errante ne costituisce la chiusa e

la moralità: non è la storia d'un uomo, ma d'una nazione; un cuno vero si cela sotto finzione trasparente: l'infelice, fantastico, instancabile viaggiatore è immagine del Popolo deicida: quel suo agitarsi. incessante, quel suo rimaner estraneo a qualsià terrena consolazione. rappresenta la irrevocabile sventura della stirpe pria eletta, indi maledetta d'Israello. Ad Ascevero nel ciclo della poesia cristiana sta contrapposto san Cristoforo, personaggio parimente ideale, che simboleggio la Gente Cristiana, quale aveanla fatta la speranza e la sede; Ascevero duro tipo della Gente Giudaica, nello stato in cui l'hanno ridotta la disperazione e l'anatema. Non è facile dire in qual epoca questi due miti s'insinuarono nella fantasia popolare, e conseguirono la lor maggior diffusione: nel secolo XIII, ch'è stata la grand' éra del fiorire della poesia cristiana, in cui cominciarono a sbocciar ovunque allo aperto i germi del misticismo claustrale, e le specolazioni ideali delle precedenti età, s'incarnaron, essi, per così dire, merce la poesia, la putura e la scoltura, a colpire i sensi della moltitudine, a signoreggiarne la immaginazione: quella su l'èra più brillante della dominazione del Vangelo, la qual impronto meglio le creazioni cristiane del duplice suggello della forza e dell'amore.

Che se la leggenda dell' Ebreo errante non ci facesse pensare a tale splendido secolo (il XIII) per la bellezza e la sapienza con cuix n'è svolto il concetto, ce ne darebbe segno la verità che ivi entro spira. Benevolenza e compassione sono, infatti, i lineamenti distintivi di questo quadro d'una genia che parrebbe non dover provocare ad altro che a ripugnanza e disprezzo: epperò niuna nimicizia, e nemmen amarezza traspariscono a suo riguardo dalla narrativa simbolica de' suoi miserandi destini! Ascevero è compianto; l'odioso, l'odiato è Giuda: l'accostamento di questi due tipi giudaici nello. stesso racconto indica una sapiente distinzione che il medio Evo era riuscito a fare; Ascevero rappresentava l'ebreo accecato ma "onest'uomo, pel qual era sperato salvamento; l'Iscariota figurava l'ebreo traditore è cupido, a pro del quale non ci avea misericordia. Lunghe e complicate son le avventure che la leggenda attribuisce alla vita d'Ascevero: ecco come venne dannato all'incessante pellegrinare che gli die nome.

« Udii gran romore, mi affacciai alla porta, e vidi gente che correva gridando — menan Gesù ad essere crocifisso: — mi presi in braccio il mio figliuoletto per fargli vedere, ed in quel punto Gesù arrivava carico d'una croce pesante, sotto la qual vacillava: fermossi

proprio davanti a me per ripigliar lena; ed io tennimi offeso di questo, e gli dissi .— via di qua; non vo'che un ribaldo si riposi sulla mia porta. Gesù mi guardo tutto inesto, indi rispose: — vado, e mi riposero; ma tu camminerai; ned unqua fia che posi; camminerai sino al di del giudizio. >

Ascevero depose in quel punto il figliuoletto a terra, e cominciò il pellegrinaggio a cui non è per dar fine che la fine del mondo. Ecco

la chiusa dello strano racconto.

Dopo d'essermi aggirato per ogni parte, tornai in Giudea, ma non vi rinvenni nè parenti nè amici; perocchè già eran passati cento ami dacchè avea cominciato a camminare: eppertanto mi colse un gran fastidio di vivere: abbandonai Gerusalemme, ov' era ignoto a ciascuno, con intenzione di espormi ad ogni immaginabil pericolo affine di succumbere: ma fu vano; chè alle parele di Dio non può non corrispondere l'effetto. Intervenni a molte battaglie, fui trafitto da mille e mille colpi senza poter rimanere ferito, sendo invulnerabile. Gento volte mi esposi sul mare, e naufragai; ma sono sull'acqua come piuma che non saprebbe affondare: del bere e del cibarmi posso fare a meno; ignoro che cosa sieno morbi; già percorsi a quattro riprese l'universo, e vidi gran cambiamenti per tutto, che saria troppo lungo ricordare.

Ecco nella forma popolare questa celebre leggenda, la quale costituisce une dei miti più profondi e poetici che siano al mondo. Qual tipo più imponente e malinconico di questo eterno pellegrino, dannato a veder passare ogni cosa, senza giammai passare esso stesso?

Ed eccoci giunti al termine di questo primo periodo leggendario, che si denomina Ciclo degli Apocrifi: faremo altrove trapasso a quello che appellammo agiografico, il qual cioè, intese ad aggraziare di colori poetici, e di abbellimenti fantastici, cavati, apch' essi dalla immaginazion popolare, la vita di quei Santi del medio evo, che, in tempi pieni di rozzezza e di guai, furono i benefattori ed i luminari delle Genti Occidentali.

L'ANACORETISMO ED IL CENOBITISMO IN ORIENTE.

ANTONIO E ILARIONE

Vuolsi investigare accuratamente ciò ché la vita monastica erane' suoi primordii, e ciò che fu in appresso; onde rettificare in argomento gravissimo certe idee errate che sventuratamente hanno
fatto il giro del mondo. Piacque confondere il vivere anagoretico,
che significa isolato, col cenobitico, che suona in comune; e, ponendo
la eccezione in luogo della regola, dichiarare che i migliori seguaci
del Vangelo, a forza di spiritualizzare, cadevano in un impraticabile
misticismo.

Gli è questo un disconoscere ciò di cui si parla.

L'anacoretismo è istituzione anteriore, e, per la sua origine, straniera al Cristianesimo; il quale non l'ha creata, bensi trasformata: nell'India, risalendo sin dove consentono le più antiche tradizioni poetiche e storiche, troviamo anacoreti proposti all'ammirazione dei popoli come tipi di perfezione. Nell'Oriente, ricco di deserti la vita: contemplativa è facile e dolce in ragione della mitezza del clima, e della feracità del suolo; l'uomo prova la un ben essere che lo dispensa d'agire: i romiti d'Oriente, a differenza di quei dell' India, faceano dimora di comune, predominio del sentimento sociaté, ch'era un progresso; e ci accadrà in breve di vedere come gl'influssi del Cristianesimo si esercitassero in questo senso con mirabil efficacia. Egitto e Palestina contavano romiti avanti Gesù Cristo; quello i Terapeuti, questa gli Essenii: Plinio fa cenno de' primi 'stanziati sulle rive del Mar Rosso: « gente singolarissima, senza donne, che ha rinunziato ai piaceri, e vive povera tra le palme; sussiste da secoli senza figliare; sì feconda è per lei la sazieta delle altre fogge di vivere.

San Gerolamo ci è testimonio che nei tre primi secoli dell' èra volgare il cenobitismo non esisteva; vi aveano asceti, cioè fedeli d'ambo i sessi, che si esercitavano, come esprime il nome, a mortificarsi; però in farlo erano liberi, nè assoggettati a regole prescritte. nè separatisi formalmente dalla società. In Occidente non rinveniamo traccie di cenobitismo prinia del secolo quarto; nel terzo le menti. si trovavano tanto discoste dallo attribuire peculiar lode di religiosa pietà al rinunciamento giurato del viver sociale, che Tertulliano, poteva-dire a Gentili, senza tema che lo smentissero: « noi non abitiamo foreste, non andiamo in bando d'infra gli uomini, ma navighiamo, militiamo, e ci occupiamo di traffici e d'arti al paro di voi; » attestazione positiva che chiarisce come il Cristianesimo, invece di segregarsi, cominció con istabilirsi e vivere in seno a quella società che volea rinnovare. In que secoli non era mestieri gire al deserto a cercar l'ideale del vivere cristiano; la Chiesa non tollerava ne indegni ne tepidi; le virtù attive offrivano troppo bel campo d'esercitarsi, e la persecuzione valca meglio della solitudine a fare percorse le vie adducenti a santificazione. I martiri della penitenza (scrisse. san Giovanni Damasceno) cominciarono dopo i martiri della fede: » ma tostoche il Cristianesimo ebbe trionfato, e molti smarrirono nella prospera fortuna la purità delle credenze, e dei costumi di cui avevano fatto prova nell'avversa, fu sentito dalle anime più fervidamente pie il bisogno di protestare colla ritiratezza e coll' isolamento contro tale rilassamento; ed è per cio che il monachismo, nato a' giorni di Diocleziano, su visto maravigliosamente fiorire sotto Costantino.

Prestiamoci attenti ad un caldo descrittore delle origini del viver monastico, contemporaneo ad esse: chi meglio dell'austero Solitario di Betlemme potea narrare i fatti de'primi romiti?

E dubbio (scrive san Girolamo) qual sia stato il primo che abi-

tasse il deserto: certuni, risalendo molto addietro nei secoli, asseriscono che ad Elia, poi a Giovanni Battista abbiasi ad attribuir l'onore d'aver dato il bell'esempio; ma Elia è piuttosto profeta che romito; e il Precursore cominciò a profeteggiare prima di nascere; altri, ed è la opinion comune, nominano sant'Antonio; ciò che in parte è vero: stantechè, se non fu il primo che fuggisse il mondo per ricoverare alla solitudine, non fu secondo ad alcuno in additare col suo èsempio la via del deserto, e suscitare l'ardore dei chiamati a vita così santa.

Qui interrompo la citazione per riflettere come nella storia dei monaci orientali ci si schiuda una maniera di stupenda epopea: tor-reggiante v'è la figura di Antonio, il quale, nato sotto Decio di parenti cristiani, abbandono giovinetto la famiglia, e se ne ando ai monti fiancheggianti il Mar Rosso dalla parte d'Egitto, per intendervi esclusivamente alla preghiera, ed alla contemplazione di Dio: sant'Atanasio, che ne scrisse la vita, racconta che certi orgogliosi, imbevuti dell'idee dell'antica filosofia, vennero al deserto per ischernire il Solitario, e richieserlo come spendesse i suoi di privo de'conforti che altri trova nei libri: Antonio rispose: «medito le verità divine. e il creato mi e libro. » Un di ch'egli era tristo e scorato, e sen doleva al Signore, si senti come trasportato suor di sè, e, divenuto contemplatore dei proprii fatti, videsi che lavorava alacremente a tessere stuore di giunchi, poi che si alzava ad orare, poi che ripigliava, sedendo, il lavoro, poi, che, rilevatosi, pregava da capo; e un angelo gli disse: « fa così e sarai salvo! » Pace dolcissima gli si diffuse allora nell'anima; perocchè comprese, che, per ottener grazia da Dio, bastaváno fatica ed orazione; ne la sua vita consistette in altro: san Nilo narra che con tai pratiche Antonio si elevò al conseguimento d'un interior lume che faceagli leggere la volonta celeste nelle creature, e contemplare le cose divine si perseverantemente da sclamare, quando aggiornava: « qual uopo m'ho io di te, luce diurna? perchê vieni a distrarmi; a collocarti fra la mia anima, e la vera luce increata? > Crebbe all'amor. di Dio per guisa, che quasi più nol temeva: una stuora gli fu letto sempre; e cibo un pane bagnato nell'acqua salata; sinchè, vecchio e cadente, consenti che i suoi discepoli gli portassero una volta al mese un po'd'olive e legumi: scendea talora a visitare la città per inanimire i Cristiani al martirio, disputarvi co filosofi, confondere gli eretiei, sanare gli infermi: poi risaliva il monte, e raccontava ai

compagni le dolcezze della vita spirituale, e le soayità ineffabili delle sue estasi... Ma torniamo a Gerolamo, il quale, tessendo la biografia di Paolo primo eremita, saprà ben egli con quel vibrato suo stile collocarci innanzi un de casi più toccanti della vita d'Antonio:

- Amato e Macario assicurano che niuno precedette un certo Paolo in correre quell'aringo; nel credere la qual cosa lor mi arrendo. Or bene, siccome di Antonio la vita fu scritta per minuto, m' induco a far qualche parola del principio e del fine di quella di Paolo, piùttosto ad oggetto d'empiere una lacuna, che per fidanza di ben riuscire nello intento; chè, in quanto ai casi di lui dalla giovinezza fino alla vecchiezza, ed alle tentazioni che sostenne e vinse, niuno n'ebbe contezza.
- Al tempo della persecuzione di Decio e di Valeriano, allorchè papa Cornelio a Roma, e Cioriano a Cartagine versarono il sangue per la Fede, molte chiese d'Egitto giacquero abbattute dalla procella; auguravansi i veri Cristiani d'aver mozzo il capo per amor di Gesù; ma i nemici dalla propria malizia erano fatti ingegnosi ad inventare supplizii che desser morte lentamente, sendo lor intento uccidere non tanto i corpi quanto le anime. Paolo contava allora quindici anni, possessore di ampli averi lasciatigli da' genitori morti; parenti non aveva, eccetto una sorella maritata. Il cognato lo denunzio cristiano; egli scampo al deserto, ed inoltrandovisi ogni giorno sempre dayvantaggio, si trovò, ad ultimo giunto, a monte pietroso, con gran caverna al piè, serrata da un sasso che smosse; e scoverse nello interiore una specie di cella formata dallo intralciamento delle radici d'un'antica palma; e li presso una polla d'acqua limpidissima, da cui usciva un rigagnolo, il qual poc'oltre si perdeva entro un fesso. Stavano disseminate sovra il solingo monte, ne' siti più ardui, casupole rovinose; ed entro punzoni, martelli, tanaglie, di cui correa voce si fossero serviti falsatori di monete al tempo di-Cleopatra. Invaghitosi di quella stanza, che gli parea presentata dalla mano stessa di Dio, Paolo vi dimorò, sinche visse, orando; la palma, somministravagli cibo e vestito; nè si riputi ciò impossibile, daoche chiamo il Signore in testimenio d'aver veduto coi, mier occhi, nel deserto tra la Siria e l'Arabia, un asceta, che, abitatore di un fondo di cisterna, cibavasi unicamente di cinque fichi al di.
- Già cento tredici anni erano corsi pel beato Paolo in quel sito, allorchè ad Antonio nonagenario, che dimorava in parte lontana,

passò per la mente un pensiero d'orgeglio; che, cioè, vinceva ogni altro comito in perseveranza: ma in sogno ebbe rivelazione che un assai miglior di lui abitava il deserto; si affrettasse à visitario. Ed ecco il Vegliardo sull'alba, appoggiato il debil corpo ad un bastone, cominciare la comandatagli peregrinazione: nè il calorbruciante del mezzodi lo fe' sostare: -- confido nel Signore, diceatra se : mi condurrà Egli al suo servo, come mi promise: — e' continuò a camminare per la vastità di que luoghi; e già il secondo giorno di viaggio era a fine, e gliene restava un terzo a convincersi che Gesù Cristo non la aveva abbandonato. Dopo una notte spesa tutta in preghiere vennegli veduto, sullo spuntare del di, un antro, ov' entrato, si die a guardare e spiare; ed inoltravasi pian piano sinchè tra le tenebre gli-brillo, un filo di luce: affretto il. passo a quella volta; ma Paolo serrò l'uscio e lo affranco per di dentro. - Tu sai, gli disse Antonio, chi mi son io, ed a qual fine venuto; nè da qui, comeche indegno di vederti, partirò senza averti veduto: mi diniegherai tu un accesso che consenti alle belve? Ti cercai, ti trovai; batto alla tua porta acció mi sia ella aperta: che se tu persisti a respingermi, ti morcò sul limitare; avrai carità che basti almeno di seppellirmi. - Non istà bene, rispose Paolo, supplicar minacciando, — e sorridendo levo la toppa: i due Vecchioni salutaronsi a nome, e si abbracciarono; poi resero grazie a Dio; e Paolo, sedutosi allato d'Antonio y così comincio a dire. - eccoti davanti color che con tanta pena cercasti, e il cui corpo stecchito dagli anni sta per iscioghersi in polye; ma, giacché tutto è facile alla carità, di' su, te ne prego, come vanno le cose del mondo? si continua a fabbricare novi edifizii nelle città antiche? chi regna ora? hannovi tuttavia uomini accecati che adoran demonii? — E mentre ragionavano in tal forma, videro venire un corvo, che, dopo d'essersi posato sur un ramo, scese volando a deporre un pane al lero piè: e Paolo sclamo: -- oh ve' come Dio misericordioso provvede a cibarci! volgono sessant' anni dacche in questo modo ricevo ogni giorno un mezzo pane; te giunto, ecco addoppiate le provvigioni! - E, ringraziato il Signore, sedettero sul margine del fonte: durò lunga controversia tra loro chi avesse a spezzare il pane, Paolo volendo onorar l'ospite, e Antonio il seniore: conchiusero di tirare il pane ciascuno dalla propria parte, e tenersi ciò che loro resterebbe in mano; poi, si curvarono sulla fontana e bevettero; poi, cibatisi, passarono la notte in preghiere.

· Sul far dell'alba disse Paolo ad Antonio: — gli è un pezzo ch'io ti sapevo abitatore del deserto: l'ora del mio ultimo sonno è giunta; e il mio voto ardente di unirmi al Signore, disciogliendomi da questo impaccio corporeo, sta per essere esaudito, dacche fosti mandato a coyrire di terra questo mio frale. - Pianse Antonio in udirlo e di parlare cosi; e lo scongiurava di non abbandonarlo, e pregar Dio che gli accordasse trapassare con lui. Rispose Paolo: — tu non devi bramar cosa la qual profitta meglio a te che al prossimo; certo ti sarebbe gran ventura scaricarti dal tedioso fardello della carne, per accostarti all'Agnello immacolato; ma importa al bene de' nostri fratelli che tu viva per servir loro d'esempio. Eppercio, se non ti è grave, pregoti vada à pigliare il mantello che il vescovo Atanasio ti diede, acciò m'abbi a seppellire ravvolto in quello. --- Antonio stupi in udir, d'Atanasio e del mantello; ned osando contraddire, colle lagrime agli occhi si ravviò al suo romitorio, é, comechè rotto dagli anni e dal digiuno, correa senza posa, e nullameno si rimproverava di lentezza. Due suoi discepoli in vederlo giungere ansante gli domandarono d'onde veniva: -- ohimè misero, rispose, che porto indegnamente nome di solitario! ho veduto Elia, ho veduto Giovanni nel deserto! hò veduto Paolo nel suo paradiso!... — e corse battendosi il petto a pigliare il mantello. Interrogandolo da capo i discepoli: — vi ha tempo di parlare, disse, e tempo di tacere - e ripiglio il cammino già fatto, ansioso d'arrivare, pauroso di non fare in tempo: l'indomattina sull'aurora vide in mezzo a còri di Angioli, di Profeti, di Apostoli Paolo sfolgorante di candida luce salire al Cielo; onde, gettatosi col viso contro terra, si cosparse di sabbia la testa, e grido singhiozzando: - perchè mi abbandonasti ? perchè partire senza aspettare che ti dicessi addio? - Raccontava Antonio che agitazione e dolore impennarongli ale ai piedi, e quando allo entrare la grotfa scorse il yecchio inginocchiato, lo tenne per vivo, e stette anch'egli orando; ma non udendolo sospirare, come costumava, gli si accosto, e in abbracciarlo compreselo spirato in quella positura.

Antonio si affannava di non aver seco un qualche utonsile atto a scavare la terra, e, nella inquietezza che lo conquidea, andava dicendo — se riedo al romitorio, mi ci vogliono vari giorni a tornar qui; se mi trattengo, non riesco a nulla; oh meglio è assai che muoja anch'io appresso al mio maestro! — Ma ecco due lioni

dalla sventolante criniera venire correndo alla sua volta; n'ebbe dapprincipio paura; poi elevo lo spirito a Dio è si tranquillo: n'andaron' essi difilati al corpo di Paolo, e gli si coricaron presso pietosamente ruggendo; poi cominciarono a grattare il terreno colle ugne, e rimovendo l'arena scavarono una capace fossa al cadavere; poi dipartironsi; e Antonio, levatasi tra le tremanti braccia la santa salma, là entro composela, e di sabbia la coverse; poi appropriatasi la tunica di foglie di palma del defunto, tornato al suo cenobio non tralasciava mai di vestirla nei giorni solenni di Pasqua e di Pentecoste.

In terminare questo racconto (conchiude san Gerolamo) non so trattenermi dal domandare a coloro che posseggono tante dovizie da non saperne il conto, ch' edificano palagi di marmo, che concentrano in un solo monile il valsente di ricchi patrimonii, che cosa è mancato a questo vecchio ignudo? voi bevete in coppe di gemme; egli si dissetava nel cavo della mano; voi indossate abiti tessuti d'oro; egli vestiva foglie di palma; ma, per contrapposto, il Paradiso fu dischiuso a quel meschino; e voi precipitate nell'eterne fiamme.... Ben sepp' egli conservare il candore della vesta battesimale; sontuosamente abbigliati voi la imbrattaste: Paolo dalla vile arena che lo covre si alzerà trionfante; da superbi mausolei voi sorgerete maledetti, e perpetuamente infelici! Qual che tu sia che leggi questo, sovvengati del peccatore Gerolamo; al quale, se Dio dèsse di scegliere, piacerebbe più la tunica di Paolo, della porpora dei re!

L'ANACORETISMO

Principal fondatore, o diro ampliatore del viver cenobinco fu llarione. Erasi egli condotto in età giovanile a cercare di Antonio; e
vissuti due mesi con lui, vedendo con qual assiduità pregava, come
era umile co' fratelli, ed instancabile in beneficarli, e quanto austero e dignitoso nei diportamenti, fe' tesoro di que' preziosi esempii; però, vago di solitudine, non seppe durare in site che la gran

fama di Antonio faceva incessantemente affoliato di visitatori; e pose stanza in luogo infame per ruberie ed omicidii, speranzoso che la sua presenza avesse a fruttare la un qualche bene; ne ando errato; la fama delle virtù e de' miracoli di lui, non che purgare da' furfanti quel dintorno, lo popolo di romiti, che si diedero a menar vita simile a quella del lor capo. Antonio, a chi da que' paesi veniva a trovarlo in cerca di sossidii, diceva: « a che muovere si discosto, invece di ricorrere a mio figlio Ilarione? »

Avea-Ilarione tocchi i sessant'anni, e in vedersi attorniato da moltitudine di monaci, l'antico suo amore per l'isolamento risorgea più gagliardo, e ne piangea per l'affanno: a'fratelli che lo richiedeano di quelle lagrime — ohimè, rispondeva, parmi d'essere tornato al secolo, e di avere già ricevuta ogni mia ricompensa in questa vita: la Palestina e le regioni limitrofe mi hanno in riverenza, e, sotto pretesto di beneficare a' monisterii, piovonmi da ogni banda doni ed eredità!... - nè sapea darsi pace: divisó ritirarsi a dimora più romita. Qui trascrivo san Girolamo — · Fecesi condurre l'asinello (età e digiuno gli toglicano di camminare), deliberato di andar via; ma, come se quella partenza avesse avuto a cagionare la rovina del paese, diecimila persone si affollarono tumultuando ad impedirghela; ed egli, forzato a cedere, dichiaro che non si ciberebbeprima che nol: lasciassero andare; e stette fermo lasciandosi venir meno dallo sfinimento; sicche, ad impedire che morisse, gli concedettero partire; ed egli venne a Betel, di là à Pelusio, ove visitò i romiti del deserto di Licno; poi a Tebete, ove Dragonzio vescovo e confessore vivea confinato, e dalle cui parole ritrasse singolare consolazione: passo poscia a Babilonia a vedervi il vescovo Filone, anch'egli, per la sua santa nimicizia contro gli Ariani, perseguitato dall'imperatore Costanzo; giunto al borgo di Afrodite si valse de' camelli del diacono Barsane per traversare la spaventosa solitudine che lo dividea dal luogo ove sant' Antonio era morto poc' anzi; valicato il qual deserto in tre giorni, trovo nell'eremo Isacco che avea servito d'interprete al defunto.

Ho cara l'occasione che spontanea mi si offre di brevemente descrivere quel sito memorando. Da piè d'un alto monte sassoso, che ha circa mille passi di circonferenza alla base, scaturiscono acque, cui l'arena per la maggior parte assorbe, e il resto scende in ruscello: palme senza fine, cresciute mercè quella frescura, generano intorno comodità e vaghezza. Or figuriamoci l'arione che

corrè qua e la con Isacco, il quale gli viene dicendo — qui si beato Antonio costumava salmeggiare, qui lavorare, qui riposarsi; egli pianto questa vigna; egli appiano quest'aja; egli scavo questo serbatojo d'acqua; la vanga che vedi là in terra gli servi molti anni: — llarione volle coricarsi sulla stuora d'Antonio; e la baciava; uom disteso capisce a fatica nella celletta; e surono praticati sulla vetta del monte, a cui si poggia merce un rischioso viottolo, due altre celle, ove Antonio ritiravasi per issuggire gli accorrenti: domando llarione ov'era sepolto: ignoro se Isacco gliel disse; perciocche vuolsi che il Santo, morendo, comandasse occultarlo, per tema che Pergamo, uomo dovizoso di quel dintorno, hol volesse vinorare di una cappella.

Nel capo XVIII, ch' è l'ultimo della vita d'Ilarione, leggiamo come sentendosi presso al fine, al suo fedele Esichio scrivesse un vigliette, a modo di testamento, nel quale lasciavalo erede d'ogni suo avere consistente in un esemplare de Vangeli, nel sacco di cui andava vestito, in una cappa, e in mantelluccio. Diffusasi vocé cli era agomizzante, venner uemini pii a visitarlo; ei li scongiuro di seppellirlo tostoche morto, e celare il sito del suo supremo riposo: già il calor vitale avea abbandonate le consunte decrepite membra, allore le labbra furon udite mormorare sommessamente queste parole:

— esci omai, o mia anima: di che cosà paventi? — e spiro.

Queste biografie di san Girolamo ci pingono la vita de primi Solitarii nella lor semplicità poetica e santa. Chateaubriand, ad elevare tai racconti alla dignità della epopea, altro non fece che coordinarii, drammatizzarii. Alcune citazioni cavate dal poema dei Martiri convinceranno il lettore che i voli della più splendida fantasia de nostri di nulla seppero aggiungere al vero, che fosse più bello del vero.

Scese la notte; la luna rischiarava la vacuità del deserto. Ripigliammo il cammino avanti che il sole si levasse simile a disco rovente: verso l'ora terza-il dromedario cominciò a dar segni d'inquietudine; ficcava le narici nella sabbia e soffiava; gli struzzi mandavano da lontano gridi lugubri, vidi la guida guardare il cieló, e impallidire; ad un tratto grido — il vento di mezzodì! fuggiamo!.— e si volse a gran corsa; la seguitai; ma l'orribil soffio era più Dandolo.

veloce di noi. Ed ecco dall'estremità del deserto sovraggiungere il turbine; il suolo vacilla e fugge disotto a' piedi, mentre colonne d'arena si elevano minacciose sul nostro capo. Perduti in mezzo ad un laberinto di moventisi colli tutti simili, abbiamo smarrità la via; nella, dirotta' fuga le otri si spezzarono versando l'acqua che contenevano; ansanti, divorati dalla sete, trattenendo l'alito per tema d'aspirar fuoco, sudore c'innonda, e l'uragano infuria sempre più a odo un lamento: accorró, e vedo giacente sul terreno la guida, accisa come da fulmine; mi riparai dietro un' acacia, ed aspettai là che la procella si calmasse: a sera torno a soffiare il vento di tramontana: l'ardor bruciante dell'aria ne fù temperato; i nugoli di sabbia caddero, e lasciarono vedere le stelle, inutili faci, che mi mostrarono sòlamente la immensità del deserto. Spossato, incapace di muovere un passo, mi gettai tra cespugli aspettando la morte. Torno il sole a rischiarare quella scena di desolazione, a togliermi le poche forze che mi restavano: udii ruggire da presso un leone, pensai che s'avviasse ad un fonte; mi raccomandai al Dio protettore di Daniele, e tenni dietro vacillando alla guida insperata. Giungemmo a valletta ov'era un pozzo circondato da fresco musco: da sovrastante palma pendeano datteri maturi; ne colsi, e in gustarne parvemi rivivere: il leone si dissetto al pozzo, noi discostossi, come cedendomi il postor ristorato mi volsi a vicino monticello in cerca d'un ricovero; l'aria si er'abbujata, la belva precedendo, dàvami segno del suo. cammino collo scricchiolio dell' erbe appassite, che, passando, cálcava; l'eco d'una caverna rispose cupamente al ruggito del leone; entro la guale, o miracolo! scorsi splendere un lume - Chiunque tu sia, gridai, che sai addimesticare le fière, abbi pietà d'un viaggiatore smarrito! — e udendo un suono di salmodía soggiunsi cristiano, accogli un fratello! — vidi affacciarsi alle spelonca un Veglio. vestito di foglie di palma, sulla cui bianca testa s'erano accumulati gli anni di Giacobbe. - Straniero, mi disse, sii tu il benvenuto: ti sta innanzi un ch' e presso a disciogliersi in polve: giunta è l'ora del mio sonno supremo; ma posso offrirti ancora l'ospitalità; entra, o fratello, nella grotta di Paolo. — In fondo allo speco una palma, intrecciando suor rami, formava come un vestibolo, bagnato al suo piè da una fonte cristallina: sedemmò sul margine, ed il leone ci si accoscio a piedi. - Straniero, ripiglio il romito, dammi notizia del mondo; chi regna? si edificano città? da cento anni ch' io qui vivo ho parlato con due soli uomini, tu ed-Antonio, il quale venne jeri a bussare alla mia porta, e tornera domani a seppellirmi....

(Paolo sull'alba ascende il monte per morirvi.) L'orizzonte ci descrivea intorno un cerchio immenso; ad oriente le oime dell'Oreb, del Sinai, il deserto, il Mar Rosso; a mezzodi le rocce nude della Tebaïde; a settentrione gli sterili piani ove Faraone insegui gli Ebrei; ad Occidente, oltre le arene per cui m'era smarrito, la feconda valle del Nilo, L'onagro, la gazzella, lo struzzò, correano rapidi per la sabbia; i camelli d'una carrovana sfilavano preceduti dal giumento intelligente, che lor serve di guida: navigli a vele aperte pareano scivolare sull'azzurro dei fiotti; il sole spunto sul Sinai, immagine dell'Eterno apparse su quella sagra vetta a Mosè.

Paolo mi disse allora — guardati intorno: ecco quell' Oriente da cui uscirono tutte le religioni, tutte le rivoluzioni della terra; quell' Egitto che diè graziosi numi alla Grecia, deità informi all'India: quel deserto ove Mosè ricevette la Legge; qui comparve Gesù, qui un discendente d'Ismaele risusciterà la menzogna sotto la tenda dell' Arabo: la morale scritta è similmente frutto di questo fecondo terreno; e avverti come i popoli d'Oriente, a gastigo forse d'una qualche ribellione tentata da lor padri, abbiano quasi sempre chinato il capo sottó tiranni, sicchè (indennità stupenda) la morale si sviluppò in grembo all servitu, e la Religione ci e venuta dalla terra del pianto: Questi deserti videro la marcia di Sesostri, di Cambise, di Alessandro, di Cesare; secoli avvenire, voi ricondurrete qui schiere non men numerose, guerrieri non meno famosi! Tutti i gran movimenti impressi alla specie umana son partiti da qui, e qui vennero a spegnersi: sovranaturali influssi son conservati a' luoghi ove al primo nomo fu'donata la vita; qualche cosa di misterioso risiede, ove la creazione ebbe culla, e scattrigine la luce,... La Religione di Cristo move ad occupare le terre d'Iside è di Ammone, avvolta nei veh della penitenza; debb'ella offrire alla mollezza lo spettacolo delle privazioni, opporre alle frodi dei sacerdoti, alle menzogne degli oracoli, esempli, e ammirande verità; strappare le turbe ai ludi profani con istraordinari fatti virtuosi; a giganteschi delitti, contrapporre le colossali esplazioni.... Ecco perchè si perpetueranno in queste solitudini quegli asceti, de'quai son io il primo; un esercito sta per formarsi nel deserto per movere alla conquista del Vero, composto di ; pastori che assedieranno, in lor templi i ministri dell'errore; l'inferno pressente la sua sconfitta; i demoni della voluttà, dell' avarizia, dell'ambizione, si studiano corrompere quella fida milizia; ma il Cielo la soccorre, e la fa vittoriosa. Chi sapra ridire tutti i nomi di

quegl'illustri campioni? un grido di trionfo s'alza dalla piramide di Cheope, al sepoloro d'Orsimandua; e la conquista dovuta alle lagrime dei vincitori non costa a' vinti una lagrima!

Il fuoco che apimava Paolo si spense — uopo è separarci, mi disse: io non debbo discendere più mai da questa balza, già è in via chi deve seppellirini; lo incontrerai appie della rupe: aspetta là che ritorni, egli ti additerà il cammino — e il sorprendente Vegliardo mi, costrinse a partire; udii la sua voce che intuonava il canto supremo di benedizione e di speranza. M' imbattei poco dopo in un altro Vecchio che saliva ansante, tenendo in mano un mantello.... Tornò la mattina seguente, e piangeva — Paolo era spirato, mi disse; lo trovai in atto di pregare: il suo leone mi ajutò a scavargli la fossa; questa tunica di palme è diventata mio retaggio... »

3.0

PRIME ISTITUZIONI CENOBITICHE

San Gerolamo, presentati ch' ebbe alla initazione de Solitarii i santi esempli di Paolo e d'Ilarione, detto un trattato apposito intitolato dei doveri dei Genobiti, dal qual estraggo un qualche brano a recarluce su quelle austere fogge di vivere.

Volgo in pensiero d'istruirti come ayvenga che le privazioni del deserto non ispaventino i Romiti, come povertà non li abbatta, e si reputino ultimi per diventar primi, e facciano palese la lor virtù negli abiti, nel portamento, nel viso; e finalmente come, ad imitazione di certi monaci ridicoli, non inventino imaginarii combattimenti co' demonii; onde farsi ammirare dalla turba, 'e spremerne danaro. Lamentammo, non ha guari, le ricchezze che un Solitario avrebbe dovuto distribuire a' poveri, e lasciò invece alla sua famiglia: per conto mio non maravigliai di un tal fatto; chè colui era discepolo d'uomo che si era impinguato con danari fidatigli pel sostentamento de' miseri; lor gridi stancarono la pazienza di Dio, il quale mandò il suo Angelo sterminatore a dirgli, come ad un altro Nabal: stancato morrai, insensato; che ti fruttera il tuo tesoro?... Abbiatevi sempre un libro tra mano; imparate i salmi a memoria; pregate di continuo; tenete

sempre i yostri sensi occupati per tema di mali pensieri; sornontate la collera colla pazienza; mantenetevi ligii allo studio delle Sante Scritture, e nessuna lascivia sapra far impressione sul vostro spirito; tenete in una parola, la vostr'anima serrata alle passioni, perciocche s' elle se ne impossessano una fiata, o Dio, qual disordine non vi suscitano! occupatevi d'un qualche lavoro, manesco, acciò il tentatore non vi colga in ozio; tessete stuore di giunchi, e cesti di vimini; mondate le ajuote dell'orto, è, poiche le avrete seminate, inaffiatele; date opera ad innesti; allevate sciami di api imparando da esse il vivere in comune; approntate reti per pescatori; trascrivete codici, col qual esercizio pascerete anco l'anima.

« Quandò ancor grovine mi ritrassi al deserto, benche le mie astinenze fossero continue, riuscivami arduo resistere alla concupiscenza, lo che m' indusse a pormi scolaro d'un solitario ebreo: ayvezzo al dolce degli autori profani, affrontai una lingua, che, a pronunziarla, fa scricchiolare i denti: chi m' er allora compagno fu testimonio delle difficoltà ch'ebbi a combattere, e quante volte sostai disanimato; presentemente ringrazio Dio dei frutti che mi ha lasciati cogliere da quello studio penoso. Or udite cosa da me veduta in Egitto, Ci avea in un cenobio un giovine d'origine greca; il quale non riusciva a spegnere gli ardori dell'impurità, nè con fligiuni, nè con fatiche, e andava perduto se il suo Superiore nol salvava con quest' artifizio: comando ad un antico Religioso di appiccare controversia col giovine, ingiuriario, e venire a querelarsi come se fosse stato egli l'ingiuriato: i testimonii chiamati fecero, secondo il concerto, deposizione a danno dell' innocente, alle, dichiarazioni ed alle lagrime del quale niuno parea prestar fede; solo il Superiore lo difendeva, acciò il cruccio non' lo gravasse di soverchio. Un anno passò via in questo modo, in capo al quale il giovine interrogato se tuttodi lo martellassero quelle brutte tentazioni, - non mi vien lasciato, rispose, quasi agio di vivere; come potrebbe restarmene per dare bada a tentazioni? - Se quel giovine fosse stato solo, come si sarebbe salvato? I politici, montiani guariscono una vecchia passione col sostituirne una nuova; lo che si appella cacciar un diavolo coll'altro; ad allontanare i Cristiani da colpa, sola dee valere la virtù.

Non fidate, pertanto, in voi stessi; vivete in compagnia d'altri Religiosi, sotto la direzione d'un Capo; apprenderete dagli um ad esser umile e paziente; dagli altri ad essere affabile, e annegatore del proprio volère indossate l'abito che vi vien dato, e vi ricordi

d'essore sommessi a fratelli anziani, di sopportare le ingiurie senza. mormorare, di temere il vostro Superiore come padrone e di amarlo come padre; checche v'impon'egli-sia adempiuto; obbedite senza scrutare il perchè del comando, memori che Mosè diceva ad Israello: ascolla e taci! Se vi atterrete fedelmente a questi precetti, i malipensieri non troveranno accesso nelle anime vostre; e nella successione delle varie vostre bisogne, vi avvezzerete a non divagarvi. Sonmi noti Monaci i quai non rinunziarono del mondo che il vestito. rimasi nel resto ciò ch'erano dinanzi; la lor mensa è succulenta; di servi hanno copia, si vogliono far credere saputi, e si presentano al pubblico agitando le labbra, e cogli occhi fisi a terra; se fi precedesse un usciere li terresti in conto di magistrati; ne vi ha penuria di certuni a' quai la mal' aria della cella, o la indiscretezza di certe letture înfonde tale una malinconia, che lor si addicono rimedii ipocratici apreserenza de miei consigli... Piaccia a Dio che sia esaudita la supplicazione della Chiesa: - Signore, giacche ci desti tanto, ci accorda per giunta la pace! — Piaccia a Dio che in abbandonare il mondo a niun calcolo ci siamo dati vinti, bensi alla chiamata spontanea, della volonta; conciossiache vuolsi conchiudere, che, in mezzo alle miserie della società, ed ai furdri della guerra universale, può reputarsi dovizioso chi ha pane, e può vantarsi invidiabile chi non è schiavo...

Il monte di Nitria nelle solitudini del Basso Egitto, diventò, verso la meta del quarto secolo, dimora di cinque mila Monaci, de quali aledni viveano isolati, ma i più in comunità; intesi tutti ugualmente ad ntili fatiche e a santi studii. I deserti della Siria si popolarono. anch' essi di chiostri ed eremi; san Luciano, un de primi ad abitarli, aperse una scuola d'insegnamento cristiano in Antiochia, e vi perì martire nel 312. San Giacomo di Nisiba fu capo d'anacoreti nella Mesopotàmia. Grandi turbe, fuggendo le città corrotte, consacravansi in luoghi appartati alle religiose contemplazioni: le ineffabili sciagure di quella età, danno facilinente ragione del ricoverare di tanti a quel porto in cui eran ignote le procelle; non solamente ad ogni spirito colpito da terrore, ma ad ogni anima amica del raccoglimento, e che si piace di pascersi nella serena ricerca del vero, dovea riuscire desiderabile e dolce la bella poesia del silenzio; cotesto popolo di Solitarii era il fiore della Società; il mondo, considerato dall'alto di lor meditazioni, dovea parere cosa da poco: che se un qualche romore, od una qualche passione esteriore penetrava

insino ad essi; la incessante prece chi elevavano al Cielo ricomponea la calma; tempi e luoghi che facevano avverata la vision profetica d'Isaia — il deserto sì allarghera, e schiudera vie, che gli stolti e gl'impuri non calcheranno, bensì i ricomprati dal Signore; Santi, intorno al capo dei quali brillera corona d'eterna gioja....

Di genitori pagani nacque Pacomio nell'alta Tepaide, e di vent' anni fu arruolato soldato di Costantino nella guerra contro Massenzio. Oppresso da stanchezza e patimenti, giungeva egli un di sull'annottare a città rinomata per lascivie e per inospitalità: inaspettate caritatevoli accoglienze fecerlo ammirato della religione de'suoi ospiti; eran cristiani; fermo in cuore di voler esser de'loro; a guerra finita reduce in patria, chiese ed ottenne il battesimo; poi n'ando-a Palemone romito, notissimo per austerità, e gli disse che ventiva a stare con lui: il Vecchio, rispondendogli brusco attraverso l'uscio serrato, gli descrisse le privazioni che s'imponeva, le penitenze che s'infliggea. Pacomio insistette, e Palemone lo accolse: vissero in santa comunanza di preci, di fatica; e quando il Vecchie mori, Pacomio, che col grido della sua virtu si era chiamati intorno numerosi imitatori, da un'apgelo in visione fu eccitato a costituirli in religiosa famiglia, retta da leggi comuni.

Tabennesio fu seggio della fondazione di Pacomio, e centro di gran numero di chiostri, che non tardarono a popolare gli attorniati deserti; ivi ricovero il magnanimo Atanasio, allorche si sottrasse alle persecuzioni ariane; e confaso tra la folla de suoi monaci, bramoso, a tagione d'umiltà, di non venirgli additato. Pacomio fu uno dei mille che in solenne processione mossero salmeggiando ad incontrare l'esule Patriarea sulla riva del Nilo. Costumava nei giorni di generale adunanza volgersi a Religiosi con eloquenti esortazioni; san Girolamo ce ne trasmise un qualche brano eminentemente poetico.

Verra tempo, o fratelli, che piacera all'anima di filosofare col corpo, e dira alle mani — che il pugno ministro della collera, si astenga omai da ogni combattimento: — dirà a' piedi — gli è tempo che cessiate dal calcare i sentieri della iniquità: — dirà ai membri tatti — pria che morte vi separi combattete coraggiosi e concordi.

— O mici occhi, versate lagrime! o mio corpo, ti affanna e sofiri

Diventato vecchio, Pacomio, per adoperare la frase di sant'. Efrem,

Diventato vecchio, Pacomio, per adoperare la frase di sant Efrem, fu consumato; la voce morire non aveva significazione rispetto a Solitari del deserto; il fine della vita appellavano consumazione; così per indicare che il combattimento era terminato, come per fare com-

preso che il conseguimento della gloria eterna faceva consumata in essi la operazione della Grazia.

Antonio, Ilarione, Pacomio in fondare il vivere cenobitico non si pensarono introdurre novità, ma conservar la tradizione delle pratiche evangeliche delle quai lamentavano il progressivo rliassamento; vollero imitati gli Apostoli, i Profeti; non aspirarono a farsi ammirare per istranezza nel vivere, ma semplicemente ad essere veri cristiani: e ben lo si vede nella Regolá del gran legislatore del Monachismo san Basilio, la qual è meramente un compendio della morale evangelica, proposto non a soli Religiosi bensi a tatti i Fedeli: poco ci accade trovare in quegli ammirabili statuti che sia peculiare a monaci nell'odierno significato di religiosi regolari: cio in che i monaci si discostavano dal comune gli era il rinunziar che facevano ad am-'mogliarsi, à possedere, a convivere colla moltitudine; del rimanente campavano del lor lavoro, ed aspiravano, combattendo ogni mala tendenza, al conseguimento d'una purità di cuore che avesse a farli degni di veder Dio: ogni lor pratica stava fondata su questi principii: il digiuno soccorrevali a far doma la intemperanza, a prevenire le tentazioni d'impurità, a rendere lo spiritò più sciolto e libero d'applicarsi alle cose pertinenti al Cielo; però adoperavano dell'astinenza dei cibi con tale moderazione, che le forze occorrenti al lavoro non ne sossirivano, e di sonno si pigliavano quel tanto ch' era bastevole a rinnovarle; sicche godeano di fisico sano, e di vita lunga: dell' obbedienza si faceano scudo specialmente contro l'avarizia, fedeli al precetto di niente possedere in proprio, e di scompartire a' poveri ciò che avanzava del quotidiano guadagno: racconta sant' Agostino, che delle monastiche lemosine caricavan talora navigli: vincevano la collera col silenzio, colla necessità in cui si trovavano collocati, vivendo insieme, di sopportarsi a vicenda; rintuzzavano la pigrizia coll'incessante lavoro, la tristezza con pregare; e salmeggiare; la vanità colla mortificazione. Ci avean Monaci lavoratori di campi, che, a paro d'ogni giornaliero, allogavansi a servigii altrui in occasione di messi, o vendemme: chi trovava soverchia distrazione in tai bisogne stava chiuso tessendo stuore e panieri, la vori che non gl'impedivano di meditare le Sante Scritture, e di tener lo spirito assorto in Dio: a niuno era consentito oziare; fatica lievissima (opportuna a chi non sapeva sostenerne altra, e aveasi coltura da tanto) veniva reputata la trascrizione dei codici. Questo vivere umile, povero, duro, faceva disprezzati i Monaci dai

mondani, i quai si pigliavano talora spasso di provocarli con ingiurie, e di chiamarli in giudizio; lo che serviva a mettere vieppiù inchiaro la loro paziente umittà: i buoni li amavano ed onoravano; i
Vescovi sceglicano sacerdoti fra essi; ed il popolo gridava sovente
vescovo alcun di loro.

Chi si ascrivea monaco non istringevasi necessariamente con voti perpetui: san Basilio dice che il monaco contrae una specie d'obbligo di viver celibe, ma per sottinteso; però, consiglia di farne fare loro la espressa professione, onde, se tornano al secolo, soggiacciano a penitenza. San Giovanni Grisostomo accenna di siffatto tornare al secolo siccome di atto libero, la dove consiglia ad un padre di far abbracciare a suo figlio, tosto che giungera agli anni del discernimento, lo stato monastico, per lasciarvello sinche non si sarà rassodato nella virtu:

Il Monachismo parve, tostoche nato, così pia e bella istituzione, che l'Oriente conto a migliaja non i religiosi, ma i chiostri; alla sola regola di san Pacomio furono da cinquantamila gli ascritti; che non vi avea cosa più spediente del fondare, cenobii, per la erezione de' quali (sprovvisti com' erano di terre od altri bemi atti a suscitare cupidigia, ed invidia) non occorrevano ne permesai, ne soccorsi chiunque eleggeva ritirarsi a luoghi inabitati, costruiva in mezzo a quelli povere celle di tavole o canne, e si procacciava il vitto col lavoro delle mani. Tra cenobiti erano sacerdoti in picciol numero, che disimpegnavano alla celebrazione dei Santi Ufficii, ed all'amministrazione dei Sagramenti d'ordinario il Priore, o Capo della comunità, trovavasi investito della dignità sacerdotale.

Furono fondati monasteri anco per femmine, collocati abbastanza presso a chiostri da poterne ritrarre soccorso, abbastanza discosto da rimovere ogni pericolo o sospetto: i Religiosi assumevansi le faticose bisogne di murai, di contadini; le Religiose intendevano a lavori proprii del sesso, tessere, cucire e simili; intermediarii allo scambio dei caritatevoli ufficii erano vecchi di sperimentata virtà, a quai soli permettevasi condursi a cenobii femminili.

I Veseovi costumavano, ad imitazione de' Monaci, far dimora in comune con lor cherici; del vivere monastico davan essi, nel quinto secolo, l'esempio anco in Occidente; san Gregorio, eletto papa non ne dismise le pratiche; e dal suo palazzo convertitosi in chiostro cavò santi vescovi, e tra gli altri l'apostolo della Inghilterra sant' Agostino.

Scopo del vivere monastico su propriamente sornire agli innocenti un mezzo d'elevarsi a sempre maggior perfezione, a penitenti aprire una via di sempre più deliberatamente ritrarsi dai deplorabili sentieri dianzi calcati, al qual duplice intento le porte dei cenobii stavan aperte così a giovani, come a vecchi, così ad ammogliati, come a celibi. I condannati a lunghe penitenze ricoveravano volonterosamente a scontarle in recinti ove gli esempii dellà comunità, e i conforti degli anziani, alleggerivanle; soffrivano di gran lunga meno fra quelle sagre mura, che in mezzo alla società: ne nacque costume net medio evo di gastigare i grandi personaggi serrandoli in chiostri.

Vedemmo Paolo fattosi anacoreja, non per deliberato proposito di menar vita ascetica, ma per fuggire la persecuzione, invaginirsi nel deserte dell'isolamento contémplativo; succedergli Antonio, non più anacoreta, bensì fondatore del cenobilismo; venire terzo llarione. il quale va sempre più disciplinando la sagra milizia della Tebaide; quarto Pacomio, che dei disseminati gruppi di solitarii istituiti da Antonio, ordinati da llariore, compone una gran famiglia. Gli è inipossibile disconoscere in siffatti sviluppamenti del Monachismo lo spirito della sociabilità cristiana che modifica e scalda istituzioni. prestategli dal vecchio anacoretismo orientale; i principii socievoli sono così inerenti alla morale insegnata da Gesù, che voci venerate furon udite sin da principio alzarsi contro la contagiosa ammirazione suscitata da certi esempli di straordinario ascetismo: san Basilio, il patriarca dei monaci orientali, dopo aver dato alcuni suggerimenti di moderazione ed umiltà agli anacoreti, proclama la incomparabile superiorità della vita cenobilica e si pronuncia apertamente per l'associazione contro l'isolamento. (Chiamo perfetta (dice) quella congregazione religiosa, dalla quale disputazioni e inquietezze sono in bando; che ogni cosa ha in comune, anime, pensieri, combattimenti, palme, Dio, dove motti son uno, e l'individuo non vive a se solo, ma in tutti. - In quanto alla regola suppone di essere interrogato: - chi abbandona il secolo fa meglio vivendo isolato, od in comunità? - e risponde: la vita in comune e preseribile, perche niun uomo, può soddisfare da solo tutte le necessità fisiche a cui .soggiace: nell'isolamento ciò che possediamo rendesì talora inutile, né possiamo prochrarci quel che ci mança. Il Creatore, volendo che fossimo necessarii gli uni agli altri, c'impose di star uniti: l'anacoretismo ha per iscopo che ciascuno fatichi esclusivamente per se, lo che e in manifesta opposizione alla legge della carità, merce sui.

per salvarci, dobbiamo cercare non solamente il nostro ma il van-, taggio di molti; a — mirabil sentenza, merce cui san Basilio arriva smo ad accusare di lesa-cartà il vivere anacoretico! — » Gesù, prosegue, per essetto della sda bonta divina, non si tenne contento della scienza che si esprime a parole; ma per darci un eloquente esempio dell'umile adempimento dei precetti della carità ben più importanti, lavo i piedi agli Apostoli: or bene, a chi laverai tu i piedi, dopo chi ti collocherai, di chi ti farai secondo tu che sei solo

Gli e mal vezzo d'ignari dire ozioso il Monachismo, daoche la sua storia, così in Oriente come in Occidente, comprende cotanta parte della storia dell'attività umana: in Occidente quali edifizii, accolsero scuole o biblioteche per otto secoli consecutivi da chiostri m fuoti? e in quelle contrade d'Oriente ov'è più facile spendere il tempo nelle contemplazioni, chi dirà che i Solitarii, oltrechè orare e meditare, non faticassero? Tessere stuore o cesti sarebbe stato poco: occupavánsi d'agricoltura, e (dirò cosa che sorprenderà quegl'ignari) verso la meta del quarto secolo, ogni cenobio egiziano costrusse una nave: Paliadio, nel monastero di Panoplo, ricorda d'aver trovati quindici sarti, sette sabbri, quattro salegnami, quindici conciatori di pelli; il ricavo di lor lavori spedivasi a'vescovi che li distribuivano a' poveri. Ed oltre a siffatta operosita materiale, i Solitarii non istavano indifferenti a tutto che agitava la Chiesa e lo Stato: è noto come i Monaci d'Egitto prendessero viva parte alla gran controversia dell'arianesimo: Antonio id età centenaria calo dal suo monte ad Alessandria per patrocinarvi Atanasio: le idee d'Origene secero passionati e divisi i Religiosi di Palestina.

REGULE BASILIANE

Niun secolo cristiano vince il quatto in isplendore di sagre Lettere: gli vomini che più lo illustrarono non meno co diportamenti che cogli scritti, o cresciuti ne cenobii all'esercizio delle sublimi virtù, o del vivere monastico innamorati si da non reputare felici che i riparati all'ombra di quello, chiariscono la sapienza profonda, e la mirabile opportunità delle istituzioni di Antonio, d'Ilatione e di Pacomio.

Di Basilio e di Grégorio può dirsi — non separiamo ciò che Dio congiunse, — Chi fa studio della eloquenza, della poesia, della teologia, e delle istituzioni monastiche nel quarto secolo trova que due nomi sempre appajati.

Scrive il Nazianzeno nel poema sulla propria vita: « trasferitomi ad Atene in mezzo a giòvani, cui il bollor della età trascinava ad ogni eccesso, io menava giorni dolci e tranquilli, simile a pura correntia che conserva la dolcezza delle sue acque in mezzo a 'salsì fiotti del mare. Il Cielo mi avea conceduto un sommo bene, dandomi ad amico il più savio, il più venerevole, il più dotto degli uomini, Basilio, quel desso che tanto ha beneficato il suo secolo: casa, studii. meditazioni, tutto io divideva con lui, ed oso asserire che formavamo una coppia da cui la Grecia ritraeva onore. Ma cio che strinse precipuamente i nodi della nostr' aniicizia si fu l'amore della virtu. e servir Dio... Gultori delle discipline utili è gravi, a preferenza delle dilettevoli, due sole vie d'Atene ci avevam famigliari, una che conduceva alla chiesa, l'altra alla scuola... Arrivò pur troppo il giorno di separarci: i nostri abbracciamenti furono accompagnati da lagrime dirotte; che non è cosa più trista ed amara dello spezzare d'un colpo una lunga, e fratellevole consuetudine, di vita: distacco crudele! pareaci

Basilio pinse poeticamente la solitudine a cui s'era ritirato, nè da quelle gradevoli dipinture avviseremmo trasparire l'austerità del chiostro; epperó Basilio in quel suo eremo già commeiava a porre in pratica con al cuni amici (a quali Gregorio era impaziente di associarsi) le regole del vivere cenobitico, ch'ei per primo formulo poscia in codice, e le quali, procacciandogli meritamente nome di principale ordinatore del Monachismo orientale, durano tuttodi base d'ogni cenobitico istituto.

Così descriv'egli a Gregorie le dolcezze spirituali di quel santo ritiro, e il tenore delle occupazioni e dei pensieri che glielo fanno dolce: Mi accenni che del sito non ti cale, bensi di sacrarti a Dio in qualunque sito io mi sia; concetto degno di te, che le cose di quaggiù tieni, come si meritano, a vile, ne ad altra beatitudine aspiri che a quella della patria migliore... Mi chiedi com'io spenda qui la notte; e il giorno; riusciro a dirlo senza confusione? ho rinunciato alle città, e lor impacci, non sono ancora riuscito a rinunziare a me stesso, simile a viaggiatore novizio nella navigazione, a cui i moti del vascello cagionano intollerabil disagio, e in salpare dal lido non gli avvenne lasciarvi la bile e gli altri umori che gli fanno, grave

lo stomaco. Finche non riusciamo ad espellere i germi de morbiche ci travagliano, diversità di luoghi non giova, e ti confessero che non ritrassi finora gran pro dalla solitudine. Che cosa vuolsi fare? a qual partito appigliarsi per calcare le vestigle del Maestro, il qual dice: — chi vuol seguirmi rinneghi se stesso, e pongasi la propria croce sulle spalle?...— eccolo:

Rendlamoci anzitutto solleciti di dare allo spirito una consistenza placida, uniforme: com'è proprio degli occhi di mal potefe scernere la figura precisa d'un oggetto ove ben bene nol fissino. così addiviene alto spirito, ch' evaporando in mezzo alle brighe delsecolo, mal può afferrare il punto fisso della verità, Qual via è da tenersi per accostarsi alla sola legittima libertà? suggire il mondo; annichilire dentro di noi ogni falso giudizio, ogni disordinata tendenza, per aquetarci esclusivamente alle impressioni che il Signore destera nella nostr'anima: mal imprimerai su carta novi caratteri, se non avrai cancellati gli anteriori; nè le divine istruzioni germoglieranno feconde in mente non ancor netta delle sue abituali preoccupazioni:. Un de primi beneficii della ritiratezza gli è d'imporre silenzio a moti. disordinati del cuore; d'infondere dell'anima la calma necessaria a renderia trionfante delle passioni. Suppongo, pertanto, un eremo, qual è questo mio; lontano da ogni umano consorzio, ove i pii eserciziidella vita, religiosa non subiscono ne distrazione ne interruzione, e. somministrano allo intelletto un incessante alimento: non e dessa · felicità sovra egni altra desiderabile imitare sulla terra il vivere celestiale degli Angioli, cominciare la giornata cantando inni che ci mettono in comunicazione col Creatore, ristorare con essi il lavoro, si che lo spirito deliziosamente si elevi nell'atto stesso che le membra. acquistano robustezza faticando? Gli è pur maestoso equilibrio questo tra l'assico ed il morale i per chi non consente alla lingua di proffenro parole oziose, agli occhi di lasciarsi abbagliare da vani splenderi, agli orecchi di accorre voci effemminate e frivole, l'anima guarentita contro l'esterno divagamento, e gli assalti dei sensi; si ripiega in sè stessa, sollevasi col proprio suo slancio sino al pensiero di Dio, e sciolta da ogni affetto terreno, consacrasi alla ricerca dei beni immortali: unico affare l'occupa, il bisogno di praticare la temperanza e la fortezza, la giustizia e la prudenza, quelle virtu che compongono il codice della morale cristiana.

Mezzo sicuro a conoscere il giustò gli è meditare le sacre scrit-

ture, le quai ci recano innanzi i personaggi necessari) a servirci di modello: chi vuol rinfrancarsi nell'osservanza della castità mediti la storia
di Giuseppe; chi soggiace a sventura ricordi Giobbe; ad essere
nel tempo stesso clemente e magnanimo; severo con se, indulgente
cogli altri, vuolsi imitar Davide; e Mosè per accendersi di sdegno
generoso contro i prevaricatori: nel che si fa a modo de' pittori, i
quali, intendendo copiare un quadro, fissano gli sguardi su quello,
per riprodurne i caratteri: così chiunque aspira alla perfezione dee
fare uno studio particolare della storia dei Santi, per riuseire ad
imitarli.

La preghiera, che succede alla lettura, comunica all'anima una maggior vigoria, mercè la fiamma del celestiale amore, che in lei accende; la fa conscia de misterii delle sovrannaturali essenze, la rende seggio della Divinità, santuario inaccessibile alle terrestri sollecitudini, alle rivoluzioni che agitano il mondo, ai turbamenti figli della colpa: chi ben prega, straniero a tutto, non ha società altra che Dio.

· Un de' principali oggetti della nostra applicazione dev' essere, quello di regolare l'uso della parola in guisa che nasca in noi abitudine d'interrogare, ma per istruirci, e senza spirito di disputa; di rispondere, ma senza pretensione: di non interrompere chi utilmente ragiona; di non aspirare a farci ammirare a spese altrui, ma saper dire, e tacere a tempo opportuno, accettare la istruzione senza mostrarcene umiliati, trasmetterla senza parerne vani, senza spacciare per nostro ciò che è d'altrui. Temperisi il suon della voce a non eccedere ned in fiacchezza ned in forza; pria di parlare riflettiamo; compiacenti, offiziosi, amorevoli, gli altrui motteggi non ci chiamino ad ira, bensi a miti ammonizioni. Non è permessa la durezza nelle maniere e nel dire, nemmeno per richiamare al dovere coloro che sen discostano. Cominciamo dal collocarci noi stessi nell'ultimo grado, e ci guadagneremo per certo chi ha d'uopo de'nostri consigli; nel qual caso non sapremmo apporci meglio che seguitando l'esempio del Profeta, lorche, mandato a riprender Davide del suo peccato, non pronunzio anatema su lui, ma fece che lo pronunziasse egli medesimo, merce la supposizione di quel fatto iniquo, ch'era, sott'altra sembianza, il proprio caso del Re adultero ed omicida.

Il resto di quell'ammirabil lettera, ch'è come pietra angolare del grande edificio del Monachismo d'Oriente, contiene consigli relativi

alla disciplina, diventati in breve leggi universali del vivere claustrale, e che qui riduco a compendio. In quanto allo esteriore, san Basilio vuole che il volto spiri umiltà, che non acconciati sieno i capegli, che la veste stia cinta, e ben serrata; nè lento; nè precipitoso il passo; tale la scelta dell'abbigliamento da riparare dall'ingiurie delacre. non bello per colori, o fino di tessuto; comoda e di modico prezzo la calzatura. A pane ed acqua permette aggiunger legumi de più acconci a conservare le forze del corpo: l'ora del convito sia fissata e non cangi, e il resto della giornata spendasi intero a coltivare lo spirito ed a lavorare. Il sonno sia leggiero, è solito ad interrompersi, proporzionato a bisogni della natura; gli è un morire ogni di permettere che i sensi cadano assopiti in sonno troppo profondo: gli altri si alzano allo spuntare del giorno, i servorosi a mezzanotte. Tal'è, giusta san Basilio, l'idea del perfetto Solitario.

Or ecco Gregorio, chamato ad onorare di supreme parôle l'Amico perduto, col calore d'un affetto fraterno, colla imparzialità d'una at-1 estazione contemporanea al cospetto di conscia moltiludine presentarcisi mallevadore solenne, the Basilio pratico in grado commovente. ció di cui faceva altrui raccomandazione. Taluno dice; è visto coltivare di preferenza una virtù; altri associare il culto di varie; niuno riputiame le possedesse tutte come Basilio: vi piace avere in maggior estimazione la poverta, la semplicità? Basilio non ebbe di proprio che il corpo, e le indispensabili vesti; sue ricchezze consistevano in non aver nulla; o piuttosto in non aver altro che la Croce, la quale portava sempre, e preferiva a quanto é oro nel mondo. Ammirate sovra ogni cosa l'astinenza e la frugalità? Basilio vivea come se non avesse avuto corpo; mangiava il puro bisognevole per non cadere nello sfinimento; una tunica, un mantello, la dura terra per letto, un po'di pane mescolato a sale per cibo, e l'acqua delle fonti per bevanda, ecco suoi bisogni soddisfatti. La castità del corpo. e la verginità, che solleva l'uomo alla dignità degli spiriti celesti, vi pajon elle preferibilmente degne d'encomii? niun le tenne in più reverenza di Basilio; mortificò la carne, non solo nella sua persona, ma ne suoi istituti; chi ha fondati que cenobii popolati di vergini? da chi furono prescritte quelle regole che soggiogano i sensi, che tengon soggette le membra, che sostituiscono alla ricerca delle vane venustà della terra la investigazione del bello celeste, che assorbono, annientano l'nomo per sollevarlo sovra la materia, ed unirloallo Sposo delle anime pure, acciò quand Egli verrà, sien pronte a

farglisi incontro con loro lampade accese? La vita solitaria e là socievole hanno cadauna lor vantaggi ed inconvenienti: la prima, più tranquilla, più composta, conduce più drittamente al Signore; però, avversata da orgoglio e da presunzione, non ha il sostegno delle prove e dei confronti: la seconda, più attiva e di un'utilità più generale, è più bersagliata d'agitazioni: Basilio trovo modo d'unirle, di mescèrle, collocando cenobii in vicinanza ad abitati, in guisa che la vita contemplativa non rimovesse, ogni comunicazione cogli uomini, nè l'attiva impedisse la contemplazione: come il cielo e la terra si danno mano a vicenda, voll'egli che l'eremo e la città si ajutassero reciprocamente a maggior gioria di Dio.

Piaccia al lettore ponderare queste ultime parole; contengon esse il riassunto delle Istituzioni Cristiane, la quintessenza, lo spirito del Monachismo. Alleanza tra la vita attiva e la contemplativa; i cenobii dischiusi al pontiti, ai mesti, ai timidi, ai disingannati, agl'innamorati di Dio; le città riconosciute campo non men produttivo d'opere sante, comeche più faticoso a coltivarsi, arena ove agli atleti di Cristo è mestieri gagliarda armatura, mare fecondo di naufragii; cenebii e eittà non escludentisi tra loro, bensi soccorrentisi, elevantisi concordi al Creatore, al Salvatore, al Santificatore del mondo; non ascetismo segregatore, ma fratellanza universale; e, sotto apparenze disformi, lo stesso Cristo adorato, lo stesso Vangelo professato; ecco il magnifico spettacolo che ci presentano san Basilio, e la immensa milizia arruolatasi sotto la sua bandiera; ecco-studio che basterebbe a dissipare, tante ingiuste prevenzioni, se studio valesse eve regna passione, e' i denigratori del Monachismo fosser pinttosto ignari che maligni...

K o

EFREM E GIOVANNI GRISOSTOMO.

Efrem scese dai monti natii della Mesopotamia per visitare gli eremi del deserto, e i cenobii della Siria e della Palestina. Presso a compiere la pia peregrinazione, ad integrare il tesoro di profittevoli esempii e di salutari emozioni che vuol seco portare nella cella,

ov'è impaziente di chiudersi, restagli vedere ed ascoltare un sol Uomo, ma tale, che per lui non ve ne ha più desiderato e ammirato; tennelo ultimo per impregnarsi meglio del profumo di santità e di scienza che n'emana, e farne fragrante la solitudine a cui sta per condursi.

Reco Efrem giunto a Cesarea: è corso alla chiesa; Basilio predica; dal sagro limitare il Pellegrino lo sta ascoltando: « oh mi avvenne finalmente di contemplare co'miei proprii occhi il Pontefice dall'ardente carità, padre delle vedove e degli orfanelli; di vedere il pianto. che gli riga le gote ogniqualvolta invoca le misericordie dell' Eterno sulle sciagure e sulle colpe degli uomini; di udire sgorgargli dalle labbra ispirate la dottrina santificante... » Quell'ammirazione è troppo viva per non irrompere: tace appena Basilio, che la voce dello Straniero è udita elevarsi nel tempio a benedire il Signore che si bene sa glorificare quelli che lo glorificano. — Stupiscono tutti della esclamazione, e vi he chi susurra all' orecchio del vicino: — chi è costni che loda così sfacciatamente; il nostro Vescovo? crede buscarsi un qualche dono con ciò? — La ragunanza si scioglie, e Basilio chiama a sè lo sconosciuto, e lo richiede del nome; in udire ch' egli è quell'Esrem noto a tutto Oriente per servore ed eloquenza, lo abbraccia. e seco lo tragge nello interiore del palazzo; la, quelle due anime degne di comprendersi e d'amarsi, dacche facevano convergenti ad una sola meta sublime le loro aspirazioni, sfogarono in un colloquio, che duro non interrotto il giorno intero, la piena de loro affetti. Oh noi siamo inetti a comprendere la forza e la dolcezza di tai loro espansioni! Immaginiamo due cultori'd' un qualche ramo di Storia Naturale. o di Fisica, i quali spesero lunghi anni esplorando remote contrade, un a settentrione l'altro a mezzodi, e secervi tesoro di preziosità e! di cognizioni; reduci, allo incontrarsi, con qual trasporto non si-comunicano le proprie sooperte, non si provano ad integrare, mercè le assembrate osservazioni, gl'iniziati sistemi; non intravedono dal cumulo delle dovizie di cui sono depositarii sorgere magnificamente architettata la teorica della Scienza?... Supposizione ella è questa di cui gli elementi ci son noti e valutabili: anco a noi è cara la scienza, la gloria: uno scoprimento illustre, a compiere il quale ci augurerémmo. compagno il migliore de nostri amici, ci riempirebbe d'una soddisfazione addoppiata, appunto se andasse divisa in tal modo... Riusciremo noi del pari a comprendere la gioja di due Santi, che, spesa la

Dandolo.

maggior parte della vita evangelizzando, e già noti per fama uno all'altro, s' incontrano, e collo stesso Nome augusto sulle labbra, confondore le loro anime in un abbracciamento?... Per apprezzare degnamento questa gioja sarebbe mestieri amar Dio e gli uomini, come que Santi li hanno amatí... Torniamo a Basilio ed Efrem chiusi a confabulare della scienza dell' Eterno Vero, e del modo di meglio diffonderla: sappiam da Basilio che il Siro diegli stupende spiegazioni di certe oscurità del Genesi; ci è narrato da Efrem che il Vescovo di Cesarea gli comunicò le sue istituzioni monastiche, e lo fe' convinto dell'utilità d'una regola generale, uniforme, salvo lievi modificazioni richieste dalla varietà delle costumanze e dei climi.

Reduce alle sue rupi Efrem continuo a dar saggi di quella eloquenza fantastica, di quella poesia del cuore, che lo ascrivono al novero degli eccellenti ingegni d'un secolo il qual conta tra gli oratori Crisostomo e Basilio, tra poeti Gregorio Nazianzeno e Sinesio.

Ecco come il santo Romito della Mesopotamia, nel secondo discorso sui *Cenobiti morti in pace*, descrive, con quel suo fare caldo ed immaginoso, la vita de' Solitarii a lui noti.

' · Erranti per deserti, e per montagne, putronsi a foggia d'animali silvestri: si elevano a simiglianza di colombi, fermata avendo lor dimora nella Croce; son mercadanti ansiosi non d'altro che d'acquistare la più bella e preziosa delle perle : son atleti generosi, onusti di ascetiche palme. Prestatemivi attenti ch' io descrivo lor fogge di vivere: trasportatevi colla fantasia per quelle solitudini sterminate, e vi additerò prodigii, e discovriremo per esse la gloria del Signore. Su', su inoltriamoci ! L' affetto ch' 10 lor porto, m' affretta alla lor volta: tengonci essi parate dovizie, di cui riederem fatti ricchi; inginocchiati a pregare, di languido e fiacco, mi trasmuteranno in animoso e gagliardo; con elevare lor braccia distese verso il cielofaranno accetta lassu anco la mia prece, la lor dolcezza mi ricrea. la lor carità mi conforta: una sola lagrima versata da essi lava i miei peccati... Signore, riaccendete il mio zelo, date forza alla mia lingual... Imitiamo questi abitatori delle vette, i quai dal comignolo de' monti, come faci splendenti, rischiarano chiunque muove a visitarli... I Re della terra sperimentano talora lor palagi peccar di ristrettezza: a que Solitarii son capaci oltre il bisogno gli spechi: del grossolano tessuto di pel caprino che li veste si tengono contenti, più che patrizio della porporina sua toga: la porpora si consuma; il cilizio fa immortale chi lo cinge... O santi Romiti! schiere di Angioli vi accompagnano, e vegliano incessantemente su voi; perocche la grazia del Signore non permette che l'inimico oscuri la vostra gloria: il sito ove posate i ginocchi s'intride tosto delle vostre lagrime; dove il sole vi lasciò tramontando, là vi trova sorgendo; ove la notte vi sorprende, là vi fermate; ove la vita vi vien meno, là vi addormentate per sempre: qua orando, e la grotta vi è tomba; là passeggiando, e vi diventa avello il burrone: taluni, comprendendo giunto il momento della liberazione, si adagiarono sereni nella fossa dianzi scavata; altri si riposarono d'improvviso nel Signore interrompendo l'incominciato pasto; quanti non lasciarono a mezzo i cantici terreni, trasportati ad inneggiare i celestiali... O felici Romiti!...

Dagli eremi della Mesopotamia, così poeticamente celebrati da Efrem, trasportiamoci a que' della Siria: il Crisostomo ce ne fa invito. · Volete, o fratelli, che ascendiamo a quell'avventurata Città ch"è dimora de' Santi, a que' monti, ove ogni virtù pose stanza? Là vedremo la umiltà nel suo splendore, perocche noveransi nelle. romitiche schiere di tali che primeggiarono nel mondo per magistrature, per ricchezze, per magnificenze, i quai sonosi innamorati della oscurità, della bassezza, e taglian legne, e cucinano, e servono altrui: niuno ivi comanda, e niuno ha mestieri gli si comandi; è gara qual sarà più umile, e li vedi lavare agli ospiti i piedi, senza che domandino se son poveri o doviziosi, liberi o schiavi. Non è tra loro grandezza o piccolezza, ma uguaglianza; regnerà, pensate, confusione; pon già, bensi maravigliosamente ordine e pace.... Là son voci ignote questo è mio; tale scaturigine perpetua di divisione e guerre giace eternamente bandita: le fatiche a cui si addanno spengono ogni moto di vanagloria od ambizione; conciossiache niuno insuperbisce zappando l'orto, innaffiando le ajuole, o tessendo panieri. Il cuore di chi patisce fame, freddo, o stanchezza non si esalta ad inordinate passioni; epperciò la calma di que' venerevoli asili è veramente inesprimibile; là sono sempre rimpetto a sè stessi; e soli con Dio; considerateli, quanto felici! rinunziarono al romore delle città; preserirono agli umani tumulti i silenzii delle

montagne; di nulla conturbansi che sia terreno; cessarono d'essere esposti alle amare sollecitudini della vita, a' crucii delle perdute ricchezze, a risentimenti della gelosia, alle violenze dell'amore impuro, e a tutte le altre passioni che fanno misera la specie umana; vivendo al cielo, da essi già abitato in ispirito, intertengonsi, profondamente raccolti e tranquilli, colle balze, colle valli, colle fonti, e sovratutto con Dio, a cui parlano di continuo nelle preghiere: la lor anima, sottrattasi al peso dei vizii, alla infermità delle passioni, sempre libera e leggiera, si eleva sublime come in aer puro e sereno: vivono in terra, come angioli del cielo.

« Fratelli (così conchiude il Santo una sua omelia agli Antiocheni) vergogniamoci in paragonarci a tali nomini: disciogliamoci una volta dalle ombre, dai sogni, dal fumo di questa vita: già ne spendemmo la maggior parte nella spensieratezza e nella indifferenza; i nostri primi anni furon fertili di puerilità e di follie; que' che adducono agli ultimi spengono in noi il vigore de' sensi; tra due, viviam lacerati da inquietudini, oppressi da fatiche: cerchiamo dunque un'altra via ad essere felici; attacchiamoci a beni immutabili, eterni, e poniamo ognì nostro desiderio in quella esistenza che non saprà aver fine.

, Il Crisostomo in celebrare la pace dell'eremo faceva la storia de' sei migliori anni della sua vita:

Durante quegli anni vissuti da Giovanni tra'monti, Valente ariano perseguitò fieramente gli ortodossi: i Monaci, perche difensori intrepidi della verità, furongli odiosi; molti ne mandò a morte, e più ancora ne cacció ésuli in isole pagane, che lor predicazioni convertirono al Vangelo. Il Crisostomo ne'tre libri indiritti a'detrattori della vita monastica, maledice, sul principiare, quegli scellerati furori, e dichiara, che, se avesse avuto di mira solamente i perseguitati, non si sarebbe curato 'scrivere contro la' persecuzione, la qual, lungi dal nuocere a' buoni, è carione ad essi di meriti; ma che s'indusse a farlo per mostrare a quali sventure sien riserbati coloro che muovon guerra a Dio nei suoi eletti. La sapienza umana concorda in ciò co' divini oracoli, e gli stessi mondani non ricusano lode d'integrità e di fermezza a chi seffre per amore delle proprie opinioni, quand' elle non arrecan danno altrui, e son fondate nella giustizia. Nel secondo libro, accennando come gl'invaghiti del viver monastico vengono sovente distolti dall'abbracciarlo dai lor' amici e genitori,

comincia egli con volgersi ad un di questi padri, e lo suppone pagano. Di sangue illustre, ricco, potente, ha un figlio solo, tale che dà le più belle speranze: il giovinetto s'è innamorato della filosofia cristiana, e, abbandonati agi e piaceri, fuggi a' monti, ove ha vestito il ravido sajo della penitenza. Il Crisostomo confuta gli argomenti del padre irritato: povertà volontaria non è indigenza, bensì riparo contro le procelle suscitate dal possesso e dall'abuso delle ricchezze: il Solitario, a dir di Platone, agogna a dovizie più preziose dell'oro: qual è più ricco; chi non ha bisogno di nulla, o chi non è sazio di nulla? quel primo non conosce privazione, perchè gli è patria l'universo; sano d'anima e di corpo gode i veraci piaceri, cioè i procacciati dalla innocenza: più potente d'un monarca non sa di nemici: nè lo si creda diventato straniero a' sentimenti di natura; è figlio così rispettoso e sommesso (in tutto che non offende i precetti della religione), che, se facesse uopo morire pel padre suo, farebbelo volonteroso... Nel terzo libro l'eloquente Apologista del Monachismo rivolge le sue parole a padre cristiano, e, supponendolo d'un pensare simile a quello del pagano di teste quanto ad avversare le sante inclinazioni del figlio, gli pone sott'occhio i giudizii di Dio, e i gastighi preparati a coloro che si oppongono alla altrui salute: rammenta come il gran sacerdote Eli fosse punito per aver trascurato di corregere i suoi figli; accenna alle crudeli malattie, alle morti violente, che desolano le famiglie appo le quali fu trascurata la eduçazione, causa principalissima di vita scioperata, e di morte inselice. Oggi (son pensieri di Giovanni, e li diremmo proprio d'oggi) non è cosa che non si sagrifichi al conseguimento della ricchezza; opo a, noi, e a'figli, n'avessimo a ripudiare il Vangelo: ecco filosofi che si annunziano maestri del genere umano; ecco letterati che assumettero a divisa le parole indipendenza, integrità: sapete qual è il motto che tai cerretani scrissero sul rovescio del loro cartellone? oro e piaceri: vedete come si piacciono que barbassori a passeggiare le vie scortati d'ammiratori, a salire le catedre tra' plausi, a vestir assise d'alte magistrature, consiglieri di Re, ammonitori di Popoli: ve' profittevole filosofia vestire porpora, sedere a lauta mensa, abitare palazzi, parlar molto, operare niente! e son questi i promotori delle sedizioni e delle guerre che desolano il mondo! e son questi i diffonditori, anzi i creatori degli errori, e dell'empietà che ottenebrano le mentili...

Oh tu non ritroverai (son parole del Crisostomo) uomini tali nei

cenobii! I Solitarii mirano dal porto, entro cui ricoverarono, tempeste e naufragii senza paventarli. I Re comandano a città, a popoli ad eserciti: i Monaci padroneggiano i proprii e gli altrui mali appetiti: i Re profondon oro ed onori; i Monaci le benedizioni e il perdono del Signore: i Re benefici sbandiscono la povertà dal paese; i Monaci pii scacciano il peccato dalle anime; e quando un qualche gran flagello di Dio minaccia la terra, i Re corrono supplici alla cella dei Monaci, i Monaci, colle mani alzate verso il cielo, invocano misericordia sui Re genuflessi... >

SAN MARTINO E SAN SULPIZIO SEVERO.

L'Occidente offre al Monachismo circostanze men propizie dell'Oriente: l'asprezza del clima richiedevi celle di solida costruzione, ben riparate, e vesti atte ad impedire che il calore vitale si abbia a disperdere con troppa rapidità; oltrecchè a settentrionali è mestieri maggiore copia di cibo: i digiuni, facili nelle regioni calde, son penosi nelle fredde; onde Sulpizio Severo scrisse: « la voracità è ghiottoneria appo i Greci, natura appo i Galli. » Nonostante le quai ripugnanze istintive e grossolane, le regole del Cenobitismo Orientale più o meno modificate si fecero largo in Occidente. Primi a diffondere nelle Gallie la conoscenza di tali istituzioni furon Atanasio e Gerolamo, i quai, nella dimora che fecero a Treveri, miser fuori le vite di Paolo, d'Ilarione e di Antonio. Fondatore del Cenobitismo in Occidente fu san Martino, che in un'isoletta del Tirreno raccolse le tradizioni del Monachismo Orientale, e, diventato vescovo di Tours, le vulgò tra' compatriotti, mercè la creazione di chiostri e romitorii.

Il Cristianesimo, universal dottrina; che ha conforti per tutte le pene del cuore, verità per tutti i bisogni dell'intelletto, soccorsi per tutte le debolezze dell'umanità, si presentò alle Galliche Tribù curve sotto il giogo romano qual religione di affrancamento: il cruccio della servità tirò tutti i soffrenti alla nuova dottrina tostoche fu annunziata, anco prima che ne comprendessero bene la eccellenza; immensa associazione d'uomini a'quai veniva insegnato la vera ricchezza consistere in piacere a Dio, e soli essenzialmente servi esser i peccatori-

I mal sicuri del dimani si affrettano a praticare la teorica ideata oggi; il Cristianesimo, invece, conscio d'aver a vivere sino alla consumazione dei secoli, pria di emancipare gli schiavi, voll'educarli ad essere liberi, dotandoli di coscienza, di famiglia, di nobili affezioni, ne largendo ad essi diritti, se non dopo d'averli assoggettati a doveri: la schiavitù avea cessato d'esistere come diritto, sino dal giorno che Gesu avea detto siete tutti fratelli; proclamarne l'abolizione di fatto sarebbe stato a que giorni disservare il chiuso a fiere, senza aver pria provveduto di ammansarle.

La confusione era in ogni parte grandissima: qua romani e barbari, pagani e cristiani mescolati senz'associarsi, divisi da rancori e sospetti; là patrizii rivestiti d'alte magistrature, scettici e indifferenti. che coltivavano lettere e filosofia per diporto, e si godeano le loro sterminate ricchezze con esquisita magnificenza; qua fuggiaschi nelle selve, cacciati da disperazione e da famé a porsi ladroni, diventati terrore delle città e delle ville; là possessori d'immensi patrimoni senza contatti col popolo, vaghi di commentare antichi autori, d'improvvisare versi, di recitare le commedie d'un qualche retore lor cliente; e qui accenno a più onorevoli rappresentanti del cadente patriziato romano (di cui ci è tipo Ausonio,) generazione che non potea dirsi nè onninamente corrotta, nè profondamente avvilita, da che piacevasi ad esercitare lo ingegno, e lamentava i guai del suo tempo: di riscontro a costoro, che spensierati, oziosi, senz'azione esficace sulla civiltà, avidi non d'altro che d'una quiete voluttuosa. mi somiglian viaggiatori adagiatisi a dormigliare sull'orlo d'un precipizio, o su plaga che l'alta marea sta per coprire, spiccano le ' solenni austere fisonomie di Vescovi collocatisi intrepidamente tra gli ' atterriti e i minaccianti, solleciti di porgere la mano così a' sudditi di Roma per rialzarli, come a Barbari per affrenarli: tra questi coraggiosi e santi Pontefici primeggia Martino.

Nacque in Pannonia di padre pagano: a Pavia si rifuggì adolescente in una chiesa, e vi stette catecumeno sinchè gli toccò di militare per Costanzo contro Giuliano: tra'soldati i suoi diportamenti, quanto a costumi, furon da monaco, quanto a valore da eroe: notissimo è il caso del mantello che dimezzò per covrirne un ignudo; i legionarii beffaronsi del compagno dal raccorciato vestimento; ma racconta san Sulpizio Severo (eloquente biografo, e discepolo del Santo) che Gesù appari la seguente notte a Martino vestito di quel mezzo mantello; e il Neofito fu indotto da tal confortatrice visione

ad affrettare il momento desiderato del suo battesimo: ottenuto il commiato, ne venne ad Ilario vescovo di Poitiers, che lo fece esorcista; poi si avviò oltremonti coll'intendimento di convertire il padre: in traversare le Alpi cadde in podestà di ladroni, ch' evangelizzò e fe' pentiti: a Milano fondo un chiostro, e vi stette sinchè durò l'esilio d'Ilario, con cui si restitui alle Gallie, ove, in vicinanza di Poitiers eresse ed abito il cenobio di Liguges, che fu il primo nei paesi transalpini: Litorio vescovo di Tours morì (nel 371), e i cittadini innalzarono al seggio vacante il repugnante Martino.

Il nord-est delle Gallie continuava ad essere la terra sacra alle iniziazioni drudiche, ed alle immolazioni umane: in quelle foreste si radu-, nava il gran consiglio sacerdotale, mercè cui si perpetuavano col sussidio di carmi oralmente trasmessi, che perirono coll'ultimo iniziato, le tradizioni storiche e jeratiche delle tribù delle Gallie. L'Armorica, ch'è l'odierna Brettagna, er'asilo propizio al druidismo; térreno incolto, paludi. rive dirupate battute da mare temporalesco, davano a quella Penisola un aspetto cupo in armonia colle sue scure credenze; era, qual è tuttavia, paese di resistenza, di coraggio, di fermezza, mirabilmente acconcio a conservare le prische tradizioni. i vecchi dommi: un Celto che risorgesse a visitare quelle sue sedi di quindici secoli fa non durerebbe fatica a riconoscervi la giacitura del suo villaggio, le grandi pietre sepolcrali della sua tribù, il dialetto della sua nazione, e nel contadino brettone saluterebbe un fratello: i circoli runnici di Carnac, di Saint-Brieux, di Lok-Maria trattengono il viaggiatore ammirato a considerare moli, che, appunto perchè richiedevano uno stupendo sviluppo di forze a venir innalzate, son credute dagli abitanti del dinterno fattura sovranaturale. Augusto avea portatol eggi che niun Gallo potesse venir insignito dei diritti della cittadinanza romana se non abjurava i riti druidici: Claudio dichiarò la pratica di que'riti delitto capitale: a'giorni del santo Vescovo di Tours l'arcidruido Merlino faceva ancora risuonare di suoi sinistri vaticinii le foreste armoricane.

Egli è in queste regioni che Martino si elesse di esercitare il suo ministero sublime: « prima di lui (scrive Sulpizio) pochi aveano colà udito pronunziare il nome di Cristo; quasi niuno teneavelo in ono re. » Martino, non ismettendo la cenobitica semplicità, percorse il paese dalla Loira al mare, montato sovra un giumento, vestito d'una tunica bruna, ovunque udito annunziare la venuta del Messia, il fine de'sanguinosi sacrifizii, le virtù cristiane, la speranza del Cielo: rove-

sciava per via le vituperevoli are, i tempii, gl'idoli, e lor sostituiva la Croce, al cui piede elevò celle; e le fece abitate da monaci. Abbattendo simulacri e delubri, effettuava a danno di simboli materiali la gran rivoluzione che s'integrava per tutto nelle idee. Il vecchio Libanio, a veder quelle rovine, scriveva a Teodosio: « i campi vedovati di templi son resi inanimati: non consentire la distruzione dei più antichi e venerevoli monumenti che ci trasmisero gli avi; l'asilo a cui il campagnolo fida la famiglia, e la messe!... » lamentazioni del paganesimo spirante che non ne prolungarono l'agonia: la forma peri tostochè le venne meno lo spirito animatore; il simbolo cadde quando non fu più sorretto della idea.

Accennai che Martino, er'accompagnato da Monaci, primo tra'pontefici delle Gallie che avesse sussidiatrice quella fida milizia: il Monacó è essenzialmente amico del popolo, visitatore di capanne: Martino, che avea contrassegnato dianzi il suo viaggio colla fondazione de' chiostri di Milano e di Liguges, n'eresse un terzo presso la sua città episcopale a riposo delle sue fatiche apostoliche: in fondo a scuro burrone abito una cella che fu tosto circondata da altre celle, e divento nucleo del celebre romitorio di Marmoutiers (Martini mo-'nisterium.) Chi lesse nella Storia de' Francesi di Sismondi che san Martino alla testa d'armati scorreva i circostanti paesi abbruciando i tempii pagani, e forzando gl'idolatri a convertirsi, Dio sa qual idea sinistra si formò dei primi abitatori di Marmoutiers! epperò non v'ebbe famiglia più innocente e pacifica di quella. « Niuno, leggiamo in Sulpizio, possiedevi cosa che non sia in comune : arte a cui precipuamente si applicano è la trascrizione dei còdici; prendono lor pasti insieme; niun bee vino; vestono tessuti di pelo di camello; lo che è tanto più singolare in quanto che non pochi tra loro son di sangue illustre, e crebbero in mezzo agli agi: di là escirono molti vescovi; qual chiesa non si augurerebbe a pastore un degno figlio di Martino?

Il vescovo di Tours diè segno al cospetto dell'usurpatore Massimo d'un magnanimo ardimento. Ilario vescovo spagnuolo domandava il supplizio dei settarii Priscillianisti, e l'otteneva, se Martino, sussidiato dal generoso Ambrogio, contraddicendo, non salvava i pericolanti (il Ginevrino di testè trovando per avventura difficile accordare lo zelo fanatico di cui lo accusa, e questa pietosa tolleranza, ben si appose tacendone...)

« Il grido della santità di Martino ci trasse per la brama che ave-

vam di vederlo a viaggio che ci riusci salutare: ei c'intrattenne-dell'abbandono che vuolsi fare del mondo per seguitare con piè libero e spedito il Signor nostro Gesù: ed oh qual gravità e dignità nel suo dire! qual prontezza e chiarezza in isciogliere ogni nostro dubbio! la favella è inetta ad esprimere quel suo rigido digiunare, quel suo perseverante vegliare ed orare... Uomo propriamente felice! semplicissimo di cuore; così innamorato del bene da non riuscire a figurarsi che bene: chi lo vide unqua turbarsi, sdegnarsi, piangere, ridere? sempre lo stesso, recava di continuo pinta in volto una serenità celestiale: lo si saria detto superiore alla natura umana: non avea sulle labbra che il nome di Cristo; non chiudeva in cuore che pace e carità...

È una pagina ne dialoghi di Sulpizio Severo, che, presentandoci quadri poetici e commoventi del viver cenobitico, chiarisce come la fama del suo santo Maestro già si fosse diffusa per tutta la Cristianità.

« Un di che Gallo ed io stavam conversando, ecco Postumiano (amico doppiamente caro al mio cuore pe' suoi meriti, e per la ricordanza di Martino, di cui era stato anch' ei discepolo) farcisi innanzi dopo tre anni di separazione da lui spesi viaggiando l'Oriente: ci abbracciammo con trasporto ammutiti per la commozione e la gioja; indi l'amico disse: -- un di ch'era in Egitto mi prese desidério di rivedere il mare; e, venuto ad un porto, m'imbattei a scorgere un naviglio in procinto di salpare per Narbona: la notte seguente tu mi apparisti, o Sulpizio, che traendomi per mano, mi guidavi alla nave: desto mi arresi alla tua chiamata, e m' imbarcai; in capo a trenta di approdai; in altri dieci giunsi; or son teco alla fine... > E proseguiva raccontando i casi delle sue lunghe peregrinazioni a Cartagine, ad Alessandria, in isole disabitate, a' monasteri lungo il Nilo, in Palestina, a Betlemme, ove aveva stretto familiarità con Gerolamo - « tal uomo, diceva, che in lettere greche, latine, ebraiche, anzi in ogni ramo di sapere, non mi so il più dotto: sempre legge o detta: dimorai sei mesi con lui, e ti giuro che non me ne sarei più dipartito, se ciò sosse stato in mio arbitrio ...

Postumiano fe' tesoro nella-Tebaide di meravigliose vicende di Romiti: narra d'un Solitario che aveavi quotidiano visitatore un lupo, con cui divideva il suo povero cibo; d'un-altro, che, guidato da una leonessa allo speco ove tenea suoi piccini, con cert'erbe guari lor occhi ammalati, e la madre portò al Solitario una magnifica pelle

tigrina, che accettò e vestì benedicendo la Provvidenza... Ammiranda semplicità di quegli uomini, e di quei racconti! il deserto si è scambiato in Eden! l'uomo ha ricuperato, mercè la purità del cuore e la innoceuza della vita, il primitivo suo impero sulle creature!...

Postumiano domanda alla sua volta notizie di Martino; ha letto la vita che Sulpizio ne scrisse; trovò in Italia, in Africa alla Tebaide, nella grotta di Gerolamo chi ne facea giornaliera lettura: cionnonostante è avido di sapere ogni più minuto particolare della vita e della morte del Santo; e Sulpizio gli racconta come si spegnesse dolcemente nel 397 l'anno ottantesimo primo della sua età. Sulpizio trovavasi a Marmoutiers il di che Martino mori a Caudes. « Stanco di meditare io m'era gettato sul letto, e mi sopii d'un sonno si lieve che mi accorgeva di giacere e di dormigliare: parvemi ad un tratto vedere il beato Martino vestito d'abbagliante. candore, con viso ed occhi splendenti, il qual sorridendo presentavami il volume da me scritto della sua vita; ed io, abbracciandogli le ginocchia, lo richiedeva, che, secondo il suo costume, mi benedicesse: sentii il dolce peso della sua mano sui miei capegli; udii dalla sua bocca con affettuosa intonazione escire il suono della formola santa della benedizione; ed, in alzar gli occhi, scorsi una mano che lo elevava, e mel rapiva. Mi destai; in quel punto un adolescente che mi era famigliare entrò con viso turbato - qual tristo annunzio mi rechi? gridai. - Martino è morto, rispose: due Monaci ne recan avviso da Tours. — Rimasi oppresso; piansi dirottamente; ed in iscrivere queste righe le bagno delle mie lagrime... » Il buon Sulpizio meritava d'esser lodato così dal suo amico Paolino: « Dio non ti avrebbe scelto a scrivere la vita del beato Martino se, per la santa semplicità del tuo cuore, non ti avesse giudicato degno di pubblicare le lodi d'Uomo a Lui sì accetto! Te felice di aver tessuta eloquentemente ed affettuosamente la biografia d'un tanto Pontefice e Confessore!

Sulpizio Severo, come l'amico suo Paolino, nacque di sangue illustre, corse l'arringo del Foro, e rinunzió sul fior degli anni a ricchezze ed a gloria per darsi tutto a Dio: quel poco che della sua vita ci è noto lo troviam contenuto nelle lettere di Paolino, e si riferisce alla lor affezione fraterna, che, destasi in giovinezza, venne afforzandosi negli anni maturi, per la concordanza delle virtù religiose. Severo chiese un di all'amico il suo ritratto; e quei ricusò di compiacernelo con dire che gli ripugnava far pingerè un corpo che gli era di peso; però ringraziar Dio che si trovì pinto non su'legno o cera, ma nel cuor dell'amico, in sito ove questo può contemplarlo a seo agio.

Oltre la vita di san' Martino dianzi memorata, san Sulpizio è illustre per avere dettato con istile di sapore sallustiano una Storia Sacra in due libri; il primo, ch' espone gli avvenimenti principali del popolo di Dio dalla creazione alla caduta di Gerusalemme sotto il giogo di Nabucco; il secondo, che aggiugne fino al consolato di Stilicone dell'anno 400 dopo Cristo.

E degna d'osservazione la tendenza, itasi rinvigorendo negli storici col volger dei secoli, verso l'abbreviazione : a mano a mano che rimontiamo nell' antichità, la storia ci si presenta sempre più largamente scritta ed ampiamente narrata: chi vinse Erodoto in abbondanza? il suo dire è come una limpid' acqua che allaga per ogni verso: dopo di lui il lago dalle trasparenti acque si converte in fiume ampio, sinuoso, la storia di Tucidide, di Livio, di Polibio: in toccare a Sallustio la narrazione si fa stringata, il fiume è diventato ra-. pido, angusto; eccoci giunti a Tacito, il più valente degli abbreviatori: oh quanto la sua prosa così gagliardamente condensata differisce dalla fluida e ritmica d'Erodoto i non è più lago, o fiume, ma cascata. Dono Tacito cadiam negli epitomisti, pe'equali l'arte di narrare è una tradizione perduta: grazia di mezzetinte, voli di fantasia, sviluppamenti filosofici, oratorii, tutto è da costoro sagrificato alla brevita: il fiume si è converso in canale procedente in dritta linea da un'epoca all'altra, e che profitterà forse a chi vuol risalire il più presto possibile verso il passato, ma che, spoglio d'ogni amenità e varietà di rive, non sa più riflettere nè gli uomini, ne la natura, ne il clelo. Nei compendii, che tengono luogo di storia, i fatti esiston indicati; ma sterili, scarpati, costituenti, non più un libro, ma un'indice. L'esordire della cronaça indico la storia esser giunta al suo ultimo stadio di sfinimento; ci vollero molti secoli prima che rinscisse alla civiltà di rifondere sangue in quella mummia.

A qual punto di siffatta decadenza avviseremmo di dover collocare la storia di Sulpizio Severo? affrettiamoci di proclamare ad' onor suo, ch'ei non ha tocco peranco gli ultimi gradi dell'abbreviazione; la correntia non è profonda e larga, però rapida e chiara.

La unità della storia è nata col Cristianesimo: greci e romani non

potevan elevarsi alla idea della unità umana: Erodoto, che, sovra ogni suo compatriota, pose attenzione a ciò che non era ellenico, e raccolse diligentemente notizie di egiziani e persiani, li collocò, a modo di erudizione accessoria, fuori del suggetto principale. Pel Romani , v'ebbe una tal qual unità nel mondo, però quella di cui furon essi autori colla invasione, e il soggiogamento, sotto una dominazione comune, di popoli, pei quali, per tale vicenda, periva la nazionalità e si spegneva la storia: a qual Romano sarebbe passato in mente di scriver gli annali d'una delle Genti debellate? non esisteva fraternità tra Romani e Greci, e il resto degli uomini; avanti Cristo non ci avea genere umano: Roma nascente ignorava la caduta contemporanea dell'impero di Assiria; ad Erodoto sarebbe riuscito inudito il nome della città di Quirino; Coriolano e Temistocle non riseppero novelle un dell'altro, comeche vissuti agli stessi di. Nel mondo scompartito in tal guisa, come avrebbe potuto la storia elevarsi al concetto della unità? Al Cristianesimo, invece, è fondamento l'idea della Provvidenza governatrice dei secoli; idea, la qual è, a dir vero, tutta la Filosofia ' della storia: oltreció il Cristianesimo avea tradizioni anteriori alla sua culla, che rannodavano la sua origine a quella del mondo, ed alle quali potea riferire gli annali degli Ebrei, e que dei Gentili: Sulpizio Severo tenne quel filo, comechè con mano vacillante; ripugnavagli citar autori pagani; con che s'interdiceva chiarire la corrispondenza de' fasti sacri coi profani; non accenna a Greci od a Romani che quando non può farne a meno; da opera in una parola a debil tentativo d'assunto sublime; lontano preludio della stupenda epopea di Bossuet.

Anche Orosio, vissuto pel quinto secolo, si provo ad universalizzare la storia; e, sviluppando un' idea comunicatagli da sant'Agostino, si propose provare come la infelicità dei tempi che correvano (scriveva in mezzo alle invasioni de' Barbari) fosse stata superata da quella d'epoche precedenti; da che fu condotto ad'abbracciare nel loro assieme le condizioni d'esistenza del genere umano: collocandosi come Bassuet sopra una vetta, vide nazioni e secoli sfilare al basso gnidati da Dio, quattro grandi imperii succedersi, e, continuatori della stessa missione, quando un tramontava, l'altro sorgeva: Roma fu l'erede di Babilonia; la dominazione andò pellegrinando da Oriente ad Occidente: colle quali alte considerazioni Orosio' si mostrò rischiarato da una sistematica infinizione della unità storica del genere umano, che s'intinse per lui d'una profonda malinconia

ispirata dai guai del mondo, e aggiunge una certa qual sublimità alla barbarie mezzo spagnuola e mezzo africana del suo stile. « Tu mi avevi chiesto, scriv'egli a sant'Agostino, di ritrarre a poca mole tutto ch'io troverei di ricordevole risalendo ai secoli trascorsi: arduo è restringere a brevi parole i flagelli della guerra, gli eccidii de' contagi, le devastazioni delle carestie, dei terremoti, delle innondazioni, " l'eruzioni dei vulcani, il cascar delle gragnuole, e delle folgori, i memorandi misfatti, i parricidii... Volli confortare me stesso d'aver creduto gli attuali tempi insuperabilmente inordinati e penosi: rinvenni non essere stati men tristi i passati, anzi più miserandi, perchè privi dei conforti della vera Fede: sicchè per tal investigazione mi si è reso palese che la morte, avida di sangue, dominò l'universo sinchè fu ignota la Religione che proscriveva ogni versamento di sangue: a' primi bagliori di tal luce divina, la morte giacque sopraffatta da stupore: il suo regno avrà fine quando si sarà reso universale quello di Cristo... » ecco allato della scoraggiante contemplazione del passato la confidenza dell'avvenire: Orosio si abbandonerebbe al cupo scoraggiamento di Tacito e di Plinio, se non fosse cristiano (1).

(1) Vedi Ampère de la Littérature en France avant la XII : siècle

IL CRISTIANESIMO E IL MONACHISMO NELLE GALLIE NEL SECOLO OUINTO.

(1) La grande trasformazione delle Gallie volgea rapidamente al suo termine, e il Vangelo accolto al suo primo apparire con infinito amore dalla plebe, indi volonterosamente accettato da pochi che a que' di costituivano una specie di classe media, cominciava omai a trovare consenzienti anco le famiglie senatorie: non è però che maturasse ovunque messe egualmente pura ed abbondante: nelle provincie meridionali mal era peranco riuscito a rintuzzare la corruttela dei costumi favoreggiata dalla mollezza del clima; e Salviano, paragonando i Gallo-romani a Barbari, trovava i primi assai da meno per castità, per carità, per coraggio. « Niuno ignora (scrive nel suo libro de gubernatione Dei) che l'Aquitania e la Novempopulonia sono le viscere, le mammelle delle Gallie, feconde non solo di produzioni vegetali, ma di ciò altresi che gli uomini pregiano molto più. delizie e bella; paese talmente vestito da preziosa rete di vigne. 'ammantato di fiorite praterie, e colture diverse, 'e svariato da rivoli e fiumi; i suoi abitatori pajono aversi avuto in partaggio piuttosto una immagine dell' Eden, che una regione terrestre. Ma, ohimè, che la gente più felicemente situata delle Gallie n'è pure la più scioperatal gola e lussuria la padroneggiano; i doviziosi dispregianvi religione e decenza, la fede conjugale vilipendono, tengonsi appaiate

⁽¹⁾ V. Bazelaire, Prédication du Christianisme dans les Gaules.

mogli e concubine; i padroni vi abusano della lor autorità per isforzare gli schiavi ad ogni nequizia; l'abbominazione regna da dove alle fanciùlle è diniegata franchigia di serbarsi easte: le città vi son piene di luoghi infami, frequentati anco dalle patrizie, che riguardano tal licenza come un de privilegi del grado, e gareggiano in avanzare le altre femmine, come in nobiltà, così in lascivia.

Nelle provincie settentrionali, e nelle montgose, ove la coltura romana avea proceduto più lenta, e spezialmente appo gli Alverni, il Cristianesimo avea rafforzata la natural vigoria dell'indole, e semplicità di costumi: le lettere di S. Sidonio Apollinare contengono dipinture animate di quelle mirabili fogge di vivere, nelle quai la forza morale, e la virtù ascetica si annestavano alla mitezza cristiana; ed appo i patrizii, alla eleganza latina. • Visitai, non ha guari, l'illustre Vezio, e potei notare per minuto le sue fogge di vivere degnissime. invero, di venir memorate. Auzitutto, e questo a mio avviso è il primo degli elogi, la famiglia intera somiglia al padrone; laboriosi vi sono gli schiavi, sommessi i coloni, affezionati i clienti; la medesima mensa accoglie ospiti e padroni: non mi fermero a dire, che Vezio non è secondo a veruno in educare e adoperar cani, cavalli, sparvieri: d'una squisita mondezza di vestire, è ricercato, e magnifico in fatto d'armi e d'arhesi equestri: non ci ha niente di corruttore' nella sua indulgenza, niente di aspro nella sua severità, temperata a modo da parer piuttosto melanconica che buia: legge freauentemente le Sante Scritture, sovratutto a mensa, pascendo così ad un tempo il corpo è lo spirito: sovente recità salmi, più sovente li canta; è un perfetto monaco in aspetto soldatesco. Gli è rimasa della moglie trapassata una bambinella unica, che alleva a consolazione del suo tramonto... Sidonio descrive altrove (epist: 24, lib. IV) a questo modo un soldato convertito. Giunto presso la sna villa, lo vidi che accorreva ad mcontrarmi; durar fatica à ... rassigurario; a me dianzi noto per istatura alta, portamento altero voce imperiosa, fisonomia ardita, m'aveva egli in quel punto vestire. movenze, modestia, pallore più da monaco che da guerriero; corti recava i capegli, lunga la barba; tripodi grossolani arredavan soli le sue sale; non piume nel suo letto; non tappeti porpôrini sulla sua mensa, la quale non meno grata che frugale, presentavasi fornita piutosto di legumi che di cacciagione: non seppi ristare dal chieder sottovoce al vicino: — è cherico, o penitente?... — risposemi: -

Dandolo.

stato assunto teste al sacerdozio dal voto de conoittadini, che, nonostante suoi rifiati, pigliaronio per sorpresa...»

Sidonio éra nato tra gli Alverni; Gregorio di Tours ne su vescovo: anco nelle Storie di questo è bello raccogliere descrizioni di que semplici e poétici costumi del secolo quinto: Nepoziano era il quarto vescovo degli Alverni, allorchè ambasciatori spediti a Treviri dalle Spagne traversarono la città, e Artemio un d'essi, giovine saggio e bello, preso da febbre; fu costretto di rimanersi lasciando i compagni proseguire il viaggio. Nepoziano tenne luogo di padre allo straniero infermo, l'unse del santo crisma; e. Dio dando efficacia al balsamo della Chiésa, Artemio ricuperò la salute; non però per tornarsene alla sua fidanzata, ed alle sue dovizie domestiche, ma per darsi tutto al Signore: molti anni dopo succedette a Nepoziano sullo scanno episcopale. Gome non sentirsi piamente tocchi dal caso di questo Giovine preparato dal dolore, vinto dalla carità d'un vecchio vescovo a rinunziare all'amante, alla famiglia, alla patria, per assumersi le aspre fatiche dell'apostolato? Or ecco racconto più commovente. « Ingiurioso, solo rampollo di senatoria prosapia nell'Alvernia, chiese in isposa una donzella degna di lui per ricchezze e natali, che gli su accordata, e le nozze celebraronsi: terminate le cerimonie e le allegrezze, gli sposi restrinsersi nella camera nuziale, e il medesimo letto gli accolse : senonche la Giovinetta, voltasi verso il muro, piàngea dirottamente: -- che cosa mai ti affanna, le chiese lo sposo? — e quella in cambio di rispondere, singhiozzava. E questi ripigliava: — in nome di Gesù Signor nostro, palesa, te ne scongiuro, all'amico tuo la cagion del tao cruccio - Allora voltasi a lui - piango, gli disse, nè smettero di piangere sinche la pena non mi avrà tolto di vivere: io avea fermato meco medesima di custodire per amore di Cristo il mio povero corpo puro de ogni profano contatto; ine sventurata, che ora stò per perdere ciò che mi augurava di serbare sino al sepolcro! - Conturbato da quelle parole il Giovine rispose: - tu sai che siamo i soli superstiti delle nostre famiglie, e che i nostri parenti ci unirono onde ne perpetuassimo la discendenza, e il domestico patrimonio non passasse in mano straniera... - ed essa - il mondo che cosa è mai? ricchezze, piaceri, vita, sono un niente: verace vita quella si è cui morte non sa frangere, cui non è caso o perdita che strugga: l'uomo accolto nella eterna beatitudine vive un di senza tramonto, e, trasformato in angiolo, gioisce della presenza di Dio. — Conquiso

da quelle parole; lo sposo sclamo: — i tuoi detti soavi, o mia amica, hamo fatto splendere a miei occhi un puro raggio della efernità: poichè tu ripudii ogni terrena voluttà, ed io mi associo teco in ripudiarla. - Ella rispose: - arduo è ad uomo accordar questo, e perseverarvi: ma, se consenti che meniam vita verginale, io dividerò teco la dote che mi ha promessa il mio Signore Gesù Cristo; — ed egli, fatto il segno della croce, lo faro, soggiunse: - dieronsi la mano e si addormentarono. A questo modo spesero varii anni, soliti posare nel letto medesimo: la lor continenza non si rese nota altro che quando morte li divisé. La vergine si spense per prima; Ingiurioso la trasseri al sepolero, e disse, udendolo gli astanti, in deporvela: — ti ringrazio, eterno Dio, di poterti restituire questo tesoro quale l'hio ricevuto..-La defunta allora sollevo il capo, e mormoro sorridendo: , perchè rivelare ciò che non era domandato? — Poco tardò il superstite a raggiungerla; ed un altro miracolo proclamo la loro virtu: le lor urne erano state collocate à qualche distanza una dall'altra: l'indomani furono trovate accesto; il sito denominasi tuttora la tomba de due amanti: Oggidi ch'e parlato tanto della riubilitazione della carne, questo racconto potra saper a molti di ridicolo; ma, di grazia, o ammiratori di Saint-Simon e di Fourrier, lasciate una qualche anima privilegiata esagerare il precetto della castità, ed elevarsi alla eccezione acciò le turbe ricordino la regola; consentite ad una qualche indole gagliarda ed eletta di chiarire sin dove può aggiugner, volendo, la forza e la dignità umana... La nostra spezie vi par ella mirabile a segno da doverlasi spogliare di ciò che vale solo ad elevarla, o riscattarla dalle sue miserie, intendo dire di ciò che palesa il trionfo della volontà sull'istinto, dell'anima sulle membra, dello spirito sulla materia? Per conto mio m' inchino reverente e commosso dinanzi l'urna dei due amanti, non senza ricordare meco stesso che il Cristianesimo divinizzando la Verginità non la impose alla turba, bensi la raccomando ad alcuni privilegiati. In quanto al fatto in sè, ciascun le accetti o respinga a suo senno: Gregorio di Tours parrà facilmente sogeatore a certi savii d'oggigiorno; ogni cristiano memorera la promessa di Gesu, che i suoi discepoli segnalerebbonsi per virtu e miraroli simili a' suoi, 'nè troveranno menomamente inverosimile che siagli piaciuto manifestare con un prodicio la sua predilezione per quella : sublime virtà, che lo-indusse, mentrera vivo, ad eleggersi in Maria; ed in Giovanni la madre e l'amico...

Era caso frequente a primi tempi del Cristianesimo vedere due. sposi viver insième come fratello e sorella; per l'elevato poi all'onore del Sacerdozio era dovere ciò che in altri vestiva carattere di elezion virtuosa: ci hanno fatti di que secoli lontani confermanti questa verità, la cui dimenticanza fa comunemente attribuire a Gregorio VII la introduzione del celibato ecclesiastico, mentrei non ne fu che il santo e ardente ristoratore. « Simplicio ... sésto vescovo d'Augusteduno nel 340 (scrive S. Gregorio di Tours) era di chiara stirne. e opulento, novello sposo di pia compagna, allorche il voto degli Edui suoi compatriotti lo innalzo al seggio episcopale: la moglie dirò piultosto la suora, che gli vivea legata di casta amieizia, non volle lasciarlo; e l'invidia de tristi ne cavo argomento d'offendere i Santi del Signore. Il giorno di Natale molti cittadini s'adunano, e gridando essere impossibile che uomo duri continente convivendo con donná che gli è cara, circondano la casa episcopale; la pia compagna di Simplicio, si recava in quel punto, a cagione del freddo invernale. un vaso pieno d'accesi carboni in mano: udite le voci ingiuriose, si affacció al verone, ed a vista della moltitudine si verso nel cavo delle palme le bragie, tenutevele, alquanto senza patirne alcun danno: - così, disse alla turba per l'ammirazione divenuta silenziosa, ogni impuro fuoco perde sue forze su noi... - Colpiti dal miracolo i tum'iltuanti, ch'erano pagani, credettero in Gristo, è nel corso di sette giorni ne l'urono battezzati da mille (San Gregorio, de gloria confess. cap. 76). Quando Brunehild, nel poema scandinavo dei Nibelungen, ascende il rogo per collocarvisi a fianco del cadavere di Sigurd — esta posto, dice, tra lui e me il brando a borchie d'oro, come su collocato tra noi quando ci coricammo nello stesso letto, e che ci appellavano sposi. » Il Cristianesimo non ebbe mestieri di mettere fra l'uomo e la donna la barriera del brando; sido nella castità; raccosto i sessi senza sospetto; e i suoi fedeli mostrarono talora di saper vivere a somiglianza d'angioli, anco quando la santità delle nozze contratte avrebbe lor consentita ogni soddisfazione lecita ad uomini.

Mi fermai a racconti che precedono, intesi di preferenza a dimostrare onorata una sola delle cristiane virtù, eppero tale virtù che riassume ogni altra: nel semplice fatto della castità praticata ed ammirata, io intravedo tutta intera la fivoluzione evangelica. Senza dubbio, scrive l'illustre Fauriel nella sua Gallia Meridionale, sarannosi potuti rinvenre tra le genti rimase ligie al paganesimo uomini di costumi puri, e d'alto cuore; ma egli e fatto positivo che le più elette virtù della società gallo romana erano virtù cristiane; nel Cristianesimo si erano ritemprate le anime destinate a rappresentare a begli aspetti della umana natura

La Chiesa si ando ordinando nelle Gallie affatto indipendente dal governo civile: dal punto chè un banditore del Vangelo era riuscito a procacciarsi seguaci, imponea le mani su coloro che gli venivan designati dal voto pubblico, ordinandoli sacerdoti e diaconi: e la elezione de successori effettuavasi a voce di popolo: così furon aci clamati Ambrogio a Milano, Martino a Tours, Agostino ad Ippona: voglionsi veder descritte nell'epistole di San Sidonio le tumultuose ragunanze, alle quali era chiamato egli stesso per determinare la scelta della moltitudine, a quel modo che nella infanzia delle repubbliche greche, il popolo, stanco delle intestine procelle, mandava a cercare un Savio straniero, che venisse a consigliarlo e dargli leggi; erano fogge inordinate, ma feconde di libertà, spettavano alla manifestazione del diritto populare d'intervenire nelle bisogne dello Stato: in seguito quel dritto su regolarizzato, ed esercitato con saggezza, e legalità sino all'undecimo secolo, epoca in cui, per la controversia delle investiture, la podesta laicale andò esclusa dalla collazione dei benefizii ecclesiastici, lo che si tirò dietro la esclusione anco del popolo, caduto in assoluta dipendenza de' feudatarii: a que' di la elezione divento prerogativa del clerò. indi, quanto a'vescovi, se l'arrogarono i principi.

La circoscrizione cristiana imfito la imperiale romana: ogni sede di protonsole, o governator di provincia, ebbe un vescovo metropolita; le città secondarie diventarono stanza di vescovi, e i pagi; o borgate, di sacerdoti; e tutto questo si trovo fatto naturalmente, per mero effetto della forza delle cose. I primi missionarii movendo attacco alle città maggiori, indi alle minori, era uopo che lor costituzioni amministrative seguissero quell'ordine; e la Chiesa trovavasi ordinata nella sua vasta e forte unità prima d'aversi un esistenza officiale; o che gl'imperatori pensassero valersene come di stromento politico. Un corpo di dommi rivelati, invariabili, destinati a traversare i secoli, deve evidentemente, per serbarsi puro e intatto, venire custodito da una podestà in cui si concentino tutti i gradi della gerarchia destinata a insegnare, a commentare

que' dommi; ogni Chiesa che tende a diventare nazionale, si avvia ad essere scismatica: eppertanto, sin dalla origine, questo principio di unità e di filiazione sacerdotale fu un bisogno del Cristiane-simo: il fedele si rannodava al Sacerdote, questo al vescovo, e il vescovo à Concilii ed al Papa. La Chiesa, scrive Chateaubriand, si costitui in monarchia, e la comunità cristiana in repubblica: egni cosa era obbedienza, e distinzion di rango nella prima; ogni cosa era libertà ed uguaglianza nella seconda: da ciò la duplice influenza del clero, che, da una parte, affacevasi ai grandi per le sue dottrine di subordinazione, dall'altra soddisfaceva i piccoli per le sue teoririche d'indipendenza; da ciò altresi quel linguaggio contraddittorio sanza cessare d'essere sincero: il Sacerdote ena a corte il tribuno della repubblica cristiana; era in piazza il rappresentante della moparchia ecclesiastica.

Le 'prime ragunanze de' fedeli (ecclesia) si tennero in boschi, cemeterii, catacombe, o nelle case de neofiti: sotto Costantino delubri e basilielle si ridussero ad uso del nuovo culto; ma non bastarono all' uopo; e i Cristiani ricorsero allora, per soddisfare i bisogni imperiosi della lor religione, all'arte mistica e teocratica, venuta, come il Messia, d'Oriente; arte di marmi e musaici, grandiosa nelle sculture, inesauribile negli ornati, ritraente splendore dall' oro e dalla pittura; arte spirituale come il Cristianesimo: l'architettura cristiana, come quanto altro si collego a culto, assumette fin da principio forme tradizionali e simboliche, non comprese che dagl'iniziati: troviam sovente nei Padri de primi secoli espressioni velate, misteriòse, che accennano a sagramenti, o ad offizii liturgici: norunt fideles, sanno, i fedeli son le parole con cui sogliono designare ciò di cui non si arrischiano parlare apertamente, ma che sanno dover essere comprese da ogni seguace del Vangelo; e si fu appunto questo fare misterioso che intinse di magia i convegni dei primi fedeli agli occhi de' pagani.

Gregorio di Tours e Sidonio lasciaronci descrizione di talune delle più nobili chiese erette al loro tempo nelle Gallie: in onor di Potino, di Blandina e degli altri Martiri lor compagni, i Lionesi costruirono una basilica miræ magnitudinis: Briccio, successore di San Martino innalzo sulla tomba di questo il santuario divenuto in breve il più rinomato di Francia: l'affluenza vi fu tale che Perpetuo, vescovo di Tours nel, 460, dovette riedificarlo lungo 160 piedi, 60 largo e 48

alto, con cinquanta finestre, e quarant' una colonne (1): Namazio vescovo degli Alverni alzo una splendida chiesa in obore di Sant' Antemiò, suo predecessore (lo Spagnuolo di cui narrai testè che rinunzio alla fidanzata e alla patria per rimanersi con Nepoziano); ed ebbe forma elegante di croce latina: la sposa di Namazio, divenutale sorella al modo che dianzi avvertimmo, avendo commesso a dipintori quadri che avessero a decorare il sagro monumento, costumava sedere accanto ad essi, leggendo ad alta voce le antiche storie da cui doveano cavare suggetto a' loro affreschi; contemporaneamente Euformio fondava ad Autun la basilica di S. Sinforiano, e Paziente a Lione quella di Santo Stefano, ambo descritte e celebrate da Sidonio.

Ciascuna chiesa aveva attigua una scuola ove insegnavansi i rudimenti della Religione a catecumeni e la teologia agli aspiranti al sacerdozio; ma furon istituti che non resisterono al terrore ed ai saccheggi de Barbari; il sagro germe del sapere ricoverò ne romitorii, nei chiostri, e vi trovò asile durante la procella. Avanti il chiudersi del secolo quarte non riscontriamo cenobii regolarmente ordinati nelle Gallie, bensì celle di romiti, e spechi abitati da santi anacoreti.

(1) Racconta Sidonto che Perpetuo lo prego di scrivere un qualche distico da scolpire sulla parete della sua chiesa - e su assunto che mi spavento, ma sorse che la poverta del mio epigramma gradira in mezzo a sante dovizie ; e d'altronde come ristatarmi ad addedira ad un amico le cui preghiere mi son comandi? escoti la mia elegia qual che ella è; porgile di grazia sa mano perche zoppica sorte

Martini corpus, totis venerabile terris In quo post vitæ tempora vivit honor, Texerat hic primum plebejo machina cultu, Quæ confessori non erat equa suo; Nec desistebat cives onerare pudore Gioria magna Viri, gratia parva loci. Antistes sed qui humeratur sextus ab ipso Longam Perpetuus sustulit invidiam; Internum removens modici penetrale sacelli, Duplaque tecta levans exteriore domo. Creveruntque, simul valido tribuente patrono, In spatiis ædes, conditor in meritis: Quæ Salamoniaco potis est confligere templo. Septima quæ mundo fabrica mira fuit: . Nam gemmis, auro, argento si spleuduit illud. Istud transgreditur cuncta metalla fide: Dumque venit Christus, populos qui suscitat omnes Perpetuo durent culmina Perpetui.

La solitudine su sempre un de bisogni del Cristianesimo: l'anima aggrandita dalla Fede trova si poco quaggiù valevole d'esser amato, che aspira, lunge da ogni dissipazione pericolosa, e menzognera letizia, a prevenire coll'elevazioni del suo meditare le beatitudini del Cielo. E lo spettacolo che presentava il mondo rinvigoriva questo sentire familiare in ogni tempo, anco nel nostro, a tante. menti contemplative: il Cristianesimo passando dalle catacombe al trono, si era spoglio dell' aureola della persecuzione; e le investigazioni teologiche aveano ricinta d'un velo la sua semplieità primitiva : la Réligione alla corte de Cesari, e sugli scanni vescovili fu talora maschera d'ipocriti, merito apparente d'ambiziosi: allora la società puramente cristiana si restrinse ad isolamento, quasi famiglia destinata a conservare la purità della primordiale apostolica: oltreche il mondo era si malinconico, l'orizzonte si bujo, il terreno si vacillante! A settentrione, a mezzodi uomini dall' aspetto truce, dat fare strano stanziavano vincitori; principi impotenti cercavano rifugio, nel despotismo militare; e i popoli succumbevano ai balzelli, alle sciagure... chi stupirà che deserti e chiostri si popolassero nel quarto secolo in Oriente, nel quinto in Occidente? I Cenobiti Orientali intesero da vantaggio alla vita contemplativa e studiosa; gli Occidentali all' operosa ed apostolica: l'abazia di S. Vittore a Marsiglia, e la scuola di Lirino, che furon le glorie di quella età, diventarono semenzajo di Santi; nominare Ilario, e Cesario d'Arles. Vincenzo, ed Eucherió di Lione, Salviano, Cassiano, Principio, Fausto, gli è additare taluno degli astri maggiori di quella magnifica costellazione. Certo chi, trascorrendo la baja d'Antibo, si vede innanzi tra le onde Lirino, è lunge dal figurarsi che quell'isolotto sia stato un faro così lúminoso e salutare al Cristianesimo nelle Gallie! . Sant' Onorato, fondatore del chiostro di Lirino, nacque a Tours di famiglia consolare; a vent'anni, in compagnia del fratello Venanzio, si associo ad un pio visitatore de romitorii della Grecia; e, reduce di la, si ritrasse a vivere solingo nell'isola, per lui cresciuta. indi famosa, a que di non abitata che da vipere. Lirino in breve si popolo di romiti; e la cella d'Onorato si tramuto in vasto monistero.

Il più celebre de figli spirituali di Sant' Onorato fu Cassiano, che, nato verso la metà del secolo quarto in riva al Mar Nero, e venuto a passare gli ultimi anni di sua vita a Marsiglia, vi fondo (presso lo speco ov era tradizione ch' avesse abitato santa Maria Maddalena

profuga di Palestina) l'abazia di San Vittore, è detto i due celebri trattati delle Conferenze e delle Istituzioni.

S. Martino imitando in Occidente ciò che S. Harione e S. Pacomio avean operato in Siria ed in Egitto, era stato eloquente più coll' esempio che colla parola o gli scritti : il seme da lui gettato avea germogliato si rigoglioso che bisognava nei crescenti cenobii delle Gallie (come poco prima era occorso in que' di Palestina) provvedere a coordinate in sistema uniforme le pratiche sin allora libere del viver ascetica: Dov'era possibile studiare le basi, le forme, le applicazioni del Cenobitismo meglio che nei paesi che lo avevano visto nascere, e lo accoglievano fiorente? Cassiano, a cui parlava alto in cuore quella vocazione, mosse a visitare le solitudini e i cenobii dell' Oriente; primamente Betlemme, ove i Religiosi che lo ricettarono, temendo per lui le seduzioni della Tebaide, secengli giurare che tornerebbe: doveano essere pur gagliarde per le auime pie le attrattive del vivere romitico; dovea ben andare fornita d'alta filosofia, e di zelo illuminato la mente di que' Monaci di Betlemme! sarebbe lor incresciuto che l'illustre Pellegrino, venuto da lontano per tesoreggiare profittevoli nozioni a pro della sua patria adottiva, datosi vinto ad un quietismo quantunque santo, si fosse indotto a vivere nel deserto; aspettavansi da hi miglior servigio alla Religione, e più gloria resa a Dio da un operoso rimescolarsi in mezzo agli, uomini; e perciò lo costrinsero a quella solenne promessa di tornare. Mosse, pertanto, Cassiano alacremente a cercare in Egitto gl'insegnamenti della novella sapienza, al modo, che, sette secoli prima, Platone si er avviato a quelle medesime contrade per cercarvi gli oracoli della sapienza antica. Col sacco sulle spalle e col bastone in mano si addentro nel deserto, ovunque accolto con amore dai Solitarii, domandando lor sempre d'essere guidato più oltre, e sempré attirato oltre dalla fama di un qualche romito, di un qualch'eremo: giunto in riva all'Eritreo memorò incresciosamente la promessa fatta ai fratelli di Betlemme, costretto per mantenerla di togliersi a quelle dimore del silenzio e della pacc: tornò come avea giurato, ma, per ricondursi al deserto; e vi stette dieci anni; poi venne a Marsiglia, oye consacrò le sue veglie a rendere note ed imitate le pratiche sante di cui si er' invaghito in Oriente.

Il libro delle Istituzioni Monastiche va diviso in due parti; la prima pone in tuce i precetti del vivere cenobitico, corroborati da esempii che l'autore attinge, nelle reminiscenze de suoi lunghi viaggi; la seconda tratta degli otto peccati capitali (ottavo peccato veniva reputato a que di la tristezza); ne duriam fatica a comprendere come gli uomini dovessero talora soggiacere a pericolose malinconie, inducenti a disperazione od accidia: d'invidia non è memorata; però la superbia consegue doppio seggio come orgoglio e come amor proprio. Questo libro di Cassiano inizio il codice del Monachismo Occidentale, integrato poi da S. Benedetto, tutto assieme morale e poetico, che padroneggio nel Medio Evo la Letteratura e l'Arte: le mura del Camposanto Pisano, e lo Specchio della Penitenza di Passavanti, oh come parlano eloquentemente delle attrattive del deserto, e delle virtù dei Solitarii!

Nel 420 Cassiano mise fuori un secondo scritto d'alto momento: arrendendosi alle sollecitazioni de'vescovi Leonzio ed Elladio, detto le Conferenze (Collationes) da lui avute co' Solitari d'Egitto; le ultime, sette sono indiritte ai Romiti dell'isola Lirino (ad fratres in insulis Stachadibus degentes:) ivi a sant'Onorato ed a sant'Eucherio si volge con questi detti: anime elette camminano sulle vostre pedate, e durano fatica, o. amati fratelli, a tener dietro da lontano alla vostra virtù, che brilla. come faro nel mondo. Benchè inetto a scrivere cosa che valga all'uopo, mi tragge affetto a corrispondere in qualche foggia alle vostre sollecitazioni. Duelle confabulazioni intorno argomenti di religione e di morale tra Monaci che passeggiano in riva al mare, quelle vive amichevoli controversie all'ombra d'una rupe, nel fitto d'una. macchia, hannosi qualche cosa di strano, d'austero, d'attraente: simili a marinari seduti sulla spiaggia, que veterani della vita amano parlare di procelle e di scogli, per additarne i pericoli ai meno provetti che avidamente gli ascoltano, son i colloquii dell'Accademia, i dialoghi del Tuscolo cristianizzati. D'ordinario la conferenza ha luogo. appie d'una palma; la notte dà fine ai discorsi; ma i giovani non sanno dormire, tanto le cose udite commosserli; e il di seguente appena albeggia, che già son corsì ad ascoltare la continuazione degl' interrotti racconti.

La fama del chiostro di Lirino s'era fatta largo nel mondo: sant'Onorato fu strappato piangente al suo diletto eremo per sedere vescovo d'Arles, e in breve mori designando a successore il suo discepolo sant'Ilario, anch'ei cresciuto, nei silenzi dell'Isola santa, alla sapienzia ed alla virtu. Di la pure fu costretto togliersi sant'Eucherio per trasferirsi a reggere la Chiesa di Lione, autore di trattati di morale, e di lettere in uno stile elegante e concettoso sal far di quello di Seneca: avendogli un di Onorato scritto alcunche suffe tavolette. Eucherio gli disse — tu restituisti il suo mele alla cera: a Lirino S. Vincenzo, compagno d'Onorato e d'Encherio, scrisse il suo Commonitorium adversus hæreticòs che fu celebre per la poderosa confutazione che conteneva dell'eresie allora in voga e spezialmente l'arianesimo, il sabellianesimo, ed'il nestorianesimo: a Lirino s'inspirò ai sublimi scoppii della sua minacciosa eloquenza Salviano, che meritamente conseguì nome di redivivo Tertulliano.

Geniale. venerevole isoletta! io chiudo questo mio dire benedicendoti e salutandoti colle proprie parole di sant' Eucherio: « Com'è dolce la solitudine agli amatori di Diot questi silenzii hanno mirabili pungoli, che cacciano l'anima verso il Signore, e la rapiscono con ineffabili trasporti: qui non è udito romore tranne quello della voce che sale al cielo. Io considero con reverenza ogni luogo che fu dimora di Santi; ma tengomi cara spezialmente la mia Lirino, che accoglie nell'ospitaliero suo porto gli sbalestrati dalle procelle mondane, che generosa porge le sue ombre agli abbruciati dagli ardori del secolo, abbondante di fontane, vestita di vigneti, Eden a chi l'abita!.

LE LEGGENDE NEL SESTO SECOLO.

Lo Storico del Pensiero in toccare a'tempi che precedettero Carlo Magno, e scovrirvi ogni immaginazione signoreggiata dalle leggende, ch'è dire dal racconto delle vite de Santi, qua e là aggraziate di concetti ed ornamenti poetici e allegorici, dee di necessità ferniarsi a considerare questo genialissimo fiore sbucciato tra'ruderi e le tempeste, lieto d'aver a benedire la Provvidenza, che piacquesi, nell'ottenebramento in cui era caduto l'Occidente; suscitare questa maniera d'immaginose e sante Lettere, la più atta a commuovere anime accerchiate da barbarie, la più acconcia a chiarire la bontà paterna di Dio, che frange con modi imprevisti, a pro dei miseri che più ne bisognano, il pane celestiale della sua sapienza.

Qui noi ci pensiamo dar seguito a quanto dianzi esponemmo in dire del ciclo degli apocrifi; ella si fu una pia tendenza medesima, una consimil intima simpatia, è quella che rese accetta a' fedeli dei primi secoli cristiani ogni tradizione relativa a'fatti, e detti così del Redentore e della divina sua Madre, come degli Apostoli ed altri personaggi Evangelici; e quella che a' credenti de' secoli successivi fe' benvenute e preziose le narrative riferentisi a'Santi ch'erano stati o i primi banditori del Cristianesimo nel loro paese, od i pastori e benefattori delle precedenti generazioni; giace riposto in cuore, non meno d'ogni uomo preso isolatamente, che delle generazioni considerate a fascio, un seme nobilissimo di riconoscenza; che vuol ricambiati, almeno di commemorazioni affettuose; i ricevuti benefizii; qual mera-

viglia che gli uomini semplici dell'era barbara ponessero tuttaquanta la poesia, di cui la lor anima era capace ad intessere una corona di lodi e benedizioni al nome amato ed alla ricordanza venerata degli antichi maestri e padri della lor gente? Avito, Ennodio, Cesario, Gregorio di Tours ci fecer uditi gli accenti supremi delle Lettere Latine, quali erano state trasmesse dagli avi romani; eloquenza, storia, poesia dopo di essi non dierono più segno di vita; da mezzo il silenzio universale niuna voce si elevo, tranne quella de narratori di vite di Santi, con greca voce detti agiografi: guai se anco quella voce fosse mancata! gli Occidentali sarebbon iti per ignoranza e rozzezza accosto alle belve. L'alleanza, che, viventi Sidonio e Fortunato, continuava a sussistere fra le credenze cristiane come fondo e le memorie pagane come forma, fu susseguita da totale divorzio, e la fabtasia popolare, che ha sempre mestieri di pascolo, sperimentando spente le tradizioni, dell'antichità, non tardo ad avidamente cercare le cristiane: le contenute ne due Testamenti mal sapevano contentaria, perchè, oltre, allo avere il ciclo degli apocrifi già esaurito il campo, quelle carte si presentavano circondate da troppa reverenza per osare di modificarle vestendole di poesia; onde fu d'uopo ricorrere ad una nuova maniera di componimenti, che colmasse il vuoto. Poesia, storia, romanzo furono in ogni tempo trastulli indispensabili alla fantasia dell'uomo; quando essi mancaronle, tosto diede opera a rimpiazzarli: ha bisogno di pascersi del passato, raccontare e udir raccontare, e far tesoro di narrative che soddisfino a que' due suoi istinti indestruttibili curiosità e simpatia. Le leggende non nacquero co' Barbari, bensì prevalsero a dominare ne'secoli tenebrosi, che tennero dietro alle invasioni.

Ne solamente furono raccontate, indi scritte; ma venivano lette in pubblico, da che ritrassero il nome; ed avendosi a suggetto ordinario miracoli e vite di Santi, sponevansi nei di festivi dai pergami a trattenimento ed edificazione dei Fedeli: andarono debitrici di attrattiva ed autorità alla dipintura della sublime moralità di cui si trovavano gentilmente animate; contenevano scene toccanti del vivere
contemporaneo, che con palesare continuo l'intervento diretto della
Provvidenza, effrivano un largo campo di pensieri consolanti ad uomini gravati d'ogni calamità: che cosa ne sarebbe avvenuto delle
turbe se non si fossero confortate con racconti che le sollevavano
dalle miserie della terra alle promissioni del Cielo? trovavansi alla
vigilia d'una invasione, oppur soffrivano di pestilenza, di carestia.

ecco udivano che una fiamma er apparsa intorno quel sacrario, su quella tomba, e la riguardavano come presagio di liberazione vicina; un Santo erasi mostrato sfolgorante a duce barbaro intimandogli d'essere mite; un Santo avea disarmata la ferocia di ladroni: come ci avevan asili ne quai ricoveravano a salvamento i proscritti, così le leggende presentavano un asilo all'anime esterrefatte o ree; ne solamente fornivano trattenimento allo spirito, ma anche alimento alla Fede.

Le vité de Santi di quella età comprendono d'ordinario due parti distinte, una comune, l'altra individuale: il Santo ha in giovinezza una visione rivelatrice; cresciuto in anni e virtu, esorcizza, profetegria, risana infermi, converte peccatori: avvisato del suo prossimo fine da una visione, trapassa serenamente; e tosto miracoli rendono celebre e visitato il suo sepolero; questi ponno qualificarsi gli élémenti comuni delle leggende; e, senz'attribuir loro un'importanza soverchia (san Bernardo e san Tomaso d'Aquino ce ne dissuadono) ben possiamo dire che in quell'ovvio maraviglioso si accogliea molto di vero, con tradurre nel linguaggio della immaginazione ciò ch'era storicamente aecaduto: era, per esempio, falsità dire che gli annunziatori ai Barbari della barola evangelica, i rivelatori agl'infedeli della luce cristiana, avean aperto gli orecchi a'sordi, e gli occhi a'cechi ? Era menzogna affermare, che coloro ai quali riusci aquetare in cuori agitati o fieri le passioni più impetuose, ne aveane banditi i demonii? Chi, raccontava di san Medardo, che i ceppi dei prigionieri si spezzarono al toccó della sua mano, o che san Gallo cacció dalla caverna che si elesse a dimora una formidabile belva con un segno di croce, non asserivano il vero, anco nel senso allegorico? Il Cristianesimo di cui S. Medardo er apostolo, frangeva, infatti, le catene della schiavitù; e le foreste elvetiche, popolate da fiere, si tramutaron infatti, mercè le predicazioni incivilitrici di S. Gallo, in dimorad'uomini socievoli: in questi due căsi diremo che la storia pote vestirsi d'un trasparente e gentil velo di poesia: non è ch'io intenda qui menomamente invalidare la credenza nei miracoli, quai si trovano riseriti nelle vite dei Santi teste memorati; solo mi piace chiarire come, anche non ammettendoli che in qualità di allegorie, non sarebberò, pel nobile verò che adombrano, manco onorevoli al Cristianesimo.

Oltre questo comun fondo di maraviglioso ci ha nelle leggende una parte individuale, e propriamente biografica: qui la varità è infinita:

cadaun Santo rappresenta il vivere del suo tempo; i suoi diportamenti sono la espressione del sentire, del pensare del secolo; e così la leggenda supplisce alla storia.

Impregnate della idea della immortalità le leggende non si chiudevano al morire de lor protagonisti: si dilungavano ad una specie di appendice consecrata a serbare memoria dei miracoli operati sull'urna del Santo, e le sue apparizioni, e i prodigii che accompagnarono il ritrovamento e la traslazione delle sue relique.

Le visioni, altra scaturigine feconda di leggende, non furone sempre reali; talvolta si generarono in quello stato che fisiologica mente dicesi catalettico, durante il quale le sensazioni e le percezioni acquistan uno sylluppo, i cui limiti sono peranco ignoti alla scienza, e questo stato ben pote originare, talora, allucinazioni: a Montecassino l'adolescente Alberico, dopo tre giorni di letargia, tornato in se, descrisse minutamente il viaggio che la sua anima aveva fattò a traverso il paradiso, il purgatorio e lo inferno: era egli talmente certo di quanto narrava, che s'indusse, in conseguenza di ciò, a vita di austera penitenza. Di consimili visioni ci hanno assai esempii nel medio evo, come altresi di somiglianti peregrinazioni fantastiche, le quali appianarono la via agli-stupendi concetti dell'Alighieri: la tradizion leggendaria gli presto la prima idea di quella sua fantastica migrazione, che, bisognosa d'immensi spazii, abbraccia cielo ed inferno; e poiche il Poeta se ne impossesso scendendo di cerchia in cerchia, salendo di sfera in sfera, ben ei pote fare che il mondo invisibile diventasse teatro del visibile, ed evocò su quella scena senza confini tutti i personaggi della sua e delle anteriori età.

Dal ciclo degli apocrifi in fuori, le leggende nei primi secoli cristiani giacquersi in seggio oscuro nel campo immenso delle Lettere trasformate: ben furono allora descritte scene di martirii, vite di Romiti; nel racconto delle prime trascriveansi gl'interrogatorii delle gloriose vittime senza comentarii e giunte; ne manco semplici eran le seconde, le quai niun rinomato scrittore detto avanti S. Gerolamo nel quarto secolo, è nel quinto Sulpizio Severo, biografo di S. Martino; e si fu appunto S. Martino, che, con fondare nelle Gallie il Monachismo, diede indirettamente opera che vi fiorisser anco le leggende, che son propriamente poesia dei chiostri; epperciò le sue fasi collegansi strettamente con quelle del vivere cenobitico.

Avvenne nel sesto secolo il trappasso dalla civiltà antica ad una barbarie in seno a cui non sorvisse altrà coltura tranne la necessariamente compagna dell'insegnamento cristiano. Ciò che può avvertirsi in fatto di storia e di poesia, segnalando l'intervallo che separa Ennodio da Gregorio di Tours, ci accade riscontrario anco nelle leggende; corrono cioè tra le leggende della fine del quinto secolo, e quelle di cento anni dopo, la differenza propria di due epoche, nella prima delle quali sussistono reliquie di Lettere pagane a fianco e come a dispetto del Cristianesimo, e nella seconda il Cristianesimo è solo in presenza della barbarie.

Egli è pertanto nel secolo sesto che le leggende assumono il carattere ingenuo che lor appartiene, e si separano da ogni colleganza straniera: le generali calamità sonosi aggravate, facendo sempre più sentito il bisogno di conforti e rimedii; l'ozio de chiostri che cessarono d'essere scuola letteraria, e la immaginazione scossa da frequenti luttuose catastrofi, somministrano alle leggende, e ne ritraggono continui alimenti; i racconti di miracoli vengono sostituiti agli argomenti teologici, diventano la più ovvia dimostrazione delle verità religiose, la sola accessibile alla grossolana intelligenza de Barbari. S. Gregorio Magno esòrdendo a' suoi Dialoghi dichiara che fara precipuamente tesoro di miracoli, siccome quelli che valgono se vratutto a persuadere a que' giorni.

Piace osservare come in taluna delle leggende del sesto secolo la idolatria venga posta in iscena per essere vinta dal Cristianesimo personificato ne protagonisti di quelle; tra le più barbare di stile, e per conseguenza le più sciolte di qualsia influsso letterario, vuolsi accennare la vita di S. Sansone. Traversava egli un gran bosco allorquando s' imbatté in una spezie di Sibilla, che, sempre solinga, errava per la macchia inseguendo furiosa chiunque incontrava: essa. percosse d'un colpo mortale un dei compagni del Santo, il quale ghermitala — chi se' tu, sinistro fantasma? le disse — ed ella: son Teomaca (nemica di Dio), rispose; la mia razza fu sempre prevaricatrice; qui vivo omai sola superstite de' miei; ma in foreste più addentro ho madre e suore. — Saprestu restituire in vita il percosso da te, o almeno provvedere che la sua anima immortale sia salva ? - Son inetta a fare checche di bene; da che nacqui fui esercitata a mai fare: - Ed io imploro l'Onnipotente che si renda quindinnanzi inetta anco a mal fare. - Teomaca, mandato orribile strido, d'un tratto spirò. Ecco come i fantasmi della demonologia germanica e druidica ssumavano dinanzi il Cristianesimo: son essi qui rassigurati nella orribil nemica di Dio personificazione di quanto ci

avea d'incorreggibile paganesimo nella fantasia de Barbari, il quale, come la paurosa Sibilla dovette soccumbére, è anccumbette al suono della parola evangelica.

.Questa foresta abitata da Teomaca, e l'altra più interiore ove dimorano la madre e le suore della Sibilla, mi tornano alla memoria alcuni stupendi versi di Lucano: ei che s'avea sangue celtico nelle vene, e a cui le Gallie, teatro di molta parte della sua Fàrsaglia, erano note, pose nel libro III un brano d'una tinta fantastica e' scura, affatto straniera al fare della Musa Latina; consiste nella descriziene d'un bosco druidico. « - Sagro e inviolato era il macchione da secoli: gl'intralciati rami'v'imprigionavano l'aer tenebroso, é addensavano l'ombre per quelle profondità senza sole: gli agresti Pani. i Silvani re de boschi, le Ninse non abitavan colà, bensì numi e riti barbari presiedeanyi ad orrendi olocausti; ogni albero vi bebbe umano sangue: i volatori ripugnavano posarsi su que rami, i quadrupedi accovacciarsi nello spessore di quelle macchie: il vento non isquassò mai quella selva, ne la solco la folgore: strauo orrore v'occupa gli alberi immobili e muti; negra acqua serpeggia in mille rivoli; tronchi rozzamente tagliati vi simulano l'effigie degli Dei; la loro deformità, e la pallidezza de putridi ceppi spaventano; formidabili vi appariscono quelle delta di cui sono ignote le figure; tu tremi al loro cospetto, anco plu perchè le ignori. È narrato che spesso la terra va scossa, e muggiscono le profonde caverne; i tropchi si curvano, e si raddrizzan, di subito; la foresta fiammeggia, come per incendio senza consumarsi, e draghi guizzano pe rami e gli abbracciano: la religione rende inaccessibile a popoli quella selva; l'hanno sacra a' lor Numi; allorche Febo tocca all'apogeo della sua corsa, o buja notte occupa il cielo, il sacerdote penetra per entroquelle ombre, pavido d'incontrarvi il suo' Dio. > — Ecco descrizione stupenda che non ei saremmo aspettata dall'ampolloso e freddo Cantore della Farsaglia. Ci parve bello mettere a riscontro la foresta di Lucano, e quella della leggenda di S. Sansone, ambo druidiche, e somigliantissime, nella prima delle quali Cesare stava per portare la purificazione della scure, e il Missionario quella della Croce. nella seconda.

Le selve druidiche delle leggende angle, galle, germane, eran ordinario campo di battaglia fra gli spiriti infernali e i banditori del Vangele talora in cambio di demoni, pingevanle abitate da uomini perversi; cui diabolico furore animava. Allorche Sequano

Dandolo. .

(i Francesi lo nominano S. Seine') si reputò sufficientemente istrutto ne' dommi, e nelle regole monastiche si pose in cerca d'un site acconcio a fondare un chiostro: un suo parente gli disse - io l'ho; ma gli abitanti d'intorno menano vita bestiale, e niuno può condurvisi che non si faccia scortare da soldati. - Il beato Sequano rispose: - mostrami questo tuo sito; che se divina ispirazione mi move, ben la fierezza di coloro si convertirà in mansuetudine di colombe. - Presi molti compagni ne vennero al luogo indicato, ch' era un fitto d'alberi le cui cime parevan toccare il cielo: esitavano come internarvisi, quando scorsero un viot-·tolo tortuoso, talmente stretto e spinoso, ch'era fatica avanzarvisi; eppertanto con grandi stenti, e lacerata ogni veste, giunsero nel cuore della macchia, e vi scoversero l'ingresso d'una caverna, ostrutto da sassi e rovi, si buja che le stesse fiere dovean abborrirla: quella era la spelonca de ladroni, e degli spiriti · immondi. Sequano piego il ginocchio sulla bocca dell'antro è si volse al Signore con questa orazione: — Ti arrendi a' miei voti, Tu da cui agni bene deriva, senza del quale sono superflui tutti gli sforzi dell'umana fralezza: se a te piace ch' io stanzii in questa solitudine, me lo fa conoscere: - poi benédisse il sito, è vi praticò una cella. La fama della sua venuta chiamo a lui i ladroni, i quai a poco a poco da lupi si convertiron in agnelli, onde chi era stato cagion di terrore; fu in appresso dispensiero di benefizii, e la stanza dei demoni e dei masnadieri si tramuto in dimora d'innocenza e di pace. - Non ci penseremmo noi leggere qui il racconto d'una colonizzazione praticata nel centro di vergini foreste americane per opera d'un qualche pio missionario convertitore di selvagge tribu, toccanti avventure modestamente scritte negli annali della Propagazione della Fede?

S. Gregorio di Tours non fu solamente scrittore di storia; ma, in apposito libro, largo spositore di leggende; ed anco sotto questo altro punto di vista, ci chiarisce avvenuto il divorzio tra le Lettere Latine e la barbarie, avverte nella prefazione che non le fole poetiche, o le disquisizioni filosofiche dennosi amare; sibbene le verità evangeliche: taluno de suoi racconti si aggrazia di rara gentilezza; il corpo di Santa Eulalia, abbandonato spoglio d'ogni vestimento, fu coperto di neve, che, dice Gregorio, a foggia di candida tunica fioccò dal cielo a velare le forme leggiadre della Vergine inanimata.

Percorremmo rapidamente le fasi delle leggende fino al chiudersi

del sesto secolo prima d'innoltrarci a considerarle in età posteriore, dichiariam di volo quai fossero state sin allora anche le fasi della santità, mostrando cioè, come a ciascuna età corrispondesse un tipo speciale di virtù cristiana.

Primi Santi, dopo gli Apostoli, del Cristianesimo nascente i Martiri costituirono co' lor fatti eroici direi come l'epopea della Letteratura leggendaria: dopo i Martiri che combattono e vincono in campo aperto il Paganesimo, vengon Anacoreti e Cenobiti che si separano dalla società, e muovon guerra a se stessi, altra famiglia di Santi che genera un ordine intero di biografie leggendarie, distinte per qualità proprie, e che noverano scrittori illustri come S. Gerolamo, Cassiano: alla vita contemplativa sta accanto l'attiva; niun santo Romito (dagli scesi dalle rupi della Siria per deprecare da Teodosio il perdono d'Antiochia, a Telemaco uscito dalla grotta per comandar fine colla sua morte alle inique tenzoni gladiatorie), esito mai d'abbandonar l'eremo, ogniqualvolta bisognò affrontare gli uomini per beneficarli: a' Solitarii collochiamo presso i grandi Vescovi, ed anche intorno a venerandi capi di questi le leggende tesserono brillanti aureole: principe di questa maniera di scritti vedemmo essere stato S. Sulpizio Severo nella sua biografia di S. Martino primo vescovo di Tours. Anco gl'influssi del sapere valsero a crescer fama alla santità; S. Sidonio Apollinare e S. Fortunato, ultimi scrittori d'un qualche grido nelle Gallie, supremi rappresentanti delle Lettere antiche in paese che s'innabissava rapidamente nella barbarie, ritrassero parte della lor fama da versi che dettarono. Col sorvenire, delle tribù settentrionali ecco novelle generazioni di Santi, i magnanimi che si fecero scudo ai popoli spaventati, e comandarono clemenza a feroci invasori; Genovieffa pastorella che salvo il cuor delle Gallie dalle devastazioni unne; Leone il Grande che trattenne Attila dallo ayanzarsi ad eccidio di Roma; S. Germano che supplicò il re degli Alani di pace, e scorgendolo ritroso, lo sprido, e afferratone il destriero pel morso, gl'intimo di fermarsi, e quei soprafsato da tema insolita, obbedì: que Barbari doveano, insatti, stupire. di vegliardi inermi che lor contrastavano il passo: l'eccesso medesimo di tal audacia ben potè conquiderli, e tirarli a figurarsi che una qualche potenza invisibile proteggesse quella coraggiosa fiacchezza:

S. Germano vescovo di Parigi; di cui scrivemmo teste il nome, er'amantissimo di riscattare schiavi: — quando non avea più denari sedea tristo, annuvolato; ma non appena gli giungevan sussidii che

rasserenato sclamava — sien grazie a Dio che mi forni modo di soddisfare la mia passione, — e tosto al dire tenea dietro il fare, e tanto allora le rughe della sua fronte si appianavano, e gli siavillava di allegrezza di viso, è procedeva con passo leggiero, è gli piovean dalle labbra motti briosi, che sarebbesi detto, anziche riscattare altrui, accingersi egli a liberare, sè stesso. — Ove mai la carità evangelica fu praticata e pinta con più forza, semplicità e verità?

SANTA RADEGONDA E SAN FORTUNATO.

Châteubriand scrisse: il mondo moderno è cominciale appie della Croce. Faro nelle procelle, immota in mezzo all'universale commovimento, incolume tra la comune rovina, la Croce vide passare al suo piè ogni ambizione, ogni gloria, ogni vanità d'uomo, e raccolse pietosa le reliquie del naufragio : a riparo della sua ombra, nell'atmosfera di carità che incessantemente la circonda, ed è la sola che sia vitale così ai popoli come agli individui, si andò costituendo quella gagliarda unità religiosa, da cui è scaturita, alla sua volta, la vigorosa unità morale, ch' è base d'ogni società.

La società romana o direm imperiale, somigliava cadavere tuttavia ritto in piè: bastò che i Barbari in passando toccasserlo, per farlo cadere sfasciato; allora appari l'azione della Provvidenza: quando tutto pareva inabbissarsi in una spaventosa confusione, un alito misterioso s'infiltro nelle anime, a disvilupparvi un idea piena d'uh'autorità segreta, la qual riusci a rincorare i vinti, ad imporre agli oppressori il freno che rattiene, o almeno il rimorso che e stiga e corregge; quell' idea, quell' autorità si nuove ed arcane, non seppero venire ned affrontate impunemente, ned invocate vanamente; mercè loro la francische, e le framee de' figli del Settentrione si spezzarono al tocco del pastorale de' successori degli Apostoli. Le vite de' Santi ai giorni più buj delle invasioni barbariche svelgono mirabilmente il quadro di questo lavorio stupendo, di queste lotte incessanti, e ci presentano il pensiero cristiano in azione.

Una donna fu l'òrgano di rigenerazione al Popolo che conseguititolo di primogenio della Chiesa; il Cristianesimo sedette sul trono de' Franchi con Clotilde; Radegonda continuo l'impresa iniziata dallo zelo coraggioso e ardente di quella, con una espressione più marcata d'amore e dolcezza; femmine ugualmente ammirabili e sante la Suocera e la Nuora, succedute un'all'altra sullo stesso trono, colla missione provvidenziale di costituir l'Occidente ad una ortodossia non più peritura.

Figlia di Bertario re dei Turingii, e sola superstite della sua gente sterminata da Clótario re dei Franchi figlio di Clodoveo, Radegonda cadde, che avea dieci anni, in podestà del feroce vincitore; il qual, tocco della sua bellezza infantile, provvide che venisse educata al miglior modo che comportavano i tempi; ond'è che le Sante Scritture, le vite dei Santi, e i Padri latini, anco greci, diventaronle familiari; la sua immaginazione si accese a que racconti di pugne e martirii; le tragedie domestiche aveanla di buon'ora iniziata ai misterii del dolore; ed ebbesi a precipuo conforto e trattenimento della vita ritirata, nelle ore che lo studio e le pratiche di pietà lasciavanle libere, raccogliersi intorno meschinelli derelitti che nutriva, vestiva, istruiva, leta di diffondere intorno a sè la carità e la fede da cui era infiammata.

Là fanciulletta insensibilmente crebbe donzella avvenente: Clotario voll' esserle marito, egli che le aveva uccisi padre e fratelli. In tutto lo splendore della giovinezza e della beltà, associando ad una grazia piena d'innocenza e d'amabile semplicità un certo che di nobile e grande attinto nell'abitudine dei pensamenti gravi e delle solenni meditazioni, Radegonda, al suo primo apparire a corte, conquisevi l'ammirazione e l'amore di tutti: gravata d'un giogò a cui la violenza l'avea trascinata ripugnante, ma sopportandolo serena e rassegnata dal di che si era legata con un giuramento, ella seppe conservar libera la propria anima, e fu vista, in mezzo alla più turpe, grossolana, e sfacciata corrutela, intendere alla preghiera, allo studio, alle opere sante con alacrità maggiore di quella che il marito, e ogni altro intorno a lui ponevano a soddisfare ogni loro passione. Clotario si risenti di virtù che gli erano tacito ma eloquente rimprovero; la Regina fu costretta per calmarlo a temperare le manifestazioni del suo fervor religioso. Ohi se un pittore animato dallo spirito del beato Angelico, o del Domenichino, mi chiedesse il suggetto d'un quadro rappresentante un 'qualche nobile fatto di quell'èra di tenebre, lascerei che attri gli suggerisse, a splendido campo d'esercitar snoi pennelli. Maometto ch'entra vincitore alla Mecca, o Carlo Martello che sconfigge gli Arabi appie dei Pirenei, od il conte Roderico che chiama i Mori in Ispagna, o Pelagio che salva la Groce tra gli scogli dell'Asturie, o Gregorio, che disende Roma dai Lombardi, od Agostino ch' evangelizza i Britanni; per conto mio gli ragionerei di Radegonda, che, deposta ogni pompa, angiolo mandato da Dio in un secolo di ferro a sollievo degl' infelici, si toglie alla reggia furtivamente, che l'ebbro marito nol sappia; per correre all'ospizio da lei fondato ad Azzia, e circondarvisi de' meschmi che si elesse a' figli... Vorrei che l'artista nel pallore di quel volto divinamente toc; cante e bello mi facesse sentita la rassegnata mestizia della pia, costretta, a sostenere continuamente la vista, la compagnia, la dominazione di scellerati; epperò cercherei che quegli espressivi lineamenti si componessèro al celestiale sorriso della serena coscienza, e della carità soddisfatta... Gruppi di bimbi scherzosi intorno. a quella madre lor data dal Cielo, donne e vecchi in atto di guardarla e benedirla popolerebbero, nella tela da me ideata,, gli androni del chiostro; venerando Vescovo, solito accompagnar la Regina in quelle corse notturne, un guerriero appoggiato con una mano alla francisca, che rasciuga coll'altra le lagrime spremute da pietosa emozione, presterebbon eloquenti episodii al concetto principale; e amerei che la luna versasse il mite suo raggio tra phastri massicci a rischiarare quella scena di soavilà e di pace,,.

Ciò ch'io mi vo figurando che domanderei alla pittura, il pallido e toccante viso di Radegonda, mi vien porto dalla poesia: ecco versì che la mesta Regina indirigeva al cugino Amalafredo esule in Oriente: — ciascuno ha un suo special motivo di lagrime; ed io piango non solo i trapassati ma anche i superstiti; anche quando i mici occhi son secchi, e mute le mia labbra, la pena non tace nella mia anima; sta attenta se il vento è per apportarmi un qualche confortevole annunzio; ma niuna ombra de mici cari m'è apparsa... Io ti ho perduto, mio ottimo consolatore! Ti sovviène ancora di me, caro Amalafredo? o l'eccesso de guai mi cancellò dalla tua memoria? Epperò quanto non mi amusti bambina! figlio dolcissimo del fratello del padre mio! non mi tenevì tu luogo di genitori e di sorelle? Dilicatamente alzata da lerra io mi sòspendeva a tuai baci; e lagrimava in 'separarmi da 'te', ed accusava di lentezza le ore che ci divideano; dolcami vederti partire a breve corsa; ed or io mi stò in riva dell'Oceano e tu dell'Eritreo! un mondo divide

chi amava stare sempre insieme. Almeno una tua lettera venisse a visitarmt! saprei con quali geste risusciti gli avi, qual gloria riversi stti parenti... Se m'avessi qualche cosa di tuo, non mi mancheresti interò: una tua pagina inviatami si da lunge restituirebbemi una porzione del fratel mio... Di e notte il mio pensiero è teco; ti chiedo al vento della sera, alle nubi viaggiatrici del cielo... Ah se barriere savre non mi ritenessero, tu mi vedresti sorgere d'improvviso al tuo cospetto; fenderei alla tua volta i fiotti sollevati dalla procella; mi allegrerei del soffio impetuoso che mi caccerebbe verso te: che se il naviglio n'andasse franto, mi apprenderei ad una tavola, e ne verrei muotando alla tua riva; che se vi perissi, tu mi scaveresti una fossa nell'arena, ed io anderei lieta d'avermi ad onori funebri il tuo pianto...

Queste lamentazioni eloquenti della infelice sorvissuta all'eccidio di tutti i suoi per cadere in balia del loro assassino, ci palesano quai tristezze albergassero in fondo a quell'anima ardente e pura: sarebbevi stata qualche cosa al mondo capace di farle riamare la vita, se Dio gliel'avesse concessa, vo' dire le consolazioni e le cure della maternità; ma la benedizione del Cielo non iscese su quelle nozze mal appajate: Clotario da passionato amante si ando tramutando in marito indifferente; non increbbe a Radegonda il vuoto che le si ando formando intorno, tostoche i cortigiani compreserla scaduta dal favore del Re; fidando nella propria innocenza, e conservando quel predominio che la virtù esercita anco sugl'indifferenți; ella menava giorni tranquilli, quando le sovraggiunse un terribile affanno: erale rimaso un fratello, Clotario lo se metter a morte: — perchè mi arretrerò io, o Amalafredo, dinanzi la fiera ricordanza? e rifuggirò d'indicare la cagione del mio pianto? e tacerò del trucidato fratello, caduto innocente vittima del tradimento? L'infelice s' augurava raggiugnerti : tenerezza di me lo trattenne; perì per aver troppo tenuto di rattristarmi. Lieve lanugine covriva appena il suo viso... ohime ch' egli è caduto, e la sorella non pote chiuderali le pupille, ed imprimer l'ultimo bacio sulla sua bocca spirante... O padrel o madre, o fratelli! o sorelle! questo novello dolore riapre tutte le vostre tombe!...

I vincoli che la ritenevano a corte erano tutti spezzati. Radegonda disse al Re non avervi omai più posto per lei ove fumava il sangue del fratello; ed ottenutone consenso di separazione, si fe consacrar diaconessa, e si ritiro nel chiostro di Tours. Ivi da molti anni la vedova di Clodoveo, la madre dei Re Franchi, se ne vivea santamente

circondatá dalla reverenza e dall'amore dei popoli. La veneranda Clouide accolse la Nuora con un misto d'affanno e di gioja; le incresceva la nequizia del figlio; la consolava il giungere della prediletta del suo cuore: da quante lagrime non dovettero andar bagnati gli abbracciamenti di quelle due regine, di quelle due madri della Nazione de'Franchi!

Per Radegonda ritiratasi nel chiostro di Sais, che il re le avea donato, si dischiuse allora un'era di serenità e di pace: niente più le faceva intoppo ad accostarsi a Dio, unica meta de'suoi pensieri, e termine d'ogni sua aspirazione: visse in continue mortificazioni; moltiplicò gli atti di carità; curava i morbi più ributtanti, medicava le piaghe più schifose, costumava perfino, quando potea farlo senza. esser vista, abbracciare i lebbrosi col fervore stesso che avria posto in render onore a Cristo.

Sei anni erano trascorsi dacche Radegonda dimorava a Sais, allorche si trasferi ad abitare il chiostro di Poitiers, per sua cura di recente edificato.

Poitiers era città illustre ne fasti cristiani delle Gallie per essere stata patria e seggio di sant' llario, e perchè ne possedeva il sepolero: là, alla scuola del glorioso dottore. S. Martino, era llario cresciuto all'amore delle cose divine; là il ricinto monastico fondato da Radegonda occupò il pendio del colle che siede a mattina dell' antica città. Pienzio vescovo, ed Anastasio governatore secondarono la pia impresa: il cenobio magnificamente edificato consegui nome di Santa Croce, a cagione di preziosa reliquia che vi giunse trasmessa dall'imperatore Giustino: dugento vergini non tardarono a raccogliervisi sotto le direzione della santa Regina, la qual però, non volendo a se riserbata distinzione veruna, elesse abbadessa Santa Agnese, e le si presto sottomessa come l'ultima delle novizie: fe' donazione al Chiostro d'ogni suo avere, e mise più d'una fiata a contribuzione in suo favore la generosità e i rimorsi di Clotario.

Trascorse a quel modo un decennio, e volgea l'anno 559 allorche Clotario si pensò di strappare agli altari, a cui si era solennemente consacrata, quella pia ch'era stata direm piuttosto sua vittima che sua sposa. S'infins' egli 'preso da subitana devozione per S. Martino, ed annunzio, un pellegrinaggio al santuario di Tours: ma Radégonda avvertità del pericolo che le sovrastava ebbe agio di palesarlo con lettera a S. Germano vescovo di Parigi, compagno del Re in quel viaggio, supplicandolo d'interporsi, acciò Clo-

tario non la forzasse a franger suoi voti; e Germano colse il momento che il Re stava orando dipanzi la tomba di S. Martino, per richiederlo colle più pressanti istanze che rinunziasse al suo tristo divisamento, e dismettesse di girne a Poitiers: stupito, commosso, conquiso, Clotario si arrese a quella elequente intimazione; ed offerti doni magnifici al Santuario, fu visto per la prima fiata battersi il

petto, e versar lagrime di pentimento.

Dui rendesi manifesta l'autorità crescente di quella-idea cristiana. da noi dianzi accennata, la qual, impadronendosi degli uomini merce la coscienza, in mezzo al buon successo di lor delitti, ed' al trionfo delle loro passioni, afferravali, quasi lottatore invitto, e costringeva un redivivo Nerone'a cedere allo ascendente d'un sacerdote inerme, e d'una femmina lagrimosa... Dinanzi a chi mai si arretro vinto Clotario? a Germano? il Re non era tale da temer d'uomo al mondo, e già la sua mano avea grondato del sangue di vescovi... a Radegonda? ben éi n'avea prevista la opposizione, e non se ne dava pensiero... alla virtu? penso che perfino il nome ne fosse ignoto à quel tristo, che sposava due sorelle ad un tempo, scanhava il nipote, faceva strozzare il figlio, ed abbruciare la nuora... Sovra d'un'anima sissatta, perchè la virtu potesse, sare impressione, bisognàva una sanzione soyrumana, invisibile, inevitabile; e se ne senti egli sopraffatto e schiacciato dinanzi l'arca di S. Martmo al risonare delle ardite parole di S. Germano: riconoscendo, per intuizione, legittima quell'autorità minacciosa, il tiranno cadde boccone, sì umiliò e pianse...

Clotario trapassò l'anno dopo il viaggio di Tours; i suoi quattro figli favoreggiarono ed arricchiron il Chiostro abitato dalla venerabil Regina; e il più giovine d'essi Sigeberto, che le fu il meglio affezionato, per aversela avuta tenera educatrico nella infanzia, le inviò Fortunato a dimorarle presso in qualità di segretario. Era Fortunato largamente fornito di pregi nobilissimi dell'ingegno e del cuore; versato in teologia, godeasi meritamente fama di poeta à que' di non secondo a verun altro: la Regina si valse del suo zelo e della sua devozione per tutte le bisogne, talora spinose, dell'azienda claustrale, e per le corrispondenze ch'era d'uopo tenere co' principi della sua casa, co'Papi, ed anco cogli imperatori d'Oriente. Agnese e Radegonda diventarono per Fortunato un oggetto d'affettuosa ammirazione; e i suoi versi recano frequenti tracce di quel suo caldo, pio e rispettoso sentire.

Presaga del fine vicino, Radegonda provvide di assicurare durata

e prosperità al chiostro che avea fondato, scrivendo a vescovi circonvicini una lettera, che Gregorio di Tours ci ha trasmessa nella sua Storia, e la qual basterebbe a metter in luce il santo entusiasmo ed il profondo senno di chi la dettava.

Grandi calamità abbujarono il fine di quella innocente vita, ultima proya da cui doveva uscire vieppiù gloriosa. Poitiers su presa d'assalto; indiripresa con infinita strage: pestilenze, terremoti, inondazioni desolarono il regno, e la infuriata Fredegonda fu assaggiata peggiore degli stessi cataclismi di natura, allorche per suo comando S. Pretestato vescovo di Roano venne sgozzato sull'altare.... Nata nel 520, caduta in cattività nel 530, regina nel 538, entrata nel chiostro nel 544 Radegonda mori il 13 agosto 587 in mezzo al compianto delle sue figlie di Santa Croce, e ricevette gli estremi suffragi della Religione per opera di S. Gregorio di Tours, il qual chiamato a benedirne la tomba, e, vedutone il corpo giacente sulla bara, lascio scritto: — aveva in viso serbata tale una freschezza da vincere al paragone i gigli e le rose.

SAN BÉNEDETTO.

Viveva ancora il vilipeso? Augustolo prigione dell' erulo Odoacre. allorche, l'anno 480, sortiva S. Benedetto i natali d'illustre famiglia 'nella città di Norcia presso Spoleto: il padre mandavalo a Roma; ma, com' ei ne vide la ributtante corruttela, mise da canto i librine , fuggì a Subbiaco, quaranta miglia discosto, ermo vallone ove l'Anio si allarga a lago, circondato di rupi e di fitte boscaglie: si scontrò per via in un'monaco per nome Romano, e, a tutti ignoto fuorche a lui, si nascose in uno speco, e vi stette tre anni: grandi cose dobbiamo credere ch' ei pensasse e maturasse in quel ritiro, se consideriamo gli effetti che ne seguitarono. Non era intanto chi provvedesse a' suoi bisogni tranne Romano, che dimorava in un chiostro vicino, e recava all'ascoso parte del proprio cibo. Immaginatevi la cella del buon Monaco posta a ridosso d'una balza quasi inaccessibile, e giù in fondo la spelonca di S. Benedetto, d'ond' era separata per una ripa quasi a perpendicolo. Romano vi si calava aggrappandosi agli sterni ed alle radici fino ad un certo biccolo ripiano; di là con una Aunghissima fune mandava giù un cesto contenente pane; e, perchè Benedetto si accorgesse d'aver a venire a pigliarlo, era pure alla cima della fune un campanello che suonando lo avvertiva. Alla fine un buon Religioso che viveva in que contorni venne in ajuto del Solitario, e procurandogli più sicuro vitto, tolse anco Romano a tanto suo risico. Sen viveva Benedetto beato in quel ritiro, dove

crediamo che già volgesse in mente i grandi disegni, chè, condotti poscia ad effetto, reser immortale il suo nome; aveavi quanto desiderava, quiete, isolamento, agio di meditare: niun lo conosceva: accadde che alcuni pastori vedutolo da lontano erano fuggiti per lo spavento; chiaritisi dell' esser suo convennero allo speco pieni di ammirazione; con questo cessava la felicità per lui; chè diffondendosi sempre più la sua fama, certi monaci, morto il loro capo, venner a lui pregandolo che volesse succedergli: dovette arrendersi, e, cercando ridurli a gastigato vivere, tanto li suscito ad odio che risolvettero d'avvelenarlo: scoverse la trama, e senza rancore si accomiato da que tristi, e torno alla sua solitudine.

Ma ormal volersi ascondere poco valevagli; perciocchè si parlava troppo de fatti suoi, e meltissimà lui ne venivano cercando di vivere a Dio sotto la sua disciplina; onde in breve si formarono conventi a ciascun dei quali Benedetto prepose un capo di sua elezione. Moltinobili Romani gli consegnarono lor figli; ma gli sopravvennero persecuzioni che lo forzarono a mutare stànza: Capito per ultimo a Montecassino: ivi sorgeva in mezzo ad annosa foresta un delibro di Apollo a cui traevano d'ogni parte adoratori e sagrificanti. Benedetto annunzio a que l'uorviati il vero Dio, li converti, abbattè l'idolo, e su ruderi del tempio elevo un oratorio a S. Giovanni: il sito solingo gli fece invito, onde nel 529 vi fondo un chiostro, è vi die l'ultima mano alla Regola, che da lui ebbe nome; e fu poscia adottata da quasi tutti gli Ordini Monastici d'Occidente.

Di questa Regola che contò ascritti tanti Papi, Principi, Vescovi, Letterati, Cosimo de' Medici faceva si grande stima che vi studiava entro l'arte di governare: dividesi in settantadue capitoli a questo modo: nove riguardano la morale, tredici la religiono, ventinove i gastighi e la disciplina, dieci il reggimento interno, e, per ultimo, dodici altri suggetti varil. Vi si raccomanda la obbedienza passiva, l'annegazione assoluta della propria volontà; la rinunzia ad ogni proprietà; del resto, tranne che pe' novizii, non vi riscontri alcun rigore particolare, anzi è facile, mite: evvi punto che merita tutta la nostr' attenzione per l'utile grandissimo che ne, venne al genere umano; monaci d'Oriente avevano tentato mettere in onore tra compagni i lavori manuali; ma, stante la opposizione del maggior numero, la pratica non avea sortito generalmente effetto; questa grande mutazione nelle istituzioni monastiche fu opera di S. Benedetto: ecco com' egli al capo 48 costituisce obbligatorio il la-

voro manuale a sudi monaci: — l'ozio è nemico dell'anima; epperd a certi tempi si devon occupare i fratelli in qualche opera materiale. e a certi altri nella lettura delle Divine Scritture: il perche crediamo questi due tempi doversi colla seguente disposizione ordinare; cioè che da Pasqua insino alle calende di ottobre, la mattina, attendano al 'lavoro sino all'ora quarta, ed alla lettura da quarta a sesta: richiedendo la povertà del luogo che i monaci si occupino a ricogliere le biade, non ripugnino a ciò; chè allora veramente son monaci quando vivono delle fatiche delle proprie mani, come costumaron fare gli Apostoli. Tutto pertanto si faccia discretamente, e con misura per riquardo a pusillanimi: dalle calende di ottobre poi fin a Quaresima attendano alla orazione fin all'ora seconda; poi tutti fino a nona lavorino secondo che lor sarà imposto. Il carattere che S. Benedetto tratteggia dell'Abate può servire, di tipo a quanti siedono maggiorenti in comunità. - Lo abate (così leggiamo al capo. secondo) bisogna che con doppia dottrina regga suoi dipendenti; ciaé più coi fatti che colle parole dimostri ciò ch' è buono e santo. Non sia da lui nel monastero fatta differenza da persona a persona, med uno più amato dell' altro, eccetto colui che apparisce migliore. Non venga, preposto chi nacque libero a chi si è convertito essendo servo: servi liberi siam tutti una cosa stessa in Cristo: sappia ancora lo abate quanto difficile mandato assumette avendo tolto a regger anime, e servire ai costumi di molti; onde bisogna che alcuni corregga con lusinghe, altri con riprensioni, questi con suasione, quelli con minacce; a ciascuno accomodandosi secondo la qualità e l'intelletto. Nel capo quarto sta compendiata la morale del Religioso; dove, oltre i precetti comuni ad ogni Cristiano, è comandato al Monaco di non giurare, non dir parele vane, e riconciliarsi co'discordanti pria che tramonti il sole: l'orazione d'obbligo vuol essere breve, semplice, pura. Mirabil è lo spirito di carità che traspira in tutta questa regola; massimamente al capo 53, dove caldamente viene raccomandata quella virtù patriarcale che sta, si bene all'uomo socevole, la ospitalità. Tutti i forastieri che sopravvengono sien ricevuti come se fossero Cristo medesimo; imperocch' Egli è per dover dire - fui forastiero è voi mi accoglieste — e a tutti sia fatto conveniente onore: subito che. s'intenderà alcuno straniero esser giunto, se gli vada incontro da chi è primo nel chiostro, con ogni offizio di carità. Ordina quindi che gli diano il bacio di pace; e arriva persino a consentire che l'Abate,

a cagion dell'ospite, rompa il digiuno (4). Al capo 59 tratta del modo di ricevere i novizii, è delle lunghe molteplici prove a cui denno sottostare prima ch'entrino nell'Ordine. Se il richiedente d'entrare persevera, gli sia conceduto, e per alquanti giorni stia nella stanza dei forastieri; dopo abiti la cella de'novizii, e siagli deputato un religioso sperto a guadagnar le anime, il qual attenda a lui, è curi di riconoscere se di proposito cerca Dio: che s'ei promette perseveranza, passati due mesi, gli sia letta per ordine questa regola, e detto — que-

(1) Reputo che qui cada in acconcio riferire alcuni brani d'una stupenda lettera di S. Gerolamo contenente consigli che dava ad un monaco, anco per la opinione che S. Benedetto attignesse in quello scritto alcuna delle norme fondamentali della sua Regola.

— Nulla vi ha di più fesice (scrive il santo Romito di Bettemme a Rustico) del Cristiano a cut è promesso il regno dei cieli, e nello stesso tempo nulla di più laborioso, perche ogni giorno è in pericolo, nulla di più sorte perchè combatte e vince le inferno, nulla di più debole perchè talbra è superato dalla carne. Ciò dico onde sulle prime tu conosca di tentare un ardua impresa e di andare in traccia di ecceise cose. È chiaro che se i mercanti affrontano tante satiche per adunare richtezze incerte, caduche, e conservano con risico della vita que tesori che pericolando ammassarono, il seguace di Cristo dee sar molto più, egli, che, venduta ogni cosa, cerca una perla preziesissima che i tadri non gli possan rapire.

— Se vuoi essere vero monaco curati non dei beni terrestri ai quali rinunziasti, ma dell'anima. La mondezza delle vesti sia indizio di cuor candido, però un' umili tunica attesti il dispregio del secolo. Non cerchi i fomenti de' bagni colui che vuole spegnere il calore del corpò col freddo dei digiuni; ed anco i digiuni sien moderati, sicche non debilitino soverchiamente lo stomaco. Visita la madre, però in inodo che non sii costretto veder altre femmine, il cui viso ti s'imprima in cuore. Se ti scandolezza l'occhio, il piede o la mano, li getta lungi da te; sagrifica ogni cosa per non sagrificar l'anlina l'Apostolo, quel vaso d'elezione, macerava il proprio corpo per dominario, e nientedimeno sentiva l'ardore della carne ribelle movergli contrasto, onde sclamava — chi mi liberera? — e tu crederesti di poter vivere senza cadere, ove con gelosa custodia non custodisca il cuore?

— Prima di tutto rattiamo se tu debba viver solo od accompagnato. Ame piace che goda la società dei buoni, onde, ne farcia da maestro a le medesimo, ned entri senza scorta in via che mai non calcasti. Prestamente nella solitudine s'insinua l'orgoglio, e, per poco che uno abbia digiunate, o siasi trattenuto in disparte dagli uomini, crede estersi guadagnato merito, e il cuor gli si dilata, e la garrula lingua rivela le compiaceaze interne; costui giudica arditamente gli altri; non teme d'afcuno; la il piacez suo; frequentatore più della città che della cella, simulatore tra'fratelli di verecondia, mentre ya volentieri a farsi urtare e additare per le piazze in mezzo alla folla.

- Pfaticate assiduamente la ospitalità, dice l'Apostolo, e ciò non già invitando a fior di labbra i pellegrini colle solite formole; ma trattenendeli con ardore, come se fosser apportatori d'un qualche gran pro.

— Non considerare il male che gli altri fanno, ma il bene che tu medesimo sel obbligato a fare. Il detrattore, trovando sfavore appo chi cessa dall'ascoltarlo, immantinente tace.

— Dio voglia che rinunciamo al secolo per inclinazione, non per bisogno: la povertà elettiva ci è gioria e dolcezza; la poverta forzata umiliazione e tormento.

sta è la legge sotto la qual vuoi militare; se tu credi poterla osservare, entra; attrimenti vallene. — E se anco a questà intimazione starà forte, sia menato nella sopradetta cella dei novizii, e di nuovo provato; e dopo lo spazio di sei mesi gli venga riletta le regola, e, se ancora persevera, dopo altri quattro mesi di nuovo gli si rilegga. — Increscevoli dovettero parere queste prove ai novizii; pure non sembreranno soverchie a chi consideri com essi andavano a contrarre tal vincolo che non era per isciogliersi altro che per morte. Una infatti delle più gran novità introdotte da S. Benedetto nel viver monastico, si fu di obbligare i Religiosi alla osservanza della Regola con voti perpetur; cosa non praticata dianzi.

S. Benedetto pubblicava la sua Regola l'anno 528; allorch' ei mori nel 543 già si era diffusa per tutta l'Europa; S. Placido in-Sicilia, S. Mauro in Francia, altri la recavano in Ispagna, in men di due secoli diventata il codice di tutti gli ordini monastici: l'Ordine Cluniacense l'abbracciava nel 913, per opera di sant'Odillone; l'Ordine Gamaldolese nel 1000; per opera di S. Romualdo, l'Ordine . Cistercense nel 1098, che fondato da S. Roberto levossi poi a tanto splendore a Chiaravalle per opera di S. Bernardo; l'Ordine rigidissimo fondato da S. Brunone nel 1080; l'Ordine Agostiniano fondato da Guglielmo duca di Aquitania nel 4034; l'Ordine dei Celestini fondato nel 1215 da Pietro di Morone, che su papa con nome di Celestino V; l'Ordine degli Umiliati fondato a Milano nel 1017; l'Ordine 'di Vallombrosa fondato nel 1060 da S. Giovanni Gualberto; l'Ordine Olivetano fondato in Inghilterra nel 1370; e molti altri Istituti Mohastici di minor conto che sarebbe troppo dungo memorare. Adottaron la Regola di S. Benedetto anche varii Ordini di cavalieri; que' di Avis istituiti in Castiglia a difesa contro de' Mori, que' di Calatrava, que' d'Alcantara, i Gladiseri istituiti in Livonia nel 1164 per ripararla dai confinanti Infedeli, che poi si unirono ai Teutonici, i Templari, e gli Ospitalieri, celebri Ordini di cui sarà per noi detto a suo tempo, e molti altri..

Forse parra strano che S. Benedetto (fondatore d'un Ordine i cui membri consacravano parte del loro tempo a trascrivere anticfii codici, e si levarono a si alto grado di dottrina) non accenni nella sua Regola la lettura che per incidente, facendone sibbene un' obbligazione, ma senza venirne a particolari: concede nel capo 73 di studiare il Nuovo e Vecchio Testamento, la regola di S. Basilio, le conferenze di Cassiano e, tutte le opere de Santi Padri: or non

si può negare che nei Santi Padri troyisi più che sufficiente materia a studii profondi, non solo in fatto di Religione, ma anche di Lettere e Filosofia; ondeche innumerevoli figli di S. Benedetto misero in luce tali e tante opere di teologia, storia, filosofia, ch' è l'uno stupore ricordarle. Ne' Chiostri Benedettini ripararono le Lettere raminghe; de' Classici Greci e Latini non conesceremmo che il nome, se que' benemeriti Cenobiti non avesserli salvi dal naufragio della barbarie.

Greci e Goti straziavano l'Italia con alterna vicenda: Belisario era tornato a Costantinopoli; Totila assediava Napoli; si fu allora che il Re barbaro, passando per la Campanía, e tratto dalla fama di S. Benedetto, venne a Montecassino; ed, a far prova del Santo, mandava innanzi uno scudiero in assetto e corteo regii; conosciuto e chiamato a home al primo apparire, onde il Re stesso, confuso della mal riuscita prova, si fece innanzi per udirsi indiritte queste parole: — di grandi mali facesti, o Totila, e vai facendo; togliti una volta alla iniquità e sii giusto: entrerai in Roma; passerai il mare, regnerai nove anni, e morrai. —

Mi sovviene di un celebre dipinto di Rubens.

Il Pittore espresse il punto che lo scudiero travestito giunge all'ingresso del chiostro monaci, villici, guerrieri accorrono il Santo sta sul limitare, ed alla espressione del viso, e sovratutto col gesto pare che dica - non credere d'ingannarmi: - l'ammonito, e i compagni rimangono stupiti: a sinistra, in qualche distanza, il vero Totila, avvertito di ciò che accade, sta per iscendere da cavallo; un valletto apprestasi a ricever le redini, con movenze d'una mirabile spontaneità; destrieri, uno moro, l'altro bajo, costituiscono gruppo d'insuperabil bellezza. Nel centro del quadro son rappresentati miracoli operati dal Santo: un contadino, che colla moglie accanto, e inginocchiato protende il figlioletto infermo; uno spento che risorge circondato da certuni che lo toccano non credendo, a' lor occhi; 'un ossesso che si contorce in braccio a due che lo trattengono; in alto, fra' cori angelici, Cristo, la Vergine, S. Paolo presidi al colloquio di S. Benedetto e di Totila. Qui Rubens, associando la fantasia del poeta al magistero del pittore, trasferi il maraviglioso della epopea sulla tela, e, merce un concetto in perfetta armonia col suó tema, sublino la gloria del Romito divenuto stromento della conversione del Conquistatore, ed organo del trionfo della podesta morale sulla forza materiale; è come la chiusa del poema coll'apoteosi dell'eroe.

Arroge che gli angioletti circondanti i celesti Personaggi danno segno quale e quanta attrattiva il gagliardo pennello del gran Fammingo, così sperto ad esprimere la piena vigoria dell'età adulta, sapesse infondere anco nella rappresentazione di quella infanzia divina.

S. Benedetto mori nel 543 lasciando a' suoi figli per ultimo consiglio di amarsi:

VOCAZIONE 'DE' FRANCIII

La Storia Francese dopo la caduta dell'Impero, ch'e dire dall'epocache i Franchi occuparono le Gallie sino al presente, va divisa in grandi periodi assumenti nome dalle Famiglie che regnarono sulla Nazione; e furono tre: de' Merovingi, periodo durato 342 anni dal fondator Faramondo (l'anno 420) a Childerico III (741); de' Carlovingi periodo durato 236 anni da Pipino il breve (che cinse la coro na nel 751) a Luigi V (986); e dei Capeti stirpe cominciata con Ugo, non ispenta per anco, ma detronizzata. La prima razza dié ventidue re; quattordici la seconda:

Meroveo (capo della tribu dei Franchi Salii abitatori della destra riva del Reno), figlio di Faramondo (che fu il primo duce rinomato della sua Gente), diede il nome alla prima razza dei Franchi: ma l'eroe, e direm anco il fondator vero ne fu Clodoveo (figlio di Meroveo), che sconfisse a Soissons il romano Siagrio, si appropriò le Gallie, per eccitamento di Santa Clotilde sua sposa abbraccio il Cristianesimo (496), e morendo (511) lascio quattro figli, che si divisero in parti uguali la sua vasta Monarchia; venuti tutti a succumbere senza successori, eccetto l'ultimo nato, Clotario, in mano al quale si trovò nuovamente raccolto il fascio della Monarchia; ma per andare al suo trapasso (562) ridivisa in quattro parti, toccate ad altrettanti suoi figli, Cariberto di Parigi, Gontrano d'Orleans, Chilperico di Sòissons, Sigiberto d'Austrasia. Questa è un'enoca famosa per atrocità; Fredegonda meglie di Chilperico, e Bruncchilde meglie di Sigeberto em-

pierono la Francia di stragi e di ruine: il genio del male parve aver conseguita piena dominazione in quell'era sciagurata; veleni e pugnati furonvi stromenti di regno nelle corti; modi di successione nelle famiglie; e i supplizzi più spaventosi venner inventati a soddisfare vendette e odi, a'quai non bastava infliggere morte.'

Clotario II, degno figlio di Fredegonda, per la morte de'fratelli e nipoti, diventato solo re de' Franchi (613), inauguro il suo regno con far legare Brunechilde alla coda d'indomito cavallo, e disseminarne le membra palpitanti pei piani della Borgogna.

Dagoberto figlio di Clotario (628-644) fu l'ultimo de Merovingi a cui può convenirsi nome di re quale indizio d'esercitata podestà regia. Sotto i suoi figli comincio la preponderanza de Mostri di palazzo, primi ministri, di que degeneri principi a quali altro non lasciarono che le apparenze della sovranità: sanguinose scoppiacomo le rivalità d'Ebroino arbitro della Neustria, e di Pipino d'Eristal dominatore del l'Austrasia: la vittoria rimase al secondo, divenuto di fatto, sotto l'ombrà del nipote di Dagoberto, padrone della Monarchia Franca. Ei fu padre di Carlo Martello, a cui trasmise l'autorità, e che vinse gli Arabi a Poitiers: da Carlo Martello nacque Pipino il brève, che rimosse quella larva, che ancor durava, di Re Merovingi, e cinse la corona de Franchi, trasmettendola al figlio Carlo, l'uomo più grande de secoli barbari; perció detto Carlo Magno.

Trista fu la razza Merovingia; ma generòsa la Gente su cui regnò: la invasione saracena, spezie di spada di Damocle, duro sospesa mille anni sull'Occidente; era mestieri d'un popolo cavalleresco e sacerdotale a sventare quelle incessanti minacce; è la Provvidenza elesse al grande uopo il Popolo Franco. Soffermiamoci ad assistere al decreto di cosiffatta predestinazione.

Ci hanno nella giovinezza d'ogni uomo istanti che decidono della sua vita, ne' quali, collocato tra la famiglia che finisce, e la società che comincia, delibera della propria vocazione; felice se, framezzo il fermento de'pensieri e degli affetti, invoca a guida il consiglio dell'uomo sapiente e pio che l'ebbe in cura fanciullo! Ed anco pei popoli sorgono ere solenni che decidono della loro missione; e nelle quali subiscono la prova pericolosa da cui denno uscire predestinate a pronto inonorato spegnimento, od a gloriosa diuturna esistenza. Nel secolo settimo questo fatto stupendo veniva scritto ne' fasti del genere umano: quattro Popoli avveravano in se l'antica allegoria d'Ercole al bivio; a quattro Nazioni, come al primo Uomo, co-

me ad ogni uomo nel punto formidabile della elezione definitiva dell' bene o del male, veniva intimato da Dio di sciegliere la vita, o la morte!...

Quattro grandi agglomerazioni si eran ite formando sotto condizioni diverse, de Longobardi in Halia, de Goti in Ispagna, degli Anglo-Sassoni in Britannia, e de Franchi nelle Gallie; giunte ciascuna al Cattolicismo per due vie; Longobardi e Goti traversando l'Arianesimo, Franchi, ed Anglo-Sassoni dall' idolatria trapassando senza inciampi alla Ortodossia.

Lo studioso della vita di queste Nazioni, va conscio che le contaminate d'errore attinsero in esso un recondito seme mortifero, che rese il lor disviluppo direi come affrettato, febbrile; presagio sincero di tramonto vicino.

Il genio longobarde non ando digiuno di grandezza, e maturo in grembo a rude anarchia anime gagliarde; Teodolinda, Amalasunta, Pertarite, e quella stirpe dei Nibelungen che consegui l'onorce dell'epopea: le leggi del popolo d'Alboino si andarono presto improntando d'osservabil saggezza; i suoi monumenti dierono segno, d'una facondità precoce; il suo nome suono formidabile sui campi di battaglia, nientedimeno giacque dannato a non pervenire alla maturità propria di nazione cristiana; ebbe storia breve, infelice: la sua conversione faticosamente, incompletamente operata nel secolò settimo, ritardò la sua caduta; ma nell'ottavo, continuando insocevole, violento, senza freno nel suscitamento delle sue passioni, e persecutore ostinato della Città Santa, ebbe colma la misura; onde, al soffio de' Papi e de' Franchi, la Nazione Longobarda svenne come nebbia dalla faccia dell' Europa.

Anco più strano fu il destino de Visigoti in Ispagna: ebbero luminosa adolescenza; Stati Generali periodicamente radunantisi a Toleto; nobili, vescovi, cherici che stipulavano le clausole del patto nazionale; re che giuravano d'osservarle, collezioni di leggi e canoni accettati con ammirazione per tutto Occidente; scuole ove fioriva l'onnoscenza compilata da Sant' l'sidoro nelle sue Etimblogie, una corona d'illustri e santi Pontefici; tutto insomma la splendore d'una prespenta sensa nube... Lustro in gannevole! I mirabili canoni dei diciassette Concili di Toledo furono lembi di porpora gettati su piagne; il concubinaggio radicato nel Clero Ariano degli Svevi e dei Goti, dopo la conversione di questi; ando nen ispento, sibbene dissimulato (anco i Longobardi aveano subita quell'ulcera prepria d'ogni eresia).

qui sta la spiegazione dell'arcano precipitare della Spagna cattolica sotto la dominazione islamita: basto una battaglia; e, ad eccezione d'un drappello d'eroi seco recanti fra monti il seme della rigenerazione, i Goti chinarono d'un tratto la fronte al giogo dei Mori, perduta per sempre nazionalità e storia.

Annotammo ché Anglo-Sassoni, e Franchi trapassatono senza intermediario d'errore dalla idolatria al Cattolicismo, gli uni e gli altri cresciuti alla Fede da un Clero maraviglioso per virtù: l'isola de Santi fu educata da Monaci, e la Francia da Vescovi: ma quanto diverse furono le sorti riserbate, a coteste due genti! l'una al sorvenire della prima orda barbara che la procella getto sulle sue costiere, n'ebbe a perdere la indipendenza, anzi lingua e nome; sicche, soggiogato dal Normanno, l'Anglo-Sassone cadde più basso di quello che era caduto dianzi il Britanno soggiogato da lui; l'altra, dopo quattordici secoli di vita durata operosa e gagliarda tra Clodoveo e Napoleone, siede tuttodi prima tra le Nazioni... E. diremo, che, appunto nel secolo settimo, avvenne al Franco d'essere armato cávaliere di Cristo e della sua Chiesa; di lui fu anticamente scritto nell'antica liturgia romana! — preghiam Dio che gli assoggetti le genți barbare a nostra perpetua pace —: a suo savore leggiamo in un messale del secolo nono questa orazione già invalsa da oltre cento anni: — Dio onnipotente ed eterno che fondasti, l'impero de Franchi, a stromento de tuoi voleri sulla terra, a spada e baluardo della tua Chiesa, accompagna, te ne supplichiamo, col celestiale tuo lume in ogni luogo e tempo, i devoti figli de Franchi acciò conoscano quanto è da fare quaggiù ad ampliazione del tuo regno, ed intendano ad effettuarlo con fortezza e zelo. — Il successore di Pietro risenti una letizia profetica accogliendo l'omaggio fervoroso e spontaneo' di que' novelli figli d'oltr' Alpe: effuse furono le felicitazioni d'Anastasio IV allo Sposo di Santa Clotilde; Vigilio prigioniero a Costantinopoli, inrelito ne' lacei dell'astuzia greca, chiamava soccorritore e liberatore Childeberto; e S. Gregorio Magno si volgeva ai figli di Sigeberto con queste magnifiche parole: - essere re come la turba dei re, che monta? mostrarsi re santi, lorche la turba è di malvagi, questa è genuina grandezza: come fascio d'ardenti faci brilla nell'ombra di buja notte, così irraggia e splende la vostra fede a traverso le Amebrose perfidie delle altre genti... - Singolar fenomeno! (sclama a questo proposito Guizot nella Storia della Civiltà) la unità politica succumbe, ka unità religiosa sorge: non mi so quanti popoli, varii d'origine, di costumi, di lingua, si precipitano sulla scena; ogni cosa vi diventa locale, parziale; ogni vasto concetto, ogni collegamento sociale, sciene; ed è in quel punto che la Chiesa proclama la unità della sua dottrina, la universalità del suo diritto... fatto glorioso e potente, da cui la unanità cavò incalcolabili vantaggi! L'unità ecclesiastica valse sola à mantenere collegati paesi e popoli, che altrimenti sarebbonsi sciolti; e forse distrutti l'un l'altro, conciossiache ogni elemento tendeca a separarli e nimicarli...

E acció mente intorbidasse quell'interiore profondo lavorio di rigenerazione, si fe'una gran calma nel cuore della Cristianità, appena interrotta da qualche soffio temperalesco; furono soffii che alitarono spezialmente intorno gli Appenini, e per le vallate lombarde, là dove i benigni influssi del Pontificato potevanò più di leggieri mitigarne ogni danno; ond' è, che, nonostante quelle superfiziali agitazioni, gl'Italiani, per effetto di mille intime affinità si andarono vigorosamente conglomerando intorno al comun Padre, è ne scambiarono con liberi omaggi la cattedra in trono. Anco gli Spagnuoli si aggrupparono contemporaneamente intorno a' lor vescovi; nelle Gallie regno la pace del buon re Dagobelto, e nell'Anglia la pace del santo re Edvino.

Qui l'altezza del suggetto ci chiama ad attingere, per integrare la sposizione della provvidenzial missione della Gente Franca, ad una splendida fonte d'eloquenza (Lacordaire, nel discorso sullo vocazione della Nitzione Francese).

- Il Cristianesimo si era diffuso nel mondo; trecento anni di persecuzione non erano valsi che ad afforzarlo; esso pose Gostantino in trono, e. Costantinó lo associó alla maestà sovrana che avea ricevuta da lui: eppero erano corsi dugento anni dopo Costantino e non ci avea peranco una nazione cristiana; l'Impero trovavasi costituito da vecchie razze diverse, avvicinate da vincoli amministrativi, ma separate da reminiscenze, da costumi, e in grembo alle quali l'Arianesimo, eresia feconda, avea diffusi novelli germi di divisione. Le tribù di Barbari, accerchianti cupidi le provincie, eran idolatre od ariane. Or bene, udité che cosa Dio operò. Accosto al Reno un Duce Barbaro pugnava contro altri Barbari; le sue schiere balenarono; sovvennegli nel pericolo che la sua Donna adorava un Nume di cui gli avea vantata la potenza: ed egli invocò quel Nume; e la vittoria avendo tenuto dietro alla prece, corse a prostrarsi dinanzi al ministro del Dio di Clotilde, che gli disse: adora, o Sicambra, ciò che bruciasti; brucia ciò che adorasti. Quel Nume era Cristo; quel re, quella regina, quel vescovo, quella vittima erano la nazione Franca, e la nazion Franca era la prima nazione cattolica che Dio diede alla sua Chiesa: non son io che attribuisco questa magnifica lode alla mia patria; egli è il Pontificato, a cui piacque appellarci suoi figli primogeniti,... Ma non basta venire chiamati; vuolsi corrispondere alla propria vocazione.

" '-- 'Corrispondemmo.?

La Chiesa corse tre supremi pericoli: l'Arjanesimo, l'Islamismo, il Protestantismo, Ario, Maometto, Lutero, i tre grandi uomini dell'errore, seppur uomo può dirsi grande lorchè si ribella a Dio:

L'Arianesimo pose in controversia la base stessa del Cristianenesimo: che se dicea vero; Gesù non er'altro che'un grande Uomo,
ch'ebbe idee sue, è mori per esse; e questo su veduto altre fiate, e
novamente si vedrà; è la storia di Socrate: ma morire essendo Dio,
per suscitar l'amore ne'cuori, ecco la maraviglia e il mistero di
Cristo: Ario sa sorretto in negarlo da razionalismo, e spirito di Corte;
a quello garbava sostituito un Savio a Dio; questo sentivasi ributtato
dalla Croce, e, trasserendola da spalle divine ad umane, avvisava di
alleggerirne il peso alle proprie spalle: il razionalismo prestò agli
Ariani il sussidio d'una dialettica sottile; lo spirito di Corte die' loro ad
'alleati intrigo e violenza: già signori dell'Oriente minacciavano l'Occidente, giovandosi dell'orde barbare che aveano contaminate: allora
fu che S. Remigio battezzo Clodoveo, il quale, scacciandosi davanti
le genti ariane, assicurò in Occidente il trionso dalla vera Fede.

L'Arianesimo declinava a tramionto quando appari Maometto, che ristoro il concetto d'Ario, giovandosi della scimitarra: reputo che il predecessore non avesse concesso abbastanza alla corruzione, ond'ei le accordó assai più; e poiché per sè non bastava a motar prontamente faccia al mondo, la sussidió colle armi. Ed ecco l'Islamismo attaccare da due parti opposte ad un tempo la Cristianită: chi lo fermo ne campi di Poitiers? un de nostri avi, Carlo Martello; e quando, in appresso, il pericolo sembro crescer co secoli, chi avviso primo di raunare l' Europa intorno la Croce per precipitarla contro quell'indomito nemico? un papa di sangue franco, Clemente Secondo: ove suron inaugurate le Crociate? nella ragunanza nazionale di Clermont; il resto vi è noto; vi ricorda di S. Luigi che muore sul lido affricano coronando gloriosamente que due secoli di cavalleria; ne' quai ci avemmo la maggior parte di sangue e di gloria?

- Dopo queste due vituperose sconsitte l'inferno comprese che

non aggiugnerebbe la meta attaccando direttamente Cristo; la Chiesa non è Cristo che indirettamente, siccome quella che si compone d'uomini peccatori e fragili; era da tentare di rovinar l'opera divina attaccandola da questo lato umano; ed, alla voce di Lutero e di Enrico, Alemagna ed Inghilterra si separarono dalla Chiesa: che se la Francia si fosse arresa al terribile invito, chi può dire, da miracolo in fuori, che cosa ne sarebbe avvenuto del Cattolicismo? La Francia non solamente consegui la gloria di stare immota nella professione del Vero; ma combattè e vinse nel proprio grembo la espansione dell'errore rappresentato da Calvino, sostenuto da considerevole parte de suoi nobili, e a cui per breve tempo la scettro stesso fu appoggio.

— Nè dissi peranco tutto: nel punto in cuì il Pontificato, scioltosi appena dagl' insidiosi lacci del Basso Impero, era minacciato di soggiacere al brutal giogo dei Barbari, ad assicurargli dignità e libertà furon i Franchi: il Capo della Chiesa, la mercè di Carlo Magno, cesso di sottostare ad una podestà variabile, circostritta, ei ch'era comun Padre de'popoli... L'Arianesimo disfatto, il Maomettismo vinto, il protestantismo rintuzzato, e assicurata la indipendenza del Pontificato, ecco le quattro corone della Francia, corone che dureranno fiorenti in eterno. —

IL SECOLO SETTIMO E S. GREGORIO MAGNO.

S. Gregorio Magno mori sullo aprirsi di quel secolo settimo (nel 604) che vien oggidi tenuto in conto d'uno de' più buj ed infelici da cui i nostri fasti occidentali vadano annebbiati: nomi poco noti, avvenimenti oscuri emergono confusamente da quell' orizzonte lontano; due lampi rischiarano l' Oriente, la vittoria di Eraclio ricuperatore della Croce, e la esplosione dell' Islamismo; poi la notte sembra farsi universale. La penuria dei documenti aggiunge all' apparente inferiorità degli uomini, e degli eventi: la Storia si vela e tace; e piace aspettar Carlo Magno per riscontrare in lui, e intorno a lui risorta la vita del gensiero...

Epperò a que' giorni dispregiati Beda empiea del suo nome la Britanna Eptarchia, anzi il mondo cattolico; la Spagna s' inorgogliva de' suoi diciassette Concilii di Toledo, e della fama d' Isidoro di Siviglia; Leodegaro, e una tribù di santi Vescovi, impedivano a' Franchi, trascinati da' lor turpi e sanguinarii principi, di cadere dalla barbarie nella idolatria... Chi s' immaginerebbe oggi che al secolo settimo potesse attribuirsi qualificazione di aureo? eppur v' ebbe uno scrittore che di cotesta era disse: — jucundior apparet rerum facies: aureum vero sæculum! — lo scrivente è Mabillon, il più illustre e benemerito studioso di antichità cristiane in Francia nel secolo di Luigi XIV.

Il secolo settimo segna una calma fra due procelle. L'era prece-

dente aveva offerto un tremendo spettacolo, l'Impero che subiva sotto la verga dei flagelli di Dio una immensa espiazione, pagando il fio dovuto all'universo schiacciato, ed all'ecatombe de'popoli e de' martiri: un dito divino impresse sulla polve de' palagi romani l'anatema di Babilonia: la Città eterna diventò leggera nella bilancia: divisa, dissanguata, avvilita, cadde facile preda in balia de Barbàri: dall'epoche (anteriori quasi ad ogni memoria e testimonianza d'uomo) in cui l'Oceano irruppe sulla terra-ferma a sommergerla, non fu visto fenomeno più formidabile della grande invasione barbarica, allorche, un degli ultimi di dell'anno 405, un esercito di cento popoli. dopo una marcia di dieci anni, presentando una fronte larga cinquecento leghe, láncio suoi primi straccoridori oltre il Reno, valicato il ponte di Basilea, supremo confine tra la vita e la morte del Mondo Romano. Infurio allora una battaglia, anzi una strage continua, saccheggi e incendii d'oltre un secolo, e non saprei dire quai dinturni funerali di vincitori e di vinti, trascinanti nella tomba l'Impero Romano incompianto, abbattuto da mani oscure.

L'éra che succedette al secolo settimo vide ridesto e combattuto il tremendo duello dell' Oriente coll' Occidente, e i Franchi capitanati da Carlo Martello salvare appiè dei Pirenei l'Europa dalla invasione saracena: fu il terzo trionfo salvatore della civiltà riportato sugli stessi nemici; Milziade e Temistocle aveano dato nome al primo, e gli Scipioni al secondo.

Tra coteste due ere così diverse, simile a tregua di Dio tra due pugne, fiori il secolo settimo, spezie di settimo giorno della gran settimana dei secoli, giorno santo e sacerdotale, septenarius numerus pacatissimus.

Allora il Pontificato fu visto, sulle orme segnate da S. Gregorio Magno, presiedere alla grande impresa della rigenerazione sociale, benedirla, e dirigerla co' suoi vicarii, co' suoi missionarii, colle sue epistole, co' suoi concilii, e sovratutto coll'esempio d' ogni virtù. Dipartitisi da quel centro d'attività e di sapienza, legioni di vescoviapostoli, di legislatori, di dottori, di padri de' popoli, si scompartirono il mondo, evangelizzaronlo in ogni parte, occuparonvi altari, cattedre, prigioni, palazzi. A' Papi, a' Vescovi bisognavan ausiliarii; Dio disse alle Famiglie Monastiche erescete e moltiplicate; ed ecco disseminarsi per tutto i figli del gran Patriarca della vita cenobitica, numerosi come le arene del mare, come le stelle del firmamento.

Di tutte l'ere monastiche il secondo secolo benedettino, senza eccettuare nemmen quello di S. Bernardo, fu il più fecondo.

Ma il più bel titolo del secolo settimo ad una riabilitazione è il numero grandissimo di Santi che produsse; questa è la insigne sua aureola, questo il movente segreto della fecondità de' chiostri, della operosità dell'episcopato della preponderanza pontificale: dopo le persecuzioni e i martiri niun epoca rifulse da vantaggio per santità; ogni anno forni la sua messe, ogni giorno il suo covone; ogni città novero famiglie, tribù, che dal sepolcro fecero tragitto all'altare. L' elenco de' Santi è la statistica del Cielo; non può dirsi, e reputarsi povero di pregi il secolo che forni si copiose ed elette coorti a'seggi superni. Che a Dio creare un mondo non costi che un atto di volontà, che le nazioni gli appajano quasi goccia in vase, o granello di sabbia in bilancia, questa è la legge sovrana delle cose, promulgata insino dalle remote, età che ascondono sì gran miriade di funerali : ma per santificare un' anima diremmo che Dio non crede bastare se non si dà tutto; Egli si è fatto uomo, si è fatto vittima, si è fatto cibo per essa: che cosa importa che la storia, che le umane ricordazioni tengano a vile una età su cui si versò a modo di mistico lume, il raggio della santità? le ricorda l'Eterno: e quell'età felici sono privilegiate a brillare là dove infinita é la gloria.

Rinacque la fecondità de'giorni apostolici: a'Pagani era bisognata l'eloquenza dei ragionamenti versantisi da bocche che si guadagnarono nome d'auree; a'Barbari si affaceva la eloquenza de fatti, la logica de' miracoli, l'eroismo delle opére dianzi viste a' primi di cristiani. Aspro era lo imprendimento; chè non dobbiamo figurarci che un vivere santo costasse allor poco, o il cielo si aprisse di leggeri: praticare il Vangelo non potea riuscir facile in tempi così sfrenati che, a dir di Gregorio di Tours, vinsero i furori di que' di Diocleziano. Strana preoccupazione figurarsi che i Barbari in uscire dalle loro foreste fosser generosi come paladini, docili come fanciulli, si che accorti Monaci, a primo incontrarli, accalappiasserli nella rete evangelica: difficilissima, pericolosissima opera impresero que' convertitori; ci poser la vita, e la perderono, prima che il seme da essi gettato fruttificasse; i Barbari non ammiravano i retori, stupivano de' martiri; del coraggio in morire erano giudici competenti; ammiravano, e si convertivano. Non ci avea speranza di risorgimento nel mondo romano, e nemmeno nel barbaro, presi ciascuno isolatamente; il

primo tendeva ad una centralizzazione soffocatrice; il secondo ad un dissolvimento sterminatore: Dio, valendosi della sua Chiesa, salvo l'Umanità; ed associando la città romana al campo barbarico li popolò entrambi d'uomini e di eristiani.

L'idea cristiana del valore intrinseco dell'uomo si rivelava affatto nuova a' Conquistatori Germanici: per essoloro uomo era il terreno, la spada, la mensa che li nutriva: pensare era lusso consentito ai soli Romani, la coltura dello spirito degradazione d'oziosi; la stabilità de possedimenti privilegio odioso; il faticare servitù dispregiata; il comune dritto un impaccio; la libertà un vocabolo da retore. Alla schiavitù in uso appo i Latini la invasione aggiungeva il servaggio germanico; il vassallaggio militare; la famiglia periva devastata dalla lussuria pagana, dalla poligamia orientale: la ferocia ne' costumi, la intemperanza de' piaceri (Sidonio scrivea de' Vandali stanziati in Affrica — Ipsis et color exanguis quem crapula vexat — Et pallens pinguedo tenet —), la violenza delle passioni, l'ebbrezza delle prosperità rendevano umanamente impossibile qualsia riordinamento sociale.

Ma ci aveva a que di anco peggio che caos: i Barbari erano pressochè tutti ariani, ciò intinti d'una eresia focosa, operosa, che all'uopo sapeva essere eloquente o brutale, raffinata o grossolana, greca co' Greci, scita cogli Sciti, accompagnatrice insidiosa assidua dei banditori del Yangelo fin sotto la fenda delle orde nomadi: scacciata dal mondo romano per opera di Teodosio, ne giurò la rovina, e vendette la patria. a' nemici, popendosi suscitatrice degl'invasori: parve intesa ad aizzarli non a convertirli; i nomi di Alarico, di Genserico, di Radagaiso, d'Unerico, ariani, la ricordanza de martiri caduti a centinaja di migliaja sotto la mannaja ariana, e la vista della rovine che tuttodi covrono le regioni per dove l'Arianesimo è passato, chiariscono che quei flagelli di Dio con abbracciare la eresia non perderono punto della lor fogà devastatrice.

Questo era il caos che bisognava seiogliere, e ordinare; questo l'inferno ch'era uopo infrenare: l'Oriente giaceva in preda ai sofismi, l'Occidente ai Barbari: se la Chiesa fosse stata opera d'uomo sarebb'essa perita, dacche l'Impero cadde, ch'era la maggior creazione degli nomini, e bastarono i Barbari ad abbatterlo.

Eppertanto Cristo dovette imprendere per la seconda fiata la conquista del mondo: per istrappare i Romani al loro letargo mortale intimo la guerra; per trattenere il grand esercito de Barbari evoco la pace; e si fu lungo il settimo secolo che questa seconda opera

provvidenziale fu vista fiorire. Trasportiamoci col pensiero al punto della dipartita, sull'orlo dell'abbisso, e giudichiamo come con siffatti elementi saria stato umanamente impossibile d'elevarsi d'un tratto alle miriadi di Santi che coronano il secolo di cui ragioniamo, condursi in breve a Carlomagno, e pervenire, dopo il trascorrere di poche generazioni, a quel popolo del Medio Evo che mistico, entusiasta, artista, poeta, che si tolse alla gleba per pascersi della sua fede nella sfera degli spiriti, e per adagiare la sua immaginazione ne' simboli.

Noi assistiam or ai preludii di questa maravigliosa iniziazione, e ci conduciamo ad investigare quai ne furono i jerofanti e quali le formole.

(1) Doloroso spettacolo presentava l'Italia sullo scorcio del secolo sesto: da una parte stavano gli antichi Italiani, detti Romani dai vincitori per isprezzo, essendoche passati per varie servitù, avevano perduta ogni fidanza di sè; dall'altra parte i Longobardi forti, superbi e nella loro, barbarie sistematicamente oppressori. Venuti costoro, sotto la scorta d'Alboino, nella Penisola, l'anno 568, l'aveano tosto occupata, quasi tutta. Essendo la corona elettiva giusta il costume germanico, morto il re Clefi, avvisaron i Duchi Longobardi di non eleggere altro re per vivere indipendenti, e così v'ebbe un interregno di dieci anni con trenta Duchi: alla fine accorgendosi come questo lor dividersi in tante signorie fosse causa di mille discordie, misero in trono il figlio di Clefi, Autari, fierissimo odiatore degli Ortodossi.

Ravenna, intanto, e alcune città vicine, Roma col suo ducato, dal qual dipendevano Padova, Cremona, Genova, Napoli, obbedivano túttavia all'Imperatore d'Oriente, che vi teneva un governator generale con titolo d'esarca residente a Ravenna. I Greci erano forti abbastanza per opprimere, non per difendere; sicchè ad ogni tratto i Romani si vedevano alle porte i Longobardi, che mandavan ogni cosa in rovina.

Il Papa avea stabile stanza in Roma; circondato dalla maesta della Religione, della qual era primo ministro, veniva acquistando, a grado a grado che diminuiva il potere del principe, maggior autorità eziandio nelle cose civili; imperocche i cittadini più che a lontano monarca, noto soltanto pe' tributi ch' esigeva, guardavano al Pontefice, che vedevano tra le mure dividere ogni lor vicenda e pe-

⁽i) Vedi Zoncada, Vita di S. Gregorio Magno.

ricolo: ricordavano che la lor patria era stata altre volte salvata dalla sacra parola del Vicario di Cristo, dinanzi al quale eransi piegati i Re Barbari, come Alessandro in faccia al gran Sacerdote degli Ebrei: i Cesari di Bisanzio, lunge dell'opporsi a questo crescente potere, lo spalleggiavano, siccome unico mezzo di tenersi soggetta la piccola parte d'Italia non ancora occupata dai Barbari; da che cominciamo a comprendere che Carlo Magno, concedendo al Papa la signoria del tenere imperiale in Italia, sancì semplicemente un fatto già invalso, e tramutò l'uso in diritto.

Roma nella seconda metà del sesto secolo era in continuo spavento: gl'Imperatori involti in difficili guerre con vicini nemici, mal potevano provvedere alla difesa d'una gente lontana; arroge che, avendo essi eletto di sedere piuttosto nei Concilii che al regime dei popoli, erano diventati tristi teologi, e principi anco peggiori.

Questa era la condizione delle cose civili in Italia; ne quelle della Chiesa le vantaggiavano: disordini, mali abiti, abiti, abiti d'ogni maniera avean invaso il santuario; controversie, scismi, eresie in ogni parte; nelle Spagne i Goti, nelle Gallie i Franchi, in Italia i Longobardi, tutti intinti d'arianesimo; in Africa i Donatisti, in Oriente Nestoriani ed Eutichiani. Ci aveano vescovi si rotti da spendere il foro tempo nella crapula, così sfrontati che assalivano per la via lor nemici a coloi di bastone e di stocco: monache escite di chiostro se ne stavano con ladroni, assalivano lor abbadesse in chiesa, le scannavano appie degli altari: non farà quindi maraviglia che i principi, a spuntare un capriccio, una vendetta, facessero carcerare, battere, assassinare sacerdoti, vescovi, papi; onde parecchi Concilii furono costretti a proclamare inviolabili gli asili delle chiese. Certo dovette andare fornito d'una volontà insistente, indomabile, d'una mente sicurà, d'una carità, d'una fiducia più che comune l'Uomo che in si difficili congiunture prese a governare la Chiesa... Quest'uomo stupendo, fu Gregorio il Grande.

Nacque S. Gregorio l'anno 540 in Roma di parenti illustri: poco sappiamo de suoi primi studii: anco giovinetto fu nominato dall'Imperatore Giustino prefetto della Città: fondò sei monasteri ne suoi possedimenti di Sicilia, ed uno a Roma, ove, abbracciata la regola di S. Benedetto, si pose sotto la direzione di S. Valenzio. Com'ei vivesse allora contento lo diede a conoscere quando più tardi scriveva:

- l'animò mio travagliato dolorosamente rammenta qual già fosse

nel chiostro, ivi a niente altro solito pensare che alle cose del Cielo; la morte stessa, di cui ognuno si attrista, io amavo come cominciamento di vita e premio alle fatiche. —

Fiera pestilenza, che travagliava la Città, rapi papa Pelagio: la fama delle virtà di Gregorio essendo grandissima. Clero, Senato e Popolo, giusta il costume, lo chiamarono ad ascendere la cattedra di Pietro: repugno, si nascose, dovette cedere, e il 3 settembre 590 fu consacrato.

Cresciuti in secolo che riconosce legattimo ogni diritto di umanità, e infame la forza scompagnata dalla giustizia, mal riusciremmo a farci una giusta idea delle atrocità dei Barbari nelle loro scorrerie. S. Gregario, che allora veniva spiegando al popolo il cupo Ezechiello, si scusò un di con queste parole d'avere a sospendere la predicazione: — crebbero a dismisura le nostre tribolazioni: ci strigono d'oan'intorno le spade, e il pericolo della morte da ogni parte ci si appresenta. - L'Esarca aveva abbandonata Roma in balia di sè stessa, guardata da pochi militi codardi; epperò lo zelo del Pontefice, e forse ancora non so qual prestigio del nome, ne impedirono l'eccidio: vegliava Gregorio, e a tutto provvedeva; dirigeva i capitani, incorava i soldati, procacciava denaro, già sacrificata ogni propria dovizia: i Longobardi levarono il campo, disposti a trattare di pace, ma l'Esarca si ostino a rifiutaria; ed Agilulfo invelenito torno contro Roma, traendosi dietro appajati in catene, a guisa di cani al guinzaglio, i prigionieri latini che avea dianzi fatti.

I Greci, intanto, non che mandare soccorsi ai pericolanti, provvedevan unicamente di smungerli, tanto che, a dir di Gregorio, arduo era scernere quali fossero più infensi'i padroni, o i nemici. E, quasi ciò non bastasse, sopravvenivano da Costantinopoli impensate angustie. Giovanni il digininatore patriarca di quella Città, con assulpere titolo di Vescovo ecumenico; mostrava di volersi arrogane prerogative di supremazia spettanti alla sola Chiesa Romana: da qui nacque una lunga e fiera contesa, della qual giova risalire alla origine, per chianire da quai semi avvelenati sbucciasse l'albero maledetto, destinato indi a giganteggiare, dello scisma d'Oriente.

Tre furono sino dal tempo del Concilio di Nicea le grandi cattedre del mondo cristiano, fondate dal Principe degli Apostoli, la Romana in Europa, l'Alessandrina in Africa, l'Antiochena in Asia: cinquantasei anni dopo quel Concilio piacque, ad onorare la imperiale Città, che il Vescovo di Costantinopoli non avesse a cedere in onore ad altri che al

Vescovo di Roma; e gli su attribuito il primato in Oriente; non contenti di ciò que' Patriarchi, secondati dagl' Imperatori, si appropriarono la qualificazione superba d'ecumenici, ossia universali; e chi ne usò più superbamente su appunto quel Giovanni — che macera le sue carni (son parole di S. Gregorio) e gonsia il suo spirito, corresi il corpo di cenci, e col cuore si avvolge di porpora, si sdraja colle membra sulla cenere, e si perde colle aspirazioni tra le nubi; umil dottore che prosessa la superbia, volto di pecora con denti di lupo, — Il Papa gli scrisse lettera severa; e chi sa di storia ecclesiastica comprende prosetiche le paure ivi entro manisestate; chè pur troppo per la mal' ambizione, di cui quella scissura era segno, la Chiesa Greca si separò in appresso dalla Latina.

La pace con Agilulfo venne finalmente conchiusa, e qual muovo immenso campo si aprisse alla santa operosità del gran Pontefice: sporremo nel seguente capitolo.

S. Gregorio avea sessantaquattro anni di età, quattordici di pontificato allorche trapasso (il 12 marzo 604): grande fu il dolore di Roma, e del mondo cristiano: e chi considera, in effetto, l'epoca nella quale visse il grande Uomo, troverà propriamente maraviglioso averegli sabuto mescere lè civili cure all'ecclesiastiche, con tanta sapienza, che la Capitale dell'Occidente dovettegli più fiate la sua salute, e la Chiesa riconosce da lui il consolidamento della Ortodossia, e l'aggregazione della Gente Britanna. Invano cercheresti uom più operoso: trattava pace coi Longobardi, evangelizzava i Romani, provvedeva agli affari ecclesiastici di tutta la Cristianità, dirigeva l'amministrazione del suo vasto patrimonio siculo; ritempro a santa austerità la diseiplina; crebbe attrattiva ed autorevolezza alla liturgia, decorandola del canto, nella semplicità sua magnifico, che da lui sì nomo gregoriano; regolò il rituale del Sacrifizio dall'altare, ed oltre tutto questo, componeva il Pastorale, in cui determinava la forma, e quindi confermava la vita di tutto il corpo gerarchico; dettava i Morali, popolarizzando i secreti dell'ascetismo, è dell'allegoria biblica; metteva in luce i Dialoghi, candide confabulazioni d'una gran mente, che s'induce a balbettare ond'esser compresa dai semplici; raccoglieva nel Sacramentario i precetti costitutivi la lingua, e le forme drammatiche della liturgia, il Vangelo figurato al popolo sanctæ plebi Dei; diffondeva colle sue Epistole la nozione dei doveri quotidiani de'cherici, de'monaci, de'vescovi, la legislazione usuale della Chiesa intera. E tutto questo operava assediato da infermità, che non gli davano requie. Dandolo.

ma veramente potea dir coll'Apostolo quando sono inflacchito, allora divento forte. Il Pontificato ci sì presenta glorioso a vederlo rappresentato da cosiliatti uomini! Gregorio era degno successore di Leone, degno: precursore di Silvestro: ogni secolo ebbe suoi grandi Papi: qual istituzione al mondo può vantare altrettanto?

Avvertiam due fatti importantissimi, epperò poco osservati di questo memorando pontificato; la podestà temporale e regia dei Papi manifestamente riconosciuta, e la inaugurazione della loro paterna dittatura, sul mondo.

V'ebbero arditi che asserirono la supremazia spirituale del Seggio Apostolico essere cominciata con Gregorio, i quai ci si paleserebbero imbarazzati ove li richiedessimo che ci appuntassero l'epoca in cui venne in luce la supremazia temporale di quel Seggio medesimo. A chiunque vorrà far calcoli ad înventariare il Patrimonio di S. Pietro nel secolo di cui ci occupiamo si renderà manifesto che la lista civite di S. Gregorio Magno avanzo d'assai quella di Pio Nono. Scrivendo allo stesso Imperatore, difende Roma siccome retaggio, appella l'Italia sua terra; possiede in proprio Napoli, Otranto, Gallipoli, Neposio (in Etruria) e la Sabina; mandava giudici, amministratori, uffizieli in Sicilia, in Calabria, in Puglia, in Dalmazia; in Sardegna, in . Corsica, nella Liguria, nell'Alpi Cozie; appartenevangli vasti patrimonii in Africa, e un distretto nelle Gallie governato da un Patrizio Romano: a comprendere che il Papa erà un gran principe sino dal sesto secolo basta misurare ciò che potea da ciò che facea: le sue lemosine alimentavano mezza Roma; diffondevansi nelle regioni vicine. aggiugnevano le lontane sin Gerusalemme, ove Gregorio manteneva aperto un grande ospizio ai pellegrini, sino al monte Sinai di cui vestiva e sostentava gli eserciti di Monaci: le Basiliche Romane erano ricostrutte da lui; gli schiavi latini venivano ricompri e liberati da lui; egli assoldava i difensori de Sette Colli contro i terribili assedii longobardi; e scriveva un di all' Imperatore — la razza. d'Alboino è dilaniata dalle dissensioni; so il suò eccidio potesse riuscirmi accettevole, ben io potrei in breve far si che non esistessero più ne re. ne duchi, ne conti; ma io temo il Signore; e rifuggo a cooperare alla morte d'un sol uomo...

Questa umile onnipotenza era diventata l'arbitra suprema e pacifica tra Popoli, e lor Capi: nel 604 Gregorio chiuse con un trattato i brigandaggi di Longobardi durati ventisett'anni; già nel 596 era

intervenuto mediatore fra Ataulfo e Maurizio: solenne ambasceria franca depose appie di Gregorio gli omaggi di Brunechilde e di Clodoveo.

Tal era merce Gregorio Magno il Pontificato allo aprirsi del settimo secolo; e le profonde orme da lui stampate segnarono a' Successori un invariabil sentiero.

LA CONVERSIONE DEGLI ANGLI E BEDA IL VENERABILE.

Gl'Inglesi venuti a Roma (anzi ogni colto straniero che move a visitarla), sogliono condursi ad una nobil villa collocata propriamente in cima al Palatino, tra' ruderi della Casa Aurea di Nerone, di proprietà d'un loro compatriotta; e dall'alto del terrazzo meridionale contemplanvi un panorama ispiratore rado e che fermino lo sguardo su d'una casa biancastra sorgente a mezzo il pendio del Celio, attigua a chiesa che per davanzale ha un portico, e ad ala due piccoli edifizii mezzo ascosi tra la verzura: di là uscirono (or volgono dodici secoli) gli Apostoli della lor Gente; la casa biancastra è il chiostro che fu abitato da S. Gregorio Magno; là conducevasi egli un di traversando il Foro, allorche gli vennero veduti tre fanciulli stati menati a Roma da lontan paese per esservi venduti; avevano carni candidissime, e capegli biondi; domando di qual'nazione fossero; gli su risposto Angli; a che il Monaco - sibbene, sclamo, che hanno figura d'Angeli, e di tai compagni denno aver gli Angeli in vielo! I due piccoli edifizii recano ad iscrizione, il primo, triclinium 'pauperum (ivi è ancora il desco di sasso a cui sedean quotidianamente dodici poverelli che Gregorio cibava e serviva egli stesso); il secondo, memoriale sanctæ Silviæ, cappella consacrata alla ricordanza della madre di Gregorio; dal pulpito marmoreo della chiesa ch' ei dedicò a santo Andrea, è ricordato che predicò, il giorno della festa del Santo, quella omelia ch' è la quinta del primo libro de' suoi sermoni a spiegazione del Vangelo; son luoghi e monumenti che memorano eloquentemente i moventi apparentemente fortuiti e si profondamente toccanti di cui la Provvidenza si valse ad originare la conversione, dell'Inghilterra.

Dal di che Gregorio s'imbatte nei tre fanciulletti Angli, quella Gente stettegli fisa in cuore, e divisava ricercarne l'isola, ed annunziarle il Vangelo, senonche prepotenti ostacoli ne lo impedirono. Ascesa la cattedra di Pietro spedi a quella volta in sua vece Agostino con un drappello di Monaci, raccomandati a Vescovi delle Gallie. Preser terra a Tane, ove anticamente erano sbarcati i Romani: e di là l'inviato di Gregorio mando a dire ad Etelredo redi Kent com ei sosse venuto a recargli una buona novella: il Re: fece rispondere agli stranieri, si fermassero ov'eran approdati; e. indi a qualche giorno, venne ad essi, e stando a sedere a ciel sereno, onde allontanare, secondo ch'ei credeva, ogni malia, chiamo a se Agostino e i Monaci, che si avanzarono cantando litanie, preceduti dalla Croce: significava Agostino ad Etelredo la cagione del suo venire, cioè il desiderio grande che aveva d'insegnargli come potesse, non solo in vita, ma anche dopo morte regnare glorioso; Cristo, diceva, aver a suoi credenti disserrate le potte d'un nuovo regno col proprio sangue: a dar Yede alle sue parole magnificava la prontezza più che umana, l'accordo delle genti ad accogliere il Buon Annunzio; ne tacque del pontefice Gregorio, il qual, niente più desiderando che di'giovare agli Angli, sarebbe venuto egli stesso a vangelizzarh se l'ufficio suo grave e molteplice non l'avesse impedito; presentarsi Agostino in sua vece, benchè tanto da meno. Rispose il Re titubando; aver udito di belle parole assai, e maravigliose promesse; ma, sendo strane éd incerte, non potersi indurre di leggieri ad assentirvi, ne volere d'un tratto rinnegare ciò che per si lunga stagione aveva tenuto vero: però, sembrandogli quel venire si da lontano non poter essere che a fin di bene, a lui non meno che ai compagni userelibe ogni riguardo come ad ospiti, lasciando che predicassero la lor religione. Ciò detto, assegno ai missionarii Dorovernia, metropoli del suo regno, a dimora, e li fe' provvedere del bisognevole. Entraron i Missionarii la regia città preceduti dalla Croce, e salmeggiando.

— Gia sin dal secondo secolo dell'era cristiana (narra l'antico e primo storico dell'Inghilterra il venerabile Beda) un re britanno per nome Leucio avea chiesto al santo papa Eleuterio missionarii che promulgassero il Vangelo a suoi sudditi; e conseguito avendo lo scopo de-

siderato n' er' avvenuta la conversione di grandissime turbe, dimorate fide al Gristianesimo sin a' tempi di Diocleziano, allorche cominciarono le impasione pitte angle e sassoni, le quali abbatterono ad un tempo nella Britannia' i troni indigeni e la religione di Cristo.

Or bene, giacea poco discosto dalle mura di Dorovernia, verso Oriente, una chiésa stata edificata tre secoli avanti dagl' inviati di papa Eleuterio, ed indi, col cader della Fede, lasciata deserta, sotto i cui solitarii volti cadenti solea venirne ascosamente la sposa d' Etelredo di sangue franco, e cristiana: là costumo condursi Agostino a predicare, celebrare i divini uffizii, e battezzare; in breve riguadagno al Vangelo infinito numero, di persone, e il Re stesso: allora fu, che. per comando del Papa, venne in Francia ad esservi ordinato vescovo: tornato indi tosto all' Isola, prosegui la sua missione con larghissimo frutto: e spedi in Italia il prete Lorenzo che desse contezza a Gregorio dell' operato, e lo consultasse su certi punti. Come tosto ebbe ricevute le felici novelle, il Pontefice rispose ad Agostino una lunga epistola, ch' è capolavoro di santa allegrezza e saggezza: scrisse anco alla Regina, seco lei gratulandosi, ed esortandola ad amicare sempre più lo sposo a Cristo; rimando Lorenzo con molti religiosi, che avessero con essolui a dar opera alla predicazione.

L'ordinamento episcopale di quel popolo divenuto cristiano venne fermato da Gregorio a questo modo: ad Agostino diede il pallio metropolitano con facoltà di ordinare dodici vescovi da lui dipendenti: — invia innoltre, soggiunse, vescovo a York chi reputi più degno, con mandato ch'esso pure abbia ad ordinare in quella parte del regno dodici vescovi, tra quai sedere metropolita, rimanendo però in te la suprémazia;

Degna di memoria reputo, sovra ogni altra lettera di Gregorio; la indiritta a Melitto, ove lo incarica di significare ad Agostino essere sua intenzione che si abbattano, non i templi degli idoli; ma solamente gl'idoli. — Facciasi acqua benedetta, dice, la si sparga per quei recinti, vi si rizzin altari, e depongano reliquie: conciossiache, se quegli edifizii si trovano in buona e duratura condizione, giòva che si tramutino dal culto dei demonii a quello del verò Dio, e che la gente continui a convenire volonterosa là dov'era solita; e siccome quivi solevansi immolare vittime in sacrifizio ai falsi numi, giova provvedere a gratificart gli accorrenti d'una qualche solennità in onore del vero Dio: costruite, per esempio, hegli anniversarii della dedicazione della Chiesa, o del natalizio del Santo a cui è consacrata, padiglioni di fronde sul davanzale, festeg-

giando tal pia solennità con religiosi concenti: cessata ogni immolazione d'animali all'inferno, giovino lor carni di cibo agli accorsi per onorare il Signore. Gli è fuor di dubbio che se tu vuoi da certe menti gradicare d'un colpo ogn'idea che precedentemente vi si radicò, pretendi l'impossibile; ond'è pur forza che chi vuole quadagnare la cima; vi si elevi-a grado a grado, non già d'un salto. — Qual profonda conoscenza del cuore umano chiarita in queste righe! Oh il santo Pontefice ben s'aveva famigliare l'arte di governare gli uomini, di coglierne il debole, e di giovarsi di questo con onesta destrezza a fin di bene le în ciò il Cristianesimo è sapientissimo interprete dei nostri bisogni, e delle nostre tendenze: lo spirito sollevisi pure quanto sa al dissopra dei sensi; questi vorranno sempre la loro parte; però la Chiesa si vale appunto dei sensi per combattere i sensi, e colle pompe, del rituale c'invita, per mezzo della vista e dell'udito, a dar lode a Die che vuol essere adorato in ispirito e verità, con quei dilettamenti recandovi a vagheggiare il 'regno' dove s'integra la dominazione dello spirito, dove lo spirito parla allo spirito, deve lo spirito comprende se stesso.

A Sant' Agostino, morto il 604 in mezzo alle fatiche dell' apostolato, succedette Melitto un de'suoi fervorosi compagni; a Sant' Etelredo, il pio protettore della Chiesa nascente, tenne dietro, sul trono di Kent, Edbaldo, che in sui primordii si mostro diverso dal padre, indi lo imito: una sua sorella sposo Edvino re dei Nortumbri, cui trasse, dopo una serie di mirabili eventi, all'adorazione di Cristo con tutto il suo popolo; Carvaldo, re degli Estángli, ne segui l'esempio; era propriamente esempio che conquideva; conciossiachè sotto Edvino regnava tal sicurezza ch' è ricordato; in Beda, come una madre col suo lattante potesse, senza tema, peregrinare sola dall' uno all'altro mare: accanto le fonti sulle vie il buon Re avea; fatto collocare coppe di rame per uso de pellegrini; ne venivan rubate.. Sant'Osvaldo, successore di Sant'Edvino, confermo colla protezione e cogli esempii il Cristianesimo appo gli Angli. Sant' 0svino, a cui trasmise la corona, giacque ucciso a tradimento dal re dei Bernicii che si penti del missatto, e ne fe' penitenza: attaccato da Penda re idolatra di Mercia, assai più potente, fido in Dio e vinse: i Merciani soggiogati, e Sigeberto re di Essex si fecero battezzare.

S. Teodoro. S. Vilfrido, S. Benedetto furono luminari della Chiesa Inglese nella seconda metà del secolo settimo. A formarci un idea delle meraviglie operate dal Cristianesimo nell' Anglia ci bisognerebbe leggere la storia che Beda ne detto, vissuto contemporaneo di molta parte delle cosè per lui raccontate: in quel libro (historia eccleslastica Anglia) cui il semplice disadorno latino renderebbe fastidioso al nostro palato letterario bisognoso e cupido delle più gagliarde vellicazioni dello stile; in quel libro, che formo la delizia é la edificazione delle anime credenti del Medio Evo, quanto mai conforterebbe anché oggi un vero Cristiano lo andare studiando per minuto una dell'ère più felici della suà Religione, che merito all' Anglia appellativo d'isola de' Santi! L'Inglese, che consultasse con animo imparziale e spregiudicato quelle tradizioni candidamente esposte dal più antico degli Storici del suo paese, a quali austere e salutari meditazioni non sarebbe chiamato! Pensando a Gregorio, che riscattava e adoltava i fanciulletti dal crin biondo, e da' piè de' Sette Colli inviava Agostino ad evangelizzare ed incivilire l'Isola lontana, non potrà continuare ad associarsi alle turbe concuttadine maledicenti Roma, e súoi Pastori: passando a rivista quelle tribù di Santi dal nome insolito, talor soave, che furono flagello de' tiranni, scudo dei popoli, insegnatori intrepidi di giustizia, suggellata sovente col sanque, mal saprà trattenersi dal confrontare quegli Uomini del settimo secolo co suoi compatriotti del decimonono, dal fondo dell' Asia al fondo delle Americhe, dall' Oceano glaciale al pacifico, dall' uno all'altro polo, avidi di mercimonii e di lucri, pronti a sagrificare ai lor calcoli un' altra Parga, un altro Napoleone, così i popoli generosi, come i grandi uomini che si affidarono ad essi: leggendo nelle storie di Beda i re prevaricatori cui penitenza se santi ri vescovi apostoli a' quali il martirio cinse l'aureola, sospirata, le vergini angioli di carità nelle infermerie; i monaci arca di scienza nei cenobii, e dappertutto sorger basiliche ad onore di Dio, ospizii ad albergo di soffrenti, sacrarii ad ogni merito, ricetti ad ogni miseria, caso che l'Inglese s' interroghi quai munificenze, e quai virtù i nipoti abbiamo sostituite alle repudiate degli avi, che cosa scernera? radi templi, spogli di gravità, vuoti di fede; asili de poveri, da cui ogni pieta è bandita, ove i rinchiusi son ridotti a condizione di cifre, di frammenti di macchine; ed unica vera Chiesa nazionale estollersi in mezzo a quella rifiorente Cartagine la Borsa! H filosofo che legge Beda può facilmente sentirsi, pel contrapposto, tirato a maledire l'odierno egoismo britannico; il Cattolico che legge Beda si affida che l'Inghilterra abbia a lar ritorno in grembo alla Religione della carità; que' suoi

a igioli di purezza e fervore, que' suoi penitenti, que' suoi romiti, que' suoi apostoli, que' suoi martiri, che a mille a mille popolano il calendario ed il Cielo, denno conseguire dalla misericordia divina la mercede delle loro supplicazioni incessanti: l'isola de' Santi tornera alla virtù, alla fede degli avi!...

Beda, che la Chiesa scrisse nel novero dei Santi, e l'ammirazione contemporanea denomino venerabile, nacque nel 673 a Jarrow; si monaco nel chiostro di S. Pietro a Veremouth fondato da S. Benedetto Biscop; e da S. Giovanni di Beverley su consacrato sacerdote nel 702. Scrivere, orare, meditare furono precipue occupazioni della serena e ritirata sua vita: Abbracció co suoi studii la scienza universa; e die segno d'aversi d'essa familiare quanto era noto à suoi di la sua merce l'Anglia, la Francia, la Germania s'iniziarono più direttamente ai tesori filosofici e letterarii dell'antichità profana e cristiana: i suoi trattati di grammatica, d'ortografia, di prosodia diffusi per l'Occidente contribuirono, unitamente que di Cassiodoro, e di S. Isidoro di Siviglia, ad imprimere un carattere di regolarità e di chiarezza alle lingue moderne; cominciatesi a formare nell'ottavo e nono secolo d'una miscea di latino cogli idiomi settentrionali. Ne manco servi lo assieme de suoi lavori storici a prestare validi appoggi al. buon d svilappo della ragione delle Nazioni Occidentali. Le sue cronache, o sommarii di storia universale dalla creazione fino al tempo in cui vivea, propongońsi chiarire con sapienti indagini, le intenzioni della. Provvidenza a favora del genere umano; tendono. alla stessa meta sublime dell'immortale Discorso di Bossuet. La sua Storia della Chiesa d'Inghilterra è il più splendido monumento che un cittadino a que di potesse elevare ad onore del proprio paese : la divise in cinque libri: nel primo descrive l'antica conversione dei Britanni a giorni di papa Eleuterio, e la distruzione di quella nascente Cristianità per opera dell'orde sassoni, angle e pitte: negli altri quattro distribui il racconto di quanto avvenne dal cominciare. della missione di Sant'Agostino sino al 731, epoca in cui scriveva.

La maggior parte degli scritti di Beda son d'argomento ascetico, e si compongono di comentarii sulle Sante Scritture; mercè cui non intendeva egli così di mettere fuori idee nuove, ed interpretazioni pellegrine, come di ben riassumere tutto quanto dai Santi Padri era stato pensato sui più importanti suggetti; di maniera che in quella sua gigantesca fatica si contiene non tanto il senno d'un individuo, quanto il pensar comune della Chiesa.

La vita di questo amabile Santo non su traversata da veruna procella: la sua dottrina e la sua modestia procacciarongli affettuosa universal reverenza: papa Sergio lo invito a Roma, ma non v'ando; non esci mai dalla cerchia ridente dei colli del suo monastero. Mori sepenamente nel 735 in età di sessantadue anni; e quel suo santo trapasso corrispose al voto con cui dà fine alla sua Storia: — o buon Gesù, che per la tua grazia mi concedesti di attignere con amore alle sonti della tua sapienza, dammi, te ne scongiuro, con quella bontà medesima, di poter pervenire sino a Te, che sei sonte d'ogni sapienza, e di bearmi nella tua visione per tutti i secoli! così e sia. —

LE LEGGENDE NEL SECOLO SETTIMO E OTTAVO

Il secolo settimo, ed anche l'ottavo, andarono dotati, direi come, di una elasticità morale, che li soccorse a resistere alla brutal pressione della barbarie; e ne vogliamo, per quanto riguarda le moltitudini, attribuire il merito alle leggende. Poniamo fisamente il pensiero allo stato deplorabile dell'Occidente: lo spettacolo de guai quotidiani irritava e schiacciava ogn'istinto generoso e gentile; ogni cosa pareva in balia del caso e della forza; niuna parte del vivere comune presentava quella prevalenza della regola, quella idea del dovere, quella reverenza del diritto, che costituiscono la sicurezza delle vita, e il riposo dell'anima; gli esemplari sembravano essersene rifuggiti nelle leggende. Chiunque getta uno squardo sulla storia della società civile, e su quella della società religiosa, e (nei racconti, per esempio, di Gregorio di Tours) pone a riscontro le tradizioni politiche all'ecclesiastiche; resta colpito della lor discordanza: nelle tradizioni politiche la moralità non trasparisce, per così dire, che a dispetto e alla insaputa degli uomini, i cui interessi e lé cui passioni son viste regnare senza freno; nelle tradizioni ecclesiastiche, invece, splende e signoreggia la moralità, anche, e spezialmente là dove la poesia ha occupato il campo del vero. Qui è piacente convalidare. l'asserito con esempii.

S. Bavone romito, trapassato verso la metà del secolo settimo, — vide un giorno venire alla sua volta un uomo ch'era stato suo

schiavo, e del qual avea fatto vendita: a memorare il delitto commesso a danno di quel meschino, sentissi preso da disperazione, e gli si getto a'piedi dicendo - non ti sovvenga del male che ti feci, e mi concedi una grazia — e quale? — che mi percuota con verghe, mi tonda il capo come si costuma con ladri, e mi getti in un carcere legato mani e piè: forse, che, se tu farai questo, la Clemenza Divina concederammi perdono. — Quell'uomo rispose che non ardirebbe mai far cosa tale al suo antico padrone: ma il Santo, ch'era eloquente, si studio di persuadernelo: vinto finalmente, e a malincuore quei gli legò le mani, lo tosò, lo menò al carcere pubblico, ove il Santo volle rimaner lunga pezza deplorando di e notte i suoi passati traviamenti, da'quai sentivasi gravato come da peso enorme. --Qui poco monta se i particolari del fatto ponno parere esagerati a certi spiriti timidi e fiacchi; il fatto stesso fosse anco inventato, certo e che la leggenda rimonta al secolo settimo, e corso per le bocche degli uomini del secolo settimo, i quali avcansi di continuo sott' occhi padroni e schiavi, vendite e maltrattamenti di schiavi: è facile comprendere quali attrattive dovesse avere per cotali uomini quella semplice storia, farmaco morale, protesta contro fatti odiosi, debole, ma preziosa rivendicazione dei diritti della libertà.

La carretta d'un pover uomo giaceva royesciata dinanzi la porta della reggia; entranti ed uscenti non solo nol soccorreyano, ma lo calpestavano: Vandregisilo (un de'principali ufficiali di re Dagoberto) vide l'empietà commessa da que'figli d'insolenza, e balzato da cavallo, tese la mano al giacente, e lo ajuto a rilevar la carretta. Taluno degli astanti lo derisero; non se ne died'egli pensiero, contento d'imitare la umiltà del suo divino Signore.

— Viaggiava Vandregisilo un di scortato da guardie, è giunse a sito dove furioso popolazzo infieriva contro un meschino, e stava per accopparlo. Il Santo, prendendo la parola invece della spada, arringò que forsennati, i quai fermaronsi a udirlo; e la sua eloquenza li disperse, cosicchè, da furiosi ch' erano, si partirono queti. — Sarebb'egli caduto in mente di verun uomo a que' dì, che non fosse stato fervente cristiano, di risparmiare lo spargimento del sangue ricorrendo al sermore piuttostoche alle armi?

— Mentre un di ei (S. Valerio) se ne tornava al monistero, il gran freddo lo trasse a fermarsi in una casa, il padrone della quale, e i suoi compagni, invece di accoglierlo col dovuto rispetto, continuaron a tenere in sua presenza licenziosi discorsi.

Fedele al suo costume, di applicare sulle piaghe vergognose e fetenti il balsamo salutare della Divina Parola, l'Amico di Dio celeco di reprimere quegli osceni parlari, dicendo: — Figli miei; non leggeste mai nel Vangelo che al di del Giudizio dovremo rendere conto anco d'una parola oziosa? — ed essi insozzarono vieppiù il loro dire di laidezze: il Santo allora — qui venni per iscaldare le assiderate mie membra; voi mi forzate a partire comeche gelato — ed esci dalla casa:

Oltreche confortare ed invigorire con parlanti immagini di virtugli animi conturbati ed avviliti, le leggende appagavano que bisogni di affezione e simpatia che provengono dalla sensitività, ed esercitano un efficace impero sull'anima. La sensitività avea allora molto a soffrire; gli uomini eran duri, e duramente si diportavano; alla bontà, alla compassione, all'amicizia, alla benevolenza veniva disdetto svilupparsi; epperò non erano morte nei cuori; aspiravano anzi a dispiegarsi, ed ogni loro rappresentazione riusciva consolante a genti dannate a sperimentarne assai di rado i dolci influssi: le leggende erano tali da fornire di continuo cosiffatte rappresentazioni. La Religione, talora favoreggiatrice dell'annegazion dei sentimenti più naturali (a nobilitar vieppiù l'uomo mercè la elettiva accettazione del sacrifizio), promoveva ogni legittimo sviluppo della sensitività; e le vite dei Santi andavano improntate di mirabile bontà e dolcezza.

— Un ladro s'introdusse notturnamente in una camera terrena dell'episcopio di S. Sulpizio a Bourges, e poiche v'ebbe bottinato, si provo di uscirne, ma invaho: reso consapevole dell'avvenuto, il Santo comando a' servi che gli adducessero il prigioniero, il qual, reputandosi. serbato a fieri strazii, corse a precipitarsi in un pozzo profondo ch'era fi; ma, nel punto di piombare, pentito invoco l'ajuto di Sulpizio, che, subito accorso, eccito gli astanti che scendessero a salvare il caduto: ripugnarono dicendo non esser più in tempo; alla fine cinti di corde si calarono, e trassero sano e salvo il pericolato dal profondo. Il ladro prostrossi dinanzi al Santo, e ne imploro il perdono: quei tosto gliel'accordò, e diegli per giunta tutto di che, sendo poverissimo, bisognava; poi lo accomiatò, raccomandandogli, che, un'altra volta, invece di rubare, domandasse. Niuno riuscirà a dire quanta effusa misericordia e santa semplicità era in quel-l'Uomo. —

Indipendentemente dalla soddisfazione che le leggende procacciavano alla sensitività, e dai geniali-insegnamenti che porgevano alla

moralità, tanto malmenata a que giorni, appagavan esse altre facoltà ed altri bisogni. È molto parlato oggi di cio che nel Medio Evo trastullava ed animava la vita del popolo: ci figureremmo che grandi vicissitudini di avventure di spettacoli avesservi di continuo dovuto pascolare la immaginazione; che il viver sociale fiorissevi ben più gradevole e svariato che non è di presente; lo che potè avverarsi per certuni collocati in seggi elevati, od esercenti professioni eccezionali: ma in quanto alla massa del popolo, il vivere dovett'esserne sommamente monotono e tedioso: i destini della turba si svolgevano e si compievano senza mutazione di luogo; le medesime scene si riproducevano sempre a' suoi occhi; quasi niuna variazione esteriore od interiore avvivava la fantasia; anco i sensi giacevano ridotti a somma inopia di soddisfazioni; e mal riusciva, fuorche nelle leggende, trovare un qualche alimento a quell'attività d'immaginazione, a quell'amore di novità; che pur esercitano sovra d'ogni uomo una sì gagliarda dominazione. Nelle vite de' Santi il pensiero vagava liberamente come in isconosciuto mondo pieno di portenti: ci sarebbe arduo misurar oggi il diletto che ne ritraevano gli Occidentali dodici secoli fa: ogni abitudine or è mutata; le distrazioni ci assediano, epperò ci riuscirà, almeno, di comprendere che pei contemporanei dei Merovingi dovette accogliersi nelle leggende un abbondevol fonte di vive e dolci emozioni:

- I parenti di Sant' Austregisilo (che su vescovo di Bourges nel secolo settimo) insistevano ch'ei li compiacesse menando moglie: promise contentarli se tal era il volere di Dio: essi gli suggerirono tre donzelle eguali di condizione alla sua: scrisse i lor nomi sovr'altrettante tavolette, e le pose sotto il copertojo dell'altare nella basilica di S. Giovanni presso Chalons, deliberato di passarvi tre notti orando, dopodiche stenderebbe la mano, caverebbe la tavoletta toccata per prima, e chiederebbe in isposa la fanciulla di cui leggerebbevi il nome. Passo pertanto insonne la prima notte; gravato di sopore, però respinto, la seconda; a mezzo della terza si addormentò. Due vecchi gli apparvero; un diceva all'altro: — di chi mai Austregisilo sposerà la figlia? — e l'altro rispondeva: ignori ch' è già fidanzato? — A chi? — Alla figlia del Giudice giusto. — Destosi il Giovine pensò tra sè chi potess' essere quel giudice; nè gli riusci trovario. N' andava secondo il suo costume al palazzo del Re (il sogno l'avea distolto dal cavare la tavoletta deposta sotto il copertojo dell'altare), quando, in traversare un villaggio, scorse sulla porta d'una

osteria un veterano e sua moglie, la qual in vederlo — trattienti, dissegli; ti vo'narrare un mio sogno che ti riguarda: parevami udire gran romore come di salmodia; chiesi che cosa era; mi hi risposto, Austregisilo che mena moglie: mi affrețtai al balcone per ve, dere la sposa; e poiche i cherici bianco-vestiti, che portavan croci, e cantavano, suron passati, tu ne venivi, ma solo, e senza donna; sicche domandai: e la sposa? non la vedi? mi su risposto, se l'ha tra mano: t'avevi in mano il libro dei Vangeli. — Così parlo quella semmina: il Santo, raccostando il suo proprio sogno a quello di lei, comprese che la mocazione a cui lo chiamava il Signore era il saccerdozio. —

Questo racconto, ed altri infiniti consimili, sono scritti in un latino inelegante, al modo che si costumava a giorni di Carlomagno, ed anco prima, epperò pieni di verità, d'ingenuità, di attrattiva: Beda ne tesoreggio gran numero nella sua Storia Ecclesiastica dell' Anglia. che recano fisonomia diversa dai mentovati un secolo prima da Gregorio di Tours: i Merovingi, di cui Gregorio espone i fasti sanguinosi, reser opportune manifestazioni solenni d'ardimento e fermézza; agli Eptarchi Angli, la cui sincèra conversione vien descritta da Beda. furon familiari le ple e toccanti virtu dei neofiti, pentimento e fervore. I costumi nel secolo settimo ben erano grossolani appo il volgo: turpi appo i Grandi; però gravità e pudore non n'eran iti in bando. e le leggende fornianvi campo a pascere le più nobili inclinazioni dell'anima, perciocch'elle presentavano la immagine di uno stato morale infinitamente superiore à quello della società e del vivere d'allora; la mente si riposava nelle leggende, e vi si confortava dei vizii e dei delitti che l'assediavano per ogni verso.

Dal secolo sesto all'ottavo fioriron Monaci imnominati esclusivamente dediti a ricogliere fatti di Santi, scriverli, commentarli, ampliarli, e di que'lor lavori arricchivano la biblioteca del chiostro: gl'innamerevoli volumi che a questo modo compilarono e ci trasmisero, ne' quai si accoglie il tesoro delle leggende, fornirono, per ciò che riguarda i secoli teste memorati, i materiali alla gigantesca collezione commeiata dal gesuita Bollando l'anno 1643, indi continuata e celebre sotto nome di Bollandisti. I documenti originali relativi alle vite dei Santi sono là entro classificati per mesi e giorni; cioè, siccome la Chiesa celebra ogni giorno dell'anno la memoria di certi Santi, d'un qualche gran fatto dei quali (per ordinario il trapasso) quel giorno è l'anniversario; i Bollandisti distribuirono a quel modo le notizie

biografiche di cui fecer tesoro, e nelle proporzioni che ora sono per indicare. La gigantesca impresa soggiacque ad interruzione nel 1794. (ripigliata non ha guari colla pubblicazione del volume cinquantesimo quarto) ned aggiunge che al 14 óttobre: due enormi in folio spettano al Gennajo; due al Febbrajo; tre al Marzo; tre all'Aprile; otto al Maggio; sette al Giugno; sette al Luglio; sei all' Agosto; otto al Settembre; e sei per l'Ottobre fino al giorno 14; in tutto, sinora pubblicati, cinquantatre volumi (ed innoltre l'ultimo summentovato). A figurarci il numero a cui ammontano, le vite dei Santi costituenti quella collezione basti dire, che Aprile ne novera 1472, e che le sinora venute în luce si accostano alle trentamila; molte andarono smarritè prima che si ponesse mano alla raccolta; molte son rimase inedite. Questa semplice statistica numerale chiarisce la estensione di cosiffatta letteratura leggendaria dei secoli denominati tenebrosi, e qual prodigiosa attività di spirito regnasse a que' giorni che sì cordialmente dispregiamo. Una tale fecondità non provenne per certo dalla sola vocazione degli scrittori; ebbe cause generali, principalissima il fervor religioso; e; per giunta, le condizioni politiche e sociali dell' Europa dal secolo quinto al decimo

Gli scrittori delle Leggende sono i poeti della Storia. Al pio monaco che' compila la vita d'un romito o d'un missionario sta di continuo presente l'intento di porger ai fratelli profittevoli insegnamenti; narra d' una casta femmina? d' una innocente vergine? vuol nobilitare la donna, raccomandare la continenza al rispetto d'una società dominata da rozzezza e brutalità: esalta un romito dalle vesti lacere. dalla persona scarna, dal viso macilente? proponesi far argine al deturpamento d'uomini repleti di cibo, spendenti i giorni, quando tace lo scontrarsi delle spade, nello scontrare le coppe : le Leggende elevano il servo alla equalità cristiana col padrone; tramutano il debole, il soffrente in un privilegiato, predestinato a' gaudii del Cielo: le leggende non sono fatte pei felici: chi s'inebbria di vino e d'amore potrà disprezzarle, conciossiache accolgono la speranza, la nobilitazione del misero. Oh noi ci abbiam tutti le nostre leggende in fondo al cuore. delle quali è fecondo lo svolgersi nei di della tristezza! ogni passo che moviamo nella vita ne svelle una pagina, e la getta al vento; insino al di, in cui non ci avranno più leggende per noi, ed una incvitabile storia ci colpira della sua luce formidabile...

ROMA CENTRO DELLE MISSIONI.

Il secolo settimo si opora d'una straordinaria espansione del Cristianesimo, la qual superò d'assai quella della età precedente e delle successive.

Qui, pria di condurmi a ricordarla, acciò il nobilissimo suggetto non

presenti lacune, risaliro a pigliar le mosse più alto.

Benche tutti gli Apostoli abbiano cooperato poderosamente a diffondere nel mondo il seme evangelico, certo si è che Pietro e Paolo, fondatori della Chiesa Romana, colle loro predicazioni, col loro martirio, col loro sepolero, contribuirono precipuamente alla diffusione del Cristianesimo nell'Occidente. Roma, da che vi giunse Pietro, si distinse per un doppio carattere dagli altri seggi apostolici; questi mostraronsi centri d'un proselitismo che irraggiava tutto allo intorno, effondendosi come per emanazione da luogo a luogo contiguo; Roma invece fu centro d'un proselitismo universale: le altre Chiese fondate dagli Apostoli non esercitarono in guisa continuata il loro zelo per la propagazion della Fede, e volgono secoli ch'elle si spensero: Roma non diemise mai dallo adoperarsi al grande intento. Cerchiamo una città ove queste parole — ite ad evangelizzar le nazioni — abbiano sempre risuonato; e non ne rinverremo che una; ciò basta a caratterizzarla genuino centro del Cristianesimo.

Leggiamo nel Martirologio (1 Sett., e 29 Dic.): — A Reims nelle-Gallie S. Sisto discepolo di S. Pietro, da lui consacrato, primo ve-

Dandolo.

scovo di quella città, cinse sotto Nerone la corona del martirio; e lo stesso accadde ad Arles a S. Trofimo; di cui S. Paolo fa menzione scrivendo a Timoteo, colà inviato a predicare il Vangelo; predicazione ch'e stata, come lasciò scritto S. Sosimo papa, la fonte da cui si sono disseminati i ruscelli della Fede per tutte le Gallie. S. Clemente papa, fiscepolo e terzo successore di S. Pietro, inviò a popoli d'oltre l'Alpi S. Dionigi che su primo vescovo di Parigi (Martyr. 9 Ott.).

Marco discepolo e interprete di S. Pietro, scrisse il suo Vangelo per istanza che gliene fu fatta dai Fratelli di Roma; e, presol seco, n'andò in Egitto ad annunziarvi Cristo agli Alessandrini, e fondare tra essi

una chiesa (Martyr. 25 Ott.).

Antiche testimonianze si accordano ad assegnare di quell'invio autore S. Pietro.

I santi Torquato, Ctesifone, Secondo, Cecilio, Esichio, Eutrasio veniner ordinati rescovi 'a Roma dai Santi Apostoli, e spediti alle Spagne a predicarvi la parola di Dio: dopo ch'ebberti evangelizzate assai città e conventite innumerevoli turbe, riposaronsi in varie parti di quella regione. (Martirol 15 Maggio.).

I Papi a que' di ordinavano vescovi de' Gentili missionarii a' quali spettava crearsi le proprie diocesi merce le conversioni, à somiglianza di re coronati in anticipazione per regni da conquistare merce la saggezza e il valore. I nomi di buon numero di tai vescovi ci è rimaso ignoto, non che i particolari della loro missione: pur è da credere che non pochi conseguissero la consacrazione nel solterraneo semicircolare delle catacombe di S. Sebastiano, che su residenza e cattedrale d'alquanti papi de primi secoli. Le narrative di quell'epoca, si sobria in fatto di particolarità meramente descrittive, non ci trasmisero dipintura di tai solenni cerimonie; solo ne accennano una, celebratasi durante la dimora in Roma de' santi Faustino e Giovita, l'un sacerdote, e l'altro diacono della chiesa di Brescia. I due Confessori della Fede, leggiamo in lor Atti, percennero al sito detto alle Catacombe, e trovaronvi il Pontefice che vi stava 'ascoso per tema de' Pagani, tra' sepolori de' Martiri : dissergli — la benedizione del Signore sia col tuo spirito - indi gli fecero questa dichiarazione: — il nostro. Signore e Redentore ci diresse a Te acciò ordini vescovo il frutet nostro Calimero, e lo mandi a Milano. - Udite le quai cose, il Pontefice tutto Meto, si conformò a quel santo avviso; consacrò Calimero, e, secondo l'avuta raccomandazione, lo spedi la Milano per esservi pastore del gregge cristiano. Figuriamoci pe' declivii sotterranei adducenti a quella metropoli delle Catacombe, lampe di terra cotta posate in piccole nicchie lunghesso la parete di tufo; la chiesa rischiarata da torce, portate in giro da diaconi; accanto l'ingresso un gruppo di spetfatori vestiti di tuniche lacere e annerite dalla puzzolana; son lavoratori all'escavazioni sepolcrali ne' corridori attornianti; lasciarono riposare la zappa per procacciarsi il conforto d'assistere alla santà cerimonia. Il pozzo, o pertugio rotondo forato a mezzo del volto della Chiesa, v'è come inmagine di quella fossa ovunque presente, cui la mano dei persecutori scava incessantemente sotto, i passi degli amici di Dio, cui la mano di Dio scava sotto i passi dei proprii nemici: il novello eletto sta genusiesso dinanzi il Pontefice consecratore bianco — abbigliato, seduto sulla rozza cattedra di sasso che fu scanno curule a tanti Papi-Martiri.

Come Eleuterio mandasse da Roma convertitori a Leucio e suoi Britanni, già fu per noi ricordato colle parole di Beda; men brevemente raccontammo di Gregorio che spedi Agostino a cristianizzare per la seconda fiatà l'Isola indi detta dei Santi.

Agostino eravi stato precedito da Palladio spedito nel quinto secolo da papa Celestino I.º ad evangélizzare la Scozia; di la Patrizio era sceso in Irlanda ad esserne l'apostolo; ed anco Patrizio aveva avuto il suo mandato in Roma dal successore di Pietro.

Quelle isole non tardarono a diventar esse stesse un semenzajo d'uomini apostolici: gli appartenenti alla razza sassone si volsero, e hen era naturale, di preferenza alle terre dei compatriotti tottavia idolatre, appo i quai la comunanza della favella facilitava lor la missione: un d'essi, S. Vilfrido, mosse a Roma ad esservi benedetto dal Papa, di la conducendosi a seminare la parola di Dio nelle Frisie. D'altri due, Colombano e Bonifacio, ambo luminari del secolo settimo, è bello tenere men succinto discorso; due Popoli, l'Elvetico e l'Alemanno, li riconoscono a proprii apostoli.

Colombano nacque in Irlanda verso la metà del secolo sesto: l'issola non solamente era tutta cattolica fin da que' di remoti, ma seggio di fiorenti studii teologici, e di fervoroso ascetismo; i chiostri vi si aprivano accademie e scuole anco a'laici; un de' più rinomati; era quello di Benchor, stato londato nel 530 da S. Congèl, che aveva data a'suoi monaci la regola orientale di S. Basilio, ed' ebbesi nel' giovinetto Colombano il prediletto de'suoi alunni.

Cresciuto in età, e tirato dalla sua vocazione a vita più attiva che on era la studiosa di Benchor, Colombano con dodici compagni

approdo nelle Gallie, in parte ove di Cristianesimo po' oltre il nome era noto; ivi meno per qualche tempo vita romitica in caverna continuamente minacciata dalle siere e dagli idolatri. La fama del Monaco Ibernio comincio a suonar alto nel dintorno, e Teodorico re dei Burgundi volle vederlo; ma si fu a propria confusione, conciossiachè l'austero Romito gli rimproverò in piena Corte quella licenza di costumi che l'ava Brunechilde savoreggiava in lui per meglio dominarlo. La terribil Regina consegui dal fiacco Nipote che l'audace venisse cacciato prigione; indi, non esando versarne il sangue, lo fe' tradurre alla volta d'un porto sulla Manica, per imbarcarvelo e rinviarlo al suo paese. In passare presso Tours chiese d'entrarvi a venerare l'arca di S. Martino; ivi al Vescovo disse: — avvisà il mio persecutore ch'entro tre anni sarà spento, e la sua postérità sparirà dalla faccia della terra. — Il mare respinse il naviglio, e lo scacciato trovò asilo alla Corte di Clotario re di Neustria, a cui profeteggiò che in breve riunirebbe sulla sua testa tutte le corone franche. Di là passo nell'Elvezia, ove predico con gran successo il Vangelo, e ricorda la leggenda che in riva al lago di Zurigo trovo genți che rendevano divini onori a Odino offerendogli un gran vaso di birra: il Santo soffio sul vaso che n'ando franto; bastava, infatti, un soffio di Cristianesimo a polverizzare le reliquie del paganesimo germanico.

Torno Golombano a Franchi; e predisse ad uno de loro re, Teodeberto, che saria cherico i cortigiani sdegnati — fu mai visto, sclamarono un re Merovingio prestarsi volontario a farsi tonder le chiome?— Il Santo rispose: — e chi vi dice che soggiacerà volontario alla tonsura?— Poco dopo Teodeberto e Teodorico battagliarono, e Teodeberto, superato e chiuso in un chiostro, avverò la profezia di Colombano, indi Clotario vinse Teodorico, ed alla sua volta chiari veridico il Santo, con rimanere solo re della nazione.

S. Gallo, compagno e discepolo di Colombano, fondava intanto presso il lago di Costanza il chiostro divenuto presto si celebre sotto il suo nome.

Colombano scese in Italia, ove il re de Longobardi Agilulfo gli je buone accoglienze, e lo soccorse a fondare l'illustre monastero di Bobbio tra monti dell'Appennino in riva alla Trebbia: ivi morì nel 640.

Più vasta sfera d'operosità si elesse l'inglese Vilfrido, che assumette nome di Bonifazio, e fu il convertitore dell'Alemagna: ei non

ci si presenta come S. Colombano per metà missionario, per metà monaco e fondatore di chiostri; fu esclusivamente e passionatamente banditor del Vangelo. Appena ordinato sacerdote si condusse al centro della Cristianità, e quivi di lunghe conferenze col S., Pontefice Gregorio II si valse a preparamento della sua sublime missione: ordinato vescovo da lui, scrisse di propria mano, e depose sul sépolcro di S. Pietro il seguente giuramento. In nome di G. C. Signore e Salratore nostro. Io Bonifazio vescovo per la grazia di Dio, oggi indizion sesta dell'anno sesto del regnare dell'imperator Leone (Novembre 723); prometto a Te, beato Pietro; principe degli Apostoli, ed al tuo Vicario, ed a' suoi Successori, in nome della indivisibile Trinità, e pel tuo sacro corpo qui presente, che conserverò sempre la purezza della fede cattolica nella unità d'una medesima dottrina, da cui è fuor di dubbio che la salvezza d'ogni uo mo dipende; che non mi lascerò mai indurre ad ... imprendere checchessia contro la unità della Chiesa, ma che professero sempre intera fedeltà ed assoluta devozione a Te e alla tua Catedra, alla quale il Signore concesse facoltà di legare e di sciogliere, some parimenti al tuo sunnominato Vicario e suoi successori; che non mi acrò mai communione veruna con vescovi che si discosteranno dalle vie anticamente segnate dal Santi Padri; che, potendo, ne gl'impedirò, altrimenti li denunzierò al Pontefice, mio Signore: caso, che, tolgalo Dio, facessi. o tentassi cosa contrarià a queste mie promesse, mi rassegno a subire il castigo inflitto ad Anania e Saffira. Io Bonifazio, meschino vescovo, segnai di mio pugno il formolario di questo giurantento, e lo collo-, cai sulla tomba di S. Pietro, che mi abbia ad essere testimonio e giudice. — Questa è la dich'arazione spontanea e solenne che l'Apostolo dell' Allemagna fece a papa Gregorio II: su questa base apostolica andarono fondați l'Episcopato e la Chiesa di quella nazione: possa ella risovvenirsene!

Bonifazio parti da Roma fornito di lettere commendatizie premurosissime del Papa: re Liutprando lo accolse al suo passaggio colla
maggior reverenza; traverso la Baviera, cominciò in Turingia la sua
missione apostolica. In una corsa che fece in Francia guadagnossi
la protezione di Carlo Martello, che lo forni pur egli di lettere caldissime per tutti i capi delle Tribù Alemanne suoi alleati.

Mentre il fervoroso Apostolo stava faticando oltre Reno alla conversione dell'Assia, giunsegli un' epistola di Daniele vescovo di Vinchester, ch'era stato suo maestro: piacemi qui trascriverne una qualche parte, a riscontro nobilissimo di quella dianzi memorata che

S. Gregorio Magno invlava ad Agostino e Militto convertitori dell'Anglia: ov' è bello indagare il pensiero de varii tempi, meglio che in cosiffatte intime communicazioni degli uomini che studiaronsi d'esercitare ed esercitarono sovra que' tempi la più efficace azione possibile? Il vecchio Pontefice, Anglo consigliava in questa forma il fervoroso Bonifazio: - Non combattere direttamente le genealogie ch'essi metton fuori di lor falsi Dei: lor concedi che furon generati a guisa d'uomini, e, posto ciò, richiedili se reputino che il mondo sia cominciato col tempo, o duri ab eterno: che se principiò, chi lo creò? certo avanti la creazione; non troveranno sito ove collocare quei Numi: che se è, secondo essi, eterno, gl'interròga chi reggeva il Mondo prima del nascimento di quei loro Dei, e come riuscì a questi di soggiogarlo; e dove e quando il primo Dio, e la prima Dea venner generati e stabilironsi; e se generan tuttodi, e quanti, e quali? Altresi giova addimandarli sé servono a lor Numi in vista d'una prosperità temporale, o d'una felicità eterna: che se aspirano a temporale prosperità, dicano se è vero che i Pagani vivono più contenti de' Cristiani, o quai vantaggi pretendon essi récare con lor sacrifizii ad Esseri che asseriscono padroni di tutto. Conviene andar loro facendo queste ed altre simili obbiezioni, non ingiuriandoli, e in guisa da irritarli, ma con assai moderazione e dolcezza; e di tratto in tratto comparare le loro superstizioni colle dottrine cristiane, per combatter indirettamente l'errore, e acciò rimangansi piultosto confusi che innaspriti, e si vergognino dell'assurdità di lor opinioni, ne si pensino che ignoriasno lor favole ed abbominevoli cerimonie. Di lor altresì: se i vostri Dei son onnipotenti e giusti, non solo ricompenseranno chi li onora, ma puniranno chi li sprezza; or come mai lasciano stare i Cristiani, che rovesciano il lor culto? perche, mentre i Cristiani possedono regioni fertili in olio e vino, a' Pagani non restarono che plaghe glaciali e sterili? E qui bisogna magnificar loro l'autorità del Mondo Cristiano, a petto del quale son essi-così poca cosa. E, per ultimo, acció non vantino la dominazione di lor Numi come legittima, perche le genti hannoli sempre adorati, convien loro apprendere che la idolatria cessò di regnare sul mondo, or ch'esso si ricontilio con Dio merce la grazia di Gesu Cristo. - Questa è la lettera del Vescovo di Vinchester all'Apostolo della Germania: ,or io domando a chiunque attentamente la legge, s'ella non contiene il bastevole di bontà e di senno da odorare grandemente e chi la dettava, e il tempo in cui su scritta, e la causa ch'era intesa a sostenere. Questi ben li possiam dire gloriesi monumenti del Pensiero, in età appellata turpe e tenebrosa da chi per ignoranza o per tristizia la disconosce...

Bonifazio valendosi delle due protezioni a que di le più potenti in Europa, di papa Gregorio e di Carlo Martello; indefessamente prédicando, fondando chiese e chiostri trammezzo le tribu che avea convertite. ora respinto dalle guerre scoppiate tra'Barbari, or profittando delle trettue, qua correndo a Roma a consultare il Pontefice, a ritemperare la propria energia sul sepolcro di S. Pietro. La cacciandosi nella profondità delle foreste della Turingia; e della Franconia; Bonifazio, spese la lunga sua vita in un incessante esercizio del più infaticabile apostolato, alla cui gloria non manco la corona del martirio.

Vescovo di Magonza, e consacratore di Pipino, figlio di Carlo Martello, creato re dei Franchi, Bonifazio era, dopo il Papa, l'uomo più venerabile e celebrato della Cristianità: gli onori che circondavano la sua vecchiezta, e la universal reverenza nol contentavano: desideroso di morir martire; designo il proprio successore, gli raccomandò di edificare chiese, di raunare concilii, di evangelizzare gl'infedeli, e conchiuse: — io sto per compiere il mio pellegrinaggio, nè vo', distornarmi dalla via che amo; il mio fine è vicino; e tu, o figlio, poiche avrai dato compimento alla cominciata basilica, deporrai nei sutoi cavi mortuarii le mie spoglie consunte dai patimenti e daglianni, se pur ti accadrà di riaverle: la tua filrale sollecitudine mi provveda del bisognevole a quest'ultimo viaggio; e nel paniere ove riporrai la Bibbia, colloca il sudario che avviluppera tra poco lo stanco mio capo! --

Bonifazio s'imbarco sul Reno, e s'interno nei boschi della Frisia: ivi agiziumse finalmente la meta da tanti anni sospirata: assalitò da una schiena di Barbari, e ferito a morte, spiro dicendo — ecco,

finalmente giunta l'ora del mio riposo!..

IL SECOLO DECIMO

Frammezzo le tenebre del secolo decimo sola la Religione potea servire di vincolo sociale: monaci e vescovi inermi impresero a dominare i più fieri Baroni, e adoperarono all'uopo una irresistibil arma la scomunica. Gli scherani avviati a manomettere fe ville disarmate, i principi ripudiatori delle lor caste compagne arretravansi intimiditi dinanzi gli anatemi ecclesiastici; costituivan essi la sola salvaguardia della giustizia: conciossiachè la Chiesa non aveva peranco integrata la magnifica unità del suo ordinamento disciplinare e governativo; ancora doveva trascorrer un secolo pria che l'Europa risuonasse del gran nome d'Ildebrando: faceva mestieri che l'unità religiosa si costituisse acciò la civiltà potesse penetrare nella società: d'onde potea venir l'ordine se per tutto regnava anarchia? e sventuratamente i Papi succedeansi con deplorabile rapidità; la spada dominava il pallio, lo scettro prevalea sulla tiara.

Quest' assenza di unità si rivela nella moltiplicità dei Concilii Provinciali: alla Chiesa manca la podesta, e ne cerca per tutto gli elementi; ella ne abbisogna per reprimere il feudalismo, e per difendersi: gli tomini d'arme alzano il lor gonfalone sulle terre de' chiostri, invadono i presbiterii, convertono in istalle i pronai delle chiese, fanno rintronare i monastici corridori di voci ebbre, d'osceni canti; si vogliono vietare queste profanazioni, commesse da tali la cui coscienza normanna, o franca, cede per poco all'ungara, ed alla sa-

racena: a questo intesero i Concilii Provinciali, e provvedevan altresi a riformare i costumi de' cherici. Nella stagione in cui i cignali sbucavano da' hoschi a passeggiar le campagne era ovvio vedere monaci e abati, scambiata la mitra e il pastorale nella balestra e nello spiedo, precedere la turba de' cani abbajanti, montati su focosi destrieri: finita la eaecia, si alzava in refettorio tale un romor di brocche e di voci, che la valle in giro era fatta consapevole come la s'infrangessero sfacciatamente le leggi del silenzio e dell'astinenza.

Se la unità del reggimento mancava tuttavia alla Chiesa, n'erano parimenti digiuni gli ordinamenti politici de' varii Stati.

La corona dell' Impero posavà in testa agli. Ottoni, capi della federazione alemanna sempre discorde e tumultuaria.

Costantinopoli presentava un centro di unità: i monumenti dell' era della fondazione sussistevanvi in tutto il loro splendore, artistici capolavori di cui Niceta deplorò un secolo dopo la ruina, allorche i Conti Franchi vennero insolentemente ad assidersi sul trono curule dei Comneni. Là, in palagio di-marmo, prigioniero di complicato ceremoniale, l'Imperator Greco si vedeva intorno lunga gerarchia di uffiziali e ministri e valletti; e, intanto che atrii e vestiboli apparivano splendidamente e accuratamente guardati, nelle aule interiori, e tra le seriche coltri delle alcove dorate, ostiarii, schiavi, eunuchi assassinavano il fiacco erede della grandezza e del nome romano, lasciando al più audace di raccogliere da terra la insanguinata corona. La circoscrizione dell'impero d'Oriente trovavasi mal determinata: non erano più i tempi che le legioni guardavano le frontiere dall'alto di que' posti militari di cui torreggiano ancora i rudefi sulle rupi della Scozia, della Pannonia, in riva al Reno: da tutte bande l'Impero giaceva innondato da Barbari. Verso settentrione e ponente Bulgari e Tartari passavano di continuo il Danubio, e precipitavansi sulle città vicine alla Palude Meotide: nugoli d'uomini, coverti di ferine pelli, sovr'agili cavalli attaccavano con lunghe picche le falangi greche dalle splendide assise, dal cuore codardo. Gl'Imperatori avevano. presi a' loro stipendii, a far officio di pretoriani, una schiera di Angli, di Sassoni e di Danesi, la qual con nome di Varengii accampavano nella piazza di Santa Sofia. Verso Oriente Saraceni, Arabi, Egiziani avevano invasa la Siria e l'Asia Minore: Smirne, Corinto, Efeso (nomi si poetici e ben sonanti nella storia delle prime predicazioni cristiane), avevano subito il giogo musulmano: primo Eraclio poi Niceforo

Foça le riconquisto, e la Croce ricomparve sulle chiese di Cipro e di Gerusalemme; durante quel lampo di gloria l'Arte rifiori, e sorsero le grandi Basiliche di stile bisantino, tuttodi riconoscibili a' lor maestosi mosaici a fondo d'oro, da'quali Cristo e i Santi pajono guardarti ad occhi fisi e spalancati.

In Ispagna i valorosi Conti di Castiglia si erano ritirati nelle innaccessibili sierre dei Pirenei, e i Conti di Barcellona tenean chiuse le porte della loro imprendibil città: ma Siviglia, Granata, Valenza, e tutte le provincie oltre 1º Ebro avean piegato il collo alla dominazione degli Arabi.

In lor podestà trovavansi parimenti cadute le grandi Isole del Mediterraneo,, e molta parte della Puglia: l'Italia intera diventava ormai facil preda de seguaci di Maometto.

L'Italia avea soggiaciuto ai Barbari, e vi regnava indicibile confusione; qua le nascenti repubbliche mercantili di Venezia; di Pisa, di Amalfi; là Re Longobardi signori della Gallia Cisalpina; Greci in alcune parti della Puglia, Arabi in altre; in Roma, cittadini irrequieti, che sognavano di consoli, di tribuni; e disconoscevano nel Pontificato la sola loro salute

In Francia il principiare del regno di Carlo il Calvo era stato luttuosamente segnalato dalla battaglia ch' egli combattè e vinse contro i Fratelli a Fontenay; carnificina immensa, che tuttodi riguardasi come civil guerra, eppero dicasi invece esplosione sanguinosa di nazioni rivali e nemiche, venute a mortale scontro, non tanto per dominare l'una su l'altra, quanto per conseguire ciascuna la propria indipendenza.

L'assemblea di Piste consacro, infatti, le franchigie di ciascun uomo di guerra, e franse ogni vincolo, di subordinazione i mentre la monarchia n' andava in brani, al Calvo successe il Balbo; erano somma sventura in principe, a que giorni di barbarie, le infermità fisiche, pel renderlo che facevano spregevole; ed ecco l'Impero suddividersi nuovamente; Luigi III ha Neustria ed Austrasia, Carlomano Borgogna e Aquitania, Carlo il Grosso la corona imperiale. Come la stirpe di Carlomagno è caduta basso! in cambio del glorioso epiteto che quell'ammirabil Principe si è meritato, vedi quali appellativi contraddistinguono i suoi discendenti, il Bonario, il Calvo, il Balbo, il Grosso, e, ad ultimo, il Semplice! Qual reverenza poteano portare i Baroni franchi a cotesti Re senza capellatura, dall'epa enorme, dal labbro balbuziente, dallo spirito ottuso? Al cadere della

dinastia Carlovingia, dall'Elba all'Ebro, dai Pirenei agli. Appeninioi, tutte le razze d'uomini cui la gagliarda mano del Fondatore aveva curve sotto un medesimo scettro, rivendicarono la propria indipendente nazionalità; eiò che i Mastri di palazzo del sangue di Carlo Martello erano stati pe' degeneri Merovingi, i discendenti di Roberto il Forte, conte di Parigi, lo furono pe' Garlovingi; ed Ugo Capeto venne acclamato re dei Franchi, al modo che Pipino lo era stato due secoli avanti: se i Capeti non contarono tra loro un Carlo Magno, non furono nemmeno visti scadere ad aversi un Grosso, un Balbo, un Semplice.

.Tal era lo stato dell' Europa: al disordine delle nazioni corrispondeva la infelicità degli individui.

La guerra su l'unico incessante affare dei Baroni, del secolo decimo: nè stagione di nevi, ne calori canicolari di trattenevano; la quiete dei castelli era buona per le femmine e i bimbi: que castelli su cime di scogli, grossolani, massicci erano stati d'ordinario costrutti intorno un qualche avanzo di antica torre; i veochi nidi delle aquile romane servivano di rifugio agli avoltoj feudali. Tetro n'era lo interiore; le feritoje ne muri lasciavano scarso adito alla luce: l'ampio salotto del centro serviva ai banchetti; il barone abitava le attigue torrette, dalle quai tragittava a', sotterranei, tema inesauribile a lamentevoli storie. La cavalleria non avea peranço addolcita la condizione delle donne; viveano entro quelle carceri merlate unicamente intese a lavori manuali, e ad allevare i figli. Siccome la indissolubilità del matrimonio non esisteva allora altro che di nome, frequentissimi erano i ripudii seguiti da nuove nozze: le derelitte nascondeano ne' chiostri la loro vergogna; spesso le segrete del sotterraneo erano lor ultima stanza.

Ghiostri ed Abbazie prese più particolarmente di mira dagli Ungari e Normanni nelle loro escursioni, costumarono collocarsi sotto la protezione di un qualche Barone del vicinato, a cui pagavano un censo, onde ad ogni uopo li avesse a difendere, e lo qualificavano deceatus, come chi ad ogni chiamata è per venire: ma cotesti accoro a cantare mattutino coi religiosi; e più sovente, occupate le camere migliori con lor concubine e valletti, gozzovigliavanvi, e davan fondo, alle cantine, ed ai granaj del monastero. Epperò, in mezzo a cosiffatto impudente saccheggio dei beni della Chiesa, le pie fondazioni e donazioni si moltiplicavano. Al sorvenire della vecchiezza

accompagnata dalla paura di morire, disteso sovra uno strato di cenere il Barone dichiarava lasciare in legato al vicino monastero le sue terre, il suo oro; ed una messa quotidiana doveva, a ricambio, ricordare in perpetuo i beneficii del pentito, e procacciargli misericordia appo Dio: la carta di donazione veniva trascritta nell'obituario dell'Abazia, e il nome del donatore durava quanto la pergamena; quanto l'epitafio della lapide sepolerale.

Non ci aveano borghesi a que'di; gli abitanti della città eran vassalli di baroni e di abati.

Il servaggio era la condizione comune delle campagne. Vasti tratti vestiti di boschi non producevano il bastevole al sostentamento degli abitanti, spesso quindi, decimati da tremende carestie; e torna frequente, diffusa, cupamente vigorosa nelle cronache la descrizione di cotai calamità, accompagnata dalla commemorazione di prodigii di mal augurio, de' quai la solitudine pasceva la immaginazione de' Monaci che li compilavano. Allo squillo della mezzanotte che li chiamava a pregare, i Monaci avviati al coro lungo buj corridori, doveano figurarsi mille strane fantasime, q, in elevar gli occhi al firmamento, astri sconosciuti, e costellazioni sinistre, o, lungo l' infuriare delle procelle, gemiti lugubri; spaventi creati, alimentati dall'assidua lettura dell'Apocalisse. Predomina, infatti, nelle cronache del secolo X un ineffabil terrore; la società vi soggiace a tanti malori, che un grido si eleva per tutto deprecante la divida pietà...

In cotesta confusione d'ogni idea, e assenza d'ogni principio, è superfluo dire che i diritti di proprietà venivano ovunque violati, e che gli averi appartenevano a chi sapeva appropriarseli; le prescrizioni del Diritto Romano giacevan ignote ai discendenti delle tribu occupatrici dell' Occidente; ed avevano elle per giunta dimenticati i Capitolari di Carlomagno.

Un senso di dolore domino gli Occidentali lungo il secolo decimo: circolavano spaventose profezie sul finimondo. La credenza che la terra avesse a disciorsi ne suoi elementi col chiudersi del millennio dopo Cristo, erasi andata accreditando a questo modo: i primi Fedeli, interpretando un passo di S. Paolo (Ep. ad Thess. IV. 15), figuraronsi vicino il finimondo; ed anco i Pagani trovavansi addotti dalle lor tradizioni a consimili aspettazioni. I Romani, che aveano appellata eterna la loro Città, e si eran fatto predire dai lor vati un imperio infinito, soggiacevano essi pure in segreto al religioso terrore di una predizione etrusca, merce cui (le città e gli imperii avendosi

una vita a vivere, dopo la quale è fatale che si spengano come gl'individui) il ciclo dei dodici secoli assegnati dai destini alla esistenza di Roma chiudevasi verso l'epoca in cui, per una singolare coincidenza: cadde infatti l'Impero d'Occidente. Una inquietudine vaga, se una prevision lugubre della caduta del mondo romano, che confondevasi. colla distruzione dell' universo, mescolavansi alle opinioni cristiane annuacianti anch' elle il termine delle cose: e poichè tal credenza prese forma e colore, non cesso dessa di occupare ogni fantasia, e saria facile tenerle dietro dal primo secolo al decimo; via via che il genere umano si avanzava, dessa gli si arretrava dinanzi. Lattanzio opino che al nostro pianeta sossero serbati trecento altri anni di esistenza; indi ciascuna generazione pavento quella minaccia sospesa sulla propria testa, e maraviglio di sopraviverle; dopo di avere a questo modo forzatamente aggiornata la suprema eatastrofe, tutto le menti si fermarono sull'anno mille: secondo un'antica tradizione, il mondo, creato in sei giorni, doveva durare seimila anni: rell'ultimo millennio avrebbe presenzialmente regnato Gesù Cristo; degli altri cinque, i primi quattro aveano preceduto la venuta del Redentore, l'ultimo dovea susseguirla Gli è così che quest'idea. la qual avea pasciuto di scure fantasie i primordii del Cristianesimo, e l'agonia dell'Imperò, ne venne ad acquistar consistenza; la gran minaccia lunga pezza fluttuante, come nube sinistra, si fermo finalmente sovra un punto del tempo; e tutte le paure accumulate da se. coli si concentrarono negli ultimi anni del decimo.

Allora circolarono per ogni parte formidabili annunzii: doveansi scorgere in cielo sanguinose battaglie d'ignoti guerrieri montati su draghi; strani animali sarebbonsi visti nascere, ed uomini mostruosi: e cosiffatti annunzii asseveravansi avverati: che cosa omai restava tranne dar opera a penitenza? già la cifra misteriosa e fatale del mille stava sopra epoca predestinata, in cui i fianchi delle montagne si squarcerebb ero, e cla terra tremerebbe come foglia scossa dal vento, e le grandi acque solleverebbonsi dall'. Oceano mescolandosi alle nubi del cielo; e in quella desolazione dell'universo inabbissantesi, allorche i gemiti umani si mescerebbero a' ruggiti de' liqui spaventati, e agli urli d'angoscia d'ogni vivente, la tromba del supremo Giudizio farebbesi udita, e la vallè di Giosafatte si popole rebbe delle spente generazioni, cacciatevi come ondate dalla mano di Dio: su quel mare di teste Cristo sdegnoso alzerebbe il tropo, e la pietosa Maria gli starebbe innanzi supplichevole. Tut-

toció doveva accadere allo scoccare del millennio; e intanto la vita sociale erasi trasformata in un gemito prolungato; e la vita degli individui trascorrea muta e concentrata tra' i battesimo e il mortorio...

Le vestigie della salutare attività di Carlomagno non andarono però tutte cancellate tramezzo le guerre civili de suoi figli e nipoti, e le invasioni degli Slavi, dei Normanni e dei Saraceni: bastò la breve pace succeduta al trattato di Verdun (942), e l'amore che Carlo il Calvo mostrò pel sapere, a fare che questo rifiorisse.

Onorato dell'amicizia del Principe, Giovanni Scotto Erigene teneva nel palazzo del Nipote il posto che Alcuno aveavi occupato a' giorni dell' Avo: fu il primo in Occidente one non istesse contento. alla logica ed alla dialettica, e cercasse di coordinare un sistema, filosofico, e stabilirlo su basi metafisiche; fu gran ventura che fosse solo a dimenticare, per ammirazione dell' antica scienza pagana, le differenze essenziali rivelate da Cristo tra lo spirito e la materia, tra il Creatore e la creatura. Ebbesi compagno di studii Mannone volgarizzatore del Timeo, e greco di nazione; conciossiache la Francia era divenuta asilo di dottori 'fuggiti dall' Anglia e dall' Iberia sperperate dai brigandaggi dei Danesi, e dalla Grecia, ove continuava ad inflerire la persecuzione iconoclasta. Le opinioni e i diportamenti di Erigene soggiacquero agli influssi esercitati dall'inevitabile conflitto che doveva segnalare lo incontrarsi della civiltà intellettuale e morale d'Oriente con quella d'Occidente; le quali due civiltà si erano trovate, durante i loro progressi, separate é sconosciute l'una all'altra per ben tre secoli; gli elementi di platonismo, che i Greci degeneri non aveano conservati che come suggetto d'investigazioni storiche, secero sbucciare nelle anime de meditativi Germani sistemi speculativi arditissimi. Che una crisi sia avvenuta, ed un elemento straniero abbia usurpato posto nell' incivilimento occidentale. ne abbiamo prove nella discordia scoppiata tra' partiti che si credevano tutti solidamente ancorati nel Vero: nelle controversie in cui si trattava della Grazia e della Provvidenza in rapporto colla liberta umana, non che della presenza reale di G. C. nell'Eucaristia, e de' segni esteriori del Sagramento, i discepoli dello stesso maestro differivano, se non nello essenziale, almeno nei modi di esprimerlo.

Gli scolari di Alcuino adoperaronsi a conservare e difendere le dottrine sensate ed austere ch'egli avea Joro trasmesse contro le

tendenze panteistiche dei novatori; e tra più illustri nel santo proposito furono Pascasio Radberto, Rabano Mauro; Icmaro: Erigene trovo antagonisti degni di se; e il mondo cristiano ando pieno di quelle grandi ed accese disputazioni.

Dalla morte di Carlo il Calvo (876) all'incoronazione di Ottone L (946) volsero settant' anni, quali i popoli germani non ne ricordano di più tristi : principi inetti succedeansi rapidamente : i grandi vassalli si rivoltavano contro di loro, ed a vicenda si laceravano: i vescovi trascinati dal vortice della vita secolaresca, difettavano ugualmente di sapere, di abilità, di virtù: i sacerdoti giacevano sprofondati nell'ignoranza; i Benefizii si trasmettevano come ereditarii; i chiostri derelitti cadeano in rovina: chi voleva consacrarsi al Signore non trovava luogo ove farlo; chi attendeva ad approntare il luogo non rinveniva collaboratori; barbarie e superstizione istupidivano i popoli; nlund autorità li giudicavà, li guidava, li proteggeva: i Saraceni penetravano sempre più avanti in Ispagna. e in Italia; i Normanni si appropriavano le migliori provincie francesi; un Impero Slavo sorgeva minaccioso all' Alemagna; ondate devastatrici di Ungheri si spandevano per le regioni alpine; sul Reno, sul Po, sul Rodano il fiore de' guerrieri cadeva mietuto: le nazioni, trabalzate in fondo alla miseria ed alla disperazione, erano, per giunta, spaventate dall' aspettazione della imminente finedel mondo.

Avversato da tai malori il sapere trovavasi càduto assai basso; abbandonate le corti regali visitava di rado le episcopali: i chiostri famosi di S. Martino a Tours, di S. Germano presso Parigi, di Corbio, di Fulda, di S. Bonifazio a Roma, lo stesso Montecassino giacevano distrutti ed abbandonati. A S. Gallo tra monti elvetici, invece, la generazione che avea data ospitalità ai santi esuli di Scozia nell' 884 (ed alla quale appartenne il monaco anonimo, che, scrivendo pel Nipote di Carlomagno i fasti dell'Avo, li vesti di colori vaporosi e poetici, sieche favole e verità si confondono nelle sue cronache) tenne dietrò generazione anco migliore, cui l'abate Rudberto serbo costumata, Tutilone e Nogero educarono alle arti ed alle scienze: li presso fibriva il monastero di Richenau; e sorgeva il santuario d'Einsiden accanto la grotta di S. Meinrado (861).

S. Geraldo (909) fondo nei monti di Alvernia il convento di Aurillac; e Guglielmo duca di Aquitania il famoso Cluni (907), che, merce la cura dei santi abati Bernone (926), Odilone (941) ed Airal-

do (965) contribui alla riforma dei costumi, ed a suscitare a pro delle buone discipline un ardore che presto si diffuse nel resto della Francia ed in Italia.

La corrente rischiaratrice avea fluito da Roma a fecondare la Inghilterra e la Francia, di là penetrando in Alemagna: or vedremo gli elementi disseminati dal sapere rifluire verso la primiera sorgente; la riunione se ne opero in Germania, d'onde la scienza riprese il suo corso verso la Francia, e la Francia rifecondo Italia ed Inghilterra.

Allorche, colla decisiva sconfitta degli Unni sulle rive della Lech, (nel 955) la civiltà europea fu assicurata per sempre, e verso Settentrione lo Slavo di nemico si cambio in fratello, e a Roma l'Impero venne ricostituito, i destini del Mondo diventarono prosperi a paragone della precedente anarchia; sotto i tre Ottoni la piaga lasciatà da que settant'anni d'interregno fu sanata; epoca per l'Alemagna del suo massimo splendore, e della sua preminenza sovra ogni gente; avvegnache salvo l'Europa, converti Ungheresi, Boemi, Polacchi, Danesi; noverò i vescovi più santi, i teologi e filosofi più dotti, le scuole più frequentate che fossero a que di la sua popolazione crescea rapidamente, fiorivano commerci ed auti, i suoi Monarchi conquistavano l'Italia, sottomettevano gli Slavi, umiliavano i Normanni, sedeano primi in Occidente.

Brunone (fratello dell' imperatore Ottone II) arcivescovo di Colonia (932) raccoglievasi intorno tutti gli studiosi dell'Alèmagna settentrionale. Treveri, Strasburgo, Magonza possedevano scuole affollate, rinomate. A Gandershein (hell' attuale Annover), sotto la direzione di dotte Badesse di regio sangue, viveano Religiose, che, diventate profonde nella conoscenza delle lingue e delle letterature greca è latina, dierono tai saggi di se, che, da poco venuti in luce, rieprovocarono a stupore l' Europa.

Praga nel 973 ebbe il primo suo vescovo, Dietmaro, a cui succedetta dieci anni dopo Adalberto, il qual disperando chiamare a costumatezza quel popolo dedito al commercio degli schiavi, alla poligamia, ed al frequente ribellarsi, si volse ad evangelizzare le tribù confinanti, e consegui in riva al Baltico la desiderata palma del martirio.

La fama de chiostri di Reichenau e di S. Gallò cresceva di anno in anno: il fiore della gioventù alemanna e franca vi ricevea la educazione religiosa e letteraria.

Né vita ed attività albergavano unicamente in episcopii, chiostri. e capitoli; davano, segni di sè anche in castelli, città, e corti. Danpertutto si elevavano monumenti a manifestare il rinascente amore dell' Arte. Gli edificii informaronsi di uno stile che teneva una via mediana tra la struttura ad arco tondo delle costruzioni greco-romane, e il sesto acuto de' settentrionali. Le arti meccaniche favorite dalla solitudine de'cenobii, e dall'isolamento dell'eremitiche celle, crearono a que'di l'orologio e l'organo; e fu altresi maravigliosa la squisitezza con che il paziente orafo del secolo decimo (ben' ne fà fede la pala dell'altar maggiore di S. Ambrogio a Milano) qua scolpì miriade di figure in preziosi metalli, incorniciate e scompartite da pietre preziose, là rivesti manoscritti d'oro variocolorato, di avorió, e di seriche stoffe. Le arti del disegno erano tuttavia nascenti, e dominate dallo stile bisantino; la musica echeggiava nelle chiese semplice e solenne; tutta d'ispirazione, come la preghiera, usciva spontanea da petti scaldati dall'amore di Dio.

Fra'laici noveravansi personaggi eminenti per iscienza ed integrità: tali erano i Burcardi di Svevia, gli Enrichi di Baviera, ed altri molti.

Nella legislazione, e nell'amministrazione introducevansi utili novità: gli antichi odii di tribù si sperdeano: il feudalismo andava a poco a poco diventando un tutto omogeneo costituito da parti testè divise ed ostili. Ne' capiluoghi di provincia, nelle sedi vescovili, in mezzo a' ruderi delle colonie romane, o dentro i recinti dei castelli, crebbero città, che non tardarono a diventare ornamento e vanto del paese per dovizia, potenza, e, meglio ancora, per la guarentigia delle franchigie di cui furono larghe agli abitanti. La giurisprudenza, in armonia colle spirito e co' bisogni de' popoli, era studiata e tenuta in pregio: solo in caso di necessità, e quando n'era fatta richiesta, l'autorità suprema del Capo dell' Impero interveniva a comporre le controversie.

Anche fuor d'Alemagna risplendettero punti luminosi, centri di cività. A Gorbio, antico seggio del sapere occidentale, l'abate Inghiramo (nel 945) segno le prime note musicali, cui un secolo dopo Guido di Arezzo ideò distinguere, distribuendole tammezzo linee orizzontali, con demarcazione di toni e chiavi.

Cluni, di cui teste ricordammo la fondazione, diventato semenzajo di Santi-e di Papi, ebbe a special missione educare i giovani, e suffragare i defunti. Sotto la direzione dello abate, del priore, del

decano, maestri, cantori, bibliotecarii, cappellani, infermieri si occupavano degli alunni per guisa, che la educazione di un figlio di re non avrebbe potuto venir sorvegliata nel palazzo paterno meglio che in quel chiostro la educazione di fanciullo oscuramente nato.

Potenti Baroni porsero mano amica al risorgimento del sapere e della virtù, principalmente Folcó conte di Anjou, Seniofredo e Borel suo figlio conti di Barcellona (967), Guglielmo di Poitiers duca d'Aquitania (993): anche Ugo d'Arles, che fu re d'Italia di sanguinosa memòria, fà innamorato delle buone lettere.

In Ispagna, nonostante le lotte sostenute contro la soverchiante potenza degli Arabi, conservavansi nei monti delle Asturie, della Mancia, di Leon vestigii dell'antica scienza: S. Gennato di Astorga (921) lasciò a'conventi che avea fondato la sua ricca biblioteca; S. Michele di Cusan nei Pirenei fu scuola illustre sotto gli abati Ponzio, Gondefredo, Varino (979): quest'ultimo, reduce dall'Italia al suo chiostro, condussevì a menar vita penitente e contemplativa Pietro Urseolo (999) stato doge di Venezia, e quel Romualdo figlio del nobile Sergio di Capua, che fu dappoi il fondatore dell'Ordine Camaldolese.

Risplendono in Inghilterra i nomi di sant'Osvaldo di Yorck, di sant'Odone di Vorcester, di sant Etevoldo di Winton (984). S. Dunstano di Cantoberi, (988), in mezzo ad incessanti agitazioni e persecuzioni, seppe volere, e conseguire con perseveranza e vigore la riforma degli abusi che bruttavano il vivere ecclesiastico.

La più miserabile e scaduta delle contrade d'Europa era l'Italia: cortigiani e faziosi vituperavanvi la Capitale del mondo cristiano d'ogni turpitudine; Papi perivano tragicamente; v'ebbero elezioni rivali, deposizioni violente: però non tutta Italia era guasta; Ottone vescovo di Vercelli (944) ci fornisce ne suoi scritti documenti preziosi così della corruzione che regnava, come degli sforzi che i buoni facevano per infrenarla. A Chiusa presso Cunco formossi (966) una comunità religiosa, la quale meritò di venire paragonata a Cluni. A Venezia sorse il convento di S. Giorgio per opera d'un compagno di S. Romualdo. Il margravio Ugo (990), fedele compagno d'arme degli Ottoni in Italia, beneficò la Toscana da lui governata, anche con magnifiche fondazioni, e tra questa il monastero di S. Maria in Firenze. Sergio arcivescovo di Damasco (977), cacciato dai Saraceni, fondò in Roma, presso la chiesa de SS. Bonifacio e Alessio, una pia comunità, in cui Adalberto e Gau denzio si prepararono al-

l'apostolato ed al martirio, e S. Nilo trovò rifugio dopo ch'ebbe abbandonato Montecassino: Subbiaco a que'di fu riedificato e riccamente dotato.

L'ultimo anno del secolo decimo Gerberto ascese il trono pontificale, succedendo a Gregorio V, che, cugino dell'Imperatore Ottone, avea santamente adoperata la sua autorità di papa e di principe del sangue imperiale a pro della Chiesa, ed a ristorazione della buona disciplina.

I secoli, nella storia dello spirito umano, non cominciano col primo anno, non chiudonsi col novantesimo nono come ne' computi della cronologia: Al modo che il secolo nono principia per noi col regnare di Carlo Magno (776), così poniamo lo aprirsi del decimo al caderé de Carlovingi (888). I cento anni che trascorsero fra la deposizione di Carlo il Grosso e la incoronazione di Ugo Capeto, (987) costituiscono un'era che ha caratteri è sorta speciali, e'che appelliamo secolo decimo. Fu simile a mattina nebbiosa d'autunno socceduta ad alba brillante: la natura è attristata da vapori, che il vento dissiperà sul mezzodi; ma a traverso que'vanori il corso del Sole visibile: perde suoi raggi, però sappiamo ove si trova; e, additando un punto del firmamento, possiam dire è là: così per la notte del decimo secolo continuiamo a scernere, se non il sole, almeno il suo posto nel cielo, dietro nubi, che ben possono velarlo, ma non ispegnerlo; nè tarderà a sprigionarsene; e il secolo undecimo lo vedrà ricomparire per non oscurarsi più mai...

LE LEGGENDE DEL SECOLO DECIMO.

A' giorni di Luigi XIV parve gran cosa che due Donne sapesserdi latino quanto basta, una (la Sérigné) per gustare sant'Agostino nel testo originale, l'altra (Angelica Arnauld) per ben comprender l'offizio che, come monaca, recitava quotidianamente: nel secolo decimo, era detta di ferro, o delle tenebre, v'ebbe qualche cosa assai più singolare e mirabile; una Religiosa del convento di Gandersheim (nell'Annoverese), che, senza uscire dal ritiro, apprese latino, greco e le sette arti liberali, avendosi ad istitutrici due fra le sue compagne; e di siffatta molteplice dottrina die saggio in un panegirico o storia degli imperatori Ottoni in otto piccoli poemetti ed in sei drammi in prosa; taluna delle quai composizioni, spezialmente i drammi, destarono un'alta maraviglia nel mondo letterario, allorchè un detto francese (Magnin) li pose in luce per la prima fiata, volgarizzati e comentati (nel 1845). Questo fenomeno del secolo decimo ha per giunta la buona ventúra di portare un grazioso nome, Rosvita, ovverosia Rosa bianca.

Ecco i titoli degli otto poemetti di Rosvita.

Storia della Beata Vergine Maria. Storia dell'ascensione di N. S. Gesù Cristo. Il Martirio di S. Gandolfo. Storia di S. Pelagio di Cordova! Caduta e conversione di S. Teofilo. Storia dei Santi Protasio e Basilio. Il martirio di S. Dionigi areopagita. Il martirio di sant'Agnese.

Questi poemetti sono preceduti dalla prefazione che trascrivo. Ecco un piccolo volume che ha inelegante la dizione, in cui però l'autore pose diligenza, e zelo. lo l'offro alle disamine di giudici benevoli. disposti più a correggere che a screditare. Son paratissima a riconoscere d'essere incorsa in molti abbagli, non solo contro le regole della poesia, ma anche contro le leggi del comporre: chi confessa i propri mancamenti ha titolo di venire facilmente perdonato. Povera di sussidii. e in età non peranco matura, mi bisognò faticare nel mio rustico isola-. mento: in disparte, alla sfuggita, come di soppiatto, mi riusci di metter assieme questi scritti; ne cavai il fondo dalle Sante Scritture insegnatemi primamente dalla savia, ed or beata madre Riccarda, indi dalla benevola Gerberga, dalla cui autorità presentemente dipendo. Benchè l'arte di modulare versi sia cosa ardua, particolarmente a'donna, ardii, fidata ne' soccorsi dell'Alto, trattare metricamente, ed epicamente i temi qui entro; nè m'ebbi altra mira che di vietare al debole ingegno datomi dal Signore d'irrugginirsi annighittendo nell'ozio: volli forzarlo a rendere, sotto il martello della divozione, almeno un qualche suono a lode di Dio. (RE-CHEDITI INGENIOLI SUB OBSCURA TORPERS PECTORIS RUEI-GINE NEGLIGENTIA EXTERMINAMETUR : SED SEDULO MALLEO DEVOTIONIS PER-CUSSOM DIVINE LAU DATIONIS REFERRET TINNITUM.)

Fra questi poemetti il più degno di attenzione è il quinto, in cui si racconta in guisa toccante ed animata la seguente storia: — Teofilo econome della chiesa di Adana in Cilicia nel 538, morto quivi il
vescovo, fu eletto a succedergli; ma per umiltà si rifiutò: il nuovo
vescovo gli tolse il posto d'economo; il demonio si valse dello
scoraggiamento iroso in cui cadde per tentarlo, e fiusci a fargli scrivere un patto con cui gli dava l'anima a condizione di ventr
restituito nel seggio; e lo fu; ma non tardo a pentirsi, e, merce
d'una pubblica confessione del suo fallo, venne perdonato, e moni
santo. È notevole in questo carme lo sfoggio de'colori poetici nella
rappresentazione delle scene diaboliche del patto sancito coll'inferno, di notte, in un anfiteatro deserto d'uomini, popolato di demonii: anco lè ansie e i rimorsi di Teofilo sono toccati maestrevolmente.

A preambolo dei drammi Rosvita, scrisse: — proposimi sostituire

storie edificanti di vergini pure, al racconto de' traviamenti delle femmine pagane: mi studiai, secondo le mie povere forze, di celebrare le vittorie del pudore, particolarmente quelle in cui la fiacchezza donnesca fu vista trionfare della brivalità virile: oltre le grazie e la vivezza ingenua della sposizione, di cui saranno documento le citazioni che sono per fare, traluce in que' componimenti un' alta filosofia: ecco un caldo e ingegnoso panegirico del sapere.

I discepoli a Pasnunzio. — Donde traesti queste nozioni la cui sposizione già ci confonde?

Passunzio. — Costituiscono gocciole, che per caso vidi, in passando, spicciare dall'abbondante scaturigine del genuno sapere, e le raccolsi per voi.

I discepoli. — Te ne rendiamo grazie, ma ci spaventa il detto dell'Apostolo: — Dio scèglie gl'ignari secondo il mondo, per confondere I pretesi savii. —

Pasnunzio. — Savii ed ignari meriteranno giacersi in consusione al cospetto del Signore se opereranno il male: non la scienza offende Dio, sibbene l'orgoglio ch'essa suscita.

I discepoli. — É vero.

Pasnunzio. — E a quale scopo la scienza intenderà più giustamente che non sia la lode di Lui che creò la scibile, e ci sornì nel tempo stesso la materia e lo stromento del sapere?

I discepoli. — Non vi ha certamente miglior uso della scienza.

Pafnunzio. — L'amor di Dio cresce in noi colla ampliarsi delle nozioni nostre intorno le mirabili leggi con cui ha regolato l'uniberso in numero, proporzione ed equilibrio.

I discepoli. — Così dev'essere.

Questi sono il titolo ed il suggetto dei drammi di Rosvita.

Gallicano; ch'esprime in due parti, separate da lungo intervallo di tempo, le vicende d'un generale di Costantino imperatore, e d'una figlia di questo, fidanzati, benche pagano il primo, e cristiana le seconda; colla chiusa, nella prima parte, della conversione dell'infedele, e del suo consentire che la sposa adempia il voto con cui si era dianzi segretamente legata a Dio di restar vergine: nella seconda parte il protagonista soffre il martirio sotto Giuliano l'Apostata.

Dulcizio, in cui son esposti i casi delle vergini e martiri Agape. Chionia ed Irene, che andarono a morte miracolosamente salve da ogni contaminazione.

Passunzio: che drammatizza la conversione della cortigiana Taide per opera del santo Monaco.

Fede, Speranza e Carità; tre sorelle vergini, delle quali son messi in azione i casi ed il martirio; alla qual. leggenda non troviamo prestato appoggio da veruna tradizione; onde la reputeremo, come anco indicherebber i nomi, una creazione di Rosvita.

I più commoventi e notevoli fra questi drammi hanno titolo uno Maria, l'altro Collimaco: ne trascrivo alcune scene, per chiarire il fare della Monaca di Gandersheim; e nel tempo stesso, per proseguire lo svolgimento delle leggende, dianzi per noi cominciato col Ciclo degli Apocrifi, testè continuato sino al tempo di Carlo Magno; che qui si fa bello della gentilezza di Rosvita, e che il Trecento nobiliterà in breve, per noi nelle prose ingenue del Passavanti, e nei versi sublimi dell'Alighieri:

Comincio dal dramma intitolato Maria.

ABRAMO ed EFREM.

- Ab. Efrem, fratello mio, se un qualche sinistro mi coglie, a te ne vengo, te solo consulto: non mi respingere perchè piango; e nel mio dolore mi assisti.
- Ef: Quale sventura ti giunse? d'onde l'eccessivo cruccio? un romito pari tuo dev'egli darsi in balia di commozioni che appena sarebbero scusabili in mondano?
- Ab. Cagione immensa di duolo, e intollerabil angoscia mi opprimono. Maria, che mi è nipote per sangue, figlia per adozione, che da quattro lustri con tanta sollecifudine vo crescendo alla pietà religiosa...
 - *Ef.* . . Ebbene ?
 - Ab. Ohime ch'ella è perdutal
 - Ef. Come mai?
 - Ab. Nella guisa più deplorabile; fuggi!!
 - Ef. Di quai lacci la ricinse l'astuzia dell'antico serpente?
- Ab. Si valse della rea passione d'un impostore, che, visitandola in sembianza di monaco, la trascinò a corrispondere all'amor suo.
 - Ef. Inorridisco.
 - Ab. Ma quando la sciagurata comprese la gravità del suo fallo

si percosse il petto, si ammacco il viso, si lacero le vesti, e strappandosi i capegli getto lamentevoli gridi.

Ef. — Non è pianto che basti a si gran caduta.

Ab. — La martoriava l'idea d'avere perduto il frutto delle sue veglie, de'suoi digiuni, delle sue preci.

Ef. — Perseverare in tale pentimento, è calcare la via della salute.

Ab. — Non persevero: ad un primo fallo ne aggiunse altri maggiori.

Ef. — Mi ponesti in cuore la tua propria agitazione...

4b. — Vinta dall'eccesso del dolore, la meschina si è precipitata nell'eccesso della disperazione. Pensandosi non potere più mai venir perdonata si ricacciò nel secolo, e se ne costitui schiava.

Ef. — Lo spirito d'abisso unqua non avea riportato sinora più completa vittoria! Mi sorprende che Maria abbia potuto fuggire a

tua insaputa.

Ab. — M'avea la mente angustiata da una visione, la quale ben avrebbe potuto rendermi presago della rovina di Maria, se il mio intelletto non si fosse trovato circondato da tenebre: erami paruto vedere un drago enorme, ch' esalando intollerabil fetore, piombò sopra una piccola e candida colomba che stavami presso, la divorò e sparve.

Ef. — Questa visione è chiarissima.

Ab. — In destarmi, riflettendo al veduto, mi figurai con terrore che la Chiesa fosse minacciata da persecuzione.

. Ef. — Il tuo spavento era naturale,

Ab. — Supplicai Quegli alla cui prescienza tutto è aperto di chiarirmi la significazione di quel sogno.

Ef. - Sta bene.

Ab. — Finalmente la terza notte vidi lo stesso drago cadermi morto ai piedi, e la colomba tornarmi allato incolume: confortato mi raccolsi a pensare: sovvennemi che da due giorni non aveva udito cantare la mia pupilla, com'era suo costume, le lodi del Signore.

Ef. — Era ricordarsene un po' tardi.

Ab. — È vero. Bussai colla mano alla finestra di Maria: la chiamai più fiate col nome di figlia...

Ef. — Ohime! tu la chiamavi invano!...

Ab. — In convincermi ch'ella non v'era, fui preso da un tremito universale.

- Bf. Non è meraviglia; vedi còm io tremo solo in udirti!...
- Ab: L'aria echeggio de' miei gridi, coi quali chiedeva qual lupo m' avesse rapito la mia aguella. Passaggieri m' appresero ciò che ti narrai, ch' ella cioè si era fatta schiava delle vanità del mondo.
 - Ef. Ove dimora?
 - Ab. Nol so.
 - Ef. Che pensi fare?
- Ab. Ho un fido amico che percorre le città e le campagne, nè si riposerà pria di sapere ove la fuggitiva è stanziata.
 - Ef. E se arriva a saperlo?
- Ab. Mi travestiro; cerchero di farla rientrare, doporsi tristo naufragio, nel porto della sua pace primiera.
- Ef. E che sarai sè t'invitano a cibarti di carne, e vuotar coppe di vino?
 - Ab. Non mi rifiutero di farlo per tema di venir conosciuto.
- Ef. E mostrerai retto discernimento, rilassando per brevi istanti il freno della disciplina, ad oggetto di ricuperare un'anima a Cristo.
- Ab. Oh come m'inaminisco a tentare questa impresa or che la veggo approvata da te!
- ef. Colui che legge nei cuori sa il movente delle nostre azioni: ne' suoi equi giudizii non tiene siccome reo di prevaricazione chi, per compier opera santa, sospende l'esercizio delle penitenze a cui ha consacrata la vita.
- Ab. Soccorrimi colle tue preghiere onde la diabolica malizia non inframmetta intoppi a'nostri divisamenti.
- Ef. L'Essère infinitamente buono, e senza del quale niun bene è operabile, piacciasi concederti l'ottenimento del tuo pio desiderio.

ABRAMO, UN AMICO D'ABRAMO

- L'A. Salve, mio venerabile Padre.
- 46. Salve, generoso amico! Vedesti Maria?
- L'A. La vidi. Etl'ha scelto a dimora la casa d'un oste che le usa ogni cortesia, perciocchè ritraé gran pro da futti coloro che vengono a corteggiaria.
 - Ab. Corteggiarla!
 - L'A. Si, pur troppo.

- Ab. Oh mio Gesù, ed io te la destinava in isposat... Procurami, amico, un cavallo, un abito militare: vo' presentarmi a lei in sembianza d'uno de suoi corteggiatori.
 - L'A. Ecco ciò che mi chiedi.
- Ab. (Vestito da soldato e a cavallo) Porgimi anche un ampio soldatesco cappello, che valga a covrirmi la tonsura.
- L'A. Questa precauzione è indispensabile acció non sii conosciuto.
 - Ab. Debbo portar meco una, moneta d'oro che possiedo?
- L' A. Certo che si, altrimenti come potresti pagare lo scotto all' Oste, e conversar con Maria?

ABRAMO, L'OSTÉ.

Ab. — Io ti saluto.

L' 0. — Che brami?

Ab. — Hai tu alloggio per me?

L' O. — Si; entra, e ti si appresterà da cenare.

- Ab. Accetta questa moneta in dono, e fa che la bella fanciulla che teco dimora ne venga ad assidersi alla mia mensa.
 - L' O. Come avviene che tu brami vederla?
 - Ab. Perchè l'ho udita vantare per bellissima.
 - L'O E chi la vanta in tal modo si appone vero.
 - Ab. Io son preso d'amore per lei.
- L'O. Mi sorprende, che, rotto dagli anni qual sei, tu possa tuttavia risentire amore per donna.

I PRECEDENTI, MARIA.

L'O. — Avanzati, Maria.

Ma. — Eccomi.

- . Ab. (tra sè). Di qual costanza e sermezza di spirito non debbo io armarmi a vedere quella che allevai nel mio eremo, in abito e acconciamento da cortigiana! Ma non è tempo peranco che il volto palesi ciò che l'anima serra: trattengo a fatica le lagrime, e dissimulo sotto mentita allegrezza la immensità della mia pena.
- L'O. Felice Maria, che conquidi non meno'i giovani che i vecchi!
 - Ma. Chiunque mi ama è da me ricambiato d'amore.

Accostati, Maria, é m' abbraccia.

Ma. — (in abbracciarlo tra se). Qual fragranza è mai questa? mi ricorda l'eremo abbandonato.

Ab. — (tra sè). Or mi convien fingere acciò non mi riconosca, e per vergogna non mi fugga,

Ma. — Me infelice! in qual abbisso precipitai.

Ab. — Non istanno bene qui le querele.

L'O. — Perche sospiri, o Maria? Da due anni che qui sei unqua non t'udir gemere a questo modo.

Ma. — Piacesse a Dio che la morte m'avesse rapita pria di cádere in colpa!

Ab. — Qui non venni à pianger teco i tuoi peccati, sibbene a rallegrarmi dell' amor tuo.

Ma. — Fuggevole pentimento compresemi; ora ceniamo, e ridiamo; dacche dici bene non esser questo ne il luogo, ne il momento di piangere.

(Siedono a mensa, l'oste si allontana).

Ab. (tra sè). Ecco il punto di scoprirmi il capo, e palesarmele. (ad alta voce). O mia figlia di adozione! O metà dell'anima mia! Maria, riconosci tu in me il vecchio che ti nudri con tenerezza di padre, e ti fidanzò all'unico figlio del Re celeste?

Ma. — O Dio... è Abramo.

- Ab. - Che cosa ti avvenne, o figlia?

Ma. — Una grande sventura.

Ab. — Chi t'ha sedotta?

Ma. — Il seduttore de' nostri primi parenti.

Ab. — Ove n'e ita la vita angelica che menavi?

Ma: — Perduta!

Ab. — Se non ti emendi che cosa ti varranno i tuoi digiuni, le tue veglie, le tue preci d'allora?

Ma. — Ohime'!

Ab. — Perché m' hai tu derelitto? perché non tornasti? sussidiato da Efrem io avrei fatta penitenza per te:

Ma. — Contaminata qual era non osai più accostarmi a te che sei santo.

Ab. — Chi esente da peccato se non il Figlio della Vergine?

Ma. — Niuno...

- Ab. Peccare è proprio dell'umanità; perseverare nel peccato è diabolico.
- Ma. Me sventurata! (s'inginocchia.)
 - Ab. Rialzati, e ascolta.
- Ma. Son colpita da terrore, non so sosténere il peso delle tue paterne ammonizioni.
 - Ab. Pensa, o siglia, allamia tenerezza per te, e cessa di temere.
 - Ma. Non posso.
- Ab. Per te ho lasciato il deserto, e, rinunziando alla osservanza delle monastiche discipline, mi son seduto alla mensa degli scioperati: la mia bocca sacra al silenzio si è aperta a parole di mondana allegrezza, e tutto questo affine di non venir conosciuto... Ma perchè tièni fisi gli occhi a terra, ed eviti di scambiare tuoi pensieri co miei?
- Ma. La coscienza del mio delitto mi opprime, e non ardisco alzare gli occhi al cielo.
 - Ab. Non dissidare del cielo, o figlia.
- Ma. L'enormità delle mie colpe mi sprofonda nella disperazione.
- Ab. Le tue colpe son grandi, ma la misericordia divina è più grande d'ogni cosa creata.
 - Ma. Se potessi sperare di venir perdonata...
- Ab. Pietà, o figlia, degli stenti a cui mi esposi per cagion tua! Rinunzia a questo fatale scoraggiamento, ch' è la più rea delle colpe: io mi assumo sopra di me la tua iniquità; solo che torni là d'onde partisti, e riprenda il tenore di vita abbandonato.
 - Ma. Ecco che t' obbedisco.
 - Ab. Or ti riconosco per la figlia del mio cuore.
 - Ma. Possiedo un po' d' oro, e alcune vesti preziose.
 - Ab. Ciò che acquistasti col peccato, col peccato si abbandoni.
 - Ma. Beneficando i poverelli?
- Ab. Beni di mal acquisto non sono offerta accetta al Signore. Albeggia; partiamo.
- Ma. Precedimi come il buon pastore; io camminero sulle tue pedate.
- Ab. Vo'che tu monti il cavallo acciò le asperità della via non rechino offesa a' tuoi piè dilicati.
- Ma. Come riconoscerò io tanta fua bontà! Lunge dal forzarmi al pentimento col terrore, ti piace addurmirvi colle più tenere esortazioni.

Ab. — (conducendo il cavallo per la briglia). Altro non ti chiedo che di durare fida al Signore.

ABRAMO, MARIA.

(Son giunti all' erème)

Ab. — Con qual rapidità sormontammo le difficoltà del cammino t

Ma. — Ciò ch' è inspirato da Dio facilmente si fa.

Ab. — Ecco la tua cella.

Ma. — Essa fu testimonio della mia colpa; non oso entrarvi.

Ab. — Hai ragione: convien fuggire un luogo ove il nemico riporto vittoria su noi.

Ma. — E dove mi comandi tu di rinchiudermi?

Ab. — In quell' altra cella più appartata.

Ma. — Come ti piace.

Ab.º — Or vo in cerca di Efrem acció meco si allegri dello averti ricuperata.

ABRAMO, EFREM.

Ef. - Quali annunzii mi'.rechi?

Ab. — Lietissimi.

Ef. — Troyasti dunque Maria?

Ab. — Si, e la ricondussi all'ovile.

Ef. - Il Signore fu teco.

Ab. - Certamente.

Ef. — E come si diporta or ella?

Ab. — A norma del voler mio; sommessa a tutto.

Ef. — Questa sua remissione com' è consolante!

Ab. — Vestita d'un cilizio, mortificandosi con veglie e digiuni continui, ella osserva la disciplina più austera, e costringe le delicate sue membra a soggiacere alla dominazione dell'anima.

Ef. — È giusto che le contaminazioni delle colpevoli voluttà ven-

gan lavate dalle asperità della penitenza.

Ab. — Il cuore mi si spezza in udirla gemere: chi vede il suo pentimento sentesi conquiso egli stesso da contrizione.

Ef. — Questo è un frutto della virtù.

Ab. — Ella fatica con ogni sua possa onde diventare al mondo

un esempio di conversione, dopo d'essere stata ai fratelli una pietra d'inciampo.

Ef: — Il tuo racconto mi empie d'una santa gioja.

Ab. — E ben a ragione; perciocche le angeliche schiere si allegrano e lodano l'Altissimo per la conversione del peccatore.

Ef. — Piace meglio a Dio sa resipiscienza dell'empio, che la perseveranza del giusto.

Ab. - Eppertanto celebriamo la bonta di Dio verso Maria.

Ef. — Lodiamo e glorifichiamo il clementissimo Gesu, che non volle lasciar perire i riscattati dal suo sangue divino.

Ab. — A Lui gloria, onore e ginbilazione in eterno!

Non giudico che mi bisogni far risaltare le toccanti bellezze di tai dialoghi: dirà meco il lettore, adoperando la frase di Maria, che n'esce una divina fragranza di religione, di pace.... Or ne veniamo all'altro dramma, al qual Abdias fornì l'argomento, già per noi indicato, ove dicemmo del Ciclo degli Apocrifi, ed in ispezialità della Historia certaminis Apostolorum; ecco vivacemente sceneggiato quel caso commoventissimo.

CALLIMACO e GLI AMICI.

Callimaco. — Debbo confidaryi un segreto. ;

Gli Amici. — Adopra di noi come più ti aggrada.

Callimaco. — Profonda pena mi opprime, spero alliévarla mercè i vostri consigli.

Gli Amici. — È giusto che la communione delle simpatie accomuni tra noi anco le pene.

Callimaco. — Io amo Drusiana.

Gli Amici. — La sposa di Andronico?

Callimaco. — Appunto.

Gh Amici. — Deliri? non sai che fu purificata dal battesimo?

Callimaco. — Che monta, purch' io me la propizii?

Gli Amici. — Nol potrai.

Callimaco. — E perche?

Gli Amici. — Ti accingeresti a troppo ardua impresa.

Callimaco. — Saro io il primo che tentando ardua impresa sia riuscifo?

Gli Amici. — Odi, fratello. Quella che ami segue la dottrina dell'A-

postolo Giovanni, e si è per guisa consacrata a Dio, che persuase il marito, ch' è servente cristiano, a diportarsi con lei quindinnanzi come fratello: or pensa s'è per arrendersi alle tue brame!

Callimaco, — Vi chiesi conforti, e mi ponete la disperazione in cuore....

CALLIMACO, DRUSIANA.

Callimaco. — Egli è a te ch'io parlo, o Drusiana; a te che amo dal fondo dell'anima.

Drusiana. — Non intendo bene, o Callimaco, che cosa tu mi vada dicendo.

Callimaco. — Intendo anzitutto persuaderti dell'amor mio.

Drusiana. — Quai vincoli di sangue, o nodi legali t'inducono a questo amore?

· Callimaco. — La tua bellezza.

Drusiana. — Quai rapporti ponno esistere tra la mia bellezza e te? Callimaco. — Pur troppo quasiche niuno sin oggi; ma spero nel· l'avvenire.

Drusiana. — Scostati, infame corruttore! or comprendo che sei pieno d'insidie diaboliche.

Callimaco. — Non respingere, mia Drusiana, chi perisce per te!

Drusiqua. Gl'impuri tuoi voti mi provocano a nausea, e non destano in me che disprezzo.

Callimaco. — Non mi diedi peranco vinto a sdegno, perchè penso che forse pudore ti trattiene dal palesare l'effetto che la mia tenerezza produce su te.

Drusiana. — La tua tenerezza non suscita in me che indegnazione.

Callimaco. — Credo che muterai presto sentire.

Drusiana. — Giammai I.

Callimaco. — Forse che si!

Dretsiana. — Insensato! perchè illuderti così?

Callimaco. — Attesto, cielo e terra di non essere per quietare prima che non t'abbia fatta mia.

DRUSIANA sola.

. Signor mio Gesu! che cosa mi vale, chimè, d'aver fatto voto di castità? la mia belta divenne un incentivo per questo giovine pazzo:

vedi il mio spavento, o Signore i vedi l'angoscia che mi preme i Non so che farmi... Se paleso l'audacia di Callimaco, saro cagione forse di civili dissidi; se taccio, riusciro io a siuggire le insidie che mi saranno tese? Oh ti piaccia ch' io muoja!

ANDRONICO solo.

Me misero! Drusiana trapassò d'improvviso... Corro a chiamare Giovanni.

ANDRONICO & GIOVANNI.

Giovanni. — Perche ti vegg'io si desolato e piangente?

Andronico. — M'è venuta a tedio la vita: Drusiana è morta.

Giovanni. — Non conviene lamentare il trapasso di chi ci abbiam motivo di credere assunto a riposi del Cielo.

Andronico. — Confido che l'anima di Drusiana sia volata a' gaudii eterni; epperò mi compenetra di tristezza pensare ch'ella ha invocata la morte.

Giovanni. - Ne sai tu il perchè?

Andronico. — Si; te lo dirò se il mio presente duolo avrà tregua.

Giovanni. — Or ci occupiamo di celebrarle decenti funerali.

Andronico. — Possiedo poco discosto un sepolero di marmo; vi deporremo le sue spoglie: commettero al mio schiavo Fortunato di custodirvele.

Giovanni. — Conviene che Drusiana venga decorosamente tumulata: piaccia al Signore largire pace alla sua anima.

CALLIMACO, FORTUNATO

Callimace. — Morte non ispense l'amor mio.

Fortunato. — Che cosa posso far io a tuo pro?

Collinaco. — Far ch' io la veda anco una volta.

Fortunatos — Pare che tuttavia respiri; breve febbre la uccise.

Callimaco. — Eccoti dell'oro; altro assai ti darò.

Fortunato. — Vien meco.

I PRECEDENTI

e Dausiana giacente nell' urna.

Fortugato. — Ve'lineamenti su cui non diresti che sia scesa la morte!

Callimaco: — Drusiana! Drusiana! con qual trasporto non t'a-mava io! e tu non ti stancasti di respingermi! Or chi ti toglie a me?

Fortunato. — Ajuto! che orribil serpe!

Callimaco. — Me misero! detestabile delitto a cui mi traesti! Tu muori morsicato dal rettile, ed io spiro teco di terrore!

GIOVANNI E ANDRONICO.

Giovanni. — Andiamo, Andronico, alla tomba di Drusiana, per raccomandarne a Cristo l'anima colle nostre preghiere.

Andronico. — Sta bene alla tua santità, o Giovanni, di non dimenticare defunta quella che viva collocava in te ogni sua fiducia.

I PRECEDENTY

e i cerpi di Dausiana, di Callinaco e di Fortunato.

Giovanni. — In nome di Gesu! che cosa vedo io qui? schiuso il sepolero; e allato el corpo di Drusiana due cadaveri allacciati da un serpe!

Andronico. — Indovino la significazione di ciò. Callimáco amò Drusiana di reo affetto; ella ne fu contristata, e per la pena che ne risenti, ammalo, è chiamò la morte a visitarla.

Giovanni. — Spirito di castità la trasse a tal voto.

Andronico. — Morta che su, questo insensato, caduto in disperazione, avra soggiaciuto ad un inasprimento della sua rea passione.

Giocanni. - Compassionevol ostinazione nel male!

Andronico. — Ed ecco che avrà corrotto questo malvagio schiavo acciò gli aprisse l'accesso del sepolero.

Giovanni. — Orrendo peccato!

Andronico. — E il Signore gli ha colpiti, come vedi, ambo di morte: l'uno erasi dato vinto a follia, l'altro a scelleratezza.

12

Giovanni al serpe. — Scostati!

Andronico. — Ve' come dà segno d'aver compreso il tuo comando!

Giovanni. — Non è mio comando; ma di Cristo.

Andronico. — Ed ecco il serpe è scomparso!

Giovanni. — Dio infinito, cui nullo spazio contiene; Essere semplice ed incommensurabile, che solo sei quello ch' è; il Qual, riunendo due dissimili sostanze, ne costituisti l'uomo, e, disunendole, lo spegni; ordina che il soffio della vita rientri in questo corpo; permetti che la spezzata unione si ricomponga, che Callimaco risusciti; e sia Tu glorificato da ogni creatura!

Andronico. — E così sia. Callimaço respira: stupore immobile lo rende.

Giovanni a Callimaco. — In nome di Cristo, sorgi! e qualsivo-glia sia il tuo delitto, lo confessa.

Callimaco. — Non posso negare d'essere qui venuto trascinato dalla vampa de' mici pravi desiderii...

Gibvanni. — Qual frenesia ti tirava?

Callimaco. — La mia follia, e le suggestioni di Fortunato.

Giovanni. — Qual ostacolo ti ritenne?

Callimaco. — Vidi Fortunato, l'istigator del delitto, morirmi dinanzi morso dal serpe.

Andronico. - Giusto castigo!

Callimaco. — In quel punto un Giovine di terribil aspetto mi apparve; dal viso gli sprizzavano scintille; una mi colse; una voce mi si fece udita dicente muori per rivivere; e spirai.

Giovanni. — Miracolo della Grazia celeste, la qual si piace nel perdono dei fuorviati!

Callimaco. — Udisti le miserie della caduta; déh non tardare a concedermi i rimedii della misericordia.

Giovanni. — Non tarderò.

Callimaco. — Piango il mio sacrilegio.

Giovanni. — È pianto che ti sarà salutare.

Callimaco. — Da pagano divenuto cristiano, e da lascivo casto, possa io guidato da te, entrar le vie della salute!

Giovanni. — O Gesù, che ti offristi in olocausto pe' nostri peccati, io non so con quai lodi celebrarti degnamente! Adoro compreso da tema la tua benigna clemenza, la tua clemente pazienza, o Tu che or ti diporti coi peccatori qual padre, e li percuoti forzandoli a penitenza.

Andronico. — Sia gloria alla misericordia del Signore!

Giovanni. — Chi mai avrebbe osato sperarlo! La morte coglie Callimaco inteso ad opera rea; e la tua misericordia, o Signore, lo richiama in vita, e gli offre modi di conseguire perdono! Che il tuo nome sia benedetto per tutti i secoli!

Andronico. — Me puranco, o Giovanni, consola...

Gioranni. - Drusiana, che il Signor nostro Gesù ti risusciti!

Drusiana. — Gloria a Gesù che mi torna in vita!

Andronico. — O mia Drusiana! grazie sien rese a chi ti restituisce alla mia gioja, tu che si tristo avesti l'ultimo di.

Giocanni. — A degnamente celebrare la conversione di Callimaco, e questa duplice risurrezione, spendiamo questo giorno in festa, rendendo grazie a Dio', equo giudice, scrutatore d'ogni coscienza, che tutto vede, e scomparte a ciascuno, secondo che ne lo giudica meritevole, premii o castighi; in Lui onore, forza, virtù; unicamente a Lui gloria e trionfo per tutti i secoli! E così sia!

Una Monaca Sassone del decimo secolo, che legge e gusta Terenzio! strano caso invero... Quella lettura cominciata, interrotta, ripresa, continuata all' ombra delle quercie che vestono le rive del Ganda, indusse certamente Rosvita a dir seco stessa — quanto è profano e seducente Terenzio! vediamo se ci riesce farci prestare da lui la sua arte poetica a edificazione delle anime, a glorificazione della eastita! — Ella rispettava troppo la leggenda che prese a drammatizzare per arrogarsi di alterarla: si contento distribuirla in iscene, prestando ai personaggi un ingenuo e vivace dialogare.

Ben dovette nel chiostro di Gandersheim fervere un insolito movimento, lorche si tratto di rappresentarvi i drammi di Rosvita. Conveniva procurarsi il manto imperiale di Costantino, il giacco di maglia d'acciajo di Gallicano, il turcasso del Re Scita; le pelli ferine de' suoi soldati, gli abiti da corte dei primicerii: nella distribuzione delle parti invidiata dovett' essere la Monaca preferita a figurare la protagonista sempre esposta alle insidie d'amore, e che n'esce sempre vittoriosa: più ardua sarebbe stata la scelta dell'attrice destinata a indossar abiti virili a cui commettere di pronunziare le infocate parole degli amanti, se l'Autrice non avesse riserbato a sè stessa il difficile incarico. A scambiare il Coro in iscena erano valse le tappezzerie dell'Abazia, storiate a pompe romane, e martirii. Poiche ogni cosa fu in pronto, il Vescovo diocesano d'Ildersheim ascese la

cattedra nel centro degli stalli occupati in giro dai Canonici; schiere di Monaci distribuironsi nella maggior, navata; gentildonne e damigelle sedettero su palchetti costrutti nel vano degli archi: gli amboni furono riserbati a' Principi della Corte Imperiale, ed agli ambasciadori, tra' quali il Bisantino riconoscibile alla barba arricciata. ed all' effeminato acconciamento: i valletti dell' Abazia gremivano il pronao; e, ascose dietro la grata, le dugente compagne di Rosvita empievan l'elevate tribune.

Ricordando la Chiesa di Gander sheim conversa in teatro non intendo dir cosa che menomamente vituperi il secolo decimo; sendochè le sagre rappresentazioni, per l'effetto che producevano su' pii spettatori, avanzavano allora i più eloquenti sermoni in salutar efficaeia: Rosvita colle graziose sue scene miglioro d'assai quella ma-.. niera di geniali e popolari composizioni, che, sei secoli dopo, toccarono l'apogeo della eccellenza nell' Ester, nell' Atalia, anch' esse recitate da pie Vergini in venerandi recinti.

Rosvita scrisse in prosa; noteremo però in questa il tornare di consonanze, o rime, che dividono la frase in membri accentuati, o versi di vario metro, come n' adoprano nei recitativi gli odierni scrittori di libretti d'opera (1). Avendosi tra mano uno stromento mezzobarbaro e mezzo latino, la Monaca di Gandersheim ne cavo note semplici e dolci; si pensò imitar Terenzio, e precorse Racine.

Abr.

(1) Eccone un esempio che caviam a caso dell'Abramo, a noi noto.

Stabularius Fortunata Maria. Lætare quia Non solum, ut hactenus, tui coævi Sed etiam senio jam confecti Te adeunt

Te ad amandum confluent. Maria: Quicumque me diligunt Equalem amoris vicem a me recipiunt. Abraham. Accede, Maria, et da mihi osculum. Non solum Dulcia oscula libabo.

Sed etiam crebris senile collum Amplexibus mulcebo.

Hice volo!
Quid sentii ?
Quid stupendæ novitatis gustando Maria. baurio! Ecce odor istius fragrantiæ Prætendit fragrantiam

Mihi quondam Usitatæ abstinentiæ!

FONDAZIONI MONASTICHE NEL SECOLO XI.

Fondazioni monastiche abbondarono nel secolo undecimo; avvisiamo geniale fatica passare a rivista le principali, che furono quelle de' Camaldolesi, de' Vallombrosiani, de' Certosini: qual manifestazione, o diremo incarnazione più nobile, vigorosa e sincera poteva assumere il Peasiero umano? le austerità dello ascetismo, accettate a professione della vita, son pensiero e azione associati nella guisa più gagliarda: a tanti pensamenti vantati del nostro tempo augurerei cosiffatto assaggio di esecuzion pratica e continuata; come li comprenderemmo fochi fatui all'efimero bagliore, allo spegnersi istantaneo!... epperò rifletto che quel mio voto è superfluo, da che ci abbiam copia di celebri sperimenti susseguiti da clamorose cadute. Udii co'mici orecchi O wen vantare le dolcezze del viver comunistico di quella sua New-Harmony che da colonia-tipo scambiavasi poco dopo in bordello, in ergastolo, in deserto; Chatel predicare la semplicità, e le franchigie della chiesa di sua fattura, che durò in voga sinchè gradì, per novità, udir cantati in francese inni a Maria Vergine, in sale adorne di ghirlande di fiori, da cori delle odalische dell'Opera : vidi co'miei occhi Templari passeggiar le vie di Parigi, avvolti nel candido mantello dalla croce rossa, inducendo i riguardanti a domandare se quella mostra significava un progamma di guerra santa per la liberazione della Palestina, o la ristorazione del culto arcano di Bafometo; quesito che non potè venire sciolto mercecchè la mascherata fini tra'fischi, e i pomi marci scagliati da que'filosofi-cinici che

nella Città del fango (Lutetia) hanno nome gamins... vidi co'miei occhi i Sansimonisti guidati dal loro Padre l'Enfantin, solenni di portamento, gravi di viso, tragittare da Menil-Montant al tribunale ov'eran chiamati a render conto non tanto delle lor teoriche di distribuzion degli averi in ragion dei meriti, quanto della dissoluzione del matrimonio, quindi della famiglia di cui si facevano consiglieri, e banditori, mercè quel loro gran trovato della Donna Libera (di cui per poco che si fossero posti a consultare le storie ebraiche, greche e romane avrebbero scorto l'equivalente sin dai tempi di Thamar, di Frine, di Messalina). Anche al Sansimonismo dicemmo sit tibi terra levis! e dormiva appena suoi sopni, che sorgeva più bizzarro ed ardito il Forrierismo, il qual non si contentava di aspirare a sclogliere la Donna dai ceppi del pudore, ma annunziava la liberazione della terra da ogni belva, rettile, insetto, erba nocente, dell'aria da qualsia miasma, perfino del mare dalla salina amarezza. Non mancarono gli assaggi filosofico-religiosi (aggiungiamovi Ermesiani, Rongiani, Mormoni, e tanti altri) al secolo XIX; ciò che a siffatti assaggi mancò fu semplicemente di poter durare meglio che da mattina a sera... Edecco a riscontro (per tornare al nostro suggetto) le Istituzioni Monastiche de' Secoli di mezzo starci innanzi, quale dopo milledugento, quale dopo mille, quale dopo ottocento anni di vita, esalando tuttavia in lor poetici romitorii la fragranza della santità de Fondatori... queste ben le diremo attuazioni gagliarde di sublime pensieri! Fatal legge-, rezza dello spirito umano che lo innamora di spettacoli sempre nuovi, togliendogli di ammirare e seguire ciò che antichità dovrebbe rendergli venerevole, ciò a-cui salutar abitudine dovria farlo ligio !... Per conto mio vo lieto di provare una istintiva ripugnanza ad ogni nascente istituto filosofico religioso, avvolga pure suoi iniziati ne'panneggiamenti d'un bel mantello bianco, conceda lor pure di mutar donna ogni di: tirato ad amare le antiche Fondazioni, sentomi tutto confortato ogniqualvolta mi accade imbattermi in esse, spezialmente tra' ruderi delle ville romane, tra' cipressi de'gioghi umbri e picepi, tra gli abeti dell'Alpi, sul lembo de'ghiacci eterni... E perchè non esordirò a dire delle nobili creazioni di Romualdo, di Brunone, di Gualberto, di Bernardo di Menthon, con trascrivere taluna delle pagine più cordialmente sentite delle mie reminescenze di viaggi?

« Monaci, che, preceduti da cani dotati d'un istinto maraviglioso, perlustrano le nevi perpetue in traccia de' viaggiatori pericolanti; un eremo che accoglie ogni dolcezza della vita, non pe'Religiosi che n

cetta, ma pei pellegrini spossati, pegli infermi, pei poverelli: la salmodia che risuona tra balze e dirupir, la vegetazione oppressa dalle busere e dal gelo intorno l'asilo della carità; il cupo silenzio d'una natura sopita, ove parlan eloquentemente idee di pace, d'operosità; tal'è lo spettacolo che presenta il celebre monte (il gran S. Bernardo) ch'ebbe anticamente nonfe da Giove. Non alligna intorno al convento fil d'erba; eppure diecimila pellegrini trovano sotto, quel tetto pane e conforto ogni anno! trenta muli faticano quattro mesi a trasportare su quell' orride balze provvigioni d'ogni maniera... Il verno è stagione in cui le forze e il coraggio dei Monaci són messi a fiere prove; allorche il Monte, battuto da continui furiosi colpi di vento, par s'inabbissi tra le nevi, corrono i gioghi, li fanno eccheggiare a' loro gridi, a cui risponde il viaggiatore che smarri la via: talora le forze indebolite non gli consentono che lamenti; il tremito della morte già lo squassa, vieppiù angoscioso a conoscer presso l'ajuto. e non poterne profittare. . ma ecco un gran cane, bianco come la neve in mezzo a cui si apre sbuffando il passo, precipitarsi sul moribondo, sdrajarglisi sopra, leccargli mani e viso, scuoterlo co'denti: il giacente raccogliendo l'estremo di sua possa, alza la mano, e dall'ampio collare dell'animale toglie una boccetta piena di liquore rinforzante, se la pone alle labbra, bee sorsi di vita; il cane intanto abbaja; accorrono i Religiosi; e lo straniero è salvo... Non è facile tener dietro alla storia del Convento a traverso l'oscurità dei tempi; certo è che, dal giorno in cui la Religione s'impadroni di queste balze, non mutaron esse abitatori: volgono dodici secoli che l'ospizio del S. Bernardo rimase immoto in mezzo a'rovesci de'troni e de' popoli: dalle lor balze i Monaci videro passare gli eserciti dell'imperator d'Alemagna Enrico IV, e que'di Napoleone, come le valanghe che se ne staccano, e i torrenti che ne precipitano... L'Uomo che stendeva audacemente la mano su tutti i troni d'Europa, si chinò riverente dinanzi a' Solitari di S. Bernardo... Toccava ad un'oscura fazion demagogica d'un oscurissimo Cantone Elvetico, in un giorno ditrionfo, cui Dio faccia breve, d'interrompere l'opera santa di tanti secoli e chindere l'ospizio... si talora sanno essere potenti in mal fare anco i pigmei i... (La Svizzera Pittoresca. — Il Vallese, pag. 281).

« Il chiostro e un cortile quadrato circondato da portico; nel mezzo sta il pozzo, simbolo di quella viva acqua, che, a dir delle Sante Scritture; scaturisce alla vita eterna; le arcate hanno pavi-

mento di sepolori, e pareti vestite di lapidi, e, nelle mezzelune dei vôlti, pinti i fatti del Fendatore; sagro è il luogo: i Monaci lo passeggiano in silenzio memorando i solenni misteri della morte, e i santi esempii de' predecessori; là metton capo il refettorio, la sagrestia, la scala adducente al piano superiore, scompartito anch'esso a quel modo, salvo che l'intercolunnio è murato, e gran veroni praticati agli angoli del quadrato versano luce nei corridori, lunghesso i quai tu scerni file simmetriche di porticine, ritratti di Santi, tabelle cronologiche, carte geografiche, ricordi della terra e del cielo. Allo squillo della campanella tutte le porticine si aprono dolcemente; n' escono sereni vegliardi, uomini nel fior degli anni, resi precocemente canuti dalla meditazione, adolescenti sul cui viso freschezza e ascetismo posero quella maniera d'espressione serafica che il beato Angelico da Fiesole fu si valente a rappresentare ne'suoi dipinti. Le povere celle son capaci d'un lettuccio, d'un tavolo, di due scranne: da quell'asilo, che abitò durante gli anni del suo sereno pellegrinaggio, il Monaco trapassa all'altro che gli schiude i regni della immortalità, nemmen là separato dai fratelli: ravviluppato nella tonaca, vien calato nel sotterraneo mortuario; la sua polvere vi si mesce a quella dei defunti prima di lti; il cantico quotidiano dell'invocata misericordia scender a destare l'eco del cavo sepolcrale... O dimore amabili e sante! augusti palagii furon edificati; torreggiarono stupendi mausolei; sacraronsi all' Eterno templi, magnifici; ma il Chiostro dura tuttavia, il capodopera artistico del cuor dell'uomo... > (Lacordaire, vie de S. Dominique). Questo tipo del chiostro a chi non è noto? Dal Camposanto Pisano ova i padri dell'italiana pittura formolarono a colori lor atti di amore e di fede, ove i marmi traforati e sculti danno, segno d'un magistero venuto d'Oriente su navigli vittoriosi, sino agli umili conventi de' Cappuccini, il quadrilatero de portici, e le tombe del pavimento domandano i passi del Monaco che medita, domandano la voce del Monaco che prega... Ilo visitato oggi un romitorio al qual, secondo la descrizione di teste, mal si converrebbe nome di chiostro. Camaldoli, a sei miglia da Albano, alberga gli austeri figli di S. Romualdo: lor celle non si succedono in fila, ne si compongono a quadrato, circoscrivendo il cortile; occupano disseminate il pendio tra piante annose. da mezzo le quali lo sguardo domina la Campagna, e Roma: il Fondatore li volle associati più dalla orazione che dalla coabitazione; creò un misto di anacoretismo e cenobitismo: que Solitarii vestono

di bianco, e la barba, che si lasciano crescere, vince, in taluno, il candore della tunica: il mondo giace circoscritto per essi al giro del muro da cui vivi non escira nno... — (Corse estive nei dintorni d'Albano. Studii su Roma e l'Impero Vol. 2 pag. 317.)

S. Romualdo nacque a Ravenna nel 956 di Sergio gentiluomo dei maggiorenti della Città, é determino darsi tutto a Dio per l'orrore provato a vedere il padre uccidere un suo nemico in duello: si fe' romito presso Venezia; e il doge Pietro Urseolo, mosso dalle sue parole, depose il como ducale per vestir la cocolla anacoretica ad imitazione di Romualdo; il quale, dopo aver dimorato qualche tempo in Ispagna nell'abazia di S. Michele di Cusan, ripatrio, ritirandosi nella palude di Cressa, indi a Tivoli, lasciando ovunque santi esempii, e vivo desiderio di sè: Bonifazio, un de'suoi discepoli, fu apostolo dei Russi, e suggellò col martirlo la predicazione. Oltre un mezzo secolo duro il vivor ascetico di Romualdo, speso non mono a pregare nella guisa più fervente, che a beneficare gli nomini nei modi più esficaci: su austero ed ascoltato consigliere di principi, perche la virtu é autorevole ed efficace quando apparisce praticata da chi la consiglia: fra monasterii che fondo, il più illustre, e che die' nome all'Ordine, fu Camaldoli in una vallata dell'Appennino presso Arezzo; nome ch'è abbreviazione di Campo-Maldoli: quivi le celle sorsero disseminate pel bosco, al modo che testè ricordai dell'eremo sui colli d'Albano; la Regola adottata fu la Benedettina, coll'aggiunta d'alcune prescrizioni, mercè cui l'Istituto s'improntò in qualche parte d'anacoretismo contemplativo. S. Romualdo morinel 1027.

Valiombrosa, che coll'eufonia del nome già dà segno di serena calma, un de'più rinomati eremi di Toscana e del mondo, dee l'esordire della sua illustrazione a S, Giovanni Gualberto, che vi fondò un Ordine, del qual primi e validissimi servigi furono quelli che S. Leone IX e S. Gregorio VII ritrassero a cooperazione del loro grande, e sommamente arduo intento di sradicare la simonia, e richiamar gli ecclesiastici a gastigatezza di costumi. La conversione di Gualberto, mercè cui da gentiluomo facinoroso, tramutossi in fervoroso servo di Dio, è degna di memoria, anche perchè opportuna ad esprimere la fierezza; e la improntitudine generosa degli animi in quella buja età. Eragli stato ucciso un fratello in mezzo all'infuriare delle fazioni di Firenza sua patria, ed al giaramanto da lui fatto di venticarne la morte, con ispegnerne l'assassino, i pregiudizii del secolo,

attribuivano importanza d'impreteribil obbligazione prescritta dalle voci del sangue e dell'onore. Un giorno di Venerdi Santo, ch'ei se ne tornava dal contado in città alla testa d'uomini d'arme, s'imbatte, al girare della via, faccia a faccia col suo mortale nemico, il qual, conoscendosi perduto, gettossi boccone a terra allargando le braccia, come chi sta per essere crocefisso, e gridando mercè in nome di Cristo, di cui quel dì solenne commemorava la Passione. Quella desolata deprecazione scese vittoriosa in cuore a Gian Gualberto: ringuaino la spada, e rialzando l'uccisore del fratello con viso placa-, tò - io non saprei negarti, dissegli, ciò che mi chiedi in nome del mio etuo Redentore; vivi; tienmi per fratello; e prega per me! indi prosegui il suo cammino ed entrato nella prima chiesa in cui s'imbattè, mentre porgea calde preci ad uno Crocefisso quivi posato sull'altare videlo chinare il capo in segno di approvazione... Da quel di Gualberto fu nomo del Signore; l'Italia andò piena della fama delle sue virtù, e della benedizione delle sue opere sante. Mori di 74 anni nel 1037.

Restami dire di S. Brunone fondatore de' Certosini: non ti sia discaro, o Lettore, che, come dianzi chiamai Rubens a soccorrere con un suo stupendo dipinto la descrizione ch' io ti stava facendo di Montecassino, è de' miracoli di S. Benedetto, qui io chiami allo stess'uopo in sussidio il magistero, anco più efficace e multiforme, d'altro meraviglioso Dipintore, il qual si assumette coi pennelli, meglio che non è possibile fare con penna, di rappresentare i casi della virtù dell' austero Padre della Certosa: io accenno ai ventidue grandi affreschi (presentemente trasportati su tavole) di Lesueur che sono una delle meraviglie artistiche di Francia, e sì vedono al Louvre.

Avanti cominciare la descrizione, ch' è dire prima di schizzare la biografia di S. Brunene, t'invito a fermarti meco su d'una considerazione non meno artistica che filosofica: in quel gigantesco ciclo di composizioni pittoriche Lesueur non pose mai donna protagonista: "or ti fa a dire ad un dei nostri pittori — coloritemi di grazia ventidue grandissime tele de'casi del viver ascetico d'un frate, provvedendo che non ci abbiano ad entrar femmine, perchè femmine non bazzicarono con quel frate: — quel nostro pittore d'oggigiorno crederà che tu celii; si è convinto essere impossibile condurre a buon fine, non che ventidue, un solo quadro senza que'contrasti della bellezza femminile colla virile, delle passioni proprie di donna, col sentire connaturale ad uomo; contrasti ne'quai s'è avvezzo riporre la

miglior parte del suo magistero artistico. È questo pittore che mal sa concepir quadri senza donne, anche meno saprebbe figurarsi un vivere che n'andasse privo; e di que'poveri Religiosi, che tu gli proponi suggetto di cotanto lavoro, non comprend' egli il celibato, e le penitenze che come abberrazioni d'esaltata fantasia... or come vorresti ch'esprimesse co' pennelli, ciò che non gli cape nel pensiero? Lesueur amava i Monaci dell' amore che lor aveano portato Dante, Colombo e Tasso; a segno, che, dopo aver diviso con essoloro molta parte della vita, volle pur finirla in mezzo a loro; e, circondato dai Figli di S. Brunone, serenamente chiuse gli occhi al sonno supremo: mirabili, dolci correlazioni fra l'Uomo e l'Artista! è consolante che il pennello riesca a notare si bene le più innocenti e sentite simpatie dell' anima!

S. Brunone nacque a Colonia nel 1030; si alzo di buon'ora a rara pietà e singolar dottrina: l'arcivescovo Gervaso gli conferi dignità di scolastico, o educatore di cherici; e noverò tra' discepoli quell'Odone, che su poi papa Urbano II; lotto con Manasse usurpatore del seggio di Rheims; e, per tema d'esser eletto egli ad occupario, suggi ad un ermo vallone, ove diessi a menar vita ascetica.

Il Pittore Francese esordisce allo stesso modo del nostro Lombardo (suo contemporaneo) Crespi (ch'io reputo degno di stargli a paro per valentia) nella Gertosa di Carigliano: cioè esprimendo a colori la tradizione del canonico Raimondo, che fu solenne ipocrita, e rinomato predicatore di virtù ch'ei violava in segreto (eccolo nel primo quadro che intrattiene dal pulpito un uditorio variamente impressionato); onde, venuto a morte (qui è da vedere come la religione prodighi al giacente i supremi conforti, e Brunone si asconda colle mani il volto lagrimoso), stava per essere collocato sulla bara, quando su visto sollevarsi dal mortuario giaciglio, e, spalancando gli oechi con ineffabil espressione di terrore, pronunzio a tre riprese - justo, mácio Dei appellatus sum — justo judicio Dei judicatus sum — ju-, sto judicio Dei condemnatus sum — indi ricadde per sempre: (qui ti par vedere le membra stecchite da morte disegnarsi, in lor moti convelsi, sotto il fanebre lenzuolo, e dal pauroso capo, sporgente da questo, scaturire le cupe profonde voci di dannazione: regna intorno spavento; dietro a maestoso Vescovo, il solo che sia quivi non atterrito, Brunone si atteggia eloquentemente al salutare ribrezzo che lo conquide).

Brunone e sei compagni conseguirono da sant'Ugo Vescovo di

Grenoble la Certosa, quattro leghe discosta da questa città, burrone coronato per ogni verso da scogli e boschi, ove nevi'e nebbie non ismettono quasi mai; crebbe quivi il numero dei romiti; edificarono una chiesa su piccol rialzo, che circondarono di celle; dissodaron orti, eressero fucine, cavarono minerali, vivificarono il deserto (Lesueur rappresenta il Santo prima che distribuisce lo avere ai poverelli, poi che conversa con sant'Ugo, indi che sovrintende alla costruzione della Chiesa; ad ultimo che òra in uno speco, mentre due religiosi zappano sul davanti). Pietro il Venerabile, cinquant'anni dopo la fondazione della Certosa, ne descrivevá a questo modo gli abitatori . e lor fogge di vivere - son i più poveri monaci che mi conosca; basta la loro vista a spaventare: affliggono lor carni con digiuni quasi continui; pregano, leggono, lavorano, recitano parte dell'uffizio nelle celle, cantano uniti vespro e mattutino - Brunone vivea serenamente in quell'eremo, allorche Papa Urbano lo chiamo a Roma (Lesueur lo rappresenta che legge il messaggio, e si conturba; poi, che, giunto a Roma sì genuflette avanti il Pontefice; poi che rifiuta l'arcivescovado di Reggio, non d'altro vago che di solitudine ed umiltà, composizioni nelle quali spicca gran dottrina di prospettive architettoniche, e rara valentia in distribuire svariati gruppi nobilmente atteggiati. Urbano si arrese alle supplicazioni del suo antico maestro, però, volendoselo avere manco discosto, gli permise girne in Calabria a fondarvi la Certosa della Torre. Era signore di quei paesi il famoso figlio del normanno Tancredi d'Altavilla, Roggero, che fu poi Re di Sicilia; il quale, smarritosi un di pei boschi, giunse al romitorio di Brunone, ed ammirato della sua dottrina e santità, gli proferse ricchi presenti, modestamente ricusati (anco questo è felice dipinto in cui vagamente contrastano il gagliardo Barone, e l'ascetico Romito, e si distende intorno cheta cheta una boschiva solitudine, che propriamente invita alle sublimi contemplazioni). Roggero ebbe poco dopo a riconoscere da Brunone il suo salvamento; sendochè questi gli apparve in sogno (altro quadro bellissimo) ad avvisarlo d'un tradimento; e il Conte fece dono alla Certosa d'ampie terre intorno; là Brunone morì nel 1100 tra'l compianto degli amorosi suoi figli, che Lesueur egregiamente espresse nella sua penultima tavola; ultima essendo la esaltazione del Santo al Cielo; apoteosi degna di coronare quel ciclo di stupendi dipinti.

APPENDICE

Guido d'Arezzo non fu fondatore di fraterie-nel secolo XI; ma visse, in allora, a riparo d'una di quelle sante Istituzioni, e nella quiete che vi godeva pote dar opera ad un de' maggiori trovati di cui si allegri la società moderna. Ospite sin dalla infanzia del convento di Pomposa presso Ravenna, questo Guido vi crebbe, non che ad ogni virtà propria di monaco, inclinatissimo alla musica, della qual sedeavi maestro ai novizii, studio lungo e penoso per la difficoltà somma di contrarre dime stichezza colle intonazioni de' suoni, che dinotavansi colle sette prime lettere dell'alfabeto. Per ovviare a quello scoacio Guido diessi a cercare, un modo preciso, costante, facile, ed anco invariabile; ideò di collocare le note entro righe, ne' vani lasciati da queste, oppur tagliate dalle medesime; e, per nominarle, si valse delle prime sillabe de' primi versi dell'inno in onore di S. Giovanni Battista

Ut queant laxis
Resonare gestorum
Mira gestorum
Famuli tuorum
Solve polluti
Labri, reatum
Sancte Joannes

merce del qual novo metodo un fanciullo imparava in mesi ciò che altrimenti sarebbegli costata la fatica di anni. Questo nobile trovato sascitò la invidia contro Gnido, costretto per sottrarlesi a mutar chiostro.

Aspri son i tempi che corrono (scrisse a Michele monaco suo amico); la verità giace oppressa della frode, e la carità dalla invidia: per questo men vado esulando lunge da te: simile a quell' operaio, che, avendo trovato modo di rendere flessibile e malleabile il vetro, ne sece l'esperienza al cospetto dell' imperatore Augusto, e su da lui mandato a morire per tema che n'avessero a scadere di pregio l'oro e l'argento. Sequende le ispirazioni del Signore, anch'io mi affrettai di comunicare ad altri, non che a Te la grazia accordatami, mercè cui quell'arte musicale che a noi costò tanti stenti, potrà :essere dai venturi senza fatica apparata a facilitazione delle preci destinate a procacciar requie ai defunti, e conversione ai peccatori: conciossiachè se chiunque dovette

spendere sinora dieci anni ad infarinarsi appena nell'arte del canto, implora devolamente Dio pe' suoi maestri; che cosa non farà a pro nostro, sè riusciremo nel decorso d' uno, od al più due anni, a' renderlo cantore perfetto? se gli uomini saranno sconoscenti al beneficio, ci affideremo al Signore, che non saprebb' esserlo: perch' Egli è l'operatore sovrano d'ogni bene sulla Terra niun premio sarà riserbato agli uomini che gli sono stromenti a ben fare? mainò; che anche l'Apostolo delle Genti ebbe a dire — ho pugnato la buona pugna, terminai la mia corsa, conservai la mia fede, e mi sta parata la corona di giustizia!

Guido in altra lettera scrive — Papa Giovanni avendo risaputo come i fanciulli merce de' miei antifonarii imparavano canti che non avevano dianzi uditi mai, mi chiamò a sè, trattennesi meco lungamente, e non si stançava di svolgere l'antifonario, che riguardava come un prodigio: ne meditò le regole, e non dismise prima d'aver imparato da sè solo un versetto, che gli era ignoto, e cantò: la mia mala salute non mi consentiva rimanermi la state; promisì al Papa che tornerei nel vegnente inverno —

La gamma inventata da Guido d'Arezzo non ebbe da principió oltre sei note; la settima fu aggiunta poscia ad integrare le principali intonazioni della scala musicale. A' nostri di furono scoverti rapporti misteriosi e mirabili tra suoni e colori. Molti anni addietro io scrissi quanto segue (Riminiscenze e Fantasie — Vol. 3. Schizzi artistici e filosofici, pag. 17.)

- Raggio di sole, traversato il prisma, brilla settemplice sulla parete: la prima zona è violetta, la seconda d'un azzurro carico. la terza celeste, la quarta verde, la quinta gialla, la sesta rancia, la settima rossa; qual delle zone è più larga, e qual meno: prendi una corda metallica, e la tendi, sicche valga a mandar suono; poi riducila a sette scomparti, con sostegni, che, dell'onda sonora vietando la comunicazione, circoscrivano ed obblighino cadauna sezione a mandare un suono suo proprio; abbiansi quelle sezioni lunghezza proporzionata all'ampiezza delle sette zone colorate; ne otterrai le sette note musicali. Poni mente alla composizion dei colori; troverai avervene cinque di primitivi, avvegnachè il rancio è miscela di giallo e rosso, dei quali trovasi a mezzo, mentre giallo e azzurro costituiscono il verde, associando lor lembi: poni mente alla corrispondenza di suoni, e troverai che soltanto una mezza nota divide l'ut dal si, e il mi dal fa in cambio d'una nota, come avviene degli altri suoni. Lamina di ferro incandescente non dà suono se la batti: di

bianca divenuta rovente ti squilla la prima nota d'un tono: assume in breve tinta ranciata, e risponde la seconda; diventa giallognola e oscilla la terza, poi verdognola la quarta, poi cerulea la quinta, poi azzurra la sesta, finalmente, quasi fredda, si mostra violetta, e suona la settima. Vi ha dunque prestabilita armonia tra' suoni e colori. Lamina metallica sprimacciata di semi di papavero, sfregata sul lembo da un arco di violino, manda suono; ed ecco, da gran commovimento invasi, i pulviscoli cominciano tumultuoso un ballo, che presto assume aspetto regolare: larghe zone restano sgombre; gli atomi danzanti si raccozzano in raggi, in cerchi, in croci, in stelle, in fiori: n'è damascata la superficie della lamina; nè tai figure disfannosi finche fai continuare il suono che le creò, e nemmeno col tacere del suono; chè allora gli atomi, che danzando non mutavano posto, stannosi a quel posto immoti. Che se d'altra lamina, equalmente sprimacciata, cavi altra nota, cangiato corrisponde de pulviscoli il ballo: diresti che rinnovando il prodigio d'Orfeo gli inanimati corpi acclamino l'onnipotenza dell'armonia...

SANT' ANSELMO E L'INGHILTERRA

nella seconda metà del secolo undecimo.

In fondo ad una valle, presso la città di Brionne in Normandia, sussiste una vétusta torre quadrata, circondata d'annosissimi sicomori, in riva ad un fiumicello; sito solingo, pittoresco, degno di fermare i viaggiatori, a cui son care le memorie sante, elevate: quell'avanzo è il solo che sia rimaso dell'Abazia di Bec, ove, discepolo dell'illustre Lanfranco, dimorò e scrisse il legislatore della filosofia, o della teologia nell'undecimo secolo sant'Anselmo. Quest'Uomo mirable, nato ad Aosta, visse lungamente in Francia, ove aperse con Laufranco la serie de'chiari Italiani che v'illustrarono nel Medio-Evo la letteratura ecclesiastica; Pietro Lombardo, e S. Tomaso d'Acquino furon i degni successori di que' due.

Sin da fanciullo, Anselmo si figuro che Dio abitasse la vetta delle gigantesche Alpi, da cui vedeva cinta la sua città; onde, fuggito di casa; arrampicossi pe' dirupi, e su raggiunto semivivo sul confine de' ghiacci perpetui: quella preoccup zione sublime era presagio di ciò ch' ei doveva essere. Cresciuto in età, e rimaso orfano, venne in Francia, e vesti a Bec l'abito monastico (nel 1060): tre anni dopo (ne contava trenta d'età) vi succedette a Lanfranço nel priorato: e nel 1078, allorche morì il venerabil Elduino sondatore del chiostro, con voto unanime dei centrentasei monaci componenti la comunità, Anselmo su elevato ad abate.

Già diciotto anni gli erano trascorsi nella gioconda e santa quiete del monastero di Bec; ed altri dodici gli volarono dopochè su scelto a reggerio; e i primi e i secondi consacrati tutti al disimpegno de". suoi doveri, e a studii sublimi. Guidato dai lumi della Fede non temette approfondire i problemi più dilicati e spinosi della metafisica, quesiti tenuti sin allora per insolubili: avea costume dire credo, ma aspiro a comprendere: i suoi sforzi per aggiungere alla intelligenra de dommi religiosi, sin al punto supremo ch'è consentito alla ragione, ci valsero quegli stupendi trattati, ne' quai, costituendosi discepolo e continuatore di Sant' Agostino, forni intorno la Trinità, la Incarnazione, la Creazione, la Grazia dichiarazioni che conservano tuttodi intera la loro importanza: oltre che teologo sommo, mento di venir riguardato qual padre della filosofia cristiana nel Medio Evo: la sincerità con cui sottopo neva ogni risultamento del suo meditare alle norme della Fede, ed all' autorità della Chiesa, scava un abbisso tra le sue tendenze, e quelle degli audaci raziocinanti (a cui si forte somigliano cefti moderni Metatisici) che, con Roscelino ed Abelardo alla testa, ammorbarono poco dopo le scuole francesi: di costoro disse (e su proseta), cercano la ragione delle cose perche non credono alle cose: noi la cerchiamo perche crediamo (illi rationem querunt quia non tredunt; nos vero quia credimus): pè si contentava di metafisiche investigazioni: scrivea preghiere in cui brillano tutti i tesori della pietà ascetica, e d'un fervente amore di Cristo e di Maria (magne Domine, tu noster major frater! magna Domina, tu nostro melior mater!) :.

Riposo del suo intenso studiare era educare fanciulli. Un certo religioso intratténevalo di ragazzetti fidatigli, dicendo — sono incorreggibili; di e notte non ismetto di batterli, e peggioran sempre. — Anselmo lo interruppe — batterli, oibo! d' uomini li tramuterai in bestie. — Che far dunque? cerco ogni spediente per isforzarli a profittare de miei insegnamenti, e non istringo che fumo — Se u piantassi un albero nel tuo giardino, e vel serrassi per ogni verso, sicche non potesse allargare i rami, caso che alquanti anni dopo lo sciogliessi dalle strettoie, come ti apparirebb esso? imbastardito, coi rami tutti contorti, deforme; e chi cagione di questo, se non tu che lo stringesti a quel modo? —

Ne con meno amore, assisteva Anselmo gli infermi: erasi posto specialmente a servigii d'un vecchio monaco paralitico che cibava met-

tendogli in bocca ad uno ad uno i pezzetti del pane e della carne: auguravasi poter ascondere la intera vita in-quell'amata oscurità: a chi lo esortava rendesse noti suoi lavori, e gli citava la gioria del maestro Lanfranco, rispondea — ci hanno fiori che illudono ostentando il color della rosa, anco le forme, ma non ne hanno il profumo contuttoció i suoi scritti passarono da mano a mano, e suscitarono in Francia e in Inghilterra, un' ammirazion generale: dal fondo dell' Alvernia i monaci della Chaise Dieu gli scrissero che i loro cuori erano innondati dalla dolcè rugiada delle vive e tacite-benedizioni che traboccavano dal cuore di lui (miramur in corde tuo redundare tanta benedictionis rorem et sine susurro descendere inde rivum in cordibus nostris). Non tardo ad avere tanti amici nel secolo quanti ne contava nei chiostri: ci aveva in lur un' attrattiva che padroneggiava le anime: i Baroni Normanni lo circondavano della più viva affezione, e in Inghilterra, ove pegli affari dell' Abazia si conduceva sovente, non era manco popolare e venerato.

Il cuore di Anselmo invece di attiepidirsi tra le austerità, o disseccarsi in mezzo agli studii metalisici, traboccava di soavità e tenerezza: le sue epistole ci si presentano scaldate dagli affetti più gentili e vivaci. — Anselmo a Gandolfo: io non pongo altre salutazioni in testa alla mia lettera, perche non so dire di più a chi amo: chi conesce Anselmo e Gandolfo sa qual affetto giace sottinteso in questi due nomi appajati: — e'un' altra volta allo stesso — come potrei dimenticarti? è possibile dimenticare ciò che rechiamo come un suggello sul cuore? nel tuo silenzio so che mi ami; e tu pur sat che ti corrispondo anche tacendo: che cosa ti apprenderà questo foglio che già tu non sappi, tu che sei la mia second anima? A Gisleberto partito da Bec - io ignorava, prima di aver assaggiato l'amaro della tua lontananza, quanto mi fosse dolce possederti: a te sta presso un altro amico che ami quanto me, forse più; io ti perdei, e niun qui ti rimpiazza. Nemmeno la morte riusciva a spegnere in petto ad Anselmo l'ardore della sua carità. Quando in eletto priore un giovin monaco, per nome Osberno, avea per invidia preso a mortalmente ediarlo : ed ei si attacco a lui senza mai ributtarsi, e ne sece un santo, e lo curo di e notte durante l'ultima sua infermità, e ne ricevette l'estremo sospiro; poi continuò ad amarè con trasporto l'anima di lui; e non contento di celebrare in suo suffragio per un anno intero la Messa, sollecitava altri in suo pro, e scriveva a Gandolfo -- scongiuro te e i nostri cari di suffragare il mio Osterno; se ti riesco importuno, deh ti dimentica di me, ma ti ricorda di lui!

Tal era il Monaco, che, vissuti a questo modo trentatre anni, fu strappato sessagenario dalla mano di Dio 'a' silenzii del chiostro per appiccare contro gli abusi della forza laicale una delle più diseguali e gloriose battaglie che sieno mentovate ne' fasti del Cattolicismo. Guglielmo il Bastardo era morto professandosi pentito delle violenze commesse contro la Chiesa Anglo-Sassone per lui stata tutta sconvolta affine di collocare sui seggi episcopali del conquistato regno i suoi favoriti: solo restava imperterrito sulla Cattedra Metropolitana di Cantorbery il gran Lanfranco, dinanzi alla cui virtù quel prepotente era stato costretto ad umiliarsi; ed anco il successore del Bastardo, peggior di lui, Guglielmo il Rosso, avea dovuto chinarsi all'Uom venerabile, e giurare, nell'atto di venirne coronato, che osserverebbe la giustizia, e tutelerebbe la Chiesa. Il Bastardo avea introdotte nel Regno novità violatrici delle franchigie chericali, pretendendo investir egli col pastorale e l'anello vescovi e abati, assoggettare all'approvazion regia la pubblicazione degli atti de Concilii, vietare che le scomuniche venisser intimate senza suo consenso. Il Rosso ando più oltre: regnando scisma a Roma, impedi che il Clero Inglèse si dichiarasse per l'uno o l'altro de competitori; e sostituendosi egli al Papa, appropriossi i redditi de vescovadi vacanti, e lascio vuoti quanti benefizii venivano a vacare: ben si rendeva allora palese la prostituzione latta dal Conquistatore de' Seggi Vescovili della dianzi religiosissima Chiesa Inglese; conciossiache niun di que' prelati àrdiva aprir bocca contro il tiramo: Lanfranco era morto. e Cantorbery già da quattro anni giacea vedovata di pastore vil Reavea dichiarato che, lui vivo, non altri sarebbe Primate in Inghilterra, tranne lui stesso.

Ma se codardo e guasto era l'Episcopato anglo-normanno, ardita e coraggiosa la Baronia stata compagna al Bastardo di battaglie e conquiste, fece udita al suo Re tal voce di disapprovazione e minaccia ch'ei lu costretto a disdirsi del suo iniquo proposito rispetto la Sede di Cantorbery; e dai maggiorenti Normanni fugli indicato, quasiche comandato, Anselmo ad arcivescovo... Ma era più facile piegare il Rosso, ad eleggèrio, che l'eletto ad accettare: voglionsi leggere, nella biografia che dell'Uomo santo scrisse Eadmer suo compagno a Bec, gli strani particolari di quella nomina; e come Anselmo fosse tirato con frode nell'isola sotto pretesto d'assistervi un'amico moribondo; e come all'acciamazione improvvisa impallidisse, e si schermisse con eloquenti parole e con lagrime; e come il Re, dal letto

oxe giaceva gravemente infermo, gli gridasse chè moriva dannato se non gli alleggeriva egli la coscienza dell'arcivescovado usurpato; e come le dita, che il remitente teneva strette, gli furono aperte con violenza, e il pastorale, vennegli cacciato a forza in mano: — ohime, sclamo, voi aggiogate insieme una pecora e un toro! alludeva alla mitezza del proprio animo, e all'indole brutale del Re: epperò vedremo che la pecora fece stare il toro...

Anselmo volle andare a Roma per ricevervi il pallio da Urbano II: il Re, che non riconosceva Urbano, diniegavagli partire: prelati e baroni adunaronsi, e l'Arcivescovo in mezzo alla tumultuosa adunanza proclàmo la sua osservanza verso il Pontefice. Eadmer ci trasmise animata dipintura di quelle scene, i coraggiosi discorsi di Anselmo. la codardia de vescovi suoi colleghi, i quali, eccetto Gandolfo (quel Monaco di Bec tanto amato dal suo Abate, divenuto Vescovo di Rochester), parteggiavano pel Re, la dignitosa imparzialità dei Baroni, amici più della giustizia, che vaghi di piacere al Principe, i gridi, il trambusto degli assembrati, e, tutto intorno al palazzo, il sordo e minaccioso mormorare del popolo che temeva maltrattato il suo Pastore. Eppertanto, scrive il Cronista; un fremito d'ira si elevava da mezzo la moltitudine, ma niuno per tema del tiranno ardiva alzar la voce isolatamente; quand' ecco, un soldato uscir dalla folla, andarne al l'Arcivescovo, inginocchiarglisi davanti, e dire ad alta voce - padre, i tuoi figli ti chiedono per mia bocca, che il tuo cuore non abbia a conturbarsi... — Anselmo, infatti, affrontava incresciosamente le brighe mondane, ogniqualvolta insorgevano dissidii cercava comporti, oppure se ne partiva: chè altrimenti, oppresso dal cruccio, infermava. Conoscendo noi questa sua dilicata natura, lo strapparamo alle penose sollecitudini, ed al tramestio della turba con domandargli che ci spiegasse un qualche passo biblico; con che riconducevano issofatto il suo morale, ed anche il suo fisico a calma, e trovavasi egli riavuto dalla marbosa agitazione pel beneficio di siffatto antidoto. Interrogato come avvenisse che fosse così debòle in certe brighe, rispondeva 🚣 tanti anni durai ignaro di siffatte conturbazioni, che, come soldato il qual depose da un pezzo lo scudo, sentomi fiacco ad affrontarle: confesso, anzi, che, ogniqualvolta mi tocca sottostare a cotali scontri, il mio spirito n'è soverchiato, e scosso, al modo che rabbrividiscon i bimbi allo appresentarsi lor di fantasima.

Questo ribrezzo di Anselmo per ogni detto o fatto violento non gli scemò, per altro, menomamente dignità e fermezza in difendere

contro iniqui, potenti la causa degli oppressi, e i diritti della giustizia: corrono poche pagine della cronaca d'Eadmer senza che il Santo che vi si mostri intrepido affrontatore di quello sciaggirato Guglielmo il Rosso, il quale non lasciava modo di tribolarlo. Stava il Re attendendo: favorevoli i venti per traversare la Manica, e movere querra in Normandià al fratello Roberto, allorche Anselmo gli si presento per eccitarla a consentire che nazionali concilii si raunassero, com'era salutar costume prima, ch'ei salisse il trono, senza di che ne sarebbe propenuto assai danno alla Religione: - Mi occuperò di questo; rispose il Re. quando sarà il piacer mio, non il tuo e soggiunse ridendo ironicamente: — di che cosa arringheresti tu in tai concilii? Rispose l'Arcivescovo guardandol fisso. — di reprimere libidini di cherici e sopraffazioni di laici. — E che cosa ti fruttera questo? — a me poco, a Te molto — Orsù mi parla d'altro! - Sì; delle tante abazie che lasci senza capo; onde i monaci vi si corrompon ogni giorno più. — Queste abazie non sono .mie? - Tue solamente per essere guardate da male; del rimanente sono di Dio, acciò suoi ministri vivanvi onorați e pii. — Il tuo antecessore non avrebbe ardito parlare in questa quisa al Re mio padre! - Guatielmo sbuffava: Anselmo, commiserandolo, parti (questo dialogo caratteristico ben chiarisce che la pecora faceva stare il toro); e cammin facendo gli avvenne, che un lepre inseguito da cacciptori corresse a cercare rifugio tra gli appolaimenti del mantello episcopale che scendevano qui dal palafreno: Anselmo fe' segno a' servi che impedisse ai cani di ghermire il tremante rifinito animale; ridendone quelli, diessi egli a piangere e disse: — questa bestivola infelice non ride, no; conciossiach'ella è una imagine dell'anima inseguita dai demonii: cupidi di precipitarla nelle tenebre eterne... povera tormentata che cerca per tutto una mano che la sorregga e la salvi!... e fe'salvo il lepre. (Solutus in laerymis ait, ridetis? et utique infelici-huic nullus risus: hocplane est et anima hominis: nimis anxia huc illueque circumspicit; et qua tueatur manum sibi porrigi ineffabili desiderio concupiscit; --et lenorem salvum dimisit,"— Ead. Cap. 17).

Fu costretto finalmente il Re di consentire il viaggio di Roma ad Anselmo, che partendo gli disse: — non è casa al mondo che possa farmi tralasciare di pregare per la salvezza dell'anima tua, e per la prosperità del fuo regno; come padre spirituale a diletto figlio, come arcivescovo di Cantorbery a re d'Inghilterra, ti vo' dare la benedizione di Dio à la mia, se non la rifilti. — Rispòse il Re: — non la rifilto, — e piegò il ginocchio à riceverla... Il salvatore mi-

sericordioso del povero lepre, benedisse il tiranno, che si curvo, involontariamente sopraffatto dalla religiosa maestà di quel sublime perdono...

Anselmo, abhandonata l'Inghilterra, vi tornò morto Guglielmo; Enrico I succedutò al fratello dovette difendere la corona contro quel primogenito, Roberto, che già n'era stato frodato un'altra volta: prevalse novamente la ingiustizia sul diritto; e ricominciarono colla ricuperata sicurezza dell'usurpatore le tribolazioni dell'Arcivescovo di Cantorbery: on quante volte non ebb'egli a lamentare la perduta calma de' suoi studii monastici, ad augurarsi le quete ombre dei sicomori di Bec!

Peggiori delle persecuzioni aperte di Guglielmo il Rosso furono le insidie del successore, deliberato di voler trattenere per se que' dritti d'investire vescovi e abati col pastorale e l'anello cui Roma, siccome simbolo tutto ecclesiastico d'una podestà la qual non è che di Dio, a se voleva rivendicati: la gran controversia di Gregorio VII e d'Enrico IV riardeva in Inghilterra. In mezzo à quel corrotto e codardo Episcopato bastava Anselmo, e con lui Gandolfo a fare scornati gli oppressori della Cliiesa. Pieno di singolari episodii, e animatissimo sarebbe il racconto de contrasti fra Enrico e Anselmo; dramma ch'ebbe a terzo protagonista il Papa, e a spettatrice la Cristianità intera: frodi, seduzioni, violenze, generosità di guerrieri, lealtà di laici, pia tenerezza di donne illustri, burrasche di mare, prigionie, sollevazioni furono casi della gran, lotta durata piùlustri: finalmente Anselmo torno trionfante dal suo secondo esiglio in mezzo a' trasporti di gioja di tutto il popolo; la Regina precedevalo a preparargli l'alloggio; i fiscali aveano sgombrate le chiese; Enrico riconciliatosi coll'Arcivescovo dichiaro che niuno quindinnanzi riceverebbe da mano laica la investitura episcopale od abbaziale col pastorale e l'anello, e provvidé alle sedi vacanti d'Inghilterra e di Normandia scegliendo i migliori, ed anco taluno di quelli che più virilmente lo avevan avversato.

Così il vecchio Monaco di Beccla vinceva: due Guglielmi, ed un Enrico erano inutilmente ricorsi alla violenza, al raggiro: senza incidietreggiare d'un passo, sopravvissuto a primi, aveva egli costretto l'ultimo e cedere: fieri baroni, cherici astuti, giusdicenti insidiosi, vescovi prevaricatori aveano fallito, lo intento, non meno dei re, dei quali erano stati satelliti, o ministri: era stato mestieri rendere le armi a quel mite Religioso straniero, che al suo primo scendere in

Inghilterra aveà comandata reverenza allo stesso Conquistatore: quattordici anni di persecuzioni, di esigli, di spoliazioni, di menzogne, di sevizie non erano valsi a domarlo: fiaccamente sorretto dai Papi, tradito dai colleghi, senza che sia stata sfoderata una spada a suo sostegno, in controversia meramente disciplinare Anselmo avea trionfato: l'ultimo giorno della lotta continuava a die le parole pronunciate in affrontarla — esulare, patire, morire, ma non mai, violare l'onore di Dio e della Chiesa!

Il semplice fatto d'una tal lotta sostenuta e vinta, già costitutiva pel Cattolicismo un fausto, memorando avvenimento, non tanto perchè l'accordo di Londra fosse il primo esempio di concessioni che la podesta temporale trovavasi costretta fare alla spirituale (Ildebrando ed Enrico, erano nella memoria di tutti); non tanto perchè il più potente Re dell'Europa rinunziava a pretensioni che Federico Barbarossa si apprestava a riasserire; non tanto perchè vescovi colpevoli erano stati forzati ad implorare assoluzione; mentre i fedeli avean conseguita consecrazione dal Campione della buona causa; quanto per l'alto insegnamento fornito ai contemporanei, e trasmesso ai posteri dalla inflessibil mitezza, e dalla indomita costanza di quel Monaco Italiano, che in un chiostro di Normandia avea riempito il mondo della sua fama come filosofo, e primate d'Inghilterra avea redenta la Chiesa di quella Nazione colla magnanimità del suo coraggio.

Poco sopravvisse Anselmo agli accordi di Londra; però abbastanza da sanare molte ferite della religione, e venirne in somma grazia. del Re. Il fido Gandolfo di Rochester precedette nel sepolcro l'amico, il qual nella Settimana Santa del 1109 trovossi giunto agli estremi. Costumarano i Re Inglesi tener a Pasqua corte plenaria, e presiederla coronati: la mattina del di delle Palme un monaco disse al moribondo - ci pare che tu stia per abbandonare il secolo onde intervenire alla corte plenaria del nostro Signore ch'è in cielo; - rispose Anselmo: - sia come piace a Dio: epperò lo benedirei se volesse lasciarmi con voi il bastevole per compiere un lavoro filosofico che ho cocominciato sull'anima... - Spiro il 21 aprile 1209. Quel supremo suo voto segna un fineamento caratteristico della imponente figura di sant'Anselmo; avvegnache non ci riuscirebbe trovare nella storia un altro esempio d'uomo rimescolato in così accanite lotte, il qual sia stato equalmente tenero delle più sublimi speculazioni filosofiche: le battaglie teologiche, le persecuzioni politiche non gli facevano dimettere nè gli studii prediletti, nè la corrispondenza epistolare che coltivava co'più santi e chiari personaggi della età sua: la dirittura, e la semplicità della sua anima, raddoppiavano le forze del suo intelletto; aveva il pensiero vasto quanto il genio; e la sua sollecitudine pel bene delle anime era in lui pari allo zelo che lo scaldava a pro della Chiesa.

Tale. (u Anselmo arcivescovo di Cantorbery sul finire del secolo XI: sessant'anni dopo toccava al martire Tomaso Becket di decorar qu'ella Sede d'un nome, più-noto per la tragedia d'una morte sublime.



MONACHISMO E APOSTOLATO NEL SECOLO XII.

Gl' Istituti Monastici che vanno successivamente svolgendosi nel grembo fecondo della Chiesa, simili ad arbori cresciuti in pingue terreno a maturare frutti copiosi ed opimi, soggiacciono ne' procedimenti della lor esistenza alla legge da cui è retta la universal natura; semi tenui, impercettibili da principio, sviluppansi, fioriscono, fruttificano, decrescon indi, si scolarano, e cadono; ma il frutto che maturano contiene il seme d'una germinazione novella, mercè cui la specie dura imperibile. A questa foggia l'Ordine di S. Benedetto provvidenzialmente istituito a Monte-Cassino nel sécolo sesto si ando propagando a traverso di successive trasformazioni, sino ad oggi, spogliando ad ogni fase forme caduche per assumerne altre analoghe a' tempi, a' costumi.

Una delle trasformazioni più memorabili dell'Ordine Benedettino avvenne a Cluni, durante il secolo decimo, nel celebre chiostro fondato da Guglielmo il Pio duca d'Aquitania; cenobio che per dugento anni consecutivi su governato da Santi, primo S. Bernone, ultimo Pietro il Venerabile, allargò suoi trasci per tutta Europa, e divenne nel Medio Evo centro d'ogni scienza e virtù, sonte ed asilo d'ogni grandezza; n'-usciren Gregorio VII, Urbano II, Calisto II: la quale stupenda prosperità durò sino al trapasso dell'abate Sant'Ugo.nel 1109: Ponzio, che gli succedette, aperse, durante il suo breve e torbido reggimento, la porta ad ogni abuso; i vinceli della disciplina si rilassarono, e l'Istituto volse a rovina:

vero è che, morto l'immeritevol abate, Pietro il Venerabile studiossi rimediare a' mali invalsi; ma le sue prove non riuscirono a guarirli, ond'ei fu l'ultimo uomo illustre di Cluni.

Eppero; a mano a mano che la linfa evangelica si ritirava dal ceppo cluniacense, si andava ella concentrando in altra parte dell'Ordine Benedettino. Monaci scaldati dall'amore della perfezione aveansi, in sulla scorcio del secolo XI, seelto un ritiro nella romitica foresta di Solesme in Borgogna; costrusservi capanne con rami d'alberi, e vi si costituirono in congregazione sotto la direzione di S. Roberto: fu questo il semenzajo d'un Ordine vasto e fecondo: Roberto si trasferì con una colonia de' suoi Religiosi a Citeaux, prima sette, poi cresciuti a ventuno; e nel 1099 terminaronvi la costruzione d'una cappella di legno dedicata a Maria Vergine. Roberto tornato a Solesme, lasció Alberico a Citeaux (direm italianamente Cistercio da che Cistercense si denomino quel novell'Ordine), ed ivi severissime furon le adottate discipline, le più acconce a restituire all'anima la piena libertà de suoi rapporti con Dio, continuo faticare e tacere, ricoglimento dell' orazione, obbedienza, povertà : al trapassare di Sant'Alberico (nel 1109), sotto la direzione di Santo Stefano la Congregaziône Cistercense comincio ad attirar l'attenzione pubblica, ed a provocare disapprovazioni per parte d'altri sodalizii monastici, in particolare di Cluni, i quai dalla Joro rilassatezza cavavan argomenti a quelle critiche: quegli asceti, che colle loro virtù gli offuscavano, furono denunziati quai novatori fanatici; e durissima prova sostennero allorchè, nel 1112, colti da contagio più che mezzi succumbettero; se n'invigori la opinione ch'eccessive sossero le austerità che praticavano; il santo Abate si trovo pur egli smosso nella sua fiducia, e per uscir d'inquietudine ebbe ricorso ad uno spediente sin allorá inudito, che palesa nel tempo stesso la fermezza della sua fede, e la purità della sua coscienza. Strano, ma rivestito di ogni carattere d'autenticità è il fatto che sto per memorare; e mi varró delle semplici parole dell'annalista dell'Abazia: — ci aveva a que' di un Frate, che stava per girsene a conseguire nell'altra vita la ricompensa delle sue fatiche: Stefano, pieno dello spirito del Signore, gli parlò a questo modo in presenza di tutti i suoi Religiosi: — tu vedi in qual afflizione versiamo: ci teniam sicuri di camminare la via angusta additataci dal nostro santo padra Benedetto; epperò non sappiamo se le discipline per noi adottate riescano accette al Signore, sovratutio considerando che i Religiosi di questi dintoriti ci accagionano di aver introdotte no-

vità promovitrici di scandali; oltreche son io tocco nel fondo del cuore di vedere che molta parte de' nostri fratelli ci vanno lasciando, sicchè il chiostro è ormai pressoche vuoto; onde temo che il nostro istituto non abbia a finire con noi : ed è per tutto questo, che in nome di Gesù' Cristo, per amor del Quale ci eleggemmo questo angústo cammino da lui medesimo nel suo Vangelo additato, ed in virtù della santa obbedienza l'impongo, che, dopo il tuo trapasso a Dio, tà abbia a tornarci, in quel tempo e modo che a Lui piacerà, per avvisarsi di ciò che dobbianno pensare rispetto a' nostri modi di vivere. - A queste parole il, moribondo rispose con semplicità — farò quanto m'imponi, purche m'assista colle tue orazioni onde valga ad eseguire il commessomi. - Pochi giorni erano corsi dopo la morte del Frate, e il santo Abate trovandosi al lavoro co' suoi Religiosi avea dato loro il segnal del riposo, e ritrattosi in disparte orava coverto il capo collo scapolare, allorche il Defunto gli apparve splendente, e gli disse - prega Dio che ti abbia a rendere così felice come or son fatt'io mercè gli addrizzamenti che mi desti: ed ecco, che, secondando il voler tuo, men torno a dirti, che tuoi modi di vivere son graditi al Signore: scaccia, pertanto, ogni afflizione le tristezza, anzi le converti in allegrezza, conciossiachè in breve Dio ti paleserà la magnificenza delle sue miscricordie, e la tua Casa, o deserta, si ripopolerà d'un tratto del seme d'ogni benedizione...

La visione di Santo Stefano fu chiarita vera dal fatto: pochi giorni dopo una schiera d'uomini, trenta di numero, guidata da un giovine si presento alla porta del Cenobio chiedendo l'ammissione dell'ordine; quel giovane era S. Bernardo; quella schiera i suoi fratelli, i suoi compagni; e il venerando Abate in accoglierli, e leggere sulle lor fronti la predestinazione de Santi, intuono l'inno che il Profeta pese in bocca alle spose che finalmente spogliarono l'onta della sterilità.

L'esempio dato da S. Bernardo su tosto imitato, e Citeaux si ando popolando, per guisa, che Stesano su costretto di provvedere alla sondazione d'una colonia; uno sciame si tolse dal pieno alveare guidato dal venerabile Bertrando, ed a questo primo tralcio di ceppo pur esso recente, su dato un nome simbolico (di cui splendette la landa che i Monaci sertilizzarono) sirmitas, che in dialetto si disse Ferte. Fu mestieri, poco dopo, che una seconda colonia si togliesse a Citeaux, e ne nacque, sotto il priorato di sant'Ugo di Macon, il chiostro di Pontigni: ed ecco (nel 1115) un terzo sciame escire dal savo

materno colla benedizione del vegliardo Stefano, giubilante di così inesausta insperata fecondità: , sta volta trattavasi d'un deserto anco plu orrido de' precedenti; ma i dodici monaci eletti ad abitarlo aveansi a guida S. Bernardo — Allorché (leggiamo nella Crenaca Cistercense), Bernardo e suoi dodici compagni esciron taciti dalla Chiesa era da vedere quante lagrime sgorgavano da tutti gli occhi: e come i singhiozzi si mescessero agli inni sagri, non ostante il ritegno della modestia religiosa: 'riuscirà difficile giulicare qual afflizione fosse maggiore, di que' che rimanevano, o di que' che partivano... - annegazione ed umiltà singolari! cotesti emigranti si toglievano al nido amato, agli amici, al padre spirituale, avviati a sito spaventoso, seggio d'ogni privazione, e non fiatavano, anzi rendevan grazie al Signore d'esser essi i designati!... Valle d'Absinto, aindicazion d'amarezza, aveva nome il burrone; ma Bernardo, a primo porvi il piede, lo appello Chiaravalle, e tale infatti la rese collo splendore della sua virtù, e la vampa della sua fede. Ivi l'Uom santo tra gli stenti, e talora colla fame alla porta, infermo, e gli su imposto dal Vescovo di Chalons suo superiore d'astenersi durante un anno intero da ogni cura d'amministrazione, e da ogni austerità eccessiva: a que' giorni di forzato riposo Bernardo fu visitato da un suo fido amico (Guglielmo di S. Thierry), il quale ha lasciato memoria di cio che vide in una lettera, di cui trascrivo alcune righe. - Lo trovatin una cella che somiglia alle destinate ai lebbrosi lungo le grandi vie; sciolto da ogni cura vi dimorava come se stesse in paradiso: tostoch'io ebbi posto piede là entro, e scorsi il canile, e considerai chi lo abitava, mi sentii compreso da stupore e rispetto; pareami d'accostarmi ad un altare; acrei voluto rimanermi sempre con quell'Uomo si povero, semplice, e grande per ascoltarlo e servirlo... Ed ei ci accolse con graziosa carità, e lo richiedemmo come mai potesse albergare colà: ci rispose col sorrisd amorevole che gli er' abituale - sto qui ottimamente, conciossiache dianzi m'aveva obbedienti uomini dotati di ragione; ed ora per giusto giudizio di Dio tocca a me d'obbedire ad uom che n'è digiuno: — sì dicendo alludeva àd un empirico arrogante o stolto, il qual s'era vantato risanarlo, e nelle cui mani era stato messo dal Vescovo e dai Monaci. Era egli indifferente agli scarsi e tristi cibi, e altre durezze di quella cura che qualificammo sagrilega ed omicida; ei si godea della familiarità degli Angioli, e del colloquio di Dio: una notte udi armonia di voci e la seguitò fuor della cella sino ad uno spineto ove scorse due cori celestiali starsi a riscontro un dell'altro alternanti sovrumani

canti; e se ne sentiva ei deliziato. Dimordi alquanti giorni con questo gran santo maravigliato di vedere intorno a lin riforire il vivere si perfetto de' nostri primi Padri, i Solitarii d'Egitto. Chi infatti scende la montagna, ed entra in Chiaravalle è richiamato a Dio in ogni parte: il muto burrone pubblica colla umiltà de' suoi edifizii l'umiltà de' proprii abitatori, e chi si aggira per quei luoghi sì popolosi e si queti, vi contempla un. fervere di faccende che non dà segno di se altro che per le tante orazioni da cui ritrae intramezzo, accompagnamento, e riposo: spettacolo imponente per modo, che gli stranieri, anco mondani, non osano quici aprir la bocca-ad oziose parole, ne fermare il pensiero sopra futili suggetti. Il deserto abitato da que servi di Dio è cinto da fitta e scura foresta, serrato tra due montagne, che lo fanno somigliare a caverna; e bench' sien essi molti, non lasciano per questo d'esser tutti romiti : conciossiache, mentre cadaun mondano considerato da solo, sinche vire dissipato, può riquardarsi come accogliente in se una turba inordinata, qui, per lo contrario, tutti i monaci conservano integra ed inriolata, la solitudine del cuore, merce la unità e la calma dello spirito. Tal è questa Scuola illustre della saggezza cristiana, a cui presiede il santo abate Bernardo; tal è il fervore e la disciplina vigente in esus CLARISSINA BT. CARISSINA VALLE ... -

Compiuto l'anno della impostagli cura, Bernardo, con somma consolazione de' suoi figli, ripiglio il reggimento della Famiglia Chiaravallense; magro, sparuto, parea continuo prodigio che da sì fragil compage si sprigionasse voce si potente, attività si gagliarda ed efficace. — Ci e forza, diceva, o salire o discendere la via della virtù: chi si ferma, già cade; chi non aspira a diventar migliore già già va cessando d'esser buono, e chi ha cessato, di crescere in virtù si è avciato a cessare d'essere virtuoso. — Nuovi discepoli, la maggior. parte d'illustri natali venivano adascondersi nel vallone di Bernardo - qui, (scrisse Pietro di Roya, un di quegli accorsi alle dimore della pace) gl'insensati ricuperano il senno, 'l'uomo interiore si rinnova nel tempo stesso che l'esteriore si strugge; i superbi diventano umili, gli ignari si addottrinano, i peccatori si convertono:, un solo cuore palpità in tanti petti , ciascuno pregusta in isperanza i gaudi della beatitudine eterna: il raccoglimento delle pregniere da segno in essi della purità dell'anima; le lunghe pause che fanno durante l'offizio notturno, il modo con cui recitano i salmi, il sitenzio in cui dimorano per ascoltare il Signore che interiormente gl'istruisce, son altrettanti indizii delle recondite dolcezze che saporano: e chi non gli

ammirerebbe quando s' avviano al lavoro, o ne riedono procedenti in fila com' esercito ordinato a battaglia, stretti insieme dai vincoli della fraternità e della pace? Abbondano per essi le fatiche, e le sopportano come se fosser cose da nulla; epperò vi hanno tra loro non pochi che il mondo vide allo locati per sangue, per dottrina, attrettanto più umili colla zappa, il rastrello, oppur la falce in mano; li diresti zotici a vederli... vasi preziosi e sagri racchiudenti il tesoro d'ogni cristiana virtù.

Questo era lo splendore del chiostro di Chiaravalle sino dal 1118: sul chiudersi di quell' anno Bernardo' ebbe la consolazione d' accogliervi tra' suoi figli spirituali il vecchio padre, il qual vi praticò serenamente gli esercizii più faticosi e modesti dell'Ordine sino al termine della vita; nel medesimo 1118 Chiaravalle, come pochi anni avanti Citeaux, figliò due novelle congregazioni, quella di Tre-Fontane presieduta da Roggero, e quella di Fontenay ch' ebbe primo abate Gioffredo che fu l'amico, il biografo di S. Bernardo; così quest' altro favo rivaleggiava col materno in metter fuori suoi sciami, e il patriarca Santo Stefano nel capitolo generale dell' Ordine tenuto nel 1119 potè piamente specchiarsi, e compiacersi nella terza generazione de' suoi figli, e benedire in morendo l'avveramento prodigioso e rapido di quella visione che lo avea consolato nei di del dolore!

Chi conoscendo S. Bernardo imprende a tenerne discorso, dura fatica a conchiuderlo: in lui ama l'uomo, e non si stanca di riferirne atti soavi, parole penetranti, fatti che suscitano a palpiti, che provocano a lagrime: in lui ammira il legislatore, e non sa desistere dal contemplare le grandezze maestose de suoi diportamenti in ammonir Popoli e Re, consigliar Papi, reggere direi quasi il Mondo Cristiano; in lui venera il Santo, e, memorando quanto fece a rinfervoramento del Cristianesimo mercè le predicazioni, le istituzioni e gli esempii, benedice Dio d'aver consentito ad uomo d'essere si buono e grande su questa misera terra...

D'un'altra illustre fondazione monastica del secolo duodecimo or mi spetta dire, cioè dell'Ordine Premostratense.

Norberto nato a Cleves nel 1080 prima d'essere santo fu ecclesiastico mondano, cappellano del tristo imperatore Enrico quarto: un di, che cavalcava ad una partita di piacere, lo colse un temporale per via: il destriero spaventato dal fulmine lo getto a terra e vi stette lunga pezza come morto: in riaversi sclamo come S. Paolo, nell'amarezza del suo pentimento — Signore, che cosa vuoi tu ch'io faccia? E una interior voce risposegli — fuggi il male, e prática il bene: - determinò far penitenza, e la sece severissima per due anni, dopo dei quali, distribuito ogni suo avere in elemosine. ed avuta facoltà da Papa Gelasio II.º di predicare ovunque gli fosse piaciuto, cominciò nel 1118 il corso delle sue fatiche apostoliche, e presto videsi attorniato di discepoli richiedenti, che avesse a riunirli in santo sodalizio ad onore di Dio, e pro de popoli: il vescovo di Laon offerse la valle deserta di Premontré, che su accettata, ed ivi sorse il nuovo cenobio, il qual praticava la regola agostiniana e pochi anni dopo conto da ottocento ascritti distribuiti in dieci chiostri; prodigioso sviluppo dovuto anche all'opera di grandi Baroni dell' Impero, e di Francia, i quai, prima favoreggiarono con larghe donazioni, indi si dscrissero essi stessi all'Ordine nascente. Quando all'Imperator Lotario vennero deputati da Magdeburgo a richiederlo che desse loro un arcivescovo in sostituzione del morto Ruggero. quel Principe, a cui eran palesi le virtu di Norberto, lo designo, e fu eletto nonostante la sua fervorosa opposizione. Nè ci maraviglieremo che si opponesse, e sinceramente gémesse di vedersi strappato quel vivere di ritiratezza e povertà, che si era scelto, per affrontare prove d'altra natura più clamorose, più difficili, e tali a cui la sua mitezza e la sua modestia rifuggivano. Simile anche in que sto all'ammirabile sant'Anselmo di cui dianzi c'innamorammo. pecora, che appajata al toro, sece stare il toro, Norberto chiari sul seggio di Magdeburgo la coraggiosa fermezza d'un apostolo parato a morire per lo esatto adempimento de suoi doveri: beni ecclesiastici usurpati, canonici concubinarii, clero simoniaco, baroni sanguinarii, popolo turpe, tutto egli affronto intrepidamente ogniqualvolta la coscienza gli suggeri di farlo; e a tre riprese i suoi nemici si provarono ridurlo a silenzio nella sola guisa che lor parve possibile. armandosi cioè d'un ferro assassino. Miracolosamente salvo, compiè in tre anni la riforma della sua diocesi, e mai non dismise dallo invigilare sulla grande famiglia monastica di cui era padre. Mori nel 1132 dopo aver assistito a tutti i concilii che furon celebrati 'a' suoi di, e ne' quali sedette rivaleggiando di zelo e di dottrina con S. Bernardo. D'ordinario lo si rappresenta con una pisside in mano, a cagione della divozione grandissima che portava al Sagramento Eucaristico, e del suo incessante esortare i Fedeli a frequentemente accostarvisi.

L'ardore che la storia ci descrive posto ne' varii tempi a fondare religiosi istituti è sempre in ragione di quello chi ella racconta a que' tempi medesimi manifestato per la conversione degl' infedeli: anzi a ben considerare questi due divini suscitamenti potremo dirli consistere in uno; perciocche il consacratore a Dio di sè stesso non è il medesim' uomo che qua predica coll'esempio dell' annegazione, la collo spargimento del sangue? il cenobita ora, fatica e patisce per convertire il compatriotta, come il missionario, ora, fatica e muore per convertire lo stramero; ma vi hanno stranieri pel vero Cristiano, o non son tutti compatriotti a' suoi occhi i redenti dà Gesù? ed ecco infatti che Monachismo e Apostolato andaron in ogni tempo appajati da sant'Antonio abate a Rosmini, dal secolo quinto al decimonono: l'età che su benedetta dal Signore pet siorire. d'un S. Bernardo, d'un S. Norberto; dovea noverare anche illustri missionarii e martiri gloriosi: in secolo che fu tutto occupato dalle Crociate, e scaldato dalla gran voce dell'abate di Ghiaravalle, l'Oriente vide prodigii d'annegazione, d'eroismo; e dai sublimi esempi dei duci é de pontefici a scendere sino ai non meno mirabili di popolani e d'umili chierici, facile sarebbemi tesser animate e toccante racconto dell'ardore di proselitismo che suscitava quegli Uomini magnanimi, soliti gridare Dio lo vuole, e consci che a Dio piace meglio un' anima salvata, che una città ricuperata; fosse anco la Città dei dolori del Figlio suo ...

Ci contenteremo chiudere questo capitolo, che reca, la intitolazione logica monachismo e apostolato, con accennare di due solenni Convertitori del secolo XII, i quai fecero risonare il nome di Cristo agli ultimi confini dell' Europa; S. Malachia vescovo irlandese, nell'isole perdute entro il mare dei ghiacci, e Sant'Ottone nella Pomerania per opera sua strappata al paganesimo. Appo quelle genti barbare il Vangelo er avversato precipuamente dalla ferocia; a purità di costumi, o sobrietà di vita sapean anco indursi senza gran fatica, ma perdonare; ed astenersi dal sangue, questi erano per essoloro sforzi quasi che sovrumani: or ecco ricordevole fatto ch'io trascrivo colle parole d'un testimonio di veduta (Ebbon, N. 83-88):

— Sant'Ottone, in mezzo a popolo festante di convertiti, stava celebrando la dedica d'una chiesa elevatasi tra ruderi d'un tempio, abbattuto pocanzi: il duca Mislao era presente ed oraque: andarono per divino permesso smarrite le sagre ceneri ch'erano state appron-

tate per segnare', secondo il rituale, l'alfabeto greco e latino sul pavimento della nova basilica: il sacerdote Udalrico corse nel sotterraneo a cercar modo di procacciarsi altre ceneri, e rovistando per quelle profondità s'imbattè in un giovine che parea spirante, cinto di catene da capo a piè; e udi da lui che Mislao quivi lo tenea chiuso; Udalrico inorridito rimonto alla Chiesa, e chiamato il Duca in disparte gli disse - non hai tu, come annunziasti di voler fare, restituiti in libertà tutti i tuoi prigionieri? — rispose che sì., — Perchè mai, replicò il Sacerdote, ti provi tu d'ingannar Cristo, che non sapreb, b' essere ingannato? perche contristi il suo Apostolo dissimulando e mentendo? Ecco che per cagion tua la dedica della Basilica non può compiersi; non può esser casa di Dio quella che nelle sue fondazioni è albergo di disperazione. - Mislao colpito a quelle parole \ si die lor vinto, comando la liberazione del prigioniero; ma sclamo - prendo Dio in testimonio che se gli sacrassi il mio corpo col martirio non farei opera che m' avesse a costar da vantaggio! — Or dite che le conversioni sincere di siffatti uomini non eran opre stupende!...

INNOCENZO TERZO

Riassumiamo a sommi-capi l'operosità d'Innocenzo terzo; celebro un concilio ecumenico; contribui alla fondazione degli Ordini Domenicano, Francescano, collego definitivamente l'Estonia e la Livonia alla Chiesa; difese la santità delle nozze contre le capricciose l'ascivie d'un potente monarca; compose le dessensioni germaniche, sostenne invitto gli attacchi ghibellini; entro Roma raffermo il principato; dall'Islanda all'Eufrate; dai monti della Palestina alle cestiere della Scandinavia riordino il mondo cristiano.

Lotario della famiglia dei Conti di Segni, non seconda a verun altra italiana per lustro ed autorità (diede undici papi alla Chiesa), nacque nel 160; e studio all'università di Parigi, la scuola più rinomata a que'giorni. Recenti erano il terrore, e l'ammirazione desti dalla tragedia di Cantorbery; quel duello mortale tra la violenza personificata in Enrico II, e il diritto rappresentato da Tomaso aveva avuto spettatrice palpitante l'intera Cristianità, ed era stato un terribil episodio della gran battaglia fervente ovunque tra guelfi e ghibellini. Ad imitazione del Re pentito, principi e popolo, baroni e vassalli, laici ed ecclesiastici pellegfinavano alla tomba del Martire. Trascinato dal sentimento imperioso che spinge a rendere omaggio alla virtu, arche Lotario passo la Manica, ed alla vista dei gradini recanti ancora le macchie del sangue dell'Arcivescovo ben il giovine Italiano dovette sentirsi compreso ed infiammato da sublimi pensieri... Alessandro III sul trono, imperterrito oppositore del Barbarossa, e

Tomaso entro la cappella di S. Dunstano immerso nell'eloquente silenzio della morte, quali influssi non dovettero esercitare sovra l'animo di Lotario!.... Da Parigi si trasferi a Bologna, indi a Roma, ove sin ai trentatre anni, che fu fatto cardinale da Clemente III, si adopro a servigi della Chiesa: pontefice Celestino III di famiglia nemica a Conti, Lotario stettesi in ombra godendosi le dolcezze della vita de campi e dell'amicizia, e scrisse il trattato del dispregio del mondo di cui trascriverò in breve alcune righe.

Gl'ingegni vigorosi contemplano con insormontabile tristezza le calamità della vita e i traviamenti degli uomini, sicche, non vedendosi intorno che ombre, nè trovando compensazioni altro che nella propria coscienza, s'infervorano sempre più nell'adempimento dei doveri che lor incumbano, ogni loro gagliardia concentrando a ciò fare: ed ecco come diventano i regolatori, e i giudici della propria età. Per Lotario i modi di considerare le cose furon, infatti, gravi è solenni: però il sno sguardo fissavasi nel gran Riparatore come in raggio fendente le tenebre dolorose. L'oceano, scrisse, è amaro e tempestoso : così la vita : in niuna parte pace, riposo, sicurezza: dappertutto terrefre, conturbazione, angoscia: il dolore s'insinua tra'i riso, e la pena si cela sotto i fiori del gaudio: com'è breve la esistenza, epperò sopraffatta da miserie, faticata da ostacoli, attossicata da guai, spegnentesi nei patimenti!... Trista sorte dell'uomo! Succumberebbe se a tratto a tratto non lo ristorasse un lume celeste: ma quanti non ci hanno. ohime, che sempre più tuffandosi nella fogna delle voluttà terrene mai non. assaggiano le spirituali dolcezze! sciagurati, a che pensiamo? che facciamo? tendiamo laboriosamente ragnateli, sperdiamo giorni in oziose contemplazioni, in effimeri passatempi, in male azioni... impastato di limo, concetto in colpa, nato al gastigo, l'uomo opera il male che ali ripugna, e datosi in bracciò a stolta vanità, diventa preda della corruzione: avanti ch' ei possa peccare, già è maculato, eccolo che geme tosto che nato! Felici i morli pria di vedere la luce!... — Qui ci ricorda di Amleto (nel capolavoro dell'antico Tragico Inglese), allorohè in trastullarsi co'teschi del cimitero va cantarellado tra sè e sè — morire, dormire, niente più... e dir che in questo sonno tufferemo per sempre le agonie del cuore! gli è desiderabil fine... morire... dormire... forse sognarsi... però è dura párola! da quai fantasie potranno mai venire po-, polati i sonni della morte?... Amleto è scorato e scettico: Lotario confida in Dio; non ci hanno per lui ne parole di paurosa significazione, ne dubbiezze opprimenti; cadesse il-mondo non arretrerebbe

cintimidito d'un passo: Dio lo destina a grandi cose; e si preparò a compierle nella solitudine d'Anagni: la meditazione lo maturo, all'azione; quando, morto Celestino, la unanimità de'votì dei Cardinali lo chiamo ad ascendere la cattedra di S. Pietro era degno di salirvi.

Correvano tristi tempi, ed aspri scontri aspettavano l'atleta: a Federico Barbarossa era bisognato Alessandro III; trentanove anni dopo (nel 1198) la potenza della casa di Svevia non appariva meno minacciosa; il suo scettro di ferro impendeva su Roma; già l'Alemanne si tenca in pugno l'Italia, e, serrato dagli artigli della insaziabil aquila, il Papa parea destinato a diventare (ciò che fu sognato da un moderno Federico) il patriarca della corte imperiale... Ma il Pontificato, anco a non porre mente alla protezione celeste, attignea vigoria nella sua stessa missione incivilitrice e pacificatrice: arduo è additare nella lunga successione de' Papi quale abbia fallito a tal vocazione sublime; in mezzo a despoti generosi, come Riccardo Cuor-di-leone, ad abbietti tiranni, come Giovanni Senza-terra, a superbi e sleali, come Filippo Augusto, a scostumati ed empi, come Federico II, il Pontificato nella persona d'Innocenzo III fu mirabil e grande.

Le prime cure d'Innocenzo si volsero all'Italia, a riformare, cioè, la Corte, raffermare l'autorità pontificia in Puglià, in Sicilia, sostenere le città libere di Toscana. di Lombardia: ma non tardarono a sorpravvenire in Alemagna avvenimenti destinati a richiamare l'attenzione del Papa per tutta la durata del suo regno.

Morto Enrico VI (1198) Filippo di Svevia é Ottone di Brusniwck si disputarono la corona germanica: Federico figlio d'Enrico er ancora fanciullo; dal mare nordico al Danubio, dalla Vistola al Reno infurio la guerra: Filippo era più forte d'alleati e di soldati; per Ottone militava l'odio della Casa di Svevia: i diportamenti d'Innocenzo in mezzo alla gran lotta furono degni del padre, del moderatore della Cristianità: il biografo recente e sapientissimo (Hurter) del gran Pontefice lo ha lavato dalle appostegli tacce di mala fede; ed io, riferendomi alle sue profonde disquisizioni, chiarite vere da irrefragabili documenti, non mi faro a ricordare, nemmen ridotti a sommi capi, i casi molteplici della guerra durata tra'due competitori; restringendomi a dire che Filippo peri (1208) assassinato, ed Ottone fu re d'Alemagna.

Aquetati appena i trambusti germanioi s'inviperirono i francesi. Ingeburga, sorella del re di Danimarca, saggia e pia venne in

Francia sposa a Filippo-Augusto, e vi fu coronata e maritata con ogni solennità; toccava-a' diciassette anni: ignorasi perchè il marito, tosto che l'ebbe, l'avverso; volle ripudiarla, e, ádducendo a pretesto una lontana consanguineità fe' pronunziare la bramata separazione da Vescovi che gli erano ligii. Si sciolse in lagrime all'annunzio dell'iniqua sentenza la discacciata Regina, e sclamo, tra'singhiozzi Francia malvagia! Roma! Roma! ricuso di tornare in patria; fu serrata in un chiostro, preci e letture le mitigarono il cruccio; vivea poveramente, e spendea lavorando molta parte del di. Il Re Danese mando un ambasciatore a papa Colestino III invocandolo protettore dell'oftraggiata Sorella; e quei con esortazioni e minacce tento l'animo di Filippo, ma invanó; che si died'egli a cercare un'altra moglie, e, dopo aver soggiaciuto all'onta di molti rifiuti, trovo Agnese, figliadel conte di Merania che consenti, e le illegali nozze vennero celebrate. Mori Celestino; il successore Innocenzo addoppio le ammonizioni; Filippo fece il sordo; i Vescovi francesi adunaronsi in concilio a Lione; il Re si rifiuto di condurvisi. Da otto giorni durava la solenne ragunanza, allorche a mezzanotte il tocco della campana. lento come si costuma a dinotare agonia, ne segno il chiudimento: vescovive abati, preceduti dal Cardinal Legato entrarono la cattedrale al lume delle faci e in silenzio: i canonici intuonarono il Miserero. durante il quale ogni Crocefisso fu coverto, ogni reliquia venne rimossa: il Legato si presento al popolo in paramento di lutto, edintimò al regno di Francia l'interdetto. Cominciarono allora giorgi non più distinti in festivi e feriali: i Fedeli giacquero privi di tutto che rafferma l'anima nelle traversie: continuava a torreggiare tra'minori edifizii la casa del Signore, ma simile a cadavere, in cui ogni vita-Jità e spenta; i Sacerdoti non vi offrivano più l'incruento Sagrifizio; la voce de cantori v'era muta; l'organo taceva; e l'aria in giro avea cessato di fremere all'armonioso squillo delle campanè: non un cereo ardeva per le deserte navate; lo sguardo penetrando per le porte spalancate scernea vuoto il pergamo, nude le pareti, spòglio l'altare. Ben ancora al-neonato si versava sul capo il lavacro purificatore, ma di nascoso e senza testimonii; ben ancora si benedicevano le nozze, ma le urne dei trapassati teneano luogo d'ara; ben al moriente er ancora portato il viatico, ma nel cuor della notte e in silenzio; a'defunti niun suffragio, niun epitafio sugli avelli; ogni convegno era interdetto; nei pubblici documenti al nome del Principe venivano, sostituite le parole regnante Cristo. Gravissimo fu lo sdegno di Filippo a udire che

l'interdettò era stato pronunziato, e che lo si osservava per tutto il , regno: mandò soldati a cacciare da' lor seggi vescovi, abati; fu aggravata di maltrattamenti la prigionia d'Ingeburga; ma si alzò formidabile contro l'impazzato la voce della pazione: i 'guerrieri già cominciavano a disdirgli la obbedienza; i baroni si fortificavano nei castelli; i vescovi si dichiaravano parati al martirio; gli stessi valletti di corte evitavano la presenza del Re come quella d'un appestato. Filippo fe'dire ad Innocenzo che si sarebbe aquetato alla sentenza che giudici da lui designati avrebbono portata: — di qual nuova sentenza è mestieri? rispose il Papa: rimova la concubina, richiami la moglie, restituisca a lor seggi i vescovi scacciati; a questi patti sarà levato l'interdetto. Filippo promise obbedire; ma falso la data fede; e l'irremovibil Innocenzo preparava colpi più decisivi allorchè Agnese, consumata da vergogna e da cruccio, scese nella tomba, lasciando due figli, alla legittimazione dei quali il Papa consenti. Nè per questo parve in sulle prime che il Re si ricredesse; ostinavasi (1208) a chiedere il divorzio; ned Innocenzo, smetteva di rimproverargli quella ostinazione, ch'era infamia di lui come principe e come uomo; é contemporaneamente inviava alla Regina epistole in cui splende quello spirito di carità che sa versare un balsamo consolatore sulle più cocenti ferite. Finalmente (1213) la riconciliazione dei due sposi fu piena e sincera: tutta Francia se ne allegro: Filippo nel suo testamento ricordo la benemerita moglie Ingeburga, ed Ingeburga fondo a Corbeil preci perpetue a suffragio dell'anima di Filippo. E si fu mercè di cosiffatta fermezza in propugnar la giustizia, che la Religione padroneggio il Medio Evo, e la supremazia romana ebbe a fondamento le onnipotenti idee del vero e dell'equo.

Il secolo duodecimo erasi aperto sotto felicissimi auspici: fede ed opinione strette d'alleanza aveano governato d'accordo l'Occidente, traendovi una moltitudine di genti a formare come una sola comunità; in cima all'ordine sociale sedea venerato e temuto il Papa; giammai l'inaugurazione della unità nella discorde discendenza d'Adamo era paruta più probabile e vicina: il gonfalone della Croce sventolava in Gerusalemme, ed invitava la Chiesa Greca a riconciliazione colla Latina: l'Islamismo vinto in Ispagna, rimosso dalle frontiere italiane, veniva attaccato nel cuore della sua dominazione; e venti nazionì procedevano di conserva armate ad occupare Asia ed Affrica, ripromettendo all'Europa il termine delle sanguinose migrazioni arabe

e saracene che l'aveano fin allora spaventata e insanguinata. Chi avrebbe potuto a que giorni gloriosi predire ove si sarebbero fermate le vittorie dei Crociati, o prevedere che cosa stava per diventare il mondo sotto la direzione di Pontefici, che aveano saputo creare al di dentro una si vaste unità, al di fnori un si gran movimento?

Ma il tramonto del secolo duodecimo falli alle promesse della sua aurora, e quando declino per immergersi nelle ombre della eternità, la Chiesa parve scadere con essolui, china la fronte sotto un pesante avvenire: la Croce avea cessato di coronare i minareti di Gerusalemme: ai cavalieri di S. Giovanni e del Tempio. vinti da Saladino, restavano poche terre in Siria; i Greci si erano confermati nello scisma per effetto della loro stessa slealtà verso i Crociati; l'Oriente era perduto; la storia ha chiarito le conseguenze di un tale disastro; la caduta di Costantinopoli, vaste provincie europee occupate dagli Ottomani, dura servitù imposta a milioni di Gristiani, la mezzaluna minacciante il cuor dell' Europa, Belgrado presa. Vienna assediata, la Russia, adottato lo scisma, parata a versare suoi Tartari sull'Occidente per abbattervi ogni fede, ogni libertà, la pace tra le grandi monarchie resa malferma insinchè le spoglie islamite non verranno divise, ecco i frutti amari degli antichi rovesci delle armi cristiane in Palestina ed in Siria, maturati sotto i nostri occhi i il mal riuscimento de' magnanimi divisamenti di Gregorio, d' Urbano, d' Innocenzo relativamente all' Oriente. ha omai rivelato il loro genio meglio che non avria fatto il vittorioso effettuamento di lor grandi pensieri...

Sconfortevol er' anche lo spettacolo che la Chiesa presentava nel suo interiore: tutti gli ssorzi di S. Bernardo per la ristorazione della disciplina erano valsi poco contro lo straripamento della simonia, del sasto, dell'avarizia: alle investiture violenti era sottentrata una usurpazione subdola e sorda, onde Pletro di Blois sclamava — o gloria vana! o ceca ambizione! o insaziabil, sete d'onori! vermi roditori de' cuori, e naufragio delle anime! d'onde ci è venuta tal peste? comp imbaldanzì questa esecrabile presunzione che spinge indegni a ricercare dignità, tanto più accaniti a volerle, quanto ne sono più immeritevoli? si precipitano sugli scanni pastorali scambiati per loro in iscanni di perdizione. — E S. Bernardo trent' anni prima avea scritto — Scolari sanciulti, addlescenti son promossi all'ecclesiastiche, dignità a cagione della chiarezza di natali, e passano da subire lo staffile del pedagogo ad impugnare il pastorale, e porsi in capo la mitra, lieti più di soan-

sar quello, che di cingere questo; su sventuta per la Chiesa: ell'era vista convertire a prezzo di sangue nazioni infedeli, addolcirne i costumi, rischiararne la intelligenza; mercè sua le lande venivano dissodate, le città sorgevano popolose, le foreste secolari diradavansi per dar luogo a maggesi; poi, quatilo generazioni di Santi avevano attirate su quelle pie opere le benedizioni del Cielo e della Terra, in cambio del ricco venuto a piangervi le sue colpe, in cambio del povero che vi si stringeva con voto d'essere più povero, in cambio di Santi eredi di Santi, vi concorrevano il ricco bramoso di conseguire autorità, il povero vago d'oziare, la turba dei mediocri mal consci essi stessi di lor bassi innominati desiderii; e i brogli facevano cadere il bastone vescovile od'abbaziale in mani cui intenzion pura non avea benedette: preghiera, umiltà, penitenza se ne suggirono di là, e le urne de Santi diventarono straniere nella propria lor casa... Questo era lo stato miserabile in cui sacrilega ambizione ed empia cupidigia aveano ridotto non pochi de' chiostri e delle chiese d'Occidente sul finire del secolo XII: la Santa Sede, abbenche tribolata dagli scismi promossi dai Principi Alemanni non era rimasa dal recare rimedii a tai disordini, con opporre loro tre concilii ecumenici in mezzo secolo, senza però conseguire altro che imperfettamente le cercate riforme.

Un di (nel 1160) accadde che un dovizioso cittadino di Lione. Pietro Valdo, ebbesi fulminato a fianco un suo famigliare; conquiso dal terribil avvenimento distribui gli averi a poveri, e si consacrò a Dio; e siccome la riforma ecclesiastica preoccupava gli animi, potè facilmente destarsi opinione esser egli chiamato alla missione di correggere i costumi chericali e monastici: raduno discepoli a' quai persuase di abbracciar secolui un viver apostolico. Quanto poco differiscono talora i pensamenti che costituiscono gli eroi da que' che qualificano i fanatici! se Pietro Valdo fosse stato fornito di maggiore virtit sedérebbe rivale di S. Domenico, di S. Francesco... succumbette alla tentazione d'innovare in campo interdetto; dichlaro che la Sposa di Cristo aveva fallito alla féde promessa con accettar doni avvelenati; che la Chiesa Romana era la prostituta descritta nell'Apocalisse; che i prelati vi tenevano luogo di scribi, i monaci di farisei; ch' egli intendeva ricollocare sulle aptiche basi la vera società dei figli di Dio. La forza de Valdesi consisteva nell'attacco diretto che muovevano alla gerarchia ecclesiastica, mercè il contrasto della for ostoniata severità colla rilassatezza di certi chierici scandalosi: Arnaldo da Brescia era stato lor precursore: profitto a Valdo esser venute dopo di lui, e fu il vero patriarca di tutte le eresiè occidentali, perciocche lor impresse il maggior carattere che le distingue dalle orientali, cioè d'essere positive e pratiche.

Favoreggiata dalle circostanze medesime che avevano protetta la moltiplicazione de' seguaci di Valdo, un'altra eresia d'origine erientale, insinuatasi prima in Alemagna, poi in Italia, venne, per ultimo, a porre la sua principale stanza nel mezzodi della Francia; era dessa l'antico manicheismo tornalo vivo con leggieri modificazioni.

I settarii di Manete proscritti dagli imperadori greci si erano costituiti in società segreta, sola forma che consenta all'errore di perpetuarsi. Il vantaggio delle associazioni tenebrose non è tanto per esse di sfuggire alla severità delle leggi, quanto di sottrarsi al tribunale della ragione pubblica; niente vieta che uomini uniti dai dommi più perversi, dalle pratiche più ridicole arruolino settomano spiriti balsani, vaghi d'iniziazioni ed arcani, li persuadano mercè d'un insegnamento non assoggettato à verun criterio di buona critica, se ne impossessino additando loro un qualche scopo strano remoto, gl'inizino ad un culto che dichiarano trasmesso 'dalla più remota autichità, e se li rendano ligii consacrando le loro pas sioni sovr' are ignote al rimanente degli uomini: vi ha forse oggi una qualche società segreta, i cui iniziati non si elevan di numero oltre poche decine, e che rimonta dritto all'antro di Trofonio., od. ai misteri di Bacco: questi uomini inorgogliti d'un si raro deposito, traversano imperturbabili i secoli, profondamente sprezzatori di tutto che non è quella privilegiata dottrina, e preoccupati dal solo desiderio di trovar un erede a cui trasmettere la lor beatitudine occulta. Così visser i Manichei facendo qua e là rade apparizioni nella steria, a somiglianza di que mostri che seguono in fondo all'oceano ignoti sentieri, e tratto tratto alzano fuor dell'onde la secolare lor. testa. Il singolare della riapparizione de' Manichei nel secolo XII, si fu che per la prima volta riusci loro di costituirsi in una maniera di corporazione, o società palese: strano spettacolo invero! settarii, che il Basso Impero avea compressi in ogni tempo, si stabilivano senza velo in Francia, e Raimondo VI conte di Tolosa li proteggeva apertamente quel degenere pronipote del famoso Crociato aveva abdicato il retaggio trasmessogli di gloria e virtù per porsi capo della più infame eresia che unqua ci sia venuta d'Oriente! Innocenzo III inviò legati nelle provincie d'Aix, d'Arles, di Nar-

bona a reprimere que' pericolosi errori; ma avversati dal conte di Tolosa, se ne stavano a Monpellieri consultando che cosa s'avesser a fare, allorche riseppero che il Vescovo d'Osma, accompagnato dal giovine e fervente Domenico di Guzman era giunto - I Legati (scrive il B. Giordano di Sassonia) ch' erano Arnaldo Abate di Raoul, e Pietro di Castelnau monaci di Citeaux, accolsero il Vescovo con ogni onore, e lo richiesero diconsiglio; ed ei ch' era dotato di circospezione e istrutto nelle vie del Signore, cominciò dallo informarsi degli usi e costumi degli eretici : e comprèse che traevano a sè le turbe con modi persuasivi, predicando, ostentando santità, mentre i Legati procedevano con fastoso corteo di cavalli e di servi - Non è a questo modo; a fratelli, disse loro, che dovete diportarvi; non richiamerete que' traviati con parole: essi che domandan esempii: col simulacro della pavertà e dell'austerità evangelica seducono le anime semplici: con diportimenti, opposti non produrrete effetto; vuolsi trionfare della ostentata colla bera umilià. I Legati tocchi dal suggerimento rimandarono gli accompagnatori, poi se ne andarono pedestri quidati dal Vescovo di Osma a predicare la vera fede. —

Il Vescovo trappasso in mezzo all'apost oliche sue fatiche: e gli animi de' Legati, tra sempre crescenti difficoltà, caddero nello scoraggiamento. Pietro, un d'essi, solea dire che la religione non rifiorirebbe in Linguadocca, se il sangue d'un martire non v'innaffiasse il terreno: i suoi voti segreti furon esauditi; quel martire fu ègli: erasi condotto a S. Gilles chiamatovi dal conte di Tolosa, stato da lui potanzi scomunicato, e che asseriva di volersi riconciliare colla Chiesa: Arnaldo accompagnava Pietro; il tristo Raimondo si fè gioco di loro, e li minacciò di morte se uscivano di là senza assolverlo: essi non badarono alle sue minacce, e giunti in riva al Rodano furono sovraggiunti da due sicarii, un de' quali colpi della sua lancia Pietro in mezzo al petto: le ultime parole di questo furono di perdono. L'assassinio compievasi il 45 gennaio 1208.

Qui a rischiarar nostri giudizii poniamo alcuni quesiti.

Il Cristianesimo, e con essolui l'incivilimento, avrebbe potuto svilupparsi nell'Occidente se le opinioni albigesi fossero prevaise? Il Cristianesimo proclama sagramento le nozze, e proteggendo la donna contro gli abusi della forza, la circonda di guarentie religiose e morali: la setta albigese dichiarava il matrimonio essere un trovato diabelico, e struggeva la famiglia abbandonando i due sessi in balia al più ributtante sensualismo. Il Cristianesimo esige purità ne' Sacerdoti, probità ne' laici, obbedienza ne' governati, giustizia ne' governati; la setta dichiarava illegittima qualsiasi podestà, ono-rava la dissimulazione, non poneva limite o freno all'avarizia. Il Cristiano si credea libero; l'Albigese si reputava dominato dal fatalismo. Qual delle due opinioni prometteva alla società europea ordine e pace?

Una dottrina che rovescia ogni moralità, e non rifugge dall'usare ogni mezzo, comechè iniquo, per conseguire suoi fini, può venir combattuta colle armi, ove non sia rifugio che in esse? Il diritto di comprimere siffatta dottrina colle armi, caso non ci abbia altra via in pronto, è lampante nella società, come lo è nell'individuo quello di respingere a colpi di spada il sicario che gli si avventa per iscannarlo: il manicheismo albigese era un tentativo di assassinio sociale.

I Papi, presidi e protettori della Cristianità nel Medio Evo, avean diritto di provocare una crociata contro gli Albigesi? La risposta sta compresa nel dianzi dichiarato: oltrechè si rifletta che i mezzi di compressione de' quali i Papi potevan usare si riducevano a tre: la predicazione (vedemmo quai frutti di sangue recasse; bèn Raimondo fratricida, spergiuro, osceno, si ridea dei convertitori); la predicazione convalidata dal patrocinio di potente monarca (ove trovarlo a que' di che l'Alemagna era sossopra per guerra civile, che l'Inghilterra veniva suscitata, a rivolta da Giovanni Senza-terra, che la Francia gemea colpita d'interdetto per le lascivie di Filippo-Augusto?); e per ultimo la predicazione sostenuta da una crociata; al quel mezzo estremo ma necessario ebbe ricorso Innocenzo.

Come usarono i Papi del loro diritto di promover la crociata contro gli Albigesi? e son essi responsabili de' misfatti che i Cattolici commisero in quella guerra? L'assassinio di Pietro di Castelnau provocò i Cattolici a tremende rivendicazioni. S. Domenico tristo e desolato de' furori che non riusciva ad infrenare si ritirò in patria: quella fu guerra atroce: Simone di Monfort prede capitano de' erociati bruttossi di ferocia; anco i Legati peccarono di durezza verso il viato Raimondo, e trassero il Re d'Aragona a parteggiare per lui, ed a perire a Muret, ove i Cattolici riportarono compinta vittoria. E fu mestieri ascondere sulle prime il vero al Papa, del qual era nota la generosità e la bonta: ma Raimondo venne egli stesso a Roma; le sue rivelazioni colpirono la grand'anima d'Innocenzo; da quel punto il Conte di Tolosa ebbe in lui piuttosto un difensore con-

tro l'odio di Montfort di quello che un giudice severo; a lui dovette il vecchio Raimondo il ricuperato lustro della sua Casa. Tal si mostrò Innocenzo a suoi più fieri nemici.

Dalla commemorazione dei diportamenti pubblici d'Innocenzo trasferiamoci a quella de suoi modi privati di vivere ; è bello insinuarci ne' penetrali di quel palazzo dal qual emanavano si gagliardi degreti, e si provvide istituzioni.

Ogni di 'sull'alba, celebrati i Santi Misterii, il Papa si conduceva al concistoro, ove interno sedeangli i Cardinali, e que' dottori che a seconda delle materie da discutersi aveva egli convocati; là venivano letti i richiami, le petizioni, le lettere de Vescovi, de Principi e sottoponeansi ad esame accurato. In mezzo alle disputazioni da lui stesso provocate. Innocenzo sedea dapprima silenzioso per ben impossessarsi del punto controverso, nè tardava il suò lucido senno a portarne netta definitiva sentenza: all'attacco, alla difesa consentiva ogni più ampia libertà; é s'io avessi qui a partitamente descrivere i dibattimenti del Concilio Romano del 1215, ove furon uditi gli accusatori di Raimondo caldi gli uni d'ira giustissima, gli altri di passioni men generose, ed i difensori di lui mescenti alla rivelazione delle circostanze che minoravano la sua reità le supplicazioni della invocata misericordia; se ci trasportassimo, dico, colla faotasia in quel congresso augusto, vi scorgeremmo il preside Innocenzo, pria sedere immoto ad ascoltare, poi lasciar cadere dal labbro parole di mitigazione su quegli odii bollenti, una lagrima inumidirgli le pupille in benedire l'adolescente Raimondo, e dirgli profeticamente - figlio! in ogni tua azione possa tu ben cominciare! n'avrai fine anco migliore! Raimondo VII infatti tornò al possedimento de' vasti seudi della sua casa, si crocesigno, e piamente trapassò in Terrasanta nel 1248, avverando in vita e in morte il pronostico d'Innocenzo). Le sollecitudini del gran Papa per arrivare alla conoscenza del vero, e portar eque sentenze sorprenderebbero, a udirle descritte, molti odierni gjudici: parve sedere sulla catedra di S. Pietro unicamente per amministrare la giustizia: messa fuori appena la sentenza ripigliava il carattere di Sacerdote Cattolico, supplicava vinto e viacitore d'obbliare lor disaccordi, e riconciliarsi con cristiana carità. I suoi lumi in Diritto Canonico e Civile destavano la maraviglia universale: alla vedova, all'órfano sempr'era schiuso l'adito a lui: non uscia bolla, breve, o decretale che non gli passasse per mano, con che venne

resa impossibile la falsificazione di que' documenti, pecca non infrequente nel Medio Evo.

Terminati, al modo ch'esposi, gli affari di più momento, Innocenzo sedeva sul mezzodi a desco frugale, poi conversava passeggiando con chi s'avea d'uopo di lui, e spendea la sera a scrivere. Segno della sua attività ci restano le sue lettere che ammontano a migliaja: e riusciva a trovar tempo di predicare: la moltitudine accorreva ammirata ad ascoltare la sua viva penetrante parola.

Nella state ad evitare gli ardori della canicola ritiravasi ne' suoi feudi paterni d'Anagni e Viterbo; ed anco per motivi si delicati ch' è prezzo dell'opera memorarli: sendochè il vivere in estate era carissimo a Roma, e riusciva quindi gravoso agli accorrenti per vedere e consultare il Papa, mentre in campagna alloggio e vitto costavano poco, e i pellegrini ne ritraevano allievamento.

Tolse via in Città radicati abusi per effetto de'quali gli stranieri trovavansi in varie fogge multati, nei viaggi non volle mai esser d'aggravio ad abazie, chiostri o comuni; i redditi provvegnenti dai doni fatti a S. Plefro destinava a pro de' poveri, e li sfamava nelle carestie; grandi somme verso a' Crociati, e il di che vide i corpicciuoli di tre neonati pescati nel Tevere nacquegli pensiero d'un asilo pegli esposti; mandatolo tosto ad effetto lo doto di larghi censi: la qualfondazione rapidamente prospero: all'orfanotrofio aggiunse Innocenzo lo spedale, indi il ricovero dei dementi: al maraviglioso Santo Spirito (così ebbe ed ha tuttavia nome la piccola città della misericordia, uno de' vanti di Roma) più non bastando gli assegni primitivi, fe donazione di tutto lo aver suo ch' era ingente; e la sublime creazione della carità andò per tal modo collocata su base indestruttibile, e fa pur oggi benedetto da mille e mille cuorf il nome del Fondatore.

Fu detto e scritto assai rispetto agli Ebrei: chi rinscirà ad esprimere convenientemente la lor degradazione profonda, la loro cupidità sfrenata, la corruzione che a goccia a goccia infiltrano ne' Cristiani qualunque, volta lor accade di poterli dominare! Io vidi in Ungheria il figlio di Abramo vestito d'una tunica sudicia, cenciosa, errare, auco stanziare tramezzo le popolazioni magiare e slave senza mai confondersi con esse: ha l'astuzia pinta in viso, incerta la guardatura, i labbri marcati ad un sorriso tra mesto ed ironico; la sciagura lo ha fatto tale; battilo, ti saluta; bestemmialo, ti loda; tendigli la mano, ripugna a stringertela... e quante mani patrizie si

proteser a lui, ma aperte ed avide; ed ei vi lascio cader sogghignando l'oro dell'usura; e poiche questa, rapidamente cresciuta, trasse a royina il debitore. l'Ebreo guardollo con infernal gioja caduto, e disse tra sè - valgo io meno di costni? - ben si apponeva: chè i falsi discepoli di Cristo da gran tempo hanno dimenticato le divine parole amatevi a vicenda: nel qual comando il misero Israelita non era eccettuato.. Bello è vedere i Papi proteggere l'antica stirpe mosaica contro le violenze dei popoli e dei re: Innocenzo elevo la voce per ricordare a' Cristiani che aveansi un' origine spirituale comune colla posterità di Giacobbe - son testimoni viventi della verità di nostra. Fede: niuno ardisca insultarli; niun gli sforzi a battezzarsi, chè violenza non genera fede; niun li privi di lor beni, e commuti lor consuetudini, o esiga da loro cosa, a cui per causa di religione ripugnino. — Con agire e parlare in questa guisa Innocenzo era l'eco d'Innocenzo II, di Alessandfo III, di S. Bernardo, il precursore di Gregorio IX.

Innocenzo III morì il 16 Luglio 1216 dopo un pontificato di diciotto anni e sei mesi: può dirsi con verità che fu la incarnazione della idea cattolica nel Medio Evo.

SAN DOMENICO.

Toltosi alle sanguinose scene della crociata, Domenico, sprofondato nella mestizia, si ricondusse a silenzii del vallone natio: ivi gli corse al pensiero, ciò che alquanti anni dopo effettuo, di fondare cioè un Ordine di Religiosi accorrenti ovunque si combatteva a prò della Ortodossia, non altr'arma adoperando che la soavità ed il nerbo della parola, conquistatori delle anime merce la persuasione; ammirabile idea attinta alle scaturagini stesse del Cristianesimo, ed agli esempi di quell'Apostolo a cui la Chiesa attribui emblema la spada, come per farne il simbolo della cavalleria religiosa. I Frati Predicatori non furono, diffatti, che una novella famiglia di cavalieri evangelici succeduta ad altre, che già il Cristianesimo avea prodotte, e che dopo S. Bernardo eran viste declinare e attiepidirsi.

A ben apprezzare la importanza dell' Ordine Domenicano non che del Francescano, che gli fu fratello, e simile per istituto ed iscopo, conviene risalire al gran movente che infuse vita e calore in quelle fraterie, scrutarne la natura; disaminare di qual missione vennero investite in seno alla Chiesa universale.

Il governo cattolico, quale la storia ce lo presenta nel magnifico sviluppamento della civiltà cristiana, si appoggió sempre a due

milizie procedenti paralellamente verso lo stesso scopo, cioè il clero secolare ed il regolare. Il clero secolare è elemento essénziale primitivo del governo cattolico, posato sulla pietra medesima sostenitrice della Chiesa di Cristo: il elero regolare è ausiliario, complemento dell'altro, braccio sinistro, per così dire, del supremo Pastore. In codesta sapiente organizzazione la gerarchia del clero secolare è veicolo alla giurisdizione delle leggi esclesiastiche scendente dalla Santa Sede a' vescovi, per lo intermediario degli arcivescovi, de' primati, de' patriarchi, e dai vescovi ai parrochi pe' vicarii generali e pei capi di pieve: così sotto il punto di vista legislativo ed amministrativo tutto si rannoda e distribuisce in ordine regolare dal Pontefice al paroco.

Merce questo ordinamento il Clero Cattolico potè di secolo in secolo andar ampliando la gran famiglia cristiana, senza aver mai a perdere in vigorosa compattezza cio she andava gudagnando in estensione. A mano a mano che gli Apostoli e lor successori fondavano una chiesa particolare, costituivanla-sul modello della primitiva, della quale S, Pietro avea posto e disviluppato il germe nella capitale dell'impero romano. Moltiplicaronsi i tralci, tutti simili al ceppo; colonie religiose, che, a tenore delle politiche, riproducevano ovunque in sè le istituzioni della madrepatria. La riunione di tutte queste Chiese alla Romana costitui il divino incivilimento del mondo cattolico; società propriamente universale sotto ogni aspetto; onde Leibnizio dichiarava il governo della Chiesa essere il solo che, gli consentisse di figurarsi possibile la pace perpetua.

'Eppertanto questo edifizio, di cui adombrammo la incomparabil grandezza, non è altro che mezza la storia generale della Chiesa; ci restano a conoscere le funzioni più libere e varie del Clero Regolare, ossia degli Ordini Religiosi.

Il governo cattolico rinvenne i mezzi opportuni a fermare la influenza ed autorità della Chiesa, rappiccando direttamente a Roma, e senza intermediarii ciascuna parte delle sue provincie religiose. Le si addicevano a quest' uopo agenti speciali appropriati ai tempi. ai luogfii, per opera dei quali si fosse scansato tutto che vi ha di troppo inflessibile od uniforme nell' elemento tradizionale e conservatore del Clero Secolare: da ciò le intime correlazioni de' Monaci colla Santa Sede, e la lor collocazione-sotto la protezione immediata del Papa; il quale, affrancandoli da ogni altra giurisdizione, dischiudeva loro una via diretta di comunicare con se. Ed è in questo modo che le verità e le riforme potevano per due vie contemporaneamente

quelle montare dalla base al fastigio della Chiesa, queste discenderne colla medesima prestezza. Qualunque volta il Pontificato trovò a richiesti servigi tiepido o lento il Clero Episcopale, ben ei seppe giovarsi di Monaci, zelatori magnanimi dell'onore della Religione: così i due Cleri davansi mano a serbare rispettato l'ordinamento cattolico, e fu opera di queste due forze sempre parate a supplirsi e a sussidiarsi, che il Cristianesimo, era a tardo passo e prudente, ed ora ardito e sollecito, traversò diciotto secoli di rivoluzioni, ed è visto oggi affacciarsi sicuro di sè ad un'era promettitrice di grandi e maravigliosi sviluppamenti.

A terminar di comprendere la importanza degli Ordini Religiosi nel passato e nell'avvenire della Chiesa bisogna avvicinarli, contrapporli a ciò che lor è analogo nel mondo politico; raccostamento, a nostro avviso, indispensabile onde rettamente giudicare del Medio Evo, le cui grandi istituzioni son tutte nate sotto la tutela, e nell'al-

leanza della Società Ecclesiastica.

Che cosa fu il Chiostro alla sua origine se non un Comune Religioso? che cosa era il Comune se non un chiostro politico? In ambo le associazioni la elezione, con tutte le guarentie della libertà, decideva dell'esercizio dell'autorità; e le condizioni erano talmente analoghe nelle due istituzioni, che la secolaresca un qua non potè affrancarsi e moltiplicarsi se la ecclesiastica non si afforzava anch'ella, ne fu vista mai indebolirsi e cadere, senza che l'altra soggiacesse a simil vicenda. Ond'è che Gregorio VII ben può qualificarsi emadcipatore de Comuni Politici, dacche non si svilupparon essi che pereffetto di emulazione, e sul modello de' Comuni Religiosi, le cui franchigie conseguirono da quell'immortale Pontefice il loro consolidamento.

I Chriostri colle loro immunità, co' loro Abati periodicamente eleggibili trovaronsi co' Vescovi ne'rapporti stessi che legarono i membri de' municipii ai depositari del potere amministrativo nelle provincie: i Concilii servirono di modello alle Assemblee Legislative del Medio Evo, e il Dritto Canonico genero i primi Codici di procedura civile e criminale. Perche dunque, mentre la società polifica deriva dalla religiosa, le istituzioni acclamate profittevoli ad una, ripudierannosi per l'altra? perche alle rifiorenti immunità comunali e provinciali, al diritto di petizione, ad un vasto sviluppo delle prerogative elettorali, si farà buon viso, come se fossero (lo che grandemente discostasi dal vero) nobile trovato della odierna

civiltà presidiatrice del progresso amministrativo e legislativo delle nazioni; e poi, in bocca di codesti lodatori entustiasti, è uno imprecare furibondo contro la repristinazione e la ristorazione delle franchigie di que Comuni Religiosi che a secolareschi insegnarono la scienza del governo rappresentativo, e la teoria dell'equilibrio dei poteri? Con raccontarci la bellissima storia di Montecassino, il benedettino Tosti ci forni, non ha guari, una nuova dimostrazione dell'analogia regnante tra le istituzioni dell'Ordine religioso e del politico: e ben il sapiente Monaco con quel suo libro rese allo spirito di associazione un eminente servigio, additandolo motore d'uno de più ammirabili meccanismi della Repubblica Cristiana. Possa egli suscitarsi imitatori! conciossiache, come le società archeologiche, rinfrenscando le reminiscenze delle nostre vecchie franchigie municipali, appianano la via al tranquillo conseguimento di quella legittima libertà ch' èoggi ne voti d'ogni savio, così gli storici de chiostri, colle lor veridiche comunicazioni, apparecchiano le menti a comprendere la nuova missione lor riserbata dalla Provvidenza; missione della più alta importanza, non solo sotto il punto di vista morale e religioso, ma ben anche, e forse d'avvantaggio, sotto quello della econòmia politica. L'epòca infatti è vicina in cui si tratterà di risolvere il tremendo problema del pauperismo, e l'altro non men formidabile della concorrenza industriale; guerra tra gli interessi privati che non dà quartiere, e non conosce rimorsi. E ben mi garberebbe udire con quali arcomenti taluno de nostri briosi retrogradi, che assumono nome di progressisti, dommatizzerebbe che niuna parte di rimedio a cosiffatti crescenti malori sociali sia unqua per venire somministrata dai cenohii. La Riantropia più non basta, cioè si esige da lei cio non può dare, e quindi vuolsi rimpiazzarla: di maniera che, se non temessi vedermi bandita contro la croce della gran famiglia degli Umanitarii, arrischierei la opinione (fondata sul noto verso - L'ami de tout le monde n'est 'l'ami de persone) essere omai stagione che alla filantropia, cioè all'amore degli uomini in genere, sostituiscasi l'amore del paese, del comune, dalla famiglia; sendochè il genere umano è amato e servito da chi gli si stringe con nodi di naturali affetti, meglio che da chi, preoccupato da una idea astratta, e inorgoglito di stringere in pugno i capi estremi della filiera dei doveri sociali, facilmente si affranca dal tener conto delle anella intermedie. La filantropia sta alla carità, come la retorica alla eloquenza; retori e filantropi sono fratelli... Piuttosto che prender parte a conflitti politici od economici, diam

opera a costituire un partito meramente cattolico, arca santa, che sia benedizione de' venturi, nuova Gerusalemme parata ad accogliere i pellegrini di Cristo reduci da una seconda cattività di Babilonia: attraversammo ere di oppressione intellettuale e morale, nelle quali i credenti parvero dannati all'ilotismo in fatto d'arti di lettere, di politica; oggi nella dominazione dell'idee la vittoria spetta al Cattolicismo: la storia interrogata di buona fede ha proclamato la divinità de' primordii e degli sviluppamenti di lui; la teòrica non è più messa in controversia: è tempo omai d'affrontare francamente la pratica: il progresso delle idee religiose non dee più circoscriversi al mondo intellettuale; bisogna quindinnanzi che quelle idee trapassino nelle istituzioni, e le fecondino di santità e libertà...

Dicemmo dianzi della guerra combattuta contro gli Albigesi : quatunque sia il giudizio che piace portarne, Domenico ebbe la gloria avanti Dio e gli uomini, non solo d'essersi astenuto dal sangue, ma di aver deplorata la sventura de'tempi che lo facea versare. Mentre Simone di Montfort e i Legati oltre passavane le intenzioni d'Innocenzo, e costringeanlo a protestare contro di essi dinanzi la Cristianità raunata al Concilio Lateranense, Domenico si meritava con caritatevoli diportamenti la solenne dichiarazione delle Cortes dell'isola di Leone nel 1812 che — non oppose giammai alla eresia altre arme che la pazienza e la istruzione. — Seicento anni dopo ch' era morto, la patria deposegli sulla tomba questa gloriosa e non confutabile testimonianza!

Preghiera, pazienza, istruzione continuarono ad essere le sole armi di Domenico dopo la guerra, come lo erano state prime: predicava non curante degli oltraggi a cui soggiaceva, e de pericoli che correva. Le apostoliche sue corse non gl'impedirono vigilare sul monastero che avea fondato a Gruglia; veniva a riposarvisi; amava con predilezione quel santo eremo fiorente trammezzo gli orrori delle stragi civili, quasi nidiata di colombe tramezzo nidi d'armule.

Sette anni passarono così per Domenico: alcuni sacerdoti zelanti gli si erano associati: trovavasi giunto a quel punto della vita, in cui la svanita giovinezza da luogo a rapido tramonto: fermo allora deliberatamente il pensiero di fondare un Ordine, al qual incumbesse difendere la Chiesa colla parola e la scienza. Dicesi che, mentre la madre sua portavalo in grembo, sognasse d'aver a mettere al mondo

un cane recante in bocca una face; vivo simbolo d'un Ordine cui niun altro sorpassó in eloquenza e dottrina.

Domenico mosse nel 1215 pedestre a Roma per comunicare i suoi divisamenti al Papa, perciocche diffidava di se: Innocenzo III, ascoltato il pellegrino, diniegogli la chiesta approvazione: ma la seguente notte parvegli vedere il Laterano presso a crollare, e lo Spagnolo di teste curvo colle spalle a sorreggerlo: lo chiamo tosto a sè, commisegli tornasse in Francia, si concertasse coi compagni intorno la regola da seguire, ed assicurollo della sua approvazione.

Caso mirabile che si trovassero contemporaneamente nella Capitale della Cristianità Francesco d'Assisi e Domenico di Guzman, senza che l'uno avesse unqua udito pur il nome dell'altro! Senonchè una notte che lo Spagnolo era in preghiere, vide Maria Vergino che presentava al Figlio sdegnato due supplichevoli: riconobbe se stesso in un di quelli: l'altro eragli ignoto: l'indomani scontrollo in una chiesa vestito da mendico, corse a lui, e abbracciollo coneffusione gridando — Tu sei il mio compagno: cammineremo uniti; e niuno prevarrà contro di noi! (1).

Sino a que giorni gli Ordini Religiosi erano sante repubbliche, in cui anime innamorate della giustizia e avide della vera pace, ricoveravano a lavorare, ad obbedire, pronte a prestarsi operosamente a tutti i bisogni della Chiesa. Il mondo scernea da lontano i chiostri benedettini e basiliani, come que castelli che il viaggiatore scovre dalla pianura sui comignoli delle montagne all'orizzonte: a malin-

⁽¹⁾ Il, bacio di Francesco si è trasmesso di generazione in generazione sulle labbra della lor prosterità. Sempre giovine amicizia stringe tuttodi i Frati Predicatori ai Frati Minori: incontraronsi investiti di consimili offici in ogni parte del mondo, edificarono allato i conventr, accattaron le limosine insieme: il loro sangue effuso per-Cristo si mescolo mille flate nel sagrifizio, medesimo: le loro virtu, la loro fama, la loro autorità, i loro bisogni toccaronsi incessantemente senza urtarsi mai, ned unqua un soffio di gelosia appanno il cristallo tersissimo della loro amicizia sei volte secolare. Si-diffusero insieme pel mondo; insieme acquistaronsi la benevolenza de popoli, e cercarono Dio per la medesima via. Ogni anno a Roma, nella ricorrenza della festa di S. Domenico, il Generale dei Frati⊱Predicatori, dipartesi dalla Minerva; ed ito a cercare ad Ara Coell il Generale dei Frati, Minori, se ne torna con lui al chiostro, ed ivi delle due milizié procedenti in linee parallèle per l'ampia navata del tempio alla volta dell'altar maggiore, una (la ospitante) popola il coro , l'altra (la ospitata) celebra l'officio solenne dell'amico del Padro suo poi alla stessa mensa, rompono insieme il pane che la carità non lascio loro mancar mai da seicento anni. Quelle toccanti l'estività sono scamblate ad Ara Costi nel giorno consacrato a S. Francesco; e consimil festa è celebrata per tutta la Cristianità ovunque un convento Domenicano sorge abbasianza presso ad un convento Francescano da consentire a lor abitanti di . darsi reciprocamente quel segno visibile della ereditaria benevolenza che li unisce.

euòre il Monaco della balza impugnava il bastone del viaggio per calare a visitare gli abitatori della pianura: Antonio non avea abbandonata la sua Tebaide, che quando si era trattato di difendere in Alessandria la ortodossia pericolante: Bernardo, poiche aveva composti gli affari di Europa, si affrettava di rientrare a Chiaravalle: Domenico, scelto da Dio per dare alla Chiesa una nuova maniera di milizia in Occidente, concepì il disegno di appajare la vita claustrale e la secolare, il monaco e il prete; pensamento apparentemente chimerico: ma checche di virtuoso si domandi agli uomini non si disperi di ottenerle: la natura umana è come il Nilo; arduo è additare il punto della sua maggiore elevazione: certamente S. Vincenzo de' Paoli fe' cosa più ardita ancora di S. Domenico, allorquando, sotto nome di Suore della Carità, destino fanciulle a curar malati d'ogni età, d'ogni sesso, e, maravigliando taluno che non le avesse tampoco velate, rispose perannosi a velo la loro virtà.

L'Ordine creato da S. Domenico non fu pertanto un sodalizió monastico, ma un consorzio di fratelli associanti la vigoria della vita in comune collà libertà dell'azione esteriore, e l'apostolato allo ascétismo: la salute delle anime su suo primo scopo, l'insegnamento suo precipuo mezzo: Ite ed insegnate, avea detto Gesú a' suoi Apostoli: ite ed insegnate, ripetè Domenico. Un anno di noviziato su imposto agli aspiranti; un novennio di studii filosofici e teologici preparavali poscia a sedere degnamente su pulpiti e cattedre. Un Capo unico con titolo di Maestro generale governo l'Ordine diviso in provincie: ogni provincia, composta di varii conventi, ebbe un Priore provinciale, ed ogni convento un Priore conventuale; questo elétto dai frati del convento, e approvato dal Superiore; quello nominato dai Priori conventuali, e confermato dal Generale: così le franchigie della elezione furono temperate dalla necessita della conferma, e viceversa; l'autorità della gerarchia trovossi mitigata dalla libertà dei voti. Il comando, comeche moderato, non rimanea che tre anni in mano, a' Priori, sei in mano al Generale. Tal e la costituzione che un, Gredente del secolo XIII si penso proporre a suoi Fratelli; e davvero che certi statuti politici moderni parranno peccare di dispotismo paragonati a questo, Migliaja di uomini disseminati per tutto. il mondo vissero seicento anni sotto questo regime uniti e pacifici, i più laboriosi, i più obbedienti, i più liberi nomini della terra.

Restava a sapere come i Frati provvederebbono alle necessità della vita: anco qui risplendette il genio di S. Domenico. A guardare gli

Ordini già esistenti, scorgevali egli possessori di ricco patrimonio, e quindi sciolti dalle cure che richiamano a bassa sfera i pensieri del padre di famiglia: ned è dubbio che per corporazioni non destinate ad agire, mai sapremmo concepire un modo di sostentamento che non sia il possedere: ma Domenico creava apostoli, non contemplativi: udia risonanti dentro di se i detti del Signore: Non abbiate nè oro ne argento, ne monete nelle vostre cintole, non portate bisaccia per via, o due tonache, o scarpe, o bastone: cercate avanti intto il regno dei Cieli, il resto vi sarà dato per giunta. Le volpi hanno tane, e nidi gli qugelli; il Figlio dell'uomo non sa dove posare il capo: e quella septenza di S. Paolo: vi è noto che queste mani sonmi bastate. Pel cristiano, anco semplicemente per ogni uomo non accezato da orgoglio, primo decoro è guadagnarsi con che vivere, cioè dare per ricevere : chiunque riceve senza dare è fuor della legge d'amore e di sagrifizio, nella quale gli esseri s'ingenerano, si conservano, si perpetuano: e, per lo contrario, chi da molto, e riceve poco, fa manifesto onorei alla umanità, perciocche si accosta alla somiglianza di Dio, il qual da tutto, e non riceve niente. Buscarsi il vitto di giorno in giorno, daré in cambio del pane quotidiano la parola e'l'esempio evangelico, tal si su l'idea di S. Domenico: e discerneya un altro pro nello andare privo del diritto comune di possedere : lorche un Ordine Religioso non ha terre e redditi certi, trovasi collocato nella stretta dipendenza della opinione, ne gli riesce sussistere che in quanto è utile; è agli stipendit della moltitudine, la quale non paga volontieri che chi benè la servé: un convento perd'esso il credito in paese? muore tosto d'inedia senza romore, senza rivoluzioni. E Domenico dichiaro mendicanti se e i suoi nel primo Capitolo Generale del 1220 tenuto a Bologna: ebbe fede così nelle virtù de' suoi successori, come nell'equità del popolo cristiano; e commise in legato alle generazioni venture quella perpetua sostituzione d'un reciproco sagrificio, alla quale per due secoli mezzo ambo le parti furono fedeli (1).

Eppero Domenico non er'aneora tornato a Roma a portarvi i suoi statuti, a reclamarne l'approvazione pontificià; onde Innocenzo prese a scrivergli, e chiamato il segretario, dettavagli: A frate Domenico e suoi compagni. — Poi faceva cassare e sostituiva: A frate Domenico, e coloro che predicano con lui nel paese di Tolosa. — E

⁽⁴⁾ Sisto V., sul chiudersi del secolo XV, autorizzò i Domenicani a possedere:

nemmen contento di questa seconda intestazione, si fermava a quest'altra: A maestro Domenico, ed ai Frati Predicatori. — E così diede nome all' Istituto.

Finalmente l'anno 1216 il 23 dicembre l'ordine dei Frati Predicatori fu solennemente approvato con bolla di Papa Onorio III, e cinque anni dopo (1221, 6 agosto) san Domenico morì di cinquantadue anni, lasciando l'Istituto da lui fondato diviso in otto provincie, e composto di sessanta case.

Cosi effettuossi nella Chiesa lo scompartimento dei tre grandi rami della istruzione: i Vescovi e il loro Clero continuarono a rimanere incaricati dell'insegnamento pastorale, e di tutte le funzioni che vi si collegano: i Monaci perdurarono ministri ordinarii dell'apostolato e della scienza divina: i Frati, posti sotto la immediata dipendenza di Roma, empierono la terra delle loro fatiche: eresie formidabili dilataronsi; novi mondi si scoversero; ma così nelle regioni: del pensiero come per le onde dell'Oceano niun esploratore o navigatore seppe spingersi più oltre di quegli atleti del Cattolicismo: non è riva per ben che remota, la quale non serbi traccia del loro sangue, od eco che la lor voce non abbia desto: il Selvaggio americano inseguito a modo di belva trovo un asilo sotto il loro mantello: il Negro si udi per la prima fiata appellato da essi fratello a li benedisse: il Chinese, separato dal rimanente del genere umano più da orgogho che da distanza; si compose gravemente a silenzio per ascoltare que meravigliosi Stranieri il Gange videli comunicare ai Paria la saggezza divina: le ruine di Babilonia prestarono loro una pietra su cui riposare, ripensando a giorni antichi. Quali arene, quai foreste ignoraronli? qual lingua non parlarone? qual piaga non senti il tocco della lor mano? E mentre facevano. e rifacevano il giro del globo, e portavano nei Concilii una parola sapiente, ammirata, gli uni appajavano il pennello alla penna, gli altri lo scalpello alla squadra, mettendo in luce sotto, tufte le forme quelle famose Somme leòlogiche diverse di materiali, uniche di concetto e di scopo, cui il nostro secolo torna volentieri a leggere, a stadiare....

Gli Ordini Religiosi, da qualunque parte ti avvenga considerarli, empierono della loro azione gli ultimi sei secoli, e concorsero a salvare 1 autorità della Chiesa, or presa di mira apertamente, ed ora insidiosamiente osteggiata.

S. FRANCESCO D'ASSISI.

Ben potrebbe taluno pensare essere impresa vana, e quasi derisoria, in un secolo di razionalismo e sensualismo, andare discorrendo di Santi, i quai-ricordano tutto quanto e nel Cattolicismo di più austero in fatto di fede e di sagrifizio. In epoca vaga del ben essere positivo sarà facile accusare di eccentricità, anco di peggio, nomini, che inebbriati avanti tempo de gaudii celesti, rinunziarono a piaceri dei sensi per abbandonarsi alle voluttà della Croce, e si spogliarono d'ogni dovizia per isposare la povertà di Cristo.

Ma, dico io, non si addicono ai morbi gravi i gagliardi rimedii, ed alle grandi deviazioni dai sentieri dell'equo, la rappresentazione, almeno, dei magnifici esempli del bene? In ogni età v'ebbero intelletti che, soccorrente Dio, fecero trapasso, quasiche di subito, dalla notte dell'errore alla luce della verità, dalla frenesia delle gioje terrene alle austere soavità dell'annegazione; ed oggi pure noveransi anime generose, le quai ripugnando agli errori che le fuorviarono, sperimentano tediose le delizie mondane, e cominciano, nel profondo del cuore, ad augurarsene di più elevata natura: e per tali anime (oltre a tutte quelle in cui pose già salda radice la virtù religiosa), accogliesi nella sposizione delle opere, delle parole dei Santi alcunche di valevole a virtuosamente commoverle, a raffermarle nei buoni propositi, a metterle sulla via di quel mondo sconosciuto, al qual tante fiate si elevarono co' voli del desiderio. E le idee di perfettibilità, di progresso, che preoccupano or tanto gl'ingegnir; e

questo idealismo pieno d'illusioni e chimere, da che tante imaginazioni son tormentate; e questo trasporto per l'arte, e ardor di poesia. che agita tanti cuori vuoti e soffrenti, sarebbono per avventura la brama del buono, del bello, il bisogno dell'infinito, l'amore che ogni uomo serra instintivamente in cuore del Vero...?

Chiunque è dotato di attitudine a riflettere, e fermasi a considerare la Santità in sè stessa e ne' suoi risultamenti, rinviene per certo in lei la luce, la bellezza, la forza di che l'anima è invaghita: la Santità è il tipo ideale, epperò vivente, della perfezione morale; è Dio che si rese sensibile nella sua creatura; e, sotto qualunque aspetto la si guardi, infonde negli studiosi di sè una pienezza di letizia in-

terna, la maggiore che sia possibile gustare e concepire.

Considerato dal punto di vista sociale il Santo e l'uomo che incivilisce i popoli, e riaccende in mezzo ad essi la fiaccolà della civiltà vicina a spegnersi; talvolta è conquistatore a pro della batria, convertendo alla fede ed ai costumi di questa popoli selvaggi, o ravvivando in seno a lei membri soffrenti e derelitti. Tuttoció, che dalla società è ignorato o dispregiato, ei lo piglia sotto la sua protezione, lo ricinge del suo amore; lascia dietro di se istituzioni benefiche che traversano i secoli, e durano in pie tramezzo i ruderi de' monumenti del fasto e della notenza, degli uomini.

Richiamando le Nazioni alla fede e alla virtù il Santo le sottrae. alla degradazione ed al servaggio, le riconduce al sentimento dell'ordine e di una sana libertà; se la barbarie, od il despotismo delle religioni sensualiste scatenano lor orde invadenti e struggitrici, ei presenta loro la tranquilla maestà del suo viso; ed esse si. fermano.

Sotto il punto di vista poetico, nel quale siam oggi si vaghi di cóllocarci, che cosa è il Santo, ovverossia l'uomo rigenerato dalla grazia, trasformato dall'espiazione o dall'amore? Le idee di lotta, di caduta, di vigoria, di brama, d'armonia collegansi strettamente colla nozione della poesia: e tuttociò accogliesi in grado eminente nel magnanimo che dà opera alla propria santificazione: combatte egli le tendenze grossolane della sua natura, le proprie passioni diventate più insistenti e pericolose a mano a mano che s'idealizzarono, le implacabili seduzioni del suo cuore, che gli ripetono di continuo, poter egli sulla terra e dovere esser félice, le tentazioni degli spiriti maligni, e per ultimo le prove a cui Dio lo sottopone, stringendolo e squassandolo colla potente sua mano; cade talora, ma tosto e sempre si rialza: l'aspetto della propria miseria, e il disordine delle cose che lo attorniano valgano talora a contristarlo ed avvilirlo; ma presto risorge a sperare, e torna confidente e sereno. È cupido di vedere Dio ed accostarsegli; e si mette in comunicazione con tutti gli spiriti che gravifano verso quel centro universale: ha l'infinito ad orizzonte, a cibo e stanza Dio stesso: estatico s'immerge in cotesto oceano del mondo morale, del quale diventa una delle più belle armonie.

Sotto il punto di vista religioso e mistico, il Santo è lo scudo che preserva il paese dai flagelli di Dio; l'angelo che veglia alla porta della città; l'uomo che a somiglianza di Cristo si assimila i dolori dell'umanità, per addossarseli, o per lo meno per renderli alla umanità profittevoli: il suo cuore è un eco simpatico, vibrante ai sospiri dei poverelli, ai gemifi: della vedova dell'orfano del vecchio derelitto, ai patimenti dell'infermo, alle tribolazioni de' fratelli, alle tumultuose lamentazioni di una società impoverita d'ordine e di fede.

In mezzo a tante preoccupazioni e fatiche, a Dio, che la creò a propria imagine, rend'egli finalmente la sua anima impreziesita da ineffabili attrattive, cioè dai doni celestiali dell'amore di Lui:

Lo spettacelo che presenta la storia di cotesti Eroi del Cristianesimo è dunque ben acconcio, non solo a risvegliare la fede, ma altresì a chiarire quali e dove sono i rimedii ai presenti malori sociali...

La negazione delle tradizioni primordiali, e del Cattolicismo, che n' è l' unico depositario fedele, dischiuse ad innumerevoli errori l'adito ad innondare gl' intelletti: tolte via le credenze mercè cui rimontavamo alle origini del mondo, ne bisognarono altre; chè la umanità non sa rimanersi senza credere: e allora (strano a dirsi, però naturalmente accaduto, dacchè vero è sempre che gli stremi si toccano) dal discredato monoteismo la turba degli pseudo savii si gettò nel panteismo: dal dire Dio è niente, la mente umana trapasso d'un balzo ad affermare tutte cose son Dio, teorica di cui s' impressionarono le ispirazioni dell' artista, le fantasie del poeta, le meditazioni del filosofo, gli assaggi del legislatore, pérfino l'ambizione de' guerrieri, tutti i mali affetti del cuore umano. Il Creatore fu scambiato col creato; da che provennero il pallido deismo del secolo decimotavo il capzioso panteismo del decimonomo.

D'altronde questi molteplici errori, figli di una filosofia anticristiana, procrearono in fatto di sociabilità e di economia politica una folla di sistemi e teoriche, che più o meno venner poste in pratica, e tutte, o quasi tutte hanno lasciata la Società spaventata davanti il contagio del pauperismo, i barbari procedimenti di un industrialismo senza viscere e senza coscienza dell'avvenire, disarmata contro la moltiplicità dei delitti, e le sovversive associazioni che dianzi appellaronsi forieriste, sansimoniste, ed ora assumettero nome più espressivo di comuniste.

A riscontro di cosiffatta tendenza corrompitrice de' pensamenti e degli affetti, quanto non è per valere sulle menti vacillanti, eppero di fondo retto, la dichiarazione della fede che animava i Santi, la sposizione calda è schietta di ciò ch'essi operavano eccitati da quella? On quanto non diremo aver bene meritato della società chi seppe meglio additarle come più speditamente e sicuramente si possa rinvenire quel Dio che avida cerca i chi la persuase che una tal investigazione, adducente a certo ritrovamento, può sola ingentilire, appurare le ovvie realtà della vita !...

E questi benefattori della umanità non son essi i Santi? una leale minuta, oculata disamina di quanto essi pensarono e operarono chi dira che non sia per suggerire la soluzione di taluno de terribili problemi, cui ignaro razionalismo va proponendo a suscitamento delle turbe; a repentaglio delle proprietà e delle vite? Fosser vulgati il coraggio e la intelligenza occorrenti ad imitare i Santi nelle opere loro, e almeno non vedremmo o snaturati o soppressi o distrutti i meravigliosi frovati della lor sapiente carità!

Quando ci trasportiamo col pensiero al milledugento, era di guerre intestine, d'antagonismo e dissoluzione, di costumi violenti e sensuali, e veggiamo apparire due Serafini sotto umane sembianze, Domenico e Francesco, recanti per tutto concordia, luce e amore, bi li discovriamo tosto circondati e seguiti da immumerevol milizia che vivente della lor sede, animata del loro spirito, oppone all'egoismo del secolo l'eroismo del sacrifizio, all'orgoglio povertà, alle libidini angelica purezza, a frenetico trasporto per le creature ardente brama del sole Dio; ben cominciamo a penetrare gli arcani della Providenza; a comprendere di quai mezzi l'Eterno si giovi allorchè vuol rigenerare, salvare le genti; e magnifica e splendida ci si rivela la missione de Santi nella società cristiana!...

Francesco nacque in Assisì nel 1182 di Pietro Bernardone agiato mercante, e di Pica pissima donna: Tostoche seppe francese e latino il padre volle iniziarlo ai traffici, ma il Giovinetto trascurava

gli affari per darsi buon tempo, pero singolarmente tenero de' poverelli, mite e grazioso con tutti. Accadegli d'esser fatto prigione da Perugini in uno scontro ch'ebbersi con que' di Assisi; e durante la cattività mostrossi coraggioso, e rincuorò i compagni abbattuti. Tornato a casa provavasi a compiacere il genitore, intendendo a mercimonii, allorchè nel 1202 caduto e stato lungamente infermo, delibero ritirarsi dal vivere mondano allo ascetico; e di primo slancio, appena si levò di letto e uscì fuori, incontrato un mendico scambio d'abiti con essolui. Credette aversi in sogno avvertimento di crocesignarsi per Terrasanta; comprate armi è cavallo, si avviava all'Oriente per la Puglia, allorchè Dio lo fe' conscio che non ai Saraceni, bensì ai vizii destinavalo implacabil nemico; e Gesù crocefisso gli apparve dicendo: uopo è che ta quindimanzi ami tuttociò che abborristi e odii tuttociò che ti fu caro; e Francesco, incontrato subito dopo un lebbroso, lo abbracciò.

Qui non isconviene che ci tratteniamo a dir brevemente della lebbra, schifosa e terribile infermità, oggidi felicemente scomparsa, ma che, comunissima nel Medio Evo, invadeva e sformava tutta la persona; e, attaccaticcia e insanabile, fu argomento ai popoli nel tempo stesso di orrore e di reverenza.

La lebbra dopo le Crociate aveva assunto un carattere sacro agli occhi della Chiesa e de' Fedeli; la si riguardava come un segno speciale dell' attenzione divina; morbo, invero, misterioso, inaccessibile alla scienza umana. Cristo era stato annunziato al mondo come un lebbroso (et nos putavimus eum quasi leprosum, percussum a Deo et humiliatum), ed aveva Egli mostrato di amare con predilezione quegli infelici. La cura de' lebbrosi fu spezialmente fidata ai Vescovi; Papa Gregorio II commise a S. Bonifazio di non privarli della Santa Eucaristia; nè si tolsero loro i più dolci degli umani conforti: il lebbroso non fu separato dalla moglie, nell'atto stesso con cui veniva solennemente separato dalla società.

Il cerimoniale di codiffatta separazione era una delle più toccanti liturgie: il Sacerdote, dopo d'aver celebrata la Messa pegli infermi, vestiva il camice e la stola, spruzzava d'acqua santa il lebbroso, poi lo conduceva al ricovero speciale che avea nome lebbroseria, esortandolo alla rassegnazione per amore di Cristo. Queste erano presso a poco le parole che dirigeagli, quai le troviamo scritte in un antico rituario di Rheims: Meschinello caro a Dio, il qual ti da tribolazione in terra, onde facilitarti l'ottenimento del cielo, sopporta

pazientemente questa tua avversità, e pensa che una tal separazione. non è che corporale; chè, in quanto allo spirituale, tu continui a compartecipare a tutte le preghiere della Chiesa, appunto come se ogni di assistessi' a' Divini Ufficii co' tuoi fratelli. In quanto alle tue necessità, i buoni e il Signore provvederannovi: rammenta che Dio è teco.'E così sia. Dopo la qual consolante allocuzione al Sacerdote restava la parte dolorosa del suo officio, pronunziava cioè i terribili divieti lezali: di non entrar mai a chiese o luoghi frequentati; di non uscir mai fuori senza l'abito speciale dinotante la sua infermita; di non lavarsi o bere a fontana publica; di non toccare checchesifosse esposto in vendita; di non bere vino entro bicchieri in taverne; di non penetrare in viottoli stretti ove è facile, incontrando altri, toccarlo; di non metter mano a corde di pozzo per attigner acqua se pria non si fosse messo guanti; di non carezzare - fanciulli, di non mangiare in compagnia. Dopo di che il Sacerdote prendeva un pugno di terra del cimitero, e spandendola sulla testa al malato, conchiudea: mutri al mondo! rinasci a Cristo! Da quel momento la vita del lebbroso era effettivamente come terminata; ed assumea qualche cosa della placidezza del morire cristiano, perciocch' egli trovavasi da quel punto separato per sempre dalla società, esule sul terrá, senza figli, senza rapporti possibili col mondo esteriore: lo stato abituale del lebbroso rassegnato era, in aspettazione della morte, una dolce ed umil tristezza...

Or comprenderemo ciò che significasse, e quanto valesse l'abbracciamento dato dal giovine Francesco al lebbroso. Lorch' ei comparve per le vie di Arezzo lacero, sparuto, fuvvi accolto con ischerni
ed insulti; il padre lo maltrattò fieramente; ed egli con atto pubblico e legale dichiarò rinunziare a qualsia dritto a parte della
paterna eredità; dopo di che, libero, e tutto di Dio, diessi ad abitar luoghi deserti, abbandonandovisi a quell' estasi di amore divino
di cui ci furono tramandate alcune rivelazioni, e formeranno tra poco
speciale argomento al nostro dire.

Nel tragitto d'Assisi a Gubbio la stranezza dell'aspetto lo fe' credere pazzo: i mali trattamenti, a cui soggiacque, confermaronlo nelle prese risoluzioni; vivea lemosinando, e i molti danari buscati spese a ristorare le chiese di S. Damiano e S. Pietro presso Assisi; e pose stanza in un lurido casolaretto situato in mezzo a ruderi d' una vecchia chiesa stata intitolata a Santa Maria degli Angioli: quella Chiesa è magnificamente risorta, ed io piegai il ginocchio

sul limitare del lurido casolaretto, cui la divozione de posteri conservo intatto, e sovra del quale si estolle la magnifica cupola di cui il Vignola ha decorata la risorta chiesa di Santa Maria degli Angioli.

Avido di andarsi vieppiù accostando alla perfezione un giorno che assisteva all'officio divino sentissi penetrato da queste parole del Vangelo: non portate in dessò oro od argento, ne due tuniche... e tosto rinunzio al danaro, alle scarpe, alla bisaccia, e sostituì alla cintura di cuojo una corda. Cominciò allora a predicare la penitenza; ed esordendo sempre coi detti, Dio vi dia la sua pace, parlava in guisa semplice e toccante.

· Bernardo Quintavalle, uom dovizioso di Assisi, sentissi conquiso dal dire di Francesco, ma volendosi accertare vienpiù della costui santità, lo invito seco a cena: e, sendo notte avanzata, se rizzare un letto accanto al suo, in cui l'ospite avesse a posare; poi, acceso il lumicino, mostrò di dormire, e spiava: vide Francesco orare e lagrimare tutta notte. Il di appresso, apertagli la sua intenzione di seguirlo, e di distribuire suoi averi a poverelli, Francesco ammonillo di consultare Dio: il mezzo a cui si usava ricorrere per ciò fare era il sortilegio dei Santi; il qual consisteva in aprire a caso il volume de' Vangeli o de' Salmi; il primo versetto in cui cadeva lo sguardo fermava le dubbiezze del consultante. Francesco pertanto ne venne alla cattedrale di Assisi con Bernardo e il canonico Pletro da Cortona; ivi, udita la Messa, aperse l'Evangeliario una prima fiata, è lesse: se volete essere perfetti vendete lo aver vostro; poi lo riaperse, e lesse; chi vuol seguirmi rinuncii a se stesso e porti la mia croce. Francesco allora si volse a Bernardo e a Pietro: udite, fratelli; quale hà da essere la nostra regola? itene, e fate ciò che Dio vi ispira. Bernardo e Pietro adempieron tosto a detti evangelici, e così ebbe principio l'Ordine de Frati Mineri il 16 aprile 1209. due anni dopo la cominciata penitenza di Francesco, l'anno ventesimosettimo dell' età sua.

Egidio, gentiluomo d'Assisi, testimonio della distribuzione che Bernardo se de' suoi averi, ne imitò l'esempio; e poco dopo Filippo, Russino, Sabadino e Silvestro (che su il primo sacerdote ascrittosi all'Ordine) si riunicono a' que' primi tre. Allora (sendo otto) Francesco diviseli a due a due, e drizzolli verso i quattro punti cardinali, non avendosi altro viatico che il loro povero abito e la considenza in Dio; entravano le case accattando e dicendo — sia pace a questa dimora; ne si lagnavano di risiuti o mali trattamenti.

La qual prima prova ebbe per risultamento di avvezzare le popolazioni d'Italia al vestire e a modi dei Minoriti; e quando si raccolser essi ad Assisi, reduci dalla lor peregrinazione, crebbero a dodici; conformità cogli Apostoli, la quale parve a Francesco un avviso di fermare sovra solido fondamento la Società che avea istituita.

Mis'egli pertanto in luce la sua prima regola, prendendo l'Evangelo a fondamento, e aggiungendo alcuni precetti opportuni a rendere uniforme il viver de Frati. La povertà e la castità furono i primi doveri lor imposti da quella Regola: niuno d'essi potea qualificarsi priore, sendo tutti minori: doveano obbedire al Generale; subire rassegnati qualunque vituperio; astenersi da qualunque montura in viaggio, eccetto per necessità di malattia.

« Il tredicesimo giorno di Maggio 1216, festa della Penteceste. il sole elevandosi sull'Appennino illumino co'suoi raggi l'umile santuario di Santa Maria degli Angeli, dov'erano riuniti in Capitolo Genetale i primi Frati Minori. Ciascuno espose quanto avea fatto, le fatiche, le pene accordategli dal Signore. Francesco vi nomino per la prima volta alcuni ministri provinciali, e detto una sublime istrazione a tutti i suoi figli secondo i gradi che occupavano nella gerarchia ecclesiastica: accommiatolli con questa esortazione: — In nome del Signore, camminate a due a due modestamente e est umiltà, osservando silenzio dal mattino sino dopo terza, e pregindo Dio nel'cuor epstro. Parola oziosa-non sia proferita tra voi. I vostri diporlamenti in viaggio sieno contegnosi ed umili, come se foste nella cella; chè in qualunque parte siamo, sempre rechiamo con noi la nostra cella, che è il corpo; e l'anima, n'è l'eremita, intenta a contemplar Dio e pregarlo. Se un'anima religiosa non istà in riposo nella celletta del corpo. Le celle esterne non le riusciranno di verun giovamento. Comperlatevi in mezzo al mondo di tal sorta, che chiunque vi veda o senta, sia compreso da divozione, e lodi il Radre celeste a cui, spetta ogni gleria. Annunziate a tutti la pace; e la pace sia nel vostro cuore più ansora che sulle labbra. Non siate motivo ad alcuno di collera o scandala: al contrario colla vostra dolcezza inducete ed avviate tutti alfa benignità, alla unione, alla concordia. Noi siam chiamati a guidare i traviati all'ovile: molti sembrare vi possono membri del demonio, che saranno un giorno discepoli di Cristo. Benedisse quindi i suoi figli, i quali, come gli Apostoli all'uscire dal cenacolo, si dispersero tosto nel mondo intero.

Avvenue a' que' di che Francesco ito a Roma a domandarvi a papa Innocenzo illi l'approvazione della sua Regola vi s'incontrasse col Patriarca de' Frati Predicatori, e' vi si dessero essi quel ricordevole bacio ch' è tuttodi fondamento della fraterna amicizia dei due Ordini, de' quai Dante cantava;

L'un fu tutto serafico in ardore; L'altro, per sapienza in terra fue Di cherubica luce uno spiendore.

Questi due Ordini (scrisse Sisto IV in una sua Bella), simili ai due primi fiumi dell' Eden, hanno inaffiato il terreno della Chiesa universale colla loro dottrinà, colle loro virtà, e rendonlo ogni di più ferace: son i due Serafini, ch' elevati sulle ali della sublime contemplazione e dell'angelico amore, col canto assiduo delle lodi divine riportano senza posa nei granai della Chiesa i ricchi covoni della pura messe delle anime ricompre dal preziaso sangue di Cristo: son le due trombe di cui si serve il Signore per chiamare i popoli al convito evangelico.

Francesco spese l'anno 1218 a visitare l'Italia centrale, e nel maggio seguente i Minoriti arrivarono in folla al secondo Capitolo Generale; toccarono a cinquemila; Santa Maria degli Angeli non basto a capirli: vennero rizzate capanne di giunchi nel piano; e quell'esercito di Cristo prese guartiere intorno al suo Duce. Il cardinal Ugolino, che presiedette il Capitolo, piangendo di gioja a quello spettacolo si nuovo e strano, sclamo: — questo è il campo di Dio!

A que'di ogni anima pia e gentile aspirava alla Terrasanta, edera impossibile che Francesco resistesse allo impulso dell'amore che lo conquidea: traversò il Mediterraneo, si presentò al successore di Saladino, e gli disse: — io mi resterò teco e col tuo popolo, se ti converti a Cristo; che se esiti a lasciare Maometto, comanda che un gran foco si accenda, e io v'entrerò co' tuoi preti, acciò si veda qual di nei fia salvo, e quintii ministro del vero. Il Soldano dichiarò che i suoi preti non accetterebbono la prova: — ebbene, replico Francesco, lasciami entrare solo nelle vampe; se perisco ne fa imputazione a mici peccati; se mi salvo, ricanosci e adora Cristo. Il Soldano, non accettò la proposta, e fe ricondurre Francesco a Dannata. L'addio del Santo a quella Terra stata sorda alla sua voce fu magnificamente espresso da Bossuet in queste sentenze; — Togliamoci di qui, o fratello; fuggiamo discosto da questi barbari,

troppo umani verso di noi, dacchè non riuscimmo ad obbligarli ne ad onorare il nostro Sire, ned a perseguitar noi che gli siam servi. O Dio! e quando ti piacerà di accordarci la corona del martirio, se appo gli stessi infedeli troviamo onori in cambio di supplizii? Giacche il Signore non ci giudica degni di tanta grazia, andiamcene, o fratello, a terminare i nostri giorni nel martirio della penitenza, e cerchiamo tal sito ove siaci concesso bere a lunghi sorsi la ignominia della Croce.

Reduce in Italia Francesco visitò Padova, Bergamo, Brescia, Cremona, Mantova, evangelizzando per tutto la pace, e fondando conventi. A settecento anni d'intervallo è difficile farci una chiara idea dell'effetto causato dalle sue predicazioni: esse, secondo la frase di S. Bonaventura, erano come torchi ardenti gettati trammezzo mature spiche di grano... La predicazion popolare fu lo scopo santamente aggiunto dai Minoriti, i quai, di continuo commisti al popolo, infiltravangli le idee cristiane.

Dall'alta Italia Francesco fe' trapasso alla mediana, e Toscani e Umbri udironlo alla lor volta predicare penitenza e concordia. Turbe infinite abbandonarono case e campi per accompagnarsegli, movimento religioso che superava la sua stessa aspettazione; ond'ei, studiandosi moderario, promise a quelle moltitudini tediate dall'anarchia, civile, una legislazione morale atta a calmare i lor dolori, e la quale, in mezzo alle cure del vivere socievole, farebbe loro gustata la calma religiosa: ideò il suo terz'Ordine, regola così semplice, ch'ella è diventata una legislazione popolare e universale. Ad iscrivervisi bastava restituire ogni bene malamente aquistato, riconciliarsi col prossimo, osservare i comandamenti di Dio, della Chiesa, della Regola (questa ultima consistente pe' Terziari in pratiche di facile adempimento), vestire un abito speciale e modesto, astenersi da teatri e gozzoviglie, praticare l'umiltà, il digiuno, l'orazione: le femmine non poteano entrare nel terz' Ordine senza l'assenso de' mariti, benche quell'ammissione non recasse mutamento a' reciproci obblighi matrimoniali.

In istudiare la vita di questo Uomo prodigioso maravigliamo della calma e della penetrazione di spirito con cui portava giudizio del proprio operato. Al cardinale Ugolino, che lo intratteneva del governo delle Suore ascritte alla Regola de' Minoriti, rispose: — Io non fondai convento di femmine altro che l'abitato da Chiara; ned approvo la sollecitudine colla quale i mizi Frati danno opera a stabi-

lire qua e là di tai conventi, a governarli, ed appellarne le abitatrici MINORITE. Cerca tu di liberare i miei Religiosi da cosiffatte sovrintendenze, se ami conservarli in reputazione, e rimovere agni impaccio ai progressi della loro virtù. E soggiangeva parlando ad altri: — Dio ci pose in cuore di astenerci da mogli: non vorrei che il demonio macchinasse tentarci coll'affibbiarci sorelle.

Gli è nel complemento che diede alle sue istituzioni creando il terz' Ordine, che appari tuttaquanta la vigoria e la prudenza di Francesco. Ben ei dovette conoscere che la rigidità della sua Regola avria creato disficoltà ad iscrivervisi ed a praticarla: non pertanto mantennela, speranzoso che, comunque limitato fosse per essere il numero-di coloro che l'avrebbon adottata, l'eletta schiera, con predicare la povertà e la fede, sarebbesi porta a modo di nucleo o richiamo a chiunque si fosse sentito infervorato a combattere per la causa di Dio e della sua Chiesa. Ma presa questa precauzione, e formato quel sagro drappello, reputo necessario di costituire un popolo pio, al qual potessero venire ascritte le persone Jàiche dimoranti nelle proprie case, epperò soggette a norme religiose facili a praticarsi, conciliabili colle brighe della vita sociale. È fama che il primo pensiero di cosiffatta novità venissegli suggerito dallo incontrare che sece un de suoi compagni di gioventù, il qual, secondato dalla moglie, ambiva conformarsi, quanto più fosse stato possibile, al vivere evangelico. Que conjugi visitati da Francesco (nel 1221) consultaronlo in proposito, ed egli annunzio loro che non tarderebbe a renderli edotti di una Regola, nella quale i conjugati potrebbono vivere santamente; ed infatti architetto allora quel piano di vita religiosa che destinava a'laici tuttavia impegnati nelle faccende scolaresche.

Fra le condizioni espressamente imposte ai Terziarii ve ne aveano quattro, le quali miravano peculiarmente a rimediare ai disordini civili si frequenti a que giorni in Italia, ove ogni città era teatro di rivoluzioni quotidiane, ed ora prevalevano i Guelfi., ora i Ghibellini, e ardeano fierissimi odii inveleniti da confische ed uccisioni: Francesco prescrisse a' stioi Terziarii di riconciliarsi anzitutto co'nemici, fermando la pace alla presenza del magistrato, come costumavasi allora; aggiunse l'obbligo della restituzione dello altrui malamente tolto, comando che avessero a procedere disarmati, salvo il caso di difesa della patria, e, per ultimo, prescrisse che, parati sempre a morire non solo da buoni cristiani, ma anche da

prudenti padri di famiglia, avessero a provvedere con testamento ai loro affari temporali.

- Ministri e visitatori incaricati di vigilare alla osservanza della Regola, eletti a tempo, dovean porre particolare cura a'malati, provvedendo che fossero assistiti, con facoltà d'infliggere ai trasgressori le convenienti penitenze: allorche uno degli ascritti era ricaduto. tre volte, lo si escludeva dal sodalizio con sentenza pubblicamente intimata.
- La qual Regola ha per ventesimo ed ultimo articolo quanto segue: tutte le sourannotate preserizioni non vengono imposte a' membri del terz' Ordine sotto comminatoria di peccato mortale; ma semplicemente perchè si abbiano a sforzare di attenervisi, e ricevere con umiltà la penitenza che lora verrà imposta in case di trasgressione. Chinon vede come questa istituzione sia stata liberalissimamente architettata, 1.º per fornire alle persone di ogni classe il modo di esercitarsi al vivere cristiano, senza uopo di chiudersi in chiostri; 2.º per infrenare le dominanti passioni politiche; 3.º per soddisfare a quel bisogno di associarsi che trascinava a que' di tanti illusi a gettarsi nel vortice dell'eresie innondanti l'Europa? Il vivere civile non meno del religioso guadagnaronci assai; e la Santa Sede trovò un solido puntello nei Minoriti, che furongli quasi esercito; mentre i Terziarii tennerie luogo di popolo.
- ciò che, del resto, prova che in queste novità si accoglieva molto di rispondente direttamente ai bisogni dell'epoca, ella è la rapidità con cui propagaronsi: fra Bernardo da Quintavalle, il primo discepolo di Francesco, sondò un convento di Minoriti a Lerida in Ispagna nel 1216; poi uno a Toledo nel 1219: Zaccaria e Gualtero ne sondarono varii in Portogallo nel 1217; e Pacisico nel 1216 in Francia e in Fiandra; ed Angelo e Alberto in Inghilterra ad Oxford e a Londra del 1220, e Benedetto nel 1219 in Grecia, e Cesario nell'anno 1221 in Alemagna, ed altri in altre provincie più addentro nel settentrione.

Onorio III confermo nel 1223 le Istituzioni Francescane.

Come la missione speciale de Domenicani su di ampliare il regno di Cristo coll'arma della predicazione, così quella dei Francescani dicasi essere stata di mettere in onore la povertà. Questa formidabila avversaria della pace sociale, questa provocatrice alle ruberie, agli assassinii, alle ribellioni, trovo negli umili seguaci del Santo di Assisi si si si si si si si si quali, insegnarono al mondo la grande arte di

affrontarla, di disprezzarla, di vincerla. Ed oh così a quella piaga sempre aperta e cancherosa ci riuscisse trovar oggi un rimedio che fosse operoso sull'universale, come le istituzioni di S. Francesco lo furono nel Medio Evo! non vedremmo gl'Inglesi costretti a soggiacere a quell'oppressiva tassa de poveri (1), che divora mezze le loro entrate, ed è misura, così della spaventosa inopia delle turbe, come della niuna spontanea carità de' doviziosi... non vedremmo a migliaja. a centenaja di migliaja Tedeschi imbarcarsi per gire a cercar fortuna nelle plaghe spesso micidiali dell'Oceania, e dell'America settentrionale...: non vedremmo Parigi cinta di torri parate a versar torrenti di fuoco su deplorabili moltitudini cui la fame fa oggi vili e ree, e domani potria far disperate... La voce povertà fu adoperata ad esprimere non un determinato male, sibbene l'abbisso di ogni male, il raccozzamento di tutte le miserie afflittive la specie umana: le dovizie avendo tirato a se gioia, affluenza, plauso, favore, alla povertà toccarono in sorte mestizia, disperazione, sprezzo e servitù; a modo di soldato armato si caccio ella nell'anima dell'uomo (pauperies quasi vir armatus, Proverb. VI) per devastarla. Il povero, diventato rifiuto del mondo, dal fondo della sua miseria sclamò al Signore — Tibi derelictus est pauper; e il Signore rispose a quel grido d'angoscia — Beati i poveri, perocche ad essi appartiene il mio regno? I discepoli prediletti di Gesu non si fidarono a ricchezza, ma praticarono l'amore della evangelica inopia. Nè questo bastò : il Redentore non aveasi peranco un esercito di poveri, devoti a servirlo: il tredicesimo secolo vide inaugurata da Francesco e da Domenico cotesta milizia strana.

⁽¹⁾ Non ha guari fu tentato un rimedio; si apersero grandi case, ove i poveri vennero ammessi a lavorare; adoperansi la entro ad imprimere movimento alla gran ruota che vi tien luogo di macchina a vapore; fatica la più stupida e ingrata che aver vi possa al mondo; sendoche tocca a que' miseri salire perpetuamente gli scalini dello interiore della gran ruota, della quale determinano col proprio peso il giro incessante: gli è questo un tormento che niun tiranno avea peranco ideato, tale che molti di quegli infelici non durano a sostenerlo oltre pochi di, e fuggon via dalle work-house per ricadere nella inopia che li divora, privi da quel momento, e pel solo fatto di quella uscita, di qualsia soccorso da parte di Società di pubblica beneficenza. In una visita che sir Arturo Monday fece lo scorso 1845 a taluna di quelle ease di lavoro (come vien riferito da Giuseppe Sacchi nella Rivista Europea) trovo egli i ricoverati intesi a stritolare ossa umane e cavalline; e pote accertarsi in modo irrefragabile che la fame spingeva que'miseri a rosicchiare le cartilaggini e i brani delle carni imputridite ancor attaccati a cosiffatte spoglje ributtanti. Tai sono i frutti amari della filantropia anglicana! o carità de' Cattolici! e vi hanno bocche le quan ardiscono bestemmiarti!...

e Egli è uno de' più begli spettacoli che ad uom sia dato contemplare quaggiù, quello della Sposa di Cristo rinnovellante la sua giovinezza com' è favoleggiato della fenice: eterno, al pari di Dio, il Cristianesimo è la via, la verità, la vita: conserva e diffonde tra gli uomini, siccome sacro retaggio, quelle nobili credenze, le quali, anco a non considerarle che razionalmente, sono il principio generatore d'ogni bene. Ed è appunto la storia di uno di cotesti rinnovamenti della eterna giovinezza della Chiesa ch' io presento ora a' miei fratelli per inanimirli e confortarli: gli è questo lo scopo sociale che dee proporsi ogni scrittore cattolico (1).

L'amore delle bellezze e meraviglie di natura su comune ai più serventi amatori di Dio. S. Colombano, adoperandosi ad incivilire il settentrione delle Gallie, si dilettava di addomesticare animali selvaggi; saceva che il cervo sostasse dalla corsa, l'orso calasse dalla rupe; godeasi penetrare solingo nelle immense soreste a contemplare il Signore nella maestà di que'silenzii, ne chiamava a se i pennuti abitatori, i quai venivano a posarsi sulle sue spalle; singolare affetto aveva posto negli scojattoli, e scendevano a corsa dagli eccelsi rami per asconderglisi in seno. I Padri della Chiesa, e principalmente sant'Ambrogno e S. Basilio, con lor magnifici comentarii sull'opera delle sei giornate, posero le basi della storia naturale; e S. Gregorio Nazianzeno, nelle sue belle poesie, ispirate dalla musa della solitudine, elevavasi colla contemplazione delle creature a lodare e benedire il Greatore.

Anche S. Francesco su vago di tutto quanto è puro ed innocente sulla terra; aggiravasi nel creato come Adamo per l'Eden; fruiva pienamente collo spirito delle cose sulle quali in pace regnava; percorse il mondo predicando un santo amore ad ogni essere, ed ogni essere ascoltavalo, e dava segno di comprenderlo: con mirabile sentimento di pietà chiamava gli enti qualificandoli fratelli. Risalendo alla ler origine (scrisse S. Bonaventura), riguardavali siccome usciti dal seno della Divinità, e riconosceva aver con essi comune il Primo Principio. Un giorno, trovandosi presso Bevagno, adocchiò uno stormo di uccelli posati sovr'alberi; e allegramente disse ai compagni — aspettatemi qui, che voglio gire a predicare a que' mici fratelli pennuti, — ed approssimatosi ad essi — vei siete molto tenuti

⁽¹⁾ Histoire di Saint François, par Chavin, introduct. pag. XI.

a Dio creater vostro, e sempre e in ogni luogo il dovete laudare: imperocche vi ha data libertà di volure per tutto, ed anche vi ha fornito di vestimento copieso; appresso, perchè riserbò il seme di voi nell'arca di Noe, acciò la spezie vostra non venisse meno: ancora siateati tenuti per lo elemento dell'aria ch'Egli ha deputato a voi: oltre a questo, voi non seminate, e Iddio vi pasce, e davvi li fiumi e le fonti pel vostro bére, e gli alberi alti per fare li vostri nidi; e, comechè non sampiate ne filare ne cucire, Dio veste voi è li vostri figliuoli: onde molto vi asna W vostro Creatore, poich Ki così vi benefica; epperò guardatevi dal peccato della ingratitudine, e sempre vi studiate di lodgre Iddio. - Dicendo loro S. Francesco queste parole, tutti quanti quelli uccelli cominiciarono ad aprire i becchi, e distendere i colli, e allargar le ali, e reverentemente chinare i capi, e con atti e con canti dimostrare che il zanto Padre dava loro grandissimo diletto: e Francesco con loro insieme si allegrava e dilettava, maravigliavasi molto di tanta moltindine di uccetti, e della toro bellissima varietà, e della loro attenzione e famigliarità; per la qual cosa molto divotamente lodava il Creatore. Abbiamo voluto riferire questo dolce miracolo (prova del gran diletto che il Santo prendeva delle belle opere di Dio) colle ingenue parole dell'aureo libro de' Fioretti (1), delle quali ci serviremo anco in appresso per consimili citazioni.

Più d'ogni altro volatile amava Francesco le tortorelle. Un giorno scontrò, cammin facendo, un giovinetto che si recava a Siena per vendere certe tortore che aveva prese; il Santo gli disse: buon giovine, ti prego che mi dii quelli uccelli così innocenti, i quali nella Scrittura sono assomigliati alle amme caste, umili e fedeli, onde non vengono alle mani dei crudeli che li uccidane. Gli furon'dati, e, ricevendoli in grembo, cominciò a parlar loro: tortore mie semplicette, perchè lasciarvi pigliare? Io vi preparerò nidi ove potrete crescere e moltiplicare, e le portò al convento di Ravacciano; e là vissero in gran dimestichezza, come galline, coi Frati.

San Francesco amava oltremodo le allodole; compiacevasi osservare nelle Joro penne quel color bigio-cinereo che aveva scelto per sè e suoi Religiosi acciò pensassero sovente alla morte ed alla cenere della tomba. Additando a' suoi discepoli l'allodola innalzantesi nell'aere e cantante, dopo che ha preso in terra alcun nutri-

⁽i) I Fioretti S. di Francesco, uno de' primi libri dettati in volgare, testo di lingua preziosissimo.

mento di grano, vedete, sclamava esultante, vedete come ella c'insegna a rendere grazie al comun Padre che ne dà il nutrimento, e ad elevarsi al cielo ove dev'essere la nostra conversazione?

Generalmente la vista degli uccelli invitava il Santo a pregare. Traversava un di le lagune di Venezia, ed era in certo sito gran copia di que' pennuti che cantavano: — gli augelletti fratelli nostri lodano Dio, disse al compagno: andiamone in mezzo ad essi a recitare il divino uffizio: ma il cicalio impedendoli dallo udirsi scambievolmente, il Santo si vol se ai garruli dicendo: ristatevi dal cantare sin tanto che non abbiamo pagato a Dio il nostro debito di preci: si tacquero, e ripresero il canto quando il Santo lor lo permise.

Un giorno accingendosi Francesco a prenderè cibo con fra Leone, uno de' suoi più cari discepoli, sentissi commovere da interno diletto e consolazione udendo il gorgheggio di un usignolo. Prego tosto il compagno di alternare le laudi di Dio con quell'augellino : essendosene questi scusato per la poca sonora sua voce, il Santo diessi egli a rispondere all'usignolo; fecelsi poi venire in mano; lodollo del suo bel canto, gli porse da mangiare, e, dopo averlo benedetto, lo lascio volar via.

Ne gli uccelli che tanto amava gli furono ingrati: lo amavano anch'essi; e all' ora della sua morte celebrarono con gioja il suo trionfo. Le allodole sue favorite, in ispecial modo, allegraronsi della sua gloria, mostrandosi in gran numero l'indomani della morte del Santo al dissopra della cella ov'era spirato, e per molte ore dolcissimamente cantando.

Fra' quadrupedi preseriva gli agnelli, perche gli rappresentavano la dolcezza di Gesù. Quando passava lungo i pascoli salutava le gregge che venivano a lui; e osservando una volta una povera agnelletta che pascolava solinga in mezzo ad un branco d'irchi e di capre, su commosso da subita pietà, e disse ai Frati: così stava il nostro dolce Signore in mezzo agli Scribi ed ai Farisei. Non poteva veder traddurre agnelli al' macello; piangeva, e spesso dava le vesti per riscattarli (1). A Santa Maria degli Angioli vennegli data una pecorella che accettò con sommo contento: l'avea resa domestica a segno, che, quandó i Frati andavano in coro, l'animaluccio ve li seguiva, e sovente s'inginocchiava e belava dinanzi l'altare di Gesù, l'Agnello incontaminato.

⁽¹⁾ Quare fratres meos agniculos sic ligatos et suspensos excrucias?... Sororculæ mete turtures simplices, innocentes et castæ, ut quid tia vos cepi permististis?~

Soventi volte con pietosa semplicità distornava i vermicciuoli dal cammino de' passanti, onde non fossero calpesti.

Nel crudo verno faceva portar vino e mele alle api per nudrirle e riscaldarle.

Amava l'acqua perchè simbolo della penitenza, e perchè fa monda l'anima nel Battesimo.

Amava vegetabili, alberi, fiori con grande affetto: volea che il giardiniere riserbasse sempre in mezzo all'orto ajuole di fiori soavi, odoriferi e belli, affinchè col loro profumo e vaghezza invitassero ognuno a lodare Dio. I fiori elevavano la dolce anima sua alla contemplátiva rimembranza di quel primo Fiore germogliato dall'albero di Jesse, la cui fraganza rallegra l'universo.

Soleva dire, che, se l'avesse potuto, avrébbe comandato a tutti i podestà delle varie città e borgate di fare spargere nel giorno di Natale del grano nei campi e nelle vie, onde i poveri uccelletti assiderati e affamati avessero causa di gioire quel giorno; e che, in rimembranza dello esser nato Gesù fra un bove e un asinello, coloro che simili ospiti avessero nelle stalle venissero obbligati a nutrirli in sì lieto giorno con fieno e biada in abbondanza. Di fatto pria di morire volle dare a cotesti animali un gran festino. Ciò ebbe luogo a Grecio nel giorno di Natale; e su il vero trionso della semplicità. Una stalla era stata preparata in mezzo ad un bosco; eravi del fieno, un bue, un giumento, il presepio stesso serviva d'altare pel Sagrifizio. I Frati Minori di un gran numero di vicini conventi, seguiti da gran turba di popolo, portando torchi accesi e cantando inni, discendevano dalle montagne. Francesco, ricolmo di santa allegrezza, fe da diacono alla messa, e canto solennemente il Vangelo. Predico al popolo la nascitá di Cristo con straordinaria tenerezza.

Un sant'uomo per nome Velita, che avea diretto l'apparato di quella commovente solennità, vide nel presepe un Bambino maravigliosamente bello. Il miracolo accompagnava per tutto i passi del Santo.

Quando l'amor di Dio straripava, per così dire, nel cuore di Francesco, davasi egli a percorrere la campagna, invitando le messi, le vigne, gli alberi, i fiori dei campi, le stelle del cielo, tutti insomma i suoi fratelli e sorelle nella natura, ad unirsi seco lui per benedire il Creatore; e la sua radiante e ingenua tenerezza si slanciava al cielo con inni che durano tuttavia preziosi monumenti delle grazie infantili della nostra lingua: era egli veramente il poeta dell'amore di Dio; lo dice ei medesimo in un di que' mirabili cantici che, sono bei fiori della prima corona poetica dell'Italia.

Nè dopo S. Francesco, quel tenero e sublime amore delle opere di Dio illanguidi : il Signore lo ha serbato vivo nell'anima de' suoi prediletti, e potremmo facilmente seguirne le tracce insino ad oggi. Santa Rosa di Viterbo, che fu eroina del patriotismo guelfo centro l'oppressione ghibellina, chiamava gli uccelletti a nutrirsi nella sua mano. Lo spirito della contemplazione invadeva sant'Ignazio alla vista di un insetto, di un fiore, di un filo d'erba; l'aspetto de' cieli rapivalo in estasi. San Francesco di Sales intese il creato e l'amò con trasporto: se ne investi, se ne nudri: ecco un brano di sua lettera a madama di Chantal: ovea nevicato molto, e la corte era coperta di un alto strato di neve : il servo scese nel bel mezzo, fevvi sgombro un piccolo spazio, e vi gettò del grano: venner tosto i colombi a quel refettorio a cibarvisi con pace e rispetto tanto mirabili, che mi spassai infinitamente a riquardarli. Non potreste credere la grande edificazione che mi cagionarono quegli animaluzzi, giacchè non contrastarono mai, e que che più presto satollaronsi, volarono a luogo vicino ad aspettarvi i più tardi: e auando ebber così lasciata vuota la metà del sito, una turba d'uccelletti che stava osservando i colombi, scese colà intorno ad essi, e tutti i colombi, che ancora mangiavano, si ritrassero in un canto. onde lasciare libera la più gran parte di quello spazio ai sobraggiunti, i quali vennero così a mettersi a tavola e mangiare, senza che i colombi se ne offendessero. Ed io ammirava cotanta carità, e la delicatezza dei benefattori, e la discrezione de beneficati: nè seppi ristarmi dal lagrimare a vedere la caritatevole semplicità degli uni, e la fiducia riconoscente degli altri; una predica non avrebbemi altrettanto commosso; quell'imagine di virtu mi giovò assai... (Lett. 324)

I missionarii (come troviamo scritto nelle Lettere Edificanti), gettavano sull'ammirabile natura delle regioni equinoziali sguardi di poetico amore: un d'essi accennando agli uccelli-mosca che vanno a bere la rugiada nei calici variopinti, crederebbonsi, dice, fiori del cielo che scendono o baciare i fiori della terra.

Commemorationi consolanti, mercè la rivelazione di quelle divine amnonie, che i credenti soli ponno sentire e gustare! Com'è toccante la leggenda di Santa Giovanna di Portogallo, ove racconta che al morire di lei tutti i fiori circonvicini appassirono, ed al passare del suo feretro chinarono sullo stelo la corolla illanguidita! La terra quante fiate germoglio anemoni e rose, fecondata dal sangue de' martiri! quante volte spuntarono gigli laddove cadeano le lagrime della seconda innocenza, vo' dire del pentimento!

In cuore all'uomo innocente scende l'inno delle cose create: Linneo lo udi, e ne diè segno con questi memorabili detti: desto e commosso vidi il passaggio di Dio sempllerno, immenso, onniscente, onnipotente; e ne stupii: raccolsi alcune delle sue vestigie nella Creazione, nelle minime parti della quale oh quanta non è ragione, potenza, inconcepibile perfezione! (1).

Lo spiritualismo del vivere cristiano (mereè la grazia divina, e la triplice continenza de' sensi, del cuore e dell'intelletto), adduce a perfetta purità d'animo e di corpo. Per chiunque è conscio di questo fatto, e studia lo scadimento evidente, profondo dell' uomo, e gl'istinti che lo cacciano verso le cose terrene, e gli slanci impetuosi, mercè cui, con deviazione idolatra, si fa schiavo delle creature, e le vanitose tendenze del suo spirito che lo inebbriano dell'amore di sè; per chiunque, io dico, s'immerge in cosiffatte disamine, non presenta forse più difficoltà che l'uomo arrivi a sottrarsi a coteste leggi fatali della sua natura scaduta, di quello riescagli sottrarsi a quell'altra categoria di leggi naturali e generali che reggono il mondo materiale? Nelle anime predilette da Dio è qualche cosa più gagliardo dell'ordine fisico, più imperioso de' fenomeni di questo; fiamma viva e potente scesa dal Cielo stesso; amore che vince tutto, anco la morte....

Gli è così che accadde ai Santi (e Francesco di Assisi n' è un de' più clamorosi esempli) di ricuperare sulle creature la primitiva sovranità, di cùi il Signore avea investito Adamo innocente. Que' Santi, la cui vita interiore era tutta in Cielo, rinvennero, mercè la forza e la luce dall'alto, i rapporti primitivamente esistiti tra l'uomo e le cose, rintracciarono l'idioma ch'esse comprendevano, e a cui si assoggettavano. Il senso mistico e divino della creazione fu lor rivelato: compresero perfino i cantici degli esseri inanimati, celebranti alla lor foggia la gloria dell'Eterno; e lor corrisposero con aspirazioni ed inni, a cui prestaronsi uditori intelligenti i quadrupedi delle foreste e i volatiti dell'aria. Tali erano i mirabili colloquii di San Francesco testà ricordati.

Albergato nel 1224 in un castello dell'Appennino, ove il conte di Monte-feltro aveal accolto con ogni riverenza ed amorevolezza, Fran-

⁽¹⁾ Deum sempiternum, immensum, omniscientem, omnipotentem expergefactus transeuntem vidi, et obstupui: legi aliquot vestigia ejus per creata rerum, in quibus, etiam in minimis, quæ ratio, quanta vis, quam inextricabilis perfectio

cesco predicò a' cavalleri quivi concorsi a vederlo. Oriando, un d'essi, volendo contribuire a raffermare l'Ordine nascente, fegli dono della montagna di Alvernia, situata nel cuor della Toscana, per fondarvi un eremo. Il sito era talmente selvaggio, che Orlando fu in sulle prime costretto a proteggervi Francesco e i suoi Figli venuti ad abitarlo contro le fere e i ladroni stanziati nelle attornianti caverne. E questa fu la origine del celebre convento ove l'Uom di Dio vide Gesù. e ne ricevette le stimmate due anni avanti morire. L'anima de Francesco, che si lanciava inverso Dio con sempre crescente ardore. lasciavasi sopraffare da tristezza ogniqualvolta era costretta a ridiscendere alle inevitabili imperfezioni delle cose temporali. Amava egli condursi all' Alvernia per elevarvisi con volo più sicuro al Signore, col quale cercava d'identificarsi; e là perdea la memoria di tutte le difficoltà spettanti al reggimento del suo triplice Ordine (i Minoriti, le Clarisse, i Terziarii) diventato gigante, e nel quale, nonostante le sue sollecitudini, già cominciava ad insinuarsi rilassatezza È da credere che quello scadimento abbia contribuito ad annebbiare il tramonto de' giorni di Francesco. Alcuni de' nostri fratelli, diceva. edificavano ampli conventi: e. dopo di loro, ne verranno altri ch'ergeranno arandi case, ave i nobili, i grandi del secolo abbiano a comodamente dimorare, e quei fratelli vestirannovi di belle e buone tonache; oggi tengomi contento che i mizi figli si quandino da peccato mortale.

E a queste tristezze died'egli uno stogo allorche, conoscendosi presso a morire, disse: raffermate le vostre anime, o fratelli; i tempi non seno discosti in cui si manifesteranno grandi conturbazioni, e so-praoverranno casi deplorabili: allora nei campi spirituali si eleveranno dubbii e disputazioni; la carità si raffredderà, e prevorranno gli iniqui: la purezza del nostro Ordine, e di molti altri soggiacerà a macchia; gli scandali si moltiplicheranno; tante opinioni nemiche, tanti scismi si diffonderanno tra le genti, che gli eletti stessi, come dice il Vangelo, saranno trascinati in errore; e allora la nostra Regola subirà furiosi attacchi; ma guai a coloro che si daranno vinti alle tentazioni! E in quanto 'ai resistenti, si preparino ad essere sovraccarichi d'ingiurie e mali trattamenti, a venire segnalati come inobbedienti e scismatici; chè lor persecutori, suscitati dallo spirito maligno, non tra-lasceranno di spacciare che intendono servir Dio sterminandoli....

Così profeteggiava Francesco, e tornavangli forse alla memoria le parole d'Innocenzo III, il quale, nei suoi confidenziali colloqui del 1210, avevagli espresso il dubbio che la Regola de' Minoriti fosse troppo austera, e quasiche impraticabile. A que' motivi d'ansia interiore aggiungevasi il timore che i suoi Frati non s'inducesser ad accettare alla prima occasione speciosa (come eccitavali a fare il cardinal Ugolino lor gran protettore) quell'ecclesiastiche dignità, ch'egli avea loro severamente interdette... Onde sottrarsi a tali preoccupazioni diventate estremamente penose per anima così semplice e pura, Francesco ritraevasi il più sovente che poteva nell'eremo d'Alvernia.

Già la chiesuola e il convento erano sorti sulla rupe: correa l'anno 1224, ed era presso la festa dell'arcangelo Michele, quando un giorno, verso nona, ebbe Francesco la stupenda visione nota a tutto il mondo cattolico, e che descriveremo colle parole di S. Bonaventura: Francesco, servo e ministro veramente fedèle di Gesù Cristo, orando sull'Alvernia col fervore serafico de suoi desiderii, e trasformandosi co' moti di una tenera ed affettuosa compassione in Colui che per l'eccesso della sua carità ha voluto essere crocefisso per noi, vide un Serafino avente ali folgoranti ed inflammate, che dal cislo scendeva verso di lui. Quel Serafino venne con rapidissimo volo in un punto dell' aere prossimo a Francesco; e allora comparve tra le sue ale una Agura d'uomo, il quale aveva le mani e i piedi distesi e infissi ad una croce: due ale si elevavanò sulla di lui testa, due erano stese per volare, due velavano l'intero corpo. Ciò vedendo Francesco fu straordinariamente sorpreso: gioja commista a tristezza e dolore si diffuse nella sua anima. La presenza di Gesù Cristo, che a lui si mostrava sotto la figura di un Serafino in modo tanto meraviglioso e familiare, gli cagionava un eccesso di piacere; ma al doloroso spettacolo della crocefissione l'anima sua era trafittà dal dolore come da una spada. Stupiva che la infermità dei patimenti comparisse sotto la forma d'un Serafino, ben sapendo che cotesta infermità non si accorda collo stato d'immortalità di lui, ne poteva comprendere una tale visione; allorche Dio rivelogli internamente, e come ad amico, ch' ella era stata appresentata agli occhi di lui onde fargli compreso non essere col martirio della carne, ma per inezzo dell'incendio amoroso dell'anima ch'ei doveva trasformarsi in perfetta similitudine con Gesù crocefisso. La visione nello sparire lasciogli nell'anima un serafico ardore, e gli segnò il corpo di un'effigie simile a' quella del Crocefisso, come se la sua carne, a modo di cers ammollita, avesse ricevuta l'impronta di un suggello; giacche tosto le cicatrici dei chiodi cominciarono a comparirgli sulle mani e sui piedi, quali aveale viste nell'apparsagli imagine: aveva inoltre al destro late

una piaga rosseggiante come se fosse stato trafitto da una lancia; e spesso ne scaturiva sangue.

Da questo miracolo cominció quell' inno di amore che continuò pel breve resto della vita del Santo. Durante i suoi ultimi due anni quelle piaghe furon viste e tocche da molti, dopo la sua morte intere popolazioni le mirarono e baciarono.

Disceso Francesco d'Alvernia, passò qualche tempo a Santa Maria degli Angioli, ove stette languente; poi a Bagnorea, ove sanò un fanciullo, che fu poi S. Bonaventura; poi a Siena, ove fu presso a spirare. I suoi figli desolati lagrimavano taciti intorno al letto; ed ei, guardandoli teneramente — Sacerdote di Dio, disse a fra Benedetto, scrivi la benedizione che impartisco a tutti i miei fratelli, tanto a que' che presentemente sono nell'Ordine, quanto agli altri che vi entreranno sino alla fine del mondo. Che tutti si amino sempre tra loro come io li ho amati, e li amo: che si altengano sempre alla mia dama e signora, la pavertà; che mai non cessino d'essere sommessi e fedelmente affezionati ai Vescovi; che il Padre, il Figliuolo e lo Spirito Santo li benedicano e proteggano. Amen.

Ben tosto Giovanni del Buono, medico di Arezzo, che mai nol lasciava, lo avverti dello approssimare del suo fine: il di Ini volto divenne raggiante, e prese a cantare le lodi di sua sorella, la morte: voll' essere trasportato a Santa Maria degli Angioli, onde rendere lo spirito, che lo aveva animato vivendo, nel luogo ove aveva ricevuto lo spirito della Grazia. Quando fu nella pianura, volgetemi, disso, dal lato della città; e, sollevatosi alquanto, pronunzio le seguenti solenni parole: sii benedetta dal Signore Città fedele a Dio, giacche molte anime saranno salvate in te e per te: un gran numero di servi dell' Altissimo dimorerà nel recinto delle tue mura, e molti de' tuoi cittadini saranno eletti per la vita eterna:

Il venerdi, terzo giorno di ottobre, chiamò fra Bernardo da Quintavalle, figlio primogenito del suo affetto, e gli dettò il suo testamento, ultima istruzione di penitenza e di pace: volle quindi venire deposto sulla nuda terra, e che fra Leone e frate Angelo gli cantassero quel suo bell'inno del fratello sole, che termina con una sublime e affettuosa apostrofe alla sorella morte. In sul finire le sue labbra si chiusero per sempre. Trapassò di quarantacinque anni, il 4 ottobre 1226, in una di quelle sere d'autunno tranquille, serene, profumate, così frequenti nella nostra Italia.

La immensa famiglia fondata dal Santo di Assisi esiste tuttora, e

gloriosamente esiste. Le vicissitudini dei tempi hanno fatto pullulare dal vecchio tronco varii rami, tutti ugualmente fiorenti di meriti e di santità. L'ultima delle riforme nacque nel 1525, e diede origine all'Ordine de' Cappuccini, nome che, sinonimo di umiltà, parla chiaro alla imaginazione di tutti.

Non è forse Cristiano, che nel proprio paese, o pellegrinando fuor di patria, non siasi imbattuto in uomo dal capo raso, dalla lunga barba. dal volto dimesso ma tranquillo, dal guardo modesto ma sereno, coperto d'una rozza e scura tonaca stretta ai lombi da fune. con acuto cappuccio pendente di retro del collo, co' piedi 'guerniti di sandali, e le mani ascose dell'ampie maniche della vesta. Quell'uomo è un Cappuccino, vale a dire uno cui gli stolti motteggiano e insultano; cui intere popolazioni venerano e benedicono: a un cenno del Guardiano parte a piedi obbediente, è va a versare il sangue tra'selvaggi d'America, o nella Cocincina. Infuria il colera; fugge chi dovria rimanersi; accorre il figlio di S. Francesco a benedire l'ultimo fiato di chi muore, lo porta alla fossa, e spesso si adagia per la eter-. nità nella fossa vicina... Misero colui che sogghigna allo appresentarglisi di quella barba, di quella cocolla! misera la casa da cui partesi uno di que poveri Frati scuotendo mestamente la polve de' sudi sandali!...

Non è sito in Europa ove l'arte cristiana splenda meglio che intorno al sepolcro di S. Francesco: niun Santo fornì agli artisti degli ultimi seicento anni più calde ispirazioni del Fondatore de' Minoriti, dell'Apostolo della povertà. Ne solamente i quasi contemporanei, come Giotto e suoi scolari, od i venuti subito dopo, come i Bellini di Venezia, Francia di Bologna, e la pia famiglia de' Pittori Umbri, e il beato Angelico, e lor degni continuatori gl'ispirati da Savonarola aventi alla testa fra Bartolomeo, ma gli stessi coleritori che voglionsi dire naturalisti (perche mal seppero levarsi oltre la materiale rappresentazione del vero fisico), discepoli degeneri di Michelangelo, imitatori della terza maniera di Raffaello; perfino gli soolari. de' Caracci, fatti piuttosto per pingere Veneri e Sibille (n'eccettuo l'ascetico Domenichino), cercarono e trovarono nel Santo di Assisi una miniera seconda, inesausta d'ispirazioni selici; e l'ampolloso Seicento presento nella storia dell'arti, già tutta frondosa e lasciva, lo strano fatto d'un insigne Maestro, che consecro vita e pennelli a trattare su tela un soggetto unico senza mai stancarsi di ripeterlo in fogge sempre variate; in quel ristretto campo (nel quale avea volontariamenta imprigionato i voli della sua fantasia) creando capolavori; è questo soggetto fu S. Francesco nel punto di ricevere le stimmate; e quel dipintore fu il Cigoli...

Allorche il pio pellegrino movente da Peragia sostà sul ponte di S. Vittorine compreso d'ammirazione alla vista del colossale edifizio del sagro Concento, il Medio Evo con tutte le sue reminiscenze terna vivo per lui ... ascende il colle del paradiso, e traversate lunghe gallerie gotiche, entra nella chiesa inferiore... Ivi esala una squisita fragranza di Cattolicismo, un divino profumo di penitenza e di pace: i muri animati d'antichi affreschi de' più grandi Maestri de' secoli credenti, raccontano le magnifiche storie di Gestà e del suo servo Francesco: il sole non vi penetra che a traverso l'aureola delle vetriate dai mille colori, ancor elle eloquenti; l'organo sospira ed ora per le vaste navate, associando le armonie dei suoni a quelle della luce: dal santuario velato si elevano, improntati delle solenni modulazioni gregoriane, canti liturgici, in onore di Francesco.

In fondo alla Cappella del Crocifisso si aprono due porte, ch'entromettono a duplice Chiostro, il Camposanto della basilica francescana: ivi regna reverenza e affezion vera pe' defunti, e mani. fraterne panneggiarono il sudario ai trapassati: ivi è la tomba, non ripudiata fuor dello sguardo, ma posata tramezzo le consuetudini della vita; avvertimento incessante gli epitafi sonvi come voce d'oltre il sepolcro; la Regola protegge i nomi conservati da quelli, e perpetua il suffragio lor tributato; ivi è la solenne completa uguaglianza degli avelli.

I quattro gran cortili sono d'aspetto imponente: verso occidente il Convento impende su scosceso precipizio, nel cui fondo romoreggia un torrente: i Frati praticarono per tutto il dirupato pendio deliziosi romantici sentieri tra mazzi di sempreverdi e rosai.

Ma sovratutto stupenda è la galleria gotica che prospetta mezzodi: di lassu tu domini i poetici valloni dell' Umbria, chiusi all'orizzonte dall'azzurro Appennino, a' quali staria bene quel caratteristico nome greco di paradiso, non altro significante nello stretto senso che sito pianiato d'arbori; nè ti accadrebbe, infatti, di scorgere altrove più ricca varietà di boschi e vallette e rive è scogli e casolari; deliziosa, epperò ascetica arcadia, ove la voluttuosa commozione dei sensi è temperata dalle sante memorie, e le linee austere de' castelli merlati e de' chiostri francescani si maritano ai clivi.

fioriti ed alle lussureggianti pendici. Pianurette sonvi per entro disseminate, gaja dimora a felici abitatori; e, intorno, la vite sospese in giro la ghirlanda de' suoi tralci, e l'ulivo frammischio ai pampini il pallido verde di quel suo leggiero fogliame, che impronta il paesaggio di una spezie di trasparenza; e rivoli scendono biancicanti per le rupi; e Spello e Trevi presentano da lontano la linea anfiteatrale di lor edifizii; e Monte-Falco torreggia su cono isolato, e Spoleto spicca sullo scuro della foresta di Monte-Luco; e Perugia adagiasi in fondo sovra la sua triplice collina... Oh sii tu benedetta, Umbria felice, patria di Santi, culla dell'arte cristianizzata, seggio di confortatrice poesia!.... A farmiti ammirabile e cara basterebbono la tomba e la memoria del tuo soavissimo e poetico figlio Francesco!...

SANT'ANTONIO DA PADOVA E, S. BONAYENTURA.

Fernandez nacque a Lisbona nel 1195 di sangue nobilissimo, sendo ch' era del ceppo di Buglione che diede re a Gerusalemme. Allevato sino a'quindici anni dai Canonici Regolari di S. Agostino, s'innamorò della povertà francescana, vesti quell'abito noto da pochi anni all' Europa, passò in Africa, ove sperava conseguire quel martirio che poc'anzi avea ricinto della sua immortale corona sei figli del Santo di Assisi: ma Dio chiamavalo ad un altro apostolato, nel qual dovea rendere celebratissimo il suo novello nome di Antonio: colpito da grave infermità, si rimbarcò pel Portogallo: una burrasca. lo getto in Sicilia, e nel 1221 assistette al capitolo generale di Santa Maria degli Angeli. Di la venne al romitorio di S. Paolo presso Bologna, e in una celletta scavata nella roccia dessi a meditare le Sante Scritture, e mortificare i sensi; celava sotto meschina apparenza lumi straordinarii. Fu mandato a Forli ad ordinarvisi sacerdete: il Vescovo designollo a pronunziare una pia esortazione; e il suo dire, da prima semplice e timido, si elevo a stupenda vigoria. A quell'annunzio l'anima di S. Francesco fu scossa da gioja e speranza; comprese che; oltre le corone della santità e del martirio; anche quella della scienza era riserbata ai suoi figli: ed impose ad Antonio di addentrarsi negli studii teologici, nel tempo stesso che continuava ad evangelizzare i popoli; onde si trattenne a Vercelli studiandovi sotto il rinomato Tomaso, ch'era stato monaco di S. Vittore a Parigi; e presto supero il maestro. Allora Francesco diegli

17

l'obbedienza in questi termini: — piacemi che tu insegni teologia ai nostri Frati; di maniera però che lo spirito della santa orazione non abbia a spegnersi nè in te nè in loro, secondo la Regola di cui facciam professione.

Quanto nella brevità sua è toccante e pia questa lettera! degna, invero, di quel Santo, che, interrogato un di se piacessegli che i Savii iscrittisi nel suo Ordine avessero a continuare loro studi — sì certo, rispose, purchè, dietro l'esempio di Gristo, il quale orò assai più che non lesse, quei Frati non trascurino l'esercizio della preghiera, ed istudiino non tanto per apprendere a parlare, quanto per meglio intendere come diportarsi. Nel di della tribolazione i sapienti, in quanto unicamente a lor lumi, troverannosì aver vuote le mani, eppertanto vorrei che desser opera a tutt'uomo a raffermarsi in virtù; conciossiachè verrà tempo in cui i libri saranno gettati via come inutile fardello; mentre la umiltà, la semplicità, e sovratutto la povertà, nostra peculiar dama e padrona, staranno sempre còn noi, e ci addurranno a gloria.

Ben gli è chiaro che il libro della Imitazione di Cristo fu scritto sotto gli influssi delle recenti istituzioni francescane: esso non ricorda per niente la simmetria scolastica di quel secolo; è bensì l'eco misteriosa di ogni anima ardente e ingenua. Oh sia dessa eternamente benedetta e celebrata quella Regola, la quale, entro cosiffatto libro divino, ci lasciò in legato i pensieri più profondi, e il monumento più glorioso del Medio Evol

Ecco un mirabile brano della *Imitazione*, ch'è comentario e disviluppamento delle sentenze sovra notate del Santo di Assisi. Giudichi il lettore s'ella è soverchia la mia ammirazione per l'ispirante e per l'ispirato.

Gli è il Signore che parla al Fedele.

Non si muovano, o figlio, i begli e arguti detti degli uomini, attesochi il regno di Dio non consiste in parole, ma in opere di virtù. Sta
putento alle mie voci, le quali infiammano i cuori, e illuminano le
menti: non leggere pur una parola pel fine solo di comparire più dotto
e più savio; bensì intendi a mortificare i tuoi affetti viziosi; lo che ti
gioverà più della notizia di molte e difficili questioni.

Quando avrai letto ed imparato assai, ti bisogna sempre tornare a questo principio, che — Io solo insegno la scienza agli uomini. Io do ai fanciulli più chiara intelligenza delle cose di quello che a verun uomo al mondo possa venirne comunicata dai lunghi insegnamenti di qualsiasi maestro: quello a cui parlo diverrà subito sapiente.

Guai a coloro, che, vaghi di nozioni singolari e curiose, poco si curano di servirmi: tempo verrà che mi farò ad esaminare ciò che sanno, e allora colla lampa in mano scruterolli allo interiore; e le lingue de savii del secolo con loro argomenti taceranno confuse.

Io son quello che sollevo ogni mente umile a comprendere pui ragioni della Verità eterna, che se altri ne avesse studiato dieci anni alle scuole. Io ammaestro senzà strepito di parole, senza confusione di opinioni, senza fasto di onore, senza contrasto di dispute. Io insegno a sprezzare le cose terrene, a fastidire le presenti, a cercare l'eterne, e gustare le celesti.

E fu taluno che con amarmi di cuore intese gli arcani divini, e mirabilmente ne parlò; e più si avanzò rinunziando a tutta, che non avrebbe fatto con immergersi nelle più sottili questioni.

Il linguaggio de' libri è lo stesso per tutti: non però tutti istruisce equalmente; perciocche Io sono al di dentro maestro della Verità, scrutatore de' cuori, conoscitore de' pensieri, distributore a ciascimo dei miei doni, secondo che giudico conveniente... — (Lib. III, cap. III).

Mentre Antonio, per o bbedienza al padre suo Francesco, insegnava teologia a Mompellieri, poi a Tolosa, a Bologna, a Padova, il più famoso dottore della università di Parigi abbassava anch'egli, il suo spirito dinanzi la umiltà e la povertà; l'inglese Alessandro di Hales, che vi tenea cattedra con immensa riputazione, per una grazia ricevuta, avea promesso nel segreto del suo cuore di accordare qualunque cosa fossegli per venire richiesta per amore di Maria: un Frate Minore dissegli: — volgono già molti anni che tu servi il mondo con somma lode: al nostro Ordine manca un sapiente maestro pari tuo: or bene, per sua gloria, per tua santificazione e per amore di Maria, vesti il nostro abito.

E Alessandro vestillo, e i primodii della sua vita religiosa gli parvero difficili: in quell'agitazione compari in sogno Francesco carico di pesantissima croce, che ascendeva un dirupato monte; il novello Frate voleva ajutarlo, ma il Patriarca respingealo sclamando: — vortesti portare questa croce si greve, su a sui pesa la intessuta sulla cocolla?

Quella visione lo guari d'ogni fiacchezza. Si propose raunare in corpo tutti i materiali teologici disseminati, e compilo quella Somma che fu la base su cui S. Tommaso di Aquino elevo poscia il suo capolavoro. Quel libro (disse papa Alessandro IV dello scritto del Dottore Inglese) è fiume uscito dalle scaturigimi del paradiso, tesoro di sapere, utilissimo a chiunque vuole addentrarsi nella conoscenza della legge divina. Ma principale gloria di Alessandro si fu d'essere stato maestro de due massimi dottori del Medio Evo., S. Bonaventura e S. Tomaso.

. Antonio era anch'egli un gran dottore, ed anco davantaggio un gran missionario.

Primo scopo della predicazione, e a que dì, e in ogni tempo, si fu la santificazione delle anime: ai giorni di Antonio mirava ella ad un secondo scopo, la pacificazione sociale,

Ad aprire i vecchi cronisti italiani c'incoglie terrore di que'drammi di sangue: città in armi contro città; famiglie divise da esecrabili odii; fazioni intestine che si sterminano; orrendi supplizii, tirannie atroci, ambizioni forsennate, inuditi sacrilegi detestabili eresie. Ma ecco, dal piè della Croce elevarsi due voci rimbombanti, quella dei Francescani e dei Domenicani: i popoli ansanti tacciono, e fanno cerchio a udirle: — il' regno di Cristo, ella grida, è concordia: la pace è giustizia, la pace è libertà!

Pochi frammenti furono tramandati di cosiffatte predicazioni onnipotenti di S. Antonio e del beato Giovanni da Vicenza; era un accorr'uomo da ogni parte; le vie si presentavano gremite di e notte di gente, e al bujo si avanzavano moltitudini rischiarate da torchi e fasci di accesa paglia, bramose di arrivare ai mattutini sermoni: cavalieri, gentildonne accampavano co' meschinelli della plebe, spogli di tutto che potesse ferire la uguaglianza cristiana; allo apparire de' missionarii destavasi un fremito d'entusiasmo nella turba immensa; poi ciascuno taceva, ed ogni cuore dischiudevasi alla mite rugiada della grazia. Per le attornianti città, ogni bottega era chiusa: l'araldo di Cristo lasciava cadere dall'alto dell'improvvisato pergamo i sublimi insegnamenti del suo divino Maestro: il suo dire, come ardente fiamma. penetrava le intime midolle; gemiti, singhiozzi, voci di duolo, grida di pentimento covrivano il dire dell'oratore, e la turba scagliavasi sovra di Antonio, sovra di Giovanni, a baciare loro i pie, le mani: avriali soffocati, se guardie armate non li avessero più fiate accompagnati reduci al convento.

Le crudeltà del nesando Ezzelino desolavano Verona e Padova: Antonio entra un di quel suo terribil palazzo, e gli dice: — i giudizii divini ti stanno sopra; e sino a quando verrai tu versare il sem-

gue innocente? Ezzelino si getto a pie del Frate, e promise emandarsi: gli astanti furono più meravigliati di quel mutamento, che se avessero veduto risuscitare un morto.

Antonio corse l'alta Italia e la Francia meridionale, opponendo ovunque insegnamenti positivi all'ereticali sottigliezze in voga a quei di: predico a Roma, e il miracolo della Pentecoste vinnevossi; ciascuno inteselo nella propria lingua; spense odii inveterati, inimicizie profonde: liberò prigioni, forzò usurai a restituire; fondo confraternite di penitenza. Il suo zelo non conosceva confini. Un anno prima di morire; sfinito, infermo, erasi ritirato a Padova a scrivervi suoi sermoni per compiacerne il Vescovo di Ostia che glieli avea richiesti; e, mentre stava morendo, lo si vide carezzato da un bellissimo Bambolo tutto grazioso, e brillante di lume celestiale. Di trentasei anni trapassò nel 1231, e il-suo trionfo fu proclamato dalla roce dell'innocenza: drappelli di bimbi piagnenti corsero quella sera stessa le vie di Padova gridando: il Padre santo è morto! Antonio è spirato!

Quai dolci e pie emozioni non attendono il viaggiatore, allorche, percorrendo i portici ospitalieri che improntano l'antica città di Ezzelino di una fisonomia strana, diria come pensosa e scura, sbuca egli d'improvviso ad affacciarsi alla gran piazza del Santo! In Padova Antonio è il santo per eccellenza; e la sua piazza, e il suo tempio, e il suo sepolcro, pongono innanzi al visitatore parlanti eloquentissime imagini della età di mezzo. Quelle case basse, rozze, annerite dai secoli, fasciate da ballatoi e sostenute da archi a sesto acuto; quelle due chiesuolette di stile austero, quelle barricate di marmo, la statua equestre di bronzo che sorge in mezzo, e la gran facciata architettata nel 1259 da Nicola Pisano, sormontata da un oriental diadema di capole, tagliata per largo da un leggiadro dentello di colonnette, scompartita d'alto in basso in grandi archi a fior di muro : questo tutto assieme mirabilmente armonico, oh com'è fatto per trasportarci di volo in pieno Medio Evo. E quando, valicato il limitare dell'augusta chiesa, e percorsa la magnifica navata mediana, tutta decorata, non meno che le laterali, da marmorei sepoleri, ci troviam giunti rimpetto al mausoleo del Santó (cui la più eletta schiera degli scultori del secolo XV e del XVI decorarono d'esquisite opere di bassorilievo, e Donatello arritthi di suoi gitti, ed orafi rivali e contemporanei di Cellini cinsero d'una preziosa ghirlanda di lampe finamente cesellate), qual di noi a cui batta in petto cuore cristiano,

a rimembrare le virtu soavi di Antonio, a contemplare que segni solenni della gratitudine pubblica inverso lui, non isclamera le parole dell'ufficio del Santo — gaude, felix Padua, que thesaurum possides!...

Il più illustre, dei figli di San Francesco per isplendore di dottrina, fu certamente quel fanciulletto che, da lui miracolosamente sanato a Bagnorea, crebbe poscia a fama immortale sotto nome di San Bonaventura: tal nome di buon augurio provennegli da un'esclamazione del Santo di Assisi, il qual, presso a morte, vide pinta nell'avvenire la maravigliosa virtù del suo alunno. E, infatti, di ventidue anni il discepolo di Alessandro Hales rivalizzo a Parigi di sapienza e santità con Tomaso di Aquino, nomi che amano di appajarsi, come amarono que' due sommi di vivere stretti in soavissima consuetudine.

La sua vita era si pura, ed avea siffattamente domate le passioni, che il Maestro costumava dire, parl ando di lui, il peccato di Adamo non parergli trasmesso. Principal mezzo con cui serbavasi innocente era la mortificazione: lè sue austerità apparivano straordinarie; epperò dallo scarno viso spirava una interior gioja tranquilla e profonda: studiavasi ascondere checche avrebbe potuto attirargli l'altrui reverenza; quando lo splendore della sua virtu tradivalo, sottoponevasi a maggiori umiliazioni per fortificarsi contro il solletico dell'ambizione.

Si preparo all'ordinazione sacerdotale colla pratica della più austera penitenza, della più ardente carità; fu stupendo predicatore: eletto insieme a San Tomaso a professare teologia nella università di Parigi, tennevi cattedra con plauso infinite. Il Re S. Luigi amava averselo consigliero in ogni suo grave bisogno. Sollecitato dal piissimo Principe il giovia Dottore (non toccava per anco a trent'anni) detto il Breviloquium ed il Compendium, trattati dei quali piacemi presentare qui due brani.

- L'insegnamento psicologico (scrive San Bonaventura nel Brevilo
 - quium) riassumesi in poche sentenze. L'anima dell'uomo è una forma
 - « BSISTENTE, VIVA, INTELLIOENTE, LIBERA; ESISTENTE, non già per sè o
 - come emanazione della essenza infinita, ma per la operazione di-
- vina che dal niente la fè trapassare ad essere; viva, non di
- « una vita mortale, e presa a prestanza al mondo esteriore, ma di
- « una vita sua propria; INTELLIGENTE, perocche concepisce le cose

- « create, e lo stesso Creatore, di cui reca in sè la imagine; Li-« BERA, cioè esente da qualsia necessità nell' esercizio della sua ra-« gione e della sua volontà.
 - · Ed ecco lo sviluppamento di tai dommi.
- « Il Primo Principio sendo sovranamente felice e buono, vuole • nella bontà sua che le creature sieno pur elle felici, ne quelle so-· lamente che avvicinò a sè, ma quelle altresì che giacciono som-· merse nelle ime profondità della materia. Su queste infime crea-« ture agisce Egli per mezzo d'intermediarii che le rappiccano alle • più elevate : rese, pertanto, capaci di felicità, non solamente gli spiriti pari costituenti gli angelici cori, ma altresi lo spirito unito alla materia, ch'è l'anima umana. — E siccome il possedimento • della felicità non è glorioso che a titolo di ricompensa, ed ogni « ricompensa presuppone mefito, e non vi può essere merito senza · libertà . così fu mestieri dare all'anima umana una libertà cui • niun vincolo valesse ad inceppare: 'infatti, ella è invincibile agli attacchi dal di fuori, considerati in sè stessi; si è indebolita mercè • la prima colpa che la rese inchinevole al peccato. — Se l'anima e è capace di felicità, è dunque capace di posseder Dio; uopo è che « lo faccia suo giovandosi delle facoltà che le son proprie, prima-• mente della intelligenza. – È carattere della vera felicità di non « poterlasi perdere, acquistata che sia; in conseguenza, ciò che è e felice è immortale. — E, finalmente, ritraendo ella la sua felicità da una cagione stranjera, ed essendo hiéntedimeno immortale, • trovasi dipendente e mutabile nella sua essenza; gli è dunque dalla operazione creatrice che ricevette la esistenza. - Così la · felicità considerata come fine supremo dell'anima esige da lei l'assembramento di tutti gli attributi compresi nella definizione teste proposta. E per ispiegarne di nuovo il primo termine, che forse • parrebbe oscuro, dicasi ehe l'anima dotata d'immortalità può se-• pararsi dal corpo mortale che abita; che s'ella è chiamata forma e non è per altro una astrazione, sibbene una Bralta', ned è appa-.
- cosa mossa. (Breviloquium, cap. V.)

 Da queste squisite disquisizioni psicologiche facciamo passaggio ad un brano del secondo de sunnominati trattati, nel quale ammireremo, in San Bonaventura un oculato ed imaginoso precorritore di Lavater e di Gall.

• jata al corpo come l'essenza alla sostanza, ma come il motore alla

. La disposizione delle parti, il cui assieme costituisce il corpo

umano, presenta numerose varietà, che, interpretate, mestrano di
 corrispondere alle varie disposizioni dell'anima.

« E per cominciare dalle cosidette compussioni, vuolsi riconoscero « che gl'inocondriaci recamo impronto di lentezza e gravità, mentre « doti contrarie son proprie de' sancuoni: i naliesi sono inchinevoli « a collera, i unpartici ad accidia. Anche il sesso esercita gagliardi « influssi: l'uomo è impetuoso in suoi moti, amico delle fatiche intellettuali, fermo in presenza del pericolo; le donne son timide e « misericordiose.

« La grossezza del capo, quando è smisurata, indica stupidità; « eccessiva piccolezza tradisce assenza di giudizio e di memoria. Tee sta piatta ed abbassata al cocuzzolo annunzia incontineaza; allune gata a foggia di martello, preveggenza e circospezione. Fronte « stretta accusa mente indocile, appetiti brutali; convenientemente quadra e larga, saggezza, ed anco genio. Occhi blo brillanti dino-« tano andacia e vigilanza: i' perfettamente peri designano natura debile e poco generosa; i rossi, piccoli, a fior di testa, accompa-* gnano d'ordinario un corpo che non conosce freno, una lingua che • ignora ritegni. Ma quando lo sguardo è penetrante, benchè velato « da leggiera umidità, desso dinota veracità nel dire, prudenza « nel concepire, prontezza nel fare. Bocca ben fessa con labbri sote fili. e il superiore che si avanza leggermente in fuori, dà presagio di un sentire nobile e ardito; bocca piccola, i cui gretti labbri stringonsi volontieri come ad incepparne lo aprimento, lascia travedere furberia, natural compagna di debolezza; osservazione che e può riscontrarsi vera anche in molti animali.

Energia e àbilità s' indovinano a veder mani corte, dilicate. Dita
lunghe e unghiute qualificano intemperanza; passi lunghi affrettati
dan segno d' indole elevata, di attività infaticabile. Chi si affretta
curvo, e a capo basso è probabilmente avaro, astuto e timido.

« In generale quando tutte le parti del corpo conservano lor na-« turali proporzioni, è regna tra loro una perfetta armonia di forme, « di misure, di colori, di collocazione, di movenze, è permesso sup-» porre che non men felice disposizione regga le facoltà morali: e » viceversa la disproporzione dei membri lascia di leggieri sospetta-» re che un simile disordine regni nella intelligenza e nella volontà (1).

⁽i) Trascrivo alcune righe di Lavater: lascio al lettore di renderal conto della opportunità del loro ravvicinamento colle qui sovra citate sentenze di S. Bonaventara.

« Potriàsi anche dire con Platone, che sovente i nostri lineamenti creano somiglianza di un qualche animale, del quale nei nostri diportamenti riproduciamo i costumi. Ma, avvratutto, bisogna ricordarsi che le forme esteriori non improntano menomamente di un suggello di nécessità i caratteri interiori che lor corrispondono; esse non saprebbero mai distruggere la libertà dell'anima, della quale non fanno che indicare le tendenze (1). Es anco il valore di cosiffatti indizii non è che conghietturale, e talora incerto: one dechè fora temerario fermar sovr'essi soli diffinitivo giudizio: l'in-

- Fremetti sovente, e fremo in pensando sino a qual punto lo studio della fisono- mia può comprometter le donne. Studiare il merito e la qualità d'un sesso che ha - tanta influenza su noi , git è l'uso più nobile che possiamo fare del nostro senti- mento risiognomonico: guidato da questo, apprenderai a conoscere la linea che se- para la spiritualita dalla sensualità; inseguirai la ragione sin dove sembra con- fondersi coll'istinto; distinguerai il vero sentire dal falso, ch'è un mero gioco della • fantasia ; non confonderal la civetteria doll'amo re, ne l'amore coll'amicizia : rispet- terai-vieppiù l'innocenza, il pudore, e scanserai quelle sirene, i cui guardi offendono · la modestia e la virtu. Segui la tua guida, e ti allontan erai spaventato da tal fem-· mina che si attira gli omaggi dell'inscia moltitudine; ti sdegnerai dell'insolente or-• goglio del suo silenzio, della ricercatezza del suo favella re affettato e vuoto, deflo aguardo ripugnante ineducato a soffermársi su guai della umanità: il nasó impe- rioso, le labbra sottili, appassite, s\(\)assizate da orgoglio, colorate da invidia, rose da · mtrigo e malvagità, basteranno desse a rivelarti un abbisso: perfino nella distribu- zione dei denti scovrirai gelosia, cupidigia, avidità di comando; sarai posto per tal « maniera in guardia contro la seduzione di attrattive di cui ella fa pompa sens'ar-· rossire: Segui la tua guida, e proverai quanto sia umiliante essere soggiogato da - una fisonomia i vizii della quale non hanno maschera per te. - Ma se d'altra parte ti si fa innanzi una di quelle creature candide, sen sitive, sulla cui fronte ar-· cuata leggi sorprendente attitudine a profittare degli ammaestramenti della sapienza; se discovri nelle sue sopracciglia concentrate, però non troppo fortemente · tese, un tesoro di saviezza; net profito dilicato del naso, il gusto più fino e puro, -melia bianchezzi dei denti e nella freschezza delle labbra le amorose sollettudial · della bontà, in ogni movedza della bocca la dolcezza, la umilià, la compassione, • nel tono della voce una nobil modestia; se ti lampeggia ne' suoi occhi mezzo ab- > · bassati e dolcemente mobili, un'anima che sembri chiamar la tua; se tutte queste « sue perfezioni ti scaldano a.modo del raggi di un sole benefito; il fuo sentimento. · FISIOGNOMONICO corre desso risico di sedurti e fuorviarti? L'uomo penetrato da · un affetto emanato da Dió, potrebb'egli profanare ciò che Dio santificò i profanario · è come dire affliggerio, avvilirio, sfigurario. Se una grande e bella fisonomia non · l'ispira un rispetto ed un amore che ha sua base nella virtù, il santimento asioe gnomonico-non è fatto per te; perciocch'esso è una rivelazione delle apirito che re-· prime gli sregolati appetiti, eleva l'anima, e comunica a' lineamenti tale una di-• gnità che comanda una ossequiosa ammirazione -...

(1) Quanta aspienza in questo avvertimento! e come, se vi si fessero fedelmente attenuti gli odierni frenologi, invece di creare una specie di fatalismo alla lor feggia (subordinando, anzi facendo schiave le qualità dell'anima a tutte quelle lor protuberanze cerebrali), non sarebben essi riusciti a conciliare quella troppo vantata lor dottrina colla ragione e colla religione!

dizio può trovarsi accidentale; e, se è mera opera di natura, ben

può cedere allo ascendente di un'abitudine opposta, e raddrizzarsi sotto il freno moderatore della ragione. > (Compendium theo-

 zarsi sotto il ireno moderatore della ragione. (Con logica veritatis, lib. II, cap. 58-59.)

Io non aggiungo parola ad esprimere l'ammirazione che queste sentenze, e spezialmente le ultime, m'ispirano: solo, invito il lettore a meditare i due brani citati, ed a portar giudizio del criterio filosofico di S. Bonaventura, vissuto nel secolo XIII.

Mentre ei professava teologia a Parigi, nel capitolo del suo Ordine, tenuto ad Ara-Cœli il 1256, fu eletto generale, onde tutto conturbato si mise in via per Roma: la sua presenza eravi necessaria: i Francescani trovavansi travagliati da discordie intestine; quali volevano mitigazioni della Regola, e quali no: Bonaventura con esortazioni dotate di forza e dolcezza ricompose la concordia. Nel 1260 tenne un capitolo a Narbona, ove di concerto co' Definitori die nuova forma alle antiche costituzioni, aggiungendovi alcune norme che reputò necessarie, e riducendo il tutto a dodici capitoli. Consenti a scrivere la vita del Fondatore dell' Ordine, e si condusse a meditaria sul monte di Alvernia, stanza prediletta di S. Francesco, il sito ov' erano scese solenni benedizioni di Dio sovra di lui. Ivi scrisse anche l' Itinerarium mentis ad Deum, che è uno de' suoi capolavori.

Un di che stava scrivendo la vita di S. Francesco venne S. Tomaso a visitario, e scorgendolo assorto ne' suoi pensieri, ritiriamoci, disse al compagno, non arrechiam distrazione ad un Santo che scrive la vita di un Santo.

A Padova volle Bonaventura contemplare le venerate reliquie di Antonio, e, allo aprirsi dell'urna, vide il corpo ridotto in polve, ma la lingua, quello stromento di una parola stata si accetta a Dio, fresca e vermiglia come se ancora appartenesse ad uom vivo: e Bonaventura se la reco intenerito e stupito in mano sclamando: O lingua, che sempre hai lodato il Signore e lo facesti benedetto da ognuno che ti udi, quanto sei preziosa al suo cospetto! e la deposito in una teca d'oro:..

Era tra' Francescani un frate santo d'una semplicità fanciullesca, stato uno de' primi compagni del Patriarca; si chiamava Gilles. Un di costui disse à S. Bonaventura: Padre mio, ben il Signore ti fu misericordioso, e ti colmò di gran doni; ma noi che siamo ignoranti, come mai riusciremo a corrispondere alla sua bontà infinita, ed a salvarci?

— Se Dio, rispose il Santo, non ti accordasse altra grazia che di

amarlo, ella ti basterebbe all' uopo. — Come! replico Gilles; un ignaro può amar Dio al pari d'un sapiente? — Sì certo: anzi una femminetta può superare in questo un Dottore. Alle quai parole Gilles, trasportato di gioja, corse in giardino, e affacciandosi alla porta sulla pubblica via, diessi a gridare: venite, o semplici, venite, o idioti, venite, o femminucce; voi tutte potrete, se vi piace, amar Dio quanto Bonaventura, ed anco meglio...

È nostro scopo studiare l'anima de grandi uomini piuttostoche ricordare le vicende della lor vita; non ci fermeremo quindi a descrirere come Clemente IV eleggesse Bonaventura all'arcivescovado di Yorck, e all'umile Francescano riuscisse a grandi stenti sottrarsi all'abborrito onore; come Gregorio IX lo decorasse suo malgrado della porpora romana, e nel Concilio generale di Lione lo tenesse presso di sè, siccome primo, egli che così sinceramente reputavasi ultimo. A quel Concilio anche S. Tomaso d'Aquino era stato chiamato, e la morte aveagli intercetta la via... Bonaventura tennegli dietro poco dopo nella tomba: alla terza sessione cadde infermo: il Papa gli amministrò gli ultimi Sagramenti; pio e sereno com' era vissutò, rese a Dio la sua grande anima, il 15 luglio 1274, d'anni cinquantatrè.

ALBERTO MAGNO E ROGERO BACONE.

Due Religiosi fiorirono contemporanei nella prima metà del secolo decimoterzo, uno domenicano e tedesco, l'altro francescano ed inglese; ambo forniti d'ammirabile genio, proclamati miracoli di dottrina, non solamente a' lor di, ma da chiunque imprende anche oggi a considerare i loro scritti e la lor vita. Lo studio della vita e degli scritti di Alberto Magno e di Rogero Bacone pone in sempre maggior luce come il fervore delle iniziazioni monastiche non avver-. sasse menomamente i nobili sviluppamenti dell'intelletto: di che ben è facile renderci conto a pensare che chiunque sinceramente si volge e consacra a Dio deve andare preso dal sublime amore di. Lui; e un tal amore vuol di necessità palesarsi e nelle metafisiche contemplazioni della sua perfezione, e-nel poetico entusiasmo suscitato dalle opere della sua mano; a questa o quella maniera di manifestazione dello interno sentire vediamo appigliarsi di preferenza i grandi amadori di Dio, secondochè prevale in essi la facoltà meditativa o la imaginativa; disparità adducente armonicamente ad un'istessa meta, che qui appunto ci avviene scorgere marcatissima in Alberto ed in Rogero, quello meraviglioso filosofo, questo fisico stupendo. E dire fisico nel Medio Evo pare ancora più mirabile che dire filosofe. sendochè le scienze del pensiero trovano in sè stesse for basi, ed anco segnate dai Savii antichi; ma le scienze discovritrici de' naturali. arcani, povere di nozioni anteriori che non fossero errate, poverissime di mezzi e stromenti con cui osservare e sperimentare, ben

dee parere miracolo se riuscirono, diradando tenebre, e combattendo pregiudizii, a metter fuori verità, a pronosticare trovati, a profeteggiare invenzioni cui i secoli di mezzo qualifica rono delirii, ma che la presente età mise in chiaro, stupita di rinvenire in Frati de secoli di mezzo precursori legittimi e incontrastabili di Lavoisier, di Franklin, di Mongolfier, di Watt...

Alberto studiava a Parigi, allorchè le predicazioni dell'illustre discepolo di S. Domenico, il beato Giordano di Sassonia, lo trassero ad arruolarsi nel sodalizio nascente de'Frati Predicatori (1223). Da quel di la pietà religiosa fu vista brillare in lui a paro della dottrina. Teologo sempre ortodosso, acutissimo filosofo e dialettico, spese la vita insegnando a Strasburgo, a Colonia, a Ratisbona, a Roma, a Parigi: in niun luogo v'ebber aule abbastanza vaste da capire il concorso de suoi uditori. La sua natural modestia, e l'amore che, portava ad una studiosa ritiratezza resergli temute e sgradite le dignità alle quali, chiamavanlo i suoi meriti; ma vani tornarono i suoi sforzi per sottrarvisi. Successivamente provinciale del suo Ordine in Alemagna, maestro del Sagro Palazzo (ch' è dire teologo del Papa), vescovo di Ratisbona, legato della Santa Sede in Polonia, corono quell'onorevole arringo ecclesiastico assistendo nel 1274 al secondo Concilio di Lione, ove Gregorio X reputò aversi uopo dei lumi di lui per meglio intendere alla estinzione della eresia, alla riunione della Chiesa Greca, alla riforma dei costumi, e alla liberazione della Terras anta, che furono i quattro soggetti precipui delle deliberazioni dell'assemblea.

Tratto car atteristico della vita di questo Uomo grande (siccome quello che attesta nel tempo stesso la sua pia umiltà, e la sua passione per lo studio), si fu la premura che pose a scendere dal seggio vescovile di Ratisbona, tosto che lo ebbe restituito al lustro; dal quate trascuratezza e disordini aveanlo dianzi fatto scadere. Quattro anni spese in quella ristorazione, dopodiche restitui ad Urbano IV il pastorale ricevuto da Alessandro IV, e si ritirò nel suo prediletto chiostro di Colonia; ove in età di settantaquattro anni abbandonossi a tutt' uomo alla composizione delle sue opere più meditate.

La idea posta in luce nel Monologium di Sant'Anselme di provare la essenza divina, attenundosi alle regole di una semplice disquisizione filosofica, mercè il necessario concatenamento de processi della ragione e della evidenza del Verò, aveva fatto immensi progressi. Con ap-

plicare la dialettica e la filosofia alla teologia, Abelardo avea fondato la Scolastica, e costretto anche gli spiriti più ortodossi ad adottare le forme della ragione, e l'argomentare scientifico a dimostrazione della verità de' misteri. Ma nonostante gli sforzi d'erudizione tentati onde convalidare quella scienza nuova coll'autorità di Aristotile, ne' cui scritti si avea lusinga di trovare un tesoro inesauribile di cognizioni, ostacolo invincibile era stato fin allora la ignoranza nella qual giaceva l'Occidente della lingua greca, e quindi la necessità di ricorrere alle traduzioni arabe, ed a volgarizzamenti latini dall'arabo, pieni zeppi d'errori, ned offrenti quel concatenamento razionale de' trattati che doveva essere stato per certo uno de' massimi intendimenti dello Stagirita.

I giganteschi layori di Averroe sopra Aristotile spinsero i Dottori della Chiesa Latina ad imprenderne di analoghi, de' quali avessero ad essere corollarii e frutti conchiusioni ben aliene dal materialismo dell' Arabo: e Alberto fu il primo che mettesse mano all'ardua impresa; e (senza trattenermi a dar risalto alle innumerevoli difficoltà che dovette sormontare onde raunare tutte le traduzioni de' molti trattati d'Aristotile arabo e latine, poi compararle tra loro onde estrarné il senso più genuino, e per ultimo studiarle simultaneamente affine di classificare le dottrine ivi contenute secondo un ordine filosofico) dopo quelle im nonse investigazioni preliminari, dirò che cosiffatti ardua impresa fu da lui condotta a buon termine.

Alberto Magno (ben a ragione i posteri confermarongli a titolo d'onore questo qualificativo datogli dai contemporanei per la latinizzazione del suo nome di famiglia ch'era Grotus o Gross significante
grande) nen volgarizzò Aristotile, bensi lo rifece. Bramoso di presentare gli scritti di quel Sapiente spogli d'ogni oscurità, mondi di
abbagli, ampliati là dove laconismo rendeli buj, arricchiti di tutti i
trovati posteriori del tempo e della sperienza, Alberto dopo aver
assoggettate le opinioni de' varii filosofi ad una critica comparativa,
onde portar giudizio più certo del pensare dello. Stagirita, volle ripercorrere alla sua volta l'intero giro delle umane cognizioni; e
profittando de' suoi studii enciclopedici, fe' parlare Aristotile come se
avesse vissuto nel tredicesimo secolo, e fosse stato cristiano.

Non sapremmo fornire idea adeguata del metodo che Alberto adotto ad integrare la scienza aristotelica, meglio che citando queste poche rige del suo prologo alla Fisica. Per ciò che riguarda la scienza naturale, intendiam soddisfare, per quanto è in noi, al desiderio de nostri

Fratelli d'Ordine, i quali già da varii anni vanno chiedendo che lor componiamo sulle cose fisiche un libro di cui giovarsi a ben comprendere ciò che Aristotele scrisse di simili, argomenti. E nel presente libro appunto avrem curà di seguire l'ordine e le opinioni fermate dal Filosofo greco, aggiungendo tutto che ci sembrerà indispensabile a ben esporte e chiarirle, di maniera che le sue sentenze siano piuttosto parafrasate di quelle che letteralmente riferite. Ed inoltre ci permetteremo digressioni, merce cui metter fuori i nostri dubbi e supplire ad una troppo frequente brevità di linguaggio oscuratrice del pensiero. Divideremo il nostro lavoro in capitoli: là dove il titolo indica semplicemente la materia trattata sarà segno che quel capitolo appartiene per intero ad Aristotele; ogniqualvolta poi nella intitolazione si troverà indicata una digressione, allora il lettore deve aspettarsi a trovarvi indizioni da noi aggiunte a complemento od a prova. Procedendo così metteremo in luce coi medesimi titoli altrettanti trattati quanti ne dettò Aristotele:

Le esposizioni di Alberto possono venire classificate in tre categorie, filosofia morale, metafisica, e filosofia razionale. La fonte a cui egli attinse i principii della prima e della terza di coteste grandi divisioni della filosofia, fu precipuamente Boezio, ne' cui libri le dottrine cristiane associate a idee platoniche trovansi esposte secondo le regole della dialettica d'Aristotele, lo che rannoda le fatiche di Alberto Magno sulla Teologia alla scuola ortodossa di Sant' Anselmo, di S. Bernardo e di Pietro Lombardo.

In quanto alla filosofia naturale fondasi egli particolarmente sugli scritti d'Aristotele, e la divide in tre rami : la metafisica, che considera l'essere in guisa assoluta, ciòè facendo astrazione dalla materia e dal moto; le matematiche, che considerano l'essere come soggetto a quantità ed a moto: e la fisica, ovverossia l'essere studiato ne' suoi rapporti colla materia, collo spazio e col moto.

E qui, discostandosi dal metodo comunemente seguito dai teologi, il cui punto di partenza era stato dianzi Dio, l'anima, il mondo immateriale, Alberto, sulle orme d'Aristotele, procede in ordine inverso, adducendo a ragione che il fiacco e circoscritto intendimento umano dev'elevarsi dal noto allo ignoto, e che i sensi gli hanno da giovare allo acquisto del sapere. E correlativamente a tali principii pone prima la fisica, poi fa che seguano le matematiche, concludendo colla metafisica.

È curioso e deguissimo d'attenzione l'ordine con cui dispose i suoi trattati di fisica, ossia i libri aristotelici che diessi a commentare,

integrare. Eccone i titoli: dell'acustica; della generazione e della corruzione; del cielo e del mondo; della longitudine e della latitudine; delle città e de'luoghi abitabili; delle cause e delle proprietà degli elementi; delle meteore e dei minerali; delle cause della vita e della morte; del cibo; del conno e della veglia; del senso e di ciò che è sentito; della memoria e della reminiscenza; de'moti degli animali; della respirazione e della inspirazione; e degli animali. Chi ha fatto uno studio attento di cotesti trattati, afferma che Alberto vi apparisce osservatore fino e valentissimo. Aggiunse egli sette libri ai diciannove della storia degli animali di Aristotele, e vi fè tesoro delle nozioni di cui la scienza si era arricchita dal secolo in cui scrisse lo Stagirita sino a quello in cui egli stesso vivea.

Basterebbe alla gloria di Alberto il Grande l'aversi avuto discepolo Tomaso di Aquino.

Di. Rogero Bacone, quanto a vicende ricordevoli, ho anche meno a dire che d'Alberto Magno: la vita di questi giganti del pensiero si trovo per la massima parte rinchiusa appunto nel loro pensiero; vuol essere quindi cercata, non tanto ne'loro fatti, quanto nelle idee che posero in circolazione, e che secondarono.

Rogero nacque a Somerset nel 1214, vesti l'abito francescano nel 1240; novatore ardito, non però eterodosso, si tirò sopra persecuzioni; ebbe papi avversi, e papi ammiratori; mori, dopo aver menato giorni agitati nel 1293: Voltaire colla sua consueta impudente leggierezza la chiama oro infanyato di tutta la lordera del suo secolo; noi, che stiamo conscienziosamente studiando il secolo XIII, possiamo portare giudizio di questa, non mi saprei dire se più ribalda o stupida sentenza.

Trascrivo i primi capitol i del trattato de secretis operibus artis et nature di Rogero Bacone; il lettore ne giudicherà.

- 4.º Ancorche la Natura sia maravigliosa nelle sue operazioni,
- « l'Arte che la modifica; e se ne giova non le cede in potenza:
- Paor delle opere della Natura e dell'Arte non ci hanno che pro-
- 🤜 digii da più della nostra intelligenza, o prestigii da meno della
- « nostra dignità; giocolieri che abbindolano coll'agilità de'diti, pito-
- « nesse che cavan la voce dal ventre, e ne fanno uscir parole co-
- « me vegnenti da lontano: più rei di quest' impostori sono coloro
- « che in dispregio della filosofia, e in onta alla ragione invocano
- a lo Spirito del male a conseguire l'ottenimento di lor pravi desi-

275

derii, e gli offrono a tal uopo preghiere e sagnifizii. Ben sarebbe
assai più spediente e più sicuro riclamare dal Signore, e dai Santi
ed Angioli suoi il soddisfacimento delle nostre oneste brame;
avvegnache, se talvolta i mali genii ci si mostrano favorevoli, clo
accade a punizione de nostri peccati, e con permissione di Dio il
qual governa solo, le successioni degli umani destini.

2.º Or io raccontero qualcuna delle maraviglie cui Natura cela,
ed Arte crea, e nelle quali la magia non ha parte; onde provare
ch'elle sorpassano di molto le invenzioni magiche, né saprebbero
venir paragonate a queste. Si ponno costrurre pe bisogni della navigazione macchine tali che le maggiori navi diretto da un sol
uomo percorrano fiumi e mari con più rapidità che se fossero
piene zeppe di rematori: si ponno altresi fabbricare carri, i quai
senza cavalli, od altri animali da tiro, procedano con incommen
surabile prestezza. Un ordigno lungo tre diti, e largo altrettanto
basterebbe a sollevare enormi pesi. Anco di congegni merce pui
passeggiare in fondo alle acque si può concepire la possibilità.

Son tutte cose che si sono viste appo gli Antichi; e si ponno inventare cento altri meccanismi consimili utilissimi, come ad esem
pio ponti che senza piloni ed appoggi traversino i fiumi più larghi:

3.º Tra gli oggetti che a se rivendicano la nostr'ammira-.
zione si voglion registrare i giochi della luce. Possiamo combinar.
e disporre vetri trasparenti, e specchi in guisa che la unità sembri

moltiplicarsi, che un uom solo somigli esercito, che tante lune e
 tanti soli ci si faccian veduti quanti ne garba. Ovvio è costruire

• un sistema di vetri che avvicni all'occhio gli oggetti lontani, • e così ad incredibil distanza si leggeranno minuti caratteri. I raggi

solari abilmente condotti e raccolti a fasci son capaci d'infiammare a grandi distanze oggetti soggiacenti alla for attività.

• 4.º Altri risultati non meno curiosi ponno ottenersi con midore dispendio: tai sono fuochi artifiziali che si projettan lontano,

composti di petrolio, nafta e sal gemma; ne mancherebber modi di far lucignoli che avesser ad ardere senza consumarsi. L'arte

ha suoi fulmini pù formidabili de celesti; materie grosse non più

d'un pollice producon orrenda esplosione accompagnata da luce abbagliante; e merce simili materie città ed interi eserciti corron:

pericolo di eccidio. L'attrazione che la calamita esercita sul ferro, è per se sola faconda di maraviglie sconosciute al volgo, note a

coloro cui la Scienza iniziò a suoi misteri.

« 5.º L'ultimo grado di perfezione a cui possa aggiunger la industria umana, sorretta da tutte le forze della creazione, si è la

« sacoltà di prolungare la vita. La possibilità d'un ragguardevole

prolungamento è chiarita dalla sperienza: un mezzo infallibile ad

aggiungerlo consisterebbe nella osservanza perpetua e scrupolosa

« d'un regime che regolasse cibo e bevanda, sonno e veglia, azio-« ne e fiposo; tutte le funzioni del corpo, anco le passioni dell'a-

nimo, e perfino le condizioni della circondante atmosfera: questo

« règime è rigorosamente determinato dai precetti della igiene e

della filosofia... (1).

Qui diamo fine alla citazione; essa è tale da lasciare, io penso, ammirato il lettore: in niuna pagina scritta nel Medio Evo potrebb' egli trovare più addensati i non fallaci presentimenti ed annunzii delle maraviglie scientifiche de' nostri di, meglio che in questa: qui le macchine a vapore, le strade ferrate, le leve a ruota, le campane de'palombari, i ponti a fil di ferro, i telescopii, i microscopii, le lenti concave, il fuoco greco, la polvere da cannone, l'elettro-magnetismo; gli specchi ustorii, qui, insomma, è profeticamente indicato tuttociò che fa orgogliosa l'età presente... Il Medio Evo è stato sin ad oggi un abbisso inesplorato; le lordure del secolo XIII son gemme; mentre pur troppo, le asserite gemme del XVIII sono per molta parte lordure.

(i) Trascrivo alcune righe del testo latino, acciò il lettore veda che io non trave

stii, ned ampliai volgarizzando.

Instrumenta navigandi possunt fieri ut naves maximæ fluviales et marinæ ferantur unico homine regente majori velocitate quam si essent plenæ hominibus remingantibus... Currus etiam possunt fieri ut sine animali moveantur cum impetu inostimabili. Possunt etiam fieri instrumenta volandi... Possunt etiam fieri instrumenta ambulandi in mari et in fluviis ad fundum sine periculo corporali... Et infinita alia possunt fieri, ut pontes ultra flumina sine columna vel aliquo sustentaculo... In ompen distantum quam volumus possumus artificialiter componere ignem comburentem ex sale petræ et aliis. Præterea possunt fieri lumina perpetua, et balnea ardentia sine fine.... Soni velut tonitrus corruscationes possunt fieri in aere, immo majore horrore quam illa quæ fiunt per naturam: nam modica materia adaptata, scilicet, ad quantitatem unius pollicis sonum facit horribilem, et corruscationem ostendit vehementem; et hoc fit multis modis quibus civitas aut exercitus destruatur...

S. TOMASO D'AQUINO

Nel 1226, allorche Francesco restituiva a Dio in Assisi la sua anima amorosa e innocente, Tomaso nasceva in Aquino, di Landolfo, che n'era conte (al qual fu madre la propria sorella dell'imperatore Federico I) e di Teodora del sangue dei principi normanni regnanti nella Puglia: ebbe due fratelli maggiori di età, e due sorelle confidato di cinque anni a' Monaci di Montecassino, di dieci fu conosciuto atto a principiare gli studii universitarii a Napoli, ove Federico II avea teste fondata una scuola, rivale a quella di Bologna statagli avversa

Testimonio della scostumatezza degli studenti, e de' soprusi, de' qua, abusando di loro franchigie, si rendevano rei verso i cittadini, il pio Adolescente, per l' orrore che ne provò, sentissi vieppiù infervorato a ben fare, ad amare il concentramento, e ne' sei anni she rimase a Napoli non si attiepidi mai nei fermati propositi. Nel 1243, terminato il corso in guisa da suscitare l'ammirazione universale, diessi a riflettere intorno a ciò che gli starebbe meglio fare, el'idea di trovarsi rimescoiato in qualità di figlio del conte d'Aquino, fervente ghibellino, a vicende politiche, e a fazioni guerresche cui la sua religione dannava, determinollo a ritirarsi dal mondo abbracciando la vita monastica: Piacquegli l'Ordine austero e nascente de' Frati Predicatori. Correan appena ventidue anni che S. Domenico era morto: fra Giordano, illustre per pietà e lumi, e Raimondo di Pennaforte, celebre dottore, avevano seduto, dopo del Fondatore, capi del-

l'Ordine, ed era lor succeduto a que' di Giovanni sopramominato il Teutopico. Già la sama: di quel Sodalizio empiea l'Europa; l'Alemagna andava superba di frate Alberto, a cui dava appellativo di Magno: Ugo di Saint-Cher era L'oracolo di Liegi: Pietro, che su martire, movea guerra all'eresia in Lombardia, Giovanni da Vicenza, pacificava colle suo predicazioni l'alta-Italia: Giacinto evangelizzava e convertiva Pomerani e Russi; tal era îl fervore, la gloria dell' Istituto Domenicano, e Tómaso d'Aquino fu irresistibilmenté trascinato ad ascrivervisi; di nascoso da suoi parenti de quai prevedeva la opposizione, vesti, non avendo ancora compiuto il terzo lustro, l'abito dell' Ordine. Accorse la contessa Teodora a Napoli per istrappare-il figlio al noviziato, ma nol trovo; perciocch' erasi rifuggito a Roma, e nel chiostro di Santa Sabina attendeva a suoi mii esercizii ed ai suoi studii prediletti. Teodora venne difilata a Roma, ed invocò l'aiuto di Papa Innocenzo IV; ma intanto Tomaso sottraevasi alla persecuzione avviato a Parigi: lo riseppe la madre infuriata, e ne scrisse a' figli che capitanavano gl'Imperiali in Toscana, accio facessero buona guardia, ed arrestassero il profugo al varco. Colto in una stretta degli Apennini, Tomaso fu tratto al Castello di Boccasecoa, ed ivi chiuso: la Contessa gli fu tosto allato con pregbiere, sollecitazioni, comandi. Il Giovinetto era dotato d'indole soave, ma d'animo fermo; e la sua fermezza in resistere fruttogli dapprima una severa prigionia, poco stante mitigata dalla presenza delle sorelle inviategli a smuoyerlo dal proposito: ne nacquero tra loro discussioni le quai non tardarono a produrre sullo spirito delle fanciulte un mutamento in senso contrario a ciò ch'elle stesse riprometteansi ottenere da Tomaso: in cambio di persuadere il Fratello. si lasciaron elle persuadere da lui, e da mondane ch'erano si dieron. tutte al Signore. .

Durava da venti mesi la prigionia di Tomaso, e li aveva egli spesi profondamente studiando il libro delle sentenze di Pietro Lombardo, e alcuni trattati di Aristotèle; allorche sopravvennero i fratelli, e; stizziti di trovarlo inflessibile, si lasciarono trarre dallo sdegno a batterio, poi a scellerato spediente. Chiamarono dalla capitale una cortigiana nota per bellezza e talenti, e l'animarono a trionfare della virtà del prigioniero con larghe promesse: ignorasi ciò che, animata da cupidigia e da mal talento, ella facesse lorche su entromessa nella segreta: a chiusa di quell' abbominevol attentato gli urli della sciagurata chiamarono i congiurati, a videria ap-

poggiata al muro, tremante, e minacciata in viso da un acceso tizzone cui Tomaso brandiva per tenersela discosta.

L'infame fatto si rese noto; e i Superiori dell'Ordine Domenicano, se ne querelarono al Poutefice ed all'Imperatore: Tomaso fu lor restituito, e potè finalmente pronunziare i voti solenni.

La chiarezza del sangue, i rabbiosi contrasti da cui usciva vincitore e rari talenti rendevano il novello Domenicano osservabilissimo: fu deliberato dargli maestro, a compiere suoi studii teologici, il più acciamato professore di que giorhi Alberto Magno; e Giovanni Tenytonico, generale dell' Ordine, venutone d'Italia col suo prezioso alunno a Colonia, presentollo e raccomandollo all'illustre Dottore.

Ivi, spendendo il suo tempo nella preghiera, nella meditazione e nello studio, osservo così religiosamente il silenzio, che i compagni, i quai, per la fama che n'era corsa aspettavansi grandi cose da lui. chiamaronlo per ischerno ora il bue mujo, ora il gran bue di Sicilia: Tomaso ne ritraeva argomento di esercitarsi alla umilta; ed aggiunse ella a tale d'accettare i sussidii proffertigli da un suo condiscepolo, assai da meno di lui, il quale imprese, reputandolo di dura cervice, a spiegargli le lezioni del maestro: senonche un di, che Alberto erasi levato a sublimi ed ardue investigazioni, e l'officioso ripetitore mal riusciva, non che a spiegarle altrui, a renderne conto a se stesso. Tomaso modestamente diessi a deciferare la tesi, a dilucidarne le difficoltà, à chiarirne le dubbiezze, ma in guisa da lasciare al compagno tutta l'apparenza del merito di quelle spiegazioni o delle quali poneva egli le premesse, lasciando a quello la facile fatica di tirarne le conseguenze. Al compagno cadde quel di la benda dagli. occhi, comprese con chi avesse avuto sin allora a fare, e confuso e corretto volle aversi ripetitore e maestro lui ch'eraglisi porto sin allora umile ascoltatore. Alberto, ragguagliato del caso, assaggio l'alunno di cui gli si rivelava in guisa si strana la dottrina, e trovatolo con ripetuti sperimenti da più dell'aspettazione, comeche grandissima; nell'empito dell'allegrezza sclamo in piena scuola: Nos vecaminus istum bovem mutum, sed ipse talem dabit in doctrina mugitum qui in toto mundo sonabit.

Nel 1248, in età di ventidue anni, Tomaso fu reputato degno di tenere sotto Alberto il secondo posto nella università di Colonia, e tre anni risiedette a Parigi a professarvi teologia nella celebre scuola di S. Giacomo.

Ardeano tra l'università e la facoltà teologica ostinate controversie,

quella rappresentata dai Dottori secolari, questa dai Lettori di Teologia appartenenti agli Ordini Domenicano e Francescano; motivo
al disaccordo, era stato lo aver gli universitarii, per certi soptusi
lor fatti dal governo, sospesi i corsi, mentre i Frati non aveano per
questo interrotto il loro insegnamento. In mezzo, a quelle procelle
che tenevano agitata la città, Tomaso che ne viveva alieno, s'era
stretto di tenera amicizia a Bonaventura, anch' esso lettore di Teologia: avvicinati dalla natura di lor ufficii, non meno che dall'analogia
delle loro virtù, se ne stettero ambo in silenzio aspettando, che la
burrasca si calmasse. Il Re S. Luigi IX, poich'ebbe messi in opera
tutti i mezzi di conciliazione ch' erano in sua mano, comando che
venisse accettata la sentenza pontificale, la qual dava vinta la causa
agli Ordini Religiosi.

Tomaso avea tocco a que giorni l'anno trentesimo primo; e si fu allora che avvisò di ricogliere e coordinare in un tutto omogeneo ed armonico le verità teologiche e filosofiche che aveangli dianzi fornito suggetto a numerosi trattati speciali; ne nacque la Somma, libro immenso in cui rinvengonsi concatenate e risolte le questioni che si collegano ai tre grandi intendimenti della teologia — la conescenza di Dio — la ricerca dello scopo della vita, terrena nelle sue correlazioni colla eterna — e come possiam renderci degni de premii avvenire, e in che cosa questi consistono.

Fu stupenda nel grande Uomo la sincerità della vocazione che lo chiamo ad ascriversi all'umile ed operosa famiglia di S. Domenico, ne mai gli consenti di uscirne; quante volte Urbano IV volle farlo cardinale! Stanco delle sue ripulse: orsù, dissegli un di, m'indica tu chi debba invece decorare della porpora. Dirollo, rispose il Santo, ove siami promesso che niuna istanza, mi verrà fatta d'or innanzi tendente a togliermi all' oscurità che mi è cara — e avutane promessa, nomino Annibale della Molaria, illustre domenicano, degnissimo di quell' onore. Urbano, sempré più invaghito di si rara temperanza traeva seco Tomaso in ogni sua peregrinazione; e dappertutto la turba degli scolari si accalcava a vederlo, a interrogarlo, ad ascoltarlo con religiosa attenzione, sicche, spese ad altrui pro le ore diurne, sole restavangli le notturne a meditare, ad, orare ed a scrivere.

Il miracolo di Bolsena (l' ostia consacrata, traforata da un colpo | di stilo per mano d'uom che dubitava della Transustanziazione, avea | stillato sangue) fu cagione che il Rontefice nel 1264 instituisse la solennità del Corpus Domini, e Tomaso ne compose l'Ufficio, il qual tuttodi dura cantato nelle nostre chiese alla ricorrenza di quella festa.

Della unità d'intelligenza contro i seguaci di Averroe su trattato messo a luce dal Dottor Angelico (tal qualificazione diede a Tomaso la Chiesa) nella breve quiete d'una sua sermata a Roma; scritto che, presentando una viva e chiara sposizione di certe opinioni dissondentisi nel secolo XIII, s'affarebbe anco al nostro, nel quale (tra mezzo la miriade de filosofici delirii che ci risorgono intorno) quelle opinioni occupane non ispregevole seggio, e son queste—: Averroe imbevuto delle opinioni di Aristotele, cui modificava e interpretava a suo talento, negava la Provvidenza, la creazione, e non riconosceva che un'Intelligenza unica, che anima gli uomini, e sunge in essi officio di ragione; cioè l'anima universale di cui cantò Virgilio:

. . . totamque infusa per artus .
- Mens agitat molem, et magno se corpore miscet

In conseguenza di coteste principio gli Averroisti (corollario tirato oggidi dai Panteisti) affermavano, che, tutti gli uomini avendo, in sè una favilla del medesimo spirito, era impossibile che ei avesse tra loro distinzione di ricompense o gastighi dopo morte; sicchè riusciva superfluo e irragionevole darsi pensiero d'un avvenire oltre il sepolero. C'induciamo a credere che cosiffatti Averroisti fosser numerosi al tempo di Tomaso, a vedere come, nonostante lo scritto, col quale ei li smascherò e confuto, non che l'ecclesiastiche censure che li colpirono, essi fiorissero tuttavia a giorni di Petrarca (nel 1370) a Venezia; giovani (periv'egli nei Seniles, lib. V, ep. 3), briosi e gar-Bati, che, addetti alle matematiche e alla fisica, giurano per Aristotele, e ti saprebbon dire appuntino quanti peli ha nella criniera il leone, e quante piume lo sparviero alla coda. L'altro di vedendomi in mano un Santo Padre, un d'essi n'alzò le spalle e sclamò: — piacesse a Dio che'l tuo stomaco fosse robusto a modo da poter digerire Avernoe: vedresti quanto ei si lasci discosto questi ciancioni! Tomaso d'Aquino prevedendo (ciò che la sperienza dimostro vero) quanto pericolo si accogliosse in tali opinioni, siccome quelle che rilassavano la briglia alle passioni, le combatte, non tanté con citare passi scritturali, com era

costume dell'antica teologia, quanto con ricorrere a principii filosofici, e a'lumi naturali della ragione, giovandosi principalmente di argomenti forniti dallo stesso Aristotele, de'quali quegli pseudo-filosofi
aveano fatto si male applicazioni.

La elezione di Clemente IV a successore d'Urbano rinnovo le tribulazioni di Tomaso, essendosi il nuovo Papa fitto in eapo di volerlo collocare sul, seggio arcivescovile di Napoli: nè ristette da quel pensiero altrochè a vedere il dabben Religioso caderne infermo pel cruccio.

In quel torno di tempo, ed a quello stesso Clemente IV (1266) il francescano Rogero Bacone (che poco cedeva in immensità di dottrina a Tomaso) mando il suo Opus Majus.

Raccontasi del nostro Santo un caso, per la sua cristiana semplicità, ricordevole. Trovavasi a Bologna, è un laico forestiero incontratolo ne corridori del convento, nè conoscendolo, dissegli aversi uopo di usoire, ed essergli stato concesso dal Priore di richiedere il primo frate in cui si fosse imbattuto di accompagnarlo per le vio della città ove lo chiamava il disimpegno delle sue imcumbenze. Il Dottore non emise verbo in contrario, e diessi a guidarlo roppicando, per aversi una gamba malconcia; e così camminando s' imbatterono in cittadini che reser omaggio a Tomaso, onde il laico conobbe chi egli era, e tornatone tosto, sempre scortato da lui, al convento, appena entrato; gli si gettò in ginocchio dinanzi, pregandolo che gli perdonasse: il Santo, rialzatolo e sorridendo — non tu, a-fratello, sei in fallo, sibbene io, che, a cagione della gamba inferma, potei, a stento tenerti dietro, nè valsi a renderti servigio come avrei desiderato fare.

S. Luigi di Francia, un degli uomini più illuminati e sagati del suo tempo, non aveasi più desiderato ed accetto commensale di Tomaso; e solea consultarlo in ogni bisogna importante. Ed, intatti, a considerare la costui vita, ben lo si comprende conoscitore profondo del cuore umano, nozione a cui si aggiughe talora meglio nella ritiratezza, che fra trambusti sociali: eppero niuno viuse Tomaso in sinceramente disprezzare il secolo e le sue brighe. Questo stoicismo cristiano manifestò egli particolarmente in occasione delle rivoluzioni a cui soggiacque il suo paese nativo. I fratelli son essi rovinati, maltrattati, proscritti? si umilia e si assoggetta rassegnato a voleri di Dio: tornan essi in auge pe favore di Carlo d'Anjoù? ne rende

grazie alfa Provvidenta, ma ben più a cagione del trionfo della Chiésa, che pel pro derivatone a suoi. Che se la disposizione abituale del suo animo non bastasse a chiarrio stramero a qualsissi ambizione od affezione mondana, la perseveranza de suoi strdii scientifici, la immensità delle letture che gli occorse fare, il suo lungo professorato, e finalmente lo sterminato nuniero di scritti che mise fuori sovra i temi più gravi ed astratti nell'affaccendato trascorrere della breve sua vita, basterebbono a provare che la mente di Tomaso, fu sempre ed esclusivamente contemplativa. Un di che spiegava ai suoi uditori un brano del trattato della Trimità di Boezio, la candella ch' es teneva in mano si consumo, e gli brucio qualche tempo fra diti senza che vi ponesse mente: un testimonio del fatto la sciò scritto — ipsum-ignem sine aliquo motu digitorum sustimit, donec defecit.

A Napoli, ove il Re Carlo volle averlo lettore di teologia nella Università da lui magnificamente ristorata, sulla porta dell'antica aula è scolpita in marmo questa iscrizione — entra ed onora la cattetra da cui Tomaso di Aquino fece uditi altra volta i suoi oracoli ad infinito numero, di scolari.

Circondato dall'ammirazione universale Tomaso dimorava da due anni a Napoli, allorche (nel 1273) comincio a venir preso da svenimenti, durante i quali godea, mirifiche visioni, sicche in uscirne ebbe una volta a dire, che tutto quanto avea scritto sin allora era un niente comparato alle avute rivelazioni; e da quel nunto, dichiarando la propria inettezza ad aggiugner si alto, dismise dallo scrivere, e diessi unicamente ad apparecchiarsi alla morte. Ma un comando di papa Gregorio X venne a strapparlo a quelle solenni meditazioni, chiamandolo ad intervenire al consilio ecumenico di Lione. Si pos'egli in via nel cuore del verno: in un castello, ove si era condotto a visitare la Contessa di Cecano sua nipote, soggiacque ad uno svenimento estatico più lungo di ogni altro precedente, e, ia riaversene, ad ogni inchiesta che gli veniva fatta, rispondeva come fuor di se, audivi arcana! e soggiungeva tutto consolato, sicut do-. carinte sic cito finis erit vitæ. Volle morire in un chiostro, e si fe trasportare nella vicina abbazia di Fossanova. In arrivarvi, ecco, dissa, il sito del mio vere riposo. Si lagno dolcemente che la religiosa famiglia da cui si vedeva circondato, fosse tanto o quanto mondana, daoche piangeva; e più cercava egli di confortaria chiamandosi beato di trovarsi finalmente giunto in porto, e più que'monaci sentiansi conquisi da dolore. Furon sue ultime parole, ad un frate che aveal richiesto come si potesse spendere la vita in grazia di Dio—tieni per certo, figlio mio, che chiun que camminerà con fedeltà alla presenza del Signore, e si terrà sempre parato a rendergli conto di tutte tè sue azioni, non ne commetterà mai di tali che lo dibiano a separare da Lui. Da quel punto non aperse più bocca, e poco dopo la mezzanotte del 7 marzo 1274 spiro:

Avea quarant'amir, alta la persona, bello di volto, grosso e un po' calvo il capo, dilicata la complessione; andava soggetto a mali di stomaco, cui studio ed austerità aveano resi insanabili.

Di niun uomo può dirsi che la dottrina fosse più consentanea alla vita, la vita più in armonia colla morte.

LA SOMMA TEOLOGICA

Chi getta nno sguardo sugli scritti scaturiti dalla mente di S. Tomaso d'Aquino mal sa rendersi conto come, durante una vita si breve, un sol uomo sia riuscito a metter fnori opere si varie e profonde. Insegnatore perspicace, apologista irresistibile, controversista inarrivabile, predicatore eloquente, filosofo sublime, principe de' teologi, ecco altrettanti titoli che il Dottore Angelico può rivendicar ugualmente: ma la massima delle sue glorie consiste nella Somma Teologica; ch' è la più perfetta formula dell' insegnamento cattolico, una vera enciclopedia religiosa, un vasto corpo di dottrina comprendente il riassunto sostanziale, laminoso e metodico di tutto quanto il' Cristianesimo.

Già uomini santi e illuminati, decoro della Chiesa, vanto dell'età in cui fiorivano, aveano posto lo ingegno ad ardue e felici elocubrazioni; e ragunati ricchi materiali, non d'altro bisognosi che d'un architetto che fosse da tanto di coordinarli ad unità magnifica; S. Tomaso adi l'eredità trasmessagli dai secoli, e si appropriò i beni ch'essi aveano tesoreggiato: scrittori pagani, Santi Padri, Concilii, filosofia, scienze naturali, ogni ramo di sagra e profana dottrina l'ebbe conoscitore sapiente: già colla Somma contro i Gentii aveva egli esordito al magnifico assunto chi'è la suprema sua gloria; e si fu questa una sintesi d'oltre quattromila tesi comprendenti la soluzione d'oltre discimila problemi d'ontologia, di psicologia, di morale, di politica, il capolavoro della filosofia scolastica, il più bel monumento letterario del Medio Evo. Maraviglieremo che

l'eco di tutti i sécoli n'abbia ripetute le lodi? prestiameci attenti a taluna di quelle mille voci. Papa Giovanni XXII dichiaro che l'Aquinate avea da solo fornito più lume alla Chiesa di tutti gli altri recenti Dottori di lei, presi a fascio: il cardinal Bessarione asserì che S. Tomaso era il più dotto dei Santi, il più santo dei dotti. Clemente VI paragono la sua scienza alla luce del sole rischiaratore del mondo; Urbano V comando che le sue dottrine con ogni sollecitudine venisser diffuse siccome le più pure e più eminentemente cattoliche: Benedetto XIV confessò che se vi aveva alcunche di buono ne'suoi scritti, n'andava egli debitore a quel soyrano Maestro: Pico della Mirandola si era deliziato de'suoi libri: il cardinal Pallavicino si dolse amaramente d'averli troppo tardi apprezzati; Erasmo lo proclamo principe degli eruditi, Suarez principe dei dottori, Baronio principe dei teologi. I Padri di Trento qual libro sublimarono all'onore di posare allato de' Vangeli sull'altare sorgente a mezzo dell'aula dell'ecumenico concilio? la Somma di S. Tomaso: le università di Francia; di Spagna, d'Italia tennersi gloriose d'aversela a testo; lei citarono in ogni tempo come fiaccola di verità i teologi su la cattedra, i controversisti nell'arena, i predicatori in lor sermoni, i confessori seduti nel santo tribunale, i missionarii in faccia agl'increduli, i Pontèfici al cospetto del mondo.

, Qui presentiamo a lettori, lo scheletro di ciò ch'è la Somma Teologica; avvisando ch'esso, per quanto sia gretto, basterà a farli stupiti della immensità di quel capolavoro.

Sendo oggetto della teologia trasmettere la conoscenza di Dio, non solamente in ciò che è per sè stesso, ma altresì come principio e fine d'ogni cosa, specialmente dell'uomo, S. Tomaso ha divisa la sua Somma Teologica in tre parti, nelle quali è trattato:

di Dio;

del movimento razionale, della creatura verso Dio;

di Cristo, ch' essendosi fatto uomo, è diventato per gli uomini la via che li guida al conoscimento-ed all' ottenimento di Dio.

PRIMA PARTE. Di Dio.

S. Tomaso stabilisce che le diverse qualità costituenti la essenza divina sono la semplicità, la unità; la perfezione, la bontà, l'infinità, la ubiquità, la eternità: dalla unione di queste doti ri-

sulta la essenza divina, la qual comprende tutto ciò ch'è intelligibile, e vuole tutto ciò che può volere; con che S. Tomaso conducesi a ragionare della scienza, e della volontà di Dio.

Quanto alla scienza, il noto non potendosi trovare noscente, ragioni e cause son tutte in Dio; piglian nome d'idee passando nell'intelletto umano: per noi comprendere è vivere.

Quanto alla volontà, S. Tomaso prende le mosse dal sentire umano per elevarsi al divino, e gli riesce dare una idea di ciò che debbon essere l'amore, la misericordia, la giustizia in Dio; lo che forniscegli occasione di trattare le quistioni importanti della predestinazione; della riprovazione, non che della potenza e beatitudine divina

Fa quindi trapasso alla Trinità, e ragiona della origine e processione delle Persone Divine.

Occupasi quindi della produzione, della distinzione e della conservazione delle cose create.

Comincia a dire della creatura meramente spirituale, l'Angelo; ne determina sostanza; intelligenza, volontà; e, ricordata la caduta degli spiriti ribelli, estendesi sulle pene lor riserbate.

Procede a dire della creatura meramente materiale, e delle varie epoche della creazione.

Conchiude ragionando della creatura mista, ohe è l'uomo; e ne studia la natura. Considera l'anima sotto il triplice rapporto

della sua essenza, della sua potenza, e de' suoi atti.

In sè ella è un principio intellettuale non soggetto a corruzione o dissolvimento; e questa le è essenza: quanto alla potenza ve ne hanno di dua maniere,

le intellettuali, che si applicano a tutto ciò che può venir compreso dall' intelletto, e

le appetituve che si combinano co nostri istinti e passioni, si manifestano dal grado più basso al più elevato merce la volonta la sciata in balia del libero arbitrio: e finalmente quanto agli atti, imprende a sciogliere i tre seguenti quesiti: come l'anima congiunta al corpo arrivi, a comprendere

quando trovasi in rapporto colle cose materiali di cui vuol acquistare cognizione;

quando cerca di conoscere cio che ha in se stessa, come ad esempio le astrazioni:

quando aspira a comprendere ciò che sta sovra di lei, come sarebbe Dio.

Esaminati e risolti questi tre quesiti, eccone presentato un quarto come complemento — in qual medo l'anima conosca e comprenda dopo essersi separata dal corpo.

Tratta quindi del mondo, della causa e del principio della produzione o creazione dell'uomo, per determinare a qual fine Dio l'ha fatto; e lo considera

nell'anima, e

Fa risaltare lo scopo, o fine ricordando che l'uomo fu fatto ad imagine e similitudine di Dio. Disamina quai dovettero essere lo stato e le condizioni di Adamo, quanto all'anima, dotato d'intelligenza e volonta, conoscitore quindi della giustina, della misericordia, e chiamato ad usarne colle creature inferiori; quanto al corpò, guidato dagli istinti della conservazione e della riproduzione A cotesto essere costituito nella sua primordiale purezza, assegna, siccome stato normale, il paradiso terrestre per dimora nel tempo, ed il celeste nella eternità,

Arriva per ultimo a traftare de' modi di conservazione e del governo delle creature; e, provato che Dio può subordinare una creatura all'altra, trovasi nuovamente condetto a dire degli Angioli, di lor rapporti e differenze, de' buoni e de' malvagi; pei, considerando le creature in ciò che handosi di corporeo, ricerca-come si muovano e comunichino tra loro, e agiscano le une sulle altre, e spiega l'azione degli spiriti buoni e dei tentatori. Ed ecco l'uomo collocato tra bene e male, però armato della volontà, e libero di scegliere.

SECONDA PARTE. — Del modimento razionale della creatura perso Dio

Vuolsi qui insegnare quale sia il vero scopo della vita, e in che consiste la bestitudine; poi quali siano le qualità e i meriti che ce l'acquistano; poi come dobbiamo diportarci onde procurarei quelle qualità e quei meriti.

S. Tomaso considera gli atti umani

in generale,

in sé stessi, relativamente ai loro principii.

Tra gli atti umani ve ne hanno di speciali all'uomo, di comusti co

bruti. La beatitudine essendo un bene destinato all'uomo, gli attia lui speciali adducono più naturalmente a quel fine de' comuni co' bruti.

Cotesti atti speciali sono

volontarii ed involontarii.

Ci hanno atti ch'emanano immediatamente dalla volontà, ed atti che non diventano voluti che per occasioni mediate: nel primo caso l'atto della volontà è determinato dalla volontà stessa, dalla brama immediata di godere; nel secondo caso l'atto della volontà è determinato dalla scelta, dal consiglio, dal consenso.

A rischiarare questo punto sottopone gli atti speciali ad una nuova divisione.

gli uni originati dal bene; gli altri dal male.

Quanto agli atti comuni co' bruti, a cui da nome di passioni, determinati che ne ha oggetti e differenze, S. Tomaso tratta

de generati da desiderio o concupiscenza, dei generati da collera.

Rispetto a' primi, investiga le cause e gli effetti dell'amore e dell'odio, e mestra come questi affetti diventino dannevoli o santi, secondo gli oggetti che li suscitano, e su cui si esercitano. Rispetto a' secondi, cioè agli affetti generati da collera, sviluppa tutto ciò che costituisce e produce speranza o disperazione o timore o audacia.

Dagli atti umani caratterizzati nei loro effetti, rimonta a lor principii che sono

interiori ed esteriori.

Gli interiori sono

la potenza dell'anima, e le abitudini.

Omettendo di sermarsi a dire della potenza dell'anima, di cui già discorse nella prima parte, ne viene a passare in rivista le abitudini, così in generale come in particolare; si diffonde sulle virtù e sui vizii, principii d'ogni atto, considerandoli rispetto alla loro sostanza, al lor oggetto, alle cause che li generano, a quelle che li distruggono; e li distingue in buone e male abitudini.

Le abitudini buans sono le virtù a cui si connettono i doni, le beatitudini, i frutti, vocaboli indicanti peculiari grazie largite da Dio. Le male abitudini sono i vizii generanti peccato. Distingue le buone abitudini in virtà intellettugli, morali, e teologiche.

Le virtù intellettuali sono:

saggezza, seienza, intelligenza.

Le vistù morali e teologiche sono

fede, speranza, carità.

Succede l'esame delle male abitudini fonti de' peccati. Quanto alle cause interiori de' peccati, addita:

ignoranza per difetto di ragione,

fiaochezza, e

passione prodotta da appetiti sensitivi o da mal volere. Quanto alle cause esteriori di peccato, ammette come causa rimota il libero arbitrio lasciato all' uomo, come cause prossime, le tentazioni del demonio, e i mali influssi della colpa originale. La qual importante sposizione, chiudesi colla classificazione de' peccati generatori necessarii gli uni degli altri, e coll'esame comparativo dei leggieri e dei gravi.

Tomaso conducesi a trattare de principii esteriori degli atti umani:

il demonio che tira a perdizione,

Dio che ci trae al bene istruendoci colla Legge, ajutandoci colla Grazia.

Della legge cerca la essenza, ne determina le differenze, ne assegna gli effetti, la distingue in

eterna, naturale, umana, antica e nuova.

La ragione di tutto, esistente in Dio, costituisce la legge eterna. Il risultamento delle abitudini proprie all'uomo è base alla legge naturale.

La legge umana è corollario della naturale.

La legge antica o di timore è contenuta nel vecchio Testamento. La legge nuova o di amore sta compresa nel Vangelo.

A questo trattato della Legge, ch'è parte ammirabile della Somma Teològica, succède quello, pur esso stupendo, della Grazia; n'è dimostrata la necessità, chiarita la essenza; serie di magnifici quesiti, a cui dà fine l'esame del merito e del demerito dell'uomo al cospetto di Dio.

Qui termina la prima divisione della seconda parte della Somma Teologica, in cui gli atti umani vengono considerati in generale.

Nella seconda divisione è proposto lo studio degli atti umani considerati in particolare: dallo sviluppo della Filosofia Morale si fa passaggio a ragionare della Filosofia Religiosa: e S. Tomaso esordisce con trattare delle virtù Teologali;

la fede, e i vizii che l'avversano, infedeltà, efesia, apo-

la speranza, e i suoi contrarii, timore e disperazione; la carità, e i suoi opposti, odio, invidia, discordia, scisma, guerra, rissa, sedizione.

Seguono le quattro virtà cardinali;

la prudenza analizzata in ogni sua parte, e nelle qualità contrarie. imprudenza e negligenza;

la giustizia divisa in due categorie, la distributiva legalmente amministrata dal rappresentante la podestà sociale; e la committativa, a cui i cittadini ricorrono nelle varie lor transazioni, e ch'esercitano di per sè stessi:

la forza, di cui la conoscere le qualità costitutive, magnanimità, magnificenza, perseveranza;

la temperanza, che gli fornisce opportunità di definire le virtir che ne provvengono, pudore, sobrietà, carità, corginità, a cui, secondo il solito, contrappone analizzati i vizi contrarii.

Finalmente questa seconda parte (già ricca per guisa ed estesa che si può dire senza esagerazione che racchiude tanti trattati completi, quanti son gli argomenti or ora accennati per sommi capi) chiudesi con un ammirabile trattato intorno la Grazia.

TERZA PARTE. - Di Cresto.

Nella prima parte l'essenza e gli attributi di Dio furono determinati; l'uomo fornito d'anima e corpo venne chiarito possessore della nosione del bene e del male; invitato dalla sua intelligenza ad èlevare gli occhi al cielo; tirato dalle passioni a tuffarsi nel fango; povero d'ogni cosa al mondo, eccetto della volontà di scegliere tra il bene e il male.

Nella seconda parte tutte le combinazioni possibili degli atti che l'uomo può fare, sia con buona sia con mala intenzione, vennero attentamente studiate, onde favoreggiare il movimento razionale della creatura verso del Creatore, ed insegnarle come abbia a diportarsi per meritare la vision di Dio dopo la morte.

Qui Tomaso, proponendosi di guidare l'uomo nell'unica via che mena a perfezione, cioè nella vita contemplativa, ragiona del Redéntore, la cui esistenza, ad un tempo divina ed umana, è modello cui denno proporsi coloro che voglione vivere santamente onde accostarsi a Dio. Dopo aver considerato Cristo come Salvatore, ed esposto il mistero della Incarnazione, il santo Dottore enumera e fa risaltare la importanza degli atti ai quali il Figlio dell'Eterno partecipò durante il suo soggiorno in terra, elevando così non poche azioni umane alla dignità d'istituzioni divine; e ragiona per disteso dei Sacramenti, mercè cui i casi maggiori d'ogni vita cristiana conseguirono santificazione, e da meri bisogni, o leggi di natura, tramutaronsi, nobilitati, in altrettante preparazioni e facilitazioni alla vita eterna.

Per degramente chiudere questo immenso cerchio, e tornarne a Dio, da cui cominciando si diparti, S. Tomaso parla per ultimo della Risurrezione e degli eterni premii de' Buoni.

Nonostante la brevità estrema di questo sunto della Somma Teologica, è da sperare che, mercè il rigoroso concatenamento degli argomenti, il lettore abbia potuto formarsi un'idea netta del piano generale e dello scopo di cosifiatto gigantesco lavoro.

Dandolo.

La scienza consiste in conoscere i rapporti che costituiscono e collegano gli esseri dal maggiore al minore; da Dio all'atomo. Ogni gradino della scala immensa segue il precedente, precede il seguente; ogni correlazione scoperta o dall'alto in basso, o viceversa. è una rivelazione di ciò che è, ovverosia l'effetto indica la causa, perche n'è la imagine, la causa spiega l'effetto, perche n'è il principio: epperò questa reciprocità non è perfetta, conciossiachè la vera luce scende dall'alto, e il basso non ne dà che un riflesso. Noi vediam ora per riflesso e in enimma, dice san Paolo; un di contemplerem faccia a faccia. La scienza umana è dunque necessariamente imperfetta, perchè non riesce all'uomo vedere faccia a faccia ne il suo punto di partenza, ne il punto di ritorno, ambo compresi in Dio. Ma Dio, per quanto velato rimanga, ci è possibile conoscerlo anche prescindendo dal riflesso che ne tramandano gli esseri inferiori. Pria di mostrarsi, Dio si è affermato; pria di apparire, Dio disse il proprio nome: l'accettazione volontaria di questa sovrana parola si appella Fede. La fede fa il Cristiano. Il Cristiano diventato possessore di codesto nuovo elemento di conoscenza, di cotesta visuale, dall'alto può ridiscendere fino all'estremità dell'universo, interpretare, mercè i rapporti costituenti l'essenza divina, quelli che costituiscono le correlazioni dell' uomo e della natura; poi giovandosi d'un processo inverso verificare colle leggi degli esseri finiti quelle dell'Infinito. Questa comparazione dei due mondi, il secondo rischiarato dal primo, il primo giudicato e conosciuto per le analogie del secondo, questo flusso e riflusso di luce, la Scienza nella Fede, la Fede nella Scienza, tuttocio ove si accoglie? nel Cristiano diventato teologo.

Ne consegue che il Teologo, degno dell'appellativo, è uomo ideale, secondoche dovrebbe conoscere da una parte Vangeli, Tradizione scritta e orale, Concilii, Santi Padri, Decretali; e dall'altra parte gli starebbe male ignorare ciò che san Paolo denomina gli elementi del mondo, che è come dire tutto. Apriamo a caso il libro d'un qualche grande scrittore ecclesiastico, la Preparazion Evangelica d'Eusebio, per esempio, oppur l'Exameron di san Basilio, oppur le Stromati di Clemente Alessandrino, oppur la Città di Dio di sant'Agostino: li vedrem tutti passare di subito e ad ogni tratto dalla terra al cielo, dallo scovrimento alla rivelazione, disseminando, per così dire, Dio nell'universo, onde estrarre da questo e da quello

la Scienza: tuttalvolta a niun d'essi riusci d'innalzare completo l'edifizio teologico: da dodici secoli i loro scritti somigliarono le ruine di un tempio che non fu terminato, ruine sublimi, aspettanti la mano dell'architetto; l'architetto doveva sorgere dalle ceneri di san Domenico: l'uomo destinato dalla Provvidenza a questa missione magnifica fu san Tomaso di Aquino.

XXIV

DEL MONACHISMO NEL SECOLO XIII E DEL LIBRO DELLA IMITAZIONE DI GESU' CRISTO.

Domenicani e Francescani, nonostante la disparità de' lor mezzi di azione, s'incontravano in una tendenza comune, l'amore e il culto di Maria. Era diffatti impossibile che gl'influssi di questo culto, la cui efficacia er'andata sempre aumentando, dopoche il concilio d' Efeso avea proclamata divina la maternità della Vergine, fesser giaciuti latenti in mezzo alla grande ristorazion religiosa de' secoli XII e XIII: S. Bernardo aveva impresso alla divozione per Maria lo stesso ardore di cui, mercè sua, tutto quanto il sentire cristiano si era scaldato; e fu missione de' due Ordini Mendicanti elevare quel culto all'apogeo del fervore; S. Domenico, colla instaurazione del Rosario, e i Francescani colla predicazione della immacolata concezione, innalzarongli, direi come due maestose colonne, dalla cui cima la dolce maestà della Regina degli Angioli fu vista presiedere alla pietà ed alla scienza cattolica: S. Bonaventura diventò poeta per celebraria, e parafrasò l'intero Salterio in onore di lei: ogni creazione di quella età, spezialmente le artistiche, quai ci furono tramandate nelle Cattedrali e ne' canti dei poeti, chiariscono uno sviluppamento immenso della tenerezza e della venerazione cristiana verso la Beata Vergine.

Vedi Montalembert, Introduction à la vie de Sainte Elisabeth de Thuringe.

Anco fuor delle due maggiori Fraterie, quel culto generava istituzioni stupende. L'Ordine del Santo Carmelo venutó di Palestina, ultimo germoglio di quel suolo fecondo di prodigii, forniva, colla introduzione dello scapotare; una specie di 'gonfalone a' seguaci di Maria: sette mercanti fiorentini fondavano (nel 1229) l'Ordine de' Serviti o servi di Maria, che diè poco dopo alla Chiesa S. Filippo Benizzi, autore della toccante divozione dei sette dolori; e finalmente quel dolce Nome su imposto ad una istituzione degna del cuore di quella perfetta Madre, all'Ordine cioè di Nostra Donna della Mercede. destinato a riscattare i Cristiani caduti in ischiavitù degl'Infedeli: Ell'era apparsa al re Giacomo d'Aragona, a S. Raimondo di Pennasort, a San Pier Nolasco, ingiungendo loro di vegliare, per amor suo, sui fratelli prigionieri; quei tre obbedirono; e Pietro divento capo della nova frateria. Lo stesso scopo di compassione verso i prigionieri avea dato nascimento, poco prima, sotto gli auspicii d'Innocenzo III, ai Trinitarii, merce le cure associate di san Giovanni di Mata, e di S. Felice di Valois. Nè gli Ordini sin qui memorati bastarono a soddisfare il bisogno dominante di associarsi per meglio servir Dio, e più operosamente giovare a fratelli; altri sodalizii nacquero e fiorirono in varie parti, e come a gara, gli Umiliati nel 1201, i romiti di S. Paolo in Ungheria nel 1215, la Val degli Scolari a Parigi nel 1218 fondata da pii professori della Università, gli Agostiniani nel 1256, i Celestini nel 1263. Allato a' grandi Ordini militari d'Oriente e di Spagna; che brillavano a quei di del loro massimo lustro, ogni cristiano senza escir dalla famiglia, o abbandonare la patria, trovava modo, volendo, di compartecipare con ascrizioni cavalleresche o monastiche al tesoro delle preci, ed a' meriti che son peculiari dello ascetismo: i Frati Gaudenti, o Cavalieri della Vergine, senza rinunziare al secolo, intendevano a ristorare in onore di Maria la pace e la concordia in Italia: vedemmo testè come i Terviarii di S. Francesco innestassero il Monachismo nella famiglia e nella società.

Illustri Santi fiorirono, tanto appartenenti alle antiche ed alle recenti fondazioni cenobitiche, quanto ascritti al clero secolare, ed anco laici: Sant' Edoardo serbo viva sulla sedia primaziale d'Inghilterra la tradizione delle virtù d'Anselmo e di Tomaso: Santa Edvige scese dal trono di Polonia per farsi cistercense; S. Guglielmo di Bourges fu predicatore fruttosissimo; S. Silvestro d'Osimo e S. Tibaldo di Montemerenci illustrarono la Famiglia Benedettina, e la

Premostratense: S. Nicolo da Tolentino, bramoso di congiungersi a Dio, mal riusciva a vincere la sua impazienza di morire.

Le donne affrancate dal Cristianesimo, ed elevantisi a mano a mano nella reverenza e nell'amore delle genti in proporzione dei progressi che andava di continuo facendo il culto della Vergine Madre, favoreggiarono gagliardamente gli sviluppi del sentimento religioso. S. Domenico introdusse importanti riforme nella Regola dei chiostri femminili; santa Margherita d'Ungheria, sant'Agnese di Montepulciano, santa Caterina da Siena chiarirono in appresso da quai frutti preziosi potesse essere ferace quel ramo del gran tronco domenicano. Se Francesco, più fortunato in questo, trovò sin da principio una cooperatrice degna di se: mentr'egli oscuramente nato iniziava la sua gigantesca opera in compagnia d'umili borghesi di Assisi, Chiara del più illustre sangue della stessa città si sentì presa da consimile zelo: procedeva ella (il 12 marzo 1212), accompagnando la processione propria di quel di, ch' era la Domenica precedente Pasqua, allorchè la palma che teneva in mano rinverdi e fiorì d'un tratto, prodigio che terminò di conquiderla, onde corse a Francesco, e lo richiese di direzioni per vivere nell'evangelica povertà: non solo tornaron inefficaci le sollecitazioni de' parenti a rimuoverla dagl' impensati propositi; ma la sorella di lei, e molte altre donzelle accorsero, vaghe di dividere con Chiara l'indigenza volontaria e l'elettive austerità, talchè nel corso di pochi anni su visto un esercito di pie femmine con principesse e imperadrici alla testa, accamparsi in Europa sotto la regola di S. Francesco, denominate, a cagion della fondatrice, Clarisse. Era, piaciuto alla Provvidenza che l'ordine del Mendico di Assisi traesse a se figlie. sorelle, vedove di monarchi. Agnese di Boemia ricusò la mano dell'imperador Federico II. e scrisse a Santa Chiara aver deliberato vivere con essa in povertà; Chiara le riscontrò mandandole il ruvido saio, la corda, il crocefisso e i sandali dell'Ordine: Isabella suora di S. Luigi di Francia, Margherita sua vedovà, le due figlie di S. Ferdinando re di Castiglia, Elena sorella del re di Portogallo seguitaron l'esempio di Agnese: allato delle quai Sante Francescane di regio sangue voglionsi collocare quelle altre Sante che l' Ordine a sè tirava dall'ultime classi della società, Margherita di Cortona ammirabil penitente, Rosalia di Viterbo poetica eroina.

Il secolo XIII è osservabile per la salutar ingerenza che v'ebber le donne, e per l'azione che v'esercitarono sugli avvenimenti e sui costumi: Bianca in Francia, Isabella in Inghilterra, Elisabetta in Alemagna-convalidano quest'annotazione: la qual sempre crescente nobilitazione del sesso debole era effetto, ripeto, della reverenza tributata alla Madre del Redentore: come avrebber, infatti, potuto re e popoli invocare ogni giorno Maria mediatrice ed auspice, senza riportare una qualche parte della rispettosa tenerezza di cui la facean oggetto sovra il sesso del qual era il tipo rigenerato, e la rappresentante presso Dio? dacche una Donna veniva creduta si potente in cielo, era naturale che le donne cessassero di venire conculcate in terra. (1)

(4) La vita breve (dal 1207 al 1231) di Santa Elisabetta di Turingia (di cui ci fece innamorati Montalembert colla sylendida biografia che ne scrisse), presenta uno stupendo fascio di casi strani e toccanti: nacque figlia del Re d'Ungheria, e dal giorno in cui, entro una cuma d'argento, fu presentata al suo fidanzato, sino a quello in cui spirò sul pagliericcio della inopia, le corsero due epoche distinte; la prima tutta gioconda, e poetica non meno a trastullare la immaginazione che ad infervorar la pietà di chi prende a studiaria: dal fondo del regno paterno, ultima frontiera a que'giorni della Cristianità, Elisabetta è menata alla corte di Turingia, la più brillante d'Alemagna ; e, durante la sua infanzia, vive colà disconosciuta e oltraggiata : la vorrebbono perfino rimandare al padre: senonche trovò un fermo appoggio nel suo futuro sposo, che l'è compagno è rivale di pietà religiosa; la lor unione finalmente si compie, e possiamo affermare che negli annali delle Sante, niuna ci vien trovata che avanzi la Sposa del duca Luigi nelle virtù che costituiscono la perfetta moglie cristiana. In mezzo alle dolcezze di quel vivere benedetto, tra le gioje della maternità, e lò spiendore d'una corte cavalleresca, l'anima della Giovinettà, che n'è precipuo ornamento, si lanciò alla eterna scaturigine dell'amore colla mortificazione el'umittà: i germi di questa vita superiore deposti in lei si svilupparono in una illimitata carità, in una infaticabile sollecitudine per tutte le miserie de'poveri. Irresistibili chiamata trasse dopo un settennio felice il pío Duca a crocesignarsi: Elisabetta lo accompagno sino alla frontiera, nè sapea come strapparsi a quell'abbracciamento che dovea esser l'ultimo: in udire indi perito quel caro e degno oggetto del suo amore ben fu vista quanta tenerezza e gagliardia accogliesse in cuore; preziosa gagliardia degna di venir consacrata alla conquista del Cielo, tenerezza insaziabile della qual Dio solo poteva essere rimedio e premio. E qui comincia la seconda era della vita d'Elisabetta. Brutalmente discacciata dalla reggia, erro co'figlioletti in balla della dame. del freddo; furon diniegati asilo e pane a quella che di asilo e di pane era stata prodiga ad ogn'infelice. Allorche le volsero giorni men tristi, non si riconciliò colla vita: vedova a venti-anni, riflutò la mano de maggiori monarchi; franti una volta i vincoli dell'amore terreno, nou aspiro che al divino, e contrasse con Cristo una indissolubil unione; lo cerco, lo servi nella persona degli sventurati, e dopo aver loro distribuito ogni reliquia della sua passata dovizia, allorche niente più le rimase, diè loro, sè stessa, e fessi indigente per meglio comprendere e sollevare la indigenza: il Re suo padre la chiamò in patria; ma all'inviato venuto a cercarla nell'abituro, e trovatala che filava, dichiarò d'essere determinata a preferire la sua amata povertà ad ogni grandezza mendana. A premio delle sue volontarie austerità, e del giogo di obbedienza sotto cui si era curva, lo Sposo divino le accordò una letizia sovranaturale: matora per la eternità nel fiore, degli anni e della bellezza, morì cantando a Dio un.

Fiorentissima fu a que' giorni la pietà religiosa: il sentire cristiano che rendeva eroiche le anime grandi, facea credenti le volgari: niuno allora dubitava della verità delle sovranaturali manifestazioni con cui Dio si compiace onorare, e consolare i suoi prediletti, e renderne celebre la tomba, e preziosa la memoria: i viventi legavansi d'una confortevole intimità con que' defunti cui la Chiesa avea decorati dell' aureola, campioni a' quai gli ancora combattenti si rivolgevano onde apprendere l'arte di trionfare: ciascuno sceglievasi in quel popolo glorificato un padre, un amico, a riparo delle cui ale camminare più sicuro verso l'eterno lume: dal re, dal papa scendendo al più umile vassallo, ogni mente d'uomo collocava un qualche suo speciale pensiero in cielo; sante amistà, che tra le pugne, le amarezze, e le tentazioni, esercitarono influssi indicibilmente consolatori ed afforzanti. S. Luigi moriente sulla sabbia affricana invocava la Pastorella (santa Genovietta) protettrice della capitale del regno: i prodi Spagnoli sopraffatti dar Mori vedevano S. Giacomo aggirarsi per le lor file a scambiare la sconsitta in vittoria: i Baroni eleggevansi S. Michele, S. Giorgio a patroni; che se lor accadeva di morire prigionieri, martiri della fede, ricordavano sant'Agnese che adolescente aveva offerto il collo alla scure del carnefice: al contadino arrideva in chiesa l'immagine di sant' Isidoro in atto di guidare l'aratro, o di santa Notburga che miete il formento: nè finiremo si presto a mentovare i vincoli che legavano i Fedèli a' lor Santi, ad internarci nella vasta sfera ove gli affetti, e i doveri della vita mortale si trovavano inframmisti a superni patrocinii: quegli uomini antichi si esercitavano ad amare in questo mondo ciò che speravano d'avere ad amare in eterno nell'altro; confidavano d'aver a trovare oltre il sepolcro i protettori della lor culla, del loro talamo, del loro letto di morte; vasto amore associava, unificava le due esistenze del Cristiano, che cominciate in seno alle procelle del tempo, producevansi ed integravansi in grembo a' gaudii dell' eternità.

inno di ringraziamento e di amore. Così, ne' cinque lustri che visse, la vediamo ad cata ad ora ospite perseguitata, fidanzata affettuosa, moglie impareggiabile, madre tenera, sovrana potente più per la immensità de' benefizit che per la elevazione dei seggio; poi vedova crudelmente maltrattata, pentente senza peccati, suora di carità, sposa fervente di Cristo; e in' ogni sua vicenda sempre fida ad una gerietta sempticità, la qual trasformo la intera sua vita in quella celestiale infanzia a cui Gesù ha promesso it suo regno.

E tutte queste credenze e affezioni nobilissime, le quali dal cuore leale degli nomini del Medio. Evo si elevavano al Cielo, ivi s' incontravano e fissavano in un centro comune, in Maria. In one' secoli esuberanti di carità e di fede non bastava essere stati ricompri dal sangue divino di Gesu; piaceva dirsi purificati, nodriti dal latte verginal di Maria: ne l'entusiasmo di questa filial tenerezza appagava peranco quelle anime pie: aspiravano alle dolcezze del sentimento più tenero, intimo, confortevole e puro; cui possa mente d'uom. concepire. Maria, ch' era stata sperta delle miserie della vita, soggiaciota a calunnia, ad esilio, a fame, a freddo, Maria ben doveva saper essere ai miseri, ai soffrenti madre e sorella; eppertanto i Fedeli la scongiuravano di ricordare questa fraternità gloriosa per la loro razza scaduta ed esule; e un gran Santo, rivale di S. Bernardo in amare e celebrare la Vergine, la invocava così: noi ti supplichiamo come Abramo supplicò Sara nella terra d'Egitto, dicendooh di che ci sei sorella! onde la tua mercè il Signore ci ami, e le ... nostre anime vivano in Lui. Dillo dunque, dilettissima. Sara, che ci sei sorella; e, grazie a quest'appellazione, gli Egiziani, ch'è dirê i demonti, s'impauriranno di noi, e gli Angioli afforzeranno le nostre file nell'ora della pugna, e il Padre, e il Figlio, e lo Spirito Santo ci useranno misericordia ... — (San Bonaventura). Così amavano Maria quegli antichi Cristiani, e il loro amore, purificatosi in Cielo, ridiscendea sulla terra a fecondarla, e popolarla di nozioni della vera sapienza e di frutti di santità; uomini ch' erano detti e potevano a buon diritto venire appellati savii, interrogavano la natura con quel raccoglimento che si affà a studiosi delle opere di Dio; nè della loro scienza avrebbono saputo formare un corpó senz'animazione dall'alto: cercavanvi misteriose correlazioni coi doveri, e coi dommi: scernevano nei costumi degli animati, nei fenomeni delle piante, nel canto degli uccelli, nefte virtà dei minerali, altrettanti simboli delle verità consacrate dalla Fede: pedantesche nomenclature non avevano ancora serrato l'accesso del santuario scientifico al popolo ed ai poeti; le reminiscenze del paganesimo rifiorente non avevano ancora invaso e profanato il mondo riconquistato da Cristo alla Verità: allorchè il povero alzava di notte lo squardo insu. in cambio del latte sparso da Giunone, vedeavi l'additamento del cammino percorso dai Beati in ascendere al Paradiso: il volgo accordavasi coi dottori in attribuire ai fiori il nome di Santi; di Maria, spezialmente, la rosa senza spine, il giglio senza macchia, perfino

ogni parte del vestimento veniva simboleggiato da un fiore. Facil è pertanto rendersi ragione dell'ardente fraternità che univa S. Francesco a tutta la natura, e gli strappava gridi toccanti, mirabili; ogni Cristiano compartecipava a quel sentire, conciossiache l'universo, oggidi tanto isterilito di santa poesia, s'impregnava a que' giorni d'una bellezza immortale, e costituiva un vasto regno d'amore e di scienza. A similitudine de' raggi che saettando dalle piaghe di Gesù stigmatizzarono le membra del fervente Romito d'Alvernia, la irradiazione scaturiente dalla fede e dalla carità della gran famiglia cristiana, imprimeva sovra ogni essere créato, anco il più fragile e tenue, un suggello d'amore, una ricordanza del Cielo: la terra somigliava a' messali e antifonarii delle vecchie eattedrali, entro de' quali il testo delle leggi di Dio e delle sue parole giace incorniciato a rabesco d'uccelli, di farfalle, di fiori: occhi innocenti discovrivano in cosiffatte pergamene bellezze il cui significato è oggimai perduto; ed occhi pii ben potevano leggervi con piena convinzione - pleni sunt Cæli et Terra gloria tua! oh altora il Mondo si avvolgeva di fede come di un velo occultatore delle brutture della Terra, trasparente agli splendori del Cielo!

Soave frutto dello spirito di pietà religiosa diffuso e dominante nel secolo XIII, fu il libro notissimo della *Imitazione di Gesti* Cristo: diresti che un de' puri Spiriti i quai contemplano faccia a faccia il Signore sia sceso a comunicare agli uomini i segreti del Cielo.

Nella terza parte della Somma Teologica. S. Tomaso d'Aquino propone agli studiosi della Filosofia la imitazione di Cristo: gli fu noto il libro così intitolato? già l'aureo volume (il più bello, a dir di Fontenelle, che sia uscito di mano d'uomo, sendo il Vangelo opera di Dio) avea veduto la luce, e principiato a far la delizia delle anime contemplative, trenta, o quarant'anni avanti che il Dottere Angelico ponesse mano al suo capolavoro; e ben è credibile che le soavi effusioni del monaco Vercellese non sieno rimase sconosciute all'Aquinate si devoto al culto della virtù religiosa. Checchenesia di ciò, ben è omai chiarito (nonostante le asserzioni francesi a favore di Tomaso a Kempis, o del Cancelliere Gersone) che la Imitazione fu dettata nel chiostro benedettinò di Cavaglia presso Vercelli da Giovanni Gerson, quivi piamente vissuto e morto. L'esistenza di manoserittì anteriori all'epoca in cui fiori l'illustre Giureconsulto

francese (l'equivoco nacque da somiglianza di nome) recanti il nome genuino e la data del principiare del secolo XIII, bastano a dimostrare mal fondata quella oltramontana pretensione, anco senza ricorrere ad altri argomenti, cui molti e gravissimi saprebbe fornire la critica e la logica (L'Autore della Storia del Pensiero a' tempi moderni invaghito del libro della Imitazione, prese a farne particolare studio, e ne diè segno nel volume, escito in luce anonimo l'anno 1844 con titolo — l'Imitazione di G. C. comentata ad una fanciulla).

Disse taluno che la Imitazione è il libro dei perfetti; lo direm invece opportunissimo agl' imperfetti: ove troveranno questi più profonde nozioni intorno l'uomo e le sue debolezze, e le sue contraddizioni, e i moti del suo cuore? nè si contenta palesarci le nostre miserie; accenna i rimedii, e sa renderceli cari; in che scerno un de' caratteri che distinguono gli scrittori ascetici dai semplici moralisti: questi non sanno far altro che scandagliare duramente le piaghe della nostra natura scaduta, spaventarci di noi medesimi, comprimere l'orgoglio a spese della speranza; gli serittori ascetici, in cambio, ci umiliano ma per elevarci, e, collocando in Cielo il nostro punto di appoggio, c'insegnano a contemplare senza scoramento, dal seno della nostra impotenza, la perfezione infinita a cui il Cristiano è chiamato; ed ecco da che provengono la deliziosa calma, e la ineffabil pace che risentiamo leggendo i loro scritti con umile affetto e docil fede.

La Imitazione apparentemente intessuta di sentenze e capitoli disgiunti fra loro, ed esposti senza un ordine preconcetto (carattere proprio de' libri ascetici, ne' quai l'affetto domina la riflessione) asconde un progresso d'idee e sviluppamenti altamente filosofico, mercè cui il Fedele è fatto ascendere dagli esordii fino all'apice della perfezione. Le massime ivi entro contenute già per la maggior parte ci si resero familiari merce gli studii religiosi; a ben comprenderne la mirabil elevazione, e qual abbisso li divida dai più vantati insegnamenti della sapienza umana, converrebbe che col pensiero ci collocassimo fuori della pura e'vivificante atmosfera evangelica. Chi poi si sacesse a considerar la Imitazione sotto il punto di vista letterario, sarebbe, io penso, tirato ad ammirarvi un certo dilicato magistero d'idee ben collegate che si succedono crescenti in vigoria fino a compenetrarsi in un efficace sentenziare, da cui vengono come gittati in conio i fondamentali principii della morale: ma nè letterarii artifizii, son cotesti, ned intendo additarli per tali: il buon Monaco

che nel Medio Evo compose quel libro, vesti, senza proporselo, elevati concetti, di nobili forme, unicamente perche innamorato di Dio portava di continuo nel proprio cuore, come in santuario, quel sovrano Tipo del bello.

Facciam conto che in mezzo a squallido deserto si elevi una scogliera, sulla cui cima, entro paurosa caverna, giaccia ascoso un tesoro: uno ci si profferisce di facilitarcene, l'ottenimento, la regione, il sito - niente, dice, saprà fuorviarvi - : pinge l'aspetto delle gole da traversare, degli scogli da scansare, e quali ombre ci presteranno frescura, e quali acque ci disseteranno, e qual capanna ci espiterà; anzi, per più cautela, ci dà scritto l'itinerario con entro notati i più minuti particolari della via, onde basta non essere cechi per aggiungere la meta. E ci poniamo in istrada pieni di gratitudine pel benevolo indicatore, omai sicurati del nobile acquisto: ne lo itinerario va errato d'un pelo: ogni ambage del cammino si fa sgombra merce sua: ecco la desolata vacuità del deserto, e la traversiamo senza esitare; la dirupata erta, e la valichiamo intrepidi: da principio il bujo ci toglie scerner checchessia là entro, e c'innoltriamo peritando; ma a poco a poco conforta i nostri passi un barlume che si va rinforzando; e, con avanzarci, maggior luce ne rischiara, e l'annunziato tesoro ci si rivela ad ultimo più desiderabile e bello della stessa nostr' aspettazione.

Questa similitudine esprime, se non erro, felicemente l'intendimento delle due prime parti dell' Imitazione: la prima presenta insegnamenti di vita disingannata, umile, amica del vero, della obbedienza, della mortificazione, avversa agli affetti inordinati, scaldata da carità, soccorrevole, compunta, memore della morte e dei giudizii di Dio; insegnamenti che tengo in conto di que' limpidi additamenti di teste, merce cui difilati arrivammo la dov'era il tesoro: e nella seconda parte è descritta e magnificata la pace, ch'è appunto il tesoro, per impossessarci del quale traversammo lo squallore della mortificazione, le asprezze della penitenza, le tenebre del dubbio.

Non fu fallace la guida: il cammino che mena alla pace omai ci è noto: resta impadronirsi di quel sovrano bene si che lo facciam nostro per sempre; e questo ci viene insegnato nella terza parte ove troviam adottata la forma d'un familiare colloquio tra Cristo e il Fedele. Qui commove un dire semplice, penetrante, patetico, la casta semplicità della frase, il candore di vocaboli che diffonde, direi come, un profumo di convinzione e di serenità; non è qui poesia

altro che nella nuda espressione di sublimi 'affetti; avvegnachè la parola suddita del pensiero, lascia che questo si elevi libero a giganteggiare nell'anima: udiamo là, infatti, l'Uom-Dio parlare nella sola guisa che gli sta bene, un eco dei Vangeli: ivi un calore, una luce che ci avvolgono d'un'atmosfera, d'un'aureola celeste; le fibre rattratte dal dolore dolcemente si distendono; lo spirito assiderato dal dubbio a poco a poco si attiepidisce; l'anima annuvolata insensibilmente si rasserena; egli è il sole delle intelligenze che si leva sull'orizzonte della coscienza a sperdere i mal'influssi che la minacciavan di tenebre e di gelo.

Ecco pertanto al primo libro intitolato della vita spirituale (ov'è consigliato di eleggere i piaceri dell'anima a preserenza dei godimenti del corpo) succedere il secondo della vita interiore (ove le soddisfazioni del cuore innamorato dell'Eterno Bene son pinte con parole che ci suonan qua e là melodiosi inni degni dell' arpa di Sion); e la pace, intitolazione del terzo libro, è frutto soave e permanente della virtuosa preferenza accordata allo spirito sulla materia, a Dio sulle passioni: col quarto libro, dell' Eucaristia, la Imitazion è giunta, alla conchiusione delle sue premesse, e presenta al Cristiano, guidato e rinfrancato nella via della virtù, e della pace, tale un premio, che maggiore non cape in terra ed in cielo: non basto che Gesù ci si ponesse fratello assumendo membra simili alle nostre, vivendo, soffrendo, morendo da uomo; prima di lasciarci istitui nell'Eucaristia il proseguimento della sua presenza in mezzo a noi; presenza sibbene velata sotto mistiche spezie, però non men evidente alla fede; che se la gloria dell'Omnipotente ci si palesasse come a Saulo sulla via di Damasco: questa mara viglia che la religione di Gesti ci prepone di credere a nobilitazione della nostra natura, a conforto del nostro patire, ad arra d'una felicità senza fine; questo prodigio cui mente d'uomo non avria pur potuto sognare, ove Dio stesso non ne fosse stato rivelatore, somministra il soggetto agli ultimi capitoli della Imitazione, chiudendo in guisa splendida e animatissima questo capolavoro dello ascetismo.

Giovanni Taulere nacque nel 1294 in Alsazia, si ascrisse all'Ordine Domenicano, e venne a Parigi a perfezionarvisi negli studii teologici: predicò a Strasburgo, a Colonia; e la fama della sua eloquenza si diffuse per tutta Alemagna: ma nel mentre che si occupava dell'altrui salute spirituale trascurava la propria: sottile orgoglio di cui

non andava ben conscio, ammorbava ogni sua azione; lievito di corruzione tanto più pericoloso in quanto ch'era più ascoso, mercè cui perdea miseramente ogni merito de' servigii che con sì general lode andava rendendo alla Chiesa.

In fondo ad ignorato ritiro viveva un pio solitario, semplice laico, poco versato nelle lettere, ma molto avanti in santità. Nel 1346, obbedendo ad una interior chiamata ne venn' egli a Colonia ad assistervi alle predicazioni di fra Giovanni, e mentre lo stava ascoltando. comprese ció che mancava all'ammirato dicitore per essere perfetto eristiano; ed ecco che gli si presenta e ló prega di voler dirigere in confessione la sua coscienza: trascorron tre mesi di frequenti colloquii, in capo a' quali il penitente che s'è addentrato nella confidenza del Monaco, lo eccita a comporre un sermone con cui chiarire gli uditori quali sieno i modi più spedienti ad elevar l'uomo inverso la perfezione, ovvero Dio. - E che cosa intenderesti tu di tai materie, gli risponde Tauler, le quai son per richiedere da parte mia grande studio e diligente preparazione? — A che l'attro replicò modestamente, che, ben sapendo non esser da tanto da comprendere ciò che il Cristianesimo accogliea di più sublime, non eragli interdetto desiderare d'accostarsi a comprenderlo co' sussidii della Grazia: e che molti fra gli uditori si auguravano del pari quella esposizione. Fra Giovanni si arrese e scrisse quel sermone che ci venne trasmesso e può dirsi nobilissimo sunto del Vangelo: ivi son espresse le più pure norme della vita interiore e compunta, ed è spezialmente insistito sull'amor della croce, sul culto della umiltà: conchiude così - ciascuno disamini il fondo del proprio cuore, e si allegri seco stesso in proporzione dello avanzamento che scernerà d'aver fatto per le vie da me additate: che se gli avviene di riconoscervisi arretrato, impari per lo meno a tener a vile i lumi e gli adornamenti del suo spirito, per quanto sieno straordinarii e brillanti. — Gli ascoltatori plaudirono secondo il solito; ma il pio laico, che, santamente accorto, gli avea teso quel laccio, lieto che vi fosse incappato, ne venne al predicatore a ripetergli parola per parola il sermone, lodò quanto ci avea là entro di lodevole, indi, chiesta venia d'aprire intero il suo concetto, non durò fatica a chiarir fra Giovanni della distanza che separava il suo dire dal suo sentire, e quanto foss' egli discosto da quella umiltà che avea si forte encomiata; paragonò le sentenze del - sermone a vino eccellente che però cola da vaso non bene purgato, commisto a feccia; è pronunzio la espressiva qualificazione di farisco.

Taulere, che sin allora era stato queto, si risenti; ma l'altro - appello farisei, ripigho, chiunque attiensi non allo spirito che vivifica. ma alla parola che uccide, e il qual gonfio di sè, e cupido della lode degli uomini, cerca la gloria propria non quella di Dio: or io ti ammonisco di ben considerarti qual sei... — Taulere già vinto ed umiliato stava ascoltando i detti di quell'uomo, si stranamente trasformato, con un misto di cruccio e di letizia: crucciavasi di conoscersi onninamente scaduto dall'altezza in cui s'era adagiato, e che amava; e consolavasi che si profittevole raggio fosse brillato a salvarlo. Sclamò — riconosco nelle tue ammonizioni lo spirito del Signore; ecco che di tuo direttore, io mi scambio in tuo penitente; simi guida e maestro. — Quando lo sconosciuto lo comprese fermamente corretto, e bastevolmente rischiarato, sì accomiato da lui consigliandogli astenersi due anni dal predicare, e spenderli a pianœere l'error suo, senza pascersi d'altro studio che della meditazione della vita di Cristo. — Soggiacerai a gagliarde tentazioni; soffrirai molto; ti sopravverranno dolorose prove: sta saldo; vincerai, e, purche ti rimanga sempre umile appie della Croce, conseguirai l'eterna corona —.

Fra Giovanui obbedì coraggiòsamente; e tornato lo sconosciuto , a visitarlo sul chiudersi del biennio, resegli conto delle prove sostenute e superate, e n'ebbe eccitamento a ripigliare la predicazione. Pochi giorni dopo il celebrato Oratore, del cui lungo silenzio, tutta Alemagna avea stupito, ricompariva sul pulpito della Cattedrale di Colonia affollata di popolo; il pio laicó stava in un angolo ad ascoltare: ma Taulere in troyarsi nuovamente su quel seggio elevato del suo antico orgoglio, si senti conquiso da tal contrizione. che, scioltosi in lagrime, non seppe trovar parola, e si ritiro; la moltitudine si penso che fosse istupidito; e il pio laico corso a lui quest' ultima umiliazione ti riserbava il pietoso Dio ad interamente purificarti; ora fa cuore; eccoti diventato degno d'essere organo dello Spirito Santo! - Taulere rimonto il pulpito, non più silenzioso e turbato, ma eloquente meglio che non era unqua stato: gli uditori ne furono trascinati; ora regnava fra essi profondo silenzio, ora scoppiavan gemiti, promesse; un disse — è vero! — e cadde come morto: fu gridato all' Oratore che sostasse, per tema che il caduto per la crescente commozione non avesse a spirare...

A questo modo il domenicano Giovanni Taulere diventò l'apostolo dell'Alemagna, ed uno de' più begli ornamenti della Cristia-

nità nel Medio Evo; il suo capolavoro è il libro delle Istituzioni, o trattato delle virtù cristiane e degli obblighi del vero religioso; lavoro degno di stare allato alla Imitazione di Cristo del quasi contemporaneo Giovanni Gersen di Cavaglia.

Il pio e sapiente Domenicano mori nel chiostro di Strasburgo l'anno 1361; vi fu sepolto nell'attigua chiesa, ed io ne vidi la pietra sepolcrale recante nel centro un rozzo ritratto, roso dal tempo, e intorno la leggenda — Anno Domini MCCCLVI, XVI, kal. Junii obiit frater Joh. Tauler.

FILIPPO IL BELLO E I TEMPLABI

Filippo IV cominció (nel 1286) a regnare di diciassette anni: e i ven totto che resse la monarchia segnaronle un'epoca ricordevolissima per prosperità per guai, per delitti. Le prosperità francesi a que'di consisterono nella riunione ai già tanto cresciuti possedimenti della corona della Guienna e della Guascogna, tolte senza quasi trarre spada ad Edoardo I re d'Inghilterra; della Borgogna avuta in dote dalla: figlia del duca Ottone IV sposata al figlio del Re, e delle Fiandre di cui fu a tradimento spogliato il legittimo Sire, che si era affidato a Filippo: prosperità son queste che già si attengon a delitti; e l'enormi esazioni e spoliazioni di cui quell'indegno nipote di S. Luigà si brutto, imprigionamento e supplizio di Ebrei, per cavar loro denaro, falsificazion di monete, persecuzion d'ecclesiastici, e scellerata guerra mossa al Capo stesso della Cristianità, con pieno ripudio delle: tradizioni degli Avi, e rinnegamento del sentir nazionale; queste nequizie resero turpemente famoso il regnare di Filippo il Bello, di sinistra ricordanza, altresi, per esser caduta a'suoi di Tolémaide, ultima terra cristiana in Palestina, ed avere il supplizio de Templari. fatto inorridir tutta l'Europa.

Questo avvenimento è degno di fermare la nostr'attenzione siccome uno de' più poetici e tragici del Medio Evo.

Il ricinto del Tempio abbracciava in Parigi l'antico quartiere tristo e mal popolato che ne conserva tuttora il nome, e occupava a que giorni un terzo della Città. All'ombra del Tempio, e sotto la Dandolo.

sua potente protezione, viveva una folla di servi, di famigli, di aggregati, anco di delinquenti, le case de Templari godendo della franchigia di asilo. Lo stesso Filippo il Bello erasi rifuggito, nel 1306, da un popolare tumulto, in quella gran torre dell'Ordine ov'ebbe poi carcere l'infelice Luigi XVI.

Il Tempio di Parigi era il centro dell'Ordine, il suo tesoro, e il luogo di ragunanza de capitoli generali; ne dipendevano le provincie di Spagna, di Germania, d'Italia, d'Inghilterra: la gran maggioranza de Templari era francese.

Il Tempio originava da Citeaux: S. Bernardo colla medesima penna che commentava la Cantica, e scriveva a Papa Eugenio il libro della Considerazione, dettò a Cavalieri una regola che loro prescriveva l'esiglio, e la guerra Santa: i Templari doveano accettar la pugna sin ad uno contro tre, non chiedere mai quartiere, non implorare riscatto, rinunziare a qualsiasi aspettazione di requie. — Itenè contenti e felici, disse loro l'Abate di Chiaravalle; scacciate con intrepido petto i nemici della Croce, sicuri, che, nè la vita, nè la morte togliere vi potranno l'amore di Dio che è in Cristo; in ogni cimento abbiate a parola d'ordine — vivi o morti noi siamo del Signore... felici i vincitori! più felici i martiri! — Ed ecco qual è il Templare secondo la descrizione che ce ne dà S. Bernardo — testa tosata, pelo irto coverto di polve; annerita la pelle dall'attrito del ferro, abbronzato dalla caldura, cotto dal' sole.... amano cavalli focosi velocissimi non qualdrappati...

Collegati cogli Ospitalieri a disesa del Santo Sepolcro, i Templari aveano più spezialmente a scopo di combattere: il pellegrino percorrente la polverosa strada di Jassa a Gerusalemme, nella terribil aspettazione di venir assalito da ladroni arabi, tutto si rassicurava allo scontrarsi in un drappello di que' Cavalieri, a riconoscere la croce rossa intessuta sul loro bianco mantello: in battaglia i due Ordini formayano a vicenda l'antiguardo, e il retroguardo; postisi in mezzo i novelli crociati, mal avvezzi per anco alle guerresche fazioni d'Oriente, proteggevanli, ammaestravanli.

Reputossi esser difficile, rimeritare abbastanza cosiffatti servigi; quindi concedettersi all'. Ordine i più ampli privilegii. E primamente non potevano aversi giudice altri che il Papa; ma giudice si lontano ed eccelso non era punto reclamato; onde rimanevano essi stessi arbitri di lor controversie: non doveano in secondo luogo pagare tributi a chicchessia, ned accordare di lor commanderie per

sollecitazioni di Grandi e di Re: erano per ultimo esenti da qualunque pedaggio. Ognuno, pertanto, ambiva compartecipare a tali immunità: lo stesso Innocenzo III volle essere aggregato all' Ordine; Filippo il Bello lo richiese, ma fu respinto.

Ed anco se l'Ordine non avesse avuto si grandi e magnifiche prerogative, aspiranti in folla avrebbero cercato di ascrivervisi a motivo dell'attrattiva di mistero e di vago terrore che lo circondava: le accettazioni facevansi nelle chiese dell'Ordine durante la notte, a porte chiuse: correa voce che se là fosse penetrato un profano, lo stesso Re di Francia, non ne sarebbe uscito vivo.

Il candidato presentavasi in qualità di peccatore e miscredente; rinnegava, ad imitazione di S. Pietro, e sputava sulla Croce: l'Ordine assumevasi di riabilitare quel rinnegato, ed elevarlo a tanto maggior altezza, quanto più profonda n'era stata simboleggiata la caduta. L'orgoglio de' Templari lascio che s'insinuasse in que' riti un' empia aspettazione; che cioè l'iniziazione sossé per ischiuder l'adito a nozioni anco più sublimi delle comuni cristiane, ad un. santuario nel santuario. Il nome di Tempio non era venerabile a' solifedeli, significando per essi il Santo Sepolcro, ma anco ad Ebrei e Musulmani, ricordando loro la stupenda fattura di Salomone: la voce Tempio suonava più sublime che Chiesa, siccome augusta per qualangue gente: la Chiesa segnava una data; il Tempio, contemporaneo d'ogni età, figurava, per così dire, la perbetuità religiosa. La Chiesa era la casa di Cristo; il Tempio quella dello Spirito Santo: i, Gnostici festeggiavano solennemente non già Natale e Pasqua, man la Pentecoste: sino a qual punto quell'antica setta sussisteva net Medio Evo? le si affiliarono i Templari? quai furono le recondite dot-trine di questi? son misterii non per anco ben esplorati. Siamo tentati di non credere a gente che si accusa da sè stessa straziata da tormenti; s'ebbe brutture, vorremmo non ravvisarle, cancellate: com' esse furono dalla vampa dei roghi... epperò gravi accuse sussistono non istrappate da torture: i punti stessi che non furono chiariti, non presentano minore verosimiglianza degli accertati a chiunque consideri la situazione dell' Ordine negli ultimi anni della sua esistenza.

Ben era cosa naturalissima che s'introducesse rilassamento tra monaci guerrieri, avventuratisi lunge dalla Cristianità, e dalla sorveglianza di lor capi, fra pericoli di una guerra micidiale, e le tentazioni di un clima ardente, di una terra di schiavi. Orgoglio e onore furono lor salute sinche duro speranza di salvare la Terrasanta. Non trascorrea settimana che la campana del Tempio non desse il seguale dello apparire degli Arabi per la desolata pianura; e allora era un montare a cavallo, un uscir dalle mura... Infine Gerusalemme cadde; poi S. Giovanni d'Acri... Perche stupire se a soldati stanchi, se a sentinelle perdute in sulla sera di quella battaglia di due secoll, cadder le braccia? Irreparabile è ogni caduta da sublime altezza... anima che si elevo all'eroismo, se guastasi, egra e sdegnosa gettasi a male con un empito selvaggio, come per vendicarsi d'aver creduto il bene...

Tale par essere stata la caduta de Templari: tutto che v'ebbe di santo nell'Ordine, diventò sozzura; dono d'essersi alzato dall'uomo a Dio, precipito da Dio al bruto; le agape religiose, gli eroici sodalizii, tramutaronsi in nequitosi amori de' quali nascoser la infamia: l'orgoglio ne profitto: quel popolo eterno senza famiglia nè generazione carnale, mostrava disprezzo per la donna, solo bastando a se, ned altri amando che se: non aveansi uopo di sacerdoti, sendochè si confessavan tra loro; avvisarono non aversi uopo di Dio; s' imbebbero di superstizioni orientali, di magia saracena: l'abjura della iniziazione da simbolica diventò reale: rinnegarono il Dispensatore della sconfitta, e sputarono da senno sulla sua Croce... lor vero Nume fu l'Ordine stesso adorarono il Tempio, e lor capi come Tempii viventi; significarono con abbominevoli ceremonie il sagrifizio ceco, l'assoluto rinnegamento della volontà... Così l'Ordine, concentrandosi, cadde in una feroce religione di se medesimo, in un satanico egoismo (1).

⁽⁴⁾ Un architetto-poeta (l'ingegnere G. Jappelli di Padova) plasmo con colori, con creja, con mármo un dramma terribile del quale són suggetto i Templari: apresi a Roma (nella Villa del Principe Torionia) là dove per le ambagi del nefando sotterraneo son in pronto, e la segreta delle torture pe' renitenti, e recessi voluttuosi pe' consenzienti; e torreggia l'immane Bajometo colla sua gran barba, e il serpe attorcigliato intorno gl' inguini, scendente in ispire sino a piedi; chiudesi a Padova (nel giardino di Savonara). Ove il bosco è più tacente, ed erto pendio segna alto sguardo angusti confini, in fondo a rivolgimento di valle romita, spuntano tra gli alberi gotiche gugliette:) e a poco a poco tetro edificio rivefasi: arco acuminato, sbarrato da ferreo cahcello. evvi porta e fenestra; strane scolture incrostano la fronte del monumento : spingo il cancelio, e mi entromette a sito mortuario. Spaziosa e la camera, scavata si che voglionsi scendere alquanti gradini; epperò il suolo s'è alzato per lo cadere del terriccio dal volto fesso: avelli mezzo sepolti son distribuiti in giro, su cui posano lunghe figure di giàcenti: il vento che soffia pel crepacci squassa l'armi rugginose. raccolte a formar trofei su, pe' muri anneriti; rodente muschio cosparse di grande macchie le mortuarie urne e gli addormentati su quelle: colossale spada posa tra

A mano a mano che il fervore delle guerre si attiepidiva in Occidente, crescevano le offerte al Tempio di coloro che volendo fruire delle indulgenze largite a' Crociati, amavano meglio compartecipare alla pia impresa coll' oro, di quello che colla persona. La maravigliosa quantità de' posedimenti dell' Ordine puossi arguire dalle terre, dai poderi, dai castelli sfasciati che ne portano ancora il nome per ogni parte: è voce che possedesse nella Cristianità novemila case; contava di sua ragione diciassette fortezze nel solo regno di Valenza, e acquistò con danaro l'isola di Cipro, che, per vero, non pote conservare.

In mancanza di Mussulmani quella inquieta indomita milizia rompeva guerra a' Cristiani: pugnarono contro il re di Cipro, e il prina cipe di Antiochia: detronizzarono Enrico II re di Gerusalemme, e il duca di Croazia; devastarono la Grecia. Tutti i Crociati reduci dalla Siria non favellavano che dei traditori Templari, e delle loro alleanze cogli Infedeli, spezialmente colla celebre tribù degli Assassini di Siria; e il popolo notava con terrore l'analogia del loro vivere con quello dei settarii del Vecchio della montagna. Ayean essi ospitato nelle lor case il Soldano, permesso il culto di Maometto, avvisati gli Infedeli dell' arrivo di Federico II: nelle furibonde loro rivalità cogli Ospitalieri osarono scoccare frecce perfino entro la cappella del Santo Sepolcro. I Reali di Francia in ispecie si credevano in diritto di lagnarsi dei Templari, sendochè avevano essi ucciso in Atene Roberto di Brienne, ricusato di ajutarli a riscattare S. Luigi, favoreggiata la Casa di Aragona, a danno dell'Angioina.

Dalla perduta Gerusalemme que' Cavalieri eran tornati inutili, formidabili, esosi, seco portando in mezzo ad un regno immiserito, e sotto gli sguardi di un Re famelico, sfondati tesori. A che servir rebbono tante forze, tante ricchezze in tempo di pace? ove si collegassero cogli Ospitalieri qual principe saprebbe loro resistere? contavano castelli in ogni parte; appartenevano a tutte le famiglie nobili; e, quantunque non oltrepassassero i quindicimila, erano i meglio agguerriti tra un popolo diffuso; que' mirabili cavalieri, rivali de' Mammalucchi, tanto più erano intelligenti e spediti quanto la

mano a que torri guerriere; hanno il piede armato di sperone, mantelio talare, a guisa di funebre drappo, il avvolge, sul lembo sinistro del quale la rozza scoltura accenna una croce greca.... Gli è questo un cemeterio di Templari.... Qui non sorge sore — sull'obbliate sepolture...

cavalleria feudale mostravasi pesante ed inerte: vedevansi ovunque cavalcare stupendi destrieri arabi, seguiti da uno scudiero, da un paggio, da un servo d'armi, scortati da schiavi mori: non potendo cangiar vestimento sfoggiavano preziose armadure orientali di finissima tempra riccamente damascate: sentivansi potenti: que' d'Inghilterra avevano ardito dire ad Enrico III — regnerai sinchè sarai giusto — parole che in bocca loro suonavano una minaccia.

Tuttociò metteva in grandi pensieri il re Filippo il Bello: i Templari aveano ricusato di ascriverlo all' Ordine; e, nel tempo stesso, aveangli prestato importanti servigi; duplice umiliazione. Quando nel 1306 trovo un rifugio presso di loro, gli si offerse senza dubbio occasione di vedere i tesori dell' Ordine; che que' cavalieri erano troppofidenti ed alteri per occultargli alcuna cosa. La tentazione riusciva gagliarda per un principe ridotto agli estremi di pecunia: il popolo maladicea le gabelle; ned uscir poteva Filippo di strettezze altro che per via di confische: già gli Ebrei erano stati espulsi e spogliati; il colpo non poteva omai cadere che sul clero o sulla nobiltà, o, . meglio, sovra un Ordine, che, non appartenendo esclusivamente nè a. quello ne a questa, non avria trovato fautori: non che difenderli, monaci e baroni aderirono per iscritto al processo de Templari: Filippo ne chiamo a Parigi il Gran Mastro e i capi; gli accarezzo, e si lasciarono essi prendere all'amo. Nell'ottobre 1309 fe' carcerare quanti Templari in città si trovavano: lo stesso di a Beaucaire ne surono imprigionati sessanta, ed altri molti in altre parti, e una lettera regia giro tutta la Francia in cui si leggeva - cosa amara, deplorabile, orribile à pensarsi, terribile à dintendersi, esècrabile per scelleratezza, detestabile per infamia! Uno spirito dotato di ragione si smarrisce a vedere una natura che si esilia voloniariamente fuor de confini della natura; che dimentica il suo principio; che sconosce la sua dignità, che prodiga di sè, agguagliasi alle belve, anzi le vince in brutalità! . . ! - Si giudichi del terrore e della trepidazione d'ognuno che lesse quella scrittura; gli era come uno squillo di tromba dell' universale giudizio! . . Seguiva la indicazione sommaria delle accuse; rinnegamento, tradimento della Cristianità a pro degli infedeli, iniziazione ributtante, vicendevole prostituzione; per colmo d'orrore, sputare sulla Croce! Due cavalieri aveano rivelato questi misterii dell' Ordine; e, ciò che colpiva viemaggiormente la immaginazione, si cra il narrato d'un idolo dalla faccia barbuta, dagli occhi scintillanti, adorato dai Templari sotto nome di Bafometo.

Checche ne fosse di tai romori, Filippo il Bello non aveva perduto

tempo: lo stesso giorno dell'arresto venne in persona a stabilirsi al Tempio con una schiera di legulei e scrivani per istendere stromenti ed inventarii: quella pingue presa lo arricchi di un colpo-

Il Papa, stupito di una procedura che ledeva i suoi diritti, sospese i poteri di qualsia giudice ed inquisitore potesse venire eletto a processare i Templari; acerbo fu il rescritto del Re: — Dio detesta i tiepidi; le lentezze son connivenze: Filippo si assumette quella ingrata bisogna non come accusatore, ma qual campione e difensore della Chiesa. — O fosse che le imputazioni fatte a Templari andassero di giorno in giorno acquistando vigore per le rivelazioni de carcerati, o che lo traesse altro motivo, il Papa dismise le querele, e lascio proseguire il processo. Tre anni lottarono i Cavalieri colle torture e colle ansie di una durissima cattività; molti dichiararono vere le reità di cui venivano incriminati: un Concilio raunato a Vienna dichiarolli nemicio della Fede, e ordino lo scioglimento dell' Ordine.

Il 12 maggio 1310 cinquantaquattro Templari, per volontà del re Filippo furono bruciati nel sobborgo di Sant' Antonio: quattro anni dopo Jacobo di Molay e il Priore di Normandia, sostenuti ultimi in carcere, integrarono col·loro supplizio quel memorabile scempio (1).

⁽¹⁾ De Hammer, il dotto orientalista che ognuno sa, nel suo libro del mistero di Bafometo, imprese a convincere i Templani, co' lor proprii monumenti, di apostasia, d'idolatria e d'impurità. I suoi argomenti tendono a chiarire come le infami superstizioni da essi abbracciate e praticate si annodino colle gnostiche, e particolarmente quelle
degli Ofiti, cui Tertulliano asserì degne delle fiamme, perche concedenti agli iniziati di
abbandonarsi alla turpitudine che disonorò i più vantati tempi della Grecia: a
provare quell'assunto Hammer, sottopose ad esame infinite scolture e monumenti
del Medio Evo.

JACOBO PASSAVANTI E LE LEGGENDE NEL TRECENTO

Di nobile famiglia fiorentina Jacobo Passavanti vesti l'abito domenicano nel convento di S. Maria Novella l'anno 1317. I superiori mandaronlo a Parigi acciò vi si perfezionasse nelle lettere umane e divine: era costume de' Fiorentini vaghi di apprendere, condursi a studiare in quella oltramontana capitale: Dante, Petrarca, Boccaccio, contemporanei di Passavanti, secero lunghe dimore in riva alla Senna; nè ci sorprenderà che sin d'allora Toscani e Francesi stringessersi di una simpatia, che, sondata nella comune svegliatezza, dura tuttodi, e la quale nel Medio Evo rinveniva alimento in continui contatti commerciali.

Fra Jacobo tornato in Italia v' insegnò teologia a Pisa, a Siena, a Roma; quindi, salito ad elevate dignità dell' Ordine, resse successivamente varii conventi, e tra questi S. Maria Novella, ove non solamente a Religiosi, ma ad ogni ordine di cittadini fu accettissimo: eletto vicario del vescovo di Firenze, poi vescovo a Montecassino, mori santamente, qual era vissuto, d'anni sessanta.

Lo Specchio della Penitenza è aureo scritto che rende cara la memoria del Passavanti; diviso in sei libri, il primo definisce e caratterizza la penitenza; il secondo espone i motivi che la fanno desiderabile e necessaria; nel terzo son descritti gli ostacoli che presenta; nel quarto è ragionato della contrizione; il quinto tratta della confessione; il sesto della riparazione. Fra Jacobo, ad afforzare di esempi i precetti, attinge largamente nei leggendarii: le leggende sono emporio della morale, della fede, della poesia del Medio Evo: lo Specchio è tra' libri-italiani quello che accoglie più dovizia di siffatti adornamenti spiranti la semplicità di un' epoca non peranco guasta dall'elocubrazioni così facilmente scettiche della filosofia, dalle indagini così facilmente materialiste delle scienzo. Fu sventura delle nostre Lettere che di bambine diventasser adulte senz'adolescenza infrapposta: i tre Somini che le instatrarono, le alzaron di subito a tale seggio d'onore, che lor successori immediati, reputandosi chiuso l'avvenire, dieronsi a studiare il passato. Di quel candore d'idee, e quindi di stile, cui ira soffocò in Alighieri, licenza guasto in Boccaccio, platonismo annebbio in Petrarca, Passavanti fu il solo che sapesse fare imprentato il proprio dire; e nel suo libro io imprendo a far tesoro di quanto mi avviene rinvenirvi più ingènuo e toccante in fatto di leggende:

Ecco dopo bei ragionamenti dichiaranti la infinita misericordia che Dio usa verso de peccatori, l'esempio che ne adduce. E' fu un capaliere mondano, il qual vivendo con molti peccati scelleratamente, dai suoi nemici fu asealito e morto: e mentre ch'essi il ferivano colle coltella, compunto e pentito de suoi mali, diese - Domine, miserere mei. - Or intervenne, che, ragunandosi moltà gente alla sepoltura di questo' cavaliere, il diavolo entrò addosso ad uno, e gravemente lo termentava: domandato perchè così alfliggesse quel cristiano, rispose — noi traemmo molti alla morte di questo cavaliere, credendo senza veruno impedimento portarne l'anima all'inferno, peroechè tutta la vita aveva menata secondo il nostro volere; mu non abbiamo trovata in lui balia veruna, anzi gli angioli ce lo hanno tolto; per la qual cosa sdegnati e adontati ci vendichiamo sopra questo meschipo -; e domendato il diavolo qual era stata la cagione dello ecampo di quel cavaliere — tre maladette parole, disse, per le quai su delibero dalle nostre mani; che se a force conceduto di poterle dir noi come le diss' egli, ancora saremmo saloi: ma ecci tolto il potere.

Leggesi (il venerabile dottore Beda lo scrive) ch' e' fu un cavaliere in Inghilterra pieno d'anni ma di costuine vizioso, il qual, gravemente infermato, fu visitato dal Re ch' e'a un sant' uomo, e indotto che dovices acconciarsi nell'anima, confessandosi come buon cristiano; rispose che nón voleva mostrare di aver paura. Crescendo la infermità, il Re un'altra volta venne a lui, inducendolo, come avea fatto prima, a pe-

- Tardi è omai , disse , messer lo Re , poichè iò sono già giudicato e condannato; chè male a mio uopo non vi credetti l'altro giorno quando mi visitaste, e consigliaste della mia salute, che, misero a me! ena ancora in tempo di trovare misericordia: ora (che mai non fossi națo!) m' è tolta ogni speranza: poco dinanzi che voi entraste a me, vennero due bellissimi giovani, puosonei l'uno da un capo del letto, l'altro dall' altro, e dissono - vediamo se noi abbiamo veruna ragione in lui -; e l'uno trasse dal seno un piccolo libro scritto a lettere d'oro, dove lesse certi piccoli beni e pochi ch' io aveva fatti nella mia giovinezza, innanziche mortalmente peccare; e avendo io grande letizia, sopravvennero due grandissimi nerissimi demonii, e puosono dinanzi ai miei 'occhi un gran libro aperto', ov' erano scritti tutti i miei peccati, e tutti i mali ch' io aveva mai fatti; e dissono a quelli due giovani, che erano gli Angeli di Dio - che fate voi qui? conciossiacosache in costri nulla ragione abbiate, e il vostro libro già da' molti anni sia valuto neente. — E squardandosi l'un l'altro, gli Angioli dissono — e' dicono vero! - e così partendo mi lasciarono nelle mani delli demonii, i quali con due coltella taglienti mi segano l'uno dal capo, l'altro da' piedi'; ed ecco quello del capo tagliarmi or gli oechi, e già ho perduto il vedere; l'altro ha già segato insino al cuore, e non posso più vivere - e dicendo queste parole il cavaliere si morì . -...

La celebre ballata del Cavalier Feroce, non sarebb' ella stata per avventura suggerita a Bürger dalla seguente storiella del Passavanti? - Leggesi scritto da Elinando che in Matiscona fu uno Conte il qual era contro Dio superbo, e contro il prossimo spietato: ed essendo in grande stato con signoria e collè molte ricchezze sano e forte, non pensava di morire, nèrche le cose di questo mondo gli dovessero venir meno. Un di, sendo nel palazzo proprio, attorniato da molti cavalieri e donzelli, e da molti onorevoli cittadini, che pasquavano con lui, subito un uomo sconosciuto in su d'un grande cavallo entrò per la porta del palazzo senza dire a persona neente; e venendo infine dov'era il Conte. dissegli — su lievati e seguini! — il qual tutto spaurito e tremante si levò, e andava dietro allo sconosciuto, a cui niuno er ardito dir nulla. Venendo alla porta del palazzo comando il Cavaliere al Conte che montasse su d'un cavallo ch'era quivi apparecchiato; e prendendolo per le redini, e traendosel dietro, correndo alla distesa, il menava su per l'aria, veggendol tuttà la città, traendo il Conte dolòrosi quai, gridando - soccorretemi, cittadini! - così gridando spari dagli occhi degli uomini, e andó a sedere senza fine nello inferno co' demonii.

S' io abitassi Parigi, e mi si trovassi legato di familiarità con quell'uomo (1) diventato omai troppo famoso, da che volto in iscandalo e dolore le benedizioni dianzi meritate della Chiesa; sul tavoliere ove ha costume vergare in cartà i suoi panteistici delirii, e le sue filippiche demagogiche, porreigli innanzi aperta questa pagina del Passavanti. - Fu in Parigi uno maestro che si chiamava ser Lo, il qual insegnava locica e filosofia, e avea di molti scolari. Intervenne che un di questi, arguto e sottile ma superbo, móri: e dopo alguanti di essendosi il Maestro levato di natte allo studio, questo scolaro morto gli appari; il qual il Maestro riconoscendo, non senza paura domandò quello che di lui era: rispose ch' era dannato; e domandandolo il Maestro se le pene dello inferno erano gravi come si diceva, rispose, che infinitamente maqgiori, e che colla lingua non si potrebbero contare; ma che gliene mostrerebbe alcun saggio. - Vedi tu, dissegli, questa cappa piena di so-Asmi della qual io pajo vestito? questa mi grava e pesa più che se mi acessi la maggior torre di Parigi sulle spalle, e mai non la potrò porre giù; questa pena mi è data dalla divina giustizia per la vanagloria ch' ebbi del parermi saper più che altri, e spezialmente di saper fare sottili sofismi; epperd questa cappa n'è tutta piena, e il fodero n' è bragie e fiamme, di ardente foco pennace, il qual senza fine mi avvampa et arde. O me lasso che son punito senza termine, e senza fine! . . . Accioeche la mia ventita ti sia di alcuno utile ed ammaestramento, rendendoti cambio dei molli ammaestramenti che desti a me, porgimi la mano bel Maestro — la quale il Maestro, porgendo, lo scolaro scosse il dito della mano che ardeva in sulla palma di lui, dove cadde una piccola goccia di sudore, che forò la mano dall' un lato all'altro con molto duolo e pena, come fusse stata una saetta focosa e acuta. — Or hai il saggio delle pene d'inferno — disse lo scolaro; e urlando con dolorosi quai, sparì. Il Maestro rimase con grande afflizione e tormento per la mano forata et arsa; ne mai si trovò medicina che tal piana sanasse: onde compunto, tra per la paurosa visione, e per lo duolo, temendo di non andare a quelle orribili pene delle quali aveva il saggio, deliberò di abbandonare la scuola e il mondo; e in questo pensiero compose due versi, i quali, entrato la sequente mattina in iscuola: davanti a suoi scolari, dicendo la visione e mostrando la mano forata, et arsa, espose:

Linguo coax ranis, cra corvis, vanaque vanis;
Ad loicam peryo, qua mertis non timel ergo.

⁽⁴⁾ Qui è fatta allusione all' infelice Lamennais che tuttora viveva quando fu scritto questo capitolo: indi a poco morl.

lo che significa, io lascio alle rane il gracidare, a' corvi il crocitare, e le cose vane del mondo agli nomini vani; e mi appiglio a tal logica che non teme le conchiusioni della morte— e così abbandonando ogni cosa si fe' religioso, santamente vivendo visino alla morte.

Leggesi scritto da Elinando che nel contado di Niversa fu un pover nome, il qual era buono, e temeva Dio, et era carbonaio, e di quell'arte si viveva. E avendo accesa la fossa dei carboni una volta, e stando nella capannetta a guardia, senti in sull'ora della mezzanotte grandi strida; uscì per vedere che fosse, e vide venire verso là fossa correndo e stridendo una femmina scapigliata e ignuda, e dietro le veniva uno cavaliero in su d'uno cavallo nero, con un coltello in mano; dalla bocca, dagli occhi, dal naso uscia fiamma di fuoco ardente. Giugnendo la feminina alla fossa che ardeva, non passò oltre, e in quella non-ardiva gittarsi; e correndo interno fu sovraggiunta dal cavaliere che dietro le correva, il quale, presala per gli svolazzanti capegli, la ferì nel petto; è cadendo ella a terra con molto spargimente di sangue, la riprese pegli insanguinati capei, e la gettò nella fossa de' carboni ardenti, dove, lasciatala stare per alcun tempo, tutta fo-. cosa ed arsa ne la trasse, e, ponendolasi davanti in sul collo del cavallo, correndo se n'andò per la via dond'era venuto. La seconda e la terza notte vide il carbonaio simil visione. D'onde, sendo dimestico del conte di Niversa, dissegli ciò che aveva visto: e. venne il Conte col Carbonaio al luogo della fossa; e all'ora usata venne la femmina stridendo, e il Cavaliere dietrò, e feciono tuttoció che il Carbonaio aveva veduto fare. Il Conte, avvegnacche per l'orribile fatto fosse molto spaventato, prese ardire; e partendosi il cavaliere spiciato colla donta arsa attraversata sul nero cavallo, gridò scongiurandolo che dovesse ristare e sporre la mostrata visione. Volse il cavaliere il cavallo e fortemente piangendo - da poi, disse, che tu vuoi sapere nestri martirii, sappi ch'io fin Groffredo, in tua corte nodrito, e questa femmina, alla qualé jo sono tanto crudele e fiero, è Beatrice che fu moglie del tuo Berlinghieri: noi prendemmo piacere di disonesto amore, ed ella, per potere più liberamente fare il male, uccise il marito. Tornammo pria di morire a penisenza, e ricevenmo la misericordia di Dio, il Qual ci dannò a pena temporale di Purgatorio: onde sappi che noi facciamo a colal guisa, come hai veduto, nostro purgatorio; e avranno fine quando che sia li nostri gravi termenti... e. questo detto. sparì.

Nel contado di Lovanio fu uno cavaliere giovine, di nobile lignaggio,

il quale in torneamenti è nelle altre vanitadi del mondo aven speso il suo patrimanio: e venuto a povertà, non potendo comparire cogli altri cavalieri com'era usato, divenne a tanta malinconia che si voleva disperare. Veggendo ciò un suo castaldo, confortollo e dissegli, che, s'ei volesse fare secondo il suo consiglio, lo farebbe ricco, e ritornare al primo onorevole stato; e rispondendo che sì, una notte il menò in un bosco, e facendo sua arte di negromanzia, venne uno demonio al quale disse di avere a riporre il suo Signore in ricchezza ed onore: rispose che ciò farebbe volentieri, ma che conveniva che in prima il cavaliere rinnegasse Cristb: lo elle il cavaliere u di con gran tremore. Fatto ciò tlisse il diacolo - ancora e' bisogna che rinneghi Maria - questo io non farò mai, rispose il cavaliere; — e diede la volta partendosi dalle parole: e vegnendo per la via, e ripensando al suo grande peccato, pentito e compunto entrò in una chiesa dov era la Vergine dipinta col Figliuolo in braccio di legname scolpito, davanti la quale riverentemente inginocchiandosi, e diròttamente piangendo, domandò misericordia e perdenanza del gran fallo che commesso aveva. Nella qual ora un altro cavaliere, il qual aveva comperate tutte le possessioni del cavaliere pentuto, entrò in quella chiesa; e udendo il doloroso pianto dinanzi la. immagine, si nascose distro una colonna aspettando di vedere il fine della lagrimosa orazione del cavaliere compunto, il quale ben conosceva. In tal maniera l'une e l'altro dimorando, la Vergine Maria per la bocca dell'immagine parlava, di che ciascheduno di loro chiaramente l'udiva; e diceva a Gesù — dolcissimo Figlivolo, ti prego che abbi misericordià di questo cavaliere — al quale priego rispose il Fanciallo io non posso niegarti cosa che su domandi; per Te perdono al Capaliere tutto il suo peccato — ond' egli certificato del perdono per le parole della Madre e del Figlio si partia delente e tristo del peccato, ma lieto e consolato della perdonanza ottenuta. Uscendo dalla Chiesa, quell'altre che dietro la colonna aveva asservato ed ascoltato ciò che detto e fatto: era, gli tenne celatamente dietro, e salutallo, e domandollo perch'egli overa tutti gli occhi lagrimosi, e vedendol confuso - alla grazia chè, avete ricevuta, so ggiunse, per amore di Quella che l'ha impetrata, io voglio porger la mano: mi ho un unica figliuela, la qual vi voglio sposare, se vi è di piacere; e tutte le vostre possessioni grandi è ricche che da voi comperai, con nome di dota vi restituirò; e intendo avervi per figliuolo, e lasciarvi erede de' miei beni che sono assai. — Il giovine Cavaliere consents, e ringrazio la Vergine Maria dalla quale riconobbe tutte le grazie ricevute.

E' fu in Parigi uno scolaro il quale, per gli sconci e gravi peccati che aveva, si vergognava di venire alla confessione, comeche gran dolore ne avesse. Una fiata, vincendo il dolor la vergogna, si andò a confessare al priore del monasterio di san Vittore. Posto appit del Prete. tanto dolore di contrizione ebbe nel cuore, tanti sospiri nel petto, tanti singhiozzi nella gola, tante lagrime negli occhi, che la voce venneali meno, ed in veruna maniera potea formare parola: la qual cosa vedendo il confessore, disse che andasse a scrivere i peccati sui: e ciò fatto, volendo riprovare se con la bocca li potesse, leggendo, confessare, similmente come prima fu impedito, onde il priore disse - dammi la scritta — la qual avuta, e letti i grandi disdicevoli peccati, non sapiendo da sè medesimo che penitenzà gli dovesse ingiungere, volle ragionarne collo abate suo, ch' era un letterato uomo, il qual aprendo la scritta trovò la carta essere bianca, e disse al priore — che debbo io leggere doce non è lettera? - Per quel ch'io veggio, replicò il priore. il misericordioso Iddio ha voluto mostrare la virtù della contrizione, e com' Egli abbia avuta accetta quella di questo giovine, epperò gli abbia dimessi e perdonati tutti i suoi peccati.

Colui nel quale regna il vizio della superbia cade nella lussuria, ed un esempio ne porremo. Leggesi nelle vite dei Santi Padri, che fu un monaco, che, dimorato lungo tempo nel deserto in grande penitenza ed esercitazione di molte virtudi, povero si rimase di umiltà, e com' era in grande opinione della gente, così tenevasi maggiore degli altri. Or volendo Iddio umiliare lá sua superbia, acció non perisse, permise che fosse tentato e dalla tentazione vinto, onde il diavolo si trasfigurò in abito e figura di una femmina giovine; e venendo di notte tempo alla vella di costui, cominciò a rammaricarsi dolorosamente della sua sventura, dicendo com' ella era capitata in quel luogo deserto, è la notte scura non le lasciava conoscere la dritta via; e freddo grande dimostrava con un continuo fremito; e così, con lamentevol voce, pregava il santo romito che non la lasciasse perire e la ricevesse in qualche canto della sua cella. Mosso egli da pietà, in prima aprì la finestra, poi l'uscio, e la mise dentro; dove, richiesta se volesse mangiare, e rispondendo che si, raccese il fuocó; intorno al qualo sedendo la diavola, ed egli appresso di lei, ora sbadigliando, ed ora protendendo le braccia, e mostrando i piedi e le gambe al fuoco, diceva con parole dolci e soavi del suo stato; e domandava a lui quanto tempo era in quel deserto, e perché con tanta penitenza si affliggeva, e colle parole alquanto sorridendo, gli gettava squardi, e a poco a poco verso lui si

veniva appressando; e toccando or l'aspro mantello, e la cocolla ruvida, or le muni e le braccia, per la grand'etade e per la lunga astimenza vizze e magre, porgeva le mant insino al petto ed alla barba bianca. Avresti veduto quel mal arrivato parere contento di ciò ch'ella faceva e diceva; e non andando per lungo colle parole, dirò che il misere, combattuto dentro, e di fuori intorno assediato, non veggendo nè ingegnandesi di vedere il suo scampo, come già preso e legato, si arrendè; e, consentendo al peccato, stèse le mani per abbracciare quella figura fantastica, che subito sparì. Rimase scornato; e gran moltitudine di demonii invase la cella gridando — monaco, monaco, che poco fa salivi in cielo, come se' cadulo vilmente! — Ritornato il monaco in sè, compunto e dolente pianse e confessò il suo peccato; e Dio gli perdonò.

Leggesi nella vita dei Santi Padri che al tempo di Valentitiano imperatore fu in Grecia una femmina di mondo, la quale sino dalla sua fancivillezza, per colpa della disonesta madre, spose il corpo suo a peccato: aveva nome Tais, ed essendo bellissima e famosa meretrice, molti venivano a lei, e a molti era cagione di perdizione. Udendo lo abate Pafruzio, provatissimo monaco e di gran santitade, la fama, anzi la infamia di codesta peccatrice, e increscendogli della dannazione sua, e di coloro ch'ella traeva a peccato, pensò di porre rimedio a tanto male. E vegnendo alla città dove Tais era, e richiedendola, le diede il prezzo ch'ella prese; et entrando nella camera di lei, domandolle, se non vi era kuogo più segreto di quello; e rispondendo ella perchè? questo luogo è ben chiuso e celato alle genti. — disse l'abate — e credi tu che sia celato agli occhi di Dio? - Mainò - E se questo credi, come stai tu nel peccato per lo quale sarai dannata alle pene dello. inferno, e sei cagione della perdita di molte anime, delle quali ti converrà rendere conto? - Alle quai parole compunta la peccatrice, e di lagrime piena, si gettò a' piedi del Santo, domandando mercè e penitenza.

Ne solamente per cotesti gioielli di graziosa semplicità è ammirabile e caro lo Specchio del Passavanti; tu vi rinvieni riflessioni profonde; nobili e peregrini pensieri, pagine scaldate da un santo fervore: una sola di siffatte pagine (già dilungatomi tanto a citare) trascriverò, perch'ella è tale che l'applicazione ne salterà agli occhi di molti — Egli è manifesto segno che maestri e predicatori sieno amadori adulteri della vana gloria, quando, predicando ed insegnando, lasciano le cose utili e necessarie alla salute degli uditori, e dicono

sottigliezze e novitadi, e vame filosofie con parole mistiche e figurate, poetando e studiando di mescolarri retorici celori che dilettano te oreochie, inetti a toccare il ouore. Le quali cose non solamente non sono fruttuose ed utili agli uditori, ma spesse volte li mettone in quistimi ed errori. Questi cosiffatti predicatori, anzi giullari e romanzieri, a quali così corrono gli uditori, come a coloro che cantano colla vivuola i Paladini, sono infedeli e sleali dispensatori del tesoro della scienza di Dio, che barattano in fumo...

XXVII

XIMENES

Anima della Spagna risorta ad unità su Francesco Ximenes, nato il 1437 in Castiglia, ascrittosi in giovinezza all'Ordine Francescano, e divenuto tra correligiosi specchio ed esemplare di cristiane virtu. Contava cinquantasei anni allorche la regina Isabella lo scelse a confessore, e conosciutolo d'animo grandissimo e perspicacissimo, ripose in lui una illimitata confidenza continuava, nientedimeno, a pellegrinare pedestre, e mendicando secondo il prescritto dell'Ordine; e siccome era poco destro in accattare, il frate che l'accompagnava dicevagli — ciascuno ha talenti suoi proprii, e tu disetti di quello di cercare la lemosina; lasciane la briga a me, altrimenti corriamo pericolo di morire di same —.

La Regina' collocò il repugnante Ximenes sul seggio arcivescoviledi Toledo, il primo della Spagna, ne dismetteva egli per questo il viver umile a cui s'er'avvezzo; abitava una nuda cella, e si cibava di vivande grossolane: a far cessare il romore che s' era desto per quella stranezza appo i Grandi di Castiglia, e a Corte, papa Alessandro Sesto. prescrisse all'Arcivescovo d'aver a vivere secondo le consuetudini de' predecessòri; e Ximenes, costretto ad assumero un fasto che gli gravava, addoppiò in segreto le privazioni e le penitenze.

Primo campo d'esercitare quella passione che lo dominava del bene per l'Uomo grande furono due riforme ambo ardue; delle Finanze, e dell' Ordine di S. Francesco: mercè la prima, nonostante infiniti ostacoli facili a figurarsi, il denaro pubblico cessò d'impin-

Dandolo.

guare caste privilegiate; merce la seconda, la qual da niuno potea venir promossa meglio che da Ximenes, il riformatore pericolò della vita sotto i colpi d'un assassino: che se non era il fermo appoggio d'Isabella e del Papa avrebbe fallita la impresa. La cattedia di Toledo gli dovette la sua ristorazione; l'università d'Alcala la sua dotazione; ivi died' opera alla stampa la Bibbia Poligiotta, gigantesco, ne mai superato lavoro tipografico, ideato, condotto ad imitazione de tetrapli ed esapli d'Origène: nella magnifica collezione nota sotto nome di Bibbia di Ximenes i testi ebraico e caldaico, la versione greca dei Settanta, e quella latina di S. Gerolamo si trovano riprodotte di fronte con istupenda correzione.

L'antico rituale delle chiese spagnole, conosciuto sotto l'appellazione di mozarabico, perchè dopo l'adozione dei riti romani era durato in uso solo appo i Cristiani rimasi soggetti a' Mori, questo vecchio monumento della uniformità universale de' dommi cristiani sin da' primitivi tempi stava per perire, a cagione della vetusta dei codici che n'erano depositari: Ximenes reselo di comun ragione colla stampa, e della splendida edizione che ne tiro provvide che pervenissero esemplari donati alle precipue biblioteche d'Europa.

Il regno di Granata giacea domato dall'armi, però in uno stato di continuo fermento; nella capitale contavansi oltre dugentomila islamiti; era desiderabilé, per effetto di carità cristiana, ed anco per meré viste politiche, che quel popolo soggiogato avesse ad avviarsi a conversione, quindi a tranquillità. Per suggerimento del Cardinale (il Papa aveva insignito Ximenes della porpora) la corte si trasferi ad abitare l'Alhambra: ivi i maggiorenti del Popol Moro furono convocati, e Ximenes li chiari rei di morte per avere compartecipato ad una cospirazione, di cui teneva in mano le prove: propose perdono se promettevano di non opporsi alla conversione di lor dipendenti; promisero, e ricolmi per giunta di magnifici doni, furono rimandatí. Allora il Cardinale e l'Arcivescovo di Granata cominciaron officio di missionarii; que maggiorenti tennero fede, e le turbe, che in cambio di duri padroni trovavansi aver a fare con amorosi consigliatori, ed anco in ogni lor uopo soccorritori, non tardarono a ripudiare il Corano pel Vangelo. Ximenes un di che al terminare d'un suo sermone battezzò di sua mano tremila musulmani, potè, nella pienezza della sua santa consolazione, credersi tornato per miracolo a' tempi apostolici.

La corte si trasseri da Granata a Siviglia più presto di quello sa-

ria bisognato a fondar solidamente la concordia: in mezzo a centomila infedeli che alla prima chiamata potevano alzarsi in armi e già davan segno di voler tumultuare rla debole guarnigione cristiana correa gran pericolo; Ximenes provvide con ardito colpo a sicurarla. Era in Granata Zegri principe del sangue reale degli Abenceragi, idolo della sua gente, anche perche avea tenuto fronte a Consalvo il gran Capitano senza rimaner soccumbente. Il Cardinale lò fece arrestare, e si diportò secolui ne giorni che lo tratteme presso di se con modi si amorevoli, leali e generosi, che non tardò ad aversel amico e cristiano: allo scoppiare del preveduto tumulto, che presto convertendosi in generale insurrezione avrebbe fatto versare torrenti di sangue, ecco Zegri a cavallo con numeroso corteo arringare il popolo e quietarlo: Ximenes fu salvo e la città perdonata (1499).

Nè gli bastò veder i Mòri spodestati in Ispagna; si pensò di attaccarli in Africa; onde avessero a deporre per sempre il pensiero di novelle invasioni. Isabella era morta (nel 1504): il vicereame di Napoli dall'ingrato Ferdinando era stato tolto a Consalvo: Ximenes propose al Re la conquista del regno d'Orano, e rifiutandovisi egli per avarizia, offerse fare la spedizione a proprie spese, da non essergli rimborsate che in fine; e domando a generale Consalvo; gli · fu concessa la guerra, negato il duce; vennergli assegnati Navarro e Vianelli, uomini, per tristizia d'animo, acconci a guastare jogni cosa: ta flotta e l'esercito di spedizione presto furono in pronto; nel punto d'imbarcarsi i soldati, suscitati sottomano da chi obbediva incresciosamente ad un Religioso (Ximenes presiedeva in persona la spedizione), tumultuarono chiedendo anzi tempo la paga; il Cardinale gli arringo in si bella e nobil guisa che si quietavano; quando un d'essi più audace proruppe in isconvenevoli esclamazioni: Ximenes lo adocchio, e lo fece appiccare issofatto; ne venne generalmente lodato: da quel momento fu padrone de soldati. Escita l'armata dal porto di Cartagena il 16 maggio: 1509 il giorno dopo fu a vista dell' Africa, ivi entrata felicemente in una rada comodissima: duemila cavalli s'avanzarono per antiguardo a sorprendere la città di Orano, ove Ximenes aveva corrispondenze e fautori: tutto riusci appuntino; e i Musulmani stupirono sull'alba di vedere schierato e in marcia l'esercito cristiano: la croce pontificale di Toledo splendea alla prima fila col motto del Labaro in hoc signo vinces: Orano fu preso, e le schiere ragunatesi a difenderlo sharagliate; completa vittoria che costo agli Spagnuoli la perdita di soli trenta nomini; quattromila Oranesi giacquero trucidati fuori e deptro la città, ed ottomila cadder prigioni: al Cardinale increbbe quella strage: Navarro se ne scusava avvertendo ch' eran infedeli

e Ximenes — epperò eran uomini e potevan diventare cristiani. — Avviato alla rocca s' incontro nel governatore che muoveva a presentargliene le chiavi traendo seco trecentò cristiani teste sciolti dalle catene; i quai tutti si gettarono a'piè del loro liberatore, benedicendolo. Il bottino fu immenso: il quinto ne toccava di diritto al Cardinale; ed ei con generosità inudita lo distribuì a' più poveri tra' soldati, e sen valse a edificar chiese, spedali, a' sè non riserbando che codici arabi da lui destinati alla biblioteca d'Alcala ove stanno tuttodi. Poco oggi è parlato di cotesta conquista; e tra' pochi ai quali è nota, i più la reputano irruzione efimera; errano forte; con buona pace delle lor antipatic contro il Francescano conquistatore, gli Spagnuoli occuparon Orano dal 1509 senza interruzione fino al 1708, nel qual anno, durante la guerra di successione, gli Algerini se ne impossessarono, per riperderlo nel 1732, tornato Spagnuolo sino al 1792.

Conquistato Orano, Ximenes stava per ispingere l'armi vittoriose e temute nel cuore del confinante regno di Bugia; allorche intercatto una lettera di Ferdinando a Navarro che gli palesava il mal animo di que tristi invidiosi: il Valentuomo ch'era eoraggioso e presto in ogni sua bisogna, balzo in Ispagna sette giorni dopo che n'era partito, rinunziò al comando della ben riescrita spedizione, ma ne chiese secondo i concerti il rimborso al Re, e siccome questi tergiversava, dichiarogli che se ne appellerebbe alle Cortes di Castiglia; nell'anima abbietta di Ferdinando meglio potè la minaccia della gratitudine; rimborsò con alquanto oro a malincuore la gloria delle armi spagnuole, i Mori resi innocui per sempre, e una fiorente colonia fondata a frenarli nel lor proprio paese.

Ferdinando mori nel 1513, Ximenes venne eletto reggente di Castiglia: fu pietoso alle tribu americane decimate dalla ferocia, e dall'avidità spagnuola; fu pietoso all'unica figlia di Ferdinando ed Isabella, Giovanna la folle, che per dolore del marito perduto aveva smarrito il senno, e sen viveva al bujo e nel lezzo; trista sorte della reditiera di metà del mondo! con amorose assidue cure di perspi-

caci infermieri consegui Ximenes che la misera ricuperasse un barlume di ragione; ende il Re (Carlo Quinto) allorche pote abbracciar. la madre e ne su riconosciuto, ne rese lagrimando solenni grazie al nonagenario Cardinale, appellandolo benesattore e padre. Questo ringraziamento del Monarca delle Spagne e dell' Americhe chinse l'arringo mortale del Veglio: trapassava pochi giorni dopo desiderato e pianto da un'intera nazione.

XXVIII

SAVONAROLA.

Fra Gerolamo Savonarola è nome di cui varia suona la fama: per me credo che fosse dotato d'anima grande e ben intenzionata; peccò di esagerazione nel volere prontamente, e compiutamente un bene che gli uomini mal sanno aggiugnere nemmeno a grado a grado; ma se v'ebbe eccesso nel suo fervore, o diró meglio, se riusciron eccessivi i modi che adoprò onde accostarsi alla meta elevata e santa che si proponeva, ben isconto quella intempestività co guai che lo tribularono, e col martirio che sostenne.

Scopo del subline fanatismo di fra Gerolamo fu di tornare onorato e glorioso il nome di Cristo, e di estendere i benefizii della Religione a tutte le facoltà umane, e ad ogni lor produzione; suo capitale nemico era il paganesimo, di cui scovriva i progressi nell'arte, nei costumi, nelle idee, nelle azioni, nelle scuole, ne' chiostri: lo studio della Bibbia diventò sua passion dominante; e improntò il suo dire tanto ne' colloquii privati; quanto nella predicazione di una irresistibil vigorià. Nel giardino del convento di S. Marco ('aveavi egli vestito l' abito domenicano) comincio suo sermoni dinanzi ascoltatori il cui numero ando crescendo per guisa che gli fu mestieri salire il pulpito della più vasta chiesa di Firenze; la Cattedrale.

Ivi le sue prime prediche furono comentario, d'alcuni passi dell'Apocalisse, da quai deduceva con accento ed autorità di profeta l'annunzio di terribili calamità imminenti (le guerre d'Italia, la calata di Carlo VIII, la occupazion di Fifenze parvero avverare il presagio.): - quando il Padre venne in Firenze (scrive Burlamachi.) la travo ripiena d'uomini nobili, sagaci, ingegnosi, è ricchi di sapienza umana; i quali non solo non credevano, ma si facevana beffe delle cose della fede, e di chi le difendeva; vi erano artefici eccellenti che confessavano non aver mai ereduto in Cristo; ne ci avea bontà alcuna se non ceremonie e apparenze. Il Padre ordinariamente chiamava tiepidi i nemici suloi; altri, benche grandissimi peccatori, si convertivano in numero infinito, vivendo poi santamente; e questi, per le molte lagrime che versavano alle prediche del Padre, erano dagli avversari domandati piagnoni. Ne si potrebbe credere le innumerevoli restituzioni che si fecero di grandissima importanza. Nelle case secolari si riveva a modo di religiosi, levandosi la notte a mattutino, e dicendo l'ufficio con molta semplicità; parevano tanti angioli. Confluva sempre da ogni banda gente per udire la predica; e insino dalle montagne asprissime calavano genti rustiche, e tutta notte venivano verso Firenze, talchè la mattina allo aprir delle porte numero grande di gensi entrada, andando tutti di iratto al Duomo a pigliare sollecitamente luogo. Ne mancavano ricchi cittadini pieni di carità, che avevano grazia di dare da mangiare e beré, e alloggiare in casa loro a venti. trenta, 'quaranta forastieri per volta, di quelli che venivano alla predica, 'andando spontaneamente ad invitarli, talche parevá proprio una primitiva chiesa: era una conversazione fra loro piena di carità; e riscontrandosi più volte insieme, si guardavano un l'altro con letizia delcemente inestimabile, talché sebbene fussino stati forestieri; solo a vedetli in volto erano conosciuti veri figliuoli di quel gran Padre. Venne in questo tempo una gran carestia, e tanto duro, che molti del contado erano costretti di andare per le città mendicando il pane, è si morivano di same per le strade, onde certi uomini dabbene andavano in simili disoani con varje confezioni e malvagie; e quando per debolezza trovacano svenuti, li conducevano allo spedale. E questi dai savii del mondo furono chiamati per ischerno gli stroppiccioni. Altri uomini ricchi, ragunando molte migliaia di ducati, mandavano per grano in Sicilia, e lo rivendevano poi a Firenze a buon mercato, e tanto si operò per questa via. che finalmente la penyria cessò. - Chi riflette che un tal entusiasmo daro sette anni consecutivi, e che tanta fu-la pressa in Duomo, che fra Gerolamo dovette predicare separatamente, in ore diverse ad uomini, a donne, a fanciulli; e che cotesto fervore erasi desto nonostante la fiera nimicizia de' partigiani de' Medici, i quali or dénunziavanlo come eretico a Roma, or lo minacciavano come

fazioso; noi ci rimanghiamo incerti chè cosa fosse più stupenda in essolui- o la instancabilità dello evangelizzare, o la nobiltà dell' animo clie lo elevava così al di sopra la regione delle procelle popolari, o la sua eroica fidanza nella protezione di Dio; ne ci volca manco di una fede ardente in questa protezione per credere di poter riuscire a purificare ciò che il paganesimo avea contaminato; contagio a cui non era sfuggita ne scienza, ned arte, niuna facoltà dell' uomo. Gli educatori della gioventu facevanla ammirata di cose greche e romane, non lasciandole tampoco sospettare che anche il Cristianesimo noverava filosofi ed eroi; sceglievano tra gli scritti profani i più acconci a dilettare e corrompere; tra libri di cui Savonarola domandava dal pergamo la proscrizione, ci aveano gli osceni carmi degli erotici latini, e la taccolta di cui basta il nome a palesare la infamia (la Priapeja). Il qual sistema di educazione veniya continuato sotto altra forma nelle università; perfino nei chiostri, La logica aristotelica, sovraccarica di sottigliezze, dominava la Teologia; nè veniva riconosciuta autorità nelle Sante Scritture, se non in quanto si accordavano co'dettati peripatetici; e fra Gerolamo tuonava dal pulpito - son le suttilità de Filosofi come polvere; fanno di questa filosofia e delle Scritture Sante un miscuglio, e questo vendono sopra li pergami, e le cose di Dio e della Fede lasciano stare. - Felici i poveri di spirito quand' egli si fe' loro innanzi con quella sua mirabil dovizia di citazioni bibliche, le quai risonavano nelle lor anime candide a modo di voce scesa dall'alto a confortarle e guidarle!

Per ispiriti superfizialmente filosofici, e che cercano nella storia non altro che la conferma a pregiudicate opinioni, Savonarola è un retrogrado dominato da fanatismo, il qual vanamente tento serrare al suo secolo la via del progresso: epperò gli erano famigliari le dottrine letterarie e filosofiche più vantate in quella età: versatissimo negli annali antichi, non li reputava più istruttivi e gloriosi di que' delle nazioni che avevano occupata da poi la scena del mondo dispiegandovi il vessillo della Croce: a coloro che, come fecero Tucidide e Livio, delinearono i fasti del passato, diniegava la preminenza, rivendicandola agl' ispirati che avevano associata la narrativa de' casi trascorsi all' annunzio degli avvenire. A tarpar le ali all' entusiasmo degli eruditi, che teneano sempre fiso lo sguardo nell' antichità classica, additava le tristi reliquie della razza greca divorata da mortal lebbra, cui lo scisma avea resa insanabile; impotente così a sottrarsi all' errore, come a difendersi dai barbarl. Che cosa nacque, gridava,

per la eresia e i peccati d'Oriente e dei Greci? sono andati tutti in vastità, e sotto gl' infedeli.... ed accennando a fautori delle redivive opinioni della Grecia antica; — quarda, soggiungeva, tutti coloro che oggi seguitano la dottrina di quelli Filosofi; li troverai tutti duri. . Ai giovinetti volgeasi di preferenza con toccanti allocuzioni; nè mai la voce-dell'austero Oratore si attemperava meglio a dolcezza di quando volgevasi a quella innocente e prediletta porzione del suo gregge: chiamavali a raccorre il frutto delle sue fetiche, a vegliare sui destini della patria; e mentre gettava i semi di un desiderabile avvenire rendendo ai figli accessibili le grandi verità della Fede, diceva alle madri, tre secoli prima del vantato Ginevrino, ch' era per esse un sagro dovere nudrire del proprio latte la prole, colpa fidarla a mercenarie trasmettitrici di fisiche e morali brutture: diceya ai padri che lor correva obbligo di dare sin dalla età prima a proprii nati una istruzione elementare, che avesse ad essere base alla educazione dell'adolescenza, antidoto alle passioni della gioventù. Ne proscriveva a fascio i capolavori delle Lettere Antiche: ammettevali come ausiliari allo sviluppo della civiltà moderna; solo pretendeva che le decorazioni attinte a quelle fonti pericolose, non offuscassero nel tutto assieme l'impronto cristiano, consentendo legger Ometo, Virgilio, Cicerone pelle carte originali, senza che a simiglianza di corpi opachi si frapponessero traduttori; ma inculcava che si studiassero ancora più i Santi Padri; e chiedeva che in ispezialità la Ciltà di Bio di sant' Agostino fosse chiamata ad occupare le veglie degli studiosi della letteratura - acciò, diceva, la gioventù non ricera una lezione di paganesimo, senza averne una a contrapposto di Cristianesimo, ende si educhi contemporaneamente alla eloquenza e alla virtù.

Al guasto causato dalla mala educazione crescevano gravità e forza gli artisti. I monumenti dell'arte pagana, diventati oggetti di una spezie di culto nelle ville e nei palazzi medicei, avevano insensibilmente adulterate le genuine nozioni del bello: il naturalismo incoraggito dalla corruttela erasi impadronito pur delle Chiese, e la profanazione commessa dal Lippi rinnovavasi ogni giorno, conciossiache in cambio della Madonna, e dei Santi si mettevano sugli altari ritratti di femmine famose, di troppo noti garzoni, ed attraenti nudità aumentavano voga a tai dipinti; di che Savonarola sdegnavasi e gridava — famo parere la vergine Maria vestita come una meretrice; ed io vi dico ch' Ella andava vestita come una poverella, semplicemente

e appena le si vedeva il viso. Che se nelle Chiese gli artisti sbizzarrivano così, pensate che cosa facessero ne palazzi, e nei siti destinati a ricreazione; là sedeva in trono il paganesimo, e spirava pegli
occhi nelle anime inesperte quel fascino che dalle cattedre insinuava
pegli orecchi. E Savonarola a prima penitenza dei convertiti imponeva la distruzione di quegli oggetti pericolosi.

Il detto di S: Paolo vi hamio sulla terra infinite maniere di favelle, niente è senza voce, con cui vivamente espresse l'entusiasmo che la natura suscita in un'anima credente, da miuno fu chiarito profondamente vero meglio che da Savonarola durante una corsa che fece in Lombardia. Alla vista dei colossi nevosi che ne fasciano l'orizzonte, dei colli e dei laghi che l'abbellano, sostava egli nella pedestre peregrinazione per sedere appie di un qualche albero isolato, e là (così narra Giovanni da Sicilia che gli era compagno) cercava nel libro de Salmi un testo adatto ad esprimere quelle magnificenze pittoriche, le quali a lui, siccome il farmamento a Davide, narravano eloquentemente la grandezza dell'Eterno.

Quanti poeti ed artisti aveano a que' di mente retta ed anima pia, altrettanti dovevano innamorarsi di Savonarola; ned io penso che, dopo Socrate, sia stato al mondo filosofo novatore il qual destasse maggior entusiasmo, e contasse una più eletta schiera di nobilissimi ingegni a discepoli e ammiratori.

Ne qui e fuori del caso ricercare di qual indole fosse la eloquenza di Fra Gérolamo.

Ei non ébbe al certo ne una giusta divisione de suoi argomenti, ne un ordinato progresso di raziocinio, ne scioltezza di espressioni, ned eleganza di stile; ma talora inveiva con si gran forza che pareva un fulmine, — Or vedete, dicea parlando dell' Esodo nella prima predica di Quaresima, se questo libro vi pare a proposito, e che parli appunto del tempi nostri e delle nostre persecuzioni. Ma perchè io non boglio stamane essere più lungo, vi dirò una parola, e manderovoi a casa. — Che vuoi tu tire, frate, e ché parola è questa? — lo vi vorrei dire miglior novella che non ho: a voi buoni e che siete retti di cuore dico sempre bene: popolo fiorentino io dico ai cattivi — tu sai ch'egli è un proverbio che dice propter peccata veniunt adversa: va leggi quando il popolo ebreo faceva bene ed era amico di Dio, sempre avea bene, così al contrario quando metteva mano a scelleratezze, Dio gle apparecchiava il flagello. Firenze che hai fatto. tu? che hai fu commesso? Dove ti trovi tu con Dio? vuai tu ch' io te lo dica . . Ohi-

mè! . . gli è pieno il sacco; -aspettati un gran flagello. Signore tu mi se' testimonio che io mi'sono sforzato di sostenere colle orazioni questa piena, e questa ruma: non si può più — Queste e simili parele declamate con fuoco da uomo ch' era tenuto profeta, quale impressione non doveano fare sulla moltitudine! e nella predica del sabbato dopo la seconda domenica di Quaresima, poiche prego Dio per la conversione de peccatori indurati, conchiude — non ne posso più, le forze mi mancans. Non dormir più, o Signore, su quella croce; esaudisci le mie orazioni: non vedi tu questi cattivi uomini, che ci dileagiano. e siam diventati l'obbrobrio del mondo? Deh non tardare acciò il popolo infedele e tristo non dica - ov, è il Dio di costoro? - Tu vedi che i cattivi ogni giorno diventano peggiori, e sembrano omai incorreggibili. Stendi, stendi dunque la tua mano, la tua potenza; io non mi so più che mi dire; non mi resta più altro che plangere. Abbi compassione delle tue pecorelle! non le vedi Tu'qui afflitte perseguitate? non le ami Tu? non venisti ad incarnarti per loro? Se a questo effetto io non son buono, levami la vita. Che hanno fatto le tue pecorelle? io sono il peccalore; ma non abbi riguardo, o Signore, a' miei peccati; abbi riguardo una volta alla tua dolcezza, al tuo cuore, alle tue viscere, e sa provare a noi tutti la tua misericordia . . . Misericordia, o Signore! - A tai parole è ricordato che gli uditori prorupper tutti in un dirotto pianto ed alte grida, talche l' oratore, piagnente . pur egli, dovette scendere dal pulpito. Aggiungasi che tali prediche furono scritte, quai le abbiamo, non da Savonarola, ma da un qualche suo ascoltatore, è quindi, oltre ciò che la viva voce doveva lor aggiungere, esse non ci pervennero che tronche e imperfette; epperò quali esse sono, ponno riguardarsi come le più eloquenti del secolo decimoquinto.

Facciamo ritorno agli artisti e poeti che s'innamorarono di Savonarola; e primo ricorderemo Giovanni Pico dolla Mirandola, familiarissimo de' Medici (circostanza che sgombra ogni sospetto di prevenzione), il qual confessava aver ammirato un uomo sovratutti al mondo, Fra Gerolamo, Il Platonico Benivieni, creatura anch' egli de' Medici, ardi, quando il fulmine stava per piombare sul capo dell'intrepido Domenicano, assumerne le difese con uno scritto che fa testimonianza del suo coraggioso amore del vero. E Poliziano (nonostante la sua inclinazione per le artistiche e letterarie discipline che il severo Predicatore proscriveva) non potè ristare dal rappresen-

tarlo (in una sua confidenzial epistola) qual uomo santissimo per diportamenti e dottrina.

Il più bel lavoro del principe degl'incisori fiorentini in pietre dure, Giovanni denominato delle Corniole, è un busto di Savonarola che si conserva nella sala delle Gemme agli Uffizii.

Dei due più degni successori di Marco Finiguerra padre della incisione, Bandini e Botticelli, il primo non contamino mai il suo bulino con rappresentazioni lascive; il secondo, noto anche come pittore e comentatore di Dante, rimase così angustiato della tragica morte di Savonarola, che fermò, a segno di lutto perpetuo, di non pigliar più in mano pennelli.

Lorenzo di Credi pago il suo 'tributo d' obbedienza all'ammirato Maestro con trattare in suoi quadri unicamente suggetti religiosi e spezialmente quello si caro anche a Pietro Perugino, la Vergine in atto di adorare il Bambino, che ripete assai fiate, e sempre in guise mutate. Lorenzo è nome illustre tra' ristoratori della pittura, siccome rappresentante la scuola piena di vita e originalità di Andrea Verrocchio, dalla qual'uscì il divino Leonardo.

Erede delle tradizioni del beato Angelico vivea nel convento di San Marco un esimio miniatore, Fra Benedetto: nel di che i Tiepidi assaltarono il Chiostro domandando ad alte grida la morte di Savonarola, Benedetto si armo per difenderlo, ne ristette, che quando udi lui stesso ricordargli non istar bene a Religioso trattare armi, tranne le spirituali: e quando gli assalitori, occupato il sagro recinto, via ne trascinarono la loro vittima davanti giudici che tenevano in pronto una sentenza di morte, fra Benedetto fe' grandi sforzi di volere andar seco; e ributtato dai mististri, insisteoa; ma il Padre gli si volto dicendo per obbedienza non penite, perciocche io ho da mortire per amore di Cristo. (Burlamachi.)

Luca della Robbia inventore de' bassirilievi di terra cotta a colori ebbe a compagni di lavori i suoi fratelli Agostino e Ottaviano, il nipote Andrea, i cinque figli di questo; tribu di artisti che in plasmare. Madonne e Santi avea ripudiata ogni tradizione pagana, ed appo la quale Savonarola venne tenuto in tanta venerazione che due de' figli di Andrea vollero esser vestiti da lui dell' abito domenicano; e gli altri, rimasi col padre e lo zio, ebbersi ad opera predietta moltiplicare i ritratti del grande Uomo che riguardavano come profeta e martire.

Qual visitatore di Firenze non istupi di quella, non saprei dir se reggia o castello, si n'e imponente e come minacciosa la mole tutta di pietra, colossale epperò elegante, che ha nome di palazzo Strozzi? ed è nome, che, ricordando il Bruto fiorentino, armonizza coll'edificio torreggiante e severo: il Cronaca l'architetto, di cui scrisse Vasari—gli era entrata in capo tanta frenesia delle cose di Savontirola che altro che di quelle non volca ragionare.

Il sublime pittore che al secolo fu Baccio della Porta, e, poiche si arruolò tra' figli di S. Domenico, ottenne fama immortale sotto. nome di fra Bartolomeo da S. Marco, toccava i vent'anni, allorchè. convertito dalle predicazioni di Savonarola, consacro intere a Dio le potenti facoltà della sua fantasia e del suo cuore. Ebbe a primo maestro Cosimo Rosselli; ma presto pose amore nelle opere di Leonardo, e i suoi progressi furóno maravigliosi. Si avvide che la scuola siorentina ricca di sperti disegnatori poco valea nel chiaroscuro, e si associò a Mariotto Albertinelli dotato di squisito sentire rispetto l'armonia de' colori : poco duraron uniti ; spirito di parte separolli, gittando il debole Mariotto hella fazione dei Tiepidi. V'ebbe allora una fermata nell'arringo corso da Baccio: fu egli così assorto in Savonarola che non gli riesci nemmeno di finire l'affresco del giu-, dizio universale in S. Maria Nuova. Nel di memorando in cui San Márco su assalito ed espugnato, Baccio era uno dei cinquecento accorsi a difesa del Convento. Il supplizio del suo Maestro sfiduciollo dell'avvenire; la sua mente, già predisposta a cercare in Cielo conforti che non sapeva omai trovare quaggiù, si raccolse a quiete. nel convento di Prato, e perseverò quattro anni ad occuparvisi esclusivamente negli esercizir della vita contemplativa: trasferito a Firenze, le sollecitazioni de' Religiosi vinsero i suoi scrupoli, e lo indussero a ripigliare i pennelli; pinse San Bernardo in estasi davanti la Vergine, suggetto mirabilmente adatto alle recenti abitudini dell'Artista, il più acconeio d'ogni altro a riconciliarlo colla pittura.

Da questa rapida rivista de' più celebri 'artisti, a' quai fu, per così dire musa la ispirazione di fra Gerolamo, fasciamo ritorno a lui stesso, il qual diremmo che si vada apparecchiando con trionfali pompe al supremo de' suoi trionfi, il martirio.'

Cónscio dell'entusiasmo che suscitava, e deliberato di cavarne il, maggior pro possibile, Savonarola ideo per la Quaresima del 1496.

'uno spettacolo inusitato; la domenica delle Palme su vista ssilare per le vie di Firenze una processione immensa, che sigurava la entrata di Gesu in Gerusalemme: precedevan ottomila fanciulli recanti in mano piccole croci e rami d'ulivo; seguivano fraterie e constaternite, poi giovinette bianco vestite, poi cittadini con torchi accesi. Mai a memoria d'uomini era stata vista simil cosa: il pio raccoglimento di quella moltitudine, le vesti candide indossate da giovinetti d'ambo i sessi a indizio di battesimale innocenza, il canto alternato che facevano d'inni e salmi scritti a bella posta in volgare da Benivieni, e lo splendore purissimo del sole, quasi benedizione di Dio su quella pompa — tuttocio (scrive Burlamachi) faceva che ci credessimo trasportati in una nova Gerusalemme, e che le glorie del Paradiso fossero scese in terra.

Inanimito dal buon riuscimento della prima processione, Savonarola ne architetto l'anno dopo un'altra, destinata ad aggiugnere più direttamente lo scopo delle sue fatiche apostoliche; ed anco sta volta serbò a' fanciulli il posto d'onore. Cominciaron essi con presentarsi di porta in porta chiedendo in nome di Gesu e di Maria che lor si consegnasse l'anatema, voce con cui designavano gli oggetti d'arte e di lusso dal Maestro riprovati siccome pericolosi, profani, turpi; il prodotto di tai volontari sagrifizii fu portato in plazza per esser bruciato; là venner ammonticchiati libri di canzoni licenziose, cogli stromenti che aveano servito d'accompagnamento a queste, fasci d'incisione oscene, Decameroni, Morganti e una quantità stragrande di pitture e scolture, le quai, per pace della loro coscienza, proprietarii ed autori offrivano in olocausto sul rogo espiatore; il qual trionfo dello spirito cristiano sull'arte pagana, celebrato nel di più romoroso di Carnevale fu tale spettacolo che non è eloquenza che basti a desoriverlo degnamente: tutte le arti purificate erano state messe a contribuzione per decorarlo. Gesù bambino del Donatello veniva portato in giro su piedistallo d'oro, e, qual è scolpito pareva benedire le turbe; quadri stupendi, bandiere squisitamente miniate da Baccio della Porta, da Lorenzo di Credi, da fra Benedetto, statue e bassirilievi usciti dalle officine di Luca della Robbia facevano fede che l'arte non periva e memmeno scadeva per essersi cristianizzata. Dopo aver traversato cantando la Città, fanciulli e donzelle intonarono una invettiva contro il Carnovale raffigurato da mostruoso fantoceio, il qual fu posto sulla cima del

rogo, e vennegli appiccato fuoco in mezzo allo squillare delle trombe e delle campane e le acclamazioni della moltitudine (1).

Nè l'entusiasmo, comechè toccasse al sommo, declinò; e la processione del 1498 fu anco più ricordevole per distruzione di opere artistiche corrompitrici: in veder ardere la gran pira il popolo, anzchè urli di gioja, intuonò dignitosamente il Te Deum.

Tai cerimonie imponenti, combinate colle predicazioni di fra Gerolamo, facevano tanto più profonda impressione sui Fiorentini in quanto ch' esse trovavanli apparecchiati; non era il riscaldo di un giorno; ma un entusiasmo maturato durante anni. Savonarola avea saputo graduare la sua eloquenza per guisa che non fu mai retrograda, e nemmanco stazionaria: actagionato sulle prime di eccessiva semplicità; a mano a mano che andò svolgendo la vasta tela delle ideate riforme, le menti ch' erano parute lente ad aprirsi a tal nova luce non ne rimasero abbagliate; dopo averle raffermate a ben pensare e a ben fare con quanti argomenti somministravangli Teologia, Filosofia e Storia, solamente allora a vvisò di poter colpire le immaginazioni cogli spettacoli mezzo religiosi e mezzo drammatici, che per tre anni consecutivi furono celebrati in Firenze con pompa, sempre crescente.

^{(1) ·} Ei (il padre Gerolamo) fece fabbricare salla piazza dei Signori un gran capannaccio dov' erano raccolte tutte le vanità e cose lascive che i fanciulli avevano raccolte, s la forma niera questa. I legnatuoli presero un albero, e lo rizzarono in mezzo allo da terra trenta braccia, in cima del quale conficcarono di molte travi intorno, le quali, coma da un centro partendosi, e decrescendo verso la terra in sormà di piramide ò padiglione, occupavano centrenta braccia di larghezza; sopra le quali, dall'ultimo piede insino alla ĉima dell'. albero, avevano fatto quindici gradi; il vacuo intorno al fusto dell' albera era tutto pieno di scope e fascine, e di altri legni gridi con molta policere da bombarde. Avea questa macchina otto facce in ritondo, e, ciascheduna suoi gradi, sopra i quali erano poste e accomedate tutte le vanita e lascivie. sopradette variamente distribuite. Nel primo grado erano panni forestieri prezuosis-. simi ma pjeni di figure impudiche; nel secondo un numero grande di figure e ritratti' di bellissime donne florentine, ed altri fatti per mano di eccellenti artefici, pittori e scultori; in un altro grado erano tavolieri, carte, tavole di Hamperia, dadi, e trionfi; in altro libri di musica, arpe, liuti, ghitarre, buon accordi, gravicembali, pive, cornette; in altro la vanità delle donne, capegli, cervelliere, ampolle, specchi; profumi, polveri di cipro; in un altro libri di poeti latini e volgari pieni di ribalderie; in un altro maschere, barbe, livree e stromenti carnevaleschi. Vi erano anche molte cose di gran prezzo, come pliture e scollure, scacchiere di avorio; in modo che un mercatante Veneziano ne offerse alla Signoria ventimila scudi, del che riporto questo premio, che su ritrátio al naturale, e posto in cima a quell'edifizio sopra una sedia, ad esservi bruciato come principe di quelle vanità. - Burlamachi.

La rabbia della fazione dannata all'impotenza dalla popolarità di Savonarola non conobbe confine, e studiò il modo di vendicarsi con arte tanto paziente ed ingegnosa che niente manco al buon successo delle sue trame allorche spunto il di fatale ch'elle si trovaron mature.

I più violenti odiatori del Frate non erano vegliardi stizziti di vedersi scemato il numero delle vittime che servivano di trattenimento a lor servili lascivie; nè retori, o maestri di lettere pagané, a quai venivano meno scolari, ed emolumenti; ne religiosi rilassati, fulminati da quella voce coraggiosa e inesorabile; sibbene erano banchieri e trafficanti; era egli reo a' lor occhi d'imperdonabil delitto: d'aver promosso la rghi versamenti di capitali nel Monte di Pieta fondato all'oggetto di sottrarre i cittadini poveri alle intollerande usure dei ricchi. D' altronde la riforma che aveva a grado a grado colpito, la maggior parte delle derrate di lusso, minacciava d'impoverire i mercanti, che, a conservare avventori, avean uopo di rilassatezza e pompa: ne avvenne che si formò tra costoro e i banchieri una formidabil federazione, le cui ramificazioni si allargarono sino a Roma, ov'era dominante una famiglia diventata il terrore de'buoni, e lo scandolo della Cristianità: per quegli audaci violatori d'ogni legge umana e divina i sermoni di Savonarola suonavano declamazioni sediziose. Oltre le vili passioni di guadagno, altre ve ne avevano. suscitate, irritate dal Predicatore; ambizione ed amor proprio: avea sgridato i seniori con dire — i padri per prima cosa pongono lor figli ad imparar poesie, e di poi a banchi ad apprendere cambi ed usure, e così li mandano a casa del diavolo —: aveva irritati i doviziosi preconizzando una costituzione che spogliavali di parte del potere, del qual avevano sin allora abusato: ecco il perche della predilezione di Savonarola pel reggimento a comune, e della sua ripugnanza a' Medici: come filosofo, come cristiano avversava il governo di tai banchieri, è la idea di vederli principi della sua città gli si affacciava come rovesciamento d'ogni principio di buon governo; ecco il perchè inculcava a' Fiorentini la democrazia come la forma più adatta alle loro peculiari circostanze; non ch'ei la reputasse per assoluto la miglior forma, conciossiacche preferiva in astratto la monarchia posta in condizioni di stabilità, e governata da un buon principe.

Qui vuolsi ricordare una scena unica nella storia.

Un frate francescano mandato da Alessandro Sesto per opporsi a Savonarola, predicando in Santa Croce, disse che il suo avversario si era vantato di poter fare un miracolo; sfidarlo egli ad entrar seco in un rogo ardente. All'anima retta ed illuminata di Savonarola ripugno di accettare la sfida; ma non pote impedire che Domenico Bonvicino si presentasse in vece sua. Infinito fu l'entusiasmo popolare a quell'annunzio: gli uni si aspettavano di vedere nel trionfo del Domenicano una dimostrazione della santità di fra Gerolamo: eli altri della morte del Bonvicino si ripromettevano il crollo della riputazione e della popolarità del loro nemico: non era in Firenze animo che non fosse sospeso e ansiosissimo dell'esito. Il Francescano dichiaro che non intendeva soggiacere allo sperimento altro che con Savonarola: in luogo suo altri si offrirono: la Signoria turbata da quello spirito di vertigine, e costretta a cedere, fermo che Bonvicino e Rondinelli, ch' era il suo oppositore, affronterebbero la prova in piazza il 7 aprile 1498. Su palco alto cinque piedi, largo dieci, lungo cinquanta, coverso di uno strato di creta, rizzaronsi due gran cataste divise da viottolo, nel qual, tra le fiamme, dovevano avanzarsi gli antagonisti, La Loggia de Lanzi dimezzata da uno steccato, e chiusa da tende, era stata posta in comunicazione col rogo da un ponte di legno. I Francescani sfilarono faciti ad occupare la lor metà della loggia. I Domenicani precedettero cantando salmi: difficoltà foron messe in campo da que primi; volcano che Bonvicino si spogliasse per tema di sortilegi, lo che, dopo lungo contrasto, veniva accordato: risorgevano disputazioni più ostinate a veder fra Gerolamo porre in mano al suo campione la Pisside; gridavan essere empietà esporre l'Ostja consacrata al risico d'ardere. La folla che sin dall' alba occupava la piazza, i balconi e i tetti intorno, impaziente pel lento trascorrere di quelle ore di aspettazione, travagliata da fame, da freddò, cominciò a fremere minacciosamente; poco mancava ad annottare, ne si componeano le controversie, quandò un acquazzone bagno il rogo e disperse la moltitudine, la qual' irritata di troversi delusa, l'ammirazione per Sayonarola cambio in odio sprezzo: e cotesto novo umore della plebe gli tornò talmente funesto, che, pochi giorni dopo, i Tiepidi posta sossopra la città, s' impadroniron a forza del convento di S. Marco, e ne trascinaron fuori Savonarola e i suoi discepoli prediletti Domenico da Pescia, e Silvestro Maruffi ad essere giudicati da avverso tribunal improvvisato.

Il 23 maggio 4498, in piazza, rimpetto al tetto de' Pisani, — era fauto un palco (così dà fine Burlamachi alla sua narrativa) alto da terra quanto è la ringhiera de Signori, dov era posto un capannaccio di scope, e molta stipa; e di mezzo ad essa usciva fuori un trave lungo venti braccia che aveva confitto in cima a traverso un legno in forma di croce: intorno stavano i ministri preparando la materia. Essendo dunque saliti sovra questo palco li tre Padri, non vi mancarono fanciulli scellerati, i quali tra fessi delle tavole mettevano certi bastoncelli acuti coi quali andavano lor pungendo i piedi e le gambe. Fra Silvestro fu il primo a montar la scala senza parlar niente, avendo però qualche lagrima agli occhi; e salito quanto era di bisogno, il carnefice, legato il capestro ad un de bracci della croce gli dette la spinta. Il simile fu fatto dall'altra banda a fra Domenico: ultimo fu Gerolamo, il quale andava dicendo il Credo mentre saliva la scala; ed essendo arrivato alla cima di quella, aperti gli occhi volse la faccia sopra la moltitudine di quello ingrato popolo, e finalmente nel mezzo de' suoi compagni restò sospeso, avendo non più di quarantacinque anni e otto mesi di età. Subito dopo si appiccò il fuoco, e tosto venne un vento grande il qual dissipò le fiamme in modo che per lo spazio di un miserere non fecero nocumento veruno; onde si cominciarono a sentire le grida del popolo, miracolo! miracolo! e la maggior parte delle persone per timore si fuggirono sgombrando la piazza; ma risorgendo la fiamma in alto, il popolo si rassicurò, e la piazza in un momento tornò piena. Consumati dal fuoco i legami delle braccia e delle-mani, fu vista la destra del Padre elevata con due dita in modo disposte; che parea desse al popolo la benedizione.

Quando Raffaello colloco Savonarola nel suo capo-lavoro delle Sale Vaticane (la disputa del Sagramento) in mezzó a Dottori della Chiesa Universale, dieci anni soli erano trascorsi dopo il 1498, e sedeva sul trono pontificale Giulio Secondo. Troppo è noto il carattere di tal Papa per supporte che il sommo Dipintore si fosse voluto avventurare ad inaugurare ivi quella effige, se la idea non gliene fosse stata suggerita da Giulio stesso, contento di cosiffatto modo di riparazione. Ne basto in quel secolo reputare Savonarola innocente; le si tenne santo: il suo processo fu riveduto a Roma in occasione della canonizzazione di Santa Caterina de' Ricci, alla quale dall' av-

cocato così detto del diapolo veniva apposta a colpa di avere implorata la intercessione di Fra-Gerolamo; e mentre pendeva incerta la sentenza. S. Filippo Neri fu udito pregare fervorosamente Dio che a quell'ammirabile Campione non avesse a toccare l'onta di una seconda condanna. A tali pii voti corrispose l'effetto, e furano esposte in vendita per le vie della Capitale del mondo cristiano medaglie colla effige di Savonarola, e la leggenda dottore e martire.

CRISTOFORO COLOMBO

· Celata agli sguardi de' popoli dell' antichità, ignota all' Europa del medio 'evo, giaceva oltre l' oceano una regione immensa, occupata da innumerevoli-orde precipuamente intese ad insanguinaria di mutua strage. Fioriavi, rifuggita sugli altipiani, una spezie di civiltà, però all'ombra di ferreo despotismo; è quel despotismo era meno abbominevole del culto, e il culto meno orribile del sacerdote, che pascevasi delle carni de' compatriotti, da lui stesso immolati sovr' ara nefanda. Terrore e ignoranza componevano quella religione: nel fondo di vergini foreste, guerriere tribù celebravano lor trionfi collo strazio de prigionieri: dispregiatrici della pace e di ogni utile fatica, vane della loro indipendenza, non ad altro intendendo che alla caccia e alla guerra, aveano recato alla perfezione le arti del dissimulare è del mentire; e teneano il maggiore de' vizii, l'orgoglio, in conto di prima tra le virth. Uno sguardo misericordioso del Signore cadde su quelle terre desolate; e segno giunta per esse l'ora della redenzione.

La unita spaghuola stava per integrarsi merce il discacciamento de' Mori, e la unione delle corone di Ferdinando d' Aragona è d'I-sabella di Castiglia. Isabella fondava scuole, favoreggiava la stampa, chiamava alla sua cotte gli uomini più eruditi e sapienti della Monarchia; i consigli de' Ministri aveanla preside assidua; e gl' Infedeli, di cui facea sgombra la Penisola, si erano avvezzi a vederla cacciare il suo palafreno pe' campi delle loro sconfitte. Giovanni Perez di Mar-

chena, suo confessore, aveala educata all'amore delle magnanime e sante imprese; poi, quando ella cinse corona, il modesto Religioso chiese di ritrarsi a vita contemplativa, e gli fu dato a reggere il convento della Rabida, il qual elevava acuminato, da mezzo una foresta di pini, il suo campanile sul capo Palos. Dal sublime terrazzo del chiostro lo sguardo del Monaco spigneasi verso Occidente sino all'estrema linea azzurra cui niuna vela avea unqua valicata; e il suo pensiero la oltrepassava interrogando ansioso quelle marine solitudini, alle quali navigatori e geografi avean dato nome di Oceano tenebroso: domandava a sè stesso se oltre la immensità dei fiotti Dio non avea collocate altre terre, altre genti . . . E vid'egli yenirne un di al monastero un viatore, che parea muovere lenti i passi per lassezza, tirandosi dietro per mano un estenuato fanciullo, a favore del quale richiese il portinaio di un tozzo di pane e d'un bicchier d'acqua. Il Priore, ch' eragli corso incontro, colpito del nobile portamento, e della maestosa fisonomia del supplichevole, seco lo trasse nello interiore a confortarsi di riposo e di cibo. Brevi colloquii bastarono a fermare confidenza fra quelle anime elette; e, poichè il fanciullo si fu pasciuto è addormentato, ascesero il terrazzo, ed ivi lo Straniero ricambio la generosa ospitalità del Priore della Rabida collo schietto racconto delle sue disavventure.

· Mandato adolescente a Pavia per istudiarvi, segreta ispirazione della Provvidenza aveal tirato ad amare sovra ogni altra scienza la geografia; di quattordici anni fu mozzo sur una nave genovese che incrociava nell' Adriatico; prese parte alla spedizione di Giovanni d' Anjou duca di Calabria, per ricuperare il Regno caduto in potere degli Aragonesi; fallita la impresa, di guerriero si tramutò in mercante, e percorse le Isole Greche e l'Asia Minoré. Ripigliato il mestiere delle armi, accaddegli prendere parte nelle acque di Portogallo ad un fiero scontro con galee veneziane; durante il quale, cadato in mare, scampô a grandi stenti nuotando fino alla riva discosta due leghe: venne a Lisbona, terra amica a' navigatori, governata dall' illustre Enrico, che, durante le sue felici spedizioni contro 1 Mori, s' era invaghito di quelle geografiche esplorazioni destinate a rendere immortale il nome di Vasco di Gama. Amore avea trattenuto il Venturiero nella capitale del Portogallo, e vi sposò la figlia d'un illustre navigatore, la quale apportogli in dote le carte geografiche del padre, novello alimentoalla passione che lo padroneggiava: suo sogno prediletto era trovare una via di condursi alle Indie dalla parte d'Occidente, e chiamarvi al Cristianesimo le genti abitatrici dell'estremità dell'Asia. Ouesta sublime idea lo conquise: ne'suoi lunghi viaggi sulle coste della Guinea, ed alle Azorre, ritraevasi tutto solo a meditare in riva al mare. e pareagli che la maestosa voce de' fiotti si unisse al grido interiore dell' anima, per -parlargli delle terre meravigliose ch' era riserbato a scovrire . . . Ma come lanciarsi per l'oceano interminato, ov'era fama che l'aere fosse irrespirabile e riuscisse impossibile non ismarrirsi per le tenebre? Chiese al re Giovanni vascelli, che, dirizzata la prora ad Occidente, navigherebbero alle Indie: il Re chiamo a consulta i più rinomati cosmografi, e lo Straniero su ad alta voce gridato sognatore . . . E colpo non meno fiero eragli sopraggiunto (1484): la morte della dolce compagna de suoi patimenti, della fida e perspicace confidente de' suoi grandi pensieri Detto, pertanto, addio alla terra portoghese, er'avviato alla corte di Spagna, alla gloriòsa Isabella, riservata, dicea, dal Signore Iddio alla più splendida delle ricompense, fare scoverto ed evangelizzato un mondo sin allora sconosciuto.

Al placido scintillare delle stelle, al mite murmure dell'onde contro la rupe, al lene stormire dei pini agitati dalla brezza notturna, le parole dello Straniero, che, appoggiato al parapetto del terrazzo versava dal cuor profondo la piena de'suoi sublimi dolori, conquisero di tenerezza e stupore l'animo del Monaco... I suoi occhi si bagnarono di lagrime; aperse le braccia a stringersi al petto lo Sconosciuto...

Lo sconosciuto era Colombo!

Benche la penetrazione di Giovanni Perez di Marchena fosse sufficiente a rendergli pienamente intelligibile il sistema cosmico e le idee nautiche del suo ospite, bramo discuterli in presenza e coll' intervento del medico Garzia Fernandez, e di Pinson sperto navigatore, ambo abitanti il vicino borgo di Palos. Molte conferenze furono tenute, e la probabilità d' un altro emisfero venne riconosciuta. A questa guisa, in quel monastico romitorio, la esplorazione più ardita che mente d' uomo potesse concepire, trovavasi tranquillamente proposta, dibattuta, fermata. Il Priore died' opera che lo straniero potesse trovare a Corte favorevoli accoglienze, e lo muni d' una lettera per Ferdinando di Talavera confessore della Regina. Colombo ringrazio Dio dell' insperato appoggio; non però dipartissi della Rabida immediatamente; spesevi il verno fra lo studlo, gli amichevoli colloquii, e gli esercizii del vivere cenobitico: venuta la primavera,

confido il suo figliuoletto Diego al buon Priore, e s'avviò a Cordova, ove sapeva giunta da poco la real corte di Castiglia.

Gli storici di una scuola avversa alle glorie del Cattolicismo so-, nosi studiati rimpiccolire la fama del gran Genovese, travisare i moventi della sua gigantesca impresa. Robertson non ha dubitato di asserire la inutilità della spedizione di Colombo, dacche, dice, pochi anni dopo Cabral scoverse il Brasile... Come se di tutte le spedizioni per l' Oceano tenebroso non fosse autor primo Colombo, ei che lo aperse all'ardimento de' successori! Altri assumonsi di chiarire che lo scovritor dell'America credea girsene al Catajo, o a Cipango, e che a favorirlo fu il caso.... Taccionsi tutti dell'influenza che su cotesta conquista di un mondo esercito il fervore cattolico... Strana, invereconda congiura contro il Vero!

E noi proclamiamo che la scoperta dell' America fu spontaneo frutto del Cattolicismo, ed opera della Fede. Spettava al Genio Cattolico di rivelare la esistenza di un altro emisfero, di meditare sui modi di rinvenirlo, e di riuscirvi. A dispetto de pregiudizii della scienza, delle considerazioni dell'umana prudenza, un fervoroso Discepolo del'Vangelo decise di recare il Segno della Redenzione a popoli seduti da migliaja d'anni nell'ombra della morte. Unicamente per amor della Croce, Cristoforo (nome di sublime presagio dacchè suona apportatore di Cristo), ci se' dono del Nuovo Mondo: chi guarda superfizialmente, ben potrà indursi a scernere in cotesto messaggero del Cielo un uomo di mare ardimentoso e fortunato; ma a chi fisso. l'osserva, ei non tarda a palesarsi, anzi tutto, cristiano perfetto, poi il più abile geografo del suo tempo, poi un profondo naturalista senza saperlo, un sublime poeta senza volerlo, un mirabile astronomo, e il maggior marinaro che sia unqua esistito... Quando piace alla Provvidenza operar cose grandi, sceglie mani pure: così il Legislatore d' Israello non chiamò per lavorare al Tabernacolo ché nomini pieni dello spirito del Signore; così il Redentore non iscelse a preparare le vie alla diffusione della Buona Nuova, che uomini dotati di stupenda probità. A considerare la scoperta di Colombo, più vasta e importante delle sue proprie speranze, e più elevata d'ogni concepimento del suo secolo, potremmo tenerci sicuri a priori che l'uomo riserbato all'onore di cosiffatta missione doveva essere di necessità virtuoso e pio; e Colombo era, infatti, il più ardente discepolo della Croce che vivesse allora fra' mondani,

Giuns' egli pertanto a Cordova raccomandato dal padre Giovanni

Perez priore della Rabida a Ferdinando di Talavera confessore della Regina; ma la voce dello Straniero mal avria potuto rendersi udita in una corte, che, tutta intesa a dar l'ultimo crollo alla dominazione de' Mori, trasportavasi senza posa da un accampamento ad un assedio, da un assedio ad una battaglia.

Eppero il tempo passava, e la inopia stava sopra a Colombo: ripiglio la via del Portogallo; torno in Lisbona al suo antice mestiere di disegnar carte geografiche: ivi cattivossi la benevolenza del nunzio apostolico Antonio Geraldini, il qual rimandollo in Ispagna munito di commendatizie per l'illustre cardinal di Mendoza ministro di Ferdinando d'Aragona: ottennevi udienza del Re, ed una giunta fu nominata a disaminare le sue proposte. Que' giudici di Colombo eran professori d'astronomia, di matematica, di geografia, colla giunta di alcuni teologi domenicani. Intinti de' pregiudizi, universali allora, contro la esistenza degli antipodi, ed avvisando ereticale l'asserzione della rotondità della Terra, gli uni respinsero con disprezzo, gli altri con indegnazione il sistema del venturiero Genovese: soli i Religiosi Domenicani ascoltaronlo attenti, e un di loro ardi patrocinarlo, Diego Deza, precettore dell'Infante, e che fu poscia arcivescovo di Toledo. Merce quelle conferenze, a tratto a tratto sospese, e ripigliate secondo le vicissitudini della guerra, al romore che si levò delle speranze di Colombo non altro rispose che una immensa voce di scherno: cortigiani, popolani irridevano al progettista fanatico. i fanciulli stessi in iscontrarlo alzavano l'indice al fronte, accennandol dissennato: soli il Nunzio, il Cardinale, Luigi Santangel, ricevitore di rediti ecclesiastici, e il finanziere Alonso da Quintanilla rimasetgli fidi.

Eppertanto a grandi intervalli cercava egli rannodar le pratiche, ma la tromba chiamava all'armi, e povertà lo rendea spregevole alle turbe... Durante l'assedio di Baza, al quale Colombo prese parte come soldato volontario, giunsero al campo spagnuolo due Religiosi di Terra Santa, i quai raccontarono che il Soldano d'Egitto minacciava sterminare tutti i Cristiani d'Oriente, ed annientare il Santo Sepoloro. Il fervoroso cavaliere di Cristo si accese d'indegnazione, a quegli annunzii: da quel giorno strappare la Palestina al giogo infedele, ricomprandola coll'oro e le derrate cui le regioni che stava per iscoprire tributerebbero, fu suo pensier prediletto... Sublimi concetti...! e intanto sei anni erano trascorsi in vani parlari: Colombo determino di arrendersi all'invito del Re di Francia; e tornò alla

Rabida a pigliarvi il suo Diego, al quale il generoso-Priore avea tenuto luogo di padre. Allorche Giovanni Perez di Marchena videsi nuovamente innanzi l'Uomo grande, umiliato, mesto, emigrante a terra sperata più ospitaliera ed illuminata, sentissi profondamente ferito nel suo patriottismo; e giurò che ignoranza è malignità non riuscirebbero a far che la Spagna perdesse Colombo. Spedi un messaggio ad Isabella; n'ebbe riscontro venisse. Al giungere della lettera reale, la notte toccava alla metà del suo corso; il vecchio Priore montava issofatto una mula, movea difilato a Granata, ove l'esercito er accampato, sponeva quai vantaggi la monarchia ritrarrebbedall'avveramento delle idee di Colombo; ed'Isabella, vinta dalle calde istanze di quella voce vénerata, chiamava a sè lo Straniero. Cristoforo in giungere potè contemplare une de più grandi spettacoli dell' età moderna: la Mezzaluna abbattuta; e l'ultimo dei Re Mori che consegnava a Ferdinando il Cattolico le chiavi del maraviglioso Alhambra, sulle cui torri veniva inalberato il vessillo della Croce in mezzo alle acclamazioni d'immensa moltitudine.

Una commissione su nominata per fermare col Genovese le condizioni della intrapresa: sta volta non trattavasi più di dibatterne le basi teoriche, ma di stabilirne la rimunerazione; e si foi allora che quell'Uomo dai sublimi concetti lasciò intravedere la vastità delle sue aspettazioni, merce l'altezza del premio che assegno al loro integramento; dichiaro. voler essere vicere di tutte l'isole e conunenti che scovrirebbe, grande ammiraglio dell' Oceano, investito di dignità trasmissibile ai figli, retribulto della decima delle dovizie che frutterebbono le terre ch' ei farebbe suddite alla Spagna. A quelle proposte i Commissarii sdegnaronsi; lo Straniero, che avean visto per tant' anni supplice e deriso, osava chieder titoli e prerogative quasiche regie !... sconsigliarono Isabella dall'accordarle; ed ella profersegli agli altri patti, però orrevoli, magnifici: Colombo respinseli, e s'incaminino alla frontiera francese. Santangel e Quintanilla corsero alta Regina, e la mutaron di pensiero: Colombo fu raggiunto, ed alla scritta de patti da lui voluti vide apposta la sottoscrizione reale.

Ma, a solo pensare ad una navigazione pel mar tenebroso, quell'Oceano cui le carte geografiche costumavano presentare popolato
di strani pitori e di orrende chimere, spavento s' impossessava del cuore
anco de' più intrepidi navigatori. Fu mestieri d'un ordine reale a
trovar vascelli, che furon de' peggiori della stazione di Palos, e ma-

rinai costernati dai proprii terrori, e dalle lagrime delle loro famiglie. Sovra la maggiore di quelle tre navi (da lui consacrata alla Vergine, con nome la Santa Muria), Colombo isso la bandiera d'ammiraglio, e il 3 agosto 1492, sendosi levato un vento favorevole; fe' dispiegare le vele, e salpò, tramezzo i gemiti degli abitanti di Palos, fermi in eredere che lor carì si avviavano a monte... Stupendo, quasi sovrumano coraggio, parato a sormontare lo invisibile, ad affrontare lo ignoto, a padroneggiare i ciechi pregiudizii de' piloti, gl'irritabili terrori de' marinai, a vincere ogni éventual sinistro, e, meglio ancora, i fantasimi della immaginazione più formidabili d'ogni sinistro! Un Uomo ardisce intraprendere d'ingolfarsi in mari formidabili cui niun vascello ha peranco solcati, e d'oltre a quali niun mortale è tornato; seppur caso o ardimento feceli valicati!...

Ed ecco la piccola flotta che già si addentra nella regione de' misteri; le brezze della patria sono spirate; l'incommensurabile si dispiega; gli spazii svolgonsi, e tengonsi dietro con ispaventosa successione; soffii ignoti, propizii accelerano il cammino; i giorni succedono 'a' giorni, epperò la terra sperata non apparisce...

E gli occhi dell'Ammiraglio non sanno più chiudersi a sonno; senza posa considera il firmamento, odora il vento, assaggia l'acqua, ricoglie erbe, crostacei, segue attento il volo degli uccelli. Le austere bellezze, e i solenni splendori dell'Oceano equinoziale rivelavansi finalmente a sguardo umano! per la prima volta dopo la creazione mente l'uomo medito sotto quelle latitudini, sin allora stanza esclusiva di goelandi, di marsuini, d'albatri, di giganteschi cetacei... La Croce stava issata sulla prora a santificare quella zona ignota; quegli splendidi orizzonti, quei fiotti fosforescenti: ogni sera pie cantilene in onor di Maria, stella de' mari, venivano gettate a' venti dell'Atlantico: setto gli auspizii del Verbo incarnato; Colombo ampliava i confini dell'universo, felice d'aver conseguito da Dio di penetrare primo là dove occhi e pensiero non aveano aggiunto giammai! (1)

⁽⁴⁾ Tempo verra che fian d'Ercole i segni
Favola vile al naviganti industri;
E i mar riposti, or senza nome, e i regni
Ignoti, anco tra voi saranno illustri;
Fia che il più ardito allor di tutti i legni
Quanto circonda il mar circondi e lustri,
E la terra misuri, immensa mole,
Vittorioso ed emulo del sole.

Procedendo verso Occidente i navigatori annotarono un cambiamento progressivo nel colore dell'acqua: i fuchi presentavansi tanto copiosi da far che il mare assumesse a poco a poco apparenza d'incommensurabil palude distesa dal Creatore agli stremi del mondo ner interdirne l'accesso all'umano ardimento; immensa monotona vegetazione, che dal profondo estollevasi a modo di minaccia a sgomentare i più intrepidi: ciascun pensaya che cosiffatte erbe renderebbono impossibile il ritorno agl' impaniati navigli; che, coll' esaurirsi delle provvigioni, le ciurme infelici terminerebbono ad esser preda de' mostri ascosi sotto quell' infida verzura... La costanza de' venti alisei, favoreggiatrice dello innoltrarsi, crescea spavento a' marinai, per la considerazione dell'ostacolo che opporrebbero al ritorno: lagni violenti scoppiarono, tenebrose cospirazioni si ordirono; e Colombo, serenamente fiso nello spazio indefinito, continuava a bravare le note procelle dell'Oceano, e quelle più rischiose, perchè ignorate. della superstiziosa ignoranza... Ammutinamento e disperazione pareano omai cresciuti irrefrenabili... Una sera dopo l'inno della Vergine, poich'egli ebbe ricordata a' compagni la bontà con cui il Signore Iddio aveali addotti a quelle plaghe lontane a traverso infiniti pericoli, cómando si diminuisse l'ampiezza delle vele, dichiarando che il di seguente apparirebbe terra. Tutti i cuori a quell'annunzio palpitarono; ne v'ebbe occhio che per sonno si chiudesse quella notte: dalla Pinta che precedeva, il più leggiero de' tre navigli, parti un colpo di cannone; era il segnal convenuto, è una fascia scura, nonostante i misteriosi veli notturni, surse all'orizzonte...

> Un Uom della Liguria avra ardimento All' incognito corso esporsi in prima, Ne il minaccevol fremito del vento, Ne l'inospite mar, ne il d'ubbiq clima, Ne s'altro di periglio o di spavento Più grave e formidabile or si stima, Faran che il generoso entro af divieti'. D' Abila angusti l'alta mente accheti. Tu spiegherai, Colombo, a un nuovo polo Lontano si le fortunate antenne, Che appena seguirà cogli occhi il volo La Fama ch'ha mille occhi e mille penne: Canti ella Alcide e Bacco; e di te solo Basti a' posteri tuoi che alquanto accenne; Che quel poco darà lunga memoria. Di poema degnissima e di storia.

TASSO. Canto XV

l'orologio segnava le due ore dopo mezzanotte del giorno 12 ottobre 1492.

Dire quai moti conquidessero allora la grand'anima di Colombo, è assunto inaggiugnibile alla parola: il sorgere dell'aurora rischiarò un Eden di verzura e di fiori, lo sfolgorante mattino di un venerdi: come se allo accostarsi del salvamento si allegrasse è benedicesse al sovraggiunto, quella vergin Terra sorrideva al visitatore; e nell'atto di stampare sovr'essa le prime orme, Colombo s'inginocchio, e alzò al Cielo uno sguardo innondato di lagrime... poscia inalberò la Croce, snudo la spada, e pigliò possesso per la Corona di Castiglia di'quella terra si laboriosamente conquistata, imponendole il nome di Lui, della cui gloria aveva giurata la diffusione, Cristo Salvatore...

FRA GIOCONDO.

L'Arte cristianizzata. La Souola mistica di pittura.

Fra Giocondo sotto certi aspetti e degno di venire collocato a fianco del suo centemporaneo Michelangelo Bonaroti. Nacque a Verona poco avanti la metà del secolo decimoquinto, vesti l'abito domenicano, e fu destinato ad insegnar belle lettere; però quanto tempo rimaneagli libero, togliendol anche al sonno, altrettanto spendevalo in istudiare architettura. Viva brama d'erudirsi in tal arte lo trasse a Roma, e in altre città, dove copió meglio che duemila iscrizioni, e le donò a Lorenzo il Magnifico del qual era dimestico: servirono poscia ad arricchire le collezioni che Burmanno, Muratori, e, ad ultimo, Grutero misero in luce, siccome dichiarano essi stessi nelle prefazioni di quelle for erculee fatiche.

Sul chiudersi del secolo fra Giocondo trovavasi a Verona presso l'imperatore Massimiliano, dal qual ebbe raccomandazione di erudire nelle lingue latina e greca Giulio Cesare Scaligero, salito da poi a si gran fama di critico, Architetto per quella città il palazzo del Comune con tanta lode che il rumore ne giunse oltremonti, e il re Luigi XII nel 1499 lo chiamo a Parigi per fidargli la direzione di lavori d'alto momento. Un di questi fu la costruzione, del ponte di Notre Dame, la cui prima pietra venne posta nel 1500, e l'ultima.

'nel 1507, nel quale anno fra Giocondo dal Senato Veneto su richiamato acciò consigliasse il modo di terminare il canale del Brenta che
si scarica nella Laguna presso Chioggia. Luigi Gornaro, l'autore
della Vita Sobria, nel suo altro scritto delle acque, ricorda i servigi
prestati come idraulico da fra Giocondo, e attribuendogli d'aver
efficacemente ostato allo interramento della Laguna, arriva a chiamarlo secondo fondatore di Venezia.

Sommo servigio avea reso l'illustre Domenicano agli Umanisti con iscovrire a Parigi undici lettere di Plinio il Giovine, e tutta intera quella sua corrispondenza epistolare con Trajano, che reca luce si propizia sui primordii puri e toccanti del Cristianesimo: died'egli quel prezioso manoscritto ad Aldo, che lo stampo nel 1508. Scoppiata l'anno seguente fiera guerra, fra Giocondo omai vecchio fu tolto alla quiete del suo convento, e adoperato a fortificare Treviso, ed altre terre. Nelle 1511, publico Vitruvio corredato di centotrentotto incisioni in legno; fu, la prima fiata che l'Architetto Latino, consegui questo fregio, divenuto ovvio da poi. Nel 1513 fra Giocondo mise fuori un comentario di Giulio Cesare, anche questo arricchito di disegni incisi, ed impresso da Aldo, al qual fido altresi di pubblicare i trattati di agricoltura di Catone, Varrone, Columella, e Palladio ridotti a migliore lezione.

Già era egli ottuagenario lorche, morto Bramante, fu chiamato a Roma per dirigervi in compagnia di Raffaello, Michelangelo, e Sangallo la edificazione della basilica Vaticana.

Del suo morire non esiste memoria certa: e da pensare che la Capitale del Mondo Cattolico abbia prestato al Valentuomo un ignorato sepolero.

Scaligero scrisse di lui — ignoro se dopo che il Santo Padre l'ebbe attirato a sè, egli godesse più tranquillità di prima. Vecchio venerando al qual vo debitore della mia educazione giovanile, matematico profondo, dotto fisico, principe degli architetti, modello unico di santità, di dottrina, possa egli avere finalmente fruito d' un tenore di vita conforme a'suoi voti! — i quai detti del riconoscente Scaligero, trovano corrispondenza con questi di Giocondo stesso, che leggiamo inseriti nella dedicatoria del Vitruvio a Giulio secondo — occupato a restituire a corretta lezione gli scritti altrui, il Letterato non dee trasandare i suoi proprii: ned io pecco volontariamente in questo: ho scritto sull' architettura, e sull' uso delle matematiche, ma non emmi riuscito peranco di disporre di me, a tale che posso

dire di non appartenermi; onde i miei libri domandano revisione è m'avrei gran bisogno di quiete: voi selo, Padre Santo, me la potreste dare! — Il buon Frate si dirigeva male invocando quiete da Giulio Secondo...

Esta è omai presso a scoccare l'ora fatale che i Chiostri in molte parti d'Europa cesseranno di fornire stanza a santi raccoglimenti, a studii selici... Il nome di Lutero già già risuona formidabile, infausto... Pria di commetterci colla santasia alle tremende conturbazioni suscitate da lui, fermiamoci a gettare un'ultima suggitiva, e mesta occhiata ai beneficii, ed a talunó de' più simpatici frutti della monastica pace.

I chiostri erano stati ne' secoli di mezzo l'asilo delle Arti e delle Lettere: i Monaci essendo allora i soli che coltivassero l'intelletto. pittura, scrittura, archeologia, poesia non fiorirono che per opera loro: veggansi le chiese, le cappelle, i cenobii, le abazie che crearono, i ponti che gettarono sui fiumi, gli ospizi, gli spedali che schiusero ai mendici agl'infermi, i ginnasi, le accademie che istituirono! ivi ricoverò, ne' suoi supremi pericoli la civiltà; senza i chiostri l'Europa sarebbesi sprofondata nella barbarie; ogni maniera di cenobiti ebbesi in que'venerandi ricinti il proprio da fare; gli uni, come i Certosini, svegrarono lande, fertilizzarono deserti, disboscarono macchie, infrenarono torrenti, insegnarono e trasmisero le complicate pratiche delle irrigazioni de rovesci degl'innesti di tutta quanta, per dir breve, la scienza agricola; altri, come i Benedettini, addiedersi a trascrivere, diciferare vecchie pergamene, salvando, titoli preziosì di franchigie indi rinvocate e conseguite, collazionando comentando copiando antichi testi, de' quai, per giunta, faceano spiccare margini iniziali arabeschi d'oltremare, e carmino. V'ebbero conventi italiani che somigliarono studii d'artisti, sì vi ferveano glittica, statuaria, e pittura commiste alle preghiere, e all'opere pie!...

Perchè mi rifiuterei io qui alla interiore spinta la qual mi chiama a sbozzare con rapidi tocchi il quadro dell' Arte Cristianizzata, e de' soavi influssi del Misticismo sulla Pittura? Sono suggetti che parlan alto alla immaginazione, e trovano spedita la via del cuore:

avrei potuto formarmi dianzi a più riprese su di essi; ad evitare il pericolo d'immiserati dividendoli, preferisco riassumerli a fascio, esprimendo così, se mi riesce, la efficace e splendida unità che gli anima e feconda.

Culla alla Pittura ed alla Scoltura Cristiana furono la catacombe. ove sulle mura delle sotterrance cappelle, sui rozzi avelli degli nocisi fratelli i primi Fedeli sbozzarono gli schizzi grossolani di cui i barbassori in fatto d' Arte parlano con disprezzo, ma che saranno mai sempre oggetto di culto a chiunque si conserva devoto alla Fede antica di cui tali schizzi sono simbolo ed espressione. Se la storia dell'Arte si restriguesse a ricordare i meccanismi posti in opera per imitar la natura, dovremmo tacere de primi secoli dopo Cristo; chè ogni cosa, eccetto la Religione, era decadimento a que'di, e le arti, in ispezialità, dal manierato andavano cadendo nell'assurdo e nel barbaro: resisteva ultima al mal influsso la parte tecnica, ingannevole corteccia d'albero vuoto dentro e già morto; pittori e scultori inetti a creare, potevano bensi plasmare le lor crete, ma non infondervi scintilla di vita. Il Gristianesimo nascente, non avendo un novo tecnicismo in pronto, dovette, in fatto di Arte, subir danprima il giogo delle forme tradizionali dell'antichità; poi le persecuzioni, vietandogli il libero esercizio del culto, e la franca esposizione dei dommi, lo costrinsero, per supplirvi, ad un ciclo di rappresentazioni allegorico-bibliche allusive al peccato originale, alla redenzione, alla penitenza: come scioglimento finale del dramma doloroso che costituisce la vita del Cristiano sulla terra, la risurrezione venne figurata con tutto quanto potea meglio, e più poeticamente adombrarla, così nel Novo come nel Vecchio Testamento, Giona o Lazzaro, la colomba che reca all'Arca l'ulivo, q l'acqua tramutata in vino alle nozze di Cana: la fenice rinascente dalle sue ceneri. od Elia rapito sul carro di foco: parabola con predilezione ripetuta quella si fu del Buon Pastore che va in cerca della pecorella smarrita, e la riporta all'ovile. Ne' giorni di prova l'Arte avea missione di premunire di fortezza l'animo degli oppressi contro le minaccie e la fierezza degli oppressori; e poneva sott' occhio a' futuri martiri il patire rassegmato di Giobbe; i tre Giovinetti nella fornace, o Daniele nella fossa de' lioni; od anco profeteggiava il trionfo della Fede delineando

la catastrofe di Faraone sommerso nell'Eritreo. E ben è rado che accada trovare tra quelle rappresentazioni una qualche allusione diretta alle tribolazioni de' Cristiani, e rammemori lor martirii; ommissione sublime d'animi troppo esclusivamente preoccupati della gloria di Dio per pensare a far ammirato il proprio coraggio, o maledetti i proprii carnefici.

La gran rivoluzione operata da Costantino trasse la pittura cristiana dai nascondigli per assegnarle a campo basiliche e reggie; e fu tornato in onore il mosaico ad eternare le religiose ispirazioni dell'Arte; la quale, non più bisognando di allegorie, delineo dappertutto immagini di beatitudine e di trionfo, e la effigie di Cristo cellocò regina del Santuario, sovente attorniata dai quattro Vangelisti, o dai ventiquattro Vecchioni dell'Apocalisse, oppure fiancheggiata da S. Pietro e S. Paolo: e benche tali opere si rissentano del dominante mal gusto, distinguonsi però dalle creazioni paganeper una indefinibile dignità di movenze e fisonomie, che ti conquide davantaggio in ragione dell'assenza stessa di ogni artistico artifizio, e di ogni gradevole accessorio: tu vi scovri una idea fondamentale grande, semplice: Ghirlandajo in vedere i mosaici del Laferano li appello vera dipintura della eternità.

Ouesta scuola romano-cristiana fiori sino alla invasione de Barbari, ed anco dopo, con vicissitudini complicate. Rispetto al tacnicismo, con iscostarsi dalla età di Costantino le figure si vanno faccado più grossolane; ombre, mezze-tinte scompajono, i contorni peccane d'incertezza e poverta. Della decadenza furon cagione anco le dissensioni nella Chiesa. Controversia di un' alta importanza per l' avvenire dell'Arte divise i successori degli Apostoli; gli uni con S. Cirillo affermendo che Cristo era stato il più brutto dei figli di Adamo (abbiettezza di forme, che, nel loro concetto, cresceva sublimità al mistero della redenzione), gli altri con S. Giovanni Crisostomò opinando che Gesù avea velato la sua Divinità solamente il bastevole a non abbagliarne occhi mortali; disputazione che chirò viva sino all'ottavo secolo; e mentre gli Orientali rinnegavano l'autorità del Crisostomo per arruolarsi sotto la bandiera de Monaci Basiliani. e si torturavano la fantasia per deturpare l'immagine del Salvatore, edi Occidentali avean adottato un opposto principio 'sull' autorità di Sant' Ambrogio, il quale scrisse la bellezza delle forme nella Veraine Maria essere stata un mistico riflesso di quella dell'anima (w ipes corporis species simulaerum fuerit mentis): così fra Graci e Latithi ci avea sciassura anco prima che nascesse scisma; la disparità di opinione intorno i tipi artistici era un preludio della separazione di Fozio.

La scuola romano-cristiana subi ai giorni di Carlomagno una modificazione, o, direm piuttosto una trasformazione che ne germanizzo lo impronto; ramo pieno di vita spiccato da tronco essiccato, a rinverdire in suolo migliore. Tre maniere di monumenti di cotest'arte ringiovanita ci restano; miniature, arazzi, invetriate: spicca in tutti un fare libero, sciolto da ogni classica imitazione, puro nelle forme, fecondo nelle invenzioni, di tendenze piuttosto storiche che mistiche.

Ogniqualvoltà t'imbatti a vedere una Madonna dal colorito nerastro, vestita alla orientale con pesante magnificenza, con un bambolo rachitico in grembo; oppure un Cristo in croce che ti parrebbe una mummia se da ogni piaga non versasse sangue su carni
cadaverose; in ambo tali casi non corri risico di errare affermando
che cosiffatti lavori son di greci o di loro scolari. Usarono nei mosaici fondi d'oro su vaste superficie a dare risalto alle lor livide figure allungate, natanti per entro quel bagliore: nei mosaici della
scuola romano-cristiana i fondi sono bianchi, e l'oro non è adoperato che a marcare le aureole dei Santi, ricami a fregi sui vestimenti.

Bisanzio in ogni età fu dannosa all'Italia. La conquista di Belisario vi soffoco il buon seme sparso da Teodorico; e allo sceppiare della procella iconoclasta poco mancò che l'arte cristiana non perisse soffocata nella sua culla. Leone Isaurico, barbaro cresciuto tra Arabi ed Ebrei, abborriva le immagini, e non contento di distruggerne quante gli cadevano sotto mano, spedi per tutto l'impero emissarii che posero a sacco monasteri, bruciarono chiese, e misero a morte chiunque resisteva. Al primo giungere in Italia delle fiere novelle, un entusiasmo simile a quello che die poscia nascimento alle Crociate destossi da Roma a Ravenna, da Venezia a Milano: i Lombardi, benche non netti da eresia, vollero prendere parte alla guerra sacra: tutti gl'Italiani giurarono di morire s'era nopo per la difesa delle sante immagini, e aspettarono intrepidamente l'armata greca, che con formidabile apparecchio avea salpato da Costantinopoli. Ben a ragione su celebrata colla istituzione d'un'annua solennità la memoria del trionso riportato dagl'Italiani ortodossi sui Greci iconoclasti: se costoro prevalevano, i gloriosi destini della nostra Penisola, l'indipendenza, la gloria del Pontificato, le meraviglie dell'arte cristiana, tuttà affondavasi in un comune naufragio; e la impronta bisantina sarebbe ora così indelebile su di noi, come la vediamo sui Russi. A punire Napoli d'aver sola abbracciate contro i connazionali le parti dell'Isaurico, la mano di Dio si aggravò su di lei, dannandola più di ogni altra terra d'Occidente a conservare orme d'inferiorità. A considerare la concatenazione provvidenziale degli avvenimenti, Bisanzio diventata schiava degli Infedeli, Napoli diseredata di molta parte del retaggio di poesia artistica che il Cristianesimo del medio Evo trasmise in legato alla moderna Italia, Venezia e Lombardia orgogliose di capolavori, e a Roma la Tiara sempre in onore appo le nazioni predestinate a moversi nella sfera gloriosa del Cattolicismo, c'indurremo a pensare che alle città ed ai popoli, non meno che agli individui, è attribuito dalla eterna giustizia in ragione delle opere loro.

Lo stile a tutto sesto, o lombardo al chiudersi del secolo XII improntava ancora del suo suggello le grandi costruzioni religiose e civili d'Europa, allorche d'improvviso, e direstelicome per effetto di una deliberazione unanime di tutte le genti occidentali, venn'esso derelitto per cedere il campo a nova maniera di edificazione e di ornamenti.

Chi, volesse investigare nell'indole mutata dei tempi le cause di sifiatto artistico fenomeno ne riscontrerebbe, alquante; e primamente le ricchezze cresciute a' Religiosi, e fattasi desta con esse un'ambizione nobilissima di decorare la Casa del Signore, mettendo a profitto, non solamente le braccia de' fedeli offrentisi a volontarie fatice, ma ben anco arditi concetti maturati nel raccoglimento de' Chiostri.

La famiglia dei Monaci-Artisti fu nei secoli di mezzo grande e gloriosa; erano troppi, e troppo diversamente ispirati per contentarsi di un campo diventato omai sterile ed angusto. Nello stile che trovavano dominante, que' massi continuati di mattoni o pietre, ch'erano detti muraglie maestre, nel rinchiudere che facevano un dato spazio; sostenevano il tetto e, dov'era un vano troppo grande; poneansi a mezzo pilastri, e, sevra essi, travi a dividere col muro di cinta l'offizio di reggere all'immane peso del

copertoio: che se gettavansi archi da un pilastro all'altro, ciò praticavasi per conseguire una elevazione maggiore, e, con rendere i sostegni più leggeri e discontinui, diminuire pel tetto i perieoli d'incendio e deperimento: cotesti archi per essere semicircolari presentavano minore altezza e maggiore larghezza che se fossero stati acuti; la loro spinta era tutta in senso perpendicolare, nè bisognava di contrasti o speroni: le muraglie maestre, finalmente, servendo nel tempo stesso di chiudimento e di sostegno, non potevano entromettere la luce che mercè piccole aperture; e gli archi, sempre circolari e spaziosi, venivano coperti, e, in apparenza, schiacciati, da tetti ad angolo ottuso.

Or bene, quei Monaci Artisti avidi di cercare il bello per vie intentate, sazii di quella esaurita pesantezza, vaghi d'imitare la natura in ciò ch'ell'ha di più religiosamente queto e solenne, la maestà delle caverne basaltiche, l'arcuazione fantastica dei rami delle foreste secolari, idearone di trasportare nei pilastri ciò che i predecessori aveano collocató nel muro maestro, e creando ben più ardite complicazioni, non però meno solide, affrontarono coraggiosamente una miriade di ostacoli per la necessità di dare al vano degli archi e alla curva de volti forme variate allo infinito: i muri e gli architravi prolungati in una direzione orizzontale più non servendo di appoggio alle parti superiori dell' edifizio, piacque a' novatori dismettere le curve semicircolari, e fidarono di sorreggere l'armatura del tetto alla intersecazione ad angolo retto di archi acuti, ed a costole intermedie posate immediatamente sui pilastri, sicche, invece di un corpo di muratura arcuata, più non si ebbero che costole, le quali, comechè solide e gagliarde, facean vista di sottili a' riguardanti dal basso: gli architetti aveano cura di collegare la sommità di ciascun arco a quella degli altri mediante piattebande o catene traversali di pietre, spezie di spina dorsale dell'edifizio; ad oggetto poi di crescer forza a que' sostegni, ne tramutarono la superficie piane in tonde, dando loro forma di grossi cordoni. I fianchi e il tetto dell'edifizio venivano per tal modo a formare una spezie di scheletro composto di ossa lunghe e sottili, ma solide e ben collegate, circoscriventi vasti interstizii, e, ogniqualvolta occurreva un chiudimento laterale ad impedire l'ingresso o la vista, quegli architetti alzavano muri ch' erano semplici tramezzi; riparavano alle ingiurie dell'aria con tavolati leggeri, e spingevano a grande altezza il tetto acuminandolo, acciò non vi si potessero accumular sopra le nevi.

Gli archi a tutto sesto (semi-circolari) dello stile lombardo gravitavano, come dicemmo, a perpendicolo sovra muri di ragguardevole spessore, sicche, quando si adoperavano speroni, sembravano essi piuttosto meri ornamenti a rompere linee monotone e nude, di quello che puntelli necessari: ciò non avvenne cogli archi e le costole del novo stile, la cui spinta obliqua, a non isfiancare i pilastri, esigeva una controspinta tanto maggiore quanto era più alta la cima dell'arco; onde la distanza del punto nel suolo da cui partiva la controspinta era in ragion diretta della elevazione da cui la spinta scendeva; lo che origino i così detti speroni.

De' vani tra gli speroni l'architetto profittò a praticarvi cappelle; ed occultolle sotto il grande copertoio comune: col perfezionarsi di tali pratiche l'ampiezza delle cappelle non consentendo più che si celassero, non solo si posero ad aperta vista, ma sontuosamente decoraronsi; e, per contrabbilanciare la spinta aumentata a dauno dei pilastri, sovrapposersi agli speroni masse addizionali in forma di piramidi o guglie indicanti allo esteriore le varie file dei pilastri interiori, e i pilastri d'ogni fila.

Allora fu che disparve la cupola, il più nobile rampollo dell'arco, il più glorioso trovato dell'Arte dopo i Greci: come avrebb'ella potuto adagiarsi fra quell'incrociamento di razzi marmorei architettati per aggiugnere ad una altezza del tutto sproporzionata colla base?

Fu tentata una sostituzione con torri sublimi collocate a guardia della facciata; di lassù squillarono le campane sormontate da guglie, che rastremandosi in punta acutissima elevavano trionfante nella region delle nubi il simbolo augusto della Redenzione.

Per la maravigliosa elevazione delle navate non potendo la luce cadere direttamente nel profondo degli spazii ch'elle covrivano, fu mestieri aprirle accesso dai lati: e, siccome vedemmo i muri esser tramezzi, non sostegni, così la vastità dei vani non noceva alla solidità; quindi tra' pilastri foraronsi finestroni che paiono nell'edificio miracoli d'audacia; e si provvide circoscriverli e intersecarli di comici in pietra per dare alla parte vetriata la solidità necessaria.

Ogni cosa in questo novo stile fu svelta, esile, affilata; lunghi, snelli i pilastri; alti, stretti i vani; anco gli accessori decorativi rissentironsi di tal comune tendenza; di maniera che le chiese del Dugento con lor pinnacoli, e guglie, e scannellature, fanno vista in lontananza di reticelle e merletti.

A questa méta sudata avea voluto e saputo aggiungere la glo-

23

riosa famiglia dei Monaci-Architetti del secolo XIII; le cattedrali di Strasburgo, di Malines, di Yorck, di Marburgo, di Amiens, di Colonia, di Worms, e cento altre, fanno immortale testimonianza della loro inesauribile fecondità: furon essi studiosi di accostarsi al bello per ardue ma libere vie; fedeli al precetto vigilate et orate, ripudiarono il cammino facile e piano additato dall'Arte Pagana. Erwin di Steinbach e la tribù de' suoi fratelli e nipoti posero a scolpire una delle guglie di Strasburgo dieci volte più tempo, di quel che Apollodoro impiegò ad erigere il Foro di Traiano; perchè ogni colpo di scalpello di que' piì Tedeschi era una preghiera al Dio vivente, e li moltiplicavan essi con amore per avere a trovarsi più ricchi nel giorno dell'aspettata retribuzione....

Alle Crociate ebbero debito arti e poesia del loro: risorgimento. Toltisi a' castelli alpestri, alle gole degli Appennini e de' Pirenei, i Baroni di Francia, di Spagna, di Germania allorche mossero alla testa dei vassalli verso Oriente, rimasero conquisi d'ammirazione per la eleganza di que' costumi, per lo sfarzo pittoresco della civiltà bizantina, per la pompa poetica dell'arte moresca. La civiltà fioriva in Antiochia, à Bagdad, sotto la tenda di Saladino; l'arabo idioma vi suonava dolce e armonioso ne' canti de' poeti, eloquente passionato nella prosa de' novellieri, nobile grave in quella de' filosofi e degli scienziati. Si destò nei Trovadori provenzali una generosa emulazione, e fecero alla lor volta risonare le rive del Rodano di sirventesi e romanze: tuttociò che nei costumi di Arabia era gentile e magnanimo peregrinò in Occidente sulle ali della poesia a ingentilirvi i costumi, a fecondarvi lo spirito cavalleresco dei secoli decimoterzo e decimoquarto.

L'Arte risorse colla Poesia.

Sassoni e Longobardi aveano foggiato scuri massicci lor palagii, lor templi: appena i Crociati ebbero gustata la eleganza delle fabbriche greche, la sveltezza delle moresche, piacque loro imitarle in patria: l'innesto reco buon frutto: nacque fusione tra l'arte indigena e la straniera, di che ci abbiamo in Italia mirabili monumenti.

L'Italia, infatti, era, tra' paesi d'Europa, dalla Spagna in fuori, quello che, per la sua posizione geografica e per la parte attivissima che a sè rivendicò nel gran dramma delle Crociate, dovea maggiormente sentire l'influsso della civiltà orientale. Edifizii durano in piè tra noi ne' quai trasparisce preponderante, qua, come nel Duomo di Milano, lo stite nordico, là, come in San-Marco, l'arabo, altrove, come nel Duomo e Camposanto di Pisa. l'appaiamento dei due stili in ciò che hanno di più vago a costituirne un terzo, nel quale fu espressa la leggiadria dell'architettura orientale, e la maestà della settentrionale; al qual terzo, stile fu a buon dritto, perchè nacque e fiori tra noi, dato nome d'italiano.

Da miriade di colonne tutte di preziosi marmi, tutte dissimili, sormontate da capitelli posti a caso, quale greco, quale egizio, ecco sostenuti volti che si arcuano leggermente in cupole, fiancheggiate da altre cupole, coronate da specie di minareti.... Questo edificio dev'esser opera di uomini che raggranellarono opime spoglie in regioni anticamente seggio d'arti fiorenti; ned altro che in Oriente è cosi gran copia di marmi; ned altro che le colonie greche d'Asia, o la stessa Grecia poterono fornire si dovizioso bottino.... Qui non è sfoggio di grandiosità, bensì di opulenza; non vastità di proporzioni, bensi preziosa minutezza di parti, e d'oro sfolgoranti volte e pareti... I costruttori di questo edificio teneano l'oro in gran pregio, furono dunque mercanti... marmi e colonne comprarono o bottinarono in Oriente a decorarne... (tu l'hai nominato) san Marco....

Ve' mole grossolana, pesante, formata come di un sol pezzo di pietra bigia annerita dai secoli: i veroni ne son piccoli, oblunghi a somiglianza di feritoie; le porte basse a sesto acuto, e sovra e intorno rozzi bassirilievi, e statuette d'incappucciati, i quali appena ti hanno umane sembianze; le navate son tozze, scure, ingombre da pilastri massicci; il malinconico monumento esprime un'epoca di lutto in terra devastata e schiava: genti venute dal fondo del settentrione architettarono cosiffatto tempio; un popolo schiacciato da ferreo giogo presto forzato le spalle a trasportare la stupida massa di cotasti macigni... San Michele di Pavia, più eloquente dell'epistole di Cassiodoro, e delle cronache di Gregorio di Tours. ci fa conscii della infelicità dell'Italia... Quella Chiesa è degna che i successori d'Alarico vi si sieno coronati re di una terra desolata....

Ma qui dove Arno si affretta alla foce, e sorgono in giro deliziosi colli, e il Tirreno distende il suo nappo azzurrino all'orizzonte, di che cosa ti ragionano queste moli leggiadre? fannoti fede di brutale dominazione? di mercantile spoliazione? l'Arte di cui recano suggello valico le Alpi? traversò il Mediterraneo? no; ella nacque

in Italia figlia della libertà. Nelle cinque navate del Duomo di Pisa, tra le dugento colonne che le dividono, al chiaro ma non isfacciato lume che piove dai finestroni, appie degli altari decorati di severi ornamenti, fiancheggiati da tombe di cittadini benemeriti del paese, è diffusa, direi come, una fragranza di religione e di municipali franchigie. Nel Camposanto sotto il gran portico quadrilatero, nella terra a tal uopo trasportata da Gerusalemme, vengono da seicento anni tumulati gli illustri Pisani: Giotto, l' Orgagna, Memmi, Spinello, Benozzo ne pinsero a fresco le vaste pareti; sito che mi somiglia il Pecile; conciossiachè, come a' giorni di Periche i pittori ateniesi, così a' giorni di Dante i padri della italiana dipintura rivalizzarono qui di maestria; sito che lascia discosto il Pecile in dignità; conciossiachè non a' piacevoli trattenimenti fu eretto di un popolo elegante e frivolo, sibbene a ricettare le ossa- dei benemeriti di un popolo libero e pio...

Immenso era a que'di il movimento nelle idee.

All'ombra tutelare del Pontificato la plebe cresceva in forza, in franchigie; all'ombra ispiratrice de'Chiostri la Scienza faceva passaggio dalla infanzia all'adolescenza; per la plebe e per la Scienza spuntava l'ora della emancipazione. E l'Arte, che è specchio in cui il mondo morale riflettesi, vie nuove si dischiuse, più libera, più ardita moltiplico le opere sue con istupenda profusione.

Nelle chiese del Medio Evo, re, guerrieri, pontefici dormono coricati sui loro avelli; apostoli, martiri, confessori siedono aggruppati sulle facciate; angeli, demonii occupano le guglie: un popolo di marmo dorme, medita, prega in que' venerabili recinti. Fu tempo in cui su cotesto popolo di marmo posò un insolente ignaro disprezzo. I ristoratori dell'Arte Pagana nel secolo della rinascenza non resero giustizia alle opere artistiche de' padri; e perche nel loro pensiero le isolavano, e perchè si lasciavano troppo predominare da influssi classici. Certo che se trasportiamo un santo, un cavaliere del milledugento dalla sua nicchia nello studio d'un odierno scultore, fara trista figura quel simbolo di tempi e di costumi tramontati, in mezzo ad un ordine di cose che ha subito rinnovamento; ma restituiamolo all'aereo suo seggio, sotto il suo timpano acuminato, tra' contemporanei; e lo vedremo rialzare il capo, tornara bello ed altero. Nè ci piaccia

domandare a que'Santi, a que'cavalieri il lusso di gagliardia o di venustà di che il ginnasio faceva mostra a pro dell'Arte Greca; ned aspettiamoci che le vergini cristiane ci offrano i contorni che Prassitele ritraeva da Frine nell'alcova del suo studio; i corpi dimagrati, gli ascetici lineamenti fanno qui fede che lo spirito consuma il suo materiale involucro; palesano una natura superiore al lussureggiante sensualismo della bellezza pagana. È in tai figure una indicibile quietudine; collo aguardo alzato, straniere le comprendi a pensieri terreni, sospirose della patria celeste.

Il tempo struggitore, furori iconoclasti, avidità di stranieri mossero guerra ai monumenti che il Medio Evo consacrava a Dio ed a'suoi Santi: niuna opera d'arte soggiacque a distruzione più delle pitture; ne so bene se dobbiamo dolercene; i simboli della speranta, dell'allegrezza potevano affarsi alle pareti delle Chiese allorche la Sposa di Cristo feconda ed onorata si allegrava delle gioie della maternità, ed i popoli ponevanle indosso con amore il brillante manto di regina: oggi si addice ai vetusti sacrarii lo scuro manto, di cui li coversero i secoli; severa maestà che armonizza colla malinconia della meditazione cristiana, quale hannola fatta i tempi.

Non però tutte perirono le opere di cui l'arte pittorica del Medio Evo aveva adorne le chiese: ancora si diffonde per le ampie navate il patetico lume di diafani quadri: in essi il pepolo multiforme del secolo XIII rivive per noi; là voglianto studiare le leggende che lo innamorarono, semplice poesia, la qual impauritasi al riso scherni; tore; e alle superbe mentite del nostro filosofare, ci disse addio per sempre, lasciandoci in retaggio queste ammirabili pagine. E rivelano ben esse la intenzione dell'Arte in età che ci avvezzammo di appellare tanebrosa. Le storie del Vecchio e del Nuovo Testamento. i miracoli de' Santi, le geste degli eroi commentavano in quelle invetriate gl'insegnamenti del Sacerdote, completavano la conoscenza degli annali cavallereschi e delle tradizioni locali. La Chiesa, madre indulgente, si piegava alla rozzezza de' costumi, per temperarla, ricorreva allo sfarzo delle arti per aprirsi co' prestigi della immaginazione le vie della intelligenza e del cuore. Sancta plebi Dei leggosi ancora scritto, su taluna di coteste invetriate: nè solo la devota plebe le contemplava con amore: lo Storico della prima Crociata racconta che Goffredo di Buglione dimenticava l'ora del pranzo ogniqualvolta gli avveniva starsene in Chiesa a considerarne i veroni storiati. Anche le geste di Goffredo figurarono su tai veroni; la Casa del Signore fu ricettacolo d'ogni gloria nazionale.

Ove l'effigie degli Eroi e de Santi posavano sugli avelli in sembianza di addormentati, rifulgevano i loro stemmi nei vetri, ed i meschini della plebe vi riscontravano anch' essi i proprii stemmi, la glorificazione della indigenza nel Bambino che nasce in un presepe, l'apoteosi del patimento nel Crocifisso tra' due ladroni, è Lazzaro accolto in seno d'Abramo, mentre il ricco malvagio si contorce disperato tra le fiamme. Così attraverso l'Arte gl'insegnamenti che scendevano dall'altare e dal pulpito; penetrando nella mente nel cuore, esaltavano nel barone e nel vassallo le cristiane virtù, stringevano i membri della società feudale di un vincolo santificato dalla Religione, freno a passioni conforto a miserie, suscitamento di carità.

Il Medio Evo poneva amore nelle rappresentazioni simboliche, e le vestiva or dello sfarzo orientale, or della gravità biblica, or dell' evangelica semplicità: voleva per esempio figurare la voluttà mondana e il suo vano splendore? la pingeva sotto aspetto di giovine donna cascante di vezzi, e magnificamente abbigliata, la qual eammina pavoneggiandosi, e si trascina dietro, a sè avvinto da catena di ferro un pallido orribil fantasma, la Morte: esprimeva la Fede sotto sembianza di robusta matrona serena in viso, ammantata di bianco, la qual nella mancina ha la Croce, e nella destra una face, cui osceno dimonio si sforza, soffiando, di spegnere, ma sulla quale veglia un angelo sempre, pronto a raccenderla.

La figura che l'Arte Cristiana con più frequenza ed amore ripeteva, quella era di Maria, alla cui mite beltà dava risalto Satana calpestato o fuggente. Nelle vetriate del secolo XVI la Madonna assume talora una grazia raffaellesca; però io l'amo davantaggio quale la rappresentavano gli artisti de' secoli anteriori: men perfetta, più ingenua; ell'ha qualche cosa che ci fa memori della infanzia e del cielo, qualche cosa di grazioso e indeterminato come la infanzia, e insiememente una espressione incantevole d' innocenza e di pace; gli è tipo divino, che, pellegrinando di paese in paese, per tutto si modifico a riflettere la fisonomia nazionale; onde la Madonna Alemanna ebbe bionde le trecce, la Madonna Italiana corvina la chioma, e brilante lo sguardo; e la Madonna Spagnola fu matrona di regal portamento.

Nel secole X era nato l'ordine civile e politico destinato a mutare la servitù romana nel vassallaggio feudale; nel XIII i vassalli trasformavansi a poco a poco in borghesi, perchè si erano riconosciuti idonei ad amministrare le proprie cose in comune: i quai sentimenti di libertà municipale e di nascente nazionalità trovarono posto nell'Arte: l'antica architettura si era fatta prestare dall' oriente le foglie d'acanto, e le palme di cui adornò i suoi capitelli; l'architettura del Medio Evo decorò capitelli e cornici di fogliami patrii covrendoli di festoni d'ellera, di quercia, d'elce. L'Arte Pagana, a far
più intensa la voluttuosa commozione dei sensi, collocava i capolavori della scoltura nei templi e gli empieva d'innebbrianti melo
die, d'inni festosi: l'Arte Cristiana domandò alla-scoltura, alla musica di rendere più intensa la salutar commozione dell'anima, già suscitata dall'aspetto delle venerande basiliche.

Figurati di meco affacciarti a sacro limitare, da cui lo sguardo corre lunghesso la maggiore navata all'abside in fondo: il sole, traversando le vetriate a colori degli acuminati veroni, diffonde sull'altar maggiori, sul marmoreo pavimento, sui monumenti sepolcrali tinte variate come quelle dell'iride: la chiesa è tappezzata di nero: un'anima abbandonò non ha guari la terrena stanza, e, già comparsa dinanzi il Giudice, gastigo o premio le furon attribuiti in eterno... Verrà giorno, tu pensi, in cui il mio destino si ecclisserà del pari dietro il velo minaccioso della morte; verrà giorno in cui i mondi scompariranno consunti... ecco scoppiare terribili voci

Dies iræ, dies illa Solvet sæclum in favilla...

Comprendi tu ora questa nenia eloquente? e nell'altro versetto la fatale tromba ha squillato... ma in più mite intonazione la parola di misericordia ecco è pronunziata! e l'inno assume un andamento meditativo e solenne... Or di! ove trovasti ispirazione più profonda, lamentazione più desolata, conforti più ansiosamente invocati? Ella è questa la magia de' cantici sacri, sublime 'espression musicale, che travalica da ogni banda la nuda forma, la qual è diventata quasi omai impercettibile sotto l'onda poetica che la sommerge... Il canto gregoriano esala un profumo di spiritualismo, una fragranza di compunzione, di penitenza, da che l'anima è vinta: tu nè plaudi, nè ammiri; que' monotoni ritornelli s'infiltrano per così dire nelle ime fibre, e t'invitano a meditare ed a piangere...

Nella Galleria degli Ufficii a Firenze, e propriamente nella sala che porta nome scuola toscana, è una tavela del beato Angelico da Fiesole (pittore nato a Mugello nel 1387, morto a Roma nel 1455) la qual rappresenta la incoronazione di Maria in cielo: schiera bipartita di Santi occupa i lati, con movenne infinite ed espressioni casì varie di fisonomie ch' è uno stanore come concordino tutte a chiarire un'estasi comune di compiacenza tenera, soave, rispettosa, in vedendo nella sublime sfera tra'cori angelici la Madre di Gesù glorificata. Da ciascuno di que cento e cento volti trasparisce una qualche virtù: le Sante son tipo di dolcezza, di modestia, d'amabile serenità, di pio raccoglimento; i Santi fanno manifesta la operosa carità dello zelo che li accende, dell'ascetica annegazione che li rese cari a Dio: di questa tavola scrisse Vasari - una moltitudine infinita di Santi e Sante, tanti in numero, tanto ben fatti, e con si varie altitudini, e diverse arie di testa, che ingredibile piacere e dolcesza si sente a quardarli; anzi pare che quegli Spiriti beati non posenno es sere in vielo altrimenti; o, per meglio dire, se avessero corpo, non potrebbero; che non solo son vivi, e con arie dilicate e dolci, ma tutto il colorito di quell'opera pare che sia di mano di un santo o di un angelo come sono; onde a ragione su sempre chiamato questo dabben teligioso, frate Giovanni Angelico. Id, per me, posso con verità affermare che non veggio mai quest' opera che non mi paja cosa nuova; e non ne porto mai sazio. Che se Vasari, il qual serrava in cuore la duplica abbiezione del sensualismo e del servilismo, sentivasi conquiso dai mirabili influssi di questo pinger cristiano, che cosa non sentirem noi che siamo credenti nella dignità umana, e in Dio? Oh la espression morale, misteriosa, sublime intuizione dei sommi artisti, mun seppe fermarla, rappresentarla meglio di questo divinó pittore! i suoi quadri erano altrettante opere buone, un mezzo di elevarsi al Signore, un' umile fervorosa offerta a Quegli che sovra ogni cosa amava, la formola del culto speciale ed intimo che rendeva a Gesià: non pingeva che genufiesso le figure di Cristo e di Maria... non gerebbe messo mano a pennelli se prima non acesse fatto ofazione; ne mai fece Crocefissi che non bagnasse di lagrime le gote: avea per costume di non ritoccare ne racconciar mai alcuna sua dipintuna, ma lasciavale sempre a qual modo ch'eran venute la prima volta, per aredere, secondo ch' egli diceva, che così fosse la volontà di Dio. Epperò niun avviserebbe che tali pitture, le quai somigliano per la squisita finitezza miniature elaboratissime, sieno di getto. Fervor religioso faceva pello stesso tempo frate Angelico pittore e santo; ascritto all'Ordine Domenicano, niuno si mostro più sedele di lui ai tre voti di quello; a chiarrilo puro basta guardare qualunque delle figure. che colori; la monastica povertà gli fu sì accetta che rifiutavasi stirulare la mercede de suoi lavori; e quanto eli veniva date altrettanto distribuiva in limosine: vivendo su de poverelli amico quanto venso shi or sia la sua antima in cielo: all'obbedienza poi era tanto ligio che non accettava commissioni senza il permesso del superiore. A chiamque ricercava opere di hei, diceva ne facessero contento il Priore. e che poi non manuferebbe: e un di che sedeva a desinare da papa Nicolò V, rifiutavasi a mangiar carne , non vi essendo il Priore a permetterglielo, dimentico nella semplicità sua di stare al cospetto di tale da cui scaturiva, come da fonte, la ecclesiastica podestà. Oani cosa mondana trovavalo igharo, usando spesse hate dire che chi facepa quest'arte aveva bisogno di quiete e di vivere senza pensieri : e chi fa cosa di Cristo, con Cristo deve star sempre. Compunzione di cnore, estasi, presentimento della beatitudine celeste, quest'ordine. di emozioni prosonde, che niuno può esprimere se non le prova, formava il ciclo mistico che il genio del Beato amava di percorrere: del qual genio animatore diresti ch' egli esauri ogni possibile manifestazione artistica in rapporto alla qualità ed alla forza di espressione; e per poco che ti facci ad esaminare da presso i suoi dipinti, non tarderai a scovrirvi una varietà stanenda che abbraccia tutti i gradi di noesia di cui può animarsi il volto umano. Nei suggetti religiosi che armonizzavano co' presentimenti della sua anima; profuse i tesori înesauribili della sua immaginazione; la pittura fu per lui un modo preferito a formulare atti di fede; di sperauza e di amore; chiamato a Roma a pingere nel palazzo Vaticano la cappella di S. Lorenzo, il Papa ammirato delle sue opere, innamerato della sua picità, perso nominarlo arcivescovo di Firenze; ma il buon Relicióno si schermi con dire non esser egli atto a governar popoli; bensi avervi del suo Ordine un Frate amorevole a poveri, dottissuno di governo, timorato di Dio, ben più degno di lui di venine innalizato a qual seggio d'onore; e papa Nicolò gli eredette; e frate Angelico ebbe il vanto d'aver dato a Firenze un pastore di cui è venerata sugli altari la memoria, che fu Sant' Antonino.

Benozzò, discepoto prediletto del beato Angelico, amava anch' es gli esclusivamente que' pii suggetti che sanno trovar si bene la via del cuore, la Madonna che adora il Bambino, l'Annunciazione, l'As-

sunzione, e fatti di S. Francesco; adornavali di gruppi d'angioli, a' quai, per essere propriamente creduti in paradiso, manca solo il muover delle ali al suono della eterna armonia. Le turbolenze fiorentine a' giorni di Piero de' Medici, e le lascivie pagane della giovinezza di Lorenzo mal affacevansi all'indole del Pittore: là dove con pubblico rito, sotto nome di mascherate e trionfi, si rendea culto a quel Bacco, cui la stessa Roma avea bandito dalle sue mura, a quella Venere che sotto il nome di Bona era stata conscia degli stupri di Clodio, là il Discepolo del Beato non potea credersi in patria; patria ben gli sia paruta la Firenze degli avi, quando

Si stava in pace sobria e pudica Non avea catenella, non corona, Non donne contigiate, non cintura Che fosse a veder più della persona; Non faceva nascendo ancor paura La figlia al padre, che il tempo e la dote Fuggian quinci e quindi la misura: Non avea case di famiglia vote, Non v'era giunto ancor Sardanapalo A mostrar ciò che in camera si puote.. O fortunate! e clascuna era certa . Della sua sepoltura; ed ancor nulla Era per Francia nel letto deserta... L' una vegliava a studio della culla, E trastullando usava l'idioma Che pria li padri e le madri trastulla; L'altra, traendo alla rocca la chioma, Favoleggiavà con la sua famiglia Di Firenze, di Fiesole, e'di Roma...

stupendi versi ch' io, volendone citare und, non seppi ristare dal trascrivere tutti l... e Benozzo, toltosi per sempre alla lasciva Città dei Fiori, pose stanza tra' sepolcri de santi e degli eroì, su glebe, che, trasportate dal Calvario, erano state inaffiate di sangue divino, nel Camposanto pisano. Dieci anni, gli ultimi che visse, indefessamente ivi pinse affreschi immensi, i quali, da Noè a Salomone, raffigurano la storia del Testamento vecchio in venticinque grandi scomparti; impresa, scrive Vasari, capace di spaventare una legione di pittori. Giammai le scene pastorali, le toccanti avventure della vita de Patriarchi, erano state insin allora così felicemente espresse a colori: Benozzo aveva attinte le ispirazioni in Uno, a cui della

umanità tuttà gli aspetti furon noti; che del più nobil dono di Dio, il libero arbitrio, proclamo l'abuso nella vergogna d'Eva, nel rimorso di Caino, nelle acque del diluvio, nelle fiamme di Gomorra; ne benediese la santificazione nella rassegnazione di Abramo, nella semplicità di Giacobbe, nella ingenuità di Rachele, nella continenza di Giuseppe; quest' Uno di cui il Dipintor fiotentino ripetè su quelle venerande mura i maravigliosi racconti, era Mose... Tra' religiosi silenzii del Camposanto pisano le ossa di Benozzo posano sepolte appire de' suoi affreschi.

Il misticiamo è alla pittura ciò che l'estasi è alla psicologia. Non basta indicare la origine, e tener dietro allo sviluppo di certe tradizioni, le quali imprimono ai lavori di una data scuola un carattere comune, sempre facile a riconoscersi; è mestieri, anche, associarsi, mercè una gagliarda e profonda simpatia, a certe idee religiose o filosofiche, da che su spezialmente preoccupato il tale artista nel suo studio, il tal monaco nella sua cella, e combinare gli effetti di coteste preoccupazioni, colle corrispondenti disposizioni de' contemporanei: modo di giudicare, al qual, in far parole del beato Angelico, e della eletta famiglia pittorica a cui appartenne, sa difficilmente elevarsi chiunque non ha respirata l'atmosfera di cristiana poesia in mezzo a cui vissero gl'Italiani del Dugento al Quattrocento. Noi non e'induciamo facilmente a riflettere come questa Maria dolorosa, e quel Gesù infante abbiano saputo parlare un linguaggio misterioso. e consolante a cuori umili e puri; e come non sieno per avventura state unqua lagrime più accette a Dio di quelle che caddero sul payimento delle cappelle racchiudenti certe venerate immagini. Nelle vite dei Santi, assai più che nelle vite dei pittori, voglionsi investigare le prove di cosiffatte intime correlazioni tra la Religione e l'Arte. San Bernardino da Siena andava ogni di fuor di porta Comolli sulla via ché mena a Firenze, a passare un'ora in preghiera davanti una Madonna che preferiva ai capilavori di cui erano decorate le chiese della sua Chtà; il qual predominio conseguito dall'opera d'un mediocre artistà sulla fantasia del giovinetto Sienese, e la preferenza da lui datale a paragone d'ogni altro dipinto, e il bisogno di orar là, quest' ordine di fatti che abbondano nella storia de' Santi e dei popoli, non varrebb'esso, ove fosse studiato, a diffondere luce sulle investigazioni, sinora tanto aride, che si propongono a scopo l'Arte Cristiana? In iscavare questa miniera feconda di considerazioni psicologiche, troveremmo la spiegazione delle vicissitudini a

cui soggiacquero certi lavori universalmente ammirati in un secolo. e dimenticati in un altro; comprenderemmo perchè la plebe, che i barbassor) appellano superstiziosa, sola mantennesi fida al culto di quelle vecchie immagini, dinanzi alle quali continua ad accender la lampadetta votiva, e a porre flori sempre freschi. Chi pertasse in tal disamina le disposizioni richieste a comprendere il hello nella sua vera e lata significazione, avrebbe uno sceglio solo da scansare; correrebbe, cioè, rischio di trascurare gti altri elementi della storia dell'arte per respirare a miglior agio il profumo soave é mirabilmente svariato delle popolaresche credenze. Il leggendazio de Santi è pieno di latti che dinotano l'intima connessione esistita ne' bei secoli della fede tra l'Arte e quella maniera di sentimenti esaltati che fa pregustare alle anime pie qualche cosa della beatitudine celeste: il qual esaltamento se lungi d'esser chimerico nel suo oggetto o pericoloso nelle sue conseguenze, è quasi suggello di gioriosa predestinazione, egli é certo che la pittura si trova singolarmente nobilitata mercè del suo intervento in cosiffatto ordine di fenomeni : e. per necessaria conseguenza, gli artisti che meglio vissero conscii di questo genere di bisogni, e meglio seppero soddisfarli, son degni di occupare i primi seggi della gerarchia, e di conseguire appellazione di divini; discesero talora dalla regione ideale a regni della natura materiale, ma non per compiacervisi, sibbene per pigliarvi a prestanza forme e colori da servire di limite e parziale manifestazione alla bellezza infinita ch' erano stati avventurati d'intravedere.

Nel Trecento questa scuela non esisteva, o, diremo più esattamente, non esisteva l'altra che denominar potremmo pagana; cristiana era ovunque la ispirazione dell'Arte, e, sempre intesa a nobilitare l'anima, poco si curava de'sensi; ma nella prima metà del secolo XV la scuola fiorentina guidata da Masaocio e suoi discepoli per vie nuove, invaghitasi del naturalismo, trovò nell'aumento della ricchezza pubblica e privata, nella vanita patrizia, nella protezione de' Medici, e talor anco nel favore di già corrotta moltitudine, gagliarde seduzioni; ond'è che ci converra cercare fuori di Firenze gli elementi della scuola mistica; e li troveremo disseminati nelle piccole città dell'Appennino da Fiesole a Spoleto, fiori di cui tutte soavemente olezzarono le pittoresche colline dell' Umbria.

Un altro discepolo del beato Angelico (già dicemmo di Benozzo Gozzoli) fu Gentile da Fabriano che allargo il suo artistico apostolato da Napoli a Venezia; ne mi tratterrò a raccontare di Taddeo da

Siene, di Lorenzo da Firenze, di Nicola da Foligno, bramoso di venime a quell'altra stella della scuola mistica, Pietro Perugino, contro cui Vasari si scaglio con queste parole - non si curò moi di fatica ne di vergogna; avea, ogni sua speranza nei beni della fortuna, e per dengri gerebbe fatto ogni mal contratto — : e quasi ciò fosse ancor poco, lo accusò d'irreligione, e di aver discreduta la immorfalità dell'anima! Epperò, Vasari non avria dovuto ignorare che rimpetto la modesta casa di Pietro esisteva l'oratorio di Santa Maria de Banchi, pel cui interiore, magnificamente dipinto a fresco. l'avaro maestro altro non avea chiesto che una frittata; esempio di disinteresse che messer Giorgio, e gli altri dipintori laureati della Corte Medicea non erano disposti a seguire: quel brutale accanimento contro la memoria del Perugino avea scaturigine in una ignobile stizza destasi ne Michelangioleschi, i quai non sapeano perdonargli di calicare vie così diverse da quelle del loro Maestro, e di averlo anche una volta fatto citare dinanzi agli Otto per riparazione d'ingiurie. Altro delitto del Perugino fu di essersi rifiutato a fornire la sua quota di ritratti al museo di Paolo Giovio venale dispensatore di lodi e di calunnie. I posteri non devono farsi complici di una bassa vendetta esercitata a danno di un grande artista, per aver egli dato a' suoi contemporanei un esempio di coraggio che non avean la forza d'innitare:

Quando Piero, nel fiore della giovinezza, venne a Firenze già piena dei mali influssi di Paolo Uccello e di Filippo Lippi, tra le molte tavole che avea condotte in patria non se ne noverava pur una che non fesse di soggetto religioso: del naturalismo si er'appropriato la paste ridente e pastorale: la novità dello stile; la purezza dei tipi, l'attrattiva e varietà dei paesaggi destarono l'ammirazione universale, della quale i suoi nemici e rivali vendicavansi con versi sattrici, e ponendolo in mala vista de'Medici: che se questi splendidi mecenati furono avari a Piero di una protezione che profondevano a men valenti di lui, ebbesi a compenso l'affezione fraterna d'Andrea Veroccano maestro dell'immortale Leonardo.

Arrivato a Roma a decorarvi la cappella Sistina di mirabili affreschi, Piero vi toccava all'apogeo della presperità e della fama; quando, stanco di romori, noncurante di lucri, torno alla casuccia ovi era nato, e là indefessamente lavorando, popolo le chiese della sua Città di lavori che si disseminarono poi per le capitali dell' Europa, decoro di reggie e di musei. All'epoca di quei suo modesto ripatriare era Dándolo.

egli ancora nel fiore degli anni, e il suo fare trovavasi giunto al sommo della maturità e della vigoria, senza aver punto rimesso della freschezza, e direi dell'ingenuità de suoi lavori giovanili: avea invigorito il colorire, perfezionati i suoi tipi. Può approssimamente calcodarsi che la felice fecondità del suo maraviglioso pennello non venisse meno durante gli ultimi trent'anni del secolo decimoquinto: chi volesse noverare le opere insigni ch'ei condusse a que giorni imprenderebbe ardua fatica, tante elle sono e disseminate per ogni parte. In sant' Agostino a Perúgia è un' Adorazione dei Magi si bella che comunemente la si crede di Raffaello: ed in San Pietro di quella stessa città, nosa tuttodi, sul medesimo altare ov'ei la collocò. l'Ascensione (colla data del 1495), che il Comune gli pago cinquecento ducati d'oro, nella quale è rappresentato l'Eterno Padre tra due Angioli, e sul basso quattro Santi che l'Urbinate non ha mai superati in nobiltà e profondità di espressione. Nella sala detta del Canthio (pinta a fresco dal Perugino già inoltrato in vecchiezza) que profeti e quelle sibille non danno certamente segno di mano irrigidita dagli anni; nella magnifica testa di Solomone, e nelle due grandiose figure di Davide e Mosè, c'nelle ispirate di Tivoli e di Cuma, è sacile riconoscere tipi dei quali profitto Raffaello; e spicca una mirabil poesia là dov'è rappresentata l'adorazion de Pastori, che ascoltano inginocchiati, cogli occhi fisi nel divino Infante, la melodia che un d'essi cava dalla piva, alla quale tre angioli librati in aria maritano il concerto della voce, soave unissono d'una celestial musica, e di una terrena; nè mai quel caro soggetto fu frattato con più leggiadria. Della trasfigurazione di Piero copio Sanzio nella sua famosa tela quasi intera la gloria senza riuscire a vincere il Maestro nella espressione data agli Apostoli e specialmente a san Giovanni, che si fa schermo della mano agli occhi abbagliati.

Può dirsi che il Perugino dopo questi affreschi stupendi (volgeva il cominciare del cinquecento) vinto dalla soma degli anni, declinasse; del qual decadimento moltiplico le prove con deplorabile fecondità un Assunta che pinse pei Serviti di Firenze su giudicata da meno del seggio ad essa destinato, e rimandata: il vecchio Piero ripiglio mestamente la via della patria, ove la filiale reverenza dei concittadini gli addolci i giorni supremi.

Fu eccezione gloriosa, cui la vitalità delle dottrine colle quali faceva nodriti i discepoli vale solo a spiegare, che la decadenza del Maestro non solamente non reagisse infelicemente sulla Scuola, ma

che anzi spuntasse allora per essa l'era del suo maggior lustro; merce l'Artista immortale che ben potè nel secolo di Leon Decimo (ne' due primi stadii almeno del suo arringo pittorico) qualificarsi principe dell'Arte Cristianizzata.

Diremo esclusiva gloria della scuola pittorica fondata, o per lo manco illustrata dal beato Angelico, e fiorita nell'Umbria, di avere incessantemente inteso a far manifesto quanto di fervore religiosò e di celestiale poesia sa accogliersi in anime umane; benedizione piovuta su' luoghi stati santificati dalla presenza di san Francesco; il profumo delle sue virtù preservo l'Arte da corruzione tutto intorno al monte ove riposano le sue ossa: di là si eran elevate, lui vivo, come incenso fragrante, preci, alle quali calore e purità avean assicurato esaudimento; di là scesero fecondatrici benedizioni sulle città della pianura, ispirazioni sante di penitenza che si diffusero da un capo all'altro della Penisola, antzi del mondo.

Anche a Venezia l'arte soggiacque a salutiferi influssi degli insegnamenti venuti dall'Umbria, avvegnache Gentile da Fabriano, uno de luminari di quella scuola, nella seconda metà del secolo decimoquinto pose la dimora in riva alle lagune, accoltovi con singolari dimostrazioni d'onore, tra le quali è da ricordare il privilegio di vestir abito senatorio, Un ducato d'oro al di, musato stipendio in allora, fugli assegnato: de lavori con si rara munificenza rimunerati non rimane pur la traccia, ma pria che il tempo struggesseli, o desser luogo a più moderne decorazioni, durarono un intero secolo oggetto di ammirazione e di nobile emulazione agli artisti nazionali abituatisi a venerare la memoria di Gentile da Fabriano, e a riguardarlo siccome fondator primo della gloriosa scuola de Bellini.

Giacomó Bellino fu allievo di Gentile, e per amor di luj fe' battezzare il suo primogenito con nome di Gentile, il quale, di compagnia col fratello Giovanni, comincio a praticare gli avuti insegnamenti; poi que' due separavansi, battendo ciascuno, in fatto d'arte, una propria via, sempre per altro associati da tenera affezione. Anima poeticamente religiosa era quella di Giovanni, e fidava al pennello di rivelare il sublime misticismo del cuore. Gentile, invece, fervente cristiano pur egli, ma invagnito del fare scientifico del Mantegna, avvisava di combinarne gli elaborati processi co' voli della fantasia: pose amore nella prospettiva lineare, nello studio dei tipi antichi, lo che non impedivalo (come infelicemente accadde ai naturalisti forentini capitanati da Paolo Uccello) di ricercar altrove

un pascolo alla sua anma ardente, e di nutrirla delle più nobili memorie e delle più confortevoli speranze del Cristianesimo: son degni di memoria il suo entusiasmo per Enrico Dandolo, quel doge ottuagenario e cieco che su l'eroe della quarta Crociata; lo zelo con cui si adoperò a rifarne il ritratto, sulle traccie di un vecchio dipinto mezzo distrutto. l'ardimento con cui presento a Maometto conquistatore di Costantinopoli (nelle sale stesse oy ebbro aveva accolto con feroce plauso le teste di trucidati illustri nemici) la immagine stupenda del Battista decapitato per volontà di un tiranno, e sovra tutto le pie leggende che serisse appiè delle sue tele (1) maggiori. Reduce dall'Oriente Gentile fu dato compagno al fratello Giovanni in opera immensa, la decorazione pittorica del Palazzo Ducale, Trattavasi di rappresentare nella maggior sala, in una serie di quattordici grandi scompartimenti, una maniera di nazional epopea riferentesi allo splendido intervento de' Veneziani nelle controversie sanguinose tra Federico Barbarossa ed Alessandro Terzo, intervento che si tirò dietro la pacificazione dell'Italia, ed il trionfo dell'autorità spirituale, sovra la brutale prepotenza ghibellina. In queste tradizioni storiche, già per sè grandiose, la immaginazion popolare avea costrutto durante il corso dei due secoli precedenti un magnifico poema i cui molteplici episodj terminarono con essere oreduti autentici

La fantasia del pio Giovanni, meglio che in rappresentazioni di fatti storici, piacevasi d'immagini di Santi, sovratutto di Madonne ricercatissime a que'di dai patrizj e dai doviziosi a decoro di lor camere e cappelle.

Non ci ha pittore che abbia tanto progredito verso la perfezione con passi continuati e sicuri dal principio al fine del suo artistico arringo, quanto Gian Bellino. Le tavole della sua prima maniera spettante alla giovinezza, si somigliano tutte; i tipi fondamentali di Cristo, di Maria; de' Santi hannovi a carattere costante una gravità malinconica; ond' è che si astenne da checche avesse potuto allegrare ed aggraziare il soggetto; là tu non trovi ne tenerezze materne, ne vezzi fanciulleschi: Gesù evvi figurato assai fiate colle mani

⁽i) Nel gran quadro di lui one si conserva a Brera rappresentante la predicazione di San Marco in Alessandria sta scritto, — Gentilis Bellinus amore incensus Cracis — 1396: il cuor dell'artista fu anco più tocco in colorire il miracolo del caduto in canale durante una processione, e salvato per intercession di San Marco (quadro stupendo che sta pella galleria di Venezia), dacche vi leggiamo scritto di sua mano — Gentilis Bellinus, pio crucis amore incensus, lubens fecit.

levate in atto di benedire, e in viso alla Vergine leggi, piuttosto che la pia letizia del presente, l'antiveggenza dell'avvenire; ella é già la Madre dei Sette Dolori : tipo non così celestialmente leggiadro come appo la scuola Umbra, ma più profetico. Giunto oltre il mezzo della vita. Gian Bellino trovossi insignorito d'un tecnicismo il qual parve addoppiargli lena a creare capolavori: Antonello da Messina, nel \$475. gli comunico l'arte di manipolare ad olio i colori, statagli insegnata-da Giovanni di Bruges: e sì fu a que giorni che il felice Veneziano condusse le tele stupende che decorano oggi San Pier Murano, e la sagrestia de Francinella prima, a mirare quella Vergine e que Santi e que deliziosi gruppi d'angioli, pensì chè l'-anima del Pittore pregustasse la soavità della beatitudine celeste; nella seconda, anco più riccamente, ideata, ti fermi a considerare il Doge umilmente genufiesso davanti a Gesu, è vai teco stesso memorando come quell' atteggiamento, diventato poi vulgatissimo in quadri della veneta scuola commessi dalla divozione di grandi per . sonaggi, quivi per la prima fiata venisse espresso per concetto destosi non so bene in quale delle due pie anime, del committente i o dell' artista.

Gian Bellino nonagenario chiuse il suo arringo pittorico con figurare S. Gerolamo seduto sur una rupe, solo, in mezzo ad austero paesaggio: il viso dell'assorto nella lettura spira calma profonda; e armonizza coll'aspetto della vasta solitudine che lo circonda: diresti, che a questa tela il vecchio Patriarca della veneta dipintura fidasse l'ultimo voto del suo cuore, le interiori aspirazioni della sua anima innocente verso quell'ineffabile quiete di cui delineava una si poetica immagine.

LUTERO:

A comprendere come gli attentati di Lutero potessero venir coronati da buon successo in Alemagna, è mestieri anzitutto conoscere gli elementi da cui la società si trovava quivi composta.

Avviseremmo, a prima giunta, che ben avesse ad esser facile allo Imperadore imporre silenzio ad un ribaldo frate susurrone; ma chiunque sa quale sconnessa macchina fosse nel Medio Evo il Sacro Romano Impero punto non si meraviglia che quel Capo nominale di vassalli potenti talvolta più di lui stesso, fosse effettivamente assai fiate inetto ad esercitare anco i pochi diritti di cui lo investiva la tanto decaduta corona di Carlomagno. Vuolsi rendere giustizia agli sforzi di Massimiliano per conseguire un qualche dirozzamento de' costumi tedeschi; ma sventuratamente andaron falliti. I Nobili costituivano una casta che vivea di brigandaggi; veggonsi tuttodi in Sassonia, in Isvevia ruine di torrazzi, da' quai i Castellani piombavano, come uccelli di rapina, a spogliare i viatori disarmati. Nè multavan soli i viatori: quando lor cavi vinarii erano vuoti, e lor mute di cani abbajavano per fame, e lor buffoni minacciavano abbandonarli per non far quaresime forzate, sbucavano di notte dalle loro rocche merlate, è svaligiavano il più vicino episcopio o chiostro dalla cantina al granajo. La situazione de' vescovi alemanni era singolare; se imprendevano a difendersi coll'arme alla mano, borghesi e gentilnomini gridavano ch' era uno scandalo; se lasciavansi spogliare, capitolo e metropolita ne li rimproveravano acerbamente; onde avveniva che molti di que mitrati menavano vita, e tenevano casa piuttosto da soldati che da sacerdoti.

Di monaci e frati, ci avea copia in Alemagna; ma una cella tedesca quanto era diversa da una cella italiana i abitata appie dell'Appennino da un teologo pittore, da un poliglotto filosofo, accóglieva in riva al Reno un semi-laico, ligio a superiore mezzo abate, mezzo barone, educato a trattar brocche ed anco lancia, o colubrina, più che messali, rosarii e bibbie. A Praga, a Vienna, a Colonia, ed Erfurt erano scuole, ma non gratuite come in Italia; ed a cotest assenza d'istituzioni pedagogiche pel popolo dessi attribuire l'ignobil vizio regnante in que' paesi, l'ubbriachezza. — Ogni gente, scrivea Lutero, ha un suo demonio familiare, e il prevalente in Alemagna sino alla consumazione dei secoli sarà il demonio del vino. - Campano, legato pontifició alla Dieta del 1471 fa una trista dipintura dello stato intellettuale e morale della Germania — paese infelice, scrive, mabbissato nella barbarie - ed Enea Silvio (epistola 165) così parla di Vienna: - la quantità di vino che si ripone in magazzini è incredibile; incredibile quella che si beve; e quanti misfatti d'ogni generazione si commettono in questa capitale! Or gli artieri si azzuffano cogli scolari; ora i cortigiani coi borghesi; e sempre è versato sangue, sendo qui costume non entromettersi fra-chi mena le mani. Il minuto popolo è ghiotto e turpe, di male femmine ci ha un pugolo: oltreche poche mogli stanno contente al marito. A nobili che frequentant case di borghesi, dopo alquante, tazze di vino tracannate in compagnia; è lasciato libero il campo. Le fanciulle si sposano a lor talento senza dipendere dai genitori. Le vedove non aspettano, il termine del corruccio per istringere nuovi legami. Ricchi mercanti gravi d'anni sposano giovinette che lasciano in breve, non però deserte, dacche tosto si simaritano con takino de' domestici a cui si strinsero di precedente adulterio; e così avviene che da povertà a ricchezza siano frequenti trapassi. Roperò, per contrapposto, marito giovine di vecchia padrona dalla costei morte affrancato si riammoglia a modo suo, Rado è che il figlio succeda al padre: per esser liberi i testamenti d'incettatori di eredità è copia, ed anco di avvelenatori, studiosi alle supreme volontà in proprio favore di apporre la irrevocabile conferma della morte. Non hanno codice scritto: noverano fogge e costumanze tradizionali che interpretano e stirano; di giustizia fanno mercato. Chi ha borsa ben guernita può far impunemente bancarotta; i senza denaro e senza protezione pagano per tutti.

Chi tien dietro attento a Lutero in cattedra, a mensa, o nella cella, ode ad ogni tratto posargli sul labbro, spesso cadergli dalla penna questo vocabolo in ogni secolo opportunissimo a sommover le turbe libertà: ei lo scrisse in fronte ad un suo sameso-trattato (De libertate christiana), lo intruse in ogni pagina del suo epistolario, onde Hutten per gratificarglisi, colloco ad intestazione della prima epistola che gl'indirisse vive libertas! Certo è che la emancipazion religiosa dovea generare la emancipazione politica, dacche tutti si reputavano schiavi in Alemagna a que'di: a Cesare pesava il giogo della Dieta: alla Dieta cuocea la tracotanza de nobili; a nobili increscevano le franchigie del Clero; al Clero riuscivano gravi le immunità cittadine; a' cittadinì erano suoni di mal nome imperatore e papa. È facile pertanto comprendere qual effetto dovesse produrre in Alemagna l'appello alla libertà gridatovi da Lutero. Libertà suonava all'imperatore l'affrancamento da qualsia dipendenza da Roma; a' nobili la impu-, nità de la dronecci dell'estorsioni; alle Città la secolarizzazione di Chiostri ed Abazie; a certi Prelati più baroni che vescovi l'assoluzione d'ogni sacrilegio; a servi della gleba piena franchigia di pescarè negli stagni, di cacciare nei boschi de loro signori, non che di rifiutarsi a decime e balzelli.

A queste cause che affrettarono il trionfo del Novatore arroge l'agitazione impressa alle menti dalla stampa, la disistima in cui eran caduti per lor mali diporti molti monaci; le rabbiose controversie di teologi amanisti, i frizzi di Erasmo, le menippee di Hatten; e comprenderemo Miconio ove scrive — la parola di Lutero si diffondeva quasi recata sulle ali d'un angelo —; solo che Miconio s' illudeva credendolo un angelo di luce:

Martin Lutero nacque ad Eiseben il 10 novembre 1483 di poveri contadini, e spese la fanciullezza accattando, l'adolescenza studiando; vesti l'abito dell'Ordine Agostiniano, e il due maggio 1507 venne consacrato sacerdote; Wittenbach ebbelo professore di filosofia, ed è comune opinione che nel 1510 pellegrinasse a Roma. Eppero non ci ha nella sua corrispondenza epistolare pur il menomo cenno di cosiffatto viaggio: lo troviamo bensì mentovato ne' suoi collequii a tavola; e quelle indicazioni si addicono, infatti, a mangioni e briachi: come c' indurremo a reputar genuini que' pazzi, stomachevoli racconti di un Papa, che, per non essere portato via dal diavolo, ordino che appena morto lo si facesse in pezzi; che nelle cantine di un con-

vento di monache furon trovati seimila cranii di neonati; che la curia romana giovasi di veleni cosi sottili da far cader morto chi si guarda in ispecchio il qual ne su attossicato; che niuno in Italia sa di latino; che a Roma regna ateismo? Se Lutero visitò realmente la sede de Pontefici, è da gredere che non vi praticasse che taverne o luoghi perduti: per poco si foss' egli affacciato alle chiese, avrebbevi uditi magnifici sermoni di Gaetani, di Sadoleto, d'Egidio da Viterbo; insinuatosi nelle anticamere del Quirinale; la porpora sarebbegli paruta dignitosa, portata da Grimani, a cui Erasmo dedicò la sua parafrasi de' Salmi, da Schinner l'eroico Svizzero, da Vigerio l'uom santo... ignoranza, ateismo, laddove Raffaello creava i capolavori dell' Arte! e Giovanni de' Medici, puro di costumi come: un anacoreta, era la provvidenza delle buone lettere, è ogni casa si adornava d'una Madonna di buon pennello! Lutero ha ripetuto tre siate che non avria voluto per mille monete non aver satto il viaggio di Roma; ed alla nostra volta noi non vorremmo per tutti i capolavori artistici che i suoi settarii distrussero in Isvevia, che sosse menzogna la sua gita in Italia, dacene raccontandoci. ciò che quivi non esisteva, c' insegnò a dissidare delle sue parole. Reduce in Germania, a dimostrazione ch'era stato a Roma non gli suggeri migliore spediente del calunniarla: così avea fatto avanti lui Hutten, così fecero dono Erasmo e Rodolfo Agricola; gli è il Settentrione che morde il Mezzodi, una gente anticamente soggiogata, la qual, covato quattordici secoli l'odio, si vendica; i vincitori si erano valsi della spada; i vinti adoperarono la penna; ecco la guerra ricominciata coll'inchiostro; il sangue terrà dietro da presso.

Leon Decimo aveva nel 1516 pubblicato indulgenze, che i Minoriti predicarono in Alemagna; le raccolte imosme doveano servire a terminare la costruzione della basilica Vaticanà; Alberto, arcivescovo di Magonza, e commissario pontificio delego a predicare le indugenze il domenicano Tetzel, uom di fede robusta, di costumi innocenti, e tanto amico della filosofia aristotelica, e dell'argomentar sillogistico, quanto Lutero lor era avverso. E già l'Agostiniano non facea più mistero delle sue opinioni novatrici: insegnava ogni opera, per ben che pura, essere in sè un'offesa a Dio; ogni uomo, dopo la caduta primitiva suddito al male, durare schiavo de proprii sensi, nè poter altro operare che iniquità, verme, che attentandosi uscire dal suò fango in cerca del sole, insulta il Creatore; desolanti dottrine che trapelano ad ogni riga degli scritti di Lutero

buona pezza avanti il suo duello con Roma; e ciò che vi apparisce con maggior evidenza gli è un profondo sprezzo per coloro che appella romanisti, una collera insolente contro que' maestri di teologia che la scuola soleva dire suoi Angeli; un'aspirazione incessante verso l'ignoto; una ferma determinazione di uscire a qualsiasi patto dalla oscurità del chiostro; un ergoglio da Lucifero sotto le mentite sembianze di Giobbe. Con queste disposizioni Lutero non aspettava che un pretesto di apertamente rivoltarsi: appena Tetzel ebbe predicato la virtù intrinseca delle operè buone, e la escellenza del libero arbitrio, la battaglia fu appiccata, e fra Martino stesso si è dato pensiero di pubblicarne gli strani casi, che aecennerem qui di volo.

Aveva egli annunziato che alla sua volta predicherebbe intorno le indulgenze. Eccolo salito sul pulpito, e vi tira seco un grossolano e turpe, riso: ha ripudiato ogni, tradizione dell'antica predicazione, per sostituirle un dialogo tra l'oratore e il pubblico condito d'ironia, di sarcasmo, di parole a doppio senso, di buffonate, una lingua di nuovo conió infarcita d'immagini e voci prese a prestanza dalla vita dell'infima plebe. Nè basto lo scandalo, del sermone; vi si aggiunse quello di stamparlo: e l'avversatore dell' indulgenze, ricordando quell' epoca decisiva, della sua vita, scriveva alcuni anni dopo - in fede mia ch'io tanto ne sapeva allora d'indulgenze, quanto l'ultimo de' meschini che veniva a consultarmi intorno ad esse. - Perche dunque menava egli si gran romore di soggetti su' quali non avea fermata opinione? Al suo vescovo di cui temeva le censure affrettavasi dichiarare - io dispute non affermo. La Chiesa pronunzii e mi sommetto, - e contemporaneamente confidava per lettera a Spalatino — a te ed agli amici nostri dichiaro che indulgenze e ciarlatanerie mi suonan lo stesso; questo è il mio avviso; so bene che sosienendolo mi aizzo contro seicento minotauri radamantauri, cacotquri. -

Tetzel propose a Lutero la prova del fuoco o dell'acqua. Lutero rifiutandosi, ad entrambe rispose — mi rido delle tue sside come di ragli; in cambio d'acqua ti consiglio il succo della vite; in cambio di fuoco annasa la fragranza d'un'oca arrosto: vieni a Vittemberg se hai cuore: io, dottor Martino, ad ogni inquisitor della Fede, ad ogni mangiatore di ferro rovente, ad ogni spaccator di rupi, annunzio che qui si sanno buone accoglienze, e s'imbandisce lauta mensa a chicchesnia, la merce del nostro buon Elettor di Sassonia...

Il romore delle tesi ereticali sostenute da Lutero traversò le Al-

pi; e Mazzolini maestro del sacro Palazzo cominciò ex officio a procedere: allora il novatore vigliacco (perchè non si tenea per anco sicuro) scrisse a Papa Leone — eccomi, Santo Padre, prostrato a' piedi di Vostra Beatitudine; la vostra voce è la voce di Cristo: se ho meritato la morte, son parato a morire. — E Leone si lasció adescare a quelle menzogne, ed evoco a sè il processo, è il processato: or ecco Lutero atteggiarsi da martire. — Son pronto, scrivo a Link; che la volontà del Signor sia fatta i che cosa mi torranno? un corpicciattolo fiacco, sconquassato... ma la mia anima mi appartiene, e non me la torranno... — coraggio bugiardo e fanfarone, dacchè Lutero è certo che l'Elettor Federico, non è per lasciarlo partire.

Leon Decimo piegossi alle domande della Dieta che la causa di Lutero venisse giudicata in Germania, e mando a quell'uopo il cardinal Cajetano, un degli oracoli della Scienza teologica in Italia, uomo di gran cuore, nemicissimo d'ogni violenza; ma due giorni prima ch'egli arrivasse Lutero avea pubblicamente dichiarato di preferire la morte alla ritrattazione.

Il 20 ottobre 1518 Lutero fuggi da Augsburg facendo affiggere sulle mura della Cattedrale un suo appello al Papa meglio informato; in giungere a Vittemberg trovò la Bolla in cui il Papa sponea la dottrina cattolica delle indulgenze senza pur che il nome del caparbio Agostiniano fossevi accennato: egli si decise allora a gettare il guanto della disfida, e lo fece in termini degni di sè, e della sua causa. — Qualunque sia il mariuolo che con nome di Leon Decimo tenta d'impaurirmi, lo avviso che so stare allo scherze. Se la Bolla poi emana dalla Cancelleria, io ne farò chiarità in breve la impudente temerità, e l'empia ignoranza.

Roma intanto si è figurata nella înesauribile sua mitezza che la vest a porporina del Cardinal Legato abbia atterrito il traviato; e fidò l'opéra della riconciliazione a Miltitz, semplice sacerdote, un di que' tedeschi che pare debbano garbare al Novatore perchè aperto di cuore, franco di modi, ed allegro commensale: que' due s'incontrano più fiate ad Altenburg alla foggia degli antichi Germani col bicchiere alla mano: il vin del Reno ha diffuso giocondità e confidenza: Lutero promette mari e monti; Miltitz ne piange per la consolazione: or vediamo che cosa pensino un dell'altro, pochi giorni dopo que' cordiali abbracciamenti, uno a Vittenbach, l'altro a Coblenza — Miltiz (scrivea Lutero) mi ha dato il bacio di Giuda versando lagrime

da coccotrillo. — Fra Martino (scrivea Miltitz) si ricrede d'ogni suo errore, e, sendo uom di ottima intenzione, torna de'nostri:

Fra le sei tesi sosténuté da Lutero ci avea pur questa - l'autorità di ogni laico avente fondamento nelle Sante Scritture essere superiore a quella del Papa e del Concilio. — Proclamando così esplicitamente la sovranità del senso intimo, l'apoteosi dell'io, Martino operò una rivoluzione immensa: la ragione si approprio quel suo principio, e l'anarchia si pose tosto nella Chiesa Alemanna. Melantone fu preso da vertigine alla vista dell'abbisso scavato da quelle fatali parole. Zuinglio per rovesciare l'edifizio cattolico piglio via diversa dall'indicata dal teologo di Vittemberg: la riforma nata da tre soli anni già era decrepita, e si sfasciava in fazioni: a quai circostanze andava ella debitrice di un'adolescenza e di una virilità si precocemente fiorite? — La plebe, rifletteva Erasmo, ama udir predicata la inutilità della confessione. - Lutero insegna (avvertiva Calcagnini) che le buone opere sono superflue, dacche il sangue di Cristo basta esso u salvarmi — Lutero (scrivea Melantone) si tira dietro i popoli perche li libera dai vescovi -- e Lutero stesso ghignando additava la miglior ragione de suoi prosperi successi — a fare le maggiori conversioni (son sue parole) tra' Grandi è stato l'ostensorio —: l'ostensorio, infatti, co'suoi bei raggi d'oro e i suoi diamanti era il premio offerto all'apostasia; i sacrarii tedesci si trovavano, per isventura ricchi a que'giorni d'oro e di gemme; ogni oncia d'oro e ogni, gemma vi fu causa della dannazione di un'anima...

Allora venne in luce quel trattato De libertate christiana, in cui Lutero riassumette i punti principali delle sue credenze, la giustificazione senza le opere, la sudditanza della creatura al demonio, la impeccabilità dell'anima che non ha cessato di credere, la infusione, del sacerdozio nella umanità, come dello spirito nel corpo, ed altri cosiffatti domni stravagantissimi, ripudiati tutti a fascio dall'odierna eterodossia alemanna.

Il delirio dell'empietà e della tracotanza aveva aggiunto al suo apogeo: ben era omai suonata l'ora della giustizia e del castigo. Leone aperse il Vangele, e ad ogni faccia vi trovò la condanna del Monaco Sassone; pronunziolla con parole magnifiche il 15 giugno 1520.

A considerare i ritratti che di Lutero pinse Luca Cranach, il qual cavolli dal vero, è facile portar giudizio del morale di lui: quel viso rubicondo, sul sui fronte s'intrecciano vene rigonfie e sa-

lienti, da segno d'un' iracondia pronta a divampare; l'urlo di rabbia dell'anatemizzato rimbombo, infatti, dal Reno al Danubio — io it maladico, o Bolla, siccome bestemmia contro Cristo figliuol di Dio; invoco le fiamme infernali su chiunque ti riceverà e ti crederà: ecco comito mi ritratto, infame Bolla, vera bolla di sapone! — e il 10 dicembre 1520 un gran rogo era in pronto nel mezzo della piazza di Vittemberg, piena zeppa di una moltitudine lietamente romorosa; nè tardò Lutero a comparire in vesta professorale tenendo in mano la Bolla; plausi immensi scoppiarono; il Dottore fè segno ad un bidello di dar fuoco alla pira, e tosto ch'ella fu vista ardere, mostrò la proscritta pergamena alla turba, e la scagliò tra le fiamme schamando — tu che recasti perturbazione in cuore al Santo del Signore, sii tu arsa in eterno!... e gli astanti in coto gridarono ament.

L'indomani Lutero lasciò cadere dal pulpito queste parole: Ieri feci bruciare in piazza i satanici rescritti del Papa; saria stato meglio che fossevi stato incenerito lo stesso Papa.... abboninazione sulla babilonia romana!

Dura memoria di un bell'inno cantato per tutta l' Alemagna cattolica avanti Lutero: eccone tre strofe:

Crescono nella mia valle fiori dalle tinte varie e brillanti; e s' innalza tranquilla e gioconda la mia capanna tramezzo arbori fronzuti.

Odi il soavissimo gorgheggio dell'uccelletto ne' tigli; vedilo che aleggia allegramente fra le fronde.

Purissimo è l'aere; zampillante da pittoresche rocce l'acqua limpidissimà; salutatrice d'ogni aurora la ladoletta; qui i pastori intrecciano ghirlande a' berretti sclamando, — siamo felici!....

Sventurata Alemagna! ella non ripete più questa canzone... Un de' suoi figli l'ha ferita nel cuore: la campana che chiamava i Fedeli alla prece, la Madonna della cappelletta sul trivio, il Santo della chiesuola del villaggio, il vaso dell'acqua benedetta in cui lo fanciulle costumavano intingere il dito pria di addormentarsi, la corona di semprevivi, che il bimbo deponea sulla tomba del padre defunto, le statue dei Santi nel coro e per le navate, le invetriate a colori delle tue maravigliose basiliche, perfino la immagine di Dio fatto uomo, ecco che tutto cade spezzato, profanato sotto i frenetici colpi d'iconoclasti inebbriati dal soffio di Lutero... La parola del novello apostolo è parola di morte che frange l'unità, e dissecca le scaturigini della vita spirituale,... infelice Alemagna!

Carlo eletto imperatore trovo l'Alemagna sossopra; bramoso di riordinarla convocava a Vormazia i principi tedeschi; e Aleandro mandatovi dal Papa parlò a questa foggia: - se diam retta a' novatori trattasi di controversie e dispareri riquardanti piuttosto l'autorità pontificia che altro: Lutero invece nega la necessità delle opere per salvarsi, nega che l'uomo sia libero d'osservare la Legge, afferma che doni nostra azione è peccato. Or vi par egli che al solo Pontefice debba stare a vuore proscrivere cosifiatte opinioni, ed elevare la voce contro il dispregiatore dei Sagramenti? che cosa diremo della mostruosa podestà che costui conferisce a' laici di assolvere? Lasciam sì folle dottrila a quel desso che asserisce non doversi opporre resistenza ai Turchi perche sono visitatori che Dio ci manda; ammiriamo il cuore di Lutero che augura all' Alemagna piuttosto i cani di Costantinopoli che il Pastore di Roma.... -; e prosegue dichiarando con irrescusabili argomenti in qual anarchica dissoluzione cadrebbe' la gerarchia se le venisse a mancare il Pontificato che n'è fondamento e fastigio.

Lutero citato. a' Vormazia, munito di salvacondotto, vi giunse il 16 aprile 1521, e presentatosi al consesso de' Principi, alla interrogazione se riconosceva per suoi gli scritti dannati dalla Chiesa siccome attribuitigli, e se intendeva ritrattare gli errori ivi entro contenuti, chiese dilazione a rispondere sino al domani, è il domani disse: — perchè mi è chiesta un semplice risposta, ed io farolla; eccola: a meno che non mi si convinca d'errore coll'autorità della Bibbia, o dell'evidenza, sendochè discredo Papa e Concilii, non posso ritrattarmi, perchè non vuolsi andar contro la propria cascienza. Questa è la mia pròfessione di fede. — Lutero con ciò annientava storia, tradizione, rivelazione, attribuendo alla sola ragione d'interpretare le Sagre Carte.

Un rescritto imperiale intimò all'ostinato di sgomberare dalla Città, interdicendogli predicare e promover disordini per via: ma sulle porté stesse di Vormazia rompeva egli il divieto se l'Elettor di Sassonia non l'avesse fatto rapire da uomini mascherati, e trasferire nel castello di Vartburg, ove rimase a coverto sino alla morte di Leone. Di la scrisse lettere che laceravano i suoi avversarj, e spaventavano i suoi fautori; follie e sozzure ingombravangli la immaginazione lungo quella forzata solutudine — i pungoli della carne (così leggiamo in una di quelle sue epistole del 1521) mi bruciano, cosiche non so più ned orare ne gemere; accidia, sonno, libidine movomni guerra incessante... — a que' di formulo una novella morale in

queste sentenze — sii precatore, e pecca energicamente, ma bada che la tua fede superi il tuo peccato... Ci basta arer conocciuto l'Agnello di Dio che capcella le colpe dal mondo; la colpa non sa struggere in noi il regno dell'Agnello, anos se commettessimo mille fornicazioni, e mille omicidii al giorno.

Sovrammodo sorprendente é la franchezza con cui ragiona delle sue conferenze col diavolo; ci avvisa che Satana eraglisi fatto missionario, apostolo, non che teologo, dissuadendolo dal celebrare la Messa — Sapete voi bene (così parlava a discepoli) perchè Zuinglio, Lucero, Ecolampadio non aggiunsero alla comprensione delle Sante Scritture? perchè non ebbersi a confabulatore il demonio; conciossiache quando non ci abbiano il demonio appeso al collo, siam pure i tristi teologi!

Con porre Luteró al bando dell'Impero Carlo Quinto credette aver provveduto abbastanza alla pace pubblica: stavangli più a cuore i Francesi degli eretici; aspirava più alla dominazione universale che alla integrità dell'ortodossia; infida, o per lo meno tepida doveva, infatti, essere la difesa del Cattolicismo in mano a principe i cui soldati saccheggiavano Roma, profanavanvi le Chiese, e teneanvi prigioniero il Papa; ond'è che disordini sociali e religiosi giganteggiarono per tutto, covrendosi del nome di riforma. Lutero stesso ne fu spaventato, e volle cercarvi rimedio; ma era troppo tardi. Lo spirito de' suoi discepoli avea subito mutamenti che lo avevano altamente sdegnato; il giogo della Chiesa era stato spezzato da lui, ma collo intendimento di sostituire alla podestà abbattuta la propria, ned aveva emancipata la ragione che a patto di padroneggiarla; eppertanto la sua collera non conobbe confini a vedersi disobbedito, e in udirsi rimandati i suoi proprii argomenti da settarii che altamente asserivano in proprio favore quella franchigia di opinioni e di diportamenti di cui egli stesso si era valso per attaccare il Cattolicismo: mal riuscendo a rispondere, ingiuriava, malediceva, e gli emancipati si rideano di lui, com' egli si era dianzi riso della Chiesa.

Qui voglionsi citare le parole dello sdegnoso maestro. — Satana, me assente, è venuto a visitarvi, e vi ha spedito suoi profeti: conosce con chi ha a fare; e voi avreste dovuto sapere che unicamente a me stava bene dare ascolto. A Dió piacendo il dottor Martino fu il primo a camminare nella novella via; gli altri vennero dopo, e loro spetta obbedire: a me fu rivelato il Verbo, il qual esce da questa mia

bocca pura da ogni cantaminazione. Io conosco Satana, e so che sempre veglia in questi giorni di trambusto e desolazione; appresi a lottare con lui, e nol temo; fecigli più d'una ferita di cui gli sovverrà hinga pezza. Orsù che cosa significano queste novità assaggiate mentr'io mi stava discosto.? Era io sì lunge da non potermi venire a consultare? non son io più il principio della parola pura? io la predicai, io la stampat, e recai più danno al Papa dormendo, o tracanando birra che non tutti i principi e imperatori uniti. E voi volete fondare un' altra chiesa? su via! chi vi munda? chi v'investi d'un tanta ministero? siccome a rendere testimonianza di voi, siete voi stessi. non dobbiam crédervi alla ciesa; ma secondo, il consiglio di S. Giovanni, diligentemente assaggiarvi. Dio unqua non inviò persona al mondo. nemmanco il Figlio suo, la qual non fosse annunziata da segni; i profeti tiravano il loro diritto dalla Legge, e dall'ordine, a cui appartenevano: voi che unicamente vi fate forti di una rivelazione interiore, io vi respingo: chi viene a mutare la Legge deve fare miracoli; dove sono i vostri miracoli? ciò che gli Ebrei dicevano al Signore nei ve lo ripetiamo - Maestro, brameremmo vederti operare un miracolo! Gl'interrogati a questo modo stringente non trovarono migliore scappatoja del rimandare al medesimo interrogatore la sua propria argomentazione, la sua stessa dimanda. Lutero sapete voi che cosa rispose (egli era nella impossibilità d'altrimenti rispondere, trovandosi pigliato nella propria rete)? ch' eran diapoli incarnati: ed eccitò il duca Federico a cacciarli prigione.

Or ecco farsi avanti a combattere Lutero un formidabile avversario; tale almeno lo va gridando l'opinione, perchè in quel nemico
dello scotasticismo, in quell'adoratore della forma ammito rifiorente
lo spirito d'Aristofane e di Luciano a spese del Monachismo; anima
vana e codarda, che stette lunga pezza in sospeso tra le nove e le
antiche credenze, e, sollecitato a difendere il Vero, si disse vecchio
e impotente; finalmente, forzato dai sarcasmi di Lutero, scese repugnante nell'arringo: ma Erasmo ha scelto male il suggetto che
imprende a trattare; tra cento elesse il più involuto, men accessibile alla turba, il libero arbitrio.

Fra tutte le quistioni agitate nelle scuole teogiche, misteriosissima è quella del libero arbitrio, prodigio che confonderà sempre la ragione, e dessi credere al modo che crediamo nella immortalità; è il senso intimo proclamante la libertà morale.: l'uomo ced'egli alla chiamata della Grazia, ed opera la Giustizia? è soddisiatto nella sua

coscienza; si lascia trascinare dai mali appetiti a bruttarsi d'iniquità? il verme del rimorso lo rode: nell'adempimento di atti necessarii non si accoglie nè contentezza morale nè cruccio: se l'uomo non è libero che cosa giovangli precetti ed annunzii di rimunerazione? se è schiavo del peccato perchè giudicarlo?

Lutero insegnava che la caduta di Adamo necessita una solenne espiazione di tutta Natura, duratura fino al di in cui nuova terra e nuovo cielo saranno creati: appena l'uomo si fu ribellato, la luce del sole andò soggetta ad appannamento, i fiori perdettero il meglio del loro profumo, e l'aere si spoglio de' suoi più salutiferi elementi; ma tra tutti gli esseri il più fieramente piunito fin l'uomo, al qual Dio ritolse il più bel dono di cui lo aveva insignito, il libero arbitrio; ond' è che tutto quanto opera e pensa è malvagità, maledizione, albero infetto che produce unicamente frutti avvelenati; e all'uomo scaduto niuna mano può venire porta a risorgere, sendoche dalla sua corrotta intelligenza non sanno scaturire che desiderii, pensieri ed atti rei, onde pecca anche operando il bene.

Questa è la dottrina di Lutero; insegnamento di disperazione che si conviene alle inferno, ove l'anima, la quale si separò dal corpo côlta in peccato, non saprebbé più meritare; ma che su terra innaffiata del sangue espiatorio dell'Agnello è orrenda bestemmia. E necessità tira l'empio Novatore più che non vorrebbe di neguizia in nequizia: eccolo diehiarare che Dio danna innocenti, che c'invita a fallire, che produce in noi il male; deliramenti scellerati, i quai non hanno nur il pregio della novità, dacchè appartengono a Maneté, ed all'antico dualismo persiano. La lotta che Lutero afferma esistente tra Dio e Satana è un abisso d'assurdità: che Milton, poetizzando un'allegoria, l'abbia vestita di splendidi colori, sta bene; ma che Lutero nella sua prosa, pesante come piombo, metta fuori di cosiffatte idee, chi saprà comportarlo in pace? chi potrà credere in codesto antagonismo? che cosa è il demonio a fronte dell'Eterno? il finito contra l'Infinito? la battaglia è dessa possibile? essa parve così poco possibile a Melantone, che, per secondare il Maestro, con-. segnò alla stampa, lui consenziente, quest'incredibili sentenze: hac sit certa sententia a Deo fieri omnia tam bona quam mala: nos dicimus non solum permittere Deum creaturis ut operentur; sed ipsum omnia proprie agere, ut, sicut fatentur, proprium Dei opus fuisse Pauli tocationem, ita fateantur opera Dei propria esse, sive qua media vocantur, ut comedere, sive que mala sunt, ut Davidis adulterium. Constat enim amnia facere, non permissive, sed potenter, id est ut sit ejus proprium opus Judæ proditio, sicut Pauli vacatio. (Dichiariamo per cosa certa che ogni bene ed ogni male è operazione di Dio; ed affermiamo non solo permettere Dio alle creature di operare; ma esser egli stesso l'operatore; cosicche propriamente fatto suo dicasi la vacazione di Paolo, come, non solamente gli atti che vogtiamo appellare mediani o neutri, per esempio il mangiare, ma altresì i delitti, fa conto l'adulterio di Davide: conciossiache gli è chiaro che Dio fa tutto, e non per semplice consenso, ma per potenza sua propria; di manieracche risulta opera di lui, non meno il tradimento di Giuda, che la vocazione di Paolo.—)

Qui la penna sta per cadermi di mano pel ribrezzo; sendoche non le accadde mai d'aver a vergare più spaventosa bestemmia: che cosa è a fronte di questa la turpe follia pagana ideatrice di rubamenti in Mercurio, di adulterii in Giove? qui non si tratta di vulgari superstizioni, d'idoli, figli di deplorabile ignoranza, collocati sugli altari in epoca si tenebrosa e infelice, che a rischiararia e purificarla fu mestieri versasse il proprio sangue il Figlio di Dio; qui gli è un teologo cristiano che afferma dell'adulterio di Davida, del tradimento di Giuda, il Creatore delle cose, il Santificatore degli Spiriti, il Redentore degli uomini essere non solo complice ma autore. Io sfido nella moltiplicità senza confine degli umani possibili concetti di citarne uno che vinca questo in assurda e scellarata stoltezza.

Quanto a me (conchiude Lutero De servo arbitrio, 1, 171) confesso che se la libertà del mio arbitrio venissemi offerta, la respingerei, ed anco qualsiasi altro stromento atto a facilitarmi la eterna salute; non solamente perchè, assiepato da tanti pericoli e demonj, riuscirebbensi impossibile usare di cosiffatto stromento, ma anche perchè, rimassi pericoli e demonii, mi affaticherei nella incertezza, non avendosi più scopo fisso la mía vita, nè sicurtà la mia coscienza d'aver soddisfatto a Dio.

Chi fa autore l'Onnipotente dell'adulterio di Davide non sarà maestro di castità e pudore; e Lutero scrisse nei Colloquii a mensa oscenità da disgradarne Pietro Aretino; e nel suo famoso sermone sul matrimonio declamato nella chiesa di Vittemberg, espose con vocaboli e frasi e figure concetti cui niuno ripeterà se non è infame come chi li annunziava la prima fiata,

Chi fa autore l'Onnipotente del tradimento di Giuda, non sarà maestro di fede ai principi, d'amore alla patria; Munzer ispirato

e mandato da Lutero, scendeva nelle miniere di Mansfeld, e - fratelli, gridava, svegliatevi, brandite i vostri martelli, e percuotete la testa a' Filistei! - da quelle latebre uscirone battaglioni di frenetici tutti negri per famo, armati di spranghe di ferro, e rispondenti alla rauca voce che li chiamava con imprecazioni di morte contro nobili e preti: Lutero infiammavali coa queste parole - monsignori vescovi, larve del diavolo, il dottar Martino vuole che leggiate questa luterana bolla di mal suono: ahiunque ajuterà col braccio e coali averi a devastare la episcopale gerarchia, è figlio legittimo di Dio, verace cristiano, fido osservatore dei commandamenti - e l' orda di Mansfeld cominciò un' opera di desolazione e di strage. Allora i principi impauriti mandarono squadre di cavalli e di fanti ad accerchiare e sterminare gli assassini: a niun di questi fu fatto quartiere, perirono tutti colla maledizione in cuore, e la bestemmia sul labbro. Quella terribile insurrezione che desolo l'Assia, la Franconia, e il centro della Germania, alla quale presero, parte turbe immense di contadini, onde conserva nome nella storia di querra devillani, costò la vita a centomila traviati; e si su appunto mentr' ella infuriava che Lutero menò moglie. Ci avea nel convento delle Bernardine di Nimptch una giovine religiosa, Caterina Bora, a cui il romore delle novità tedesche aveva fatto girare il cervello; onde si concerto con un giovine che la rapi insieme ad undici compagne; menolle a Lutero che n'ebbe ingombro il suo chiostro di Vittemberg; e, piaciutagli la Caterina, se la sposò, nonostante che rimasa incinta d'altro uomo; ucor gravida, scriv'egli nei Colloquii a mensa, adulterimum adhuc lactabat infantem!

I guai della Germania indussero Carlo Quinto a convocare ad Augsburg la Dieta; ed ivi nocqu'egli alla propria causa ed a quella della Chiesa colle sue esitazioni. Il 24 giugno 1530 gli su presentata la famosa Confessione; che porta il nome della città sunnominata, quasi fondamento riconosciuto inconcusso della fede luterana: ivi entro stava scritta la formale condanna d'ogni anteriore predicazione; Lutero ammetteavi il libero arbitrio; dei peccati essere cagione non Dio ma il pervertito volene dell'uomo; le buone opere meritare ricompensa; doversi pregare pei desunti, e conservare la Messa: n'era conchiusione questa sentenza; eseo il nostro simbolo, in cui non aucadrà di rimenire checche di contrario alla Santa Scrittura, ed alle dottrine della Chiesa Universale.

Pilippo Landgravio d'Assia lesse un di quel passo di S. Paolo

che minaccia ai fornicatori il fuoco eterno, e diviso sposare la sua concubina; ma già s'aveva moglie; scrisse al Pastore ed al Clero di Vittemberg, la Roma della Riforma, aprendosi con essi del suo scrupolo, non che del desiderio che lo pungeva d'imitare i Patriarchi biblici nello aversi più di una moglie; rescrissero i consultati facesse a suo senno, purche queste seconde nozze rimanessero ascose: ma il Landgravio non era amico dei misterii, e fu visto menare pubblicamente in giro le sue due mogli, ed anco in chiesa al sermone.

Or che tocchiamo al fine d'una vita dominata dalle più violenti e turpi passioni, ci augureremmo trovare almeno nelle memorie intime di Lutero un qualche indizio di resispiscenza e pentimento; e quasi ci lusingheremmo di rinvenirne in leggere che una sera, mentr'ei passeggiava per l'orto del convento, e scintillavano le stelle — vedi, gli disse la Caterina, come rifulgono quei punti luminosi! — e Lutero alzo gli occhi e sclamo — oh la bella luce! ma non brilla per noi... — E perchè? soggiunse la donna: siam noi diseredati del Cielo? — Forse che sì, replicò il vecchio sospirando, per aver noi abbandonato il nostro stato. — Converrià dunque tornarvi. — Le ruote del carro sonosi troppo impegnate nel fango; è troppo tardi! — Lutero morì il 19 febbrajo 1546: Caterina sorvissegli sei anni di miseria, ridotta perfino a non aversi vesti e pane: un di ch'ella viaggiava co' figli sopra un misero carro fu ribaltata in uno stagno; la paura e il freddo la precipitarono nel sepolero...

Pallavicino, lo storico ortodosso del Concilio di Trento, paragona Lutero a gigante abortito: diffatti non riscontriamo in lui niente di completo o maturo, una grandezza ma informe, una energia ma selvaggia, una scienza ma indigesta, una vigoria ma temeraria e cieca, la qual non intende che ad abbattere, salvo poi ad irritarsi delle rovine che fece. Per guarire la negra malinconia che lo schiaccia, Lutero confonde la presunzione colla fidanza, l'uomo col bruto, Dio con Satana, il bene col male, la Chiesa col mondo, il Sacerdozio col lajeato; indi, posta che ha l'Alemagna sossopra, si scaglia con improperii contro ciascuno perchè gli spiriti non si accordano, ed in vedersi non ascoltato, predica a Tedeschi che verra giorno in cui adoreranno i suoi escrementi, e li scambieranno in aromit... Il di precedente al suo trapasso scrisse - bisogna aver governato cento anni la Chiesa con Gesti Cristo e gli Apostoli e i Profetti per riuscire a saporare la Divina Scrittura — lo che non altro significa che me stolto e tristo, il quale senza aver governato una sola parte

anco menoma della Chiesa un giorno solo, mi arrogai, non che di saporare le Sagre Carte, di giudicarle, ammettendo le une, riprevando le altre, interpretandole tutte, non in conformità de precedenti Padri e Dottori, ma a mio capriccio!...(4).

(1) Lutero rompendo la comunione religiosa fece per l'Europa morale e civile ciò che la feudalità barbarica aveva fatto per l'Europa territoriale; e come gli ordini feudali aminuzzarono questa in una moltitudine quasi infinita di staterelli rissanti tra loro... la Riforma figliando un mondo di fazloni religiose e politiche smembrò allo stesso modo la società dei voleri e degl'intelletti. Onde la Cristiana Repubblica ha quasi l' obbligo col Frate alemanno, che, perduta la sua composizione unitaria, ritorno all'antico stato inorganico, diventando assai più rotta ed informe che non-era stata sotto i primi Cesari, quando la unione delle menti e dei cuori suppliva alla malagevolezza e infrequenza dei vincoli esterni. La Riforma annullò la concordia riegli stessi paesi che perseverarono nell'antica fede; conclossiache i principi ortodossi del secolo sedicesimo furono forse mene sinceri, e non più religiosi degli eretici lor coetanei : l'esempio dei secondi allignò presso i primi, i quali invasati anch'essi dall'orgoglio regio e civile, voller emulare la divina onnipotenza, sostituendo nella politica interna ed esterna agli ordini cristiani quelli da gentilesimo. Nella qual opera si segnalo specialmente quel tristo Carlo la cui memoria sarebbe troppo odiosa agl¹ Italiani, se i danni che ci fece non fosser ecclissati dalla sua dappocaggine. Da tre secoli in qua il mondo politico, salvo pochi luoghi e pochi casi, non è più cristiano ma pagano, e copre, sotto il mantello d'una civiltà menzognera, opere e sensi da barbaro; anzi il suo paganesimo e le sue barbarie furono tali alle volte, che l'antica gentilità, e le rozze popolazioni del Medio Evo se ne sarebbero vergognate. Certo nessuna impresa dell'antica Roma o dei bassi tempi fu così sozza e scellerata come la moderna Guerra di successione, nessun accordo da paragonare all'iterato squarciamento della Polonia. Ecco il frutto che ha cavato l'Europa dalla civile esautorazione del l'ontéfice. L' Europa che parla continuamente del buon ordine, di diritto e di pace, è in istato di anarchia e di rancore continuo, e non ha del jus delle Genti se non un'ombra vana e ingannêvole. Il jus delle Gentl, quale s'insegna e si pratica dai tempi di Grozio sin a' di nostri, può essere paragonato a quello dei duellanti, i quali non pensano ammazzarai se non secondo certe regole, e si accostano e si pariano pacatamente prima di venire alla pistola o al ferro : così la giurisprudenza che lega le nazioni governa solo le tregue e le battaglie, e consacra quello stato di guerra che certi filosofi chiamano placevolmente stato di natura : il che è inevitabile nella condizione presente. perchè ogni legge è una finzione e un cadavere, se non è individuata in una persona; onde, come le costituzioni civili e politiche sarebbero nulla se non fossero personificate nel magistrato e nel principe, così la costituzione comune dei popoli cristiani è un'astrattezza, è una larva se non è incorporata nel Pontefice, il qual, erede del patriarcato civile e ieratico, anima della Cristianità e germe della unità futura del mondo, è il jus delle Genti incarnato e perenne: Se questo jus non può attuarsi al presente in Europa smembrata per via di Maometto, di Fozio, di Lutero, di Arrigo VIII, e di Pietro di Moscovia, a cui la bugiarda età diè il titolo di magno, esso rinascerà come tosto l'opera nefanda di quei cinque sarà distruíta. E chiunque crede alla divinità e perpetuità del Cristianesimo non può dubitarne ; perché l'eresia avendo in se stessa un seminatore di morte, tosto o tardi dovra perire ; e qual fede potrà sottentrarie se non quella che da diciotto secoli fa il suo corso così invariabile come il

Lo squarciamento accaduto in seno alla Chiesa nella prima metà del Cinquecento costituì una vasta tremenda rivoluzione: niuna delle precedenti eresie l'aveva scossa così; niuna ebbe conseguenze più funeste e durature. I promotori della infausta separazione si resero essi ben conto di ciò che facevano e volevano? aveansi in pronto motivi da reputare necessaria la loro impresa? Ella è confessione aperta de' Protestanti stessi, che gli scritti di Lutero difettano d'un criterio spassionato, maturo; che logica e chiarezza non è il loro forte; e avvertono che la Riforma non deesi giudicare dai suoi autori; sibbene dai frutti che portò, cioè il conseguimento della correzione degli abusi, della purificazione dei costumi, e della ristorazione del sapere. Or ne piace disaminare se l'Europa fosse caduta basso in corrutela ed ignoranza come i Novatori affermano a giustificazione dell'opera per loro data a riformarla.

Dal quinto secolo al decimo l'Occidente giacque coverto de' ruderi dell' impero romano devastato da' Barbari senza posa in guerra tra loro; e intanto il Settentrione, da cui questi erano sbucati, contipuava a rimanere sepolto in tenebre cui niun raggio aveva unqua diradato. Sul tramontare del Medio Evo governi regolari, facili communicazioni, commerci ed agricoltura fiorenti, e i benefici influssi della dittatura pontificia proteggitrice della libertà de' popoli e della dignità degl' individui, avevano mutata la faccia dell' Occidente in pria deforme. L'America, la bussola, la stampa, la polvere da cannone furono trovati che precedetter Lutero. Istituzioni dianzi avversate da povertà, da scostumatezza, da pregiudizii s'eran ite trasformando in celebrati semenzai d'ogn'iscienza, da' quai fluiva luce copiosa in Francia, in Allemagna, nella Spagna, in Inghilterra, perfino in Irlanda. Nel 1517 contavansi in Europa sessantasei università, di cui sedici tedesche: vi s' insegnavano dottrine scaturite dalle viscere del Cristianesimo, tuttavia scaldate dal solfio di

giro del sole che gli ha misurati? Si rallegrino dunque tutti i credenti, e si consolino dei dolorosi scismi che dividono il mondo, colla speranza della unità futura, una ne giotscano sovratutti gl'Italiani, perchè il ricomponimento religioso d'Europa, rendendo a Roma l'antico lustro civile, addurrà seco il risorgimento della lor patriz; la qual essendo naturale progenitrice di Cristianità europea, non è maraviglia se partecipa alle sorti felici o misere della sua figlinola; e quindi, allorchè questa è divisa e tacera, ella si vede straziare sè stessa o straziata languire; una quando l'Europa risorta e concorde stenderà le sue influenze civili su tutto il globo abitato, l'Italia, divenuta anch'essa una e forte, saprà imitaria e vinceria signoreggiante.

Giorgani.

Alberto Magno, di Rogero Bacone, di sant'Anselmo, del Dottor Angelico, e degli altri sommi Maestri dell'era credente. In mezzo a tal austero senno la poesia non fu negletta; ne fanno fede trovatori. e menestrelli, delizia di quella età, e Rosvita, per cui rifiori all'ombra d'un chiostro la dimenticata arte di Menandro; e Dante di cui basta il nome a dir tutto. I più dilicati e generosi sentimenti vigeano diffusi non solamente tra gli elevati, ma anco appo la turba; le geste illustri venivano cantate, applaudite: la vita e suoi fenomeni trovavano descrittori felici; le più sublimi verità della Fede rinvenivano illustratori ispirati; lo chiariscono inni stupendi, lo Stabat Mater. il Dies ira, che non ebbero mestieri di aspettare le melodie con cui piacque oggi accompagnarle per entusiasmare le generazioni de' nostri antenati. Appartengono a que' di anche capolavori d'architettura rimasi fin oggi senza rivali, i quai documentano il genio degli artisti che gl'idearono, e le cognizioni in fatto d'arti plastiche e meccaniche degli operai che li costruirono.

Accanto alla Poesia ed all'Arte venne a collocarsi il misticismo, che n' è l'eletto fiore. Spiriti cultissimi potevano soli cogliere ed esprimere le dottrine del sovrannaturale in foggia si profonda, rappresentandole a'sensi con tanta varietà e felicità, applicando la Fede a tutte le situazioni ed azioni della vita: gli scritti di S. Bernardo, d'Ugo, e Riccardo di S. Vittore, di Taulere, di Gersen, provano in loro antori una gagliardia intellettuale che pareggiava, seppure non vinceva, la testè memorata di artisti e poeti.

Esperò le menti tediaronsi della direzione loro impressa dalla teologia speculativa: scoppiarono lagni sull'insufficenza degli studii retti dalle dottrine aristoteliche, e già davasi mano a modificarli anco prima che il Classicismo e il Platonismo fossero venuti in voga: appena una tal voga si diffuse che l'amore delle discipline filosofiche non creò tanto novità nel gusto rispetto a lumi e coltura, quanto impresse loro nuove direzioni; conciossiache le lettere gredre e romane divenute accessibili nelle loro più splendide creazioni a tutti gli studiosi, gl'impressionarono efficacemente, e siccome offivano più attrattive ed esigevano manco fatica delle discipline teologico filosofiche sin allora durate predominanti e quasi esclusive, chiamarono a sè la moltitudine e sedettero regine nel campo trasformato dell'insegnamento.

Or qui si avverta che siffatta accoglienza piena d'entusiasmo, la qual fessi incontro alla ristorazione del Classicismo nel secolo de-

cimoquinto, presuppone una civiltà disviluppata e fiorente: popolazioni rozze non piaccionsi a' voli di Platone, alla vigoria di Tucidide, alla grazia di Erodoto; ben i Barbari in giungere dalle boreali lor sedi eransi mostrati inconsapevoli di qualsia lenocinio letterario ed artistico; se nel secolo di Erasmo, di Poggio, di Poliziano, di Tomaso Moro, di Casaubono, di Montaigne, i discendenti de' Vandali e de' Goti, si passionarono per la erudizione, certo si è che avevano essi fatti di tai progressi, quanto a coltura intellettuale, da non aversi menomamente uopo che sopravenisse Lutero a compiangerli e ad illuminarli.

Nemmanco le condizioni in cui si trovava collocato il sentimento religioso e morale dei contemporanei di Lutero, necessitavano le precipitose, radicali riforme da lui promosse. Se gli diam mente lo Scolasticismo avea fatto scendere la Teologia ad essere una scienza puramente umana, mercè cui il Cristiano, affidato più a sillogismi che a Dio, si era inorgoglito, e avea dimenticata la grandezza, e la caduta primitive, persuaso che indipendentemente dalla fede in Cristo, l'opere sue proprie fossero necessarie a fargli conseguire la eterna salute; ond'è che Lutero, coll'empito che gli era connaturale, insegnava la ragione essere una prostituta di Satana, e le università doversi qualificare bordelli dell'inferno.

Quest'erano le accuse avventate allo Scolasticismo: e noi stupiremo anzitutto che fosse possibile siffattamente disconoscere l'elemento cristiano che lo padroneggiava e lo addrizzava a dimostrare la divinità della Rivelazione, proclamandola unica fonte genuina delle dottrine indispensabili al conoscimento ed al conseguimento del Vero. Quanto agli studii Classici dannati pur essi da Lutero, non vediamo che avessero forte nociuto alla Ortodossia: tutti i grandi Poeti del Medio Evo fiorirono a' centri del Cattolicismo; l'Alighieri fu degno discepolo dell'Aquinate, caldo ammiratore del Serafico di Assisi; nè Petrarca apparisce men puro; basta per convincersene porre mente al cruccio che l'occupava mirando i guai della Chiesa, allorche i Papi stanziavano in Avignone; la medesima teperezza e sensitività ch'ei mostrava ne' suoi amori, trasferivale nelle regione più innocente ed elevata del suo sentire cattolico.

Or veniamone all'epoca propriamente detta la Rinascenza.

Son noti i nomi de Greci, che, fuggendo i Turchi, e chiamati dalla munificenza italiana, arricchirono l'Occidente di tesori letterarii : eran essi quasiche tutti uomini pii, e monaci; Bessarione ci è tipo di co-

sissatta tribu di emigranti: ne gli scolari di Gemisto Pletone, dell'Argiropulo, di Lascari, di Teodoro Gaza deviarono dalla pietà lor insegnata dai maestri cogl' insegnamenti e coll' esempio: Lorenzo Valla favorito dal santo pontefice Nicolo Quinto, e Poliziano caro a Lorenzo il Magnifico eran ambo canonici uno a Roma, l'altro a Firenze. Se dall' Italia facciam trapasso alla Spagna v' incontriamo all' ombra del grande Ximenes fiorire una tribù di sapienti di fervorosa fede, Antonio de Lebrixa che scrisse la storia d'Isabella la Cattolica, e collaboro alla Bibbia Poligiotta d'Alcala, Luigi Vives precettore della regina Maria d'Inghilterra cacciato prigione da Enrico VIII. che detto bellissimi comentarii sulla Città di Dio di Sant' Agostino: Budeo autore del libro di transitu ellenisma ad cristianismum, a dimostrazione che l'arte e la scienza umana son inette a soddisfare l'animo, mentre sola vi riesce la religione di Cristo, Che se guardiamo l'Inghilterra vi scorgiamo Fisher vescovo di Rochester, che Enrico manderà al patibolo, fondare a Cambridge un collegio consacrato agli Studii Classici; i 'vescovi di Lincoln e d'Exeter aprirne un altro simile ad Oxford, e Coleto decano di S. Paolo, un terzo a Londra, del qual pose capo Lilly, che reduce dalla pellegrinazione di Gerusalemme, si era fermato a Rodi ad imparare il greco e in Italia a perfezionarsi nel latino: Linacro e Crocino dell'Ordine di S. Francesco si erano anch' essi addestrati nella nostra Penisola nelle letterarie discipline di cui furono insegnatori a' compatriotti britanni: i nomi di Reginaldo Polo, e di Tomaso Moro non hanno mestieri di comenti e bastano da sè. Quanto all'Olanda ci sovvenga di Erasmo; quanto all'Alemagna di Tomaso di Kempis, e Nicolò da Cusa; quanto alla Polonia di Copernico.

Or bene, ci par egli risultare da tutto questo, che la divina Sposa di Cristo fosse caduta nell'avvilimento, nell'ignoranza, nella corrutela a tale da bisognare che Lutero le si profferisse ed imponesse riformatore?

Conchiuderemo citando Erasmo, buon giudice contemporaneo dell'iniquo attentato. — Se in conseguenza delle novità luterane il marito avesse riconosciuto più castità e maggior deferenza nella moglie; se il padrone fosse apparito più mite, meglio obbediente il servo; se il borghese avesse assaggiato manco ladri l'orefice, il sarto, e l'operajo più laboriosi suoi fattorini, e'l compratore più conscensiosi i bottegaj, e'l debitore più umani suoi creditori; finalmente se ľ,

i cittadini si fosser dati a conoscere più sommessi all' autorità della legge, più fidi gli amici, più diligenti gli scolari; se in conseguenza, ripeto, delle novità luterane, potessimo andar lieti di tai preziose trasmutazioni sociali, ben io dichiaro che anime ingenue come la mia lascerebbonsi di leggeri tirare a credere che la Riforma sia stata benefica al genere umano: ma, ohime! che il mondo, dopo la Riforma va diventando di giorno in giorno più perverso, più empio; e lungi dal manco peccare, pecca con aumentata, e illimitata impunità!...

XXXII

LE VITTIME DI ENRICO OTTAVO.

Sta bene Enrico Ottavo a lato di Lutero: ambo rivendicansi una nota d'infamia nella Storia del Monachismo, l'uno siccome apostata, l'altro qual persecutore e distruttore.

Ma a voler dire di Enrico Ottavo vasto è il campo, infinito il numero delle vittime: restringeremo le nostre commemorazioni a poche illustri.

Tomaso Moro nacque a Londra nel 1480; fu paggio del cardinal Morton ministro dell'avido Enrico VII; spese due anni studiando ad Oxford, vivendovi di pane, sovente nero, poscia ammesso alle scuole di New-Inn, e di Lincols-inn ad erudirvisi nelle pratiche e nelle teoriche della giurisprudenza: primeggiò ovunque per talenti; di diciotto anni sali cattedra, e si elesse a testo la Città di Dio di sant'Agostino, capolavoro ch'era per Tomaso l'oggetto di una specie di culto: conto numerosi uditori, anco magistrati e vescovi: nel fervore di quel sublime insegnamento divisò ascriversi all'ordine di s. Francesco; ma, consultata diligentemente la propria vocazione, se ne astenne: il Signore Iddio, scrive un suo pronipote che gli fu biografo, lo destinava a servire d'esempio a laici come devono allevare la prole, amare la moglie, giovare alla patria, praticare ogni virtù cristiana.... Dimorava tra' campi nella contea di Essex un buon padre di famiglia circondato da fanciulle nubili, la minore delle quali avea dato nell'occhio a Tomaso: questi mosse un di a richiederla in isposa; ma cammin facendo riflette che la maggiore sarebbe rimasa

umiliata per quella preserenza increscevole, sorse anco al padre, e che a lui stesso in si grave bisogna convenivasi consultare piuttosto la ragione che la inclinazione; ed ecco che, in arrivare a quella casa, in cambio dell'ultima nata domando al vecchio in moglie la primogenita delle sue figlie; quella Giovanna che meritossi poco dopo questa lode scherzosa — chi si ammoglia somiglia uomo introducente la mano in sacco ove stanno serrate molte vipere ed un anguilla: mio figlio si abbatte nell'anguilla. —

Felice nello interiore della sua famiglia, Tomaso coltivando serenamente lettere e giurisprudenza consegui nome di valente legulejo. e fu eletto membro del parlamento: ma, a guastargli presto la pace. Giovanna morì lasciandogli quattro creature; onde avvisò di riammogliarsi con una vedova per nome Alice, buona donna, però assai da meno di Giovanna. Il re Enrico nomino Moro guardasigilli, anche coll'idea di guadagnarselo fautore del divorzio: allorchè prese possesso del suo seggio nella grand'aula di Westminster, e gli spettò rispondere al duca di Norfolk che ne lo complimentava, Tomaso rispose sentenze nobilissime, questa fra le altre ascesi uno scanno sul quale non mi verranno meno pungenti cure e pericoli: la caduta d'uomo si possente qual era Volsey è un grande insegnamento pel suo successore; onde se non fermassi il pensiero nella confidenza del Principe e nella benevolenza de' colleghi, mi affretterei di allontanarmi da un seggio su cui vedo impendermi la spada di Damocle.... — Ella è questa una bella pagina nella vita di Tomaso Moro! a' nemici del ministro caduto toccò udirne fatta reverente e pietosa commemorazione; e chi la pronunziava era certo d'incontrare quel di stesso nelle camere reali la Femmina onnipotente e vendicativa ch'era stata la cagione della caduta di Volsey!

Il nuovo Cancelliere d'Inghilterra continuò a cingere il cilicio, a dormire su pagliericcio non oltre cinque ore, ad abitare la sua casuccia di Chelsea, bianca, monda, circondata di arbusti e di fiori: ivi Erasmo ce lo pinge attorniato dalla moglie, dalle figlie, dai generi, dai nipoti: — la diresti l'accademia di Platone; ma no! è qualche cosa di assai meglio, una vera scuola cristiana.... — Era allora opinione che saper cucinare, leggere, filare fosse larga dote a fanciulla; Lutero non chiedeva davvantaggio a qualificare felice uno sposo: Moro non si accordò nemmeno in questo con lui: Istruzione e virtù, scriveva, costituiscono unite in donna un tesoro preferibile alla corona dei re; non ch'io giudichi doversi la donna servire della scienza a

conseguir gloria; ma perchè il sapere sorvive ad averi, a beltà; quest'era anche l'opinione de santi Gerolamo ed Agostino: com' esortavan
essi le illustri matrone lero amiche ad erudirsi! quali dotte epistole indirizzaron talora perfino a verginelle! — e le tre figlie di Tomaso,
Margherita, Elisabetta e Cecilia, leggevano correntemente Tito Livio,
e scriveano in latino lettere ch' Erasmo mostrava con ammirazione
a Budeo.

Una sera (Volsey er'ancora ministro) fu bussato alla porta della casuccia di Chelsea, e v'entro un viaggiatore munito di commendatizie d' Erasmo per Tomaso; era Giovanni Holbein, che, sof. frendo d'inopia a Basilea, moveva a tentare la sorte in Inghilterra: tosto ospitato amorevolmente. l'artista divento membro della famiglia di Tomaso; ivi trovò mensa frugale, copiosa, e una lieta cameretta sotto il tetto, a cui non mancava che la prospettiva della creste azzurrine del Jura, e dei meandri del Reno per parere perfetta al sovraggiunto: e però s'avea a compenso teste d'angiolette d'aggraziarne sue tele, tipi eleganti che avrebbe invano cercati tra gli elvetici monti. A Moro, già rinomato-giureconsulto ed umanista conduceasi talvolta visitatore il Re, il qual deliziavasi dell' arguto conversare del Filosofo, e di quell'aura di giocondità che gli aleggiava intorno: vide appeso al muro un quadro di Holbein, e gli piacque: lo Svizzero fu chiamato, e lo stesso giorno, detto addio. alla sua cella di Chelsea, si trasferì a corte pittore del Re.

Anche dopo la sua elevazione a cancelliere Moro costumo recitare alla famiglia assembrata a pranzo e a cena preci e meditatazioni da lui appositamente composte, e delle quali alcune ci furono tramandate, notabili per biblica soavità: fece costruire un'attigua cappelletta con pareti bianche, altare di legno, tabernacolo dorato, acquasantino di sasso, e pochi quadri; dicea, sorridendo mestamente, volgere tempi in cui il cristiano che arricchisce la casa det Signore corre risico d'averla a lamentare derubata....

Il giorno infausto dei derubamenti era presso infatti, ma prima la testa di Tomaso dovea essere spiccata dal busto: ei lesse in cuore d'Enrico i vicini guai della religione e della patria; un di che si affissava sovra pensiero nelle trascorrenti acque del Tamigi, crollò mestamente il capo —: che v'avete, padre, dissegli il genero Roger? — m'augurerei, rispose, venir cucito entro un sacco, e buttato in queste acque, se a tal prezzo Dio mi volesse concedere tre grazie. — E quali grazie vi merchereste si caro? — caro! oh no; senti bene:

correi primamente che tutti i re presentemente in guerra tra loro si abbracciassero nella pace del Signore; chiederei in secondo luogo che la Chiesa, straziata dall'eresie, ricuperasse calma; e per ultimo domanderei che questo malaugurato affare del divorzio finisse bene....—

soggiungeva — l'avvenire religioso dell'Inghilterra mi atterrisce; e supplico Dio ch' io non abbia a vedere il giorno in cui ci augureremmo lasciare a' novatori il godimento di lor chiese, purch'essi consentissero consentirsi quello delle nostre....

Nerone detestò la virtuosa Ottavia, e l'uccise per isposare Poppea. . ma non si pensò costringere i Romani a mutar religione mandando a morte i ricalcitranti: Enrico VIII abborrì la pia Caterina, e trovò in Domaso Moro suo ministro un tacito ma fermo disapprovatore del divorzio che doveva scambiar la Bolena di concubina in moglie del re: e forse questo sarebbe bastato a trasferire Moro dal suo scanno curule al patibolo: ma si aggiunse altra opposizione più aperta in occorrenza più solenne: il tiranno abjurando ogni osservanza al Pontefice, e rompendo la unità cattolica voll'essere riconosciuto capo della chiesa d'Inghilterra: Tomaso rifiutò il chiesto giuramento: un regio usciere batte allora alla porta della bianca casuccia di Chelsea intimando al Cancelliere di venirne seco alla Torre: Margherita, la prediletta di Tomaso, volle accompagnare il vecchio padre al formidato carcere; e con ogni pietoso artificio ando ricogliendo e sponendo per via gli argomenti con cui raccomandare e persuadere un' arrendevolezza salvatrice, il silenzio del regno, l'esempio de' vescovi, l'approvazione del clero, la volontà del Parlamento, il comando del Principe... Se Moro non fosse stato che padre sarebbesi arreso più ancora alle lagrime, che alle argomentazioni di Margherita; ma er' anzitutto cristiano, e resistè. Alla figlia tenne dietro la moglie: la lascio dire finch' ebbe vuotato il sacco; poi con semplicità la richiese, - quanto penseresti che mi restasse a vivere? -Venti anni per lo meno. - E vuoi ch'io, che m'intendo d'affari, arrischi l'eternità per sì poco? -

Iniqui giudici, suoi antichi amici e beneficati, lo condannarono al supplizio dei traditori, ma prima che pronunziassero la sentenza, con liberi e forti detti li confuse per modo che non trovaron parole a contraddirgli... Nel tragitto alla Torre una donna lagrimosa si cacciò a furia tra le guardie gridando padre! padre! ed ci colis mani distese sul capo di Margherita guardò prima il ciclo senza potere articolar verbo; indi susurro — figlia mia, ti benedico; sono in-

nocente, vo a morire, così piace a Dio: ti sottometti a' suoi valeri. e' perdina a' misi uccisori.... Le guardie piangevano, Margherita svenne. e Tomaso proseguì la sua via.... Questo racconto non è menomamente retorico. ma fedelmente storico: ecco le parole d'un contemporaneo. Ibi in carissimi parentis collum irruens arctistimo complemu aliquandiu tenuit eum: ceterum ne verbum quidem interim potuit prologui, namque inquit tragicus LEVES LOQUUNTUR, INGENTES STUPENS: movet stipatores tametsi duros hoc spectaculum: eorum itaque permissu Morus his verbis consolatus est filiam: Margarita, patienter feras, nec te mei discrucies amplius; sic est voluntas Dei. Jam nridem nosti secreta cordis; simulque dedit osculum ex consuetudine gentis si quem dimittunt. At illa cum digressa esset ad decem vel duodecim passus, denuo recurrit, et amplexa parentem, inhasit collo illius, sed elinquis præ doloris magnitudine. Cui pater nihil locutus est, tantum erumpebant lacrima, vultu tamen a constantia nihil dimoto; nec aliud supremis verbis mandavit quam ut Deum pro anima patris deprecaretur. Ad hoc pietațis certamen plurimae e populari turba lacrumae excidere. Erant et inter satellites, ferum et immite genus haminum, qui lacrumas tenere non potuerunt. Nec mirum; quum pietatis affectus adeo valida res sit, immitissimas etiam feras moveat. His anud se quisque reputet quam valido ariele tum pulsatum sit Thomas Mori pectus. — (Nucerini epist.).

Il sei luglio 1535 un necchio amico di Tomaso gli fu introdotto in carcere ad annunziargh giunta l'ora di morire, ed a pregarlo in nome del Re che si astenesse dal parlare al popelo dal palco; a che il paziente annui. Soggiunse l'altro - consente il Re che la moglie, le figlie e i generi provvedano a seppellire il tuo cadavere: e per ultimo tratto di clemenza scambia il supplizio de' traditori nella semplice decollazione. - Dio preservi te e ogni altro, replico sorridendo Tomaso, dalla elemenza di Enrico. A nove ore del mattino le porte della prigione s'apersero: Tomaso n'usci tenendo in mano un crocifisso: una femmina gli proferse una tazza di vino a zinenorarlo; la respinse dolcemente dicendo - al mio Signore fu norte aceto: sul palco abbracció il carnefice, ringraziandolo dell'ultimo servigio che stava per rendergli, mercè cui ricuperava la libertà; poi si fasciò gli occhi da sè; e collocò la testa sul ceppo, provvedendo d'accomodare la lunga barba onde non venisse tagliata, con diro - non commise tradimento!

Il 14 novembre 1501 Caterina figlia di Ferdinando il cattolico re d'Aragona, ed Arturo primogenito d'Enrico VII d'Inghilterra, s'impalmavano sposi a Londra nella chiesa di s. Paolo; il giovinetto avea quindici anni, pio, studioso, infermiccio; la fanciulla ne contava diciassette, bella e modesta: quattro mesi dopo Arturo moriva di consunzione, lasciando vedova Caterina, la quale di moglie non avea avuto che il nome.

Incresceva al Re avaro aver a rimandare in Ispagna colla nuora le dugentomila corone della dote; propose a secondo marito l'altro figlio Enrico, le quali nozze, dopo trattative lungamente durate, conseguitane dispensa da papa Giulio II, vennero fermate, poco avanti il trapasso di Enrico VII (25 aprile 1509), a cui il figlio succedette di diciotto anni, d'un'indole velata e nello stesso tempo impetuosa, recante nel color delle gote, e nella vigoria delle membra indizii d'esuberante salute, vago di studii filologici e teologici, a cui lo avevano iniziato istitutori pedanti. Il nuovo Re non differi a celebrare il suo matrimonio con Caterina (l'undici giugno), che reco al sacrorito i capegli sciolti e la veste candida, soliti segnali di verginità nelle fidanzate: dieci giorni dopo ebbe luogo l'incoronazione colla formola — giurate di difendere i privilegi e le immunità ch' Eduardo il confessore, e i Re suoi successori concessero alla Chiesa ed al Clero d'Inghilterra? — a che Enrico rispose — giuro.

Quattro anni trascorsero serenamente per Caterina; nel 1513 il Re combattè e vinse gli Scozzesi; ella presiedette intanto al governo; la sua corrispondenza epistolare con Volsey la chiarisce non meno prudente che amorevole e pia.

Volarono via per la Regina d'Inghilterra altri tredici anni, non più sereni, però nemmen torbidi: ella potè conoscere d'aver perduto l'amore del marito; ma non ne subì maltrattamenti aperti; onde abituatasi a riporre sempre più in Dio, e nella tenerezza della figlia Maria ogni sua consolazione, ne venne a menar giorni, non dirò soddisfatti, ma rassegnati. Nel 1526, dopo diciassette anni di matrimonio, la vista d'Anna Bolena suscitò nel re Enrico per la prima fiata lo scrupolo d'avere sposata la cognata; lesse al capo XVIII, del Levitico — non iscovirai ciò che dee rimanere assoso nella moglie del fratel tuo, perciocch' ella è la carne del fratello — ed amò restare convinto che condannata era da Dio la sua unione colla vedova d'Arturo; serrò la Bibbia, nè oltre vi volle leggere; chè se avesse svolte poche facce, avrebbe trovato nel Deuteronomio XXV, 5 — allorchè due

fratelli dimorano insieme, e l'un d'essi trapassò senza prole, la vedova del defunto non isposi altro che il cognato, il quale se la menerà in moglie, e susciterà figli al fratello... — quest'era precisamente il caso d'Enrico e di Caterina. E mentre, scaldati dal Re, vescovi, ambasciatori, teologi 's' agitano, brigano, congiurano per ispogliare l'Aragonese del suo carattère di moglie, di madre, di regina, che cosa fa la poveretta peranco inconsapevole? Lutero l' ha dipinta senza pensarvi. La femmina che teme Dio (scriv'egli nei Colloquii a mensa) è tesoro mille fiate più prezioso el oriental perla: possiede la confidenza dello sposo; ell'è sua allegrezza, sua felicità, sua vita; obbedisce senza mormorore; fatica senza posare; vigila l'azienda e dirige la casa : sorte coll'alba, assegna il da fare alle fantesche, percorre il podere: coglie le frutta: di notte non sempre dorme; pensa a' domestici bisogni; a giorno inoltrato gira il fuso; non requia mai: che se poverelli picchiano l'uscio, tosto lor grida - entrate; porge pane ad ogni affamato, ristoro ad ogni soffrente: vedetela come monda nel suò assetto! uditela come saggia nel suo dire! i figli la lodano; ciascuno la benedice. - Delineando questo biblico ritratto l'apostata di Vittemberg parve aver sott'occhi Caterina: da diciotto anni ch'ella è maritata Dio la visitò dolorosamente; la sua bellezza appassi anzi tempo; mali oronici l'assediano, che le rubano il sonno; le sue creatore son morte, salvo Maria; fe' voti d'aver un figlio per contentare il marito, ma non fu esaudita: sa che lo sposo infedele prodiga ad altre feminine le sue carezze, e niuna querela è proferita da lei: ssugge ogni fasto regale: seduta presso d'un tavoliere colla figlia appiedi, e le damigelle intorno, va tessendo o filando: sempre affabile e dolce nella sua chiusa mestizia, buona madre, tenera moglie, cristiana fervente. Vedendola talora carezzar la Bolena, una delle sue damigelle, la direste povera di perspicacia a non conoscere la rivale: ma in quel ristretto cerchio purificato dalla preghiera; Caterina non saprebbe scovrir pericoli ed onte; ne di là ella esce, altro che rado, e niuno si penserebbe che Londra è stanza della Regina; solo i poveri la conoscono-Epperò i muri di quella spezie di chiostro non aveano spessore bastante a vietare che gli angosciosi romori del di fuori vi penetrassero: Caterina riseppe finalmente ch'era tradita: amor di madre, dignità di moglie e di regina l'armarono di straordinaria fortezza: giurò appie del Crocifisso che disenderebbe sino a lasciarvi la vita i diritti di Maria, ch' Enrico volea scacciare come nata d'incesto, e i proprii diritti disconosciuti da quel tristo passionato: in questo arduo as-

Dandolo.

sunto non su quindinnanzi vista cedere, o indietreggiar mai; simile in tutto alla Donna sorte del sacro Testo, che attigne coraggio nella contemplazione del Cielo.

Il supplizio, o diremo l'agonia di Caterina, duro sino al 7 gennajo 1536.... Dieci anni! qual abisso di sventura! Oh la divina bontà deve aver in cielo compensazioni ineffabili per un si tremendo e rassegnato patire!.... Enrico fe' bere alla sua infelice compagna sin all'ultima stilla l'amara coppa del disprezzo, delle sofferenze, del crepacuore... sino a morirne! Consulti il recente biografo del Nerone britannico (Audin) chi vuol tener dietro passo passo a quella nefanda procedura cominciata con cavilli, proseguita tra libidini, terminata cogli aneliti d'una innocente che muore, coronata dal rovesciamento del Cattolicismo, da sessantamila capi di martiri spiccati dal busto!...

Epperò, a renderci miglior conto di quel ch'era Enrico, stabene che intorno i giorni supremi di Caterina noi consultiamo, comechè repugnanti, la storia.

Aveva ella con invitta fermezza ricusato il duplice assenso chiestole al divorzio, ed al riconoscimento del Re qual capo della chiesa anglicana: fu trasferita prigioniera à Budgen (nel 1533), malinconica dimora ove sua sola consolazione era pregare, e soleva farlo colla fronte appoggiata al marmo sporgente d'un verone: chi ne serrava dopo le imposte, lo trovò più volte così bagnato, come se fosse piovuto a dirotto: ivi giunser novelle delle nozze celebrate colla Bolena. e delle fastosissime pompe della incoronazione; ivi ebbe avviso de' Priori de' Certosini appiccati a Tiburn per aver pregato nella Messa per lei, di Fisher vescovo di Rochester decollato per averla difesa nel Consiglio del Re, di Tomaso Moro, ch' ell' appellava l'amico suo, decapitato a Tower-Hill: e che ne avverrebbe della sua Maria tramezzo apostati trionfanti? rinnegherebb'ella il suo Dio, e la Madre sua?... E intanto le crasse nebbie solite insettare Bugden, rodeano lentamente la vita della Spagauota, a cui sarebbono bisognate l'aure fragranti, e il tepido sole della Castiglia Giunser due Vescovi a quella stanza dolorosa: che cosa cercavan essi? Esiste un lor messaggio ad Enrico che ce ne da contezza. Le intimammo che avesse a cessare di qualificarsi moglie del Re, da che i rincoli che l'univano alla Grazia Vostra erano stati legalmente spezzati, da che il Principe avea dato la sua mano ad Anna Bolena, da che il cielo, ne sia lodato il Signore, erasi degnato benedire questo imeneo. Caterina incollerità ci rispose ch' ella era la legittim; moglie del Re. e che sinchè vivrebbe ne porterebbe il titolo avuto all'altare.

Caterina sentivasi venir meno a Bugden; chiese che le venisse mutata la stanza: ed Enrico destinolle Kimbolton, la dimora più malsana che fosse nell'isola: per ultima barbarie le fu tolto il confessore: propriamente infernale barbarie tentar di privare quella caduta nell'abisso della suprema sua requie in Dio! ma Dio non abbandona i suoi fidi anco quando sembrano più derelitti; e ne fa prova in Caterina la lettera che riusci a far pervenire a quel suo padre spirituale. a quel pio confidente d'ogni sua angoscia, cristianamente incuorandoto ad affrontare la morte, ella che già ne andava saporando tutto l'amaro! Tu confortasti, o Padre, con salutari avvisi afflitti in sì gran copia da sapere meglió d'ogni altro quali apparecchi esige il combattimento che sei presso ad affrontare per amor di Gesù. Soffrendo costante brevi crucii sai che immortal gloria ti attende: te felice che soffri per questo Vero a te noto! me sventurata! che vo priva del tuo santo appoggio! che se or mi fosse lecito aprirti, come dianzi costumava, il seareto del cuore, comprenderesti con qual trasporto io invochi una morte la qual preceda la tua... epperò mi rimetto a' voleri di Dio.... Mache farò al mondo derelitta dalla mia quida? Oh supplica il Signor nostro Gesit ch' io compartecipi alle tue prove, alle tue puque gloriose: ella è questa l'ultima benedizione che ti chiedo in questo mondo: ma quando arrai cinta nell'altra la corona della immortalità, m'attendo da te una profusione di grazie.... Addio, Padre! ti sovvenga di me in terra ed in cielo....

Enrico si era ben apposto giudicando che Kimbolton farebbegli presto ragione dell' ostinata Caterina: giunse a Londra novella ch' era morente, e una gentildonna spagnuola, sposatasi al conte di Willougby, ch' era stata damigella della Regina, e l'aveva accompagnata d' Aragona quando si fidanzò ad Arturo, balzò a quell'annunzio su d'un cavallo, e sola, nel cuor del verno, spronò a Kimbolton. Respinta dal carceriere, asserì ordini regii; consegui per sorpresa di venir ammessa al letto della sua agonizzante Signora, ne rasciugò i sudori mortali, e ne raccolse l'ultimo anclito.

Il 7 gennaio 1536 Bedingseld castellano, o diremo carceriere di Kimbolton, scriveva alla corte: stamane alle ore dieci Miledi ricevette l' Olio Santo; alle dae dopo mezzogiorno restituì l' anima a Dio. Siam senza danari: speditecene tosto.

Caterina trapassava fra braccia amiche, benedicendo Dio che la ritirava a sè da questa valle di pianto: Anna trionfava ella dello spegnersi della rivale? sentivasi finalmente regina?

Anna Bolena era nata sull'aprirsi del secolo: nel 1514 fu una delle damigelle che accompagnarono in Francia la sorella di Enrico VIII sposa di Luigi XII, morto tre mesi dopo le nozze, onde la lieta vedova pote impalmarsi al duca di Suffolk suo amante, e reduce all'isola, lasciò la Bolena in cura della regina Claudia moglie di Francesco I, qual damigella d'onore. Il cronista Brantome accenna più fiate del vispo drappello delle damigelle d'onore, e sempre in modi poco acconci a farcelo reputare degno del nome; e, a dir vero. la virtù di siffatte fanciulle dovea correre gran risico di naufragare in una corte licenziosa com'era quella del re Francesco, il quale si vanto d'aver amato Anna, e non esserne stato respinto. Morta Claudia nel 1524, la giovine inglese trasferissi ad abitare con Margherita sorella del re, qualificata a que' di pel suo brio ed amore delle lettere, decima Musa: niun la dirà casta, che legga le sue Novelle, le quali poco cedono in laidezze alle boccaccesche, e mercè cui possiamo argomentare quali aure infette respirasse Anna, e come facilmente avesse ad erudirsi nelle arti della seduzione. Esistono ritratti di lei dipinti da Holbein e suoi discepoli, che ci forniscono idea della maniera di bellezza che la distingueva: non aveva il liscio delle veneziane, il colorito delle romane, il biondo delle settentrionali, sibbene fisonomia vivace alla francese, e profilo greco; recava il collo graziosamente segnato come da una fragola; braccia e mani perfette, neri gli occhi, un po' grande la bocca, lussurianti le carni, elegante la persona: le sue precipue attrattive consistevano nello sguardo acceso, nel sorriso voluttuoso, e in un cinquettar provocante: suonava stromenti, componea versi, si acconciava con bellissimo garbo. Al primo presentarsi, reduce in Inghilterra, alla corte, affascino tutti gli sguardi; il figlio del conte di Northumberland n'ottenne preserenza, e n'ebbe promessa di matrimonio: ma il re Enrico la vide ad un ballo in casa del cardinale Volsey, e se ne innamoro. Percy fu allontanato, e costretto a menar altra moglie; il padre d'Anna venne creato pari e lord tesoriere; ma la donzella, eruditasi in Francia negli artifizii amatorii, si guardo bene dallo arrendersi al re; risposegli le parole d'un' eroina delle novelle di Margherita — concubina non mai; moglie se vuoi. Cominciarono allora nel dabben monarca quegli scrupoli sulle nozze diciassette anni avanti contratte con Caterina, di cui testè memorammo, e quelle consultazioni su testi biblici, su bolle pontificie, su ostacoli impedienti e dirimenti il matrimonio, di cui andaron intronate tutte le università

facoltà teologiche d'Europa, e le quali voglionsi qui brevemente ricordare, siccome atte a caratterizzare una delle fasi più momorabili della Storia del pensiero.

Il divorzio era stato chiesto a Roma; Clemente VII tergiversava; Anna addoppiava i suscitamenti d'una studiata resistenza: sorvenne l'uomo atto a cavare il re d'intrico. Cranmer, oscuro teologo e pedagogo, ebbe a dire un di: quanto al divorzio del nostro re, che reputo facilmente ottenibile, basta chiarire se il suo matrimonio è stato sì o no contrario al diritto divino; che se fu contrario, nemmen Giulio II potè concedere legittime dispense; epperciò si dovrebbono consultare i teologi delle più celebri Facoltà d'Europa. Questi detti riferiti ad Enrico costituirono da quel punto Cranmer consigliere favorito: le Facoltà consultate e corrotte dierono la più parte responsi quali erano desiderati dal re: circostanza invero caratteristica questa consultazione delle Università rispetto la legittimità delle nozze colla cognata: l'autorità delle Scuole era a que giorni grandissima: discutevano con ardimento, di cui non è oggi esempio, così le teoriche della politica e della religione, come l'apprezzamento dei fatti peculiari; lodavano o biasimavano secondo lo spirare dell'aura popolare o principesca: la voce delle Università tenea luogo della gran voce delle nazioni; la libertà riparatasi nei chiostri e nelle accademie imponeva ritegno, talora leggi ai monarchi; e di là entro si diffondeva a poco a poco la opinione nelle altre classi della società; epperció stava a cuore dell'accorto consigliere d'Enrico lo accaparrarsi i suffragi delle Facoltà Teologiche, e li consegui con isfacciatamente prodigar loro danari ed onori (1).

⁽¹⁾ Leggiamo in Burnet ed in Lingard, storici minuziosi e fedeli, che il più operoso agente d'Enrico in Italia fu Crook, spertissimo nello istituire un' esatta tariffa delle coscienze: per la firma di un semplice Servita dava uno scudo; d' un Professore servita, due; ad un priore di San Giovanni, quindici; ad un predicatore di Frati Riformati venti -Grazioso Sire, scrive, ni mando per ora centodieci sottoscrizioni; ve ne spedirei molle più se m' avessi in pronto più denaro. - Ecco il faccendiere a Ferrara colla borsa ben guarnita: proferisce cento ducati ai Professori se firmano in corpo: trovano meschina la proposizione, e n'alzano le spalle; torna l'Inglese all'attacco'il di seguente, ed offre cinquanta scudi di più; ma l'ora propizia era passata, venne rimandato: Padova su meglio arrendevole; costò meno di cento scudi. In Francia la rinomata Sorbona andò divisa in due fazioni accanite, e la furia vi fu tale da non mancarvi che il sangue: cinquanta di que' Dottori s' intascarono l' oro inglese, o si arresero alle sollecitudini di Francesco I; quarantadue contraddissero. In Alemagna i faccendieri di Enrico eran quattro, ma riuscirono meno che altrove : offrirono un sacchetto di monete d'oro al celebre Cocleo, che i novatori aveano cacciato da Francoforte sull'Oder, e trovavasi mendico; il vecchio difensore dell'ortodossia non si lasciò sedurre, e Caterina che lo precedette nel sepolcro avrà pregato in cielo per l'integro suo sostenitore.

È opinione che la Bolena non resistesse al re oltre il 1531: si chiari incinta; il divorzio da cinque anni chiesto parea presso a venire definitivamente negato; il tempo stringeva; Enrico volea salvare la legittimità della prole ventura: fe' benedire le sue nozze dal cappellano di corte Lee, che fe' chiamare a notte inoltrata, e a cui menti sulla sua fede giunte da Roma le dispense: Cranmer salito a que' giorni sul seggio di Cantorbery, non ostante che segretamente ammogliato e luterano, inanimi Enrico a pubblicar divorzio e nozze: la Bolena fu solennemente coronata. Dicemmo come Caterina trapassasse a Kimbolton, e c' interrogammo se il trionfo della seduttrice potè reputarsi allora completo, se fu durevole.... or è tempo di rispondere.

Quattro mesi non erano per anche trascorsi interi dopo l'incoronazione, che Anna venne tratta dinanzi un tribunale straordinario, a giustificarsi dell'accusa d'alto tradimento intentatole per titolo di adulterii commessi con Bereton, con Norris, con Veston uffiziali della Camera, con Smeaton suonatore, e per incesto col proprio fratello Giorgio. Molto prima che quella folgore scoppiasse sul capo della sciagurata, già ella potè conoscersi presso a precipitare, dacchè sapeasi scaduta dall'amore d'Enrico, che s'era incapricciato di Giovanna Seymour: principal colpa della Bolena era lo avere perduto sul trentesimoquarto anno della età sua ogni freschezza di carnagione, per effetto specialmente de' terrori e de' rimorsi che l'agitavano di continuo; e nemmeno Enrico continuava ad essere quale Holbein lo pinse: i suoi occhi si erano injettati di sangue; la carne delle gote e della gola cadea floscia sul collare; camminava stentatamente per obesità, nè poteva montar a cavallo che sussidiato da due gagliardi scudieri: la sua lunga lotta con Roma avealo reso collerico, solito starsene cupo e taciturno: già cominciava a serpeggiargli pel corpo la sordida lebbra destinata a roderlo sin al midollo: ascondeva agli occhi altrui piaghe cancrenose, che l'odorato indovinava nauseato: la sola Caterina, angele di rassegnazione e virtù, avrebbe saputo vincere le proprie ripugnanze, e durar moglie incontaminata di quell'impuro segnato nell'anima e nel corpo dalle vendette di Dio.... Tremende anco avanti il processo erano le ansie della infelice Bolena; ne fa fede un dispaccio dell' ambasciatore francese in data del 5 febbraio (vent'otto giorni dopo la morte dell' Aragonese), ove leggiamo questi detti espressivi: Elle (Anna) se voit plus en peine et ennui que paravant ses esponsailles. E come non pensare che a terribilmente punirla Dio scegliesse proprio quel punto in cui meglio appariva trionfante; e che l'annunzio desideratissimo della morte di Caterina le facesse vece delle misteriose parole che minacciarono Baldassare in mezzo all'empia ebbrezza del convito?

I tre gentiluomini Norris, Veston e Bereton protestaronsi innocenti; il suonatore Smeaton confesso l'adulterio: gli atti del processo essendo periti, non se ne conoscon oggi che pochi particolari, e i terribili risultati: Smeaton fu condannato alla forca, gli altri alla mannaia. Anna comparve dinanzi a' suoi giudici (il 15 maggio 1536) senza la scorta d'un amico: senza il sussidio d'un avvocato: si avanzo con passo lento e fermo; solo fu vista tremare in iscorgendo il padre che sedeva 'tra' giudici: le fu letto l'atto d'accusa portante essersi ella abbandonata ai quattro sunnominati, senza vergogna, anzi con vanteria del turpe fatto; aver persuaso ciascun d'essi ch'era il preserito, e cospirato contro la vita del re. L'accusata si difese con fermezza e dignità: due tra' giudici avrebbero dovuto piangere in udirla condannata alla decollazione od al rogo a piacimento del re, il conte di Wiltshire suo padre, e il conte di Northumberland l'antico suo amatore: del primo non è ricordato che pur trasalisse; il secondo svenne, e tre mesi dopo mori. Anna alzate le mani al cielo, tornò a dichiarare innocenti sè e i pretesi complici; depose le insegne reali, su serrata in un carcere ad attendervi il rogo o la scure......

Appena si su tolta dalla sala del giudizio, vi compari il fratello; e nemmeno sta volta il padre si tolse al suo seggio di giudice: or mi vantate un Bruto pagano! ecco un Bruto cristiano che nel corso di poche ore condanna la figlia ad essere bruciata, e il figlio squartato!! Due giorni dopo Giorgio ascese coi compagni il palco serale; tutti avanti morire si consessarono e comunicarono divotamente; appie del ceppo Giorgio abbraccio Veston, Norris e Bereton, e offerse impavido la testa al carnesice. Veston si chiamo ad alta voce pentito delle pazze parole che solea dianzi pronunziare roler dare suoi giorani anni a' piaceri, i senili alla penitenza. — Bereton disse — ho meritata la morte; ma non iscrutate le cagioni del mio supplizio. — Norris non fiato. — Miei signori, disse Smeaton in ascender la scala della sorca, su cui come plebeo doveva essere appeso, pregate per me; ho meritata la mia sorte.

Le vendette d'Enrico non erano paghe ne per questi supplizii,

ne per la imminente morte della Bolena: volle che non la regina, ma la concubina salisse il patibolo; e dal vilissimo satellite Cranmer allegata teologicamente causa di nullità delle nozze, per la promessa fatta da Anna ancora donzella a Percy, dal vilissimo Parlamento fu decretato nullo quel matrimonio costato si caro alla misera Inghilterra ed alla pace della Cristianità.

Anna passo il giorno che precedette il supplizio (la clemenza reale aveale destinata la mannaia, ed era stato chiamato il carnefice di Calais, il più sperto del Regno) prostrata appiè della croce: ricordando d'essersi mostrata severa verso la piccola Maria figlia di Caterina, commise che le si chiedesse in ginocchio perdono in suo nome: Mingston, castellano della Torre lasció scritto: Sta mane 19 maggio mandommi a chiamare, per vederla a ricevere l'Ostia santa, e per udirla spiegarsi intorno alle colpe di cui è accusata; e soggiunse risapere che non la farebbon morire altro che verso sera; esserne dolente, per la impazienza di andare sciolta dal suo patire. Le risposi che il suo morire non sarebbe accompagnato da sofferenza veruna: replicò esser edotta della valentia del carnefice, e d'altronde aver sottile il collo; e sel cinse colle mani scoppiando dalle risa. Io vidi menar a morte assai uomini e femmine, e sempre ebbi a conoscerli incresciosi e mesti; per costei morire fu contentezza. - L'ultimo addio che Anna mando al re su questo: Vi ringrazio dei vostri costanti favori: mi fuceste marchesa, indi regina, indi martire.

A mezzodi la porta della prigione si spalancò, e la condannata venne fuori abbigliata di damasco con un colletto bianco a punte, ed in testa il berretto di velluto con cui Holbein era solito pingerla. Vista che parve impressionarla più del palco si fu quella de' cortigiam, che, per comando del re, stavano in piè nel praticello circondante il patibolo; ravvisò tra quelli Suffolk suo fiero nemico, Richmond bastardo d'Enrico, Cromwell da lei beneficato, il Lord-Maire che l'avea complimentata in occasione delle sue nozze, e una deputazione di ciascuna di quelle corporazioni cittadine che aveano infiorate le vie sotto a' suoi passi il giorno della incoronazione.

Anna sali il palco con piè sicuro, e disse: Cristiani, io non accuso chicchessia, nemmeno i miei giudici: Dio salvi il re, e gli accordi lunga vita: son rassegnata, e piaccia a Dio di perdonarmi! — Si cavò il berretto e il collare, si fasciò i capegli e disse alle sue donne (eran quattro, e la moglie di Kingston) vi ringrazio d'ogni vostra cura: vorrei aver modo di ricompensarvene: non mi dimenticate; siate fide al re

e a quella che in breve sarà vostra regina e padrona: tenete in più conto l'onore della vita, e le vostre orazioni intercedano per la mia anima presso il signor nostro Gesù. S' inginocchio, ricondusse la veste in sui piedi, si lascio fasciare gli occhi, ed appoggiò il capo sul ceppo mormorando — Gesù mio, abbi misericordia di me!

In quel punto che la mannaia cadeva sul sottile collo della Bolena, partiva un colpo di cannone, e un cacciatore seduto appié d'una quercia nel bosco d'Epping, sorgeva, in udirlo, da terra faticosamente, dicendo a' servi — e fatto! legate i cani, e in sella. —

In quel punto una femmina stava tutta intesa a Walf-Hall, in acconciare la veste candida, il velo, il mazzetto, sendoche doveva sposarsi in brev'ora....

Il cacciatore era Enrico VIII, la sposa Giovanna Seymour....

Cranmer fu installato arcivescovo di Cantorbery senza Bolle Pontificie: alla citazione di comparire a Roma rispose ragunando i Vescovi del regno, e inducendoli, niuno dissenziente, eccetto Fifher (maravigliosa corruzione di quel clero!), ad attribuire al re titolo di capo supremo della chiesa anglicana: da quell'infausto giorno la supremazia ecclesiastica d'Enrico e suoi successori fu riconosciuta, e quella infelice Nazione giacque separata dalla comunione ortodossa.

Primo effetto di tal separazione fu di rendere arbitro il principe così della Chiesa come dello Stato: il Parlamento si affretto di dichiarare esistente nel re facoltà di esaminare, reprimere, riformare, punire qualsiasi opinione o colpa spettante la giurisprudenza spirituale: una semplice designazione d'Enrico tenne luogo d'ordinazione ed immissione in possesso; onde i Vescovi scesero ad essere meri delegati regii, anzi non v'ebbe che un solo Vescovo nel regno, il re.

Voleva Enrico appropriarsi i beni delle abazie, e dei conventi; ne soppresse, per assaggiare la opinion pubblica, trecento di minor conto, riducendo d'un colpo a mendicità diecimila religiosi d'ambo i sessi.

Non gli bastava oro; volle sangue: chiese al Parlamento leggi atroci, tosto accordate'; fu dichiarato tradimento contrastare la legittimità del matrimonio del re colla Bolena (quella legittimità ch'egli stesso negò allorché volle che la Bolena montasse disonorata il

palco); tradimento in fidanzata del re non esser vergine e tacerlo (onde la plebe, dopo il supplizio di Caterina Howard, asseriva motteggiando andare dannato Enrico a non isposare che vedove); tradimento dire o scrivere cosa che potesse cadere in sospetto d'accogliere disapprovazione di un atto regio.... Qual abisso di assurdità, di nequizie. di bassezze!... Da quel punto cominciò una spaventosa serie d'assassinii giuridici comandati dalla supremazia religiosa d'Enrico VIII: patiboli e roghi durarono permanenti sulle principali piazze d'ogni città e borgata inglese: cattolici, protestanti, vescovi, pari, turbe di giovani, di vecchi, di semmine perderono la vita tra spaventosi supplizii, gli uni accusati di discredere la supremazia ecclesiastica del re, gli altri di negar la presenza reale nel Sagramento Eucaristico, questi perchè stati fautori di Caterina, o benevoli d'Anna, quelli perchè proprietarii di pingui patrimonii; conciossiachè ogni condanna inducea confisca degli averi a pro della corona. Ammontarono lungo il nefando regno ad oltre settantamila le vittime, il fiore della Nazione. Niuno avrebbe potuto resistere a quel despotismo fin allora sconosciutò a genti cristiane. Il principe imperava contemporaneamente in nome di Dio, e in nome suo proprio; le immunità cittadine più non esistevano che scritte nelle vecchie pergamene.

Alla novella di que' fatti neroniani Roma si scosse, e l'anatema differito da Clemente su lanciato da Paolo: chi avrebbe potuto convertirlo in efficace castigo? soli Carlo V e Francesco I uniti; anime fredde e guaste che si disputavano l'amicizia del re britannico per meglio danneggiarsi reciprocamente!

Epperò Enrico rimanevasi tuttavia fermo nelle credenze cattoliche quanto a' dommi: tornava pericoloso palesar modi di sentire diversi da' suoi: Cranmer che si andava sempre più addentrando nella eresia, e da settario di Lutero era tirato alle dottrine più spinte di Zuinglio, cercava destramente di metter a profitto l' esitazioni del re per trascinarlo ad arrolarsi tra' novatori anco in fatto di fede; ma nell'iniquo proposito trovavasi avversato da Gardiner, uomo di gran senno, e rimaso cattolico, il quale esercitava un qualche impero sull'anima d'Enrico.

Nella convocazione del 1537 vennero fermate le basi della religione d'Inghilterra, con dichiarare che al simbolo di Nicea doveasi credere per salvarsi, ammettendo come indispensabili Battesimo, Penitenza, Eucaristia, come utili gli altri Sacramenti: il culto dei Santi e delle immagini, e i suffragi pe' defunti, continuarono a formar parte della liturgia.

Riusciva duro a Cranmer accettare una professione di sede così aliena dalle sue opinioni; onde due anni dopo propose alla conserenza de' Vescovi l'accettazione di cinquantanove articoli savorevoli alla risorma: quel di stesso il re dava segno di non assonnare, e presentava all'atterrito concesso un progetto di legge (a cui la storia diè nome statuto di sangue, bloody-bill), dichiarante reo di morte

- 1.º chi a voce od in iscritto negherebbe la transustanziazione;
- 2.º chi sosterrebbe la necessità della comunione sotto le due specie;
- 3.º chi pretenderebbe esser lecito a sacerdote lo ammogliarsi (Cranmer dovette tremare che le sacrilighe sue nozze colla nipote di Osiandro, non avessero a scoprirsi ed a costargli la testa);
 - 4.º chi affermerebbe potersi frangere i voti di castità;
 - 5.º chi direbbe le Messe private essere inutili;
- 6.º chi negherebbe la necessità della confessione auricolare: al qual saggio della tolleranza religiosa verso dei novatori, aggiungendo le leggi di supremozia, e quell'altre mostruose d'alto tradimento, potremo formarci un'idea della giustizia distribuitiva del re Enrico, e della sua mansuetudine qual capo della chiesa anglicana.

Lo statuto di sangue diventò legge fondamentale della monarchia, e Cranmer l'accetto con tutte quelle restrizioni mentali che la sua ipocrisia gli suggeri, e che il processo del tempo mise in chiaro; ne cessò per questo di venire riguardato qual campione della futura riforma dommatica: i novatori aspettavano con impazienza il trapasso del re, nella lusinga che il suo successore favorirebbe il luteranismo secondo le direzioni di Cranmer.

Dissipate l'enormi somme ch'erano state frutto della spoliazioni de' piccoli monasteri, del saccheggio delle chiese, dell'alterazione delle monete e delle confische, a procacciarsi oro anco in più copia Enrico ordinò la vendita di tutte le abazie e di tutti i chiostri del regno. Il fisco si appropriò d'un colpo seicento quarantacinque conventi, novanta collegi, duemila trecento settantoquattro cappellanie e centodieci spedali; il ventesimo delle ricchezze inglesi. Era stato predetto che la mendicità sfumerebbe; crebbe per lo contrario a dismisura. I beni comunali strappati all'uso pubblico, e diventati proprietà di poche famiglie privilegiate, costituiron unitamente alle proprietà ecclesiastiche dal re donate, o vendute a basso prezzo, quegl'immensi patrimonii aristocratici che son oggi lo scandalo della

monarchia britannica, e la rovina dell' Irlanda. L'agricoltura soggiacque a deperimento; molta parte dei terreni tornò incolta o si vestì di pasture; i fittaiuoli rimandati, i contadini senza lavoro ridotti ad estrema inopia rifluirono nelle città, si rivoltarono, giacquero sterminati, e più fiate Enrico, non potendoli comprimere colla forza, si giovò dell'astuzia, offerse amnistie, e le fe' seguite da stragi.

La inaugurazione dell'Anglicanismo fu proclamata da certuni opera salutare ed illustre: a giudicarne dai primordii ci somiglia incendio alimentato da vittime umane: rispetto poi alle modificazioni recate ne' costumi, ecco testimonianze di predicatori anglicani. L'indole na zionale non è migiliorata; i guai degli indigenti non toccano il cuore dei doviziosi: quanti zoppi, ciechi, sciancati, infermi si coricano, si trascinano per le vie di Londra, ne' vestiboli di Westminster commisti a schiere di scioperati vagabondi e di marinoli travestiti! Le frodi più vili trovarono giustificazione nel lucro consegnito: la parzialità la corruzione dei giudici esimettero dal castigo ladri ed assassini famosi: i benefizii ecclesiastici conferironsi ai laici, o stornaronsi a pro dei collatori; i matrimonii vennero spesso rotti di privata autorità; e gli antri della prostituzione si moltiplicarono oltre misura. (Lingard, vol. VII).

Nei trentott'anni che Enrico VIII tiranneggiò l'Inghilterra (1509 1546) compieronsi avvenimenti de' quai dura la maledizione a curvare tuttora, dopo tre secoli, sotto un giogo di ferro sette milioni di cattolici irlandesi: il potere regio, contenuto dianzi entro giusti confini dalla baronia e dal clero, franse ogni freno, e diventò dispotico in mano d'un redivivo, non mi saprei ben dire se Tiberio o Nerone, il quale sen valse non solamente per contentare i suoi scellerati appetiti, ma altresì per abbattere l'antica costituzione anglonormanna, e sostituire alla forza morale delle decisioni parlamentari il domma dell'infallibilità regia: allora vennero fuori leggi draconiane, e prevalse l'uso di giudicar gli accusati senza permetter loro di difendersi, e di mandarli al patibolo per mero titolo di suspizione: arroge i mutamenti introdotti nella religione, i beni del clero messi a ruba, divorati, i monasteri abbattuti, una nazione intera ridotta a schiavitù e miseria, e, in mezzo allo straripamento d'ogni turpitudine, l'esordire di quello sfrenato egoismo che crebbe indi gangrena della Granbretagna; arroge dommi fermati a capriccio del principe, per decreto del Parlamento, due secoli d'anarchia, la morte delle scienze spirituali, l'apoteosi della forza brutale; e ci avremo innanzi

compendiata a sommi capi l'opera di cui Enrico VIII fu la causa passionata, e Granmer la intelligente; mutazioni e disordini che in Inghilterra non ebbersi come in Alemagna a pretesto principii di libertà: una turpe cupidigia provocata, irritata origino il colossal fatto: davvero che sta volta fu il sorcio che partorì la montagna.

E fu montagna di cadaveri! Chi non rifuggirà inorridito a memorare quella confusa carnificina durata undici anni, mercè cui furono derelitte al carnefice le teste più venerande (Fisher il santo vescovo di Rochester, i Priori de' Certosini strappati ai loro eremi, Monache benedicenti la mannaia che le toglieva al rossore d'essere per la prima fiata guardate con insulto) e le teste più spregevoli (Cromwell l'iniquo ministro e istigatore d'ogni scelleratezza d'Enrico, Lambert cui il re vinto in teologica lizza mandava al rogo, il miserando drappello dei creduti drudi della Bolena, la compatta schiera degli asseritori fanatici delle novità luterane)? E parvero pochi que' cadaveri di trucidati di fresco: il cumulo crebbe per ossa d'antichi morti: qui vo' narrare un fatto non verisimile, ma vero.

Il 24 aprile 1538 un usciere depose sulla tomba di s. Tomaso Becket questa citazione: Enrico per la divina grazia difensor della fede, capo supremo della chiesa anglicana, re d'Inghilterra, di Francia, d'Ibernia; citiamo davanti il nostro consiglio sovrano te, o Tomaso, stato arcivescovo di Cantorbery acciò renda conto delle cagioni di tua morte, e di tuoi scandalosi diportamenti contro i re nostri predecessori, e della tua insolenza in arrogarti nome di martire, mentre peristi da ribelle qual eri: e siccome tuoi misfatti furon commessi contro quella maestà reale di cui noi siam rivestiti, ecco che l'intimiamo di venire ad ascoltare la tua sentenza: che se niuno si presenterà a difenderti entro il termine d'un mese, sarà passato oltre a norma delle leggi del regno. Trascorso il mese, il procurator regio in solenne udienza condanno l'antico Arcivescovo in contumacia siccome convinto d'aver fomentato turbolenze nel regno a danno della podestà regia, in conseguenza di che venne ucciso, e non per l'onore di Dio o della Chiesa; gl'intimo di avere a dismettere i titoli di santo e di martire; e sentenzio che le ossa di lui venissero gettate al vento, acció i vivi apprendessero dal castigo inflitto ad un morto qual conto dovessero fare dell'autorità del principe: Aurum vero, argenum, lapillos pretiosos et alia dona quæ ad ejus sepulchrum simplices homines, quod eum sanctum crederent, quondam obtulerunt, tamquam

bona ejus propria coronæ nostræ confiscamus.... — e furono ventisei carri di tali preziosità che dalla cattedrale di Cantorbery si scaricarono nel tesoro della Torre di Londra. A quest'atto d'infame follia scese Enrico VIII!...

Enrico e le sue brutture omai ci vengono a tedio: affrettiamo il racconto.

Dichiarate illegittime, non meno Elisabetta figlia della Bolena, che Maria nata di Caterina, Giovanna Seymour fu regina alla sua volta; partori Edoardo, mori. Piacque al vedovo re il ritratto d'Anna di Cleves pinto da Holbein, e la sposò per procura; gli sgradi l'originale, e lo ripudiò, sostituendogli Caterina Howard presto accusata e convinta d'aver peccato per fallo d'amore mentr'era fanciulla, da Enrico, per non essergli entrata vergine nel talamo, mandata di venti anni al patibolo. E in quel talamo, che la mannaja avea più volte vuotato, entrava settima moglie Caterina Parr, a cui poco manco di calcare quelle orme insangunate per aver avuta la imprudenza di mostrarsi poco arrendevole alle opinioni teologiche del re; però comprese in tempò di versare in grave pericolo; mutò registro e scampò.

Tra gli spasimi d'un' ulcera incancrenita, al eui veleno roditore avea prestato lungamente esca il corpo mostruosamente pingue, Enrico il 28 gennajo 1546 pronunziò ultimo il nome d'Anna Bolena: Cranmer chiamato a prestargli gli estremi officii della religione trovollo agonizzante; già ammutito per sempre; è poiche il re fu morto, si lasciò crescer la barba ad ostentazione di dolore, e parve giusto che lo cruciasse la perdita di un principe che l'aveva levato si alto e ripetuto a sua lode — essere Cranmer stato il solo che non si fosse mai opposto alle sue brame. — Se questi detti suonino un encomio, lo chiariscono questi altri usclti dalla medesima bocca: Non mi accadde mai di ricusare la vita d'un nomo al mio odio, ne l'onor d'una denna al mio desiderio — . . . Enrico e Cranmer erano degni uno dell'altro.

XXXIII

LA INQUISIZIONE SPAGNUOLA.

Luterani e Calvinisti costituirono nei primi cencinquant' anni di lor esistenza non meno sette religiose che fazioni politiche: a chi ne dubitasse proporrei di studiare le guerre combattute in Alemagna a cominciare da Carlo Quinto sino a Gustavo Adolfo, sicuro che a considerarle sotto questo punto di vista le comprenderebbe di leggieri suscitate in origine da tema e gelosia ne' Protestanti del potere imperiale, poi da ambizione di conseguire il sopravvento in tutto il Settentrione dell' Europa. Quanto, alla Francia, recenti scoperte collocarono in sempre maggior luce le trame annodate dal principe di Condè e dal capi della parte così detta religionaria con Cromwell, e i più acerbi nemici del Regno a danno della patria, a smembramento della Monarchia. « — I Protestanti di tutte le provincie del mezzodi della Francia (sta scritto in pagine venute non ha guari in luce, d'autore che vuol esser meglio creduto perchè avverso a' Cattolici (1) pieni di fiducia nelle promesse degli emissarii inglesi, e reputandosi omai vicini alla liberazione, digiunavano e pregavano pubblicamente per la conservazione del Projettore (Cromwell) che proclamarano lor unico appoggio dono Dio. - > E per noi italiani varrà anco meglio rileggere nel Botta le pagine eloquenti in. cui racconta la si ben condotta e così infelicemente (a questo modo pare che senta lo Storico) sventata congiura del lucchese Burlama-

¹⁾ Alberto di Broglie in un articolo della Nouvelle Revue.

chi, il qual di calvinismo erasi infervorato quel tanto che bastava a voler abbattuti Papa e Granduca, ed a costituirne non so qual repubblica nella Italia centrale.

Or bene, se il Protestantismo fu anco meglio (per lo meno in cuore a' capi de' popoli che l'abbracciarono) parte politica, che setta religiosa, fazione che dappertutto corrispondeva co' nemici dello Stato, e fomentava sollevazioni, con qual ragionevole fondamento potrà venit biasimato Filippo II d'avere sovra ogni cosa cercato di chiudergli l'accesso delle Spagne? Le Spagne bisognavano a que' giorni, onde andare salve dal paventato contagio, di provvedimenti non solo gagliardi ma duri: della sostituzione del potere assoluto alle vecchie franchigie nazionali, sciagura immensa per le genti d'oltre i Pirenei, si accagionino i minacciosi progressi del Protestantismo, e l'arte di cui si valeva. - Non è ch'io voglia grustificare in ogni sua parte (scrive il Balmes buon giudice degli affari del suo paese) la politica di Filippo Secondo, e convengo che taluno de' nostri scrittori fu eccessivo in encomiarlo: ma certo è del pari che i Protestanti furono infervoratissimi ad infamarlo perch'egli interdisse loro di penetrare in Ispagna, e fu il più intrepido difensore del Cattolicismo in quella età tempestosa. Ben può con sicurtà dichiararsi che la eresia avrebbe valicato i Pirenei, se quel Re non si fosse adoperato d'impedirnela merce la Inquisizione, la quale non fu tanto per essolui (com' è comune sentenza) uno stromento efficacissimo d'ambizione e despotismo, quanto un'arma invocata contro imminente pericolo, a salute della Monarchia. I Protestanti gridavano di continuo all'abuso. e presentandosi a modo di riformatori trovavano facilmente favore appo i fantastici e gli scontenti: risultamento immediato della introduzione in Ispagna della eresia sarebbe stata la querra civile, e questa assai più fatale che altrove : la unità spagnola, sendone le parti di recente aggregazione, non anco ben consolidata, mal avria resistilo alla scossa di rabbiose dissensioni intestine: leggi e costumi erano diversi in Navarra, in Aragona, in Castiglia; vivace spirito d' indipendenza durava appo quelle genti unite di fresco sotto una sola corona, scontente che il Principe sedesse altrove, e non fosse del lora sangue; pe' quali umori già per sè abbastanza desti, se un qualche gagliardo fomite fosse sovraggiunto dallo esteriore ad invelenirli, non ha dubbio che la Monarchia avrebbe corso gran pericolo di andar disciolta nell'anarchia. La inquisizione spagnola presenta tre fasi distinte: la prima dal giorno in cui fu volta spezialmente a tener d'occhio gli Ebrei e Mors

convertiti (dall'epoca della sua istituzion primitiva sino a Carlo Quinto); la seconda allorche intese ad impedire che la eresia penetrasse nel Regno (da Carlo Quinto alla venuta de' Borboni); la terza, finalmente, in cui non ebbe altra mira che di reprimere vizii nefandi, e chiudere gli accessi alla incredulità.

Fondatrice della Inquisizione fu Isabella, principessa il cui nome suona venerato e caro ad ogni Spagnolo; lungi dal contraddir ella con ciò la volontà nazionale, ne compiea piuttosto i desiderii. E, in verità. la Inquisizione era diretta principalmente contro gli Ebrei, che, ristrettisi co' Mori, gli uni e gli altri potentissimi di ricchezze e di sussidii somministrati dai correligionari d'Africa, aveano desto gravi sospetti ne' Cristiani, e reso verosimile agli occhi di questi che la Monarchia di recente costituita n'avesse a pericolare: e si noti che allora non era per anco terminata quella guerra di otto secoli, che, solo nel 1492 ebbe fine colla conquista di Granata; ond'è, che, quando la Inquisizione fu stabilita, la ostinata lotta fra le due Genti toccava al momento critico e decisivo: non erano immaginarie le paure de Cristiani rispetto a' Mori: quanto poi agli Ebrei, eran essi odiatissimi anco per diportamenti che aveano suscitata la pubblica indianazione. Uscì decreto che avessero a sgombrare dal Regno; moltissimi si fecero battezzare e rimasero; era voce comune che di cristiani non s'avessero che l'apparenza, e nell'animo contaminato da uno spergiuro durassero vive le antiche credenze: accusavansi d'orrendi misfatti misteriosi; correva per ogni bocca la storia d'un cavaliere della famiglia Guzman, che innamorato di una fanciulla da poco tempo convertita co' suoi al Vangelo, stette una notte ascoso nella casa di questa, e vide co' proprii occhi gl' ivi assembrati crocifiggere un bambino cristiano all'ora appunto che i Cristani sull'albeggiare celebravano la istituzione del Sagramento Eucaristico. Oltre gl'infanticidii s'imputavano a' novelli convertiti sacrilegii, avvelenamenti, cospirazioni. Poco monta cercare quanto fondamento avessero cosiffatte accuse; basti dire ch'ell'esistevano; e sì credute da porre i nuovi cristiani a risico di venire sterminati ad ogni ora dal popolo, se la Inquisizione non avesse provveduto di salvarli, assumendosi i processi contro i sospetti, e quindi liberando tutti gli altri dalla tema e dal pericolo.

Nel tempo del massimo rigore contro a giudaizzanti troviamo un fatto sommamente degno di attenzione: i perseguiti in giudizio dalla Inquisizione, o tementi d'esserlo, cercavan ogni via di sottrarlesi ricorrendo, o fuggendo a Roma. Son infinite le cause, che, intraprese dalla

Inquisizione Spagnola si avvocarono a Roma nei primi cinquant' anni che tenner dietro alla fondazione di questo tribunale; e notisi che quivi ci avea certezza di trovare indulgenza, giacche non si cita un solo appellante che non migliorasse le sue sorti. Le contestatazioni dei Re Cattolici co' Papi tengono gran posto nella Storia della Inquisizione; e sempre vediamo i Pontefici intesi a restringerla fra' limiti della umanità e della clemenza: nella turba de'rifuggiti spagnoli, convinti d'essere ricaduti nel giudaismo, dugencinquanta vennero chiariti rei di recidiva; ciò nonostante non si addivenne ad altra sentenza che d'imporre loro varie penitenze, dopo di che, ricevuta l'assoluzione, tornarono alle proprie case senza nota d'infamia: questo avvenne a Roma nel 1498; fatto tanto più singolare ove si consideri che a que' giorni sedettero sulla cattedra di S. Pietro Papi rigidissimi. In ogni parte d'Europa stavano rizzati patiboli per punire delitti di opinione; Roma fu sola a segnare un'eccezione, quella Roma che tanti gridano intollerante. L'uso ch'ella fece del Santo Uffizio è la migliore apologia del Cattolicismo contro chi pretendesse accusarlo di crudeltà. E, invero, che cosa ha che fare il Cattolicismo colla sfrenata severità motivata in questo o quel paese da condizioni straordinarie di schiatte rivali, e il bisogno che n'ebbero i Re, e l'abuso che ne fecero per consolidare la loro autorità?

E, giacche dicemmo di giudaizzanti, vediam se Lutero fosse più mite verso di loro. Avviseremmo che il preteso riformatore, il fondatore della indipendenza del pensiero, il focoso declamatore contro l'oppressione e la tirannide papale, avesse a nodrire sentimenti mitissimi rispetto agli Ebrei: la storia dà una mentita a cosiffatta aspettazione; e i giudaizzanti avrebbon avuto ad aspettarsi peggio dal Frate apostata che dal grande inquisitor Torquemada; sendochè questo era il sistema suggerito da Lutero, ricordato da Sekendorf suo apologista si dovrebbero abbattere lor sinagoghe, distruggere lor case, togliere loro i libri di preghiera, proibire a' Rabbini lo insegnare, e costringerli a guadagnarsi il pane colle più aspre fatiche. — Almeno la Inquisizione di Spagna non procedeva rigorosamente contro gli Ebrei, ma contro i giudaizzanti, cioè quelli che associavano l'apostasia al sacrilegio, e professavano di fuori una fede che dentro esecravano. Qual divario fra 'l patriarea de' Protestanti, e i Padri de' Cattolici! Latero vuole conculcati i miseri Ebrei, e che lor si dinieghi l'esercizio della propria religione; i Papi comandano che sien rispettati in quell' esercizio e, che si aprano loro tutte le vie a liberamente ricredersi. Nicolò II vietò all'Inquisizione di usar mezzi coattivi a procacciar conversioni; Alessandro III, Gregorio IX minacciarono di scomunica i violentatori della coscienza degli Ebrei; Clemente XII proibì che si battezzasero lor figli se non vi consentivano: questo fu sempre l'insegnamento della Chiesa — non doversi comandar la fede, nè violentar le coscienze.

Anche i Mori diedero in quei tempi da fare alla Inquisizione di Spagna, e, con lievi modificazioni, vogliamo applicar loro il dianzi esposto intorno gli Ebrei. Erano pur essi una schiatta abborrita, che durando nella sua religione eccitava odio, abiurandola ispirava diffidenza. Anche a lor pro i Papi si adoperarono caldamente, ed.è notevole una Bolla del 1530 ove leggiamo — la ignoranza di que'meschini è prima cagione delle loro cadute; acciò lor conversioni sieno durevoli e sincere uopo è convenientemente illuminare gl'intelletti colla luce della sana dottrina, prima di rigenerarli col sagramento del battesimo.

Che se da queste considerazioni intorno al primo periodo della Inquisizione Spagnola, altorch' ella vigilò specialmente sui giudeizzanti e sui Mori, passiamo al secondo, quando si armò contro gli eretici, ripeteremo, che la reazione prodotta in Ispagna dal Protestantismo è fatto indubitato; gli errori, e gli eccessi di questo fecero sì che il poter ecclesiastico, e il civile lasciassero, in quanto spettava religione, assai minore larghezza che per lo addietro: il Regno serbossi immune dall'eresia mercè sforzi straordinarii; simile a città assediata da gagliardo nemico, entro la quale i capitani vegliano di continuo ad impedire che prevalgano gli assalitori di fuori, e i traditori di dentro.

I nomi appaiati d'inquisizione e di Filippo sogliono suscitare un senso di terrore e ribrezza: ogni secolo ha il proprio spirito, e suoi modi di vedere e di fare, sia per difendersi dal male, sia per conseguire il bene. Lorchè ovunque si ricorreva al ferro ed al fuoco nelle quistioni religiose, parea naturale e legittimo punire a quel modo qua i Cattolici di Ginevra o di Londra, là gli eretici di Toledo o Lisbona. Cresciuti noi in società nella qual è sì attiepidito l'entusiasmo religioso, usati a vivere con persone di fede che non è la nostra, anco di niuna, ci è quasi impossibile comprendere che altravolta paresse ovvio ciò che ora ci offende; epperò se leggiamo gli scrittori di que' tempi; e notiamo l'immenso divario tra' costumi d'allora e gli attuali, ci convinceremo che il nostro sentire tollerante s'augurèrebbe nel Cinque-cento un impossibile anacronismo. Che più? sapete voi come la pen-

sasse a proposito della Inquisizione quello stesso Carranza arcivescovo di Toledo che ne assaggiò per tanti anni le carceri, e a gran fatica potè venirne cavato dal Papa? Ne' suoi libri, ovunque gliene torna il destra, manifesta le idee del suo tempo; e trovandosi in Inghilterra presso la regina Maria, consigliavala ad usar rigore verso gli eretici; nè mai si sarebbe pensato che il suo nome avesse un di a diventare arma per combattere quella medesima intolleranza, di cui faceva aperta professione.

Del terzo periodo dellá Inquisizione Spagnola, quando unicamente si curò di reprimere nefandi vizii, ed impedire la introduzione della incredulità già divulgatasi in Francia, saria vano tesser apologie; niun assennato vorrà contrastarle lode di salutare istituzione.

Ci accade di trovare tre errori profondamente radicati rispetto quel famoso Tribunale e sono

- 1. che fosse meramente ecclesiastico;
- 2. che ecclesiastici vi portassero sentenza di morte;
- 3. che titolo di condanna fosservi opinioni, oltre che fatti.

In primo luogo la Inquisizione Spagnola era tribunale regio; il Re nominava l'inquisitor generale o presidente, ed approvava i giudici da questo propostigli, ch'eran otto, tra' quali due soli potevan esser frati, uno dell'ordine domenicano, l'altro d'altr'ordine per turno; e in certi casi a quegli otto consiglieri si aggiungevano due membri del tribunal supremo di Castiglia: era tribunale di natura mista, sul quale prevaleva la podestà secolare, siccome quella che lo eleggeva e sorreggeva.

Venendone al secondo errore, diremo che ponno senza vergogna giacere sconosciuti ad europeo i prescritti della religione di Budda o di Brama, ma non quei del Cristianesismo, etérno assioma del quale si è che la Chiesa abborre dal sangue: è vietato a sacerdote esser chirurgo, e intervenire senza dispensa, qual testimonio, a processi di delitti capitali: il ministro dell'altare di Cristo non diede opera mai che si rizzasse un patibolo; solito unicamente salirlo come consolatore, o come vittima. — La Chiesa, scrive Pascal, ad imitazione del suo divino Sposo, sa ben versare il proprio sangue ad altrui pro, giammai consentire che il sangue d'altri si versi per suo cenno: ha per la uccisione un singolar orrore, dacche considera gli uomini siccome immagini della Divinità che adora: nutre per ciascun d'essi una reverenza che glieli rende sacri perche ricomprati con prezzo infinito a diventare templi del Dio vivente; ond'è ch'ella riguarda l'uc-

cisore dell'uomo quale sacrilego — Distinguiamo, pertanto, accuratamente nell' Inquisizione la parte spettante al governo, e quella che appartiene alla Chiesa, attribuendo al primo tutto quanto ell'ha di pauroso e fiero, cioè la penalità e il rogo; alla seconda la clemenza. Ci ha nelle storie francesi un gran fatto nen abbastanza avvertito: i Templari, durante il famoso processo, domandarono che la loro causa venisse deferita alla Inquisizione, sicuri, dicono gli storici. che, se otteneano di tai giudici, la lor vita era in salvo; Filippo il Bello diniegò la richiesta, e ristrettosi col suo consiglio di Stato sentenzio la morte. Ecco la formula della più grave tra le sentenze portate dal Tribunale della Inquisizione — dichiariamo che l'inquisito, convinto d'essere eretico-apostata (notisi la parola apostata, indicante che non si trattava di semplice eresia), è impenitente, ricaduto, ostinato; perlochè incorse nella scomunica maggiore, e nella confisca d'oani suo avere a pro della regia camera (ecco dichiarazione comprovante che il tribunale non era ecclesiastico). Dichiariam inoltre che l'accusato vien abbandonato alla podestà secolare, da noi pregata ed affettuosamente sollecitata, nella migliore e più efficace quisa, di trattarlo con bontà e commiserazione. — Questa sentenza ch'era, ripeto, la gravissima tra tutte, conferma l'asserito che il Sant'Uffizio non condannava a morte; e che il nome di un sacerdote cattolico unqua ne si lesse, ne si leggerà scritto appie di una capitale sentenza.

Terzo errore comunemente invalso rispetto la Inquisizione si è ch'ella punisse le opinioni che si discostavane dalla Ortodossia semplicemente per la offesa che recavano in sè alla Verità religiosa, e senza uopo che si convertissero in atto legalmento criminoso per la tentata diffusione di credenze distruggitrici la religione dello Stato. Poniamo il caso che uno Spagnolo, fosse stato chiamato a render conto al Santo Uffizio de' proprii pensieri su qualche punto dommatico; e che, rispondendo in guisa consentanea alla coscienza, avesse palesato ai giudici d'andare discosto in materia di fede dalla credenza cattolica; questo Spagnolo sarebbe, anzi tutto, andato soggetto a severa disamina d'ogni suo diportamento anteriore onde scovrire se avesse dato opera a diffondere quelle sue proscritte opinioni, da che veniva costituito un delitto di fatto contemplato dalla legge: caso che fosse uscito netto da quella investigazione, si cercava convicerlo dell'errore in cui era caduto, ma con argomentazioni senza minacce o terrori: perseverando egli nel suo discredere, lo si rimandava sciolto, colla intimazione — badasse di continuare, come dianzi, a tacersi con tutti del suo sentire eterodosso. Questo caso da me posto e disviluppato con quanta chiarezza e semplicità mi seppi, dà una mentita solenne al volgare asserto che la Inquisizione solea punire la mera opinione ereticale discompagnata da fatti.

Conchiuderemo invitando il lettore a riflettere su questi due brani di Voltaire, ed alle loro correlazioni col suggetto del precedente nostro dire.

- · Vedete la guerra de' trent'anni accesa dalle diatribe di Lu-
- tero, gli eccessi spaventosi degli Anabattisti in Germania, le
 guerre civili in Francia, nelle Fiandre, in Inghilterra, gli assassini
- di Maria Stuarda, di Enrico III, di Enrico IV, di Carlo I.
- del principe d'Oranges: una nave galleggerebbe sul sangue che
- a i novatori hanno fatto spargere nei secoli decimosesto e decimo-
- « settimo.... -...
- Non v'ebbe in Ispagna nei secoli decimosesto e decimoset-
- timo pur una di quelle rivoluzioni sanguinose, di quelle cospirazioni
- atroci, di quelle punizioni crudeli che spesseggiavano in ogni al-
- c tra parte d'Europa: nè il duca di Lerma, nè il conte di Olivarez
- « mandarono lor nemici al patibolo: i Re non furonvi assassinati
- come in Francia nè perironvi per mano del carnefice come in In-
- ghilterra.... > (1)

(4) Niun italiano a' di nostri si è più caldamente scagliato contro l'Inquisizione del Bòtta, e niuno contribul meglio a farne abbominato il nome tra noi. La sua diatriba (nel lib. VIII della Storia d'Italia) è indegna della gravità di storico, perchè declamatoria, e mescolante a qualche verità non pochi errori spacciati con magistrale impudenza. Io sono discosto dal simpatizzare colla Inquisizione Spagnola, però mi sente avverso anco davvantaggio ai mali che quel tribunale imprese e riuscì a sanare; dichiaro che, politicamente considerati, i provvedimenti di Filippo secondo sortirono l'effetto di tenere discoste dalla Spagna la guerra civile e l'anarchia; e convenendo che di quell'arma formidabile e Filippo ed altri principi tiberiani poteron abusare, ed abusarono, riconfermo contro Botta e contro qualunque altro, che, anco in cosiffatti particolari, la missione della Chièsa e di Roma non altro fu che addolcimento e clemenza.

Questa peste (scrive lo storico summentovato) nata in Ispagna propagossi in Italia, ed ancorche, pet trasporto, il suo veleno si fosse in qualche parte temperate, non era però che ancora terribile e mortalissimo non fosse; in Roma viveva; e da Roma contaminava poscia con atroci supplizii le altre italiche contrade: il pretesto era la osservazion della Fede, ma la cagione o, per meglio dire, il fine, il terrore e la soggezione dei principi e dei popoli.

Qui son tanti errori, quante sentenze, dacchè la inquisizione nata in Ispagna non su peste colà, ma salvamento da tal peste che avrebbe generato sangue è anarchia; dacchè è falso che mortalissimit sosse in Italia, ove le vittime, a contarie tutte, sommarono

dall'Alpi al Faro pochissime; dacchè è falso che in Roma vivesse altro che per mitigare le severità spagnole, e dar soggezione a Filippo II, e da Roma contaminasse con atroci supptiziti le altre itatiche contrade (il supplizio del Carnesecchi tanto gridato, era la punizione piuttosto de' suoi delitti d'alto tradimento che della sua inflessibil ostinazione); sendo anzi da Roma che partivano per Madrid, per Napoli, per Firenze eccitamenti a mitezza; dacchè è falso che cagione dell'Inquisizione fosse il terrore e la soggezione dei principi, mentre la inquisizione fu spediente adottato da principi che poco sapean di terrori, e meno di soggezione, per coonestare con forme venerate i bui provvedimenti della loro politica.

I Cherici in ciò non debbon far altro che l'ufficio di avvisatori; ma assumersi quello di processanti e di condannanti a pene temporali, è pratica del tutto assurda, e incomportabile. E che altro, secondo gli statuti della inquisizione spagnola, come vedemmo testè, fanno i Cherici? qual d'essi condanno mai a pena temporale?

Manco male che il falsatore di fatti di minor conto come son questi, non può mentire a' notissimi e solenni, ond'è costretto d're — nelle lettere convocatorie de Concilii, e segnatamente in quelle di Paolo III per la convocazione di quel di Trento, sempre la Chiesa si esprimeva e si espresse che si condannassero gti errori, ma si risparmiassero le persone, e che con loro si procedesse con ogni soavità. Tutte le deliberazioni della Tridentina Sinodo di tali mansueti precetti son piene....— ma subito dopo queste assennate parole, eccone di enormi (sì da mala izza è dominato chi le scrisse) or qual è questo furore che la feroce Spagna volle geltare nel mondo? qual è questo furore che Roma adottò, e con cui volle contaminare la restante Italia? Tormentatori e abbruciatori d'uomini son dunque diventati i seguaci di Cristo? — Patrocinare il falso, e darsi vinti a passione reca sventura al buoni scrittori; oltrechè sofisti, li fa retori....

XXXIV

ANTIQUARII E POLISOFISTI ITALIANI.

L'Archeologia è scienza che cominciò a fiorire in Italia nel Quattrocento, sorella della erudizione classica e dell'ellenismo; Bessanione, Chisolora, Poggio, Valla, Filelfo, Poliziano, Landino, Pontano, che vissero al tempo di Cosimo l'antico, e di Lorenzo il Magnifico, non iscompagnarono lo studio degli Scrittori greci e latini, di cui ristoravano i testi, dalla diligente investigazione dei costumi e dei monumenti dell'epoca in cui quelli scrissero; sicchè per lo affratellarsi necessario delle idee e delle nozioni, la Numismatica, la Diplomatica, l'Epigrafia cominciarono, costituite in corpo di scienza, a prestare lor lumi alla Storia, e ad assumere, ampliate di significazione, e coll'aggiunta di tutte le altre discipline omogeneamente rischiaratrici l'antichità, nome complessivo di Archeologia.

Epperò durarono piuttosto tentativi e speranze, o diremo materiali bellamente approntati a futuro edifizio, fino alla metà del Cinquecento, allorche più copia di cognizioni, e miglior lume di critica consentirono a Sigonio, a Panvinio, a Baronio, a Possevino di aprire la via propriamente regia un secolo dopo percorsa con sì gran lustro da Grevio, da Gronovio, dai Burmanni, e dopo di loro, nè certamente minore a loro, dal nostro ammirabile Muratori.

Carlo Sigonio nacque a Modena nel 1524, di trentaquattr' anni professo Belle Lettere a Padova, ove visse onoratissimo, nonostante le controversie appiccate coll' invidioso Robertello, le quali però stancaronlo ad ultimo, e lo indussero a trasferirsi a Bologna, poscia

in patria, ove sessagenario trapassò. Fu di costumi onesti e soavi; pareva accigliato, ma er' anzi festivo, carissimo agli amici, ai discepoli, ne'quai ripose ogni sua affezione, non avendo menata moglie. Qualificaronlo i contemporanei padre degli eruditi, perchè niuno fin allora unqua si era tanto addentrato ad esplorare le tenebre archeologiche. Ne' suoi Fasti Consolari la storia romana apparve per la prima volta esposta con ordine cronologico rischiarato da elocubrazioni diligenti. Mercè le sue note ed emendazioni Tito Livio si fe'chiaro in molte parti. Molto ancora fatico per illustrare il Diritto pubblico e civile del Popolo Romano (1); dopodichè con bell'ordine e singolar esattezza svolse e spiegò (cosa non ancora tentata) tutto il sistema sacro, politico e militare degli Ebrei nei sette libri De republica Hæbreorum. Lo scritto in cui diede il miglior segno della sua potente originalità si fu la storia De regno Italiæ, primo a recar luce sul Medio Evo senza appoggi d'autorità, procedente fra le tradizioni le più contraddittorie, e i racconti più inverosimili: consulto con rara e ardita perseveranza quanti monumenti sincroni sapeva o rinveniva esistenti negli archivii delle chiese, de' conventi, de' municipii, delle corti, ed anco di privati cittadini, ed ebbe da Gregorio XIII, promotore d'ogni ottimo studio, incarico di scrivere la storia ecclesiastica: ma sopravvenne la morte a troncare il filo delle sue dotte fatiche.

Panvinio, nato a Verona e ascritto all' Ordine Agostiniano nel 1529, su rivale all' illustre Sigonio negli studii di antiquaria; non però, come il Robertello, tirato da maltalento a denigrarlo, sibbene indotto da schletto e gentile sentire ad ammirarlo, e vivergli benevolo: spesso dissentirono: ma su gara placida e nobile, qual si addice a buoni, e che terminava sempre con vicendevoli assicurazioni di non ossesa amicizia. Morì il Panvinio a Roma di soli trentott' anni; compose in sì breve stadio di vita tal prodigioso cumulo di libri, che di luì potè dirsi — tanto scrisse quanto altri a fatica può leggere; — e lo stupore di ciò cresce a rislettere che quelle scritture eranò frutto, e sunto di sterminate letture. Fu autore di una Cronologia universale dal principio del mondo sino al suo tempo, e di un Ritratto dello stato del mondo abitabile tanto relativamente alle varie

⁽i) Egregio lavoro ch'io studial e trasuntal per quella parte che riguarda i diritti della cittadinanza romana, a compilarne il Capo 3 del Lib II, de' miel Studii su Roma e l'Impero, intitolato appunto dritti della cittadinanza romana, e ripetuto con lievi modificazioni al Cap. 15 del lib II, della Storia del Pensiero.

religioni, quanto a'governi politici, coll'origine di ciascuno di questi. Mise fuori, inoltre, gran numero di trattati e comentarii sui macistrati, i sagrifizii, gli augurii, le sagre epule, i ludi scenici, ed anfiteatrali, e le fabriche di Roma Antica; non che i comizii imperatorii da Giulio Cesare fino a Massimiliano IP regnante a' suoi di. In materia sacra detto una Storia ecclesiastica universale, una Cronaca di papi, principi, personaggi per santità e dottrina celebrati, illustrazioni d'antichi istituti, cerimonie, riti e origini delle basiliche romane. Ristaurò una immensa serie di prische-iscrizioni, superando tutti i lapidarii precedenti per l'uso che ne fece; avvegnachè, mentre nelle altrui mani erano rimase sterili, ei ne cavò frutto ubertoso a rischiaramento dell' antica storia: — da quella ritrasse (scrive il Maffei nella Verona illustrata) la serie dei Consoli e degl'Imperatori, la cronologia dei tempi romani, la notizia della religione, del governo, delle dignità, degli uffizii, delle tribù, delle legioni, delle vie, degli edifizii pubblici, de' magistrati municipali, de' giochi, e di quanto altro spetta a' più importanti punti della erudizione (1). — Giuseppe Scaligero e Giusto Lipsio non dubitarono di chiamare Onofrio Panvinio padre della verace istoria.

Nato a Sora nel 1558, Cesare Baronio crebbe discepolo di S. Filippo Neri, e per suo consiglio si volse ad empiere una spiacevole lacuna nelle scritture ecclesiastiche, vo dire a tessere una storia della Chiesa che avesse a riuscire degna per ampiezza ed elevazione del sublime suggetto.

Le recenti eresie del Settentrione avevano recate alla Chiesa crudeli serite, oltrecchè collo sviarle i figli, con denigrare la sua purezza, pretendendo che la disciplina e la morale si sossero in lei guaste e ssormate a tale da riuscire disconoscibili; da che volevano inserire i Novatori il bisogno della risorma, di cui si millantavano autori: le Centurie Magdeburghesi surono l'emporio ove depositarono que' lor clamorosi richiami.

Il Baronio, pertanto, fecesi ad investigare lo fonti più sicure, più nitide, dalle quali avesse ad emergere la falsità di molta parte dei fatti ch'erano base agli attacchi dai prosontuosi Centuriatori.

⁽⁴⁾ Anche questi itrattati furono da me consultati nella immensa collezione del Grevio e del Gronovio per cavarne esatte notizie di cui giovarmi a comporre i sovracitati Studii; ond' è che i nomi di Sigonio e di Panvinio suonanmi nomi di vecchi amici; e vo'lieto che siami tornato il destro di render loro l'amorevole tributo della mia reverenza.

E Neri non lo esonerava per questo dal predieare, dal confessare, dal visitare gl' infermi; è ricordato altresi che talora adoperavalo in bisogne di cucina; tenevalo umiliato acciò non invanisse; del qual aspro governo Baronio talvolta s'inquietava, e fu udito chiamare un di il Neri duro riscuotitore del quotidiano tributo, ma tosto pentivasi, e chiedeva perdono. Clemente Ottavo lo trascelse a suo confessore, e lo creò cardinale: alquanti anni prima di morire ottenne permissione di rientrare nel suo convento della Vallicella a terminare suoi giorni nel suo povero nido. Ivi trapasso santamente l'anno 1607.

Il nome di Baronio è immortale per aver egli scritto gli Annali Ecclesiastici. Era storia fin allora talmente oscura e intralciata che appena potea sperarsi di rischiararla. Vero è che i secoli quarto e quinto avean avuto di buoni storici: ma Eusebio, Sozomeno, Socrate non meritavansi piena fede, e si erano tenuti ristretti entro angusti confini: conveniva dunque esaminare i loro racconti, confrontarli, attingère ad altre fonti: a' genuini erano andati frammisti scritti apocrifi, e falsi atti di Martiri; ne tutte le scritture che giravano attribuite a Santi Padri meritavan credenza: venendo a tempi più bassi, ogni cosa era tenebre: la Biblioteca Vaticana accoglieva una sterminata copia di documenti; a sceverarli e trasuntarli niuna vita parea dover bastare... Eppure questo fu il campo a cui Baronio si affacciò animoso, e in cui faticò quarant'anni. Frutto di si gran fatica furono i dodici volumi di Annali che toccavano all' anno 1198: epoca in cui quella storia, giunta in campo men arduo e bujo, potè facilmente venir continuata dal Rainaldo e dal Poggi. Molti abbagli ed ommissioni son rimproverate al Baronio; ma chi sarebbe riuscito a correre quello sterminato arringo senza mai inciampare? E, a compensazione, qual copia d'importanti documenti non ha egli prodotti per primo! quante favole confutate! quanti intralciati punti di storia rischiarati! in qual luce posta la costante, e per tutti i secoli continuata dottrina della Chiesa Romana per ciò che appartiene al domma!

Ai tre nomi chiarissimi ricordati fin qui poniamone presso un altro meno rinomato, però degno d'alta reverenza, il gesuita Possevino (nato a Mantova nel 1536); che concepì e mando ad effetto l'idea, novissima a que' giorni, di una enciclopedia metodica.

Esordisce alla sua Biblioteca Selecta con generali riflessioni intorno ai modi migliori di coltivare gl'ingegni, poi ne viene ad esporre i sommi capi dello scibile. Comincia accosto a Dio dalle scienze sagre; trapassa quindi alla Filosofia, poscia alla Giurisprudenza; ed esaurite le discipline speculative, si conduce alle pratiche; alla medicina, alle matematiche, alla storia, alle arti d'imitazione: dà fine al ciclo immenso colle Lettere, intese così a facilitare il modo di astrarre, come a semplificare quello di concretare, profittevoli non meno allo insegnare che allo apprendere, indispensabili tanto ad esporre i teoremi della scienza del pensiero, quanto ad inculcare le nozioni della scienza dei fatti.

. Abbondan oggi libri nelle mille o duemila facce di cadauno de' quali si volle rendere ragione d'ogni ramo del sapere, presentare direi così a contorni lievemente schizzati tutto quanto gli uomini seppero e sanno: son libri d'ardua composizione per lo equilibrio che richiedono serbato tra le varie parti, sicchè una non preponderi a scapito delle altre, e per la importanza proporzionale che ciascuna rivendica nell'armonia del tutto assieme; son libri che vogliono essere maturati in mente, chiara, perspicace, affinati da squisito intendimento, scaldati da un retto sentire, e dall'amore del bene... Cosifiatti libri si propongono soddisfare quel bisogno di apprendimento sintetico che Possevino studiavasi far pago nel Cinquecento colla Biblioteca Selecta, e Alberto Magno nel Dugento col suo Aristotile ampliato e cristianizzato, e sant' Isidoro di Siviglia nel settimo secolo col trattato Delle Origini, capolavoro di que' di tenebrosi; e Plinio colla Storia Naturale a' giorni dei Cesari; e lo stesso Stagirita, vivente Alessandro, col ciclo de' suoi Trattati; memorabili scritti che ci fanno effetto di pagine di riassunto nel Volume immenso della vita dell'umanità, dividenti in giganteschi capitoli il concatenamento delle sue fasi, e riproducentisi di quattro in quattro secoli a fermare, quasichè ad intervalli periodicamente scompartiti, la nostra attenzione, volonterosa investigatrice degli sviluppi della perfettibilità della gran famiglia a cui apparteniamo.

Che cosa scriverà l'Aristotile, il Plinio, l'Isidoro, il Possevino del secolo vigesimosecondo? I gradini della scala sin qui salta dal genere umano forniscono essi argomenti di analogia a deduzioni, intorno que' che l' attendono?

La Verità appartiene a Dio che la da, all'uomo che la riceve: ogni sistema filosofico cercò sue basi o nella Divinità o nel genere umano. Chi volle riconoscere negli uomini la fonte del vero creò l'eccletismo, o filosofia del senso comune, e il panteismo o afferma-

zione per petizion di principio che l'uomo e Dio Affermatrice che unico fondamento del vero è Dio la Filosofia Cristiana non s'integra a modo di sistema, ne consegui fondazione a guisa di setta, ma si sviluppò a similitudine d'albero rigoglioso. E sintomi felici danno or a conoscere che la Parola Eterna, dianzi compressa nella sua espansione, si appresta ad inondar gl'intelletti; e che al battere dell' ora predestinata l'Europa e il Mondo soggiaceranno ad un maravigliòso, fecondamento intellettuale: ne sono indizi l'ansia degli spiriti, il tedio del presente, l'assaggio di nove religioni, l'aspettazione generale, uno stato sociale analogo a quello de' giorni precedenti la venuta di Cristo: chi spera in un vicino rinnovamento filosofico per opera della parola cristiana confida nella Provvidenza, la quale non viene meno allo spirito dell'uomo, ella che si manifestamente ne ha in cura la vita; Dio veglia sul fiore non meno che sul frutto; tostoche nello sviluppo intellettuale della Società un vero bisogno è sentito, il soccorso è dato; l'alimento degli spiriti siccome quello dei corpi viene da Dio in tempo opportuno.

Or bene, ella è cosa notevolissima come tutte le scienze si trovin oggi aver tocca un' epoca critica, provando tutte il bisogno di unirsi, di affratellare lor dovizie, e tutte riclamando l'aiuto della forza che deve aumentare la unione. Oltrecche avvertiamo come le Scienze, aggiunto il termine che si erano proposto, in aspettazione di un novo impulso sienosi tutte fermate.

L'Astronomia ha omai compiuta la esplorazione del sistema solare, ne conosce forme, moti, leggi, perturbazioni; sui confini di questo sistema ecco che sosta, ne sa come lanciarsi con processi ugualmente sicuri nella regione delle stelle.

Chimica e Fisica riconoscono anch' elle un limite: dopo avere sottilmente scrutato i fenomeni esteriori, penetrarono nello interiore del cerchio, e segnalarono la esistenza di raggi de' quai guarentirono la convergenza; ma non aggiunsero al centro; e vanno tuttavia investigando quale sia il comun foco della luce, del magnetismo, dell'elettrico.

La Geografia, ricchissima di fatti, ha integrato il giro del globo, e si coordinò a costituire un certo chè più storico che filosofico.

La Medicina, compiuta ch' ebbe con minutezza e chiarezza la notomia del corpo umano, si è bruscamente fermata al materialismo. La Filosofia, chiarita la comunanza d'origine delle lingue europee e indiane, ristà, come l'astronomia sui confini del sistema solare.

La Storia si è arricchita di nozioni positive, or vorrebbe attingere conoscenza della spezie nella coscienza dell'individuo: ma le illusioni di chi simbolizza i fatti hanno resa sospetta la introduzione dell'idealismo nella Storia; ed anco qui la Scienza è inetta a progredire senza il soccorso della psicologia, senza la nozione del punto di vista provvidenzale, il solo da cui la Storia possa venire convenientemente considerata e compresa.

E non sorprende osservare come l'Arte tocchi ella pure a barriera di simil natura? basta porrè mente alle condizioni della Pittura e della Musica, tendenti a far trapasso da un ordine costitutivo ad un altro, e lottanti nella transizione.

Quanto alla Letteratura, la sua agonia e la sua crisi per rinascere colpiscono tutte le menti; cerca disperatamente fonti di nova forza; si fa alleata ora del Cielo ed or dello inferno; eppero le vengono meno lena e speranza.

Rimarchevole è pur essa la crisi a cui soggiacciono le Matematiche. Le Matematiche Pure hanto sviluppata ognì forma somministrata dalla Geometria, ogni formola fornita dall'Algebra; ora si aggirano intorno risultati precedentemente ottenuti, da quai ritraggono corollari di lieve entità: ricca d'avvenire è in cambio l'applicazione delle Matematiche alla Meccanica; epperò la più parte de' suoi teoremi dorme nello spirito umano come germi non fecondati; supporre che conseguiranno tutti una fecondazione eventuale ella è una reminiscenza delle armonie numeriche di Pitagora, una tradizione della Cabbala.

Ci ha dunque per tutto una fermata.... ed io porto opinione che tocchiamo all'aurora di un'era di verace rinascenza, in cui la Filosofia compenetrerà le Scienze per affratellarle, favoreggiandone con divino impulso i progressi.

E ben gli è tempo che un varco si schiuda agli intelletti, pe' quai gli studii scientifici diventaron ardui, confusi, merce uno sminuszamento opprimente, e gli studii letterarii si vanno rendendo spregevoli per la vacillazione della forma e della base. Tutto languisce nella dominazione del pensiero: gli studiosi sinceri son oggi in numero minore di quello ch'erano nel Medio Evo: qual discepolo preferirebbe oggidì la dottrina alla ricchezze? qual maestro non si augurerebbe

nella cattedra uno sgabello a scanno curule? gli è un accorruomo da ogni banda all'albero della scienza, per isfrondarne un ramoscello, una foglia, e poter dire l'ho tocco! il Vero non è ricerco se nol nobilita il privilegio di Mida: la passione dei forti e conscienziosi studii ando spenta; niuno più si cura degli austeri godimenti del meditare: niuno tiene in pregio la vigoria dello spirito, e la semplicità de' costumi, figlie e compagne di proba intelligente fatica; dall'avversione a faticare nacque lo scetticismo, ch' è la putrefazion degli spiriti; si rianimino gli studii gravi, profondi, e lo scetticismo scomparirà... Ma ogni studio grave, profondo, a cui l'anima intende innamorata dal Vero, cupida di rinvernirlo, deve pigliare le mosse dall'allontanamento d'ogni illusione atta a fuorviarla: è quindi mestieri la precedano ed accompagnino studio leale, e franco conoscimento di noi medesimi... Ogni ramo dello scibilé isterilisce se nol feconda la Filosofia; sola Filosofia soccorrevole alla umana perfettibilità è la Cristiana, rivelatrice ispirata degli arcani dell'anima e della Divinità...

APPENDICE.

POSSEVINO ED IVAN ÍV DI RUSSIA.

Lo Czar di Moscovia Ivano Basilowicz, quarto del nome; che fu il Tiberio del Settentrione, guerreggiando col re di Polonia Stefano Battori, vinto a più riprese, e ridotto a mal punto, benchè greco scismatico, invocò la mediazione di papa Gregorio XIII, che spedì con missione di pacificatore, in qualità di suo legato, il gesuita Aptonio Possevino, quel desso che indicammo autore della Biblioteca Selecta. I Polacchi, vincitori non consentirono a sospension d'armi, sibbene promisero che non frapporrebber impedimenti agli accordi della pace che Possevino fosse per consigliare a pro della Cristianità. Il Legato edotto delle intenzioni di Battori, valicò il Boristene, e con una scorta di Cosacchi si addentro nelle steppe: Ivano lo aspettava a Staritza; diegli udienza l'otto agosto 1581; stava seduto su trono circondato d'ogni magnificenza; vestiva una tunica di stoffa d'oro tempestata di gemme; recava in testa una corona in forma di tiara, e in mano uno scettro somigliante pastorale: vescovi, senatori, generali, boiardi lo circondavano, tutti in assise magnifiche

in mezzo a cui fu vista con meraviglia inoltrarsi la zimarra nera del monaco italiano, dal quale in quel punto pendeano le sorti della monarchia moscovita. Giunto ch'ei fu appie del trono, fece inchino profondo, e un Senatore salutando lo Czar colla lunga litania di suoi titoli — ecco Antonio Possevino, conchiuse, e suoi compagni (quattro gesuiti venuti con lui) che battono il suolo col fronte a segno della reverenza che ti portano. - Il Legato senza curarsi di quell'ampollosità menzognera, pronunzio allora queste parole: -Il nostro Santissimo Padre e Signore, papa Gregorio, pastore della Chiesa Universale, Vicario di Cristo in terra, successor di S. Pietro, principe di varii paesi, e servo dei servi di Dio, saluta la Serenità Vostra con tutta l'affezione possibile, e le augura ogni maniera di benedizioni. - Cinque di trascorsero in feste, durante i quai l'accorto Ivano non dismise di studiar Possevino, per conoscere come n'avesse a cavare miglior pro. Conseguire che cessasse lo spargimento del sangue, cristiano, ed ampliare la dominazione dell'Ortodossia, questi erano i due precipui intenti del Legato: aveva mandato di negoziare a condizione della pace, che la Moscovia accordasse quindinnanzi libero passo a' nunzi e missionarii apostolici avviati all' Asia, avendosi entro i confini della monarchia facoltà d'esercitare lor officii; che ogni cattolico potesse vivervi a modo suo, guidato da proprii pastori; e che venisse stretta alleanza a danno del Turco.

In cuore al Gesuita posava speranza di spegnere le scisma riconciliando la Chiesa Russa' colla Romana, accendevanlo i recenti esempi del Saverio e la conversione dell' India; ma riesce più facile divulgare il Vangelo tra' Pagani, che ricondurre scismatici al Cattolicismo: l'azione apostolica esercitasi con assai maggiore efficacia lorché tende a rovesciare un sistema di false credenze, che quando cerca di modificare un dato punto disciplinare, o di sottomettere l'autorità d'un patriarca indigeno a quella d'un gerarca straniero; nelle terre degl'infedeli l'entusiasmo del Missionario, i pericoli che affronta, la carità che dimostra, denno di necessità popolarizzare il culto, che, frangendo i ceppi della schiavitù, nobilita la spezie umana, merce l'idea d'un Dio che si è immolato per lei: ma tutti cotesti ssorzi di sagra eloquenza, tutte coteste immagini del Calvario, non saprebbero produrre effetti consimili sovra Cristiani, che conquisi da suscettività orgogliosa, o da preoccupazioni politiche, hanno abjurata l'unione; accetterebbero il Dio, discutono il Vicario; gli scismatici son cristiani, che movendo un passo solo diverrebber cattolici; ma quel passo nol moveranno....

Ivano temporeggiava; l'aggiungersi delle milizie svedesi alle polacche, è la presa di Plascow peggiorarono le sue condizioni; allora gli bisogno stringere gli accordi; fu aperto un congresso, Demetrio, e Romano vi rappresentarono la Russia, Sbaraschi e Radziwill la Polenia; sotto la presidenza del Legato furonvi dibattute gravi materie; i Moscoviti ragionavano della pace ora con sensi conciliatori, ed ora con una collera mal repressa; i Polacchi si mostravano ardenti, irascibili, ma pieni di generosita in mezzo a quelle divergenze d'indoli nazionali, e a quella battaglia d'interessi, il solo che fosse sereno e tranquillo era l'Uomo che in nome del Papa esercitava su ciascuno lo ascendente che non doveva a titoli, a natali, a ricchezze, sibbene a fama, à virtù; gli ambasciatori di Battori veneravano in lui il savio, il santo; que' d'Ivano il giusto, l'avxeduto.

Il re Stefano chiedeva la cessione della Livonia; lo Czar non ne voleva accordare che mezza: eccitati da Possevino i plenipotenziarii russi gli confidarono che aveano istruzione segreta di non cedere, pena la testa, che all'ultima estremità; ed ei gl'indusse a cedere; il trattato stava per essere firmato, quand'ecco da parte dei Polacchi pretensione che la città di Veliffi venga lor data; i Russi riffutano; le ostilità stanno per ricominciare; Demetrio consulta Possevino, il qual gli dice — il tuò Principe ha mestieri di pace, e la desidera a qualsia patto, tu lo sai; non osi impegnarti per tema della sua coltera; ed io mi assumo questa soura di me: scrivigli ch'io fui quello che ti determinai a cedere, e che gli prometto di venirne a Mosca ad apportargli la mia testa, che spiccherà dal busto, se mi giudica colpevole.

La pace su segnata il 18 gennajo 1582, e i negoziatori vollero, secondo la costumanza del Settentrione, consacrare la riconciliazione col bacio della Groce. Indi Possevino mosse a Mosca, accolto per via con ogni dimostrazione d'onore: le popolazioni salutavano in lui si ministro di Dio che avea allontanati i guai della guerra.

In giungere alla Capitale vi trovo lo Czar in lutto: poco prima, in una di quelle ore fatali che tornavano frequenti ad invasare il Tiranno di sanguinaria rabbia, ebb' egli cagione di garrire colla nuora, e l'avea percossa collo scettro; era incinta, aborti: sopraggiunse il marito, che, di primo empito, maladisse la fierezza del padre; e questi hi pure percosse collo scettro medesimo, e su colpo mortale; il giovine agonizzo tre giorni, e spiro... Profonda angoscia occupava

l'animo d'Ivano orbato dell'unico figlio, lorche Possevino gli si presentò. Ivano accolse eon ogni esteriore benevolenza il Legato, ma allo interiore volgea pensieri men propizii a' voti di lui; conciossiache due trafficanti inglesi, di quella religione che riconosceva Elisabetta papessa, erano sorvenuti a riaccendergli in cuore l'avversione quasiche sopita contro l'Ortodossia e Roma; affermavangli il Papa essere l'Anticristo; e i Gesuiti prestarglisi satelliti: ma Possevino era presente, e nol si potea respingere dopo i servigi che avea prestati; desiderava intrattenere pubblicamente Ivano intorno la riconciliazione delle due Chiese; e Ivano consenti ad una conferenza, che fu tenuta alla presenza di tutti i dignitarii moscoviti il 21 febbrajo 1582 nella maggior aula del Kremlin.

Cominciò lo Czar dicendo: — Io non posso, o Antonio, giunto come sono al cinquantesimo anno di mia vita, lusingarmi d'aver tuttavia à correre un lungo arringo: nato è cresciuto nella religione cristiana, ch'è la sola buona e vera, non debba mutar credenza: il giorno di venir giudicato si avvicina per me; in esso, Dio mi chiarirà qual della tua o della mia fede sarà la migliore. Però non disapprovo che, in conformità agli ordini che avesti siccome nunzio del sovrano pastore Gregorio, tu abbi a parlare come coscienza tì suggerisce. —

Possevino prese allora a dire de benefizii che recherebbe all'Oriente la sua riunione coll' Occidente, e fe' risplendere un raggio di gioja sul volto abbujato d'Ivano allorché sclamo — qual gloria per te se un giorno, merce la fralellevole alleanza di tutti i principi cristiani, tu potrai appropriarti qual premio della tua pia sommessione alla Chiesa, quell'impero d'Oriente che i Greci perderono a castigo dello scisma! - Costantinopoli fin d'allòra era il punto di mira dell'ambizion moscovita; un'acclamazion de Bojardi interruppe l'oratore; e Ivano, che non voleva lasciarsi tirar più oltre che non avrebbe voluto, ripiglio la parola, propose dubbii, mise innanzi obbiezioni, fece a modo suo la storia dello stabilimento della supremazia pontificia; egli era tal disputatore a cui potea garbare di obbiettare ad altrui, non di sentirsi confutaré e confondere; onde, allorche il Gesuita colla sua mite e penetrante eloquenza si fu avviato a vittoriosamente rispondergli, il Despota impallidi per lo sdegno, e balzando in piè - sappi, grido, che il Pontefice di Roma non fu mai pastore della Chiesa. — E perché, replico tosto Possevino, l'hai ta stesso decorato or ora di quel titolo, che l'udiron quanti qui sono? Lo Czar, balzo giù dal trono, ed alzo sul capo del Legato lo scettro, su cui stavano lorse tuttavia i grumi del sangue del figlio assassinato;
- ma tosto, vincendosi, lo getto discosto e disse lentamente — cost
mi rispetti? —

La conferenza non recò frutto, quanto alla desiderata unione; ma la legazione di Possevino, sotto il punto di vista diplomatico, sorti pieno effetto, conciossiache consegui gl'intenti bramati della pace restituita al Settentrione, del consenso a Nunzii e Missionarii di traversare ed abitare la Moscovia, ed ai Cattolici di non venire disturbati nell'esercizio della lor religione.

LE RIFORME CATTOLICHE.

La Riforma Protestante cominciata co' vituperii si chiuse col sangue. Le declamazioni di Lutero, le satire di Hutten, i sermoni di Calvino, le leggi di Enrico Ottavo inaugurarono le stragi giuridiche dell'Inghilterra, e gl'incendii tumultuariamente appiecati a devastare l'Alemagna.

Attenti a considerare le sorti della pugna, e collo sguardo fiso in ciò ch, essa presentava di più formidabile e strano, i contemporanei reputaronia consistere tutta intera nel cozzo delle varie podestà, nelle

battaglie, nei sinodi.

Oggi che il gran trambusto è cessato, potremmo di leggiori credere che la verità intorno quei casi memorandi sia per venirci porta in tutta la sua pienezza ed imparzialità.

-Andremmo errati.

Molti storici cattolici hanno compartecipato al trascinamento eterodosso; si fecer eco degli odii luterani; si diedero a giudicare le novità religiose del Cinquecento sotto il punto di vista gretto e circoscritto dei Novatori; eccetto Bossuet, più disputatore che narratore, son tirati a rimurchio dalla Riforma, agghiacciati dal suo soffio, e, a leggerli, ci lasciano freddo il cuore; ottenebrata la immaginazione, e l'anima amareggiata.

E noi, Cattolici, ripudiamo cosiffatta lettura, la quale tenterebbe collocarci nella condizione di uno, che, in vedere la propria madre

trascinata dinanzi farisaico sinedrio, insultata, legata ad un palo, flagellata, sentesi colpito d'impotenza a pronunziara le inesplicabili apologie che lo soffocano... il grido giustificatore gli erra sulle labbra; ma la folla gli urla interno tolle! tolle! e, vinto da prepotente fascinazione, a vedersi presentata l'urna del tremendo squittinio, per poco non vi depone anch'egli la palla nera del parricidio...

La Chiesa nel Cinquecento erà ella sordida e polluta come cotesti storici la pingono? quello sfinimento, quel sibaritismo fu propriamente lo stato di una società che ha lottato, senza rimanere succumbente, contro la insurrezione di mezzo quel mondo che dicevasi incivilito?

No.

Fu rappresentata caduta si basso per effetto di una panica paura sorvissuta alla Riforma. L'anatema lanciato da Lutero su Roma non ha cessato di diffondere spavento; lo schiamazzo della gran ribellione alemanna rimbomba ancora all'orecchio dei timidi, introna tuttavia it capo al gregge dei narratori, che, in descrivere quei deplorabili eventi, non sanno porre confine alla generosità di lor concessioni, ed alla ostentazione della loro imparzialità verso di un'epoca (a quanto confessano) infelicemente più brillante che pura... E in dire dei due grandi. Eresiarchi, come concentrano intorno ad essi movimento e vita! quali proporzioni colossali loro attribuiscono! sono tentati dar nome da loro al Cinquecento!

D' onde questo?

La storia, quale su scritta dianzi, ed è oggi; si abituo a cerçare la Chiesa nel Cinquecento unicamente sui campi delle sue lotte: ma ella era lunge dal trovarvisi sutta compenetrata. I novatori non conoscevano in satto di Chiesa che l'Alemagna e un po' l'Italia; condannavano il resto per analogia; Chiesa per essoloro suonava quel centinajo di Prelati, quel migliaso di Religiosi lor noti: eppure, suori di cotesto cerchio ristretto che disprezzavano, noveraronsi prove di risorma ardite e selici. Allato alla lenta e laboriosa ristorazione tridentina, ve n'ebbe un'altra rapida e spontanea: mentre i Papi, impacciati da guerre ostinate, esitavano a convocare i Vescovi, mentre i Vescovi temporeggiavano a, condursi ov'erano chiamati, l'opera di Dio si andava maturando, e compievasi in disparte senza orgoglio, senza ssorzo: semplici sacerdosi, poveri monaci, modeste vergini, riuscivano ad istrappare, come dianzi aveano satto gli Apdatoli, il mondo al suo torpore, trascinandosi dietro in massa tutte

le gentili e sublimi anime, nelle vie della spirituale rigénérazione...... Sono altrettanti avvenimenti o ignoti a' nostri Storici, o da lor trascurati: ma ufia società, abbandonata senza reattivo in braccio alla corruzione ch'essi pingono con finte si vive, sarebb'ella riuscita a sussistere fino ad oggi? per conto mio non seppi mai capacitarmene; ed anco avanti di consacrarmi a questi miei studii di filosofia religiosa, già m'er' avvezzo a contrapporre a quelle sentenze acclamate autorevoli la protesta de' miei istinti morali.

Mi sovveniva d'una Chiesa ben diversa dalla delineata a quella foggia; conservava in fondo alle mie reminiscenze d'infanzia la nozione di una moltitudine di Personaggi Apostolici, specie di profeti di quell'epoca agitata, ch' io cercava inutilmente in quelle storie celebrate: duravami ricordanza, che nelle lunghe e pie confabulazioni al focolare paterno m'erano sfilate innanzi poetiche figure di Monaci, di Vergini dallo sguardo acceso, dalla voce vivificante; e stupiva della loro assenza da quei vantati racconti: maravigliava che gl'illustri fatti del Conolio Tridentino mi venissero scambiati in non so qual lavorio diplomatico, estraneo alle simpatie della moltitudine, di manierache fosse diventato ovvio dire — lasciamo la politica episcopale tenere a Trento suoi congressi; diam orecchio alla voce del popolo raccolta e proclamata dalla Riforma.

Cercai una spiegazione a queste disparizioni, una risposta a queste asserzioni, i nostri Storici non me la diedero, ne seppero suggerirmela.

Gl'interrogai, se il Cattolicismo, ch'è fonte unico di santità, non aveva esso stosso consigliate è comandate le riforme chieste dai tempi; se non aveva avuto luogo, precedente o contemporanea agli eresiarchi, alcuna esplosione del sentimento religioso nella Comunione Romana; se non erano stati visti a' giorni della trasmutazione e della lotta fiorire di quegli uomini stupendi che sono salute e moralità del secolo in cui nacquero; i quali, appunto perche non si presentano investiti di un carattere speciale, nè hannosi missione determinata (come chi dicesse un officio pontificale, un ministerio profetico), son vive personificazioni della turba che spingono e guidano.

Gli Storici non seppero chiarirmene:

Epperò io gl'indovinava cotesti uomini stupendi siccome una conseguenza del movimento anti-cattolico, siccome una reazione contro Lutero e Calvino. Oli gli è nelle vite dei Santi che vogliamo scernere vivi ed operosi i gagliardi instauratori della riforma cattolica, soavi maestose figure che consolarono la Chiesa ne' suoi mali giorni; Giovanni della Croce, che celebrava in fondo ad una segreta le aspettazioni del Cielo; Teresa, la tenera sposa della Cantica, la donna forte di Salomone; Ignazio è Carlo, Gaetano Tiene e Gerolamio Emiliani... e dissi tra me: — non ci sta bene credere alla deplorabile decadenza di un'eulto che seppe educare siffatti cuori all'eroismo. Chi mi addita tra gli pseudo-riformatori, un riformater poderoso, infaticabile, riuscente come il Borromeo, un creatore d'opera immensa, immortale come il Lojola, poeti come que' due Spagnuoli, che, avendosi a musa l'anima pia e fervente, si elevarono ad un sublime cui niuno ha mai superato?

Ne la loro ardente carità stava circoscritta alla periferia d'un chiostro: su dato loro parlare alle moltitudini e trascinarle; dal sondo del suo Carmelo Giovanni scosse tutti i romitorii; Teresa, passando da città a città, risuscitava ne'monasteri l'antico spirito, cristiano; Tiene creava la gran samiglia de' Cherioi-Regolare, e l'ilsustre Pronipote del Medici era l'eletto dalla Provvidenza a chiudere le maestose conferenze del Concisio, delle cui leggi riparatrici doveva egli-essere il più servoroso dissonditore ed esecutore.

Se tempi ed nomini aveano recato intacco alla disciplina, il Gattolicismo ebbe di questa riformateri, ma caldi dello spirito del Maestro, la cui opera piena di soavità e di forza fu grande, popolare, duratura: che se non godono appo gli nomini di gloria proporzionata a meriti ed ai benefizii, accagioniamone primamente le preoccupazioni politiche suscitate dalle prime guerre di religione, e dal gran romore che alzo di se la Riforma protestante; e, in secondo luogo, la importanza cresciuta a popoli germanici a spese di que d'origine latina.

A comprendere questa reazione del Settentrione vuolsi gettare uno, sguardo sulle condizioni delle Genfi che abita ano a quei giorni l'Europa.

Due razze la divideano: dal fondo dell'Italia e della Spagna fino alle rive della Loira, stanziava la latina; e la germana copriva il nord della Francia, i Paesi Bassi, l'Inghilterra, l'Alemagna, e la gran Penisola Scandinava. Ben è verò che i Settentinonali eransi versati sul Mezzodi a similitudine di torrente sommergitore: ma que magoli di barbari avevano fatto vista di dissiparsi al nostro sole, e il genio romano, gagliardo anco in suc-

cumbere, avea vinto i vincitori; Roma durava in piè dominatrice delle menti meridionali. Oltre la Mosella e il Reno ogni cosa era germana; il genio del Campidoglio non avea che imperfettamente ammansato lo spirito agreste dei Figli di Arminio: quelle aspre genti soggiacquero all'azione più penetrante del Cristianesimo; ma non se n'erano, in generale, appropriata che la parte analoga al proprio carattere, un misticismo diventato vaporoso, un esaltamento intinto di superstizione, trasandata al tutto la retta e profonda filosofia che si risolve in nozioni precise, e la scienza della vita che sa formularsi in leggi; filosofia e scienza che costituiscono la parte più preziosa del retaggio intellettuale della Gente Latina!

L'odio teutonico contre Roma non potea andare interamente spento; e quando la novella Roma di Gregorio VII ripiglio contro la vecchia Germania l'andamento della vecchia Roma, a sudditi di Enrico IV sovvenne del Colosseo; riarsero le tradizionali ire male spente, e i combattimenti si riaccesero diuturni, sanguinosi; Roma trionfo; e, come dianzi, torri e legioni delle foreste de Catti e degli Svevi, stavolta getto Legati e Vescovi, tramezzo le popolazioni domate: il tempo ando mitigando l'amarezza della disfatta; la ferita cicatrizzo, ma rimase rosseggiante e sensitiva.

Spunto giorno che un audace ardi scagliare il primo colpo alla Dominatrice: era costui nato in Sassonia, figlio di un minatore: portato a schiena dalla madre in fondo a pozzi, e per le negre girivolte delle gallerie, assaporo la miseria pria di comprenderla, e spese l'adolescenza tramezzo le lamentazioni di meschini operai, e lo squallore di buj sotterranei: il fulmine, che uccisegli a fianco un compagno, cacciollo spaventato a monacarsi; orgoglio ingiganti nel suo cuore appaiato a lussuria; irritato dalla contraddizione, getto il guanto alla Chiesa: la schiera de suoi fautori, composta dapprincipio di frati scioperoni, di scolari turbolenti, favoreggiata dal latente odio di Roma, ingresso presto di venturieri, di poeti, di retori, di satirici, d'egni generazione uomini licenziosi: di cosiffatta turba violenti si elevarono i lagni, vaghi, oscuri i richiami, qualche cosa di furioso, di incoerente: ed ecco d'improvviso la voce libertà pronunziata nell' archa, arrivare alle affoliate precinzioni; la turba in udirla si agitò, si precipito; grossolana sommossa ch' ebbe tutti i caratteri delle rivoluzioni popolaresche; i vincitori spezzarono ogni cosa, trionsarono con insolenza, celebrarono con alte grida la loro vittoria, e respinsero con urli di seberno chiunque imprese ad elevare una voce consigliera di moderazione, di riconciliazione...

Inatvertita in mezzo al gran tumulto, la riforma cattolica, nata lunga pezza avanti Lutero, procedeva coraggiosa e veloce: prima di gridar alto i disordini de chiostri, e le corruttele degli episcopii, più di una voce venerata ed ascoltata, da giorni di S. Bernardo e. S. Gregorio VII, a que di Gersone e di Ailty, erași elevata a raccomandare orazione e penitenza: niuno sariasi pensato che fosse conveniente incoare la riforma col ribellarsi da Roma, consentire a Religiosi le nozze, a Principi la poligamia, a tutti i Fedeli la libera interpretazione delle Sagre Carte. Allo insorgere delle minacce, allo appresentarsi del pericolo, crebbe il fervore cattolico ne Meridionali; ardenti predicatori sursero di mezzo le Genti di origine latina, alle quali l'identità della provenienza e del genio, fu segnale di raccostamento, vincolo di unione: all' urlo della riforma protestante marte a Roma i Latini andarono sempre più condensando le loro file intorno la Cattedra di S. Pietro.

Allora si fè maggiormente chiaro il movimento ascendente del Cattolicismo, senza orgoglio di scienza, senza mostra di parole pompose; umile, epperò gagliardo comè a giorni evangelici. A di remoti quando il Gran Sacerdote d'Israello assonnava o tradiva; Dio suscitava da mezzo il popolo Profeti potenti d'opera; e di parole, che destavano i dormienti del Santuario, e spaventavano i perversi sul trono; e Dio nel secolo XVI trascelse suoi apostoli da mezzo la plebe; un soldato, una donna, un frate.

Da due secoli il rifiorire delle Lettere Antiche avea corrotto le Scuole, impresso alla Filosofia ed all'Arte una direzione onninamente pagana: Ficino avea risuscitato il platonismo, e Bambo sostituita la musa di Orazio a quella di' Dante: dalle Scuole usciva la impulsione anti-cristiana annunziata da sinistri rumori: il valcano mugghiava, e'l' eruzione era imminente.

A cotesto ascoso incendio era mestieri anzitutto provvedere, non tanto con velerlo soffocare d'un colpo, nel qual caso avria potuto irrompere più formidabile, ma con impoverirlo a poco a poco d'alimenti.

Strano a dire! ad un incolto Navarrese, ad pro guerriero ferito all'assedio di Pamplona, mentre giaceva nel castello paterno colle gambe fracassate da un biscaglino, fu riserbato porre per primo la mente si bisogni più imperiosi della sua eta! Inigo, ossia Ignazio, appena risanato, in età di trent'anni si conduce coi fanciulli alla scuola, e dalle prime iniziazioni fino alla laurea, vi dà opera at

laborioso tirocinío dell'apprendimento : eccolo poscia che rapisce alle Università Spagnuole e Francesi i loro più valenti-allievi, per istringerseli socii d' opera inudita; gigantesca: la cappella mortuaria di Montmartre accolse i loro voti e si lanciarono nell' arringo. Ouel corpo nascente non ebbe infanzia; educazione, fatiche letterarie, direzione di coscienze, predicazioni, missioni, tutto si appropriò appena nato; a tutto si chiari mirabilmente acconcio: destinato ad abbracciare, nel vasto sviluppamento delle sue funzioni e de suoi attributi tutte le classi della società, crebbe subitamente, e lo si vide, fin dai primi di, fondere stabilimenti in ogni Terra Cattolica, istituire missioni in Levante, ne deserti d'America, navigare i mari dell' Asia approdando al Giappone, ed alla China. I novatori protestanti trovaronsi ovunque a fronte Gesuiti; ed allerchè la procella maturata dalle Scuole fec' esplosione, questi già erano in pronto a contrastarno gli effetti. Alla scienza vana ed orgogliosa i Discepoli d'Ignazio ne sostituivano una umile e feconda; la quale nè semina vento, ne raccoglie procelle: discostaronsi dai modi universitarii d'insegnare, perocchè attesero a diffondere colla dottrina la pietà religiosa, a guarentire dall'orgoglio le anime illuminate dalla sćienza.

Le idee della secolarizzazione della podesta e del sapere, fomentate dalle studio del Diritto nel Medio Evo, combinatesi collo sviluppo dell'orgeglio filosofico, aveano smossa nelle scuole d'Occidente la fede dianzi illimitatamente riposta nel Pontificato: Ignazio, eònscio della profondità di tal piaga, destinò il suo Istituto a formare una coraggiosa legione che strinse le sue file intorno al successore di S. Pietro, deliberato a vincere o perire con lui.

. Il Cinquecento era minacciato, anzi roso da gravissimo malore.

Noi possiamo oggidi farci difficilmente un'idea come i Conventi a' secoli addietro avessero invase mezzo le città, le borgate, perfin le ville; notevol parte della popolazione ventiva cocolle; esercitava un'irresistibile azione sul rimanente; gli Ordini Mendicanti versavano per ogni parte predicatori, confessori, maestri; i monasteri femminili, aprivansi a educare tutte la fanciulle appartenenti alle classi mediane ed elevate; a questo modo lo stato de' Chiostri si collegava strettamente con quello della società civile, e le condizioni morali di quelli doveano di necessità reagire sui destini di questa.

Or bene, all'epoca di cui ragioniamo, tristi sintomi di decadanza eran visibili ne' Chiostri; sovratutto appo i Frati Mendicanti, che pel

loro statuto avrebbono dovuto mostrarsi più vigili osservatori dei precetti evangelici; celle in gran numero aveano perduto innocenza, e pace. Il guasto, radicatosi la d'onde dovea dipartirsi la salute del buon esempio, e del retto insegnamento, facea vista di doversi fatalmente propagare all'ombra della religione stessa, e, penetrando per via dell'educazione nelle famiglie, infettare l'universale... La Chiesa, conscia di si gran danno, invocava soccorsi dall'alto.

Dio, invocato, provvide.

L'anno medesimo che Lutero abiuro brutalmente la osservanza giurata a Roma, nacque ad Avila, nella Vecchia Castiglia, un'esil creatura, cui tenerissime cure materne valsero sole a serbar viva: fu santa Teresa. . Benche amassi forte, scriv' ella, tutti i miei frae telli, e ne fossi riamata, ce ne avea uno ch'io prediligeva, presso a poco della mia eta, e mi era compagno a leggere le vite de' - Santi: in udire del martirio da talun d'essi sostenuto, giudicai ch'eransi mercato il Paradiso a buon patto, e presemi ardente desiderio di morire a qual modo: mio fratello entro a parte di 4 tai sentimenti, • deliberammo insième di contentarci? spediente sopratutti acconcio all'uopo ne parve andare alle Terre degl'.Infe-« deli, dove ben avremmo trovato modo di morire per le loro mani. Solo e ci doleva abbandonăre i parenți; ma la eternită di gloria o di · tormenti, di cui que libri ci faceano dipintura, colpiva il nostro spirito si efficacemente che andavamo ripetendo per senape! Per « semprae! » Fuggirono di casa, presto raggiunti e ricondotti alla madre. « Quando ci convincemmo che al nostro desiderio d'incon-• trare il martirio male avria potuto corrispondere l'effetto, fer-· mammo di vivere romiti, e ci praticammo una piccola tebaide nel e giardino ».

Allorche Teresa toccò i quattordici anni subentrarono altre preoccupazioni, vive; ardenti; letture di romanzi, fantasie d'amore. Il compière del terzo lustro fe' tutto mutato: il chiostro assorbi acconciamenti, balli, serenate a chiaro di luna, colloqui all'ombra dei cedri; solo durava amore, ma diventato più fervente con appurarsi, più profondo con sublimarsi a Dio

Il monastero ove Teresa ritirossi non su solamente per lei un Carmelo sacro alla contemplazione: il suo mistidismo niente s' ebbe d'orientale o d'ozioso l'ispirazione in lei creava l'azione, e l'azione non quietava mai. Questa mirabile Donna, che appajava in se il duplice genio, del Cenobitismo orientale, e dell'occidental Monachismo, si

commosse a considerare i chiostri d'Europa; fremette all'idea della dissoluzione che stava per colpirii; pianse, pregò, domando al Signore che le palesasse la sua volontà; poi, quando reputo di averla conosciuta, si pose all'opera senza tema di procelle.

Le procelle sovraggiunsero sin dai primordii; e Teresa vacillo....

La sua riforma era cominciata; il suo primo chiostro stava aperto...

Fu un insorgere universale contro quegl' inuditi tentativi.... Quelle veglie notturne, quelle aspre astinenze, e i piè nudi, e i cilicii pareano odiosi, formidabili. Conventi si agitarono, monaci si collegarono, predicatori tuonaron dai pulpiti, vescovi preoccupati esitavano a lanciar l'anatema: ma Teresa, omai rassicurata, racconsolava le tremanti sue figlie; il temporale, infatti, si calmo: e i monasteri femminili rialzaronsi prontamente in tutte le Spagne alla lor primitiva purezza.

Teresa erasi imbattuta durante i suoi viaggi in due uomini degni di lei; uno non ei altro, dic'ella, che debil tronco appena sostenuto dal gino delle vaste disseccate radici; da quarant' anni non dormiva che un' ora e mezzo ogni di; avea testè compiuta la riformazione dei Francescani, e se ne moriva; era S. Pier d'Alcantara: l'altro, che piangea nella solitudine la rilassatezza del suo Ordine, anima tenera, ma timida, Giovanni d'Ontiberos, trovò in Teresa la vigoria di cui egli difettava, e sostenne alla sua volta la Vergine, sfinita da contraddizioni e fatiche, col suo mistico esaltamento: Teresa impresse al genio di Giovanni della Croce una direzione più pratica, più efficace, ed ambo si consacrarono d'accordo alla rigenerazione dei chiostri:

Anche all'anima dolce e pia di Giovanni toccarono fiére persecuzioni. Tenuto in conto di missionario fanatico, accusato, processato, dannato, una profonda fossa, quasi tomba, lo accolse vivo, ed ei vi stette nove mesi con iscarso cibo, e un fil di luce. Quella cattività non lascio nella sua vita altre tracce che vivaci canti d'amore collocati in fronte a suoi libri.

Uscito dalla tenebrosa segreta per venire rilegato tra le rocce della Morena, dal giaciglio ove posava derelitto, divorato da un' ulcera, cantava strofe d' inenarrabile soavità.

« Ove ti nascondesti, o mio delitto? Tu m'abbandonasti fra geè miti, tu mi fuggisti ratto come cervo dopo d'avermi férito: ti è uscii dietro gridando, ma già eri scomparso...

Pastori quanti siète, che gite dalle capanne al colle, se per av-

• ventura vedete quello ehe io amo sovra ogni cosa, ditegli che languisco, che muoio...

« Foreste pjantate dalla mano del mio diletto, prati sempre verdi,

e smaltati di fiori, ditemi s'egli è passato in mezzo a voi...;

« Oh perche hai tu ferito questo cuore e nol guafisti?

« Fammi lieto di tua presenza, n'abbia pur io a morir della gioia: considera che i patimenti d'amore sonò santbili unicamente dalla presenza e dal guardo. > Questa squisita poesia, che sgorga dall'anima del santo Monaco, non è un'effusione accidentale e fuggi-- tiva, 'sibbene l'espressione profondamente sentità de' più elevati pensieri della vita contemplativa, ch'ei si conduceva a disviluppare in trattati, de' quali i suoi versi erano il testo; simile a que' vetusti legislatori dell'era sacerdotale, di oui Solone e Pitagora furono ultimo decoro, i quali fidavano a sacro ritmo le leggi, e quanto rinvenivano ancora salvo degl' insegnamenti della primitiva sapienza: ma Solone e Pitagora vissero gloriosi, ebbero vecchiezza onorata e morte compianta: Giovanni della Croce, disconosciuto, diffamato, ma sereno, spirò sulla renere susurrando queste parole « ho l'anima innondata da torrenti di delizie: sul punto d'andare affrancata dal corpo che « si sface, già ella contempla la celeste gloria; ed ogni cosa ch' è « in lei già si converte in amore ».

Gli è con questi dolci pensieri, con queste animate esortazioni, con questi voti sublimi che gli Apostoli del Cattolicismo incamminavano l'opera delle loro riforme: canti di una soavita che rapisce, preghiere accompagnate da sante lagrime, tenere, fratellevoli epistole, libri profondamente spiranti unzione e pace, a cui rispondeva il ruggito della pseudo-riforma protestante, che coll'insulto alla bocca, e la spada in mano, bruciava l'effigie del Papa, sgozzava i proprii avversarii! Quale annegazione nel Monaco Spagnuolo, che non vuol che lo si giustifichi! quale mitezza, anzi giovialità di umore in santa-Teresa, che in udire de'libelli messi fuori contrò di lei sclama: Sorelle mie, se sapessero i nostri mancamenti come Dio li sa, ben direbbero dei futti nostri peggio di questo! Qual brutale impagienza, invece, nello siratato di Vittemberg, e qual intolleranda jattanza in quel suo dire ad Enrico VIII veniatis, domine Henrice, ego doceba vos!

E un altro prodigio della carità cristiana stava per rifulgere nel mezzodi dell' Europa a consolare la Chiesa della apostasia del Settentrione. I morti al Signore non eransi desti anco tutti. Ignazio aveva impreso a tutelare la gioventu laicale; alla voce di Giovanna

e di Teresa i Claustrali si andavano correggendo: ma il Clero, ma la Corte Pontilicia, chi li richiama all'antica austerità? Carlo Borromeo e Gaetano Tiene: quel primo ordino nuove sacerdotali mimilizie, non più vaghe di solitudine, come i Monaci dal sesto al duodecimo secolo, non esclusivamente dedite a dirozzate la feroce e ignara plebe, come i Frati dal milledugento al millecinquecento; sibben destinate, merce d'una vita dignitosa e studiosa, ad impadronirsi della educazione morale de' popoli omai usciti di barbarie, ed a provvedere al rischiaramento de' loro intelletti già maturi ad accogliere i semi fecondi della civiltà moderna: Carlo Borromeo, poi, fu cottocato in seggio sublime, acciò le sue opere fossero vedute da tutti, grande appo i mondani, illustre fra gli ecelesiastici, cardinale a ventidue anni, primo ministro, e' consigliere ascoltatissimo del Pontefice a ventitre; ed in mezzo alle splendidezze svigoritrici della Corte, in seno ai piaceri della molle e seduttrice Italia, austero come un romito della Tebaide, casto ed amorevole come l'apostolo Giovanni. Mentre Milano accendeva festose luminarie per celebrare la elezione a suo arcivescovo di Carlo Borromeo, egli piangeva a considerare gl'impostigli doveri, ed era tentato fuggirsene. Ci hanno sue lettere di quell'epoca, in cui splende una mirabile conoscenza pratica degli uomini: come, S. Benédetto, come S. Francesco d'Assisi; come in generale tutti i Santi della Penisola, il Borromeo è tipo del genio pratico e grandioso, che in ogni tempo fu proprio della Gente Italiana.

Tosto ch' egli ebbe accettata la sua nuova posizione, prese un' irrevocabile determinazione: non avea tocco peranco l'anno vigesimoquinto della età sua, e gia, spogliata seta ed oro per vestire saio e cingere cilicio, mettea fuori al cospetto dell'orgoglio romano l'umiltà della sdruscita sua porpora, la magrezza della sua sparitta persona. La virtu è presto compresa ed ammirata nella terra dei generosi: Roma fu colpita di reverenza: il Borromeo a trent'anni godeavi autorità di venerato vegliardo; alla sua voce dolce e grave cessarono le indecisioni le divisioni dei Padri del Concilio Tridentino, caddero gli ostacoli e si appianarono le difficoltà promosse dai Principi; e quando, merce l'autorevolezza della sua virtù, quel Convegno durato tanti anni, andato soggetto a tante vicissitudini, dignitosamente si chiuse, Carlo si ricondusse a dirigere la sua Chiesa nelle vie nuove che il Concilio avea segnate; eci riuscirà consolante narrare a suo luogo com'ei vegliasse alla riforma dei costumi fombardi, al buon andamento degli studii, al rinfervoramento delle salutari pratiche della operosità e della carità: parve moltiplicarsi; la sua voce fu udita per tutto: ogni parochia, per ben che romita, della vasta diocesi ebbe visitatore Carlo Borromeo; ogni episcopio del Mondo Cattolico potè modellarsi sugli esempii del milanese; dall' antico seggio. di S. Ambrogio si diffuse per l' Europa una irradiazione, di fervore e di santità.

Carlo, Teresa, Gaelano, Giovanni non rimasero isolati: dell'immensor suscitamento operato da essi durano monumento colossali epistolarli: una lettera, una omelia, un libro di que novelli apostoli trascorrevà da mano a mano per l'orbe cattolico: il secolo decimosesto non si chiudeva affatto, che Francesco di Sales, e Vincenzo de Paoli continuavano gloriesamente il Tiene e il Borromeo.

Ella è questa la riforma cattolica col suo aspetto dolce e sereno, col suo carattere evangelico e sacerdotale. Qual divario tra questa è la protestante!

A Settentrione odii, cupidigie; ambizioni lascivie: Lutero che conversa oscenamente alla bettola; il Langravio d'Assia che mesa due mogli ad un tempo; Hutten che bestemmiando trapassa di morbo infame...

A Meziodi distateresse, privazioni volentarie, amore passionato di penitenza, e Giovanni della Croce che spira sorridendo fra gli spasimi.

A Settentrione un'ira stupida, brutale, un'assenza completa d'idee elevate, di alti divisantenti; e Lutero che sillogizza col diavolo.

A Mezzodi una dolcezza, una pazienza evangeliche; una serenità; cui niente può annuvolare; una fiducia rassegnata in mezzo ad ostacoli apparentemente insuperabili; poi una sublimità maravigliosa di concetti, un conoscimento stupendo degli intimi bisogni dell' umanità, e una squisita poesia che conquide il cuore e lo esaltà.

. A Settentrione un ardente e grossolano sensualismo.

A Mezzedi un misticismo affettueso e tenero, una carità operosa e piena di prudenza.

L'indole delle due Genti ci si rivela in queste grandi linee di demarcazione; la mollezza meridionale nobilitata da tutto ciò che vi ha di più gentile a grande sulla terra; la grossolana corrutela settentrionale, che, spirante ancora l'antica barbarie, affonda nella crapula affetto e lumi.

La riforma di Lutdro fu divorzio.

XXXVI

SANTA TERESA

Dicemmo teste brevemente di questa illustre ristoratrice dell'a-

scetismo monastico in Occidente: or ci proponiamo ricercare nei libri che ci lascio la mirabil espressione delle sublimi virtu che la scaldarono: là entro quell'anima infiammata dal divino amore ci si rivela con passionata eloquenza ed irrecusabile ingenuità. nella narrativa dei casi della sua vita, e della successione di suoi pensieri ed affetti, dal di che concertavasi fanciullettà col Iratello adolescente di fuggire alle piaggie affricane in cerca del martirie, a quell'altro, in cui, angelo umiliato, fu udita gemere celesti cantici, e scuotersi d'attorno la mortal polve per rimontare più candida al suo Signore. Vinta la lotta, la Vergine gagliarda e secura ascese l'erta delle plù sublimi contemplazioni, e ne descrisse un per uno i gradi e gli splendori.... Spettacolo imponente e consolatore! qual palagio di marmo o d'oro e comparabile alla cella che questa innocente anima abita con Dio, vivendo in Lui, ned altro che in Lui avendosi esistenza e moto! Libera e prigioniera, indifferente ad ogni cosa creata, ecco ch'ella si riposa innabbissata nella Scaturigine d'ogni bene, e si discioglie per amore, come oro in crogiolo, trasformata così da perderne quasi il sentimento di sè - Dio - scriv'ella, rapisce la mia anima con impetuosa forza, e più agevolmente che giganté non leverebbe una paglia; — cede; e cessa d'esser terrena; non è peranco divenuta celeste; giace in fra que due stati quasi sospesa, quasi crocesissa, pascinta di delizie, abbeverata d'an-

gosce, tra l'agonia che cruccia, e il paradiso che ristora.... ci penseremmo che da cotesto suo Tabor non sia più per iscendere, omai perduta per la Terra.... epperò santa Teresa ci fa stupiti coll'attività del suo vivere, colla secondità de' suoi atti: dopo trent'anni d'esitazioni, a cui porge alimento l'umiltà, si assume que combattuti e laboriosi officii di riformatrice, ne' quali finche ha vita perdura: in accostarsi a vecchiezza, di cui sarebbonle riuscite ignote le lentezze, e il gelo, muore per via, in un angolo oscuro della Spagna, nel punto in cui cominciava lo sfasciamento di quella Monarchia sui possedimenti della quale il sole non tramontava: un umil Femmina spira; un impero si dissolve: sorge un altro regno, il regno della orazione, il nuovo Carmelo: i trentadue chiostri fondati da Santa Teresa si dilatano, come il Cenacolo al soffio del Signore, e crescono a trentatre provincie che abbracciano il mondo... La Chiesa. decimata in Alemagna, perseguitata in Olanda, martire in Inghilterra, prigioniera a Roma, quasiche tradita in Francia, non ha omai chi la difenda altro che un drappello di Santi, quasiche tutti glieli ha dati la fida Spagna; che ritemprarono il lor eroismo al fuoco di Teresa: la rediviva Debora (così l'ha denominata il Vicario di Cristo) procede intropida alla mistica difesa scortata da Ignazio di Lojola, da Francesco Saverio, da Gaetano Tiene, da Pier d'Alcantara, da Giovanni della Croce, e dalle sue trecento figlie, con cui eleva questa irresistibile prece - Ti volgi, o Signore, a nostri voti ed alle nostre lagrime che t'implorano! abbi pietà di tante anime che periscono! soccorri alla tua Chiesa! — Chi sapra dire quante benedizioni abbia versate sui popoli, di quanti guai sia stata riparatrice quella Croce del Carmelo, ch'è lo scherno de nostri filosofi, il ludibrio de nostri savii! Santa Teresa fiorita sullo scorcio del secolo di Leon Decimo e di Carlo Quinto, ch'è dire nella piena luce di tempi splendidi e a noi vicini, tuttodi vivente in volumi ovunque diffusi e volgarizzati. Santa Teresa (a tanto aggiugne la ribalda impudenza de'nemici del Cristianesimo!) è rappresentata oggi stesso una specie di . sibilla, o di Saffo, derelitta alle ignominie del magnetismo animale, ai fenomeni della catalessil stolti che, bestemmiano ciò che non saprebbero comprendere!...

Gli scritti che di Santa Teresa ci giunsero sono, 1. la Storia della sua vita, 2. la storia delle sue fondazioni, 3. una guida de' visitatori de' chiostri, 4. consigli alle religiose, 3. il cammino della

perfezione, 6. meditazioni sul Pater, 7. pensieri sull'amore divino, 8. meditazioni sulla comunione, 9. lettere, 10. cantici.

Santa Teresa e quanto ella operò e scrisse, conseguirono non ha guari una magnifica dimostrazione d'onore; nel nuovo volume (il cinquantesimoquarto della collezione) che i redivivi Bellandisti misero in luce (nel 1847 dopo una interruzione di mezzo secolo), gli atti della Riformatrice del Carmelo occupano seicento pagine in foglio, e ce ne presentano una vita così completa e riccamente corredata di documenti autentici che, non sapremmo desiderare, di meglio. Il cuore d'ogni fervoroso cattolico dee dilatarsi per nebile orgoglio e pia contentezza a vedere così splendidamente ripigliata e continuata una impresa (la più vasta e stupenda che il genio-letterario religioso abbia unqua suggerita) ch'è il repertorio de' nostri titoli di nobiltà al cospetto degli uomini, e meglio ancora al cospetto di Dio (1).

(1) Mi sono dianzi fermato, in dire delle Leggènde, a ricordare la gigantesca impresa, a cui pose la mano per primo il gesuita Bollando (verso la metà del secolo XVII) continuata dà' suoi correligiosi stanziati nel Belgio, i quai dotarono la Chiesa Cattolica del repertorio di Lutte le vite che riusci loro di raccogliere di Santi, distribuite in ordine a' giorni ne' quai vengon essi ricordati dalla liturgia; e dissi, che, mercè quei pii ed eruditi uomini molta parte del tesoro delle glorie cristiane andò salvo, e la nostra Religione potè vantare un monumento del qual è impossibile ideare il più conscienzioso e convincente a chiarire com'ella sia genuma figlia di Dio. Con quelle trentamila vite contenute in cinquantatre colossali volumi, il primo de' quali era uscito in luce nel gennaio 1645, i Bollandisti, trovaronsi nel 1794, epoca della pubblicazione del volume 53, aver aggiunto al 14 Ottobre; restavano tuttavia mezzo Ottobre, ed imieri Novembre e Dicembre; cioè forse oltre venti volumi ad integrare l'immana collezione.

Il sei Dicembre 1796 un commissario della Repubblica Francese, che colle sue armi aveva occupato il Belgio, si presento all'Abazia di Torgerloo seggio de' continuatori di Bollando, ed archivio di lor codici e libri, per iscacciarne i monaci; i qual ne uscirono processionalmente a due a due in mezzo alle lagrime della turba accorsa, consapevole di perdere in essi i confortatori e gli amici: anco più amaro sarebbe stato il suo pianto se avesse risaputo che con quegli esuli pareva andare perduta la continuazione della nobile e pia impresa di Bollando.... Epperò tramezzo la turba v'ebber alcuni a cui stavano a cuore le glorie de Santi, e che si adoperarono felicemente a salvare da dispersione il tesoro accumulato faticosamente delle pergamene e de' libri, preparati di lunga mano per la continuazione degli Atti; onore a quegli affittaiuoli dell'Abbazia, che per venti anni consecutivi , ad insaputa di clascuno , o dello stesso Napoleone (che come di tante altre nobili istituzioni, anco di questa si era dato pensiero) fecero buona guardia intorno que' cumoli di carte greche e latine! Il segreto del Museo Bollandiano fu custodito sino al 1825; allora trapelò; e il re dei Paesi Bassi Guglielmo, ordino che lo si dividesse in due parti, onde la Aia e Brusselle (ch'eran le due capitali del suo regno)'se' n'avesser ciascuno una metà; mano invisibile e propizia presiedette allo scomparto; emigrarono all'eretica Olanda gli

Un brano dell'autobiografia di S. Teresa vuol qui trovar posto, sommamente meritevole d'attenzione, perchè n'è suggetto l'orazione; e niuno, ch'io mi sappia, vinse in fervore ed in alterza d'orazione la mistica sublime Riformatrice del Carmelo: ottima ventura riputiamo poter attignere a fonte si pura le aspirazioni dell'ascetismo, ed esprimerle vestite dei concetti di chi primamente le accolse in cuore.

« Ciascuno che imprende a dar opera al santo esercizio della orazione dee figurarsi d'avere in isterile landa a creare un giardino. che abbia a riuscir gradevole a Dio, il Qual solo può mondarlo da ogni mala pianta è popolarlo di arbusti fruttiferi e fragranti. E dobbiamci pensare d'essere riusciti, allorche, dopo aver fatto buona risoluzione di orare, imprendiamo da senno ad eseguirla, e. a similitudine di giardinieri diligenti, le pianticelle recenti sono per noi innaffiate, acciò prosperipo e mettano fiori, che colla bellezza e'l profumo invitino il divino Padrone a venir sovente tra quelle ajuole. ove i simbolici fiori altro non sono che le virtù di cui s' orna la nostr'anima. Ora ci spetta conoscere in qual guisa dee procedere l'inpaffiamento fecondatore. Un giardino può venir innaffiato in quattro guise; o cavando acqua da pozzo, lo che sommamente è faticoso; o derivandola per canale alimentato da ruota, lo che costa un qualche stento; od estraendola per via di rigagnolo da fiume; ch' è foggia comodissima; o per ultimo profittando d'una buona piova, nel qual caso gli è il Padrone che inhaffia senza alcun uopo di noi; modo che avanza ogni altro in bontà. Or io mi sto per far applica-

staropati di facile sostituzione; i codici e manoscritti unici al mondo, e quindi d'impossibil rimpiazzo, rimasero tutti nel cattolico Belgio; e quando la rivoluzione del 1830 staccò Brusselle dall'Aia, le Camere del nuovo regno si affreitarono di decretare che l'Opera Bollandista, già da due secoli vanto del loro paese, venisse continuata: i Gesuiti accettarono quel proseguimento, a cui avevano diritto (nel Gennaio 1837), e principiarono lor fatiche col giorno appunto della festa di Sauta Teresa, della qual pubblicarono gli Atti per primi. Quel volume si compone di 1297 facce, e supera in mole ogni altro precedente: ivi diciannove Atti o vite son lavoro di Bollandisti che direm vecchi ossia fioriti avanti il discioglimento del 1791 (de Bue, Vandik, Vande-Gor, e Stals); Santa Teresa, a cui spetta mezzo il volume, hastò sola ad esaurire le investigazioni, ed a fornir fitolo di fama non più peritura ad una giusta metà dei muovi Bollandisti, i padri Van-der-Moeve; e Tinnebrock; trentasei Atti compilati dai pp. Van-Hech, e de Buck, compongono il giorno sedicesimo di Ottobre con cui ha fine il volume.

zione di cosiffatte quattro guise d'inaffiamenti valevoli ciascuno a pro del giardino, nella lusinga di riuscire con ciò a chiarire alcunchè dei quattro gradi d'orazione di cui piacque alla bonta di Nostro Signore rendermi edotta.

« Paragono i novizii in orare a' tiratori d'acqua da pozzo, ansanti, si penano a serbare raccolti lor pensieri, inchinevoli, come lor sensi, ad errare d'oggetto in oggetto; ed a costoro sta bene ritrarsi in solitudine per niente vedere, e niente udire che li svaghi. e riuscire a meditare così sulla propria vita trascorsa, come sugli esempii di Cristo: questo è principiare ad attinger acqua da pozzo, e piaccia a Dio che il pozzo non sia a secco; lo che, per altro, non dipende da noi: basta, da parte nostra, la determinata volontà d'attingere ed innaffiare; Dio è si buono, che, anco quando troviam asciutto il pozzo, nodrisce Egli i fiori del mistico giardino senz' acqua: ovverossia feconda in noi le invocate virtù, anco senza il conforto delle soavi lagrime, e delle interiori espansioni della pietà. Che se la siccità vá durando, l'anima fedele stia vigile e premunita a non lasciarsene scoraggiare: si affisi in Cristo nel giardin degli Ulivi, e rifletta che niente è per perdere con aspettare, e che verrà tempo in cui un si buon Padrone la premierà a mille doppii. Il vero amore di Dio non consiste a piangere ed venir meno per tenerezza: sibbene a servirlo con fermezza coraggiosa praticando l'umiltà e l'annegazione.

« Chi s' inizia all' orazione d'ordinario desidera in sui primordii che il mondo diventi perfetto; brama in sè lodevole, ma che può indurre in gravi mancamenti, ove discompagnisi da accorgimento e da discrezione. Agli entrati di recente nelle vie del perfezionamento religioso conviensi anzitutto intendere alla salute della propria anima: ne' prossimi considerino la virtù: e, fisi nelle imperfezioni lor proprie, cerchino, di non pur avvedersi delle altrui: reputare ogni altro migliore di se questo è ottimo addrizzamento a virtù. «

A questo primo grado d'orazione, che santa Teresa appella mentale, pon'ella appresso un secondo, che denomina di quietudine, e consiste in un raccoglimento profondo delle tre potenze dell'anima, la qual si fa volontariamente prigioniera del suo amato Signore. — O Gesti Salvator mio! sclama; gli è allora che assaggiamo deliziosamente la possa della tua carità, la qual ci conquide per modo da renderci impossibile di amare altro che Te. — Epperò, in mezzo a quella calma

giocondissima, intelletto e memoria talora si attentano intorbidare la volontà — a mo' di piccioni, che sazii del grano lor dato entro colombajo, svolazzano dagabondi a cercarne pei campi. La volontà non comparticipi a cosiffatta agitazione, ma perduri a fruire della sua contentezza serena: correrebbe risico di fuorviare anch' ella se imprendesse ad insegnire le campagne vagabonde, proponendosi ricondurle: è mestieri sì ritiri in sè, come le prudenti pecchie in lor favi a farvi il mele, le quai niun mele comulerebbervi, caso, che, in cambio di lavorare, si trastullassero con vicendevol' insegnimenti. Questa maniera d'orazione procede accompagnata da grandissima consolazione; onde l'anima non saprebbe stancarsene; anzi ne perd' ella ogni inclinazione ad onori e piaceri terreni, epperd non la si acquista con preghiere, fatiche e penitenze, ma è pretto dono di Dio. —

Qui la Santa ripiglia la comparazione del giardino, e cerea di rendere conto come le piante mettonvi fuori dapprima i bottoni, indifiori e frutti, empiendo l'aere di fragranza; e racconta con amabile semplicità la contentezza da lei provata in considerare la propria anima in sembianza di tal giardino, e il divino Amante che si conduce di tratto in tratto a passeggiarlo; e descrive le vicissitudini di quello stato: talora sopravvienè caldura e siccità, onde i più bei fiori appassiscono; allora è stagione acconcia a zappare e mondare le ajuole, a svellerne ogni mala radice, a ripreparare il terreno, sicchè meglio lo fecondino i novelli invocati immanchevoli inaffiamenti.

Al secondo grado d'orazione, cioè di quietudine, Santa Teresa colloca accosto un altro grado migliore che dice di unione: è — come un sonno dell'intelletto, della memoria e della volontà, mercè cui queste tre potenze, benchè non del tutto sopite, ignorano come operano: l'anima è innondata dalle acque della Grazia; si abbandona ad una felice stravaganza, ad una celeste follia, senza però che cessi di andare conscia della verace saggezza, ed in guisa da saporare una ineffabile soavità; vorrebb'ella trovarsi trasmutata in lingué per aver in pronto più modi di benedire il suo Dio.

Lo stile della Santa assume colori anco più vivi in ragionare della quarta, ultima, e più perfetta maniera d'orazione; la qual (siccome l'orazione di quietudine su da lei simboleggiata coll'acqua menata al giardino per mezzo della ruota, e l'orazione d'unione per mezzo dell'irriguo canale derivato da siume) somiglia sola propriamente, alla dolce ed abbondevole piova, che bagna e seconda

le mistiche ajuole. - « Elia scende quando manco tel pensi, e quasi sempre dopo diuturne esercitazioni dell' orazione mentale; conciossiache il Signore attira a poco a poco l'anima a se per gradi sino a coglierla di botto, come costumiamo abbrancare novizio augelletto, che svolazza intorno al nido, affine di riporvelo: la nostr'anima è quest' augelietto, che va svolazzando intorno a Dio sull'ale dell'intelletto e della volontà, delle quali si giova per elevarsi inverso Lui e piacergli. E allora il respiro vien meno, gli occhi si serrano, o, aperti, cessano di vedere; gli orecchi non odono più. ogni vigoria sfugge alle membra, la memoria somiglia farfalla che ha bruciate l'ali, e cade a terra, mentre la volontà rimane sola occupata ad amare, senza comprenderne il come. In iscuoterti da questa orazione ti trovi innondato di lagrime, ignaro come abbiano esse cominciato a sgorgare; e senti, con inesprimibil voluttà, che tai lagrime, mercè di un effetto arcano, nel calmare che fanno l'impeto del fuoco divino, in cambio di spegnerlo; lo aumentano: questo mio dire a taluni suònerà oscuro, come se fosse arabo; pure non ci ha niente che sia più vero. -- >

Porro qui fine alle citazioni... Amico lettore i se accogli anima inchinevole all'orazione, due libri ti raccomando, le Confessioni d'Agostino, l'autobiografia di Teresa: cerca là entro un alimento al tuo fervore, una guida alle tue aspirazioni.... e divenuto maestro nella grand'arte d'orare, prega per me, tepido, misero, vaciliante...

SANT' IGNAZIO E LA COMPAGNIA DI GESU'.

Ignazio di Lojola si tolse al letto, ove lo avea confinato la ferita riportata in difendere Pamplona, tutto mutato d'animo: erasi posto a giacere soldato, si alzo cristiano, un di que cristiani come ce ne aveano allora, che, trasportati dalla carità, potevano porre mano a giganteschi imprendimenti: arme ed amori lo aveano sin allora padroneggiato: si dispoglio di ogni affetto mondano, il suo sacrifizio già era consumato in ispirito; non gli restava che integrarle in fatti: mendico volontario si danno alle macerazioni, a digiuni, e rivaleggiando cogli anacoreti del Deserto, si chiuse in una caverna ove la scienza, tra tutte la più difficile, di conoscere e guidare gli uomini gli fu rivelata: il passionato, l'ignaro di teste scrisse il libro meraviglioso degli esercizii spirituali.

Gli è libro che non vuol essere misurato col compasso della critica; può definirsi la conversione del peccatore ridotta ad un' arte, la qual discostandosi da ogni via battuta, guida alla perfezione; coglie l'animo impastojato dalla colpa; lo soggioga, lo trascina, lo lascia palpitante tra speranza e tema, in podestà di Dio: lavoro ascetico, ma che, mescendo il pratico al mistico, conserva un vigoreso impronto del sentir militare, del quale Ignazio non si è mai dispogliato.

Dimorato dieci mesi nella caverna di Manresa, n'usci per pellegrinare alla Palestina, e bagno delle sue lagrime il Santo Sepolero. Durante quel viaggio si convinse che per giovare meglio a'suoi simili eragli uopo studiare; dovevagli parer duro a trentatre anni tornafe a scuola coi fanciulli: eppero Barcellona, Alcala, Salamanca, e ad ultimo Parigi ebbonlo ascritto alle loro università: continuava a vivervi isolato; ma già nel suo irremovibil volere la Compagnia di Gesii era nata; a formare un esercito non mancavano che i soldati; li arruolo tra' suoi compagni di scuola.

Pietro Lesevre e Francesco Saverio surono i primi; così dolce e pio Pietro com'era naturalmente caldo ed ambizioso Francesco; Lainez e Salmerone si prosfersero spontanei, imitati poco stante da Robadilla e Rodriquez: eccetto Lesevre eran tutti nati oltre i Pirenei, ugualmente servorosi e parati alla obbedienza e al sacrissio. Ignazio, a cui la incostanza umana era nota, volle sermarli nelle sante loro determinazioni; gli uni il giorno dell'Assunta (15 Agostó 1534) nella cappella sotterranea della chiesa di Montmartre; là tutti surono comunicati da Lesevre, solo sacerdote tra loro; e si legarono con voti di castità e di povertà promettendo a Dio di condursi a Gerusalemme, e che se ciò non rendeasi possibile; andrebbono a gettarsi a piè del Papa a giurargli illimitata obbedienza.

Per non distornare i suoi nuovi compagni dagli studii teologici, ne' quali avevano a progredire, e sottrarli anco alle tentazioni della patria e della famiglia, Lojola si trasferi in Ispagna ad assestarvi gli affari di Saverio, di Salmerone e di Lainez; mentr'era assente, la sua nascente famiglia crebbe a dieci coll'ascrizione di Claudio le Jay, di Giovanni Codure e di Pasquier-Brouet teologi della università di Parigi.

La guerra di Carlo Quinto co' Turchi chiudeva a' pellegrini l' accesso dell'Oriente: Ignazio e i suoi ferventi compagni pellegrinarono a Roma in conformità dei loro voti: volgea l'Ottobre 1538 allorchè vi giunsero.

La crisi della riforma luterana toccava a que'di al suo stadio di maggiore minaccia per la Ortodossia: le difficoltà nascevano dalla moltiplicità delle accuse, dalla prestezza con cui queste si propagavano, dall'adesione entusiasta colla quale la moltitudine le secondava: tutti gli orecchi erano intronati dalle voci d'indipendenza e di libertà: agli affraneati dal giogo sacerdotale venivano mostrati in prospettiva i patrimonii degli Ordini Religiosi da saccheggiarsi e dividersi; le turbe in coda a' Grandi reclamavano con alte grida la distruzione del Cattolicismo.

Tale era la situazione della Chiesa, allorche Ignazio, Lainez e Lefe-

vre vennero a prostrarsi appie del Pontefice: Paolo gli accolse con gioia, e, dopo averli assaggiati, fido a Lainez ed a Lefevre due cattedre nel Collegio della Sapienza, e commise a Lojola d'intendere alla riforma de costumi romani: ed ei tosto chiamo a sè gli altri sette compagni, e tutti raunati, quale in una parte, e quale in altra della città, dieron opera a fervorose predicazioni, accompagnate da azioni quai sa ispirarne lo zelo più ardente: Roma nel 1539 fu vista mutar faccia; crebbe il numero degli ascritti all'ammirato sodalizio; allora le Jay fu mandato a Brescia ad opporvi la sua vittoriosa dialettica ai disseminatori di eresia; Pasquier n'andò a Siena a richiamarvi all'ordine scandalose claustrali; Codure mosse ad evangelizzar Padova; e Saverio si avvio a convertire le Indie.

Il 27. Settembre 1540 usci finalmente in luce la Bolla dianzi chiesta, e dalla prudenza romana tenuta sin allora sospesa, che costituiva la Compagnia di Gesu, e faceva soddisfatta l'aspirazione più calda di Lojola: voto unanime de' suoi colleghi lo elesse capo o generale dell'ordine novello.

Stava bene ad Ignazio quel titolo militare: niuno erasi avvezzo meglio di lui a riguardare la vita siccome un combattimento; vedea l'attacco per ogni parte, e architetto molteplici difese; coordino in mente sua le leggi che dovevano governare la novella milizia; e ben avea mestieri di somma prudenza associata ad eroico ardimento: i Novatori voleano smantellare Roma esagerandone le pecche, abbattere episcopii e chiostri, interpretare a capriccio i Vangeli; attentati e delirii ai quali er uopo contrapporre luminose discussioni; e Ignazio non arretro dinanzi ad esse, e lanciò su tutti i campi delle battaglie teologiche i soldati che aveva agguerriti alla lotta ed al martirio.

Nella vita agitata menata sin allora, avean essi molto studiato, e molto imparato: nelle aule delle università si erane dati a conoscere pieni di eradizione e dottrina; nella solitudine aveano attinta la vigoria a cui ogni più aspra fatica riesce quasi gioco: uomini siffattamente apparecchiati non abbisognavano d'altro che d'un'arena che lor si schiudesse; e appena fu schiusa, vi si lanciarono animosi e sereni. L'Irlanda palpitante sotto la scure de' carnefici di Enrico Ottavo fu corsa e confortata da Salmerone e Pasquier; Lainez e Lefevre ricuperavano Parma e Piacenza alla Ortodossia, e confermaronvi Venezia: Arcoz nella Catalogna, Rodriguez in Portogallo fecero benedetto il nome del'nascente Istituto, Bobadilla predicò a Ratisbona, mentre la

Dieta dell'Impero vi stava adunata, e le Jay per l'Alemagna cattolica fu banditore ascoltatissimo della necessità della immediata convocazione d'un Concilio Ecumenico.

Intanto che questi, ed altri molti si disseminavano sulla faccia della Terra, in obbedienza alle sapienti direzioni del loro Generale, ei se ne stava in una calma piena d'operosità, conscio che i capitani sperti posano in disparte pei di della battaglia onde tener dietro nella quiete dello spirito alle grandi strategie che dirigono: un capo d'esercito deve cogli ordini suoi trovarsi presente su tutta la fronte delle schiere; lor moti gli stanno in mano, e ne dispone in guisa assoluta; gli è dunque necessaria una inazione del corpo addoppiatrice delle forze dello intelletto: a lui spetta spingere, trattenere, rispondere sulla propria testa degli eventi: Lojola adottò questa tattica, altrimenti avrebbe tradita la propria missione: disperdeva i suoi compagni, mandandoli alla gloria od alla umiliazione, alla predicazione o al martirio, mentre da Roma, diventata suo centro di operazioni, communicava a tutti la propria forza, e regolarizzaya i movimenti del gran corpo, a cui presiedeva.

Coordinava contemporaneamente l'interiore della sua Casa Professa, formava i novizii, curavasi conoscerne indole e qualità; risparmiava i deboli, inanimava gl'imperfetti, temperava tutto in ciascuno: per assuefarli alle privazioni, non dissimulava ne addolciva loro veruna parte anco più minuta e tediosa della disciplina; era mestieri accettaria intera, o rinunziare di appartenere alla Società.

Roma abbondava di palazzi: ogni Papa ne aveva eretto e donato uno alla propria famiglia, a testimonio di affezione, e segno della sua vitalizia onnipotenza: chiese riccamente dotate, magnifiche per marmi e pitture sorgeano ovunqu'era accaduto un qualche fatto giorioso pel Cristianesimo; tutte le Arti aveano associato lor capolavori a decorare la sagra Città; epperò a Roma, comè in ogni parte del Mezzodi, ove i bisogni materiali son minori, non si credeva e provvedeva alla inopia altro che teoricamente; che se uno spedale vi si erigeva, assumeva aspetto di palazzo. Ignazio vissoto in mezzo a' poverelli, e volontariamente associatosi a tutti dolori della umanità, deliberò efficacemente di alleviari: mercè sua serse la Casa dei Catecumeni, ove ad Ebrei ed infedeli d'ogni generazione la inopia e l'abbandono de' proprii correligionari cessava d'esser impedimento a conversione; fondò sotto l'invocazione di Santa Marta un assio aperto ad ogni maniera di pentimento; intitolò a santa Catterina un

ricorro per le fanciulle, che per età e bisogno versavano in pericolo di corrompersi; eresse due vasti orfanotrofti, uno pe' maschi, l'altro per le femmine...

Allorchè nel 1545 il voto del Mondo Cattolico fu esaudito, e il Concilio Tridentino celebro la sua prima sessione, Lainez e Salmerone furono scelti dal Pontefice ad assistervi in qualità di teologi addetti ai Legati, e le Jay v'intervenne minuto della procura del cardinale d'Augsburg. Que' due primi eran giovani d'anni, provetti di senno: Ignazio li munì d'una cedola di consigli, che faron tre—nel Concilio cercare la maggior gloria di Dio, e il bene della Chiesa—fuor del Concilio darare fidi alla regola, che comanda, unzitutto, di di provvedere alla salute delle anime—intendere assiduamente a sempre più accostandosi alla perfezione:—i quai tre suggerimenti disviluppava egli così:

caritatevoli in vostri avvisi, attenti in ascoltare e cogliere la intenzione di chi parla, onde poter a proposito tacere o rispondere. Nelle discussioni riferite le ragioni pro e contro, onde rendere mitigata la esposizione del vostro parere. Dovete, per quanto potrete, far si che niuno si ritiri, dopo avervi udito, meno inchinevole alla pace di quello fosse avanti: esprimetevi con modestia e semplicità, terminande con questi detti — salvo miglior avviso, o simili — e finalmente siate convinti che le gravi questioni si trattano assai più convenientemente seduti e con quiete, che affrettati, e come alla sfuggita: non vi starà bene, adunque, regolare l'ordine e il tempo delle discussioni secondo il comodo vostro, ma adattarsi all'ora che piace a chi vuol conversare con voi, acciò possa più di leggieri condursi a ciò che piace a Dio.

2.º Fuor del Concilio non trascurate verun mezzo di ben meritare del prossimo: confessate, predicate, visitate i poveri, gli spedali; nei sermoni non toccate i punti controversi cogli Eretici, ma tendete sempre alla riforma de' costumi, e all'obbedienza dovuta alla Chiesa. Vi starà bene, però, parlare spesso del Concilio, ed esortare il popolo a pregare per la sua felice riuscita.

« 3.º Fate che regni sempre tra voi una perfetta concordia: niun si fidi alla sua presenza isolata: le Jay presto sarà con voi; conferite insieme ogni sera intorno ciò che avete fatto nella giornata trascorsa, ed avrete a fare nella vegnente. »

Tali furono (qual io qui le riferii compendiate) le istruzioni d'I-

gnazio a' suoi figli, e vennero seguite appuntino. Lainez, Salmerone, le Jay diventarono i luminari e l'ammirazione de' Padri Tridentini. Lainez parve ad essi così grande per universalità e profondità di dottrina, che, sendo infermato, le sessioni n'andarono di comune accordo sospese, per dargli tempo a guarire.

Ferdinando re dei Romani si penso eleggere le Jay vescovo di Trieste, avvisando con ciò di mettere una gagliarda barriera alla trasfusione del Luteranismo dalla Germania in Italia; l'eletto scrisse al Re supplicandolo mutasse sentenza; ma innamorato esso vieppiù dell'uom modesto, instò presso il Papa che gli die vinta la causa: Lojola allora se ne appello direttamente a Ferdinando stesso con questa lettera che chiarisce abbastànza quale fosse il pensare del Fondatore della Compagnia di Gesù.

« Gran principe! noi sappiamo tutti qual è lo zelo che:vi anima pel bene spirituale dei popoli, e quanto siate benevolo alla nostra Compagnia; e ne lodiamo il Signore, che vi ha ispirato i mezzi di compiere tutto che la vostra pietà vi fa imprendere. Ma nell'atto di rendervi le più umili azioni di grazie pe' favori che ci largite, osiamo dichiararyi che il massimo de' favori saria soccorrerci a camminare nelle vie segnate dal nostro Istituto: or bene, le dignità della Chiesa songli talmente avverse, che, secondo la idea ch'io ne ho, sovra ogni altra cosa sarebbon elle capaci di alterarlo e distruggerio. Chi fondo questa Società si propose di portare il Vangelo in ogni parte; vero spirito di lei è faticare per la salute delle anime e per l'onore di Dio, senza punto curare distinzioni: gli Ordini Religiosi non vivono che in quanto conservano il loro spirito primiero; or come la Società nostra durerebbe perdendo il suo? Noi non siam ancora che pochi professi, e già rifiutammo cinque o sei prelature: ove un di noi accettasse un vescovado, gli altri giudicherebbero aver dritto di agire ad ugual modo; e se i membri si separano, che cosa ne avverrà del corpo? Questa piccola Compagnia, che vi è cara, fe' rapidi progressi tostochè nata, per effetto della umiltà e della povertà: che i popoli ci vedano seduti in alto, e avranno titoli di scandolezzarsi del nostro mutamento, e si formeranno di noi una opinione che farà irrite le nostre fatiche. Ma perche, o gran Principe, addurvi di tai motivi? Ella si è la vostra bontà e saggezza che noi imploriamo; e pel sangue di Gesù, e la salvezza delle anime vi scongiuriamo di conservare la nostra Società nascente. »

Una simil lettera non poteva mancare di produrre l'effetto desiderato: Ferdinando desiste dal suo divisamento. Ma i servigi luminosi resi dai Compagni d'Ignazio facevano che quel pensiero appena svanito in uno sorgesse in un altro; e il Papa stesso diè fiero assalto a Lojola; il qual allora se n'aperse a lui con mirabile franchezza, e conchiuse il suo irresistibil discorso con queste caratteristiche parole — io considero tutte le altre Società Religiose come squadroni di soldati fermi al posto lor assegnato dall'onore, e facenti fronte al nemico, sempre nello stesso ordine, sempre colle medesime armi; noi invece siamo gli stracorridori, che nelle sorprese notturne è diurne denno di continuo essere parati a vincere, o morire: a noi spetta attaccare o difendere secondo l'opportunità, trasferirci dappertutto, e tener ovunque desti e tribolati gli avversari... — (1) Il Papa esaudi il voto di questi uomini sin-

49 Avril 1853.

(1).... Saint Ignace s'èst montré grand dans tout ce qui a rapport à son immortelle fondation: j'aime particulièrement en celle-ci le cachef militaire qu'il lui a imprime: tout y est honneur, obéissance, devoûement: l'honneur y regne, non à l'exterieur et formulé en démonstrations conventionelles, mais dans le sanctuaire de l'âme, suprême, absolu, qui a Dieu, non'i' opinion, pour juge: l'obéissance y est comme celle du guerrier sur le champ de battaile, ou dans la ville assiègée: enrolés pour combattre la grande guerre de l'orthodoxiè contre l'hereste, les Jésuites dûrent avoir toutes les allures des soldats; le devouement fut pour eux plein de charmes, puisqu'ils se tinrent sûrs de remporter la victoire, et d'être magnifiquement recompensés. Saint Ignace a crée la milice la plus vaillante qu'on ai vue sur la terre. C'était naturel de l'aimer à Vous historien entrainant des guerres de la Vendée : habitue à sympathiser avec Stofflet, la Rochejaquelin, Charette, le Fondateur de la Compagnie de Jésus, et ses premiers aides de camp ont du vous charmer; car il existe entre certains ordres d'idees des rapprochemens et des points de contact dont le vulgaire s'ebabit, et qu'il crie absurdes, tandis que c'est lui qu'est absurde. Sur la fin du siècle passé des hommes braves et loyaux ont combattu pour un roi detrôné; qui allait être assassiné, avec le même coeur, et la même pureté d'intentions que des hommes savans et vertueux, vers la moitié du siècle seizième, se servirent de la plume, de la voix, du martyre pour défendre la cause du Successeur de S. Pierre calomnié, repudié, menacé d'extermination.

l'entends dire que les institutions monastiques n'ont rien d'absolu, puisqu'éles doivent se coordonner aux besoins des temps, qui changent et se modifient. J'admets ce raisonnement, et je le trouve consolant pour les amis du Monachisme. J'approuve que les Rédemptoristes soient supprimés le jour qu'il n'y aura plus d'esclaves à rachèter; que les Hamilies, les Temptiers ayent dû être abolis aussitôt qu'ils se montrèrent gangrénés d'orgueil, et n'eurent plus d'autres temples à défendre que le sinistres commanderies de leur Ordre corrumpu: mais tant qu'il y aura des pauvres, des prisonniers, des condamnés à mort, le Capucin sera le bienvenu dans la geôle, sur l'echafaud: tant qu'il y aura des malades de corps et d'âme, les Suurs de charité seront accueillies avec réconnaissance dans les infirmeries, daps les pétites maisons; tant qu'il y aura des enfans abandonnes à élèver à l'amour de Dieu, à la patience de la vie, les Frères de l'Ecole seront trouvés utiles: 'tant que la chaire

golari, che poneano tanta sollecitudine in evitare qualsiasi distinzione, quanto ogni altro in cercarne.

E intanto la Compagnia facea stupendi acquisti: Antonio di Gordova rettore della Università di Salamanca stava per andar insignito della porpora a istanza dell' Imperatore; quand'ecco un pensiero di annegazione penetrare nella sua anima: egli ha passato di poco i ventitrè anni; epperò è dotato di talenti si splendidi da poter aspirare a tutto: giovine, ricco, caro a Carlo Quinto, rinunzia al cardinalato per iscriversi tra' figli d'Ignazio: nel trascorrere di pochi di il futuro porporato non era altro che un oscuro novizio. Francesco Borgia duca di Gandia, parente del Monarca, bello, prode, celebrato, perde la sposa, si consacra alla solitudine, alle austerità, scrive a Lojola di riceverlo nel suo Ordine, e questi gli risponde una epistola ch' è capolavoro di cristiana prudenza e di fervorosa esortazione; il Duca l'accoglie con venerazione; sottomette la propria vocazione alle prove consigliategli da Ignazio, ne segue

catholique devra être un phare de vérité, les Dominicains ne seront par juges superflus; tant que la science sera un des titres d'honneur de l'Église, les Bénédictins continueront à paraitre bien placés dans leurs vieux cloîtres silencieux: tant qu'il y aura des landes à défricher, des colonies agricoles à fonder, à diriger, on reconnaitra un merite special aux Trappistes; tant qu'il existera des infidèles sur la face de la terre, les Missionaires, de quelqu'Ordre qu'il solent, seront benis de archipels de l'Océanie naguère antropophages, jusqu'aux plages de la Cochinchine ruisselantes aujourd'hui même du sang des Martyrs. Le monde tourne dans l'immensité des espaces, et l'humanité avec lui, trainant à sa suite les maux qui l'assiègent, les remèdes qui la guérissent. Le plus grand don que Dieu nous a fait est la vérite; le plus grand mal dont nous soyons atteints est la guerre déclarée à la verité: l'infallibité du vrai réside uniquement la où Dieu annonca qu'elle durerait toujours attaquee, toujours victorieuse. Cette attaque, qui n'aura fin qu'avec le monde, constitue l'Église, corps essentiellement militant, et donne à la Métropole de l'Orthodoxie l'aspest d'une citadelle, dont la garnison doit se composer de soldats d'élité dresses non moins à la défense qu'à l'offense, vaillans et fidèles. En bien! le jour que Rome cessera d'être le point de mire d'hostilités toujours renaissantes, la Compagnie de Jésus pourra être supprimée: jusque-là les Fils de saint Ignace veilleropt aux approches du Vatican, comme les Fils de S. François à la porte des chaumières, comme les Filles de S. Vincent de Paul dans les croisières des hopitaux: à cette garde périlleuse et sans repos le Soldat de Manresa a dressé ses disciples: ils doivent à leur organisation exceptionelle l'apparent excés de sujétion chez les inférierus, la vitalité des parties, la vigueur de l'ensemble. Si l'on songe à tout cela, on s'atonnera moias qu'un corps, si vaste, et en apparence al frèle, après avoir fait face à l'attaque simultane de tous les potentats de l'Occident acharnés à le détruire, après avoir pare succomber sous leurs coups, laissant libre le champ aux révolutions qui ensanglanterent l'Europe, soit résuscité sous nous yeux, et aussitôt ait réoccupé les postes qu'il avait laissés vides dans toutes les guérites, sur tous les bastions, à toûtes les avenues de la Citadelle de l'Ortodoxie....

(Da una lettera dell' Autore al signor Cretineau-Jeoly.)

gli avvisi scambiando il suo palazzo in un chiostro, in uno spedale, in un collegio; e il 1.º febbrajo 1548 la sua ammissione in qualità di professo popolarizzava il nuovo Ordine in tutte, le Spagne.

Nè mancarono procelle, anco fiere, alla nascente Compagnia: a Saragozza per animosità del Vicario Generale che amministrava la Diocesi, a Parigi per nimicizia del vescovo Eustazio di Bellay, e altrove scoppiarono gravi disordini, vennero in luce violenti accuse; ma in ogni parte la moderazione e la innocenza trionfarono.

Morto papa Marcello II, la elezione dell'ottuagenario Caraffa, stato fondatore de' Cherici Regolari e chiaritosi sin allora poco favorevole ai Gesuiti, fe'credere che la loro stella dianzi brillante fosse per tramontare: ma Caraffa diventato Paolo IV non ebbe lodi e premii che bastassero per que'campioni della Ortodossia: voleva che Lainez fosse ad ogni patto cardinale, e fu gran fatica indurre l'ostinato vecchio a desistere.

Ignazio trovavasi omai giunto presso al suo fine; logorato più assai dai pensieri che dagli anni, non ismetteva le consuste cure: finalmente la infermità delle membra superò la vigoria dell'animo: aduno i suoi figli, e commise loro di nominargli un vice gerente; poi si rittrasse ai pensieri della eternità; e il 31 luglio 1556 spirò di 65 anni pronunziando il nome di Gesù.

Avea desiderate tre cose sulla Terra: vedere il Papa confermare il suo Istituto; conseguire che approvasse il suo libro degli Esercizii Spirituali; ed essere fatto certo che gli statuti della Compagnia erano promulgati e osservati dappertutto ove si tuovavano suoi membri: a vedere que voti esauditi Ignazio morì contento.

Non è libre al mondo che abbia deste tante discussioni e sia andato soggetto a così minute disamine come quello delle Dichiarazioni e Costinzioni della Secietà di Gesu; regola lasciata a Religiosi, rappresentava ogni cosa con aspetto e nomenclatura militare di capitani, di schiere, di vessilli; pigliava le mosse da principii nuovi, per condursi ad impensate conseguenze; sviluppava sino alle sue ultime applicazioni la teorica del Sacrifizio; e faceva della obbedienza una leva, la cui azione incessante e universale ben era tale da dover preoccupare tutti gli studiosi di Filosofia e di Politica: ne fu torturato il testo: ne andarono falsate le citazioni; le idee dell'autore soggiac-

quero a rimpiccolimenti, ad ingigantimenti; gli uni vi ammiraron dentro i perni di un despotismo che ne disgradava Macchiavelli; gli altri non riscontraronvi che un corpo di prescrizioni, ogni articolo delle quali svelava il proprio significato: centinaja di volumi vennero in luce pro e contro: i Pontefici approvarono; i Parlamenti Francesi proscrissero: le passioni che suscitavano que grandi Corpi Giudiziarii disparvero trascinate nel vortice rivoluzionario: i motivi che ispirarono i Pontefici durano tuttodì nella integrità loro.

Il piano e lo scopo delle Costituzioni sono semplicissimi: vanno divise in dieci parti, che tutte hanno tra loro un legame, una conformità di azioni e di vedute, ed una conseguenza, la santificazione del mondo, mercè la santificazione del Sacerdoti.

A conseguire un tale intento, o almeno provarsi a conseguirlo, bisognava con isguardo rapido come il pensiero, abbracciare un vasto orizzonte: fondato ch'era l'Ordine diventava necessario applicarlo immediatamente a tutte le opere che giacevano in germe nella mente del Fondatore; il Cattolicismo presentavasi a cotesto Fondatore in uno di que'momenti di crisi che decidono dei destini dei popoli.

Non bastava combattere il presente; più opportuno ancora era provvedere all'avvenire, apparecchiandolo coll'educazione e colla parola ad accettare una Legge dalla quale ciascuno si chiariva avido di affrancarsi.

Ignazio, che aveva trovati compagni degni di se, aspirava a procacciarsene altri; ed a tale intento s'impadroni della educazione. Nè dismetteva per questo la carità sotto ogni aspetto, la conversione degli Infedeli, la direzione delle coscienze, il ministero della parola: l'immagine di Maddalena, che vive nella quiete della contemplazione, adottata da tutti i predecessori in fondar società religiose, non si affaceva nè all'attività di spirito di Lojola, nè alla natura del suo tempo; il tipo di Marta, occupata a' servigi altrui, concordava meglio colle sue idee; desiderò associare quelle due forme di vita con giusto temperamento, fonderle insieme con norme appropriate ad ogni indole, ad ogni secolo.

Del vivere contemplativo piglio l'orazione mentale, gli esami di coscienza, le pie letture, la frequentazione dei sagramenti, i ritiri spirituali, e le pratiche pie: prescrisse il vestire a que' di comune ai Sacerdoti: silenzio, solitudine, veglie, ed altre austere pratiche monastiche non ammise: proponeasi fornire alla Chiesa una milizia sem-

pre attiva e parata a correre ovunque sosse pericolo: lo Spagnelo si rivela in quelle carte; ei ha più di un articole delle Costituzioni di Lajola che pare copiato dai Fueros di Biscaglia: vi traspare l'uomo politico, signoreggiato dall'uom religioso.

Compiuto ch'ebbe quel fondamentale lavoro, fermo le condizioni necessarie ad esser ammesso nella Compagnia; principalissima una compiuta rinunzia a volontà, a parenti, a tutto che gli uomini amano meglio sulla Terra.

Divise la sua Famiglia in sei classi; novizii; laici, che intendono an materiali servigii della comunità; scolastici, che, terminato il noviziato, continuano a sperimentarsi; coadjutori, che insegnano e praticano nell'aspettazione di venir ammessi a' voti quando avranno tocchi i trent'anni di età, e i dieci di ascrizione all'Ordine; professi dei tre voti, che per qualche impedimento ommettono il quarto, e si esercitano come i coadjutori; e professi dei quattro voti, che soli hanno titolo di sedere nelle Congregazioni della Compagnia.

I Professi si obbligano a viver in assoluta povertà, a non brigare veruna carica, a non aspirare a veruna dignità ecclesiastica: insegnano retribuiti non d'altro che di lemosine per vivere.

La Società è governata da un genérale a vita, che risiede a Roma: il Generale ha l'autorità di prescriver regole e dispensarne; officio. non di predicare od insegnare, ma di governare: comunica suoi poteri a' Provinciali, ed altri, tutti da lui nominati: ogni tre anni i cataloghi di ogni provincia gli sono mandati, recanti il nome di cadeun ascritto colla indicazione di ciò che può, e vale: ogni settimaha i Superiori locali rendono conto dello stato delle lor Case al Provinciale: e i Provinciali ogni tre mesi al Generale; al quale (dotato di profonda sagacità onde conoscere così bene la teorica come la pratica degli affari,) è necessaria la scienza, e la prudenza anco più: egli destina i postulanti, i professi a quel genere di studii che reputa loro convenirsi; terminati i quali, trasferisceli ovunque crede, e per quel tempo che crede; ha facoltà di creare nuove Provincie; a sopprimere Case già esistenti gli bisogna il voto della Congregazione, invigita sulla osservanza delle costituzioni; ha la sovrintendenza e. il governo di tutti i collegii.

Or ecco la controparté, ideata da Ignazio, a cosiffatta dittatura.

Al Generale sta presso un ammonitore eletto dalla Compagnia, il qual ha diritto di fargli rappresentanze, caso che osservi, o vengagli fatto osservare checche d'irregolare nella persona o nel governo

del suo Capo. Ogni dignità ecclesiastica è interdetta al Generale: in caso d'inettezza sovraggiunta, o malattia, o vecchiaja, gli vien dato un coadjutore: caduto che sia in grave colpa, vien deposto, ed anco rimandato dall'Ordine. Quattro assistenti, oltre l'ammonitore, vegliano sempre sulla salute fisica e morale del Generale; è gli sono come ministri. Se cade in un de'casi previsti per la destituzione, gli Assistenti convocano la Congregazione, che lo depone; se il male è urgente possono proceder essi all'atto, salvo a farlo ratificare poi. Da tuttociò risulta che il potere del Generale non è illimitato che in quanto rettamente governi, e suoi diportamenti sien lodevoli.

Ogni cosa in tale Statuto tendeva a sublimare l'annegazione, a rinvigorire l'autorità, in epoca nella quale il Luteranismo e le Sette sorelle fomentavano l'egoismo, e generavano l'anarchia.

Gravissime obbiezioni furongli mosse.

1.º Il Generale è un despota contro al cui volere, tranne il caso di un peccato evidente, non è appellazione possibile.

L'autorità del Generale e limitata dalle Costituzioni, le quai vengono studiate per dieci anni consecutivi da chiunque vuol entrare nell'Ordine: È vocazione de' novizii la obbedienza, dacchè vi perseverano sino a legarsi col voto; gli è dunque per effetto d'un lor atto di libertà che si sommettono alle direzioni del Generale. L'Ordine era creato a combattere; urgeva afforzarlo facendo che tutti i suoi componenti s' impegnassero alla obbedienza militare.

2.º Lo scopo ultimo della Compagnia è il proprio ingrandimento; essa domina, pertanto, gli elevati colle adulazioni ed i servizii, gli umili col ministerio della parola, colla tema dell'inferno, è con un' istruzione che si presta mirabilmente alle passioni di ciascuno.

La Compagnia è un'aggregazione di Religiosi, e, come tale, tendente per natura a crescere, e propagare le proprie dottrine. Fondata, non alla vita contemplativa, sibbene all'attiva, avea missione di opporsi a tutte l'eresie, di riformare i costumi, di predicare il Vangelo nel Nuovo Mondo; a questo triplice intento bisognavano uomini sapienti, pii, intrepidi, ed ella seppe crearli. Papi è Monarchi innamorati di cotesti uomini, quale costruiva per essi Collegii e Chiese, quale spesavali viaggiatori, quale ponea sè stesso in lor direzione. Così crebbe la rinomanza e la potenza della Società.

Il Gesuita non potendo essere ambizioso per proprio conto, sendogli chiusa ogni via di magistrature e d'onori, su accusato d'esserlo per conto della Compagnia. Ma ci ha forse del male in questo

spirito di corpo, che è dire in questo concerto di tutti gli ascritti ad onorare e vantaggiar l'Istituto? Ov'è un qualsiasi corpo, dalle associazioni d'operai, fino alle Corti Giudiziarie, che non sia stato visto tendere a crescere in riputazione ed importanza? I Gesuiti subirono la legge comune; sentironsi uomini in cercare la preponderanza del lor Ordine, solo rimprovero che possa loro venir fatto, seppur lo si può fare equamente da uomini. Oltrecchè l'ambizione in un corpo qualsiasi, parlamento, tribunale, stato, nazione, è sempre lecita perchè sempre adducente ad un salutare sviluppo d'idee, ed al conseguimento della generale prosperità; sibbene nell'individuo è perniziosa e dannevole, perchè suscitatrice d'intrighi, e divisione.

· Chi pone mente alla mirabile armonia con cui questo gran corpo (la Compagnia di Gesù) diffuso per l'Universo intero governasi. allo stupendo concorrere di tutti i suoi membri al ben essere comune. e a tutte quelle varie operazioni, che sariansi dette impossibili avanti la sua fondazione, e che reputerannosi favolose da' posteri, caso che venganò a cessare; chi pone mente a tuttociò, converrà faeilmente-che, ne la Repubblica Romana, si ben regolata e compenetrata di amor patrio, ne veruna monarchia al mondo fornita d'abili ministri e accorti/diplomatici, unqua poterono vantare l'accordo e il buon successò in lor operazioni, che segnò per cotesta Società istituita da Lojola le imprese a cui si addiede, tutte condotte in ogni parte del mondo con una perspicacia che sa di prodigio, e nella quali avria inevitabilmente dovuto succumbere (ned anzi sarebbesi arrischiata tentarle) se tutte le membra di quel suo corpo immane si fossero trovate strette al Capo da vincoli meno gagliardi di quelli che a lui rannodavanli. » Questo brano è cavato (chi se lo penserebbe?) da una petizione presentata al Re di Francia dell'Università di Parigi... Avvisammo che troppo era singolare questo elogio in bocca di nemici, per non trascriverlo.

3.º Il Gesuita nelle mani del suo Superiore è come il bastone del vecchio, anzi come un cadavere: deve ire ove lo si manda, alla schiavità, alla morte: son tarpate le ali del genio; ogni individualità perioce sammersa:

È solenne aberrazione logica voler giudicare della vita claustrale colle deduzioni, e sulle norme della mondana. Il mondo è infaticabile in isperimentare checche può fruttare guadagni, piaceri; nel Chiostro l'annegazione sola è in onore, perchè adducente ad un lucro che solo è reputato vero, non rinvenibile sulla Terra altro che nella

pace che lo fa pregustato. Se il Gesuita è fatto simile al bastone in mano al vecchio, niun ve l'ha forzato; obbedisce perché gli piacque, perchè gli piace; ned è vero che l'obbedienza sia in lui soffocatrice pur del pensiero. - Se vi accade, son parole di Sant'Ignazio, di formarvi opinioni diverse da quelle de Superiori, e, consultato umilmente il Signore, reputate opportuno avvertirneli, non vi è menomamente vietato presentar loro le vostre rimostranze. — Il Gesuita può dunque rágionare la propria obbedienza, lo che in ogni esercito ben disciplinato si diniega al soldato: e del resto è argomentazione affatto sofistica lamentare la servitù di un Religioso, che si piega a' voleri di quel Superiore il quale ben sa meglio di lui ciò che a pro della Compagnia e di lui stesso conviene, e il quale, lunge dal soffocare il genio di chicchessia, ha un diretto interesse a porlo nella miglior luce possibile, onde n'abbia gloria Dio, e onore la Famiglia che lo novera tra' suoi ascritti. Perche l'obbiezione avesse valore bisognerebbe supporre che la Compagnia cercasse di nuocere a sè medesima, e che d'improvviso perdesse quel mirabile discernimento che da tre secoli le fece collocare sempre i suoi membri nella posizione più favorevole al disviluppo delle lor peculiari qualità.

4.º I Gesuiti si spiano l'un l'altro in conformità al testo che segue delle loro Costituzioni; — il postulante sarà interrogato se per amore del suo miglior avanzamento spirituale, non che della propria untiliazione, è contento che i suoi falli e difetti vengano manifestati al Superiore da chiunque ne abbia contezza fuor di confessione, e dichiarerà s'è per prender: in buona parte lo andarne corretto. —

La rivelazione delle colpe d'un Religioso, venute a notizia de' suoi compagni, e da questi denunziate, sa parte della Regola di quasi tutti gli Ordini Monastici. Al cap. 13 delle Costituzioni di S. Domenico sta scritto: è obbligo di ciascuno riserire al Superiore ciò che avrà saputo di riprovevole — e nello Statuto de' Minoriti al cap. 7 — niun si pensi non esser tenuto denunziare i falli de' suoi fratelli al Superiore destinato a rimediarvi. Questi testi son formali, e prescrivono d'agire; mentre Lojola si contenta volere che s' interroghi il novizio se consente.

Delazione è oggi voce di suono sinistro, che invilisce coloro a quai si appone; però appo le antiche repubbliche sapere la patria insidiata da figli scellerati e salvarla denunziandoli, quando mai fu tenuto a disonore? Appo Religiosi sapersi ciascuno in giudizio di tutti è afforzare, mercè la tema della vergogna, la spinta al bene.

Ciò che le denunzie hanno di odioso, gli è il mistero di cui si circondano; dacchè cessano d'essere protette dal segreto, si scianabiano in guarentia che ciascuno da liberamente a tutti.

Queste quattro, ch'io passai a rivista, son le più gravi accuse che furono mosse a' Gesuiti.

Volgono tre secoli che niente d'illustre e grande emerse nel Mondo, senza che i Figli d'Ignazio vi compartecipassero; niente di mostruoso e turpe di cui non venissero gridati complici: dà qua- lunque parte ci volgiamo, ovunque ci accade trovarli: i-Concilii acclamaronli lume della Teologia; cattedre e pulpiti ritrassero vita e lustro da essi; Re se li tolser a guida, Papi a consiglieri; i deserti non ebbero solitudini o arsure capaci di spaventarli; nè le carcari o gli spedali tenebre, infezioni valevoli a spaurirli; nè il delitto bestemmia atta a fugarli; nè la scaduta umanità abbissi che lasciassero inesplorati, e dentro a quai non recassero il raggio dell'amore, il balsamo del perdono... Ogni lebbra delle anime fu curata dalla pietosa lor voce; ogn'infermità del corpo fu tocca dalla compassionevole lor mano; cristiani, dottori, martiri, di niuna fatica, di niun pericolo furono schivi.

Il 5 febbrajo 1550 tredici Gesuiti preceduti da Pelletier si trasferivano dalla Casa Professa ad abitare un vasto fugurio appie del Campidoglio, a vivervi di certi denari lor elemosinati da Francesco Borgia Duca di Gandia, e aprirvi scuole gratuite di Lettere e Teologia. Il numero degli accorsi richiese trasmutamento di locale; e il palazzo Frangipani accolse la tribù studiosa. Spiacque la novità a' Dottori aventi cattedra in Roma, pe' quali insegnare era onore e kicro; onde avversarono con tutte lor posse il nascente Istituto. Nel 1553 il Collegio Romano (così fu denominato) già contava sei cattedre e lezioni quotidiane d'uomini insigni: il metodo era quello dell' Università Parigina: lo apprendere diventava facile agli allievi; e quella facilità medesima era un imbarazzo pecuniario di più: Ignazio a chi descriveagli la penuria crescente rispondeva — il Cielo. provvederà: — intanto i modi d'esistenza erano del tutto precarii. Nel 1555 i primi cento allievi si disseminarono pe' varii Stati d'Europa, rimpiazzati da dugento. Nel 1557 il palazzo Frangipani più non basto ad accoglierli, e si trasportarono nel Salviati; ed il mirabile si è che cosiffatto sviluppo er avvenuto senza sussidio da parte de'Papi altro che di promesse quanto a Giulio III, e di privilegii quanto a Paolo IV: intanto Perez e Perpiniano levavan alto la fama di lor corsi teologici, e giorni più sereni eran promessi a que' laboriosi figli d'Ignazio dall' assunzione a papa di Pio IV, e dalla presenza in Roma di Carlo Borromeo: nel 1564 Lainez, succeduto a Ignazio nel generalato dell' Ordine, ideò per primo la distribuzion pubblica de' premii, solennità si cara al cuore de' padri, sì magica nella vita e nelle rimembranze de' figli. Nel 4576 Bellarmino comincio le sue celebri controversie teologiche, le quali segnarono pel Collegio Romano l'apogeo della rinomanza, senza scemargli punto le ristrettezze della inopia: allora su che piacque al Pontesice dare ferma base a quella stupenda istituzione: commise elevare dalle fondamenta la gran dimora, ch' è tuttodi decorata dell'antico nome, ed ha severa architettura tra casa e palazzo; ne fermò i redditi a pagamento dei debiti contratti, e sostentamento dei professori: il registro degli allievi nel 1584 presentò iscritti duemilacento nomi: non era più il Collegio dei Gesuiti, sibbene del Mondo, sendochè tutti gli altri istituti d'educazione in Roma (aggiugnean a quattordici) teneansi ad onore d'esser affiliati al Collegio Romano, di seguirne il metodo, e di fare che lor discepoli v'intervenissero a certi corsi; e che que' discepoli fossero-destinati a disseminarsi per tutto il Mondo basterà ricordare il nome di taluno di cotesti istituti detti degl' Inglesi, de' Greci, de' Maroniti, de' Neofiti, de' Germani, e così via.

Non aveva appena Ignazio poste le fondamenta di quel duraturo istituto, che n' ideava un altro anco più mirabile; per lui ideare, fare, riuscire era tutt' uno.

L'eresia avea morso l'Alemagna al cuore; ogni anno una qualche provincia di quell'infelice regione staccavasi dal centro della unità per correre questa ò quella delle molteplici vie dell'errore; nè potean essere sufficiente riparo gli sforzi giganteschi di Lefevre, di Bobadilla, di le Jay, di Salmerone, di Canisio; que'cinque inviati d'Ignazio non riuscivano da soli a fermare il trabocco dell'eresia; a scemare fede anco ad essi i Protestanti rinfacciavano loro quella promessa di obbedienza al Papa ch'era un de'voti del lor Ordine. Questa gagliarda obbiezione fu seme di un magnifico pensamento; ne nacque il Collegio Germanico.

Ignazio volse in animo la fondazione di un istituto speciale ove si

educherebbero in Roma giovani tedeschi, che pieni di vita e di ardore sossero per riportare poi in patria le zelo di cui sarebbonsi infervorati a que novelli preti, cui la eccellenza di lor virtu avria setti missionarii, e la persezion degli studii predicatori e teologi, volle sidata la salute dell'Alemagna; lo storico eterodosso della Svizzera, Müller scrive — la risorma sarebbesi diffusa assai più senza la cura che i Gesuiti posero a sermanne i progressi.

Il cardinal Morone avea vedute da presso le miserie del Cattolicismo alemanno: Ignazio a lui si rivolse; ed ei lo patrocinò presso il Papa, il quale rispose — chi sosterrà le spese di così ardito imprendimento? la guerra di Parma die fondo all'erario, e siamo falliti: -Al difetto dell'erario, rispose Morone, supplirà il Collegio de Cardinali. — Un concistoro su raunato: le offerte dei trentatre porporati presenti fermarono al divisato Collegio Germanico tremila scudi d'oro di reddito.... Aperto nel 1552 con diciotto allievi, già ne contava l'anno seguente cinquantatre. In udirne novelle, i Protestanti fremettero, e Kemnitz, un di lor capi, sclamò — non basta ad Ignazie moverci attacco co' suoi francesi, italiani e spagnitoli; eccolo che va subornando a nostro danno i nostri proprii compatriotti! — que' lagni erano fondati; Lojola aveva drizzato il celpo propriamente al cuore della eresia. Quel Seminario si ordino in guisa si perfetta, che, sulla proposta del cardinal Morone legato pontificio a Trento, il Goncilio ne adotto quasi per intero le norme nel decreto relativo ai seminarii vescovili.

La Germania forniva quel Collegio di adolescenti, che tornavanle sacerdoti dotti, virtuosi, amadori della povertà, parati al martirio, e non gesuiti, perciocch' era stata sapientissima prescrizione d'Ignazio che s'avessero sibbene da educare dalla Compagnia di Gesu, ma non per venirvi ascritti; con che svaniva l'obbiezione protestante del voto d'obbedienza al Papa, dianzi memorata. I Tedeschi simpatizzareno per giovinetti, che, ad oggetto di beneficarli, toglicansi alla patria, e andavano sotto altro cielo a domandar lezioni ed esempii che non sapeano trovare nella terra natia: le più illustri case dell'Impero ebbero rappresentanti tra gli alunni del Collegio Germanico, i Kollowrath, i Firmian, i Metternich, gli Esterazhy, i Dietrichstein, i Thun, i Furstenberg, e cento altri. Sul chiudersi del Settecento, contavansi un papa (Gregorio XV), ventiquattro cardinali, sei elettori del Santo Impero, diciannove principi, ventun arcive-

scovi, dugentoventun vescovi, quarantasei abati, e generali d'Ordini, usciti dalle scuole di cui Lojola era stato ideatore.

Sant'Ignazio era veramente un grande uomo! Senza logomachia barbara, e formule pedantesche, si è posto maestro spirituale d'ogni credente in Cristo; chi pratica'i suoi esercizii diventa uom nuovo; niuna teorica intorno l'anima, o sistema psicologico puo compararsi alla dottrina di cotesto Maestro, che sceso negli imi penetrali della coscienza, e recando luce nei più profondi ripostigli del cuore, informa, per così dire, in arte il ritorno del peccatore a Dio..... Che cosa son mai a riscontro di siffatti insegnatori, i nostri odierni acconciatori di frasi filosofiche? costoro trastullano le menti con lor fine speculazioni: quelli s'impossessarono delle anime, e impressero direzione agli affetti... Ignazio ebbe il gemo della Santità: a dominare intelletti della tempra di Salmerone, di Lainez, di Saverio, di Bellarmino, di Baronio era uope d'un' alta superiorità; e ciò che distingue e caratterizza sovratutto il Fondatore della Compagnia di Gesu ella si e la conoscenza del cuore, la lucidità dell'intelletto, la inflessibile logica: sempre in lui la prudenza va di conserva colla semplicità, e la saggezza dei mezzi appiana l'arduità dello scopo. Col fondare il suo Istituto sul principio stesso della esistenza umana, la qual ci fu data per conoscere, amare e servire, obbligando suoi discepoli mérce lo studio a conoscere onde rendersi atti ad amare, e degni di servire, accordando loro ogni facilità di assimiliazioni, e naturalizzazioni compatibile colle leggi della Chiesa, e la necessità degli Imperii, Ignazio costitui la sua Compagnia superiore agli influssi di luogo, di tempo, e per conseguenza indistruttibile.

Il figlio dell'Uomo erasi umiliato fino a vestire la nostra carne, è la sua vita era stata una continua esercitazione d'obbedienza: l'obbedienza, ch'è la umiltà praticata, fu la virtù che Lojola raccomando davvantaggio; ed or siam chiamati a considerarne un luminoso esempio

Francesco Saverio chiaro professore nella università parigina, uomo dal bel parlare, dalla elegante erudizione, trasformato da Ignazio in uomo di meditazione e annegazione, in ricevere da lui comando d'ire a vangelizzare remote contrade sprofondate nella ignoranza e nella ferocia, partesi tosto senza neppur fare il fardello, sicchè Loiola, tocco di vederlo avviarsi privo d'abiti che lo riparino dalla inclemenza della stagione, gli porge coll'ultimo saluto il suo

proprio giustacuore di lana, ancora scaldato dal santo ardore del suo petto.... Ed ecco Saverio incamminato alle terre additategli dal Maestro.... Chi racconterà degnamente le geste del primo apostolo della Compagnia di Gesù?

Approda a Mozambico; gl'insegnamenti che avea porti, prima di salpare da Lisbona, a' Savii dell' Università, a' Grandi della Corte, ei li adatta a' meschini, che sono il rifiuto della umanità, quei negri, che, reputati merce, d'uomini poco hanno oltre la forma: da Socatora, ove per primo fe' suonare amabile e benedetto il nome di Cristo, passa a Goa, ove la sua parola non è meno fertile in conversioni; poi da paese a paese giunge a Meliapur, ove l'apostolo S. Tomaso era stato martirizzato, e tragitta al Giappone. Ivi regnava una grossolana superstizione appo il volgo, l'ateismo tra' Grandi. Francesco, nel difficil idioma di quella gente, le annunzio il vero Dio, quà accolto con onore, là con minacce, confondendo le arguzie dei Bonzi, e facendo per tutto trionfare il Vangelo. Poi rivalico il mare per iscendere alla China, è terminaryi in sulle frontiere di quell'immenso imperio la sua prodigiosa missione; solo, abbandonato in una capanna sull'arsa piaggia, divorato dalla febbre restitui l'anima a Dio.... La parola del Saverio aveva echeggiato per tutta l'Asia meridionale; trenta regni aveva evangefizzati, e battezzato di propria mano un milione di capi,... (1).

(1) Se volete paragonare l'altezza d'una missione, paragonatela colle imprese del mondani conquistatori. Narrasi che Napoleone, soggiogato l'Egitto, disegnasse, se vinceva a Tolemaide, di proseguire il corso della fortuna, moltrarsi nell'Asia, sfolgorare il Turco, impadronirsi di Costanti nopoli, e tornare in Francia assalendo l'Eurona a ridósse, e calpestando la Russia e la Germania vittorioso. Un umile Fraticello fees un più vasto disegno, e lo av rebbe effettuato se il Cielo non gli troncava i giorni nel cominciario. Francesco Saverio, che congiungeva ad una eminente santità quell'audace prudenza che si richiede a fondare gl'imperii, e a far cose grandi in qualunque genere, seminata la fede e la civiltà cristiana nella Penisola Indica, in Malacca, nel Giappone e in alcane isole dell' Oceania, come avesse ancor fatto poco, wieva recarie nella Cina, e, convertito quel mezzo mondo d'uomini, intendeva di valicare le inospite vastissime regioni della Tartaria, della Transossiana, dell' Europa grecale e boreale, piantando la romana croce fra le popolazioni seismatiche, eretiche ed infedeli, e riducendasi a Roma dalle fini dell' Asia per le vie calcate in parte da Gengis poi da Tameriano, come si era condotto a quella navigando, qual nuovo Gama, per l'australe Oceano. Or qual è la più mirabile di queste due conquiste, così diverse ideate dal Saverio e dal Buonaparte? qual merita l'approvazione di chi ama in solido i veri progressi dell'incivilimento, e il bene dell'umana specie? qual ci dee dolere che non sia stata posta ad effetto? chi è degno, insomma, di stima, di venerazione, di gratitudine fra que'due Conquistatori, simili per la vastità dell'ingegno e dell'animo; ma per genio o per opere differentistimi? colui che devasta e

Melchior Nugnez, figlio anch' esso del Lojola, sbarcava (nel 1556) a Cantop, e v'intavolava co' Mandarini tranquille conferenze di religione e di morale; erano semi destinati a portare frutti copiosi sullo aprirsi del secolo seguente.

Un altro Nugnez, per nome Giovanni, anch'esso animato dallo spirito d'Ignazio, penetrava nell'Abissinia a diffondervi la letizia del Buon Annunzio: nel Monomotapà, ove il Re e trecento maggiorenti si erano convertiti, Silveira periva sotto a' colpi d' un oscuro fanatico. Al capo Comorin, al Mogol, nel Madure, a Carnate i successori del Saverio raccoglicano la messe ch'egli avea seminata; tratto tratto la persecuzione visitavali, e le predicazioni trovavansi confermate dai martirii.

Anco il mondo scoverto da Colombo richiamava a sè l'ardente zelo della Compagnia di Gesù: eccone un drappello sbarcare a Bahia nel Brasile, segnarvi con sicurezza profetica il ricinto d'una grande Città, chiamare a popolarla gli antropolagi delle foreste attornianti, che ha convertiti alla civiltà ed alla fede. Nel Perù i Gesuiti si sono procacciati strani cooperatori; trovaronvi ciechi in gran numero, ed illuminaronli del raggio interiore della religione di Cristo; ed essi fecersi apostoli appo i compatriotti per tutta l'America Meridionale. I teologi, i filosofi, gli eruditi, i letterati che il Collegio Romano aveva noverati tra' suoi alunni migliori, si rassegnavano contenti a spendere i giorni fra tribù selvagge, sanguinarie, quale parata a scheroirli e scacciarli, quale a trucidarli e divorarli. Sorel immortalato da Châteaubriand nei Natchez è scannato a tradimento. Lallemand vien bruciato a fuoco lento, intantochè Brebeuf, colle lab-

flagella, tratto da un'ambizione smisurata, o colui che ammaestra e consola? chi scorre uccidendo fra le nazioni e ne coglie sanguinosi allori, o, chi, ad esempio di Cristo, le trapassa beneficando? chi, per acquistar signoria, accende l'ira cupa e sceiterata degli uomini, e attizza i fratelli contrò i fratelli, o chi gli ammansa e riduce a concordia, mirando per vie pacifiche a far di tutti un sol ovile sotto un pastore? Oh se noi fossimo più intendenti di vera gloria, e non avessimo perduto insino i veri nomi delle cose, che campo avremmo aperto ai nostri triona! ma la occità da cui siamo ingonibrati è tale, che, mentre ammiriamo e leviamo al cielo quei grandi macelli napoleonici, che chiamansi battaglie e vittorie, non facciamo caso, di quelle pacifiche imprese che sono di pro all'universale, e il cui onore è di tutti i cattalici, ma specialmente italiano, poiche la mano che le muove e le indrizza è in Italia: e mentre l'acquisto d'un paimo di terreno, forse ottenuto a scapito della giustizia, ed a pretzo di molto sangue fa trepitlar di gioja i governi ed i popoli, non cale a noi figliuoli ed eredi dell'antica Roma di essere gli apostoli della civiltà cristiana, e i legislatori dell'universo...

Gioberti, Del primato morale e civile degli Italiani.

bra mutilate, si sforza modular tuttavia parole che gli giungano confortevoli; Poissau è fatto in pezzi a colpi di scure nell'atto di portare ad un infermo il Viatico, e Daniele mentre salva suoi neofiti; Baraze e Basle forniscono delle lor carni palpitanti cibo ambito ad una imbandigione araucana.... E questi, e mille altri, così varii di nazione, di favella, di condizione, di provegnenza, che a solo mentovarli empirebbon volumi di nomi d'ogni suono, d'ogni gente, erano tutti gesuiti!.... era gesuita quell'Azevedo del qual è narrato nel Cinquecento una terribile e pietosa tragedia; ne durerebbe ben più viva e celebrata la memoria, ove fosse accaduta in età men feconda di strani avvenimenti, e di casi orrendi.

Visitatore dell'Ordine al Brasile, e capo di quelle laboriose missioni, Azevedo interrompe le sue apostoliche fatiche per condursi in Europa a supplicare il Pontefice e il Generale che nuova numerosa schiera di sagri lavoratori sia tosto mandata a quella vigna. feconda promettitrice di opime vendemmie: le sue poetiche esortazioni hanno acceso d'entusiasmo tutti gli alunni del Collegio Romano; cercano tutti di partire con lui; è mestieri porre un freno alla foga; sessanta sono i scelti, gl'invidiati, dei quali quaranta col Visitatore s'imbarcano ad Oporto sulla nave che ha nome S. Giacomo, scortata da una flottiglia portoghese, cui un colpo di vento ha disperso per l'Oceano, nel punto che cinque galee son segnalate sovraggiungenti all'orizzonte: erano capitanate da Giacomo Sourie corsale di Dieppe, il quale, con titolo di vice-ammiraglio di Giovanna d'Albret régina di Navarra, incrociava in quelle latitudini. Il formidabil Pirata intendeva nel tempo stesso ad arricchire predando, e, da fanatico calvinista qual era, ad intercettare a' missionarii la via dell' Indie Occidentali. Azevedo conscio del pericolo, e conoscendo la fuga impossibile, fa cuore a' marinari, che giurano disendersi sino all'ultimo sangue; de' Religiosi undici restano sulla tolda; i più giovani scendono in fondo alla cala; e il .15 luglio. 4570 sul mezzodi Sourie intima al San Giacomo di arrendersi, il San Giacomo risponde con una scarica di cannonate. I cinque navigli francesi circondano il portoghese, e tentano l'arrembaggio. Azevedo ritto appie dell'albero maestro, tenendosi in mano una immagine di Maria Vergine, comunicava a' suoi difensori quel coraggio ch' egli attingeva in Dio: Sourie a scovrire Gesuiti sul ponte addoppia gli sforzi; son essi per lui bottino più desiderato dell'oro americano: eccolo che alla testa di cinquanta de' suoi fa irruzione final-

mente sul cassero, eroicamente disputato; la mischia vi ferve tremenda; il capitano del San Giacomo cade spento; dodici soli de' suoi quaranta marinari son anco vivi; Sourie comanda che lor si accordi quartiere, e soggiunge il grido sterminatore - morte a' Gesuiti! — Azevedo e i suoi undici compagni si erano mostrati degni dell'eroismo de' lor difensori: ad ogni combattente che cadea. accorreva un d'essi a riceverlo tra le braccia in mezzo a' torrenti della mitraglia, a confessarlo, a benedirlo. Lorchè la pogna cesso, compresero tutti che l'ora suprema era giunta per essi, e si, raccolsero intorno ad Azevedo: que' dodici Religiosi pochi istanti dopo non formavano più che un mucchio informe di cadaveri. Siffatta carneficina aveva stuzzicato i Calvinisti: ampio campo a strazii prolungati offrivano i vent'otto tuttavia ricoverati nella cala; furono trascinati allo aperto: erano giovani e timidi: venne insultata la lor innocenza, deriso il lor pudore: durante un'ora servirono di zimbello alla turba scellerata; poi ne venn'ella al sangue: agli uni fracassava con martelli il cranio ov'era segnata la tonsura, agli altri faceva fare di bizzarri tonfi nel mare; questi affettava a colpi di scimitarra; quelli legava alle bocche de' cannoni, che in iscaricarsi ne disperdeano le membra: un solo, per nome Sanchez, andò salvo; a rimpiazzare quel quarantesimo si fe' innanzi domandando di morire un nipote dell'ucciso capitano del San Giacomo; respinserlo dicendo che non era gesuita: ed ei corse al cadavere d'un de' Padri, gli strappo la tunica nera, torno acconciato da gesuita, e fu scannato....

Tali erano i Gesuiti, e tali i Calvinisti del secolo Decimosesto...

Il secolo decimosettimo vide fondata, e il decimottavo distrutta una istituzione gesuitica degna d'eterna memoria. Ciò che il pietoso Bartolomeo di Las Casas s'er' augurato di fare a prò de' miseri Americani, cioè salvarli dalla ferocia spagnuola elevandoli a dignità d'uomini e di Cristiani, i figli di Sant'Ignazio riuscirono a compierlo; epera santa, perita con essi, ma che durò quanto basta per mostrare quai maraviglie sa creare la ispirazione cattolica a pro della civiltà.

Era costume generalmente invalso nell'America Spagnuola di ridurre gl'Indiani in commendo, lo che significava un branco di schiavi adoperati nei lavori delle miniere: non ascoltata si alzava la voce del Clero Secolare e del Regolare contro quell'uso inumano: i tribunafi e le corti del Perir, del Messico, di Madrid risuonavano delle querele de' Missionarii, degni successori di Las Casas. (1)

Appie delle Cordigliere tra l'Orenoco e il Rio della Plata si allarga una regione boschiva, nella quale gli Spagnoli, non aveano a que'di peranco apportato devastazione: per entro quelle secolari foreste i Missionarii intrapresero di costituire una Repubblica Cristiana con largire alle tribù selvagge quivi ricoverate la religiosa pace, e la civiltà che sarebbonsi augurati poter dare a tutta la Gente Americana. Cominciarono dall'ottenere dalla Corte di Spagna la libertà dei Selvaggi che loro riuscirebbe ragunare: poi, animatì da un dei più nobili concetti che unqua sieno sorti in mente d'uomo, s'imbarcareno alla volta del Rio della Plata.

Gli è in questo, a cui può darsi titolo di re dei fiumi americami, che confluisce l'altro che da nome al paese ed alle Missioni di cui ora prendo a parlare. Paraguasi nella Lingua dei Selvaggi suona fiume coronato, per chè sbocca dal lago Paraguay, che gli serve come di corona: prima di versarsi nel Rio della Plata riceve le acque del Parama e dell' Uraguay: boschi racchiudenti nel loro seno altriboschi caduti per vetustà, bassure innondate nella stagione delle piove, monti ch' elevano deserti sovra deserti, costituiscono gran parte delle regioni bagnate dal Paraguay: ogni maniera di selvaggiume vi abbonda; spesseggianvi gli alveari ricchi di miele profumato; uccelli dalle piume rifulgenti posanvi, simili a grandi fiori azzurri e porporini, tra'l verde chiaro dei rami: i selvaggi abitatori di tai foreste, stupidi non men che ferò ci, poco aveansi di umano.

Le antiche relationi ci presentano i Missionarii aggirantisi per quegli orridi luoghi col breviario setto l'ascella, una gran croce in mano, senz'altro viatico che la loro confidenza in Dio: ce li pingono che valicano pantani coll'acqua sino alla cintola, che ascendono rupi scoscese a frugativi antri e precipizii, con pericolo di snidarvi serpi e fiere, in cambio degli uomini cercati, talora più paurosi e terribili che serpi e fiere: melti vi morirono di fame e di stenti; melti vi giacquero accoppati e mangiati. Lizzardi, gesuita italiano, fu rinvenuto trafitto da frecce sur una rupe; il corpo già avea servito di pastura agli necelli di rapina; il breviario stavagli ancora allato, aperto all' Uffizio dei Morti; quando un Missionario s' imbattea nelle reliquie d'un compagno, seppellivale riverente, e cantava un Te Deum soli-

⁽¹⁾ V. Chateaubriand, Genie du Christianisme.

tario sulla fossa del martire. Le tribù selvagge maravigliavano di siffatte scene: talvolta faceáno pressa intorno lo sconosciuto che lor parlava di Dio, e guardavano il cielo additato da lui: talvolta fuggivanlo quale stregone, ed ei seguivali supplicando, e se non riusciva a fermarli, piantava la sua croce allo aperto, poi si appiattava nella macchia: i Selvaggi accostavansi a poco a poco attirati da curiosità alla Croce: allora il Missionario escendo dal nascondiglio, e profittando della loro sorpresa, invitavali a rinunziare a quella misera vita per fruire le dolcezze socevoli. Quando i Gesuiti furonsi a questo modo cattivati alcuni Indiani, ricorsero ad altro spediente più singolare. Aveano osservato come quelle genti fossero dotate di una squisita sensitività per la musica: costumarono, pertanto, di montare piroghe insieme a' catecumeni, e di risalire le correnti cantando salmi; i neofiti ne ripeteano le cadenze, e gl'Indiani, arrendendosi al dolce invito, calavano dalle rupi, accorrevano sulle rive, si gittavano anche a nuoto tenendo dietro alla barchetta canora: archi e freccie erano sfuggite loro di mano, e un presentimento di virtuosa socevolezza aveali compenetrati; lagrimavano di commozione sconosciuta; e ben tosto, soggiogati da irresistibile attrattiva, cadeano appie della Croce, e mesceano il loro pianto alle acque rigeneratrici del Battesimo. Così il Cristianesimo avverava nelle foreste americane ciò che la favola racconta di Amfione, e di Orfeo...

I primi Selvaggi che si radunarono alla dolce chiamata dei Missionarii furono i Guaiani; e composero una bergata detta Loreto, sotto la direzione dei padri Naceta e Cataldino: crebbero in breve tai gruppi a più che trenta, costituendo una repubblica cristiana di cui non v'ebbe ne dianzi ne dopo la simile altro che nei sogni degli utopisti.

Ogni borgata veniva retta da due Missionarii, che ne dirigeano lo spirituale e il temporale; niuno straniero potea dimorarvi più di tre giorni. In ogni ridizione (così avean nome le borgate) vi aveano due scuole, una pei primi rudimenti letterarii, l'altra per la danza e la musica. Appena un fanoiullo avea tocchi i sette anni, n'era studiato il carattere; che se pareva acconcio a mestieri meccanici lo si mandava ad una delle officine, la più adatte alle sue disposizioni, e quivi diventava orefice, orologiajo, fabbro, faleguame, tessitore o fonditore; le quali officine aveansi avuto a primi istitutori Gesuiti postisi ad imparare quelle industrie, per poterle insegnare altrui. Chi preferiva l'agricoltura si arruolava contadino; chi ripugnava a cure se-

dentarie diventava guardiano d'armenti. Le donne lavoravano in disparte dagli uomini, nello interiore delle capanne: riceveano allo aprirsi d'ogni settimana di cotone e lana quel tanto che deveano restituire filato il sabbato sera; oltrecche intendeano a bisogne campestri atte a fornire un salnbre e gradito trattenimento.

Non ci aveano mercati, soprintendendo i Missionarii ché a ciascuna famiglia venisse porto il bisognevole in proporzione degl' individui che la componeano. I lavori cominciavano e cessavano a suon di campana. L' aurora solennizzavasi intervenendo ai sagri misterii; e lo annottare cantando preci con grande sioggio musicale. La terra andava divisa in perti attribuite alle varie famiglie, eccetto una; denominata il tenere di Dio, i eui frutti erano destinati a supplire al mantenimento delle vedova e degl' infermi; gli avanzi del pubblico erario a capo dell' anno si impiegavano nelle spese del culto, e nel discarico del tributo che ogni famiglia pagava al Re di Spagna, di uno scudo d'oro.

Un Caccico, o capo di guerra, un Corregidore od amministratore della giustizia, un Alcade o preside della polizia costituivano il Magistrato d'ogni riduzione, nominato dall'adunanza generale su proposizione dei Missionarii. Ci avea inoltre un pedagogo per condurre i fanciulli in chiesa od a scuola. La borgata era divisa in quartieri, ed ogni quartiere aveva un sorvegliante.

Nel caso d'infrazione afle leggi, il primo fallo punivasi con segreta riprensione dei Missionarii; il secondo con pubblica penitenza alla porta della chiesa; il terzo colla frusta; ma, durante un secolo e mezzo che tal repubblica fiori, è ricordato a fatica esempio di colpevoli che abbiano meritato quest'ultimo castigo. I pigri dannavansi a coltivare una maggior porzione del campe comune. Ad evitare la scostumatezza i giovani maritavansi di buon'ora: Ci avea regola in tutto, perfino nel vestire; le donne indossavano una tunica bianca stretta da cintura, con bracci e gambe nude e capellatura scendente che lor serviva di velo: l'abbigliamento virile somigliava a quello degli antichi Castigliani.

I Portoghesi del Brasile faceano scorrerie sulle terre della Repubblica Cristiana, e bottinavano schiavi; deliberati di porre fine a quel brigandaggio, i Gesuiti armarono lor negiti, e addestraronli per modo da fare mal giuoco ai predatori. Il problema politico parve quindi sciolto, dacche l'agricoltura e l'industria che fondano, e le armi che conservano mostravansi riunite.

Le borgate sorgeano in plaghe giocondissime, d'ordinario in riva a bel fiume; v'eran uniformi le case di un solo piano, edificate in pietra, con vie larghe a rettifilo: nel centro si allargava la piazza fiancheggiata dalla chiesa, dall'arsenale, dal granajo comune, e dall'ospizio pegli stranieri. Viali di grand'alberi dipartivansi dall'abitato, e metteano a cappelle nella campagna, che servivano di meta alle processioni dei giorni solenni. La domenica dopo Messa celebravansi i matrimonii; e la sera i battesimi. Le principali feste della religione venivano annunziate la vigilia da luminarie e balli di fanchilli in piazza: nel di, poi, la milizia schieravasi in armi; e, dopo l'uffizio divino, un banchetto veniva imbandito agli stranieri, e la sera celebravansi corse con premii a' vincitori.

Con reggimento si paterno non à da stupire che quei novelli Cristiani fossero innocenti e felici; non sapeano ne di processi, ne di risse; del mio e del tuo s'aveano scarsa contezza; abbondevolmente provveduti del necessario, governati da quei medesimi che aveanti cavati da barbarie, e veneravano siccome uomini divini, non ignari dei vantaggi della vita civile in mezzo à boschi, e delle attrattive della società senz'aver rinunziato alle dolcezze della solitudine, quegl' Indiani fruivano d'un ben essere unico al mondo: il nostro buon Muratori pinse con due sole parole tal meraviglia, intitolando la bella descrizione che ne fece il Cristianesimo felice.

Le riduzioni del Paraguai non esistono più: distrusserle Portoghesi spediti da quel loro ministro Pombal del quale nella veridica storia unqua non cesserà di suonare infame il nome: fanatico abborritore dei Gesuiti, insegtilli perfino nelle plaghe centrali dell'America, ove non altro aveali resi aoti che l'avveramento di una prosperità e di una pace dianzi sconosciute. Gl'Indiani con tanto amore radunati ed inciviliti errano da capo pei boschi, o periscono sepolti vivi nelle viscere della terra. ... ma il Portogallo paga anch'esso, a paro della Spagna, e sosto a'nostri occhi, il fio degli antichi delitti... l'America fu vendicata!... (1).

⁽¹⁾ La rigenerazione morale e cristiana degli uomini presuppone la loro addimesticatura; conciossiache la civiltà e la fede vanno ad un viaggio, e cammuano di conserva; nè il seminare la parola evangelica nei cuori indufati dagli usi ferini e selvatici è possibile a farel se non si adopera ogni arte umana per mansuefarii e disporti ad accogliere le celesti dottrine. La società religiosa non può dunque eseguire l'afficio compessole d'insegnare al popoli e iniziarli ai riti evangelici, senza disciplinarli, ezimidio, civilmente, ritirandoli da quel vivere disgregato, aspro e barbarico che inal si accorda colla ubbidienza cristiana. Il presupporre che un'accolta di missionarii possa

plantare l'Evangelio fra le popolazioni erranti e silvestri, senz'arrogarsi sovra di esse alcun poter temporale e civile, è affatte fuor di ragione; e coloro che accusano i Gesuiti dei Paraguai per essersi governati altrimenti non se ne intendono. Le accuse fatte contro i Gesuiti per questa parte sono tanto più piacevoli e singulari, che i filosoft. da cut esse muovono, non hanno mai saputo incivilire una famiglia, od una tribù. non che una nazione e una stirpe; e oggi che le missioni sono sbandite dalla società moderna, i superbi posseditori di questa, non che ingentilire le generazioni rozze ed inculte, o le trassurano affatto come nell'India, o crudelmente l'estinguono, come in quella parte di America dove gli uomini si vantano di squisita libertà e coltura. Fatto sta che sinora i Missionarii furono i soli incivilitori dei Barbari'; e ragionevolmente, perche essi soli possono insinuare negli animi la parola rigeneratrice con quella pazienza indefessa, quella soave unzione, quella savia indulgenza, quel sagare accorgimento, quella sollecita fervida multiforme ed eroica carità, che non alberga. o di rado, fuori del sacerdozio cattolico. E fra varii ordini di Missionarii niuno fu niu lunganime, più dolce, più industrioso che quello dei Gespiti. Tra' quali un sol uomo, il Saverio, sece assai più in pochi anni a pro dei miseri abitanti del Malabar e della Pescheria. che la famosa Compagnia delle Indie nello spazio di oltre due secoli. E nel Paraguai i Discepoli d'Ignazio diedero al mondo il disusato spettacolo di una moltitudine selvaggia mutata, quasi per incanto, in società d'uomini civili mediante una disciplina paterna si, ma minuta, assidua, scrupblosa e forte, come quella con cui Licurgo ammansava i duri ed indocili abitanti della Laconia. Se l'opera dei Gesuiti, invece d'essere interrotta, fosse stata favorita, estesa, ed accresciuta da chi poteva, la stirpe rossa di America sarebbe a quest' ora così gentile e seconda come la bianca ; dove che, all'incontro, ne sopravvivono poche e misere reliquie a disperazione dei filantropi, e ad obbrobrio degli Europei. E niuno alleghi, giova replicarlo, a nostra discolpa la diversità delle schiatte; imperocchè gli uomini rossastri del Nuovo Mondo nel secolo sedicesimo non erano meno capaci di essere composti a umanità di consorzio, che i Barbari d'Europa nel Medio Evo, molti dei quali, come i Bulgari, gli Ungheri, i Normanni, gli Scandinavi, erano cento volte più ispidi, fleri e ribelli ad ogni domestica pulitezza, che le tribù valligiane del Mississipi, del Maragnone e dell'Orenoco. Le popolazioni finniche e germaniche furono domate in gran parte dal giogo duro e severo degli ordini feudali, e preparate da essi a ricevere e maturare le semenze evangeliche. I Gesuiti seppero comporre nel Paraguai un governo stretto e tirato, come si conveniva, ma doice insieme e allenissimo dalle acerbità feudali, il qual era, per così dire, un tirocinio di gleba morale, benigno e santo, che rompeya le seroci e sfrenate abitudini, e imprimeva in lor vece la piega della civiltà...

(Gioberti — Del primato sociale e civile degli Italiani.)

XXXVIII

FILOSOFIA ED ERESIA IN ITALIA NEL SECOLO XVI.

« Questo secolo non fu nè potè essere grande in quella filosofia spirituale che alcunì pretendono conformare le generazioni, ma che io crederei anzi per lo più conformata dalle qualità morali ed intellettuali di esse. Restano le opere di que' Filosofi (molto vantati ai nostri di, e per la smania di aggiungere alle incontrastate glorie italiane le contrastabili, e per quella peggiore di trovar grandi i nemici al Cattolicismo), restano, dico, le opere di Telesio (nato nel 1509, morto nel 1588), di Giordano Bruno (1550-1600) a dimostrare che fu mediocre la Filosofia italiana a que' tempi progredita allato ma non dentro alla via della verità. » (Balbo)

Di questi Filosofi e di alcuni altri, Pomponaccio, Contarini, Nifo, Patrizio, Cardano mi accade aver qui a mettere insieme piuttosto schizzi biografici che sposizion di sistemi; sendoche costoro furono, eccetto uno, fantastici sognatori, baldi sostenitori di tesi spesso assurde, talora empie, maestri a quando a quando di ribalde teoriche, e di più ribalde pratiche, indegnissimi perciò della sublime appellazione di filosofi nel pretto significato della parola; conciossiache amici della sapienza nel Cinquecento siam d'avviso dire coloro che intesero a diffonderla dovunque era ignota, gli Azevedo in America, i Saverio in Asia, o coloro che la chiarirono a' compatriotti traviati, gli Alcantara in Ispagna, i Borromeo in Italia, o coloro che provvidero di mostrarla praticata da numerose famiglie di lor fondazione i Neri, i Tiene, i Miani, i Giovanni di Dio.

Nato in Mantova l'anno 1462, piccolo di statura, ma gigante di orgoglio Pietro Pomponaccio visse ignaro di greco, digiuno di erudizione, epperò presumette penetrare più di oghi altro nello spirito di Aristotile ad iscovrirvi materialismo ed ateismo. Meschino logico qual era, a parare i colpi di vittoriose argomentazioni ricorreva all'ampio capitale di sali ed arguzie di cui tenea fornito lo ingegno: e colle armi del ridicolo svincolavasi dagli avvolgimenti della dialettica, vantaggio di cui si trovò privo lorchè si accinse ad esporre in iscritto le proprie opinioni; tra le quali-si vituperosa parve quella che asseriva trovarsi combattuta dallo Stagirita la immortalità dell'anima, nè dimostrabile colla ragione, che il libro contenente la brutta dottrina soffri la pena del rogo à Venezia ed a Roma e l'impaurito Pomponaccio si affretto a dichiarare che credea nella sorvivenza dell'anima come cristiano; ne l'avversava, o almeno asseriva non dimostrabile alla ragione, che come filosofo; mente vana ed abbujata che fidava cecamente negl' influssi delle costellazioni e nella magia, diniegando credenza ai miracoli ed alle profezie!....

Gaspare Contarini fu discepolo del Pomponaccio, non seguace, anzi impugnatore di sue perniciose dottrine: si lasciò addietro il maestro per le cognizioni che acquisto delle lingue antiche, e delle scienze matematiche: scrisse cinque libri intorno la *Politica*: si studio sempre di congiungere all'adempimento dei pubblici doveri, ed alla coltura delle lettere una specchiata purità di costumi: dal giorno che Paolo III lo creò cardinale non si occupò che di teologia, e dettò in ottimo stile ben pensati trattati contro Lutero.

Altro scolare del Pomponaccio su il napoletano Niso, che, divenuto professore a Padova; mise suori un libro Dell'intelletto e de' demonii, nel quale tende a provare che uno solo è in tutta natura, e in tutti gli uomini i intelletto universale; e che non ci hanno sostanze spirituali altre che le intelligenze motrici dei cieli. Fu egli per tali strane fantasie minacciato di grave disastro: la pietà del Vescovo di Padova sottrasselo al pericolo, a condizione che piegasse ad interpretazione alcuni passi della precitata sua opera. Fu un uomo di rotti costumi. In un suo trattato De amore afferma virtuosa l'annegazione della propria moghe, a suo dire dotta in Filosofia, la quale, per cavarlo da certi studii troppo, intensi, mandogli un di una leggiadra semmina, con quale intendimento ed esito lo si cerchi in quel trattato medesimo: è questa sarà stata proba-

bilmente una delle novellette, che, a fascio con altre molte da lui proposte ad esemplare e di consimil sapore, raccomandava (nell' altro libro, Da viro aulico) ad ogni cortegiano di raccontare al proprio principe per cavarlo di tedio e addentrarsi nella sua grazia. E fu precettore non a sole parole. Per dare spasso a Prospero Colonna, il Nilo, già canuto, si finse incapricciato di certa Quinzia: ma non andò guari che la burla si tramutò in realtà; e per siffatta sciagurata passione terminò la vita tramezzo indecenti follie (nel 1536).

La scuola di Pomponaccio alla quale furono ascritti anche il Fracastoro ed il Navagero, rimasi però netti dagli errori di lui, assumea nome di Aristotelica, e travisava ed esagerava gli antichi sistemi del Peripato, accostandosi ora al materialismo di Aristippo, ed ora al panteismo di Ocello Lucano. Il Patrizio, che fiori poco dopo i sunnominati, alzò bandiera di platonico, ma ne più assennatamente, nè meno baldanzosamente; e ne die documento colla pubblicazione del trattato in cinquanta libri — La nova Filosofia delle cose universe, — nella quale, non pel moto, ma per la luce si ascende alla Prima Cagione (4). Una scrittura italiana contro il Tasso, intitolata con barbara voce, Trimerone, perchè dettata in tre dì, sece ascri-

⁽¹⁾ L'inglese Burke nel 1681 pubblico in Londra un libro, a que di famoso, con titolo Telluris theoria sacra, in cui sostiene che la Terra fu da prima creata piana nella sua superficie, senza valli, senza montagne, senz'acque di sorte alsuna; che queste giacevano racchiuse entro la Terra stessa; che Dio, per innondarla coll'universale diluvio apri quei fonti e quegli abissi, e che le acque di la sgergando la ceversero tutta, e quindi ne vennero i mari, i fiumi, i monti, ed ogni disuguaglianza che sulla terra si vede. Ora questo sistema, che fu ammirato come un concetto ingegnoso dello Scrittore inglese, è pigffato di beso dal primo de' dialoghi del Patrizio sulla retorica, che ha titolo il L'amberto; ov'è supposto che le opinioni suddette leggansi esposte negli antichi annali etiopici, e che un etiope le riferisca. in Ispagna al conte Baldassare Castiglione: ecco un brano del Lamberto — • Col · quale orrendo crollamento, e fulminamento, aprendo in molti luoghi la Terra e « rompendola, ella cadde tutta nelle proprie caverne disotte, è sè medesima assorse, e riempi; da che, avvenne ch' ella e minore divento, e si allontano per in-· finito spazio dal Cielo, e seppelli se in se stessa, e tutte le cose ch'erano dentro di · lei. E gli elementi che più si trovaron alti, furono dal peso di lei e dal restringi-· mento delle parti spremuti fuori ; e, secondo che ciascuno era leggiero, e puro, volo più alto, e più al sielo si avvicino : ma quelle parti di loro alle quali fu chinsa l'uscita dalle rovine che occuparono le caverne, si rimasero sotto, lale nelle caverne prime, e • tale auche muto luogo. Ed è avvenuto che dove maggior mole cadde, e non potè « essere dalle caverne inghiottita, rimase eminente; e poi, calcato del suo preprio-« peso e dal freddo, é monte e sasso divenuto , e dove nel cadere avvallarono le · gran moli della spezzata Terra, rimasero scoperte le acque; onde furono i mari, « i laghi, e le grandi e le piccole isole, e gli scogli sparsi per l'Oceano. •

vere il Ratrizio al novero dei Cruscanti, degno infatti di sedere allora con essi.

Amico del Patrizio, e cospiratore seco lui a voler rovesciati gli idoli del Peripato, fu Bernardino Telesio calabrese; trovavasi in Roma a' giorni del terribile saccheggio, nel qual ebbe a soffrire busse, spoliazione e prigionia: vago poscia per l'Italia in traccia di scientifiche cognizioni e di dotte amicizie; reduce alla nativa Cosenza diessi a filosofare nella tranquillità della solitudine, e vi fini di vivere. Il suo sistema è chimerico al pari di quello del Patrizio, epperò offre indizii di maggiore perspicuità: quanto a suoi principali lineamenti avvisai di trovarlo redivivo nelle opinioni di un dotto professore di Pesth (Schedius) che me ne fece communicazione verbale, riducibile presso a poco a questi sommi capi: --- l' Universo è costituito da due elementi forza e materia; quella spoglia di individualità diffusa per tutto, che di parti non si compone, incessantemente operosa; questa, che, dotata d'individualità, occupa uno spazio, constà di parti, essenzialmente inerte: tuttoció che sulla terra esiste informasi di questi due elementi, non ci essendo forza disgiunta da materia, ne materia da forza. Qualità essenziale della materia è di essere omogenea; le forze dividonsi in consoie di sè (le Anime, i Genii) ed in non conscie (le affinità molecolari, le attrazioni celestiali). La forza agisce sulla materia in due guise; o nel modo che Natura prescrive, e tale azione dicasi interna, perche risiede nella intima composizione dei corpi, ne può subire modificazione altro che per prevalente violenza; che se una tale violenza è recata, all'azione di cotesta forza eccezionale artifiziale si dà nome di esterna...

Patrizio e Telesio ardirono sibbene movere guerra ad Aristotile, ma non sollevare la fronte contro l'Antichità; e parvé loro di non poter essere filosofi, se non prendevano alcuno degli Antichi a guida: si posero perciò seguaci il primo di Platone, il secondo, di Parmenide: Cardano e Bruno, invece, tennersi ad onore scuotere qualsiasi giogo, e chiarire col loro esempio fin dove possono giungere l'uso non meno che l'abuso dello spirito uppano.

Gerolamo Cardano scrisse la propria vita, nè dissimulo i propri disfetti; e veramente unqua non fu uomo più strano, e in cui si appasassero meglio spirite acuto e fantasia stravolta, animo coraggioso e puerile superstizione, disprezzo delle ricchezza e insofferenza della povertà, pietà ed irreligione, vizii, insomma, e virtù, che si direbbono

incompatibili. Nacque a Pavia nel 1508 di genitore giureconsulto; vi studio, vi menò moglie, fu padre forse negligente, certo infelicissimo di due figli, un decapitato per tentato fratricidio, l'altro diseredato per scioperatezza: cresciuto in fama qual medico, n' andò in Iscozia, a curarvi il Primate, e lo guari: tenne cattedra a Pavia, a Bologna, e vissuti a Roma suoi ultimi giorni stipendiato da Gregorio XIII, vi mori il 1 ottobre 1576. Le opere che di lui ci giunsero giacciono raccolte in dieci grossi in folio: appena è scienza sulla quale non abbia scritto; di cadauna lasciò saggi, e in molte servi di guida ai successori: Matematica e Medicina professangli grandissima obbligazione; qui ci appartiene dire della Filosofia, la quale, in cambio, non ebbe a lodarsi della fantasia del Cardano.

Nei due trattati De varietate, e De subtilitate rerum, ove svolge più ampiamente le sue opinioni cosmiche e metafisiche, ben si comprende ch'egli non segui un coordinato sistema; solo vi traspira un ingegno avido di cose nove, che si elesse a guida non altro che la inimaginazione. I tre principii universali sono, secondo lui, la materia, la forma, e l'anima: ammette tre soli elementi, aria, acqua e terra; al fuoco da lo sfratto; i fiumi nascon dall'aria che cambiasi in ac-. qua; la funa, i pianeti, le stelle, oltre la luce che ricevono dal sole, hanno la loro propria: le piante vanno provvedute di sensi, di affetti, si amano, si odiano a vicenda: una sola è l'anima di tutti gli uomini, comune ance alle bestie; ma negli nomini penetra addentro, e, riempiendoli di sè, produce gli atti umani; delle bestie cinge solo e circonda il corpo, perlocche rimangano di tanto inferiori. Tali, e niù altre opinioni nuova e stravaganti c'inducono a dire di Cardano, non meno che di Telesio, come ben gli si debba lode per avere cooperato a spezzare le catene che tenevano le menti curve sotto il giogo dell'Antichità, ma che fu infelice creatore di sistemi.

Giordano Bruno (nato a Nola l'anno 1550) si mostro assai più ardito in filosofia di Cardano; sendoche, non del solo Aristotelismo, ma scosse il giogo anco della Religione, e non prefisse alle sue credenze altra regola che il capriccio. Da frate domenicano costui apostato, e diessi a gire vagando or a Ginevra, or in Alemagna, or a Parigi; dappertutto sfacciato lodatore di se medesimo, e furibondo denigratore del Cattolicismo e di Roma; a tale che, anco là dove meno si convenva, come, per esempio, nell'elogio funebre di un duca di Brunswich, su udito interpellare se medesimo con queste parole—in mentem ergo, in mentem, Rale, revocato te a tua patria homestis

tuis retionibus atque studiis pro veritate exulem, hic civem: ibi voracitati kupi romani expositum, his liberum: ibi superstitioso insanissimoque cultui adscriptum, hic ad reformationes ritus adoptatum... - e bed facea fede della riformazione di Bruno la turpe commedia del Candelaio, ch' ei metteva in luce con gran plauso nella terra della libertà e della virtà! fatto sempre riproducentesi, e degnissimo di annotazione per ogni pensatore cattolico, vedere l'apostasia gire apneinte ad immoralità. Piacque alla Provvidenza evitare alla Ortodossia la obbiezione (saria stata gagliarda agli occhi della terba) che un qualche filosofo degno del nome si fosse totto al suo grembo per appurare i proprii diportamenti, e costituirsi esemplare di rinfervorata virtù: o direm piuttosto che nella spinta inducente un nato e cresciuto nel Cattelicismo, a ripudiarlo, accogliesi di necessità una qualche magagna, che non tarda a venir in luce, il Serveto di Calvino, la Caterina di Lutero, la Bolena di Enrico... tutti hanno una pecca-che l'apostasia fa palese, quasi sempre la stessa, un maritaggio osceno di lascivia e di orgoglio...

Non mi fermero à dire delle scellerate scritture di Giordano Bruno. lo spaccio della bestia trionfante, la cena delle ceneri, i dialoghi della causa principio ed uno, il libro dell'infinito universo, i trattati de' triplici minimo el mensura; de monade, mimero et figura. Chi ama l'ordine e la chiarezza, cercherebbeli invano per entro cotesti zibaldoni: verboso e confuso lo scrittore, pare spesso non intender sè medesimo; epperò qua e là splendono lampi d'ingegno indicanti che se Bruno fosse riuscito ad infrenare i suoi mal appetiti, avrebbe potuto conseguire orrevole seggio tra' pensatori. Chi si avventuro a svolgere quelle ingrate carte, afferma che ivi entro il sistema detto poscia Copernicano è chiaramente designato; non che le conseguenze che ne derivano, cioè la Terra essere un pianeta, Terra e Luna riflettere a vicenda parte del lume solare, sole e pianeti aver cadauno il proprio centros e pianeti essere le comete, e la Terra non aver forma perfettamente sferica, ed altre siffatte opinioni divenute in appresso comuni.

Venne Gierdano per sua malora a Venezia, ivi'tenuto langamente prigione, poi mendato a Roma ove soggiacque alla sorte ch' era tocca quarantatre anni prima al Carnesecchi; cesì fermo nella sua empistà, che lo Scroppio, che lo vide ascendere il rogo (il 17 febbrajo 1600) racconta, che, postogli innanzi un crecifisso, rimiratolo prima can occhio torvo, volse altrove lo sguardo.

Dirè per ultimo, giovandomi delle parole del Botta, come sim

qui mi valsero qua e la quelle del Corniani e del Tirahoschi, i casi di Tomaso Campanella, e ne direi anco i sogni filosofici, e l'isola del Sole, se non mi ripugnasse l'animo di continuare ad avvolgermi in così ingrate materie: meglio è chiarire quali fossero i fatti di cotesti strani insegnatori di sapienza, e conchiudere con una terribile istoria la commemorazione dei lor deplorabili deliramenti.

Fervea per tutto il Regno grande scontentezza contro gli Spagnuoli occupatori. Tomaso Campanella (nato nel 1568) bollente e fazioso spirito, sen volle prevalere per satisfare alla propria ambizione, e fondare non so quale repubblica : fornito di mense vasta ed acuta, ma d'ingegno torbido e sfrenato, sendo di costume scandaloso e di opinioni sospette, era stato imprigionato in Roma: sostenutovi qualche tempo nelle carceri della Inquisizione, si disse pentito, e fu lasciato andare, con precetto che abitasse il convento di Stilo sua patria (vestiva l'abito di S. Domenico) e non ne uscisse. La solitudine e l'ozio fecero, fantasticare quell'anima vieppiù attiva e inquieta; e venne in risoluzione di sovvertire le Calabrio: separarle dal Regno. Dotto in astronomia, andò spargendo che pel 1600 il cielo annunziava grandi rivoluzioni, giubbileo più vero di quel che darebbesi in quell' anno stesso a Roma per carpire denaro ai credenti: quelle predicazioni, miste di audaci enfatiche parole, commoyeano singolarmente gli animi, e suscitarono una vasta cospirazione di frati, i quai dieronsi a gridar libertà, e detestare con veementi discorsi principi e prelati: manco male se fossero stati contenti a questo, ma strinsero pratiche con fuorusciti, con ladroni, annunziando loro un'annullazione di processi e di bandi, e piena licenza di saccheggiare ed uccidere chiunque si opponeva ai loro disegni: ne bastava, voleano bruciare tutti i libri, farne di nuovi: Campanella pensò anche ai Turchi, e negoziò con Morat-bey di dargli in mano alcune castella.

Ogni cosa era in pronto pel settembre 1599, allorquando due congiurati disvelarono l'orrendo arcano. Atroce era stata la congiura, atroci furono i supplizit. Fra Tomaso, o fosse astuzia, e forza del dolore, ora confessava, ed ora ritrattava; insomma disse tante stravaganze, che, schivata la morte, fu dannato, come pazzo, a carcere perpetua: stettevi lunga pezza; poi seppe così ben dire e fare che riacquisto la libertà, e ritiratosi in Francia, vissutovi quetamente, morì settuagenario.

A così rea impresa sussidiata da così scellerate arti eransi indotti ecclesiastici in gran numero tirati discosto dall' Ortodossia dai

dettati di ribalde filosofie!.... odiosi ed abbominevoli uamini dacche non solamente una trama iniqua setti onesto colore ordirono, ma ancora-le grazione lettere, le innocenti speculazioni, le benefiche dottrina in uso reo convertirono.... Ma adiosissima e ben maggiormente abbominevole fu la eresia filosofico-religiosa che annebbio e perverti nel Cinquecento tante menti infelici, e tante tuttodi ne guasta e corrompe, non più misteriosamente in un qualche chiostro di oscuru e romota provincia, ma dall'alto di cattedre rizzate nel bel mezzo delle capitali del mondo....

« La filosofia moderna (scrive Gioberti nella sua Introduzione ragionando sulle generali di queste nobilissime discipline) si può distinguere in due epoche; la prima che abbraccia il secolo quindecimo, tutto il seguente, e il principio del diciassettesimo; l'altra che comprende i tempi posteriori. Nel primo stadio fiorirono alcuni insiami pensatori, che attesero a rianovare gli antichi sistemi, anzichè ad innovare filosofando da se medesimi; rinnovatori però pieni d'ingegno e di vigore, buoni a procreare non meno che ad instaurare, nen copisti servili ma imitatori peregrini, più vaghi di trasformare che di riprodurre; attissimi a risuscitare le cose morte infondendo. in esse una vita nevella: ma l'indole dell' età avviolli sulle tracce antiche, ne permise loro di scoprire incogniti sentieri; conciossische la fresca restituzione degli studii classici, le attrattive di una erudizione che ai pregi intrinseci accoppiava il lenocinio della novità, la maraviglia di tanti antichi sistemi disseppelliti per la prima volta aventi il prestigio e il valore di una scoperta recente, non comportavano la meditazione indipendente e solitaria, e davano alla scienza l'aspetto e l'indirizzo della Storia. Era cosa-affatto ovvia che si cer-, casse il Vero non in sè stesso ma nella opinione di Maestri, i quali, dono un silenzio di dieci secoli, facevano di nuovo risuonare la lor voce, e si cominciasse a leggere nei libri degli nomini prima di stadiare in quello della mente e della natura. L'esorbitanza di alcuni di que primi Filosofi screditarono nell'universale le scienze specalative, e destarono un ragionevole timore negli uomini pii ed assepnati: dagli scandali e dal timore nacque il freno legittimo delle opinioni licenziose, è dal freno talvolta le persecuzioni; effetto etermamente deplorabile, ma quesi fatale, ogniquelvolta una torta persuasione radicata, e la torbidezza dei tempi concorsero a partorirlo!... »

Poco manco che il centro stesso della Ortodossia non si guastasse per le novità luterance calviniste; pericolo prantamente sventato, però degno di peculiare commemorazione: in ricordare gli strani casi che lo accompagnarono ci varremo, per qualche parte, delle accurate sposizioni che ne fecero Tiraboachi Botta.

Il prime per cui mezzo cominciarono a diffondersi nella penisola le opere di Lutero fu un Calvi libraio pavese, che andato a
Basilea, e avutene dal Frobenio più copie, seco le portò, non altrimenti che inestimabil tesoro; e forse credette che avessero ad
essere utili a' Fedeli, ingannato dal nome di riformo, come su que'
principii accadde a più altri.

Le guerre di cui fu teatro l'Italia nella prima metà del Cinquecento, procacciaronvi seguaci alle novità religiose d'oltrementi, sendoche le truppe straniere che la innondarono (ben se lo seppe Roma saccheggiata dai Luterani) infette di quegli errori con lor discorsi ed esempii le propagavano.

Damnosissimo altresi fu il soggiorno, che, con nome di Carlo di Imppeville, nel 1535, fece Calvine a Ferrara; conciossiach egli non solo vi confermo nella eresia la duchessa Renata, ma più altri audora sedusse.

Per tal modo in poco volgere d'anni non vi ebbe quasi parte d'Italia in cui non si vedessero molti, quai più quai meno apertamente, seguire le opinioni dei Novatori.

Carlo V trovandosi in Napoli, ed accorgendosi che le dottrine di Lutero vi aveano messo qualche radice, come anche negli altri Stati della Penisola, pubblicò un editto da eseguirsi in tutti i paesi dipendenti dal suo dominio, col quale proibiva sotto pena di morte e di confisca qualunque corrispondenza con persone infette dell'eresia: partendo poi raccomandò al vicerè Toledo che vigilasse su questa materia per preservare il Regno da contaminazione. Se ne sforzò il Toledo, si per l'ordine dell'imperatore, come per inclinazione propria: ma il procedere dei Luterani era molto cauta; non punto apertamente contraddiceano alle dottrine ortodosse, ma destramente andavano ragionando e chiosando nelle loro predicazioni e conversazioni sulle Sagre Scritture; da che passeva in molti il desiderio di leggerle e commentarie; e, finalmente, le intendeano siecome lor dettava la ragione; sempre fallace guida quando è annebbiata dalle passioni.

Principali autori di tai novità erano il cappuccino sienese Ber-

nardino Ochino predicatore di molto grido, Giovanni Montalcino dei Minorità di S. Francesco, Lorenze Romano di Sicilia agostiniano, Ner Martino Vermigli canonico regolare della cattedrale di Firenze. e per ultimo Don Giovanni Valdez spagnolo, uomo assai fanatico, che pretendeva di avere per ispirazione delle Spirito Santo il dono di ben intendere e bene spiegare le Divine Scritture; i primi, per la profondità della dottrina, e per lo impero della eloquenza, facevano gran colpo e tiravano a se molti seguaci; lo Spagnuolo poi facea proseliti con quel suo procedere da ispirato, essendo il fanatismo com che tanto più acceca, quanto più abbaglia. Il mal influsso ando così oltre che, non che i plebei, ma i nobili, e cogli uomini anche le donne ne surono tocchi: e stimavasi che la samosa Vittoria Colonna, e Giulia Gonzaga, e molte altre, mutate internamente dal Valdez col quale tenevano conversazione, avessero adottate dottrine non conformi alle cattoliche. Ciò che si sospettava, poco dopo apertamente si scoverse. Ochino ritiratosi fra' Protestanti di Ginevra professo pubblicamente le opinioni della riforma; lo stesso fece ritiratosi in Argentina il Vermigli; Montaloino arrestato a Roma vi fu castigato perche caparbio; e poscia perdonato perche resipiscente. Questi capi di riformazioni, non contenti d'insidiare le credenze dell'universale con parole coperte, facevano anche opera che dalla Germania venissero i libri scritti da Melantone e d'altri eretici, ricerchi e letti con ardore vivissimo: nè ciò deve far meravigha, perchè, oltre la novità sempre potente sulla mente degli uomini, la fama dei gravissimi fatti succeduti, e che tuttavia succedevano in Germania e nei Paesi Bassi effetti appunto che da queste disputazioni si originavano, risuonava per tutto il mondo, e riempiva le boeche di tútti gli uomini, sicche ognuno volea conoscere le ragioni di tanta lite, ognuno giudicare di si strepitosa causa.

« Più clamorosa di quella dei Religiosi summentovati fu la caduta di Pier Paolo Vergerio vescovo di Capodistria; intorno alle cui opinioni si alzarono dapprima si forti sospetti, che, accusatone a Roma, credette di doversi invece recare al Concilio di Trento per ivi giustificarsi; ma i Padri ricusarono d'ammetterlo, e ne fu rimessa la causa al Nuntio ed al Patriarca di Venezia. Citato quivi a rendere ragione della sua fede, il Vergerio ando lungamente tragiversando, sino al 1845, che gli fu ordinato di non accostarsi più al suo seggio: si ritirò allera tra' Grigioni, e fu ministro delle lor chiese;

poi passo a Tubinga chiematovi dal Duca di Virtemberg, e vi mori, dopo di aver messo in luce assai scritti in odio della Ortodesia.

Tra' principali contaminati fu il fiorentino Carnesecchi, che si era esercitato nella carica di protonotarió a Roma, dove Clemente VII molto lo avea amato, e in molti modi onorato: le novelle opinioni poscia lo aveano sviato; teneva corrispondenza coi più famosi eresiarchi; e tra gli altri con Galeazzo Caraccioli Marchese di Vico, il qual condottosi a Ginevra vi avea abbracciato, la riforma. Per queste ragioni Carnesecchi era stato messo una prima volta nelle mani della Inquisizione, ma pei favori del Duca di Firenze restituito in libertà, promettendo vivere cattolicamente: ritiratosi in Francia. ove fu ben veduto dalla Regina Caterina, vi avea continuate sue pratiche, vissuto in istretta famigliarità con Melantone. Paolo IV, che non era uomo da tollerar queste cose, lo aveva fatto citare, processare e sentenziare per eretico dal Santo Ufficio, ma in contumacia, non essendosi presentato in giudizio. Lo favori da capo il Duca ad ottenere perdono dal pontefice Pio IV novellamente assunto, si veramente che da quind' innanzi al grembo della Chiesa ritornasse, e stabilmente vi si mantenesse. Ma Carnesecchi si ostinò nella eresia, si prese beffe della Fede e dei riti cattolici, scrisse in disonore del Pontefice; e, nonostante tutto questo, ardi tornare a Firenze, fidato, è da credere, nell'affezione di Cosimo, e nella mansuetudine del Papa; lo aver egli perseverato a quivi rimanere lorchè venne assunto al trono pontificale l'austero e paventato Pio V. pare essere stata in lui pazzia, o accecamento piuttosto che animosa risoluzione: ed anco non istette quieto, ma favori palesamente la fuga di Pier Gelido da San Miniato, notissimo calvinista, sovvenendolo di danaro e commendatizie per Ginevra. Seppe il Papa tutte queste cose; e volle ferire, per esempio e tenere degli altri, quella principale e famosa testa: fece ufficio assai premuroso appresso Cosimo perchè gliela concedesse: diedela il Duca; però provossi con replicate lettere di mansuesare l'anima di Pio; nè sarebbero bisognate cotai lettere, solo che il Carnesecchi, già due fiate spergiuro, avesse consentito a diventarlo una terza; ma, nonche dar segni di ravvedimento, corse incontro alla morte, a cui su danatto (26 Agosto 1567). In quel passo sospese il Papa la esecuzione per dieci giorni promettendogli grazia, purchè la chiedesse; non la volle chiedere, e su decapitato sul ponte Sant' Angelo come traditore della Religione e dello Stato.... (Estratti dalla Storia di Botta).

Oltre a dar seguaci a Lutero e Calvino ebbe l'Italia il disdoro d'essere patria degli autori di una nuova eresia riproducente per gran parte gli errori dell'Arianesimo. Lelio Socino sanese. figlio di Mariano, celebre canonista, ne su l'autor primo; e Fausto, nipote di Lelio, il diffonditore. Verso il 1546 cominciò Lelio à tenere assemblee nel territorio di Vicenza, a cui intervenivano. Fra gli altrimolti. Valentino Gentile di Cosenza e Giampaolo Alciati milanese: e disputandosi di religione, vi si spargeano dubbii, singolarmente sulla Trinità e sulla Redenzione. Quel mido di errori fu scoperto. e i novatori si dispersero. Lelio dopo aver viaggiato più anni, fissatosi a Zurigo, cominciava a spargervi segretamente le sue opinioni: ma ammonito da Calvino, e intimorito dal fine di Serveto: prese a dissimulare, per modo che potè viver quivi tranquillo insipo alla sua morte naturalmente avvenuta nel 1562; Fausto, invece, menò giorni agitati: dapprima tornò in Italia e fu caro al duca Cosimo: mal pero riuscendo a più oltre dissimulare, ricoverò nel 1574 a Basilea, poi in Polonia, ove in tu multi da lui suscitati miseramente mori: di que' due teste mentovati discepoli a Lelio Socino, Valentino Gentile fini decapitato a Berna, Giampaolo Alciati si fe' musulmano.

Questo rapide sguardo ai casi di coloro che tentarono diffondere la eresia in Italia, se induce a tristezza per la considerazione delle deplorabili vicende di tutti quegli sciagurati, e del tragico fine di molti di loro, consola con chiarire quanto ando benedetta la Patria nostra da quel Dio sapientissimo e clementissimo, al Qual piacque sperdere la buja e rapida procella di si paurose minaccle: più fortunata in questo la Penisola Italica della Spagnuola potè salvarsi dalla eresia senza Inquisizione e senza roghi, e mostrarsi degna per lumi, e per moderazione, di durare centro di civiltà, e sede del Cattolicismo.

Chi non sa di fra Paolo Sarpi di cui suona si alto e lodato il nome in bocca a tanti nostri contemporanei? (1) E sta bene che il

⁽¹⁾ È curioso l'artificio con cui il più recente accusatore de Gesulti provasi a riversare su di essi tutte, o per lo meno la maggior parte delle innegabili pecche del Sarpi — « Gli errori dell'Uomo insigne donde nacquero se non dal Gesultismo, che, congiunto alla influenza spagnuola, abbracciava e comprendeva tutta la Italia in quel

nome del falsatore della storia del Concilió Tridentino, dell'accanito nemico della Cattedra di S. Pietro, del cospiratore a pro del Protestantismo, sta bene, dico, che il nome di fra Paolo venga in ogni tempo acclamato da chimque nel Concilio lamenta resi inconcussi i dommi e la dottrina del Cattolicismo, nella Cattedra impreca un perno invitto di unità, e nella diffusione della eterodossia augurerebbesi la instaurazione della morale anarchia. Fra Paolo!... nome infausto: a dimostrarlo tale trascrivo alcune righe dello storico Daru, cui niano, eredo, vorrà accagionare di soverchia tenerezza per Roma.

« Un confidente dell' Elettor Palatino sendo stato spedito a Venezia per negoziarvi a favore dei principi protestanti, fecevi strane scoperte, di cui rese conto nelle sue relazioni. Questo inviato, per nome Linck, si acconto con un avvocato veneto Pessenti, che gli confidò esistere in Venezia un'associazion segreta d'oltre mille individui parati a staccarsi da Roma; numero che aumentava ogni di, e comprendeva da circa trecento patrizi delle più distinte famiglie, società diretta da fra Paolo Sarpi, e da fra Fulgenzio, ambo Serviti. Linck si rivolse all' Inviato d'Inghilterra per accertarsi del fatto: avutane conferma, ne venne con essolui al Sarpi. gratulandoglisi che la sua fama avesse valicate le Alpi; a che quei rispose d'essere assai lusingato che di lui avessero contezza uomini, che primi aveano visto la luce (i Protestanti.): poscia spiegossi interno il poco concordar dei Teologi, spezialmente sul significato delle parole sagramentali hoc est corpus meum; e Linck avendolo richiesto come sperasse condurre a buon fine la cominciata impresa, il Servita affermo reputare desiderabile che la Riforma mettesse radice nelle provincie tedesche confinanti col territorio Ve-

secolo? Il Sarpi ediò Roma e la sua Curia, perchè Roma e la sua Curia gli parvero spagnole e gesuitiche; calunniò il Concilio di Trento, e con tutto il suo ingegno non seppe apprezzare gli oracoli di quell'illustre Assemblea, non pur teologica na civile, perchè gli giuner essi all' orecchio frammisti alle chiose del Lainez e del Salmerone. Quell' ombra atroce di Filippo II, e de suoi successari, occurata dall'uggia de voetri capelli, oscurò per più d'un secolo l'illibato candor della Tiara; e fra Paolo fu un vero giansenista italiano anteriore a Giansenio, temprato, non mica alla scolastica cote del Vescovo d'Ipri, ma all'incudine classica del Macchiavelli; che se vivesse al di d'oggi avrebbe forse gli stessi pensieri? e invece di maledire la Curia romana non applaudirebbe coll'universale ai gioriosi principii ed alle illustri speranze del regno di Pio?...—

neto, ed importar forte che le Corti Protestanti mantenessero relazioni intime cella Rapubblica, e tenessero costantemente invisti diplomatici a Venezia, i quai, cen attendervi palesemente agli escrcizii del loro culto, aprissero gli occhi al popolo, infino allora si cieco da non fare differenza tra' Luterani e Maomettani.

La convinzione che da queste ed altre simili rivelazioni. non che dagli scritti abbastanza per sè chieri del Sarpi scende in animo di ogni uomo di buona fede intorno i divisamenti tenebrosi del Servita per trascinare Vegezia nella eresia, ben è tale da presentarci sotto altri colori dei soliti, che troviamo nelle storie, i diportamenti di Paolo V. Le storie : a cominciare da quella di Luitprando, a terminare a quella di Sismondi, furono pressoché tutte congiurate a tradire il vero per quanto si riferiva ai Papi; dapprima i Ghibellini falsarono la commemorazione dei fatti più noti per servire alle loro passioni politiche : indi i Protestanti camminarono più sfacciatamente quella via per assecondare lor istinti eterodossi; niuna podestà, niun principato sulla terra ando soggetto a tale tormenta di bugie; e siccome queste bugie sono carezzatrigi d'orgoglio, di licenza, di ogni bruttura sempre viva in cuore degli uomini antichi e moderni, cesi. non solo furono credute al loro primo venire in luce; ma con andar ripetute di secolo in secolo n'acquistarono appo gl'ignari autorità, come per diritto di prescrizione.

Il Pontificato era riuscito sullo aprirsi del Seicento a ripigliare l'offensiva contro l'eresia, ed a ristorare i principii che sono base alla gerarchia cattolica; intese allora, altresi, a far nuovamente rispettato negli Stati Cattolici i suoi privilegi canonici. Tosto che i vescori furono condotti a più regolare dipendenza, e gli ordini monastici a più stretta osservanza delle loro regole, aunziature stabili, segno della afforzata padestà pontificia, vennero fermate nelle capitali dell'Europa, ed associati alle prerogative proprie d'ambassiate diritti ecclesiastici giurisdizionali di alto momento: questi diritti furono semi di male intelligenze, e ne provvenivano frequenti disordini conducenti ad esito diverso secondo l'indole del Pontefice regnante, quale più mite ed arrendevole, qual più fermo e coraggioso. Napoli, Savoja, Lucca, Genova, Firenze, cadauna alla lor volta, sostemero di cotai lotte: i Veneziani, segretamente infervorati del soffio dell'ereticale congiura, ardirono seli venirne agli estremi.

Il Senato avea fatto traddurre in carcere due Religiosi, che il Nunzio rivendicava alla propria giurisdizione: avendo resistito alle ripetute ingiunzioni, il 47 aprile 4606 la Signoria fu scomunicata; si aspettava d'esserio; molti de'suoi componenti ascan dato opera che lo fosse, onde con meno disagio potesse Venezia, sacondo le speranze del Sarpi, discattolicizzarsi. Tutti gli ecclesiastici della Città e Terraferma furon chiamati a promettere disobbidienza al decreto di Roma: resistettero al brutale comando i Gesuiti, i Teatini, i Riformati, i Cappuccini, per questo cacciati dallo Stato: ecclesiastici in buon numero vennero chiusi nelle segrete del Palazzo Ducale, a scontarvi la fede conservata a Roma.

Il Doge Leonardo Donato, sedotto da fra Pacio, lasciava libero corso al libri ed alle accuse ereticali: però il popol veneto non aveasi in cuore inclinazione per Lutero o Calvino; a quelle menti aperte e liete si affacevano le pompe cattoliche; abborrivano dal cupo e sconfortato teologare alemanno e ginevrino, e lasciavano vuote le chiese deve fra Pacio e fra Fulgenzio bestemmiavano la Santa Sede:

Parea che le cose dovessero giungere a tale da suscitar guerra, combattuta colle armi anco temporali, tra Roma e Venezia; che s' ella fosse scoppiata, la Cristianità ne avrebbe ricevuto un gagliardo contraccolpo per la inevitabile compartecipazione delle grandi Potenze d'Europa, quale naturalmente avversa a Venezia. come la Spagna, quale stretta alla Repubblica d'antica amicizia rinfervorata dai beneficii recenti, come la Francia. Per buona ventura della pace del mondo sedeva sul trono di S. Luigi il generoso e sagnee Enrico IV, a cui erano e cordialmente cari gl'interessi cattolici, e riusciva preziosa la benevolenza così di S. Pietro, come di S. Marco. Offers'egli, pertanto, calorosamente la sua mediazione: ma intoppo gravissimo alle trattative era sul bel principio la chiesta restituzione degli Ordini Religiosi discacciati. V'esbe di in cui l'Inviato Francese fece tale un'impensata denuncia in pien Senato, che la si vuol raccontare colle sue proprie parole nella relazione che ne diede al Re; da che risultera pur anco la conferma dell'accusa teste portata contro fra Paolo, e la crescente eterodossia veneziana.

- « Sire (scrivea quell' Invinto il 15 settembre 1606 ad Enrico che gli avea comunicata notizia della congiura ereticale statagli rivelata da uno de' suoi antichi correligionari), i segreti raggiri, de' quali la lettera speditami in copia mi fece edotto, non m'erano del tutto ignoti; pero quello scritto mi è arrivato nel buon punto che i partiti si sono alquanto quietati a considerare i perisoli in cui versano ove.

non concedane a rimedii di penetrare fino alla radice del male. Ma pria di dar sestore a chicchessia di tai communicazioni, avvisai necessario rimoverne una clausola troppo corrossiva spettante il Doge (qui alluge per certo lo scrivente alla complicità di Leonardo Donato); e trovate due commemorazioni de Gesuiti, ne ritirai una per dare men ombra.

- « Cio fatto. e voltate le lettere in italiano, cominciai col mezzo d'un servidore della Maesta Vostra a farle vedere ad un Procuratore di S. Marco ch' io sapet affezionato alla mostra causa: il qual rimase dapprima trasecolato all'annunzio, poi lasciommi intendere che nella scorsa quaresima due Cappuccini aveangli fatto motto. del Ginevrino dimorante in Città, e presentatosi a fra Paolo sotto gli auspicii dell'Inviato Inglese: pero fin allora non avea potuto indursi a credere vero il fatto: soggiunse esser uopo che gli Inquisitori ne fossero edotti; tanto più che i sedenti allora in posto erano buoni cattolici: richiesemi anche istantemente di mostrare quella carta al Collegio, locchè sarebbe il maggior bene ehe si petesse fare alla Repubblica. Il di seguente, comunicata la cosa ad un suo collega, anch' esso Procuratore di S. Marco, quel Gentiluomo diceami di non sapere omai riuscire a trovar pace se quel caso non si comunicava al Collegio; prevedeva come alcuni la entro se ne terrebbon gravati; ma i più ne profitterebbono.
- « Il 24 di questo mese chiesi pertanto udienza; l'ottenni; il Doge era assente per indisposizione (qui l'Ambasoiatore prosegne narrando le fatte communicazioni; indi) consegnai le carte ad un notojo del Collegio che ne fece lettura ad alta voce, durante la quale scorsi grandi emozione in viso alla maggior parte di que Signori (il vice-Doge fe caldi ringraziamenti da trasmetters) al Re per l'importante amichevole ufficio): conchiuse con assicurarmi che l'affare sarèbbe al primo di portato in Senato.
- « Così fu fatto; ne mai buon ufficio sorti migliori accoglienze: suonarono, cioè, unanimi le acclamazioni, che Voi, Sire, avevate sorpassato il colmo di tutti li beneficii già largiti alla Repubblica, con dichiarazione della ferma risoluzione di provvedere all'assicuramento della Religione, Adottarono, altresi, un partito di cui giurarono il segreto; credo intendesse a scoprire chi tenne pratiche col Ginevrino quand' era quì: sendoche i Dieci mandarono a me scongiurandomi di dichiarare se nelle lettère giunte da Francia stava scritto un qualche nome.

« Insomma ie posso dire alla M. V. che questo avvenimento le acquisto riputazione e giovo alla Religiene ed a questo Stato meglio di quanto sia possibile esprimere. Il Papa in risapere la esatta verità ben avrà campo a conoscere come sia per avervi obbligo, subito dopo Die, della ristorazione dell' autorità pontificia in queste parti. — »

Non appena comprese Enrico gli animi essere inchinevoli agli accordi, spedi a Venezia il cardinale di Giojosa a trattarvi la pace, La prima difficoltà consisteva nel volere il Papa ad ogni patto l'abolizione dei decreti veneti stati cagione dello scandalo. La Signoria ripugnava a portare intacco alla sua legislazione durata fin allora inviolata: i Francesi insistettero con gran forza; si ricorse ad un mezzo termine, ad una ritrattazione velata, alle parole che - la Repubblica si diporterebbe colla sua consueta pietà. - Altra difficoltà di minor conto parve dapprima insuperabile, la ristorazione de Gesuiti; era disdicevole al decoro pontificio lasciarli gravati da un bando nel qual eranò incorsi per onore della Tiara: non ostante le sollecitazioni di Giojosa, pressato da Enrico tenero della Compagnia di Gesu, la Signoria fu irremovibile, (Siccome però le prescrizioni e i bandi perpetui soggiacciono alla revisione dei posteri, così il decreto d'esiglio del 1606 cinquantun' anni dopo fu rivocato; ed i Gesuiti vennero rintegrati sulle Lagune; il soffio infetto dell' eresia si era a que giormi dissipato; fra Paolo, fra Fulgenmo erano scesi nella tomba, nè ci avean più altro che cattolici sul terrere di S. Marco.

I due coclesiastici stati imprigionati, e primo pretesto alla scissura, furono dati in mano al Papa; solo la Signoria pretese far sue riserve, delle quali Roma non volla udir parlare. Lo spadiente adoperato a rimovere la difficoltà è degno di memoria. Il Segretario di Stato della Repubblica condusse i prigionieri al palazzo dell'Ambasciatore Francese, e glieli consegnò — per gratificarne, disse, il Re Cristianissimo, e con dichiarazione che il diritto acquisito alle Stato di giudicare gli Ecclesiastici, rei di delitto civile, non dovea trovarsi infirmato da cosificita consegna. — Io li ricevo a questo modo — rispose l'Ambasciatore, e li condusse al Legato che passeggiava in un'attigua galleria — eccovi i prigionieri, dicendogli, posti in podestà del Santo Padre, — è tacque delle riserve.

Restava il gran punto della rivocazione delle censure, e dell'assoluzione. I Veneziani perseveravano a sostenere che gli anatemi

scagliati contro di essi erano nulli, quindi non richiedenti rivocazione. Alla fin fine fu deciso che l'assoluzione non pronuncierebbesi in pubblico e colla consueta formalità: il Legato ne lesse la formola in Consiglio, e, per così dire, privatamente.

Tutto quanto precede chiarisce che le quistioni dibattute fra Paolo V e la Signoria non furono menomamente risolute con quel favore pei Veneziani che gli Storici sono soliti affermare. Le leggi di
cui Roma querelavasi erano state rimosse, e mitigate: la estradizione degli ecclesiastici domandati aveva avuto luogo; l'assoluzione
era stata accettata: dicasi invero, per altro, che si procedette a
tutto questo con istraordinarie restrizioni; i Veneziani tutelarono con
sollecitudini inquiete il loro onore; e il Papa scese a concessioni
insolite, tra le quali fa principalissima l'abbandono de Gesuiti.

Venezia si era rappacificata con Roma, ed ogni cosa ritornava, almeno in apparenza, nell'ordine antico. A considerare però l'avversione sussistente nei Rettori della Repubblica contro la Santa Sede comprenderemo che quell'accordo era di mer'apparenza; e la eresia durava signera della mente di molti tra'principali dello Stato. Sarpi adoprava di mirabile scaltrezza a conservare sembianze ortodosse, carezzando i segreti odii de'novatori.

Quanto agli avvenimenti che si succedettero allora in Venezia troviamo notizie importantissime in una raccolta che finora gli Storici non hanno consultata gran fatto. È questa la corrispondenza epistolare di Filippo Duplessis Mornay, uom segnalato ugualmente come guerriero, come politico e come teologo; il più influente fra'. Protestanti Francesi, specialmente riguardo alla loro dottrina, onde fu detto il Papa Ugonotto. Chi scorre i molti volumi di tal epistolario stupisce dell'attività dimostrata per mezzo secolo da questo infaticabile avversario della Chiesa Romana; e vi trova lume rispetto le molteplici frame, che posero, nella prima metà del Seicento, in fuoco Inghilterra, Olanda, Svizzera, Italia. Noi ne caveremo qui ciò spetta al Sarpi, ed a Venezia:

Morney sedeva governatore di, Saumur, quivi circondato da gran numero dei suoi correligionarii. Fra quel centro principalissimo di calvinismo, e i novatori di Venezia serviva opportunamente d'intermediario Enrico Volton ambasciatore inglese, e il suo cappellano Bedell. Membro attivo a cosiffatte corrispondenze era, altresi, il celebre Giovanni Diodati predicatore in Ginevra, per motivi di religione cola

emigrato: carteggiava costui di continuo con Bedell, il quale scriveagli in primavera del 1608, (quindi un anno dopo composti gli accordi tra la Signoria e Paolo V) Esclesia Veneta reformationem brevi speramus. Poeo dopo avvenne il viaggio di Diodati stesso a Venezia, con istruzioni di Mornay, e lettere pel Sarpi; e di là l'ardente Settario scrivea — « Venezia non par più quella di prima; è una vera consolazione ascoltar nelle case le più cospicue i discorsi che vi si tengono specialmente per cura di fra Paolo e di fra Fulgenzio; a udire le lor prediche par d'essere a Ginevra: grandissimo vi è il concorso: l'Inquisizione è tenuta in freno dal Sépatore che le è aggiunto, sempre scelto fra i più ardenti oppositori di Roma: la irritazione contro il Papa è al colmo; s'insultano dal pulpito ai Gesuiti e mortalmente odiansi; vi hanno gentiluomini ch'eleggono pei loro figli precettori della nostra religione; tre quarti della nobiltà sono sulla buona strada. »

Ma non tardo Diodati a convincersi di avere, per molta parte, sostituito ciò che bramava fosse, a ciò ch' era infatti. — « Il frutto,
scriveva alquanto dopo, non è ancora tanto maturo come ci eravamo
indotti a credere; però le speranze son grandi. — Sarpi dava conto
a Diodati del perchè non procedea più rapidamente nell' opera riformatrice; primamente non chiamandol il Signore ad agire con zelo
impetuoso sibbene con cautela; in secondo luogo a ragione del carattere
degl'Italiani circospetto e guardingo, quindi richiedente processi lenti; ad
ultimo per l'attuale sua posizione di consigliere della Repubblica, che
gl' imponeva somma prudenza — « Ma io (prosegue a riferire Diodati) ben ho trovato il bandolo della matassa: Sarpi non crede che
sia necessario far adottare una speciale professione di fede, e dice che
Dio conosce i cuori e le buone intenzioni, e che si deve aspettar tutto dal
tempo. — »

Le predicazioni di fra Fulgenzio suonavano così sfacciatamente ereticali, che Roma se ne commosse, e indusse Enrico IV a farne argomento coll'ambasciator veneto Foscarini di gagliarde rimostranze: parve allora alla Signoria di dovere comprimere quello scandalo omai traboccante — « saprete (scrive Diodati al Morney il 22 gennajo 1610) che hanno chiuso la bocca al nostro Fulgenzio per questa quaresima; ei n'è forte incollerito; fuoco che quanto compresso altrettante divampera più violente. » Sarpi e i suoi colleghi non perdonarono mai al. Foscarini d'avere ne'suoi rapporti dato peso alle rimostranze del Re; e c'induciamo a credere che la tragica

morte di quell'illustre Patrizio, accaduta dodici anni dopo, sia stata causata da siffatta nimicizia: fu strozzato sul semplice sospetto di rapporti coll'ambasciatore spagnuolo perchè lo si era veduto aggirarsi notturno presso la dimora di quello: poichè fu morte lo si conobbe innocente, e colà tratto per un intrigo amoroso.

La pugnalata che tolse Enrico IV all'amore de'Francesi su attribuita dal Sarpi ai Gesuiti, ai Romani. Perche Mariana, un dell'Ordine, avea approvato in certi casi l'uccisore del tiranno, gridò chiarita l'accusa? tacque che i Superiori della Società avessero disapprovato quel libro, e che a que'dì la voce tiranno significava precisamente il contrario di principe cristiano.

La politica francese muto sotto la reggenza di Maria de Medici, e si ando accostando più deliberatamente a Roma: - con vero dolore: scrivea fra Paolo a Mornay, vegyo raffreddarsi nei nostri lo zelo religioso — e Mornay cercava ogni mezzo di ravvivare il coraggio dell'apostata. Partiva da Venezia l'Ambasciadore inglese traendo seco Bedell e Marcantonio De-Dominis arcivescovo di Spalatro, un dei teologi della Repubblica: al quale incresceva portare più a lungo la maschera di cattolico, onde si recava à Londra, e là pubblicamente apostava: non ha dubbio che su passo concertato con fra Paolo; sendochè strinsensi dopo di maggiore amieizia. Forse che Sarpi stesso avrebbe desiderato fare altrettanto, ma iniziato a tutti i segreti della Repubblica non si lusingo di poter uscir vivo dagli Stati di quella. Che se in Venezia indietreggiavano, in Germania procedeano celeri i Protestanti in effettuare lor trame. Il re dei Romani Mattia figlio dell'imperatore Ferdinando I.º si era lasciato estorcere piena libertà di religione dai Protestanti dell'Austria superiore, della Slesia, e della Boemia / l'arciduca Ferdinando, suo cugino era il solo, che, nell'Austria inferiore da lui retta, conservasse integra l'ortodossia: Mornay. scriveva a Sarpi (ecco le sue proprie parole - « si Styria libertatem religionis adipisceretur, vulnus esset meretrici, cioè a Roma, gravissimum); era d'avviso, che, se il Protestantismo riusciva a prevalere nei costui dominii facile sarebbe propagarlo negli Stati Veneti pel confinare del territorio.

Nell'ultima lettera del Sarpi, che troviamo inserita nella summentavata corrispondenza del Mornay, del 16 Agosto 1611, egli si scioglie in lamenti pel mal andare dell'eterodossia in Venezia. — « Voi siete, lo Dio merce in continuo progresso, noi allo incontro facciamo passi retrogradi; gli animi si raffreddano, le opportunità si tras-

curano, sicche omai non possiamo ne seminare, ne coltivare il seminato. Quando la meretrice (già sappiamo chi ella sia) c'insultava nella sua impotenza, ci avea qui grande libertà di parlare, di scrivere; or ch'ella ci piaggia, dormiamo. Tentammo spesso irritarla; ma, fatta accorta dai passati pericoli, mando a vuoto i nostri artifizii ed ascose la collera sotto il manto di novelle adulazioni. — » In queste parole è facile riconoscere un eretico, e dei più caldi: — « sintantochè, prosegue, voi tedeschi e francesi state lontano, e adoperate blandizie, i vostri sforzi non porteranno fratto: dirigete una volta i colpi contro il cuore; l'Italia è la vera culla e il nido dai Gesuiti e del Papa — »: questi detti chiariscono abbastanza il nemico, il traditore del suo paese.

Pare che nel 1612 cessassero i rapporti diretti di Mornay coi Veneziani; nel 1615 scoppiò la guerra del Friuli contro l'Austria, quella guerra che Sarpi desiderava di si gran cuore. L'Arciduca ottenne soccorsi dalla Spagna: la Signoria sussidio contro di lui il Duca di Savoia collegandosi coll'Inghilterra, l'Olauda, e i Protestanti Tedeschi. L'antico progetto del Papa Ugonotto conseguì allora adempimento: la Repubblica prese a suoi stipendi il conte di Nassau con quattromila soldati luterani: Sarpi non potea desiderare di meglio. La pace di Madrid (così detta, sebben conchiusa a Parigi il 6 settembre 1617) termino la fazione. Benche fermata, continuarono gli stipendii dei Luterani, e le ostilità tra la marineria napoletana e la veneta.

Sedea vicere di Napoli il, Duca di Ossuna, a cui il gabinetto di Madrid andava ordinando di uniformarsi ai patti del trattato di pace; egli, invece, aumentava gli apparecchi di guerra; autorizzato segretamente dal suo gabinetto, o meditava fin d'allora il tradimento di rendersi indipendente dalla Spagna? questa seconda ipotesi ci sembra più verisimile. Può darsi benissimo che Ossuna non accennasse di questa trama all'Agente della Repubblica, che risiedeva presso di lui, avanti del maggio 1619. Ma ciò non toglie, che, anche prima di tal'epoca, non si fossa concertato con personaggi influenti, particolarmente gli oppositori più dichiarati del Papa e della Spagna. Vedenimo testè che Sarpi aveasi di molti amici, ed era in grande ripatazione presso gli Ugonetti, gli Olandesi, l'Ambasciador inglese, e i Protestanti tedeschi. Chi reputera inverosimale ch'egli avesse sentore delle trame di Ossuna melto avanti che alla Repubblica ne giungesse notizia officiale? Or ecco in tale

ipotesi considerazioni che spanderebbono luce inattesa sulla celebre congiura del 1618. Jacopo Pierre, capitano di corsari, il qual ebbe parte così attiva nel fatto, e che su un agente intermediario sra l'Ossuna e il partito del Sarpi, è personaggio equivoco, un di coloro che oggi direbbonsi agenti provocatori, con in pronto sempre piani ben concertati, che propone a' complici vantandone la eseguibilità, poi ne incaglia e differisce l'effettuazione; aggiramenti che poteano velare una doppia intenzione; primamente d'implicare in una congiura contro Venezia (onde poternelo allontanare) l'ambasciadore spagnolo Bedmar odiatissimo dal partito novatore; in secondo luogo di eccitare il Vicerè di Napoli a compiere sollecitamente la ideata ribellione. Considerato sotto questo punto di vista il Corsaro sarebbe stato un mero strumento adoperato dal Sarpi e da suoi. Quanto alla eatastrole sanguinosa che accadea poco dopo, si può darne questa plausibile spiegazione; che quando i nemici della Chiesa disperarono far piegare la maggioranza dei Rettori della Repubblica alle proposte dell'Ossuna, vollero assicurare la propria salvezza prima che si scoprisse la traifia e sagrificarono a siffatti calcoli interessati Giacomo Pierre e tutti i suoi complici!

A conferma di questa ipotesi ci abbiamo la malleveria dell'autore reputatissimo delle Considerations Politiques sur les coups d'état, G. Naudè, che si può dire quasiche contemporaneo del Sarpi per avere pubblicato il suo libro sedici soli afini dopo la morte di lui, cioè nel 1639. Il Naudé, pertanto, tiene fra Paolo qual capo ed autore di tutta la congiura, mosso dall'odio che portava alla Spagna principale baluardo dell'ortodossia, e dall'ansia di rimuovere Bedmar da Venezia.

Quanto al modo da tenere nel mandare in luce i particolari della scoperta congiura, la Signoria si consigliò col Sarpi, il qual dissuase qualsiasi pubblicità, con dire che le sinistre interpretazioni erano da evitarsi.

Nel mese stesso che accadeano in Venezia questi fatti non meno enimmatici che sanguinosi, scoppiava la ribellione della Boamia, che fu preliminare alla tremenda guerra dei trant'anni; concatenazione immensa di trame rivoluzionarie intese ad abbattere la Chiesa e la potenza Austro Spagnola; le quali avendosi centro Saumur stanza di Mornay, Venezia seggio del Sarpi, Ginevra, ed Eldelberga, si diffusero per tutta Europa, sommossero la Boemia, la Moravia; la Slesia, l'Ungheria, l'Austria, la Francia, l'Italia; onde un dei capi dell'im-

presa, il Margravio d'Anspach, fu udito vantarsi di aversi in pugno il bastevole da potere svellere il mondo dai cardini. Queste trame fallirono l'effetto, per quanto si riferiva alla nostra Penisola, a cagione del pronto richiamo dell'Ossuna a Madrid a rendervi conto de suoi tradimenti, destinato ad espiarli in un fondo di torre, ove mori: le vittorie di Massimiliano di Baviera diedero anco in Germania il sopravvento ai Cattolici.

Fra Paolo durò sino che visse (1623) consigliere della Repubblica, particolarmente pegli affari ecclesiastici. Nel 1619 Morazy gli raccomandava i suoi due nipoti moventi a visitare Veneza; indi ringraziavato delle buone accoglienze lor fatte. L'anno dopo Durand, amicissimo del Diodati, trattenevasi con somma soddisfazione in lunghi colloquii con fra Paolo; son fatti nella minutezza loro osservabili a chiarire che il Servita invecchiando non mutava

pensieri.

Spes' egli quell' ultimo stadio di vita a compilare la Storia del Concilio di Trento, che nel 1619 usciva in luce a Londra stampata per cura del summentovato apostata De Dominis con titolo — bistoria del Concilio Tridentino, nella quale si scoprono tutti gli artificii della Corte di Roma per impedire che ne la verità dei domini si palesasse, ne la riforma del Papato e della Chiesa si trattasse. Di Pietro Soave. Appresso Giovanni Billio reg. stamp. 1619. Questa lunga aggiunta dovette nuocere alla diffusione dell' opera fra' Cattolici, onde il Sarpi, la disapprovo; e fu ommessa nelle seguenti edizioni. Il Re d'Inghilterra, a cui il De-Dominis dedico il libro, gli dono trecento sterline, e Sarpi scriveagli che avesse per lo meno a dividerle con lui, ehe n' era l' autor vero.

È facile immaginare con quale fasta venisse accolto codesto libro dai Protestanti, ne ci sorprende ch'essi il portino alle stelle anco ai nostri di. A buon dritto Bossuet scriveva, che sotto la cocolla Sarpi nascondeva un cuor d'Ugonotto; e che si adoperava segretamente a far abolire la Messa, benche la celebrasse ogni di.

Gli è, pertanto, o cadere in grossolano errore, o farsi di mala fede sostenitori della menzogna l'asserire che i violenti attacchi del Sarpi contro il Pontificato altro che non furono che un'opposizione cattolica.



ن

Fra Paolo e i suoi tenebrosi attentati, cui felicemente sventava il grand' Enrico di Francia, ci empierono l'anima d' indegnazione e tristezza: studio doloroso investigare nello stess' uomo l'altezza e la perversità del pensiero! scernere in un grand' intelletto, benemerito per bei trovati di scienza, profondamente annidata la intenzione nequitosissima di rompere la unità cattolica in questa nostra Italia benedetta dal Cielo ad esserne culla! figlio ingrato che vinse il ribrezzo di portare, se gli riusciva, un guasto insanabile nel grembo che l'avea generato e cresciuto! cittadino perverso che macchinava gettare la pessima delle faci della discordia nel suo paese, contaminando colle guerre religiose una contrada, che, pur troppo. era stata dianzi sperperata dalle civile. Oh la introduzione della eresia di quanti e indescrivibili guai non sarebbe stata cagione tra genti di fantasia pronta, e d'animo caldo come sono gl' Italiani! divisi di opinioni, di Stati, noi non ' ci avremmo avuto un Filippo II riuscente coi terrori della Inquisizione, ministra talora cieca di voleri spesso crudeli, a tenere discosto dall'Appennino il pestilente influsso dell'ereticali opinioni; ed al modo che queste costituirono, ovunque s'intrusero, partiti politici non meno che religiosi, ben è presumere con fondamento, che il loro apparire e diffondersi per la nostra Penisola avrebbevi ridesti tutti quegli antichi spiriti, ai quali niente altro era venuto meno che l'alimento, e sarebbero risorti più infervorati, se, oltrechè il nome di patria, quel maggiore di Dio fosse stato proclamato sui campi delle fraterne battaglie... Spaventoso pericolo corse l'Italia a quei di!

FONDAZIONE D'ORDINI RELIGIOSI NEL SECOLO XVI.

A Lelio e l'austo Socino, a Bernardino Ochino, al Garnesecchi, al Vermigli, nomi che ci suonano delitti, esiglio, patiboli, contrapponiamo i nomi di Gerolamo Emiliani, di Gaetano Tiene, del venerabile Zaccaria, di Filippo Neri, spiranti, a solo pronunziarli, pace e soavità. Perchè così infelici e abbominati quei primi? perchè tanto sereni ed onorati questi ultimi? furono compatriotti; vissero contemporanei; ma stava tra loro un abisso; quel medesimo che in tempo non misurato ancora dal sole si spalancò d'improvviso a separare gli angioli della luce da que' delle tenebre...

Gerolamo Emiliani, o Miani nacque di sangue patrizio a Venezia nel 1481; e nella guerra che quei Repubblicani mossero a Carlo VIII, militò e combatte sul Taro, là dove il valore italiano trionfò, e la Signoria fu nel punto d'impadronirsi della Lombardia: ma la gloria si volse rapidamente in lutto; e la Lega di Cambrai trasse la Padrona dei mari sull'orlo dell'abisso. Gerolamo comandante il presidio di Castelnovo si difese eroicamente, fu preso, gettato in fondo d'una segreta; ove si voto a Maria, e ne fu salvo. Reduce in patria, nè volgendo in animo altro che pensieri d'affetto e di carità, si strinse di tenera consuetudine a Gaetano Tiene, che fu in appresso anch'egli un gran santo, e a Giampaolo Caraffa salito poscia al Pontificato con nome di Paolo IV, ambo solenni maestri di virtù cristiane: dalla loro scuola usci infiammato di carità; e la compassione che provo pegli orfani nipoti fecegli fermare il pensiero sui peri-

coli e sui danni provvegnenti a' fanciulli dall' abbandono, e dalla perdita de' parenti; e molti diessi a ricoverarne in casa sua; ondecche tosto su piena: curavali, sostenevali, educavali. Il 1528 getto per tutta l'alta Italia si rabbiosa una carestia, che straziante era vedere a stuolo ignudi chiedenti con che sostenere la vita; ne rifuggirono stormi a Venezia, che si trovò ingombra di pellegrini affamati. Qui Miani mostrò la sua carità: tutto diè quanto avea; ando poi accattando e traendo altri a quella generosità di cui egli porgea l'esempio; ed accompagnatasi la mortalità alla carestia, avresti visto quell' infervorato assistere gli agonizzanti, e recarseli sulle spalle al proprio palazzo finchè ve ne poteron capire, poi ai siti di ricovero: morendo molti per le strade, e rimanendovi a lungo insepolti, egli, a somiglianza del buon Tobia, fatto loro delle proprie braccia letto e feretro, li recava al sepolcro, e pregava pace sulla lor fossa. La malattia, che facea si gran guasto, era contagiosa. Gerolamo ne infermo, e fu per trapassarne; piacque a Dio camparlo; onde, riavuto, rinunzio i suoi averi al nipote, indi povero usci dal palazzo paterno, e tutto si diede alla cura degli orfanelli e de'poveri. Pietoso e nuovo spettacolo per la Regina dell' Adriatico veder movere in lunga fila fanciulli alla visita delle chiese nei di festivi cantando le laudi di Maria, e il Miani chiudere la ordinanza intonando gl' inni. Il Caraffa e il Tiene, scorgendo di quai beneficii quella istituzione si palesasse feconda, e qual tesoro di vigoria si accogliesse in cuore al loro amico, eccitaronlo a percorrere la Lombardia, per giovarle colla fondazione di simiglianti ricetti d'orfani; egli obbedi; e troppo ci dilungheremmo solo a dir di volo quanto operò, e con qual felice successo, a Brescia, a Bergamo, a Como, nella Brianza. Sul confine di questa, in riva all'Adda, poco più sopra del lago di Lecco, pos' egli la sede e il centro dell'Ordine, di cui già appariva fondatore per lo eletto drappello dei ferventi collaboratori, che gli si era posto intorno. Somasca avea nome l'ermo sito; pittorico burrone perduto entro le gole di aspra montagna, e dominante da sublime elevazione la gran vallea dell'Adda. Ivi Gerolamo chiamò dalle vicine città quanti lo aveano giovato nell' opera di raunare gli orfani, onde fermare regole e norme conformi. Convenuti che furono, ventilate e stabilite le leggi, si venne a dar nome alla unione che si chiamò la Compagnia dei servi de' poveri; poscia ciascuno ond' era venuto si torno. La fama della santità del Miani metteva desiderio in molti di recarsi a Somasca (dal' nome del burrone si dissero Somaschi i figli di Gerolamo); ivi i venuti si consigliavano di rimanersi; ivi i servi di Dio oravano in digiuni e penitenze, non si per altro che dismettessero pur una delle opere di carità costituenti obbligazion prima dell' istituto. Miani abitava una grotticella attigua all'ospizio de' suoi cari orfanelli: dentro quella serenamente spirò il sette Febbrajo 1537 (1).

L'amico, la guida del Miani, Gaetano Tiene anch' egli ascritto al patriziato veneto (eragli città nativa Vicenza), anch' egli fondatore di un Ordine monastico che furono i *Cherici Regolari*, ci chiama a riflettere come la divina bontà sia varia nello ispirare anime somigliantissime. Miani e Tiene furon ambo da quella interior voce

(1) Cesare Betteloni cantò S. Gerolamo Miani con un inno al quale tolgo le strofe seguenti:

Desolava i campi inculti Guerra, fame, orrenda coppia, Crùdel morbo i guai raddoppia Dell'oppressa umanità.

Ma fra gemiti e singulti.
Di chi langue e di chi more.
Divampo di novo ardore
La tua forte carità.
D'orfanelli egri, languenti

Porfanelli egri, languenti Sani i corpi, educhi l'alme; D'insepolte infette salme Vai notturno cercator.

E l'erranti peccatrici, Cui la fame al mal consiglia, Strette in provvida famiglia Togli al turpe disonor. ra le cure, tra cimenti

Tra le cure, trà' cimenti Del tùo divo ministero, Hai la forza del guerriero Hai del santo la virtu.

Del tuo labbro i miti accenti Son rugiada ai fior novelli; Spiri in petto a cui favelli La dolcezza di lassù. Batte l'ale ovunque passi

pi tue sante opre la fama; Desiosa a se ti chiama Qgn'italica città:

Non t'arresti; e ovunque passi Per campagne e per villaggi Segni augusti, ardenti raggi D'adorabil santità; Chè de'ruvidi coloni
Te mescendo alle fatiche
La tra un mar di frondi e spiche '
Lor più chiaro apri il Vangel;
E sospese le canzoni
D'amor folli e arguzie oscene,
Di devote cantilene
Fai sonar quei campi e il ciel.
Ma perchè di quel celeste
Zel che t'arde il foco duri,
Nè si spegna a'di venturi

L'opra tua con te quaggiù;

Delle angeliche tue geste
Cento inspiri anime accese,
Che faran nel bel Paese
Germogliar la tua virtù.
Sovra un colle, in sen d'un masso,
Ti scegliesti asilo e tetto,
T'era il suol ruvido letto,
Scarso cibo un nero pan.

La vegliante e non mai lasso
Di flagelli e di preghiera,
Ti coglica la queta sera
Che infinito ha il Suo diman.
Oh colline di Somasca,
Dove ei chiuse i di preclari;
Supplicando ai vostri altari
Volgeran le genti il piet

Pria che un'altra età rinasca A quel tumulo davanti I prodigii de' suoi Santi Verrà a chiedervi la Fèt... tirati a edificazione e salute dei contemporanei mercè le opere sante, dei posteri mercè gli esempli, e lor fecondi istituti; epperò quel primo, tra bisogni urgenti della desolata Cristianità, si elesse soddisfare piuttosto a bisogni materiali e flagranti di orfani derelitti, di poverelli affamati, d'infermi languenti, di morti insepolti; il secondo provvide piuttosto alle necessità dello spirito, vo' dire al concentramento, alla preghiera, allo studio.

Gaetano spese a Roma alcuni anni della giovinezza, poi si consacro in patria al Signore, e vi si addiede nello spedale alle pratiche più umilianti della carità: trasferitosi ad abitare Venezia, divento famigliare del futuro Paolo IV, allor arcivescovo di Chieti o Teata; e', maturata con essolui la istituzione dei Chierici Regolari ne ottenne, la sua merce, da Clemente VIII l'approvazione, onde si dissero Teatini: loro scopo precipuo era combattere per la Fede, rinfervorare i laici, ristorare appo i Religiosi lo spirito di annegazione, l'amore dello studio, la reverenza delle cose sante. Romà, l'Italia andarono tosto conscie dei beneficii dell'Ordine novello: in Lombardia, nel Veneto, nel Regno se ne moltiplicarono le Case; e lo zelantissimo Gaetano potè chiudere nel 1547 consolata una vita che avea spesa intera in onorar Dio, e beneficare gli uomini.

Filippo Neri è uno de' più amabili Santi della, Cattolica Chiesa, ed io, che vissi tre anni a Roma rispondente per tutto al suo Nome benedetto, mi ho in cuore per lui un' antica, e come filiale reverenza: gli è il terzo degl' italiani Fondatori d'Ordini contemporanei nel Cinquecento, di cui qui mi accade di aver a ragionare: e se badassi alla inclinazione, piuttostoche alla opportunità, il mio dire qui si dilungherebbe assai; tanto più che la vita di Filippo (nato a Firenze nel 1515, piissimo adolescente in Roma nel 1538, fondatore della confraternita di Santa Trinita a pro dei poveri pellegrini. nel. 1548, sacerdote santissimo nel 1551, istitutore in vecchiezza dell'Oratorio, morto di 80 anni nel 1595) non presenta gran varietà di fatti, bensi un infinito disviluppo di affetti, dei quali voler fare commemorazione, o sposizione, gli è affacciarsi ad immenso campo, attingere a sfondato tesoro. Dei Santi ch'ebbero molta parte della lor vita intesa a bisogne di carità, di predicazione, di opere esteriori, i fatti sono facilmente memorabili, speditamente compresi, ed amati: ci accadrebb'egli cosi facilmente di accompagnarci col raccolto pensiero a Filippo, che per dieci anni spende vegliate le notti nelle Catacombe, e si ritempra nelle meditazioni ispirategli dalla Roma dei morti, a moltiplicare suoi beneficii a pro della Roma dei vivi? le simpatie del nostro cuore sapranno desse elevarsi così da compartecipare ai voli di quell'anima diventata sublimemente poetica a forza di carità? e, seppur tenteremo esprimere a parole cotali ordini di idee e di affetti, non correremo perícolo di smarrirci per entro una frascologia complicata, incompresa? I fatti, ripeto, hanno linee di contorno riconoscibili, marcate, quindi rappresentabili; gli affetti ne assumono di sfumate, d'inaggiugnibili ad artificio di parole, di pennello, di checchesisia materiale...

Cura precipua di Filippo Neri, già sacerdote e celebre maestro di coscienza, er'accogliere a colloquio chiunque ambiva illuminarsi in fatto di religione, ed infervorarsi a praticarla. In quelle salutari conferenze nacque l'Ordine degli Oratoriani: la vasta chiesa di Santa Trinita accolso ad ore determinate gli uditori di cotesti novelli dispensatori della Divina Parola, i quai non tardarono a riunirsi presso al Maestro, come figli intorno a padre; ed ei fermo gli statuti dell'aggregazione, prescrivendo vivessero in comune, ma senza obbligarvisi con voto, carità e fervore reputando vincoli abbastanza forti ad accomunare tra di essi in perpetuo affetti, fatiche, speranze. Filippo mori tra le braccia di due suoi discepoli, cui la Provvidenza serbava ad alti destini, Federico Borromeo e Baronio; così avido di morire che contava ansiosamente le ore in aspettazione dell'annunziatagli siccome suprema: accolsela, giunta, con un sorriso, che continuò a rischiarargli il volto, depocho fu morlo, di un'espressione di giocondità sovrumana.

Ove rapidamente descrivemmo le riforme che il Cattolicismo contrappose ai tentativi anarchici dei Novatori tedeschi, francesi, inglesi, e ricordammo Ignazio, Teresa, Giovanni detta Croce, Carlo Borromeo, somigliammo a vlaggiatore per la Svizzera, che, giunto sulla vetta del Righi, scerne all'orizzonte i più sublimi tra gli alpini pinnacoli, e se ne fa dire il nome dalla guida; epperò altre cime alquanto minori, sublimi anch' elle, disegnano lor guglie candide sull'azzurro del cielo... È noi ci tratteniamo or a dire d'Uomini, che, anco a paragone di quegli Operatori giganti della rigenerazione cattolica, son mirabili e grandi: ebbero sfera di azione men vasta, esercitarono influssi meno diffusi; ma fecondarono pur essi

stupendamento la mistica vigna lor fidata dal Padre di famiglia; e l'opera loro, meno clamorosa ugualmente pia, consegui pur essa dalle benedizioni del Cielo di durare sin oggi.

Tale si fu la istituzione della Congregazione dei Chierici Regolari di S. Paolo o Barnabiti, sorta dalla santa intimità di tre gentinomini lombardi Zaccaria da Cremona, Ferrari e Moriggia da Milano, i quali fondarono un istituto, precipuamente inteso a predicare ed insegnare. S. Carlo Borromeo trovò nei Barnabiti valenti cooperatori a'suoi salutari provvedimenti; e nel beato Alessandro Sauli, un di loro, si elesse la guida della propria coscienza: sussiston essi tuttodi insieme cogli Oblati, fidi depositarii dello spirito del Borromeo; gli Oblati corrono le campagne e i monti di Lombardia rescando ovunque la luce delle missioni; i Barnabiti siedono nella nostra Città, e in molte altre, depositarii del fiore della gioventu fidata alla loro sperimentata virtu da padri essi medesimi usciti da' lor collegii, e recanti scolpita profondamente in cuore la memoria di lor beneficii (1).

Come piacque al Signore che quel Cinquecento così fecondo per la Italia di scandali e guai, lo fosse del pari di santità e benedizioni i non v'ebbe a que' di provincia, città, quasi borgata, che quivi non s'illustrasse di un qualche mirabile servo di Dio; mentre Milano possedeva il Borromeo, e Venezia il Miani; e Vicenza il Tiene, è Mantova Luigi Gonzaga, e Roma Filippo Neri, Brescia maturava alle più sublimi virtà Angiola Meriggi fondatrice delle Orsoline, ed Orzinovi dava i natali a Stefania Quinzani, instauratrice del Terz'Ordine S. di Domenico, di compagnia con Caterina Raconi da Siena degna di portare quel nome cui il Medio Evo avea trasmesso celebre e venerato.

La Spagna in produrre Santi rivalizzava coll' Italia.

Pietro d'Alcantara (nato nel 1449 morto nel 1562) su il più ammirabile dei contemplativi dopo i Romiti del deserto, dei quali chiari in sè trasmigrato lo spirito servente. Essendosi ascritto all'Ordine Francescano, giudicò ch' era troppo mite, e ideo ampliazioni di panitenza, aggravamenti di annegazioni: vago di abitare i conventi più miseri e solinghi, diffuse di sè tale grido coll'austerità dei di-

⁽¹⁾ Mi fia qui lecito appropriarmi la manifestazione di questo sentire verso il venerando Barnabita don Federico Zanatta, dal quale m'ebbi fervorosi e perseveranti indirizzi a conoscere e amare tutto ciò che è nobile e santo.

portamenti, non iscompagnata dalla soavità evangelica, che molti trassero ad imitarlo, e voler vivere con lui: con approvazione pertanto de suoi superiori e solenne beneplacito del Papa, diede alle sue riforme stabilità di novella istituzione, e le trasmise accettate e giurate a numeroso sodalizio, che lo riconobbe, e tuttodi lo riconosce a proprio legislatore. Scrisse due celebri trattati della orazione mentale e della pace, capolavori di meditativo ascetismo. Appariva sui pulpiti quasi angelo mandato dal Signore a diffondere lo spirito di penitenza, e il calore della carità divina. Non sarebbe possibile esprimere a parole la soavità di cui lo innondava la orazione: talvolta non riusciva a contenere i trasporti che lo agitavano, e sciogliea la voce ad inni maravigliosi: talvolta ritiravasi nel fitto delle foreste per abbandonarvisi liberamente alla piena traboccante dell'affetto; i boscajuoli che si avvenivano in lui tennerlo dapprincipio per pazzo.

Teresa era degna di apprezzare le virtu del redivivo llarione, ella che fu alle Spagne, al mondo cattolico fiaccola luminosa di edificazione e rinfervoramento. A chi sono ignote le virtu, le visioni, gli scritti, le riforme di Santa Teresa? non mi fermo pur a mentovarle, non che a descriverle, perche in si gran copia di materie, spettanti l'inesauribile suggetto delle fondazioni monastiche del Cinquecento, e dei Santi che le operarono, preferisco essere più breve intorno ai più noti, e di cotesta Santa già mi avvenne accennare, ove ricordai il prodigioso frutto che l'Ortodossia colse dagli esempli e dalle creazioni di lei: mori il 4 ottobre 1582 di sessantasette anni, dei quali ne aveva vissuti ventisette tra le Carmelitane della vecchia istituzione, e venti alla testa delle riformate da lei.

Stupenda religione che rinfervora ugualmente contemplativi ed attivi; e mentre sublima gli uni al Creatore, inchina gli altri a soccorrere e sanare le infermità delle creature! ecco nella patria di Pier d'Alcantara e di Teresa il soldato Giovanni, che, ferito, si converte, risana, si consacra ai servigii degl' infermi, e merita nome di Giovanni di Dio! Com' è toccante e soave la vita di questo Santo, di cui (negli spedali dei Frati da lui fondati, così caratteristicamente detti Fatebenefratelli) vediam tuttodi trasmessa e benedetta la fervente carità! Giovanni di Dio non fu eloquente, dotto, potente, applaqdito; avrebb'egli ignorata sempre l'altezza della pro-

pria missione, se Dio stesso non gliel avesse rivelata? —, Vid'egli un dì, leggiamo nella sua vita, un poverello derelitto sulla pubblica via, il cui pallido viso recava immagine di agonizzante; corse Giovanni a raccoglierselo tra le braccia, lo portò al suo spedale, ed in lavargli i piedi, scorse con sagro terrore le stimmate dei chiodi... alzò palpitante lo sguardo al viso dello sconosciuto; alla serena maestà de'lineamenti raffigurò. Gesù, e svenne... intanto una voce d'ineffabile dolcezza risuonavagli in cuore — Giovanni, mio fido servo, io mi ti sono mostrato acciò sii consapevole del pregio in cui tengo la tua umiltà, ed abbia premio la sollecitudine che poni a beneficare i miei poveri: tu non apri bocca o muovi mano, o volgi pensierò in lor pro, ch'io non te ne sappia grado: persevera, e sarai felice — ... Giovanni, in riaversi dallo svenimento, fece atto di stendere le braccia a stringere amorosamente le ginocchia del suo aderato Signore... era scomparso...

. Soppressione degli umiliati narrata dal ripamonti.

Il secolo decimosesto in mezzo a'pii conforti di si belle creazioni operate dallo spirito di carità, e tosto cresciute a celebrità meritata. per contrapposto ne' suoi annali ha registrata una soppressione lamentevole, ed io mi faccio a raccontarla colle calde parole di uno Storico eloquente del quale mi son provato, come seppi meglio, a

volgarizzare l'arduo latino.

L'ordiné degli Umiliati esisteva in Milano sino dal tempo delle invasioni del Barbarossa, il qual, presa e crudelmente smantellata la Città, i più nobili tra' Milanesi seco trascino prigioni, e, ad ultimo, rimando, dopo ch' ebbero subito tra morbi e squallore la più dura schiavitù. Or bene quegli sventurati, sotto il giogo del Barbaro, in terra straniera gementi, e paurosi di peggio, eransi legati con questo voto — se lor concedeva Dio rivedere la patria, il rimanente della vita spenderebbero in opere pie; — e, poiche tornarono, posero in comune ogni facoltà propria, che le passate sciagure avea loro lasciata, scarso avanzo d'antica opulenza: la regola che adottaron quella fu di S. Benedetto, ed elessero vita associata: chiunque poscia s' invaghi delle loro fogge di vita, e chiese comparteciparyi, ammisero; col volgere de secoli, numerosi crebbero gli ascritti, sicche dell'Ordine si moltiplicarono i chiostri. Questa fu la origine degli Umiliati, così denominati, o pe' tristi casi da cui giacquero afflitti sui primordii, o per indicare le virtu mercè cui avevano determinato mettersi sotto a piedi ogni vanità nei diportamenti, ed ogni

lantezza di vita. Gli esordii dell'Ordine furono, come solitamente avviene, egregii per isplendore d'uomini virtuosi; nemmen dicasi che prontamente volgesser a malè: e' si fu a poco a poco, che, rilassatasi la disciplina, ed attiepiditi gli animi, i costumi si guastarono appo que Religiosi, e scaddero miseramente a tale, che ned i vizii degli Umiliati poteano più oltre sostenersi, ned era omai possibile sanarli. Ciascuna casa o monastero della Congregazione obbediva ad un Prevosto, che fu da prima temporario, indi, per via di raggiri, a vita; al qual mutamento anche la violenza contribui; ne dell'usurpata antorità contentaronsi goder soli i Prevosti, ma titoli, onori, gli stessi chiostri arrogaronsi, quasi eredità, trasmettere a clienti, a consanguinei, elezioni a cui sfacciatamente procedevano al modo che soglion i Vescovi legalmente; a per lo più i successori designati erano i proprii figli de' Prevosti scelleratamente procreati. Più ribaldo ancora di cosiffatto modo di successione, quello era della quotidiana distribuzione delle ricchezze dell' Ordine; perciocche dianzi checun dovizioso, che, invaghitosi della fama e della istituzione degli Umiliati, si ascriveva al loro sodalizio, seco apportava i proprii redditi ed averi, dimodoche grandi ricchezze si erano accumulate in cadaun convento a farlo somigliare principesca magione: venner ad ultimo cotai ripchezze a trovarsi in arbitrio di pochi, che se'n valevano non più a decoro del culto, sibben a pascolo di scioperatezze. Peccato veniale si fu appo i Prevosti degli Umiliati tener cani da caccia; cavalli magnificamente bardafi, schiere di valletti, vesti preziose, ed ogni cosa intorno traboccante di profano lusso; sibben manteneano donne con effuso dispendio, talchè le matrone di gran casato segretamente invidiavano le baldracche de Prevosti; siffattamente colla pompa de cocchi, de servi, de vestimenti quelle svergognate offuscavanie: fasto vieppiù notato perchè sacrilego. Altro morbo affine, generato dal contagio muliebre, su il sorgere d'insinite fazioni e mimicizie tra le famiglie primarie, e i sanguinarii mandați, e gli sgherri accerchianti i Prevosti, con altri ministri a buie nequizie; tra' quali spendii i sagri redditi sfumavano.

«Funesta, nefanda cosa son ora per dire, ne giuntami qual antica tradizione oscuramente pervenuta di bocca in bocca, ma recente, certa, siccome quella a che me giovinetto fe drizzar in testa i capegli in udirla, e trascorrere per le vene un gelo di spavento.

• Fra le altre case che lo sciagurato Ordine possedeva, quella di . Pobica fu notevole per solinga amenità, a cagione delle fitte foreste che l'attorniavano, oggidi seggio caro alle Muse, perchè ricco d'opportuni silenzii, ed allegrato dal sorriso del cielo della Brianza, favoreggiatore quivi, quasichè in sagro bosco, del meditare filosofando. Gli Umiliati di Brera possedevano quel Cenobio cogli amplissimi campi circostanti: il lor Prevosto, sazio di cittadine nequizie, quivi spesso ascondevasi, quasi in confacente ricettacolo d'iniquità: che li entro macchinassersi e consumassersi stupri ed omicidii, ce lo fa intendere quanto or sono per dire. A Pobica, dopo la soppressione degli Umiliati, lorchè campi e case surono purificati, costumando condursi la state il nostro Cardinale Arcivescovo a seriveré e dettare, e spassandoci noi d'infavolare colloquii co'villici dimoranti sul lembo della macchia, un vecchione boscajuolo, richiamando le memorie lontane della sua giovinezza, quando sussistevano tuttavia gli Umiliati, ci narro come quell'ospizio, che sicuri e lieti abitavamo, sosse stato sepolcro a non pochi trattivi per inganno, o temerariamente penetrativi, quivi dai sicarii del Prevosto sgozzati —; che se queste glebe venissero interrogate (ci trovavamo nel cortile) e sommosse, ben ne potrebbono, dicea, venir fuori umani teschi, decollati tronchi, ed altri vestigii d'assassinamenti, e orrende reliquie. - A tali commemorazioni dell'uomo antico inorridimmo; ne duro il favore sulle prime accordato all'eremo, avendo il Signor nostro cercato a'suoi studii stanza più innocente.

Sin da quando S. Carlo, dallo zio Pontefice, insieme ad altre clientele d'Ordini, e Regni, ebbesi in tutela ancò la congregazione degli Umiliati, non dissimulava che lor costumi spiacevangli, e si che ne correvano solamente velati discorsi, e buccinavansi cose assai da meno del vero: divisava egli richiamar l'Istituto all'antica regola, reciso, rimosso checche avesse ostato; ma cure sempre nove e molteplici l'aveano costretto a differire; talche ognora più sfrenata crebbe la licenza. Fatto indi arcivescovo, tra le altre commissioni; che, anche dimorante a Roma, diede a Niccolo Ormaneto inviandolo suo precursore a Milano, questa pur v'ebbe, che in nome del Papa rau-·nasse in capitolo i Prevosti degli Umiliati, e, disaminato lo stato delle cose, rimediasse' agli scandali; ma una baldanza, alla quale era serbato affrontare il Cardinale in persona, e con piombo e fuoco attentare alla vita di lui, qual conto potea mai fare d'uomo straniero, investito di autorità delegata? Niente valsero i consigli d'Ormaneto in quel ritrovo: similé a bestia ricalcitrante furiosa al suo rettore, l'Ordine intero degli Umiliati si alzò rabbiosamente contro le intimazioni del Vicario arcivescovile.

- Ed ora Carle con maggior forza urgeva che si riconducessero al retto sentiero: epperò, conoscendo scabroso l'assunto, s'era fatto dare dal Papa due Bolle, una delle quali ponealo arbitro di checche spettava alla disciplina degli Umiliati, e mercè dell'altra, venivagli actordata facoltà di fondare una Congregazione di suo gradimento. ad oggetto di allevar giovani alla Religione ed alle Lettere, con assegno di mantenimento e alloggio a cadaun monastero del novello Istituto. Munito di questi sussidii dell'apostolica autorità contro l'insolente fremere e tumultuare degli oppositori. Carlo convoco i Prevosti, capo d'ogni male, e; presiedendo in persona la ragonanza. freno, emendo, rimosse tutto che spiacevagli; nè pareva doversi dubitare che una salutare egregia disciplina non avesse a rifiorire. per poco che in quegli animi fossero stati semi di guarigione: ma. inverecondi del presente, e noncuranti del futuro, ciascuno colle singole forze, tutti colle associate, gli sciagurati, sciolto appena il ritrovo, diersit ad impugnar e combattere gli ordinamenti stati lor intimati, e studiaronsi diffondere turbamento e confusione appo i Governanti, quasiche quegli ordinamenti violassero e diminuissero le costoro prerogative: tornati vani tai rivoltosi conati a fronte della fermezza del Cardinale, e della equità delle sue determinazioni, converso il cruccio in furore; quale spaventoso misfatto maechinassero, che poi sovr'essi attiro l'ultima meritata rovina, racconterò:
- a... Frementi de' vincoli lor imposti, tenner segrete consulte intorno al modo di uccidere l'Arcivescovo; ed apprestato l'assassino, diersi non altro a cercare che il tempo, il luogo e il modo dell' immane misfatto, mentre la designata vittima, inconsapevole della rea trama, pensandosi che i Prevosti si fosser aquetati, proseguiva serenamente nello intendere ad avviare tutto quanto giudicava profittevole alla salute del popolo ed alla disciplina del Clero...
- macchinatori di morte al Cardinale, reputarone che l'insorfa controversia avesse a riuscir propizia a lor intenti, siccome quella che fosse per trasferire sui Canonici e Regii il sospetto dell'ideato misfatto. Gerolamo, Lorenzo e Clemente, prevosti i primi di Vercelli, di Caravaggio, e l'ultimo presso Verona, insieme consigliatisi, proferirono quaranta doppie a Gerolamo Donato, soprannominato Fa-

rina, uomo addetto all' Ordine, acciò facesse il colpo: maggior somma s'era costui buscata poc'anzi rubando a Brera sacri vasi e suppellettili d'argento; del qual peculio formito, giroszando per mercati e bische, si procaccio ordigni micidiali, quai di recente erano stati inventati ad appiccare suoco, merce il girare d'una rotella, e scagliar piombo; esercitatosi a maneggiarli, altro omai non attendeva che luogo e tempo opportuni per servirsene. Eragli dapprima paruta acconcia all'attentato la chiesa di S. Barnaba, un di ohe l'Arcivescovo vi dovea celebrare la Messa: ma scorgendo come per ogni verso cherici e sacerdoti, mservienti al sagrifizio divino, cingessero e ingombrassero l'altare, temette di avere a colpire qualcun altro invece di Carlo, e soprassedette. Datosi a cercare miglior occasione. avvisò convenirgli l'ora del tramonto, in cui suolea l'Arcivescovo. nella cappella del palazzo, insieme a' suoi familiari, 'recitare le preci vesnertine: eppertanto la sera del mercoledi, giorno settimo di novembre, ne venn'egli al limitare della detta cappella, scaricò il stro schioppo di la, e via si dilegno, senza che alcun lo seguisse. Inginocchiato dinanzi l'altare, volgendo le spalle all'ingresso, Carlo se ne stava immerso nella preghiera: de' domestici, cadauno, secondo il proprio genio, quale badava alla musica, qual meditava le cose-celesti, ne parmi disconvenire alla grandezza del maracolo citare le parole cantate nel punto in cui il fragore, il fumo e le scheggie di piòmbo empirono di spavento ogni cuore, eccetto quello a cui danni era diretta tal diabolica possa; quest'erano le parole: — gli è omai tempo ch' io torni a Lui che mi spedi; non si conturbi il vostro cuore, ne si atterrisca Mentre i musici modulavano questo versetto. Farina spiano lo schieppo e sparo. Sorse subitanea costernazione degli astanti, che, paventarono consumato l'assassinio, tanto più a vedere il Cardinale volgersi come chi su percosso da tergo; ma le micidiali schegge, quasi fossero state lanciate da mano imbelle, macchiata sopra la tunica, segnata sotto la pelle di leggiera intumescenza, caddergli innocue a piedi; e si che, avendosi desse forma quadrata, le une nelle seggiole, e tavole cincostanti, le altre nel muro di contro tai buchi apersero da riuscii evidente segno del proprio impulso, e della rabbia del parricida, un di quei plumbei frammenti di maggior mole, foreta la veste, cacciossi fino alla pelle, quivi sanza grave danno fermatosi e caduto.

Corse immediatamente per tutta Milano la fama dell'atroce caso; e tosto, come allo scoppiare di qualche gran calamità, ciascun si

stette attonito, sbalordito, perfin coloro, a cui mál gradivano le incamminate riforme. In brevissim' ora immensa turba si accalcò intorno il palazzo, lamentosa, irata, incerta del miracolo, disposta ad irrompere nello interiore per vedere il Cardinale: fu mestieri, a contenere la moltifudine, che poderose guardie vegliassero sugl'ingressi; accorso al primo rumore Albuquerque, nose soldati alle porte, che ne vietasser l'ingresso, eccetto a' principali della Gittà, i quai sen rimasero nelle anticamere: ei solo penetro al Cardinale, con tutta semplicità richiedendolo come fosse ita la cosa; e intento si elevarono dentro e fuori del palazzo acclamazioni a dinotare l'unamme plauso con cui venivano accolti i cordiali officii del Governatore; conciossiachè tra lui e Carlo, pe' narrati dispareri, er' andata rotta ogni consuctidine, e avevano cessato di vedersi, quello per risentimento, questo per non inquietare davvantaggio l'irato: ora in si manifesto pericolo dell' Arcivescovo, volto lo sdegno in amore, piacea mirare lo Spagnuole diportarsi come se l'insidiato fosse stato lui stesso: e narrato che memorabile colloquio s'appiccò tra essi due, un che dichiariva reputare gloria e lucro aver pericolato per onore della Chiesa; l'altro, che a tutela della vita di lui sè e le forze dello Stato profferiva; ambo dimentichi delle precedenti gare, ne facendo assalto che di generonità. Insisteva Albuquerque che il Cardinale gli confidasse i suoi timori, e palesassegli il nome di coloro che sospettava. l'armi regie, ogni pubblica possa star parata a sua sicurezza, solo consentisse valersene a sperdimento d'ogni insidia, foss'ella d'uno o di molti. Il Cardinale rispondea: - non tenere in si gran pregio la vità dá credere che la si avesse con tante armi a costodire: la reggia possa proflettagli riuscirgli d'onore e conforto; ma a Vescovo sol una possa soccorritrice star bene anzitutto invocare, quella di Dio; se Sua Maestà Cattolica era si generosa da voletgli vehire in ajuto, tal propizia disposizione piegasse a sollievo della Chiesa, campo sovra ogni altro nobile ad attuare cosiffatte pie intenzioni. —

Con questi ed altri discorsi, e con diramare gli ordini richiesti delle circostanze, Albuquerque aveva speso la entro la maggior parte della notte: l'indemeni e a'di seguenti, posè ogni studio a scovrir traccie dell'assassino, chiamati i consapevoli a denunziarlo con pramii, e promesse d'impunità, spediti a ciascuna porta custodi che n'impedisser l'uscita a chiunque lor pareva sospetto: già precedentemente chiuse, avean esse vietato ogni scampo sinchè du-

rarono le ricerche, sinche non isvani ogni lusinga di conseguir tracce del reo. Farina, come dissi, non inseguito, dopo il misfatto in ignoto. ascondiglio appiattossi, di là scampato a Torino, ove in assetto soldatesco si frammischio alle scolte cittadine, sinche, preso, com' esporro a suo tempo e luogo, soggiacque al meritato supplizio. Gli altri s' erano valsi di cosi fini accorgimenti a celarsi, che, se vennero poi fuori, é della loro scelleratezza andarono convinti, quasiche lo possiam dire miracolo. E così, svanita ogni speranza di scovrimento, anche le cure che vi si poneano, vennero meno, anzi cessarono sino al giorno che ogni cosa fessi, come diro poi, chiara da sè, per mero impulso della coscienza, ed irresistibil rimorso. Persevero Albuquerque alcun tempo a munire di guardie il palazzo onde guarentire il Cardinale da violenza, ed offeri a lui stesso custodi della persona, che rifiutò, dicendo - fidente nella Croce, avere animo apparecchiato alla morte, e speranza fermata in Dio, che da quell'evidente pericolo si era degnato salvarlo -; in questi termini poi died' egli notizia al Papa dell'accaduto: - per singolare benignità del Signore Iddio sono scampato da morte, al modo che Ormaneto alla Santità Vostra esporrà: ned eran meriti in-me ehe m'avessero a mercare salvezza, vuolsi credere ch'io la conseguissi, od in vista dell'officio di cui son investito, o perche m'abbia agio d'espiare le colpe della trascorsa vita; e per questo, al modo che il divino beneficio con tutta l'anima accettó, e serenamente venero, cosi m'auguro che la Santità Vostra ne accolga l'annunzio senza risentirne la menoma conturbazione. -

È noto che il Papa ando scosso alla nuova come se avesse pericolato egli stesso, ed afferme non tanto doversi nell'accaduto considerare si gran rabbia umana, quanto la imponenza dell'ira divina, che ben era mestieri si fosse desta per un si grande umano pervertimento. Immediatamente raccolti in concistoro i Cardinali, lor espose l'accaduto: caldamente encomio l'insidiato, ed esorto i Padri, che, ciascuno co' proprii lumi, intendessero ad investigare gl'indizii del fatto; in quanto a sè, tutto le forze del Pontificato porrebbe in provvedere alla sicurezza del Cardinale, e acciò si conseguisse memorando esempio del gastigo inflitto agli empii. — Vedete, conchiuse, quale suscitamento alla scelleratezza presti la nimicitia dei Principi contro de' Vescovi, e qual arma sia questa a danoi de' servi del Signore, così palesamente custoditi e difesi da quel Sovrano Po-

tere che sempre sovrimpende minaccioso alle dominazioni ed ai monarchi!

Già era venuto a Milano Antonio Scarampa vescovo di Lodi, investito della commissione e dell'autorità pontificia, ad interquerire: ed avea messo fuori un bando che intimava fierissimi anatemi a coloro, che, consapevoli del delitto, ne tacessero; e prefiggeva un dato volgera di giorni entro del quale doversene far denunzia da chiunque ne fosse stato informato. lo non sono certamente per figurarmi che uomini stati macchinatori di assassinio contro del Cardinale, avessero poi a lasciarsi conquidere da qualsia minaccia apostolica sin al nunto di presentarsi spontanei in giudizio capitale, e darsi in balia della giustizia oltraggiata: epperò dicasi, a vedere quanto ayvenne, che, o fosse impulso di religione, o trascinamento d'animo impazzito, che gli adduceva là dove ultrici furie rapivanli, fatto sta che due Prevosti degli Umiliati presentaronsi allo Scarampa, e gli sposero alcunche d'involuto, di contradditorio, al modo ch'è naturale parlino nomini conturbati dalla consapevolezza di atroce reato, e dalla peura del supplizio. Un d'essi, stato complice della congiura ordita contro del Cardinale, avea istigato ed armato il Farina; dell'altro fu colpa semplicemente avere avuto notizia di quanto macchinavasi. Scarampa, poichè si avvide ché s'imbarazzavano ne'loro discorsi. e non ne usciva alcunche di chiaro, da quello sperto giureconsulto ch' era, che s' aveva familiari le criminali inquisizioni, felli rinchindere ambo, senza verun maltrattamento; poscia richiamati e interrogati. ommessi i tormenti, bastando all'uopo l'avvedutezza dell'inquisitore, e il rimorso de rei, tutta la cospirazione venne in chiaro da capo a fondo, come fu macchinata, come condotta, e come giunse a mal fine. Concorsero indi a gara denunziatori, tanto quelli che al misfatto non avevano che lievèmente partecipato, quanto quegli altri-'che dal terrore della collera divina sentivansi sopraffatti. Ne meno facilmente la propria complicità palesarono quanti altri, per indizii avutine dai due Prevosti, lo Scarampa fe' catturare.

E quel Farina, ch' era chiamato al supplizio dai voti e dall'abbominio di tutti, dopo d'essere per alcun tempo riuscito ad ascondersi, poiche i complici andarono presi, non potè più a lungo celarsi. Tra' mercenarii del presidio torinese, e colla assisa indosso di soldato del Duca di Savoia, gli stipendii correvangli da qualche tempo, lorche i Pre-

vosti denunziarohlo, palesando ove si trovava; inmediatamente chiesto e consegnato, egli e gli altri salirono il patibolo; più notevole egli per l'arringà che lece dal palco, maledicendo la propria demenza, e dando segni di sincero pentimento. I Prevosti, dannati a pendere dalla forca col collo stretto da fune, morte mance infame conseguirono per riguardo alla schiatta e nobiltà loro: que da Vercelli e da Caravaggio ottennero d'aversi mezzo il capo, non senza sdegno del pubblico che in sembianze oneste trapassassero consiffatti sacrileghi: un d'essi non dubito, sotto la mannaia, di supplicare il Cardinale assente, raccomandando alla pietà di lui una sua adolescente consanguinea, che povera e derelitta lasciava: ned andarono a vuoto quelle voci supreme; fu maritata la fanciulla, e la provvide il Cardinale, come se le fosse stato padre. Niuno di quegli sventurati eragli riuscito strappare alla morte, e si che aveva satto ogni sforzo per questo presso del Pontefice; solo accaddegli liberare dalla galera uno de'minori condannati, a cui era tocca quella pena. Inorridi, come dissi, la Città, non pe'costoro supplizii, per la scelleratezza loro da più d'ogni supplizio.

« Carlo, poi, affannato nel fondo del cuore, ed avversando Milano insanguinata, quasi fosse egli stato cagione di morte a que' miseri, affrettossi di escirne, e ripigliare le cure interrotte delle pastorali sue visite per l'elvetiche valli. Volgeva in mente, preso pretesto d'andarge a salutare la sorella Ortensia maritata ad Annibale Altemps, di spingersi addentro nella Svizzera, e porgervi a Capi di quelle Genti alcuni suoi suggerimenti intorno il rinfrancamento della Religione, i quai senza del loro consenso non avrebbero potuto sortire effetto. Eppertanto tutte le girvolte delle loro valli, e delle loro montagne, con somma diligenza e fatica percorse, venutovi ai colloquii che dissi, ne prima se ne torno a Milano che per quei profondi ed aspri recessi, e dentro que' petti, stati sin alfora poco meno che ferini, non avesse insinuati, colla pietà religiosa, anche i semi fecondi delle discipline incivilitrici. Parimenti alle borgate, e alle città elvetiche apporto luce colla sua presenza e col suo esempio; la più parte d'esse, consigliate da lui, si collegarono: le principali terre che. visito furono Uri, Untervald, Lucerna, ed Altemps, ove la sorella se ne vivea da pia e dignitosa matrona. Ad Untervald venero le reliquie del beato Nicolò, per l'alta riputazione a cui quel benefattore dell'Elvezia sali appo i compatriotti ivi con sommo rispetto custodite, e le onoro di ricchi doni con avviso non men accorto che pio-

Visito altresi il Santuario della Beata Vergine d'Einsidien, ove conservasi un' efficie di Lei, ch'è costante sama abbia versate lagrime dagli occhi. Troviam gcordato che grandi, insoliti onori furono resi dagli Svizzeri al Borromeo, quali a fatica crederemmo in paese poco benevelo a Roma, ed alle istituzioni cattoliche, se non ne facessero testimonianza certuni tuttodi vivi, che fécero parte del corteggio di Carlo. Ma, lasciate da parte queste commemorazioni di minor entità. ció che certamente superò ogni aspettazione, e sovratutto ricolmò di giois il Cardinale, si fu, che, mercè la sua presenza, e l'efficacia della sna intervenzione, lo spirito cattolico decisamente prevalse, e genti già mezzo adescate da calvinismo e luteranismo respinserli siccome mostri : lo che fu conseguito mercè i pubblici sermoni, il conversar familiare, e tutte le altre pietose cure del Cardinale intese a rinfrancare l'Ortodossia; onde que ben disposti montanari, presente Carlo, ed anche dono, con iscaupolosa osservanza e generale consentimento si attennero a'precetti della Chiesa vietanti la crapula e lo smodato bere. ch'erano peeche indigene.

à Mentre il Borromeo peregrinava a questo modo la Svizzera, fu deliberato-a Roma intorno l'abolizione dell'intero Ordine degli Umiliati, onde s'avesse a dare un massimo esempio della punizione cui · consegue la scelleratezza. Poiché di quell' intenzione del Papa, lorché torno a Milano, Carlo fu edotto, adoperossi a tutt' uomo che il fallo d'alcuni individui non avesse ad essere rovina d'un Istituto, il qual. tra' membri corrotti, ne contava anche di sani: già abbastanza, diceva: era stato gastigato chiunque più o meno aveva compartecipato al delitto. Ciò dicendo e pensando, consiglio, che alcuno dell' Ordine fosse mandato al Pontefice a testificargli ossequio quanto al presente, e promettergli emendazione per l'avvenire; forsechè lo sdegno di lui placherebbesi; aggiungerebbe Carlo all'uopo pressanti supplicazioni. N'ando con questa missione il Capo dell'Ordine, che aveva titolo di Prevosto Generale; i Decurioni della Città lo munirono di lettere con ' cui supplicavano, che, a cagione della colpa di pochi, non venisse proscritto un Istituto patrio si antico e nobile: furono officii superflui; persevero nella sua determinazione il Papa, e l'Ordine degli Umiliati giacque abolito. Net mandare ad esecuzione quel pontificio decreto; lorchè si addivenne a riconoscere i chiostri, e a pigliarne possesso, tali e tante altre brutture emersero, che parve quel provvedimento essere stato preso troppo tardi: tra gli altri fatti esci in luce questo, che dà la misura della corruzione di tai Monaci: l'Ordine contava in tutto novantaquattro case, ciascuna delle quali potea comodamente prestare alloggio, vitto ed ogni altra comodità, a molti Frati: or bene di Frati Umiliati si rinvenne all'epoca della soppressione tal numero da fornime appena due per casa; i Prevesti residenti in ciascuna, inutili capi di non esistente sodalizio, davano fondo da soli all'entrate, divorandole tra sontuosità e libidini; la famiglia vi facea vista di numerosa per la moltitudine de'licenziosi valletti e de'servili clienti. Nel punto che l'Ordine fu abolito, escì decreto che assegnava a'suoi componenti pensioni vitalizie: per me credo, che que' Religiosi avranno lietamente abbandonati i loro chiostri, e che quel giorno, solito parere ad altri funesto, ad essi sarà sembrato fausto, siccome quello che li affrancava dalla tetra, avara, e insiememente dissoluta tirannia de' Prevosti (1).

(1) Come i Templari, Lutero, fra Paolo Sarpi, e gli Umiliati, che già prestarono ingrato argomento alle mie commemorazioni storiche, anche suor Virginia de Leyva, vuol essere ricordata, tanto, più da me, che posi per primo in luce il suo processo. Mi sono io bene o male apposto pubblicandolo? Confidato in suffragil a cui-porto legittimo ossequio, affrontai la impresa: la conosceva ardita, ma la reputava utile; nel quale convincimento sta la mia giustificazione. Non ripetero qui i commentarii abbastanza espliciti con cui accompagnai lo svolgimento dell'esecrabile dramma, ne la franche è coraggiose conchiusioni che ne cavai: rimando il lettore a quelle pagine, e fatto appello alla sua equità, mi affido che non saba per dublitare della leata delle mie intenzioni:

A malgrado di queste intenzioni, e de' conseguiti suffragi, avrei fallito lo scopo? Mi proposi scemare la impressione di quel viluppo di nequizie, e riducendolo alle proporzioni sue vere, intercludere la via a falsatori avvenire, e mostrario scaturito da fatali circostanze onninamente eccezionali: ho io senza volerlo scandolezzato qualche anima pia? Mi trattenni ripugnante su quel punto nero del Monachismo, speranzoso di crescere spiendore alla luce ch' emanava dalle istituzioni contemporaneamente fondate dall'Emiliani, dal Tiene dal Calassanzio, dalla Meriggi, dallo Zaccaria, da Carlo Borromeo: sarei lo andato errato nell'aspettazion mia, a tale che quella luce avesse soggiacciuto ad oscuramento per effetto di quel punto nero? M' inanimii al non facile ne piacevole assunto delle dolorose rivelazioni figurandomi che largo pro di spiritual edificazione, ed efficace titolo ad acclamare e benedire la superna misericordia fosse per derivare dalla narrativa della penitenza e della santificazione di quella gran peccatrice, e del suoi complici: non sarei io riuscito, invece, che ad attristare i buoni, ed esilarare i maivagi?

Il mio libro er'appena uscito alla luce che mi sopravvenner due lettere, ambo con diverso stile, tendenti ad inocularmi que' dubbii: la prima mi capitava da un celebre eremo, la seconda da un alpestre villaggio; quella m'infliggeva un aperto rimprovero; questa un velato; eccone le parole. — Non saprei esprimerle i sentimenti di terrore misti ad fra e compassione che risveglio in me quella terribii tragedia: ne terminai

la lettura la sera stessa ch' Ella parti; e sanguinosi mostri, orribili larve mi funestaron i sonni tutta quella notta: sin dal princípio avea preveduto atroci casi, ma non
ne supponeva tanti, ne così strani. Se il lieto fine; vo' dire la conversione della Signora, non mi avesse fatto conoscere come Dio cava bene anche da male, que' casi mi
sarebbero riusciti intollerabili. Non vi sara mo' pericolo che alcuni di quelli che banno
i Religiosi in uggia, e inchinano ad attribuire al ceto i difetti dell' individuo, ed alla
religione il vizio del religioso, trovino da malignare su que' fatti?...—

Ho voluto candidamente riferire queste disapprovazioni, acciò assoggettate dal mio lettore al tribunale della sua propria coscienza, mi sien esse punizione caso ch'egli sia per giudicare aver io realmente errato pubblicando il processo della Signora di Monza.

PIO QUINTO.

: Michele Ghislieri nacque a Bosco presso Alessandria in Piemonte nel 1504, e vesti ancor adolescente l'abito dell'Ordine Domenicano, nel quale virtù e sapere alzaronlo in breye ai primi seggi: fu priore a Vigevano, ad Alba, a Soncino, poi inquisitore a Como ov'era uopo di gran vigilanza ad impedire che l'eresie pullulanti in Isvizzera si spandessero nella confinante Lombardia. Nel 1550 fu chiamato a . Roma a sedervi commissario generale del Sant'Ufficio. Atti misericordiosi son ricordati di lui; eccone due memorabili. Sisto da Siena, abiurato il Giudaismo ed alzatosi a gran riputazione per la sua profonda conoscenza della lingua ebraica, non solo ricadde negli errori dianzi abbandonati, ma si contamino di profanazioni e nequizie che gli attirarono capitale condanna. Ghislieri non sapeva darsi pace che quello sciagurato nel fiore dell'età, e fornito di si vasto intelletto, avesse a perire; ne dismise i colloquii infinche non gli riusci fargli desiderare di vivere alla penitenza ed all'amore di Cristo: ne 'ottenne allora la grazia, lo ascrisse al proprio Ordine; Sisto consacro all'esercizio della virtù religiosa que' suoi giorni, impensatamente preservati, e al suo salvatore divenuto papa dedicò la Biblioteca Sancta. illustre frutto delle sue fatiche teologiche. Il francescano Felice Peretti predicava un di nella chiesa de' Santi Apostoli, lorche in salire il pulpito gli fu porto un viglietto in cui stava scritto, bandissi altrui ciò che non credi; tu menti! Le sue idee n'andaron confuse. e il sermone dominato da turbamento lasciò infatti dubitare della

sua fede. Tornato appena nella cella vide entrarvi un membro del Santo Uffizio, che imprese ad interrogario. Felice riavutosi fe' risposte cosi schiettamente ortodosse ed umili che l'Inquisitore commosso apersegli le braccia, e stringendoselo al petto — io ti sono amico, sclamo, per la vita! — gli era il futuro Pio Quinto che abbracciava il futuro Sisto Quinto....

Michele Ghislieri, creato cardinale da Paolo Quarto, succedette sulla cattedra di San Pietro a Pio Quarto l'anno 1566, e fu quinto del nome. Dio avevagli approntati operosi collaboratori, Pier d'Alcantara, Filippo Neri, Francesco Borgia, Giovanni di Dio, Luigi Gonzaga, Carlo Borromeo; e sante femmine, Caterina de' Ricci, Teresa, Rosa da Lima. L'eresia avea proclamata la riforma restringendo i vincoli della predestinazione sino al punto di soffocare la libertà morale; con intercettare la comunicazione della Grazia pe' Sagramenti dannava il genere umano ad irreparabile sventura: la Chiesa lasciava la ribellione inorgoglirsi su ruine, e sempre tranquilla e raggiante, rispondeva al rimprovero di decrepitezza e corruzione colla eterna giovinezza della sua carità, col candore immacolato della sua fede.

Pio Quinto cominciò dal rifermare la sua corte, principalmente con darle l'esempio d'ogni austerezza: digiunavà rigorosamente; dormiva su duro pagliericcio; ogni-notte si destava ad orare. Protesse la recente istituzione de' monti di Pietà, e represse il brigandaggio con provvedimenti rigorosi. Gli si fe' innanzi un contadino promettente dar in mano a' birri Mariano d'Ascoli, il più formidabile tra' capi di masnada — E come riuscirai? gli chiese il Papa. — Suole fidarsi a me, rispose il montanaro; lo attirero facilmente in' casa mia. — Non autorizzero mai simil perfidia, sclamo - Pio — e scacciò il traditore.

Agli occhi del suo capo la Chiesa è monarchia senza confini, nella qual son ignorate le distinzioni delle razze, le divisioni dei territorii: ciò che l'ambizione umanitaria va sognando oggi per la ricostituzione del mondo, giace da molti secoli avverato dalla carità cattolica; ond'è che la biografia di un grande Pentefice diventa la storia del suo tempo. Nel Cinquecento sussistèvano tre politiche distinte; la protestante che si agitava convulsivamente nel disordine intellettuale e sociale; la macchiavellica o principesca, che discuteva, combatteva, o piegava secondo il volgere della fortuna, e, per ultimo, la ecclesiastica che invocava dommi eterni divini. La perseve-

ranza de' Papi a respingere le minacce musulmane, a salvare l'Occidente dalle invasioni dell'Oriente, quella perseveranza, io dico, cominciata colle Crociate, risplendette per l'ultima volta magnificamente a Lepanto. Se la voce del Vaticano fosse stata meglio ascoltata, Egitto e Grecia sarebbon oggi provincie cristiane, e Gerusalemme si allegrerebbe sorella a Roma. L'impotente barbarie dei Turchi d'oggidì ci consente difficilmente di comprendere da quai pericoli l'Europa fu minacciata per essi subito dopo la caduta di Costantinopoli: scolta vigilante della Cristianità, i Papi furono soli ad antivedere e ripulsare que' perigli; a Pio Quinto spetta la gloria d'aver fatto svanire a Lepanto il prestigio della invincibilità musulmana.

Prima che spuntasse quel giorno di eterna memoria, altri, varii, e grandi furono i beneficii recati da Pio Quinto alla Cristianità.

Il canto gregoriano era quasi scomparso dalle chiese, fragorosi accordi presi a prestanza da profane reminiscenze vi soffocavano e travestivano i sagri testi. Nel Concilio di Trento era stata trattata questa tesi — la musica dev'ella tollerarsi nelle Chiese? — Palestrina la sciolse componendo la messa di Papa Marcello: tutti nefurono rapiti, e pensaronsi avere in que' canti, umili e maestosi a un tempo stesso, un presagio delle melodie celesti. Pio incoraggi gli sforzi del sublime compositore, al qual l'arpa di Davide era stata restituita, creandolo maestro della cappella pontificia con ricco stipendio.

La Francia occupava il cuore e la mente del Papa. Caterina de' Medici aveva immersa quella corte sciagurata in gelosie, diffidenze, e terrore: Pio Quinto non dissimulò alla Reggente i gravi richiami che si alzavano contro di lei, dichiarandosi parato a spingerne la investigazione severa sino appie del trono; a quel dire coraggieso cesso nel Regno lo scandalo della distribuzione de' benefizii, qual era stata vista sin li, passionata e turpe. Dannava Pio la politica della Regina, e intervenne anche colle armi ne' dissidii francesi, non perche i Guisa prevalessero su Coligni, ma perche la monarchia non giacesse vedovata d'un re cristiano, perche se ne cicatrizzassero le ferite, perche la Nazione, tornata a senno, à pace, a pietà religiosa, ridiventasse antiguardo della Croce contro la Mezzaluna.

Mandò il cardinal Commendone alla dieta di Augsburg, e tutti i raggiri de Protestanti vi andarono sventati.

Filippo Secondo studiavasi preservare suoi stati dal contagio del-

l'eresia, ma il violento suo zelo mescolava angosce alle consolazioni di Pio, il qual s'indusse più fiate a chiedergli conto dell'uso ché faceva della Inquisizione,

Ne l'ammirabil Pontesice poteva dimenticare le Americhe. Quante volte non iscrisse al Figlio di Carlo Quinto di allievare il giogo a que' popoli infelici; di far in guisa che benedicessero il giorno in cui udirono per la prima siata profferire il nome di Cristo, di provvedere che avessero a ritrarre dagli Spagnuoli, lor nuovi padroni, non corruttela o sterminio; ma edificazione! a quelle plaghe desolate mandava per consolarle una colonia di Gesuiti animati dallo spirito del Saverio: corsari calvinisti ne intercettarono il tragitto; e li sterminarono.

Lo sguardo del Pontefice si fissava mestamente anche sulla Scozia e sulla Inglilterra, ove ferveva una lotta disuguale tra Maria Stuarda, ed Elisabetta; e cercando di soccorrere la Cattolica succumbente, invocava da ogni banda l'aiuto de' principi ortodossi.... fu vano: María ascese il patibolo restituendo a Dio la sua anima purificaja dal patimento....

La Russia era barbara; Svezia e Danimarca avevano veduto perire il Cattolicismo sotto i colpi d'atroci persecutori; due regni settentrionali duravano soli fedeli, la Baviera e la Polonia; Pio si die grave pensiero de' Polacchi, e spedi a Sigismondo-Augusto lor re il suo illustre diplomatico Commendone, che rese segnalati servizii alla Chiesa di cui rappresentava egregiamente la maestà e la dolcesza.

Vedemmo il pensiero di Pio Quinto, percorrente, per così dire, l'Europa, strapparvi di mano ai settarii i brani profanati della tunica del Signore; mentre intendeva a felicitare l'Occidente, non cessava di vegliare contro il comune nemico. Selim avea deciso di conquistare Cipro; e fu il segnale della guerra; riusci allo zelo del Papa conchindere una lega con Filippo e i Veneziani; le loro tre flotte riunironsi sotto a' comandi di Don Giovanni d'Austria fratello del Re, e di Marco Antonio Colonna, gonfaloniere di Santa Romana Chiesa. Niuna pompa fu mai comparabile allo spettacolo della dipartita, lorche il 7 Ottobre 1571 l'armata salpe da Lepanto rischiarata da sole purissimo, ed affronto a mezzo il golfo i navigli nemici: là fu combattuta la più accanità e gigantesca pugna navale che unqua sia stata; il mare n'ando coverto di cadaveri, e la Croce-

Dandolo.

trionfó. Lepanto segna il punto che fu cominciamento della decadenza musulmana; i compatriotti di Canaris e di Miauli dovrebbero venerare tra' loro liberatori Pio Quinto!....

Roma preparò à Colonna un trionfo destinato ad accogliere tytte le memorie, tutte le speranze cristiane; il vincitore procedeva a cavallo circondato dalle guardie del Papa e dal fiore della nobiltà italiana; un commendatore di Malta portavagli innanzi il gonfalone della battaglia rappresentante da una banda Cristo crocifisso; dall'altra le chiavi di S. Pietro, tra'l leone di S. Marco e quel di Spagna: allo squillo di dugento trombe rispondeva l'immenso plauso popolare: il trionfatore passo sotto i vetusti archi del Foro Romano, ascese il Campidoglio, giunse a San Pietro ove il vegliardo Pontefice, circondato dal Sagro Collegio, gli si fe' incontro sul limitare dell'augusta Basilica, e a vista della innumerevol moltitudine se lo strinse fra le braccia.... Ebbero ragione i Colonna di nominare ad ogni generazione Marcantonio un de' loro; niun soldato italiano parve nel Cinquecento più grande del Vincitore di Lepanto il di che fu abbracciato da Piò sull'atrio del Vaticano!

Il trionfo del Vincitore di Lepanto celebrato a Roma, regnante Pio Quinto, mi chiama ad un ordine di considerazioni e ravvicinamenti, che, saranno per riuscire graditi a miei lettori, come a me stesso giunsero nuovi e accetti al loro primo appresentarsi (1).

La Roma dei Papi sotto certi splendidi aspetti fu continuatrice, più che non è generalmente avvertito, della Roma dei Cesari. Taluni asseriscono che con diventare, seggio dè Capi della Chiesa, ella scadde dalla prisca grandezza e impoveri d'ogni vigoria; la pingono avvolta ne lini sacerdotali, e dimentica delle glorie quiritiche anche in ciò ch'ebbero di più generoso. Questi asseritori sono della scuola di Voltaire, e costituiscono un drappello di venturosi stracorridori intesi a rendere sgombra la via allo avanzarsi del grosso dell'esercito movente all'attacco della Ortodossia: seducono le turbe con argomenti di suono insidioso, e colla citazione di fatti de' quali falsano la significazione. Ella è questa una frode che non richiede ne' manipolatori genio o dottrina; facile a ordirsi

⁽¹⁾ Ne'la Rome Chritienne del pio e dotto Gerbert.

e spacciarsi, dacche la città della Lupa tramutatasi nella città delle Chiavi, e la scure de' littori conversa nel pastorale, e il Labaro sostituito all'aquila simboleggiano infatti una immensa reale trasformazione avvenuta, e il pacifico regno della suasione, succeduto a quello della forza.

Giovandosi, pertanto, di questo innegabile trasferimento di Roma dal Paganesimo al Cristianesimo, e da capitale dell'Impero a metronoli del Cattolicismo, quei continuatori di Voltaire mettono fuori lamentazioni, accuse, ingiurie, e son creduti da molti, perche gridan alto, e perchè molti sono gl'inchinevoli a credere il peggio, di cui ricettano in se la corrispondenza; che se fossero retti in giudicare, dopo di essere stati coscienziosi in disaminare, comprenderebbero che in Roma niente è mutato, tranne ciò che di necessità dovea subirvi mutamento in conseguenza del fatto sovrano della sua cristianizzazione: n' andarono in bando ludi florali, cacce anfiteatrali, duelli gladiatorii, fornici, eunuchi, schiavi, e le luminarie di Nerone, e i trastulli di Garacalla, e gli amori d'Eliogabalo: tutto quanto per lo contrario, non fu trovato contaminato e roso nella gran mole romana venne studiosamente salvato, anzi consacrato, acciò ricordasse a' nipoti la storica grandezza degli avi, e costituisse decoro della nuova religione, e del mutato principato: per effetto della qual consecrazione monumenti purificati, e pompe spiritualizzate durano tuttodi lustro della Città Eterna, santa allegrezza del suo popolo: così avvenne che il tempiò di tutti gli Dei prestasse il volto miracolosamente conservato al culto di tutti i Santi sotto la invocazione di Maria: così avvenne che la più imponente delle romane pompe, il frionfo, generasse la pia magnificenza delle processioni. Gli avversarii del Cristia-, nesimo, ignàri od ipocriti, mostrano di sconoscere le intime correlazioni esistenti a Roma tra la liturgia delle solennità pontificali, tra l'instaurazione e il significato delle feste popolari; e la tradizione delle grandi memorie quiritiche: son raccostamenti che si presentano spontanei; ma per coglierli è mestieri di dottrina, e per divolgarli di lealtà; d'ambo forsè, certamente della seconda, difettarono gli pseudo archeologi della scuola antireligiosa, i quai mostrarono in Dupuis sin a qual apogeo di prosontuosa stoltezza fosse possibile d'aggiqgnere con piglio grave, e senza bastone a sonagli. Il Cristianesimo conta oggidi propugnatori che ne fanno parer facile la difesa (si luminosamente la spongono e concatenano), la quale addentratasi

anche a chiarire le nobili correlazioni esistenti tra l'antica e la moderna Roma, schiuse non ha guari un campo quasiche vergine ad investigazioni sommamente piacenti, siccome quelle che maritano archeologia e religione.

Memorai il trionfo del Vincitore di Lepanto somigliantissimo ai trionfi antichi, daoche si trattava di guerriero che avea sconfitto barbari; e salvata la patria: quel di memorando Marc'Antonio Colonna dovette parere agli entusiasmati suoi concittadini una immagine di Mario, di Cesare, di Trajano; e la via trionfale calcuta dalle turbe degl'Islamiti prigionieri pote inorgoglirsi del nome conservato. D'un altro trionfo contemporaneo, nel quale riscontreremo luminosa la cristianizzazione delle pompe quiritiche, or mi accade parlare: sarà commentario e prova alle affermazioni di testè.

· Flavia Domitilla, vergine cristiana del primo secolo, era nipote dell' imperator Domiziano: convertità alla fede da suoi due servi Nereo e Achilleo, n'ando con essi in esiglio all'isola Ponna: dopo lunghi patimenti que' due, ricondotti in Italia, furono decapitati a Terracina; nella qual città Domitilla visse confinata, sempre intrepida contro seduzioni e minacce, sino al di che turba fanatica appicco incendio alla casa ch' ell' abitava, tra le cui flamme perì. Le sue ossa, che i Fedeli raccolsero, come pure le reliquie di Nereo ed Achilleo, trasferite a Roma, posaronvi in una cripta situata presso il confluire della via Ardeatina nell'Appia: là, nel quarto sécolo, sòrse una basilica, che nel decimoterzo parve presso a crollare; onde papa Gregorio IX avvisò di trasferire i corpi de' santi Martiri alla diaconia di sant'Adriano. Vedovata delle preziose reliquie, la vecchia basilica ne cadde, ne perdette la sua qualifica di chiesa cardinalizia, finche sul chiudersi del secolo XVI Baronio, insignito di quella porpora, prego papa Clemente VIII di farlo titolare di quella Chiesa appento perchè rovinosa; proponevasi ristalirarla; fu compiaciuto della generosa richiesta, onde si pose all'opera e la compie. Ci ha qualche cosa di gentile e toccante in questa spezie di amori tra un sacrario semidiruto e un anima elevata; ti parrebbe vedere un Grande che si sceglie a sposa donzella d'alti natali, ma caduta in povertà, per darsi la soddisfazione di circondarla di tutti gli agi che merita, e che fortuna le diniego. La navata principale fo ricostrutta; l'abside, e il santuario divannero peculiare oggetto delle cure riparatrici: i muri interiori si tappezzarono d'affreschi esprimenti la storia di Domitilla, di Nereo, d'Achilleo; e tostochè la lor antica stanza su riattata in tal modo, Baronio ottenne dal Papa di colà riportame le reliquie.

Ideò a tal uopo una processione, che meglio d'egni altra stata celebrata dianzi e da poi, per effetto d'alcune peculiari circostanze, riprodusse gli antichi trionfi sotto forma cristiana. Pel Romani Domitilla non era solamente una Sapta, ma una illustre concittadina appartenente alla stirpe Flavia, prisco ceppo d'uomini grandi. L'amor proprio municipale, che tra' sette colli fu sempre vivo, si associava, quindi, in tal festa, e confondeva co' sentimenti della pietà religiosa: l'eroica Vergine era stata nipote di Tito, la delizia del mondo; tenea posto tra gli antenati di Costantino, nelle cui vene scorrea sangue Flavio: le rimembranze più pure di Roma pagana, le più trionfali di Roma cristiana venivano quindi a rifletterai nella sua corona di martire. Lungo il tratto di cammino che la processione doveva : percorrere tra. 7 Colosseo e il Campidoglio duravano, e durano tuttodi, tre archi di trionfo succedentisi lungo l'antica Via Sacra: due di tali archi erano stati eretti ad onore d' imperatori consanguinei di Domitilla. Il cardinal Baronio, da ordinatore sagace, profitto di cotesti particolari nella guisa più felice: gl' ispirarono assi alcune di quelle iscrizioni storiche, che somigliano mni, e sono vanto esclusivo di Roma, maestra sublime di cristiane strofe monumentali.

La processione prese le mosse dalla chiesa di sant'Adriano edificata sull'area della basilica di Paolo Emilio: cento fanciulli recando in mano trofei emblematici, gli umili Religiosi dell'Oratorio teste fondato da Filippo Neri, guidati da lai categumeni ed orfani, felici prigionieri della Fede e della Carità, sostituiti agli schiavi che procedevano incatenati negli antichi trionfi, le pacifiche legioni de Sodalizi Monastici, il Collegio Romano, seguite dal Germanico e dal Maronita, primizie o deputazioni del Settentriona e dell'Oriente; le Parochie tenenti il luogo delle Tribù, e infine il Clero delle Basiliche coi loro stendardi, prische famiglie patrizie della Roma spirituale, precedevano il carro su cui posavano, ombreggiate da un magnifico baldacchino, le veperate ossa di que trionistori d'oltre la tomba. Per tutte le vie da cui la processione dovea passase le facciate delle case erano coverte di broccati, di fiori, d'iscrizioni. Appiè del Campidoglio il Senatore, i Conservatori, i Principi

Romani si fecero incontro a' Martiri, divisi per turno a portare il baldacchino. Il fragore de tamburi e delle trombe, e gli scoppii delle artiglierie annunziarono il punto in cui Domitilla e i Compagni ascendevano il Clivo Capitolino: iscrizioni poste sui cavalli di Castore e Polluce, che decorano, sull'alto gli accessi della maggior gradinata, spiegarono il concetto di tai dimostrazioni santa Flavia Domitilla vergine e martire in memoria del Compidoglio purificato dal tristo culto dei demoni merce di ristorazione più felice che non fu la operata da suoi parenti Flavio Vespasiano, e Domiziano Augusti (S. Fl. Domitillæ V. et M. ob Capitolium ab infelici dæmonum cultu felicius expurgatum quam ab ejus gentilibus Fl. Vesp. et Domit. A. A.) — Il Senato e il Popolo Romano a santa Flavia Domitilla V. e M. romana; la quale lasciandosi consumar dalle framme per amore di Cristo, contribuì a rendere gloriosa la Città, meglio che non abbjano fatto i suoi parenti Vespasiano e Domiziano Augusti, riparandovi a proprie spese il Campidoglio consumato due volte dalle famme. (S. P. Q. R. S. Fl. Domitilla V. et M. Ro. quod majorem Urbi gloriam attulerit incendio ipso que Christi fide consumpta, quam uterque Fl. Vesp. et Domit. A. A. gentiles sui Capitolio, bis incendio consumpto propriis sumpt restituto);

Sul piazzale del Campidoglio, dinanzi la statua equestre di Marco Aurelio stava eretto un altare, e suvvi le reliquie venner deposte. intantoche un vescovo recito il panegirico de' Martiri: indi la processione scendendo lungo l'altro chivo Capitolino s'imbattè, sugli accessi della Via Sacra, calcata altra fiata dai trionfatori, nell' arco di Settimio Severo che recava le seguenti iscrizioni: - Il Senato e il Popolo Romano ai Santi Flavia Domitilla, Nereo ed Achilleo sttimi concittadini, per aver illustrato il nome romano colla tor morte gloriosa, e procacciato col loro sangue pace alla repubblica cristiana. - (S. P. Q. R. SS. Fl. Domitille, Nereo et Achilleo, optimis civibus suis ob nomen romanum gloriosa morte illustratum, partamque christianæ reip. proprio sanguine tranquillitatem.) Il S. e il P. R. al SS. Fl. Domitilla, Nereo ed Achilleo, invitti martiri di Cristo, per aver decorata ed ornata la Gittà colla più splendida testimonianza della Fede cristiana (S. P. Q. R. SS. Fl. Domitillæ, Nereo et Achilleo, invictissimis Jesu Christi martyribus, eb Urbem præclaro chri--stiana fidei testimonio decoratam ornatamque.)

Poc' oltre appari l' droo di Tito, stato dedicato a quel Principe

in memoria delle vittorie giudaiche: ne bassirilievi sonvi raffigurate le pompe del suo trionfo, e veggonvisi messi in mostra, fra le spoglie de vinti, i vasi del Tempio Gerosolimitano, le trombe d'argento che squillavano il giubileo, la tavola de' pani di proposizione, e il candelabro dai sette bracci: eppertanto questo monumento ricordava vivamente la stirpe Flavia, a cui appartenea Domitilla, e il tremendo avveramento della minaccia di Cristo. Magnifiche furono le iscrizioni apposte a tal arco: le solite ad essere sculte sui monumenti trionfali dell'antica Roma ricordavano ch'erano stati dedicati a questo o quel personaggio per avere aggradito l'imperio del Popolo Romano - Imperio Populi Romant propagato: — formola di ugual suono, però applicata alle anime, fu inserita in una delle iscrizioni dell'arco di Tito in onore di Domitilla - Quest' arco trionfale, altrávolta decretato ed eretto a Tito Flavio Vespasiano - Augusto per avere ricondotta la Giudea ribellante -sotto la dominazione romana, il Sinato e il Popolo lo decretano, e consacrano più felicemente alla nipote dello stesso. Tito, santa Flavia Domitilla, per avere colla propria morte accresciuta e propagata la religione cristiana. (S. P. Q. R. triumphalem hunc arcum olim Tito Fl. Vesp. Aug. ob tumultuantem Judæam imperio pop. R. restitutam decretum et erectum, S. Fl. Domitillæ ejus nepti ob christianam religionem propria morte auctam propagatamque multo felicius, nunc decernit consecratque.) — Il Senato e il P. R. a Fl. Domitilla V. e M. nipote di Tito Fl. Vesp. Aug., la quale, colla effusione della sua vita e del suo sangue per la Fede, ha sagrificato alla morte di Gesù Cristo più gloriosamente di quello che questa sia stata vendicata dal medesimo Tito lorche dietruste Gerusalemme per comando di Dio. (S. P. Q. R. Fl. Domitil: V. et M. Rom. Tit. Fl. Vesp. Aug. nepti quod Jesu; Christi mortem ab 'eodem Tito eversis Jerosolymis divino consilio vindicatam, ipsa sanguine suo vitaque pro ejus fide profusis gloriesius consacraverit.)

A mano a mano che la processione si avanzava, andava crescendo in efficacia, sulla fantasia e sul cuore de suoi componenti, la impressione de monumenti ch' ell' andava incontrando: proseguendo sulla Via Sacra ella si trovo a fronte d'una costruzione magnifica, ben consetvata, rimasta in piè quasì segnale destinato a dinotare la fine di tre secoli di persecuzioni, delle quali i sepoleri di Domitilla e de suoi compagni aveano ricordato il principio: gli

era l'arco eretto in onore di Costantino dopo che sconfisse Licinio e Massenzio: un fremito di letizia dovette trascorrere per le sagre ossa della Martire in passando sotto quel volto stato-eretto ad onore del primo imperatore cristiano (ch' era del suo sangue), ed eternava non tanto i trionfi di lui quanto la vittoria definitiva della causa per cui ella era morta. Ivi leggevansi queste iscrizioni: — Il S. e P. R. a S. Domitilla ed a'SS. Nerso ed Achilleo: in questa via medesima ove molti imperatori trionfarono delle previncie soggiografe all' imperio del P. R., questi Martiri hanno trionfato alla lor volta, tanto più gloriosamente in quanto che vinsero, colla superiorità del coraggio, gli stessi trionfatori. (S. P. Q. H. Fl. Domit., Nereo e Achilleo, Via Sacra qua plures Rom. Impp. A. A. de subjectis imp. Pe. Ro. provinciis triumpharunt, de insis triumphatoribus quanto fortius superatis, tanto gloriosius triumphantibus.) Il S. e P. R. a S. Flavia Domitilla: dodici imperatori Augusti hanno-illustrato colle loro splendide gesta la stirpe Flavia, e la città: me soura l'una e l'altra. riusci dessa a spargere più lustro con abbandonare per amor di Cristo l'impero e la vita. (S., P. O. R. Fl. Domitille V et M. Ro. quod Gentem Flaviam Urbemque a XII Ro. Impp. A. A. gentlibus suis rebus praclare gestis deporatam, una cum imperio vitaque pro Christo traditis omnium præclarissime illustraverit.)

. Il corteggio passando poscia tra l'antiteatro Flavio e i ruderi grandiosi del palazzo de Cesari, prosegui calcando la Via Appia sino all'antica chiesa che aveva schiuse a' tre Martiri le prime lor tombe: ivi il cardinal Baronio li attendeva, e li accolse: valicarono il sagro limitare al canto dell'antisona Introite Sancti Dei. D'una orazione funebre vennero onorati là entro di genere nuovo: Baronio avea fatto scolpire sovra un gran marmo dell'abside la Omelia da S. Gregorio Magno stata recitata in quella chiesa medesima alla ricorrenza dell'anniversario di que' santi Martiri, dieci secoli prima; e noi ve la leggiamo anche oggi superiormente all'antico pulpito, ch' è quello da cui il gran Papa predico: eccone un brano - I Santi intorno le cui-urne ci proviam eggi radunati, calpestarono, guardandola dall'alto della tor anima, la pempa del mondo forente: potenno fruire di lunga ed agiata vita, di pace continua; epperd quel mando comeche florente, non possedeva attrattive per essi: oggidi che ha cessato d'escer florente (Gregorio alladeva ai guai di Roma stata devastata dal Barbari, ed allora allora minacciata dai Longobardi, che l'assedizvano, dell'ultimo eccidio) come avviene che siasi rifuggita ne nostri cuori a fioriroi? Ci abbiamo intorno ovunque duola, desolazione e morte; tempestati di ferite, ed affògati nell'amarezza, come avcien' egli mai che la cecità de nestri carnali appetiti ci renda accetti i travagli del mondo, sicchè lo inseguiamo fuggente, e ci avvinghiamo a lui ora che cade? —

Questi detti espresavi, succedenti alle iscrizioni consacrate ai tre Martiri, integrano degnamente la pompa trionfale con cui furon enorati, le feste cristiane hanno un epilogo morale addatto a tutti i tempi: il mondo; per quanto sia presentemente in migliori condizioni che non era a' giorni di Gregorio Magno, non ha però cessato d'essere cosa che tuttavia fugge e cade, i suoi archi di'trionfo somigliano sepolori, a meno che non simboleggino le sole vittorie che sanno durar eterne... le vittorie di Dio!

Anco la processione (per addurre altri esempi) de', pellegrini a S. Pietro il Giovedi Santo, e l'altra de' confratelli della Croce nel Colosseo assumono quel carattere speciale che può dirsi il suggello di Roma. Nel giorno sacro a S. Marco, dalla chiesa antichissima dell' Evangelista muove una processione a visitare il Principe degli Apostoli in Vaticano; commemora la intimità che strinse insieme l'Apostolo e l'Evangelista; episodio per così dire domestico del grande fatto della predicazione cristiana, il quale si perpetua in quest'annua deputazione che la minore basilica manda alla maggiore; allo stesso modo che la refezione, a cui Francescani e Domenicani prendono ogni anno in comune, è proseguimento del fraterno abbracciamento di lor due santi Fondatori; merito peculiare di certe pie consuetudini sendo quello di conservare la memoria di casi modesti, di vicende soavi, che difficilmente avrebbero trovato posto nella romorosa narrativa della storia.

La processione del Corpus Domini gira sotto il gran colonnato della Piazza Vaticana, e ricorda la prima processione in quel luogo stesso celebrata da Cristiani: laddove oggi si avanzano in bell'ordine sacerdoti che vestono magnifiche pianete rilucenti d'oro, e tuniche di candidissimo lino, recanti in mano accesi cerei, turiboli e croci, quegli antichi Fedeli, a' giorni di Nerone, procedettero con indosso ferine pelli, che deveano renderli segno a' mastimi destinati a sbranarli: i puri simboli della luce del cielo succedettervi a'chiarori di quella notte infernale que' martiri lungo la quale

intonacati di bitume tennero vece di torce. In cambio del carro che Nerone, in assetto d'auriga, dilettavasi cacciare a corsa per le insanguinate praterie vaticane, ecco inoltrarsi sul terreno coverto di fiori un altare, ove il Pontefice della pace, genuflesso davanti l'Ostia dell'amore, implora le benedizioni del Signore sulla Città e sul Mondo...

Queste sono le trasformazioni delle feste quiritiche.... Chi potrà trattenersi dal benedirle!

SISTO QUINTO.

Non ci ha frate il cui nome suoni più formidabile nella storia moderna del francescano Felice Peretti salito alla Cattedra di S. Pietro cell'appellativo di Sisto Quinto: cinse la Tiara in tempi guasti, così per l'Italia, ove i costumi erano in dissoluzione, come per l'Europa, ove la Ortodossia trovavasi insidiata ed osteggiata per tutto; dovette mettere la falce alla radice del male, ed ebbe cuore di farlo con inesorabilità coraggiosa. A renderci buon conto de fatti suoi vuolsi memorare qual fosse il precedente pontificato; come, cioè, Gregorio XIII, successore di Pio Quinto, si fosse provato senza gran frutto di continuare l'opera riformatrice del magnanimo Domenicano.

Ugo Boncompagni eletto papa nel 1572, con nome di Gregorio XIII, fu zelatore della propagazione dei buoni studii, e promotore della riforma del Calendario: soccosse di grosse somme di danari Carlo IX re di Francia contro gli Ugonotti, e i Cavalieri di Malta contro gli Infedeli: gli Imperadori di Alemagna ebberselo alleato operosissimo contro i Turchi. La illuminata munificenza pontificia vuotava l'erario; era mestieri cercare nuovi redditi; alienare beni e diritti della Santa Sede, od aumentare i balzelli sarebbono stati provvedimenti del paro invisi, e pericolosi: il Papa ricorse ad un altro spediente, notevole anche per le conseguenze che si tirò dietro.

Gregorio degno figlio della dotta Bologna, ch' è dire prófondo

giureconsulto, prese le mosse da un principio di stretto diritto. La trasmissione del Feudi, a motivo della infelicità del tempi che da quasi un secolo erano trascorsi tra rivoluzioni, guerre, invasioni, aveva soggiaciuto negli Stati Pontificii ad abusi infiniti con sommo danno delle prerogative della Camera Apostolica: il Papa ordino una general revisione dei titoli, merca cui i beni fide-comissarii e baroniali venivan goduti dagli attuali detentori; e prescrisse che chiunque tra questi fosse risultato debitore verso la Camera Apostolica, sarebbe stato chiamato a soddisfare il suo debito; chiunque poi possedesse feudi senza titolo dimostrato legale, dovesse andarne spogliato.

La promulgazione di questa legge fu di spavento a non pochi di que' baroni, ch' erano stati, essi e lor maggiori, lo spavento de' vassallir e de' vicini: il popolo applaudi a' provvedimenti rigorosi, però giusti del Pontefice. Quante spogliazioni inique vennero allora in luce! quanti ribaldi, figli di ribaldi, ai quai durava titolo di possesso una usurpazione più o meno antica, furon costretti a restituire, la mal acquistata, la mal ereditata ricchezza!

A questo modo aumento Gregorio d'alcune centinaja di mille scudi il reddito dello Stato, sussidio opportuno a fornire i mezzi di sostenere le grandi lotte che si combattevano a que giorni contro i novatori dell'Alemagna e della Francia.

E però siffatti provvedimenti, comechè fondati sulle norme del diritto, e vantaggiosi all'erario, non seppero andare netti di male conseguenze. Le famiglie spogliate ritrassero della perduta agiatezza un addoppiamento di operosità nemica dell' ordine, e della pace: l'obbedienza nelle provincie, quale recentemente acquistata colle armi, e qual venuta a dedizione per trattati, tutte feudalmente rette sin allora, l'obbidienza, dico, appo i sudditi pontificii nel secolo XVI, assumeva forma tanto o quanto volontariamente accettata: le Città divise in parti, che prendevano nome di guelle e ghibelline, reggevansi pressochè indipendenti a municipio: sui campagnoli prevalevano capi di masnade stanziati fra monti che si accostavano all'una ó all'altra fazione della città vicina. A Ravenna i Rasponi stavano a fronte dei Leonardi; a Rimini i Ricciardelli dei Tignoli: a Cesena i Venturelli dei Boltini; ad Imola i Vicini dei Sassatelli, e così via, ghibellini i primi, guelfi i secondi, nomi che aveano perduta l'antica significazione, ed omai non servivano che a dinotare campi separati: Esisteva un terzo partito che si dicea de pacifici, ed

aspirava a ristorare la concordia, ma ben di rado vi riusciva: le fazioni si rendevano glustizia da sè, e forzavano le prigioni per cavarne, i loro protetti: l'autorità del Principe era si poco témuta, che schiere di briganti, anzi piccoli eserciti, correvano le Marche 'guidati da Alfonso Piccolomini, da Roberto Malatesta e dà altri gentiluomini: Piccolomini sorprese un di Monterobbio, e vi pose a morte tutti i suoi nemici alla presenza delle lor mogli. Deputati delle Città giungevano da ogni parte a Roma chiedendo soccorso: il Papa mandò il cardinale Sforza con forte polso di soldati a restituire l'ordine nelle provincie; là, dov'esso conducevasi, l'ordine, infatti, si ricomponeva; ma se ne dipartiva egli appena, che l'anarchia risorgeva: la Capitale stessa si andava empiendo di banditi; il vecchio Papa non sapea darsene pace, nè trovarvi rimedio.

Da mezzo a' maggiori disordini scaturisce talor a impensato il rimedio: mentre nella monarchia e nella aristocrazia ereditaria dell' Europa erano visti disordini, con infausta progressione crescenti, trasmettersi da generazione a generazione, la Chiesa conservava il suo stupendo privilegio di schiudere anco ai più infimi, purche valenti, l'adito alla suprema dignità: e si fu appunto da infima condizione che usci l' Uomo capace di rimediare a que' mali inveterati.

L'avo di Felice Peretti era na profugo slavo, dal cui figlio caduto in povertà, naeque il futuro Sisto Quinto, che da fanciullo fu mandriano. Fra Salvatore francescano avviollo a studiare: è ricordato che quando all'adolescente venivano meno l'olio e il lume della lampadetta, suoleva scendere in chiesa a protrarvi le notturne letture col favore della fiammella che ardeva dinanzi l'altare del Sacramento. Crebbe valente dialettico e teologo: nel 1552 (di trentun anni) predico a Roma con lode, e vi dimorò, divenutovi familiare di Sant'Ignazio di Lojola e di S. Filippo Neri. S. Pio Quinto se lo scelse confessore, gli commise operare alcune riforme nell'Ordine Francescano, lo decorò della porpora cardinalizia: sedeva vescovo della città ov'era stato visto mandriano, lorche, morto nel 1585 Gregorio XIII, fra Felice (di sessantaquattro anni) esci eletto dal conclave; suo primo giuramento fu che restituirebbe ordine, pace e prosperità allo Stato.

Vigeva legge che minacciava capitale condanna a chi veniva preso recante indosso armi corte; quattre giovani di Cora furono colti in flagrante: correva la vigilia della coronazione: col favore di tale solennità fu domandata e creduta certa la grazia: Sisto rispose

— sinchè Dio mi darà vita e regno, niuna remissione di pena sarà da me concessa. —

Qui non terro dietro al racconto delle inflessibili condanne di Sisto: il nobile non ischivava la forca, quando l'avea meritata, più del plebeo. Nel volgere d'un anno il brigandaggio fu distrutto.

Sisto Quinto vien riguardato qual fondatore degli attuali ordini amministrativi dello Stato Pontificio: vi ha della esagerazione in questo: vero è; per altro, che il suo modo di governare si discosto da ogni altro precedente, e fu seguito dappoi. L'antecessore Gregorio erasi mostrato severo, gagliardo, imparziale in fatto di provvedimenti generali; indulgente poi quanto ad atti individuali d'inobbedienza: s'inimico molti grandi, e lascio pullulare i banditi; Sisto, invece, fu implacabile coi delitti individuali, e tenne ferma la esecuzione delle leggi con una rigidità che parve talora intingersi di fierezza; quanto ai provvedimenti generali dell'amministrazione si chiari mite: sotto Gregorio l'obbedienza non dava titolo a favore, ne la resistenza attirava castigo; sotto Sisto regno terrore appo i malvagi, e i buoni poterono vivere sicuri all'ombra della sua illuminata benevolenza e della sua efficace protezione.

I Marchigiani sperimentaronlo compatriotta benignissimo; restitui agli Anconitani gli antichi privilegi; fondo a Macerata un tribunal supremo provinciale; elevo Fermo ad areivescovado, Tolentino a vescovado; onore quest'ultimo compartito anche a Montalto per avers (leggesi nella bolla d'istituzione) dato felicemente i natali alla nostra famiglia — creo a Bologna il Collegio Montaltino per cinquanta allievi del suo paese: risolvette convertire Loreto in città; e al suo architetto, che rappresentavagli la difficoltà della impresa — non te ne prendere pensiero, Fontana mio, risposegli Sisto: erami assai più difficile decidermi a tal progetto di quello ch' eseguirlo —; la fondazione di Loreto soddisfece non meno la divozione del Papa verso la Santa Vergine, che il suo patriottismo.

Anco alle altre città di provincia pose attenzione; creo istituzioni intese ad impedire che lor debiti aumentassero; que' suoi Brevi segnano l'epoca del rifiorire della prosperità dei Comuni: favoreggio dovunque l'architettura: si provo a disseccare le chiane d'Orvieto e le Paludi Pontine; curò di far fiorire l'industria, in ispezialità le manifatture di seta: comando si piantassero cinque gelsi almeno per ogni, rubbio di terra epportima, infliggendo multe agli înobbedienti.

Aveva trovate già istituite le congregazioni della Inquisizione, dell'Indice, de' Concilii, de' Vescovi, de' Religiosi, della Segnatura e della Consulta; ne creò altre otto, delle quai due sole dedite ad affari ecclesiastici de' nuovi Vescovadi e della conservazione dei riti; le altre riguardavano l'annona, la costruzione delle strade, la mitigazione delle tasse, la marineria, la stamperia vaticana e la università di Roma.

Provvide che i cardinali fossero uomini segnalati per senno ed integrità; ne fissò il numero a non oltre settanta — a similitudine di Mosè che scelse da mezzo il popolo settanta Vegliardi per consultarsi con essi.

È resa generalmente lode a questo Pontefice di avere distrutto l'antico nepotismo, quello, cioè, mercè cui i Papi erano stati visti talora studiosi di creare per lor nipoti un principato territoriale, come i Della Rovere ad Urbino, i Farnesi a Parma, i Medici a Firenze; però già sotto Pio Quarto, Pio Quintò e Gregorio Decimotèrzo il mal esempio parea dimenticato: dopo Sisto V il nepotismo mutò. faccia: ci aveano, cioè, due nipoti preferiti; uno che, vestito della porpora, dirigeva le bisogne ecclesiastiche; l'altro che menata moglie reditiéra di opulento patrimonio, diventava ceppo di famiglia a cui era attribuito titolo principesco.

In fatto di finanze Roma presento a que'di uno strano fenomeno. Sisto in salire il soglio pontificio si era lagnato che papa Gregorio avessegli, non che lasciata vuota la cassa, dissipati in anticipazione i redditi; curò di riempirla: volgeva appena un anno dacch'era pontefice, e già vi avea deposto un milione di scudi d'oro; nel secondo anno un secondo milione, nel terzo un terzo; d'ogni milione raccolto faceva in Castel Sant'Angelo, sotto buona guardia di torri e cannoni, solenne consacrazione ai santi apostoli Pietro e Paolo, determinate le circostanze in cui solamente sarebbe stato lecito porvi mano; ch'erano le seguenti:

guerra generale contro i Turchi, conquisto di Terra Santa, sopravvenire di fame o moria, pericolo manifesto della perdita di una provincia cattolica, invasione nemica degli Stati ecclesiastici, ricupera di città appartenuta alla Santa Sede;

e poneva obbligo ai successori di attenersi a cosiffatte prescrizioni.

A dire come si grandi somme potessero in così breve tempo tro-

varsi accumulate in mano a Sisto (locché, senza una qualche spie-gazione sa del miracolo, in Stato, il cui reddito non toccaya i dugentò mila scudi) avvertiremo, che, oltre le spese infinitamente diminuite merce una saggia economia, principalissimo provvento si fu la creazione d'impleghi e cariche d'onore vendute a contanti: adduciamone ad esempio il posto di Tesoriere della Camera: lo si era accordato sino a quel di su deposito o capitale perduto di 15 mila scudi: Sisto lo conferì a Giustiniani mediante lo sberso di 50 mila scudi; fe' poco stante Giustiniani cardinale, e trasferì il tesorierato a Pepoli per 72 mila; conferì la porpora anco a questo, indi scemò lo stipendio al successore di 5 mila scudi, e rivendette l'impiego decimato 50 mila.

Oltre ad accrescere il prezzo agl' impieghi già esistenti, assai ne creò di nuovi; tesorieri di dateria, di prefettura, delle prigioni; ventiquattro referendarii; dugento cavalieri, è così via: à questo modo radunò un milione e mezzo di scudi; si procacciò gli altri con prestiti sondando i così detti monti (cadaun dei quali rispondeva ai prestatori per le somme ricevute), ed emettendo carta di credito con malleveria di questò ò quel ramo delle pubbliche entrate.

Confessiamo che ia cosiffata economia politica ci ha qualche cosa d'incomprensibile per noi a prima giunta. Pesi gravissimi sono imposti sotto forma di nuovi balzelli; somme enormi vengono raccolte. prelizo d'impieghi venali, fruttanti provventi che tornano per ultimo di aggravio al popolo, ne ponno non moltiplicare lentezze e correzioni nel corso della giustizia e dell'amministrazione; imposte aumentate pesano sul commercio, nocevoli evidentemente alla sua attività: qual pro di tanti monti creati, ch'è dire del debito pubblico in tante guise immensamente cresciuto,? non altro che un enorme cumolo del prezioso metallo deposto a giacere infruttifero nel fondo di una torre... Questo, per cui precipuamente fu lodato Sisto Quinto. ad ogni neofito economista somiglierebbe delirio oggidi ... Eppure Sisto Quinto non delirava: mirabile, per poco non diremo divina, fu la sua preveggenza-in cumulare quel tesoro, al qual fidava la salute del Cattolicismo pericolante. Il Cattolicismo, infatti, era presso a subire la tremenda stretta di due nemici ugualmente formidabili, il Turco ad Oriente, i Luterani a Settentrione ed Occidente Chi dirà che l'attacco poco dopo accaduto di Vienna, sotto le cui mura Sobieschi e i suoi Polacchi salvarono l'Europa, ultimo sublime trionfo della Croce; chi dirà che il disperdimento delle insidie sanguinose, delle furibonde congiure degli Ugonotti in Francia intesi a calvinizzare il Regno dei Re Cristianissimi, chi dirà, ripeto, che questi due giganteschi eventi salvatori dell' Ortodossia in Occidente, anzi nel mondo, non sieno dovuti all'oro da Sisto Quinto provvidenzialmente raccolto nei sotterranei di Castel Sant'Angelo, e di là uscito a rincorare la Lega di Francia, e i Polacci di Sobieschi?...

Avea Sisto Quinto fin da cardinale posta gran fiducia in Fontana. giovine e ardito architetto, nato in riva al Ceresio: lo chiamo esecutore del suo divisamento di mutare aspetto alla Città: larghe vie doveano legare insieme le principali basiliche; la Strada Felice ci fornisce un'idea di ciò che Roma sarebbe divenuta se Sisto, anzichè soli cinque anni, ne avesse regnati quindici o venti. Già la magnifica Strada Giulia aperta dal gran papa Della Rovere trascorreva lungo il Tevere; e la Pia dominava il Quirinale: terza la Felice uni l'Esquilino al Pincio. Roma a poco a poco riguadagnava il terreno perdutonel Medio Evo: il campo di Marte si ricopriva di case; e l'antica Via Flaminia riprendeva attraverso l'abitato il suo corso maestoso: solo il vertice de' colli, nonostante le purezza dell'aria, durava deserto. Sisto risolvette di trasportare colassa il sovrappiù del popoló cresciuto merce lo sviluppo della prosperità pubblica; e siccome quelle alture giacevano inabitate per difetto d'acque, ordino a Fontana di riattare gli acquidotti: Sisto avea, come Giulio, un volere gagliardo che addoppia agli nomini le forze: quattromila operai lavorarono indefessi; e al tocco della verga del gran Mose, decoro tuttodi della fontana di Termini, videsi un torrente d'acqua purissima lanciarsi · dalla rupe ad innaffiare Quirinale. Pincio. Esquilino e Campidoglio: acque benefiche degnamente captate da Torquato Tasso.

Il palazzo del Quirinale cominciato da Gregorio fu continuato con aggrandite proporzioni da Sisto; il qual dalle terme di Costantino se trasportare in mezzo alla piazza due gran corsieri di marmo, trattenuti da giganteschi atleti, che son una delle opere più grandiose dell'arte antica; della lor eccellenza è segno la tradizione che li attribuisce questo a Fidia, quello a Prassitele.

Sala immensa venne aggiunta alla Biblioteca Vaticana: il Palazzo Laterano fu ricostruito; la scala che il Redentore aveva ascesa nel pretorio di Pilato consegui seggio degno della sublime memoria; Loreto si circondo d'alte mura a difesa dei Turchi pirati, e Tullio Lombardo ne gittò in bronzo a bassorilievo le porte magnifiche.

Sisto coglieva con amore ogni idea che gli si presentava sotto aspetto

di grandezza, di forza, sovratutto se vi si mescea un qualche pensiero di vittoria; ond' è che affretto con ogni possa il compimento della cupola di San Pietro, trionfo dell'arte sotto gli auspici del Cattolicismo; ristorò colenne, raddrizzò obelischi, perchè tai monumenti pagani, sormontati da' statue di Santi, e da simboli cristiani attestavano, i trionfi della Croce.

La erczione degli obelischi, che da undici secoli giacevano mutilati tra'ruderi, fu la più acclamata tra le imprese di Sisto. Un solo di tai monoliti durava intero, e in piedi: la polve de' secoli si andò accumulando a sotterrarne la base; era di granito rosso e senza jeroglifi: Nuncoreo figlio di Sesostri lo avea consacrato davanti il tempio del Sole; trasportato d'Egitto per volontà di Caligola, occupò dappoi il centro della spina del circo di Nerone. Sisto determino di trasportarlo in mezzo alla piazza di San Pietro; e tutti i matematici d'Europa furono chiamati a suggerirae il modo. Tra cinquecento progetti presentati, due ottennero la preferenza, uno del celebre fiorentino Bartolomeo Ammannato, richiedente un anno a preparare le sue macchine. l'altro di Domenico Fontana di un'esecuzione facile, e di una semplicità di mezzi che facea dubitare dell'esito. A prevenire le obbiezioni. Fontana costrusse un modelletto che alzava da terra e drizzava un piccolo obelisco di piombo; rinnovo suoi sperimenti sopra scala più vasta, e l'obelisco del mausoleo d'Augusto su visto cedere a tutte le impulsioni che piacque dargli: il gran Meccanico ebbe allora la preferenza; e gli operai, gli argani, le girelle, si moltiplicarono tosto alla sua voce intorno l'enorme monolito.

Il trenta Aprile 1586 il popolo occupava tutti gli accessi del Vaticano: l'obelisco, circondato da travi ed argani, posava ancora sui leoni di bronzo che lo sorreggeano da quindici secoli; novecento operai stavano in pronto: regnavano silenzio ed immobilità, quando Fontana diè fiato ad una tromba e trentacinque gomene poste contemporaneamente in moto, si tesero: alla prima scossa l'obelisco fu visto staccarsi dalla sua base, e pendere nel vano. In quel punto il cannone di Castel Sant'Angelo annuncio ai quattordici rioni la gran novella, e tutte le campane di Roma squillarono a festa. L'obelisco fu calato; poi adagiato, poi trasferito al laogo destinato, ove la sua erezione non accadde prima dal 14 Settembre; conciossiache Sisto volle che sorgesse in piè nel di consacrato alla esaltazione della Croce: sotto l'impressione della idea di tal magnifico omaggio reso al Simbolo della Redenzione, nei luoghi stessi ove i primi Cristianì erano stati crocifissi, avvenne la celebrazione dell'imponente spettacolo.

Gran caso vedere quella mole, dopo aver descritto un quarto di carchio per aria, scendere lentamente sopra il suo piedestallo al lume del sole cadente, al fragore degli applausi del popolo!...

A comprendere che Sisto non era politico meno avveduto di quello fosse amministratore sagace e gran papa, riflettiamo ch' ei non approvo i furori della Lega, e ricuso di prendere parte per essa contro Enrico di Navarra, tostoche si avvide che il popolo francese era un mero strumento in mano a faziosi, i quai si coprivano del manto della religione per velare lor ambiziosi progetti: Sisto simpatizzava colgrande animo del Bearnese; nè lo seppe appena inchinevole a convertirsi che cercò d'impacciare i suoi nemici; da che provennero le guerre del duca di Majenna, le declamazioni de Sorbonisti, le minacce dell'ambasciadore Spagnolo Olivarez: Enrico non ignorava il sentire di Sisto: — è un gran papa, solea dire; non fosse per altro, vo farmi cattolico per essere figlio di tal padre: — in udire novella della sua morte avvenuta il 17 Agosto 1590 sclamò sospirando: — faccia Dio che il suo successore gli somigli!

S. Giuseppe Calassanzio aragonese, e S. Camillo de Lellis abruzzese fondarono a giorni di Sisto Quinto due ordini monastici, che tuttodi fioriscono intesi alle opere sante a cui furono primitivamente destinati.

Calassanzio di nobile stirpe die segno sin da fanciullo della generosità del suo animo per la cura che poneva a beneficare e menar a bene i suoi compagni di scoola; dopo lunghi e forti studii elevato al Sacerdozio, spese otto anni fervorosamente predicando; nel 1592 si trasferì a Roma, e vi si associò a S. Camillo de Lellis postovisi infermiere degli appestati. Già erangli corsi quattro lustri di Sacerdozio santamente spesi, lorche Dio gl'ispirò di restituirsi alle cure che gli erano piaciute per prime, alla educazione de' fanciulli poveri; e acciò i benefizii di cui li fece segno non avessero a venir meno collo spegnersi in lui della vita, fondo la congregazione, destinata a perpetuarli, che porta il nome caratteristico di Padri della Scuola Pia o Scolopii. Insegnan essi tutto quanto meglio vale, all'uopo di disviluppare l'intellettuale e morale dei giovinetti, particolarmente delle classi popolani. Il novello Istituto prestamente si diffuse nonostante accese contraddizioni, dalle quali ando forte tri-

bolata la vita del Calassanzio; durò cinquant'anni a sopportarle, sin al giorno (25 Agosto 1648), che, calunniato e deposto dal generalato dell'Ordine, morì, profeteggiando, che, la sua creazione, nonostante che pareva presso a cadere, si rinfrancherebbe e fiorirebbe; e così fu, he sieno rese grazie al Signore!

Anche a S. Camillo de Lellis piacque perseverare nelle prime pietose inclinazioni, che lo traevano a soccorrere gl'infermi: soggiacciuto in giovinezza a crucciosi morbi, mercè cui era divenuto sperto. non meno di ciò che si patisse negli spedali, che del tremendo abbandono al quale spesso soggiace la inopia, maturo d'anni e di virtù si pos'egli a' servigi degli ammalati. Sisto Quinto approvo la Congregazione, fondata dat fervente Camillo, Clemente VIII la elevò a dignità e consistenza d'Ordine monastico. Nemmeno al de Lellis mancarono le tribolazioni, crucciose prove alle quali Dio assoggetta i suoi cari, accio diventino documento che la santità non acquistasi per vie facili e piane, e che propriamente meritata è la gloria lor dovuta per le formidabili difficoltà che incontraron e vinsero. Tutti i Padri del Monachismo ebberó di cosiffatte battaglie da sostenere: davan opera a creare dimore di pace, e soggiacquero più che altri a dolorose battaglie: questo vedemmo accaduto a Domenico di Guzman, a Francesco di Assisi, ad Ignazio di Loiola; questo vedremo tra breve essere accaduto ad Alfonso de' Liguori; contraddizione e sventura son appoggio delle anime grandi; noi meschini che ci lasciamo sopraffar e avvilire dalle menome contrarietà della vita!...

FONDATORI D' ORDINI RELIGIOSI IN FRANCIA NEL SECOLO XVII.

Vivere scrutatore de bisogni degli uomini per soccorrerli, di lor dolori per consolarli, di lor patimenti per alleviarli; spendere tutto il tempo, e la intera possa delle facoltà a tale scopo, intèndendo efficacemente ad aggiugnerlo a traverso difficoltà infinite, con intrepida sopportazione d'improbe fatiche, e di privazioni durissime; chi negherà che questo sia l'eroismo del bene? e questo fu il vivere di Francesco di Sales e di Vincenzo di Paoli.

Francesco nacque il 21 Agosto 1657 nel castello paterno di Sales; le prime parole che pronunzio surono il mio Dio e la madre mia mi amano assai: crebbe educato alla più tenera pieta; di undici anni fu mandato a Parigi a studiarvi rettorica, poi filosofia; indi passò a Padova ad erudirvisi nel Diritto, e v'ebbe maestro il gesuita Antonio Possevino, a noi già noto. Reduce in Savoja aperse al padre la propria determinazione di correre l'arringo ecclesiastico, con che mando falliti i sogni ambiziosi di quello. Dacche nel 1593 fu consacrato sacerdote, addiedesi a tutt'uomo agli esercizii del ministero evangelico. Campo venturoso e vasto gli si aperse, di ristorare il Cattolieismo nello Sciablese, ove la eresia si diffondeva minacciosamente. La sua missione su ardua, e per poco non gli costo la vita: respinto, maltrattato, privo talora di pane e di tetto, ne ringraziava Dio dicendo questa essere vera vita apostolica. Due anni di fervorose fatiche portarono lor frutto, e Francesco, allorche si tolse a quel paese, vi lasciò venti mila anime ricuperate alla ortodossia.

Claudio Granier, vescovo titolare di Ginevra residente ad Annecy, si scelse Francesco per coadjutore, e mandollo a Roma ad informare il Papa dello stato della sua diocesi: ivi si strinse di bell'amicizia al cardinal Borghese, che fu poi Paolo V.

Da Roma fu mestieri a Francesco passare a Parigi, e vi diventò caro ad Enrico IV, che voleva ad ogni patto fargli accettare un arcivescovado. Era frequente visitatore di Portoreale, spirante tuttavia le pure fragranze del deserto: Le Maitre in età di undici anni gli si consessava, e benedisse Arnauld ancor fanciulletto; felici ambo se avessero conservato la umiltà e la obbedienza alla Chiesa! In udire la morte di Claudio ritirossi a Sales per apparecchiarsi colla meditazione e la orazione alle gravi funzioni dell'episcopato; e nello assumerlo felicitavasi di non aver casa nel suo esiglio di Annecy, e di trovarsi in balia d'altrui; perciocche amava cordialmente la povertà, e sul chiudersi della vita potè dire - mi vado tastando in ogni parte del cuore per vedere se vecchiezza mi tira ad ararizia; e trovo ch'ella mi affranca, invece, da ogni sollecitudine e preveggenza umana. -- Preseriva in ogni cosa la semplicità alla prudenza: -non so che cosa mi abbia ella fatto, scrivea, questa povera virtà della prudenza, per aver io a durare tanta fatica ad amarla: la bellezza della semplicità, invece, mi rapisce, e darei mille serpenti per una colomba.

Non ci avea singolarità veruna nelle sue azioni, riponendo egli la virtù in fare perfettamente ciò che spetta a cadaun di. Il suo modo di favellare era maestoso ed ingenuo: poveri contadini ne venivano a lui fidenti, perchè si piacea con essi, e parlava il loro dialetto. Era il padre dei poveri; e, benchè povero egli stesso, potè far limosine infinite; più di una fiata spoglio gli abiti proprii per vestirne ignadi.

Tenea seco a dimora un suo fratello, pur esso di eletta pieta, ma d'indole austera, e che disapprovava il frequente abbandonarsi di Francesco ai meti della sua effusa carità. Narrasi il caso toccante del passare che faceva il Santo, conducendosi a celebrare la Messa, per un androne, sotto il quale si affacciavano prigionieri ad inferriate con incessanti supplicazioni sulle labbra; Francesco, alla vista, comeche quotidiana, di quella miseria, non sapendo resistere, vuotava la borsa, dava fondo a tutto di che si potea dispogliare: ripetuti erano i rimproveri del fratello per questo, ed ei conveniva di lor giustezza, diceasi parato a volersi vincere, ma sempre ricadeva; tanto-

chè gli fu, ad ultimo, mestieri fare ogni di un gran giro allo aperto per iscansare le invincibili seduzioni dell'androne.

Evangelizzo tutta intera la vasta provincia, e la mite sua voce su sovente udita dagli abitatori degli scoscesi monti del Faucigny. — Gli affuri di questa diocesi, scrisse, somigliano torrenti: mi consola che tutto va a gloria di Dio, il Qual mi è sì buono, che ogni notte sa un piccolo iniracolo in mio savore; sendoche quando mi corico non mi riesce di muovermi per la ssinitezza, ed il mattino in alzarni son più vigoroso che mai. Oh qual buona gente in questi nostri monti! quali accoglienze, e qual venerazione pel loro Vescovo! —

Francesco a Digione s'incontrò con Madama di Chantal, santa donna, la cui memoria non può andare separata da quella di Francesco di Sales: rimasa vedova con quattro figli, si pose sotto la direzione spirituale di lui; associati fondarono l'Ordine della. Visitazione; albero piantato in umil terreno appiè de' monti di Annecy, destinato ad allargare suoi rami in, ogni parte. Divisamento primitivo di Francesco era stato dar figlie a Santa 'Marta; ch' è dire donne esclusivamente intese ad opere di carità a pro'dei poveri e dei malati: diè base all' istituto non le austerità del corpo ma quelle dello spirito; e il fervore del sodalizio nascente rivalizzo degnamente coll' altro che animo poco dopo le Figlie di S. Vincenzo de' Paoli.

S. Francesco di Sales fu anche grande scrittore. Preoccupazioni troppo ligie alla forma, troppo ambiziose di fama valsero sovente a guastare le creazioni delle Lettere: una convinzione forte e disinteressata può sola elevare lo scrittore più alto d'ogni preoccupazione mondana, infondergli, così nello stile come nei concetti, quella semplicità e quella buona fede, le quali altro non seno che la coscienza applicata alla Letteratura. Se raffrontiamo le opere di S. Francesco di Sales a quelle de suoi contemporanei, troveremo ch' elle spiccano di tutta, la naturalezza, e di tutta la grazia di cui la lingua francese andava suscettiva a que'dì. Fu detto che i grandi pensieri vengono dal cuore; potremmo aggiungere, anco la eccellenza dello stile. Il cuore di S. Francesco, di viva e squisita sensitività si rivelava attraverso la frase ad animarla, coloraria, trasformaria; comunicava all'idioma, di Froissard e di Amyot une non so qual giovenile vigoria, che dappoi perdè: egli fu un dei migliori scrittori in francese: ha bel dire nelle sue prefazioni, che lo si voglia scusare perchè non professa lettere; gliel

crediamo, avendosi un Vescovo altro a fare: ha un bel parlarci della pesantezza del suo spirito, non minore di quella delle condizioni della sua vita ligia a' servigii dell' universale; si dà una mentita, scrivendo subito dopo queste righe incantevoli. — « A cette cause, mon cher lecteur, je te dirais que, comme ceux qui gravent ou entaillent sur les pièrres précieuses, ayant la vue lassée à farce de la tenir bandée sur les traits deliés de leurs ouvrages, tiennent très volontiers devant eux quelque belle éméraude, afin que la regardant de temps en temps, ils puissent se récréer en son verd, et remettre en nature leurs yeux allangouris; de même, en cette variété d'affaires que ma condition me donne incessament, j'ai toujours des petits projets de quelque traité de piété, que je regarde quand je peux pour alléger et délasser mon ésprit. — »

(Àl qual proposito, o lettore, ti dirò che come gli incisori in pietre dure, 'avendosi' stanca la vista a forza di tenerla fisa ne' trattifinissimi del loro lavoro, amano tenersi innanzi un qualche bello smeraldo, onde, guardandolo di tratto in tratto, ricrearsi nel suo verde, e ristorare gli occhi illanguiditi; così, in mezzo alle brighe infinite del mio ministero, vo di continuo architettando trattatelli ascetici, su quai mi fermo ogniqualvolta mi ho agio di alleggerire e riposare lo

spirito.)

S. Francesco espose maravigliosamente la Teologia mistica nel suo trattato dell'amore di Dio, e nella introduzione alla vita devota largi ad ogni cristiano consigli opportuni a santificarsi benche ravvolto tra le faccende. Esordisce così: — si la charité est une plante, la dévotion en est la fleur; si elle est un rubis, la dévotion en est l'éclat; la dévotion entre partout, et ne gâte rien quand elle est vraie. L'abeille tire son miel des fleurs, sans leur nuire, et les laisse entières et fraîches comme elle les a trouvées; la vraie dévotion fait mieux encore; elle embellit tout ce qu'elle touche. Chaque vocation prend un aspect plus agréable sous l'empire de la dévotion; le soin de la famille en devient plus paisible, l'attachement du mari et de la femme plus sincère; le service du prince plus fidèle, enfin toute occupation y gagne en mérite et en suavité. —

(Se la Carità è una pianta, la divozione n'è il fiore; se quella è un rubino, questa n'è il fulgore: la divozione vuol compartecipare a tutto, e non guasta nulla, quando è genuina. L'ape estrae il mele dai fiori senza recare lor danno: la vera divozione fa anche meglio; abbellisce ogni cosa che tocca. Ogni vocazione assume un aspetto

più gradevole merce gl'influssi della divozione; le cure domestiche ne acquistano serenità, l'affetto conjugale merce sua diventa più sincero; n'è fatta più leale la osservanza verso del Principe; ogni professione, ogni stato cresce in merito e soavità.)

Fatto poco noto si è che S. Francesco di Sales fondo la prima Accademia Francese, trent' anni avanti Richelieu. Era egli intimamente legato col presidente Favre stanziato parimenti ad Annecy, in concorso col quale ideò nel 1607, un convegno, in cui teologia, filosofia, legge, scienze e lettere fossero rappresentate, e lo disse Accademia Florimontana: il duca di Savoja le accordò privilegii: adunavasi in casa del Presidente, e si elesse a divisa un arancio col motto flori e frutti.

Schizzammo, rapidamente questa splendida e dolce biografia; resta ad esporne il fine: ma fermiamoci prima anco un istante a contemplare la imponente ed amabile figura di Francesco. Era egli alto della persona, di corpo dritto e robusto, le gote pinte di vivaci calori, calvo il capo, azzurri gli occhi, ben arcuati i cigli, aquilino il naso; pronunziava lento con voce che parea musica; passeggiava tardo e pensoso. Venuto ad Avignone per vedervi Luigi XIII ve lo accompagno il presentimento del suo morire vicino; onde abbandono con tristezza i suoi cari monti, e quel popolo amoroso che non dovea più rivedere. In Avignone volle alloggiare nella casuccia del giardinière della Visitazione, dicendo che vi starebbe più libero di accogliere qualunque ne venisse a lui, più sollecito in prestarsi ai servigii delle sue Figlie spirituali. Il giorno di S. Giovanni del 1622 in vestirsi disse — m'è calata forte la vista; segno che bisogna partire; — e il 22 Dicembre al servo suo fido — Roland, mi amate voi? — risposegli quei colle lagrime; e Francesco soggiunse anch' io vi amo forte; ma nopo è amare sovratutto Dio ch'è il Signor nostro; — in pronunziare le quai parole fu colpito d'apoplesia, e restituì a quel suo Signore, ch' egli amava, infatti, sovra ogni cosa, la sua anima innocente e sublime.

Anche Vincenzo di Paoli nacque appie d'alti monti, ch'erano i Pirenei: terzogenito di poveri parenti spese suoi primi anni a custo-dir greggi: vocazione gagliarda trasselo al Sacerdozio, e fu ordinato nel 1600 a Tolosa. In lasciare Marsiglia, Vincenzo navigava alla volta di Narbona. — « Le vent nous fut autant favorable (scriss'egli) qu'il le fallait, si Dieu n'eut permis que trois brigantins turcs qui côtoyaient le

aolte de Luon pour attrapper les barques qui vengient de Beaucaire. où il u avait une soire oue l'on estime être des plus belles de la chrétienneté, ne nous eussent donné la chasse, et attagrés si vivement, que deux ou trois de notres étant tués, et tout le reste blessé (même moi qui eus un coup de flèche qui me servira d'horloge tout le reste de ma vie) n'oussims été contraints de nous rendre à ces félons. Ils nous enchainérent, et poursuivirent leur pointe, faisant mille voleries; et enfin-chargés de marchandises ils prirent la route de Barbarie, tanière et spelonque de vouleurs sans aveu du Grand Furc: où étant arrivés, il nous exposérent en vente après qu'ils nous eurent dépouillés; ils nous donnérent à chacun une paire de calecon et un hoqueton de lin; ils nous promenérent par la ville de Tunis; nous ayant fait faire cinq ou six tours la chaîne au cou, ils nous ramenèrent au bateau, afin que les marchands vinssent voir qui pouvait bien manger et qui non; et pour montrer que nos plaies n'étaient point mortelles. Cela fait, il nous ramenérent à la place où les marchands nous vinrent visiter, tout de même que l'on fait à l'achat d'un cheval ou d'un boeuf, nous faisant ouvrir la bouche pour voir nos dents, palpant nos cotes, sondant nos plaies, et nous faisant cheminer au pas, trotter, et courir, puis lever des fardeaux, et puis lutter pour voir la force d'un chacun, et mille autres sortes de brutalités. Je fus vendu à un vieux médecin, souverain tireur de quintessences, homme fort humain et traitable: après un rénégat de Nice m'acheta, et m'amena dans son timat, ainsi s'appelle le bien que l'on tient comme métayer du Grand Seigneur : c'était dans les montagnes. où le pays est extremement chaud et désert. L'une des trois femmes qu'il avait était gréeque, chrétienne mais schismatique; une autre était turque, qui servit d'instrument à l'immense miséricorde de Dieu, pour rétirer son mari de l'apostasie, et me délivrer de mon ésclavage: curieuse de savoir notre facon de vivre, elle me venait voir tous les jours aux champs où je fosseyais, et un jour elle me commanda de chanter les louanges de mon Dieu. Le ressouvenir du Ovonodo cantabinus IN TERRA ALIENA des enfans d'Israel captifs en Babylone, me si commencer la larme à l'oeil le psaime super flumina Babylonis, et puis le SALVE REGINA, et plusieurs autres chesés, en quoi elle prénait sant de plaisir que c'était merveille: elle ne manqua pas de dire à son mari le soit qu'il avait en tort de enitter sa religion qu'elle extimait ex-

(Il vento ci favoriva, ma Dio permise che tre brigantini turchi i quai costeggiavano il golfo di Lione per cogliere al varco le barche vegnenti

da Beaucaire, ov'era una fiera reputata fra le prime del mondo ci desser la caccia, e ci attaccassero si vivamente, che alcuni de'nostri essendo stati uccisi, e gli altri feriti, anch' io m'ebbi un colpo di freccia che mi servirà d'orologio per tutto il rimanente della vita: fummo costretti ad arrenderci a que'ribaldi: c'incatenarono, proseguirono la loro spedizione, ed in fine carichi di roba ripresero la via di Barberia. spelonca di ladroni, ove giunti, ci esposero in vendita, facendoci fare cinque o sei giri per Tunisi colla catena al collo, pei ci rimenaron alla barca, acciò i mercanti venissero a vedere s'eravamo o no di buon appetito, e se le nostre piaghe erano gravic ci visitaron essi come se fossimo cavalli o buoi, guardandoci nei denti, palpandoci le costole, facendoci camminare, trottare, correre, portar pesi, lottare onde assaggiare le nostre forze, con mille altre brutalità di giunta. Fui comprato da un vecchio medico, gran manipolatore di quintescenza, uom mite e trattabile. Vendettemi ad un rinnegato nizzardo che mi condusse al suo timat, così appellansi i poderi che tengonsi in affitto dal Gran-Signore, situato tra monti in regione calda e deserta. Una delle sue tre donne erà greca cristiana, però scismatica; e un'altra turca, la qual servi di stromento alla immensa misericordia di Dio per ritirare suo marito dall'apostasia, e liberar me dalla schiavitù. Curiosa di conoscere le nostre fogge di vivere, essa veniva a visitarmi ogni giorno, a' campi dove zappava, 'e un di volle che le cantassi le lodi del mio Dio. La memoria del quomodo cantabimus in terra aliena de' prigionieri israeliti a Babilonia femmi piangere all'intuonare super flumina Babylonis; cantai anche la Salve Regina, ed altre cose; a che pigliava essa così gran piacere ch'era uno stupore: non mancò di dire al marito, la sera, ehe aveva avuto gran torto di abbandonare una religione ch' ella reputava eccellente.')

El Rinnegato si converti; e fuggi con Vincenzo, che lo meno ad Avignone, e ve lo fece entrare in un convento di Frati Ospitalieri.

Peregrino a Roma, e di là fu mandato ad Enrico IV con importante missione: ben accolto, avria potuto fermar dimora a corte; preferi costituirsi servidore agl' infermi nello spedale della Carità. Quivi strinse conoscenza col cardinale di Berullo fondatore degli Oratoriani e con Francesco di Sales che lo scelse direttore del suo crescente istituto della Visitazione. Gli è in questo modo che gli uomini chiamati da Dio ad esercitare sul mondo un'azione efficace, vengono attirati un verso l'altro, si riconoscono prontamente, e si affrettano di mettere in comune i loro sforzi per operare il bene.

Il Cardinale diede a Vincenzo la parocchia di Clichy, ove stette alcuni anni; poi ne passo dodici presso Emanuele di Gondy capitan-generale delle galere, facendo missioni per le sue terre. Ma gl'increbbe ad ultimo l'agiatezza della vita, e andò ad ascondersi a Chatillon-sur-Dombez povero villaggio di lontana provincia, ove chiari, come dianzi a Clicy, che un buon pastore è tesoro sovra tutti prezioso. Una domenica, nel punto che stava per salire il pulpito, fu pregato di raccomandare alle limosine degli uditori una povera famiglia, i cui membri erano caduti infermi mezza lega discosto; si penetranti furono le sue esortazioni, che gran numero di fedeli in uscire di chiesa mossero difilati agl'infermi con pane, vino, carni, e simili provvigioni; dimanierache Vincenzo, che dopo vespro si era incamminato anch'egli a quella volta, stupi di trovare la gente che se tornava a a crocchio, e penso quella essere gran carità, però richiedente di venir regolata, dacche quei meschini trovavano aversi un cumulo di vettovaglie, di cui parte sarebbesi guasta, parati presto a ricadere nelle prime necessità: e intensamente occupandosi di rinvenir modo a perpetuare i tributi offerti dalla carità, fondò nel 1617 la prima confraternita di quel prezioso Istituto, ché diffuse prestamente i suoi benefici per tutta Francia e fuori.

Tolto suo malgrado alla modesta parocchia, Vincenzo dovette assumere l'officio di lemosiniere in capo delle galere. Qual titolo i qual ministero! vivere in mezzo ad uomini cui vizii e delitti degradarono, che hanno la bocca piena d'imprecazioni, che sbuffano sotto il peso delle catene... e il Pietoso appari tra loro qual amico, patdre ed angelo consolatore, a cambiare col suo amore, e colle sue inesaurabili compassioni il furore di que' miseri in rassegnazione, le loro bestemmie in preghiere: ritrasseli da corruzione, li restitui al sentimento della dignità umana.

Nel 1624 l'Arcivescovo di Parigi chiamo Vincenzo a dirigere il collegio detto des Bons Enfants; Portail ed altri santi sacerdoti gli si associarono; giravano di villa in villa, catechizzando, confessando con semplicità ed umiltà. Chi sarebbesi pensato che da si tenui primordii avesse ad elevarsi nella Chiesa quello spirituale ammirabile edificio che fu poi detto delle missioni? Papa Urbano VIII l'approvo nel 1632; il Priore di San Lazzaro cedettegli il vasto suo chiostro,

la formaronsi, direi come in apostolico cenacolo predicatori zelanti che corsero il mondo per sollevare tutte le miserie spirituali e materiali in cui si abbattevano.

Il Sacerdote è stato collocato da Dio quasi lampa su mistico candelabro ad illuminare gli uomini, che tutti hanno dritto di trovare in lui consigli e soccorsi: Vincenzo fece in sè avverato questo tipo, e volle che altri avverasserlo; ond'è che, dopo aver fondati seminarii, aprì a San Lazzaro conferenze ecclesiastiche ove convenivano sacerdoti ad intrattenersi di lor doveri. I dottori francesi di maggior grido frequentarono quelle sante riunioni; e Bossuet lascio scritto che quando parlava Vincenzo sembravagli udire la voce stessa di Dio.

In braccio all' Uomo santo e ammirabile volle morire Luigi XIII. La Regina Reggente lo chiamo in consiglio, e le parole di lui furonvi degne dell'aspettazione.

Peste, guerre, carestie travagliavano la Lorena, la Piccardia, la Sciampagna: Vincenzo adoprò di soccorrerte, e vi riusci; a chi gli obbiettava la Lorena essere paese nemico — agli sventurati, rispose, è patria il mondo, e tutti i soffrenti sono concittàdimi. La casa delle dame della Carità a Parigi si empì di vestimenti d'ogni maniera, somiglio magazzino di rigattieri, dai quali partivano grossi convogli. Vincenzo accolse in San Lazzaro gli emigrati di quelle infelici provincie; il formento, che per sovraggiunta carestia scarseggio nel Regno, parea moltiplicarsi ne' granai del Santo.

Nel 1630 propos' egli ad una pia gentildonna di fondare una congregazione di assistenti gl'infermi; sorsero allora quelle generazioni di femmine cristiane, che, non avendosi sposo altro che Cristo, riposero lor dovere e lor gaudio a servire i poverelli, pronte sempre a sagrificarsi per essi, o tra gli sfinimenti della stanchezza, o tra le desolazioni dei contagii. Alla dolcezza del guardo, all'incanto consolatore delle parole, alla pietà semplice e viva è riconoscibile la Carità assumente forme umane in quelle Sante Vergini dette appunto Figlie della Carità: -, avranno, disse Vincenzo, a monastero le case de' malati, a cappella la parocchia, a' chiostro le vie della Città, ad inferriata il timore di Dio, a velo la santa modestia. -Oueste infaticabili soccorritrici di futti i deseredati di dovizie e di felicità sulla terra, sorprendono anche oggi, e rapiscono perfino gl'Infedeli; l'Arabo del deserto, che sperimento sovra le sue ferite il tocco di quella mano pietosa, benedice la Figlia della Francia, che, pronunziando il nome di Cristo, le covre del farmaco della salute...

Voci lamentose hanno risuonato in cuore al buon Vincenzo: i vagiti dell'infante derelitto... i trovatelli di Parigi cadoti in mani mercenarie, andavano per la maggior parte dannati a morte, e i superstiti a vita miserabile. Pie Femmine mosse dal Santo si addossarono dodici di que tapini : ma il numero di questi crebbe siffattamente che due anni dopo (1640) il dispendio della istituzione ammontava a quarantamila lire. Le pie Femmine si trovarono impacciate da cotesto fardello. Vincenzo le raccolse in casa della Duchessa di Aiguillon, ninote di Richelieu, e pose la deliberazione se l'opera loro doveva cessare. Dopo un luago esame e molti parlari conchiuse, - « compassione e carità fecervi adottare queste creature a figli; e foste madri ad esse secondo la Grazia, dacche le loro madri secondo natura le abbandonarono: considerate di presente se voi pure le volete abbandonare. Eppertanto cessate di essere loro madri per diventare in questo momento loro giudici. Io raccogliero i voti; è tempo omai di pronunziare la loro sentenza; e di sapere se vi piace smettere dallo averne misericordia: vivranno se continuate a pigliarne cura, morranno se le abbandonate. - • Onesto dire d'una eloquenza tranquilla e penetrante vinse ogni indecisione: l'Ospizio dei trovatelli fu dotato quel di per acclamázione.

Con danari in simile modo raccolti, Vincenzo aperse agl' incurabili un ricovero nel sobborgo San Martino. Imprese nel 1657 ad abolire la mendicità nella Capitale collocando gli accattoni in asili ove trovavano in pronto istruzione ed occupazione: fu questa la origine della Solpetrière.

Come avvenue che Vincenzo di Paoli riuscisse a compiere si colossali imprendimenti? merce del genio della Carità, consistente nell'amore del prossimo elevato ad un'assoluta dimenticanza di se.

Vincenzo di Paoh in un sol'anno della sua vita edifico per la posterità meglio di platonici, di stoici, di ecclettici, di cabalisti, di enciclopedisti, presi tutti a fascio, colla giunta di que' nebulosi panteisti d'oggidi, che la brutale negazione dei padri sonosi indotti a scambiare in un'affermazione nella universalità sua ugualineute distruggitrice.

Era Vincenzo di statura mediana ben proporzionata; avea testa grossa ben fatta, fronte ampia, sguardo soave, vista penetrante, autorevole portamento, e gravità benigna.

Il 25 settembre 1660 (toccava agli ottantacinque anni) interrogato perche non potesse vincere il sonno che lo conquideva, rispose sor-

ridendo — gli è il fratello che attende la sorella — intendea la sorella morte si pietosamente cantata ed invocata anche da San Francesco d'Assisi.. ella venne aspettata e serena due giorni dopo... Allorche Vincenzo ne senti il bacio glaciale, diede a' suoi cari, che lo attormavano, la suprema benedizione, e restitui l'anima a Dio con queste parole: Domine, ad adjuvandum me festina!...

A Francesco di Sales e Vincenzo del Paoli si accompagnano dégramente Rancé fondatore della Trappa, e La Salle istitutore della congregazione delle Scuole Cristiane.

Rance nato di sangue illustre, caro alla regina Maria de Medici, al cardinale di Richelieu, ed investito di ricchi benefizii ecclesiastici. visse da prima a' piaceri ed all'ambizione. « M'avea trent'anni, scriv'egli, lorche mi convertii, e ne-furono causa la sazietà e il disinganno del mondo: andai convinto che le maggiori prosperità di quaggiù non hamo fondamento ne durata; e risolvetti di condurmi a ritiratezza e penitenza. — Questo solitamente è il punto di partenza delle anime grandi verso la perfezione e il Cielo. Nel 1602 (contava trentasei anni) Rancé non avendo conservato de'suoi benefizii altro che l'abbazia della Trappa, vi si ritrasse; ed in giungervi scrisse ad un amico: -- sono sacerdote, è vero, ma i miei diportamenti furono indegni del carattere che m'insignisce: possedetti di molte abazie, ma in cambio d'esser padre a que Religiosi, ne malversai gli averi, ne dissipai il patrimonio: son dottore, ma appena conosco l'alfabeto del Cristianesimo: gl'ignoranti rapiscono il Cielo, ed io eon tutta la mia dottrina son presso a perire... ma ella è cosa decisa: voglio far penitenza! Mirabile, illustre, infatti, fu la penitenza di Rance: durò sin al 1700, anno in cui morì sovra uno strato di paglia.

I Trappisti (così denominati dalla prima lor casa) durano tuttodi ammirandi per l'austerità della Regola lor data da Rance, e pei servizii che rendono ovunque mettono piede, specialmente costituendosi (come or li vediamo nell'Algeria) sapienti fondatori e direttori di grandi aziende rurali. Considerando il vivere de' Trappisti così simile a quello degli asceti delle Tebaidi, e dei figli di San Brunone, quasiche giudicheremmo che nelle creazioni dello spirito monastico ricorrano duplicati, non parendo che vi fosse uopo

di Trappisti laddove già da molti secoli esistevano Certosini: ma riflettiamo che quella medesima efficacia dell' esempio, di cui si valsero i Cenobiti della Tebaide a rinfrancare la Chiesa combattuta da pagani, da eretici, da ambiziosi; di cui adoprarono i Figli di San Brunone a sussidiarla contro Barbari feroci, e Baroni brutali, quella medesima efficacia di salutari eloquenti esempii fu rinvocata dal Fondatore della Trappa ad oggetto d'infrenare la elegante corruttela del secolo di Luigi XIV; istituzioni d'austerissimo ascetismo simili tra loro, destinate ad agire salutarmente soyra uomini diversamente contaminati.

Il venerabile La Salle, fu il Calassanzio della Francia: sostenendo fatiche e patimenti infiniti anch'ei fondo un istituto consacrato a provvedere di pia educazione i fanciulli poveri: la Congregazione delle Scuole Cristiane è tuttodi fiorente e benedetta oltremonti.

« Quattro Francesi, con lor creazioni diverse (scrive lo storico Rhorbacher) Francesco di Sales, Vincenzo de' Paoli, il Riformatore della Trappa, e il Fondatore della Scuole Cristiane, mi fanno vista, nel secolo decimosettimo, d'altrettanti fiumi di vita, che, usciti da una fonte commune, ch'è Dio, trascorrono inaffiando e fertilizzando vaste regioni.

XL:IV

MISSIANI

Il giorno dell' Epifania dell' anno 1685 Fénélon dal pulpito della Chiesa delle Missioni, in Parigi, predicava così: - que vois-je dépuis deux siècles? des régions immenses qui s'ouvrent tout à-coup; un nouveau monde inconnu à l'ancien, et plus grand que lui. Gardez-vous bien de croire qu'une si prodigeuse découverte ne soit due qu'à l'audace des hommes; Dieu ne donne aux passions humaines, lors même qu'elles semblent décider de tout, que ce qu'il leur fout pour être les instruments de ses desseins: ainsi l'homme s'agite, mais Dieu le mené; et la Foi plantée en Amérique parmi tant d'orages ne cesse d'y porter des fruits. Que reste-t-il; peuples de l'extremité de l'Orient? votre heure est venue: Alexandre ce conquerant rapide, que Daniel depeint comme ne touchant pat la Terre de ses pieds, lui qui fut si jatoux de . subjuguer le, monde entier, s'arreta bien loin: mais la charité va plus loin que l'orqueil: ni les sables brûlans, ni les deserts, ni les montagnes, ni la distance des lieux, ni les tempetés, ni les ecueils de tant de mers, ni le milieu fatal de la Ligne, où l'on découvre un ciel nouveaux, ni, les stottes ennemies, ni les côtes barbares ne peuvent arteter coux que Dieu envoie. Oui sont ceux qui volent comme des nuces? Peuples, portez-les sur vos ailes; que le Midi, que l'Orient, que les iles inconnues les attendent, et les régardent en silence venir de loin: qu'ils sont beaux les pieds de ces hommes qu'on voit venir du haut des montagnes apporter la paix, annoncer les biens éternels, precher la salut, et dire - o Sion! ton Seigneur regnera sur toi! -Dandolo.

Les voici ces nouveaux conquerans qui viennent sans armes excepté la Croix du Seigneur: ils viennent, non pour enlever les richesses et repandre, le sang des vainçus, mais pour offrir leur propre sang, communiquer le tfésor celeste... Peuples qui les vites vénir quelle fut d'abord votre surprise, et qui peut la réprésenter? des hommes viennent à vous sans être attirés par aucun motif ni de commerce, ni d'ambition, ni de curiosité; des hommes sans vous avoir jamais vus, sans savoir même ou vous étés, vous aiment tendrement, quittent tout pour vous, et vous cherchent à travers de toutes les mers avec tant de fatigues et de perils pour vous faire part de la vie eternelle qu'ils ont découverte! nations ensévelies dans l'ombre de la mort, quelle lumière sur vos têtes!...

(Che. cosa veggo io da due secoli in qua? regioni immense che si aprono improvvisamente, un mondo remoto, maggiore dell'antico, che si rivela d'un tratto. Guardatevi bene dal figurarvi che una cosi stupenda scoperta sia mero frutto dell'ardimento umano: Dio non accorda alle passioni dell'uomo, anche quando paiono decisive, altro che quanto lor bisogna ad essere gli stromenti del suo volere; ond'è che l'uomo si agita, ma Dio lo mena; e la Fede seminata in America, tra tante procelle, è un de frutti voluti da Lui. Ed anche per voi, o Genti dell' ultimo Oriente, la vostr' ora è sconata. Alessandro, da rapido conquistatore qual lo pinse Daniele, che quasi non toccava il suolo co'pie, ei che su si cupido di soggiogar l'universo intero, Alessandro, io dico, si spinse fino a voi: ma la carità aggiugne più in là dell'orgoglio; nè le insocate sabbie, ned i deserti, nè le montagne, nè le distanze, ne le tempeste, ne gli scogli di tanti mari, ne gli ardori fatali dell'equatore, laddove sa di sè mostra un nuovo cielo, nè le nemiche flotte, o le rive abitate da barbari, poterono trattenere i mandati da Dio. Chi mai son costoro che volano come nubi? Popoli, accoglieli! che il Mezzodi, l'Oriente, l'isole sconosciute li attendano, li guardino taciti venire da lungi: oh sono pur leggiadri i piè di cotesti pellegrani scendenti delle alture apportatori di nace. nunzii degli eterni beni, apostoli di sulvezza, e dicenti - Sionne, comincia il regno del tuo Signore! - Eccoli questi novelli conquistatori accorrere senz' armi, eccetto la Croce: arrivano, non per bottinare ricchezze, o spargere il sangue dei vinti, ma per effondere il proprio sangue, e distribuire il tesoro celeste. Popoli che li miraste venire, quale non fu da principio la vostra sorpresa! strani visitatori sovraggiungonvi, non attirati da verun motivo di traffico,

d'ambisione, di curiosità; visitatori, che senz' avervi: unqua visti, senza saper nemmeno dove siete, vi amano teneramente, abbandonano ogni cosa per voi, vi cercano a traverso i mari, affrontano fatiche e pericoli d'ogni generazione per farvi compartecipi della vita eterna cui essi hanno scorerta! Papoli sepolti nell'ombra della morte, on qual luce rifulge sulla vostre teste!)...

Son parole magnifiche, belle a ripatersi or che imprendiamo, a dire delle Missioni del secolo XVII: alludono a fatti acco da più di tai parole; conciossiache l'eroismo dei Missionarii è cosa che, a ben considerarla, non trova vocaboli condegni ad esprimerla a lodarla; Dio solo può premiarla; Dio pel cui amore posero sotto a' piedi ogni terrore di natura, ogni pavido istinto della liacca umanità, già fatti in questa valle di pianto nobilissimi spiriti; ad ospiti del sublime empireo che anciarono popolare degli illuminati da sò... Di. o Lettore; t'interrogo, appellandomene alla tua convinzione intima, figlia di un retto sentire,... non basterebb' ella questa maravigliosa virtù ne' banditori del Vangelo; dall'apostolo Paolo ad oggi non mai interrotta un sol anno, un sol giorno, a chiarire verò il Cristianesimo, sola religione che sappia ispirarla?...

Qui co' Missionarii mi accade peregrinare da prima a vasta e popolosa regione sinora innominata in queste carte: e, avanti descrivere quai sublimi prove facesservi, sta bene che delinei le condizioni morali e politiche di tal remoto paese.

L' impero del Giappone componesi di tre grand'isole, e d'infinite piscole, formanti un arcipelago diviso in sessantotto provincie. con trenta milioni d'abitanti; la sua storia comincia ad assumere una qualche certezza seicento anni avanti l'Era Volgare, colla istituzione dei Dairi o monarchi che lo governarono senza division di poteni fin l'anno 1158 dopo G. C.; nel qual tempo scoppio scissura tra 'l Dairi, e il Segoun capo delle milizie, in, conseguenza della quale al primo non restarono che le apparenze della sovranità, mentfe il secondo se ne approprio le prerogative; presso a poco come accadde nelle Gallie agli ultimi Merovingi, e loro Mastri di palazzo: eppertanto il Segoun con forme monarchiche ereditarie resse l'impero, la cui amministrazione ando acompartita tra principi collocati ciascuno alla testa d'una provincia, legati al comune monarca da vincoli di vassallaggio. Il Dairi conservando il titolo della sovranità, a patto di approvare ogni nomina, ed ogni decreto del Segoun, ebbesi a prigione un magnifico palazzo da cui

non su lasciato uscire altro che per condursi nei di solenni a tauno dei principali templi del paese: visse la entro circondato di guardie, con sontuoso apparato, visitato ogni anno da una ambasceria, la quale, in nome di colui che lo aveva spodestato, presentavagli una bugiarda dichiarazione di sudditanza, e preziosi doni: il poveretto somigliava Doge o Gran Lama, unica prerogativa non bugiarda restavagli sedere capo della religione.

In fatto di religione i Giapponesi vanno divisi in due sette; quella di Sinto ch' e la indigena, più antica, intinta d'idolatria, omai professata dalla sola plebe, e quella di Bodso che abbraccia tutte le credenze venute dalla China, e dall'Indie, avente basi panteistiche e

professante la morale insegnata da Confucio.

In fatto di governo, tocco al Segoun o principe temporale una sorte consimile alla subita dal Dairi o principe spirituale; la podestà sovrana si ando indebolendo anche in sua mano, ed oggi è visto anch' egli vivere poco meno che confinato nel suo palazzo di Ieddo: numerosa gerarchia d'affiziali civili e militari intercetta qualsiasi comunicazione tra monarca e popolo, quasi le cure amministrative sieno al disotto della maesta reale; depositarii del potere supremo sonvi sette ministri di prima classe, sei di seconda, e due sovrintendenti intesi specialmente a vigilare che il Cristianesimo non penetri nell' Impero. Quel Consiglio corrisponde col governatore di cadauna provincia, o dirò piuttosto co'suoi due segretarii (anco a siffatti governatori, che son ereditarii, è tocco rimanersi semplicemente titolari della lor dignita) un de' quali risiede a Jeddo, ove parimenti dimora la famiglia dell'altro in qualità di ostaggio.

L'indole de Giapponesi è qual si conviene a gente che largamente soddisfa le necessità della vita, e che si trova separata dal rimanente del genere umano, orgogliosa, cioè, sensuale, ignorante: a somiglianza de Chinesi sprezzano tutto che ignorano; le tenebre in cui volontariamente si avvolgono queste due Genti scaturite dal medesimo eeppo, favoriscono la trasmissione di siffatta spregiatrice vanità; pure i Giapponesi avanzano i lor vicini di Terraferma in lumi, per la conoscenza che hanno della lingua olandese, a cagione del commercio che tengono vivo con quell'unica nazione, senza però che soemi in essoloro per questo l'avversione profonda che portano ad ogni credenza o costumanza europea. A- differenza de Chinesi vivono distinti in caste ereditarie, che sommano a nove, dalla prima de governatori, all'ultima de beccai e conciapelli, si-

mile a quella de' Paria nelle Indie; singolarità attribuita al discredito in cui è tenuto colà chiunque vende animali, o si giova delle loro spoglie: considerano il vendicarsi in conto d'atto virtuesq, e il perdonare viltà: fidano la educazione dei figli ai Bonzi, spezie di monaci buddisti; i quai danno loro una qualche tintura di storia nazionale, di religione, di poesia, di pittura: le donne possiedonvi in grado elevato le arti della seduzione, costrette di usarne per cattivarsi mariti ai quai la poligamia è consentita.

Anche la lingua di questa Gente singolare offre curiosi particolari: incivilità dai Chinesi subi il giogo della loro grammatica, ed impose a vocaboli indigeni le declinazioni e le conjugazioni in uso appo i maestri: oltrecche sa di eleganza innestare nel discorso voci venute d'oltremare; ne avviene che le due lingue, si compenetrano al modo stesso che le due nazionalità sono sorelle.

Ora che ci mamo formata una qualche idea del Giappone diremo brevemente come il Cristianesimo, annunciato con felici primordii a que popoli nel secolo XVI, vi soggiacesse, nel seguente, a spegnimento, merce la più rabbiosa e sanguinaria persecuzione.

Vedemmo il Saverio avere per primò diffuso il seme evangelico nella Monarchia Giapponese, e non manco lo zelo de suoi successori nell'apostolato a farvelo germogliare: le predicazioni del gesuita Villela trasservi il re, o direm governatore di Ormura, a farsi battezzare, esempio seguito da Suenxa capo de' bonzi della provincia: quando il p. Calvar converti il re del Bungo già si noveravano nell'isola centomila cristiani, e ventisette missionarii europei: il collegio d'Anzuquiama accogliea venticinque giovani delle principali famiglie avviati al ministero ecclesiastico: un' ambasciata, con alla testa due principi del-sangue imperiale, traversò i mari, e recò al Papa gli omaggi di quella Chiesa novella; l'Imperatore permetteva la libera predicazione del Vangelo in tutti i suoi Stati: il nui mero de Missionarii europei pressoche tutti Gesuiti, crebbe a centoquarantatre, per la maggior parte spagnoli e portoghesi. Qui vuolsi ricordare un de maggiori misfatti di cui Nazione civile unqua si contaminasse.

Gli Olandesi temettero che i loro fiorenti traffici in quell'arcipelago fossero per trovarsi avversati e guasti mercè la conversione de Giapponesi, in conseguenza delle missioni. Spagnole; e usarono di scellerati artifizii ad impedire la temuta e già ben avviata diffusione del Vangelo: cominciarono dal diffondere essere costume dei

monarchi occidentali spedire alle regioni d'Oriente, di coi agognavano l'acquisto, missionarii pria che soldati, onde trovare dalle credenze appianata la via alle conquistes è facile pensare come una tal insinuazione, che i Giapponesi di lor natura sospettosissimi dovevano reputaré genuina dacch' era come sluggita ad epropei (da essi reputati un popolo solo), avesse a commoverli, e sinistramente disporli: si aggiunse una fatale vanteria 'spagnola d'un capitano aragonese, che al Governatore di Nagardi descrisse l'occupazione dell'America, e dichiaro, che, ovunque la luce del Cristianesimo penetrava, ivi il nome e la podestà del suo Monarca tosto conseguivano primato. Allora fu (volgeva l'anno 1612) che la persecuzione scoppio e su sterminatrice; si associo cooperatori dianzi inuditi, fuochi vulcanici, acque vitriofiche, pozzi solforosi, pertugii le cui esalazioni corrosive ulceravano la pette, e rodeano la carne: appo Romani e Persi scimitarre, croci, orsi, dioni, roghi erano stati in uso; i persecutori Giapponesi reputaronli troppo benigni supplizii: chiudevano lor vittime già peste e sanguinenti in buche piene di vipere: colle carni a brani per le vergate. gl'immergevano nell'acqua gelata, per poi trasportarli davanti fiamme destinate a lentamente arrostirli; e come se tuttocio fosse poco, inventarono il supplizio della fossa entro, cui barbare cure prolungavano i più squisiti tormenti sino l'undecimo giorno...

A ricordare queste mirabili prove di crudeltà nei tormentatori (la persecuzione giapponese vinse in ferocia ogni altra precedente), mi lascio tirare ad aprirti, o Lettore, un mio recondito concetto, del qual più fiate sui tentato farti rivelazione, e sempre m'arretrai per dissidenza, che n'avea, conciossiacche dubitai ch' esso 'non fosse per parerti suggerimento della mia fiacchezza, piuttosto che manifestazione d'un vero consolante... Ed ecco ch'io cento fiate andai pensando tra me e me, a memorare gli spaventi e le rassinate atrocità subite dai Martiri, che Dio a que' suoi figli, testimoni ed amici togliesse talora di saporare intera l'àcutezza degli spasimi lor inflitti; che, cioè, la Sovrana Bontà, solita mitigare il vento all'agnello tosato, si piacesse disacerbare i tormenti, dell'eculeo, del rogo, della fossa a' coraggiosi Martiri di Cristo.... Quante fiate non leggemeno quegli agonizzanti tra fiamme, tra fiere, tra spade, Eulaha, Felicita, Blandina, Agata, Teodora, e Lorenzo che sul graticcio rovente schemiva il Pretore, e Pionio che tra gli spasimi con frizzi arguti pungeva i giudici, e il motteggiatore Bonifazio, e il sereno Foca, e Taraco, e Andronico e Simpliciano, e tanú altri stupendi in affrontare le angosce dell'ultim'ora

col sorriso sul labbro e la giocondità pinta sul volto; quante velte, dice, non laggemmo dichiarazione essere stata notata ne' Fedeli torturati una imperturbabilità sovrumana, talor anco una impassibilità, o diremo insensibilità, che ci sa di miracolo? Certo che Perbetua non ando conscia d'essere stata trascinata e pesta dalla vacca furiosa; quando alla compagna domando, che cosa mai si aspettava a scarcerare le belve... L'anima innabbissata nelle sublimi contemplazioni, anco terrene, anco semplicemente filosofiche, non rendesi talora estranea a sensázioni comeche gagliarde e dolorose? perche non ci figureremo che l'anima di chi muore per amor di Dio pregusti la dolcezza del tanto sospirato congiungimento imminente, si da sciogliersi in anticipazione da ogni consapevolezza di cose e di angosce sensuali? S. Tomaso d'Aquino in meditare una sua' tesi si lasciò ardere tra'diti il cereo senz'avvedersene; le carni profondamente bruciate furono sole a renderlo conscio dell'avvenuto: il dolore fisico avea bussato alla porta di quell'adima intensamente occupata; l'avea trovata chiusa, ned eragli riuscito penetrare a guastarne la calma... E ciò stesso io penso che accadesse a que' Cristiani Giapponesi che dalla fossa dei fetori, delle vipere, de carboni accesi, alzarono in coro risonante e lieto l'inno del ringraziamento e della vittoria,

L'atrocità de'supplizii su cresciuta dalla iniquità dell'applicazione: i condannati non perivano soli, fatti spettatori dello sterminio della for gente. Eppero la costanza de Martiri splendette anco, più grande della industria de carnefici: d'ordinario i destinati a morire erano lasciati liberi nelle lor case a ricevervi le congratulazioni e gli omaggi de' loro fratelli in Cristo; soggiaceano altresi alle supplicazioni d'amici e parenti pagani; che scongiuravanli d'arrendersi ai comandi del principe: al di, all'ora fissata gli sgherri, in giungere, li trovavano raunati in famiglia, vestiti di lor abiti festivi, parati a condursi processionalmente cantando al luogo del supplizios ivi legati a pali, tostoche il fuoco ayeva consunto lor vincoli, si accostavano gli uni agli altri, s'incoraggivano, e quando lor piè mal sapevano omai sosteperli, si accoseiavano a terra, in mezzo alla cerchia infuocata, contemplando le fiamme attornianti, a modo di soldato che guarda le file memiche nel punto di movere ad attaccarle: é ricordato d'una donzella di principeschi natali, che in mezzo al rogo, irridendo a sicarii, si formò al capo un diadema d'igniti carboni....

Dapo che perirono tutti i Missionarii europei, tutti i sacerdoti indigeni, ed ogni anima adoratrice del Verbo increato si fu ricongiunta in Cielo all'oggetto del suo culto sublime, dopo che fu creduto non esistere omai nel Giappone altro che pagani, buddisti ed apostati, i Principi dello sciagurato paese reputando che quindinnanzi esso fosse inaccessibile al Vangele; decretarono di morte qualunque straniero a caso o per proposito scendente sulle loro rive; poi, a disfidare l'Occidente cristiano, fecero rotolare a terra le teste degli ambasciatori portoghesi poc'anzi giunti da Macao ad intercedere per le vittime, ad interporre parole di promessa; di minaccia...

Lo zelo degli Olandesi, istigatori della immensa carneficina, meritava una ricompensa, e se l'aspettavan essi: ma, una volta congedati i carnefici, ai denunziatori venne meno la importanza; ond è, che, fermi a voler vivere appartati, i Giapponesi assegnarono a que navigatori una isoletta per sito di approdo, unico in tutto l'Impero, e nemmen là poterono penetrare entro il murato recinto, se non calpestavano sulla soglia il Crocefisso: deposte quivi lor merci, e avutone a ricambio le indigene, gli Olandesi risalivano i navigli, ridotti a contemplare dall'alto delle antenne coi cannocchiali la Terra cui la scellerata loro cupidigia aveva dannate alla inospitalità ed alle tenebre...

Epperò, nonostante due secoli di silenzio e di spionaggio, il culto di Cristo vive ancora in quella infelice regione nel cuore di alcuni giusti; onde accadde più fiate che l'Imperatore del Giappone richiedesse a quel della China la estradizione di suoi sudditi cristiani, foggiti alla manco iniqua piaggia vicina.

I casi del Cristianesimo alla China saranno per nei esposti in un vicino capitolo. Qui ci basti dire che Giappone e China non bastarono alla operosità ardente de Figli di Sant' Ignazio: l'Etiopia, il Moggi, Ceilan, le Filippine, i deserti della Guinea, le Molucche, gli stessi centri dell'Asia, li accolsero banditori del Vangelo; e fecondarono per tatto la predicazione col sangue: a Goa, ove posano le reliquie di S. Francesco Saverio, educavan essi quegl' intrepidi operaj della vigna di Dio; cresceanveli a'patimenti ed alla scienza, alle tribolazioni della vita errante, ed all'aspirazione del martirio. Il Brasile e il Messico saluto i Padri della Compagnia di Gesu siccome benefattori e liberatori; fondarono un collegio a Potosi, due al Chili, una colonia a Porto-Seguro; e qual eden creassero nel Paraguai fu già per noi memorato. Lancatisi intrepidamente pei deserti, ogniqualvolta non vemanvi al primo scontro uccisì dai selvaggi, questi non tardavano ad amarli, a seguitarii fidenti, ad ascoltarli rispettosi; a' Missionarii divenuti capi di tribù,

fondatori di città tufori di nazioni tocco difendere il gregge contro l'oppressione spagnuola e portoghese; pericolare della vita non più sotto la soure e per le freccie del Selvaggio, ma presi di mira dall'archibugio europeo; Olandesi e Inglesi quanti riuscivano con lor crociere a pigliarne per mare, altrettanti ne scannavano.

Or imprendo a raccontare una strana novella.

Un gentiluomo catalano per nome Pietro Claver si fe' gesuita sul principiare del Seicento (papa Leone XII lo beatificò il di 29 Settembre 1824), ed avvisando che vi avesse in America una generazione d'uomini anco più degni di compassione de Selvaggi, le consecro la sua vita. Pose stanza a Cartagena, grossa città dell' America Meridionale, emporio del traffico de Negri. Ad ogni nave ch'entrava in porto Claver accorreva curvo sotto il peso di cesti pieni di limoni, di biscotto, d'acquavite, di tabacco: agli schiavi abbrutiti dal supplizio d'un lungo viaggio, oppressi da minaccie e battiture. prodigava bibite, cibo e carezze: lor parenti, lor principi, li aveano venduti; 'ed ei ragionava loro d' un padre, d' una patria che avrebbono un di posseduta in cielo: accogliea tra le sue braccia gl'infermi, battezzava i fanciulli, rincuorava gli adulti, ponevasi lor servo. e lor diceva a gesti, che ovunque, e sempre sarebbe a lor disposizione, parato a dividere i loro guai, ad istruirli, a sagrificarsi per essi. Quegl'infelici, pe'quali ogni bianco era somigliato sin allora tiranno e nemico, stupivano dell'insperato consolatore, prendevano maravigliati ad amarlo; ed ei li familiarizzava col Vangelo, e addestrava i più intelligenti ad essere missionarii alla lor volta; iva mendicando di porta in porta per procacciarsi il danaro di cui bisognava all'uono de sussidii, de libri, de riscatti: conseguita dai Coloni autorizzazione di visitare i loro schiavi alle raffinerie, alle miniere, quel Gesuita sempre sparuto, sempre infermo, epperò agile e infaticabile. fu visto di continuo camminare pe' campi; traversare, fiumi e paludi, affrontare le piove diluviali, i venti furiosi, il cielo braciante di quel clima; e giunto a'vasti casolari, ne'quai l'agglomerazione degli schiavi appestava vieppiù l'aere, già per se insalubre, correva anzi tatto alla stalla ove giacean i malati; loro lavava viso e piaghe, lor asciugava il sudore, lor distribuiva i farmaci, esortavali a soffrire rassegnati per amor di quel Dio ch' era merto per essi su d'una Crece; e poich' era riescito a mitigare loro le pene del corpo, e dell'anima, ecco che improvvisava in mezzo ad essi un altare, e svolto un suo quadro, su cui la Passione trevavasi figurata, commciava un toccante insegnamento, che conquideva quelle rozze e semplici anime... La-Compagnia di Gesù aveva scritto Claver al novero de servi di Dio; egli ai quattro voti prescritti da quella ne aggiunse un quinto, e sottoponendosi a giogo più pesante si denomino Pietro schiavo de Negri... Quarant'anni consecutivi tenne fedelmente l'officio volontario tramezzo gli esseri più schifosi, abbrutiti e infelici del mondo: curvo per precoce vecchiezza, e perduto i uso delle gambe, Claver fu schiavo degli schiavi sin. l'otto Settembre 1654, giorno in cui spirò... I negri di Cartagena accompagnarono piangendo alla fossa le spoglie del loro padre: i bianchi, sui quali era stato efficace l'essempio della sua virtà, alzarongli un nobile sepolero; tutti commiciarono, tostoche morto, a rendergli quel culto, siccome a sublime servo di Dio e benefattore degli nomini, che ta voce del Sovrano Gerarca, a memoria nostra, consacrò con dichiarazione solenne...

Il beato Pietro Claver si merco l'immortale aureola sprofondandosi nell'abbiezione, e facendo mirabili prove d'umità: Roberto Nobili ricorreva per convertir anime ad arti del tutto opposte, ugualmente sante e riuscenti. Nato a Montepulciano nel 1577, nipote dell'illustre Bellarmino, agli onori della Corte Romana preferi l'umile vesta di Lojola, e fu mandato missionario in riva al Gange, ove trovò i compagni di predicazione colpiti da sceraggiamento: eransi dessi, al primo giungere in quelle regioni, posti, secondo il loro costume, fratelli delle caste vilipese e prescritte; e per questo i Bramini aveano colpito di sterilità il lor apostolato; que superbi sacerdoti e dottori dell' India non si erano tampoco degnati prestar orecchio a' banditori d'un culto insegnato agli spregiati Paria; Nobili, anziche perdersi d'animo a quella difficoltà apparentemente insuperabile, ideò di far penetrare il Vangelo in cuore agli orgogliosi, valendosi di artifizio non sospetto alla loro vanità; si creò Bramino, ed assumette fogge di vivere e di vestire secondo l'aso dei Siniassi; la più onorata tra le caste sacerdotali indiane: abito com' essi una capanna d'erbe secche, astenendosi da carni, da pesci, da liquori; sul capo raso non si lasció erescere che una ciocca di capegli; calzò sandali di legno, vesti una larga tunica di mussolina, reco negli orecchi ricchi pendenti, e s'impasto il viso dell' estratto giallo del legno di Sandanam: a questa trasformazione esteriore, Nobili fe' procedere di pari passo prefondi studii di lingua, di religione, di costumi; divento, fuorche nell'anima, Bramino-perfetto: su riconosciuto tale dai confratelli di sacerdozio e di scienza: curiosità si diffuse dello Strapiero per quella terra dell'im-

mobilità e del silenzio; ed egli per soddisfarla (ogni suo studio avea posto in suscitarla) aperse a Bramini una scuola. merce cui non tardo ad iniziare buon numero di lore all'ammirazione ed all'osservanza dei dommi evangelici: il domma della egualità umana era stato lor rivelato, è si erano indotti ad accettarlo; dottrina piacinta al Re di Madure che si proponeva d'abbracciarla; ma Bramini repugnanti alla umiliazione del Calvario, sgezzaronio in una lor pagoda, e proclamarono che gl' immortali aveano trasferito quel Romolo indiano a' seggi della gloria. Colpito sul declinare degli anni da cecità, Nobili, a cui la vita attiva sin allora menata trovavasi intercetta, spese gli ozii, a cui era condannato in comporre ne' varii dialetti indostanici libri acconci a favoreggiare la diffusione del Cristanesimo'; mori nel 1656 due anni dopo, ed agli antipodi di Claver; anch' egli enorato (a Maduré) con nobile sepolero dall' amore e dalla venerazione de' beneficati da kai... Cosi que' magnanimi Figli d' Ignazio davano da ogni banda attacco alle genti digiune di verità, povere non meno di virtù che di felicità, per illuminarle, per rializarle, per guidarle alla pace del Cielo, a traverso la pace sulla Terra; gli uni vestite le assise della schiavità; gli altri indossate quelle delle caste privilegiate, tutti, coverti di cenci, o di seta, tra' negri, tra' selvaggi o tra' Bramini, scaldati da un solo amore, quello degli uomini in Cristo!

I Guaitaci tribu ferocissima di selvaggi brasiliani, annidata tra rupi inaccessibili, e con isbocchi sul mare, era cresciuta le spavento di Rio-Jabeiro, capitale della Colonia: il governator portoghese, sperimentati inefficaci i soldati, ricorse a Gesuiti; e un drappello di que Padri s'avvio a covili de ladroni; giunto a lor vista, cercò di fare ad essi comprendere lo scopo pacifico della loro missione: A scorgere quegl' inermi sereni, i Guaitaci stupirono, e, assimansati da curiosità, circondarenti, ascoltaronti, s'indussero a rimandare nove di lor giovanetti in compagnia degli arditi venerevoli stranieri: que' nove crebbero missionarii, e convertitori della tribu.

Nell'alta America, quattro nazioni gagliarde sianziavano sulle sponde dei laghi Erié ed Ontario, Uroni, Algonchini, Irochesi e Montagnesi; regione vastissima che ha nome Canadà, e fu conquistata alla Francia da Gesuiti missionarii: Charlevoix, un d'essi, scrisce la storia di quelle stupende iliadi ed odissee cristiane; Chateaubriand ne cavò ispirazione delle sue migliori pagine del Genio del Cristianesimo: resisterò alla tentazione di ripetere que famosi

ed omai populari racconti di persecuzioni, di martirii, di toceanti

Proscritti a Venezia pei tenebrosi raggiri di Fra Paolo Sarpi, i Gesuiti venivano salvi a Costantinopoli da una fiera persecuzione suscitata contro di essi dal Bailo della Repubblica, mercè la protezione del grand' Enrico Quarto di Francia: accusati al Divano d'essere spioni pontificii, e suscitatori di ribellione, que Padri si videro d'improvviso strappati a greggi per loro cura crescenti, e gettati in fondi di torre: allora fu che Francia ed' Impero domandarono fossero liberati, tornati a lor pir officii; e lo furono: empirono di missioni il Levante; a Patrasso, a Tessalonica, ad Eleso dieron martiri alla Chiesa, continuatori all'opera degli Apostoli Paolo e Giovanni, ne luoghi da questi evangelizzati diciassette secoli avanti. I Maroniti, antica tribù ortodossa abitatrice del Libano, di cui è bello ricordare i primordii a' giorni di S. Giovanni Crisostomo, vieppiù si strinsero mercè l'opera de'Gesuiti'al centro dell'unità; e parimenti a'Gesniti vuolsi saper grado se la Nazione Armena, con sue solenni dichiarazioni indiritte a papa Urbano Ottavo (nel 1672) dai metropoliti Giacomo, Andrea e Costantino, riconfermo l'esservanza cattolica dianzi tributata dagli avi. Gl' influssi de' Gesuiti riescirono in Oriente così evidentemente benefici agli Europei, che, nel punto stesso in cui la barca di S. Ignazio affondava in Occidente tra le procelle, un ambasciator francese a Costantinopoli, il cavaliere di S. Priest, non dubitava di assumere la difesa di que proscritti dal suo governo, qualificandoli utili, quasiche indispensabili alla conservazione de' buoni rapporti in Oriente tra' Rajà (i Cristiani), e i Musswimani...

Anco l'Europa nel secolo XVII ebbe il suo Giappone, vo' dire un' isola di martirii atroci pe' Cattolici, ma dove'il tagliente delle mannaie giacque felicemente smussato dalla quantità delle vittime, e l'Ortodossia risorge libera e trionfante dalle proscrizioni. La legge rivoluzionaria, che, caduti gli Stuardi, dichiarava ogni inglese arbitro di servir Dio a proprio talento, soggiacque ad una sola eccezione a danno del Cattolicismo, gli ascritti al quale vennero dichiarati scaduti da ogni diritto politico, qualificati novelli Iloti. A spaventose ferocie ed inuditi soprusi fu teatro specialmente l'Irlanda, questa ch'io appello Giappone Europeo: sin dall'anno 1651 non vi rimanevano che diciotto Gesuiti, gli altri erano tutti periti, o di ferro, o di peste: que'pochi superstiti d'un clero dianzi fervente e aumero-

sissimo ricoverarono a'monti e boschi; là in mezze a privazioni d'ogni maniera insegnarono a' pericolanti coraggio e' fermezza. Cromwell che comprese di mal riuscire a strappare que' coraggiosi pastori al loro gregge, deliberò allora un' orrenda cosa; togliere il
gregge a' pastori, convertire il paese ostinato a resistergli in un
deserto; s' impossesso de' fanciulli, e li vendette a stormi, accumulati su navigli, deportati in America da speculatori; e colonie d'Anabattisti chiamo ad abitare i vuoti distretti... que' provedimenti atroci
riuscirono vani; l' Irlanda scaldata dal soffio de' suoi missionarii, e
dirò meglio di Dio, rimase cattolica per far tremare l' Inghilterra il
di in cui le chiedera conto delle scelleranze de' suoi tiranni, delle
nequizie delle sue leggi, dell' infamie de' suoi governanti.

Figli di Sant'Ignazio popolavano i deserti dell'Africa, le foreste dell'America, l'arcipelago dell' Indie; niuna terra barbara o idolatra gl'ignorava incivilitori, convertitori, niuna terra europea gl'ignoro maestri di concordia e d'unità cristiana, antagonisti intrepidi dell'eresia: li vedemmo in Irlanda vincere l'atroce proposito di Cromwell; l'Alemagna andò ad essi precipuamente debitrice della conservata ortodossia bavarese, austriaca, polacca; non capifoli ma volumi si vorrebbono scrivere a tessere que'raccenti di lotte sempre rinascenti, allorche pochi, ma imperterriti campioni furon visti tener tutte le breccie del Cattolicismo pericolante, e respingere fra Paolo, Gustavo Adolfo e quanti altri più poderosi assalitori scatenava l'inferno ad eccidio della Chiesa Ortodossa con empito sempre rinascente; que'volumi furono scritti; leggerli è infinita dolcezza a noi che siam figli ed eredi de'vincitori.

La patria di Francesco di Sales, di Vincenzo de' Paoli novero anch' ella un celebre Missionario; pur esso gesuita, col quale parmi bello chiudere questo rapido rendiconto di glorie cattoliche: fu missionario non a selvaggi o barbari; ma in campo assai più arduo, a' Francesi suoi compatriotti, fanatizzati dall'eresia, guasti da corrutela, peggio che pagani, conciossiache aveano conosciuta e calpestata la Verità.

San Francesco Regis nacque nel 1597 nella diocesi di Narbona, ed aspirò sin da giovinetto ai pericoli ed ai trionfi dell'apostolato. Scrittosì nella Compagnia di Gesu, si consacrò ad illuminare i concittadini che lamentava caduti in fondo all'abbrutimento dell'eresia e della scostumatezza: si creò un'arma della umiltà, rassegnato ad ogni miseria, ad ogni affronto; si fe' servo degl' indigenti, tesoriere de' poveri, medico degl'infermi, fratello di ciaschedun soffrente; la eloquenza

del qual sublime continuo sagrifizio colpi vivamente la impressionabil anima de suoi compatriotti meridionali; restitui in fiore la fede appo gli abitanti delle provincie di Nimes e di Mompellieri: nella diocesi di Viviers le guerre di religione aveano quasiche annientato il Cattolicismo; ivi Francesco sestenne fiere lotte; fu insultato sul pulpito, minacciato per via; ed ei si vendicò mutando faccia al paese, ristorandovi costumi e credenze, diffondendovi ogni henedizione. Le popolazioni, conquise da cotesto prodigio, lui vivo riverirono qual Santo, si attaccarono a' suoi passi, accettarono con fervore i suoi consigli, si arresero ad ogni suo dettato: nove anni, senza un giorno di posa; durarono quelle incredibili satiehe: il 23 dicembre 1640 Francesco Regis si conduceva ad aprire una missione a Louvesc: - ke vie, leggiamo negli Atti della sua santificazione, erano sì rette ch'el fu costretto spezzare più fiate il ahiaccio per aprirsi il passo, e traerinarsi carpone, or iscalando roccie, ora scendendo revinosi sentieri. in continuo pericolo di precipitare in abbissi. -- Otto giorno dopo spirava; e Clemente XI, nel 1704, ne' scriveva il nome nel Calendario de' Santi (1).

(i) « Volete, Italiani, guetare anche al di; d'oggi fra le vostre miserie un saggio di quelle glorie pure ed intemerate che non turbano, i sonni del possessore, e non son detestate ne maledette da nessuno? di quelle glorie, che, rinfrancando gli spiriti degli scorati, e ridestando in essi la ragionevole fiducia delle proprie forze, pessono sollevarli ál riacquisto dei beni smarriti, e insegnar loro il modò di ricuperarli? Volgelevi alla religione, la quale ve ne porgerà i mezzi. Siede presso il Campidoglio un Uomo canuto e venerando, che ha sudditi spontanei e ossequenti in tutte le parti del mondo abitato. Questo sublime Vecchio regna colla sola autorità della parola sugli animi liberi de' suoi soggetti e, senz' aver cannoni ed eserciti, imperà salvando, e henedicendo. La legge ch'egli insegna e promulga, legge di pace, di amore, di fratellanza, fu per confessione di tutti la prima fonte di quella civiltà ch'è sparsa in Europa, e per cui l'Europa sovrasta di prosperità e di potenza a tutte le altre parti del globo, benche loro sottostia di gran lunga per altri rispetti. Ai piedi del mirabile Vecchio florisce una Congregazione d'uomini cosmopolitici che chiamasi la Propaganda, di cui non vi ha alcun esempio antico ne moderno, e che destò la meraviglia e l'invidia del più illustre Conquistatore che sia vissuto da molti secoli: ma lo scopo di essa ristede nel conquistare gli spiriti al vero; e alla virtù i cuori, abilitandoli con l'innocenzà a godere in terra una felicità virtuosa, ed a fruire in cielo i gaudii della vera patria. Mentre i superbi potentati d'Europa consumano le loro cure, e spendono soyente un tesoro di sudori e di sangue infinito per provvedere a volgari interessi, o soddisfare a grette ambizieni acquistando al loro dominio una nuova striscia di terra, la Propaganda abbaaccia colle vaste e animose sue spiranze tutto il genere umano, e stende i suoi benefici influssi sin a' termini più lontani del mondo: ella spedisce a tal effetto i suoi miti conquistatori, non ad uccidere, ma a convertire ed a mansuelare, e, se occorre, a morire perdonando, e questi uomini poveri ed umili, aventi per insegna una Croce, e per sole armi la fede e la persuasione con-

giunta ad una carità eroica, operano spesso quei prodigi che sono interdetti al valore dei Capitani e degli eserciti. Chi potrebbe descrivere le maraviglie dell'apostolato? chi potrebbe dipingere adequatamente ciò che vi ha di bello e di grande in una missione cattolica, che fra i troyati cristiani è forse il più stupendo, poichè cen mezzi debolissimi în apparenza, produce gli effetti più grandiosi e durevoli ? Qual è l'istituto che sia più degno della considerazione del filosofo, dell'amore e dell'ampirazione di chi anela a diffondere la civiltà, e ha un animo benevolo per la famiglia universale de suoi fratelli? La storià coetanea c'insegna a che riescano le spedizioni conquistatrici e trafficanti per diffondere l'incivilimento, e felicitare le nazioni barbariché ed infedeli, quando la cupidigia politica e mercantile non è raffrenata dalla Religione. Le missioni cattoliche convertirono e addomesticarono la Spagna, la Francia, l'Inghilterra, la Scandinavia, la Germania, l'Ungheria, la Boemia, la Polonia, e vi seminarono quella gentilezza che ora fruttifica e si spande sul resto del globo; il che basta per rispondere a coloro che le giudicano inutili, o mettono i conquistatori e i missionarii nella medesima schiera: Ma a che giovano le imprese guerresche e mercantili non ajutate ne tempe-. rate dalle credenze ideali? Dicanio le misere schiatte dell'Australia, della Rolinesia, dell' Affrica, meridionale e delle due Americhe, che miseramente si estinguosio sotto il giogo dispéttoso o la filantropia impotente ed improvvida dei nuovi occupatori. Chi può dubitare che i miracoli delle antiche missioni non si rinnoverebbero quando si rimettesse, in piedi, e largamente e sapientemente si ordinasse questo mezzo potente di civiltà; e il concorso dei Principi e del Popoli secondasse il pacifico zelo della Chiesa? Qual più bella occasione di fama e di legittima potenza?

IL CRISTIANESIMO ALLA CHINA.

Dal di che la China andò aperta ad Europei il suo pensiero cesso virtualmene d'esser immoto, cominciò a potersi fondere nel pensiero universale, quindi ad appartenere, qual elemento di eventuali trasformazioni, alla storia dell'incivilimento presente e venturo. Budda e Confucio non sono più semi sepolti; strappati alla polve de' secoli chi dirà che non siano per fecondarsi al sole del Cristianesimo? già la gran voce attollite portas, et introibit Rex gloria, ha risuonato una fiata per quelle remote regioni, ed apersero le porte: infausta bufera sorvenne a risserrarle: oggi la solenne intimazione si fa udita di nuovo; e nuovamente miriamo quelle porte essersi spalancate...

Prendo a raccontare il primo schiudimento avvenuto sullo scorcio del Cinquecento e durato quasi un secolo e mezzo; storia curiosa, poco nota, cui passioni di parte travisarono e ch' io qualifico presagio d'un irraggiamento religioso, il qual, iniziato sotto a nostri occhi, spienderà forse nella piena sua luce a consolare i nostri figli.

Però, prima di raccontare le fasi del Cristianesimo alla China, voglionsi accentare le condizioni politiche, letterarie e religiose di quell'Imperio immenso.

Avanti la fondazione delle società politiche, è da pensare che il governo fosse patriarcale, in mano al capo della famiglia; che da famiglie associantisi, sorgesse la tribù, collocatasi sotto la direzione d'un preside; che di tribù alleate si componesse la nazione; e si

rendesse sentito il bisogno di fermare leggi generali, a cui ciascuna famiglia, e tribù, e lor rispettivi capi avessero a sottomettersi, con designazione d'un monarco, od investito di podestà superiore, al qual fosse demandato l'officio di vegliare all'esecuzione delle leggi generali, guarentendo i sudditi contro ogni sopraffazione di capi o magistrati subalterni.

Questa maniera di governo trovossi, appunto, in pieno vigore nella China a' giorni di Confucio, cinque secoli e mezzo avanti Cristo: l'Imperatore non vi amministrava direttamente che una sua provincia (precisamente come vediamo accaduto in Francia a' Capeti della prima dinastia); il rimanente della Monarchia andava diviso in grandi feudi. retto cadauno da un principe, con diritti di sovranità ereditaria, però sottomesso in qualità di vassallo all'Imperatore, a cui rendeva omaggio e pagava tributo: fu monarchia feudale durata sin l'anno 248 (avanti l'era volgare), lorchè la costituzione chinese tramutossi in istrettamente monarchica. D'allora in poi fonte e seggio d'ogni podestà fu ed è l'Imperatore, che la esercita mediante i sei tribunali supremi dei Mandarini, delle Finanze, dei Riti, della Guerra, della Giustizia e de' Lavori Pubblici: Le attribuzioni de' varii magistrati son minutamente determinate, ne saprebbero venire a conflitto: essi, e lor innumerevoli subordinati costituiscono raggi usciti dal Principe, e che incessantemente tornano a lui; può abrogare le vecchie leggi, e promulgarne di auove, far grazie, e commutare pene; pienezza di autorità che lo abilita à creare, per così dire, al suo popolo un'atmosfera di protezione diffusa in ogni parte, respirata da ciascuno. Siccome quella sua autorità, comeché illimitata in teorica, non si esercita in pratica che a norma di leggi note, e per opera di magistrati che non ponno scostarsene, così ella scende al popolo mitemente, e come a gradi, efficace perche inappellabile, salutare ed amata perche fondata sul riconoscimento della egualità civile d'ogni cittadino...

La disciplina militare evvi letterale e severa: i soldati costituiscono la casta più dipendente, operosa e tranquilla.

I Mandarini (nome comune, agl' investiti di pubblici, impieghi), anche i collocati ne più elevati seggi, ponno soggiacere ad accuse, e denno rendere conto del loro operato; altri Amani che talora salgono orgogliosi le scale del palazzo imperiale, per discenderle incatenati, e far indi trapasso al patibolo.

I Monarchi Tartari conquistatori della China ebbero la saviezza di Dandolo.

non recare innovazione veruna nell'ordine amministrativo che trovaronvi invalso; solo addoppiarono il numero degl'impiegati, la cresciuta metà scegliendò fra Tartari, nei quali ebbersi in tal guisa nerbo e sicurezza della podestà recente.

È difficile concepire Monarca più assoluto del Chinese, e nel tempo stesso più patriarcale: la costituzione dell'impero può significarsi con questa breve sentenza del Chan-King, il libro in cui stanno descritte le leggi fondamentali di quella nazione — i rapporti intimi tra padre e figlio ci offrono la prima idea di quei tra primipe e sudditi; son eterni, immutabili, perchè Fien (Dio) n'è principio e sostegno.

Il Principe, lasció scritto Consucio, così dee governare i suoi Stati, come la propria famiglia, e non vedère nei sudditi che figli largitigli dal Cielo. Principi, amate i vostri popoli al modo che tenera madre si tien cari i nati che del proprio latte ha nutriti: popoli, amate il vostro principe come padre, pel qual Dio chiede ogni vostro miglior affetto: se l'uno comportasi da provvido genitore, e gli altri da nati reverenti, pace e prosperità regnéranno nella monarchia.

Il sommo Sacerdozio non si disgiunge nella China dalla podestà sovrana; l'Imperatore vi ha solo il diritto di celebrare pubblici sagrificii, e, da Fo-hi, che regnava trenta secoli addietro, ad oggi, niuno si prova di contrastargli, o tenta dividere con lui questa prerogativa: qualunque volta occorra propiziare il Cielò, il Monarca è il solo che legittimamente possa farlo a pro della gran famiglia a cui presiede: il culto di Dio, degli Spiriti, e degli Avi, ecco in che cosa consiste tutta la religione di quel popolo il più iramoto nelle sue idee che sia al mondo. Confucio al Monarca suo discepolo compendiava i doveri così; — sii sempre a' tuoi propri occhi figlio del Cielo e padre degli uomini; tieni sempre appoggiata la tua autorità sulla religione e sulla pietà filiale, e possederai tutte le virtù proprie della tua cendizione, e tutta l' autorità necessaria a rendere incrollabile il tuo trono, e felici i tuoi sidditi. —

I Mandarini sono i magistrati eletti dal Principe a collaborare secolui all'amministrazione: non ve ne ha uno che sia ereditario; vengono scelti senza distinzione di classe; il merito è la sola porta schiusa alle dignità.

I Chinesi dividonsi in sette classi; mandarini, militari, letterati, bonzi, agricoltori, operai, mercanti. Facciasi attenzione che queste son classi, non caste; onde il figlio dell'agricoltore sale a mandarino, e il figlio del mandarino può scendere ad agricoltore.

I Mandarini colle lor samiglie vuolsi che sommino complessivamente a noco meno di cinquecentomila individui: distinguonsi nelle due classi di civili e militari; ed anco di maggiori e minori: i maggiori' sono i ventisei governatori generali delle provincie, i diciappove tesorieri generali, i luogotenenti del tribunale di giustizia, gl'ispettori della letteratura, i commissarii incaricati d'invigilare sui diportamenti de' governanti; tengono dietro gl'ispettori provinciali e i governatori delle Città di primo, secondo è terz' ordine: tutti questi hanno sotto di sè mandarini intesi all'osservanza delle leggi proprie di ciascun ramo d'amministrazione: la totalità de' nominati dall'Imperatore ammonta ad ottomilanovecentosessantacinque, i cui nomi si leggono stampati nell'almanacco politico: contando i subalterni che sono di nomina de' maggiori, il numero ascende ad altre novantamila; avvertasi che i componenti il tribunale delle matematiche, e que' della socrintendenza delle scuole, costituiscono sezioni del supremo tribunale della Religione e dei Riti.

I Mandarini si dividono in sei grandi categorie cadauna con istipendii, privilegii, incumbenze, vestire diversi e speciali: prima categoria è la incaricata di tutto quanto si riferisce al culto, ed all'istruzione, ed ha il suo centro nel supremo Tribunale dei Riti: la seconda sovrintende alla economia pubblica ed al commercio; presieduta dal supremo Tribunale delle Finanze: la terza detta de' Mandarini della primavera ha per suo dicastero la polizia: la quarta de' Mandarini della state, la milizia; la quinta de' Mandarini dell'autunno la giustizia; la sesta de' Mandarini dell'inverno i lavori pubblici; anche queste quattro categorie aggruppansi intorno ad altrettanti tribunali supremi di lor attinenza.

I Mandarini sono stipendiati dallo Stato; ogni lor viaggio riceve una dieta, ogni lor servigio straordinario un compenso speciale determinato: hanno minutamente fissati alloggi, vestiti, pasti, servi, secondo la varia lor categoria; vengono indennizzati persino d'ogni dispendio per funerali e nozze: soli ponno indossar abiti ricamati in oro. Que' della classe più esevata ottengono di potere far rifluire sugli antenati il loro lustro, con farli pingere in veste da magistrati, benchè sieno vissuti e trapassati popolani: que' delle classi mediane ed infime hanno prerogativa di collocare uno de' proprii figli ne' collegi imperiali gratuitamente.

Le proposte che i varii tribansii fanno al Principe per la nomina di mandarino son precedute e documentate da minute in-

vestigazioni sui diportamenti dei candidati, le quali rimontano sino alla lor prima giovinezza, e ne tessono una minuta biografia.

Ciascun anno ogni magistrato dee presentare una confessione scritta de' proprii maneamenti nell' esercizio degli ufficii che funge; ne prendono notizia i membri del Tribunal di Censura direttamente eletto e dipendente dall' Imperatore.

L'istruzione del popolo è un de' precipui doveri de' Mandarini, i quai son tenuti a ragunarlo ogni quindici giorni, e volgergli discorsi intesi a rinfrescargli la ricordanza degli obblighi di padre, di marito, e di cittadino.

Una sola gazzetta vien pubblicata in tutto l'Impero, comprendente non-altro che notizie governative, cioè le promozioni, le destituzioni, con dichiarazion dei motivi, le sentenze dei tribunali, le sciagure a cui soggiacquero queste o quelle provincie, i soccorsi e i provvedimenti del Principe, le grazie accordate da questo, e le leggi che va promulgando.

I Letterati costituiscono alla China un ordine che' in Europa diremmo di nobili, sendoche soli vanno esenti da balzelli, e forniscono i candidati a tutti gl'impieghi: ned è letterato chiunque vuole; bisogna avere frequentato con buon successo le scuola primarié delle quali ogni piccola città è provveduta, indi aver conseguito, con altri, ugualmente ben riusciti studii, una spezie di baccellierato nel capo-luogo della provincia; per ultimo essere stati riconosciuti nella Capitale dell' Impero, dopo rigorosi esami, degni d'una spezie di lauréa, ch'è la porta aperta agli onori ed ai lucri. Il programma degli studi è concertato per guisa da esaurire, durante trent'anni consecutivi, l'applicazione de' giovani, assorbendo quello stadio della lor vita in cui è solita padroneggiare la fantasia.

I Professori del Collegio od Università imperiale tengono il primo posto nel dipartimento della istruzion pubblica: gli uni salgono cattedra nel palazzo stesso del Principe; gli altri abitano splendide dimore, ove, lunge da rumori e dissipazioni, intendono a'lavori che loro vengono fidati dall' Imperatore; il qual costuma visitarli, fornir loro agio di quanti libri ponno voler consultare; fare magnificamente stampare le loro composizioni dalla tipografia imperiale, e talora decorarle d'una prefazione di sua fattura. Quel Collegio fornisce gli educatori all'erede della corona.

V'ebbe per la China un'era, simigliante a quella che su il secolo XVIII per la Francia, di pseudo-filosofia. I Song (nome d'una dinastia) consentirono piena franchigia di opinioni e di stampa; se ne ingenero confusione d'idee, e pervertimento di costumi nelle grandi città; la ragione privata fu asserita giudice inappellabile del vero, dell'eque; la plebe venne chiamata alla conoscenza delle tesi più ardue, non per ritrarne luce, ma per fanatizzarsene a danno de governanti: l'estinzione del patriottismo che ne provenne, e la éruzione d'ogni scioperatezza appianarono la via ai Tartari d'occupare l'Impero: con verga di ferro richiamarono essi a'lor principii leggi e costumi.

Tra' letterati chinesi v'ebbero, ed anco nell'attual libertà d'opinioni vi hanno atei e materialisti, però in piccolo numero; vizio che li domina tuttì è la prosunzione; non si figurano tampoco possibile che uomo venuto dall' Occidente sia da tanto d'insegnare qualche cosa di nuovo e di profittevole ad un discepolo di Confucio.

Fiorisce da trenta secoli una istituzione equivalente per nome ed attribuzioni a quella de' Censori appo i Romani: i membri di tal formidabile magistrato vigilano sui diportamenti di tutti i depositarii del potere, a cominciare dal più accosto al Monarca: hanno corrispondenti in ogni provincia, per intermediario dei quali i richiami d'ogni cittadino anche oscurissimo vengono loro trasmessi inditatamente; ciascuno d'essi esercita le proprie attribuzioni sovra un determinato scomparto territoriale: una sola spezie di colpa è giudicabile da qualsia di loro ovunque commessa, e consiste nella violazione della pietà e della reverenza filiale. Occupazion principale de' Censori, il cui numero ascende a quaranta, si è l'esame delle confessioni scritte, che dianzi avvertimmo esser obbligo d'ogni Mandarino investito d'impiego am ministrativo o giudiziario spedire alla Capitale una volta all'anno.

Pericolosa prerogativa de' Censori, e ch' esercitarono talora con ammirabil fermezza, è quella d'ammonire il Monarca: profondo segreto covre quelle communicazioni; i Chinesi denno ignorare che il loro Padre trovasi caduto in bisògno di venire richiamato al dovere. L'imperatore Changhi che regnava nel 1660, di razza tartara da poco ascesa sul trono, fece di pubblica ragione una collezione di rimostranze che trovo negli archivii, indiritte a' suoi predecessori, le comento, e le costitui una spezie di corso di diritto pubblico della Monarchia; ivi apparisce la dignità di quegli ammonitori, e vi leggiamo (ad esempio:) — consacra un giorno ed una notte d'intensa

meditazione-per ogni dieci parole d'un tuo decreto, e ne cancella sei. — Pensa che scoppiano fulmini da tutte le parti del trono, — che una sillaba potrebb' esser cagione di morte in fondo a remota provincia. — Il tuo trono, è collocato sì alto, unicamente perchè tu vede e provveda discosto. — Un Principe deve disseminare di fiori l'accesso ai Savii acciò vengano ad illuminarlo de suoi mancamenti. —

La perdita della lor dignità, anco supplizii e morte, non intimidirono talora que Censori: è ricordato di taluni che in condursi al Palazzo, vi trassero seco la bara entro cui prevedevano d'avere in breve a giacere percossi dagli stocchi delle guardie; altri feriti a morte scrissero col dito insanguinato sul pavimento moniti supremi virtù: ve n'ebbe uno, che, scorgendo il Principe, nonostante i suoi avvisi, ostinarsi a voler bere una miscea presentatagli da un cerretano, con promessa che ne verrebbe reso immortale, gli strappò il nappo di mano, e ne tracanno il contenuto - Ti farò morir fra' tormenti! - sclamo l'Imperatore sdegnato: - ed in vedermi morire, gli rispose il Censore, conoscerai ch'io non bevetti la immortalità, e ch'eri indegnamente aggirato. - Il libro pubblicato da Changhi, da cui questi satti son cavati, e che contiene le rimostranze de Censori, è il più curioso e mirabile di tutta quanta la letteratura chinese; ha molto della Politica Sacra di Bossnet, e della direzione d'un Príncipe di Fénélon.

Fin qui mi fu grato officio rendere conte delle leggi che governano l'Impero Chinese, o, diremo piuttosto, che, scritte ne' suoi codici, perdurano la finzion legale del suo governo: il qual discorso, non deve assumere, benchè adoperi del tempo presente in suoi verbi, una importanza maggiore all'attribuita a' racconti di Plutarco, od alle utopie di Mabli rispetto a' Greci e Romani antichi: altro è dire esiste nel tal paese la tal legge; ed altro — quel paese mercè quella legge è illuminato e felice — Tacito scrisse che i Romani non si avvedevano di aver leggi, altro che quando le vedevano violate. Quanto alla China vuolsi avere ferma in mente questa idea, ch' è come la chiave di tutto nel presente argemento: Confacio fu ammirabil filosofo, d'animo elevato, e puro, d'innocenti e dignitosi diportamenti, il qual in era tenebrosa risplendette come faro a rischiararla; e la rischiarò, non già pretendendo che il lume di cui facevale copia fosse di suo trovato o di sua invenzione, ma sem-

plicemente un riflesso di lume precedente, immenso; conciossiachè dichiarò di non essere altro che il trasmettitore fedele della sapienza antica. Se Coffincio avesse parlato a quel modo, e dati di siffatti insegnamenti per esempio a Greci avrebbe corso le avventure di Socrate, il qual diceva presso a poco le stesse cose dugent~anni dopo; cioè avrebbe soggiaciuto a condanna, e i suoi discepoli si sarebbero divisi in cento sette dissenzienti e vacillanti: ma aveva il Chinese a fare con gente povera d'immaginazione, ricca di servilismo; le sue parole s'impressero profondamente in equell'anime naturalmente pedisseque, e conseguita ch'ebbero da principio una osservanza legale, non vi fu più ragione che loro la si ritogliesse dappoi; onde, costituito ch'ebbero il fondo del codice, questo duro, e durerà finchè il Vangelo nel soppianti, sostituendo pe'Chinesi le rivelazioni chiare e precise che l'incarnato Figlio di Dio fece di sua bocca, alle communicazioni delle quali il Creatore degno il primo Uomo, andatesi per molta parte alterando e corrompendo merce il lavorio della trasmissione: a Confucio toccò la ventura di ricoglierne dovizia genuina, e gli riusci farsene banditore; questo fu il fondamento della sua fama, questa la base della saggezza postasi ne' codici chinesi, alla quale i chinesi costumi diedero e danno una solenne mentita, a dimostrazione che l'opera rigeneratrice del genere umano non può spettare che a Dio, fecondata dal duplice irresistibile influsso della sua Parola, e della sua Grazia.

Piacquemi esser diffuso memorando la faccia illuminata e bella di cotesto Giano bifronte, ch' è la China: sarò succinto a delinearne il viso turpe e bujo; dirò quel tanto che basti a chiarire infondato il detto de nemici del Cristianesimo, — qual nopo vi ha di Vangelo per gente si virtuosa e saggia? —

Chiunque penetra nella China soffermasi ad ogni passo colpito di stupore a' contrasti più strani: le scuole suenano degl'-insegnamenti della più sublime morale; mentre appo ciascun individuo spiccano i delini della più stravagante superstizione. A'giorni non remoti della celebre ambasceria di Lord Macartnei, la qual confermò le singolari narrative de' Missionarii, quegli Europei, comechè repugnanti a doversi spogliare d'ogni lor preoccupazione, e credendone appena gli occhi proprii, ebbero ad avvedersi che l'Imperatore e i principali mandarini, presidenti e membri dei tribunali supremi, e i vicerè e i letterati e i censori, de' quai tutti suonava sì autorevole, e filosofico il parlare in pub-

blico, entro lor palazzi teneano gl'idoli i più sconci, dinanzi a cui piegavano quotidianamente il ginocchio, tributando loro il culto più stravagante. Almeno Fidia e Prassitele certavano elevarsi al bello ideale, onde crescere decoro alla rappresentazione della Divinità sulla Terra: i Chinesi si proposero in lor idoli aggiugnere il brutto fantastico; e i Francesi lo possono dire che a'giorni di Luigi XV andarono pazzi pei così detti magots de la Chine, piccoli mostri di porcellana colorata (gli Dei di quella gente), che a spauracchio de' bimbi collocavano sulle caminiere e sui tavoli.

Le dottrine giacciono collocate nella China agli antipodi dei costumi: quel mandarino che darebbe nelle furie se la moglie o la figlia lasciassero intravedere ad estranei la punta del naso, le conduce gravemente dinanzi un miao (così denominansi questi spauraechi d'idoli) talmente osceno da disgradarne Priapo; e s'inginocchia con esse ad adorarlo. Lo stupore addoppia a pensare che siffatti miao, non tutti osceni, però tutti ridicoli, risicdono in tempii sovente magnifici, popolati di proprii sacerdoti o bonzi provveduti di ricchi appannaggi. Pechino conta seimila di tali spezie di collegii; l'idolatria, di cui sono ministri abbietti, appellasi la religione di Fo, seguita specialmente dai Tartari, i quai denominano lama lor preti che riconoscono capo il gran Lama residente nel Tibet: assurdo caos di credenze, di superstizioni, di ribalderie che non vale la pena di lunghe descrizioni, questa faccia buja del Giano chinese non vuol essere guardata che alla ssuggita, quel tanto che basta a porre in luce il sommo uopo che quella grande nazione ha di rigenerarsi (nonostante le sue dottrine spiritualiste trasmesse da Confucio) mercè la promulgazione del Vangelo; e a rendere compreso quanto sieno gagliarde le difficoltà che denno incontrare i banditori del Vangelo a rendere accetta a' Chinesi la mite ed alta sapienza di questo: condizioni sommamente avverse all'accettazione di un Vero che vuol essere praticato in onta alle passioni, e con rinunzia a'piaceri, sono indubbiamente le generate da orgoglio associato ad ignoranza, e corrutela. Tu leggie comenti ad un Chinese un ammirabile suggerimento evangelico; ti risponde che Confucio disse altrettanto, te ne cita la sentenza, e conchiude non aversi uopo del tuo Cristo; tu riobbietti al tuo interlocutore ch'ei però non è visto a quella citata sentenza del suo Savio coordinare i proprii diportamenti, dacche si da vinto a libidine, a malignità, a malafede; non si confonde per questo; e trova facilmente nella religione di Fo ciò che cercherebbe inutilmente nella

filosofia di Confucio: i Miao serviti da benzi e lama, sono divinità di buona pasta che non saprebbero stare sul rigido, e lasciano che i poveri mortali si cavino lor capricci... Così il Chinese ti si sottragge come anguilla, da qualunque parte tu lo attacchi; ti è contradditore insidioso, sofista deliberato a non cedere; vano de' suoi trenta secoli di civiltà nazionale (simile a idalgo spagnuolo che si avvolge con fiero piglio nello sdruscito mantello covrendo con esso i cenci del giustacuore) si fa riparo del nome e delle dottrine di Confucio per celarti la infamia teorizzata e profonda de' suoi costumi, e l' abbiezione della sua anima.

Ella è opinione che il Vangelo si rendesse primitivamente noto a' Chinesi mercè le predicazioni dell'Apostolo San Tomaso. Nel 1625 fu dissotterrata a Signanfu una gran lastra di marmo, sulla quale stava scolpita una Croce, e sotto una iscrizione recante che Olunpuca vi portò notizia di Cristo l'anno 636, e che il culto del Nazareno v'era fiorente nel 782, epoca a cui risale quel monumento.

Sul chiudersi del secolo XII Gengiscano conquistò la China: papa Innocenzo IV spedi legato al gran Kan il Francescano Giancarpino, il quale reduce, senza essere riuscito nell'intento, racconto come ad Oriente della Tartaria giacesse situato il regno di Catai (la China) ove riscontro grande opulenza, buona agricoltura e molto svilappo d'arti. San Luigi re di Francia spedi anch'egli un ambasciadore al gran Kan, che su il monaco Rubruguis, a cui parimenti andò fallita la missione, per mali officii dei Nestoriani che trovò in favore a quella corte, e che descrive di pessimi costumi. Meglio riesci Marco' Polo. Le prime indicazioni storiche del remoto paese ci giunsero scritte da Haiton armeno nel 1335 venuto, ad Avignone alla corte di papa Clemente Quinto, ed ivi ascrittosi all' Ordine Premostratense. L'inglese Mandeville partito nel 1332 spese trentaquattro anni a peregrinare l'Asia centrale, e ne lascio descrizioni confuse. Enrico III redi Portogallo spedi navigli a cercare la via dell' Indie per mare. Lopez Susa vicere dell' India conquistata de quegli arditi venturieri, fu il primo che si pensasse aprire commercio colla China nel 1517. Un formidabile pirata stava annidato nell'isela Macao, ed infestava le circostanti costiere: i Portoghesi riusoirono a pigliarlo ed ucciderlo; l'Imperatore della China per gratitudine di quel fatto, concesse loro di fermar dimora nell'isola che aveano liberata, e di commerciare co'suoi sudditi, però sotto grandi restrizioni. Avvenne a que'di che San Francesco Saverio morisse sulla riva desiderata: il suo voto supremo fu esaudito; i suoi confratelli, figli di San Ignazio, impresero di apportare a'Chinesi la luce del Vangelo; e loro capo nell'arduo assunto fu Matteo Ricci (nato a Macerata l'anno 1532.)

Uno zelo infaticabile, illuminato, ma circospetto e paziente, era mestieri fosse dote precipua dell'uomo destinato ad esser apostolo d'una nazione vana di sé, sospettosa d'altrui; faceagli mestieri andare fornito, inoltre, di cuor magnanimo per non darsi vinto alle contrarietà, d'un'alta e popolare sapienza per dominare gli evangelizzati anco per via dell'ammirazione ispirata, e di una sublime virtu per fidare sempre nel Signore ritraendone costante serenità e vigoria. Tal era Ricci, dal gesuita Valignani, gran missionario all'Indie, erudito nell'arte santa di convertir gl'Infedeli: a Macao si apparecchiò con istudii, spezialmente di lingua; e nel 1582 fondò con alquanti compagni il suo primo stabilimento di Choquien.

Curò anzitutto di cattivarsi la stima di quegli abitanti dandosi loro a conoscere dotto in iscienze: allieve del celebre Clavio, non duro fatica a mostrarsi valente matematico e astronomo, sendolo infatti: causò spezialmente maraviglia una gran carta geografica di cui fece sposizion pubblica. Visitato da personaggi d'alto affare, frammischiava continuamente 'gli annunzi religiosi agli schiarimenti scientifici; i comandamenti del Decalogo fornivangli consueto suggetto di discorso: de misteri preferiva tacersi con quegli ineducati a venerarii: operò alcune conversioni; scrisse un catechismo in chinese: contuttoció la sua opera parve andar a vuoto; i compagni lo lasciarono; abbandono Chou-quien, e trasferitosi a Chan-quem dievvi lezioni di matematica, predispopendo gli alunni a riceverne d'altra e niù importante maniera. Fece un viaggio a Nankin ben accolto dal Vicerè, essendovi già noto per iscritti pubblicati di morale e di filosofia: ivi grande fa il concorso al mirabile Straniero, che s'er'assunto rettificare gli antichi erramenti della scienza indigena. I Chinesi aggiungevano al novero degli elementi legno e metallo, eschadendone l'aria, quasichè lo spazio fosse vuoto; coi lor ostinati studii astronomici non eran giunti nemmen a capacitarsi che gli ecclissi di luna accadevano per effetto della interposizione della terra tra 'l sole, e dessa; lor geografi affermavano il nostro globo esser quadrato, ned esistere antinodi:

Ricci confutando que grossolani errori con ispiegazióni semplici e huminose, parve più che uomo; e ci è facile pensar qual ascendente dovesse acquistare sui frequentatori ad illuminarli anco in fatto di religione.

Nankin, una delle maggiori città dell'Impero, parve a Ricci abbastanza ben avviata, mercè i ferventi neofiti che già possedeva; e tentò colpo maggiore e decisivo, condursi, cioè, alla Capitale, e presentarvisi alla Corte. Per conseguire buone accoglienze dall'Imperatore volcanci avere in pronto preziosi doni, acconci ad infondergli ammirazione delle scienze ed arti curopee; il Gesuita, lungo i venti anni che andò maturando quell'ultima prova, preparò l'occorrente, e sapendo sterile ogni opera d'uomo se non la feconda la Grazia, apparecchiò sè stesso con addonpiamento di penitenze ed orazioni. Giunse a Pechino, ed offersevi al Monarca oggetti varii, per lui stapendi, orologi, modelli di macchine, libri, incisioni e quadri: l'Imperatore gradi i doni, e corrispose loro permettendo al Missionario, non solo dimora e predicazione mella Città, ma libero accesso a Corte.

Allora, dopo tante fatiche, Ricci vide avverate le sue speranze: palesatasi la benevolenza del Principe, cortigiam e magistrati cominciarono ad affluire intorno a lui; molti si fecero battezzare, e diventarono alla lor volta evangelizzatori: accorse a quelle confortevoli novelle uno scelto drappello di Missionarii; presto non bastaron essi all'uopo delle conversioni. Riusci loro precipuamente arduo da principio far giungere il Buon Annunzio alle donne, che dalle costumanze del paese erano tenute appartate e fuor d'ogni consorzio spezialmenta di stranii: le prime predicazioni pervennero ad esse per bocca de'mariti, de'fratelli, de' padri, e tosto si posero con ardore catechiste in lor ginecei... I Missionari adoprarono prudentemente di urtare- quanto meno potevano gli usi invalsi; e qualunque volta versarono in dobbio sino a qual pento avessero a secondare la debolezza e i pregiudizii d'una gente vanitosa e ignorante, sempre consultarono l'oracelo di Roma.

Non tardarono a sorgere nella Capitale e nelle provincie chiese numerose e fiorenti; ogni cosa, così appo gli aposteli, come presso i catecumeni ed i neofiti spirava il santo fervore del primitivo Cristianesimo: Ricci era l'anima della missione, e ne avvivava ogni ramo: bisognava invigilare sulle chiese nascenti, catechizzare, amministrare i sacramenti, consolare i perseguitati, finanimire i timidi, provvedere agl'infermi a moribondi; e contemporaneamente colti-

vare le scienze, insegnarle, dettare in chinese catechismi, libri di pietà di controversia, risponder a dubbi ed obbiezioni che piovean da ogni banda, niuna genia essendo più sofistica della chinese, corteggiare i Grandi assine di propiziarli al Vangelo; sornire al mantenimento dei Missionarii, alla costruzion degli edifizii sasri, essere in somma di ciascuno, di tutti, giamma di sè. Questo era il vivere di Matteo Ricci, e ne morì di cinquantasette anni, ammirabile e santo. Tra suoi scritti, che per tutta la China si diffusero, di morale, di religione, di storia, evvi reputato capolavoro un suo dialogo tra un savio del paese e un dottore europeo sull'esistenza e gli attributi di Dio; la immortalità dell'anima, i premii e i castighi della vita futura, la creazione, la Provvidenza, la natura dell'anima, il libero arbitrio, ecc. Ivi l'Autore è visto trattare la dialettica con tanta destrezza, precisione e chiarezza che pare adduca il lettore per note vie a raccontargli, per così dire, i suoi proprii pensamenti, le sue medesime reminiscenze: dà fondo al suggetto, e sembra sfiorarlo; dà corpo ai concetti più metafisici. Allorch' ei stava componendo que' nobilissimi Colloquii (furono voltati in francese, ed inseriti nella collezione delle Lettres Edifiantes), Sin, Mandarino rinomatissimo, venne consultato dal Padre Ricci su d'alcune difficoltà filologiche, ed incaricato di rivedere il testo del suo lavoro: in far questo si senti diventato cristiano; allorchè il Cattolicismo venne accusato. lo difese presso l'Imperatore: ed alla morte del Missionario vesti corruccio con tutta la sua famiglia. Compose egli stesso apologie della religione che aveva abbracciata; la più curiosa tra le quali consiste nella compilazione di cio che i precedenti Letterati aveano messo in luce a smascheramente e vitupero de' Bonzi, e delle lor credenze idolatre.

Ricci er'appena trapassato che una fiera persecuzione fu suscitata contro i Missionari, costretti a ricoverare a Macao (nel 1618): ma i Tartari invasero l'Impero, e suron chiamati in sussidio i Portoghesi, soli atti a maneggiare le artiglierie, delle quali i Chinesi andavano provveduti per mera pompa: i Tartari furono respinti e costretti a quietare per qualche tempo: pe'servizi resi dagli Europei, i Missionarii tornarono in favore; l'Imperatore Zuakin pose affetto nel padre Adamo Shall, nativo di Colonia, e dottissimo Gesuita. Regnante Zuakin nuove ondate di Tartari subbissarono la China; e un d'essi vi occupò il trono nel 1644; avea nome Chun-chi, al quale era giunta la fama di Shall, e gli si affeziono niente meno del prede-

cessore dell'altra dinastia; non solamente accordogli libero accesso nel Palazzo, ma si conducea talora a visitarlo nell'osservatorio astronomico, ove avea stanza; ed ivi il valente Religioso con infinita amenità di modi, maritava i discorsi di scienza a que'di religione; che se non gli riuscì di tirare definitivamente a Cristo il Monarca Tartaro, potè almeno renderlo sommamente benevolo al nome cristiano: elesse il Gesuita mandarino di prim'ordine, presidente del Tribunale delle matematiche; la messe evangelica fu abbondevole sotto il suo regno; morì ottuagenario lasciando successore Chang-hi di otto anni.

Durante quella minorità scoppiò una fiera reazione; i Bonzi, ripigliarono il sopravvento; Shall su imprigionato, e merì in carcere; il Cristianesimo parve piegare a rovina: ma già le sue radici erano profonde: e appena il giovinetto Imperatore si piglio in mano le redini del governo, ogni cosa muto faccia: restituì piena libertà a' Missionarii ed alle Chiese, colloco il padre Verbiest nell'alto seggio che Shall morendo avea lasciato vuoto, e fe' cassare, con-solenne sentenza, siccome iniqua, la condanna a cui questo avea soggiacciuto. Il Vangelo ando allora sempre più fruttificando; nel 1672. uno zio dell' Imperatore, ed uno degli otto generali di prim' ordine, abbracciaronlo : l'intimità-dell'Imperatore col Gesuita avanzò quella di Zuakin con Shall: solo mancò a consolare il santo Missionario. vedere il benevolo Monarca, già teoricamente convinto delle verità cristiane, adottarle in pratica: ma la severità della morale evangelica costituiva ritegno pel Principe non immune di vizii a quai avrebbe dovuto rinunziare: oltreche la fede è un dono di Dio; e corre gran distanza dalle convinzioni dell' intelletto agli arrendimenti del cuore. Verbiest mori nel pieno fiore degli anni, e del riuscimento delle sue fatiche.

I decreti della Provvidenza sono impenetrabili, Chi sarebbesi pensato che siffatti magnifici inizii e sviluppamenti del Cristianesimo alla China dovessero declinare e spegnersi? Questa è la storia dolorosa, di cui ci contenteremo accennare i sommi capi.

Ricci approdato in China nel 1580, avviso che il miglior mezzo onde vincervi i pregiudizii, e trarvi le menti alla Verità, consisteva nell'associarsi in parte agli elogi che nazione e governo profondeanvi alla memoria, del loro legislatore Confucio; tanto più che reputo avere scorto nella costui filosofia il riconoscimento del vero ed unico Dio; in quanto poi alle cerimonie del culto reso ai defunti,

Ricci ne intravide il movente in sentimenti non ispregevoli del cuore umano: e considerando siffatti omaggi come dimostrazioni non religiose, sibbene civili, non esito a consentirli, conscio, che, se gli avesse avversati, ogni lusinga d'introdutre il Cristianesimo nella China sarebbe andata perduta, tanto v'è radicata la duplice reverenza a Confucio ed ai Mani degli antenati. Prevalsero queste benigne opinioni di Ricci sino alla sua morte (nel 1610); ma tosto dopo si elevarono voci autorevoli a condannarle, con asserire quegli usi e quelle cerimonie andere radicalmente intinte di una superstizione non conciliabile coll'austera verità cattolica. Dietro esposizioni dei Domenicani papa Innocenzo X nel 1645 interdisse le così dette cerimonie chinesi sinche non si fosse proceduto a più fondate disamine; i Gesuiti con argomenti così stringenti difesero la lor causa, che Alessandro VII, con altro Decreto del 1656, sempre in via provvisoria, consenti il proseguimento delledibattute ceremonie. Questi divieti e permessi condizionati avvelenarono la controversia: campioni formidabili seesero ad attaccare i Gesuiti, e furono i Dottori della Sorbona, scaldati dal soffio del Giansenismo di Portoreale: Pascal ando lieto d'aver a combattere in quel campo nebuloso e lontano i spoi odiati avversarii: i Francesi tennero le piacevolezze del suo stile in conto di argomenti, e giudicarono naturalissimo che i gridati corrottori della morale in Europa, avessero a dimostrarsi fautori delle superstizioni idolatriche in Asia.

Vana era riuscita la missione del légato Pontificio Tomone alla China, ivi stato chiuso per comando dell' Imperatore in un carcere ove mori: Clemente XI gli sostitui Mezzabarba, uomo prudente e moderato: nientedimeno le sventurate conseguenze della sua legazione dimostrarono pur troppo ch'erano fondati i presentimenti merce cui i Gesuiti repugnavano a recare innovazione in usi antichi, i quali appo i Chinesi sono più sagri e venerati della religione medesima.

L'Imperatore era da gran tempo edotto di que' dissentimenti: i Gesuiti da lui apertamente favoriti, chiesergli che affine di comporre la pace facesse dichiarare le contrastate ceremonie essere meramente civili: Kang-chi raunati i Grandi della Nazione, propose la richiesta; ebbeli annuenti, e tenne la controversia come finita; ond' è che fu sommo il suo sdegnò a risapere che Roma aveva emessa sentenza che definitivamente condannava le ceremonie chinesi: i Missionarii,

senza che v'avesse eccezione od esitazior quella sentenza come si conveniva a' figi però desolati e consci della totale rovina nalzato da que' loro tre benemeriti, 'Ricci; barba, infatti, ebbe intimazione di sgombra dicazione, ogni assembramento di Cristiani visse Kang-hì v'e bbe soppressione del (zione; tosto ch'ei fu morto, e gli succed infieri; ordini severi vennero trasmessi le Chiese; noveraronsi martirii; i Mission dappertutto eccetto che da Pechino, ove seggi nel tribunale delle Matematiche, ii che aveanvi reso, e poteanvi rendere all

Questa, ch' io esposi succintamente, è l dolorosa, dell'apparente spegnimento av scorso secolo del Cristianesimo alla Chin marlo, perche reputo, che il buon seme gran copia, è felicemente allignato, tuttod recenti testimonianze di viaggiatori e Misorme di Ricci, e parati a coglierne cophici trattati, non solamente rimossero og reggiarono nella China l'ammissione, dia cii caropei, non che il libero ingresso de

XLVI

ALCUNI SCENZIATI E LETTERATI DELLA COMPAGNIA DI GESU'.

Voltaire nel Dizionarie Filosofico (art. Jésuites), scrisse: — il y a eu parmi les Jesuites des écrivains d'un rare mérite, des savans, des hommes eloquens, des genies (vi ebbero tra' Gesuiti scrittori di gran merito, dotti, eloquenti, uomini di genio): - d'Alembêrt alla sua volta, - ajontons, dice, car il faut être juste, qu'aucune société religiouse sans exception ne peut se glorifier d'un aussi grand nombre d'hompses cèlèbres dans les sciences et dans les lettres. Les Jésuites se sont exercés avec succès dans tous les genres; éloquence, histoire, antiquités, géométrie. littérature profonde et agréable; il n'est presque aucune classe d'écrivains où elle ne compte des hommes du premier mérite (aggiungasi, perocche vuolsi essere giusti, che niun sodalizio religioso senza eccezione può andar superbo d' un si gran numero d' uomini illustri nelle Scienze e nelle Lettere. I'Gesuiti sonosi esercitati con buon successo in ogni ramo; contano scrittori eccellenti, in fatto d'eloquenza, di storia, d'archeologia, di geometria, di letteratura profonda ed amena); e Lalande (negli Annales philosophiques), le nom de Jésuite, interesse mon coeur, mon ésprit, et ma reconnaissance: Pombal et Choiseul ont détruit sans retour le plus bel ouvrage des hommes, dont aucum établissement sublunaire n'approchera jamais; l'objet eternel de ma reconnaissance et de mon admiration... L'espèce humaine a perdu pour toujours cette-reunion precieuse et etonnante de vingt mille sujets occupés sans relache et sans intérêt de l'instruction, de la pridication, des missions, des réconciliations et des sécours aux mourans:

c'est-à-dire des fonctions les plus chères et les plus utiles à l'humanité!...
(Il nome di Gesuita interessa il mio cuore, la mia mente, la mia gratitudine. Pombal e Choiseul hanno distrutto la più bella creazione degli nomini. Il genere umano ha perduto quella associazione preziosa e mirabile di ventimila individui occupati senza posa e senza calcoli interessati ad istrure a predicare, a convertire, a riconoiliare nemici, a soccorrere morribondi, che son gli officii più cari ed utili alla umanità).

Ecco pertanto il patriarea della incredulità moderna (Voltaire.), tra suoi cagnotti il più ostile al Cristianesimo (d'Alembert), e l'ateo più sirontato de più tristi giorni della Francia (Lalande), rendere onore a Figli di Sant Ignazio: è prezzo dell'opera disaminare qual peso convenga attribuire a quest' inaspettati suffragi.

La Società creata da Lojola non ebbe infanzia, nacque adulta: i Padri della fondazione furon tutti indomiti atleti, ed oratori abilissimi a passionare le turbe: sorgevano in punto sommamente critico pel Cristianesimo; la Cattedra di San Pietro, era smossa della eresia, cui apostati d'alto ingegno, principi di gran possa, popoli gagliardi accettavano siccome bandiera alzata contro Roma: bisognavano anime intrepide e generose per fare fronte contemporareamente alle passioni che Lutero e Calvino aveano scatenate, ed ai vizii che servivano di pretesto e di fomite a siffatte passioni: quest' intrepidi generosi furono i Gesuti: la Obiesa era brutalmente attaccata, offirionsi a difenderla; er'ella calumiata, ne' costumi, nelle tradizioni, ne' dommi, si dichiararono suoi campioni, e salirono la breccia, primi all' antiguardo in mezzo a tumultuanti ed a ri-voltesi.

Ma trovavasi richiesta meglio che semplice audacia ad afrontare una impresa cotanto andua; l'audacia sa ssidare la morte, ma non rintuzza e viuce l'errore; era quindi indispensabile sa scienza; e quei soldati di Cristo divennero dotti, ma d'una dottrina chè brilsava più in azione che teorizzata: Lainez e Lesevre, Salmenon e Pasquier-Brouet, le Jay e Canisio, Bobadilla e Strada, Araoz e Borgia, non iniziarono la diffusione dell' Istituto d'Ignazio con lavori letterarii: avvisarono, che, in epoça di rovesciamenti, la penna non sarebbe rinscita ad esercitare sulle turbe il prestigio della parola, onde s'improvvisarono tribuni della Ortodosia avanti divisare di costituir-sene dottori. La posizione militante che aveano presa; e che trasmi-

sero a successori loro consentiva scarse ore di libertà; le toglievano al sonno ner consacrarle allo studio: Saverio dal fondo dell'Asia scrivea lettere sulle missioni, e un compendio di Dottrina Cristiana: Lamez i prolegomeni sulla Bibbia, i quattro libri sulla Provvidenza, il trattato dell' usura, della pluralità de' benefizi, degli acconciamenti femminili, del regno di Dio; le Jay lo specchio de Vescovi; Salmerone sedici volumi in folio di varii sagri argomenti; niuno di costoro ponea mente, che consacratore della immortalità de' libri è lo stile: viveano in secolo troppo agitato per aver tempo di polire e limare periodi; non d'armi linnocue, o di mera parata valeansi ad attaccare le dottrine che i Novatori gettavano nella mischia a modo d'artiglieria micidiale; scriveano in latino; ma sarebbe stoltezza richiederli dell'atticismo che l'Oratore Consolare cercava sotto l'ombre del Tuscalo, o che Orazio innestava ne' suoi versi al romore delle Cascatelle di Tivoli: svilupparono lucidamente i temi astratti, rispetto a' quali erapo chiamati a far rifiorire le tradizioni cattoliche: Sante Scritture e Padri della Chiesa erano stati svisati, falsati: que gagliardi rivendicavanli alle genuine lezioni ed interpretazioni: si proposero non altro che propugnare la Fede insidiata: non ambirono fama di scrittori eleganti; la loro penna fu spada, e se ne valsero a difesa della società religiosa e civile: lor volumi posan oggi sepolti sotto la polve delle biblioteche: composti nelle proporzioni richieste dai contemporanei, ruscirono efficaci a salvare fede e morale meglio dei libri nei quali ingegnosi scrittori soglion oggi faccettare i concetti. come giojellieri i diamanti.

Canisio consegui dai Luterani il caratteristico sevranome di cane; beri teneva, infatti, discosti dall'ovile i lupi che tentavano invaderlo: peregrino indefesso l'Alemagna ovunque più ardea la battaglia, e vide pendere nazioni dalla sua parola; contuttocio si colloco tra gli scrittori più laboriosi ed erùditi del suo tempo: in rispondere a' Centuriatori di Magdeburgo, in compilare gli esercizii accademici, in narrar le vite de'Santi, dell'Elvezia, in farsi editore delle opere di San Leone Magno, e di San Cirillo Alessandrino venne ammirato da'suoi stessi rivali, lodato da'suoi stessi avversarii.

Possevino poligiotto e diplomatico scrisse il Soldato cristiano, l'onore e la pace dei Re, le cagioni e i rimedii della peste; ne qui
ripeteremo cio che ha fornito dianzi argomento a non breve discorso.

Toleto ci suona il genio erudito e laborioso del secolo XVI elevato alla sua maggiore potenza: Bossuet non l'avanzo in operosità e dottrina; men favoreggiato dalle circostanze, il Gesuita Spagnuolo non ebbe agio di maturare suoi libri in una ritiratezza studiosa, ne quindi gli riusci di trasmetterne che rechino vesta letteraria tale da perdurare ammirata: a paro de' suoi confratelli curava d'esser chiaro, e la rinomanza non ambiva che, in qualità di arma a pro del Vero: la Chiesa imponeagli moltiplicarsi, ed ei sepp' essere apostolo, teologo, apologista, filosofo, ed oratore: abbiamo di lui una introduduzione alla Logica, commentarii sopr'Aristotile, vilo libri sulla Fisica, tre sull'anima, e una Somma di casi di coscienza.

Principe de controversisti, non che del secolo in cui fiori, ma d'ogni secolo, divenne Bellarmino, pel qual fu vita combattere la eterodossia sotto tutte le protellormi sembianze che sapeva assumere: conciossiache sta bene fermare la mente sulle condizioni ssavorevolissime nelle quali, quanto a modi d'argomentare, si trovavano collocati i Dottori cattolici a paragone de' protestanti; questi a cavallo della lor teorica fondamentale della libera interpretazione delle Sacre Carte, pronti sempre, se battuti sur un punto, a far ritirata 'sovra d'un altro, e quivi rinnovare la tenzone; quelli a cui era interdetto retrocedere d'un passo, simili a soldato che ha comandò di stare in sentinella, anco se gli sopravvengono forti e minacciosi nemici, e dee farsi uccidere, non arretrare. Ogni idioma antico e moderno fu familiare al Bellarmino: correggeva parafrasi ebraiche, comentava testi greci, confutava Barclay, fra Paolo; il capolavoro che lo ascrive al novero de' Padri della Chiesa, ha titolo, - Controversie intorno la fede; - e in quei quattro volumi in solio, ove coordino la dottrina apostolica, si chiarisce canonista, giureconsulto, storico; vi affronta ogni tesi e la scloglie; vi tratta ex prosesso della parola di Dio, di Cristo capo della chiesa militante, del Papa, della traslazione del Romano Impero, del culto delle immagini, delle indulgenze, dei sagramenti, della Grazia e della giustificazione. Diciotto edizioni in breve corso d'anni son-documento del favore conseguito da questo libro, il qual aperse ai continuatori della santa impresa una dritta ed ampia via, tosto corsa da altri valenti Gesuiti d'ogni paese, de'quai riuscirebbe troppo lunga pur una semplice nomenclatura.

I controversisti della Compagnia di Gesù erano pei Cattolici co-

me una vanguardia sempre pronta ad appicare la zulla: ma non tardarono, poich ebbero ben conosciuto il campo, ad afforzare le file, ad affrontare fazioni più importanti e decisive: crearono nel loro seno una falange di teologi destinata esclusivamente alla ricerca ed alla dimostrazione del domma. Suarez, Vasquez, Cornelio a Lapide capitanarono la novella schiera.

La Teologia non costituiva allora solamente la scienza di ciò che spetta a Dio; ma ben anco l'arsenale ove lo spirito della polemica, il qual amqua non fu più suscitato e vivace, rinveniva ogni sua arma: la Teologia forniva il punto della dipartita a quegl'ingegni brillanti e fecondi, a quelle menti meditative e robuste, che in ogni età si costituiscono avvocati d'una verità, d'un sistema, d'un'idea, d'un partito; gli studii teologici erano la pietra di paragone degl' intelletti; allora piacea pugnare per la causa di Dio e della Chiesa, come di presente si combatte a favore della democrazia o dei Re: allora si discutevano i principii del domma e della morale. come di presente disputiamo di costituzioni : la scolastica de'teologi era il giornalismo del Seicento. Nel valgere di quel secolo scrittori gesulti trattarono e svolsero tutte le questioni generali e particolari della morale cristiana e della perfezion religiosa, scompartendosi l'assunto gigantesco; il principe, il sacerdote, il soldato, il padre, il figlio, il padrone, il servo, e spezialmente il giovane, ciascuno potè trovare in appositi volumi l'alimento della sua anima, l'additamento d'ogni suo atto e pensiero: rinvigorendo i consigli colle pratiche, i Gesuiti moltiplicarono le ple istituzioni, gli esercizii spirituali; e poich ebber vittoriosamente difeso il domma, riuscirono a renderlo popolare ed amato.

Celebri scritti di morale, esistevano prima che la ispirazione d'I-gnazio scendesse ne'figli suoi; appo gli Antichi, i Caratteri di Teo-frasto, i Dialoghi di Platone, i Trattati di Cicerone e di Seneca, il Manuale d'Epitteto, le Meditazioni di Marco Aurelio; appo i moderni quella ispirazione fu ignota a Pascal nei Pensieri, a la Bruyère nei Caratteri, a la Rochefaucauld nelle Massime, a Duclos nelle Considerazioni, ad Oxenstiern nelle Riflessioni; questi scritti famosi operaron essi riforme ne' costumi? Il precettore di Nerone scrivendo itella Casa Aurea sul disprezzo delle ricchezze, Oxenstiern ambizioso insegnando temperanza, la Rochefaucauld egoista smascherando l'egoismo, rintuzzaron essi ne' contemporanei la cupidigia, l'ambizione,

l'egoismo? V'ebbe una sola fami glia che sia andata debitrice ad essoloro del suo risorgimento morale, e della sua virtu? la Filosofia è impotenta. ogniqualvolta 'porge' suoi insegnamenti in vista d'orgogliosi apostegmi: che se assumerà gli andari della commedia potrà far ridere, o provocare a sdegno se vestirà forme di satira; epperò in niun caso riuscirà valevole ad ispirare santi pensieri, a comprimerne de malvagi: la manca la forza opportuna a consolare, ad illuminare, a frenare; gli Scrittori Moralisti misero fuori lavori mirabili sotto il punto di vista letterario; notomizzarono con rara sagacia gl'istinti corruttori, scandagliarono, analizzarono ogni piaga sociale; nella qual autopsia niente. loro sfuggi eccetto il rimedio. Gli Scrittori Ascetici, per lo contrario, non sono scesi per amore di fama a frugar entro la fogna delle umane miserie; non notomizzarono unicamente per acquistar lode di scovritori, o descrittori; ma esclusivamente per applicare ad egni male il pro prio sarmaco; la scienza che professarono non su di cadaveri ma' di corpi vivi. I' quali scrittori d'ascetismo, e principe tra di essi Rodriguez e Scupoli, furono tanti e si celebrati nella Compagnia di Gesù che nosero in ombra que' d'altro genere, e dieron nascimento ad una accusa mal fondata, che i Gesuiti abbiano difettato di filosofi e metafisici: la introduzione alla Logica di Toleto, e gli elementi di Metafisica di Pabri termersi a buon diritto per lavori classici. Quando Suarez fiori, la Scuola salutavá co'qualificativi di dottore angelico, serafico., sottile S. Tomaso. S. Bonavventura e Scotto: Suarez da papa Benedetto XIV fu dichiarato dettore esimio, degno che il titolo d'onore restassegli appo i posteri, perchè, abbandonata la via calcata da Tomaso e da Scotto, invece di restringersi a dissertare su d'Aristotile, creò un metodo suo proprio di metafisica, e colla profondità delle sue vedute fu per avventura il filosofo del suo secolo che rendesse maggiori servigi alle Scienze (1).

⁽¹⁾ Qui per mostrare come le tradizioni della buona filosofia si mantenessero vive appo i Gesuiti; uscendo per brev'ora dal Seicento per ispingermi nel secolo seguento ricordero, un caso degno di memoria. Nel 1755 allorche più ferveva il lavorio aperto ed acclamato della incredulità, l'Accademia Francese propose questo quesito al concorrenti pel premio d'eloquenza — in che cosa consiste lo spirito filosofico. — Un d'essi rispose: ,— « La Fede consente all'intelletto tutto quanto può comprendere, « altro non le interdice, che misterii: deve sdegnarsene la ragione? quel divieto non può parere pesante che a spiriti lievi, caparbii: ed io dico al Filosofi; appigliatevi e in cambio all'esame di quelle verità che-si lasciano accostare, è per così dire ma-

Propugnammo, ne brevemente, il dritto de Gesuiti a non venir esclusi, come assevera taluno, da campi della Filosofia, quasiche non vi noverino essi pure felici cultori ed illustri rappresentanti; fu mestieri moltiplicare le prove ove il pregiudizio è più invalso: in dire d'altre discipline manco parole occorreranno, anzi pochi nomi notissimi; e senza comenti: a chi non basterà memorare Pallavicino autore della Storia del Concilio di Trento, Maffei autore della Storia dell'Indie, Clarlevoix autore della Storia delle missioni, Bartoli autore del capolavoro l'Asia, Segneri padre della eloquenza sacra italiana, Bourdaloue principe della francese, a chi non basterà, dico, memorare questi valentuomini per andare convinti che alla Compagnia di Gesu niuno, che non sia impudente denigratore del vero, può contrastare il vanto d'aver dato alla civiltà europea eccellenti maestri in fatto d'ogni elevata e gentile disciplina letteraria?

Nè solamente di teologia, di filosofia, di storia, d'eloquenza, ma d'ogni ramo dello scibile potrei chiarirti; o lettore (a cui per avventura tante odierne ciance tentarono far girare il cervello), che v'ebbero Gesuiti esimi cultori: d'alcuni piacemi presentarti rapida rassegna.

In fatto d'erudizione e d'archeologia ecco quattro nomi de maggiori al mondo Labbeo, Petavio, Du-Halde, e Bollando. Quel primo,

[·] neggiare; consistono in fatti splendidi, evidenti, de quai la Religione si è come cir-« condata per ogni verso onde colpire ad egual modo i colti e gl'ignari: son fatti dereitti in balia delle specolazioni della vostra curiosità; scavatene pur le fonda-· menta; scendete colla face della filosofia sin alla pietra angolare cui gl'increduil · tante volte tentarono smuoyere, e che sempre gli schiacciò, sotto quella non altro · vi accadrà trovare che la mano-dell'Onnipossente, la qual sorregge sin dall'origine · del Mondo il grande e maestoso edifizio, cui le procelle rinfrancarono, e il torrente · degli anni consolido... ma giunti la trattenetevi per non isprofondare, scavando, • Bino all'inferno! La Filosofia non saprebbe menarvi più oltre senza fuorviare: là · toccate agli abissi dell' infinito, sull'orlo de'quali ogni scienza umana dee velarsi e gli occhi, ed affidarsi alla Fede. La Religione somiglia alla nube miracolosa che guidava Israello nel Deserto, da una banda luminosa, dall'altra buja: se tutto nella Religione fosse tenebrore, la ragione rifuggirebbe atterrita è repugnante; di lume • le fu lasciato il bastevole a confortarsi e godere: lasciamo senza mormerare a Dio · quel bajo, entro cui piacegli ritirarsi co'suoi fulmini, e co'suoi arcani. — · Chi svolgeva questa magnifica tesi era il giovine Guenard gesutta; toccò ad una accidemia scaldata dal soffio di Voltaire e dell'ateo Alembert suo presidente, premiare l'apologista del Cristianesimo, il figlio di Sant'Ignazio!...

non meno modesto che dotto, sarà ricordato e benedetto sinchè il Cattolicismo fiorirà sulla Terra, a motivo della Collezione degli atti de' Concilii per sua cura pubblicata, emporio prezioso, indispensabile della Verità Religiosa, quale l'hanno comentata, spiegata, ampliata i legittimi rappresentanti della Chiesa a cui Cristo promise il suo indefettibil appoggio. Di Petavio mal sapremmo dire in qual ramo di sapere non fosse maestro: dal suo ventesimo anno che sedette a Bourges professore di filosofia, sino al trapasso, toccò alla umiltà di Petavio soggiacere ad un continuo trionfo: oratore e poeta carissimo a' giovanii, consultato da' Savii d' Europa, chiamato consigliere da Vescovi, da principi, proclamato ristoratore della Teologia Dommatica e dell'Archeologia, egli solo stupiva di siffatto romore, ignorava il proprio merito, non cercava che ascondersi: la sua Notitia temporum die segno a moderni di ciò che dovrebb' essere una enciclopedia cristiana, paleso eio che potesse e valesse un sol uomo pio e fervente. Du Halde siede tuttodi maestro e precursore dei Klaproth, dei Rémusat nella conoscenza de' costumi, della storia, della lingua della China: nón è biblioteca degna del nome che non vada decorata del capolavoro del Gesuita la descrizione dell'impero e della Tartaria Chinese: non è modesta collezione di buoni libri che non comprenda le Lettere Edificanti, collezione preziosa dovuta a Du-Halde, che contiene il racconto originale e toccante de' fatti de' Missionarii in ogni parte del Mondo. alla quale in foggia consolante tengon oggi dietro gli Annali della Propagazione della Fede. Sullo aprirsi del Seicento viveva ad Utrecht un gesuita per nome Eriberto Rosweide al qual cuocea che le tradizioni ecclesiastiche andassero di frequente sfigurate da superstizione o malizia; concepi pertanto il disegno di mettere assieme la collezione delle vite di tutti i Santi mese per mese, giorno per giorno: avea preparato il prospetto del suo immenso lavoro; già da solo ponea mano a cominciarlo, allorquando mori (nel 1629), e il concetto di Rosweide, fecondato da Bollando, già dicemmo come crescesse monumento ammirabile.

Piace dagli archeologi-eruditi far trapasso agli studiosi e illustratori de' Classici, altro ramo d'antiquaria più noto ed accetto all'universale. Qui non alquanti, ma moltissimi nomi ci corrono alla penna di Gesuiti affratellatisi co' più eletti ingegni dell'Atene di Pericle e della Roma d'Augusto; Brumoy che volgarizzo e comento

i tragici greci; Sanadon, del quale niun meglio penetro i sali, i significati, le recondite bellezze del Venosino; Jouvency, Rapin, Poree
che dieron opera alla celebri edizioni ad usum Delphini tesoreggiandovi il fiore de comenti, e coordinandoli con sana critica; Sirmond
che fu primo editore dell'epistole di Sant'Agostino, delle Opere di
San Sidonio 'Apollinaro, annotatore del Codice Teodosiano, e de Capitolari di Carlo il Calvo. Tournemine nel Dizionario di Trevoux fu
oracole di storia e di critica: ciò che Poretti erasi con singolar facilità provate fare quanto alla prosodia, esporre, cioè, le regole molteplici in poche centinaja di versi facili ad 'appararsi, Blanchard provossi operarlo in fatto della morale cristiana, che compilò in alcune
centinaja di strofe, comentate e sviluppate con bei ragionamenti a
formare il libro notissimo l'Ecole des mœurs.

Chiederenio a' Gesuiti se possedettero Fisici, Matematiei, Astronomi? Ci additeranno in Fabri un contenditore ad Harvey della scoperta della circolazione del sangue; ci schiereranno innanzi Clavio a cui Gregorio XHI commise la riforma del Calendario, Ricci che rese ammirabile alla China il sapere astronomico degli Europei, Rivet autore del primo trattato sul Calcolo Integrale, Dumas da cui appresero Bossuet, Montucia e Lalande, Riccioli che semplificò la spiegazione delle leggi dell'idografia. Grimaldi che copperò con Gableo ad aumentare di cinquecento stelle il catalogo di Keplero, Pardies corrispondente e amico di Newton, autore d'elementi di Geometria tuttodi non superati, Kircher, Lana, e cento altri... Kircher appaja in grado eminénte due pregi, soliti escludersi l'un l'altro; osservatore minuto studioso diligentissimo di scienze esatte, lingua, jeroglifi, storia, musica, antichità, era nel tempo stesso ideatore splendido di sistemi, e dopo d'essersi illuminato coll'analisi, si valea della sintesi a fecondaria d'impensati risultamenti; tentò spiegare i processi dell'eruzioni, e si fe calare nel cratére del Vesuvio; cercava un punto d'unità tra le nazioni, e invento una scrittura universale; la sua stenografia è la più ingegnosa che unqua sia stata immaginata: Roma possiede un prezioso Museo detto Kircheriano, che rende onore alla coniscienza del grande uomo che lo fondo. Lana, nel suo chiostro di Brescie (mezzo secolo avanti Tull) invento il seminatojo che eggi è in aso per tutto; un secolo avanti-l'abate de l'Epée insegno a' sordo-muti leggere, e scrivere; un secolo avanti Mongolfier concepi e descrisse il pallone areostatico.

Benche disseminati per ogni parte del globo i Gesuiti tenevano insieme, e co' precipui cantri dell' Ordine un' attiva corrispondenza; la fecondetrica attività de' Missionarii non lasciava cosa inosservata; ad ogni passo che moveano, riscontravano vestigi di culti, di storie, di monumenti dimenticati, d'arti ignote, di semplici, di minerali, dei quai arricchivano la farmacologia; così avvenne, che, mercè loro, scoverta la proprietà febbrifuga della china-china, primi ad introdurla in Europa fossero il padre di Lugo che la portò a Roma e il p. Annat, che, recatala in Francia, se ne valse a sanare Luigi XIV.-Quegl' intrepidi missionarii non erano solamente banditori a' selvaggi del Buon Annunzio, davano opera, per giunta, a checche spetta a civiltà; il Cristianesimo era loro scopo precipuo; il Cristianesimo abbraccia ogni bene anche terreno; i Gesuiti si appropriavano il bene ovunque lo scontravano.

Non è maraviglia, che, fiore d'animosi e di colti, i Gesuiti correndo ed esplorando ogni regione del globo in cerca d'anime da guadagnare a Cristo, facessero scoperte geografiche d'alto momento; così accadde a Paez di giungere, primo tra gli Europei, accosto le sorgenti del Nilo; e Romano studio nove mesi consecutivi il corso dell'Orenoco, e ne rese buon conto, e Margatte cercò attraverso mille perieoli e trovo la foce del Mississipi, ed Albanel spese un anno a peregrinare da Quebec alla baja d'Hudson, ed oggi stesso riscontriamo negli Annali della Propagazione della Fede un Gesuita che calca le orme de' predecessori, il padre Smet, il qual va sempre più addentrandosi nell'ardue giogaje tra le scaturiggini del Missuri e del Mississipi, avverando da solo, colla sua croce in pugno, incolume tra belve e selvaggi, i voti e le speranze de' Geografi dell' Istituto Parigino.

Da Omero ad oggi amore su passione dominante appo i poeti, o personeno si rivendicò precipuo seggio nei loro componimenti: austeri monaci rinunziano a sissatto gagliardo elemento di poesia, costretti ad attignere i suggetti de' loro canti in ordini d'idee, sien morali, bucoliche, didascaliche, poveri d'interesse e di vita: così la pittura degl'inebbrianti piaceri è interdetta alla loro ritenutezza, come la satira alla lor carità; è mestieri si contentino del genere descrittivo: ecco perche verseggiare su pe' sigli di Sant'Ignazio non altro che un passatempo; ed anche in campo si ristretto seppero cogliere palme: di Sarbienski che ritoccò gl'inni del Breviario Romane, Grozio, disse, che camminè allato d'Orazio; Baldo cantò

l'Urania vincitrice, Bussieres Rea liberata (i trionfi di Scanderbeg), la Rue le conquiste di Luigi XIV, Strozzi il cioccolate, Rapin i giardini, Vaniero la vita de' campi (Prædium Rusticum), Saucier le Comete, Brumoi l'arte de' vetrai, Lemoine San Luigi.

Abbiamo sin qui spigolato in campo vastissimo: notammo i nomi d'alcuni Religiosi appartenuti ad un sol Ordine monastico, durante il corso di poc'oltre un secolo: non diremo spregevole, o sterile un albero che maturò di tai frutti...

XLVII

IL GIANSENISMO, PORTOREALE E PASCAL.

L'ordinamento dirò così militare della Compagnia di Gesù fondato nell'obbedienza, lasciava tra' doverì del Religioso poco posto alla personalità dell'uomo, del cittadino, e tendeva a disviluppare uno spirito di corpo mirabilmente gagliardo. Nelle compatte consorterie l'ambizione individuale, apparentemente spenta, vive a pro del corpo con afforzata vigoria: e fu generalmente creduto che questo accadesse a' Gesuiti, che, schiavi volontarii in lor collegi, divennero sovente alle Corti arbitri della coscienza dei Re, e, stretti personalmente da voto di povertà, lasciarono per tutto, associati, orme d'illuminata magnificenza. Fatti segno alle accuse più repugnanti fra loro, qua vennero accagionati di tendenze regicide, là di servilismo: buon per loro che niuno potè dire che non sia stato religioso fervore a guidarli tra' Negri, Giapponesi, Uroni, ovunque non altro che anime redente a Cristo potevano essere premio di lor fatiche, e niuna moneta meglio del loro sangue avea corso a pagare que' fecondi riscatti.

Dottrina di cotai pacifici conquistatori d'anime quella era del libero arbitrio, e della illimitata devozione al Romano Gerarca; dicevano, cioè, a' Fedèli — da voi dipende la vostra dannazione, o la vostra salvezza; noi ci offriamo a guidarvi — Stringetevi intorno al successore di Pietro siccome figli a padre, sudditi a principe, e dicepoli a Cristo.

Tenace opposizione a questi due insegnamenti paralelli generò il

Giansenismo, a cui fu culla la celebre abazia di Portoreale nel secolo decimosettimo.

Prima d'innoltrarmi in questo intralciato soggetto (della cui stretta attinenza colla Storia del Monachismo non saprebbe sorgere dubbio, dacche può dirsi che consistette in una guerra tra' Monaci), vo' citare due pagine di Gioberti opportune a rischiararlo.

- « Il Giansenismo è per qualche rispetto la conclusion logica del Gallicanismo, è il compimento delle sue dottrine intorno la costituzione della Società Cristiana. Esso corse, quanto alla natura della gerarchia ecclesiastica, per due gradi d'insegnamenti disformi, benchè insieme concatenati, ponendo da principio la sovranità ecclesiastica nell'aristocrazia de' Vescovi, poi nella democrazia dei Preti, e riducendo nei due casi l'autorità pontificale a piccolissima cosa.
- Questi due periodi del Giansenismo corrispondono storicamente e razionalmente ai due moti tumultuarii della Francia contro l'antica costituzione del Regno; il primo de' quali, che mirava a mutare la monarchia in aristograzia, a speguere la unità nationale, e a trinciare lo Stato in molti membricelli quasi indipendenti fra loro e dalla Corona, comincio colla congiura di Amboise, ed abbe termine colla Fronda; il secendo, che avea per iscapo di sostituire alla Monarchia il governo popolare, e di restringere i vincoli nazionali coll'incentramento soverchio, e coi primato tirannico della capitale sulle provincie, principiò colla Reggenza e fini coll'Imperio: ciascuno di questi conati politici impugnò una verità religiosa, e intese alla rovina delle sagre credenze, l'una col protestantismo calviniano ed agonotto, l'altro colla filosofia cartesiana spogliata dalla ipocrita sua larva e volta ad irreligion manifesta.
- « Ma siccome gli eccessi non arridono ai giudiziosi ancorche traviati dallo studio delle parti, egli anol nascere a costa delle opinioni superlative un partito più moderato, ette mitiga e vela l'errore sonza volere od osare troncarlo dalle radioi. Così il vecchio Gallionnismo, che dopo il Concilio di Costanza languiva, a poco andare rimise il tallo, e, nella persona dei regii delegati insolentissimi, intervenne, benche indarno, all'augusto consesso di Trento. Mai quande il moto episcopale e baronale si spense nella signosia di Luigi XIV, il Gallicanismo divento Giansenismo, il qual da principio si mostro fervido e immoderato promotore dei diritti episcopali; naa poi, tirato dalla forza della logica, e dal pendio del secolo, sdruociolò nella democrazia, e s'incorporò con quella opinioni licenzicae che allora affascinavano i più.

« Gli ordini democratici poco ragionevoli in ogni Stato civile che non sia piccolissimo, sono assurdi nella Chiesa, la quale non avendo altri confini che quelli della Terra, non potrebbe duratta in piedi, e fiorire se non fosse nella sua universalità guidata da un solo duce, è timoneggiata da un solo piloto. La Monarchia essenziale al ceto cattolico non e già dispotica, ma soavemente temperata, non solo dall'aristocrazia e democrazia del Clero, ma eziandio dalla coscienza universale del mondo cristiano. In nessuna spezie di vivere comune l'opinione è così efficace e sapiente come nella Chiesa, dove gli ordini naturali della gerarchia, la pietà e la virtù dei Fedeli, l'autorità della tradizione, la forza della consuetudine, l'impossibilità morale d'un colpevole accordo in tutto il Chericato, cospirano, anche umanamente, a salvar la opinione da quelle soghe nocive, é vicissitudini a cui soggiace talvolta sa società civile. L'episcopato partecipa al reggimento universale della Chiesa mediante i canoni conciliari, che son la regola ordinaria della cattolica comunanza: ma siccome il Concilio per la sua natura non è ne può essere un fribunal permanente, verrebbe meno la salute della Cristianità se non soccorresse un potere vivo e perenne, idoneo a rogare nove leggi. sospendere e modificare, senz'abolirli gli antichi statuti disciplinari, provvedere i mezzi opportuni alla loro esecuzione, decidere le controversie, che insorgono alla giornata, fare, insomma, quanto si richiede al buon essere della Società Ecclesiastica secondo le várie occorrenze: oltreche il Concilio non sarebbe vero, se non avesse un capo imprimente nelle membra divelte e nelle operazioni loro la forma dell'unità propria. Questo principio della unità cristiana è il Papa, in cui si raccoglie la pienezza della giurisdizione apostolica; onde tanto rileva che il Papa sia forte, quanto che la Chiesa sia una: nè si può detrarre all'autorità del Pontefice senza scemare o indebolire l'unità ecclesiastica.

vezzo dei tempi, aveva sembianza di libertà: ma la libertà giansenistica è così ingannevole, come quella dei democratici; e nei due
casì l'errore procede dal credere che la libertà più importante non
sia quella di chi governa: la peggiore tirannide è quella degl' infimi, che ha luogo quando chi regge è schiavo di chi deve obbedire; perchè, dove ciò occorre, il governo riesce un vano simulacro,
e lo Stato non può essere libero, nè godere di alcun altro bene,
avendo perduto coll'essere la libertà e la vita. Ben si richiede che

il comando non sia arbitrario e dispotico, il che non può accadere nella Chiesa per le ragioni sovraccennate: nè lo scemare la dipendenza de Vescovi e de minori chierici dal Supremo Pastore conferisce alla libertà di nessuno; e spesso si scambia per tale provvedimento la dolce e paterna autorità del Pontefice colla tirannia civile. Chi è più libero fra l' prete cattolico, o quel di Bussia, o di Bisanzio? chi è più franco nella sua parola, negli scritti, e nobilmente altero nella sua vita? Ben lo sapeva Napoleone, che, nel delirio della potenza, invidiava la Tiara usurpatrice e sagrilega del Tamigi, del Bosforo, e della Neva. Si persuadano i Vescovi, e gli altri Ordini del Chericato che la liberta loro consiste nella forza del Pontefice; se lo persuadano i popoli; perchè la liberta ecclesiastica e la migliore salvaguardia della civile.

« Nel resto il sistema de' Gianseniani sulla costituzione della Società Cattolica, mentre discende per dritta linea dal Gallicanismo, riesce per ultimo alla dottrina dei Protestanti, e alla ruina della gerarchia ecclesiastica... e oltre a' suoi gravi inconvenienti negli ordini religiosi, osta pur a quegli effetti salutari che risultano pei popoli cristiani in generale, e per l'Italia in particolare, dalla istituzione cristiana come principio di unità, di libertà e di coltura.

(Gioberti. — Primato morale e civile degli Italiani, parte prima — delle riforme civili.)

Se il Giansenismo fosse stato una mera tesi teologica i cui influssi non si fossero propagati oltre il recinto de'chiostri e degli episcopii, non ce ne vorremmo dare gran pensiero; ma domino la opinione, tirò in Francia ad accanita guerra i Parlamenti e la Corona, trevo luogo nelle preoccupazioni di Voltaire, su visto appie del patibolo di Luigi XVI; vive tuttodi, benchè raumiliato, e larvato: perciò vogliamo brevemente memorarne i principii, gli sviluppi, e il declinamento.

A sei leghe da Parigi sorgeva un' abazia denominata Portoreale de' Campi, da cui le monache avean emigrato per lo squallore dei dintorni e la mal' aria. Presieduta da Angelica ed Agnese Arnauld quella religiosa famiglia si era trasferita ad abitare un altro Portoreale nel sobborgo San Giacomo: Duvergier di Hauranne bearnese vi fu direttore spirituale della Comunità, e la domino.

Angelica aveasi nipote Antonio la Maitre celebre avvocato: lo impressiono per guisa colla sua parola e col suo esempio che rinunziando al Foro ed al viver socievole, si fabrico in vicinanza di Por-

toresde una casuccia ove prese a dimorare solitario e penitente. Il caso se'romore, ed un fratello del novo anacoreta ch'era ufficiale, venuto a visitario getto via la spada e vesti la cocolla: tre altri fratelli imitarono l'esempio, a questi altri cinque fratelli si aggiunsera: tai surono i primordii della Setta: il cardinale di Richelieu se ne adombro, ned è piccola prova del suo genio, che, nel semplice satto d'una samiglia che si ritira dalle brighe mondane per vivere penitente; abbia egli intravisto un punto nero, nunzio di procella. La persecuzione incalori quegli ardimenti naturalmente ribelli: taluno dei suggenti ricoverò a Portoreale de' Campi; tal altro venne imprigionato: si su a que'di che Antonio, il più giovine fratello d'Angelica, si arruolo tra' proscritti.

Correa voce che stava per escire un mirabile libro destinato a confermare le perseguitate dottrine, il qual avrebbe rivelato l'intimo pensare di Sant'Agostino, e fornito un codice al Cristianesimo scaduto. Comparve (nel 1640) l'Augustinus due anni dopo la morte di Giansenio suo autore, massiccio volume in folio intorno e contro il libero arbitrio; infiniti celebraronlo, pochi lesserlo.

Richelieu era morto, ed anco Duvergier, da poco escito dalla torre di Vincennes. Antonio Arnauld pubblicava il trattato sulla, potremmo piuttosto dire contro la Communione frequente: il numero de' Solitarii andava crescendo: menavano vita laboriosa a Portoreale; ned in sole pratiche ascetiche vi spendevan il tempo; per togliere a'Gesuiti la direzione de' giovani apersero scuola, e non tardarono a mettere fuori scritti dotati d'eloquenza e dottrina, cui lo spirito di partito levò tosto alle stelle.

Secondo Giansenio la liberta non era esistita nella sua pienezza altro che in Adamo, perdutasi appo i suoi discendenti per colpa di lui, sicche trovavansi dotati d'una natura corrotta e d'una volontà necessariamente suddita al predominio del male; felici pertanto gli eletti dacche per essi, e non per tutti gli uomini, era morto Gesù Cristo... Alle vittima della povertà, della fatica, che gemono quasi feccia della società, duro e funesto riusciva questo fatalismo giansenista: Portoreale dovea facilmente rassegnarsi a mirare la turba sprofondata in una infelicità senza scampo, esso che insegnava innumerevoli ànime dovere di necessità soggiacere a pene senza fine: eragli logico conchiudere dalla fatalità della dannazione la fatalità della inopia; sinistre deduzioni che doveano reagire funeste sulla sorte delle turbe! Che se il Giansenismo mirava altresì a consecra-

re, e come a santificare la tirannia del destino, tendeva altresi ad indebolire l'autorità dell'uomo: chi si arrogheri dritto di comandare la dove l'obbedienza non e possibile nemmeno verso Dio?

Sin qui nei Giansenisti trovammo le spirite di Calvine; ma i Protestinti erane più legici dacche respingevano la supremazia pontificia. Una impetuosità mascherata, un esteriore rigido, un ascetismo temperato dall'amor delle lettere, una tendenza al concentramento combattuta dalle attrattive dell'agitazione, un fondo di durezza, uno spirito d'intelleranza rivelantesi con trascinamenti faziosi, molto sprezzo del popolo, e contemporaneamente inclinazion manifesta ad umiliare l'aristocrazia, ad abbassar la Gorona, ben è questa la fisonomia storica del Giansenismo.

Or che ne cercammo il pensiero, taceremo delle sue fasi celebrate a que' di, meritamente oggi oscure: Portoreale fu soppresso per comando del Re, e i suoi Solltarii si dispersero, accolti in molte parti quali illustri confessori della Fede, e martiri della Verità.

Portoreale ha esercitato una grande influenza sul secolo di Luigi XIV insegnandogli gravità d'idee, temperanza di stile.

Arnauld, Nicole, Pascal sono i luminari di quella Scuola famosa; il primo, spezialmente, teologo controversista; il secondo filosofo moralista; il terzo scienziato e satirico. La diversità di lor indole apparisce nello stile: Arnauld di umor bellicoso non respirava che pugne, sempre parato alla tenzone, ed a chi gli consigliava il riposo, rispondeva — m'avrò la eternità per riposare. — Nicole pacifico e dolce, senza rifintare la lotta quando venivagli offerta, non la cercava, dichiarando disamare le guerre civili: nocquero ai Saggi di morale di Nicole diffusione e freddezza: appena esciti in luce furono avidamente letti, e l'epistole di Madama di Sévigné esprimono a più riprese l'ammirazione del libro.

Il più grand' nomo di Portoreale è stato indubbiamente Biagio Pascal, e il più noto episodio di quella scandalosa controversia forono le Provinciali.

Il Papa avea censurate cinque proposizioni dell' Augustinus: ai Giansenisti parea non restasse che obbedire o precipitarsi nell'eresia: non furono ned abbastanza umili per sottomettersi, ned abbastanza audaci per ribellarsi; condannarono alla lor volta le cinque proposizioni. ma dichiarando ch'elle non si trovavano contenute nel libro di Giansenio, e sostennero la ortodessia delle proprie dottrine: anzi Arnauld, gettando il guanto della disfida agli avversarii, mise in luce

una lettera di cui la Sorbona (29 gennaio 1656) dichiaro scandalosi ed ereticali i principii: lo scrittore si nascose, e dal fondo del suo ritiro detto un'apologia rimasa molto al dissotto dell'aspettazione: Arnauld che se ne accorse pur egli — voi non approvate, disse agli amici a cui l'avea letta, il mio lavoro; confesso anch'io che vale poco; — e volgendosi ad uno degli astanti dagli ascetici lineamenti, dalla fronte larga, dagli occhi brillanti, — tu, gli disse, che sei giovane e gagliardo, dovresti far, qualche cosa! — la provocazione era diretta: Pascal risposevi colla prima Provinciale.

Voltaire (che in fatto di calunnie era intelligentissimo, anzi può sedere maestro dell'arte) lasciò scritto: — de bonne foi, est-ce parla satyre des lettres Provinciales, qu'on doit juger de la morale des Jésuites? — De Maistre le soprannomino le bugiarde, e nelle sue Serate leggiamo; — Pascal, polemique supérieur au point de rendre la calomnie divertissante: — Châteaubriand — et pourtant, sclama, Pascal n'est qu'un calomniateur de génie; il nous à laissé un mensonge immortel, — Lerminier scrisse: — Pascal publia les Provinciales, et le démon de l'ironie fut dechainé contre les choses saintes. Les Jésuites réquent en apparence tous les coups; mais la Réligión fut frappée avec eux. Pascal prépara les voies; Voltaire pouvail vénir.

Dotato d'immaginazione vigorosa e di scienza profonda, scrittore a cui la fede ispirava sublimi pensieri, geometra e filosofo, Pascal aveva consacrato alla difesa del Cristianesimo la sua facoltà stupenda di tutto comprendere e di tutto spiegare; erasi invaghito della solitudine e delle austere dottrine che vi udia predicate da voci eloquenti: sempre verò nelle scienze esatte, quando ne scendea per gettare uno sguardo sulla società, lasciavasi trascinare a collere da meno del suo genio. La prima Provinciale fu un capolavoro di atticismo derisore e di eleganza; le altre diciassette, che tennero dietro ad epoche indeterminate, spinsero l'arte dello scherno a' suoi confini estremi, costituirono bensi la buona commedia avanti Molière, ma non la verità: — attribuont à ses adversaires, scrive Villemain, le dessein formel et premedite de corrontpre la morale, Pascal se plut à soutenir une supposition exagerée.

Pascal riesci oltre le speranze stesse del Giansenisti; come avviene sovente agli scrittori sprofondati in istudii astratti, poco s'intendea di umane passioni; inebbriato dalle lodi, s'illudeva sulla moralità della propria opera, che intorno a lui ciascuno celebrava siccome utile e giusta la satira che stillava corrosiva dalla sua penna. Por-

toreale se'servire le inesauribili dovizie dello spirito del suo aluano a dissogare indegni risentimenti: ne nacque, ripeteremo, quel libro, di cui un altro scrittore di evidente imparzialità (Lemontey nella Storia della Reggenza) asserì, che sece anco più danno alla Religione di quello che onore alla lingua francese.

Che se ci facciamo a considerare con Villemain le Provinciali sotto il punto di vista letterario, diremo che Pascal introdusse sulla scena alquanti attori, uno indifferente, che riceve tutte le confidenze della collera; alcuni uemini di parte sinceri, altri di mala fede; conciliatori leali sempre respinti; ipocriti sempre accolti: la commedia poi diventa graziosa, allorche, ridotta a due personaggi, ci reca innanzi un ingenuo interprete dei casisti, a riscontro di un apparente discepolo, il quale, or con ingegnose contraddizioni, or con ironica docilità, eccita e favorisce la indiscreta vivacità del dabbene uomo.

Il suggetto delle Provinciali non è menomamente sterile ed ingrato, come altri suppose per ammirazione del genio di Pascal: seppe questi non solo creare, ma scegliere bene. Certo fra tutti i traviamenti dello spirito un dei più singolari gli è quello di voler giustificare il vizio colla virtù, operare il male con plausibili ragioni, falsare la morale profestando di rispettarla; consico è il contrasto della severità dei personaggi colla rilassatezza de lor principii; alla quale spontanea e larga fonte di scherno attinse Pascal con maravigliosa malizia.

A considerare la vita di quest' uomo si limitata nel suo corso e affitta da patimenti, e a leggere que' pensieri stoccati che sono un prodotto del disagio di uno spirito sublime, duriamo fatica a concepire cosiffatta sovrabbondanza di gajezza diffusa pei campi della teologia: il riso sta dunque presso la mestizia in que' nobili intelletti che guardane la natura umana dall'alto?... a leggere Pascal, Shakspeare, Molière, c'induremmo a pensarlo. Dicesi, per ispiegare siffatto accostamento, che l'abitudine di osservare ispira tristezza; ma io penso che questo modo di sentire provvenga dalla elevazione stessa delle facoltà intellettuali; sendocliè quelle menti sentono più vivamente la ristrettezza e la impotenza del pensiero, anco quando ridono e si sdegnano della debolezza altrui.

Una cosservazione trista, ma da ripetersi qui, ellase, che gli momini più illuminati dei secoli avanti l'ultimo, mostraronsi i più compenetrati della verità della religione. Pascal che procedette a paro d'essi nel nell'arringo scientifico, associo a lumi superiori un'umile sommes-

sione agi insegnamenti della Fede; quel genio fecondo in iscoperte fu reverente, discepolo della Rivelazione. Ce fut un homme extraordiniaro (serisse il matematico. Bossut) qui reçut en partage tous les dons de l'esprit; géomètre du premier ordre, dialectitien profond, écrivain élôquent et sublime. Si on se rapelle que dans une die très courte accablés de souffrances presque continuelles, il a inventé la machine arithmétique, le principe du calcul des probabités, la méthode pour résoudre le problème de la reulette; qu'il a fixé d'una manière irrévocable les opinione encore flottantes des savans par rapport aux éffets de poide de l'air, qu'il a établi le premier sur des démonstrations géometriques les lois générales de l'équilibre des liquides; qu'il a écrit un des ouvrages les plus parfaits qui sient paru dans la langue française; que dans ses Penstes il y a des morceaux d'une profondeur et d'une éloquence incomparables, on sera porté à croire que chez aucun peuple dans aucun temps, il n'a existé de plus grand génie.

E nete che Pascal scrisse i Pensieri negli ultimi suoi anni. Immerso nella composizione di un colossale lavoro sulla Religione, ma non potendo, a cagione della sua salute, occuparsene di continuo, raccoglieva a mano a mano quante idee gli si affacciavane, e affidavale a cartoline; le quai trovate dopo che mori, furono messe in luce da suoi amici. Voltaire, irato che accogliessero infinita vigoria a pro di quel sentire cristiano ch' ei voleva abbattuto, le comentò con tetta quanta la mala fede, di cui ribalda stizza lo facea capace: il suo discepolo Condorcet ando più otre, e falsolle (per esempio alla celebre proposizione di Pascal nous sommes incapables de contactre ce que Dieu est, ardi impudentemente appicoare questa giunta di sapore ateistico ni s'il est).

Pascal associava, elevate alla più alta potenza, ragione ed immaginazione; i suoi diportamenti, i suoi scritti s'improntano di cotesto appajamento, e lo riscontriam sovratutto nei vestigi del gran lavoro a cui intendeva poeo prima di morire. Niun accolse con entusiasmo più ardente e leale le verità del Cristianesimo: ma il raziocinio, solle vatosi quasi nebbia, sferzavalo coi tormenti del dubbio, presentavagli obbiezioni poco familiari al suo tempo, spingevalo a difendere ciò che niuno attaccava: gl'illustri contemporanei di Pascal pieni di una convinzione, non dirò più, pura, ma più tranquilla, si contentavano sviluppare le conseguenze di una religione i cui principii non incontravano sistematici avversarii; elevavano la volta del tempio senza temere che vi potesse essere mano si ardita da smuoverne le co-

lonne: solo Pascal, avvisato del pericolo per la sperienza sua propria, ideava un libro nel quale lasciare la piena confutazione di tutte le possibili argomentazioni dello scetticismo ostili alla Fede. La manodell'architetto sta sulle rovine del cominciato monumento. Tra le sabbie d'Egitto scovronsi portici superbi che non conducono più a tempio veruno, vasti ruderi d'immense città, e su capitelli rovesciati vetuste pitture di cui sono imperibili i colori, e che conservano la loro fragile immortalità tra gl'infranti graniti: tali ci somigliano i Pensieri di Pascal, avanzi mutilati della sua Apologia del Cristianesimo: la cominció vinto giá da quél doloroso languore che dovea si presto consumarlo. Non avendo sulla terra altra azione da quella infuori dell'intelletto, la continuo sinch' ebbe terminato di morire. Tal era, però, la violenza de' suoi patimenti, che un'altra preoccupazione, oltre quella della verità morale, gli divento necessaria; più fiate riprese con ardore i calcoli geometrici; ed era forse contro dolori d'altra natura che ricorreva a siffatto rimedio, causati dalla inquieta attività della sua anima sopraffatta d'idee... Consideriamo quell'intelletto stupendo, prigioniero in meschino corpo, stanco per giganteschi sforzi, che trova sempre dinanzi a sè risorgenti i grandi problemi delle sorti umane non risolvibili come que'delle scienze... angosciosa ignoranza, che Pascal delinea colla energia del cruccio ch'ella gl'infligge... questo era il nemico di cui cercava di spezzare il giogo. Le stesse incertezze aveano agitati antichi filosofi: ai giorni del cadente Politeismo gli ultimi discepoli di Platone sforzaronsi invano di creare una fede, di rifare un culto; Porfirio deliro malinconicamente fino a darsi morte per isfuggire al supplizio del dubitare: ed oggi appo quegli speculatori Tedeschi, che faticano sulle ruine accumulate da un secolo di scetticismo, la follia non nasce ella sovente dalla contemplazione troppo abituale e troppo ardente dei grandi misteri della esistenza umana?

XLVIII

ARCHEOLOGIA ED ERUDIZIONE IN FRANCIA.

Il Seicento segna in fatto d'archeologia un'era di gloria francése, che ci sa dello inaspettato, sendoche non ci saremmo pensati che uomini, soliti, appropriarsi il presente con empito e-schiamazzo, avessero ad essere capaci di volgersi al passato a prézzo del segregamento da ogni rumore contemporaneo, e colla calma che si affa alle più fredde e spinose elocubrazioni dello intelletto: eppertanto ecco un loro drappello di studiosi dell'antichità, quale niuo popolo può vantarne più eletto, nemmeno la Olanda che di filologi conta un esercito, quasiche tutti simili a notomisti, che nello studiare, il macchinismo dell'uman corpo, non considerano ch'è la stanza dell'anima, e giunti agl'infiniti avvolgimenti del gran foglio da cui è costituito il cervelto vi scernono semplicemente l'organo secretore del pensiero: mercanti e protestanti, come avrebbono gli Olandesi potuto essere spiritualisti? L'antichità conversero in galleria di statue, ignari di Prometeo e Pigmalione. Quanto diverso il drappello francese del quale imprendo a dire! esso non si educo tra il fervore dei traffici a gustar esclusivamente gli aspetti plastici dell'Antichità, sibbene col favore d'ispiratori silenzii a disaminarne i morali; non crebbe alla impotente vacillazione del pensiero, figlia dell'apoteosi che la éresia celebro della ragione individuale; ma costitui la Fede fondamento di studii elevati, e di felici investigazioni.

Gianluca d'Achery nato a S. Quintino nel 1609, di ventitre anni fu benedettino della riforma di S. Mauro, e nell'Abazia di S. Ger-

mano dei Prati menò giorni santi e studiosi insino all'anno setfantesimo sesto, in 'cui mori. La sua prima fatica fu l' ordine posto nell' immenso emporio della monastica biblioteca, della quale forni esatti cataloghi, rendendone accessibili le dovizie ai nobili ingegni che calcarono le sue pedate: segno loro, infatti, una bellissima via merce la costruzione e rintegrazione di scrittori autorevoli dei primi secoli cristiani. Cominciò a dar suori la epistola cattolica di S. Barnaba, indi pubblico la vita e gli scritti del venerabile Lanfranco, figlio di cui l'Italia e la Chiesa ponno ugualmente andare orgogliose: prosegui togliendo ad immeritata dimenticanza la vita e le opere di S. Erluino fondatore del cenobio di Bec, e d'altri luminari ascetici e teologici del Medio Evo; e chiuse il suo pio arringo letterario colla celebre collezione-intitolata - velerum aliquot scriptorum qui in Galliæ bibliothecis, maxime Benedictorum, latuerunt, spicilegium. Degli atti dei Santi appartenenti all'Ordine Benedettino, messi poscia in luce dal grande Mabillon, i materiali per molta parte ferono

preparati dal dottissimo d'Achery.

Giovanni Mabillon, nato a Rheims nel 1632, fu certamente uno degli uomini più dotti che siano unqua esistiti. Benedettino a Corbio, diedevi opera, anzitutto, a pubblicare le opere di S. Bernardo: ed in fragare pergamene, diplomi, ed altri documenti storici, il bisogno ch'ebbe di deciferarli, compararli, analizzarli, gli suggeri un lavoro non mai dianzi pensato, la cul importanza non sa venir degnamente apprezzata che da coloro, i quai, ricorrendo codici. hanno mestieri accertarsi dell'epoca a cui questi appartengono, e meglio ancora della loro autenticità: si su questo il celebre trattato, di Diplomatica, opera la cui pubblicazione forma epoca nella storia letteraria. Colbert, volle ricompensarne l'Autore con una pensione: ma il modesto Monaco la ricuso: si valse invece del favore del Ministro per conseguire una missione regia di vibitare in Italia le biblioteche aventi riputazione d'essere doviziose di codici, e pubblicò con titolo di Museo italico i risultamenti di quella srudita peregranazione, non altro tacendosi che delle dimestrazioni di onore con cui venne accolto, specialmente a Roma; tremita codici aumentarene merce sua le dovizie della Biblioteca Reale. I sei volumi in foglio degli Asmali Benedettini, che poi furono postifituati da Ruinart, per la gravità ed assennatezza del racconto tengono il primo posto tra gli scritti di cotesto uomo infaticabile, dopo il suo trattato della Diplomatica: mori nel 1707 di settantacinque anni, degno dell'elegio tributatogli — fu pio quanto dotto. —

Ciascuno di questi illustri Maurini (sotto una tale appellazion son celebri appo i posteri) consacro speciale culto ad uno od a tro dei Santi Padri, bramoso di restuirlo in onore con diffonderi gli insegnamenti; opera non meno modesta che profittevole, merconi quei fiumi dell'antica dottrina tornarono direi come a raccogliei lor acque fecondatrici negli alvei apparentemente essiccati: e con Achery al B. Lankanco, e Mabillon a S. Bernardo, il Benedettir Claudio Martin si consacro a commentare e pubblicare le opei di S. Agostino. Nato di madre che mori in odore di santità ti le Orsoline a cui si era ascritta dopo che rimase vedova, Claud Martin ebbe ahchi egli la ventura di piamente vivere e morire quel modo.

La vita di questo venerabile Religioso se descritta da un testimon di veduta, Edmondo Martire, anch' egli Benedettino, e continuato dello Spicifegio del d'Achery: compi, di compagnia con Durar il Thesaucus Novus Anedoctorum in cinque volumi in soglio, e Collectio amplissima veterum scriptorum et monumentorum historicorun dogmaticorum et moralium, in nove volumi, ciascuno recante una i troduzione, ad oggetto di rendere conto dei documenti che contiei e dell'uso che se ne può sare.

L'ultimo de Benedettini di S. Mauro fioriti pel secolo XVII, di c ci accade di avere a parlare, è Bernardo Montfaucon, forse ma eiore di tutti. Nacque di chiaro sangue nel 1635, milito da prosotto il comando di Turena; poi di venti anni si fe' monaco, ed ebl a guida nel cominciare de suoi studii il sunnominatò Claudio Ma thène. A trent'anni pose mano all'edizione di S. Atanasio; indi: l'altra ben più laboriosa e di arduo riuscimento di S. Giovanni Ci sostomo, per compiere la quale trasferissi a Roma a consultarvi codici vaticani; indi, visitate le principali città d'Italia e disamina ció che accoglievano di prezioso in fatto di antiquaria sacra, tori nella califia del Chiostro ad ordinare i tesori ammassati. La vita Montiaucon sta compresa nella storia de suoi scritti, ciascuno c servabilissimo, così per la vastità della mole come per la erudizio di cui è documento. La temperanza del vivere, è la innocenza d Fanimo fruttarono lunga vita al valentuomo. Era dotate di spiri penetrante, metodico, pronto cosi a concepire grandi divisame come ad effettuarli: componen con ordine e facilità, si che impre dendo un lavore di langa lena sapeva indicare il come e il quan l'arrebbe finito: la dettrina pareggiava in lui la modestia: ama

i giovani laboriosi, consigliavali, e tenea dietro con tenera sollecitudine ai loro progressi: visse diciassette lustri felici, caro agli tomini e a Dio.

Le sue fatiche dividonsi in due categorie; la prima abbraccia la edizione dei Santi Padri che diresse-ed illustrò di commenti; la pubblicazione degli Esapli d'Origene (ovverossia la Bibbia in sei colonne, recanti la prima il testo ebraico in lettere ebraiche, la seconda quel testo medesimo in lettere greche, la terza il testo greco di Aquila, la quarta il testo greco di Simmaco, la quinta il celebre dei Settanta, e la sesta quello di Teodozione); la Collectio nova Patrum Scriptorum græcorum (ove primeggiano per preziosità i Commentarii di Eusebio sui salmi, molti opuscoli di S. Atanasio di recente scoperti, e il libro di Cosma, autore, o per lo meno spositore del curioso sistema cosmografico che asseriva la Terra abitabile giacere circoscritta e chiusa da due muraglioni di cristallo arcuati a costituire il volto celeste); il Diario Italico ove stanno memorate le osservazioni e le scoperte che il dottissimo viaggiatore ando facendo per le biblioteche di quel paese. Dell'altra categoria ch'è quella degli scritti originali, i quali son melti, dicasi principalissimo la Paleografia greca, ossia la sposizione del nascimento e del progresso delle Lettere Greche. Qui è da notare la serena sapienza e la sterminata erudizione d'un uomo che documenta di aver consultato, oltreche tutti gli scrittori antichi pubblicati a stampa, undici mila codici mediti cercati e letti per le bibliotech e d' Europa: intendimento del gigantesco lavoro, e che lo colloca a' fianchi della Diplomatica del Mabillon, si è di determinare la età dei codici greci merce la conoscenza dei caratteri di ciascun secolo.

Pur troppo il genio si discompagna sovente dalla probità, ed intelletti cui natura destino a nobili voli, per infelice prevalenza di mali appetiti, giacciono dannati a radere il suolo, ed infangarvisi... Questi funesti influssi subiti da individui, ammorbano le nazioni, e certe epoche ne vanno più spezialmente contaminate: nel seibento il Cartesianesimo dubitativo, e lo Spinosismo panteistico guastarono la filosofia; affettazione, gonfiezza, licenza invilirono le Lettere; l'Arte, scese ad essere un mero suscitamento del senso, e abbagliamento dello spirito; tirannide, inopia, avvilimento pesarono suli popoli... come nel secolo XVI, tramezzo le brutture pelitiche e letterarie d'Italia, conforta ricordare una maniera di poesia, a dir vero di poco momento, serbatasi pura quasi limpido rigagnolo per le acque li-

macciose di un pantano (la rediviva poesia latina), così ci avvenne qui di scorgare con ischietta compiacenza fiorito oltramonti, nel secolo XVII, un ramo del sapere che avanza in utilità e gravità il testè mentevato, e non gli cede in nebiltà ed imnocenza: stanno bene le tradizioni fiorite e religiosamente conservate appo la venerevole famiglia de Monaci Benedettini di San Mauro, poste a riscontro dei casti infinssi esercitati da Leon Decimo sull'eletto e piccol drappello de verseggiatori in latino della sua età!...

E questa famiglia di Monaci Benedettini può, per quanto io ne penso, denominarsi Scuola con tutta proprietà di vocabolo; sendochè per oltre un secolo intese efficacissimamente a coltivare e disvilunpare una sola maniera di discipline, con trasmissione regolarmente: progressiva di ammaestramenti e di lumi, con uniformità di progresso e perfetta concordanza di scopo. Così vedemmo d'Achery, Mabillon. Martène, Montfaucon essersi diviso il campo della Patrologia. e i due maggiori di questi, uno colla Diplomatica, l'altro colla Paleografia avere rischiarato magnificamente i più ardui sentieri della Critica, della qual arte applicarono i dettati nella fruttuosa e profonda disamina che ambo, a mezzo secolo di distanza, integrarono delle biblioteche staliane. Scritti preziosi d'antichi Maestri tornati in luce dopo lunga eblivione, collezioni stupende di opere teologiche ed archeologiche, che il tempo pareva aver seppellite per sempre, e sovratutto le gigantesche fatiche memorate fin qui, e con esse lo splendore di santi diportamenti, ecco i titoli che renderanno cara e venerata presso i posteri anco più remoti, e dolce ad ogni cristiano tenero dell'onore della sua religione, il nome e la ricordanza del drappello francese de Benedettini di San Mauro.

Mi contentai ricordare sin qui i nomi e te fatiche de' principali tra' Maurini: d'altri moltissimi minori, però sapienti e santi uomini, sarebbemi facile raccoglier memoria, mercè cui sosse per trovarsi addoppiato questo capitolo: ma non è mio proposito scendere a cosiffatti particolari; che se dell' umano pensiero mi avessi a raccontare oltre le principali manifestazioni più seconde di conseguenze durevoli, il mio lavoro già per se vastissimo, nel modo ch' io l'ho ideato, si dilungherebbe allo infinito. Qui però m'indu co a dire d'un celebre archeologo che non su Maurino, ma degno d'esserio per la identità e prosondità degli studii; accenno a Ducange, l'autore dei due Glossarii degli scrittori greci e latini del Medio Evo; il primo costituito da tre volumi in soglio, e l'altro da due. Questi libri che

sono vanto dell'erudizione francese del Spicento, giacquero nello pseudo-filosofico Settecento quasiche ignorati: ai futili o superfiziati o malvagi scrittori di questa età non peteano garbare le coscienziose profonde disquisizioni dei Maurini e di Ducance: non eran essi così vaghi di genuina sapienza come d'un'infarinatura procacciata presto e a buon patto merce cui illudere, con sembianti di dettrina, turbe inconsapevoli d'ogni cosa, faorche delle lor male, tendenze; sperti a mascherare con sonore parole la loro baldanzosa ignoranza. Ove gli Enciclopedisti teneano lo scettro della opinione non potea essere lasciato luogo ai Maurini o a Ducange; a quel modo che ingenua vergine o pudica matrona non saprebbe rimescolarsi a mime imbellettate e seminude. La età presente, scioltasi dai tristi pregiudizii delle teste passate, e tornata vaga di genuini ed alti studii, ricollocò in seggio il nome di que' giganti della eradizione; è divenuto di moda profondere, non solo nelle storie, ma ben anco nei romanzi il così detto colorito locale (ch'è dire attenersi fedelmente agli usi ed ai costumi dei tempi e dei luoghi, de' quai s'imprende la descrizione); ed'in-folio che furon delizia dei nostri buoni vecchi, tornano ad essere consultati, e forse questo mio capitolo, che avrebbe narrato nomi e fatti incogniti alla maggior parte de'lettori mezzo secolo addietro, non avrà fatto presso molti degli attuali, che porgere loro notizie di cui già s'aveano contezza, tutto al più costituendole e raccogliendole a certa quale unità.

MONACI ITALIANI LETTERATI E FILOSOFI NEI SECOLI XVII E XVIII.

Vedemmo una eletta schiera di Monaci avere illustrata, nel Seicento, la Francia con riassumere felicemente gli studii d'Archeologia: anco l'Italia, in quel secolo noverò ascritti a Corporazioni Religiose, de' quali si vogliono registrare i benemeriti nomi: non costituiscono, come quegli Oltremontani, una specie di Scuola, ned intesero al pari di loro ad una sola maniera di studii; sibbene ne abbracciarono, come diremo, di molte specie, e vissero ascritti ad Ordini diversi, de' quai conservarono e crebbero la illustrazione tradizionale.

Poniamo capi di fila Pallavicino, Bartoli, e Segnéri, tutti e tre ge-

Il Pallavicino è celebre, specialmente, quale storico del Concilio di Trento in contraddizione di fra Paolo Sarpi (1). Un Giansenista Francese (Dupin nella Nouvelle Bibliothèque des Auteurs Ecclesiastiques) ci fornisce co'suoi giudizii, tuttoche parziali, lume sufficiente ad apprezzare le due Storie rivali. — Abbiamo, scrive, due storici famosi del Sinodo Tridentino; fra Paolo veneziano, servita, il cui fine sembra quello di screditare la Corte di Roma; e il cardinale Pallavicino, che, abbracciata l'opposta parte, volse ogni cosa a pro di quella Corte medesima. Fa meraviglia vedere, che scrittori tendenti a meta si contraria, concordino quasi sempre, nelle sposi-

⁽⁴⁾ Sarpi era Servita, Frateria fondata nel medio Evo da S. Pitippo Benizzi. Di questo latituto, come d'altri moid di misor conta, lo non ha fauto menzione la questo libro; non escondo alato mio proposito integrare una storia del Monachiamo, sibbene fermarmi alle principali sue creazioni con una successione di svariati saggi atti a trattenere ed istruire i lettori.

zioni dei fatti, quantunque ne cavino deduzioni opposte. l'uno deprimendo, l'altre esaltando l'autorità pontificia: ambo chiariscono che Roma esercitò grande autorità sul Concilio, uno inferendone che il Concilio non era libero, l'altro valendosene per convalidare le pretensioni della Curia Romana è diminuzione delle prerogative conciliari. . — Queste sentenze in becca d'uomo nemicissimo dei ^ diritti pontificii, mentre ci suonano vere per quanto riguarda il tristo libro del Sarpi, non recano intacco alla buona opinione che ci abbiamo del lavoro del Pallavicino, il quale, non la Curia Romana ma il Cattolicismo attaccato e calunniato difese con quella stessa lealtà e quel coraggio medesimo di cui se' prova la immensa maggioranza divinamente ispirata del Concilio Tridentino Scritto meno noto del Pallavicino, egualmente meritevole d'esserio, è il suo trattato del Bene. Onde ricreare la materia, ad imitazione di Marco Tullio, la espose in converseyoli trattenimenti : la scena n'è immaginata a Bracciano, deliziosa villa del cardinale Alessandro Orsini, l'occasione una partità di pesca nel sottostante lago, interlocutori il Padrone di casa e alcuni suoi ospiti: è libro spirante grazia attica, e la più pura morale. Pallavicino, da papa Alessandro VII stato decorato, suo malgrado, della porpora, chiuse le fatiche e la vita: coll'arte della perfezione cristiana; intessuta de' più sublimi precetti evangelici, espressi in istile di notevol eleganza.

Daniele Bartoli, posto intenso studio ne' migliori testi di lingua. ne cavo un tesoro di bei modi, de quali largamente infioro i numerosi suoi scritti, sioche n'acquistarono un colorito splendido. Possedeva erudizione copiosa, vago segnatamente di esporre quei racconti che sono più atti a destare la meraviglia. Plinio, gran raccoglitore di prodigii, eragli autore favorito; sforzavasi riuscire nei concetti ingegnoso ed acuto, al qual uopo aveva contratta dimestichezza con Seneca. Pecca dello stile del Bartoli è la soverchia ricercatezza; lo diremmo (valendoci d'un suo verso) — tutto d'or macinato, e perle strutte. — Oltre agli scritti ascetici in copia pose mano ad impresa gigantesca, la Storia della Compagnia di Gesù. Esordisce colla vita del Fondatore, venendone indi a sporre partitamente lé vicende dell'Istituto nelle diverse parti del mondo, prima in Asia, poi in Inghilterra, ad ultimo in Italia. Giordani si adoprò efficacemente a tornare in voga il Bartoli; pensandosi rendere baon servizio unicamente agli studiosi della lingua italiana, fe' cosa profittevole anche al religioso erudimento degli animi.

Spiacquero a Segneri la turgidezza, le intemperanze, il vuoto delle predicazioni del suo tempe: ardea siffattamente del santo desiderio di convertir le anime a Dio col ministero della parola, che sostenne fatiche difficilmente credibili nell'apostolico arringo. Non è angelo d'Italia ov'ei non abbia recata la luce del suo evangelizzare dal 1663 al 1692, nel qual anno fu eletto predicatore pontificio, e gli toccò vivere a Corte: conservò tra le grandezze la sua modestia abituale; dicasi, anzi, che da quel punto, la sua vita si velo di tristezza per la memoria sempre presente delle suo amate peregrinazioni pedestri; che dopo Savonarola niun oratore suscitò nella nostra Penisola tanta ammirazione di sè: oggi ancora i moltissimi letteri del Quaresimale di Segneri ne ritraggono salutari commozioni, e cristiano rinfervoramento.

Ferdinando Ughelli, monaco cistercense, nella quiete del suo chiostro menò a buon fine tale un lavoro che parrebbe aver dovuto spaventare una tribù di studiosi, vo' dire l'Italia Sacra, ovverosia l'Italia ecclesiastica scompartita nelle sue venti provincie, con notizie storiche di cadauna diocesi e di suoi vescovi a cominciare dalla fondazione. Il Cardinal Mazzarino, stupito da colossale imprendimento, commise a' Religiosi di Santa Matta, degni confratelli degl'illustri Maurini, di porre mano alla Gallia Cristiana, altra gigantesca fatica, venuta in luce dodici anni dopo quella di Ughelli, che le aveva servito di tipo.

Bacchini, monaco benedettino, per la sua profondità in archeologia sacra e profana detto il Mabillon dell' Italia, avrebbe pareggiato in fama il sommo Francese, se anche su lui fossero piovuti il favore e la protezione d'un monarca quale fu Luigi XIV. È suo principal vanto a' nostri occhi lo aversi avuto discepoli Lodovico Muratori, e Scipione Maffei.

Giovanni Bona, parimenti benedettino, salì ai primi seggi dell'Ordine, da Clemente IX nel 1659 rivestito della porpora. Aveva diffusa di se fama così chiara, che, morto quel Pontefice, er aspettazion comune che avess' egli a succedergli. Morì santamente come aveva vissuto, lasciando specialmente raccomandata la sua memoria ad un dottissimo trattato di liturgia, e ad operette ascetiche (tra cui primeggia la Guida al Cielo) che sono capolavoro d'eleganza di stile, ed altezza di concetti.

Pegl'Italiani del secolo XVIII la Filosofia non, bestemmio come

in Francia, non déliré come la Alemagna; in bocca di Stellini, di Genovesi, di Appiano Buennfede, di Roberti, di Gerdil suono pura autorevole maestra di cestumi, è ci si presenta esploratrice riverente e cauta dei grandi arcani del mondo degli spiriti,

Comincio dal manco noto, che per avventura è il maggiore, e penso valermi all'uopo della prima tra le Lettere Stelliniane di Mabil, scrittore di quella genial erudizione, ch' è familiare a ciascuno che conosce il suo volgarizzamento di Tito Livio. Indiriss' egli all'illustre Paradisi un volume di epistole intorno le dottrine del grande Stellini: esordisce così:

- Della persona dello Stellini peco ho a dirvi, uomo che visso tre quarti della sua vita ia un chiestro, in una cella, tra 'l polverose nembo di cento agitati volumi; del suo valore ia ogni maniera di scienze e di lattere parlano assai le opere sue già pubblicate; e del sistema di sua moral dettrina, egli medesimo ha svolto in pochi tratti la stupenda economia. Mi sovviene che essendo io giovinetto in Padova 1770, ed egli quivi professore d'etica, e settuagenario, m'invogliai, tratto dalla gran fama che il celebrava, di ascoltarlo, e su l'anno stesso che mance; vidi un Somasco che avea di vivo poco più degli ocehi: questi però ardenti, scintillanti; brutto nel genere della bruttezza di Soorate, a cui meltissimo rassomigliava...
- Avea lo Stellini vestito in Udine l'abito somasco di diciotto anni: compito quivi il corso degli studii, era stato mandato a Venezia ad insegnare rettorica nel collegio dei nobili: venne a trarlo di là il patrizio veneto Giovanni Emo, accio formasse l'anima e coltivasse l'ingegno de suoi due figli, che furono poi quell'Angelo, ammiraglio celebratissimo, e quell'Alvise, primo tra suoi per esimia coltura di spirito, per polita dottrina, per maschia eloquenza. Padova; fiorente a que'tempi per uomini insigni, la vide poi, nel 1769, meritamente salire la cattedra di morale...
- « Se non temessi più che aspide a basilisco i gallicismi, ne forse mi vale sempre il temerli, vi direi che lo Stellini fu un genio, e genio universale; ebbe certamente agre è vivido ingegno mente robusta, ricca e vastissima suppellettile d'ogni maniera di cognizioni, semmo in alcune, grande in parecchie, non disuguale a nessuna. Scorrete solamente le sue Opera varie, e lo vedrete qui trattar francamente i greci numeri, i latini ed i nostri, là tradurre ventidue odi di Pindaro, difendere Euclide, giustificar Epicuro, purgar Platone degli sconci appostigli dagl' intrepreti, svolgere i più arcani sensi d'Aristo-

tele, shiarire Quintiliano: lo scorgerete altroye dette nelle Sacre Carte, ottimo oratore, acuto nella critica letteraria, non insciente nelle cone mediche e chimiche, metafisico profondo, e meditante stringere tutte le umane cognizioni in un solo sistema. Ma convien dire che lo Stellini s'innamorasse assai per tempo della Scienza Morale, a a quella più particolarmente drizzasse gli affetti suoi; perciocchè il saggio che pubblicò l'anno che tenne dietro alla sua nomina di professore fa fede di studii non principiati, ma consumati. Se non che più insigne monumento del sapere immenso dello Stellini eta nel corso delle sue lezioni di etica che recitò divise in sei anni, e vennero in luce dopo che fu morto, nel 1778.

- Non mi attento neverarvi-le ricchezze di quel tesoro; sarebbe opera infinita e sempre imperfetta: ben vi debbo uno sbozzo del suo sistema, forse il più vasto, il più ragionato, il più vere di quanti ne sono stati immaginati sinora: lo traggo da una scheda Italiana in cui piacque allo Stellini medesimo delineare il quadro delle sue opinioni morali.
- « Il fine della morale è l'acquisto dell'umana felicità naturale.
- · Questo acquisto dipende dall'uso retto delle facoltà dell'uomo relativamente agli oggetti loro.
- « L'uso retto di queste facoltà dipenda dallo stabilimento degli offizii prescritti loro dalla stessa natura, e da limiti entro a quali ciascano dec contenersi.
- « Stabilire gli offizii è lo stesso che stabilire a quali cose dei determinarsi ogni sacoltà: stabilire i limiti è lo stesso che determinare fino a quel punto l'uso loro pesse portarsi.
- Pallo stabilimento degli offizii e dei limiti nasce l'equilibrio, e l'armonia che dee mantenersi fra tutte le difficoltà onde l'uomo eserciti le funzioni che gli competono, e conseguisca i beni ad esso accomodati.
- « Ma l'uomo non è solitario, ed è congunte ad altri uomini simili, e delle stesse facoltà provveduti; deve danque temperare l'uso delle proprie in modo che non impedisca l'uso convenevole ancha delle facoltà di coloro che gli sono vicini, e li privi per conseguenza de beni che loro equalmente appartengono.
- « Da quest'uso cosifiatto dipende la perfezione dell'aomo quante al benessere proprio o relativo alla società.
 - « L'esercisio delle nostre facoltà convenevole coll'uso retto già sta-

bilito costituisce gli atti virtuosi; e la costante determinazione di tenere le facoltà medesime dentro gli offizi e limiti determinati è la virtù generale che dec chiamarsi la vera forza dello spirito umano.

- Quindi lo Stellini, seguendo questo disegno, tratta primieramente delle facoltà naturali, delle quali son tutti a parte in qualche grado; degli usi che se ne fanno comunemente, e degli effetti che ne risultano; poi dell'uso retto di ciasceduna, considerato l'uomo e in uno stato assoluto, e in uno stato relativo agli altri uomini e nelle diverse situazioni in cui suole trovarsi nelle cose comuni della vita.
- « Or vi domando: conoscete voi alcun altro edifizio morele piantato su più solidi fondamenti, più bellamente simmetrizzato?
- e Del resto, l'egregio vostro collega Stratico mi se' il prezioso regalo d'un ritratto somigliantissimo dello Stellini: sono tentato di sarlo incidere; viss' egli alquanti anni col medesimo, e ne su assiduo ascoltatore; sorse trasse di la quell'amenità dolce ed equabile, di la sorse quei sermi ed inconcussi principii che guidarono la sua vita, e che onorano quella sua bella vecchiezza, la più verde che mi conosca. Ebbi da uni che-lo Stellini er'ancora modesto, di cuor eccellente, severo, nella condotta, senz'arroganza, di mente casta ed integra, dilettantissimo di musica, di sestiva conversazione: solo piaceasi talvolta sconcertare con socratiche interrogazioni la prosontuosa sicurezza di coloro che non sanno dubitare di quello che men sanno.
- c, Ma è tempo di finirla: pensando a voi non mi è sembrato lungo lo scrivere; temo che il leggere parrà lunghissimo a voi. — A questo nobile e gentile scritto non saprei aggiunger parola; esso pinge troppo bene e il descrivente e il descritto.

Appiano Buonasede è più noto per titoli che sanno poco di silososia, intendo dire le sue rabbiosa controversie con Baretti; qui vogliam considerarlo come degno di sedere terzo con Genovesi e Stellini nel tempio dell'italiana Sosia; non ch' ei lor si agguagli, e nemmeno accosti; in metafisica ed etica si rivendicò missione di storico
della scienza; e se il suo libro è oggi lasciato in disparte dagli studiosi, a quai più recenti fatiche presentano in miglior vesta, e meglio chaborata, l'ardua materia, ciò non toglie che non lo si debba
altamente eneomiare d'essere stato il primo italiano che affrontasse
un assunto, che, qualunque siata venga svolto con imparzialità, nu-

qua non saprà non riusoire orrevolissimo alla Italia. Chè non son io dell'avviso d'uno storico contemporaneo della nostra Letteratura, il qual lascia travedere poca stima pel Buonasede, spezialmente — perché, scendendo giù per tutte le Scuole, le percorre rapidamente, e, cominciando dalle più antiche, quasi tutte egualmente le deride, e quasi uniche, finalmente, provano grazia al suo tribunale la filosofia dei Santi Pàdri, di cni tesse una lunga applogia, non che le varie sette, ed età scotastiche; per modo, che questo Frate sembra voler fere un olocausto alla Teologia di tutta quanta la Filosofia. — Queste parole, scritte a rimpiccolire il merito dell' Autore della Restaurazione d'ogni filosofia, per me suenano il suo miglior elogio.

Giambattista Roberti impronto la sua filosofia d'uno speciale suggello, che, servendomi di voce venuta in moda, direi umanitario. ad esprimere che la indirisse ad alleggerire la soma enorme dei . malori materiali che travagliano il genere umano. Nelle annotazioni sopra la umanità del secolo XVIII, svelate le ipocrisie, e. le ostentazioni di così vantata virtù, dimostra in che cosa veramente consista; ed a provere come disgiunta della carità cristiana arduo sia rinvenire genuina umanità, getta uno sguardo sugli antichi popoli non rischiarati dalla religione del Vangelo, e documenta ch' erano inumanissimi; poi ne viene a dimostrare che la filantropia del suo tempo non si dava pensiero di contadini e di carcerati, classi maltrattate di cui perora la causa, invocando sia mitigata la dura condinione dei primi, e venga provveduto alla sanità, ed alla correzione dei secondi; e così quelle grandi, e meritamente ledate novità odierne delle carceri penitenziarie, e delle colonie agricole etbersi-additator primo an modesto Religioso italiano dell'andato secolo: procedendo perseverante a cercare alleviamenti alla infeticità delle classi più derelitte, del traffico degli schiavi, quarant' anni prima che Wilbeforce e Gregoire facessero udita la loro voce eleguente a maledirlo, e delle fasce, considerate siccome ceppi malsani della infanzia, assai prima che ne declamasse Rogsseau, il qual ne consegui tanta lode nell'Emilio, il buon Roberti trattava ex professo, in due caldi ragionamenti : coreno questa già ricca serie di nobili scritti col Trattato della Probità Naturale che dura tuttodi in estimazione appo gli assennati per la rettitudine de concetti, e la eleganza delle forme.

Ecco pertato che un monaco italiano (Roberti era gesuita) del secolo decimottavo pressenti e preconizzo le maggiori nevità filan-

Dandelo.

tropiche della età seguente. al modo che un altro monaco italiano De' Terzi Lana nel secolo XVII precorse colla gagliardia del pensiero, e la ben riuscita arditezza degli sperimenti i grandi trovati dell'abate de l'Epee, e di Mongolfier, al modo che Roggero Bacone francescano del Duecentó er'ito presago delle leve a ruote, delle campane dei palombari, dei ponti sospesi di fil di ferro, dei telescopii, dei microscopii, del fuoco greco, della polvere da cannone, e dell'elettro-magnetismo; al modo che Gerberto monaco benedettimo del mille ideo, costrui, descrisse una macchina a vapore. Conveniamo che i Cenobii furono tali in ogni tempo da meritarsi meglio che la superba commiserazione, od il fanatico disprezzo, di cui tanti begli umori si piaccion oggi gratificarli: amerei, se credessi nella cranioscopia, palpare le teste di cosiffatti censori, sicuro di non riscontrarvi le protuberanze caratteristiche di Stellini, di Genovesi, di Buonafede, di Roberti...

Monaco er' anco Gerdil, anch' ei filosofo preclarissimo dell' andato secolo; e, cio che vale più, Religioso d'una soavita di cuore e d'una santità di diportamenti da formare la edificazione di ciascuno che lo pratico: spettabile in giovinezza per sapienza d'una precocità che parve, e fu infatti, singolarissima, professore di filosofia, e rettore delle regie scuole a ventun' anni, sarebbe stato eletto generale del suo Ordine (la Congregazione di S. Paolo, o de Barnabiti) prima di compiere i trenta, se il Re di Sardegna non l'avesse voluto precettore del Principe ereditario; e'l'affettuosa gratitudine del Principe diventato re verso del suo Maestro si se palese un di che lo accompagno in partire a traverso le sale sino all'uscita: maravigliando i cortigiani della insolita dimostrazione d'onore, il Re disse loro è un figlio che accompagna suo padre. - Creato cardinale da Pio VI diventò il più pregiato ornamento della Corte Romana: mentre il bel mondo spesseggiava assiduo nelle splendide aule del cardinale di Bernis, i dotti, i pii convenivano nel chiostro di S. Carlo a Catinari, e si tenevano ad onore d'essere ammessi nella modesta cella del cardinal di Gerdil (1).

Il primo libro che Gerdil mise in luce ebbesi ad argomento la dimestrazione della immaterialità dell'anima contro, Locke; il secondo contiene

⁽¹⁾ Tra le reminiscenze migliori della mia prima giovinezza ve n'e una che mi riconduce a quella cella; l'abitava il degno amico e panegirista di Gerdil, il cardinal
Gregorio Foutana: e mi sovviene che additandomene il ritratto mi disse: accoppiara
alla dottrina di Bossuei il religioso fervore di S. Francesco di Sales suo condittudino.

la difesa delle opinioni di Malebranche sulla natura e l'origine delle idee: nel terzo furono efficacemente impugnati di errori di Rousseau in fatto di educazione; nel quarto le irreligiose declamazioni, e le insidiose menzogne di Raynal trovaronsi confutate e smascherate. A questi scritti polemici, ispirati dalla consapevolezza d'un urgente bisogno, tenne dietro la Introduzione allo studio dello Religione, ch' è il capolavoro di Gerdil: nel primo libro rende conto delle varie sette filosofiche antiche, del Pitagorismo poi in guisa che non fu ne saprebb'essere superata per acume, d'investigazione, e profondità di giudizh. Delle altre parti componenti tal voluminosa e classica opera, troppo lungo sarebbe volere qui collocare pur un sunto: è bello leggerne la nobil analisi che il padre Fontana ne inseri nell'elogio del suo illustre confratello. Ultimo tra molti libri di Gerdil che mi piace ricordare, è il Trattato del duello, monografia completa, tanto storica quanto filosofica di questa bizzarra abberrazione della moderna civiltà: la parte migliore non n'è la ricchissima d'ogni erudizione, in cui viene tessuta la storia del duello appo le varie genti; sibben l'altra, che prova, come, sendo esso proscritto dal Cristianesimo, non può che indebolire ed estinguere il vero coraggio; tesi, che sostenuta per via di ragionamento, ritrae conferma dai fatti, noto essendo come gli spadaccini di mestiere sieno di solito codardi in giusta guerra.

Giammaria Ortes fu veneziano e frate; sarebbe stranezza, che anco in fatto di economia non riscontrassimo un qualche Religioso italiano tra' padri della scienza: le cocolle si rivendicano un posto nel blasone del nostro genio nazionale: aveva Ortes viaggiate Francia e Inghilterra: visse appartato e modesto, fu quindi originale, talora strano; che anco questo è un de' beneficii del chiostro, salvare la verginità di certe menti privilegiate, che, in mezzo all'attrito sociale, sarebbonsi lasciate aggirare dal vortice delle idee dominanti. Del Trattato d'economia nazionale, che Ortes stampo a pochi esemplari, ed acquisto pubblicità quando Custodi, lo colloco nella raccolta degli Economisti, dirò solo che vi s'incontrano concetti mirabilmente veri, nuovi e belli , frammisti ad alquanti paradossi. Avvertiro di preserenza come in altro suo libro, intitolato Ristessiom sulla popolazione, Ortes, procedendo per via affatto diversa d'induzioni e osservazioni, trovasì giunto alle conseguenze stesse che furono molto dono proclamate dall'inglese Malthus nel suo celebre Trattato della popolazione. È sorprendente tal coincidenza di opinioni; ecco le più

notevoli: — la popolazione si mantiene, cresce o scema sempre in ragione dei beni mantenuti, aumentati o diminuiti avanti; non mai la popolazione precede i beni. La popolazione dipende dalla maggiore o minore libertà che gode un popolo. Le popolazioni diminuiscono colle imposizioni eocessive e colla schiavità. Il celibato è tanto necessario per conservare la popolazione quanto il matrimonio. La volontaria astinenza dal matrimonio è prova nell'uomo della sublimità della sua ragione.

Ecco pertanto quest'altro Monaco-filosofo venir fuori, non già con astruserie scolastiche o disputazioni da sagrestia, me colla trattazione dei quesiti più ardui e vitali del vivere laicale. Singolar potenza di siffatte menti, familiarizzate coi fecondi silenzii della cella, di affrontare i più scabrosi temi, e di riuseire, per mero sforzo di logica scaldata da carità, a indovínare, a descrivere, a combattere. a svergoghare stravaganze, a rettilicar errori, a vietare nequizie di cui avviserémmo che appena conoscessero il nome! stupenda gagliardia d'anime innocenti, che, piene di serenita e di fiducia sotto l'usbergo del sentirsi pure, novistano fogne senza ritrarne macula, e ne sfidano la infezione, anzi non la sentono, per effetto delle fragranze che le impregnano allo interiore! mi ricordano quelle Vergini dei primi tempi cristiani, mandate dai pretori al postribolo in pena della rifiutata apostasia; le quali, solo in entrarvi, colla emanazione della loro purezza, tramutavano in sacrario il'ricetto abituale della infamia... Or io suppongo che il. Chiostro giaccia vedovato della chiesa e del coro soliti eccheggiare al canto dei fratelli adunati; vedovato del cortile quadrilatero, lungo i portici del quale i cenobiti passeggiano considerando gli affreschi del volto e gli epitafii del pavimento; vedovato della biblioteca, ove la luce velata, le file degli in folio ed il ritmo del pendolo conciliano vagnezza d'elevati studii; vedovato dell'orto dalle simetriche ajuole, e del cimitero circondato d'alberi secolari, al cui piè la meditazione è intensa e pia: purche al monaco resti la cella (sagro elettivo asilodelle anime o disincantate degli uomini, o innamorate di Dio; della quale, con profondità insuperabile l'Autore della Imitazione scrisse continuata dulcescit); il Monaco che l'avrà abitata volonteroso, n'uscirà santo al cospetto di Dio, talor anche grande nella estimazione degli uomini. Cella mi suona un raccoglimento profondo, continuato, che il Signore scalda e feconda: non istupisco, quindi, ch'educasse in Ildebrando il più gran pontesice, in Sugero il più gran politico,

in Roggero Bacone il più grande scienziato, in S. Bernardo il più gran flegislatore, in S. Tomaso il più gran filosofo, in S. Francesco il più gran filantropo, nell' Autore della *Imitazione* il più grande ascetico, in Savonarola il più efficace oratore che abbiano fiorito nel medio evo. A que' dì le celle apparivano per la maggior parte pure; quando taluna si guastava erano visti dalla soglia contaminata, in cambio di genii del bene, irrompere genii del male, Abelardo, Berengario, Vicleffo, Huss, Lutero, Giordano Bruno... anime perdute, ma grandi; grandi le avea fatte la cella ài giorni della innocenza; si perdettero perchè, tentate dalla loro propria grandezza, succumbettero...

SOPPRESSIONE DELLA COMPAGNIA DI GESU'.

Ci troviamo giunti a dover raccontare un grande e complicato avvenimento, la soppressione de'Gesúiti: vedemmo dianzi quegli animosi figli di Sant'Ignazio aver abbracciato il mondo colle loro missioni, e lo scibile col loro studii: ora ci spetta investigare le cagioni e i modi della loro caduta, avvenuta nel punto che parevano aver toccò al sommo dell'autorità e della fama. Ei si fu come educatori di mattitudini che quei Religiosi andaron a poco a poco ingrossando la procella che d'improvviso li colse e schiantò: gli altri loro caratteri di missionarii e teologi non erano tali da provocare formidabili odii; sotto i quali aspetti già li considerammo. La controversia scoppiata violenta un secolo fa per cagione della Compagnia di Gesù perseguitata dagli uni difesa dagli altri, non giacque spenta colla soppressione dell' Ordine; anzi diremo che l'Ordine non fu mai completamente soppresso, simile a tronco secolare, che, percosso dal fulmine, e svelto dalla bufera, conserva le radici profonde, dalle quali nuovi germogli son visti sbucciar rigogliosi: vedemmo non ha guari i Figli di Sant'Ignazio essere tornati a costituirsi in sodalizio. con ripigliare tutti gli ufficii ch' erano stati costretti abbandonare; e vedemmo altresi novelli attacchi violenti, e in molti luoghi riuscenti, aver da capo avversato quell'improvviso risorgimento; anco per la considerazione di siffatti curiosi eventi, de quali sediamo noi stessi spettatori commossi, sta bene che ci tratteniamo a chiarire ogni precedenza che si connette a questo-tema.

Sant' Ignazio creò un sistema di educazione, che inseri nelle sue Costituzioni, delle quali forma la quarta parte. L'insegnamento fu per lui anzitutto cosa morale: ei che aveva assoggettato il proprio intelletto alle aspre fatiche di quel tardo tirocinio che ricordammo, non diremo certo che ignorasse o disconoscesse il pregio intrinseco, del sapere; con volere che i fanciulli prima di venir iniziati alle discipline scientifiche é letterarie conoscessero Dio, e lo amassero sovra ogni cosa, impresse alla educazione un santo sublime avviamento. — Lo scopo 'à cui aspira direttamente la Compagnia (son sue parole) gli è sussidiare le anime ad aggiugnere la meta pel cui consequimento unicamente furono create; al qual uopo vuolsi conquingere all'esempjo di una vita pura, il sapere, ed al sapere buoni metodi di appararlo ed insegnarlo; perloche, dopo aver posto in cuore a ciovani la base solida della virtù religiosa, intendasi a familiarizzarne le menti colle buone discipline, onde più agevolmente arrivino a ben servire Dio. nostro creatore e Signore. — Questa dichiarazione, che ci può sembrar oggidi semplicemente pia, nél Cinquecento, allorchè fu messa fuori, suonava ardita e strana : ci sovvenga che allora correvano tempi in cui il paganesimo rifiorente avea creato l'era di Bembo, di Macchiavelli, di Giulio Romano, di Francesco Primo...

L'alto scopo assegnato da Sant' Ignazio agli studii favoreggiava non meno la Religione che lo Stato, con opporre una diga al torrente delle novità dommatiche e politiche da che Italia, Francia ed Alemagna erano minacciate. Lojola non procedeva per vie rivoluzionarie; non invadeva, o distruggeva checchè si fosse; curavasi, per le contrario di conservare: l'autorità per lui risiedeva piuttosto nel possesso che in un ideale diritto; accettava, e si valea delle podestà, qualunque fossè la lor origine e natura, monarchia o repubblica legittimità od usurpazione; cercava d'avvantaggiarsene a pro di Dio; sistema di condiscendenza che forni spesso armi contro i Gesuiti, delle quali lo spirito di parte usò a denigrarli; quasiche un Ordine costituito a'servigii di ciò ch'è eterno: avesse a subordinare la propria azione alle peculiari e transitorie circostanze di questo o quel paese: atto onorevole diremo per chiunque può combattere colla spada, colla parola o coll'isolamento gli è fare professione aperta delle proprie convinzioni civili e politiche; má i Gesuiti non si trovavano collocati in quel caso, destinati non-a difendere troni o consolidare repubbliche, sibbene a propagare il Cristianesimo: le vinte fazioni accusavanli di tradimento o d'inettezza, accagionavanli di soverchia pieghevolezza in

faccia alle rivoluzioni: depositarii d'interessi maggiori di que'che si dibatteano colle armi, e stranieri pel loro ministero ad ogni commozione di popoli, ebbersi a norma non discutere di Governi; obbedivano alla legge umana per richiamare gli uomini alla osservanza della divina; e'si su' un appartarsi volontario che i passionati pon vollero mai comprendere, del quale Ignazio costituì uno stretto obbligo a'suoi Figli: onde, incaricandoli dell'arduo ministero dell'educazione, si contento d'inculcar loro che avessero a crescere i discepoli, non repubblicani o monarchici, ma cristiani. Aveva egli, infatti, di mira la fondazione d'una società religiosa, non d'un sodelizio politico; faceva tutto convergere a quel centro, le missioni, le regole di vità. l'educazione : la Compagnia doveva essere, secondo il suo concetto, la vanguardia della Chiesa militante per tutto il mondo.

Queste idee di Lojola emergono lucide specialmente ove tratta de-

gli studii. Al quinto capitolo della quarta parte delle sue Costituzioni spiega il modo con cui l'insegnamento sarà distribuito, e soggiuage: — gl'intervegnenti a'collegi vi si grudiranto nella grammatica e nella rettorica delle varie lingue, nella logica, nella filosofia naturale e morale, nella metafisica e nella teologia: secondo l'età, lo spirito e l'inclinazione di ciascumo, non che per l'utile ch'è sperato ritrarne, l'alumno potrà essere esercitato pelle scienze, anco in una sola nella quale dia segno di aversi a distinguere, - E qui riflettiamo da capo al tempo in cui Sant' Ignazio scriveva: oggi ei abbiamo familiari e ben architettati corsi d'ogni maniera d'istruzione: allora il Fondatore dei Gesuiti li additava e creava d'un colpo: non n'esclus' egli che la medicina e la giurisprudenza; poi, temendo d'impegnar l'avvenire, dichiaro che giurisprudenza e medicina avrebbero potato venir insegnate nelle università dell'Istituto da professori non ascritti a questo.

Benche fervente e immaginoso, non si lascio trascinar mai dall'entusiasmo, e sottopose ogni sua creazione alle disamine austere della più calcolatrice sagacità: che se avrebbe reputato besteramia tenere in pregio, com'era vezzo a'suoi di, lo studio delle Belle Lettere più che quello della Religione, non esito d'afformare che ogni studio fatto a gloria di Dio dee prevalere sull'amore delle mortificazioni.

Queste cura del Rondatore, acció la educazione cristiana avene a fiorire per tutta Europa, seguaroze uno splendido punto di partenza a quelle de' suoi successori nella direzione dell'Ordine e della rodosso per convertirlo: una società muova, disse Bacone della Compagnia di Gesù, ha riformato tutte le scuole; oh perche teli uomini non son d'ogni gente! lamentava che non potessero essere dell' Inghilterra quale avevanla fatta Enrico ed Elisabetta...

Quei gridati fomentatori di servilità e di bassezza erano stati primi ad introdurre in lor collegi un' eguaglianza tra gli alunni che potremmo dire repubblicana: — vi si accelgono, scrive Cartesio, giovani d'ogni condizione, d'ogni paese, i quali vi fanno tal misces d'idee conversando, che apparanvi come se viaggiassero; e l'equalità che i Padri metton tra quelli, trattando gl'imi allo, stesso modo dei sommi, è trovato che non so lodare abbastanza: — e ben si apponeva il Filosofo; conciossiachè quel principio d'equalità era pur esso una delle grandi innovazioni dei Gesuiti; mercè cui gli ultimi popolani crebbero condiscepoli, spesso amici degli eredi delle più illustri case principesche e magnatizie d'Europa: sulle panche di quelle scuole, Molière strinse benevolenza con Armando di Bourbon, principe di Conti; e Turena contrasse con Bossuet la familiarità che valse poi a tiratio alla ortodossia.

De'Gesuiti scrisse Benedetto XIV in una Bolla dell'anno 1748, - saviamente istituírono, com' è noto ad ognuno, che tra gli esercizii proprii del lor Istituto, merce cui continuano a prestare i più utili servigi, ve n'avrèbbero d'intesi ad onorare con particolar culto la Vergine madre di Dio... E noi che ricordiamo con amore d'essere stati ascritti nella nostra giovinezza alla Congregazione di Maria istituita nella casa professa del Gesù a Roma, e d'averne frequentati i pii ed istruttivi esercizii, giudicando essere del nostro ministero pastorele favorire e promovere siffatte istituzioni, merce cui la virtà progrediece e le anime si salvano; approviamo, confermiamo, aggrandiamo tutte le concessioni e grazie precedentemente accordate ai Figli di Sant Ignazio dai nostri Predecessori. — Questa Bolla; in cui è reso conto col mussimo elogio dei metodi d'istruzione, e delle pie congregazioni fondate dai Gesuiti, veniva in luce pochi anni prima che il loro Istituto soggiacesse a distruzione; ed emanava da un Pontefice. del quale anche a' non cattolici il nome è gradito come d'illustre fi-

Nel collegio di Clermont, che fu poi denominato di Luigi il grande il padre Poréé (il cui merito maggiore fu, secondo ne disse Voltaire, di riuscire a far amare, le lettere e la virtà) insegné retorica treat'anni, e contò tra' suoi allievi diciannove ascritti all'Accademia Fran-

cese; ivi gli alunni nel 1651 sommarono duemila; nel 1675 tremila: nel 1710 la Compagnia compilò il censo delle sue case, e furon trovatà 612 collegi, 157 scuole normali, 59 noviziati, 340 residenze, 200 missioni. 24 case professe e 24 università autorizzate a conferir gradi accademici. I Gesuiti non s' imponevano alle città; niun governo comandò si ammettessero in questa o quella parte; venivano chiamati spontaneamente, è i cittadini formavano di lor, privati pecalii il fondo occorrente alla fondazione delle scuole. - L' Europa dotta. scrive Châteaubriand nel Genie del Cristianesimo, soggiacque ad una irreparabile perdita ferche furono soppressi i Gesuiti: l'educazione dopo la loro caduta non si è più rialzata: eran essi singolarmente cari ai gioveni: la gentilezza de' modi rimovea dal loro insegnamento la pedanteria di che l'infanzia si offusca; gli adolescenti ammessi alla familiarità d'uomini chiari nella repubblica letteraria, e collocati alto nella pubblica opinione, si figuravano di sedere con essi in un'illustre accademia. I Padri aveano saputo formare tra' discepoli una specie di fratellanza, che riusciva, efficatemente utile per tutta la vita a collocati basso; vincoli stretti in età nella quale il cuore si apre a' sentimenti generosi, non si spezzavano in appresso, e faceano rediviva tra'l grande e il popolano l'antica benevolenza che scaldo Lelio e Scipione: duravano anco que vincoli di gratitudine, di reverenza è d'amore-tra discepoli e maestri che furono vanto delle seuole. di Pitagora e di Platone: i maestri andavano alteri dei valenti a cui aveano appianate le difficili vie della fama; i discepoli rendevan omag: gio a que padri delle lor anime; e Voltaire dedicava la Merope a un d'essi appellandolo CARO MABSTRO. Storia naturale, chimica, botanica, matematiche, meccanica, astronomia poesia, storia, antiquaria, giernalistica, non è rama del sapore che è Gesuiti non abbiano splendidamente coltivato; - tra' guerrieri noveraron alunni Villars, Luxenbourg, Montecuccoli, Spinola, Tilly, Wallenstein, don Giovanni d'Austria; traf Pontefici San Francesco di Sales, Bossuet, Liguori, Fénélon, Flechier, Polignac, Huet, i due Fleury, Federico Borromeo, Querini, Gregorio XIII, Benedetto XFV; tra' magistrati Seguier, Mole d'Argenson, Montesquieu, Malesherbes; tra letterati e scienziati Tasso, Galileo, Giusto-Lipsio, Cartesio, Cassini, Corneille, Molière, Scipion Maffei, Vico, Goldoni, Alfieri, Turgot, Burke, Filicaja, Salvini, Muratori, Viviani, Redi, Elvezio, Crebillon, Mably, Buffon, Diderot, Raynal, Barthelemy, Lagrange, Canova... Merce questo racimolio di nomi famosi, che potremmo triplicare volendo, non dureremo fatica a convincerei che i Gesuiti ne dannavano lor allievi ad ignoranza precoce.

e nemmen ne inclinavane il cuore al silenzio dei chiostri, od alle annegazioni del sacerdozio: nei due secoli ch'ebbero di vita furono gli educatori dell'Europa, è il secolo di Luigi XIV può dirsi opera loro. In mezzo alla gran moltitudine di discepoli ne lamentarono di tristi; ne nominammo alcuni qui sopra; e come mai ciò avrebbe potuto non accadere? buoni parenti generano talora figli malvagi; perche sotto maestri valenti e pii non potrauno crescere alla ipocrisia anime nequitose?

Del resto papi, re, vescovi e popoli adottarono, quasi fosse regola impreteribile, di chiamare i Padri della Compagnia a coltivare le crescenti generazioni, regola a cui i savii d'ogni, tempo e paese aderirono colle più esplicite testimonianze: Bacone riassumeva le sue idee sull'educazione dicendo — volete accestarvi a perfezione? imitate i Gestati. —

Dichiarate qual fosse il titolo maggiore, che suscitò a Gesuiti implacabili nemici, cioè lo avvigre chi essi facevano la gioventù alla osservanza della Religione, ed alla reverenza delle antiche tradizioni politiche, e filosofiche, mi spetta ricordare la lore soppressione, scoppio improvviso di fulmine, che rintronò per ogni parte del mondo,

Ad'oggetto di rimovere da quanto mi appresto ad esporre qualsia prevenzione di parzialità, m'induco a cavare l'annunciato racconto esclusivamente da Storici Protestanti:

Leggiamo nella Storia delle Rivoluzioni politiche e letterarie del secolo XVIII di Schlosser: — era stato giurato odio irreconciliabile alia religione cattolica, da secoli innestata nella Monarchia... per compiere quell'interiore rivoluzione, e privare l'antico sistema religioso del suo principale sostegno, tutte le Corti Borboniche, senza porre mente a quali altre mani ben diverse stavano per trasunettere la educazione, s'unirono contro i Gasuiti, a cui i Giansenisti avenno latto perdere con artificii spesso inonesti la stima acquistata da secoli.

Leggiamo nel corso di Storia degli Stati Europei di Schoell: — una cospirazione era stata ordita tra Giansenisti e Filosofi: o piuttosto, siccome quelle due fazioni tendevano alla stessa meta, furono viste accordarsi in agire per modo da parere d'essersi in anticipazione concertate: i Giansenisti sotto apparenze di somme zelo religioso, i Filosofi ostentando sentimenti filantropici, procedevano fervorosi al rovesciamento della podestà poutificia: e tale fa l'accecamento di molti uomini, anco dabbene, che s'indussero a

far causa comune con una setta, che avrebbono abborrita ove n'avessero penetrate le mire. Queste maniere d'errora non son rare; ogni secolo ha il suo... Ma per rovesciare l'autorità ecclesiastica, bisognava isolarla, togliendole l'appoggio d'una eletta falange che si era consacrata a sua difesa, vo' dire i. Gesuiti. Tale fu la vera causa dell'odio giurato alla lor Compagnia: perseguitare un Ordine la cai esistenza si collegava con quella del Gattolicismo e del trono divenne uno dei titoli asseriti per potersi qualificare filosofi.

Leggiamo nella Steria del Papato. di Rancke: — in tutte le Corta verso la metà del secolo XVIII si formarono due partiti, uno de' quali movea guerra al Pontificato, alla Chiesa, allo Stato, e l'altro contraddicea sforzandesi conservar l'ordine antico: il qual secondo partito era spezialmente rappresentato dai Gesuiti, Ordine che veniva reputato il più formidabile baluardo dei principii cattolici; epperciò contro di lui furon diretti i primi scoppii della procella.

Premesse queste dichiarazioni, che il mio lettore troverà, penso, curiose, ne vengo a Sismondi; non senza avvertire che il mio volgarizzamento sarà letterale, ned intendo appropriarmi tutto quantovi si contiene.

- Luigi XV credeva d'essere religioso; perchè avea gran paura dei preti e dell'inferno, ma non isfuggiva all'agitazione filosofica ed ai dubbii del suo tempo, e la Pompadour gli andava persuadendo che la filosofia dispensa dalla merale non meno che dalla fede; essa credea, ed avea fatto credere al Re la esistenza d'una lega d'ambiziosi e banchettoni che censurava amaramente i suoi diporti, e stornava da lui l'affezione del popolo, per trasferirla al Delfino ligio ai Gesuiti.
- A'Gesuiti furono mossi attacchi in ogni parte dei mondo. Lor successi luminosi in China, ove avevano fondata una Chiesa presto divenuta fiorentissima, evitando d'urtare le costumanze del paese, suscitarono la gelosia dei Demenicani, da cni furono denunziati, onde sorse a loro rovina una fiera persecuzione. In America le loro colonie o missioni, in ispecialità nel Paraguai, aveano desta invidia e sospetto nelle Corti di Madrid e di Lisbona: erano, infatti, que' Beligiosi riusciti a raccogliere in dimore stabiliti popoli selvaggi dianzi erranti per la fereste; aveano lor insegnato co' primi rudimenti della religione i primi atti della vita civile; aveano lor fatto edificare villaggi, coltivare campi, cumulare dovizie, le quali non erano per essi

individualmente, ma per l'Ordine che n'adoprava a mantenerli in agiatezza: i Missionarii aveano sciolto l'arduo problema, andato sempre fallito agli Europei, di convertire uomini selvaggi in civili: quanto più la nostra esperienza crebbe d'allora in qua, altrettanto più la nostr'a esperienza crebbe d'allora in qua, altrettanto più la nostr'ammirazione pel buon riuscimento de Gesuiti nelle missioni deve aumentare: non si valsero che della carità, e d'una provvidenza paterna: fu ricorso da altri alla istruzione, all'emulazione, al commercio, all'industria, comunicarono, cioè, ai Selvaggi le passioni degli inciviliti prima della ragione che vale a domarle, e delle leggi che ponno contenerle: in ogni parte del Nuovo Mondo al contatto d'Inglesi, d'Olandesi, di Francesi le tribu selvagge vennero mene come cera al fuoco; unicamente sotto la direzione dei Gesuiti moltiplicarono: fu detto che i loro Indiani non erano che fanciulli adulti; sia pure; ma dopo la loro espulsione, Spagnuoli, Portoghesi, Inglesi e Francesi li convertirono in tigri.

- « Gl' Indiani' delle missioni non conoscevano che i Padri dirigenti il lor villaggio, ne obbedivano che ad essi: in occasione di certi scambii di territorii sulla frontiera del Brasile opposero una qualche resistenza agli ordini lor venuti di Spagna e di Portogallo: Voltaire nel Candido e nelle Facezie si scaglia amaramente contro i Gesuiti pel loro regno di Paraguai, e pel ricorrere alle armi che fecere gli Indiani, lorche comandi arbitrarii, insensati di governi non meno ignoranti che crudeli sorvennero a distruggere la loro esistenza; ned è questa la prima fiata che Voltaire ha posto in obblio tutte le leggi dell'umanità, della giustizia, della decenza per secondare l'odio che lo infervorava contro i ministri della religione.
- « Un'accusa di tutt'altra natura venne fuori contro i Gesuiti in Portogallo, originata da quello scandaloso libertinaggio de' regnanti che nel secolo XVIII era diventato la piaga di tutta Europa. Giuseppe I salito sul trono nel 1750 non era di costumi men laidi del padre Giovanni V; aveva derelitto le redini del governo, o dirò piuttosto l'uso del più sfrenato despotismo al suo ministro Sebastiano Carvalho marchese di Pombal; uomattive, passionato, istrutto; ma infarcito d'odii, di sospetti, di crudeltà, che imprese a riformare le finanze, l'amministrazione, la marina, l'esercito a colpi di scure; e intanto Giuseppe non si riserbava dell'autorità regia che la franchigia delle libidini. Al gran mastro della sua casa duca d'Aveyro era toccato soggiacere a doppio oltraggio: la moglie e la figlia, una dopè l'altra aveano

subito l'onta delle violenze del Re: la giovane marchesa di Tavora, poco dopo le nozze, avea dovuto assaggiare la stessa ignominia: tutti i componenti quelle due Case condividevano il risentimento degli spesi oltraggiati; e in quella Corte, più africana ch'europea, durava opinione siffatte offese non potersi lavare che col sangue. È narrato, che, prima di tentare il regicidio, i congiurati, secondo l'uso spagnuolo, ricorsero a tre rinomati gesuiti Malagrida, Sousa e Mathes: in tali consulte è costume tacer i nomi, e sporre il caso come già avvenuto: è probabile che i congiurati n' adopraesero a questo modo coi teologi; ma sono mere supposizioni, per essere rimaso il processo avvolto d'impenetrabil mistero: venne solamente diffusa voce che i teologi rispondessero dopo una tale provocazione l'uccisione dell'offensore essere peccato veniale. Fatto sta, che nella notte del 3 settembre 1758 il Re tornava al palazzo di Belem, e la sua carrozza su assalita da tre a cavallo, che secero suoco su di essa, e ferirono Giuseppe in un braccio, indi fuggirono; durante alcuni, mesi fu creduto che non'sussistessero indizii sugli autori dell'attentato.

Giuseppe, spaventato tennesi lungamente chiuso in camera, senz' ammetter altri che il medico e Pombal: tutto ad un tratto il Ministro fece imprigionare il duca d'Aveyro, i suoi famigliari, e tutti i membri della famiglia Tavora: i Gesuiti vennero contemporaneamente tenuti di vista nel loro chiostro: il processo su immediatamente istrutto da un tribunale straordinario nelle forme più terribili: 'agli accusati s' inflissero spaventose torture: solo il Duca si lascio strappare dai crucii confessioni, che poscia ritratto: la sentenza, dettata dalla vendetta, fu pronunziata il 13 gennajo 1759. Aveyro, Tavora, i suoi due figli, i suoi due generi, e i servi d'entrambi surono rotti vivi, bruciati, e lor ceneri gettate al vento: la Marchesa ebbe reciso il capo, e passo dalla prigione al patibolo, senza pur subire interrogatorio. I tre Gesuiti erano stati denunziatiquai complici, il Papa aveva ricusato un Breve per autorizzare il lor supplizio: vennero denunziati all'inquisizione per sognate eresie, ed arti di magia; Malagrida fu bruciato, gli altri due perirono in carcere. Senz'attendere la fine del processo, il Re emano un decreto che scacciava tutti i Gesuiti dal Portogello, e confiscava lor beni; furono seicento esuli, che, stivati sovra sdrusciti navigli, vennero gittati più morti che vivi sulle coste d'Italia.

« L'atrocità de' processi di Lisbona, l'inverosimiglianza, anzi

l'assordità delle accuse intentate a Malagrida, la ferocia posta in deportare quella turba di Religiosi, tra i quali ce ne avean molti di vecchi, d'infermi, d'illustri per lettere, per virtà, sembrarono far manco impressione sull'Europa, di quello che'l'accusa scagliata contro di essi di favoreggiare il regicidio. La violenza dispotica di Pombal, ch'era loro nemico palese, la crudeltà e la vigliaccheria di Giuseppe non tolsero ai nemici della Gompagnia di Gesu di prestar fede a calunnie che i Parlamenti francesi aveano dianzi mostrato di credere fino dai tempi di Eurico IV.

- Que' Corpi Giudiziarii riguardavano la Compagnia di Gesù cente un vecchio nemico da schiacciare ad ogni costo. Parlamentarii e Giansenisti ponevano d'accordo ogni sottigliezza del loro spirito a rintracciare influssi gesuitici in tutte le cospirazioni scoperte controtutti i re: i Filosofi, che ogni di crescevano in numero e autorità, pretendevano essere meglio imparziali, e tenere librata la bilancia tra due; ma profittavano della opportunità per ammettere accuse a danno così degli uni, come degli altri, onde infamarli tutti ugualmente; e studiandosi in gravi scritture di chiarire quanto guasto provvenga al buon andamento de' pubblici affarì dal fanatismo e dalla superstizione, applaudivano con trasporto al progetto d'abolire il più poderoso degli Ordini Religiosi, tenendosi certi, che, dopo quello, gli altri non tarderebbero a cadere.
- « Il duca di Choiseul procedea rapido ad occupare il seggio di primo ministro: ei s'er' assicurato l'appoggio del Parlamento, sieche potea volgere tutti i poteri dello Stato a danno dei Gesuiti. Choiseul e Voltaire aveano ricevuta dai Gesuiti la lor prima educazione (la favola del dabben villano che si scalda in seno-l'aspe assiderata, unqua non sorti applicazione più evidente).
- bramata di procedere contro l'Ordine. Gli Stabilimenti delle Missioni, ove i neofiti lavoravano per un fondo comune amministrato dai Padri, aveano tirate que' Religiosi ad incaricarsi d'una immensa aziendà economica; incumbeva ad essi nutrire e vestire un popolo intero, e provvedere ad ogni suo bisogno: toccava lor quindi trafficare. Il padre Lavallette, procuratore delle Missioni alla Martinica, vi dirigeva vaste speculazioni enercantili; alcuni suoi navigli caddero in mano agli Inglesi nel 1755, allorche, sensa previa dichiarazione di guerra, predaron essi tutta la marineria commerciale della Francia. Lavallette non pote rimediare all'enorme perdita; e l'Ordine per

un malinteso calcolo si rifiuto di addossarsela; il Parlamento di Parigi alla cui sbarra la Compagnia fu citata, la condanno al rimborso, e fattesi presentare le sue costituzioni, dichiaro che la sua esistenza stessa era un abuso.

Chauvelin, consigliere al Parlamento di Parigi, Montolar procuratore generale al Parlamento di Aix, e la Chalotais procuratore generale al Parlamento di Rennes, si distinsero in quella pole-, mica, nella quale, però, mostrarono più mgegno che lealtà; e, per lo contrario, l'Ordine, che aveva fama di poter dare lezioni della política più accorta, non mostro, giunta l'ora de suoi pericoli, che debolezza, confusione ed incapacità; gli è vero che a pochi è dato serbarsi forti e dignitosi in vedere scatenato contro di sè il torrente della opinione: il concerto d'accuse, e più spesso di calunnie, che rinveniamo a danno dei Gesuiti in tutti gli scritti di quel' tempo ha qualche cosa di spaventoso.... Le repubbliche di Venezia & di Genova limitavano 'ler privilegi; a Vienna una commissione imperiale li privava delle cattedre di fflosofia e di teologia; tutti i principi della casa di Borbone, a Madrid, a Napoli, a Parma si dichiara-. vano lor nemici; e intanto continúavano ad approdare a Civitavecchia navi 'cariche di que' Religiosi, nel 1759 i Gesuiti del Portogallo, nel 1760 que dell'America Portoghese, nel 1761 que di Goa e delle Indie Orientali, i quali in numero di cinquantanove allo entrar nel Mediterraneo caddero prigionieri di corsali algerini, che, tocchi di compassione, li tornarono a libertà; l'universo intero parea congiurare contro pochi uomini: potean essi tuttavia trovare il coraggio, della rassegnazione; ma dove mai avrebbono potuto cercare un rag-. gio di speranza?

La Pompadour aspirava a guadagnarsi riputazione di vigoria; credette rinvenime l'occasione, mostrando che sapea scagliare un gran colpo; la stessa piccolezza di spirito guidava il duca di Choiseul: oltrechè, erano entrambi desiderosì di stornare l'attenzion pubblica dai casi avversi della guerra, speravano acquistare popolarità secondando ad un tempo i Filosofi e i Giansenisti, e supplire alle ingenti spese dello Stato colla confisca dei beni dell' Ordine, invece di metter mano a riforme ingrate at Re, spiacevoli alla Corte: Vero è che bisognava trionfare della opposizione di Luigi, il qual, in mezzo alle scioperatezze, conservava gli scrupoli e i terrori della bacchettoneria, e lasciava trapelare l'avversione che 'nutriva contro' Giansenisti e Filosofi; ma alla sua concubina eran noti i modi di farle cedere. Il

Parlamento Pariginó con sentenza del 6 agosto 1761 aveva aggiornato i Gesuiti a comparire entro un anno per udir portato giudizio delle loro Costituzioni, e intanto aveva ordinate la chiusura de' loro collegi. Il Re impose silenzio al Parlamento, e consulto una commissione di quaranta vescovi, che, esaminato lo Statuto dei Gesuiti, si pronunziarono per la conservazione della Compagnia; e il Re mise fuori un editto in suo favore; ma il Parlamento, sottomano incoraggito da Choiseul, ricusò di scrivere quell'editto ne' suoi registri; e il Re dopo breve malumore lo dimentico. Il Parlamento alla scadenza dell'intimato aggiornamento sentenzio l'abolizione della Compagnia, e la confisca da' suoi beni, i quai trovaronsi per la maggior parte consumati dai sequestri; di maniera che il ministro delle finanze non consegui da quelli il ristoro sperato.

« Eppertanto la persecuzione contro de' Gesuiti si allargava di paese în paese con una rapidità da destare stupore. Choiseul se l'era presa a petto come affar personale: premeagli soprattutto di farli scacciare dagli Stati Borbonici, e profitto a tal uopo dell'influenza acquistata sul re di Spagna Carlo III, poc'anzi re a Napóli, principe che sprecava alla caccia la maggior parte del suo tempo, accoglieva pretensione d'essere riformatore, é fors'anco filosofo, nutriva disprezzo per le costumanze spagnuole, ed in giunger d'Italia, avrebbe dato volontieri alla sua corte aspetto napoletano o francese. Comincio a rendersi odioso-assòggettando Madrid al babello sui comestibili che avea troyato in uso, a Napoli; offese anco più profondamente gli Spagnuoli pretendendo innovare lor foggie nazionali di vestire: volle rischiarata da cinquemila fanali la capitale, interdetto il cappello a larghe falde e l'ampio mantello, mercè de quali gli uomini procedevano quasiche mascherati: questi ordinamenti suscitarono una sollevazione violentissima che costo la vita a molta parte della Guardia Vallona, la sola che sece sronte agl'insorti: il Re, costretto ad affacciarsì ad un balcone, capitolo col popolo, ritirò il balzello sui comestibili, annullò l'ordinanza sui mantelli: indi, tenendosi malsicuro, fuggi di notte ad Aranjuez. Quella sommossa lo suscitò a profondo risentimento; la giudico promossa da trame straniere, e si lasciò persuadere ch'era opera dei Gesuiti: con questo ebbe iniziativa la loro rovina in Ispagoa: voci vaghe di congiure, accuse calunniose. lettere apocrife destinate, ad essere intercette e che lo furono, terminarono di decidere il Re: il conte d'Aranda, presidente di Castiglia, uom ardito e bujo, che teneva con

Choiseul segrete, corrispondenze, cavato di tasca quant' occorreva a scrivere, da solo a solo, col Re gli detto il decreto della soppressione dei Gesuiti, indi spedi circolari ai governatori di ciascona provincia con ordine di aprir i dispacei a tempo indicato. che fu la mezzanotte del 34 marzo 1767. Que Beligiosi cari alla Spagna dovean essere contemporaneamente colti, sottratti agli sguardi del popolo, deportati, non solamente senz'accusa, senza processo. senza giudizio, ma perfina senza che la Corte di Madrid siasi tampoco degnata di spiegare la appresso la sua condotta. I sei collegi de' Gesuiti in Madrid vennero investiti alla stess'ora da soldati: i Padri dovettero entrare in vetture approntate, con quel poco delle loro cose che su loro fattibile ragunare in quell'istante di scompiglio: avanti giorno erano già discosti dalla città, trascinati versò la riva senza conseguir requie, imbarcati su navi, che tosto veleggiarono per Civitavecchia; Carlo III li accompagno con lettera al Papa, in cui diceva, che, avendo essi cessato d'essere Spagnuoli, per diventare sudditi di lui, glieli rimandaya, Il governatore di Civitaveceliia, non prevenuto, ricuso di riceverli, e que meschini, tra quai ci aveano vecchi ed infermi, dovettero starsene a vista della costá senza poteria afferrare, e taluno di loro ne succumbette. La repubblica di Genova tocca di compassione per uomini stati sin allora oggetto della pubblica venerazione, e ai quall non era imputate colpaconsenti che ne sbarcasse una parte in Corgica: Choiseul fu sul punto di romper guerra al Senato, per ira di quell'atto umano, ed 'ayvenne in conseguenza di tal malumore che la Repubblica ebbe a cedere la Corsica alla Francia.

L'arresto violento de' Gesuiti, oltrecchiè in Ispagna, compiessi collo stesso mistero è rigore in tutti i possessi della Monarchia: al Messico, al Perù, al Chifi, alle Filippine lor collegi andareno investiti, lor carte seguestrate, lor persone arrestate e imbarcate: temeansi resistenze nelle Missioni ov'erano aderati dar neofiti; mostrarono una rassegnazione ed una umiltà appaiate ad una zalma e

ad una fermezza propriamente erojche....

colle più costanti della Religione e della Chiesa; li amava, commiserava la morte de periti a vista di Civitavecchia; ordinava che tutti gli esuli da qualsia parte di mondo giungenti, fossero accolti con ogni benignità negli Stati della Chiesa; nel tempa stesso si volse colle più pressanti istanze a Carlo III per mitigarlo: lungì dal riu-

scirvi, e dall'indurio a motivare la sua Barbarie altro che con espressioni generali e vaghe; non potè vietare che Carlo III e Choiseul, trascinassero nello stesso sistema di persecuzione gli altri due rami borbonici d'Italia. Ferdinando di Napoli, da dieci mesi dichiarato maggiorenne, che si lasciava dirigere in tutto dal suo ministro Tanucci, sul quale gli ordini spagnuoli erano omipotenti, fecè investire nel cuor della notte del 2 novembre 1767 le case e i collegi de Gesuiti per tutto il regno delle due Sicilie: fu una ripetizione fedele delle scene spagnuole; gli strappati a Napoli di mezzanotte già facevano vela sull'alba per Terracina.

- A Parma il Duca, troppo giovane per governare, obbediva ad un francese. Du Tillot, che avea già violato in più guise le immunità ecclesiastiche. La soppressione e il discacciamento dei Gesuitiper volere di Ferdinando di Parma era pel vecchio Papa l'affronto d'un feudatario, e il 20 gennajo 1768 pubblicò sentenza con cui annullava tutto quanto era stato colà fatto in onta dell'autorità pontificia, e dichiarava caduti in iscomunica gli amministratori dei ducati di Parma e di Piacenza.
- Choiseul che riponeva la sua gloria nel patto di famiglio (frai rami borbonici) și affretto a prestar sussidio al più debole di tai principi che asseriva oppresso dal Papa. Per quanto poco validamente fondata fosse la pretesa della Curia Romana alla sovranità di Parma e di Piacenza, quest'era un fatto compiuto da secoli, e ammesso dal diritto pubblico; e beache le grandi Potenze disponendo del retaggio dei Farnesi co vari trattati del secolo XVIII avessero mostrato di non badarvi, non aveano nemmanco abolito un diritto costantemente invocato, e dalla Santa Sede che la reclamava, e dagli abitanti dei Bucati che vi trovavano una guarentia: Choiseul colse volontieri il pretesto d'injunicarsi apertamente con Boma: non perdonava a Clemente XIII d'avere con una Bolia confermato a Gesuiti ogni for privilegio, giustificandoli su tutti i punti, lodando magnificamente il loro selo, i lor servigi, i lor talenti, proprio nel punto in cui i Parlamenti del regno condannavano il lor Ordine, ed egli stesso ne sollecitava a Roma la soppressione: si concertò coi re di Portogallo, di Spagna, di Napoli, che si eran dimostri avversi ai Gesuiti anco più di lui, e fece fare dall'ambasciator di Francia a Roma, Aubeterre, intimazioni violente, nè si diede pur tempo d'aspettarne l'effetto: l'undici giugno 1768 prese possessione d'Avignone e della sua Contea, nel mentre che facea pubblicare uno

sorito anonimo nel quale impugnava i diritti del Papa su quel territorio, essendo sua entenzione cavar partito dalla controversia per ritenerlo. Allo stesso modo il Re di Napoli s'impossesso di Benevento e di Pentecorvo, distretti appartenenti alla Chiesa e rinchiusi ne'suoi Stati. Il Presidente e nove commissarii del Parlamento d'Aix avevano accompagnato, ad Avignone gli occupatori, ed ivi pubblicato decreto che univa la città e il contado ai possessi della Corona, come se si fosse trattato d'un affare giuridico: il Vicelegato era fuggito a Nizza. Le quattro Corti Borboniche non peranco soddisfatte, di concerto colla Portoghese movenn di nuovo attacco al Papa per forzarlo alla soppressione voluta, quand'egli, succumbendo al duolo, di subito morì il 2 febbrajo 1769, » (Qui ha fine la citazione di Sismondi.)

Il 16 maggio dello stesso anno Lorenzo Ganganelli sorti dal conclave eletto Papa con nome di Clemente XIV; il 16 Giugno d'Alembert scriveva a Federico re di Prussia. Dicesi che il francescano Ganganelli non promette confetti alla Compagnia di Gesti: e che S. Francesco d'Assisi stia per far un mal giuqco a Sant'Ignazio di Lojola. A mio credere il Santo Padre, per quanto sia francescano, prenderebbe un grosso granchio sopprimendo, per compiacerne alcuni principi, quel suo reggimento di guardie; sarebbe mettere in pratica il trattato stipulato dai lupi colle pecore, dei qual era prima condizione che le petore licenziassero i mastin. Checche ne sia, dico singolarità, sire, che mentre le loro maestà Fedelissima, Cristianissima ed Apostolica sopprimono i granatica del Papa, la creticissima Maestà Vostra sia la solà che li conservi:

Il 21 luglio 1773 cominciava alla Chiesa del Gesu la novena in onore di sant' Ignazio: le campane suonavano a festa, il Papa ne richiese il perche; gli fu indicato e disse — non suonano per santi ma per defunti: — sapeva d'aver firmato quel di stesso il Breve con cui sopprimeva la Compagnia di Gesu.

· Il 16 agosto 1773 il Breve fu pubblicato: le Case dei Gesuiti in Roma furono invase dai birri. Ricci generale, e gli altri capi dell' Ordine vennero tradotti in Castel Sant'Angelo.

Il Re di Spagna, che pretendeva una Bolta di dissoluzione, si chiamò gravato di vederla pronunziata sotto la forma familiare e facilimente rivocabile di Breve; la Chiesa di Francia si rifluto d'accettarlo: la Corte di Napoli fè divieto di pubblicarlo: la Polonia e i primittyi Cantoni Svizzeri diniegarongli osservanza: Maria Teresa, la

sciando il Figlio métter mano ai beni posseduti dall'Ordine, si uniformo puramente è semplicemente alle intenzioni del Papa per la conservazione della tranquilità della Chiesa: Prussiani e Russi, che niun pensiero si davano del Papa, manco se ne diedeno del suo Breve, e conservarono le communità gesuitiche erette in lor paesi, seme predestinato a faturo risorgimento. (1)

Il Breve di soppressione porto la desolazione per, ogni parte del mondo: que Missionarii che in fondo dell'Asia, nell'isole del Pacifico, ne deserti dell'America davan opera fervorosa è fruttifera alla predicazione, sentironsi feriti nel cuore allo intendere sciolta la lor amata famiglia, franto il vincolo che li univa a que contri che s'eran avvezzi a venerare, omai divenuti naufraghi per la immensità delle terre e de mari: un d'essi scrivea da Pechino il 25 maggio 1775: Amico! ella è l'ultima volta che mi è consentito di sottoscriverme Gesuita; il Breve è in via; giungerà presto; ma non è poco aver potuto durar Gesuita uno o due anni di più ...

Appena Clemente ebbe chiusi gli oochi, l'Ambasciatore Spagnuolo corse al palazzo del Cardinal Albani decano del Sacro Collegio e gli disse: — Il Re mio Signore vi fa rispensabile de' Gesuiti prigiotieri in castello. — Nel carcere dove quell'odio inesplicabile non cessava di perseguitarlo, Ricci senti d'essere vicino a morire, nel volle morire senza dir addio a'figli, senza perdonare a nemici: Rido al suo testamento la espressione di que' voti supremi.

⁽¹⁾ Ce bon Cordelier de Valican n'est pas aussi horgneux qu'on se l'imagine: pour moi j'aurais tort de me plaindre de lui; il me laisse mes chèrs Jesuités que l'en persecute partout: j'en conserverai la graine precieuse pour en sournir un jour à ceux qui doudront cultiver chez eux cette plante si rate. — (Lesura di Federico a Voltaire del 7 luglio 1770; Impensato accostamento di nomi e d'idee!)

LA'SANTITA' IN ITALIA

NEL SECOLO XVIII.

La Santità fornisce campo alla più bella e genia gazioni spettanti allo storico del Pensiero: chi dicc un nomo attemperato in guisa straordinaria all'ese additate da Cristo, quindi una tal quale personifica: evangelico: eppertanto i tempi e i luoghi ne quai. questo magnifico dono del :Cielo sono eminenteme attenzione. Nè solamente la Santità, quasi fiore soavi da fecondo terreno, vale per sè ad esprimere dal l condizione del paese e della società; ma riesce della servazione per lo esercitare che fa sui contemporar gl'influssi più poderosi; essendochè ogni Santo trova straordinarietà stessa de suoi diportamenti quasi ast sto sistema di pianeti, che prendono a descrivergli i moniosamente concentriche. La storia è piena della mirabile che Santi operarono in pepoli interi; la paro stoli non riusci forse a convertire il mondo? ed og va rapidamente riconducendosi alla ortodossia merce citati sow essa dai Santi che la Francia di Robespi fughi sulla riva britannica sin' allora inospitale e nem delle armonie della natura ammira nel Sole l'anima fisico: le studioso delle vicende dell'immanità benedi l'espiazione e il riscatto della sua stirpe infelice....

L'Italia lungo il secolo XVIII, non ostante che la irreligione vi sia stata vista passeggiare da un capo all'altro ciamorosa ed altera, fu ricca di santità; vero è bene che duriam fatica a rintracciarla; conciossiache, modesta di sua natura, ne colse palme d'eloquenza salende cattedre a Pisa, a Pavia, ne consegui ammissione alla corte de Lorenesi di Toscana, de Borboni delle due Sicilie; ned ebbe dimestichezza coi dotti e filantropici crocchii di Milano, di Verona, di Napoli; uopo, a rinvenirla, è penetrare in un qualche modesto episcopio, in un qualche appartato convento, in un qualche tugurio.

Mi sovviene che molto addietro in questo libro, ove fu tenuto discorso dei secoli barbari, le leggende fornirono grato e poetico soggetto alle nostre investigazioni; e quivi accennai alle fasi della santità; indicando come la virtù cristiana, sempre ugualmente sublime e intera nella sua essenza, seppe nientedimeno assumere, a seconda delle circostanze e dei bisogni di coloro che intendeva beneficare, aspetti variatissimi; qua nei boschi e negli accampamenti ministra a' barbari di civiltà, di religione, là tutela de' popoli e salvaguardia del diritto nei consigli dei re, maestra d'agricoltura per le lande, conservatrice della tradizione letteraria nei cenobii, essicace a pácificare sazioni cui surore di parte trascinava a stragi cittadine, diligente e pietosa ju apporre sulle piaghe fisiche o mórali d'ogni soffrente, i farmaci indicati dall'arte salutare, il balsamo della rassegnazione e della speranza. La Santità nel medio eyo solendette massimamente sui seggi elevati della cattolica gerarchia; Tomaso di Cantorberi, Nepomuceno di Praga la imporporarono del loro sángue; Grégorio, Alessandro, Innocenzo la professarono con patimenti ed esilii che furono fecondi di trionfi: a soggiogare gli domini ferrei dei secoli di mezzo la Santità dovett'essere venturosa, forte, quasi dire violenta, e lo fu; a conquidere le generazioni men rozze, e che già principiavano ad erudirsi, dei secoli di Dante e di Colombo bisogno ch' ella, non più tanto di paventate scomuniche si valesso, quanto di toccanti lezioni, udita parlare dei maravigliosi sermoni, nelle pagine divine di Giovanni Taulere d'Alsazia, autore del libro delle Istituzioni, di Giovanni Gersen di Cavaglia autor del libro della Imitazione; e talora scambio la pensa coi pennelli, e le tavole del beato Angelico da Fiesole innamorarono gli uomini del Paradiso. Contro l'irrompere nell'arte, nella filosofia, nei costumi del riflorente paganesimo tuono Savonarola; il secolo di Pietro Aretmo e di Alessandro de Medici, è stato però il secolo di

Gerolamo Emiliani, di Gaetano Tjene, di Filippo Neri, di Carlo Borromeo: ovunque un cinico o un tiranno avea scandolezzato nazioni, insanguinato città, ivi tosto sorgeva un istituto destinato a rinfervorare l'amore di Dio, a cicatrizzare le ferite dei popoli; le nequizie d'uno venivano ricompre dalla virtu di cento, e la felice Italia insidiata da Socino, da Carnesecchi, da Sarpi, continuava da un capo, all'altro a mandare olezzo soavissimo di santità: nè venne esso meno lungo il secolo seguente, allorchè la sana filosofia di Galileo si diffuse a richiamar gl'Italiani da fole e lascivie per avviarli alla ricerca sperimentale del vero, la quale, quando è fatta con rette intenzioni, mena direttamente a Dio.

Ed ecco che vedemmo la Santità, sempre collocata all'antiguardo dell' incivilimento e del sapere, guidare, rischiarare, ingentilir le nazioni, sempre usando in armonia co'tempi dei mezzi più idonei a conseguire l'intento. Or come avvenne che questa face, sempre ardente accosto al Santuario, paresse nel secolo XVIII mandar fiochi raggi? Ciò avvenne perche gridata dai filosofi spregevole superstizione, definita dai medici mania ipocondriaca, qualificata dagli economisti aberrazione improduttiva: inseguita perfino nelle sagrestie da birri riformatori, perfino nel Vaticano da minacciosi diplomatici stranieri, e, per ultimo scorne, dannata a tacersi, interdettile proteste e martirio, la Santità nell' infelice secolo XVIII non altro potè in Italia che velata, lagrimosa, orante appartarsi... e v'ebbero uomini di corta vaduta che la dissero defunta, e se ne allegrarono!...

La Santità in Italia appartavasi mentr'era vista altrove cogliere palme clamorose. In Oriente, iu Asia continuava il fecondo inaffiamento del sangue dei Martiri; perduravano i patimenti irlandesi eroicamente sostenuti; le vesti nere non aveano intermesse lor missioni fra le tribù selvagge d'America; e quando la Compagnia di Gesù giacque colpita da quella soppressione cui l'odio più implacabile avea da lunga mano elaborata, e i suoi ventimil'ascritti vennero sbattuti per le cinque parti del mondo come fuscelli di paglia in balia della procella, dalle forche di Lisbona alle carceri del Messico, dal fondo del devastato, pria felice Paraguai alla steppe della Siberia, non v'ebbe regione che non vedesse Gesuiti errare, patire, convertire, morire, spargendo semi ovunque di Cattolicismo, che hanno fruttato sotto i nostri occhi la messe più insperata e copiosa...

Passeremo a rapida rivista i nomi e i fatti d'alcuni Monaci Italiani che fiorirono nel secolo passato dotati delle virtu che costituiscono i Santi;

- e i quali oggidi, per dichiarazione della podestà competente, conseguirono di ascendere gli altari, collocativi a edificazione e tutela dei conoscenti concittadini.
- S. Francesco di Gerolamo nato a Grottaglia nel napoletano su gesuita, pastore, ed apostolo instancabile; s' era consacrato specialmente a convertire le sciagurate che in ogni popolosa città sono scandolo e contaminazione degli abitanti: su tenerissimo dei giovinetti, e ne addirizzò infiniti nella via della salule: sondo una congregazione di mercanti a' quali, in paese ove abbondavan le frodi, la probità divento familiare: molte altre simili istituzioni reserlo. I' ammirazione e l' amore del Regno; ei solo mostrava d' ignorario; mori nel 1746.
- S. Giuseppe, che su detto da Copertino dal borgo tra Brindisi ed Otranto dove nacque, vesti l'abito cappuccino, e menò vita si disagnata ed ascetica da riuscire di sorpresa a chiunque lo vide: sapeva in guisa mirabile convertire i procatori tranquillare gli animi conturbati: solea dire agli scrupososi: Dio riprova le agitazioni e la tristezza; siate retti nelle vostre intenzioni e non temete di nulla: morì di sessantatre anni sereno e benedetto com' era vissuto.

II, beato, Bernardo da Corleone in Sicilia cominció ad essere ciabattino, indi si arruolo soldato: la prigione che s' era meritata gli fu salutare; ne usci convertito e si pose laico in un convento; la sua vita da quel punto null'altro fu che la pratica dei doveri del buon religioso: perseverò umilissimo durante mezzo secolo, resistendo alle seduzioni più efficaci che provvenivangli dall'ammirazione che destava, pieno di confusione a vedersi divenuto oggetto altrui di riverenza, e così sollecito d'ascondersi come ogni altro lo è di mostrarsi: giunto sull'estremo confine della vita, fu udito sclamare passiamo, anima mia, da questa misera esistenza alla eterna felicità, dai patimenti alla gioja, dalle illusioni del mondo alla contemplazione della Verità eterna!

In questi termini Pio VI parla di Bernardo d'Offida nel Breve della beatificazione di lui; — Passo la infanzia e i giorni pericolosi della giovinezza a riparo della capanna paterna, indi cercò di accostarsi vieppiù al Signore coll' austerità del vivere, al qual nopo si fè cappuccino: benche insignito di mirabili grazie, e particolarmente dello spirito profetico, giudicava bassamente di sè, e non aspirò mai a fama: la comunità a cui er ascritto riverivalo come santo che già fosse investito del celeste retaggio. Abbiamo pertanto giudicato, adem-

piendo agli obblighi del santo ministero che Gesu Cristo principo dei pastori ci lia demandato, che in questi giorni malvagi in cui una orgogliosa filosofia sembra pervertire impunemente l'intero mondo, niente fosse per riuscire meglio opportuno che additare si Fedeli questo esemplare di pazienza e d'umità cristiana, elevandolo bastantemente acciò possa spiendere lontano, e dirigere al sentjero della pace coloro che tuttodi camminano tra l'ombre della morte.

Del beate Bonaventara da Potenza lo stesso Papa scriveva: Lo si vuol coflocare tra' servi di Dio più distinti: fin da fanciullo cammino con santità nella Casa del Signore: bramoso d'arrivare a maggior perfezione abbraccio la regola dei Frati Minori di S. Francesco; è così, più strettamente avvinto a Gesù da nuova catena, brillo tra i servi di Questo come vaso di massiccio oro tempestato di preziosissime gemme: operò miracoli mentre visse; altri lurono conseguiti dopo che morto per sua intercessione.

5. Pacifico e il beato Tomaso di Cora ambo Minoriti farono missionarii ferventi e sublimi ammaestratori di popoli; il prime trapasso di cinquant'un anni nel 1721, il secondo di settantaquattro nel 1729.

Santa Veronica Githiani nacque presso Urbino nell'anno 1660; ricercata in moglie più d'una fiata pen la sua bellezza, sostenute assai contraddizioni, preferi monacarsi. Il decreto della sua beatificazione, dato da Pio VII nel 1814, espone di quai pregi andasse adorna, e quai prodigii la Grazia Divina si piacesse operare in lei e per lei: annunzio motto avanti e in piena salute il giorno del suo trapassare, che fu il 9 luglio 1727.

Il beato Sebastiano Valiré sacerdote savojardo su consessore del re Vittorio Amedeo, e sarebbe stato arcivescovo se vi avesse acconsentito. Chi lo visitava trovavalo d'ordinario genusicisto col viso raggiante e gli occhi bagnati di lagrime — o mio Dio, andava ripetendo, se gli tromini ti conoscessero, se sapessero amarti i Amor divino, qual paradiso sei tu! — nel fervore della sua divozione a Maria somigliava a s. Bernardo; nella carità inesauribile a s. Filippo Neri: mori nel 1710, beatificato nel 1834. Le sua reliquie posano in una cappella di Torino; e il suo nome è popolare e tenuto in sommo onore appo que cittadini.

S. Giovanni della Croce in francescano scalzo e sali a generale dell'Ordine: la vista d'un povero gli arrecava una emozione si viva che, mai avrebbe saputo rimandarlo senza soccorso; poverissimo qual era egli stesso, davagli d'ordinario del proprio pane; onde si

condangava a volontario severo digiuno: cesso di vivere e di ben fare nel 1737.

Di Crispino da Viterbo Pio VII nel decreto di beatificazione fece questo elogio: « era il padre de' poverelli, il consolatore degli affitti, puro e semplice di cuore, pieno di devozione per Maria Vergine, illustre pel dono delle profezie e dei miracoli. » Morì nel 1750.

Più rinomato dei precedenti per essere stato oratore acclamatissimo che mezzo secolo corse in qualità di missionario la Penisola, fu il beato Leonardo da Porto-Maurizio. Niun potrebbe dire a qual numero sian giunte le conversioni da lui operate: possedea qualche cosa della irresistibilità di Francesco Saverio, misto al candore di Luigi Gonzaga.

Questi dodici Santi italiani, fioriti sullo scorcio del secolo XVII e nella prima metà del XVIII, suppongo che inducano un qualche mio lettore (caso ve ne sieno di avversi al Cattolicismo) ad alzare le spalle, e domandarmi qual tiritera di pinzocchere e frati gli vada snocciolando, io che mi arrogo presentarmegli storico del Pensiero: gli risponderei modestamente d'essermi apposto che personaggi da intere popolazioni onorati mentre viveano con dimostrazioni che li dinotavano padroni della opinione ed arbitri dei cuori; venerati dopo che morti quai tutori ed avvocati appie del trono di Dio, da turbe che non ismettono pur oggi di affollarsi intorno le magnifiche urné dove son riposte lor ossa, sieno tali da meritare una qualche pagina in libro ov'è fatta ricerca così delle foggie del pensare degli uomini, come della genealogia di tai foggie.... Certo che Casti colle · novelle galanti, o Voltaire colla Pulcella hanno forse causato più male di quello che i dodici s'unominati fecer di bene: non perciò vedrei ragione d'aver a consacrare a que ribaldi assai facce di minuto rendiconto, e niuna a questi umili operai nella vigna del Signore, ch' Egli ha chiamato a gloria, e colle grazie concesse a lor intercessione, e coll'aureola di cui li cinse la voce del Sovrano Pastore. Il pensiero umano come Giano è bifronte; nobile, santo da una delle saoce; vile, laido dall'altra: chi m'interrogasse al modo su esposto mostrerebbe di simpatizzare con quest'ultima faccia; io preferisco d'assai la contemplazione dell'altra....

Restami a dire d'un ultimo Santo italiano il pjù chiaro fra tutti; che non fu frate ma fondatore di frateria, quell'Alfonso de' Liguori del qual non mi saprei, da traviamenti e conversione in fuori, chi

più somigliasse a sant'Agostino per anima ardente e tenera, per sapiente ortodossia, per instancabilità sacerdotale ed episcopale: ha fisonomia che infonde dolcezza a chiunque la contempla; è personaggio di que' che convincono i manco propizii al Cattolicismo accogliersi in questo una tradizione sempre fiorente, nè mai interrotta o attiepidita, della bontà più illuminata ed espansiva; vanto esclusivo della religione che da Francesco di Sales e da Bartolomeo di Las Casas rimonta in dritta linea a Giovanni l'amoroso apostolo, e a Gesù stesso ch'è la sovrana fonte dell'amore: pronunzio una gran sentenza chi disse « additatemi una religione fuor del Cristianesimo, una setta fuor del Cattolicismo che abbia saputo creare una sota suora di carità!... »

Alfonso nacque a Mapoli 1696 di sangue illustre: ebbe madre piissima, sulle cui ginocchia consegui la prima educazione del cuore: a dieci anni già era esemplare delle più toccatti virtù: l'adolescenza tenne le promesse della infanzia: studio con ardore e splendido riuscimento; ma er'evidente che tenevà la Religione e le sue pratiche auguste in cima ai propri pensieri: la sua pietà si aggraziava d'ana rara soavità di carattere: a diciassette anni fu avvocato; e sembrava destinato così a conseguire le palme del foro come ad ascendere alle più cospicue magistrature, quando, rimossa ogni ambizione, e vinte le insistenti opposizioni del buon genitore, che in lui vedeva il sostegno, e ambiva trovare il degno trasmettitore del nome, entro negli ordini sacri, e di treft' anni fu sacerdote.

Alfonso si chiari perfetto ministro del Dio delle misericordie: severissimo con sè, presentavasi ai penitenti fornito d'inesauribile mansuetudine: tenero qual madre a' peccatori, dannava il rigorismo di certi spiriti austeri che non si astengono abbastanza dal gravar le anime d'obblighi accettati con soverchia ritrosia, quindi trasandati di leggieri. Teneasi sovrammodo cara la povertà e la fatica, postosi servo ed apostolo della più abbietta plebe che catechizzava per le piazze, e seco menava in vasti appartati oratorii. Un maestro di scuola, per nome Barbarese, da lui convertito, aperse nella bottega d'un barbiere ai facchini del porto un corso di conferenze refigiose; Nardone, altra creatura d'Alfonso, evangelizzava anch'egli a quel modo: sacerdoti amici del Santo godeansi intervenire agli affoliati convegni ch'egli e suoi acoliti andavano tependo e moltiplicando.

Nel 1731 riposavasi Alfonso nell'eremo della Scala in Puglia da

faticose missioni, lorchè si affellarono intorno a quello pastori calati dai circostanti monti, cui la fama delle sue predicazioni avea chiamati; fu dolce al Santo ripigliarle: ma le turbe si succedevano sempre rienovate e crescenti; allora su chè Liguori ideò fondare una congregazione di sacerdeli che avessero ad unicamente intendere alla salute spirituale degli abitanti dei villaggi appartati e degl'isolati casolari.

Il sodalizio della Seala si compose da principio di otto individui, piccolo, ma fervente: aveasi a cuoco un veterano solito pria trattar l'archibugio, il qual salava troppo la povera zuppa, o la lasciava bruciare: gli capito un giorno d'infornarne il pane senza lievito: fu gara delle popolazioni in giro procacciarsi pezzetti di quella spezie di sasso farinaceo e tenerseli per divozione. Questo valente cuciniere e fornajo era Vito Curzio gentiluomo d'Acquaviya, fameso spadaccino e duellante: singolare come la vita n'era stata la conversione. Passeggiava per la città con un amico, e narravagli il sogno della notte trascorsa - parevami, dicendo, d'essere a piè d'un'erta che molti Religiosi salivano; mi prese voglia d'imitarli, ma non riusciva, perocchè mi scivolava il piede, e quanto ascendeva altrettanto tornava giù i e ciò sino al punto che un di que Religiosi pri porse la mano ad aita; — in proferir i quali accenti Curzio s'imbatte in un Religioso, e tosto grido, e desso intendea direil saccorritore a montar l'erta sognata: er'Alfonso de' Liguori; da quel punto voll'essere suo, e la sua merce aseese propriamente l'erta, così adrucciolevole a tanti, che mena alla perfezione cristiana.

Mentre gli ascritti alla nuova comunità teneano lor missioni con sommo frutto, fu sentito dal suo Fondatore il bisogno d'una regola da cui avesse a trovarsi retta uniformemente e stabilmente: qui nacque acissura: i più opinavano che alla predicazione, pei campagnuoli convenisse associare l'insegnamento letterario pei giovinetti: Alfonso preferiva restringersi a soccorrere le anime più derelitte: i diversamente opinanti, rimasi d'ambo le perti fermi riel proprio avviso, si separariono; ne la Chiesa ci perde per questo; in cambio d'una congregazione n'ebbe due, ciascuna intesa ad uno scopo speciale; Alfonso, da capo di glà numerosa famiglia, si trovo ridotto a due soli compagni Curzio e Sportelli: fu deriso per Napoli; ma posta sua confidenza in Dio, proseguì le missioni. Quand'egli e Sportelli erano in gire, Curzio rimaso a guardia della casa, costituiva da solo

la comunità, e non tralasciava di suonare alle debite ore la campana del richiamo agli esercizii cemuni, divenuti omai individuali, ne per questo dismessi con accompagnamento di canti e salmodia ad una voce; è facile comprendere se con un tal da fare pote il buon Curzio perfezionarsi nell'arte d'infornare il pane, e di condire la zuppa l'Quella solitudine durò poco; presto (nel 1733) Alfonso s'ebbe compagni; e allera diede opera, oltreche alle campestri e montanine, ad altra maniera di missioni, che furono pei cittadini, e appena aperte divennero irequentatissime anco da personaggi d'alto affare: duravano una o due settimane; in quaresima non ismetterano.

Nel 1743 Alfonso giudico che la sua Congregazione fosse abhastanza solida da conseguire istituzion regolare coi voti di povertà, di castità e d'obbedienza; allora fu che il conte Giuneppe, padra del Santo, venne a chiedergli d'essere ammesso frate laico nel sodalizio novello; nel dissuase Alfonso con dimostrargli che importanti doveri lo trattenevano al secolo; e il Vecchio si arrese, e continuò a vivarvi esemplare di virtà. Questo fatto recente mi ricorda il castellano Tesselino, che si presenta a s. Bernardo suo figlio, e ne consegue che lo ammetta nell'eremo di Chiaravalle, ave altri cinque suoi nati l'aveano preceduto, deposte sul limitare le spade, stata con gloria sfederate a difesa del loro paese nelle crociate.

Nel 1748 Liguori pubblicò le Visite al cantissimo Sacramento che furode il suo primo libro. Il Re di Napoli volle farlo arcivescove di Palermo: le supplicazioni del Santo ne lo stornarono a fatica: nel 1749 Benedetto XIV approvò l'istitato da lui fondato, che fu detto la Congragazione del santissimo Redentere. Que anni dopo Alfonso pubblicò l'aurao scritto le Glorie di Maria; indi la sua celebre Teodogia morale:

Stupenda vigoria, ed operosità d'uomo che andava continuamente pradicando, e su cui piovevano da ogni handa imbarazzi e contradzioni! — Nostri officii, diceva a suoi missionarii, son gli stessì che Cristo e gli Aposteli esercitarono: chi non è fornito dello spiritò di Gesù Cristo, nè dello zelo degli Apostoli mal è adatto a tal ministero: — volca che la umiltà fosse il tipo caratteristico de suoi figli: — questa virtù, ripeteva, ci guadagnera la riverenza dei pepoli; dessa è la più acconcia a cattivare i peccatori, ed a fare che ne disponiamo a nostrò senno: se la umiltà difetta al missionario ben diremo che gli manchi ogni cosa, —

Fermo nel principio che i missionarii denno imitare gli Apostoli. Alfonso detto questa ricordevole pagina? • il Redentore che ne sapea di rettorica più di me, non si elesse per farsi comprendere dalla turba altro stile che quello delle parabole, e delle comparazioni volgari: e noi pure siam chiamati ad evangelizzare la turba: se dessa non comprende la sua volontà non si commove, e gittiam le fatiche. Scopo del predicatore è commovere e persuadere : niuno si distorrà dai facili sentieri del peccato se non sarà convinto che gli torni conto di abbandonarli. > Alfonso chiedea pertanto uno stile semplice, popolare, frasi brevi e proscritta ogni peregrinità; dell'espressioni poetiche ed astratte era nemico poco manco che delle bestemmie; non che approvasse sul pergamo locuzioni triviali, ignobili, sibben esigeva l'uso di vocaboli comunali' è compresi. Volea che i suoi Religiosi scrivessero in prevenzione lor prediche, e ripetesserle quali aveanle scritte, quali ei le avea rivedute. Detestava le improvvisazioni, e la temerità di ascendere il pulpito senza d'esservisi ben apparecchiati.

Predicando e facendo predicare a questo modo l'Uom di Dio innamorava ciascuno che lo udiva: alle conferenze ch'er teneva apposta pei sacerdoti ne concerrevano a centinaja dalle quattordici diocesi del Regno; e così quella salutare sapienza s'insinuava per tutto, e dai pastori scendeva al gregge. Tal era la Congregazione del santissimo Redentore nel 1672 trent'anni dopo che Alfonso l'avea creata; quando su lui settuagenario piombarono due sventure.

La prima si fu la elezione che Clemente XIII si pensò fare di lui a vescovo di Sant'Agata de Goti: infermò all'ingrato annunzio, e tocco agli stremi; si riebbe e obbedi. Qu'al fu missionario tal si mostrò pontefice; e il Regno ebbe il suo Carlo Borromeo: se non fu come il nostro grande Arcivescovo tribolato dalla moria, d'altri infortunii ebbe a sostenere il peso; una paralisi cronica che lo colpi nel 1768; una carestia che desolò la meridionale Italia; e il dolor provato a vedere la incredulità trionfante in Francia e la Chiesa nella nostra Penisola posta in iscompiglio dell'abelizione della Compagnia di Gesù, della quale i Ligoriani, venivano gridati affiliati. La soma di tante sofferenze auterizzò l'ottuagenario Alfonso a chiedere, e Pio VI ad accordare ch'ei cessasse dall'amministrare la sua diocesi.

A que di supremi, che si lusingaya di spendere in pace di non altro occupato che della religiosa famiglia, che lo benediceva padre,

ecco che lo colse il secondo infortunio teste mentovato, e si fu il tentato annientamento di quella famiglia stessa, merce mutazioni che vi si volevano introdurre, e l'accusa continuamente ripetuta di gesuitismo: miserabili tempi che convertivano in arma avvelenata un nome stato venerevole sin allora! più miserabili uomini che quell'arma configgevano nel più puro e generoso cuore che battesse a quei giorni in petto italiano!... Alfonso: fu non solamente deposto da generale de' Redentoristi, ma escluso dalla Congregazione. Il santo Vecchio er'avviato ad ascoltare la Messa quando gli fu annunziata quella disonorante sentenza: parve dapprima interdetto, poscia inchinandosi disse, — io non cerco che Dio; a me basta che la sua grazia non mi venga meno. Il Papa vuol così? ne sia lode al Signore! —

Alfonso visse abbastanza per vedere la sua Congregazione riaversi dalla procella che l'avea bersagliata, e lui stesso restituito all'onore ed alla reverenza che non avea mai demeritati. Sempre lucidissimo di mente, e spesi gli ultimi anni a dettare trattati del più popolare e confortevole ascetismo, si spense nel Signore il 1.º agosto: 1787, dichiarato beato da Pio VII nel 1806, santo da Gregorio

XVI nel 1838.

SGUARDO SINTETICO

ALLO SPIRITO ED ALLO SCOPO

DELLE ISTITUZIONI MONASTICHĖ

Dio vuol essere pregato; lieve ricambio che impose all'uomo di averlo creato a sua immagine, e collocato padrone della terra: — Feci, gli disse, tutto questo per te, nè mi riserbai che il tuo cuore; rendimi tributo di gratitudine, riconoscendo i benefizii che ti largii. — Tale fu il patto primitivo del Creatore colla creatura ragionevole; patto riconosciuto da tutte le genti, perocchè tutte pregarono: sventuratamente la loro preghiera fu pressochè sempre rea, dacchè, in cambio di Dio, adorarono le proprie passioni; il Riparatore scese sulla terra a faria perdonata; e il patto della Divina Alleanza confermò ed afforzò l'obbligazione primitiva della preghiera; aggiunse l'altra della penitenza.

Dio poteva egli esigere meno? Gli uomini pagan essi a Dio que

sto, lieve tributo? Se pochi pregano, se di questi taluno è degno di venir esaudito, il genere umano ha mestieri che siffatte anime

elette preghino senza posa e presentino alla eterna Giustizia una compensazione della dimenticanza e delle colpe dei loro fratelli. Conciossiache non meditereme mai abbastanza questa grande verità; che le nazioni sono al cospetto di Dio quasi individui meriteveli di grazio e gastighi, secondol che si mostrano studiose o negligentina pagare il tributo della loro pia osservanza: lassian esse deserti i tempili, ove il debite della preghiera suol essere saldato? Il Signore fa segno ai ministri della sua collera; ed essi imprendono testo un opera di desolazione..... Quando, pertanto, c'impatteremo in un chiostro, e ne udrem usere voci d'oranti, non diciamo — a che buomi? — sibbene — esco i deprecatori della collera celeste.

Ma lasciam da parta questi misteriosi influssi della preghiera sul procedimento provvidenzial degli eventi; è conduciamoci a chiarire, come i voti, che son fondamento delle istituzioni monastiche, risultino nella bilancia sociale contrappeso efficace all'azione perturbatrice delle passioni, e spezialmente a quella si dissolvente dell'egoismo.

ĭſ

Delle varie professioni degli uomini in società può dirsi, come dei membri del corpo umano, che ciascuna per l'ufficio suo proprioconcorre al benessere generale, e ché niona saprebbe star da se sola. E infatti, dacche tutti dobbiamo, per vivere, sostentarci di pane ogni di, gli é indispensabile che un grad numero di bracèia coltivi la terra produttrice delle messi; onore, partanto, a questa prima e più importante delle industrie! Ma l'agricoltura non bastorebbe a soddisfare i bisogni più imperiosi della vita senza lo scambio dei prodotti proprii delle varie regioni operato dal commercio, seriza la trasformazione di tai prodotti mercè le arti; sia lode, pertanto, al commercio, alle arti. Ma non basta che l'agricoltura cavi gli alimenti dal terreno, e il negoziante spacci le sue merci, ove l'uno e l'altro non goda tranquillamente del frutto delle proprie sollecitudini; e siecome ci hanno di tali che, non sanno e non curan sapere che cosa sia giustizia, ecco bisognare magistrati che ne rendano note e rispettate le norme, armati che la difendano all'uopo. Conservar la pace allo interiore toglie molte braccia all'agricoltura, alle arti; tutelarla allo esteriore ne distrao anco phi; gli eserciti sone la sanzion indispensabile dei trattati. Passammo a rivista i precipui membri del corpo sociale; sin qui, mero corpo; l'anima ov'è?

poco contro l'orgoglio, l'avarizia, la lussuria, che sono le passioni da oui provvengono più danni alla secietà: a frenarle, piattosto che i prescritti d'una legalità troppo facile ad eladersi, vale l'insegnamento e l'esempio delle opposte virtù: chi lo darà? Ad attirare l'attenzione dei cadenti, dei caduti, a forzarli di credere nella virtù, richiedonsi anime forti e generose, che volontariamente rinunzino alle soddisfazioni ance innocenti dell'amor proprio e dei sensi, per abbracciare quanto ci ha di più arduo ed aspro al mondo nell'obbedienza, nella povertà, nella mortificazione: chiamiamoli, se piace, eccessi; varranno a neutralizzarne di contrarii sovvertitori.

Che se alcuno domandasse, perche il Monachismo giacque ignoto nell'èra eroica del Cristianesimo, nè sorse che allo scadere della primitiva virtu; io chiederei alla mia volta - se il Monachismo è rimedio, perche avrebbe dovuto precedere il male? -- Sinche i Fedeli non formavano che una comunità di fratelli, e la persecuzione li rendea sempre più memori della morte e del cielo, di qual virtù avrebbero saputo dar loro l'esempio i monaci, che già non praticassero? Occupato l'Impero dopo un combattimento di tre secoli, i Cristiani, come accade ai vincitori che non hanno più a fronte ne mici, deposero le armi: del riposo che dovevano cercare in cielo, voller fruire quaggiù; scaddero dallo spirite di sagrifizio e di carità, che avea lor fruttato la vittoria. Da quel punto la società cristiana sarebbe declinata a corruzione, se, a somiglianza della società civile, non avesse formato un corpo di truppe regolari, ch'esercitate a trattare le armi spirituali, si fossero tolto di cembattere per chi aveva abbandonate le file; avessere, cioè, mandate a vuoto, mercè la preghiera e la pratica della virtà religiosa, le insidie dei nemici delle anime.

Chi narrerà degnamente le gesta di tai sante milizie, allora spezialmente che i Barbari minacciavano d'eccidio le genti occidentali é il lor antico incivilimento? Vescevi, monaci, donzelle valsero a far indietreggiare quelle schiere spaventose, a domare la ferocia di lor condottieri: Genoviessa, Leone, Benedetto suron gli ammansatori degli Unni, degli Eruli, dei Goti. Quando, stanchi di devastare, i vincitori scambiarono la tenda in castello, la forza brutale avrebbe perpetuata la barbarie in Europa, e la barbiera tra feudatario e vas-

sallo sarebbe stata insuperabile, se i ministri del Vangelo nen si fossero interposti a mitigare l'orgoglio del primo, a rialzare il secondo dall'abbiezione, ad unirli ambo genufiessi dinanzi un medasimo altare. Qual ordine avrebbe potuto porsi tra guerrieri feroci che riconoscevano ogni loro diritto dalla spada, se vescevi e sacerdoti non avessero stillato nel loro animo le prime nozioni della equità e della misericordia? A vescovi e sacérdoti però, pel continuo rimescolarsi coi Barbari, veniva scemando il prestigio dell'autorità: i rozzi utomini del settentrione venerarono da vantaggio i monaci per l'isolamento e la singularità della lor vita. Fondamento della barbaria erano orgaglio, che non le consentiva vedere fuori di sè altro che schiavi, e dispregio d'ogni fatica dell'intelletto: il Monachismo attasco di fronte cosiffatte opinioni generatrici di rozzezza e ignozanza; proclamo l'uguaglianza universale, accogliendo ogni uomo, accordando distinzioni al solo merito, merce di liberi suffragi; nobilità, santifico lo studio, l'agricoltura, l'esercizio d'ogni arte utile: ciasoun monastero fu nel tempo stesso una piccola repubblica di fratelli; governata da un capo elettivo, soggetto alla legge comune; una scuola dov' era insegnata ogni cosa dalla ortografia alla teologia; un podere-modelle, ove Facricoltura si andeva arricchendo di pratiche vantaggiose e bei trovati; e finalmente un vasto opificio, schiuso al tirocinio di molteplici industrie. I Barbari rimasero colpiti da tale spettacolo: la riverenza ispirata da uomini, la cui amicina era ambita dai re, cominció a rendere onorate a lor occhi le fatiche alle quali scorgevanli intesi; mani, che i potenti baciavano con rispetto, non avrebber saputo trattare lunga pezza marre ed aratri senza nobilitarli: il barone in riconoscere sotto la mitra abbaziale un ch'era nato suo servo, apriva per la prima volta la mente ad una qualche idea della uguaglianza umana; l'abbondanza e la pace che regnavano nei cenobii, i frutti quivi maturati da un'industre attività, lo splendore delle sagre cerimonie, l'odore di saetità che vi si respirava, chiamavano l'uomo d'arma ad ammazione, lo commuoveano profondamente. Dall'ammirare all'imitare non corre grande intervallo; e i più generosi guerrieri foron visti assai fiate scambiar là corazza nella cocolla. Allora cominciò a fervere il lavorio fecondatore della fusione sociale; grandi e piccoli, ricchi e poveri, nobili e plebei, misurati col braccio di san Benedetto, trovaronsi uguali: creare rifugii alla fiacchezza, alla infermità, ad ogni infortunio, aprire agli infimi. col beneficio dell'educazione gratuita, l'accesso ad ogni

più elevata magistratura, preparare al trionfo della fraternità gl'individui, le famiglie, le genti, ecco ciò che la Chiesa, giovandosa precipuamente del monachismo, volle e consegui a dispetto delle passioni degli uomini, talori ancò di quelle de' proprii ministri.

La grande impresa richiedeva secoli, ne la Chiesa se ne gravo: prima di rivelare agli nomini i lor diritti, era mestieri iniziarli alla conoscenza ed all'amore dei lor doveri: e quali-sante industrie non adoprò ad ispegnere l'antipatia delle razze, ad inculcare nell'animo de' suoi figli ch'eran tutti fratelli! ora li costituiva in sodalizio per la edificazione di santuarii; ora li associava in eserciti per la liberazione di oppressi: il giorno dell'affrancamento legale finalmente spunto: correa l'anno 1306, quando il re Giovanni pote dichiarare solonnemente che la monarchia da lui governata meritava denominarsi de' Franchì, dacche per l'abolizione conseguita o conseguibile di qualunquesia servità, ogni franchigia vi si trevava autorizzafa.

H

fl viver monastico è un de' più liberi che siano al mondo, il solo che domanda all'iniziando di avere aggiunta la età del pièno sviluppo delle sue facoltà fisiche è morali, d'essersi edotto con anni consecutivi di prova degl'impegni che intende assumersi, di attestare con giuramento che non soggiacque a veruna seduzione o violenza, sibbene che adopera in decidersi del suo pieno e libero arbitrio: chiunque prenda disaminare le prescrizioni ecclesiastiche su questa materia, conosce esser impossibile proteggere meglio la libertà contro l'entusiasmo, la fiacchezza dei figli contro il fanatismo, l'avarizia dei padri; che se le passioni hanno talora trionfato di tai sapienti precauzioni, direndi abusi non imputabili all'autorità spiritante, la quale non cessò d'imprecare contro de' loro autori, con dichiarazione i voti esterti esser nulli.

Sta bene; dirà taluno: libero è l'ingresso de chiostri; però l'uscirne chiuso per sempre; spaventosa quella servità che dura tutta la vita!

Se la libertà, rispondo, consiste unicamente nella franchigia di mutar volere a capriccio, falsando oggi le promesse di jeri, confesseremo che anco le leggi civili provvideso assai malamente a tute-larla, dal momento che stabilirono infinite obbligazioni, gravi, su-

scettive di acerbi pentimenti, e son ostante irrevocabili. Tal è, ad esempio, il matrimonio. Ogni codice provvide con assai manco latitudine alla libertà dei conjugati, che non la Chiesa a quella de' monaci: imberbi ancera i garzoni, quasi impuberi le fanciulle ponno contrarre nozze legali: che se la professione non precedesse qui il noviziato, ci avrebbono pochi professi: quanti mariti, infatti, che si pentono d'esserlo! quante mogli, che si eleggerebbero di tornar libere! Tra versatilità e libertà corre immensa distanza; la prima nasce da ignoranza o debolezza; la seconda chiama-consiglieri intelligenza e coraggio. Ogni animo aspira ad 'esser felice; chi muta via ad ogni tratto, mostra, o d'ignorare la retta, o di mancar di fermezza a correrla, ignaro, dunque, o codardo. Qual indipendenza o dignità accogliesi in uomo senza convinzioni, senza principii, continuo zimbello di fantasmi, e che si è imprigionato in un cerchio di contraddizioni? È son costoro che cianciano senza posa della schiavitù monastica, cui le passioni posero in ceppi tostochè nati, opinione e moda tiranneggiano, vivono a caso, e giungono al termine di lor giorni senz' avere posto mai il pensiero al modo di spenderli! Il Monaco invece si concentro a prosonde meditazioni per asfrontare questo quesito, il più elevato della filosofia — che cosa è la vita, e perche mi fu data? - Colpito dalla considerazione dell'avvenire lieto o infausto, che inevitabilmente lo attende oltre la tomba, risolve camminare di piè fermo alla conquista del primo: ci ha una via che giudica più breve, più sicura, più fornita di difese contro i pericoli esteriori ed interiori, la via del chiostro; e la percorre tra gli scherni degl'indifferenti, tra le lagrime de'consanguinei, e la battaglia dei proprii affetti: una prova di alquanti anni, lungo i quali assaggio tutto quanto le prescrizioni monastiche hapnosi d'amaro, nol distolse dalla presa risoluzione; onde, con volontario giuramento, si è collocato alla fine, nella felice necessità di voler sempre ciò che ponderatamente ha giùdicato essere il suo meglio. Noi non lo accuseremo per certo di temerità: chi, dopo un biennio di sperimenti e riflessioni è ancora incerto su ciò che dee fare, rimarra minorenne tutta la vita. Niun accusi il nuovo Monaco di bassezza o servilità; promette, è vero, obbedienza a Superiori dell'Ordine, ma giura anzitutto di osservar le costituzioni di questo, le quali hanno tracciato con precisione i limiti dell'autorità dei capi e pronunciata contro di questi la deposizione se induconsi a violarli: la volontà del Superiore non è, pertanto, altro che il prescritto della Regola, previamente noto e invariabile.

Osserviam qui la differenza che corre tra governi che assumeno nome di liberi e il reggimento monastico; là alquante centinaja di deputati rifondono; modificano la costituzione dello Stato ad insaputa, spesso contro il voto d'innumerevoli cittadini, ai quali è forza sottomettersi: qui ogni modificazione essenziale richiede, per divenire obbligatoria, il voto di ciascuno. A che cosa dunque rinunzia il Monaco, promettendo obbedienza? à voleri capricciosi, facilmente rei, cui le nostre o le altrui passioni c'impongono, e che intessono la vita di puerilità, d'errori, di colpe.

L'autorità esercitata da' Monaci, particolarmente gli ascritti alle regole più austere, pone in chiaro la efficacia del suggello morale impresso in fronte all'uomo dalla volontaria annegazione religiosa. Antonio esci dalla Tebaide per incoraggire i perseguitati d'Alessandria, e i satelliti di Massimino non ardiron offenderlo; i Romiti dei monti d'Antiochia scesero in folla a sospendere con ardite deprecazioni le fiere sentenze di Teodosio; il Cenobita di Subbiaco impose a Totila di sostare dalle stragi. Quando Enrico VIII volle sostituir la druda, alla moglie, due Inglesi ardirono maledire apertamente quella scandalosa violazione delle leggi divine ed umane; furon due Monaci: il re minacciolli di farli gettare nel Tamigi; e un d'essi, sorridendo - serba, gli disse, cotali spauracchi ai contenti di questo mondo, nel qual noi ci abbiamo troppo poco da perdere. — Se il Parlamento avesse accolto tra' suoi ascritti un drappello d'uomini sul taglio di questi due, l'Inghilterra sarebbe forse ita salva dall'apostasia, e quel suo Nerone non avrebbe pronunziato morendo le storiche parole' — ohime! chi io perdet lo Stato, la fama, la coscienza e il cielo!

IV

Dacchè la legge agraria è la più ineseguibile delle utopie, su pensamento eminentemente filosofico sottrarre una qualche parte della proprietà al movimento generale di trasserimento per costituirla inalienabile patrimonio degli indigenti: su concetto stupendamente morale non accordare il godimento di sissatto patrimonio altro che ai meritevoli, obbligandone gli usustruttuarii a dividerne, sinchè vivono,

i redditi coi più bisognosi, per dire poi, trapassando, come Alessandro — li lascio al più degno. —

Tali sono i beni monastici: moltiplicano i proprietarii senza dividere le proprietà, lo che costituisce un gran bene: podere, che basterebbe appena al sostentamento di un gentiluemo, alimenterà venti religiosi, la più parte figli di popolani, dannati, se trovano chiuse le porte del convento, a vegetare nella inopia. Diremo che i chiostri, accogliendo ed alimentando poveri, ne crescano il numero e favoreggino l'ozio? fu ripetuto a sazietà ma dov'è nato, di grazia, il pauperismo? appo i Protestanti: ovunque furono bandite leggi contro i Monaci, ivi fu giuocoforza metterne fuori contro i poveri: dall'epoca, che non v'ebbero più conventi in Inghilterra, gl'indigenti vi salirono a tal numero da costituirvi oggi il quinto della popolazione: nella Spagna, abitata da cinquantamila monaci, il numero degl'indigenti sommava trenta volte minore di quel ch'è ora che i conventi vi furono per la maggior parte soppressi.

Gl'Inglesi, a' quali sta bene battezzare malori che nacquer tra loro e continuano a tribolarli, inventarono la voce assentismo, per indicare una delle più grandi calamità dei paesi agricoli, cioè il dimorare dei grandi proprietarii discosto dalle lor terre: niuno ignora che la presenza del padrone feconda il podere; trasferitosi quello ad abitare la capitale vi diventa straniero alle prime nozioni dell'economia rurale, esige molto da suoi campi, restituendo lero poco o nulla, e li lascia prontamente deperire in mano di pigri ignoranti amministratori. Gli è questo un degl'inconvenienti del reggimento rappresentativo, far affiuire nel capo-luogo i maggiorenti delle provincie. Lumi ed oro sono nello Stato ciò che nel corpo umano vediam essere il sangue, il quale, ove si porti con troppa abbondanza alla testa, causerà congestion cerebrale, e minaccia di morte, caso non sia procurata una sollecita deviazione: disseminate le affluenti dovizie, che servono a vulcanizzare le maggiori città d'Europa, e vedrete com'esse diverranno benefiche. Or bene, a questa funesta tendenza, alla centralizzazione contrastano salutarmente le fondazioni monastiche: Benedettini, Cistercensi, Certosini, Trappisti costumarono stanziare nelle lande fertilizzate dall'opera loro: mercè l'alta moralità che facevan regnare per quei vasti tenimenti, e la educazione che porgeanvi alla infanzia in iscuole gratuite, e la sontuosità di lor costruzioni, ben cotesti Religiosi si guadagnarono nei secoli di mezzo, ed anco in

tempi a noi più vicini, nomi di benefattori delle provincie in mezzo a cui dimoravano.

Gli economisti avranno un bello stillarsi il cervello, e sempre la società si troverà attristata da nieschini dannati a morire, se la limosina non li soccorre, sempre ci avranno doviziosi, che, vaghi di secondare filosofando la durezza del loro cuore, dichiareranno la mendicità essere una colpa e la limosina un abuso: era dunque necessario che la Religione, a cui spetta alleviare ogni infortunio e combattere ogni pregiudizio, raccogliesse sotto le ali della sua protezione i membri più derelitti dell'umana famiglia. Ed ecco ch'ella non si trovo contenta di sollecitare a lero pre un tozzo di pane, ma volle che avvessero a cibarsi alla nostra mensa, e che il nestro orgoglio si abbassasse a riconoscere sotto quei cenci i figli del Padre nostro celeste, i nostri coeredi del retaggio di Cristo. A conseguir tutto questo era mestieri nobilitare, anzi santificare la mendicità; e la Religione disse agli uomini: - volete imitar Cristo? vendete i vostri averi, distribuitene il prezzo a poverelli; e con un sacco indosso ite a predicar la penitenza e il disprezzo de falsi beni alle genti addormentate nella mollezza; istruite gl'ignoranti; consolate i solfrenti; visitate i prigionieri; sus sidiate gl'infermi; miuna miseria sfugga alla vostra industre carità; ne v'interrompete in tai fatiche che per accattare di porta in porta il vostro proprio pane quotidiano. colla umiltà d'uomini indegni di riceverlo. - Ed ecco-che alla chiamata di Francesco d'Assisi, di Domenico di Guzman, gentiluomini e borghesi a mille a mille si arruolarono sotto lo stendardo della mendicità elettiva; appartenendo alle prime classi della società pel sangue e la educazione, alle ultime per la povertà della vita, onorati e temuti dai grandi, cari ngli infimi, questi Religiosi Mendicanti furono il legame di cui si valse la Chiesa a raccostare fra loro i membri della sua famiglia immensa; l'indigente ardi accompagnarli più in là del vestibolo dei palagi; il patrizio consenti a segurfi più in là del limitare della capanna.

Era poco mostrare l'uomo il cristiane sotto le assise della povertà; conveniva additarlo vera immagine di Lui che disse — ciò che avrete fatto al più piccolo d'infra voi lo avrete fatto a me stesso — la qual augusta prerogativa della indigenza fu solemnemente proclamata: ogni anno, nei giorni sacri alla Passione, i Pontefici a Roma, i Monarchi cattolici in lor reggie lavano i piè di

mesdici per onorare in essi la figura di Cristo; ceremonia che bastarebbe sola a chiarire sovrumana la Religione che la pose in onore: dessa, che impone al ricco l'obbligo di soccorrere il povero, rammemora, di riscontro, continuamente al povero il dovere che gli incumbe di procesciarsi il sostentamento col sudore della fronte; implecabil nemica dell'ozio, va ripetendo le parole dell'Apostolo eniunque si rifiuta al lavoro de ve astenersi dal cibo. —

Il Frate Mendicante, per effetto della sua posizione sociale, è sommamente acconcio a promovere la osservanza della duplice legge della carità e della fatica; con eccitare, adoprando parole ed esempii, gli opulenti a dare, gli indigenti a lavorare, mette a secco le due precipue scaturigini del pauperismo, la durezza del ricco e l'inerzia del povero. Oltrechè i Frati Mendicanti con ispogliarsi de' beni che loro spettano e pigliare la bisaccia, procurano sovente il bisognevole a chi ne difetta; nè, condannandosi a vivere dell'altrui superfluo, tolgono il necessario a veruno: ci ha tale un affoliamento al banchetto della fortuna, che vuolsi fare buon viso ai convitati che abbandonano la mensa contenti di vivere degli avanzi altrui.

٧

Per determinare gli uomini ai sacrifizi, che 'ogni associazione richiedé da' suoi membri, occorre una spinta efficace, la prospettiva di un qualche vantaggio o lucro. Agricoltura, commercio, industria prestano campo opportuno ad associazioni d'uomini avidi di arricchire, e che potranno facilmente riuscire vantaggiose allo Stato; ma sventurato il paese che non ne cono scesse d'altra maniera! gl'interessi materiali acquisterebbon vi una fanes ta preponderanza a scapito de' morali; avvegnache a felicitare i popoli, oltre che agricoltura, commercio e industria, altri elementi son chiesti ugualmente indispensabili; che, cioè, le scienze sieno coltivate, che la gioventu venga rettamente educata, chè le miserie di ogni genere da cui la società è tribolata ottengano soccorso: la vera scienza pasce e adorna gl'intelletti: l'educazione savi a fendeli consci della virtù; la beneficenza è la più santa e profitte vole attuazione della virtù: or bene, io affermo che il conseguimento del triplice scopo di rendere gli nomini dotti, buoni, benefici, trovasi facilitato ove lo si affidi alle Associazioni monastiche.

La società pullula di sapienti che mal saprebbero dirci, caso ne li richiedessimo, che cosa è propriamente scienza. Le definizioni danno poco nel genio a' di nostri; epperò le dobbiamo dire ottimo assaggio del sapere: definire, gli è porre in chiaro sotto quai rapporti una cosa si accosti all'altra, e sotto quali se ne distingua: impotenza di definire dà segno d'incapacità di distinguere. Certuai confondono il sapere colle nozioni queste si Terman ai fatti considerati nella loro individualità; quello coordina i fatti, ne rivela le correlazioni, e risale dalla moltiplicità degli effetti alla unità della causa. Il sapere è filosofia, cioè la conoscenza delle cose in lor cause ed effetti: coloro che, immersi nella disamina dei fatti trascurano di studiare come si generino, non disimpegnano; nei campi della scienza che all'ufficio di manuali: tal è la maggior parte dei fisici, dei medici odierni: compilano libri pieni di curiosi particolari; li diresti in guardia contró ogni importuno che si avventurasse a richiederli e qual è l'autore di cosiffatte maraviglie? —

Al nostro corpo, destinato a vivere si poco, perche tante cure prodigate, e tanto studio posto a conoscerio, mentre seradisce fermare l'attenzione sulla natura e sui destini di ciò che in noi pensa? Chi fece scaturire dal nulla questa scintilla? Chi la serrò in membra così artisticamente preparate? chi le infuse un desiderio di conoscere, un bisogno d'amare che aspirano all'infinito? a qual fine dobbiamo tendere? come evitare gl'irrimediabili guai nei quali precipiteremmo, oltre la vita presente, caso che la credenza universale si apponga al vero reputando che la temba è porta d'eternità? Il Cristianesimo ha sciolto siffatti problemi: la soluzione che ne ha data è dessa inappellabile? Cristo è propriamente Dio fattosi uomo per rialzare la umanità sino a se? La sua dottrina, che sfida da diciotto secoli ogni contraddizione razionalistica, trova dessa nella testimonianza del senso comune, e nell'affermazione della natura una conferma sempre crescente? l'uomo, per dirlo in breve, troverebbesi veramente collocato nell'alternativa di conseguire felicità o sventura infinita secondo che si sarà conformato alla legge di Cristo, o che l'avrà respinta?

Tali sono le questioni solenni a risolvere le quali tutti i nostri lumi denno concorrere; chiunque, lungi dall'occuparsene, le afferma inopportune o superfine, lo direm frivolo o stolto. Dio ci allevio stapendamente questo intellettuale la vorio con presentare agli aguardi di ogni creatura ragionevole un faro indicante il cammine della verità e della vita: questo sole degl'intelletti è la Chiesa, che adempie di continuo l'ordine ricevuto diciotto secoli fa — ammaestra le ganti: sarò teco sino alla consumazione de' tempi: — vedendola resistere all'urto incessante delle passioni, e sorvivere ad ogni umana istituzione, il mero fatto della sua esistenza fa prova della protezione divina a suo riguardo.

Le verità religiose sono evidenti; eppere non ci ha verità cui lo spirito uma no sia più inchinevole a respingere: sedotto dalle passioni, accumula sofismi contro di esse, e si rifiuta al raggio che lo importuna; fatali predisposizioni, mercè cui i primi principii dell'ordine morale cadrebbono presto in dimenticanza se non ci avesser uomini occupati senza posa a triturare quei sofismi sotto il martello della ragione, a rompere quel letargo cogli scoppii d'una vittoriosa eloquenza. Questa missione a chi fidarla meglio che a Monaci?

Poiche in fatto di scienze morali la rettitudine dello spirito riceve di leggeri abbujamento dalle passioni, approfondire siffatte scienze si addice eminentemente a tali che fanno professione di assoggetare il cuore alla mente. Profitta a quest'uopo il vivere silenzioso, ritirato e meditativo: le sublimi realtà del mondo morale sono irraggiugnibili a sensi; chi vive immerso nella dissipazione non riesce a scernere intorno di sè che oggetti acconci a suscitare commozioni piacevoli o dolorose; la voce della Provvidenza, motrice e regolatrice d'ogni cosa nell'Universo, si va rendendo a poco a poco muta. e le nozioni religiose stillate dall'educazione sfumano quasi sogno in lontananza. Racconta ad ignaro d'astronomia le maraviglie del cieto, e lo vedrai sor ridere d'incredulità: iniziato alla scienza di Keplero, indi menato alla specola, non tarderà a concepire discosti immen-, samente quei punti luminosi che dianzi reputava sovrastargli di poco, e riuscirà a rendersi conto della piceolezza relativa del pianeta che abita in mezzo a quella miriade di mondi. Cio stesso accade delle verità religiose; guardate a traverso la nube delle passioni, agiscono fiaccamente sul no stro spirito, nè vi producono tutto al più che l'agitazione del dubbio: considerate nella calma dei sensi col telescopio della meditazione, innondano l'intelletto d'un chiarore divino, e suscitano palpiti in cuore a' contemplatori delle bellezze eterne; allora: siumano i meschini sofismi elaborati dall'orgoglio; Dio che occupa si piccola

parte nel pensiero dell'irrifleusivo, apparince nella maestà dell'essere suo; ogni superbia n'è schiacciata i umittà riassende il seggio d'enore in cui la pose il Vangele; e, mercè la umittà, diventa timpida e serena la conoscenza di noi medesimi, facile e spontance il culto della virtù, ottenibile senza grandi aforsi la rimozione della colpa. Dalla quiete dei chiostri ascirono le scritture che preservarono le generazioni dei secoli andati dalla spe gnimento del lume morale: la merce di quella santa ritiratezza si andarene formando gli uomini apostolici che in ogni tempo ravvivarone nelle turbe la fede e l'amore del bene!

·VII

È voce comune la sovrana importanza della educacione: accoglica dessa, infatti, l'avvenire della Società. In che cosa consiste l'educacione?

I più figuransi ch' educazione e istruzione son tutt' uno, e affermeno d' egni male essere cagione la ignoranza. Ma gli momini hanno sibbene mestiere di scienza, però assai da wantaggio di virtà; e l'educazione mi suona pervertimento, se non tende principalmente ad informar i giovani, insieme all' amore del bello, alla osservanza del buono. Or come toccare una tal meta?

Se ci ha mezzo di prontamente ed efficemente menare i giovani a virtù, gli è di porgerne loro l'ese mpio; insegnarla non basta ad età di sua natura mobile e lieve; imitazione la conquide, perchè agisce più per impressione che per raziocinio: per l'adolescente la saviezza sarà sempre un'astrazione sinche non assumera corpo nei diportamenti del maestro. Virtù, dunque; ecco la prima dote dell'istitutore; una virtù costante, sedele anco ai doveri di minor conto, che unqua non autorizzi la Inerzia, pecca dominante della infanzia; una virtù dolce, paziente, industre, a cai la grossolanità, la indiscrezione, le storditezze fanciullesche non rechin ottenebramento; una virtù valente a struggere in cuore agli allievi le dannose impressioni degli scandali sociali, spesso de' domestici; finalmente una virtu disinteressata che pieghi di continuo i pensieri e gli affetti dell'istitutore a considerare lo scopo sublime de suoi officii, ch'è di preparare agli alunni (con'renderli degni dell'amore de' concittadini ed accettevoli a Dio) fausto l'avvenire di qua di la dal sepolero. Qual uomo, o diro qual angelo, non sarebbe un cosissatto

istitutore? Io non so d'università, d'accademia, di collegio che fosse per assumersi di formarlo a questo modo: ben sapranno i nostri istituti pedagogici educare oratori, poeti, scienziati, artisti, amministratori, che in useir di la si dissemineranno baldi sur ogni via adducente a ricchezze, onori, fama; ma cercheremmo inutilmente per entro la turba romorosa il virtuoso di teste, il deliberato ad assumere officii pesanti, oscuri, per giovare al morale de'suoi simili: tal nomo, che, fornito delle doti occorrenti a farsi larmo nelle società consenta a vivere immerso in laboriosa mediocrità, per iscendere, ad ultimo, inavvertito e oscuro nel sepolero. La Religione è la sola che intenda di proposito a creare questa specie di prodigio, e sovente vi riesce. Quando ella vuol apparecchiare ai giovani un di siffatti educatori del lor intelletto, un di siffatti padri della lor anima, le ritira per qualche tempo da ogoi cura mondana a fargli considerare in disparte le ineffabili mercedi che l'Eterna Bonta promette ai benefattori dell'infanzia, spezialmente della infanzia novera e derelittà; gli addita nel nato dell'ultimo popolano il prediletto del Monarca Celeste, l'erede d'un regno che non avra fine, un di coloro che il Yangelo ha dichiarati primi dignitarii del secolo futuro; gli rivela il Figlio di Dio che dal seno della gloria scese in una stalla ad evangelizzare i poveri, preseriti nella primogenitura agli opulenti ed ai patrizii. Ecco come avvenne che il Cattolicismo covrisse l'Europa di scuole gratuite, ove gl'ingegni; che altrimenti avrebbero naufragato nell'abbiezione, attinsero lumi, mercè eu conseguire le più elevate dignità di quella Chiesa medesima che cra stata ad essi madre si amorevole e pietosa.

VHI

Ne soli i giovinetti bisognano d'educazione: ogni uomo è educabile in qualsia stadio della sua vita; ogni reo può trasferirsi da colpa a virtu mercè sussidii opportuni; sotto questo punto di vista le carceri ponno venir accostate alle scuole.

L'ordinamento delle carceri corrispond' esso allo scepo che la società se ne dee ripromettere? Quali rei restituiscono a virtù? o, direm piuttosto, qual novizio nella colpa non n'esce provetto? Ghi visito gli ergastoli e ne studio favella e costumi, sa quali onori i prigionieri vi accordino agl' inventori di scelleratezza dianzi ignota, con quali applausi accolgano il racconto dei più neri misfatti, come

ignominioso vi sia il pentimento, e malmenato l'infedice che vi si rese sospetto d'infedeltà al delitto: ivi è un'immagine dell'inferno. Come non fremere pensando che penetrerà la entro, presto o tardi, un fabbro che porrà la tima a tagliare i ceppi di quelle tigri per iscatenarle sulla società?

Filosofi e legislatori si occupano intensamente di cer care un rimedio a tanto danno: idearono le prigioni penitenziarie, le celle isolate; tolsero via l'ozio, cercarono d'impedire la irradiazione della iniquità: sta bene: ma non si guarisce un appestato semplicemente con separarlo dai compagni infetti: operosità ed isolamento ponno preservare dal delinquere, non emendare il delinquente; io ammiro il sistema cellulare, ma qual lo concepì per primo papa Clemente XI; sequestrando il prigioniero davagli compagna la Religione: cosi non era tentato, e per poco non direi costretto, ad immergersi in una fantasmagoria di nuove reità per far diversione al tedio dell'isolamento, od a pascersi d'idee di vendetta per fornir un pascolo alla sua rabbia impotente.

Facciamo che le prigioni diventino infermerie morali, e confidiamone la direzione a queglino stessi che mansuefecero i selvaggi dell' Orenoco, gli antropofagi dell' Oceania; cuo ri indurati da mali trattamenti anco più che dal delitto si ammolliratino e palpiteranno di nuova

vita al soffio celeste della carità.

Grande ostacolo alla emendazione degli sciagurati, a' quali è stanza la carcere, avviso che sia la cupa interiore prostrazione dell'animo convinto non avervi più modo per lui di scuo tersi l'ignominia di dosso: che se una buona ispirazione lo chiama a pentimento, ecco tosto una interior voce sinistra — che sarà per giovarti la virtù? La legge ha segnato un termine al tuo gastigo, ma la opinione lo eterna: la società non ti riserba che diffidenza e vitupero... — Chi vuol rialzare il morale di quegl'infelici, cominci dallo scioglierli, od almen emanciparli da si fatale convinzione; apprendano dai Figli, dagli imitatori di s. Vincenzo de Paoli che chi si riconduce a Dio si raccomanda agli uomini, e che la calma ricuperata mercè la sincerità del pentimento non sa venire guasta da umiliazioni riguardate siccome visitazioni espiatrici e salutari.

ΙX

La verità religiosa è contemporaneamente teorica e pratica; cioè si produce qual concetto che piace, e qual realtà che conforta; non

meno dominatrice delle idre che legislatrice dei fatti. La filosofia imana non possiede si bel privilegio, acconcia a trastullarei lo spirito di grati fantasmi che presto dileguansi: la Religione edifica materialmente e moralmente, e s'impossessa del suolo che feconda meglio ancera con indestruttibili istituzioni che con isplendidi monurmenti: che s'egli è bello costruire splendide cattedrali, più giorioso giudico raunar intelletti cementandoli colla carità, erigero vivi sacrarii de' quali egni pietra sia una vode che s'alza a lodar. Dia e beneficare gli utomini.

La vita in comune è uno dei desiderii più naturali, uno dei bisogni più sentiti dell'uomo, onde la troviamo in egni tempo collocatasi Me da prideirio all'ombre e sotto la protezione degli altari. Il gachardo ordinamento delle caste sacerdotali nell'Indie, in Egitto, in Persia. le confraternite d'auguri, di pontefici, di vestali a Roma, gli Essenii, i Terripeutiin Palestina, forniscono esempii e prove di questa verità: if Pérà, nel punto che la scoperto, possedeva conventi di vergini consacrate al Sole: Bajadere è Bramini perdurano costituiti in famiglie nell'Indie, Bonzi e Leura nella China; tutte consorterie, che, originate da an elevato istinto, per effetto del deturpamento delle religioni e dei costami, declinarono ad infamia. I sofisti che vollero sciocliersi di precetti d'ogni religion pesitiva si condussero anch' essi a ideme associazioni, la repubblica di Platone, la colonia proposta dai Neoplatonici a Galleno, la città che gli Enciclopedisti domandaron a Federico re di Prussia per attuare lor teoriche: oggi stesso te società effiniere del Sansimonisti, i falansterii di Fourrier che cosa son cesi se non progetti mal digeriti, mai riusciti, di aggregazioni sul taglio delle monastiche? Poniamo fondata una repubblica, istituito un sodalizio, creato un convento senza la base della Religione; qual sara per gli adenati il vincolo, la legge, il principio de cui scaluriratino ta obbedienza ed il sacrifizio? Sola la Chiesa, ch'è la massima della associazioni, poteva infondere vita nel suo grembo ad aggregameni parziali: abbracciando tutti i corpi e tutte le amine, rissentendo tutti i bisogni, compartecipando a tutte le idee, a tutte le inclinizioni intime della umantà, la Chiesa pote somministrare modi di attuazione ad ogni tendenza utile, buona, e die nascimento a quelle clette corporazioni che aspirano, ciascuna nella propria stera, ad una peculiar meta di prestazioni cristiane: In dessa centro comune da cui si diramarono gli Istituti Monastiei, come-altrettanti raggi ai quali fisso

Dandelo.

le norme dello sviluppo, e comunico lo spirito di furza e di virtuche li dovea rendere compartecipi della sua propria indestruttibil esistenza.

Che se piacesse dire quegl' Istituti utili soltanto come rifugii ad infelici cacciati ad ascrivervisi dall'amarezza di cruccii irrimediabili, dalla minaccia d'imminenti pericoli, dal pentimento d'un qualche gran reato mal aggiugnibile da castigo legale, ben cosiffatti asili asserirebbero titolo sufficiente di venir conservati e onorati; ma i cenobii non sorsero per la semplice previsione di tai circostanze eccezionali, bensì surono figliati dalle inclinazioni più ovvie, e dai quotidiani bisogni del morale dell'uomo.

La vita in comune è per sè necessaria a molti ingegni, che timidi e miti chiedono d'essere sorretti ad affrontare le asprezze le battaglie della vita, che taciturni e medesti non oserebbero porre mano a checche d'isolato, eccellenti in cooperare a lavori collettizi: ad ingegni siffatti perche impedire di associarsi popendo in: fascio le forze che Dio loro concesse, e l'amore della umanifa. che gli scalda? perche privarli del diritto di costituire famiglie, da assoggettarsi a regole, che spontanei si elessero, di attenersi a voti, che anco sciolti da promessa, intenderebbero osservare? perché volerli sostringere a rimescolarsi in una società di cui non respingono che le vergogne il fango, della qual accettano, anzi ampliano per se pesi e doveri? se volessero non altro che ritirarsi da un caos d'interessi, di passioni, di persone, perchè avversarli? son agricoltori, medici, infermieri, pedagoghi, artisti, predicatori, che assumonsi faticare senza salario, che promettono di non vendere i loro sudori, che non chiedono altro che la franchigia di essere ntili....

Facil è comprendere tutto quanto potrà e saprà fare una congrega d'uomini coraggiosi e perseveranti che concentrano e addrizzano le loro forzè ad uno scopo determinato. Nel mondo morale, come nel fisico, sono richiesti grandi mezzi ad operare grandi cose; in ambo ei lanno leve a cui bisogna porre la mano per sollevare pesi, per vincere ostacoli; un Ordine Religioso è una grand'anima che si sviluppa e manifesta in molti inflividui; un gran corpo che aggiugne per tutto; una vita che perdura secoli: sarebbe fellia negare la importanza degli influssi esercitati in addietro dagl' Istituti Monastici; ed oggi, che l'individualismo scava le fondamenta della società, e minaccia rovina ad egni istituzione conservatrice, la loro necessità parmi diventata anco più manifesta.

Il sistema della concorrenza universale ed illimitata vanta incontrastabili vantaggi, ma lamenta altresi disastrosi inconvenienti a' quali è saggenza rimediare. Le file sono tanto stivate nella odierna società. che ben potrebbe senza risico venir aperto un qualche sfogo- alla folla: già molti si querelano di trovar occupato ogni posto; molti si studiano coll'accortezza o la forza di appropriarsi gli altrui seggi, lo che ingenera un'agitazione, una scontentezza generale. Intelletti perspicaci dominati da nobili convinzioni, ma pieni d'orgoglio, mal s' indurranno ad obbedire, ove l'ardente loro attività non venga collocata sotto la immediata dipendenza di Dio; intelletti esigenti, che mal comprendono la irrimediabilità di certi morbi ed abusi dell'ordine politico, se ne sdegnano oltre misura, e son tentati sanarli in guisa da provocar danni peggiori: è deplorabile doverne addivenire con siffatti entusiasti all'archibugio del soldato, alla mannaja del carnefice; sarebbe meglio riaprir loro la porta di que' recinti ove anco l'obbedienza era volontaria, e venivano praticate, sotto il giogo supremo della Fede, tutte le teoriche della vera libertà e della genuina fratellanza.

Che cosa reclamano i propugnatori del monachismo a questi nostri giorni di cercata libertà universale? la libertà per ciascuno di vivere a proprio talento, è che aria e sole sieno consentiti ad ogni uomo sulla terra, anco se cinge acapolare e veste eccolla....

APPENDICE

IL MONACHISMO GIUDICATO DA GIOBERTI.

... Tempo è che gl'Italiani pongano mane ad esaminare pacatamente anche l'articolo dei Frati, senza spaventarsi come i fanciulli al nome e all'abito, e piglino per norma il senno proprio, non le declamazioni, o le invettive degli oltramontani e dei loro pedissedui. Avvertano, prima di tutto, che il Monachismo europeo, così antico come moderno, nacque in Italia, ed ebbe per fondatori due sommi Haliani, cioè Benedetto di Norcia e Francesco di Assisi, giacche da questi due Uomini insigni mosse in tempi diversi l'idea occidentale del monacato attivo, e non prettamente contemplativo, come quello d'Oriente. Allo incontro estranei furono i demolitori dei chiostri: tanto che si vuol definire se l'Italia abbia avuto il torto a fondarli, ad introdurne l'uso e l'amore nel resto dell'Europa, e debba saper grado ai Barbari, che, non ha guari, disertavano e diroccavano i nostri conventi con quelle stesse mani che dissipavano ogni altra gentilezza, e ci riducevano in servitù. Noto inoltre che sebbene i nemici dei Frati si apponessero, i non avrebbero a gioriarsi gran fatto della scoperta, ne dell'impresa, come quella ch'è al tutto negativa, e si riduce a distruggere; ora la civiltà non si

pasce ne si rila di distruzioni, ma d'istituti positivi, proficui, dureyoli, e lo sperperare le opere di una precedente cultura, ancorchè divenute inutili, non basta per conferire altrui la gloria d'incivilitore: come non merita nome d'architetto chi atterra le mura d'una vecchia fabbrica, se non ha formato in mente il disegno d'un novello edifizio migliore dell'antico, e non-è atto ad innalzarlo. Imperocche si può affermare universalmente che, quando una istituzione qualunque si sparse per ogni dove, e duro molti secoli, non già per opera della violenza, ma per uno spontaneo concorso degli nomini, essa risponde ad un bisogno, non accidentale, ma essenziale della società umana, e che quindi non si può abolire senza sopperirvi con qualche muovo ordinamento, che le sia conforme nella sostanza, benche ne differisca nel sembiante e negli accessorii per le mutate condizioni dei tempi. I nemici de' Frati ci dicano dunque ció che vogliono porre in luogo loro; e, se il pensiero è buono, potranno vantarsi del proprio trovato: almeno ci provino che la frateria è divenuta un fuord'opera per ogni verso, è che si dee levare dal mondo senza onorarla di supplementi, come certi sfasciumi di vecchie case disutili e senza pregio, che si atterrano e spiantano per fare del sito occupato da esse una bella piazza. Ma finche non mostrano l'una o'l'altra di queste due cose, e si contentano di bandire la croce addosso ai cappucci e alle cocolle, non possono a si buon mercato meritare il titolo di statisti e filosofi. Egli è però difficile che riescano in quel doppio assunto, poiche da una parte si vede che stafe al tutto senza frati non possono, e son costretti di cercar l'equivalente; e dall'altra parte per colmare la lacuna non sanno che riprodurre il concetto di ciò che han distrutto, svisandolo, e imprimendo in esso il marchio del proprio accorgimento.

« Egiti è uno stupore che in un secolo vago di predicare sin alla nausea ciò che chiamasi elegantemente principio di associazione, e avvezzo a gridare contro quello, che, con pari eleganza, si specifica col nome d'individualismo, si dia alle armi contro ogni genere d'istituzioni monastiche: quasi che i Chiostri non siano altrettante associazioni, quasi che i loro statuti non siano modelli di prudenza civile, e non mostrino in chi seppe idearli una sagacità per conoscere gli uomini, e un senno per educarli e governarli sovrastante di gran lunga alla perizia dei modernì legislatori. Quelle che oggi, con festoso vocabolo, si chiaman associazioni, destituite d'una fede

comune, senz' autorità, senza bnoni ordini, senza previo tirocinio, senza spirito di sagrificio, sen accozzamenti puerili a petto di quelle stupende fratellanze cattoliche che tanto fecero pel bene dell'universale: e vedete che divario dall'une alle altre nella lor vita: le prime oggi si fanno e domani si sciolgono, vanno e vengono; come i flutti del mare, e le folate del vento; laddove le seconde viacono i secoli, resistono combattute, rigermogliano succise, e col tenace rigoglio stancano le folli speranze e la rabbia impotente de' loro nemici. La Frateria ch'oggi si deride e vilipende incivili l'Europa e mutò le sorti del Mondo: Domenico e Francesco, due poveri ed unili fraticelli, ristorarono, ripulirono, rimiser in fiore la disciplina cristiana, trascorsa e arrugginita dalla barbarie dell'età precedenti, richiamando i cristiani istituti alla santità dei loro principii.

Non sono io che lo dico, signori sapienti, ma il Macchiavelli, (Discorsi III. 1.) il quale non fece altro che ridurre a formela filosofica la dottrina di Dante nelle sue Cantiche. (Paradiso XI. XII. XXII). Macchiavelli e Dante celebrarono la gloria dei Benedettini, dei Domenicani, dei Francescani, i quali con quest'omaggio di sublime poesia, e di eloquenza civile reso loro da que' Sommi, possono ben consolarsi dei vostri dispetti. Senza l'opera di questi Frati voi non potreste ne anche filosofare a sproposito, secondo l' usanza. poiche la specolazione moderna pacque da quella del Medio Evo, e fu fratesca d'origino: fratesca fu l'agricoltura che diboscò una gran parte d'Europa, e muto in campi secondi, e in popolose ville le inospite selve, i pestilenti marosi, le lande selvagge; fratesco il traffico, poiche la idea tutta italiana e cattolica del banco, culta e perfezionata in Venezia, ed in Genova, nacque probabilmente in Montecassino, face splendida d'incivilimento in mezzo a tenebre foltissime; fratesche la geografia, l'etnografia, la filosofia, i cui primi lumi, quanto all'Oriente, ci vennero dai Monaci che un pio zelo sospinse in quelle lontane contrade; fratesche le lettere classiche ed antiche, i cui monumenti ci furono conservati ne' chiostri; fratesche le arti belle, le scienze dilettevoli e severe, sperimentali e calcolatrici, i cui semi vennero custoditi, educati, e dischiusi nel ritiro inviolabile dei conventi, soli nidi di pace, di pietà, e di dottrina fra' borghi sucidi e informi di quei tempi e le bicocche rozze e bellicase. Che più? quell'alfabeto medesimo che adoperate a scrivere contro i Frati, è pure, per un certo rispetto, cosa fratesca, sia perchè gli

abbici moderni di meiza Europa furon epera dei cherici spezialmente claustrali, e perche gli uomini di Chiesa erano allora quasi i soli che sapessero leggere, e dettare nei paesi che oggi più risplendono di coltura e gentilezza.

« E che rileva se a questi vantaggi incomparabili s' intrammischio qualche male? Forse il bene nelle cose umane può andar netto dalla compagnia del suo contrario? Che importa se, mentre alcuni Frati custodivano, e moltiplicavano i manoscritti, altri li raschiavano e li distruggevano? Che importa se Gerberto, Alberto, Rogero Bacone ed attri, che coltivavano con ardore e felicità le scienze osservative e sperimentative, e preparavano la fisica, la chimica, la storia natarale, erano tenuti per fattucchieri e stregoni da parecchi de' lor confratelli? Che importarse i Frati furono talvolta stromenti d'odio civile, d'ignoranza, di cupidità, di vendetta, dacchè l'esservanza dei loro statuti trascerse a colpevol rilassamento; e se alcuni di essi macchiarono la religione mansueta che professavano, e il sacro abito che portavano colle persecuzioni, e col sangue? Questi eccessi provano soltanto che ogni assembramento d' nomini ha il suo volgo, e che le migliori istituzioni declinano, e, corrotte, nocciono invece di giovare, se non vengono saviamente e rigorosamente ai lor principii ritratte. Ma certo il male non prevalse al bene, poiche quello ludi sua natura transitoria, e ristretto a certi luoghi, dove gli effetti di questo furon universali, e durano ancor oggi. Ditemi in che modo l' Evangelio poteva àbolire da per tutto i riti pagani, domare spiritualmente i Barbari, e ingentilire l'Europa, senza l'aiuto de' Frati, ed io vi abbandonerò volentieri il loro patrocinio. Ma a tal fine vi converrà dare alle fiamme gli annali cristiani, i quali, raccontandovi l'opera mirabile dei Momaci in que' tempi di tenebre e di scompiglio per rinvigorire le schiatte molli e degeneri, mansuefar le feroci, e sterpare l'erba selvatica onde tutto il monde infoluva, vi mostrano altresì che sarebbe stato indarno lo sperare per altre mani e con altri mezzi i medesimi effetti. Imperocche fuori del Sacerdozio cattolicó, erede del senno e del patriziato romano, non c'era autorità capace di educare e d'instituire gl'iodividui ed i popeli: ora il Sacerdozio nei tempi forti non può ottener questo intento se non restringendo i suoi ordini, e riducendo una parte di sè stesso a forma monastica. I Monaci sono spiritualmente, rispetto all'altro chiericato, quel medesimo che i soldati riguardo ai magi-

strati civili, cioè il braccio più essicace del senno loro, tanto che ogni Ordine Religioso si può considerare come una vera milina clericale fortemente disciplinata è affratellata con nodo indissolubile sotto il sapiente indirizzo dell'Episcopato e del Pontificato cristiano. Ouesta e la ragione per cui edi Ordini Regolari che più operarono, è più vivi e potenti si dimostrarono furono composti a monarchia di assoluto comando, il qual è necessario in ogni corpo indirizzato alla difesa o alla conquista negli ordini spirituali o temporali della società umana: perciò il governo misto e temperato della gerarchia cattolica sarebbe tanto inopportuno in una società di missionarii quanto in un esercito. I grandi ordinatori del chiostro-ebbero dunque ragione di non lasciarsi aggirare all'eterno sofisma dei cattivi politici, che, credendo con una forma di unità astratta e chimerica poter dare assetto à un vivere comune, sarebbero inetti a reggere ed incivilire una piecola borgata, non che la stirpe, e la nazione... Essi reputano beato un paese purche non abbia Frati: non importa che l'egoisme trionfi, che l'amor patrio si estingua, che gli atei, gli epicurei, le donne di perduto costume moltiplichino ogni anno a due tanti, che i suisidii, gl'infanticidii, e le altr'enormezze siano ciascun giorno più frequenti; parchè non vi sieno Frati. Povera gente! quando non avrete più Frati ne Monache farete forse meglio i fatti vostri? sarete più giusti; più sobrii, più amatori della patria, più timorati di Dio, insomma più virtuosi, e più felici? avrete un maggior numero d'uomini sviscerati e zelanti per soyvenire pella necessità e consolere nella miseria i loro fratelli? Chi assisterà gl'infermi derelitti? Chi avrà cura dei pargoli abbandonati? Chi aprirà un asilo di ammenda e di sicurezza alle donne sviate e pericolanti? Chi si fara rozzo coi rozzi, povero coi poveri, fanciullo ai fanciulli per educare, migliorare, ingentilire la spregiata ed infelice plebe? Chi recherà i rimedi e i conforti della religione ai miseri delinquenti chiusi dagli ergastoli, nel fondo delle carceri e fra l'orror del pátibolo? Chi porgerà soccorso, guida e ricetto ospitale a' viandanti sulle cime nevose, e nei passi difficili della montagna? Chi porterà i beni della civiltà e della fede; e annunzierà le Buona Novella ai popoli barbari e selvaggi? Leggete le storie, consultate l'esperienza, e troverete che oggi e per lo addietro la maggior parte di questi benefizii si deve ai Frati, e che niuno è atto quanto essi a gratificarne eziandio coloro che gli scherniscono e li detestane. Inguati! andate in Oriente, quando la peste, perpetua inquilina dei Turchi, esce da' suoi litridi sovili, e si sparge devastatrice per le amone piazze della Soria, e dell'Asja Minore, mutando le città geie e popolose in mente e dolenti solitudini: al primo gettare del fiere morbo, i poveri Frati di que' contorni abbandonano volonterosi i lor eremi e le lor celle, e accorrono l'uno dopo l'altro a soccorso degl'infetti, con quella premura che voi avreste andando a festa nuziale; e quando l'uno è morto, a un tocco di campanello l'altro sottentra, finchè il flagello cessi, e sia deserto il convento. Questi escoppi si rinnovano così spesso come l'orribile calamità che dà lor occasione; e ciò nonostante vi basta il cuore di gridare contro i Frati!

.... Io so che gli statuti monastici non appartengono alla essenza della Religione: ma mentre veggo benissimo come la Chiesa possa star senza Frati, non mi pare che si possa affermare altrettanto della società civile... io li considero, per parlare colla leggiadria moderna, come una necessità sociale, la quale non deve farmaraviglia, perche nasce dalla natura di ogni consorzio, e in ispecie da quella del vivere cristiano: imperocchè in ogni comunanza vi ha una moltitudine di vizii che i governi e i privati non possono correggere, e una moltitudine di dolori che quelli non hanno il modo di consolare e di alleggerire: ora nel cuor dell'uomo vive un istinto benefizo che lo muove a cercare i rimedi opportuni per riparare a quelle due schiere di muli, e che umanità si appella, la quale avvalorata, sublimata, santificata dalla Religione chiamasi carità, e riesca tanto più efficace, quanto più forte ed operativo è l'affetto morale, ogni qualvolta sia condito e fecondato dalla Religione. La carità cristiana bene organata, ridotta a vivere ed a legge comune, applicata a un offizio speciale, e sollevata a grado eroico di perfezione, è il Monachismo cattolico, il quale ha tante specie quante sono le applicazioni di quel divino amore, il qual esercita nel mondo spirituale un ufficio simile a quello del fluido potentissimo che anima tutta la natura, e uno in se medesimo, secondo l'opinione verosimile d'alcuni moderni fisici, nei vari ambienti imponderabili si trasforma; così il Monachismo, uno e molteplice come la carità che lo ispira, è sovratutto sociale ed operativo presso i moderni popoli d'Occidente, laddove nei tempi più antichi, e nella Chiesa Orientale fu volto specialmente alla vita contemplativa e solitaria.

- Monacato operoso e apostolico si svolse, crebbe, e frutto sotto ogni forma; e se col suo primo Fondatore avea mirato a dirozzar il mondo imbarbarito e cascante, col suo ultimo rinnovatore intese a dissipare, mediante la luce evangelica già diffusa in Europa, le folte tenebre sparse nel resto dell'orto abitato. Per tal modo il ciclo millenario del Monachismo di Ponente fu un tirocinio civile, che, nato in Roma comprese successivamente tutta quanta la terra; e quel concetto che nel pio Tesmoforo di Norcia fu specialmente italiano, in quelli di Chiaravalle, di Assisi, di Callaroga divenne europeo, e in quel di Loiola cosmopolitico: con Ignazio fini l'opera creatricé del chiostro, avendo conseguito il massimo grado di velocità nel suo moto, e di estensione nel suo giro, per la struttura magistrale de' suoi ordini interni, e per l'ampiezza del campo assegnato alle sue operazioni.
- ... Il mezzo più efficace a' di nostri per acquistar credito nell'universale, e mantenerselo è il culto delle lettere e delle dottrine indirizzate al bene comune per mezzo della parola e della stampa: imperocche i grandi scrittori sono naturalmente i banditori delle idee, i dominatori degl' intelletti, e gli arbitri della pubblica opinione: e qual è la specie di comunità a cui la gloria scientifica e letteraria sia più propria e quasi direi casalinga che il chiostro? I più illustri Padri della Chiesa non vissero ne' lor vescovadi a regola monastica instituita spesso da loro, e quindi non furono frati? i conservatori dei libri antichi, e di ogni dottrina proficua ed elegante della età barbara, non furon frati? i primi autori di libri moderni non furono frati? i più illustri speculatori e i primi naturalisti e fisici del medio evo non furono frati? i più vasti e profondi eruditi francesi del secolo decimosettimo non furon frati? i dotti che ruppero il sigillo del misterioso Oriente, e ne rivelarono la lingua, le religioni, la filosofia, e la storia non furono frati? Chi fu se non un Frate che recò in Occidente la prima notizia del Sanscrito? chi su se non un Frate che colse le novellizie dell'idioma, dei riti, dei filosofemi e della immensa letteratura dei popoli buddisti? chi fu se non un Frate che fondo la sinologia europea? Chi fu se non un Frate che ottenne il primo grado tra' eultori della medesima, e lo conserva ancor oggi, nonostante i progressi dei tempi che seguirono? Non è al Chiostro che la Francia

dee il principe de' suoi Filosofi? Non è al Chiostro de obbligata del suo primo oratore nel medio e per la forza della dialettica vola sugli altri della è al Chiostro che l'Italia è altresi debitrice del dicatore, e di quello Storico che a tutti sovrast leganza, e il vigore della facondia? Non è al Cla Spagna dee il più perfetto de' suoi poeti dran ria del Monachismo è in gran parte la Storia ropa e del Mondo....

COMMEMORAZIONE

- ... Il Monachismo non potrà rinnovare nel secolo diciannovesimo i miracoli del-
- « l'étà precedute? perché non rinfrescherà le antiche glorie, cumulando con nuovi al-
- · lori i vecchi trionfi? perche trascurera i copiosi sussidii che la quiete, il ritiro, la
- « vita celibe e frugale, e il comune concorso di molti porgono a chi studia? ogni
- · convento non potrebb'essere una scuola, un ateneo, un concilio di sapienti?

Ha stretta relazione con questi voti dell'Autore del Primato morale e civile degli Italiani, una lettera del 7 febbraio 1848, di cui trascrivo alcuni brani.

.... Tragittai a Stresa, approdai ch'era notte, salii per disagiato sentiero il dosso coverto di neve, e giunsi a vasto torreggiante edifizio, dalle cui finestre usciva qua e la un fioco lume: regnava dentro e fuori profondo silenzio: bussai alla porta che mi fu aperta: sai tu dove mi intromise? nel chiostro de' Rosminiani: la mia escursione avevasi a meta il Filosofo che l'absta.

Le accoglienze ch'ei mi sece surono più ancora da santo che da filososo: un sorriso nella sua infinita dolcezza limpidamente malinconico animava i suoi nobili lineamenti; mi figuro che a quel modo Gerolamo Emiliani a Somasca, Alsonso de' Liguori alla Scala avranno dato il benvenuto ai visitatori.

.... Lo richiesi dell'Ordine Monastico per lui fondato: la narrativa con cui soddisfece la mia curiosità mi riusci istruttiva e toccante.

Appena ordinato sacerdote, trovandosi perplesso sulla via da eleggere affine di servir meglio il Signore, determinò rimettersene cecamente alla chiamata di Dio. Poco dopo gli accadde imbattersi in un Francese che gli confidò d'avere fermato nella propria mente quel medesimo proposito: tal pia conformità d'intenti trasseli a vivere uniti, ed a spiegare insieme quella vela che doven gonfarsi al soffio

della Providenza. Si ritirarono a Domodossofi, consacrandosi all'insegnimento-de' fanciulli poveri. Un amico venuto a visitarli, innumoratosi delle loro idee, integrò il aucleo della istituzione, la quale or conta numerosi ascritti, e si levò a bella fama spezialmente in inghilterra, d'onde le domende de' Rosminiani spesseggiano alla Caça Madre di Stresa, senza che sia possibile sotdisfare altro che a poche.

Questa semplice narrativa mi sorprese, è sciamai — mai riesco a rendermi conto d'una istituzione la qual non abbiasi uno scopo determinato: tutte le consorterie, monastiche nacqueró per soddisfare un qualche bisogno della società contemporanea, e florirono in ragione che quel bisogno era sentito.

- In questo, mi rispose Rosmini, ci discostiamo dal consueto: niuno seopo speciale núovo avremmo potuto proporci, dacchè non ci ha via adducente a perfezionamento spirituale, ad ascetismo contemplativo, a carità operosa, che non sia santamente corsa da tribù di Religiosi, aventi ciascuna a missione quale d'istruire fanciulli, o allevar orfani, quale di sostenere pericolanti, moralizzar prigionieri, curar infermi, evangelizzare insedeli. Or ecco che quel mio primo proposito (tosto che piacque a Dio circondarmi di compagni che lo condivisero) è diventato la pietra fondamentale dell'umile Istituto che fondai : duriamo perseveranti nella determinazione, che, a qualunque impresa siamo per essere chiamati a servigio e gloria del Signore, ogniqualvolta ci troviamo sciolti da precedenti impegni, ci corre obbligo di assumercela; onde se Voi, caro Tullio, mi scriveste, per esempio, da Varese — venite a dissipare le ansie del mio spirito caduto in yertiginose dubbiezze che pongono a pericolo la salute della mia anima — io dovrei, non tanto per l'affetto che vi porto, quanto per obbligo impostomi dalle costituzioni dell'Ordine, muovere difilato a prestarvi i chiesti officii: così avvenne che fummo chiamati in Inghilterra, e vi stiamo missionarii, e paroci; altri ci vollero educatori di giovani; all'uopo diventeremmo catechisti, infermieri — ...

Che ne dici, Enrico, di questa singolare istituzione rosminiana? in giorni, come sono i nostri, si pieni d'impensate conturbazioni, e quindi di nuovi bisogni, non ti par esso eminentemente filosofico e santo il concetto d'una eletta schiera d'uomini dotti e pii, la qual, con intera annegazione di sè, sia parata ad accorrere ovunque la si chiama?

La mattina, che tenne dietro alle ore notturne spese confabulando con Rosmini, desto sull'albeggiare mi affaeciai al balcone della mia cella deliziato d'una delle più belle scene che sieno al mondo. Il sole cominciò a tingere di minio certe nuvolette galeggianti per l'aria; poi colorò d'un giocondo roseo i comignuoli nevosi delle giogaje accerchianti del lago; poi scese ad animarne il pendio: le acque infanto sì andavano avvivando a' riflessi delle alture, e la brezza le segnava di strisce che pareano scherzare a guisa di nastri intorno l'isole Borromee. Belli apparivano i monti, qua vestiti del candido drappo invernale, là neri o rossastri; più belli presentavansi verso Arona, quasichè trasparenti, illuminati cem' erano dal Sole chè sorgeva. La mia anima si alzava a Dio colle preci del mattino, rinfervorata dalla contemplazione della magnificenza delle sue opere, lorchè il tocco di una campana mi fece invito a scendere in Chiesa; esci quivi a celebrare la Messa il mio Filosofo, che mi si presento, durante

In questa lettera è raccontata la prima visita che seci a Rosmini, moltiplicai dopo visite e lettere, sempre più stringendomi a Lui d'assettuosa riverenza. Il 27 Luglio 1235, a sera, giunsemi tra' monti nel mio eremo estivo l'ayviso ch'ei toccava agli stremi della 'vita: mi assratia la seguente mane alla riva del Lago Maggiore.... Gagliardo vento vietava il tragitto.... non sui in tempo di dare l'ultimo addio all' Como venerato... lo avrà accolto in cielo con quel suo dolce sorriso, degno appunto del cielo....

DICHIARAZIONE DELL' AUTO

Non mi proposi esporre la Storia delle Istit tema troppo da più delle mie forze; mi provai mere altrui coi modi più schietti idee e nozioni turando, e ricogliendo dentro di me relativame beneficii del Monachismo. Se mi fosse riuscito certe pregiudicate opinioni, le quai, pur troppo, del mondo, andrei superbo di questo libro.

Censore oculato vi avrà riscontrate molte me la severità de' suoi giudizii gli presento queste d De' suggetti spettanti la Chiesa nei domni ch

De' suggetti spettanti la Chiesa nei dommi ch troversie che sostenne, nelle istituzioni che fond gionare che da laico qual sono, onde le mie pa tuto facilmente qua'e la peccare di superfizia d'inesperienza.

Scrittore che in poche centinaia di pagine ha quindici secoli, e tutta quanta la Terra, tenendo fatta vastità di tempo e di spazio ad una istitu qual è il Monachismo, deve di necessità essere ommissioni, e potrebbe chiamarsi contento ove a cogliere, e additare gli aspetti principali, e cara multiforme suggetto.

FINE,

olo acato.

```
an entert in Good ate a quel guerni, - come no-
       with a subject; - due parti di cui sa historicte con-
     sanlegaria di Konne ne. 🗕 Le selve digita be des 🖰
       2 . - S. S. grand. - Paul della Santiffe et ell notice
            on increment the Bonne contributions officered
       INTERNET CALLED CERTAIN SALES AND THE LIB.
        tirtagere charge it daid. - Sho strere chapters
 . 1
       statement attends - one and north cliffs - trees."
          e dell' riline; - acce band &: - sue marnon
 - .1
                                                .I team
       da seconstare des restancianes - El rano poa tran-
         it our brut - arti Anglo-Size in - Sort bare to
             en egebete barte Entl. - Erano ift I gan fare:
  ŧ.
                                 r v. tirrgario Magno.
       so na una catina tea da e lemitar griu lle, -- - . -
       and — your dy matigated distingt — jobelies
        cantrest ten - Positificato e scritti del grande 🐣 mo
                 tacle-demont of eds it Venerabile.
       or march a granding a convertice l'Altan - - - -
        The set of the Pale latter possesses and the
M. St. Clote degit Apperia.
       Apperia di Instance -
        . indah dakan
                       di per Lagge
             derdi dintikura Dallar
        forcedably restrain threat
         frontata alia Matrone d'Efeto di Petrenia. - Les
  . 1
          personaggi evangelici. - L'Ebree ersi
4 St. I.'Ashdorething's 84 @
        Difference tra "I vivere anacoretice a il canabitiane au
 .1
         prime eremita, di sant'llarione e di sant'Antenios
        v abritta edus (Childranhalland), est ha asilit
                     - introduction
                 · MANAGEMENT
                                   hari del illi
       leatelly will lead
                                          arini minimandakiy
1 154. Si- 650
         - Vita del santo Vessovo. - A
                        ***
         dense acceptate degli. Storici verse l'abbre
 . 1
         storia è mata sel Ci
: 14. C
                         Market of the streets and the
       · po Yields 4' altere the
 11.
         commoventi d'ingierioso - di Simplicie. - Letteret
         Giovanni Cassiano. - Suoi libri della Giad
         --- Literia Lirington Sant' Characterie Genet Sucherie
      Dandolo.
```

Clargo san derechisette. - Der sobiterboufungs

v. Le leggende nel secolo secto.	
Le leggende furono la poesia dei Chicatri Lor tarattere d'inne-	
nuità. — Unica letteratura in Occidente a que giorni : — come na-	
cquero, e lor benedici influesi; due parti di cui solitamente som-	
posersi: Graziosa allegeria di S. Sansona Le setve draidiche de-	
senitio da: Lucano S. Seguano Taoi della Santità quali sono	
espresse nelle leggende	L 192
71. Santa Mediagondo.) -
"Il penaleso-epistiano imassione. — Due: Bonne contribuirono efficace-	
mente-alia convenient na "Ibanili of Canada journeens di Re-	
	· 101
VII. S. Genedette.	
nollo speco di Subblaco: - fonda Montesessino Regola Benedet-	
tina Diffusione delli Ordine; queli beneficii: sue filingioni	• 108
Vitt. Voquelous shel Franchi,	
Sguardo storico alla successione fibili re Menovingi I Pranchi raffron-	
tati ai Goti: — ai Longobardi: — agli Anglo-Sassotti. — Sorti divesse,	
meritata, tocabe a questa verie Conti. — Cread officacordaire	115
15. Il secole settime e S. Gregorio Magne.	
. VII-secolo-acttimo segna ana-calma tra due lizzaghe sprocelle; — è ge-	
neralmente illaconosciuto; — perchè debba regutaret gioriceo. — [L']-	
talia a' giorni disSeGregorio - Pentificato e acritti del grande Temo.	• .122
X. Conversions siegli Angle-Convent as Della il Venevahile.	
S. Gregorio Siagno-massia-sant'Agestine a convertire l'Anglia: —, Pe-	
lici successi della missione.— (Cytandessentiblico-dell'Isola del Canfi.	
- Riflessioni che un odiesnos lesle Inglese pointibulare ingundo le	
storie patrie di Beda	-/132
XI. Lo Legistady makes half the collaboration of the state of the stat	
S. Vatthergicile.: i- dl. diseates at S. Whitele.: 4 Le throggeste Univers	
Coghi. & Margist (antrophi): -is/codditidequenti-si, queficialis-thesistes — 8. Sulpinis, — Statishantrophilisis Deditids-definests-defineststypende	
8. Subline — Salestandollular - o Caluma-Garage democinguals	450
trustata, the Melecon dia, so di traine de contrata tim.	• 139
Sil. Roma contra aplie antentation visitation in the state of the stat	
Uno aguardo allo primo mandada &- Colombano 66 Blussiat-oshabus	
Talling and the state of the st	. 140
-soft-manification of in softening designation of the softening designation	
- Bentinger gentant fandelt en affice marenteritätige Costan-	
-tineneli I. Carberol in Atresch i Duglin a Milita auth Francis i	
rdipepalik, med Seabcank in Appartus Puglin, auditalian ny life Francis i ny figyaharan Managasa pik-Altanik – Madidipentantangan ili, and akia- stri. — Triptonga and dipelan medimpunan apparantikan ilah dipintanda.	
stri Tristeme and dislama de la constitución de difficiencia	
- Scotto Erigene In-Count Militarità Consequinet - Craste-	
with the state of	. 139
Till del verie Viere	- 102
Joseph included do Laufenjahren enfler ettigent ib ittigen.	
t the first beganndertisteren with the total the later between between and the	- 404
Wellenderland themselfeling multiplicate annihilation in allest a street	
Arra v Dala out Gettientens, electrone personen ingegeneem. Værbietenstelle en electrone electro	, <i>t</i>
- Comply British ride, and the Challest contribution share Least States and the contribution of the Challest Contribution of the Cha	-
1. Notice Achtermilde ob Fell Cabbases or an Charles Combatte to dies Cor-	
- Miles Branche L - is the little to be broken in the second of the seco	4 494
the sens (Assessed - See Chit Soldenburg & Company Specific	
Ausdra dalla deminariana magnaga da bashillamana I Abethia ma	

```
11860 a Bec: - antivescovo a Cantorhart - alle
                      · Galflelmo & Athas - eff Eatrice sur successore.
    XVII. Monachismo e apostolute nel secolo (194414)
      Mirabili trasfordiscioni dell'Ordine Benedicinie:
                       PEVERNING! 12 Premisson female - Supromondance
Will. Burnding Thrist.
                                                                             . . . . . . . .
                                                                                                                   . Asiat
                  Linkrio obrive Al libro De comempro-indicate e
                     "Stoice or Philips of disectant Philipsis A - The
   1.13
                      the average is neighborned stamped from the
                       det sorgere del accolo XH, e trictome del suo 1
                     · Vardese. — Il Manicheranio redivivo negli Albin
                   · glubilzia della creciata bendita comite di
                       pentiti, generosamente perdonati da Innocenso.
 XIX. s. Somewice.
                   Utility det Ciero i Sociale diversi-der Tradition To
                     "Mathe profittine-variationing at haon gever net acide.
                       strf frome direccomuni clauffed; Phisegriaren
   .:
                       tica il regime rappresentativo. - Missione di !
                       pietosa a conversione degli Albigesi .- Fondazion
                     "Frath Fred feater?" " The London Committee of the commit
 ME. S. Printened of author to the contract on the second
                   Utilità di ricordate de richi del salent - de distribite
                     · -- Che cosa e 177 Santo considerato sonto in norta
                     "DOBINO & MISTON, W BONIE AVVENTO CHO"S! TYRING
                    -so-a vita assética, -- I lebbresi: -- Primeriti del
         a. u. 14 morth. ..... Tillio to account o capitato generate. ......
                    - Charles Vallette per 1 Europa. - Ambie de S
                    - white the rest of the same of the same of the control of the con
                     -caldindivelimenteleptic if erembed historials.
                      limsoniche: - Le stimmate. - Morte di S. Frances !
                     TOTO: ---- Atistst . - --- Deltalest prospere der om prie
TEL. S. Addition of Policies Blow Bounerchillen . 41 41
                  Sedenzerdi: 5. Francesto comentate da un passo del
                     "Assorito" prediba pace aghi fishfam agnati di reroct
                     -Hotero Mei Barno'a Philoto. Le Chazioffe d'un brar
                     Brevilogulum di- Sr:Béhaventura; - d'un brano fit
                      suo Compendium - raffrontato ad una pagina di I
                      Mater Majira's Migies Weight.
                 I proporte delle mandelosse inbuistiche favorisch i pir
                     dell'intellente. L'interro tildiffende tri fibre l'insegn
                     delegan tavori sovial Avistotle. - Sue metodo en
                     'ebnno-salla wha del menaco Bacolle: -- Citazione' i
                    tode libre of sardiereperiod areth of flatura.
 Hills. S. Tomoro d'Aquino. 🧀
                                                                                           . . . . . . . . . .
                 Contrasti ché dovette superare per farsi unimenicano.
                    America Magno sont battefirm in Passo a Parigh - a
                   " Collegies - Mietist Gina Somma Teologica c
 other Tolkers Hand have be but by the
MASV. 11 Monachimid Left'scelle Tectmoterse.
                Fichire delle Principie. - Tendenza comune verso fi
                     - Redentoristi - Azostariani - Celestini, - R
```

Secte, accelelmente cents Elicabetta di Turinnia Fiorire della
nicia religiosa. — Analisi del libro della implacione di G.C. — Gio-
. vanni Taulere. — Suo libro delle Istituzioni Cristiane
XXV. Seggregations del Empilitristante l'a projetteme a complement al de
Tarnibite atomia dello, apognimento dell' Guilino del Tompio
XXVI. Dan desego Personatutto in teggordonal accele decimoquario.
Speechio della Penilenna. — Principali loggende quiri, contenula con il . 111.
correliere pentito il re-e l'informe il copte di Maliacena for:
La - A gento di Mrebea o Mosphoneia la Midanna intercafiffica
- in euritie dei perenti- il menneograppataneo - Palausia a Tais - 312
XXVII. Ximpass.
Fu il più il grande Spagnolo del eno secolo Servizii immensi
abe som alia one potein of at aspens.
XXVIII. Springrole.
Sublime frantismo di fra Garelame Savenarela; — riforme che introduce
nei cestami, nell'arta, nel governo; - distensiono-dello lascivio pe-
gane; — proposicui che lerit — publera d'artisti-che gli fu devota:
— tragedia del suo processo e della ena mente; — riabilitazione
della sua memoria i,
XXIX. Orietatore Colombo.
Ospite nel convento della Rabida; — racconta al priore Juan Perez i casi
della sua giovinezza — e le sue aspirazioni a acopriga l'alisp., 294
regina Isabella, — ne ottlene tre mari, — affonta con case l'Oceno tenebrosa. — Scopre l'America. — a dà al mono mondo, il nome di
Gristo Salvatore
XXX. Fpn Clocondo. L'Arte cristlenimente, e la Sapele Mistien di pitture.
Fra. Glocondo. architetto e acienziato entrabila It hesto Angeliao pit-
tore esimio. — Benesse sue scelaro. — il Camponata Piesno. — in-
flussi dei misticiamo sull'Arta. — Contile da Sabriana. — Pietes Be-
rugino. — Sepole da lui derbrate. — Centile & Cigraani Belijai 345 .
XXXI. Fra Hartine Luiens.
Stato dell'Alemagna Lentere, vi. populanes la . Hibertà e quale
S'ei violante l'Italia Prodicazione della Indulgenca Caposi-
zione dell'Erechese Miteres, romana Aporta ribelliona La.
Dieta di Vormania. — Il Castello di Varizburg — Dottrina del astro
arbitrio. — Colloguii a messa. — Norse di Latero. — Tristi passan-
timenti. — Mai fine
XXXII. Eurice Ottove.
Vivere studioso e felice di Tomaso Norde elette cameelliste militare il
tasi riconsecere nel Re il Cape della Chiesa : Anglicana :
martine. — Caterina nipudiata da Enrico — patira unguantino ÷
morte di isi. — Anna Boisqa, alla spa volta, processeta — infamets
- spenia Apostacia, dell'estrangeto inglese Spoliazione ide'
chicetri. — Le Statute di sangue. — La conert di A. Tapacca fichet
geliale al venio
XXXIII La Inquisisione Spagnapia.
Lutesani e Calvinisti costiluivano fiette non meneraligiaca che goli-
tiche. — La introduzione della creata parabba stata miniala alla Ara-
gna. — Tre fasi da notarsi nella storia dell'Inquisizione Spagnucia 1. • 114.
XXXIV, Additional o Policefiett Italiani del Secole, XVI 1
L'Archeologia è scienza nata e cresciuta in Italia. — Sigonia. — Ren-
vinio. —Baronio — Possevino. — Ambasceria di quest'ultimo in a
r .

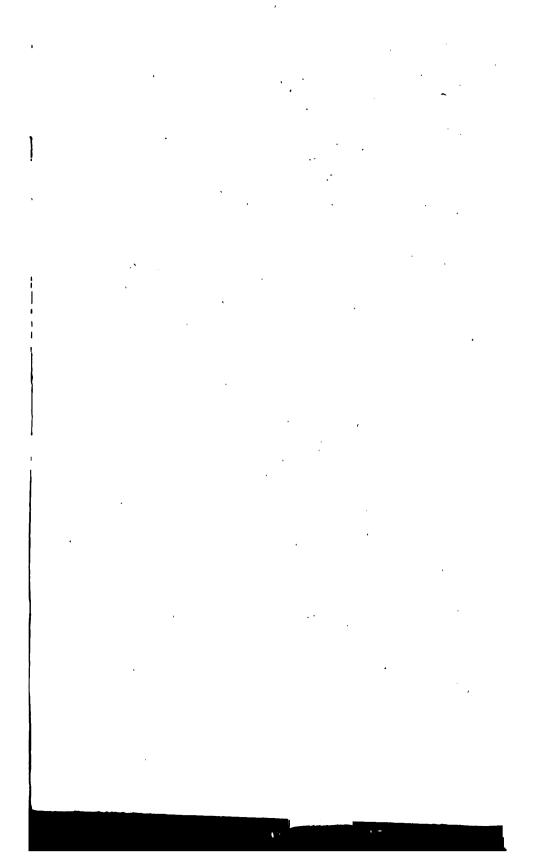
nussia. — Quai saranno le verità future ? — Tu
THE PROPERTY OF THE PROPERTY O
CHROCIL — S. CHRO ROPPOSTO In Comp. D.
ference tre le riferme contelle Roma
ferenza tra la riforma cattolica e la prototiona
Attività, nei diportamenti Fecondità dello seri
Author, net apprisment . — Fecondità della seri
Santa Teresa sull'orazione. — Gli odierni Bo
Conversione di Sant' Ignasio Sup libro degli s
Piero e scope delle costimiente
Piano e spapa delle costituzioni della Compagnia
Obbiesjopi — Collegi Romano o Germanico:
THE PROPERTY OF THE PARTY OF TH
trizio, - Telesia, - Cardano - Bruno, - Camp
Perrara - Vermini Vermini Vermini
Perrara. — Vegetali are Vergetio, res Cargespech
THE COUNTY OF LAND SAIDLE OF LAND AND ADDRESS OF THE PARTY OF THE PART
- Mary and Aller and Sinistra che gottono
Brown in Alburgant, mile Configurations del duce d
THE PERSON AND MARKET A VARABLE.
S. Gerslano Emilioni p i Sementi
S. Pillene New over Contract Gastano
B. Pib Spinte, 111 / glance de
Michala Ghining descriptions pro siglice page 177 (20)
- Sue sollecitudini per la difesa dell'Europa conti
toria di Lacata musta dell'Europa conti
toria di Lepanto. — Trasformazione. 4) celetioni
Control of the contro
FORCE FORCH ITANICACCANO close none
— Novità introdotte da questo. — Anarchia nello
mano ai rimedii — Sua giustizia inesorabile. —
Promortià de Communication de la
Prosperità de' Communi. — Sicurezza nelle Pro
menti della Capitale. — Temperato il nipotismo.
L'Architette Fontana. — L'Obstigne Series no
XLES Pondeniene d'Ordini Religioni in Proposition
Fondazione d'Ordini Religiosi in Francia nel S. Franceso di Sales, di compagnia colla Chantal Co
S. Francesco di Sales, di compagnia colia Chantal for Visitazione. — Com'ej fosse uomo amabile, a grande
S. Francesco di Sales, di compagnia colla Chantal for Vicitazione. — Com'ei fosse uomo amabile, e gra Casi della giovinezza di S. Vincenzo di Pacili.

:

XLIV. Mièsièni.	
Il Giappone. — Come il Cristianesimo vi s'iltredusse, vi flori, e vi peri in mezzo a crudelissima persecuzione — Informata dagli Olandesi. — Nissioni dell'Usaulti. — Pietro Uliver. — Roberto Nobili. —	. Z.
1 Guaitaci. — Il Canadà — L'Oriente. — L'Irlandà. — S. Francesco	
Regis	537
XLV. Il Oristianesimo alla China.	
Governo e costumi de Chinesi. — Matteo Ricci. — Adamo Shar. — ** Verbiest. — Controversie de riti chined. — Proscrizione del Cristianesimo	
XLVI. Letterati e Selensiati della Compagnia di Gerà ne' secoli XVI	37 E
c XVII.	
Giudizii che portarono sui Sesuiti Voltaire, d'Alembert, e Lalande	
Laynez - Salmeron Canido Toleto Bellarmino Lab-	
heo Petavio: - Dahaide Boltando Pietci Matematici	
- Astronomi - Poéti	5 83
XLVII. II Giansenismo, Forturcale, e Fastat.	
Qual sia secondo Gioberti fi Giansenismo. — Chazioni di Balzic. — At- Bianc. — Arnaudi — Micole. — Pascat. — Le Lottere Procinciali.	
- I Pensieri Involontario scetticismo, eti breodessta sincera :	599
XLVIII. Bludt archeologist in Francia not decest XVII.	
Indole spiritualista della crudizione francese. — Congregazione dene-	
dekima di Saint-Miler. — D'Achery. — Sabilion. — Harthéne. — Montfaucen. — Ducango	80 9
XLIX. Monaci Rightant letterati e disust act beest NVB & NVB.	
Pallavicino — rafiremato el Suppi — alabb unitat del Condito di	
Trento. — Bartoli. — Segneri. — Ughelli. — Bucchini. — Bona. —	
Stellini. — Roberti. — Gerdil. — Ories. — Antitudine de world Mo-	
man a status safford server	615
I). La Suppressione della Compagnia di Gash rescentata di Sorie	
fort Protestanti	-
I.H. Une against after Spirite ed afte suppe delle Stiffmate at distancibile.	
Appendito:	m3.¢
11 Monucilismo giuditato da Gioberti	67+
Commemoraniese di Resmini, e dell'Seleste Chligione fendato de lui	
· — ultimo fruito prezioso maturato dai grande-albero del Montichionid. •	680
Dichiarazione dell'Autore	
	•











-.

